This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

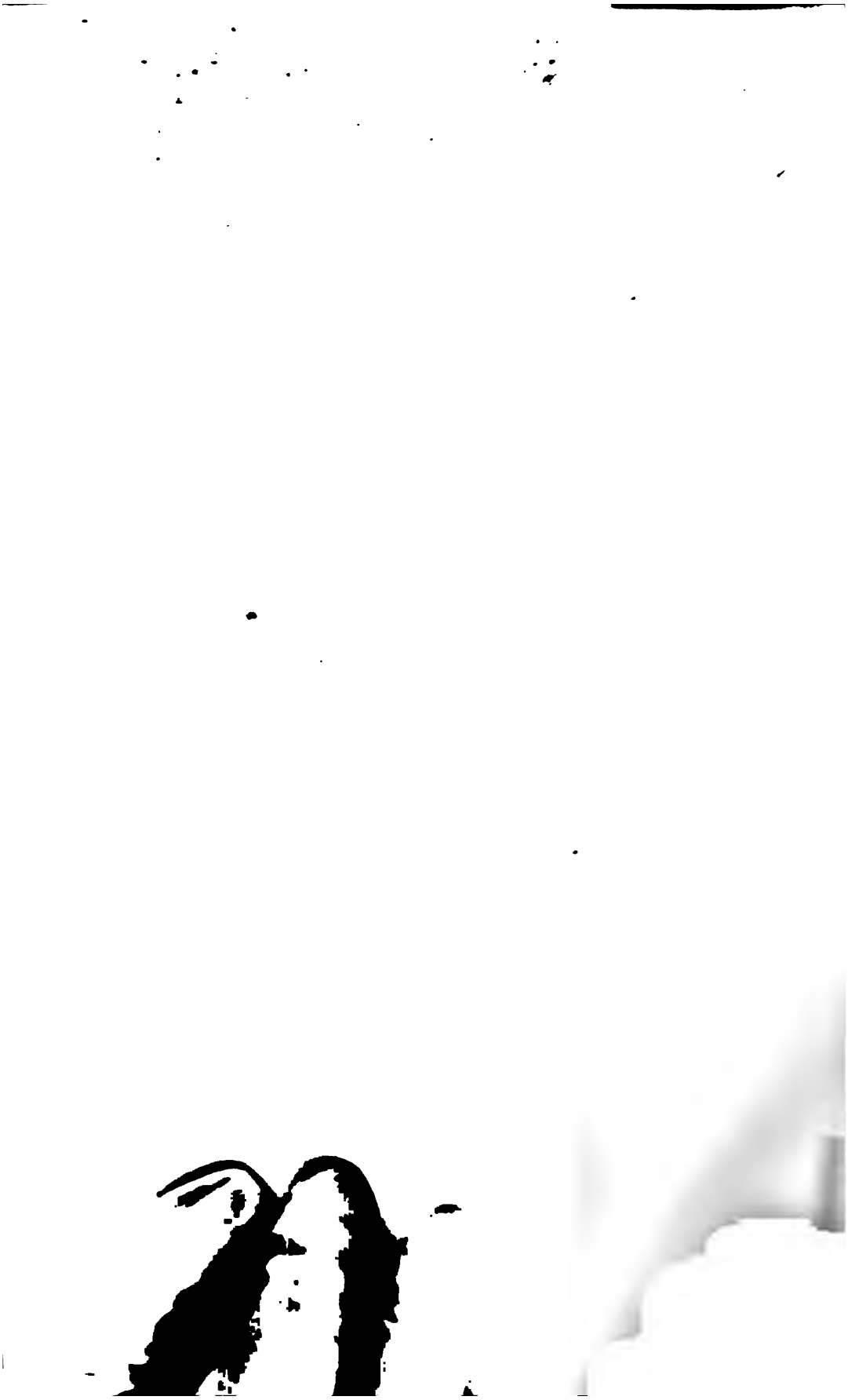
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600099153X



600099153X

LA BIBLE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC

INTRODUCTIONS ET COMMENTAIRES

PAR

EDOUARD REUSS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ANCIEN TESTAMENT — DEUXIÈME PARTIE

LES PROPHÈTES

I

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, LIBRAIRES-ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE, 33
1876

LES

PROPHÈTES

PAR

EDOUARD REUSS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

TOME PREMIER

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, LIBRAIRES-ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE, 33
1876

101 . f . 314

LES PROPHÈTES

INTRODUCTION

Les livres des prophètes forment, au point de vue de la science moderne, la partie la plus importante de la littérature hébraïque. D'autres peuples ont eu leurs législateurs, leurs poëtes, leurs historiens, tout aussi bien que les Israélites ; et si, par des motifs sur lesquels nous n'avons pas besoin de nous étendre ici, il s'attache un intérêt majeur à ce qui est compris dans le code sacré des Juifs, les analogies entre les genres correspondants sont encore assez grandes et facilement constatées. Il n'en est pas de même relativement aux monuments littéraires à l'étude desquels est destiné le présent volume. Ici, la différence est radicale ou, pour mieux dire, le génie des autres nations, même des plus favorisées à cet égard, n'a rien produit qui puisse être comparé aux œuvres des prophètes hébreux, lors même qu'on ferait abstraction de leur tendance religieuse, pour les apprécier uniquement à un point de vue esthétique. Il est vrai que pour le peuple juif lui-même la Loi prime les Prophètes, et a fini par devenir la base de la vie nationale tout entière. Les livres des prophètes n'occupent là que le second rang, et n'ont contribué que pour une bien faible part à sa conservation et à son développement. Mais pour ceux qui ont approfondi la marche de l'histoire, après l'avoir éclairée du flambeau de la critique, les

rôles de ces deux agents sont renversés. Les prophètes leur apparaissent comme les véritables créateurs de la nationalité israélite, considérée dans ce qui lui a valu une place éminente parmi les peuples qui ont servi à régler les destinées de l'humanité ; tandis que la Loi a fait son temps, et n'a guère étendu son action au-delà des limites du cercle étroit qui l'a vue naître.

Mais pour que les textes que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs soient bien compris et estimés à leur juste valeur, il est nécessaire avant tout que nous cherchions à établir la vraie notion du prophétisme. Car, à ce sujet, il existe des préjugés populaires et traditionnels, dont les érudits mêmes ont souvent de la peine à se défendre. De plus, le prophétisme a son histoire. Il n'a pas toujours été le même ; il a traversé différentes phases, dont les dernières seules nous sont parfaitement connues ; il a existé pendant des siècles sans laisser de traces bien saisissables en dehors des souvenirs tant soit peu confus de la tradition. Ce n'est qu'assez tard qu'il a trouvé dans la composition littéraire le moyen le plus sûr de préciser ces souvenirs, et de transmettre à la postérité le trésor de ses idées et de ses principes. C'est un avantage inappréciable que les œuvres de ces vaillants pionniers de la civilisation religieuse et morale d'Israël nous soient parvenues, si ce n'est sans aucune perte, du moins en si grand nombre, et dans une série presque continue. A peu de chose près, ce sont les monuments les plus anciens de la littérature hébraïque que nous possédions ; ce sont surtout ceux dont l'authenticité peut être établie le plus facilement et admise avec le plus de confiance, sauf quelques réserves de détail à faire à l'égard de l'un et de l'autre élément ; ce sont, enfin, en thèse générale, les seuls documents contemporains de l'histoire que nous puissions encore consulter. Il est d'autant plus nécessaire qu'on se rende bien compte de ce qu'ont été ces écrivains, qu'on sache quelle a été leur position en face de leurs contemporains, quel a été leur but, de quels moyens d'action ils disposaient, quelle a été la source et la nature de leur enseignement, et quel peut avoir été le fruit de leur travail séculaire.

Avant d'entrer en matière, nous prierons nos lecteurs de renoncer (si tant est qu'il en soit encore besoin) à l'opinion vulgaire qui se représente les prophètes comme des personnages qui auraient eu la mission spéciale de prédire l'avenir. Cette opinion peut à la rigueur se prévaloir de ce que la perspective

des destinées ultérieures d'Israël rentrait positivement dans le cadre de leurs préoccupations. Mais au fond elle provient en grande partie d'une fausse interprétation de leurs écrits, et surtout de l'usage populaire du terme même par lequel on les désigne. En effet, dans le langage usuel, un prophète est celui qui prétend dire ce qui arrivera, qu'il s'agisse simplement du résultat probable de certaines données acquises, ou qu'on se hasarde à faire des conjectures en l'air. Un faux prophète est celui dont les prédictions ne se seront pas réalisées. Nous verrons bientôt combien une pareille définition reste au-dessous de la vérité et surtout de la vraie dignité du prophétisme hébreu.

I.

Le prophétisme, chez la nation israélite, est de beaucoup antérieur à la littérature prophétique qui est aujourd'hui encore entre nos mains. Cette dernière n'en est que l'expression la plus belle et la plus authentique, et présuppose un ensemble de faits, d'expériences et de travaux qu'il importe de connaître pour comprendre cette collection d'écrits unique dans son genre. Au point de vue de notre connaissance de l'histoire, le prophétisme est aussi ancien que la nation elle-même. Car, pour nous, celle-ci n'existe que depuis son émigration d'Égypte; c'est à cette époque qu'elle naît seulement, pour ainsi dire, et nous ne savons absolument rien de positif sur ce qui a précédé. Les récits de la Genèse ne concernent que quelques personnages isolés et d'ailleurs séparés de l'époque dont nous parlons par un intervalle qui se refuse à toute évaluation chronologique. Or, cette émigration, le fait primordial de l'histoire israélite, a été dirigée par un prophète, par un homme explicitement désigné sous ce nom[1], et auquel ses successeurs n'ont pas cru pouvoir rendre un hommage plus éclatant qu'en lui décernant le titre dont ils s'honoraient eux-mêmes. Moïse a été le premier prophète, et la tradition constante, invariable, reconnaissante de la postérité l'a exalté comme tel: en d'autres termes, il a été pour Israël le premier révélateur de la religion du seul vrai Dieu, créateur, juste et saint.

[1] Osée XII, 14. Deut. XVIII, 15; XXXIV, 10. Jér. VII, 25; XV, 1.

Car il n'y a pas à dire, cette religion n'était pas auparavant celle de son peuple et elle a eu bien de la peine à le devenir. Il a fallu les efforts de vingt générations de prophètes pour inculquer le principe du monothéisme pur et spiritualiste à un peuple plongé autrefois dans la barbarie de la vie nomade et arrivant à grand' peine à se civiliser par l'agriculture et au moyen d'une organisation sociale moins primitive. Les témoignages les plus irrécusables attestent l'existence du polythéisme chez les anciens Hébreux, soit en Égypte, soit pendant tout le temps qui a précédé la conquête de la Palestine[1]. Et pour ce qui est des siècles suivants, il n'y a presque pas une page, soit dans le livre des Juges et dans les Annales des Rois, soit surtout dans les écrits des prophètes eux-mêmes, qui ne reproduise la même plainte avec l'accent de l'indignation ou du découragement. Une grossière superstition recourait aux devins de toute espèce[2], et se mettait sous la protection d'idoles domestiques[3]. Elle s'égarait jusqu'à vouloir honorer, remercier ou se concilier la divinité par des sacrifices humains[4]. Et là même où l'attachement au Dieu national parvenait à écarter le culte des divinités étrangères, sa puissance était censée circonscrite par les limites du territoire[5], et les masses, sans en excepter leurs chefs, avaient besoin de symboles visibles pour étayer leur foi. Ces symboles, choisis de préférence dans les formes de la nature animale[6], servaient plutôt à fourvoyer les esprits qu'à les diriger, le vulgaire n'en saisissant guère la signification.

L'occasion d'entrer dans plus de détails au sujet des croyances anciennes, en tant qu'elles étaient indépendantes de l'enseignement prophétique, se retrouvera ailleurs. Pour le moment, nous nous bornerons à cette remarque importante que, malgré la

[1] Amos V, 26. Jos. XXIV, 14, 23. Ezéch. XVI; XX; XXIII, Deut. IV, 17 suiv.; XVI, 21 suiv.; XVII, 3, etc.

[2] Deut. XVIII, 10 suiv. 1 Sam. XXVIII. És. VIII, 19. 2 Rois XXI, 6. Mich. III, 6 suiv.; V, 11. Jér. XXVII, 9, etc.

[3] Gen. XXXI, 19. 1 Sam. XIX, 13. Juges XVII suiv. Osée III, 4. Zach. X, 2, etc.

[4] Juges XI, 31 suiv. 2 Sam. XXI. 1 Sam. XV, 33. Lév. XVIII, 21; XX, 2. 2 Rois XXIII, 10. Jér. XXXII, 35. Mich. VI, 7, etc.

[5] 1 Sam. XXVI, 19.

[6] Exode XXXII. Juges VIII, 27. Nomb. XXI, 8. 1 Rois XII, 28. 2 Rois XVIII, 4, etc.

persistance du polythéisme, de l'idolâtrie, de la superstition, et de tous les vices et excès qui en étaient la conséquence, les vérités prêchées originairement par Moïse ne se sont plus perdues. Elles sont restées le dépôt sacré d'un nombre croissant d'hommes qui se dévouaient à leur service, et dont la succession non interrompue en assurait la conservation. Elles pénétrèrent dans les masses, lentement, il est vrai, et avec des chances variables, mais pourtant de manière qu'elles gagnaient du terrain. Elles devinrent la devise d'un parti, et s'implantèrent si bien dans l'esprit de l'élite de la nation, qu'elles furent à la fin assez puissantes pour donner à celle-ci les moyens de survivre aux effroyables catastrophes qui, sans cela, l'auraient anéantie pour toujours.

Nous venons d'émettre l'opinion que la série des prophètes a été continue, que Moïse a dû avoir des successeurs immédiats. On trouvera peut-être cette supposition trop hasardée. Nous convenons qu'il est rarement parlé de prophètes dans les récits relatifs aux premiers siècles après la conquête ; et si une ou deux fois il en est fait mention [1], c'est d'une manière très-vague et qui ne trahit guère des souvenirs bien précis, puisque les noms propres mêmes y manquent. En tenant compte de la distance qui sépare ici les faits de la rédaction des livres qui les rapportent, on est même tenté d'y voir plutôt le reflet d'une conception théorique, ou l'application d'une expérience plus récente à une période de l'histoire sur laquelle les renseignements positifs n'étaient pas trop abondants. Quoi qu'il en soit, il conviendra de ne pas pousser trop loin le scepticisme à cet égard. Si les historiens eux-mêmes avouent que dans ces temps-là la parole de Jéhova était rare [2], c'est-à-dire que les vrais prophètes n'étaient pas nombreux, ils savent pourtant qu'ils étaient vulgairement désignés par un nom tombé plus tard en désuétude et sur lequel nous aurons à revenir [3]. La mention fréquente d'oracles et de toutes sortes de divinations, considérées encore comme légitimes par un siècle plus avancé à l'égard des idées religieuses [4], suffirait à elle seule pour nous laisser entrevoir que le prophé-

[1] Juges VI, 8. 1 Sam. II, 27.

[2] 1 Sam. III, 1.

[3] 1 Sam. IX, 9.

[4] 1 Sam. XXII, 15 ; XXIII, 2 suiv.; XXX, 7. 2 Sam. II, 1 ; V, 19, 23.

tisme, dans ses formes plus nobles aussi, n'aura pas fait défaut à des générations si désireuses de recevoir des instructions autres que celles de la prudence humaine ou de l'expérience journalière.

Cependant nous n'aurons pas besoin de nous en tenir à des généralités. L'histoire de ces temps reculés a conservé la mémoire d'une personne au moins, dont la physionomie se dessine assez nettement pour que nous puissions la reproduire ici. C'est la prophétesse Deborah, cette femme éphraïmite, renommée dans toute la contrée pour sa sagesse, que l'on venait consulter de près et de loin pour des affaires litigieuses, absolument comme plus tard ce fut le cas de Samuel[1], et qui, au moment d'un grand péril national, sut ranimer le courage des populations et cimenter, pour une entreprise commune, une union plus intime entre des tribus affaiblies par l'isolement. Longtemps après on montrait encore, entre Ramah et Bêt-El, un vieux palmier sous lequel elle était assise quand la foule se pressait autour d'elle, et un antique chant de triomphe[2], en perpétuant l'éclat de sa gloire, nous montre en même temps que l'exaltation du sentiment religieux, ce signe caractéristique du prophétisme, animait ceux qu'elle avait conduits au combat.

Si dans les quelques siècles qui ont suivi la conquête nous ne rencontrons que des faits isolés ou peu précis qui nous autorisent à parler d'une continuité du prophétisme au sein du peuple israélite, nous la constaterons avec d'autant plus de certitude dès la fin de la période des Juges. On a même cru pouvoir ramener ses origines, en tant qu'il y avait lieu de le considérer comme une espèce d'institution permanente, au personnage éminent placé à l'entrée d'une nouvelle phase de l'histoire de la nation[3]. Nous voulons parler de Samuel. Cet homme, sans fonctions officielles, ni prêtre ni magistrat, a dû exercer, de son vivant déjà, une grande influence sur son entourage, puisque plus tard encore deux dynasties rivales se sont réclamées de lui pour établir leurs droits à la royauté. Et pourtant nous savons fort peu de chose sur son compte, sur les circonstances qui ont pu lui faire obtenir cette autorité toute morale dont il a joui sa

[1] Juges IV, 4; comp. 1 Sam. VII, 15.

[2] Juges V.

[3] Actes III, 24.

vie durant, ainsi que sur l'étendue de sa sphère d'action. Les quelques données que la tradition a conservées à cet égard[1] paraissent accuser une position assez semblable à celle de Deborah. Nous le voyons circuler dans les différentes localités aux environs de sa résidence, y rendre la justice à ceux qui en appelaient à lui pour leurs affaires privées, prêcher contre le polythéisme, et, dans l'occasion, sanctifier par des cérémonies religieuses les efforts du peuple dans les guerres avec les Philistins. S'il n'y avait que cela, nous n'oserions revendiquer pour lui la gloire d'avoir été un second Moïse, le second fondateur de ce système de théocratie idéale, lequel, à la vérité, n'arriva pas à servir de base à une organisation politique, mais qui néanmoins a fini par donner à la nation israélite sa puissante vitalité et par lui assurer une place privilégiée dans l'histoire de l'humanité.

Mais il est question dans nos textes, à propos de Samuel, d'un fait qu'on peut regarder avec raison comme bien autrement important que tout ce que nous venons de rappeler. Il a formé des disciples, non pas accidentellement, en tant que l'un ou l'autre individu se serait approprié sa méthode ou ses principes, mais en créant ce qu'on est convenu d'appeler une école. En effet, il est parlé à plusieurs reprises, dans les relations qui le concernent[2], de réunions de personnes qualifiées de prophètes, occupant des maisons ou loges dans son voisinage à Ramah, et se livrant sous sa présidence à des exercices qui rentraient dans le cercle des manifestations du prophétisme. Ces données, il est vrai, sont bien insuffisantes pour nous édifier sur la nature de l'institution. Mais comme elles peuvent être complétées, à plus d'un égard, par d'autres tant soit peu plus riches, qui se rapportent à l'histoire des prophètes Élie et Élisée[3], nous ne risquons pas de nous tromper en disant que pendant au moins deux siècles il a dû exister, dans différentes localités, comprises dans le territoire des Éphraïmites et des Benjaminites, à Bêṯ-El, à G'ilgal, à G'ibe'ah, à Ierêḥo, des sociétés d'hommes vivant sous la direction d'un maître illustre, soit passagèrement, soit d'une manière permanente. Les chroniqueurs, qui sont aujour-

[1] 1 Sam. III, 19 suiv.; VII, 15 suiv.
[2] 1 Sam. X, 5; XIX, 19 suiv.
[3] 2 Rois II; IV; VI; IX, etc.

d'hui notre source unique pour la connaissance de ces faits, sont assez sobres de détails, et probablement ces associations n'ont pas survécu aux catastrophes réitérées qui ruinèrent le royaume d'Éphraïm. Cependant jusqu'à un certain point on peut espérer de pouvoir relier entre elles les données éparses et anecdotiques de la tradition, pour en tirer de quoi satisfaire une curiosité légitime et pas trop exigeante. A tout prendre, il ne paraît pas qu'on doive songer à une institution à tendance ascétique, comparable au monachisme oriental ou chrétien. Nous savons de la manière la plus positive que les prophètes étaient mariés, et que parmi leurs disciples il y en avait qui l'étaient aussi[1], de sorte qu'il n'est pas possible de supposer l'existence de grands établissements destinés à recevoir un certain nombre de personnes qui auraient ainsi formé une seule famille. On peut administrer la preuve du contraire pour l'époque et le cercle mêmes où les réunions paraissent avoir été le plus florissantes[2]. Mais nous estimons que le nom d'écoles qu'on a choisi pour les caractériser, ne leur est pas appliqué à tort. Les membres de ces réunions sont désignés dans les livres des Rois par le terme de *fils* de prophètes[3], ce qui indique un rapport de subordination, d'autant plus sûrement que le maître est salué du nom de père[4]. Ailleurs nous assistons à une scène où Samuel, placé à la tête d'un certain nombre de prophètes qui *prophétisent*, dirige évidemment leurs exercices[5]. La question est seulement de savoir en quoi ceux-ci consistaient. En nous servant tout à l'heure du mot de prophétiser, nous n'avons fait que transcrire la traduction vulgaire du texte cité en dernier lieu; mais elle n'exprime pas le sens de l'original, qui, à cette occasion, parle évidemment non de discours, mais de musique[6]. Cela ne veut pas dire que la musique était la seule, ou du moins la principale occupation à laquelle on se livrait; mais cela nous rappelle qu'elle se combinait souvent avec le débit oratoire ou le précédait, tant pour mettre les auditeurs dans une disposition convenable, que surtout pour produire sur l'esprit de l'orateur lui-même un effet analogue en renforçant l'énergie de ses sentiments[7]. Nous aurons à revenir sur cette dernière observation. Pour le moment, nous ajouterons

[1] 1 Sam. VIII. 1 Rois XIII, 11 suiv.; XVI. 2 Rois IV, 1, etc.

[2] 2 Rois IV, 1. — [3] Comp. Amos VII, 14. — [4] 2 Rois II, 12. — [5] 1 Sam. XIX, 20. — [6] Comp. 1 Sam. X, 5. — [7] 2 Rois III, 15.

que nous sommes convaincu que ces antiques écoles n'auront pas dédaigné l'enseignement de la lecture et de l'écriture, qu'il ne faut pas se représenter comme organisé indépendamment d'elles et mis à la portée de tout le monde. Puis nous supposons volontiers que par la même voie traditionnelle se conservaient les quelques connaissances médicales qu'on possédait, et dont l'heureuse application pouvait facilement se transformer en miracle dans l'esprit d'un public reconnaissant[1].

Tout cela, cependant, n'a qu'une importance relative, et n'a pu contribuer que pour une bien faible part aux progrès de la civilisation au sein d'un peuple qui avait tant de peine à sortir de l'état de barbarie inséparable de la vie nomade, et qui, à l'égard des croyances, se trouvait à peu près placé au niveau de ses voisins. Un autre élément encore a dû entrer dans le cadre de l'enseignement de ces écoles : l'instruction religieuse et, ce qui en dépendait plus immédiatement, la morale sociale et les principes du droit. Il est vrai que les quelques textes que nous avons pu citer tout à l'heure n'en font pas mention expressément ; mais la chose est tellement naturelle, elle résulte si bien de la conservation désormais suffisamment constatée des idées mosaïques, et de la solidarité qui unissait entre eux tous les prophètes de Jéhova, que nous n'hésitons pas un instant à chercher, dans l'institution de Samuel et de ses continuateurs, l'explication de ce fait capital de l'histoire du peuple israélite. C'est la tradition de l'école qui a fait passer d'une génération à l'autre, à travers toutes les vicissitudes de la fortune nationale et tous les retours de l'esprit du siècle, le trésor d'une foi religieuse qui n'était encore que l'apanage du petit nombre. C'est dans cette école que la croyance monothéiste s'affirmait, se propageait et se spiritualisait. C'est là que s'élaboraient dans le silence, et en face des vices de la constitution sociale et de la dissolution des mœurs, les éléments du droit public qui devinrent la base du code de la réforme promulgué à la veille de la ruine de la monarchie[2]. Il va sans dire que tous les prophètes dont parle l'histoire ou que nous connaissons par leurs écrits ne sont pas sortis de ces écoles[3], et tous les jeunes gens ou autres individus qui s'étaient affiliés à ces

[1] Ès. XXXVIII, 21. 2 Rois II, 19 suiv.; IV, 39 suiv.; V, 10 suiv.

[2] 2 Rois XXII suiv. Deut. IV, 45; XXVIII.

[3] Comp. Amos VII, 14.

sociétés n'ont pas exercé publiquement les fonctions de prophètes. La chose essentielle, c'est que l'influence qu'elles exerçaient se faisait sentir dans un cercle de plus en plus étendu. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à prendre en considération les données fournies par les textes sur le nombre des *prophètes* du temps d'Élie[1], c'est-à-dire des hommes qui appartenaient à son école. Et l'on ne perdra pas de vue que ces données se rapportent au royaume d'Éphraïm, dont la population est d'ordinaire regardée, quoique à tort, comme bien inférieure à celle du royaume de Juda, au point de vue religieux.

A partir de l'époque de Samuel, la mention des prophètes devient de plus en plus fréquente dans les annales d'Israël, d'ailleurs si peu riches en détails. Il n'y a plus désormais, et jusqu'à l'entière cessation du prophétisme, pendant six siècles au moins, aucune génération qui n'en ait vu et entendu des représentants. Il est vrai que pendant longtemps encore nous n'en connaissons guère que les noms (et ceux-ci mêmes pas toujours) et quelques souvenirs anecdotiques qu'une tradition capricieuse a conservés jusqu'au moment où l'historiographie a pu les recueillir. Mais ces données, toutes fragmentaires qu'elles sont, suffisent pour constater ce qui pour nous est ici la chose essentielle, savoir que la succession de ces agents inspirés et dévoués de la civilisation religieuse n'a plus été interrompue. Nous pouvons nous borner à peu de lignes en passant en revue cette noble et vaillante phalange ; ceux qui nous intéressent le plus, parce que nous pouvons encore les juger d'après leurs écrits, devant être l'objet d'études spéciales dans la suite de cet ouvrage.

Dans la seconde moitié du onzième siècle avant notre ère, nous rencontrons les deux prophètes Gad et Naṯan, conseillers du roi David[2] ; Aḥiyah, S'ema'yah et quelques anonymes étaient contemporains de Salomon[3]. Dans le courant du dixième siècle apparaissent successivement 'Iddô, 'Azaryah, 'Oded, Ḥanânî, Iéhoû, Iaḥaziël, Éliézer[4], sans compter un certain nombre d'autres plus obscurs, dont l'histoire n'a pas conservé les noms. Ils sont tous éclipsés par la gloire qui s'est attachée à ceux d'Élie

[1] 1 Rois XXII, 6 ; XVIII, 4, 13 ; XIX, 18. 2e Livre II, 3, 16 ; IV, 43.
[2] 1 Sam. XXII. 2 Sam. VII ; XII ; XXIV. 1 Rois I.
[3] 1 Rois XI-XV.
[4] 1 Rois XVI. 2 Chron. XII-XX.

et d'Élisée[1], dont la grandeur et les mérites se mesurent facilement à la réputation qu'ils ont laissée, disons plutôt, à l'auréole légendaire qui les distingue de tous les autres et qui assigne au premier du moins sa place à côté de Moïse[2]. Le neuvième siècle, si nous devions en juger d'après les récits des annalistes, qui malheureusement deviennent de plus en plus pauvres de détails, aurait été moins fécond en hérauts de la théocratie. Nous aimons mieux croire que la faute en est à l'ingratitude oublieuse des générations suivantes, et que Ionah, le fils d'Amiṭṭaï[3], n'a pas été le seul à continuer la glorieuse lignée.

En revanche, si nous ne nous trompons, c'est à ce siècle que revient l'honneur de nous avoir légué les plus anciens documents authentiques de l'activité littéraire des prophètes. Il ne serait pas impossible, sans doute, que déjà antérieurement l'un ou l'autre d'entre eux eût songé à un mode d'enseignement qui pût profiter à un cercle plus grand de personnes, et nous sommes d'autant plus fondés à faire une pareille supposition que plusieurs de ceux que nous venons d'énumérer nous sont signalés comme historiens, ainsi que nous le verrons à une autre occasion. Les anciennes littératures ont éprouvé tant de pertes, les moyens de conservation des livres étaient si peu sûrs, et les chances de destruction si nombreuses, surtout quand on songe au peu d'étendue de la plupart de ceux qui nous sont restés, qu'on pourrait s'étonner à juste titre si les quelques pages que les orateurs israélites ont jetées dans le public avaient seules échappé au sort commun et traversé les siècles sans rien laisser en chemin. Cependant nous n'insistons pas. Ce que nous venons de dire n'est qu'une simple hypothèse[4], à laquelle nous attachons d'autant moins d'importance que nous avons tout lieu de nous féliciter de ce que les terribles calamités qui ont itérativement frappé la nation israélite nous aient laissé après tout une si riche collection de documents, sans lesquels il nous serait absolument impossible de rien savoir d'exact sur son histoire religieuse, c'est-à-dire sur la seule chose qui n'ait encore rien perdu de son intérêt.

[1] 1 Rois XVII. — 2 Rois IX.

[2] Matth. XVII et parall. Apoc. XI, 3.

[3] 2 Rois XIV, 25.

[4] Voyez cependant 1 Chron. XXIX, 29. 2 Chron. IX, 29, etc.

Nos bibles hébraïques contiennent, dans leur troisième volume ou section, les livres de quinze prophètes rangés dans un ordre passablement arbitraire. Il y a d'abord les trois qu'on appelle les grands, parce qu'on possède d'eux des textes comparativement plus nombreux ; puis les douze petits, que les docteurs de la Synagogue ont réunis dans un seul volume. Nous avons plusieurs observations à faire sur cet arrangement. D'abord il est certain qu'il date d'une époque assez récente. Le Talmud nous fournit à cet égard une notice qui présente un certain intérêt. D'après lui, Jérémie et Ézéchiel auraient primitivement occupé les premières places. Ce fait s'explique sans trop de difficulté. Les ouvrages de ces deux grands coryphées du prophétisme, qui dataient d'ailleurs de l'époque la plus remarquable et la plus importante pour la communauté juive fondée après l'exil, ayant été recueillis, coordonnés et édités par les auteurs eux-mêmes, ou sous leurs yeux, pouvaient être facilement considérés comme le noyau de la collection, que les générations suivantes complétaient de leur mieux, tant au moyen de recherches et de découvertes d'écrits plus anciens, que par l'adjonction de compositions plus récentes. Relativement au recueil spécial des Douze, il paraît que les premiers ordonnateurs de cette collection ont eu en vue de les classer par ordre chronologique. En tout cas, ils n'y ont réussi que très-imparfaitement, et déjà les traducteurs grecs alexandrins y ont introduit un autre ordre. Cela prouve que la science critique de ces temps-là ne disposait plus de renseignements assez sûrs pour établir exactement la série des auteurs. Ce fut sans doute aussi le même motif qui assura facilement à Ésaïe sa place avant Jérémie. A notre tour, nous ne saurions trouver de principe plus juste, pour faire le classement, que celui de la chronologie : il s'impose même avec une certaine nécessité, en ce que l'intelligence des textes exige impérieusement la connaissance de l'histoire contemporaine. Il va sans dire qu'à ce point de vue l'absurde distinction des *grands* et des *petits* prophètes n'a aucune raison d'être et que nous n'en tiendrons pas compte.

Mais il y a différentes autres remarques préliminaires à faire sur la série telle que nous la constituerons dans ce volume. D'abord on verra qu'elle ne comprend pas le livre de Daniel, auquel toutes nos bibles assignent sa place entre Ézéchiel et les Douze, dont la plupart cependant, d'après le témoignage non équivoque des textes eux-mêmes, sont de beaucoup plus anciens. Nous suivons

à cet égard les errements de la Synagogue, dont les docteurs n'ont point compris ce livre dans la collection des prophètes. Nous justifierons ce procédé en temps et lieu, en nous contentant provisoirement de nous prévaloir de l'exemple et de l'autorité des savants juifs, qui ne sauraient être soupçonnés d'avoir agi dans cette occasion par des motifs auxquels la science moderne devrait refuser toute espèce de valeur.

En second lieu, on remarquera l'omission, dans la série des documents compris dans cette partie, du livre de Jonas, lequel, dans toutes les bibles, a sa place marquée parmi les douze petits prophètes. Ce qui nous a engagé à l'en distraire, ce ne sont pas précisément les considérations chronologiques que nous pourrions faire valoir à cet effet, mais plutôt le fait patent que cette petite pièce se distingue foncièrement de toutes les autres auxquelles elle se trouve jointe habituellement. L'enseignement qu'elle est destinée à donner se présente sous une forme purement historique, et il ne s'y rencontre pas le moindre élément oratoire qui serait dû à la plume du personnage dont elle porte le nom. Elle appartient donc à un tout autre genre de littérature, et si elle a été généralement mal comprise, c'est parce qu'elle s'est trouvée mêlée à des ouvrages dont la forme, le but et l'horizon sont tout à fait différents.

Enfin, voici une troisième remarque préliminaire, et la plus importante de toutes, concernant l'arrangement que nous avons adopté à l'égard des éléments de cette collection d'écrits. Au lieu des seize prophètes de nos bibles usuelles, et malgré l'élimination des deux livres dont nous venons de parler, on en trouvera ici une vingtaine, parmi lesquels il y en aura plusieurs anonymes. Ce n'est pas que nous ayons découvert des pièces inédites de l'antique littérature hébraïque. Des éventualités de ce genre, qui peuvent encore se présenter à l'égard de la littérature grecque ou romaine, sont en dehors du cercle des choses possibles. Mais nous nous sommes convaincu que dans plusieurs cas la critique des anciens collecteurs a mal à propos réuni sous un même titre, et attribué à un même auteur, des morceaux d'écrivains différents et en partie inconnus. Plus particulièrement il se trouve qu'on avait joint, tant au volume des petits prophètes qu'à celui d'Ésaïe, des ouvrages anonymes qui, pour cette raison même, pouvaient former des espèces d'appendices. Dans la suite, le besoin d'avoir un nom propre d'auteur pour chaque document, joint à la circons-

tance que l'absence d'un tel nom rapprochait de pareils textes de ceux qui les précédaient, les a fait considérer comme faisant suite à ceux-ci et comme ayant les mêmes auteurs qu'eux. Nous les avons soigneusement distingués en les intercalant aux endroits que la règle chronologique leur assignait.

Sous le bénéfice de ces observations, voici quelle sera la série chronologique des auteurs et des textes, telle que nous avons cru pouvoir la reconstituer. Les motifs qui nous ont déterminé seront exposés dans les introductions spéciales ; mais nous tenons à faire remarquer que, si à l'égard de la pluralité ils ont pu paraître suffisants, et si nous avons même le plus souvent l'avantage de pouvoir nous prévaloir à cet égard de l'unanimité des suffrages des modernes, il reste pourtant quelques cas douteux, quelques questions non définitivement résolues, voire des points tellement obscurs, que les opinions les plus divergentes sont en présence jusqu'à ce jour.

Nous avons déjà dit que les plus anciens écrits prophétiques paraissent appartenir au neuvième siècle, à une époque où les Israélites ne se trouvaient encore en contact hostile qu'avec leurs plus proches voisins. Ce n'est cependant que par des combinaisons encore sujettes à caution que nous remontons aussi haut dans l'histoire pour y loger Joël et un anonyme dont Ésaïe nous a conservé un fragment. Avec le huitième siècle, nous nous trouvons placés sur un terrain plus solide et en face de l'âge classique de la littérature prophétique. Dans la première moitié de ce siècle, et jusque vers le milieu, nous rencontrons Amos, Osée et un anonyme, qui tous les trois se préoccupent de préférence des affaires du royaume d'Éphraïm, et du temps desquels commencent les incursions des Assyriens, devenues bientôt si fatales aux Israélites. Après eux, vers la fin du siècle, viennent Ésaïe et Michée, contemporains de la catastrophe qui écrasa l'une des deux fractions du peuple juif, et témoins des premiers conflits entre les conquérants de la haute Asie et la puissance égyptienne. Il ne nous reste que bien peu de pages de la période suivante, qui amena la chute de l'empire assyrien : un anonyme, Sophonie, Nahoum. Cette pénurie de textes qui s'expliqueraient les uns les autres s'ils étaient plus nombreux, crée des embarras non-seulement au lecteur ordinaire, mais à l'exégète de profession. Ce n'est qu'à la fin du septième siècle que les contours des événements qui ont provoqué l'activité des prophètes recommencent à se

dessiner d'une manière de plus en plus précise. Outre Habacuc, nous possédons ici Jérémie, le plus riche de tous en notices historiques, et le plus lucide relativement à la façon dont chez lui la prédication se rattache aux faits. Avec ces deux écrivains, nous entrons dans la période chaldéenne, c'est-à-dire dans celle de la prépondérance, dans l'Asie occidentale, de l'empire de Babylone, ainsi que de la décadence de celui des Pharaons. Mais le second nous fait aussi assister à la ruine de Jérusalem et à la déportation ou dispersion de ses habitants. A lui viennent bientôt se joindre les prophètes de l'exil, qui vivaient et écrivaient loin de la patrie, les uns méditant les causes de sa ruine, les autres se consolant par la perspective d'une restauration prochaine. A leur tête marche Ézéchiel ; il est suivi de plusieurs auteurs anonymes, dont le dernier est déjà témoin oculaire des premières victoires de Cyrus. Les écrivains que nous avons à placer dans cette période décisive de l'histoire d'Israël ont eu une destinée assez singulière. La tradition n'a pas conservé leurs noms, et les compositions qu'ils ont laissées, et dont l'une surtout se distingue par son étendue, sa verve poétique et l'élévation de ses idées, ont été rattachées à des livres plus anciens par la main de ceux qui ont finalement recueilli et coordonné ce qui restait de cette précieuse littérature.

Après le retour des premiers colons et la restauration de Jérusalem et du temple, nous n'entendons plus que quelques voix isolées de prophètes, bien faibles échos de celles qui avaient présidé à la longue lutte du monothéisme et de la théocratie contre la dépravation des cultes sémitiques et les vices de la constitution sociale. Dans le sein de la petite communauté qui releva les murs de Jérusalem, la victoire du prophétisme était désormais un fait accompli. L'horizon politique était on ne peut plus restreint, le gouvernement local était échu à la caste des prêtres, l'état était devenu une église. Les petits intérêts du moment n'étaient plus de nature à ranimer le feu de l'éloquence ; l'opposition, autrefois si violente et si tenace, avait disparu, et avec elle la sainte indignation des censeurs de la génération contemporaine et l'enthousiasme patriotique des hérauts de l'avenir. Nous n'avons plus à enregistrer que quatre noms, et des plus modestes, pour épuiser la liste des prophètes écrivains : encore l'un de ces noms, celui d'Abdias, n'est-il placé ici que par conjecture, les opinions étant très-partagées au sujet de son époque. Des trois autres,

Aggée et Zacharie assistaient à la reconstruction du temple et en pressaient l'achèvement ; et le dernier, dont le nom même est un problème pour la critique, Malachie, plaide déjà pour les intérêts de l'autel et du sacerdoce. Du temps d'Esdras et de Néhémie commence le règne absolu de la Loi, et le prophétisme ne laisse plus qu'une trace fugitive et à peine reconnaissable (Néh. VI, 10 et suiv.).

Puis il se fait un profond silence autour de ce centre nouveau, mais plein de force d'attraction. Oubliée du reste du monde, la nation se refait et s'unifie sur une échelle bien autrement grande que sous ses rois les plus brillants. Les prophètes ont quitté la scène, mais leur œuvre subsiste, si ce n'est sous les formes qu'avait rêvées leur ardente imagination, du moins dans ce qu'elle avait d'essentiel. C'était maintenant le siècle de la rigide légalité, de la froide réflexion, de la sagesse morale et pratique. Le travail de cabinet des théologiens et des jurisconsultes avait succédé aux élans de l'inspiration et à la courageuse énergie des orateurs populaires. Il fallut de nouveaux malheurs, des épreuves plus cruelles que celles de la famine et de la guerre, pour réveiller l'antique esprit prophétique. Mais de même que la situation était changée, les allures qu'il adopta furent aussi complétement autres. Il ne s'agissait plus de menacer un peuple rebelle de la vindicte céleste; il souffrait à présent pour son inébranlable attachement à la religion de ses pères. Les odieuses persécutions dont il était la victime le firent revenir à ces espérances auxquelles les anciens *voyants* avaient prêté de si vives couleurs et qu'il avait eu le temps de perdre de vue. Il se plaisait à contempler le mirage d'une révolution prochaine et définitive qui changerait la face du monde, et inaugurerait le règne du fils de David qui lui avait été promis. Une longue série d'*apocalypses*, renchérissant les unes sur les autres quant aux tableaux fantastiques de ces péripéties suprêmes, vint relever le courage des martyrs, et créer, avec la perspective d'un nouvel ordre de choses, une théologie nouvelle aussi, et féconde en motifs moraux et en consolations. Mais cela ne rentre pas dans le cadre dans lequel nous devons nous renfermer pour le moment; nous nous réservons d'y revenir dans d'autres parties de cet ouvrage.

II.

Avant de nous occuper plus spécialement de la littérature prophétique elle-même, nous devons nous arrêter un moment encore à certains faits généraux, consignés pour la plupart dans les livres historiques, et qui, sans être absolument étrangers à la sphère que nous aurons à explorer de préférence, tiennent cependant plutôt aux formes extérieures du prophétisme antique et à l'opinion que le vulgaire s'en faisait.

Disons d'abord quelques mots sur les noms par lesquels les prophètes sont habituellement désignés dans les nombreux textes où il est question d'eux. Il y a à ce sujet un passage très-instructif dans l'histoire de Samuel (1 Sam. IX, 9). Autrefois, y est-il dit, quand on voulait aller consulter Dieu, on disait : Allons chez le voyant ; car on appelait *voyants*, les hommes qu'on nomme aujourd'hui *prophètes*. Le changement de nom correspond nécessairement à un changement de la notion. Le prophète, dans le sens qui a justement fini par prévaloir, est toujours un personnage qui non seulement parle au nom de Dieu, mais qui prend aussi l'initiative vis-à-vis du public et qui se préoccupe essentiellement des intérêts de la religion et de la théocratie dont il est le promoteur et l'interprète. Ici nous nous trouvons sur un terrain tout différent. Aller consulter Dieu, dans la bouche des gens du commun, cela pouvait être l'effet d'une curiosité superstitieuse, relative à des intérêts privés d'une minime importance. Ainsi dans le cas dont il s'agit, Saül est envoyé par son père à la recherche de quelques ânesses égarées. Comme il ne les retrouve pas tout de suite, il va porter son denier au voyant qui doit lui dire ce qu'elles sont devenues. Il va sans dire que nous ne ferons pas à Samuel l'injure de croire qu'il a fait le métier de devin, tel que pourrait le faire supposer cette anecdote. Mais celle-ci prouve que ce métier existait, que le peuple y croyait, que c'était un gagne-pain pour des gens qui profitaient de la crédulité des autres. Le voyant était censé voir ce que d'autres ne voyaient pas. Nous n'avons pas besoin d'enregistrer ici les innombrables passages où il est parlé des différentes méthodes de divination usitées chez les Israélites, mais qui, par l'influence même des prophètes, ont fini par être proscrites et par disparaître. Il nous suffit d'en avoir

constaté l'existence. Plus nous remontons dans l'histoire, plus nous rencontrons d'exemples de ces usages; les rois mêmes paraissent avoir eu leurs devins ou diseurs d'oracles attitrés. Bien tard encore, les voyants sont assimilés aux devins (Mich. III, 7). Dans la suite cependant, ce terme reçut une signification plus noble. La différence entre les deux expressions s'effaça, et la prophétie, c'est-à-dire toute instruction donnée par la bouche des organes de Jéhova, fut appelée une *vision*, une communication faite par l'esprit de Dieu à celui de l'homme d'une manière directe et immédiate, par une espèce d'intuition, sans que nous ayons besoin de nous expliquer l'emploi de ce terme par un état d'extase dans lequel l'orateur ou l'écrivain se serait trouvé habituellement. Mais l'usage consacra plus particulièrement l'autre terme, dont le sens étymologique était mieux approprié à la position de ceux dont il devenait le titre quasi-officiel.

En effet, il est plus que probable que la racine dont est dérivé le mot hébreu *nabî* (le prophète), exprime la notion d'un parler solennel et inspiré. Le *nabî* est appelé *homme de l'esprit* (Osée IX, 7), c'est-à-dire dirigé, animé, instruit par l'esprit divin. C'est dans sa bouche que Dieu met ses paroles (Deut. XVIII, 18. Amos III, 8). Il est lui-même appelé la bouche de Jéhova (Jérémie XV, 19). Quand Moïse s'excuse de n'avoir pas le don de la parole, il lui est dit que son frère sera sa bouche, son prophète (Exod. IV, 16; VII, 1), tandis que lui sera son dieu, celui qui l'inspirera. On voit que l'emploi de plus en plus général de cet autre terme accuse un point de vue différent de celui que nous avons rencontré d'abord en nous représentant l'opinion populaire et primitive, bien que là aussi l'idée de l'influence d'un élément supérieur et divin ne fût pas exclue.

Ces mêmes conceptions imparfaites se reconnaissent encore dans l'importance attachée anciennement aux songes, lesquels étaient considérés comme un moyen de révélation (Nombres XII, 6. Deut. XIII, 2. Joël III, 1, etc.) Il s'en trouve de nombreux exemples dans l'histoire traditionnelle, depuis l'époque des patriarches jusqu'aux temps les plus récents ; et les prophètes ne manquent pas de signaler l'abus qui ne s'en faisait que trop facilement (Zach. X, 2. Jérém. XXIII, 25 suiv.; XXVII, 9). En général, il y a lieu de relever ce fait que le vrai prophétisme, celui qui se dessine si nettement et si admirablement dans les écrits que nous allons étudier, a dû s'employer non-seulement à

inculquer à la nation les principes de la religion et d'une morale basée sur la crainte de Dieu, mais encore à déraciner une masse d'erreurs et de préjugés, à combattre et à bannir des pratiques superstitieuses qui étaient tout aussi familières aux Israélites qu'aux autres peuples de l'antiquité.

Si dans ces temps reculés les idées relatives à la science supérieure de certains hommes étaient encore peu épurées, nous ne serons pas étonnés de ce que les formes aussi, sous lesquelles ils faisaient valoir ce mystérieux privilége, se ressentaient de la tendance générale des esprits. Ces formes ont donné à la chose des couleurs que nous n'y voyons plus dans le siècle où le prophétisme, adoptant généralement les méthodes littéraires, ne recourait plus aux moyens dont il s'était servi pendant ses débuts. Nous attachons peu d'importance à ce que les prophètes des premiers temps ont pu porter un costume particulier, comme cela semble résulter des récits relatifs à Élie et à Élisée. Cet usage était dédaigné plus tard, et abandonné aux devins de bas étage (Zach. XIII, 4). Cependant la tradition postérieure persistait à y voir un trait caractéristique du prophétisme (Hébr. XI, 37), et on le vit même revivre dans la personne de Jean-Baptiste (Matth. III, 4).

Mais voici un autre élément qui accompagnait autrefois la manifestation prophétique et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler en passant. C'est l'emploi de la musique, soit vocale, soit instrumentale. Il en est question explicitement dans le récit concernant les disciples de Samuel. Ailleurs (2 Rois III, 15) nous voyons un prophète, auquel on demande un oracle, réclamer préalablement l'intervention d'un musicien pour se mettre lui-même dans une disposition d'esprit qui le rende capable de remplir son ministère. Le verbe, qui d'ordinaire est employé pour le discours prophétique, sert également pour l'exercice du chant et des instruments (1 Chron. XXV, 1 suiv. Comp. Exod. XV, 20). Nous ne ferions donc pas trop de difficulté à admettre que dans l'origine les oracles des prophètes se débitaient en chantant, peut-être même avec accompagnement. En tout cas cet usage paraît avoir cessé avant l'époque où l'on commença à les écrire. Mais l'ancienne coutume a laissé des traces assez profondes dans le style même des prophètes écrivains auquel nous reviendrons. Les allures poétiques de leur diction, et surtout l'observation si fréquente des règles de la symétrie,

ou de ce qu'on appelle le parallélisme, en est une preuve non méconnaissable.

Pour captiver l'attention du public et pour faire une impression plus durable sur les esprits, les anciens prophètes aimaient à représenter ce qu'ils avaient à dire par des actes symboliques, destinés à frapper les sens et à intéresser l'imagination, et dont l'explication, ajoutée après coup, se gravait ainsi plus profondément dans la mémoire. Ainsi le prophète Çideqiyah se montra devant le roi Ios'afat, affublé de cornes de fer pour symboliser l'éclatante victoire qu'il lui prédit (1 Rois XXII, 11); le prophète Aḥiyah déchire son manteau pour annoncer à Iarobe'am que le royaume de David sera divisé (1 Rois XI, 29). Telle est encore la scène qui se passe entre le prophète Élisée mourant et le roi Ioas' (2 Rois XIII, 14 suiv.), celle où Ésaïe inscrit des paroles énigmatiques sur un tableau exposé aux regards du public (chap. VIII, 1), celle où le même prophète se présente dans la rue avec un costume irrégulier (chap. XX), etc. Plus tard il n'est plus question de pareilles exhibitions ; elles sont remplacées par des récits allégoriques qu'on aurait tort de prendre pour des faits réels, bien que les apparences semblent le demander. Nous y reviendrons lorsqu'il sera temps d'en parler.

Tout ceci, cependant, pouvait parfaitement bien s'allier à des manifestations sérieuses et sensées. Mais il y a d'autres faits qui nous permettent peut-être de constater une certaine analogie entre les origines du prophétisme vulgaire (que nous nous garderons bien de confondre avec celui dont nous possédons les monuments authentiques) et ce qu'on est convenu d'appeler le Schamanisme chez les peuples arriérés de l'Asie et de l'Afrique. Là, la divination, proche parente de la sorcellerie, affecte des allures excentriques, un costume bizarre, des gestes désordonnés, des cris inarticulés, des contorsions des membres, des actes, enfin, à l'égard desquels il est souvent difficile de distinguer l'exaltation vraie et sincère, soit de la fraude intéressée, soit de la franche folie. Si l'on devait penser que nous allons ici beaucoup trop loin en rapprochant des choses par trop profanes de ce qui appartient au sanctuaire de l'histoire biblique, nous demanderons la permission de mettre sous les yeux de nos lecteurs les faits suivants.

On sait que chez les Grecs le prophète ou devin (car ici cela revient au même) est appelé *mantis*, d'un mot qui, d'après une

étymologie incontestable, signifie quelqu'un qui est hors de ses sens, qui ne se possède pas. Les Latins de même parlent de délire et de rage à propos de cette catégorie de personnes[1]. Eh bien, le terme et la chose se retrouvent également dans nos textes. Nous citerons un prophète qui, par sa seule apparition, fait sur les assistants l'effet d'être fou (2 Rois IX, 11), et est en conséquence qualifié par un mot qui a cette signification (comp. 1 Sam. XXI, 13 suiv.). Quand Saül, arrivé au milieu d'une assemblée de disciples de Samuel, est saisi par l'esprit, qu'il jette ses habits et se roule à terre (1 Sam. XIX, 24), ces manifestations au moins très-singulières sont désignées par le verbe qu'on traduit ailleurs par prophétiser et qui en cet endroit même sert à caractériser l'état des autres personnes présentes, de sorte qu'en le voyant, on disait : Saül aussi est devenu prophète ! Le même verbe est employé 1 Sam. XVIII, 10, où Saül se livre à un accès de fureur subite contre son jeune écuyer, pendant que celui-ci cherche à l'amuser avec son instrument. On voit clairement que ces divers phénomènes psychiques, depuis l'exaltation qui renforce les facultés de l'esprit jusqu'à la folie qui les anéantit, étaient considérés comme produits par une même cause quoique à différents degrés, et se prêtaient sans peine à une désignation commune. Les termes de fou et de prophète sont encore accolés ensemble par Jérémie (XXIX, 26; comp. Osée IX, 7). Que devons-nous conclure de tout cela ? Que les deux notions doivent se confondre partout et absolument ? que nous aurons à considérer les ouvrages que nous allons lire comme le produit d'une intelligence plus ou moins troublée ? Pas le moins du monde. Cela prouve seulement deux choses : d'abord qu'il faut se garder de mettre sur la même ligne tous les faits mentionnés dans l'histoire au moyen de ce seul et même terme, et d'appliquer la notion que nous suggère la lecture des monuments littéraires du prophétisme, qui datent tous d'une époque plus récente, à ce qui appartient à un stade antérieur du développement des idées religieuses ; en second lieu, qu'on aurait tort d'accorder tout autant de crédit à des traditions populaires qu'à des documents authentiques. Autrement on risquerait de se faire d'un Samuel même une idée beaucoup moins avantageuse que celle que nous nous sommes

[1] *Furor, rabies*, etc. Cic. de divin. I, 2, 18, 31 ; II, 48, 54. Virg. Aen. VI, 45, 77, etc.

cru autorisé à donner de son ministère et de son influence. Voilà aussi pourquoi les prophètes véritables, les glorieux champions de la théocratie idéale, ont eu à lutter constamment, et non pas toujours avec succès, contre ceux qu'ils appellent les faux prophètes, et qui sans doute étaient les continuateurs et héritiers directs des devins d'autrefois. Faisant de leur prétendu savoir un métier lucratif, ils avaient un intérêt à dire ce que les gens aimaient à entendre (Mich. III, 5, 11), et non ce qui aurait été utile et salutaire à la chose publique.

Si nous nous abstenons d'entrer dans de plus amples détails pour caractériser les différents degrés de l'inspiration, ce n'est pas que nos idées ne soient pas suffisamment arrêtées à cet égard, ou trop peu sûrement fondées sur des témoignages irréfragables. Tout au contraire, le Nouveau Testament nous offrira des explications tellement claires et complètes, que nous pouvons nous dispenser d'en dire davantage pour le moment. L'apôtre Paul traite la question à fond dans le quatorzième chapitre de la première aux Corinthiens. A la lecture de ce texte, on se convaincra que les faits et les phénomènes qui se sont produits dans l'Église chrétienne, soit à son début, soit plus tard encore, n'étaient rien de nouveau, mais que l'histoire du peuple israélite fournit pour tous les analogies les plus frappantes.

III.

Pour en revenir aux prophètes écrivains, les seuls à l'égard desquels nous soyons à même de nous former une opinion parfaitement exacte, nous tenons à caractériser leur enseignement d'une manière plus spéciale d'après leurs ouvrages. C'est là une tâche extrêmement facile. Tout ce qui tient à leurs idées religieuses, morales et sociales s'y trouve énoncé avec la plus entière lucidité. Et si, à la lecture de leurs textes, on se voit assez souvent arrêté par des obscurités, même quelquefois par des difficultés insurmontables et désespérantes, cela provient moins fréquemment de notre connaissance imparfaite de leur langue, que des nombreuses et incessantes allusions à des détails historiques qui nous sont inconnus, mais qui aussi n'auraient plus d'importance pour nous, lors même que nous en saurions

davantage. Quant à l'autre élément, il ne renferme pour nous aucun mystère ; nous en comprenons l'objet et la tendance aujourd'hui encore tout aussi bien que les contemporains des auteurs, et en tout cas mieux que ceux qui, pendant plus de vingt siècles, y ont cherché des choses auxquelles ceux-ci n'avaient jamais songé.

La *théologie* des prophètes (si tant est qu'on veuille se servir de ce terme presque trop prétentieux, là où il ne s'agit pas d'une série de dogmes coordonnés en système), se réduit à un petit nombre de principes généraux tellement simples, qu'au gré de la dogmatique passablement compliquée qui a été entée sur la prédication évangélique, ils pourraient presque être assimilés à ce que nous avons coutume d'appeler la religion naturelle. Hâtons-nous cependant d'ajouter que la base en est une autre, et qu'ils n'apparaissaient aucunement sous ce point de vue à ceux qui les professaient et les prêchaient. Pour eux, tout ce qu'ils disent leur vient directement d'en haut ; ils se savent les organes d'une révélation divine ; ils se sentent inspirés, animés de l'esprit de Jéhova, et si tous leurs discours commencent par ces mots : Voici ce que dit l'Éternel — ce n'est certes pas chez eux une phrase de convention, et encore moins une affectation vaniteuse ou téméraire, mais l'effet d'une conviction profonde, du vif et irrésistible mouvement de l'âme qui cherche et trouve son appui dans une communication immédiate avec la source de toute vérité et de tout bien, et cela d'autant plus sûrement qu'elle se sait en opposition avec le monde hostile ou indifférent qui l'entoure et qui lui résiste, et dont elle veut vaincre la résistance et l'inertie. Car il n'y a jamais eu de vrais prophètes (et le Christianisme en a produit un nombre infiniment plus grand) que là où les conflits qui décident de la direction spirituelle de l'humanité, exigent et provoquent un déploiement de force morale, dont l'homme, si sa sincérité est à la hauteur de son dévouement, se gardera bien de se faire honneur à lui-même. Du reste, cette conviction intime d'être un organe de Dieu, cette immédiateté du rapport entre l'esprit qui donne et l'intelligence qui reçoit, pouvait amener dans la forme du discours jusqu'à une espèce d'identification des personnes, et dans maint passage, où le lecteur pourrait hésiter en voulant distinguer celle des deux qui parle, il sera plus juste de dire qu'il ne faut pas faire de distinction du tout.

En comprenant ainsi l'inspiration des prophètes, nous écartons

sciemment et explicitement la conception traditionnelle qui se la représente comme un fait purement mécanique, c'est-à-dire comme l'action de l'esprit de Dieu sur l'esprit de l'homme, se produisant de manière que celui-ci serait resté tout à fait passif[1] et aurait dû être amené à parler de choses absolument étrangères à son horizon, et par cela même inintelligibles à la génération à laquelle il s'adressait. Anciennement déjà, et naguère encore, on a poussé la crudité de cette conception jusqu'à comparer les prophètes à des instruments de musique qui produisent des sons, au gré de l'artiste qui les manie, sans avoir conscience de ce qu'ils font. On a cru ainsi revendiquer pour eux une plus grande autorité et exalter leur dignité en les séparant plus complétement du reste des mortels, avec lesquels ils n'auraient plus même partagé le privilége de réfléchir et de raisonner. On n'a pas vu qu'on leur ôtait toute valeur personnelle, qu'on les rabaissait même au niveau de la machine, et qu'on leur enlevait toute espèce de titre à l'admiration de la postérité, laquelle leur sera acquise en raison directe de la part d'initiative qui leur revient dans la tâche que la Providence leur a imposée. De plus, on fausse la notion même du prophétisme en lui attribuant, comme son office capital, la mission de prédire des détails isolés de l'histoire d'un siècle lointain, tandis que toute l'activité de ses représentants, tous leurs efforts se concentrent sur les besoins du moment, sur ce qu'il y avait de plus pressant et de plus actuel, et que les tableaux d'avenir mêmes, qu'ils se complaisent à retracer, sont toujours subordonnés aux effets probables de leurs prédications, et se rapportent par conséquent aux destinées de la génération présente.

Mais il y a un autre préjugé encore à signaler une fois pour toutes, un préjugé qui est également de nature à amoindrir la gloire des prophètes hébreux, et que partagent bien des gens fort peu disposés à adopter le point de vue que nous venons de combattre. C'est que ces orateurs du monothéisme et de la théocratie auraient été simplement les interprètes de la loi mosaïque, et n'auraient eu d'autre but que de faire connaître et respecter des prescriptions formulées depuis longtemps, mais méconnues par une population corrompue et dégénérée. Si cette assertion consistait à dire que les prophètes de tous les siècles

[1] Voyez plutôt la déclaration explicite et positive de Paul, 1 Corinth. XIV, 32.

ont proclamé les principes mêmes que nous avons cru pouvoir faire remonter jusqu'à Moïse, nous n'aurions pas d'objections à faire. Mais ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. On prétend que c'est la loi écrite, telle que nous la possédons encore, qui a été la source à laquelle ils puisaient, le texte qu'ils commentaient. Or ceci, nous le contestons de la manière la plus formelle. Jamais les anciens prophètes n'invoquent un code écrit et officiellement promulgué. Jérémie est le premier qui fasse allusion à une loi de ce genre, et chez ses successeurs il est assez facile de découvrir des traces éparses, mais comparativement rares, du même fait, mais antérieurement jamais. Il est vrai que le mot *Ṭorah*, par lequel les Rabbins ont désigné la loi mosaïque écrite, se rencontre assez fréquemment chez plusieurs des anciens, mais c'est dans son sens général et étymologique, où il signifie toute espèce d'instruction et plus particulièrement celle qu'ils donnaient eux-mêmes. Nous irons plus loin et nous dirons que, pour autant que la loi contenue dans le Pentateuque est en grande partie une collection de règlements relatifs au culte et sanctionnés par des pénalités prononcées contre les transgresseurs, les prophètes se mettent en opposition directe avec l'esprit de cette loi, en parlant avec dédain de ces formes et coutumes qui, pour bien des gens, constituaient la religion tout entière, et qui certainement ne sont pas représentées comme accessoires ou facultatives dans les textes qui nous sont parvenus[1]. Ils vont jusqu'à nier que Jéhova se soit occupé de pareilles prescriptions, lorsque, au Sinaï, il proclamait les grands principes de l'Alliance à contracter avec Israël[2].

Ainsi loin d'assigner aux prophètes le rôle secondaire de simples commentateurs d'une législation religieuse et liturgique qu'ils auraient trouvée toute faite, établie et généralement reconnue, et de leur faire reprendre en sous-œuvre une besogne au fond déjà achevée avant eux, c'est pour eux, pour leur corps, pour leur école, que nous revendiquons l'honneur d'avoir courageusement abordé une tâche qui demandait les efforts soutenus de plusieurs siècles, de s'y être dévoués avec un héroïsme à toute épreuve, et d'avoir attendu de la parole enthousiaste et convaincue

[1] Amos V, 21 suiv. Os. VI, 6; VIII, 13; IX, 3 suiv. És. I, 11; XXIX, 13. Mich. VI, 6, etc.

[2] Jér. VII, 21 suiv.

et de la force intrinsèque de la vérité divine ce que jamais la lettre morte d'un règlement ne saurait produire. La codification ne devint même possible que lorsque la meilleure partie de la besogne prophétique était faite, et que déjà d'autres points de vue et d'autres intérêts commençaient à prédominer. L'histoire du Pentateuque prouvera surabondamment la justesse de cette assertion.

La notion de Dieu, telle qu'elle se produit partout dans les écrits des prophètes, leur assure déjà à elle seule une place à part dans l'histoire ; surtout quand on songe de combien de siècles leur enseignement net et positif, et mis à la portée de toutes les intelligences, a précédé les conceptions plus ou moins vagues et arbitraires des écoles grecques, qu'on pourrait être tenté de comparer ici. Si les amateurs de la spéculation philosophique peuvent étudier avec prédilection les théories de Platon, en revanche les prédications beaucoup moins transcendantes des prophètes se sont ménagé la chance d'exercer sur les masses une influence que n'a jamais acquise la métaphysique ; et si la religion est et doit être l'affaire de tout le monde, et non pas seulement de quelques esprits privilégiés, il s'ensuit que c'est aux prophètes hébreux, dont nous aussi nous sommes les héritiers directs, que l'humanité est redevable d'un bienfait dont elle n'a pas encore cessé de jouir.

Nous ne nous arrêterons pas à prouver que la théologie des prophètes avait pour base le monothéisme le plus absolu, et que le polythéisme, sous quelque forme qu'il se produisît, ne leur était pas seulement antipathique comme offensant leur sentiment religieux et comme une source de corruption morale, mais qu'ils le combattaient aussi comme contraire à la raison et au simple bon sens. Ils ne partagent pas cette opinion populaire qui, tout en reconnaissant le dieu d'Israël, admet que chaque peuple ait le sien, et transporte ainsi les rivalités nationales dans une région supérieure. Pour eux, les dieux des autres peuples ne sont pas seulement impuissants au point de provoquer la raillerie de quiconque veut réfléchir : ils n'existent pas, ils sont le produit de la fantaisie des hommes, d'une grossière et ridicule superstition. Il n'y a qu'un seul Dieu qui existe véritablement, qui a créé l'univers en le tirant du néant, et qui le maintient, le conserve et le gouverne avec une puissance sans bornes et une sagesse incommensurable. Aussi le nom qu'ils lui donnent de préférence

énonce-t-il ce fait de son existence absolue. Ce n'est pas un nom commun et de catégorie, qui pourrait être également appliqué à ces êtres imaginaires dont nous venons de parler. C'est un véritable nom propre, réservé exclusivement à celui qui existe de toute éternité et duquel émane toute vie et toute autre existence. Il s'appelle *Iaheweh* (et non Jéhova, comme nous avons l'habitude de prononcer) : *Celui qui est*, et ce seul terme nous permet non-seulement de constater que la théologie des prophètes, elle aussi, s'est élevée au-dessus du niveau des autres religions, dans lesquelles les prérogatives de la divinité ne sont que des qualités humaines renforcées, mais qu'en même temps elle a fermement retenu et fortement accentué l'idée de la personnalité, tandis qu'ailleurs la philosophie a abouti à de pures abstractions[1].

Cependant nous nous trouvons ici en face d'une objection assez commune, et fondée sur des faits qui paraissent donner le démenti à la thèse que nous venons de formuler. Nous voulons parler des nombreux anthropomorphismes qu'on rencontre à chaque page des écrits dont nous allons nous occuper. Le langage des prophètes ne recule pas devant l'emploi de certaines tournures ou formes de la pensée qui dépassent quelquefois les bornes de ce que l'usage des locutions bibliques nous a rendu familier à nous-mêmes, et qui, à première vue, semblent trahir une conception passablement vulgaire. Il y a différentes observations à faire à ce sujet.

Et tout d'abord, il faut tenir compte des ressources très-restreintes qu'offrait aux prophètes la langue de leur pays et de leur siècle. Elle n'était pas du tout façonnée encore pour exprimer convenablement et directement des notions abstraites, ou pour dire plus vrai, elle a toujours eu à lutter contre cette imperfection inhérente aux idiomes sémitiques en général et que n'ont pas manqué de ressentir les philosophes juifs des temps postérieurs, surtout encore au moyen âge, où la métaphysique a vainement lutté contre cet obstacle de plus en plus gênant. Ajoutez à cela que plus on remonte dans l'antiquité de l'histoire israélite, plus on reconnaît l'étroite liaison entre les conceptions abstraites et

[1] Dans notre traduction nous nous servons assez régulièrement du terme usité dans nos bibles protestantes françaises : l'Éternel, tandis que dans les bibles catholiques et en général dans les autres langues, on suit la règle prescrite par les Rabbins en traduisant : le Seigneur. Seulement, quand le nom est mis dans la bouche des gens du peuple ou même des païens, nous avons cru devoir conserver la forme hébraïque.

l'expression poétique dont elles aimaient à se revêtir. Or, la poésie, par sa nature même, affecte les formes concrètes et palpables. C'est à cette cause que nous devons une première série d'anthropomorphismes qui semblent prêter à la divinité un mode d'existence et d'action pareil à celui du simple mortel. Cependant plusieurs de ces expressions, qui au fond sont tout bonnement des métaphores, ont passé dans le langage religieux moderne, tandis que d'autres, ayant absolument la même origine et la même valeur, choquent notre goût et ont été proscrites jusque dans les traductions autrement les plus fidèles. Nous aussi nous parlons encore de l'œil et de la main de Dieu, sans que personne se méprenne sur la portée de ces termes; nous ne voyons donc pas pourquoi nous reprendrions les théologiens israélites au sujet des oreilles, des pieds et même du nez du Très-Haut, toutes ces expressions, évidemment figurées, représentant autant d'attributs permanents ou de manifestations momentanées de la divinité. Nous ne croyons pas que les auteurs, en s'en servant, les aient prises au pied de la lettre, et n'aient pas eu conscience du véritable rapport entre la forme et le fond.

Une autre source de laquelle nous aurons à dériver une série d'anthropomorphismes qui ne tiennent plus exclusivement aux formes poétiques du langage, c'est la conception encore très-primitive de la construction de l'univers, telle qu'elle a été commune à toute l'antiquité. Partant du fait, pour eux indubitable, que la terre est un disque immobile surmonté d'une voûte solide (d'un firmament, comme disait le terme technique), les prophètes, en parlant du gouvernement du monde et de la providence divine, étaient naturellement amenés à se servir de formules qui peuvent nous paraître bien enfantines, au point de vue de notre science cosmologique actuelle. Mais s'ils placent le trône de Dieu sur cette voûte céleste, du haut de laquelle son regard embrasse la création tout entière, dont la terre est le centre et la partie essentielle, ils ne disent, après tout, que ce qui, aujourd'hui encore, offre à des millions d'hommes toutes les consolations qui peuvent découler de l'idée de la providence. A moins de vouloir leur faire un crime de n'avoir pas été des astronomes de la force de Kopernik, il faudra convenir que ces anthropomorphismes sont très-excusables et n'amoindrissent en rien la notion de Dieu. Il y a toujours corrélation parfaite entre elle et celle du monde, et pour leur foi religieuse les attributs de la toute-présence et de la toute-science

ne sont pas pour cela circonscrits dans de mesquines limites. Bien qu'ayant eux-mêmes un horizon moins étendu, ils reconnaissent et proclament que celui du créateur n'a pas de bornes, et ils s'inclinent humblement devant les problèmes de mécanique céleste qu'ils entrevoient sans oser en aborder la solution.

Il y aurait à faire des réserves plus sérieuses sur une troisième classe d'anthropomorphismes, qui touchent de plus près à la conception éthique de la divinité. Nous voulons parler des innombrables passages où il est question de la colère, de la jalousie, de la vengeance, du repentir de Dieu, et d'autres affections ou passions encore, que nous blâmons en partie dans les hommes mêmes. Que ces traits, surtout par leur fréquente répétition, soient de nature à permettre des soupçons à l'égard de la pureté des idées religieuses, et que le progrès de celles-ci ait dû arriver à les faire éviter ou proscrire, nous nous garderons bien de le nier. Néanmoins nous croyons pouvoir présenter quelques considérations qui serviront à faire apparaître de pareilles locutions sous un jour moins défavorable. D'abord nous ferons remarquer qu'aujourd'hui encore nous nous servons sans le moindre scrupule de certaines locutions également anthropomorphistiques, en ce qu'elles transportent à Dieu des qualités qui ne conviennent qu'aux hommes. C'est ainsi que nous parlons de sa grâce, de sa miséricorde, de sa véracité, de sa fidélité, etc. Seulement cela ne nous choque pas parce que nous y voyons des vertus. Hé bien, à y regarder de près, c'est très-certainement dans le même sens que les prophètes ont attribué à la divinité des qualités qui nous apparaissent, à nous aujourd'hui, comme des défauts. La colère de Dieu n'est au fond pour eux que l'une des manifestations de sa sainteté et de sa justice, le repentir n'est qu'un autre nom pour la longanimité et le pardon, la jalousie est une figure hardie qui tient à une allégorie des plus usitées dont nous aurons à parler plus tard encore, et qui, en fin de compte, n'est que le corollaire de la thèse de l'unité de l'être divin. Que le vulgaire ait pu, à l'égard de tous ces attributs, s'en tenir au sens prochain et humain, nous l'admettrons sans peine ; mais dans cette sphère même, combien est-on resté au-dessus des tristes et pitoyables égarements de la mythologie grecque ! Et pour ce qui est des prophètes, nous n'aurons qu'à rappeler qu'ils ont été les premiers et les seuls théologiens de l'antiquité qui aient hautement préconisé la sainteté de Dieu comme l'attribut qui ripmait tous les autres, quant à ses rapports avec les hommes.

On pourrait encore alléguer, comme une preuve de l'imperfection relative de la notion de Dieu chez les prophètes, l'emploi d'un nom qui, d'après sa signification en apparence la plus naturelle et étymologiquement la mieux justifiée, paraît déroger à la dignité de l'Être suprême. D'après la traduction reçue, il est appelé le Dieu des armées (*Çebaôṯ*). Or, nous ne contestons pas que le terme hébreu que nous venons de nommer ait au fond la valeur indiquée, comme le prouvent d'innombrables passages où il est cependant généralement employé au singulier[1]. Nous ne contestons pas non plus que les prophètes aiment à représenter Dieu comme celui qui règle le sort des batailles, qui marche à la tête de son peuple contre ses ennemis et qui lui donne la victoire. L'interprétation du terme en question dans un sens guerrier n'aurait donc, à vrai dire, rien d'extraordinaire. Nous accorderons même que dans quelques passages[2] ce sens se recommande de préférence. Nous avons cependant de la peine à admettre que les prophètes se soient placés à un point de vue si essentiellement, si exclusivement politique et militaire. Déjà le fait qu'ils se servent d'un pareil nom avec une prédilection non méconnaissable, semble devoir autoriser le doute à cet égard. Mais nous n'avons garde d'en appeler à un sentiment instinctif pour recommander une autre interprétation. Nous croyons que les textes eux-mêmes nous y conduisent. En effet, l'une des formules les plus fréquentes de l'Ancien Testament, et qui revient dans plus d'un livre et à diverses époques de l'histoire, c'est celle de l'*Armée des cieux*. Cette formule est employée dans deux sens différents. Généralement on désigne par là les astres, soit tout simplement comme corps célestes et comme l'un des éléments de la création, soit surtout en tant qu'ils étaient l'objet d'un culte païen et idolâtre[3]. Plus rarement elle désigne les anges[4] ou êtres supérieurs, qui entourent le trône de Dieu pour attendre ses ordres et les exécuter. Quelquefois même les deux notions se combinent si bien dans la

[1] Le pluriel, dans le sens militaire, est peu fréquent. Comp. Deut. XX, 9. Jér. III, 19. Ps. LXVIII, 13.

[2] Voyez par ex. És. XIII, 4 (comp. Zach. XIV, 3). 1 Sam. XVII, 45. És. XXXI, 4.

[3] Deut. XVII, 3. 2 Rois XVII, 16; XXI, 3 suiv. Soph. I, 5. Jér. VIII, 2. És. XXXIV, 4; XL, 26. Néh. IX, 6, etc.

[4] 1 Rois XXII, 19. Ps. CIII, 21. Jos. V, 14.

pensée, qu'elles paraissent presque se confondre[1], de sorte qu'on est amené à supposer que la conception si familière à l'esprit sémitique, de la divinité des astres, a été pour quelque chose dans la formation de ce terme à double signification. En tout cas on reconnaîtra dans l'emploi de cette formule du *Dieu des armées* l'intention manifeste des prophètes de mettre celui qu'ils prêchaient au-dessus de tous ceux qu'adoraient les autres peuples. C'était de leur part une déclaration monothéiste des plus positives. Mais dès lors on comprendra aussi que nous n'avons pas tort en la traduisant plutôt par : le Dieu des astres. Si l'on préférait une tournure qui exprimât à la fois les deux notions dont nous venons de parler, on pourrait dire : le Dieu des armées célestes ; mais nous ne croyons pas que cela soit plus conforme à la pensée des auteurs.

Le plus ancien écrivain qui ait fait usage de cette formule et qui s'en sert très-fréquemment, c'est le prophète Amos. Après lui, nous la trouvons encore quelquefois, mais très-rarement[2], dans sa forme primitive. Déjà Ésaïe introduisit une formule abrégée, qu'on rencontre chez lui à chaque page et qu'après lui adoptèrent tous les prophètes, à la seule exception d'Ézéchiel, qui ne s'en sert jamais. Au lieu de Dieu des armées, ils disent Iaheweh des armées, ce qui, dans les versions protestantes, est ordinairement rendu par cette phrase : l'Éternel des armées. Cette traduction ne nous paraît pas heureuse ; elle ne représente pas une notion bien précise, en ce qu'elle conserve une ellipse qui gêne le lecteur. Pour les successeurs d'Amos, ce qui avait été dans le principe un génitif qualificatif devint, par abréviation, une épithète et par suite un élément du nom propre. De *Iaheweh*, le dieu des *Çebaôṭ* (armées), on fit : *Iaheweh-Çebaôṭ*, et nos anciens traducteurs français et allemands ont eu parfaitement raison de mettre : le dieu Sabaot. Nous adoptons leur manière de voir, sans hésiter, partout où les deux noms se trouvent juxtaposés sans le terme intermédiaire qui assure au second sa valeur de nom commun[3].

[1] Ps. CXLVIII, 2, 3. Job XXXVIII, 7.

[2] Os. XII, 6. Jér. XXXVIII, 17; XLIV, 7.

[3] Nous avons un exemple frappant de la transformation d'un nom commun en nom propre. Les apôtres ont nommé Jésus *l'Oint* (*Christos*), dans un sens particulier et consacré déjà par la théologie juive. Et bientôt de Jésus *le* Christ, il se forma le nom de *Jésus-Christ*, où le qualificatif est devenu partie intégrante du nom propre.

Par tout ce que nous venons de dire, on voit que le reproche, si souvent fait à la théologie des prophètes, d'être surchargée d'anthropomorphismes, se modifie singulièrement, quand on sait distinguer la forme du fond, et faire la part des habitudes ou des exigences du langage. Il y a cependant un dernier fait à signaler ici, le plus important peut-être dans cet ordre d'idées, et auquel nous devons d'autant plus nous arrêter qu'il tient positivement au fond même de l'enseignement prophétique et en constitue ce qu'il a de plus original et de plus caractéristique. C'est ce qu'on appelle, d'un nom parfaitement bien choisi, le *particularisme* de leur religion, c'est-à-dire la revendication, pour la nation israélite, et relativement au gouvernement providentiel du monde, de certains et notables priviléges refusés au reste de l'humanité.

Israël est le peuple élu entre tous. Jéhova s'est déclaré très-anciennement déjà le Dieu de ses premiers pères ; il a solennellement réitéré ses promesses à l'époque décisive de son histoire, lors de l'émigration d'Égypte ; il a contracté alors avec lui une alliance basée sur un contrat synallagmatique, par lequel, sous la condition d'une stricte obéissance et d'une répudiation absolue de tout culte étranger, il s'engageait à assurer à la race de Jacob la paisible possession du pays de Canaan et une durable prospérité. Maintes fois, dans le cours des siècles, les égarements du peuple rompirent ce pacte, et les générations rebelles ressentirent les funestes conséquences de leur infidélité ; mais toujours jusqu'ici leur repentir avait permis au Maître offensé de leur rendre sa grâce. Cependant les rechutes furent incessantes et provoquèrent, de la part des organes de Jéhova, des avertissements de plus en plus pressants, des reproches de plus en plus amers, des menaces, enfin, de plus en plus terribles. La nation, incorrigible dans la majorité de ses éléments, courait à sa perte. Les peuples étrangers, souvent déjà appelés à servir d'instruments à la juste colère de Dieu, au moyen de châtiments qui avaient laissé des traces indélébiles sur le sol de la patrie, devaient finir par exécuter ses décrets suprêmes, en infligeant à ceux qui ne voulaient pas l'écouter, la peine dix fois méritée de la ruine et de l'extermination. Cette épouvantable catastrophe, que les prophètes eux-mêmes voyaient approcher avec un sentiment de profonde tristesse et d'indicible terreur, leur offrait cependant une perspective consolante : elle devait opérer au sein du peuple un triage définitif ; un petit et faible reste survivrait, ceux-là

surtout qui n'auraient point attiré sur Sion l'orage qui devait réduire en cendres le sanctuaire profané. Ce reste deviendrait la souche de l'Israël de l'avenir, d'une nation régénérée, à laquelle un nouveau pacte, désormais inviolable, parce qu'il serait gravé dans les cœurs, assurerait pour toujours la paix et le bonheur. Voilà en peu de mots la substance de ce que nous pouvons appeler la philosophie de l'histoire, telle que la concevaient les prophètes, d'un côté en récapitulant le passé et en appréciant le présent, de l'autre, en pronostiquant l'avenir. Seulement, à l'égard de ce dernier élément, nous aurons à entrer tantôt dans d'autres détails encore.

A cet exposé succinct, que nous n'avons pas besoin de confirmer par des citations, les preuves se rencontrant à chaque page des textes, nous joindrons une série d'observations destinées à orienter nos lecteurs sur la valeur et la portée de cette conception unique dans son genre et digne de notre plus sérieuse attention.

Nous dirons d'abord que le rapport qu'elle établit entre Dieu et la nation ne peut être mieux défini que par le terme de *théocratie*, lequel est consacré depuis longtemps à cet effet, et dont nous nous servirons à notre tour, tout en faisant nos réserves sur le sens qu'il convient d'y attacher. Théocratie veut dire gouvernement de Dieu, à l'exclusion de toute autre autorité qui s'interposerait entre celui qui gouverne et ceux qui sont gouvernés. Cent fois cette définition est implicitement donnée par les prophètes eux-mêmes dans la formule : Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple : formule qui fait surtout ressortir l'élément particulariste de la notion. On peut encore mentionner ici l'emploi si fréquent de l'épithète du Saint d'Israël, laquelle, chez plusieurs auteurs, est la désignation préférée de la personne divine. Ailleurs, Jéhova est nommé le Roi, purement et simplement ; plus souvent le berger d'Israël, par suite d'une allégorie familière à des écrivains dont le langage s'est formé originairement au sein d'une population nomade, et qui est d'autant plus expressive qu'elle rappelle immédiatement l'unité de la direction et l'absolue subordination des masses. Mais l'image de prédilection chez les prophètes, et qui, jusqu'à un certain point, prête à la notion de la théocratie les couleurs de la poésie, c'est celle de l'union conjugale. L'idée de l'alliance, dont nous avons parlé, ne l'aurait pas amenée à elle seule. Il y a cependant à remarquer que

la langue hébraïque se sert du même vocable pour désigner le maître et le mari. Si les prophètes aiment à comparer l'union entre Jéhova et Israël à celle de l'époux et de l'épouse, il faut donc partout retenir que ce n'est pas autant le sentiment de l'amour mutuel, que le devoir de la soumission et de la fidélité de l'une des parties qui motive la comparaison. De plus, celle-ci porte beaucoup moins souvent sur le rapport normal entre le mari et la femme que sur les conséquences qui surgissent, quand ce rapport est troublé, c'est-à-dire quand la femme a oublié son devoir et manqué à sa foi. De là, l'usage des termes d'adultère, de divorce et d'autres qui reviennent à chaque instant dans les écrits de tous les prophètes, depuis qu'Osée, le premier, dans une allégorie fameuse, avait introduit dans la littérature cette forme pittoresque de la pensée, et qu'elle était même devenue familière à la simple prose historique. La traduction littérale de toutes les formules qui rentrent dans cette catégorie a quelque chose de gênant et quelquefois de choquant pour le lecteur moderne. Aussi nous sommes-nous permis de remplacer quelquefois par des termes propres des locutions figurées qui risquent d'être comprises dans un sens qu'elles n'ont pas.

Quand on prononce aujourd'hui le mot de théocratie, ceux qui l'entendent songent volontiers à un ordre de choses qu'ils auraient bien tort d'appliquer à ce qu'ont conçu et prêché les prophètes. De nos jours, on confond aisément la théocratie et le gouvernement des prêtres; on l'oppose au gouvernement laïque, et l'on se représente de préférence l'état de la société chrétienne à l'époque de la suprématie papale incontestée, ou tel qu'il serait, si celle-ci parvenait à se reconstituer. Rien n'est plus étranger à la pensée des prophètes qu'une pareille organisation de la société israélite. Vainement on chercherait chez eux l'idée d'une constitution politique façonnée d'après des principes de ce genre. En effet, pendant toute la période de la monarchie, laquelle, à peu de chose près, était aussi celle de leur plus grande gloire, ils n'ont été dans aucun rapport intime avec les prêtres. Autant que nous sachions, Jérémie a été le premier d'entre eux qui ait appartenu à la tribu sacerdotale, et chez lui, tout aussi peu que chez aucun de ses prédécesseurs, il n'y a pas la moindre trace d'un intérêt de caste. Tout au contraire, dans mainte occasion, cette classe est de leur part l'objet de sévères réprimandes. Et si plus tard, après la chute de la monarchie, un autre prêtre, Ézéchiel, assigne à ses

frères une place prééminente dans la constitution idéale qu'il ébauche, ce n'est pas l'histoire du passé qu'il raconte, et puis cela ne l'empêche pas de condamner à un rôle bien inférieur le plus grand nombre de ceux qui étaient appelés au service du temple. De fait, il n'apparaît nulle part que prêtres et prophètes aient eu à mettre leur activité en commun ; la besogne des uns et les aspirations des autres avaient des horizons différents, et si leurs sphères d'action n'étaient pas nécessairement séparées par des tendances divergentes, leurs points de contact, comme nous l'avons déjà fait voir plus haut, étaient bien peu nombreux et de bien peu de conséquence.

Quant à la constitution politique du peuple hébreu, si tant est qu'on puisse trouver dans les écrits prophétiques les éléments de quelque chose qui mérite ce nom, ce ne serait certes pas la hiérarchie de notre moyen-âge qu'on y découvrirait. Mais ceci nous met en face d'un autre préjugé également mal fondé, qu'il importe d'écarter ici. Bien des gens ont cru, ou croient encore, que les prophètes ont été des républicains, dans le sens actuel de ce mot, c'est-à-dire des adversaires, par principe, de la royauté. On se plaît à opposer la théocratie à la monarchie d'institution humaine, comme deux choses incompatibles au gré de leur école. On se prévaut pour cela d'un récit, assez mal compris, relatif à Samuel (livre 1er, chap. 8); puis de quelques passages dans les Annales des Rois, où l'un ou l'autre prince est l'objet d'un blâme, précisément au point de vue de la théorie religieuse; enfin, on en appelle à certains conflits entre tel prophète et tel dépositaire de la puissance civile. Nous avons de la peine à comprendre comment un pareil préjugé a pu se maintenir si longtemps en face de tous les faits qui le contredisent. Nous trouvons bien chez les Israélites des institutions démocratiques locales ou municipales ; mais elles ont existé d'ancienne date et indépendamment des prophètes, et pour ce qui est de la nation prise dans son ensemble, jamais elle n'a été constituée en république, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à un état des choses où il serait plus vrai de dire qu'il n'y avait pas de gouvernement du tout. Jamais l'Orient, en général, n'a connu d'autre forme de gouvernement régulier que la monarchie, et la monarchie autocrate et despotique. Jamais aucun prophète, ni de ceux dont nous pouvons contrôler les actes par des écrits authentiques, ni même des autres, n'a prêché le renversement du trône au profit

d'une constitution d'un genre tout nouveau. Ils ont été, au contraire, les premiers publicistes (si l'on nous permet cette expression) qui aient conçu et proclamé le principe de la légitimité dynastique ; et si, dans l'un des deux royaumes formés par le démembrement de la monarchie de David, un prophète, par suite d'incessantes révolutions, a pris fait et cause pour un prétendant contre l'autre, pour l'usurpateur contre l'héritier de la couronne (2 Rois IX), cela tenait à d'autres causes, et cela n'était pas le moins du monde un acte de républicanisme. Si l'on veut donner ce nom au courage avec lequel ils ont tous plaidé la cause des pauvres, des opprimés, des victimes d'une mauvaise administration de la justice, contre une aristocratie d'accapareurs et d'usuriers, nous ne marchanderons pas le terme, bien qu'il soit hors de propos. Il n'est pas plus heureusement appliqué au bon sens avec lequel ils blâment le déplorable système d'épuiser les dernières ressources du pays en appareils de guerre ridiculement insuffisants contre les forces des puissances voisines entre lesquelles on se trouvait enserré. Eh bien oui, ils faisaient de la politique, eux aussi, non pour recommander une forme de gouvernement de préférence à une autre, mais pour réformer l'esprit du gouvernement en général, pour faire prévaloir les principes du droit, de la justice, de la prudence, de la morale sociale, principes sanctionnés par l'idée religieuse, émanée de Dieu même, et pour combattre tout ce qui devait conduire la nation à sa ruine.

Ces dernières considérations nous en suggèrent encore une autre. On a coutume, dans une certaine école théologique, de se représenter les prophètes comme étrangers aux intérêts de leur époque, et comme vivant essentiellement dans la contemplation d'un avenir lointain et n'écrivant ainsi, à vrai dire, que pour une génération future, la leur n'ayant pas même eu besoin de les comprendre. Rien n'est moins conforme à la vérité qu'une pareille opinion. Ils étaient, au contraire, les hommes de l'actualité, ils s'identifiaient avec les intérêts majeurs du moment. Les avis qu'ils donnaient, les sentiments qu'ils exprimaient, les craintes qu'ils manifestaient, les espérances qu'ils voulaient faire partager à d'autres, tout, jusqu'au ton de leurs discours, dépendait de la situation qu'ils avaient sous les yeux. Ils travaillaient avec ardeur et dévouement au bien-être de leurs contemporains, et tout en comprenant que celui-ci ne pouvait se fonder d'une

manière durable que sur la base de la religion et de la morale, ils ne dédaignaient pas du tout de signaler les conséquences matérielles que la réforme qu'ils appelaient de tous leurs vœux devait avoir immédiatement. On aurait tort de trop spiritualiser, nous aurions presque dit de volatiliser leurs tableaux. La religion n'a rien à gagner à ce que les intérêts spirituels et les intérêts matériels des hommes, qui après tout sont aussi les enfants de la terre, soient séparés par un abîme, sans compter que ç'aurait été là un moyen bien mal choisi pour dégrossir un peuple comme celui qu'ils avaient devant eux. Leur patriotisme était d'une trempe plus solide ; ils avaient mieux à faire que de spéculer sur le sens caché de ce qui leur était révélé et sur son accomplissement final ; ils croyaient fermement à la possibilité prochaine de ce qu'ils promettaient. Et si pour eux aussi la chose essentielle et première était que la volonté de Dieu fût faite sur la terre comme elle l'est au ciel, ils n'estimaient pas pour cela que ce serait chose indigne d'eux d'enseigner aux gens la vraie façon de demander le pain quotidien.

C'est ici que se placera très-convenablement une remarque qui, sans porter directement sur une question de théologie, est pourtant très-importante pour la caractéristique de l'enseignement prophétique. Nous tenons à bien constater que celui-ci s'adresse partout et toujours à la nation prise dans son ensemble et non aux individus. Les exemples du contraire sont extrêmement rares, et dans ce cas il s'agira de quelque personne placée en évidence, d'un roi ou d'un ministre désigné même nominativement, mais représentant à son tour une tendance, un principe ou un parti. Sans doute, quand les méchants, les prévaricateurs, les idolâtres sont apostrophés, c'est un nombre plus ou moins grand d'individus que cela regarde directement, et qui sont distingués, par le fait même, de tous ceux qui n'ont pas encouru ces reproches. Mais on aurait bien tort d'assimiler pour cela les discours des prophètes aux prédications évangéliques qui tendent avant tout à agir sur les dispositions de l'individu, qui se préoccupent de ses défauts personnels, qui veulent éclairer son intelligence, affermir ses convictions, travailler à sa régénération, sauf à fonder la communauté par la réussite de ces efforts partiels et successifs. Le prophète a toujours affaire aux masses, il considère ceux qu'il blâme comme formant l'immense majorité, en face de laquelle la minorité entre à peine en ligne de compte, ou n'appa-

raît sur la scène qu'après un triage préalable, une grande calamité servant d'épreuve ou de moyen d'éducation entre les mains de la justice céleste.

Si l'on perdait de vue ce fait capital dans les conceptions du prophétisme, on risquerait de se méprendre étrangement sur la nature de la religion de l'Ancien Testament et sur la portée de certaines institutions et points de doctrine en apparence inexplicables. Nous reviendrons ailleurs sur ce qui rentre dans la sphère du culte. Ici nous insisterons sur un fait généralement mal compris, et même dénaturé par suite d'un préjugé des théologiens chrétiens : la croyance à la vie future.

Il est incontestable que jamais les prophètes ne parlent d'une rémunération d'outre-tombe. Il va sans dire qu'ils connaissent et partagent la croyance populaire relativement à une existence posthume dans le séjour des morts, dans le S'eôl des ombres. Ils y font souvent allusion ; elle sert à l'ornement de leur poésie ou de leur rhétorique, mais jamais elle n'est mise à profit pour l'enseignement moral ou pour la théodicée. Les destinées de l'homme s'accomplissent ici-bas ; la justice de Dieu s'exerce et se manifeste sur cette terre. Il ne s'agit pas de renvoyer le méchant ou sa victime devant le tribunal d'un juge, qui se serait réservé de prononcer son arrêt sur un autre théâtre que sur celui où la génération vivante est appelée à l'entendre et à en contempler les effets. Nous pourrions ici professer hautement notre admiration pour une foi religieuse et morale qui, sans éprouver encore le besoin d'une perspective à la fois plus lointaine et plus rassurante, trouvait assez de force en elle-même pour se maintenir dans l'ornière du devoir, et pour faire taire tous les doutes que l'expérience de la vie journalière pouvait faire naître à l'égard des voies de la Providence. Mais ces considérations nous éloigneraient de notre sujet actuel, et l'occasion d'y revenir se présentera plus d'une fois encore, et plus directement, dans le cours de nos études.

Nous n'avons mentionné ce point spécial qui, nous le répétons, est étranger à la théologie des prophètes, que pour faire mieux ressortir ce que nous disions tout à l'heure de la portée de leur prédication. Ils parlent au peuple tout entier ; c'est la nation qu'ils sermonnent, ce sont ses destinées qu'ils déclarent devoir se régler sur ses rapports actuels avec Jéhova. Or, la nation ne meurt pas ; les plus terribles calamités, qu'elle peut avoir attirées sur elle-

même par ses égarements, ne l'anéantissent pas ; il y a toujours un reste préservé, éprouvé, purifié, qui formera la souche d'une génération meilleure, et le tableau d'un retour à la vie des ossements de celle qui a péri n'est qu'une image de cette heureuse transformation que les prophètes appellent de tous leurs vœux et qui faisait l'objet principal de leurs visions.

L'association naturelle des idées nous a un peu éloigné du sujet que nous avions commencé à traiter. Du moins en apparence : car au fond tout ce que nous venons de dire se rattache de près ou de loin à ce qu'on a appelé le particularisme des prophètes et ce que nous aimerions mieux appeler leur patriotisme. Car, encore une fois, on leur fait tort en prétendant les détacher du monde au milieu duquel ils vivaient, de ses besoins, de ses intérêts et de ses peines. Ils peuvent revendiquer à juste titre le nom de patriotes, non-seulement parce que ce nom rappelle des qualités et des efforts dignes d'éloge et d'admiration, mais encore en tant qu'il représente souvent en même temps un sentiment moins louable, mais universel dans l'antiquité, la haine de l'étranger. Nous devons préparer nos lecteurs à ce qu'ils trouveront chez tous ces écrivains, sans en excepter un seul de ceux qui ont vécu avant la restauration, de nombreux passages où cette antipathie se fait jour avec une véhémence croissante qui a de quoi nous étonner. Dans les recueils plus étendus, on rencontre même régulièrement des collections spéciales de morceaux polémiques de cette espèce, et par suite de cet arrangement, l'impression qu'on reçoit de ces malédictions accumulées est plus forte et plus pénible. Le sentiment chrétien se refuse à suivre le patriotisme sur ce terrain ; il y a tel tableau où l'imprécation ne garde plus aucune mesure et où la colère semble passer à l'état de rage. Eh bien, à l'égard de ces éléments aussi, nous oserons plaider les circonstances atténuantes et présenter les faits sous un jour beaucoup moins défavorable.

A cet effet, nous ne ferons pas valoir la différence des religions. Car quoique les prophètes combattent le paganisme avec énergie, ils le trouvaient dans leur entourage immédiat et n'avaient guère à faire une distinction entre leurs compatriotes et les étrangers. Du reste, les haines religieuses sont ordinairement réciproques, et nous ne voyons pas que dans ces anciens temps, où les peuples aimaient tant à mettre en commun leurs dieux et leurs cultes, les Israélites aient eu à souffrir, de la part de leurs voisins, pour

une pareille raison. Sans doute, dans ces tirades, l'idolâtrie reçoit sa part d'invectives ; mais elle est aussi l'objet de la raillerie et du persifflage, et l'on voit aisément qu'il faut chercher ailleurs la véritable cause de ces emportements. On se les expliquera plus facilement en tenant compte de la situation sociale et politique du peuple israélite, telle qu'elle était du temps des prophètes dont nous avons les écrits sous les yeux. Malgré les imperfections qui pouvaient encore être signalées à l'égard du gouvernement civil, on était arrivé à la longue à un état social tolérable ; on s'était accoutumé aux travaux de la campagne, on avait même commencé à apprécier les avantages d'un commerce alimenté par les productions naturelles du pays ; on avait grand besoin de paix et de sécurité. Mais la puissance politique de la nation était déjà sur son déclin ; le prestige militaire de la grande époque avait fait place à une faiblesse réduite aux expédients, et les guerres intestines avaient achevé d'épuiser les moyens de résistance. D'un autre côté, les peuples environnants, si l'on en excepte ceux qui occupaient le littoral de la Méditerranée, étaient restés à cet état de sauvage liberté dont les Israélites avaient eu tant de peine à se tirer, et derrière eux s'élevaient déjà les grandes puissances conquérantes de la haute Asie et de la vallée du Nil. Les guerres étaient à l'ordre du jour, si l'on peut appeler guerres des invasions de hordes de pillards qui voyaient de la gloire à détruire les récoltes et à faire des razzias de bétail et d'hommes, ces dernières favorisées par le voisinage des grands marchés d'esclaves des Phéniciens, où venaient s'approvisionner les Grecs, pirates et maraudeurs eux-mêmes. Des deux royaumes d'Éphraïm et de Juda, l'un succombait sous les coups réitérés des Assyriens, l'autre achetait à prix d'argent le droit d'exister pour un temps encore, jusqu'à ce que son tour vînt aussi. Ces calamités incessantes étaient de nature à jeter et à entretenir une profonde douleur dans l'âme des patriotes, qui voyaient le salut de la civilisation compromis et le triomphe de la cause sacrée qu'ils défendaient arrêté par les guerres interminables qu'ils détestaient du fond de leur cœur. Et comme ils n'avaient aucun moyen d'agir sur les peuples barbares, qui n'appréciaient pas les avantages d'un ordre de choses stable et régulier et qui ne connaissaient d'autre source de richesse que le brigandage, on comprend que le sentiment de leur impuissance les ait familiarisés avec l'idée que le dieu de justice finirait par

intervenir avec ses foudres et par établir la paix par l'anéantissement des perturbateurs. Chose curieuse ! Ces mêmes barbares étaient habituellement considérés par eux comme les instruments de la pédagogie providentielle ; ils semblent les appeler de leurs vœux pour corriger un peuple autrement incorrigible ; et quand ils arrivaient avec leur cortége de crimes et d'horreurs, alors eux les premiers, entourés de ruines, laissent échapper des cris de vengeance avec un redoublement d'énergie.

Pour ne pas être injuste, il faut donc tenir compte de cet état des choses qui a duré des siècles et presque sans aucun moment de répit. Le souvenir même n'en a commencé à s'effacer que lorsque la petite colonie de la nouvelle Jérusalem eut pour ainsi dire disparu dans l'immense empire persan, et put enfin jouir, à l'égard du dehors, d'une tranquillité que les prophètes n'avaient jamais connue. Mais il ne faut surtout pas négliger un autre élément, qui est tout à fait en l'honneur des prophètes : c'est que dans leurs visions d'avenir, dont nous aurons encore à parler, ils ont rarement manqué de comprendre la réconciliation avec les nations étrangères, avec celles du moins dont les avanies et les fureurs n'avaient pas laissé des traces trop profondes. Et ces dernières mêmes ne sont pas toujours exclues de la participation au bonheur promis à un monde transformé et sanctifié. On aime à voir que les tableaux les plus sombres, les prédictions les plus sinistres, aboutissent facilement à la glorieuse perspective de la conversion des païens à la religion du seul vrai dieu, de leur affluence au sanctuaire de Sion, de la fraternité des peuples. Cela prouve que les manifestations en sens contraire, que nous avons signalées, ne provenaient pas d'un mesquin et étroit égoïsme national, mais s'expliquent par des circonstances indépendantes de la volonté des prophètes.

Voici encore une dernière remarque et non la moins importante de celles que nous avons dû faire à propos de ce qu'on peut appeler la tendance particulariste de leur enseignement. Il est de fait que ce sont eux qui n'ont cessé de pousser à l'isolement des Israélites, et qui ont voulu rompre toutes les relations entre eux et les nations environnantes, avec lesquelles ils devaient se trouver pourtant dans un contact journalier d'autant plus direct, amical ou hostile, que leur propre territoire était moins étendu. A notre point de vue moderne, on pourrait vouloir leur en faire un reproche. Nous estimons que ce sont les rapports de plus en plus intimes

des différentes nationalités, l'échange des idées et des produits, qui font avancer la civilisation ; c'est en cela que le philosophe, qui se préoccupe de la possibilité d'amener la fin des guerres, entrevoit la seule manière efficace de préparer la réalisation de cette utopie. Les prophètes ne se sont pas placés à ce point de vue. Pour eux, la fin des guerres, comme nous l'avons vu, n'était à espérer que par un moyen qui reste en dehors de nos calculs. Quant à ce qui constitue les éléments de la civilisation, ou bien ils n'avaient rien à apprendre des voisins, ou bien ils dédaignaient ce que ceux-ci pouvaient leur offrir. Le commerce n'était à leurs yeux qu'une source de corruption, et aux relations internationales ils prodiguaient volontiers les mêmes épithètes figurées qu'ils réservaient ailleurs au polythéisme, et l'allégorie de la courtisane revient presque aussi souvent dans cette autre application que dans celle que nous avons déjà constatée plus haut.

Or, l'histoire nous apprend que ces invitations pressantes à la séparation absolue d'avec l'étranger, furent sans effet aussi longtemps que les prophètes étaient en scène et poursuivaient leur tâche avec un zèle à toute épreuve. Leurs prédications à ce sujet pouvaient sembler avoir complétement manqué leur but. Et pourtant elles ont dû produire une impression profonde et durable sur l'esprit de ceux qui, plus tard, se chargèrent de la reconstruction de l'état. L'isolement devint en quelque sorte la base, le principe fondamental de la nouvelle constitution, et ce fut ce principe qui permit à une population pauvre, chétive, ignorée du reste du monde, de traverser sans encombre les siècles de sa seconde enfance, de manière à sauver le trésor de ses traditions religieuses, jusqu'au moment où les autres nations étaient suffisamment préparées pour l'accepter à leur tour. Si le monothéisme a été conservé, si le judaïsme a eu la chance et le mérite de maintenir ce dépôt intact, si enfin le christianisme est devenu possible, humainement parlant, c'est bien aux prophètes que le monde en est redevable, à eux qui ont empêché le peuple auquel la providence les avait donnés pour guides, de se confondre avec les autres nations, dont la force d'attraction aurait été autrement presque irrésistible. Il convient d'autant plus de rappeler ce glorieux titre à la reconnaissance de la postérité, qu'eux-mêmes se sont consumés en efforts, en apparence stériles, pour se l'assurer, sans avoir jamais vu seulement l'aurore du jour qui devait réaliser leurs aspirations.

Par tout ce que nous venons de dire, on voit que cet élément particulariste dans la théologie et dans l'enseignement des prophètes peut être compris et expliqué de manière qu'il ne mérite pas les reproches qu'on s'est trop empressé quelquefois de lui faire. Tout au contraire, il se justifie à plus d'un égard, et si nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de l'humanité dans les siècles qui ont précédé le christianisme, certes nous ne ferons plus de difficulté de reconnaître que le peuple hébreu était réellement ce que ses prophètes n'ont cessé de lui dire, et ce qu'il a eu d'abord tant de peine à croire lui-même, un peuple privilégié entre tous, une nation élue.

Il y a encore un dernier élément de la théologie des prophètes sur lequel nous devons dire un mot avant de terminer cette esquisse. C'est celui-là même auquel nous avons fait allusion en entrant en matière : leurs conceptions relativement à l'avenir. Nous avons déjà dit que l'annonce d'événements futurs n'a pas été leur but prochain et direct. Il s'agit donc maintenant de nous rendre compte de la véritable nature de ces nombreuses prédictions qui donnent à leurs écrits un caractère si particulier.

Oui, les prophètes parlent de l'avenir, et ils en parlent souvent, soit pour prédire des malheurs et des catastrophes, soit surtout pour peindre, dans des tableaux brillants et quelquefois fantastiques, un siècle de paix, de justice et de bonheur, tel que le monde ne l'a jamais vu. Ils le décrivent avec des couleurs si vives, avec un accent de conviction si prononcé, que le lecteur éclairé et dominé par l'enseignement de l'histoire, n'y voit d'abord que des rêves et des illusions ; il reste froid en face des élans les plus enthousiastes, et ces naïves espérances, contredites par les faits, ne provoquent plus qu'un sourire qui n'est pas toujours sympathique. Cependant il ne faut pas trop se hâter de porter un jugement défavorable sur une pareille appréciation des conditions faites à l'humanité. Il est vrai qu'elle semble accuser une absence de bon sens pratique d'autant plus étonnante, que généralement les deux tableaux, celui de l'actualité triste et criminelle, et celui de la perspective glorieuse de fidélité et de bonheur, se suivent sans transition. Ce sont des changements de décoration faits à vue d'œil, et dont les causes ne sont pas mises en évidence. Cependant nous croyons qu'on peut envisager ces *prophéties* (car ici le terme est à sa place dans son acception vulgaire) à d'autres points de vue encore, qui sont de nature à modifier le

jugement qu'en porterait soit une critique purement rationnelle, soit l'opinion populaire et consacrée.

D'abord il convient de reconnaître qu'il ne s'agit nulle part de prédictions spéciales relatives à des faits contingents. Quoi qu'en ait dit et dise encore une exégèse mal avisée, la prophétie reste dans les généralités. Tous les traits de détail qu'elle comprend se subordonnent à l'idée abstraite qui l'a inspirée, qui a donné naissance à la peinture, qui s'y incarne, pour ainsi dire. Les exemples du contraire, qu'on se plaît à citer, ne prouvent qu'une chose: c'est que la science n'est arrivée que tardivement à découvrir soit le sens naturel de tel passage, soit la portée de telle allusion historique, soit la valeur de telle locution, soit enfin l'état d'intégrité relative d'un certain texte. Ainsi quand un prophète fait dire à Jéhova qu'il a appelé son fils d'Égypte[1], on voit par le contexte qu'il s'agit du passé et de la nation israélite, et non de l'avenir et de l'enfant Jésus. Quand un autre désigne nominativement Cyrus comme le libérateur d'Israël[2], on est sûr que cet auteur était contemporain de ce roi de Perse et qu'il n'a pas vécu deux siècles avant lui. Quand un troisième prédit que la servitude d'Israël durera soixante-dix ans, et qu'après cela Babylone sera détruite et les rôles changeront[3], on comprend qu'il n'y a là qu'un nombre rond et non un calcul à vérifier. Ailleurs, ce sont des mains étrangères qui ont introduit dans les textes des notes destinées à préciser les événements futurs[4].

Ensuite, à y regarder de près, toutes les prédictions des prophètes sont conditionnelles; la réalisation dépend au fond de la nation elle-même, c'est-à-dire de ses dispositions morales et religieuses. Sa transformation radicale dans le sens du droit et de la justice, la pratique du devoir, l'entière soumission à la volonté de Dieu, sont la condition indispensable de l'avénement de l'âge d'or, lequel sera nécessairement précédé d'un jugement sévère, d'un triage douloureux.

Quant à cet âge d'or lui-même, la première chose à remarquer, c'est que les prophètes sont les seuls — philosophes, poëtes ou prédicateurs, comme on voudra — de toute l'antiquité qui le cherchent dans l'avenir. Jamais ils n'en parlent comme ayant éclairé de ses rayons le berceau de l'humanité. Et quant aux

[1] Osée XI, 1. — [2] És. XLV, 1. — [3] Jérémie XXV, 11. — [4] És. VII, 8; XIX, 18.

débuts de la nation, loin de regretter les beaux jours d'un passé malheureusement disparu pour toujours, comme le font à l'envi les poëtes grecs et latins, comme les théoriciens de l'histoire du christianisme n'ont pas manqué de se les créer à leur tour au gré de leur imagination, ils constatent de la manière la plus explicite, que les défauts et les égarements qu'ils reprochent à leurs contemporains, étaient aussi ceux de leurs pères, au moment même où Jéhova avait daigné faire avec eux le pacte solennel du Sinaï. Or, qu'on veuille bien réfléchir sur ce qu'il y a de noble et de salutaire dans une pareille direction de la pensée, sur l'avantage qu'il y a pour l'humanité comme pour l'individu, à diriger ses regards vers l'avenir, au lieu de se consumer en stériles regrets au sujet d'un passé qui ne revient plus. Quels éléments de force, de courage, de persévérance un peuple ne trouve-t-il pas en se préoccupant d'un but à atteindre, au lieu de puiser des excuses dans le sentiment de la décadence ! Eh bien, le peuple israélite, plus que tout autre, a possédé cet élément, cette sève intarissable de sa vie spirituelle. Et c'est à ses prophètes qu'il l'a due, bien qu'il n'en ait guère eu conscience que lorsque leur puissante voix eut cessé de frapper ses oreilles.

Maintenant il ne faut pas appliquer à ces tableaux prophétiques le scalpel de l'analyse critique, pour trouver la ligne de démarcation entre la substance et la forme, au risque de méconnaître l'une et l'autre. Qu'on tâche de jouir de l'ensemble tel qu'il se présente, sans tenir compte des exigences de notre froide réflexion, ainsi que des lois qui régissent aujourd'hui le goût et la rhétorique. Qu'on se pénètre bien du fait que c'est le triomphe de la cause de Dieu, le triomphe de la vérité et de la justice, qui est le vrai et l'unique sujet de tous ces tableaux, et qu'on se demande si le choix d'un pareil sujet n'accuse pas à lui seul déjà une conception hors ligne, abstraction faite des beautés ou des défauts de l'exécution. Qu'il s'y mêle toujours des espérances patriotiques ; qu'Israël, le seul peuple qui ait connu Dieu, reste le centre de l'humanité, autour duquel les autres viendront se grouper, tel comme allié, tel comme vassal ; qu'il soit question de combats victorieux qui devront précéder la paix universelle et amener une suprématie politique : qui voudrait faire de tout cela un crime à des hommes qui croyaient à la révélation spéciale dont leur parlait l'histoire et dont ils se sentaient les organes, et qui ne voyaient tout à l'entour, aussi loin que portait leur regard, que

ténèbres, matérialisme et démoralisation? Si Dieu, ce dont ils ne pouvaient douter, s'était réellement révélé autrefois à une génération qui ne valait pas mieux que d'autres, ses promesses ne sauraient avoir été vaines et illusoires : à eux la tâche de les rappeler sans cesse, à leur nation celle de s'en rendre digne. S'ils croient à l'avénement de la paix universelle, quel ami de l'humanité qui caresse cette même idée, les blâmera d'avoir ajouté l'idylle du loup et de l'agneau paissant ensemble fraternellement? Si dans leur touchante sollicitude pour leurs compatriotes, dispersés dans le monde entier par le rapt et la déportation, ils en attendent la délivrance et le retour pour l'époque de la glorieuse restauration, qui voudra hausser les épaules quand ils font traverser à ces frères chéris et regrettés l'aride désert changé exprès en une campagne fleurie, où des sources improvisées jaillissent pour les désaltérer, et où des arbres nés d'hier leur offrent un ombrage hospitalier?

Enfin, comme l'unité de Dieu, souverain maître de l'univers, est la thèse fondamentale de la théologie des prophètes, l'unité du gouvernement terrestre et national en est le corollaire naturel. Leur idéal, c'est un roi qui réunit en sa personne toutes les qualités qui ornent le vrai serviteur de Dieu et qui peuvent faire le bonheur des hommes. Cela seul montre combien on les a mal jugés en leur prêtant des aspirations républicaines. Jéhova déléguera la direction spéciale de son peuple à un fils de David, à un rejeton de la race élue des Isaïdes, et lui donnera l'esprit de sagesse, de justice, de puissance et de piété, pour qu'il soit à la hauteur de sa mission. A la fois victorieux et pacifique, il assurera la sécurité des frontières et fera cesser les guerres. Les épées seront converties en socs de charrue et les rois étrangers seront ses vassaux. Les deux branches de la nation, aujourd'hui séparées et ennemies l'une de l'autre, seront de nouveau réunies sous son sceptre, et son empire s'étendra aux extrémités de la terre. Il inaugurera le règne de la justice, Israël sera un peuple saint et fidèle ; mais l'élément politique de la perspective est partout retracé avec une certaine prédilection et sous les couleurs les plus brillantes. Les espérances qui s'attachent à la personne de l'Oint du Seigneur, les épithètes qui doivent la caractériser, semblent dépasser quelquefois la limite qui circonscrit les qualités et les moyens d'un simple mortel, et assurer à son règne une durée indéterminée; ailleurs cependant, il s'agit d'une succession

dynastique, et à d'autres égards aussi le portrait se renferme dans un cadre qui se rapproche des données de l'expérience.

Quoi qu'il en soit, cette idée, exprimée d'abord avec assurance par les trois prophètes de la seconde moitié du huitième siècle, est moins souvent reprise par leurs successeurs, dont quelques-uns la négligent tout à fait, tandis que d'autres lui prêtent des couleurs plus pâles. Cependant elle n'a plus été perdue de vue complétement; elle s'est réveillée avec une énergie toute nouvelle, pour devenir l'héritage de la nation entière, à une époque plus récente, où celle-ci était affligée par des épreuves non moins cruelles que celles que les anciens prophètes avaient essuyées ou prévues. Elle a fini par être le point de départ d'une révolution religieuse bien autrement grande et importante que celle dont l'histoire fait hommage aux écrivains dont nous allons étudier les monuments. Chez ceux-ci, le roi idéal de l'avenir n'est pas encore désigné par un nom particulier. Ce n'est que longtemps après eux qu'on s'habitua à lui donner celui de Messie (*Mas'îaḥ*), l'Oint par excellence, lequel, d'après la traduction grecque littérale (*Christos*), a passé dans les langues de toutes les nations chrétiennes. Mais nous n'hésiterons pas à nous servir de ce terme, généralement connu et usité, dans l'explication de nos textes qui ne l'emploient pas encore. Nous irons plus loin et nous parlerons, dans un sens plus large, des temps messianiques, c'est-à-dire de l'âge d'or attendu et promis par les prophètes, là même où il ne sera pas question du personnage qui, selon quelques-uns d'entre eux, en sera l'initiateur et le garant.

Si à tout ce que nous venons de dire on ajoute le fait incontestable que les prophètes hébreux, comme du reste tous leurs successeurs, ont attendu la réalisation de leurs espérances d'un avenir assez rapproché, si ce n'est immédiat, on se convaincra qu'il ne faut pas poser la question de savoir jusqu'à quel point leurs prédictions se sont accomplies. En général, il ne faut pas s'arrêter aux traits particuliers de leurs visions, ni surtout y chercher des données précises sur les événements des siècles postérieurs. L'exégèse rétrospective, qui s'ingénie à découvrir, et qui par cela même ne manque jamais de trouver chez eux ce qu'elle a appris par l'histoire, est un guide bien peu sûr dans l'interprétation de leurs écrits. Malgré cela, le prophétisme, par son esprit et ses tendances, a pu survivre, quant à ce qu'il avait d'essentiel et d'éternellement vrai, aux conditions qui l'avaient

fait naître et grandir. L'Évangile, en le spiritualisant, en le dégageant de son élément politique et national, l'a élevé au-dessus des vicissitudes des choses de ce monde, et l'humanité, si éloignée qu'elle soit encore du but que la Providence lui a proposé, n'a qu'à suivre la direction qu'il a été le premier à jalonner.

IV.

Nous terminerons par quelques remarques sur les livres des prophètes considérés comme productions littéraires, mais en nous bornant à des observations d'une portée générale, et en nous réservant de caractériser chaque auteur individuellement en abordant l'étude de son œuvre.

D'après ce qui a été dit plus haut de leur ministère et des conditions de leur activité publique, où ils nous apparaissent soit comme conseillers des princes, soit comme orateurs populaires, on est naturellement disposé à envisager leurs écrits aussi comme des discours. Ce terme qui, à vrai dire, n'est pas employé tout à fait hors de propos, a servi à répandre et à accréditer l'idée que les pièces que nous avons entre les mains sont autant d'allocutions (sermons ou morceaux oratoires) qui auraient été d'abord débitées devant un auditoire réuni de manière ou d'autre, pour être rédigées après coup. Comme cette méthode se rencontre aussi en d'autres temps et chez d'autres peuples, une pareille conception n'a rien d'étrange en elle-même ; et le nom même de prophète, qui exprime l'idée et le fait de la parole vivante et solennelle, tant en hébreu qu'en grec, semble en démontrer la justesse.

Aussi n'entendons-nous pas nous inscrire en faux contre cette opinion d'une manière absolue. Nous reconnaissons volontiers qu'il y a dans cette littérature des éléments auxquels elle peut s'appliquer sans trop de difficulté. Ainsi Jérémie nous raconte (au ch. 36), dans une des pages les plus intéressantes de son livre, qu'il n'a fait mettre ses prophéties par écrit qu'après plus de vingt ans de ministère. Seulement il ne faut pas prendre cette assertion trop au pied de la lettre, puisque antérieurement déjà il parle à plusieurs reprises de rédactions écrites (ch. 29 et 30). Autre exemple : Si on lit attentivement les quelques pages

que nous avons d'Aggée, contemporain de la reconstruction du temple, on se convaincra aisément qu'il nous a été conservé là un simple et court résumé de la part que ce personnage a prise à cette œuvre, par des exhortations adressées aux colons, pour les engager à reprendre une besogne trop longtemps négligée. Les paroles qu'il est censé avoir prononcées à différentes occasions ne sont que des esquisses et ne sauraient être appelées des discours. Ailleurs, comme dans quelques chapitres d'Amos, et surtout dans la plupart des textes d'Osée, l'extrême concision du style et par suite l'obscurité sont telles, qu'il est impossible d'admettre que ce soit là une reproduction littérale de discours adressés de vive voix au public. Car celui-ci n'aurait guère été à même de suivre l'orateur et de le comprendre. Si ces prophètes ont réellement harangué des assemblées, il faudra supposer que nous ne possédons que la substance condensée d'homélies plus étendues et plus à la portée des masses sur lesquelles elles devaient agir. Nous pourrions citer d'autres exemples encore pour prouver que, s'il n'y a rien d'invraisemblable à ce que les prophètes écrivains aient aussi été orateurs, il ne faudrait pas en conclure que les discours qu'ils ont pu prononcer dans l'occasion, et les compositions qu'ils ont léguées à la postérité sont une seule et même chose, et qu'en lisant celles-ci nous aurons une notion adéquate de ceux-là.

Mais nous irons beaucoup plus loin ; nous soutenons que la plupart des textes que nous allons passer en revue, nous dirions volontiers la presque totalité, ne sont autre chose que des compositions littéraires et n'ont jamais été débités publiquement sous forme de discours. Qu'on nous comprenne bien : nous ne disons pas que ce terme de discours, appliqué aux divers morceaux compris dans les recueils dont il est question, ne soit pas très-convenablement choisi, si l'on a égard au style qui leur est propre ; nous parlions seulement de la manière dont ces morceaux sont parvenus primitivement à la connaissance de ceux auxquels ils étaient destinés. Encore moins voulions-nous insinuer qu'il pût y avoir, en ce qui concerne le fond de l'enseignement lui-même, une différence entre la prédication orale et ce que nous nous permettrons d'appeler le travail de cabinet, des fruits duquel nous jouissons encore.

Ainsi, pour ne citer que des exemples où la chose est évidente, et d'après lesquels on sera autorisé à juger du reste, il est positif

qu'Ézéchiel ne s'est jamais adressé à des auditeurs, mais toujours à des lecteurs, qu'il se représente naturellement comme présents. Ici, il y a si peu à hésiter, que nous ne perdrons pas un mot pour établir notre opinion : les textes parlent clairement. Nous en dirons autant de l'ouvrage anonyme qui, dans nos bibles, forme la seconde moitié du livre d'Ésaïe, et dont le contenu (qu'au point de vue de la situation politique du temps nous pourrions qualifier de révolutionnaire) exclut jusqu'à la possibilité d'une déclamation publique. Une grande partie du volume de Jérémie est rédigée en forme de mémoires. Les récits que font plusieurs prophètes de leur première vocation ou de l'inauguration de leur ministère (És. VI; Jér. I; Éz. I, II) n'ont certes pas l'air d'avoir jamais été le sujet de discours publics. Qu'on lise le livre de Nahoum et qu'on se demande en conscience quelle espèce d'auditoire on pourrait supposer rassemblé autour de lui pour écouter sa poésie. Celui d'Habacuc est si artistement disposé, qu'on serait tenté de l'appeler une composition dramatique; les scènes qui s'y succèdent exigent une étude soutenue et réfléchie et ce qui en fait le principal mérite échappe au lecteur superficiel; à plus forte raison ne songerons-nous pas à un débit en plein vent devant un public de hasard. Les rhapsodies épiques des Grecs ne doivent pas être invoquées ici pour soutenir l'opinion contraire : elles n'ont rien de commun avec la poésie des prophètes.

Ceci nous conduit maintenant à dire un mot du style de ces ouvrages. En thèse générale, si l'on veut s'en tenir à la facture du texte, on peut dire qu'il tient le milieu entre la prose et la poésie, quoique à des degrés différents. Quelquefois, mais assez rarement, il emprunte à celle-ci jusqu'à la forme artificielle de la strophe (Ézéch. XIX. Ésaïe IX, 7 suiv. Amos I, II). Bien plus souvent il s'applique à s'en rapprocher par le parallélisme (la rime du sens, dont il est parlé dans l'Introduction au Psautier), sans cependant s'astreindre à donner aux lignes une longueur égale. Mais assez fréquemment aussi il n'y a guère de trace de ce genre de prosodie, particulier à la littérature hébraïque. Nous avons tenu compte de cette diversité de la diction en cherchant à reproduire autant que possible la forme des originaux par la disposition donnée aux textes dans l'impression de notre traduction. Nous ferons remarquer que la chose n'est pas aussi simple qu'on pourrait se l'imaginer, et dans plus d'un cas il est assez difficile de se décider à l'égard de la méthode à suivre. Dans ces cas douteux,

où l'intention de l'auteur ne se manifeste pas d'une manière suffisamment nette, nous avons préféré nous en tenir à la forme de la prose, de peur de provoquer de la part des lecteurs des jugements moins favorables, là où le fond aurait pu sembler ne pas justifier celle de la poésie.

Autrement, et en faisant abstraction de la forme, on peut dire que le style prophétique tient beaucoup plus de la poésie que de la simple prédication. Déjà le peu d'étendue de la plupart des morceaux qui composent l'œuvre de chaque prophète, et qui se détachent facilement les uns des autres, nous fait voir qu'il ne s'agit nulle part de ce que nous appelons des discours dans le sens ordinaire et large de ce terme. Il y en a bien peu qui, récités textuellement et même avec emphase, prendraient plus de cinq à dix minutes; il y en a beaucoup qui en demanderaient moins. Mais ce qui révèle surtout le caractère essentiellement poétique du style des prophètes, c'est la forme dont ils revêtent habituellement leur pensée. On retrouve chez eux tout ce qui caractérise le langage lyrique : le choix des expressions moins usuelles, les tournures recherchées, la profusion des images, les métaphores pittoresques, les prosopopées les plus hardies, la vie, l'intelligence et le sentiment prêtés à la nature, l'intervention directe et visible de la divinité, le changement incessant des personnes qui prennent la parole, Dieu, prophète ou peuple, en un mot, une vivacité de mouvement pour le fond et la forme, qui font voir que les élans de l'imagination y sont pour autant que la profondeur du sentiment religieux et l'énergie de la conscience morale.

A première vue, on dirait que tout cela est assez naturel et ne demande pas d'explication spéciale. L'antiquité en général aimait à rapprocher la poésie et le prophétisme, témoin le terme latin de *vates* appliqué à la fois à ces deux manifestations de l'esprit. Nous ferons cependant remarquer qu'à cet égard il existe encore bien des préjugés traditionnels et fort répandus, qui, jusqu'à ce jour, ont exercé une influence très-regrettable sur l'interprétation des textes. Le commentaire en écartera un certain nombre dans l'occasion; ici nous tenons à en signaler d'avance quelques-uns qui sont d'une application plus fréquente.

Ainsi, il n'est pas rare qu'on rencontre dans les écrits des prophètes des allégories, c'est-à-dire des narrations fictives. Tant que celles-ci ne mettent en scène que des objets inanimés, ou bien encore des personnages types ou de convention, comme

cela se fait dans les fables ou apologues, il n'y a guère moyen de s'y tromper. Il en est autrement quand l'auteur s'introduit lui-même, comme acteur, dans son récit; alors on s'obstine généralement à prendre celui-ci pour une réalité historique. Comme cela est arrivé aussi à l'égard des paraboles de Jésus, où il n'est pourtant question que de tierces personnes, il ne faut pas s'étonner que l'exégèse ancienne et moderne ait donné dans le même travers là où l'apparence était tout en faveur du préjugé. Nous avons sans doute quelque peine à nous convaincre que lorsqu'un prophète raconte très-prosaïquement qu'il a fait telle chose, qu'il s'est rendu à tel endroit, qu'il a donné tel nom à son fils, ce ne sont là que des figures de rhétorique destinées à représenter sous des formes concrètes des idées abstraites, religieuses ou morales, des jugements sur la situation donnée, des pronostics de l'avenir. Eh bien, nous prévenons nos lecteurs que nous soutiendrons partout ce dernier système d'interprétation, malgré la faveur dont jouit encore la méthode opposée. Ainsi, de nos jours encore, on peut lire dans beaucoup de commentaires que le prophète Osée a épousé successivement deux courtisanes (ch. I, III); que Jérémie a fait deux fois le voyage de l'Euphrate, pour apprendre qu'un petit morceau d'étoffe déposé dans l'eau finit par se décomposer (ch. XIII); qu'Ézéchiel est devenu veuf sans oser pleurer sa femme (ch. XXIV), qu'il a fait un trou dans le mur de sa maison au lieu de sortir par la porte (ch. XII), qu'il est resté couché pendant 430 jours, toujours en bonne santé, mais sans se remuer, et les yeux fixés sur une brique sur laquelle il avait gravé un dessin de Jérusalem (ch. IV). Tous ces récits sont purement fictifs; il n'y a pas là une ombre de réalité, si ce n'est l'idée qu'ils mettent en relief et qui est revêtue de couleurs voyantes, pour arriver plus sûrement à la conscience par l'imagination. Nous pourrions citer de nombreux exemples encore, surtout dans les deux prophètes que nous avons nommés en dernier lieu; mais il suffit, pour le moment, d'avoir appelé l'attention de nos lecteurs sur ce point intéressant; le commentaire y reviendra en temps et lieu.

Nous signalerons encore ce qu'on appelle des visions, en se persuadant que les prophètes qui les racontent ont réellement été en extase, c'est-à-dire transportés en esprit hors d'eux-mêmes, pour être témoins oculaires de scènes qui se passaient en d'autres lieux que ceux où ils se trouvaient de leur personne. Nous ne

prétendons pas nier la possibilité d'un état psychique où la réalité disparaît momentanément de l'horizon des sens de l'homme pour faire place à un monde qui n'existe que pour l'œil intérieur. Quand l'apôtre Paul affirme avoir fait personnellement l'expérience d'une pareille disposition des facultés intuitives de l'âme, nous pouvons l'en croire sur parole. Et, d'ailleurs, on sait que ce phénomène s'est reproduit à toutes les époques de l'histoire, notamment par suite d'une préoccupation religieuse plus intense. Mais il s'agit de savoir si cela peut être appliqué aux relations, en apparence analogues, que nous trouvons en grand nombre chez les prophètes. Nous en doutons fort; nous croyons même qu'il n'est pas trop difficile de se convaincre que nous n'avons là que des formes symboliques de la pensée, et par conséquent de simples combinaisons littéraires, des ressources de la rhétorique, des ornements du style, et rien de plus. Tantôt ces prétendues visions se bornent à des objets isolés, tantôt elles forment des tableaux plus ou moins riches de détails et d'actes successifs; mais partout on voit que l'imagination du poëte a suffi pour créer les uns et les autres et qu'elle l'a fait avec plus ou moins de bonheur. Ainsi, quand Amos dit avoir vu un essaim de sauterelles (ch. VII) ou un panier de fruits mûrs (ch. VIII), quand Jérémie voit une branche bourgeonnante ou une chaudière bouillante (ch. I) ou deux paniers de figues (ch. XXIV), quand Zacharie voit quatre cornes ou quatre forgerons (ch. II), nous, nous ne voyons guère la nécessité d'une extase pour que ces auteurs aient pu trouver des images aussi simples au fond, mais qui ont pourtant besoin d'être interprétées, parce qu'elles sont, après tout, arbitrairement choisies. L'auteur que nous avons nommé en dernier lieu, est surtout instructif à cet égard; on s'aperçoit immédiatement de la peine qu'il se donne pour inventer ses figures, et s'il faut avouer qu'il a la main assez malheureuse quant à la grâce et à la lucidité qu'il sait leur donner, nous aimons mieux y voir le genre de l'écrivain, que l'effet d'une puissance surnaturelle. Et ce que nous disons ici de quelques images simples et isolées, nous l'appliquerons également à certains tableaux de plus grande dimension, comme on les trouve surtout dans les livres de Zacharie et d'Ézéchiel, et pour l'appréciation desquels il n'y a pas lieu de faire intervenir des théories théologiques, les règles du goût et de la rhétorique suffisant pleinement à cet égard. Quant au premier des deux

auteurs que nous venons de nommer, nous pourrions citer chaque page de son œuvre, mais nous recommandons surtout à l'étude des lecteurs non prévenus la scène des cavaliers (ch. I), celle des quatre chars (ch. VI), celle de la femme dans le boisseau au couvercle de plomb (ch. V), etc. Ceux d'Ézéchiel sont incomparablement plus beaux et plus grandioses et justement célèbres; mais à l'égard du rapport qui existe entre la conception et la réalité, ils se placent absolument sur la même ligne. Telle est la scène du livre avalé (ch. III), celle de la plaine aux ossements rendus à la vie (ch. XXXVII) et surtout celle des cultes idolâtres pratiqués dans le sanctuaire de Jérusalem, et du châtiment qui y met fin (ch. VIII-XI), véritable chef-d'œuvre de composition artistique.

Nous comprenons sans peine que les auteurs pouvaient avoir des motifs très-plausibles de présenter leurs avertissements sous une forme imagée ou même dans des tableaux allégoriques pleins de figures vivantes. Cela aidait à éveiller l'attention; cela faisait une impression plus forte et plus profonde sur l'esprit des lecteurs, comme l'avaient faite autrefois les actes symboliques sur celui des spectateurs, la plupart des hommes n'étant que faiblement touchés de ce qui s'adresse à leur entendement sans frapper leurs sens. Mais nous affirmons que ce déguisement de la pensée était absolument superflu pour les prophètes eux-mêmes; et l'on ne voit pas pourquoi l'esprit divin qui les animait et qui les dirigeait aurait eu besoin de leur faire ses révélations sous une forme quelquefois énigmatique et toujours sujette à n'être pas bien comprise, quand ailleurs et maintes fois les mêmes idées, les mêmes prédictions se produisent sous leur plume de la façon la plus simple et la plus directe.

Quand la vision fait apparaître devant l'imagination du lecteur la personne divine sous forme humaine (Amos VII. Ésaïe VI. Zach. III, etc.), ou de manière que ses attributs se décomposent en une série de symboles particuliers, lesquels réunis en faisceau représentent la notion de Dieu telle que la raison humaine est capable de la concevoir (Ézéch. I, X. Ésaïe, l. c.), on n'a pas de peine à découvrir que c'est le travail de la réflexion de l'écrivain qui a créé ces figures si peu conformes, soit au spiritualisme de nos idées religieuses, soit à la sobriété de notre goût moderne, auquel elles peuvent sembler grotesques. Il en sera de même quand le prophète, dans ses visions, converse avec le monde des

anges (Zach., *passim*. Ézéch. IX, X, etc.), ou quand une force divine le saisit par les cheveux et le transporte entre ciel et terre à cent lieues de distance, pour lui faire contempler ce qu'il a pu voir dans des conditions ordinaires et naturelles, lorsqu'il se trouvait naguère sur les lieux (Ézéch. VIII).

Il nous resterait encore à parler de la manière dont les écrits des prophètes ont été recueillis et publiés, pour finir par être réunis dans cette collection à quatre volumes que nous possédons aujourd'hui. Le fait est que nous ne savons pas grand'chose sur cette matière; et nous avons eu soin de consigner dans les introductions spéciales qu'on trouvera ci-après le peu que l'histoire nous en dit ou que la critique a pu entrevoir. En outre, quelques indications sommaires ont déjà été données plus haut. Nous nous bornerons donc ici à ajouter que la clôture définitive du recueil date d'une époque comparativement assez récente. Il est de fait que du temps d'Esdras, c'est-à-dire après le milieu du cinquième siècle avant notre ère, il n'est pas encore question de cette portion de la littérature ancienne, comme d'un second code (ou canon, comme on disait plus tard) à joindre à celui de la Loi, qui venait de recevoir sa forme définitive et sa consécration officielle (Néh. VIII). Mais il est difficile de dire combien de temps s'est encore écoulé jusqu'à ce que les docteurs juifs eussent terminé ce second travail. Nous pouvons seulement affirmer qu'il l'était avant l'époque des Machabées et l'apparition du livre de Daniel, mais qu'on ne pourrait préciser davantage la date que s'il était possible de savoir celle de l'origine du livre de Jonas, qui en tout cas en est l'élément le moins ancien.

I

JOËL

NEUVIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

La série des prophètes dont il nous est parvenu des discours écrits commence par Joël, bien que cette place d'honneur, que lui décerne la critique moderne à la presque unanimité, ne lui revienne qu'en vertu d'arguments purement négatifs. Le fait est que les anciens Juifs déjà n'avaient à cet égard aucune donnée traditionnelle positive, et c'est sans doute un peu au hasard que dans le recueil des synagogues orientales il occupe la seconde place dans la collection de ceux qu'on appelle les petits prophètes ; tandis que chez les Grecs il n'en est que le quatrième. Et pourtant, selon toutes les probabilités, l'un comme l'autre arrangement se fonde sur des combinaisons chronologiques. Nous aussi nous suivrons l'opinion commune, tout en reconnaissant qu'elle ne s'appuie sur aucune preuve péremptoirement concluante et irréfragable, mais en constatant aussi que celles qui sont ordinairement alléguées en sa faveur ne sont contrebalancées par aucune considération qui en amoindrirait la portée. Cependant pour faire comprendre le raisonnement par lequel on croit pouvoir revendiquer pour notre prophétie ce privilége de la plus haute antiquité, il faut que nous disions d'abord un mot du sujet qu'elle traite.

L'opuscule se divise en deux parties, distinctes l'une de l'autre, mais formant malgré cela un tout bien coordonné. Dans la première (I, 1-II, 17), l'orateur débute par un appel à toute la population, citadins et campagnards, prêtres, vieillards, laboureurs et gens de plaisir, qu'il invite à se joindre aux lamentations universelles, provoquées par une cruelle calamité qui a frappé le pays. Une sécheresse extraordinaire et l'invasion d'une armée de sauterelles a détruit tous les produits du sol, et menace les habitants de toutes les horreurs de la famine. L'auteur s'arrête surtout avec complaisance à la description de cet ennemi irrésistible et insaisissable qui dévore la verdure comme un feu, et dont la marche n'est arrêtée par aucun obstacle. Mais cette calamité n'est que l'avis précurseur d'un jugement plus terrible encore, dont la colère de Dieu menace le monde. C'est que le grand jour de l'Éternel est proche, et qui, parmi les mortels, pourra en supporter les terreurs? Aussi le discours se termine-t-il par un second appel à tout le peuple, qu'il invite à implorer la clémence du Très-Haut, dans l'espoir qu'il voudra faire grâce et épargner ce qui n'a pas encore péri.

Ce premier morceau est suivi d'une note en prose qui constate que la prière a été exaucée, ou qui, si l'on veut, annonce le changement comme chose positive (II, 18, 19).

Puis vient un second discours poétique (II, 19-IV, 21), qui retrace en couleurs non moins vives un tableau idéal de l'avenir. C'est d'abord la promesse du retour de la fécondité du sol et de l'abondance des récoltes; ensuite celle d'une ample effusion de l'esprit de Dieu sur la nation entière; enfin, l'annonce des assises solennelles de Jéhova, qui va convoquer tous les peuples dans la plaine du jugement, pour leur demander compte des avanies faites à Israël, et pour rendre la liberté aux captifs dispersés et réduits à l'état d'esclaves loin de leur patrie.

On voit sans peine qu'avec de pareils éléments et à défaut de toute tradition historique (l'inscription même du livre se taisant complétement à cet égard), il doit être fort difficile de déterminer l'époque où l'auteur a vécu. Des calamités du genre de celles qui sont décrites ici étaient malheureusement très-fréquentes en Palestine, si fréquentes, que les annales du peuple israélite les signalent presque à chaque page et qu'aucune génération ne paraît en avoir été exempte. Ce n'est donc pas au moyen de l'événement qui a mis la plume à la main du prophète, qu'on peut arriver à

résoudre le problème chronologique. Il faut pour cela des combinaisons plus compliquées et partant moins sûres.

On a d'abord été frappé de ce fait que le prophète Amos, dont l'époque peut être déterminée avec assez de certitude et dont l'œuvre remonte aux premières années du huitième siècle avant notre ère, paraît avoir eu sous les yeux l'écrit de Joël et en avoir pris texte pour ses propres prédications. Le grand et beau morceau qui est placé en tête de son recueil amplifie cette idée, que les menaces prononcées autrefois contre les peuples voisins d'Israël recevront leur accomplissement (ce qui revient à dire qu'elles ne l'ont pas reçu encore) et que Jéhova ne rétractera pas sa parole. Il y a plus : il débute par la phrase même par laquelle Joël avait commencé sa péroraison (Am. I, 2. Joël IV, 16). De même, tout à la fin de son livre, la perspective d'une heureuse fécondité du sol de Canaan est calquée sur le tableau qui termine la prophétie de Joël (Am. IX, 13. Joël IV, 18). Une autre phrase de celui-ci se trouve reproduite, quoique en sens inverse, par deux prophètes du milieu du huitième siècle (Joël IV, 10, comp. avec Ésaïe II, 4 et Michée IV, 3), dans des passages qui sont facilement reconnus comme des emprunts faits à un auteur plus ancien. Nous n'insistons pas sur l'identité évidente de Joël I, 15 et d'Ésaïe XIII, 6, par la raison que ce dernier texte appartient à un prophète beaucoup plus récent et ne peut donc pas servir à démontrer l'antiquité de son modèle.

Un autre argument, plus concluant peut-être, est dérivé de la nomenclature des nations étrangères qui sont l'objet des invectives du prophète dans le moment présent, et de la vindicte céleste dans l'avenir. Il ne s'agit là encore que des plus proches voisins de Juda, des Philistins, des Édomites, des Égyptiens (IV, 4, 19), ainsi que des Phéniciens, lesquels, sans doute, n'avaient point été directement en guerre avec les rois de Jérusalem, mais s'étaient attiré la haine des Israélites en leur qualité de marchands d'esclaves, et par l'odieux profit qu'ils avaient su tirer des victoires des autres. Joël ne parle point des Syriens, dont les incursions commencèrent dès le neuvième siècle (2 Rois XII, 18), encore moins des Assyriens, dont les armes, dès avant le milieu du huitième, avaient porté des coups terribles à la richesse et à l'indépendance de la nation. D'un autre côté, les déprédations des Philistins, qui arrivèrent jusqu'à piller Jérusalem (Joël IV, 5), remontent au premier quart du neuvième siècle (2 Chron. XXI, 16 suiv.). La

guerre malheureuse contre les Édomites, qui reconquirent leur indépendance (2 Rois VIII, 22), se place à peu près à la même époque, et l'invasion des Égyptiens est d'une date plus ancienne encore (1 Rois XIV, 25).

Enfin, pour tout dire, on a aussi insisté sur ce fait, qu'il n'est question, dans le texte de notre prophète, ni d'idolâtrie, ni d'adoration de dieux étrangers, chose d'autant plus remarquable que c'est là l'un des thèmes les plus habituels des discours de ses collègues ou successeurs. Le culte de Jéhova paraît subsister dans toute sa régularité (I, 9, 13; II, 14, 17). Si cette observation est fondée, on doit chercher dans l'histoire d'Israël une époque caractérisée à la fois par l'absence du polythéisme et l'abaissement politique. On croit ainsi être autorisé à s'arrêter à la minorité du roi Joas (vers 870), et avant les faits mentionnés au deuxième livre des Rois, ch. XII, 18, et cela avec d'autant plus de raison, que le prophète ne parle nulle part d'un roi, tout en énumérant les différentes catégories de personnes directement atteintes par les effets de la détresse publique et appelées à en conjurer les périls par la prière et le repentir. Nous convenons cependant que ces derniers arguments reposent sur une base très-peu solide.

Si, d'après tout ce qui vient d'être dit, on ne peut revendiquer qu'une certaine probabilité pour l'opinion qui fait remonter la prophétie de Joël au-delà du milieu du neuvième siècle, en revanche, il est hors de doute que l'auteur a été citoyen du royaume de Juda, et selon toutes les apparences, c'est à Jérusalem même qu'il a vécu et écrit. Toutes les fois qu'il fait allusion à quelque acte religieux, il prononce le nom de Sion, et rien n'indique que ce ne soit là qu'une forme rhétorique et non un effet de l'actualité (voir II, 1, 15; IV, 18, 21).

Joël compte avec raison parmi les écrivains classiques de son peuple. Son style est à la fois clair et châtié; aucune difficulté de langage n'arrête le lecteur, quand il veut jouir des brillants tableaux pleins de mouvement qui font de ce petit livre l'une des plus belles productions de la littérature hébraïque. En effet, on s'aperçoit facilement qu'il y a là une composition littéraire, et non le calque d'un discours improvisé sur quelque place publique. Tout y fait ressortir un talent distingué : la disposition des parties et l'évolution des scènes, comme le choix des expressions et la vivacité des images. L'auteur touche successivement à tous les

points qui sont les éléments obligés de la prédication prophétique : les péchés du peuple, le châtiment du juge suprême, le repentir nécessaire et la perspective de la réconciliation ; et malgré cette simplicité monotone du cadre, qui semble devoir entraver l'essor du génie individuel, il y a ici une originalité de conception, une liberté d'allure, qui soutient la comparaison avec n'importe quelle autre composition du même genre. Il y a seulement à relever cette circonstance assez curieuse, que ce prophète, contre l'usage général de ses successeurs, tout en exhortant ses compatriotes à revenir à Dieu, à faire un acte de contrition en déchirant leurs cœurs et non pas seulement leurs vêtements (II, 12), n'insiste en aucune façon sur leurs fautes ; qu'il ne les énumère pas en détail, ni ne les dépeint avec une généreuse indignation ; en un mot, que sa rhétorique ne se préoccupe pas trop du côté moral de la situation, comme nous le verrons si fréquemment ailleurs.

Nous nous arrêterons encore un moment à la partie du texte qui pour nous est la plus intéressante : nous voulons parler de la description idéale de l'avenir. Ce n'est pas que nous nous proposions d'insister sur ce que la réalisation des espérances nationales est attendue pour une époque prochaine : cela va de soi et est le caractère commun de toutes les prophéties. Il en est de même de l'élément politique, qui prend une large place dans les peintures fantastiques de la dernière partie du discours. Mais il convient de faire remarquer deux faits également dignes d'attention. D'abord, on y chercherait en vain une trace de l'idée messianique proprement dite, c'est-à-dire, de l'espérance ou de la prédiction de l'avénement d'un roi victorieux qui rendrait à Israël son ancienne splendeur, assurerait sa paix, et ferait régner la justice au sein d'un peuple purifié par de cruelles épreuves et désormais fidèle à la loi de son Dieu. Cette idée, caressée surtout par les plus illustres prophètes du huitième siècle, n'a dû sans doute surgir qu'après des malheurs publics plus accablants et un plus grand abaissement de la nation, laquelle, dès lors, désespérait de se jamais relever par ses propres forces.

En revanche, Joël insiste avec complaisance sur une autre perspective, moins éclatante peut-être, mais qui atteste mieux l'élévation des sentiments personnels de l'auteur et la tendance essentiellement spiritualiste de ses conceptions. Il annonce à ses compatriotes une effusion si ample de l'esprit de Dieu, que la nation tout entière deviendra un peuple de prophètes. On sait

comment, dès le début de la prédication apostolique, cette prophétie est devenue, pour les disciples de Jésus, une espèce de garantie pour l'accomplissement de toutes leurs espérances en partie si enthousiastes. Il faut convenir qu'en l'invoquant à l'appui de leurs convictions nouvelles, ils n'ont point cédé à une illusion, et que leur exégèse, si peu sûre encore de ses principes et de ses méthodes, les a mieux servis ici que dans mainte autre occasion.

Quel que soit d'ailleurs le jugement qu'on veuille porter sur Joël et son livre, nous avons de la peine à croire que la littérature prophétique ait commencé par là. Il se révèle dans ces pages, à ce qu'il nous semble, un si haut degré de perfection dans le rapport entre la forme et le fond, que nous ne pouvons nous défaire de l'idée que divers essais, moins parfaits d'abord, ont dû précéder celui-ci. S'il s'agissait seulement du point de vue religieux et de ce qui se rattache plus immédiatement au cadre de l'enseignement, nous ne soulèverions point une pareille question critique : car personne ne contestera que les idées fondamentales du prophétisme remontent à une époque bien antérieure à celle où nous nous trouvons ici. Ce sont les qualités littéraires de ce premier modèle du genre qui nous ont inspiré la remarque qu'on vient de lire. Aussi bien paraît-elle s'être déjà présentée à l'esprit d'autres lecteurs. La critique la plus récente en a même tiré une conséquence dont nous ne saurions reconnaître la nécessité. Elle s'est demandé si le jugement traditionnel qui place Joël à la tête des prophètes écrivains ne devrait pas être complétement réformé? Elle a même essayé de lui assigner sa place parmi les tout derniers, après l'exil, où il ne s'agissait plus de rois ni de guerres, où les noms des grands conquérants, qui avaient autrefois affligé la terre promise, appartenaient à un passé lointain et pouvaient être effacés de la mémoire des hommes, tandis que les mesquines inimitiés des peuplades du voisinage venaient encore raviver le souvenir de griefs plus anciens. A défaut d'arguments positifs à faire valoir en faveur d'une hypothèse si diamétralement opposée à l'opinion accréditée jusqu'ici, il nous a semblé plus sûr de nous en tenir à celle-ci.

Parole de l'Éternel adressée à Joël fils de Petouël.

Écoutez ceci, vieillards !
Prêtez l'oreille, vous tous, habitants de ce pays !
Pareille chose est-elle arrivée de votre temps,
Ou du temps de vos pères ?
Faites-en le récit à vos fils,
Et que vos fils le racontent aux leurs,
Et ceux-ci à une autre génération [1] !
Le grillon a dévoré les restes de la chenille,
La sauterelle a dévoré les restes du grillon,
Le rongeur ailé a dévoré les restes de la sauterelle [2].

[1] Les premiers distiques forment une espèce d'exorde destiné à peindre comme tout à fait inouïe la calamité à laquelle le prophète veut rattacher sa prédication. Il s'adresse aux vieillards d'abord, comme à ceux dont les souvenirs remontent le plus haut, et il insinue que plus d'une génération passera avant que rien de semblable n'arrive.

[2] Il y a quatre noms d'animaux dans le texte, mais il est essentiel, pour l'intelligence du discours, de maintenir que les quatre noms désignent une seule et même espèce, dans les différents stades de son développement. La grandeur de la calamité résultait de ce qu'un immense essaim de sauterelles s'était formé dans le pays et ne l'avait quitté qu'après une entière dévastation, et en passant sur les lieux mêmes par les métamorphoses successives propres à cet insecte. A cet égard, notre traduction aussi reste imparfaite, le grillon et la sauterelle étant des animaux divers, mais en tout cas cela vaut mieux que les hannetons des anciens traducteurs. Il est probable que le prophète (ou plutôt la langue elle-même) désigne par le premier mot l'essaim qui vint d'abord, et par le second, la génération éclose l'année suivante ; les deux derniers termes à leur tour désignent l'animal devenu parfait après le stade où il n'avait point encore ses ailes.

Réveillez-vous, ivrognes, et pleurez !
Lamentez-vous, buveurs de vin,
Au sujet du jus de la vigne,
Car il est enlevé à votre bouche.
Car un peuple a envahi mon pays,
Puissant et innombrable ;
Ses dents sont des dents de lion,
Une denture de lionne est la sienne.
Il a changé mon vignoble en désert,
Mes figuiers en un taillis mis en pièces ;
Tout est rongé, dépouillé, abattu,
Et les sarments jaunissent [3].

•

Pleure [4], comme une vierge ceinte du cilice
Pour l'époux de sa jeunesse [5].
Offrandes et libations manquent à la maison de l'Éternel ;
Les prêtres, les ministres du Seigneur sont en deuil.
La campagne est dévastée, la terre est triste,
Car les blés sont détruits,
Le vin est perdu, l'huile tarit.

•

Désolez-vous, laboureurs,
Lamentez-vous, vignerons,
Au sujet du froment et de l'orge :
Car la récolte des champs a péri.

[3] Cette strophe décrit la dévastation des vignobles et des vergers. Les jeunes pousses n'ont pu échapper à la voracité de ces innombrables et invincibles envahisseurs ; la tendre écorce, les premières feuilles ont été attaquées par un appareil incisif, et comparable, pour ses effets, à la denture d'un carnassier ; la verdure pleine de promesses a cédé la place à la couleur blême d'une tige mourante ; l'espoir de la vendange est perdu. C'est à ceux qui aiment le vin, qui ne peuvent s'en passer, qu'il appartient de faire entendre les premiers les plaintes lugubres qui seront bientôt universelles.

[4] La seconde strophe s'adresse nécessairement au pays lui-même. Les poëtes personnifient les pays ou les villes, sous la figure de femmes.

[5] La douleur la plus amère et la plus inconsolable est celle d'une jeune fille qui perd son bien-aimé ou son fiancé. Le texte dit littéralement : le *maître* de sa jeunesse.

La vigne est perdue,
Le figuier est flétri,
Le grenadier, et le palmier, et le pommier.
Tous les arbres de la campagne sont desséchés :
La joie est perdue pour les mortels !

*

Ceignez-vous de deuil, ô prêtres !
Lamentez-vous, ministres de l'autel !
Venez passer la nuit revêtus du cilice,
Ministres de mon Dieu !
Car l'offrande et la libation
Sont refusées à la maison de votre Dieu.
Ordonnez un jeûne sacré,
Convoquez une assemblée solennelle,
Réunissez les vieillards, tous les habitants du pays,
A la maison de l'Éternel, votre Dieu !
Invoquez l'Éternel à grands cris[6] :

*

« O jour de malheur !
Oui, il est proche, le jour de l'Éternel,
Il fond sur nous comme la foudre du Tout-Puissant[7] !
Ah ! devant nos yeux toute nourriture est enlevée,
La joie et l'allégresse, de la maison de notre Dieu.
Les graines pourrissent sous leurs mottes,
Les granges sont vides, les greniers détruits,
Le blé est perdu !

*

« Comme les bestiaux mugissent !
Et que les troupeaux de bœufs sont dans la détresse !
Pour eux, plus de pâturage !
Les troupeaux de brebis aussi pâtissent.

[6] Les prêtres sont introduits à leur tour comme ressentant le contre-coup de la calamité publique. Les productions du pays étant perdues, les offrandes cessent aussi ; et les fonctions sacerdotales consistent d'un côté à s'associer au deuil universel, de l'autre à provoquer des démonstrations naturelles en pareille circonstance et à donner l'exemple de la contrition et de la prière. Les deux strophes suivantes formulent cette dernière.

[7] Il y a ici dans l'original un jeu de mots inimitable dans une traduction française et que l'allitération de *fondre* et de *foudre* ne rend que très-imparfaitement — Le *jour de l'Éternel* est ici le jour d'une calamité suprême, par laquelle le Dieu courroucé contre son peuple lui fait pressentir une ruine définitive.

C'est toi, Éternel, que j'invoque,
Car un feu a dévoré la verdure de la lande ;
Une flamme a brûlé tous les arbres des champs.
Les animaux sauvages aussi crient vers toi,
Car les cours d'eau sont taris,
Et un feu a dévoré la verdure de la lande[8].»

•

Sonnez la trompette en Sion !
Faites retentir le signal sur ma sainte montagne[9] !
Que tous les habitants du pays accourent en tremblant !
Car il vient, le jour de l'Éternel, il est proche ;
Un jour de ténèbres et d'obscurité,
Un jour de nuages épais et sombres !
Comme l'aurore[10], on voit s'étendre sur les montagnes
Un peuple nombreux et puissant ;
Son pareil n'a jamais existé,
Ni ne reviendra après lui,
Dans les années des générations futures !
Devant lui le feu dévore,
Derrière lui éclate la flamme ;
Le pays devant lui était un jardin d'Éden,
Derrière lui c'est un désert aride,
Auquel il n'est pas même laissé un reste[11].

•

8 La dévastation par les sauterelles n'est pas le seul fléau dont Israël a à se plaindre. Une sécheresse extrême vient s'y joindre et achève la ruine du pays.

9 C'est la reprise de l'idée déjà exprimée ch. I, 14. Le prophète demande une convocation solennelle du peuple pour un acte public de contrition.

10 Il est évident que cette comparaison se rattache à ce qui suit, car il serait assez singulier que le poëte eût comparé les ténèbres à l'aurore. Les essaims de sauterelles qui envahissent tout l'horizon ressemblent à l'aurore, soit par la rapidité de leur arrivée, soit par leur apparition simultanée sur toute l'étendue de pays que le regard peut embrasser, soit par une certaine lueur que projettent dans l'atmosphère, au dire des voyageurs, leurs corps lisses et luisants, soit enfin parce que l'accomplissement de la catastrophe doit être l'aurore du dernier jour, après que l'idée abstraite de la colère divine a été représentée par l'allégorie des ténèbres.

11 La double antithèse de *devant* et *derrière* est prise dans deux sens différents. On voit facilement que la seconde fois le poëte oppose l'état florissant de la campagne avant l'arrivée des sauterelles à l'entière dévastation amenée par celle-ci ; mais auparavant les deux termes *devant* et *derrière*, loin d'être opposés, sont destinés à exprimer la notion *partout* ; la voracité des insectes et la sécheresse de la saison détruisent à l'envi la végétation comme si le feu y avait passé.

A les voir, on dirait des chevaux[12] ;
Et comme des coursiers ils s'élancent.
Quand ils sautent, c'est le bruit des chars sur les hauteurs,
C'est la flamme qui pétille en dévorant le chaume,
C'est une troupe armée qui se range en bataille[13].
A leur approche, les hommes tremblent,
Tous les visages pâlissent[14].
Pareils à des combattants ils s'élancent,
Comme des gens de guerre ils escaladent les murs ;
Chacun marche droit devant lui,
Ils ne changent point leur route ;
Nul ne presse son voisin,
Chacun avance dans son sentier.
A travers les flèches ils se précipitent,
Sans rompre leurs lignes.
Ils assaillent la ville, ils enjambent la muraille,
Ils montent dans les maisons,
Ils entrent par les fenêtres comme le voleur.

Devant eux la terre tremble,
Les cieux s'ébranlent ;
Le soleil et la lune s'obscurcissent,
Et les étoiles perdent leur éclat[15].

[12] C'est ici la célèbre comparaison de l'essaim de sauterelles avec une armée de soldats. Les anciens commentateurs se sont ridiculement mépris sur le sens de ce passage, en y voyant la prédiction d'une invasion étrangère et militaire. Il s'agit au contraire toujours encore du fait mentionné dès le commencement, d'une calamité déjà accomplie et que le prophète veut mettre à profit pour sa prédication essentiellement exhortatoire. La comparaison des sauterelles avec des chevaux est d'ailleurs très-naturelle. En allemand, le peuple les appelle les chevaux de l'herbe (*Heupferde*), et l'auteur du livre de Job (XXXIX, 20) compare le cheval à la sauterelle.

[13] Les mouvements rapides et saccadés de ces innombrables insectes produisent un bruit particulier que le poëte compare successivement à différents autres bruits.

[14] Litt. : retirent leur beauté (leur belle couleur).

[15] Ces lignes forment la transition entre la peinture allégorique qui précède et l'application pratique qui va suivre. Elles expriment l'idée, déjà énoncée plus haut, que la calamité présente est le signe précurseur du jour du grand jugement, qui s'annonce naturellement aussi par des phénomènes célestes et un tremblement de terre. Le prophète quitte le terrain de l'histoire pour tracer un tableau purement poétique.

Et l'Éternel fait entendre sa voix devant son armée[16],
Car ils sont nombreux, ses bataillons,
Ils sont puissants, les exécuteurs de ses ordres.
Oui, le jour de l'Éternel est grand et terrible :
Qui est-ce qui pourra le supporter ?

*

Et encore maintenant[17], dit l'Éternel,
Revenez à moi de tout votre cœur,
Avec des jeûnes, des larmes et en deuil !
Déchirez votre cœur et non vos vêtements[18],
Et revenez à l'Éternel, votre Dieu;
Car il est bon et miséricordieux,
Plein de patience et riche en grâce,
Pour qu'il se repente au sujet de cette calamité[19] !
Qui sait ? Il se repentira encore
Et laissera après lui une bénédiction[20],
Offrandes et libations pour l'Éternel, votre Dieu.

*

Sonnez la trompette en Sion[21] !
Ordonnez un jeûne sacré,
Convoquez une assemblée solennelle !

16 Jéhova va arriver sur la scène comme juge ; l'orage annonce sa présence.

17 Malgré la grandeur du châtiment déjà infligé et l'imminence d'un jugement plus sévère encore, il est encore temps, il n'est pas trop tard de se convertir.

18 Les actes purement extérieurs sont insuffisants pour obtenir le pardon ; il faut la contrition du cœur, le repentir sincère.

19 En traduisant ainsi cette ligne, nous suivons l'avis des anciens critiques juifs, qui dans une note marginale reconnaissent que le verbe doit être pris à la troisième personne du mode subjonctif et non au participe, comme la voyelle le ferait croire. Ordinairement on y voit un nouvel attribut de Dieu, comme si c'était sa nature et son habitude de se repentir.

20 La *bénédiction*, ce sont ici les dons de la nature. Jéhova, descendu du ciel pour punir, y remonte apaisé en laissant derrière lui les preuves de sa réconciliation. Et le premier usage qu'on aura à en faire, c'est de lui offrir des sacrifices d'actions de grâces.

21 Une troisième et dernière fois le peuple entier est convoqué pour implorer le pardon de Jéhova. Tous les rites préparatoires de sanctification doivent être accomplis ; personne ne doit manquer à cette réunion, les enfants mêmes, les jeunes époux doivent y paraître.

Réunissez le peuple, sanctifiez la communauté,
Assemblez les vieillards,
Amenez les enfants, les nourrissons à la mamelle!
Que l'époux sorte de sa chambre,
Et la jeune mariée de son alcôve[22]!
Entre le portique et l'autel[23]
Que les prêtres, les ministres de l'Éternel pleurent!
Qu'ils disent: «Épargne, ô Éternel, ton peuple!
Ne livre pas ton héritage[24] à l'opprobre,
De manière que les païens se moquent de lui!
Pourquoi dirait-on parmi les nations:
Où donc est leur Dieu?»

* * *

Et l'Éternel s'éprit de zèle pour son pays, et eut pitié de son peuple. Et l'Éternel répondit à son peuple et dit[25]:

«Voyez, je vous envoie blé, vin et huile,
Pour que vous puissiez vous en rassasier;
Je ne veux plus vous livrer en opprobre aux païens.
Et ce dévastateur[26], je l'éloignerai de vous;

[22] Ce terme devait être conservé dans la traduction parce qu'il se trouve dans l'original. On sait qu'il nous vient des Arabes par l'Espagne. Les habitations des anciens Israélites, fort simples du reste, étaient séparées par de simples rideaux en deux pièces, dont l'une était réservée à la femme.

[23] Devant le temple, dans l'espace de la grande cour compris entre la porte du vestibule et l'autel des holocaustes. C'était la place réservée aux sacrificateurs.

[24] *Héritage*, patrimoine, propriété territoriale appartenant à une famille. On sait que les prophètes se servaient habituellement de ce terme pour désigner le rapport d'Israël à Jéhova. On pourrait traduire *les tiens*; mais cela effacerait l'image sans nécessité.

[25] Le ton change tout à coup, ainsi que le point de vue du prophète. La prière du peuple repentant est exaucée, Jéhova lui rend sa grâce. De fait, c'est là une espérance et une promesse; mais le prophète en parle comme d'une actualité, à moins qu'on ne préfère admettre un intervalle entre les deux morceaux.

[26] On traduit ordinairement le *septentrional*, en supposant que les sauterelles étaient venues du Nord. Mais cette circonstance n'ayant pas été mentionnée, la désignation serait bien obscure, et il est plus naturel de faire venir les sauterelles du désert, soit de l'Est ou du Sud. Nous préférons donc le sens exprimé par notre traduction, en reconnaissant dans le mot un adjectif du nom de *Çefôn* (en grec Typhon), personnification des vents brûlants du désert et des phénomènes qu'ils produisent. C'est par un vent du Nord que Dieu chasse les sauterelles du territoire de Jérusalem vers l'Arabie Pétrée, et ce vent amène en même temps la pluie et la fertilité.

Je le chasserai dans une terre aride et déserte,
Sa tête dans la mer d'orient,
Sa queue dans la mer d'occident[27];
Là son odeur montera, sa puanteur s'élèvera,
Car il a fait de grandes choses[28].»

*

Ne crains rien, ô mon pays[29]!
Livre-toi à la joie et à l'allégresse,
Car l'Éternel aussi fait de grandes choses!
Ne craignez rien, vous, bêtes des champs,
Car les herbes de la lande reverdissent;
Les arbres portent leurs fruits;
Le figuier et la vigne rendent en abondance.
Et vous, enfants de Sion, soyez dans l'allégresse;
Réjouissez-vous en l'Éternel, votre Dieu!
Car il vous donne la pluie d'automne en juste mesure,
Il fait tomber sur vous les ondées
D'automne et de printemps tout d'abord[30].

*

«Les aires se rempliront de grains,
Les cuves déborderont de moût et d'huile[31].

27 Il ne faut pas presser cette image, car le même vent ne peut pas souffler dans deux directions opposées. Le poëte veut peindre la dispersion et la destruction de l'essaim entier. Le gros en est poussé vers le désert où il périra de faim, les deux extrémités (ailes), dans la Méditerranée et dans la Mer morte, où les animaux se noieront. Les cadavres couvriront les eaux en telles masses que l'air en sera infecté.

28 Les sauterelles n'avaient fait qu'exécuter les ordres de Dieu (II, 11), et c'est en cette qualité que leur acte est désigné par les mêmes termes qui vont aussi servir à qualifier l'acte restaurateur de l'Éternel.

29 Dans cette strophe, c'est le prophète qui parle; à partir de la suivante, le discours est encore mis dans la bouche de Jéhova.

30 La pluie d'automne est celle qui permet de commencer les semailles après la saison chaude; la pluie du printemps est celle qui précède l'été et qui hâte la maturité des blés. L'auteur ajoute *tout d'abord*, parce que ces pluies devaient précéder la prochaine récolte. On doit supposer que le prophète les promet pour un moment assez rapproché, en d'autres termes, que la catastrophe avait eu lieu au fort de l'été.

31 Les promesses qui suivent ici se rapportent naturellement à une époque ultérieure et doivent se traduire au futur.

Je vous compenserai les années[32]
Qu'a dévorées la sauterelle,
Chenille, grillon et rongeur ailé,
Ma grande armée que j'ai lancée contre vous.
Et vous mangerez à satiété,
Et vous célébrerez le nom de l'Éternel, votre Dieu,
Qui aura fait des merveilles pour vous;
Et mon peuple ne sera plus jamais dans la détresse.
Et vous saurez que je suis au milieu d'Israël,
Et que moi, l'Éternel, je suis votre Dieu, et nul autre;
Et mon peuple ne sera plus jamais dans la détresse.

«Et après, je répandrai mon esprit sur tout le monde,
De manière que vos fils et vos filles prophétiseront,
Que vos vieillards auront des songes,
Et vos jeunes gens des visions.
Même sur les esclaves, hommes et femmes,
Je répandrai mon esprit en ce jour-là[33]!
Et je ferai des prodiges au ciel et sur la terre,
Du sang et du feu et des colonnes de fumée:

[32] La fécondité future fera oublier les pertes récentes.

[33] Après le rétablissement du bonheur matériel, promis aux pieux Israélites dans les strophes précédentes, viendra un autre bienfait d'autant plus signalé qu'il n'a jamais encore été donné dans une pareille mesure. La plus grande marque de distinction accordée jusqu'ici aux mortels, membres du peuple de Dieu, c'était le don de la prophétie, la révélation qui leur parvenait tantôt par la voie du songe et de la vision, tantôt par une inspiration intérieure. Cette effusion de l'esprit de Dieu, dépeinte ici comme produisant une illumination de l'intelligence, ailleurs comme amenant un surcroît d'énergie de la volonté, et qui, jusque-là rare et sporadique, constituait le privilége d'un petit nombre d'hommes, doit donc, dans ces jours de restauration, devenir l'apanage de tous. Il est évident, d'après le contexte, qu'il ne s'agit pas de l'universalité des mortels, mais seulement des Israélites, membres de la nation sanctifiée. Le mot *tout le monde* (toute chair), opposé à la classe peu nombreuse des prophètes, est déterminé par ces autres: *vos* fils, *vos* vieillards, etc. Aucun âge, aucun sexe ne sera exclu de ce bienfait; les esclaves mêmes y auront part. On sait que beaucoup d'Israélites étaient dans une condition servile, soit dans le pays même, soit au-dehors, et nous allons voir que le prophète attendait, à cet effet, le retour prochain de ces derniers. En tout cas, il ne s'agit pas ici d'une perspective vague et lointaine, mais d'une espérance positive, d'une promesse à réaliser prochainement. En un mot, Israël restauré sera un peuple de prophètes, d'hommes honorés d'une relation plus intime avec Dieu et lui servant d'organes. L'auteur ne développe pas cette idée, mais il est facile d'y rattacher les conséquences morales et religieuses qui en découlent nécessairement.

Le soleil se changera en ténèbres,
Et la lune en sang,
A l'approche du grand et terrible jour de l'Éternel[34].
Mais quiconque invoquera son nom sera sauvé :
Car sur la montagne de Sion
Et à Jérusalem il y aura un reste préservé,
Comme l'Éternel l'a dit,
Et parmi les restants seront ceux que l'Éternel appellera[35] !

*

« Car voyez, en ces jours-là et en ces temps,
Quand je ramènerai les déportés de Juda et de Jérusalem[36],
J'assemblerai toutes les nations
Et je les ferai descendre dans la plaine du jugement de Dieu ;
Là je leur ferai le procès au sujet de mon peuple
Et de mon héritage, Israël[37],

34 Un autre fait précurseur du grand jour du jugement, ce sont les prodiges ou phénomènes célestes qui annoncent l'approche de la catastrophe. Chez les peuples anciens, de pareils phénomènes étaient toujours considérés comme des signes prophétiques, et un grand événement ne se concevait guère sans un pronostic de ce genre. Il s'agit principalement d'éclipses, de rougeurs extraordinaires du ciel, de météores, etc. Le sang et la fumée, en tant que le texte parle aussi de choses qui doivent se passer sur la terre, pourraient à la rigueur être entendus de la guerre et des incendies ; cependant il nous semble plus juste de ne songer qu'à des phénomènes de la nature.

35 Le salut dépendra donc de deux choses, de l'invocation de Dieu par les hommes, et de la grâce qui les exauce. Cette idée d'un *reste* à sauver, est familière aux prophètes. Le châtiment mérité s'accomplissant, les coupables disparaissent, les justes survivent, et à eux se joignent les repentants.

36 Il a été dit plus haut déjà que les Israélites devenus esclaves à l'étranger seraient ramenés dans leur patrie pour avoir leur part des bienfaits de la restauration prédite. Dans les guerres continuelles des Juifs avec leurs voisins, lesquelles avaient été en partie très-malheureuses (voyez surtout le règne de Joram, 2 Chron. XXI), de nombreux captifs ont dû être emmenés et vendus sur les marchés d'esclaves des villes phéniciennes.

37 La revendication des droits d'Israël est représentée comme un acte judiciaire où Jéhova interviendra comme demandeur, mais où il est sûr d'obtenir justice, parce que, à vrai dire, il est en même temps le juge ou l'arbitre. Comme cette scène de tribunal est une pure figure de rhétorique, nous ne regarderons pas le nom donné à la localité comme un nom propre emprunté à la géographie réelle. Les anciens n'ont pas été de cet avis. Les Juifs ont pris la *vallée de Josaphat* pour un lieu déterminé, et dans leur théologie scolastique, ils ont ainsi nommé le séjour des bienheureux, comme la *vallée de Hinnom* (la Géhenne) était devenue le nom de l'enfer. Ils plaçaient ces deux vallées à l'est et à l'ouest de Jérusalem, ce qui est en tout cas contraire à notre texte qui veut peindre une vaste plaine.

Qu'ils ont dispersé parmi les nations,
En se partageant mon pays[38];
Sur mon peuple ils ont jeté le sort,
Échangeant le garçon contre la courtisane,
Et vendant la fille pour du vin à boire[39].

•

«Et vous aussi, que me voulez-vous, Tyr et Sidon,
Et tous les cantons de la Philistie?
Voulez-vous vous venger de moi,
Ou voulez-vous me faire du mal[40]?
Promptement, soudain, sur votre tête
Je ferai retomber vos actes!
Vous avez pris mon argent et mon or,
Vous avez porté dans vos temples mes joyaux précieux[41];
Les enfants de Juda et de Jérusalem,
Vous les avez vendus aux Ioniens[42],
Pour les emmener loin de leur patrie!
Voyez, je les ferai revenir
De l'endroit où vous les avez vendus,
Et sur votre tête je ferai retomber vos actes!
Je vendrai vos fils et vos filles aux enfants de Juda[43],
Pour qu'ils les vendent aux Sabéens, au peuple lointain :
C'est l'Éternel qui le dit!»

•

38 Comme nous ne connaissons pas tous les détails de l'histoire du siècle de Joël, nous ne saurions dire à quel fait le prophète fait ici allusion. Le *partage* n'était probablement pas une conquête totale du territoire, mais une occupation partielle.

39 Les nombreux prisonniers de guerre, et les gens enlevés par les vainqueurs, étaient distribués entre ceux-ci par la voie du sort; chacun vendait ensuite son lot aux acheteurs, à l'étranger, dans les villes païennes; les esclaves devenaient de la monnaie, avec laquelle on payait ses plaisirs.

40 Cette série de questions (que nos traductions ont tort de méconnaître) représente le plaidoyer de Jéhova contre les nations païennes, annoncé plus haut. Que pouvez-vous me faire? Espérez-vous résister? Méditez-vous une nouvelle agression? Les Philistins sont nommés comme les véritables envahisseurs et pillards, les Tyriens et les Sidoniens comme les marchands d'esclaves qui avaient profité de la déconfiture d'Israël.

41 Allusion évidente à un pillage de Jérusalem, peut-être à celui dont il est parlé 2 Chron. XXI, 16 suiv.

42 Les Grecs étaient dans l'antiquité les marchands d'esclaves par excellence.

43 C'est Jéhova qui, à son tour, se fait l'agresseur, se constitue le vengeur de son peuple; il livrera des prisonniers phéniciens et philistins aux Israélites qui les revendront aux peuples du sud (de l'Arabie), comme eux-mêmes avaient été vendus aux peuples du nord.

Proclamez ceci parmi les nations[44] !
Inaugurez la bataille !
Faites lever les combattants !
Qu'ils s'approchent, qu'ils s'avancent,
Tous les hommes de guerre !
Forgez des épées avec les socs de vos charrues !
Faites des lances de vos serpettes !
Que le plus faible dise : Je suis un héros !
Hâtez-vous, arrivez tous, peuples,
De toutes parts rassemblez-vous !
Et toi, Éternel, fais-y descendre tes combattants[45] !

•

« Que les nations se lèvent !
Qu'elles montent à la plaine du jugement de Dieu[46] !
Car là je vais siéger,
Pour juger tous les peuples à la ronde :
Étendez la faucille[47],
Car la moisson est mûre !
Venez, foulez, le pressoir est plein,
Les cuves regorgent,
Car leurs crimes sont au comble ! »

•

Troupes après troupes bruyantes
Dans la plaine de la décision[48] !

44 Après les menaces vient la description prophétique et poétique du jour du jugement qui doit venger Israël. Le prophète appelle, ou plutôt fait appeler par des hérauts, les peuples voisins, ennemis d'Israël. Loin de craindre le nombre, il provoque une levée en masse, afin que la catastrophe inévitable devienne plus décisive. (On inaugurait les batailles par des rites religieux.)

45 Les combattants de l'Éternel, auxquels la victoire est assurée d'avance, ne sont pas les Israélites, qui ne se sentaient guère de courage dans le moment actuel. Ce sont les puissances célestes, c'est la foudre avec laquelle Dieu écrase ses adversaires.

46 Jéhova lui-même prend la parole : à son tour il appelle les peuples païens, mais c'est pour prononcer leur arrêt.

47 La moisson mûre, le pressoir plein, sont deux images plus d'une fois employées dans la Bible pour symboliser l'idée du châtiment *prochain* amené par les méfaits des hommes arrivés au comble de leur mesure. Couper les épis, fouler le raisin, est l'image correspondante pour le châtiment *accompli*. C'est Dieu qui parle à ses agents.

48 Le prophète en extase *voit* arriver les peuples païens par troupes innombrables et bruyantes, sur la plaine qu'ils doivent joncher de leurs corps. Elle est maintenant la plaine de la décision, nom plus significatif encore que celui de jugement.

Il approche, le jour de l'Éternel,
Dans la plaine de la décision !
Le soleil et la lune deviennent noirs,
Les étoiles perdent leur éclat[49].
Et l'Éternel rugit du haut de Sion[50],
De Jérusalem il fait retentir sa voix,
Et le ciel et la terre s'ébranlent;
Mais pour son peuple l'Éternel est un refuge,
Une citadelle pour les enfants d'Israël[51] :

« C'est pour que vous sachiez que moi, l'Éternel, je suis votre Dieu,
Qui demeure à Sion, sur ma sainte montagne ;
Et que Jérusalem sera sacrée,
Et que les étrangers n'y passeront plus !
Alors le vin doux ruissellera des montagnes,
Le lait coulera sur les coteaux,
Tous les ravins de Juda seront remplis d'eau[52],
Et de la maison de l'Éternel il jaillira une source
Pour arroser la vallée des ronces[53].

49 Il voit aussi les phénomènes célestes, annoncés plus haut, et la mention qu'il en fait ici doit indiquer que les délais sont passés et que le grand coup va être frappé.

50 Le terme de *rugir* est choisi à dessein (Amos I, 2) ; il doit rappeler la terreur qu'inspire la voix du lion. Il s'agit d'ailleurs du tonnerre, dont le bruit va être interprété dans la dernière strophe.

51 La même manifestation suprême du Très-Haut qui effraie et menace les païens, doit consoler et rassurer Israël. Cette explication est mise dans la bouche de Jéhova lui-même dans la strophe suivante.

52 Tableau poétique de la prospérité de Juda, après cette réconciliation solennelle de Dieu avec son peuple. Les couleurs sont choisies de manière à former la contre-partie de celles du premier chapitre.

53 On a tort de traduire la vallée de *S'ittîm*, comme si c'était un nom propre. Une vallée ou plaine de ce nom se trouvait au-delà de la Mer morte, et nous ne pouvons nous décider à supposer à l'auteur, soit une telle hardiesse poétique, soit une telle bévue géographique ; *S'ittîm* est le nom d'un arbre épineux du genre *acacia*, qui croissait dans les ravins desséchés des environs de Jérusalem. Ici il faut songer de préférence au ravin de Qidrôn, dans lequel seul pouvaient se déverser des eaux venues des collines de Jérusalem. Le poëte veut dire que les alentours de la ville, généralement si arides, se changeront en une campagne verdoyante.

L'Egypte deviendra un désert,
Édom sera un désert aride,
A cause de leurs crimes contre les enfants de Juda,
Sur la terre desquels ils ont versé le sang innocent.
Mais Juda restera à jamais,
Et Jérusalem d'âge en âge!
Et je vengerai le sang non vengé encore,
Et l'Éternel demeurera à Sion! »

II

ANONYME

(Ésaïe XV, XVI)

VERS 800 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Les Moabites étaient une peuplade sémitique, voisine des Israélites, et occupant le territoire entre la mer Morte et le grand désert d'Arabie. L'histoire a conservé des souvenirs plus ou moins vagues de rapports hostiles entre les deux nations, depuis l'âge héroïque jusque sous les rois (Juges III. 1 Sam. XIV. 2 Sam. VIII. 2 Rois III; XIII). Ces hostilités laissèrent dans les esprits des antipathies profondes, dont nous retrouvons les traces dans la littérature hébraïque bien plus tard encore, par exemple Amos II. Soph. II. Jérém. XLVIII. Ézéch. XXV. Ps. LX ; LXXXIII. Nomb. XXIV. De nos jours, la découverte d'un monument, destiné à perpétuer le souvenir de ces luttes et la gloire d'un des rois moabites, a jeté sur cette partie de l'histoire un jour nouveau, et éveillé à un haut degré l'intérêt des antiquaires et des philologues.

C'est à cette série de morceaux comminatoires contre Moab qu'appartient aussi le présent discours. Nous y voyons les Moabites surpris par un ennemi venu du nord, se réfugier auprès des Édomites, leurs voisins méridionaux, soumis eux-mêmes au roi de Juda ; mais ils sont repoussés et leur perte est ainsi assurée (Ésaïe XV, 1-XVI, 12).

Ce discours est suivi d'une note (XVI, 13, 14), qui dit que cet oracle menaçant a été prononcé *autrefois* contre Moab, mais qu'il va s'accomplir maintenant au bout de trois ans. Cette note

semble insinuer que l'auteur du *post-scriptum* est un autre que celui du corps même de la pièce. C'est du moins l'opinion la plus généralement reçue de nos jours. Elle s'énonce plus positivement de manière à dire que le *post-scriptum* doit être d'Ésaïe, dont on y retrouve certaines expressions caractéristiques, tandis que le discours lui-même appartiendrait à un prophète plus ancien. Il est vrai que le style de ce dernier diffère beaucoup de celui d'Ésaïe et qu'il s'y rencontre une masse de termes et de formules qui ne se retrouvent nulle part ailleurs dans la littérature hébraïque. Cependant cette particularité ne suffirait pas à elle seule pour décider la question dans le sens indiqué. Mais il y a dans le texte certaines données chronologiques qui permettent d'arriver à des conclusions plus précises. Les Moabites avaient été soumis par David; par suite du schisme, ils devinrent les sujets des rois d'Ephraïm; mais après la mort d'Aḥab, au commencement du neuvième siècle avant Jésus-Christ, ils secouèrent le joug (2 Sam. VIII, 2. 2 Rois I, 1; ch. III, 4 ss.), et les successeurs de ce roi ne parvinrent pas à les réduire de nouveau. Au contraire, les Moabites se fortifièrent et s'emparèrent même d'une partie du territoire de la tribu voisine (2 Rois X, 32 s.; XIII, 20), ce qui nous explique comment, dans notre texte, nous les voyons en possession d'un certain nombre d'endroits qui sont désignés ailleurs comme appartenant aux Hébreux. Les choses changèrent sous le règne de Jéroboam II (825-783), qui parvint à rétablir la domination israélite depuis le Liban jusqu'à la mer Rouge (2 Rois XIV, 25). Comme il n'y a rien dans le texte qui nous oblige de songer à une invasion assyrienne, c'est précisément cette conquête de Jéroboam qui se présente d'abord pour expliquer les allusions historiques de ce discours. Nous ne pouvons guère descendre plus bas, parce que, d'après notre texte, les Édomites étaient à la même époque sujets du roi de Juda, ce qu'ils cessèrent d'être après le règne de 'Ouzziyah, mort en 759, qui les avait soumis pour la dernière fois (2 Rois XIV, 22). Or, les prophéties d'Ésaïe ne remontent pas au-delà de cette dernière époque (Ésaïe VI, 1) et paraissent même appartenir toutes aux règnes d'Aḥaz et de Ḥizqiyah (743 suiv. d'après la chronologie vulgaire)[1].

[1] Comp. Jér. XLVIII où cet oracle est imité.

Oracle contre Moab.

Oui, dans la nuit de destruction 'Ar-Moab périra!
Oui, dans la nuit de destruction 'Qir-Moab périra[1]!
Bayiṭ et Dîbôn montent à Bamoṭ pour pleurer,
Sur le Nebô, sur Mêdebâ Moab se lamente[2].
Toutes les têtes sont rasées,
Toutes les barbes sont coupées.
Dans les rues on ceint le cilice,
Sur les toits, sur les places
Tout le monde crie et fond en larmes.
Ḥes'bôn, Éle'aléh poussent des cris,
Jusque vers Iahaç on entend leur voix;
Pour cela les guerriers de Moab gémissent,
Les cœurs tressaillent d'angoisse.

Mon cœur gémit sur Moab :
Ses fuyards sont déjà à Ço'ar, à 'Eglaṭ-S'elis'iyah;
Ils la remontent en pleurant, la montée de Lou'ḥiṭ,

[1] *'Ar* Moab, la *ville* (par excellence) des Moabites. 'Ar, était la prononciation provinciale du mot *'Îr*, ville, dont le pluriel hébreu a conservé l'autre voyelle. Elle était située sur la frontière septentrionale du pays propre des Moabites, sur l'Arnon. *Qîr* Moab, plus au sud, le Karak ou Kerek des Croisés, existe encore aujourd'hui, et a donné son nom à tout le district.

[2] On traduit aussi : On monte au temple, Dîbôn monte aux hauteurs, en supposant que Bayiṭ et Bamoṭ sont des lieux de culte où l'on invoque les divinités du pays. Nous prenons tous ces mots pour des noms propres de lieux situés au nord de l'Arnon, et occupés alors par les Moabites (Jos. XIII, 9, 17. Nomb. XXXIII, 34 suiv.). Rien n'empêche du reste que Bamoṭ ait eu son nom d'un sanctuaire. Le Nebô était la plus haute cîme dans les montagnes de cette contrée. Deut. XXXIV, 1, et en même temps une ville (Nomb. et Jér., l. c.).

Sur le chemin de Horonaïm
Ils poussent des cris de détresse[3].
Les eaux de Nimerîm sont taries,
L'herbe est flétrie, la verdure est passée,
Le frais gazon a disparu[4].
Aussi ramasse-t-on ce qui reste,
Ils emportent leur bagage vers le ruisseau du désert[5].
Les cris font le tour des frontières de Moab;
Hurlements jusqu'à Eglaïm,
Hurlements jusqu'à Beër-Élîm[6]!
Les eaux de Dîmôn sont remplies de sang:
Mais j'enverrai à Dîmôn de nouveaux malheurs,
Un lion aux échappés de Moab,
A ce qui sera resté au pays[7].

« Envoyez l'agneau du souverain du pays,
De Séla' par la steppe à la montagne de Sion[8]! »
(Comme des oiseaux éperdus,

[3] Les endroits nommés dans la strophe précédente étaient au nord du pays, et les premiers exposés à l'attaque; ceux qu'on nomme ici sont du côté opposé, vers la pointe méridionale de la mer Morte, près de la frontière des Édomites. Comp. Jér. XLVIII, 34. On remarquera l'expression de compassion bien peu commune dans les discours des prophètes, quand il s'agit de peuples étrangers. Cela fait voir clairement que les Judéens n'étaient pas les assaillants.

[4] On suppose ordinairement que le prophète parle ici des ravages commis par l'ennemi qui aurait bouché les sources. Il nous semble plus naturel de considérer ces lignes comme une description figurée de la désolation générale. La destruction d'un seul petit ruisseau n'aurait pas motivé à elle seule ce qui est raconté plus loin.

[5] Le ruisseau du désert (*Wadî el 'Araba*) est nécessairement un affluent méridional de la mer Morte, formant probablement la limite du pays des Moabites.

[6] C'est-à-dire du nord au midi, ou de l'est à l'ouest. La position des deux endroits n'est pas bien déterminée, mais il est probable que le premier se trouvait au sud-ouest dans le voisinage de la mer Morte, le second au nord-est. Voyez Ez. XLVII, 10, et Nomb. XXI, 16.

[7] Il est difficile de dire ce que le prophète entend par le *lion*. On pourrait le prendre dans le sens propre. Le pays étant dévasté, les habitants clair-semés, les bêtes sauvages y abonderont (2 Rois XVII, 25). Mais on peut aussi songer à un nouvel ennemi qui viendrait achever l'œuvre de destruction.

[8] Ce sont des paroles mises dans la bouche des Moabites fugitifs. Ils ont atteint le pays d'Édom, alors soumis au roi de Jérusalem. Ils sont censés demander asile et protection au souverain du pays, et en guise d'hommage, ils veulent lui envoyer un agneau, comme symbole de soumission. Séla' (Pétra, *Wadî Mousa*) est le chef-lieu des Édomites; le désert est ici le pays à l'ouest de la mer Morte, entre Édom et Jérusalem.

Comme une nichée dispersée,
Telles sont les filles de Moab,
Les rives de l'Arnon[9].)
« Portez-nous conseil! Soyez équitables!
Couvrez-nous d'une ombre nocturne dans l'ardeur du midi!
Cachez ceux qui sont expulsés!
Ne trahissez pas les fuyards!
Que les bannis de Moab demeurent chez vous!
Donnez-leur un asyle contre le destructeur[10]!
Quand l'oppression aura cessé,
Quand la désolation aura pris fin,
Et que les envahisseurs auront quitté notre pays,
Alors le trône sera affermi par la clémence,
Et sur lui, en sûreté, sera assis,
Dans la tente de David,
Un gouverneur s'appliquant à la justice
Et connaissant le droit[11]. »

Nous connaissons l'orgueil de Moab, l'orgueilleuse,
Sa fierté, son arrogance, son insolence,
Ses vaines fanfaronnades[12]!

[9] Le discours des Moabites fugitifs (qui va continuer) est interrompu pour faire comprendre aux lecteurs que ce sont eux qui parlent et qui demandent un refuge. Les *filles*, sont les habitants, ou plutôt les villes et villages personnifiés. L'Arnon, le principal *wadi* du pays, représente ce dernier tout entier. Les *rives*, à la lettre: les *passages*, c'est-à-dire les endroits moabites situés le long de ce cours d'eau.

[10] En hébreu, le discours est adressé (au singulier féminin des verbes) au *pays* d'Édom, d'après une prosopopée qui s'emploie fréquemment de nos jours encore. (La France pense, veut, agit, etc.) On comprend d'ailleurs, sans peine, que ce sont les Moabites qui parlent.

[11] Après avoir sollicité l'hospitalité des Édomites, ils promettent la soumission à Juda. Ils espèrent, avec le secours du roi de ce pays, rentrer dans leur patrie et sont disposés à y recevoir un *gouverneur* représentant la dynastie des Isaïdes, et régnant sur un peuple reconnaissant et fidèle. Nous ne devons pas être étonnés de voir ces promesses rattachées immédiatement à ce qui précédait. C'est qu'à Séla' même il y avait un gouverneur judéen, si l'on combine, pour reconstruire l'histoire des Édomites, les passages 1 Rois XXII, 48; 2 Rois VIII, 20, et XIV, 7. Ce sont là cependant des faits antérieurs à l'époque d'Ésaïe. Du temps de celui-ci, les Édomites étaient indépendants. 2 Rois XVI, 6. 2 Chron. XXVIII, 17.

[12] C'est Juda qui répond aux Moabites, et qui déclare ne pas croire à ses promesses, parce qu'on se souvient de sa précédente hauteur et outrecuidance. (Comp. Jér. XLVIII, 27 suiv.). Ainsi, de ce côté-là, point d'espoir pour Moab.

Que Moab se lamente donc,
Que tous se lamentent sur Moab!
Soupirez tout contrits
Sur les gâteaux de raisins de Qîr-Ḥareṣ[13]!
Car elles languissent, les campagnes de Ḥes'bôn,
Les vignes de Ṣibmah,
Dont les nobles ceps enivraient les rois,
Qui poussaient jusqu'à Ia'ezer,
Erraient à travers la savane,
Et dont les pampres s'étendaient au-delà de la mer[14].
Je pleure donc les vignes de Ṣibmah
Avec les larmes de Ia'ezer[15];
Je vous arrose de mes larmes,
Ḥes'bôn et Éle'aléh,
De ce que le hourra est venu fondre
Sur ta récolte, sur ta vendange[16]!
La joie et l'allégresse sont bannies des vergers;
Dans les vignes, plus de chants, plus de cris!
Personne ne foulera plus le vin dans les cuves,
Je fais cesser le hourra[17]!
Aussi mes entrailles gémissent-elles sur Moab,
Mon cœur, comme le luth[18], sur Qîr-Ḥeres.

13 Moab, abandonné à lui-même, n'a plus devant lui que le désespoir. La traduction par: *gâteaux de raisins*, est pleinement justifiée par Os. III, 1. Cant. II, 5, et surtout par la suite du discours. Il paraît qu'il y a là à la fois un souvenir de la fécondité antérieure du pays et un symptôme de la misère actuelle. Qîr-Ḥareṣ ou Qîr-Ḥeres (v. 11) est peut-être identique avec Qîr-Moab (XV, 1).

14 Description idéale et allégorique. Ṣibmah est considéré comme le centre de la culture des vignes du pays, qui, de là, s'étend au loin. Ces vignes sont en même temps le symbole de la puissance moabite.

15 Voyez la note sur XV, 5. *Avec les larmes de Iae'zer* peut signifier: je pleure sur l'un comme sur l'autre, ou bien: autant que Iae'zer pleure lui-même, c'est-à-dire comme si ce malheur me touchait personnellement. Mais cela ne peut pas signifier: comme Iae'zer pleure sur Ṣibmah.

16 Le *hourra*, en hébreu *hédad*, cri de joie, dans les vendanges, par ex. Jér. XXV, 30; XLVIII, 33, et de guerre, Jér. LI, 14. Ici cette interjection est employée successivement dans ces deux sens.

17 Il faut supposer que c'est Jéhova qui parle, et comme cela est assez étrange dans ce contexte, on pourrait prendre le verbe à la 2e personne du féminin: tu fais cesser (ô Moab).

18 Il s'agit moins des sons lugubres que du frémissement des cordes.

Et quand Moab se présente
Et se fatigue sur la hauteur sacrée,
Et qu'il entre dans son sanctuaire pour prier,
Il n'y peut rien !

* * *

Voilà la parole que l'Éternel a prononcée autrefois sur Moab. Et maintenant l'Éternel dit : Dans trois ans, années de journalier, la gloire de Moab se changera en honte, avec toute sa bruyante multitude, et le reste sera petit et mince et peu nombreux[19].

[19] Sur cette note accessoire, écrite en prose, voyez l'introduction. Des années (journées) de mercenaires sont des années (journées) strictement comptées.

III

AMOS

VERS 790 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Le prophète Amos, que l'on a quelquefois identifié avec le père d'Ésaïe, malgré la diversité de l'orthographe des deux noms[1], nous est un peu mieux connu que la plupart des prophètes antérieurs à l'exil. L'inscription mise en tête du recueil de ses discours contient sur son compte plusieurs indications personnelles et chronologiques que la critique n'a aucun motif de révoquer en doute. L'une de ces indications, il est vrai, ne nous est d'aucune utilité. C'est celle qui détermine l'époque de son ministère en disant qu'il a prophétisé deux ans avant le tremblement de terre. On voit bien qu'il est question là d'un événement qui a dû se graver profondément dans la mémoire du peuple, si bien que le souvenir en revient encore ailleurs dans la littérature, et même longtemps après (Sach. XIV, 5). Mais comme nous n'avons pas le moyen d'en préciser la date, il ne nous conduit pas plus loin que la seconde indication plus générale, qui fait d'Amos un contemporain des rois Iarobe'am II d'Israël, et 'Ouzziyah de Juda. Ces deux rois n'ont régné simultanément que dans les premières années du huitième siècle avant Jésus-Christ (800-784). Le tremblement de terre est explicitement rapporté au règne de 'Ouzziyah (l. c.), et le nom de Iarobe'am

[1] Le prophète s'écrit 'Amos, le père d'Ésaïe Amoç.

se rencontre plus d'une fois dans le livre d'Amos même (VII, 9 suiv.), dans lequel nous voyons aussi que l'auteur écrivait à une époque où le royaume d'Israël jouissait d'une grande prospérité et avait fait des conquêtes sur les voisins (VI, 13 suiv.), ce qui avait amené le goût du luxe et les vices inséparables de l'opulence et d'une fausse sécurité (III, 12; VI, 1 suiv., etc.). Aussi le prophète prédit-il la prochaine ruine de la brillante dynastie de Iarobe'am, ruine qui se consomma par une révolution sanglante à la mort de ce roi (2 Rois XV, 8 suiv.). D'un autre côté, le royaume de Juda se trouvait encore dans un triste état d'abaissement (IX, 12; comp. 2 Rois XIV, 11 suiv.); les Édomites notamment avaient profité de sa faiblesse pour satisfaire leurs vieilles haines (I, 12), et 'Ouzziyah, à ce qu'il paraît, n'avait point encore réussi à faire reprendre à son peuple la prépondérance qu'il reconquit plus tard sous son gouvernement ferme et glorieux. Enfin, il n'est pas encore question des Assyriens, qui ne firent leur première apparition sur le théâtre de l'histoire d'Israël que quelques dizaines d'années plus tard. C'est à peine si l'on peut découvrir dans l'un ou l'autre passage (V, 27; VI, 14) le vague pressentiment d'un danger venant de ce côté-là.

Mais l'inscription contient encore une autre notice, plus intéressante que ces données chronologiques. Elle nomme Amos l'un des pâtres de Ṭeqoa', et lui-même dit (VII, 14):

Je ne suis ni prophète, ni disciple de prophètes,
Je ne suis qu'un berger; je me nourris de sycomores.
Mais l'Éternel m'a pris d'auprès de mes brebis,
Et m'a dit: Va prophétiser à mon peuple, à Israël.

Nous n'avons pas précisément besoin pour cela de nous représenter Amos comme un homme du vulgaire, de condition infime. Ṭeqoa' est un endroit situé à quelques lieues au sud de Jérusalem, à l'entrée du désert de la Judée, c'est-à-dire de ce vaste territoire où l'agriculture n'avait pas encore disputé la place aux troupeaux; et rien n'empêche de voir dans Amos un riche propriétaire de bêtes à laine qu'un saint enthousiasme aurait conduit momentanément dans une tout autre sphère d'activité.

Nous disons momentanément, parce que l'inscription semble

circonscrire son ministère dans l'espace d'une seule année, et qu'en tout cas il n'y a pas dans ses discours des allusions positives et explicites au terrible événement qu'elle mentionne comme étant arrivé bientôt après. Du reste, le style d'Amos n'est rien moins qu'inculte ; il a dû se former sur des modèles, et le commentaire signalera plusieurs passages qui font voir que les prophéties de Joël n'ont pas été sans influence sur celles de son successeur (voir I, 3 ; V, 20 ; IX, 13).

Quoique Judéen d'origine, Amos ne s'adresse qu'exceptionnellement et en passant à ses compatriotes (II, 4 suiv.; VI, 1; IX, 11). Son activité paraît s'être déployée surtout à Bêṭ-El, l'un des principaux lieux de culte du royaume d'Éphraïm ; et Samarie, la capitale de ce royaume, est plus souvent nommée dans ses discours que Jérusalem. Nous voyons même, par une courte relation historique insérée dans le septième chapitre, qu'il a eu à Bêṭ-El un démêlé avec le prêtre de l'endroit, qui voulait le forcer de quitter la place, mais auquel il résista avec une noble énergie.

Les différents morceaux dont se compose le petit recueil de ce prophète, se distinguent facilement les uns des autres. Néanmoins la division des chapitres n'est pas juste partout. On peut partager le texte en plusieurs groupes principaux de discours.

Le livre commence par un discours, le plus long de tous (ch. I, II), qui, reprenant les anciennes menaces, prononcées précédemment déjà contre les peuples païens du voisinage, mais non encore accomplies, annonce derechef à ceux-ci la vengeance de Jéhova. Mais après ces peuples, ce sera aussi le tour de Juda et d'Israël, surtout du dernier, auquel le prophète s'arrête plus longtemps qu'aux autres ; et tandis qu'aux étrangers il reproche plutôt leurs invasions à main armée, leurs cruautés et leurs déprédations, il rappelle à ses compatriotes le culte des faux dieux et la mauvaise administration de la justice. Cette première pièce, d'une forme poétique très-élégante, suffirait à elle seule pour prouver que l'auteur ne doit pas être jugé d'avance d'après son titre de pâtre, dont il paraît se faire honneur.

Les cinq morceaux suivants (ch. III-VI) sont beaucoup plus courts et trahissent si bien une seule et même situation, un seul et même but, qu'on pourrait être tenté d'en former un ensemble, une pièce unique, divisée en plusieurs parties ou sections. Les allusions politiques y rentrent sur le second plan, et s'effacent

devant l'élément moral et religieux. Les tableaux de mœurs y alternent avec la description des calamités qui ont dû être infligées à Israël, et qui, n'ayant pas produit l'effet désiré, seront suivies de nouveaux châtiments.

Dans le dernier groupe (ch. VII-IX), le style change en partie. Il y a quelques morceaux en prose, mais surtout des allégories qualifiées de visions, c'est-à-dire des faits actuels ou à venir, représentés sous des images assez peu pittoresques et même un peu énigmatiques. Cependant il se rattache à quelques-unes de ces allégories des commentaires poétiques du genre de ceux qui faisaient l'ornement des discours précédents, et le tout se termine, comme chez les autres prophètes aussi, par la perspective d'une réconciliation de Dieu avec son peuple et d'une restauration glorieuse dans un temps meilleur.

Amos se distingue par sa mâle éloquence, par l'ampleur de sa diction, et quelquefois aussi par la netteté de ses peintures, bien que cette dernière qualité ne se produise pas toujours. Tel que son recueil nous est parvenu, nous n'avons pas de motif de douter qu'il n'ait été rédigé par le prophète lui-même. Mais nous sommes convaincu que cette rédaction n'est pas la reproduction littérale des discours qui ont dû être prononcés en public. Pour autant qu'elle se rapporte à de pareils discours, il ne peut être question que de résumés artistement arrangés. Il nous semble cependant plus naturel de ne voir là qu'une production littéraire, écrite à tête reposée, et indépendante d'une exhibition orale, au moins en tant qu'il sera question du premier morceau et de ceux qui contiennent les allégories.

Paroles de 'Amos, qui était d'entre les pâtres de Ṭeqoa', lesquelles lui furent révélées au sujet d'Israël, du temps de 'Ouzziyah, roi de Juda, et de Iarobe'am fils de Ioas', roi d'Israël, deux ans avant le tremblement de terre. Il dit :

I.

L'Éternel rugit du haut de Sion,
De Jérusalem il fait retentir sa voix :
Les prairies des bergers sont en deuil,
Et le sommet du Carmel est flétri [1].

Ainsi dit l'Éternel :
Pour trois crimes de Damas,
Et pour quatre je ne me rétracte pas [2],

[1] Ces quatre lignes peuvent être considérées comme une espèce de texte que le prophète se propose de commenter dans ce premier discours. Les paroles en sont empruntées en partie à Joël (IV,16), et 'Amos, en rattachant ainsi sa prophétie à celle de son devancier, a évidemment en vue de rappeler celle-ci et de la confirmer, précisément parce qu'elle n'était point encore accomplie. Joël avait annoncé un jugement suprême contre les païens ; c'est cette menace qui est reproduite ici, dans une forme plus étudiée et plus artificielle et avec des détails beaucoup plus pittoresques. A l'approche du Seigneur courroucé, la nature est saisie de terreur.

[2] Le premier peuple païen auquel l'arrêt divin est annoncé, ce sont les Syriens qui, à l'époque d'Amos, étaient les voisins les plus puissants et les plus redoutables d'Israël. Damas était leur capitale. Les nombres *trois* et *quatre* ne doivent pas être pris à la lettre ; ils se reproduisent uniformément dans chaque strophe et nulle part il n'est fait une énumération de crimes qui justifierait l'un ou l'autre chiffre. Les règles du parallélisme poétique exigeaient d'ailleurs des combinaisons de ce genre, par ex. 6 et 7 (Job V, 19) ; 7 et 8 (Mich. V, 4) ; 9 et 10 (Sir. XXV, 7). Comp. aussi Prov. XXX, 18 suiv. Au fond, il y a l'idée d'une pluralité non déterminée. — Jéhova déclare ne pas vouloir *rétracter* (litt. : faire revenir) ce qu'il avait fait annoncer autrefois.

Pour ce qu'ils ont déchiré G'ile'ad avec des herses de fer[3].
Mais je lancerai le feu sur la maison de Ḥazaël,
Pour qu'il dévore les palais de Ben-Hadad[4],
Et je briserai les verroux de Damas,
J'exterminerai les habitants de la vallée des idoles,
Et l'homme au sceptre de sa maison de plaisance[5];
Et le peuple d'Aram émigrera vers Qîr[6]!
L'Éternel l'a dit.

•

Ainsi dit l'Éternel :
Pour trois crimes de 'Azzah[7]
Et pour quatre je ne me rétracte pas,

[3] Nous voyons ici une simple figure de rhétorique. Le pays de G'ile'ad, situé à l'orient du Jourdain, avait de tout temps été le plus exposé aux incursions des voisins. Proprement le texte ne parle pas de *herses*, mais d'un instrument encore aujourd'hui usité en Orient pour battre le blé, ou plutôt pour hacher la paille en même temps qu'on égrène les épis. C'est une espèce de traîneau, une grosse planche armée de pointes sur la surface inférieure, qu'on fait passer sur l'aire jonchée d'épis (És. XXVIII, 27; XLI, 15). D'autres prennent la phrase à la lettre et prétendent que les Syriens ont fait cruellement périr les Israélites au moyen de telles machines, comp. 2 Sam. XII, 31.

[4] Ḥazaël et Ben-Hadad son fils étaient les rois de Damas qui avaient immédiatement précédé l'époque d'Amos. 2 Rois X, 32; XIII, 3.

[5] Outre Damas, dont les fortifications ne sauraient résister à la puissance de Jéhova, celui-ci menace encore deux autres localités fameuses dans le même pays : Bêṭ-'Eden, que nous avons traduit à la lettre par *maison de plaisance*, et qui était probablement une résidence royale, dont les voyageurs modernes croient avoir retrouvé les traces dans le Liban; du moins le nom d'Eden est resté attaché à un endroit situé à quelque distance au nord de Baalbek. Ce dernier nom, comme on sait, est celui d'une ville dont les ruines font encore aujourd'hui l'admiration des touristes, et qui était située dans la vallée comprise entre les deux chaînes parallèles du Liban. Le nom de Baalbek, dans sa forme primitive et non tronquée, signifiait le *Seigneur de la Vallée* et était sans doute un surnom du dieu Soleil dont le temple était l'édifice principal dans la ville et est encore aujourd'hui remarqué parmi les ruines. C'est probablement par dérision qu'Amos appelle cette contrée la Vallée aux idoles, en remplaçant le nom de Baal par une dénomination injurieuse.

[6] Qîr est nommé plus bas (IX, 7) comme le pays d'où les Syriens seraient venus originairement pour s'établir à Damas. Amos veut donc dire, par une tournure ironique, qu'ils s'en retourneront à l'endroit d'où ils étaient venus. Il s'agit probablement de quelque pays septentrional.

[7] 'Azzah, vulgairement appelée Gaza dans nos bibles, était la principale ville des Philistins, du second peuple dont l'inimitié héréditaire contre Israël est bien connue des lecteurs de l'Écriture. Avec As'dod, 'Eqrôn, As'qlon et Gaṭ, elle formait les cinq districts ou principautés de la Philistie. Le reproche adressé aux

Pour ce qu'ils ont déporté des captifs en nombre,
Afin de les livrer à Édom !
Mais je lancerai le feu dans les murs de 'Azzah,
Pour qu'il dévore ses palais;
Et j'exterminerai les habitants d'As'dôd,
Et l'homme au sceptre d'As'qlôn,
Et je tournerai ma main contre 'Eqrôn,
Pour que le reste des Philistins périsse !
Le Seigneur Dieu l'a dit.

•

Ainsi dit l'Éternel :
Pour trois crimes de Tyr,
Et pour quatre je ne me rétracte pas,
Pour ce qu'ils ont livré à Édom des captifs en nombre,
Sans se souvenir de l'alliance fraternelle[8] !
Mais je lancerai le feu dans les murs de Tyr,
Pour qu'il dévore ses palais !

•

Ainsi dit l'Éternel :
Pour trois crimes d'Édom,
Et pour quatre je ne me rétracte pas,
Pour ce qu'avec l'épée il a poursuivi son frère[9]
Sans trève ni pitié[10],
Le déchirant sans cesse de sa colère,
Et lui gardant une haine perpétuelle !
Mais je lancerai le feu contre Têman,
Pour qu'il dévore les palais de Boçrah !

•

Philistins n'est que le pâle résumé de ce que Joël (IV, 1-8) avait dit sur le même sujet. On voit ici de nouveau que le commerce des esclaves se faisait sur une grande échelle, surtout aussi dans la direction du midi, de manière que les Édomites n'étaient que les intermédiaires entre les Philistins et les Arabes méridionaux.

[8] Les Phéniciens aussi étaient de grands marchands d'esclaves. Eux du moins auraient dû s'abstenir d'en user ainsi envers les Israélites, avec lesquels ils n'avaient jamais été en guerre. Au contraire, depuis l'époque de David, des alliances politiques et commerciales avaient rapproché les deux peuples. 2 Sam. V, 11; 1 Rois V, 1; IX, 13, etc.

[9] Édom et Jacob étaient frères d'après les traditions généalogiques de la Genèse. Malgré cela, les deux peuples étaient presque continuellement en guerre. Têman et Boçrah sont des villes édomites.

[10] Litt.: Il a tué sa pitié, c'est-à-dire étouffé tout sentiment fraternel.

Ainsi dit l'Éternel :
Pour trois crimes de ceux de 'Ammôn,
Et pour quatre je ne me rétracte pas,
Pour ce qu'ils ont éventré les femmes enceintes de G'ile'ad,
Afin d'étendre leurs frontières[11] !
Mais j'allumerai un feu dans les murs de Rabbah,[12]
Pour qu'il dévore ses palais,
Au cri d'alarme, au jour de la bataille,
Au milieu de la tempête, au jour de l'ouragan[13] !
Leur roi s'en ira captif,
Lui et ses capitaines tous ensemble !
L'Éternel l'a dit.

•

Ainsi dit l'Éternel :
Pour trois crimes de Moab,
Et pour quatre je ne me rétracte pas,
Pour ce qu'il a brûlé et calciné
Les ossements du roi d'Édom[14] !
Mais je lancerai le feu contre Moab,
Pour qu'il dévore les palais de Qeriyot ;
Et Moab périra dans le tumulte,
Au cri d'alarme, au son de la trompette,
Et j'exterminerai le chef de son milieu,
Avec lui j'égorgerai tous ses capitaines !
L'Éternel l'a dit.

•

[11] Le fait spécial auquel il est fait allusion ici, nous est inconnu. Cependant les guerres de voisinage entre les 'Ammonites et les Israélites d'au-delà du Jourdain étaient anciennes et fréquentes. Voyez l'histoire de Jephthé et de David. La coutume barbare dont parle le texte est aussi mentionnée ailleurs. Os. XIV, 1. 2 Rois VIII, 12.

[12] Rabbah, c'est-à-dire *la grande,* nom de la principale ville des 'Ammonites.

[13] Les armes d'Israël et les éléments suscités par Dieu s'uniront pour la ruine de l'ennemi. — Au lieu de *leur roi,* on pourrait être tenté de lire *Mêlkom* (le Dieu des 'Ammonites). Comp. Jér. XLIX, 1. Cependant le parallélisme avec II, 3 semble s'y opposer.

[14] Allusion à un fait inconnu et d'autant plus difficile à expliquer que le crime aurait été commis contre un peuple que le prophète vient de maudire lui-même. On n'apprend pas, d'ailleurs, s'il s'agit d'un supplice ou d'une profanation de tombeau, bien que cette dernière interprétation soit la plus naturelle.

Ainsi dit l'Éternel :
Pour trois crimes de Juda[15],
Et pour quatre je ne me rétracte pas,
Pour ce qu'ils ont méprisé la loi de l'Éternel
Et désobéi à ses commandements,
Se laissant égarer par leurs faux dieux
Que leurs pères déjà avaient suivis.
Mais je lancerai le feu contre Juda,
Pour qu'il dévore les palais de Jérusalem.

Ainsi dit l'Éternel :
Pour trois crimes d'Israël[16],
Et pour quatre je ne me rétracte pas,
Pour ce qu'ils vendent le juste à prix d'argent,
Et le pauvre pour une paire de sandales[17];
Ils convoitent la poussière sur la tête des malheureux[18],
Et empêchent le chemin des indigents d'aboutir[19].
Le fils et le père courent après la fille,
Pour profaner mon saint nom[20].

[15] On remarquera que pour le prophète Amos, dont les discours sont adressés essentiellement aux Éphraïmites, Juda compte parmi les peuples étrangers, dans la série desquels il occupe la septième et dernière place. Cependant les reproches qui sont adressés à Juda diffèrent de ceux formulés antérieurement et sont puisés dans des considérations théocratiques.

[16] Le royaume des dix tribus ou d'Éphraïm. Les reproches sont principalement relatifs à des transgressions de la loi morale, injustices commises envers les faibles et débauches de tout genre. Cette dernière partie du discours se fait immédiatement reconnaître comme la principale, celle à laquelle le prophète en voulait venir dès l'abord, en ce qu'elle s'étend le plus sur les crimes du peuple et les menaces de Dieu.

[17] Il s'agit d'un côté de procès injustes, dans lesquels le riche corrompt le juge pour faire condamner l'innocent, de l'autre, de la cruauté d'un créancier qui, pour une dette minime, fait décréter la prise de corps contre un malheureux.

[18] Cette phrase est très-obscure. On y veut voir les efforts des riches pour ruiner (jeter dans la poussière) les faibles ; mais on reste plus fidèle au texte en y voyant cette hyperbole : ils cherchent à dépouiller les faibles au point de leur envier jusqu'à la poignée de poussière qu'ils jettent sur leur tête pour exprimer leur profonde tristesse.

[19] Litt. : Ils font dévier le chemin. Il est question probablement de procès, dans lesquels on fait *fléchir* le droit.

[20] On suppose gratuitement que le prophète veut dire après la *même* fille. Cela n'est pas indiqué dans le texte ; tout aussi peu il est question d'une prostitution religieuse, telle qu'elle se rattachait quelquefois aux cultes cananéens. La profanation, la violation de la sainteté de Dieu est assez patente là où tous, vieux et jeunes, se livrent à la débauche.

Sur des vêtements engagés ils s'étendent,
A côté de chaque autel,
Et boivent le vin saisi,
Dans la maison de leur Dieu[21]!

•

Et moi[22], j'ai exterminé devant eux l'Émorite,
Dont la taille égalait celle des cèdres,
Et la force celle des chênes[23];
Je l'ai exterminé avec fruits et racines,
Depuis le haut jusques en bas[24]!
Et moi, je vous ai ramenés du pays d'Égypte,
Je vous ai fait traverser le désert, quarante ans,
Pour vous donner en propriété le pays de l'Émorite!
J'ai suscité des prophètes d'entre vos fils,
Des nazirs[25] d'entre vos jeunes gens;
N'en est-il pas ainsi, race d'Israël? dit l'Éternel.
Et vous avez fait boire du vin aux nazirs,
Et aux prophètes vous avez commandé:
Ne prophétisez pas[26]!

•

[21] Le reproche formulé ici porte à la fois sur plusieurs faits: il y a d'abord qu'on ruine les pauvres par l'usure, le prêt sur gâge, qui va jusqu'à leur enlever leurs manteaux qui devraient leur servir de couverture pour la nuit (Deut. XXIV, 12 suiv.); en second lieu, il est question de saisies opérées probablement sur des débiteurs; puis les objets saisis (le vin) servent à des festins et réjouissances, où l'on s'assied encore sur ces mêmes vêtements enlevés; de plus, il est insinué que ces procédés s'allient avec des fêtes religieuses, et qu'ils s'étalent impudemment jusque dans les lieux saints. Enfin il est très-vraisemblable que le prophète a voulu en même temps signaler l'adoration des faux dieux, quoique ce ne soit pas dit très-formellement.

[22] Tous ces méfaits sont d'autant plus odieux et inexcusables que Jéhova a tant fait pour ce peuple.

[23] Le prophète a sans doute en vue les traditions relatives à ces géants dont il est question en quelques endroits des livres historiques, ou bien encore des souvenirs tels que ceux qui sont reproduits Nomb. XIII, 33 s.

[24] Il n'est pas rare que les poëtes comparent les hommes à des arbres.

[25] Des hommes qui faisaient des vœux d'abstinence, temporaire ou perpétuelle. des hommes saints ou consacrés.

[26] Non contents de vos propres transgressions, vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour empêcher les autres de faire leur devoir.

Voyez, je ferai chanceler[27] le sol sous vos pieds
Comme chancelle le chariot rempli de gerbes :
Le plus agile n'échappera pas par la fuite,
La force manquera au plus fort,
Le plus brave ne sauvera pas sa vie,
L'archer ne restera pas en place,
Le coureur n'échappera pas,
Le cavalier sur son cheval ne sauvera pas sa vie,
Le plus courageux d'entre les guerriers
S'enfuira tout nu dans ce jour-là !
L'Éternel l'a dit.

II.

Écoutez cette parole, que l'Éternel vous adresse, fils d'Israël, à toute la race[1] que j'ai fait sortir de la terre d'Égypte! Il dit :

C'est vous seuls que je connais
De toutes les races de la terre ;
C'est pour cela que je vous demanderai compte[2]
De toutes vos transgressions.
Est-ce que deux marchent ensemble
Sans s'être accordés[3]?

[27] Traduction purement conjecturale, le texte reçu ne donnant aucun sens plausible. A la lettre, ce serait : je suis pressé sous vous, comme un chariot, etc. Cela doit dire : vous m'êtes à charge. Mais on voit qu'il s'agit d'une menace, d'un châtiment positif dont la conséquence sera la déroute, ou plutôt la débandade peinte dans les dernières lignes. Le titre du livre, qui parle d'un tremblement de terre, a suggéré la traduction que nous avons adoptée faute de mieux, et surtout sans prétendre la maintenir contre quelque autre moins hasardée. Mais, en aucun cas, nous n'admettrions la version vulgaire : Je foulerai votre lieu comme un chariot foule.

[1] Malgré cela, il ne sera question que de la portion du peuple qui formait le royaume des dix tribus. La transition brusque de la troisième personne à la première n'a rien d'insolite dans le style prophétique.

[2] Litt. : je visiterai sur vous vos transgressions.

[3] Cette question et toutes les suivantes ne peuvent avoir qu'une portée symbolique ou figurée. Toutes elles expriment l'idée que rien ne se fait sans cause ; le voyage en commun suppose un accord préalable, les rugissements du lion sont un signe certain qu'il a fait une chasse heureuse, l'oiseau n'est pris au piége qu'autant que le lacet a été préparé, etc. Il faudra appliquer cela aux menaces qui font le sujet principal du discours. Les punitions annoncées ont nécessairement leur cause ; cette cause, ce sont les péchés du peuple.

Le lion rugit-il dans la forêt
Sans qu'il ait sa proie?
Le jeune lion fait-il entendre sa voix de sa tanière,
A moins qu'il n'ait fait une capture?
L'oiseau tombe-t-il dans le piége à terre,
S'il n'y a pas de lacet tendu?
La trappe vient-elle à sauter,
A moins qu'elle n'ait pris quelque chose?

Ou bien sonne-t-on de la trompette en ville,
Sans que le peuple accoure en tremblant?
Y a-t-il une calamité en ville,
Dont l'Éternel ne soit pas l'auteur?
Mais le Seigneur l'Éternel ne fait rien
Sans révéler son secret aux prophètes, ses serviteurs.
Quand le lion rugit, qui n'aurait peur?
Quand l'Éternel, le Seigneur, parle, qui ne prophétiserait [4]?

Faites-le savoir dans les palais d'As'dod,
Et dans les palais du pays d'Égypte [5],
Dites: Rassemblez-vous sur les montagnes de S'omerôn
Et voyez-y les grands désordres,
Et les oppressions dans son sein!
Ils ne savent pas faire ce qui est juste, dit l'Éternel,
Ils entassent crimes et forfaits dans leurs palais.
C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel:
Angoisse tout à l'entour du pays!
On t'ôtera ta puissance,
Et tes palais seront pillés!

Ainsi dit l'Éternel:
Comme le pâtre sauve de la gueule du lion

[4] Par la forme, cette nouvelle série de questions se rattache à la précédente Mais au fond elle appartient à un autre ordre d'idées. Le prophète aborde son sujet plus directement. Il a la mission d'annoncer à Israël des châtiments divins, il est initié aux secrets desseins de Jéhova, pour les proclamer à haute voix; comment résisterait-il à une si terrible injonction? Il faut donc qu'il parle. Mais sa parole sera le signal d'une terreur universelle. Alors que le prophète lui-même tremble devant l'Éternel, comme le voyageur devant le lion, le peuple sera effrayé de ce qu'il va entendre, comme on l'est au son de la trompette d'alarme.

[5] Les peuples païens sont convoqués par ordre de l'Éternel, qui leur enjoint de se rassembler sur les montagnes voisines de Samarie, pour voir de là, dans la capitale du pays, et les crimes qui s'y commettent et le châtiment qui leur est réservé.

Deux jambes ou le bout d'une oreille[6],
Ainsi seront sauvés les fils d'Israël
Qui sont assis à S'omerôn dans les coins du divan,
Sur des coussins de damas.

Écoutez[7] et soyez mes témoins contre la maison de Jacob,
Dit le Seigneur, l'Éternel, le dieu des astres.
Le jour où je demanderai compte à Israël de ses péchés,
Je regarderai aussi aux autels de Bêṭ-El[8],
Et les cornes de l'autel seront brisées
Et tomberont à terre.
Et je renverserai le palais d'hiver sur le palais d'été[9],
Les salles d'ivoire[10] seront détruites,
Et c'en sera fait de beaucoup de maisons!
L'Éternel l'a dit.

III.

Écoutez cette parole, génisses de Bas'an,
Qui êtes là sur la montagne de S'omerôn[1],
Qui opprimez les petits
Et écrasez les pauvres,

[6] Un faible reste du mouton enlevé par le ravisseur — un faible reste de ce peuple plongé dans une coupable mollesse.

[7] Le discours revient aux peuples païens censés assemblés près de Samarie.

[8] Bêṭ-El était l'un des principaux siéges du culte national du royaume d'Éphraïm (1 Rois XIII). Jéhova y était adoré sous la figure symbolique d'un taureau, et probablement il s'y était introduit aussi des cultes étrangers. Les cornes de l'aute sont les angles saillants supérieurs, les quatre coins; la destruction d'un autel de pierre commençait naturellement par la mutilation de ces coins.

[9] On voit par Jér. XXXVI, 22, que les rois de Juda avaient aussi diverses résidences selon les saisons. Ici, il pourrait même être question de maisons de particuliers. Du reste, le texte original ne demande pas impérieusement qu'on songe à des palais, ce pourraient être tout simplement des appartements divers dans une même habitation.

[10] C'est-à-dire, sans doute, avec des lambris ou des meubles incrustés d'ivoire. 1 Rois XXII, 39. Psaume XLV, 9.

[1] Les beaux pâturages alpestres de Bas'an, à l'est du lac de Génézaret, sont souvent mentionnés dans l'Ancien Testament. Les génisses de Basan sont donc plus particulièrement grasses, bien nourries et indociles, et servent ici au prophète de symbole ou d'image pour les femmes de Samarie. La comparaison, bien qu'elle ne soit plus de notre goût, doit d'autant moins nous étonner qu'Amos était pâtre lui-même.

Qui dites à vos maîtres :
Apportez, que nous fassions bonne chère[2] !
Le Seigneur, l'Éternel, jure par sa sainteté :
Voyez, il va venir des jours sur vous,
Où l'on vous enlèvera avec des hameçons,
Et vos enfants avec des harpons de pêcheur[3],
Et par les brêches vous sortirez,
Chacune droit devant elle[4],
Et vous serez chassées vers le Hermôn[5] !
L'Éternel l'a dit.

Allez à Bêt-El et péchez !
A G'ilgal, et péchez davantage[6] !
Apportez chaque matin vos sacrifices,
Tous les trois jours vos dîmes ;
Encensez vos offrandes faites avec du levain,
Proclamez vos dons volontaires, faites-les annoncer :
Car c'est là ce que vous aimez, fils d'Israël !
Dit le Seigneur, l'Éternel.

Et moi aussi[7] je vous ai donné
Des dents bien propres dans toutes vos villes[8],

[2] Les injustices et les exactions commises aux dépens des classes pauvres tombaient sans doute à la charge des hommes, puissants et riches ; mais le prophète insinue que le luxe et le goût des plaisirs chez les femmes en était une cause indirecte, en ce qu'elles demandaient à leurs maîtres (maris) de le satisfaire.

[3] Autre image, absolument étrangère à la précédente. Les femmes de Samarie sont menacées de captivité et de déportation, et ne pourront pas plus se défendre que des poissons qu'on prend avec l'hameçon.

[4] Quand la ville de Samarie sera prise d'assaut, elles seront emmenées par les brêches, seules issues alors ouvertes, sans plus oser ou pouvoir se retourner.

[5] Traduction purement conjecturale. Le Hermôn ou Antiliban formait la frontière septentrionale du royaume d'Israël ; il s'agit donc d'une déportation en pays ennemi. Le texte imprimé n'offre pas de sens plausible.

[6] Voyez la note sur chap. III, 14. On remarquera que le prophète ne reproche pas aux Israélites d'être avares de dons et d'offrandes ; au contraire, ils en apportaient plus souvent qu'il ne l'aurait fallu, mais Dieu les rejette, même dans le cas qu'elles lui auraient été destinées à lui-même, parce qu'elles n'empêchaient pas les péchés nommés plus haut, qu'on en faisait grand bruit, et qu'on n'y observait pas les rites sacrés. Car le levain ne devait pas être mêlé aux pains déposés sur l'autel (Lév. II, 11).

[7] Ici commence une récapitulation de tous les châtiments déjà précédemment infligés à Israël pour l'amener à la repentance, mais qui n'ont point produit d'effet. *Moi aussi* je vous ai donné, en revanche.

[8] Des *dents propres*, locution ironique pour dire : rien à manger.

La disette dans toutes vos demeures :
Mais vous n'êtes pas revenus à moi !
Dit l'Éternel.

Et moi aussi je vous ai refusé
La pluie trois mois avant la moisson[9].
J'ai fait pleuvoir sur une ville
Et n'ai point fait pleuvoir sur l'autre[10] ;
Tel champ a été arrosé par la pluie,
Tel autre non arrosé resta stérile,
Et de deux, trois endroits on venait à une même place,
Pour boire de l'eau sans trouver à se désaltérer :
Mais vous n'êtes pas revenus à moi !
Dit l'Éternel.

Je vous ai frappés de charbon et de rouille[11] ;
Vos jardins en masse, et vos vignes,
Vos figuiers et vos oliviers,
La sauterelle les a dévastés :
Mais vous n'êtes pas revenus à moi !
Dit l'Éternel.

J'ai envoyé parmi vous la peste,
Pareille à celle de l'Égypte[12] ;
J'ai égorgé vos jeunes gens avec l'épée,
Tandis que vos chevaux étaient emmenés comme butin,
Et j'ai fait monter à vos nez
L'infection qui remplissait vos camps[13] :
Mais vous n'êtes pas revenus à moi !
Dit l'Éternel.

J'ai fait parmi vous des ruines
Comme Dieu les fit de Sedom et de 'Amorah[14] ;

9 En Palestine, les dernières pluies, à peu près indispensables pour la prospérité des blés, tombent à la fin de février ou en mars. La moisson commence vers la fin d'avril ou au mois de mai.

10 La sécheresse, quoique seulement partielle, n'en était pas moins funeste.

11 Maladies du blé.

12 L'Égypte avait déjà dans l'antiquité la réputation d'être un foyer d'épidémies de la pire espèce.

13 Enfin la guerre, avec toutes ses horreurs, a achevé votre ruine. Le carnage était tel que les cadavres restés sans sépulture infectaient l'air.

14 Sodome et Gomorrhe, proverbialement employées comme exemples d'une ruine totale. En écrivant ici le nom de Dieu, le prophète n'a pas précisément oublié que c'est Jéhova lui-même qui parle ; la substitution du nom au pronom est fréquente en hébreu.

Vous étiez comme un tison retiré du feu[15] :
Mais vous n'êtes pas revenus à moi !
Dit l'Éternel.

C'est pourquoi, ô Israël, je te ferai ainsi[16] ;
Et puisque je veux te faire ainsi,
Mets-toi là en face de ton Dieu, Israël[17] !
Car, vois-tu, c'est lui qui a formé les montagnes,
Et créé le vent,
Qui révèle à l'homme quelle est sa pensée,
Qui change l'aurore en ténèbres,
Et qui marche sur les hauteurs de la terre[18] !
Son nom est l'Éternel, le Dieu des astres.

IV.

Écoutez cette parole,
La complainte que je chante sur vous[1],
O maison d'Israël !
« Elle est tombée pour ne plus se relever,
La vierge d'Israël[2] ;
Elle est étendue à terre,
Et personne ne la relève ! »
Car ainsi dit le Seigneur, l'Éternel :
La ville qui fait marcher mille hommes[3],

15 A moitié brûlé et détruit. — Il est naturel de supposer que toutes ces calamités étaient survenues pendant l'existence de la génération contemporaine, bien que l'histoire n'en ait pas autrement conservé le souvenir.

16 Ou bien cela veut dire : je t'affligerai encore une fois de ces mêmes calamités ; ou bien c'est une réticence rhétorique, une menace générale sans explication détaillée.

17 Comme le coupable en face de son juge pour entendre son arrêt.

18 En deux mots : il est le créateur tout-puissant, le révélateur qui sait tout, et dont la présence est annoncée par les phénomènes journaliers comme par l'orage qui passe sur les cimes des montagnes.

1 La ruine dont le prophète a déjà menacé Israël est si certaine, qu'il chante déjà la *complainte*, une élégie, comme on a coutume de faire pour les morts ; aussi les verbes de cette complainte sont-ils mis exprès au prétérit.

2 Personnification du peuple ou du royaume, exigée par l'allégorie d'un mort sur lequel on chante la complainte. Les peuples et les villes sont toujours représentés comme des femmes.

3 La menace est répétée sans figure et dans le style prophétique ordinaire, mais avec une importante modification. Il ne s'agit plus d'une ruine totale et absolue ; un dixième du peuple survivra à la catastrophe ; le châtiment sera toujours encore assez terrible. Litt. : la ville qui marche (à la guerre) avec mille hommes, en aura cent de reste, les neuf cents autres périront.

En gardera cent,
Et celle qui en fait marcher cent,
En gardera dix pour la maison d'Israël.

*

Car voici ce que dit l'Éternel
A la maison d'Israël[4] :
« Cherchez-moi et vous vivrez !
Ne recherchez pas Bêṭ-El,
Et n'allez pas à G'ilgal,
Et ne vous rendez pas à Beër-S'éba'[5] !
Car G'ilgal va aller en exil,
Et Bêṭ-El, ç'en sera fait d'elle[6] !
Cherchez l'Éternel et vous vivrez,
De peur qu'il ne saisisse la maison de Joseph[7]
Comme un feu qui la dévore,
Sans que Bêṭ-El ait personne pour éteindre !

* * *

Ils changent le droit en poison[8],
Et foulent aux pieds la justice[9]....

[4] En apparence, il n'y a pas de suite logique dans ce discours, puisque l'exhortation suit l'annonce d'un châtiment inévitable. Mais il ne faut pas perdre de vue que cette exhortation, loin d'être la première, n'est guère reproduite ici que pour constater qu'elle a toujours été vaine. Aussi le prophète va-t-il la faire suivre du tableau des péchés qui subsistent toujours et qui appellent l'animadversion de Dieu.

[5] Trois endroits où se faisait un culte profane et idolâtre (voyez ch. IV, 4). Beër-S'éba' faisait partie du royaume de Juda et était fort loin des frontières d'Éphraïm. On faisait donc des pèlerinages lointains dans un but repréhensible.

[6] Il est à peu près impossible d'exprimer en français les jeux de mots ou assonnances qui se trouvent fréquemment chez les prophètes hébreux. Aussi bien, dans la plupart des cas, nous sembleraient-ils être de mauvais goût. L'auteur veut dire ici que les dieux révérés dans ces endroits sont à tort invoqués par les Israélites ; ils ne peuvent pas même protéger leurs sanctuaires. *Al*ler en ex*il*, se rend en hébreu par les syllabes *galô yigl*eh, qui imitent les sons de G'ilgal; pour Bêṭ-El, le jeu de mots, tout à fait intraduisible, est plus spirituel. Le nom signifiant *maison de Dieu*, l'auteur dit : elle deviendra *Awen*, ce qui veut dire à la fois *néant* et *idole* (comp. Os. IV, 15). Notre traduction a dû se contenter d'une simple assonnance.

[7] Le royaume d'Éphraïm (Éphraïm étant nommé, dans la généalogie des tribus, le fils de Joseph).

[8] Dans l'original, il y a l'*absinthe*, comme symbole de ce qu'il y a de plus amer. En allemand aussi, l'amertume sert à qualifier à la fois le poison et l'injustice.

[9] Litt. : ils jettent la justice par terre. Ce qui suit ne paraît pas d'abord se rattacher aux phrases que nous venons de lire et qui sont destinées à peindre la

Celui qui a créé les Pléïades et l'Orion,
Qui fait succéder l'aurore à la nuit profonde,
Et voile le jour de ténèbres,
Qui appelle les eaux de l'océan
Et les déverse sur la surface de la terre [10]
— L'Éternel est son nom ! —
C'est lui qui fait éclater la ruine sur le puissant,
Pour qu'elle vienne fondre sur la citadelle [11] !
Et ils haïssent à la porte celui qui les réprimande,
Et détestent celui qui plaide pour le droit [12] !

Ainsi donc [13], puisque vous maltraitez le pauvre,
Et que vous lui prenez sa charge de blé [14],
Vous aurez bâti des maisons de pierres de taille,
Mais vous n'y demeurerez point ;
Vous aurez planté de belles vignes,
Mais vous n'en boirez pas le vin !
Car je sais que vos crimes sont nombreux,
Et vos péchés accumulés,

dépravation des Israélites, si bien qu'on a proposé d'intervertir l'ordre des versets, de manière que le 8e et le 9e, qui exaltent la grandeur de Dieu, se joindraient à la strophe précédente, tandis que le 7e irait se lier au 10e. Pour ne pas changer arbitrairement le texte, nous essayons d'une construction nouvelle qui intercale ici une menace.

10 Peut-être est-il fait allusion au déluge ; en tout cas, les épithètes réunies ici doivent exalter la puissance de Dieu et faire comprendre qu'il saura aussi punir s'il le veut.

11 Rien ne résiste à la puissance divine, quand elle s'arme de ses foudres : ni homme, ni château ne saurait la braver.

12 On peut admettre que le prophète songe ici à lui-même, en ce que son ministère, déjà pénible en soi, ne lui rapporte de la part des hommes que haine et répulsion. Cependant plus généralement on suppose que c'est une nouvelle dénonciation des injustices commises par les puissants contre les faibles. Alors, au lieu de *réprimander*, on traduit *prouver* (le droit). En tout cas, la *porte* est la place publique, et le distique entier fait antithèse à la menace qui précède.

13 Le prophète revient à l'annonce du châtiment.

14 Cette phrase est bien vague, et il n'est pas clair si l'auteur veut représenter une *charge de blé*, c'est-à-dire une quantité comparativement petite, comme tout ce que le pauvre possède, de sorte que l'exaction est d'autant plus odieuse ; ou s'il entend parler de cadeaux que le juge inique extorquerait au malheureux plaideur qui défend une cause juste. En tout cas, il s'agit d'un revenu illégitime, au moyen duquel on s'enrichit. Cette richesse mal acquise est indiquée par les belles maisons, etc. ; mais, est-il ajouté, elle ne profitera pas à celui qui prétend en jouir.

Oppresseurs du juste, qui acceptez une rançon [15]
Pour faire fléchir à la porte le droit des pauvres !
Aussi le prudent se tait-il dans ce temps-ci,
Car c'est un temps de malheur [16].

•

Recherchez le bien et non le mal,
Pour que vous conserviez la vie [17],
Et qu'ainsi l'Éternel, le dieu des astres,
Soit avec vous, comme vous le dites [18].
Haïssez le mal et aimez le bien,
Et maintenez le droit à la porte;
Peut-être l'Éternel, le dieu des astres,
Fera-t-il grâce au reste de Joseph !

•

C'est pourquoi [19] voici ce que dit l'Éternel,
Le Dieu des astres, le Seigneur :
Dans toutes les places il y aura lamentation,
Dans toutes rues on criera hélas !
On convoquera les campagnards pour prendre part au deuil,
On commandera des lamentations aux pleureurs de profession,

[15] La *rançon* est toujours une amende par laquelle on rachète un châtiment plus sévère, soit la captivité, soit la mort. Il faut donc ici songer à des cas de crimes commis par des hommes riches et puissants, auxquels le juge inflige, pour toute punition, une légère indemnité à payer à la victime. Pour la *porte*, ou la place où se traitaient les affaires, voyez note 12.

[16] On a pris ce distique pour des paroles mises dans la bouche des gens du monde qui auraient conseillé au prophète de se taire; ou bien encore pour une réflexion que le prophète lui-même aurait faite sur sa propre mission. Il sera plus simple d'y voir une nouvelle accusation: Amos veut dire, que ceux-là même qui ne se rendent pas coupables de ces méfaits, n'osent pas élever la voix pour les châtier.

[17] Le prophète interrompt un moment le cours de ses menaces, pour en revenir aux exhortations, auxquelles viennent se joindre naturellement des promesses conditionnelles. Mais il est si bien pénétré de l'inutilité de sa prédication morale, que ce discours, comme les autres, va se terminer par le tableau des malheurs de la nation.

[18] *Comme vous le dites* : le peuple ne voulait pas croire aux menaces du prophète ; il se croyait en règle avec son Dieu, parce qu'il ne négligeait pas les rites sacrés : « Qu'est-ce qu'il veut de plus ? »

[19] Parce que, de fait, les exhortations sont vaines.

Tous les vignobles retentiront de complaintes [20],
Quand je passerai au milieu de vous !
L'Éternel l'a dit.

V.

Malheur à qui désire voir le jour de l'Éternel !
Que vous serait-il à vous, le jour de l'Éternel ?
Il sera ténèbres et non lumière [1] !
Comme si quelqu'un, en fuyant le lion,
Se trouvait en face de l'ours,
Ou que, rentré chez lui,
Et posant la main sur le mur,
Un serpent le mordît [2],
Ainsi le jour de l'Éternel est ténèbres et non lumière,
Obscurité et non clarté.

Je hais, je dédaigne vos fêtes ;
Je ne goûte point vos assemblées [3].
Oui, quand vous m'immolez des holocaustes,
Je ne prends pas plaisir à vos offrandes,
Je ne regarde pas à votre tribut de veaux gras !

20 Toutes les expressions employées dans cette strophe appartiennent à la description d'un deuil, tel qu'il se faisait pour les enterrements. On connaît l'usage des anciens de mettre dans un cortége funèbre des gens payés pour faire des démonstrations de tristesse. Comme la calamité annoncée frappera de préférence les citadins, la mention des campagnards et des vignobles sert à peindre la grandeur de la catastrophe.

1 Le jour de l'Éternel, le grand jour du jugement et de la compensation, était promis généralement par les prophètes. Joël surtout, auquel Amos se rattache fréquemment, en avait parlé, non sans offrir la perspective riante de la destruction des ennemis d'Israël. Le peuple, oubliant les conditions que Dieu y mettait, appelait donc ce jour de ses vœux ; Amos veut lui faire comprendre qu'avant l'époque du bonheur doit venir celle de la purification, le grand triage des bons et des méchants.

2 Pour les pécheurs, le jour du Seigneur est le jour d'un châtiment inévitable. Il n'y aura que terreurs et ruines, et d'issue nulle part. Ce qui est dit du lion, de l'ours et du serpent, correspond au proverbe latin : *tomber de Charybde en Scylla*, ou au proverbe allemand : *sortir de la pluie pour se trouver sous la gouttière*.

3 Plus d'une fois il avait été question du culte des faux dieux établi alors en Israël. Nous voyons ici que le culte national subsistait à côté de l'autre et que l'on croyait, en le pratiquant selon les formes traditionnelles, satisfaire à tous ses devoirs envers Jéhova (comp. Ésaïe I, 11 ss. Joël II, 13, etc.). Au lieu de *goûter*, il y a dans l'original *sentir* (par l'odorat), par allusion aux sacrifices et aux parfums brûlés.

Loin de moi le bruit de vos cantiques !
Que je n'entende pas le son de vos lyres !
Mais que le bon droit jaillisse comme de l'eau,
Et la justice comme un ruisseau qui ne tarit pas [4] !

•

M'avez-vous donc présenté sacrifices et offrandes
Au désert pendant quarante ans, maison d'Israël [5] ?

[4] Nous prenons ce dernier distique comme une antithèse relativement à ce qui précède. Dieu veut la justice et non des hommages vains et stériles. Une source limpide qui coule toujours est une image gracieuse des vertus agréables à Jéhova. D'autres ont cru qu'il s'agit ici d'une menace. Au lieu de droit et de justice, on a mis le jugement, l'arrêt, et l'eau débordante devenait un symbole du châtiment.

[5] Ce passage, v. 25, 26, est le plus difficile de tout le livre, et déjà les anciens ne le comprenaient plus, tandis que les modernes sont on ne peut plus divisés sur le sens. Probablement le texte est altéré ; la version grecque et la Vulgate représentent d'autres leçons que nos éditions hébraïques. Cependant il y a quelques éléments qui nous permettront d'en saisir la portée d'une manière générale. On fausse le sens et on s'éloigne du texte en traduisant : « *Est-ce donc à moi* que vous avez sacrifié ?... non, c'est aux faux dieux ! » La véritable antithèse que le prophète a en vue est celle qui résulte des lignes précédentes : Les sacrifices rituels ne sont pas la chose essentielle, mais la justice et la droiture ! Au désert aussi, dans le temps de Moïse, le culte rituel n'existait pas, comme on le pratique aujourd'hui, par la simple raison qu'un peuple nomade ne peut pas s'organiser comme un peuple sédentaire ayant son temple et ses autels. Il est de toute évidence qu'Amos, en écrivant ces lignes, n'avait pas sous les yeux un récit pareil à celui des trois livres moyens du Pentateuque, qui étaient aussi inconnus à Jérémie (VII, 22). — « Et pourtant, malgré cette absence de rites légaux, n'étais-je pas votre guide et protecteur ? N'est-ce pas tout autre chose que je vous demandais en retour de mes bienfaits ? » (Jér. VII, 23.) Jusqu'ici le sens paraît assez facile à saisir. Il n'en est pas de même du verset suivant. Il y est question d'un culte idolâtre et païen, dont les Israélites se sont rendus coupables. Le prophète veut-il parler de ses contemporains ? Dans cette supposition, on a proposé de traduire : « mais vous emporterez vos idoles et je vous chasserai au-delà de Damas. » Mais cela ne cadre point avec l'ensemble du discours, où l'on reproche, au contraire, aux Israélites leur culte de Jéhova comme étant purement de forme. Il faut donc traduire le verbe au prétérit, pour l'appliquer à une génération précédente, à celle-là précisément dont il vient d'être question. Au désert, dit Amos, à l'époque même où Jéhova vous donnait ses lois, vous adoriez les faux dieux. Ainsi le prophète constate, comme un souvenir historique (ce que les textes dits mosaïques ne mentionnent pas), que le culte national était autrefois le polythéisme et l'idolâtrie ; la législation du Sinaï avait donc pour but de faire connaître le vrai Dieu et sa sainte volonté, et ne s'occupait pas de détails rituels. Aussi le châtiment à venir frappera-t-il ceux qui désobéissent à la loi de justice, et ne sera-t-il pas épargné à ceux qui croient l'éloigner par des cérémonies.

Mais vous avez porté la tente de votre roi[6],
Et le reposoir de vos idoles,
L'étoile de votre Dieu que vous vous étiez fait....
Et je vous déporterai au-delà de Damas[7],
Dit l'Éternel, dont le nom est le dieu des astres.

VI.

Malheur à vous, qui vivez sans souci à Sion,
Qui restez en sécurité sur la montagne de S'omerôn,
Vous, nobles de la nation par excellence,
Vers lesquels afflue tout Israël[1] !
Passez à Kalneh et regardez,
Allez de là vers Ḥamaṭ la grande,
Descendez à Gaṭ chez les Philistins :
Y est-on mieux que dans ces royaumes-ci ?
Leur territoire est-il plus grand que le vôtre[2] ?
Vous qui prétendez reculer le jour du malheur,

[6] Traduction en partie conjecturale, mais s'attachant au texte. Le mot que nous traduisons par *tente* est autrement inconnu. Au lieu de *votre roi*, on peut supposer le nom propre du dieu, *Milcom* ou Moloch. Les figures de dieux étaient portées dans des litières voilées de rideaux. Pour *reposoir*, support, piédestal, tous les anciens mettent un nom propre de dieu : Kêwan, en égyptien Réphan, c'est-à-dire Saturne. On traduirait alors : « les tentes de Milcom et de Kêwan, vos images ; une étoile était votre Dieu, etc. » Une traduction analogue est représentée Actes VII, 43.

[7] Dans des régions dont Israël n'avait encore aucune connaissance à l'époque d'Amos. Cette menace finale se rattache à l'ensemble du discours et non à la dernière phrase, l'exil ne pouvant être la punition des crimes d'une autre génération.

[1] Allocution adressée aux grands des deux royaumes, qui jouissent du pouvoir et des richesses, et dont toute la nation recherche le patronage. Le prophète veut les réveiller de leur insouciance : ils se livrent aux plaisirs, et le jour de la catastrophe approche.

[2] Le sens de ces questions est assez obscur, parce que nous ne savons pas dans quel but le prophète cite les trois villes. Kalneh ou Ctésiphon était une grande ville assyrienne sur le Tigre ; Ḥamaṭ ou Épiphanie sur l'Oronte, une grande ville de la Syrie ; Gaṭ, une ville des Philistins. S'il était établi qu'à l'époque d'Amos ces villes avaient éprouvé des désastres, on pourrait traduire : « valez-vous mieux qu'elles ? vous aurez le même sort. » Mais la seconde question ne se prête pas à ce sens ; elle exige, au contraire, le sens que voici : *Ces royaumes-ci*, c'est-à-dire Israël et Juda, sont tout aussi riches et puissants que les autres, c'est donc de votre part une coupable ingratitude que de me désobéir, comme vous le faites !

Vous établissez tout près de vous le siége du crime[3] !
Vous vous couchez sur des lits d'ivoire,
Vous vous étendez mollement sur vos divans ;
Vous mangez les agneaux du troupeau
Et les veaux arrachés à l'étable[4].
Chantant comme des insensés au son de la lyre,
Ils croient manier la harpe de David[5] ;
Buvant le vin dans les amphores[6]
Et s'oignant d'huiles exquises,
Ils ne se chagrinent pas pour la ruine de Joseph !

Pour cela, tantôt ils s'en iront captifs
A la tête des autres déportés,
Et les clameurs de leurs festins[7] cesseront.
Le Seigneur, l'Éternel a juré par lui-même,
C'est l'Éternel, le dieu des astres qui le dit[8] :
Je déteste l'orgueil de Jacob,
Et ses palais[9], je les hais,
Et j'enfermerai la ville et tout ce qui s'y trouve[10].

[3] Il y a ici une antithèse entre les notions de *reculer* et de *rapprocher*. Jéhova fait annoncer le jour du jugement ; les grands, que cela regarde plus particulièrement, ne veulent pas en entendre parler et le croient d'autant plus éloigné qu'ils y songent moins ; en attendant, ils en accélèrent l'arrivée en rendant les iniquités et les violences permanentes parmi eux.

[4] Ce luxe et cette bonne chère de tous les jours sont d'autant plus blâmables que les moyens de se les procurer sont dus à l'injustice, comme le prophète a eu soin de le dire plus haut.

[5] Le sens n'est pas tout à fait sûr. D'autres traduisent : ils inventent des instruments de musique, comme fit David. Mais il n'y aurait en cela rien de blâmable. Le prophète paraît, au contraire, vouloir marquer la distance qui sépare ces gens de David, dont la musique était tout autre.

[6] Dans les grands vases, et non dans de petits gobelets, et surtout sans y mêler de l'eau.

[7] Litt.: de leur mollesse, de leur intempérance. — La nation entière pâtira, mais les chefs seront à la tête des autres, alors comme aujourd'hui, pour la punition comme pour le délit.

[8] Ce n'est pas une assertion gratuite de l'orateur.

[9] Les maisons qui ont donné le mauvais exemple, ou qui ont été le siége de tous les péchés décrits plus haut.

[10] Prédiction d'un siége qui fera périr les habitants par la faim et les maladies tout autant et plus que par l'épée. On remarquera que le discours qui s'était adressé d'abord à Juda aussi, ne se dirige plus ici que contre une seule ville, que nous devons supposer être Samarie.

Alors s'il reste dix hommes dans une maison,
Ils mourront[11] !
Et quand le parent chargé de l'enterrement
En prend un pour emporter le corps hors de la maison,
Et qu'il dit à celui qui est au fond de la chambre :
Y a-t-il encore quelqu'un avec toi ?
L'autre dira : Non !
Et il dira : Silence !
Ce n'est pas le cas de prononcer le nom de l'Éternel[12] !
Car, voyez, l'Éternel l'a décrété :
Il battra en ruines la grande maison
Et mettra la petite en pièces[13].
Est-ce que les chevaux galoppent sur le rocher ?
Est-ce que les bœufs y traînent la charrue[14] ?
Mais vous, vous avez changé le droit en poison,
Et le fruit de la justice en breuvage amer[15].
Vous vous réjouissez de ce qui n'est rien,
En disant : C'est par notre force
Que nous avons conquis la puissance[16] !

11 Cette menace renchérit sur ce qui avait été dit chap. V, 3 ; c'est comme s'il y avait : les derniers dix mourront aussi. Le tableau qui suit représente la même idée d'une manière plus pittoresque, mais non d'après une conception identique ; de sorte qu'il y a entre les deux versets une espèce de contradiction.

12 La scène ici décrite sera reconnue comme très-poétiquement arrangée dès qu'on se représente *celui qui est au fond de la chambre* comme le dernier survivant d'une famille, et celui-ci malade et mourant. Celui qu'un parent du dehors vient chercher et emporter, aura été l'avant-dernier. Le parent dira au survivant : *Silence !* Tais-toi ! ne prie point, ni ne te lamente ; le mieux sera de ne pas attirer sur toi l'attention de Dieu, il te ferait mourir aussi ! (*Chargé de l'enterrement*, le texte a un mot inconnu, qu'on traduit : *celui qui brûle* le corps mort. Mais les Israélites ne brûlaient pas les cadavres. Il faudrait supposer une pratique exceptionnelle dans la ville assiégée.)

13 La grande et la petite maison sont toutes les maisons (chap. III, 15) et non pas les deux royaumes de Juda et d'Éphraïm.

14 Sur le rocher (dur et escarpé) il n'y a ni route praticable, ni moyen d'ensemencer et de récolter. Le chemin qu'Israël a suivi le conduira à sa perte (lui fera casser le cou) et ne saurait produire de bons fruits. L'application de l'image n'est pas clairement exprimée, mais elle est implicitement renfermée dans le distique suivant.

15 Et vous le boirez ! c'est-à-dire, le mal que vous avez fait aux autres (comp. V, 7) retombera sur vous.

16 Le roi Iarobe'am II, sous le règne duquel Amos vivait, avait fait des conquêtes dont les Israélites se vantaient, et dont ils s'attribuaient à eux-mêmes la gloire. Mais cet orgueil est vain, parce que la conquête ne sera pas durable, et de plus, il est impie, parce qu'il oublie de faire la part de Dieu. (La *puissance*, litt. : des cornes, qui en sont le symbole.)

Mais, voyez, maison d'Israël,
Dit l'Éternel, le dieu des astres,
Je susciterai contre vous un peuple
Qui vous serrera depuis Ḥamaṭ jusqu'au ruisseau d'Arabie[17].

VII.

Voici ce que me fit voir le Seigneur, l'Éternel[1] : Je le vis, formant des sauterelles, à l'époque où commençait à pousser le regain. C'était le regain après la fenaison royale[2]. Et lorsqu'elles eurent fini de manger les herbes de la terre, je dis : Seigneur, Éternel, fais grâce ! Comment Jacob subsistera-t-il ? Il est si petit ! Là-dessus l'Éternel se repentit. Ce ne sera pas ! dit l'Éternel.

Voici ce que me fit voir le Seigneur, l'Éternel : Je le vis, le Seigneur, l'Éternel, appelant au débat le feu[3]. Et celui-ci dévora le

[17] Les deux noms propres sont sans doute choisis pour déterminer les frontières actuelles du royaume d'Éphraïm (ou du moins des Israélites en général). On en conclura qu'ils se trouvaient alors dans une situation politique très-favorable. Du côté du nord, la mention de Ḥamaṭ (v. 2) implique la possession d'une grande partie de la Syrie, surtout de la vallée comprise entre les deux chaînes du Liban. Au sud, le ruisseau (torrent, vallée, ravin) d'Arabie (c'est-à-dire de la plaine, ou du désert) y fait joindre tout le territoire de Moab (És. XV, 7).

[1] Les catastrophes précédemment annoncées en termes propres sont ici représentées par une série de symboles, que le prophète dit avoir eus devant les yeux. Dans le morceau contenu dans le chap. VII il y en a trois, celui des sauterelles, celui du feu et celui du plomb, lesquels sont reliés entre eux, d'un côté par l'idée de délais accordés sur les instances du prophète, de l'autre côté par la gradation qu'ils expriment.

[2] Allusion à un usage autrement inconnu. Peut-être le roi (le fisc) exerçait-il un droit de fauchage préalable sur certaines prairies. En tout cas, l'image doit signifier que les sauterelles allaient détruire les dernières espérances du peuple. Déjà elles ont mangé les *herbes* (les légumes cultivés); elles vont se jeter sur ce que la nature donne encore spontanément à une époque de l'année où, dans les pays chauds, ses forces productives commencent à tarir. Il est évident qu'il ne s'agit pas ici, comme dans Joël, de véritables sauterelles : elles ne sont introduites que comme le symbole de la dévastation.

[3] La traduction littérale serait : *appelant au débat par le feu*. Le texte mêle l'interprétation à l'image. C'est une forme très-fréquente de la pensée des prophètes que de représenter Jéhova *plaidant* contre Israël, le citant devant le tribunal. L'objet du *débat*, ce sont ses griefs contre le peuple infidèle. Ici donc aussi il appelle celui-ci à ce débat contradictoire, qui se terminera nécessairement par un arrêt de condamnation; or, la condamnation (le châtiment) est symbolisée par le feu.

grand océan et allait dévorer la campagne[4]. Et je dis : Seigneur, Éternel ! Ah, cesse ! Comment Jacob subsistera-t-il ? Il est si petit ! Là-dessus l'Éternel se repentit. Cela ne sera pas non plus ! dit le Seigneur, l'Éternel.

Voici ce qu'il me fit voir : Je vis le Seigneur debout sur un mur fait au niveau, et dans sa main il tenait un niveau[5]. Et l'Éternel me dit : Que vois-tu, 'Amos ? Et je dis : Un niveau. Et le Seigneur dit : Vois-tu, je vais poser le niveau au milieu de mon peuple d'Israël ; je ne continuerai point à lui pardonner. Mais les hauts-lieux[6] d'Isaac seront désolés et les sanctuaires d'Israël seront détruits, et je me lèverai avec le glaive contre la maison de Iarobe'am !

VIII.

Cependant Amaçyah, le prêtre de Bêṭ-El[1], envoya vers Iarobe'am, le roi d'Israël, pour lui dire : 'Amos conspire contre toi au milieu de la maison d'Israël ; le pays ne peut supporter[2] tous ses discours. Car voici ce que 'Amos dit : C'est par l'épée que mourra Iarobe'am, et Israël sera déporté loin de sa patrie. Et Amaçyah dit à 'Amos :

[4] Étant donné que le feu représente l'idée du châtiment, l'intensité du feu représentera la grandeur du châtiment. Or, il est dit que le feu était tel qu'il commença par dessécher la mer Méditerranée, hyperbole dont le sens ne saurait être douteux. En faisant commencer l'action du feu par le desséchement de la mer, le prophète symbolise la notion abstraite de la menace la plus terrible ; au moment où le feu va attaquer la côte (où la menace va se réaliser sur le peuple), il intercède encore une fois.

[5] En hébreu, il y a un *plomb*. Or, l'architecte se sert du plomb pour déterminer les lignes perpendiculaires et horizontales, et il s'agit de savoir auquel des deux instruments le prophète a dû songer ici. Les commentateurs n'ont pas toujours su se rendre compte de la nature du symbole qu'il emploie. Mais il nous semble clair que Jéhova ne voulant plus pardonner, il s'agira de la *destruction* du royaume d'Israël ; le royaume est donc comparé à un édifice, à un mur autrefois bien et régulièrement construit (soit perpendiculairement, soit horizontalement, n'importe), dont il ne doit pas rester pierre sur pierre, qui sera égalisé au sol, de manière qu'on pourra mettre le niveau sur ce dernier sans trouver de trace de la construction. Comp. És. XXXIV, 11. 2 Rois XXI, 13.

[6] Tous les lieux de culte qui excitaient la jalousie de Jéhova.

[1] C'était à Bêṭ-El même, à l'un des siéges principaux du culte des Éphraïmites, qu'Amos exerçait son ministère ; le prêtre attaché à ce sanctuaire cherche donc à l'éloigner soit directement par des instances à la fois menaçantes et dédaigneuses que le prophète va repousser éloquemment, soit indirectement par un rapport au roi, uont nous n'apprenons point les conséquences.

[2] Litt. : *contenir*, comme s'il s'agissait d'une mesure au comble.

Prophète[3] ! va t'enfuir au pays de Juda ; là tu peux manger ton pain[4], et là tu peux débiter tes prophéties : mais à Bêṭ-El tu ne continueras pas à prophétiser, car c'est un sanctuaire du roi et une maison royale[5]. Et Amos répondit à Amaçyah en disant :

Je ne suis ni prophète,
Ni disciple de prophète[6] ;
Je ne suis qu'un berger[7],
Je me nourris de sycomores[8] ;
Mais l'Éternel m'a pris
D'auprès de mes brebis
Et m'a dit : Va prophétiser
A mon peuple, à Israël !
Or, écoute la parole de l'Éternel :
Toi tu dis :
Ne prophétise point contre Israël,
Ne prêche point contre la maison d'Isaac !
C'est pour cela que l'Éternel dit :
Ta femme sera violée publiquement[9],
Tes fils et tes filles périront par l'épée,

[3] Le terme employé dans l'original ne demande pas impérieusement le sens de mépris attaché au terme français de *visionnaire* qu'on pourrait trouver plus approprié au contexte. Aussi la grande majorité des traducteurs se contentent-ils d'y voir un simple synonyme de prophète. La réponse d'Amos ne va pas au-delà, ou plutôt elle suppose ce dernier sens.

[4] Cette phrase dédaigneuse peut être interprétée de manière à dire: va gagner ton pain ailleurs ; ici tu n'as pas de chances !

[5] Non pas une *résidence* de roi, ce qui n'était pas le cas, mais un édifice, un temple construit par le roi, et destiné à un usage national.

[6] Amos décline le titre honorifique de prophète ; ce n'est pas là son état ; il n'a point fait d'études, il n'a point abandonné son métier de berger. Ce n'est qu'accidentellement, sur un appel spécial de Dieu, qu'il a quitté son troupeau.

[7] Le texte dit à la lettre : un *bouvier*, mais comme il est question plus loin de *brebis*, et que l'inscription du livre emploie également un mot qui nous fait songer de préférence au menu bétail, il fallait généraliser le sens.

[8] Les sycomores ou figues sauvages sont la nourriture la plus vile qu'on se procurait sans travail, même dans les contrées incultes. Seulement, pour faire mûrir le fruit, il faut y faire une incision ou une égratignure, et c'est proprement là ce que dit le verbe employé dans le texte.

[9] La prophétie d'Amos avait été dirigée généralement contre le royaume d'Éphraïm et ses habitants. Maintenant que le prêtre de Bêṭ-El veut fermer la bouche au berger de Ṭeqoa' suscité par l'esprit de Dieu, c'est à lui spécialement que s'adressent les sinistres prédictions du prophète. Le tableau du dernier verset est celui d'une conquête à main armée, par un ennemi farouche : le viol, le carnage, la déportation, l'esclavage, la spoliation en sont les éléments naturels.

Ton champ sera partagé au cordeau[10],
Toi, tu mourras sur un sol impur[11],
Et Israël sera déporté hors de sa patrie!

IX.

Voici ce que me fit voir le Seigneur, l'Éternel[1] : Je vis un panier de fruits mûrs. Et il me dit : Que vois-tu, 'Amos? Et je répondis : Un panier de fruits mûrs. Et l'Éternel me dit : Israël, mon peuple, est mûr[2]; je ne continuerai point à lui pardonner. Les chants du palais se changeront en hurlements en ce jour-là, dit le Seigneur, l'Éternel : des cadavres tant et plus! Partout on les jette sans rien dire[3].

Ecoutez ceci[4], vous qui vous acharnez après le pauvre,
Pour faire taire les indigents du pays!
Vous dites : «Quand la nouvelle lune sera-t-elle passée,
Pour que nous vendions du blé?
Et le sabbat,
Pour que nous ouvrions nos greniers[5],
En faisant l'épha petit,
Et le sicle grand,
En faussant la balance pour la fraude[6],
Afin d'acheter les indigents pour de l'argent,

10 Des étrangers se le partageront.

11 En exil; le sol de la patrie est un sol sacré.

1 Nouvelle vision, ou plutôt nouveau symbole prophétique de l'accomplissement définitif et irrévocable des menaces de Dieu. Le symbole se fonde sur l'idée de la maturité, qui marque aujourd'hui encore l'imminence d'un changement dans la condition d'existence.

2 Le texte dit simplement : un panier de fruits (*qaïç*).... la fin (*qeç*) approche. Pour ne pas effacer ce jeu de mots, sur lequel repose tout le morceau, nous avons traduit librement d'après le sens, en employant deux fois le mot *mûr*.

3 Catastrophe politique amenée par une invasion étrangère.

4 Le prophète prend lui-même la parole pour reprocher encore une fois aux riches oppresseurs leurs crimes contre les faibles, comp. chap. IV et V.

5 Pendant les jours fériés, il ne se faisait pas d'affaires; on attend donc avec impatience le jour où celles-ci seront reprises.

6 Mais c'est un commerce frauduleux; on vend le blé dans des mesures trop petites, et on se fait payer (peser l'argent) dans des balances faussées et de manière à se servir d'un poids trop fort, pour extorquer à l'acheteur une plus grande quantité de métal.

Et les pauvres pour une paire de sandales[7] ?
Et nous vendrons jusqu'aux criblures de notre blé[8] ! »

L'Éternel a juré par la gloire de Jacob[9] :
Jamais je n'oublierai leurs procédés !
Oui ! à cause de cela la terre sera ébranlée,
Et tous ses habitants se lamenteront ;
Elle se gonflera comme le Nil tout entière,
Elle se soulèvera et s'affaissera comme le fleuve de l'Égypte[10] !
Et en ce jour-là, dit le Seigneur, l'Éternel,
Je ferai coucher le soleil à midi,
Et j'obscurcirai la terre en plein jour[11].
Je changerai vos fêtes en deuil,
Et tous vos chants en complaintes ;
Je mettrai le cilice sur tous les reins,
Et le rasoir sur toutes les têtes[12] ;
Je ferai que ce soit comme le deuil pour un fils unique,
Et que sa fin soit un jour d'amertume[13] !

Voyez, il viendra des jours,
Dit le Seigneur, l'Éternel,
Où je jetterai la faim dans le pays,
Non une faim après le pain,

7 Le résultat final d'un pareil commerce sera que les pauvres ne pourront plus payer et seront réduits, bon gré, mal gré, à se faire esclaves des riches, qui se saisiront de leurs personnes pour la plus faible dette. Le prophète met cela dans la bouche des accapareurs, mais c'est proprement lui qui fait la réflexion. (Comp. II, 6).

8 L'indigent aura de la plus mauvaise marchandise, après avoir été ruiné en achetant la bonne aux conditions indiquées.

9 Dieu ne pouvant jurer que par lui-même, la *gloire de Jacob* doit être la personne même de Jéhova ; et c'est ainsi que l'interprètent la grande majorité des commentateurs. Dans le passage VI, 8 cependant, ce terme est employé dans un autre sens.

10 Le tremblement de la terre, dont il est parlé ici, n'est pas à prendre à la lettre ; il s'agit d'un bouleversement politique. La comparaison avec le Nil qui monte et qui baisse est très-pittoresque, à condition qu'on ne perde pas de vue qu'un sol mouvant ne laisse rien subsister de solide à sa surface.

11 La nuit est une autre image du malheur ; la faire commencer à midi, c'est dire que le malheur viendra inopinément.

12 Signes de deuil public et universel.

13 La *fin* du deuil doit être un jour d'amertume, cela revient à dire que le deuil ne cessera pas.

Ni une soif après l'eau,
Mais celle d'entendre les paroles de l'Éternel[14] !
Ils erreront d'une mer à l'autre,
Du nord au levant ils courront éperdus,
En quête de la parole de l'Éternel;
Mais ils ne la trouveront pas !
En ce jour-là, les belles vierges
Et les jeunes gens périront de soif[15],
Eux qui jurent par le péché de S'omerôn[16],
Qui disent : Vive le dieu de Dan !
Vive la voie de Beër-S'éba'[17] !
Mais ils tomberont pour ne plus se relever.

X.

Je vis le Seigneur debout sur l'autel[1],
Il dit : Frappe le chapiteau,
Que les linteaux s'ébranlent[2],
Et brise-les sur leurs têtes à tous !
Ce qui en restera, je l'égorgerai avec l'épée,
Pas un seul d'entre eux ne parviendra à fuir,
Pas un seul ne s'échappera !

[14] Ce ne sera pas la moindre des peines pour le peuple aujourd'hui sourd et aveugle, de ne plus trouver de conseillers et de directeurs au moment où un repentir tardif surgira enfin; de ne plus rencontrer ces prophètes qu'il repousse aujourd'hui et qui lui feront défaut alors.

[15] La soif est prise ici dans un autre sens que tout à l'heure. Après avoir servi à peindre un désir moral énergique, mais qui restera sans satisfaction, elle peint maintenant le dépérissement physique, la défaillance et la ruine. Le prophète introduit de préférence la jeunesse, parce qu'elle semble être plus capable que les autres âges de résister aux malheurs et aux privations.

[16] Le *péché* de S'omerôn *par* lequel on jure, ne peut être qu'une divinité qu'on y adorait. Le parallélisme avec les lignes suivantes confirme cette explication.

[17] Dan et Beër-S'éba' étaient les deux points extrêmes de la Palestine, au nord et au sud. C'étaient des lieux de culte, objets des remontrances des prophètes. La *voie* fait peut-être allusion aux pèlerinages (voyez chap. V, 5). Autrement on pourrait traduire : *les rites*.

[1] C'est la dernière vision ou représentation symbolique du châtiment; la ruine d'Éphraïm est figurée par le renversement du temple dans lequel le peuple est assemblé pour célébrer son culte réprouvé. L'autel est au-dehors, Jéhova y apparaît à la fois comme témoin et comme juge, et le coup que, par son ordre, Amos doit frapper sur une colonne, est censé assez puissant pour faire tomber l'édifice entier. Comme il ne s'agit que d'une allégorie, cela ne fait aucune difficulté.

[2] Nous ne garantissons pas l'exactitude des termes d'architecture.

S'ils pénétraient dans le S'eôl,
Ma main les en arracherait;
S'ils montaient au ciel,
Je les en ferais descendre;
S'ils se cachaient au sommet du Carmel,
Je les y découvrirais et je les saisirais;
S'ils se dérobaient à mes yeux au fond de la mer,
J'y manderais le serpent pour les mordre;
S'ils s'en allaient captifs devant l'ennemi,
J'y manderais l'épée pour les égorger!
J'aurai les yeux sur eux,
Pour leur malheur et non pour leur bien[3]!

Le Seigneur, l'Éternel des astres[4] —
Il touche la terre et elle se dissout,
Et tous ses habitants se lamentent;
Elle se gonfle comme le Nil, tout entière,
Et s'affaisse comme le fleuve de l'Égypte[5].
Il bâtit dans les cieux ses pavillons;
Sa voûte, il l'a fondée sur la terre[6].
Il appelle les eaux de l'océan
Et les déverse sur la surface de la terre:
L'Éternel est son nom!

Vous êtes pour moi comme les fils de Kous'[7],
O fils d'Israël! dit l'Éternel;

[3] La ruine d'Israël est décidée; rien ne sauvera ce peuple voué à la destruction. Cette idée est exprimée en antithèses hyperboliques : plus de refuge pour ces rebelles, ni au ciel, ni au fond de la terre, ni dans les cavernes du Carmel, ni dans l'abîme de l'océan; partout le Dieu vengeur saurait les atteindre; et si son bras (humainement parlant) n'était pas assez long, il aurait encore à ses ordres des instruments de vengeance, l'épée des étrangers et les monstres de la mer. Il ne se contentera pas même de l'exil comme punition, il veut la mort des coupables.

[4] Glorification incidente du Tout-Puissant, comp. chap. V, 8.

[5] Voyez ch. VIII, 8.

[6] Construction merveilleuse de l'univers, comparé à un édifice à deux étages. Comp. Ps. CIV, 3. Le *pavillon* est l'étage supérieur (la *chambre haute* de nos bibles françaises), la *voûte* du ciel repose sur le disque de la terre, et est elle-même le sol (plancher), où est établie la demeure céleste; c'est pour cela que le ciel est appelé *firmament*, c'est-à-dire masse solide.

[7] Vous ne valez pas mieux à mes yeux que la race que vous détestez le plus, celle qui habite la lisière méridionale du continent. Israël ne doit donc point se prévaloir de son titre de peuple de Dieu; il l'a perdu.

J'ai fait venir Israël de la terre d'Égypte,
Les Philistins de Kaftor, les Araméens de Qîr[8].
Voyez, les yeux du Seigneur, l'Éternel,
Sont fixés sur ce royaume coupable:
Je l'exterminerai de la surface de la terre!....

Cependant je n'exterminerai pas tout à fait
La maison de Jacob, dit l'Éternel.
Mais voyez, je donnerai mes ordres,
Et je secouerai la maison d'Israël parmi les nations,
Comme on secoue avec le crible,
De sorte que pas un grain ne tombe à terre[9].
Les pécheurs de mon peuple mourront tous par l'épée[10],
Eux qui disent: Le malheur n'arrivera pas jusqu'à nous,
Ni ne nous atteindra!

C'est alors que je rétablirai
La chaumière délabrée de David[11],
Je fermerai ses brèches,
Je relèverai ses ruines,
Je la rebâtirai comme elle était autrefois.
Afin qu'ils s'emparent du reste d'Édom,

8 Le sens de ce distique n'est pas bien clair. Il peut signifier que Dieu a donné à d'autres peuples aussi leurs territoires; il est le bienfaiteur de qui il veut, et dispose librement de la terre; il n'est pas plus engagé envers Israël, qu'Israël ne l'était envers lui. Kaftor est l'île de Crète. Sur Qîr, voyez chap. I, 5.

9 Le jugement de Dieu, qui jusqu'ici ne s'est guère présenté que sous l'image d'une ruine totale et absolue, parce que le prophète se préoccupait exclusivement de ce qu'il avait de blâmable devant les yeux, est ici décrit comme un triage. Il y a encore quelques bons éléments que Jéhova saura découvrir et mettre à part. De là, l'image du crible qui conserve les bons grains et ne laisse tomber que la poussière et la balle. Ce triage se fera à l'étranger, parmi les nations; en d'autres termes, le châtiment consistera essentiellement en une déportation, de laquelle les bons seuls reviendront.

10 Reproduction de la menace, destinée à prévenir une fausse interprétation de la perspective ouverte tout à l'heure aux Israélites restés fidèles.

11 La promesse s'adresse de préférence à cette partie du pays qui, sous une dynastie légitime, avait conservé intact le sanctuaire de Jéhova. C'est Juda et Jérusalem, ce sont les Isaïdes, auxquels la perspective heureuse est offerte par le prophète. Mais à ce moment, ce royaume aussi et sa dynastie ne sont plus ce qu'ils ont été autrefois sous leur glorieux fondateur. Les neveux de David n'habitent plus, pour ainsi dire, qu'une chaumière délabrée.

Et de tous les peuples sur qui mon nom a été prononcé[12] !
C'est l'Éternel qui le dit, et il le fera !

Voyez, il vient des jours, dit l'Éternel,
Où le moissonneur suivra de près le laboureur[13];
Et celui qui presse les raisins
Touchera à celui qui jette la semence;
Et les montagnes ruisselleront de vin doux,
De toutes les collines il en coulera[14].
Et je ramènerai les captifs de mon peuple, d'Israël,
Pour qu'ils rebâtissent leurs villes détruites et y demeurent,
Et qu'ils replantent leurs vignobles et en boivent le vin,
Et qu'ils se fassent des jardins et en mangent le fruit !
Et je les replanterai dans leur sol[15],
Et ils ne seront plus arrachés
De leur sol que je leur ai donné !
C'est l'Éternel, ton Dieu, qui le dit.

[12] Israël, restauré à d'autres égards, verra aussi l'empire de David rétabli dans toute son étendue. Les peuples voisins qui avaient été subjugués par ce roi, et qui ainsi ont entendu proclamer chez eux le nom de Jéhova vainqueur, seront de nouveau assujettis à la domination israélite.

[13] Description poétique de l'âge d'or de l'avenir. La fertilité de la terre sera telle que la moisson commencera aussitôt que la charrue aura tracé les sillons; de même les semailles et les vendanges se suivront de près et la nature n'aura plus de saison morte.

[14] Copié de Joël IV, 18.

[15] L'allégorie, amenée par une association naturelle des idées, est fréquente dans les prophètes.

IV

OSÉE

784-760 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Nous passons à un prophète dont les écrits ou discours sont rangés à juste titre parmi les plus difficiles de l'ancienne littérature hébraïque. Cette difficulté provient, d'un côté, du style même de l'auteur et de son genre de composition ; de l'autre, de la connaissance très-imparfaite que nous avons des événements politiques de son temps, auxquels il fait fréquemment allusion, mais d'une manière qui ne suffit pas pour orienter le lecteur placé à distance. En outre, on est amené, plus souvent qu'ailleurs, à suspecter l'intégrité du texte qui nous a été conservé, et que son obscurité même a pu exposer à des altérations plus nombreuses.

Nous ne savons absolument rien sur la personne de cet écrivain. L'inscription placée en tête de son livre, et dont l'origine nous est inconnue, se borne à mentionner le nom de son père, comme cela a été le cas pour Joël, et les légendes répandues sur son compte, et que l'on trouve tant chez les Rabbins que chez les Pères, sont trop sujettes à caution, ou plutôt trop évidemment des inventions oiseuses, pour que nous dussions nous y arrêter ici. Nous serons donc obligés de nous en tenir au livre même, pour tâcher d'y découvrir quelques données positives sur l'auteur et son époque, lesquelles, à leur tour, pourront servir à l'interprétation plus sûre des détails.

Le nom du prophète (en hébreu Hos'éa'), que celui-ci a en commun avec plusieurs autres personnages distingués de l'histoire israélite (Nombres XIII, 16. 2 Rois XV, 30), n'est au fond qu'une abréviation de n'importe quelle forme plus complète exprimant l'idée que le salut vient de Dieu (Hos'a'yah, Iehos'oua'), et de laquelle on retranchait, dans le langage usuel et familier, le nom de Jéhova, pour ne conserver que l'élément verbal, comme cela a été le cas aussi pour les noms de Nathan, Obed, Micah, Safat, Nadab et beaucoup d'autres. L'origine ou la patrie d'Osée nous est inconnue ; cependant l'opinion commune des savants est qu'il a été citoyen du royaume d'Israël ou des dix tribus. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses discours s'adressent plus spécialement aux populations de cette partie du pays. Il est vrai que le nom de Juda se présente assez fréquemment sous sa plume (II, 2 ; V, 5, 10 suiv.; VI, 4, 10 suiv.; VIII, 14; X, 11; XII, 1, 3), mais alors c'est toujours conjointement avec celui d'Éphraïm ; et dans des passages bien plus nombreux encore, ce dernier ou ses équivalents sont prononcés seuls (V, 1 ; VI, 8 ; VII, 1 ; XII, 12; XIV, 2, etc.), et des morceaux entiers, très-instructifs à cet égard, nous représentent le prophète précisément en face de cette fraction particulière du peuple. Nous signalerons ici surtout le morceau allégorique placé en tête du recueil, au sujet duquel il ne saurait y avoir de doute, et ensuite le passage VII, 5, où le roi d'Éphraïm est appelé *notre* roi. Si, dans l'une ou l'autre occasion, Osée semble montrer une prédilection pour le royaume de Juda (I, 7, comp. IV, 15), on n'en conclura pas nécessairement qu'il y était né, comme nous avons vu cela dans Amos ; la légitimité du culte et de la dynastie expliquent suffisamment une pareille distinction. Sous la réserve de la valeur de cette argumentation, Osée serait donc le seul prophète éphraïmite dont il nous serait parvenu quelques pages d'écriture, à moins qu'on ne veuille lui donner pour compatriote, soit Naḥoum, soit celui dont nous allons nous occuper tout à l'heure.

Une question qui nous embarrassera davantage, c'est celle relative à l'époque où le prophète a dû écrire, et cette question est d'autant plus importante, que c'est d'elle que dépend l'explication d'un grand nombre de passages, qui resteraient des énigmes, si l'on ne parvenait pas à la résoudre d'une manière plus ou moins plausible. A cet égard, l'inscription du livre, qui devrait nous guider dans cette recherche, est plutôt de nature à nous désorienter.

En effet, elle nous dit qu'Osée prophétisa sous les rois de Juda 'Ouzziyah, Iotam, Ahaz et Ḥizqiyah (dont le premier mourut en 759 et le dernier monta sur le trône vers 728 avant J.-C.), ce qui ferait de lui un contemporain d'Ésaïe et de Michée, quel que soit du reste le commencement ou la fin que nous assignerons à son ministère. Mais cette inscription le fait aussi prophétiser sous Iarobe'am II, roi d'Israël, lequel mourut déjà en 784, c'est-à-dire 25 ans avant la mort d'Ouzziyah. Cela donnerait en tout, pour le moins, une période d'une soixantaine d'années pour l'activité prophétique de cet écrivain. Ce chiffre paraît excessif. Le doute est justifié et corroboré par le fait que les deux indications, dont nous venons de parler, semblent se contredire. On sera autorisé à se demander pourquoi il n'est pas question là des successeurs de Iarobe'am, sous lesquels il faudrait bien qu'Osée eût prophétisé, si réellement il a exercé son ministère jusqu'après l'avénement de Ḥizqiyah. Un auteur qui s'occupe plus spécialement de la situation politique et religieuse d'Éphraïm, telle qu'elle s'est faite sous les rois qui ont occupé le trône après la chute de la dynastie dont Iarobe'am avait été le chef le plus brillant, aurait certainement nommé ces rois, s'il avait lui-même voulu préciser l'époque de la composition de son livre, et ne se serait pas borné à des données si vagues et au fond si étrangères à son horizon prochain. L'inscription n'a donc été ajoutée qu'après coup et nous estimons qu'elle est due aux combinaisons d'une critique assez superficielle. C'est aux textes mêmes que nous devrons nous adresser, pour avoir des renseignements plus positifs.

Or, nous venons de dire que ces textes sont généralement assez obscurs, et les allusions à des faits historiques peu transparentes. D'un autre côté, les livres historiques de l'Ancien Testament ne nous offrent que des ressources bien insuffisantes pour corriger ce défaut. Malgré cela, l'aride chronique des rois d'Israël nous fournit certaines indications au moyen desquelles nous parvenons à établir au moins le cadre général de la situation en vue de laquelle le prophète Osée a dû composer les divers morceaux compris dans le livre qui porte son nom. Nous lisons dans celui-ci, dès les premières lignes (I, 4), que la dynastie de Iéhoû, qui avait occupé le trône tout juste pendant un siècle, va tomber sous la main vengeresse de Dieu. Plus loin, il est question de plusieurs rois qui ont péri ou qui ont été renversés (VI, 7; VII, 7, 16; X, 15; XIII, 11), d'autres qui ont été proclamés contre la volonté de

Jéhova (VIII, 4), puis d'un état de choses où il n'y avait plus même de roi du tout (III, 4; X, 3), où le peuple en demandait un à grands cris (XIII, 10). Depuis longtemps les commentateurs ont cru devoir rapprocher ces passages du récit contenu dans le quinzième chapitre du deuxième livre des Rois, où il est parlé d'une série d'usurpations sanglantes qui suivirent coup sur coup la mort du dernier grand monarque d'Éphraïm, et qui finirent par amener la ruine de ce royaume et de la nation. Les chronologistes ont même fait remarquer que si l'on veut faire accorder les dates de ces divers règnes, telles qu'elles sont énoncées dans le texte cité, avec celles assignées aux règnes contemporains des rois de Juda, il faudra nécessairement admettre un ou plusieurs interrègnes, des périodes d'anarchie complète, dans cette partie du pays, à moins qu'on ne préfère reprocher à l'historien des omissions de noms propres ou des erreurs de chiffres. Cette explication des discours de notre prophète au moyen de l'histoire d'Israël pendant les vingt premières années qui suivirent la mort de Iarobe'am II, nous paraît acceptable et justifiée de tous points. Elle est encore confirmée par ce qui est dit dans plusieurs endroits de la politique extérieure de ces gouvernements passagers et révolutionnaires. Dans l'état de faiblesse dans lequel le pays était plongé par suite des troubles civils incessamment renouvelés, ils cherchaient un appui à l'étranger, en Égypte et surtout en Assyrie, et finirent par devenir tributaires de cette dernière grande puissance, qui se préparait dès lors à étendre ses conquêtes jusque sur les bords de la Méditerranée (V, 13; VII, 11; VIII, 9; X, 6; XII, 2; XIV, 4).

Si l'époque de la composition du livre d'Osée peut être ainsi déterminée d'une manière générale, il n'est pas également facile de préciser les termes extrêmes du ministère de ce prophète. Comme il n'y a aucune trace dans son texte, ni d'une déportation d'Israélites en Assyrie, qui aurait déjà été un fait accompli (2 Rois XV, 29), ni des derniers efforts faits par les Éphraïmites pour reconquérir la suprématie sur les rois de Jérusalem, efforts momentanément couronnés de succès (*ibid.*, XVI, 5 suiv.), nous en conclurons que la rédaction de ces discours tombe au-delà du milieu du 8e siècle. D'un autre côté, le passage déjà cité, dans lequel la maison de Iéhoû est menacée de ruine (I, 4), ne prouve pas absolument qu'Osée écrivait déjà avant la mort de Iarobe'am II (784), parce que nous ne savons pas si son fils, qui n'a régné que

quelques mois (2 Rois XV, 8), a pu lui succéder immédiatement, ou s'il ne parvint à s'emparer de la couronne qu'après un long interrègne. Cette dernière combinaison paraît être recommandée par les calculs à établir sur les données du 2e livre des Rois XIV, 23; XV, 1 et 8.

Après cela, il est superflu d'insister sur certains passages, qui rappellent des idées ou des tournures qu'on a déjà rencontrées dans Amos, à l'effet de prouver ce qui ne peut plus être contesté, savoir que ce prophète, dont nous avons fixé l'époque au plus tard vers 790 avant J.-C., a été antérieur à celui dont nous nous occupons en ce moment. De fait, ces passages ne sont ni bien nombreux, ni bien significatifs (ch. IV, 3, comp. avec Amos VIII, 8; — ch. IV, 15, avec Amos V, 5; — ch. VIII, 14, avec Amos II, 5).

Il est, du reste, possible que toutes les pièces qui composent le recueil ne soient pas écrites à la même époque. Mais elles ne fournissent pas des données suffisantes pour qu'on puisse y découvrir l'évolution successive des événements auxquels elles pourraient être censées correspondre. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les trois premières, qui forment une espèce d'ensemble et qui se distinguent du reste par leur style particulier (ch. I-III), paraissent être antérieures aux autres. Du moins, elles se séparent aisément de la partie comprise dans les ch. IV-XIV, tandis qu'il est très-difficile de séparer les éléments de ce second groupe, même au point de vue purement rhétorique. Les essais qui ont été faits à ce sujet n'ont abouti qu'à faire voir que les textes se prêtent à des coupures très-variées, et que rarement les différents morceaux, qu'on peut être amené à distinguer, commencent de manière à nous faire immédiatement reconnaître un nouvel exorde, ou s'arrondissent de manière à se terminer par une véritable conclusion ou péroraison. Aussi la division que nous adoptons pour la traduction et le commentaire n'a-t-elle pas la prétention d'être la seule possible. Elle doit simplement servir à faciliter l'intelligence des textes, qu'on pourrait presque regarder comme formant un seul tout.

Quant à la tendance générale de ces discours, on peut la caractériser en deux mots. Ils s'occupent presque exclusivement de la profonde décadence d'Israël, non-seulement au point de vue politique, mais surtout relativement aux mœurs et à la religion. On peut même dire que si les sévères invectives d'Amos s'adressaient de préférence aux auteurs et fauteurs des calamités sociales,

Osée insiste avant tout sur la corruption générale, sur les vices qui paraissent avoir formé le cortége du polythéisme, et sur l'abandon des autels de Jéhova. Ici encore, on est amené à reconnaître qu'il doit s'être produit à cet égard un changement de plus en plus déplorable, sans doute en grande partie par suite de la décomposition politique de la nation. Du moins chez aucun autre prophète les couleurs ne sont si uniformément noires, les menaces si généralement âpres et impitoyables, bien que, ici encore, mais fort rarement, quelques rayons de lumière viennent éclairer le sombre horizon du prophète désespérant de son peuple.

Nous avons déjà dit qu'Osée ne se distingue pas par la lucidité de son style. Celui-ci est plus que concis dans la plupart des morceaux, notamment de la seconde partie ; il est quelquefois saccadé, abrupt, nulle part soigné. Il tient à la poésie plutôt par le nombre des images et des locutions figurées que par la facture des vers ; le parallélisme n'est ni régulier ni soutenu. On a été jusqu'à contester à ce livre, et d'une manière absolue, le caractère poétique. Nous pensons que c'est là une exagération. L'énergie oratoire, qui ne se dément jamais, s'élève de temps à autre au niveau de l'enthousiasme lyrique, et si les images et les tableaux ne sont pas précisément de nature à entraîner le lecteur, c'est que l'auteur passe trop rapidement de l'un à l'autre, qu'il ne fait que les ébaucher, et qu'il ne se donne nulle part la peine d'y mettre les couleurs. Il est plutôt possédé par son sujet qu'il ne le possède, et le sentiment qui l'inspire et le domine se presse sous sa plume sans attendre qu'il soit revêtu d'une forme appropriée à son élévation. Il en résulte que tout semble fragmentaire et décousu, quoique au fond tout se tienne et soit relié par une seule idée. C'est en lisant de pareilles compositions qu'on acquiert la conviction, nous pourrions dire la certitude, que nous n'avons pas là le calque de discours prononcés ainsi devant le peuple, mais le travail d'un écrivain qui peut avoir parlé au public en d'autres occasions, mais qui du moins ici n'avait en vue que des lecteurs.

Cependant, si l'explication des textes est restée douteuse en maint endroit, il convient de dire que cela n'a pas été partout de la faute de l'auteur. Tout au contraire, ce sont les commentateurs qui, en grand nombre, se sont étrangement trompés sur la portée de la partie la plus claire et la mieux travaillée du livre. Nous voulons parler de la double allégorie comprise dans les

chapitres I et III, que beaucoup d'interprètes anciens et modernes se sont obstinés à prendre pour un simple récit historique. Nous rendons d'avance nos lecteurs attentifs à ces deux morceaux. Ils sont d'autant plus intéressants pour l'histoire des idées religieuses chez le peuple hébreu, que les termes figurés qui y reviennent à chaque ligne sont devenus dès lors tellement usuels, que les orateurs sacrés les ont adoptés assez généralement. Ils ont même passé dans le simple langage de la prose des historiens, où ils ne peuvent que gêner le lecteur moderne, auquel une traduction littérale sans commentaire suggérera facilement des idées étrangères tant aux faits qu'aux intentions des rédacteurs.

Notons enfin que le prophète Osée fait quelquefois allusion à des traditions nationales, de celles qui nous ont été conservées par le Pentateuque (II, 17 ; XI, 8 ; XII, 4, 5).

Parole de l'Éternel adressée à Hos'éa', fils de Beërî, du temps des rois de Juda 'Ouzziyah, Iotam, Ahaz, Iehizqiyah, et du temps de Iarobe'am, fils de Ioas', roi d'Israël.

I.

Quand l'Eternel commença à parler par Hos'éa', il lui dit : Va prendre pour femme une prostituée[1] et des enfants de prostitution, car ce pays quitte l'Éternel pour se prostituer. Et il alla prendre

[1] Il est impossible de voir dans ce texte le récit d'un fait réel et historique. Pour prouver cela, on n'a pas le moins du monde besoin d'invoquer la morale ou la théodicée. Il suffit de faire remarquer que si le prophète avait réellement épousé une femme de mauvaise vie, les enfants qu'il en aurait eus n'auraient point été des bâtards. En les nommant ainsi, l'auteur fait clairement voir que le sens qu'il attache à ce mot est tout différent de l'acception ordinaire. Ensuite il convient de rappeler qu'au chap. III, une alliance analogue, mais différente, est introduite sans qu'il soit question de la première. Il s'agit donc d'une allégorie. Le prophète est le représentant de Jéhova ; Israël est la femme de celui-ci, mais une femme infidèle et adultère, qui a des amants étrangers, les faux dieux. Les enfants de cette femme sont les Israélites, qui sont nommés des enfants de prostitution, parce qu'ils se rendent coupables de ce même polythéisme qui est comparé à un adultère. Les enfants participent au péché de leur mère, les individus reproduisent chacun pour lui le crime commun de la nation. En même temps, ils représentent l'effet de la cause à un autre égard encore : leurs noms symboliques expriment l'idée du châtiment. Pour la forme de l'allégorie, ils sont appelés les enfants du prophète, mais ce trait n'a aucune importance dans l'interprétation qui doit s'attacher exclusivement à la valeur et au sens des noms propres, qui sont ici l'essentiel. Nous ferons remarquer que le prophète Osée est le premier auteur hébreu qui se soit servi de ces termes figurés de prostitution ou d'adultère pour désigner un culte païen. Ses successeurs, surtout Ézéchiel, reviennent fréquemment à cette même allégorie, qui n'a rien d'étrange dès qu'on se rappelle qu'en hébreu un même mot (*Ba'al*) sert à désigner le seigneur et le mari. Jéhova est l'un et l'autre à l'égard de la nation élue.

Gomer, la fille de Diblaïm [2], et elle devint enceinte et lui enfanta un fils. Alors l'Éternel lui dit : Donne-lui le nom de *Dieudisperse* [3], car bientôt je vengerai sur la maison de Iéhou le sang versé à Yizre'ël et je mettrai fin à la royauté de la maison d'Israël [4]. Et en ce jour je briserai l'arc d'Israël dans la plaine de Yizre'ël [5]. Et elle devint encore enceinte et enfanta une fille ; alors il lui dit [6] : Donne-lui le nom de *Disgraciée*, car je ne ferai plus grâce à la maison d'Israël, de manière à leur pardonner. Mais je ferai grâce à la maison de Juda, et je les sauverai, non par l'arc et l'épée et la bataille, par les chevaux et les cavaliers, mais par l'Éternel, leur Dieu [7]. Et quand elle eut sevré Disgraciée, elle devint enceinte et enfanta un fils. Alors il lui dit : Donne-lui le nom de *Plus-mon-peuple,* car vous n'êtes plus mon peuple et moi je ne suis plus à vous !

Mais [8] le nombre des enfants d'Israël sera comme le sable de la

[2] Il est fort probable que ces noms doivent avoir une signification symbolique, comme tous les autres qui vont suivre. Mais nos dictionnaires hébreux n'offrent aucun moyen de la retrouver. En aucun cas il ne s'agit ici d'une personne historique, soit de la véritable femme du prophète, soit d'une courtisane de son époque, comme on l'a souvent pensé.

[3] Le prophète reçoit l'ordre d'appeler le premier né de sa femme (du peuple) *Dieudisperse*. Ce nom, évidemment allégorique, marque donc le châtiment imminent de la nation pécheresse. Mais la meilleure partie du symbole disparaît dans la traduction, en ce que ce nom (probablement dans un tout autre sens : *Dieu-semée*) est en même temps le nom propre de l'ancienne capitale du royaume des dix tribus, dans laquelle le fondateur de la dynastie régnante, Iéhou (2 Rois IX, X), avait égorgé toute la famille de ses prédécesseurs, sans se conformer davantage aux commandements de Jéhova. Or, comme il faut conserver le nom géographique de Yizre'ël, le jeu de mots qui donne du relief à ce texte est complétement effacé.

[4] Au royaume des dix tribus.

[5] Cette plaine avait été maintes fois le théâtre de grands conflits : Juges IV, VI, VII. 1 Sam. XXXI. 1 Rois XX, etc.; et après Osée, elle le fut encore fréquemment : 2 Rois XXIII. 1 Macc. XII, de sorte que le prophète pouvait bien y placer la bataille qui devait mettre fin à l'existence de ce royaume infidèle. L'arc est le symbole de la puissance.

[6] C'est toujours Jéhova qui parle au prophète. C'est une fille, parce que le nom propre est un féminin, les deux autres sont des masculins. L'idée représentée par la figure est partout la même.

[7] Le royaume de Juda, et la dynastie légitime des Isaïdes, ne seront point atteints par la catastrophe dont Éphraïm est menacé. Mais ce n'est que la faveur divine, et non la force humaine qui les sauvera.

[8] A l'annonce du châtiment et à un châtiment qui était signalé comme définitif, se rattache, par une transition on ne peut plus brusque, ou plutôt sans aucune transition, une perspective de restauration. La liaison des idées peut se rétablir de manière qu'on met l'accent sur ce qui a été dit de la destruction d'*Israël* (des dix

mer, qu'on ne peut ni mesurer ni compter, et au lieu même où on leur aura dit : Vous n'êtes plus mon peuple, on leur dira : Enfants du Dieu vivant. Et les enfants de Juda et les enfants d'Israël s'uniront ensemble et se donneront un seul chef et s'élèveront du pays [9], car grande sera la journée de *Dieu-semé* [10]. Nommez [11] vos frères *Mon-peuple* et vos sœurs *Graciée* !

II.

Plaidez contre votre mère, plaidez [1] !
Car elle n'est point ma femme,
Et moi je ne suis pas son mari.
Qu'elle ôte son impudicité de sa face
Et de son sein ses adultères [2] !
Autrement je la mettrai toute nue,
Et je la dépouillerai comme au jour de sa naissance [3],
Je la rendrai pareille au désert,

tribus) et de la conservation de *Juda*. Par la première est préparée une fusion des deux fractions de la nation, et celle qui a été disgraciée, retrouvera la grâce divine en s'unissant à l'autre sous un roi isaïde.

[9] Comme les innombrables épis d'un champ ensemencé. Toutes les autres interprétations, comme s'il s'agissait du retour de l'exil, d'expéditions de conquête ou de pèlerinage de Jérusalem, sont étrangères au texte.

[10] Nouvelle traduction du nom de Yizre'ël, qui fait antithèse avec la première. L'étymologie autorise l'une comme l'autre, le contexte assigne à chacune sa place particulière, et leur différence même est un moyen de rhétorique. La *journée* est celle de la restauration.

[11] Nommez-vous les uns les autres (vous en aurez le droit) d'un nom qui vous est refusé aujourd'hui. Par cette dernière phrase, le tableau s'arrondit et forme un tout bien encadré.

[1] Ce second discours reprend tour à tour les mêmes pensées que le précédent, et en partie même en se servant des mêmes formes allégoriques. La *mère*, c'est la nation, c'est en même temps le pays habité par celle-ci. Ceux qui doivent plaider contre elle, l'accuser devant le juge, décliner toute solidarité avec elle, ce sont les Israélites restés fidèles et disposés à écouter la voix du prophète. Du reste, c'est Jéhova qui parle.

[2] L'impudicité se manifeste de préférence dans le regard et dans le costume ; Israël, représenté comme une prostituée, doit faire disparaître ces témoins de son égarement. Il s'agit toujours d'un culte idolâtre et non d'autre chose.

[3] L'image est continuée en s'appliquant au châtiment. La nudité complète (telle qu'elle se voit dans l'enfant nouveau-né) est la suprême honte ; appliquée au pays, elle est le symbole de la dévastation. Mais l'allégorie ne se soutient pas, le discours devenant momentanément direct, de figuré qu'il était. Canaan sera changé en un désert.

J'en ferai comme une terre aride,
Et je la ferai mourir de soif.
Et je n'aurai point pitié de ses enfants,
Car ce sont des enfants de prostitution[4].
Car leur mère s'est prostituée,
Celle qui les conçut s'est couverte de honte.
Elle disait : Je suivrai mes amants[5],
Qui me donnent à manger et à boire,
Ma laine et mon lin,
Mon huile et mon breuvage.
C'est pourquoi, voyez, j'obstruerai son chemin d'épines,
Je l'entourerai d'une cloison,
De sorte qu'elle ne trouvera plus son sentier[6].
Et quand elle courra après ses amants,
Elle ne les atteindra pas,
Et quand elle les cherchera,
Elle ne les trouvera pas[7] ;
Alors elle dira : Je m'en vais
Retourner vers mon premier mari,
Car j'étais plus heureuse alors qu'aujourd'hui !
Et elle ne reconnaît pas
Que c'est moi qui lui ai donné
Le blé et le vin et l'huile,
Et de l'argent en masse et de l'or,
Dont ils ont fait leur Ba'al[8] !
C'est pourquoi je reprendrai
Mon blé en son temps,
Et mon vin dans sa saison,
Et je retirerai ma laine et mon lin,

4 Ici les enfants sont, comme au chap. I, les Israélites idolâtres ; et comme sans doute la grande majorité était dans ce cas, le prophète ne fait point d'exception, de sorte qu'il y a une contradiction apparente avec la première ligne de ce morceau.

5 Les faux dieux qu'Israël regardait comme les dispensateurs des biens de la nature, au lieu d'en rendre hommage au vrai dieu et créateur.

6 Le châtiment est ici représenté sous l'image d'une route sans issue, où l'on s'enfonce dans les taillis et les broussailles, où le chemin est barré, où l'on ne sait plus où se diriger dans son angoisse.

7 Ils ne pourront pas lui venir en aide ; elle reconnaîtra alors que sa confiance était mal placée.

8 Exclamation de reproche ironique : Quel usage ils ont fait des trésors de toute espèce que je leur ai donnés ! On pourrait aussi traduire : Ils l'ont consacré à Baal.

Qui couvraient sa nudité [9].
Alors je dévoilerai sa honte
Aux yeux de ses amants [10],
Et nul ne la sauvera de ma main.
Et je mettrai fin à toutes ses réjouissances,
A ses fêtes, ses nouvelles lunes et ses sabbats,
Et à toutes ses solennités [11];
Et je ravagerai ses vignes et ses figuiers,
Dont elle disait : C'est mon salaire à moi,
Que m'ont donné mes amants [12].
Je les changerai en broussailles,
Pour que les bêtes sauvages les mangent.
Et je lui demanderai compte
Des fêtes des Ba'als auxquels elle brûlait de l'encens,
En se parant de son anneau [13] et de ses joyaux ;
Elle courut après ses amants,
Mais moi, elle m'avait oublié !
L'Éternel l'a dit.

C'est pourquoi, voyez, je la caresserai,
Je la conduirai au désert,
Et je la consolerai [14].

[9] Puisqu'on ne veut pas reconnaître que c'est Jéhova qui donne les biens de la nature, il les *reprendra*, ne les donnera plus, à l'époque de la moisson et de la vendange; on pourra alors les demander aux autres dieux. La faim, la soif et la nudité, conséquences de cette punition, feront peut-être comprendre à ceux qu'elles frappent la gravité de leur erreur.

[10] Comp. v. 5. L'amant comme le mari est toujours appelé à défendre la femme outragée. Jéhova défie les faux dieux de protéger Israël contre sa juste jalousie.

[11] Il va sans dire que toutes ces fêtes doivent avoir été profanées par des rites païens et des sacrifices idolâtres.

[12] Le salaire est le prix de la prostitution, et appartient à l'allégorie, comme tout ce qui sera dit plus loin de la parure. Au fond, il y a l'idée que l'on obtient de la divinité les biens de la nature pour prix du culte qu'on lui rend.

[13] Les femmes (et même les hommes, Juges VIII, 24) portaient des anneaux d'or, soit dans les oreilles, soit dans le nez.

[14] De même que dans le premier morceau, le prophète passe ici d'une manière assez abrupte à la seconde partie de son discours. A l'annonce du châtiment succède la perspective de la restauration. Le châtiment est censé avoir produit son effet, soit en ramenant les égarés, soit en extirpant les coupables. Toujours est-il que la nation ainsi purifiée subsiste. L'allégorie continue. Israël est encore une femme dont Jéhova veut gagner l'affection; il lui prodigue les paroles d'amour et d'amitié, il la *conduit au désert*, c'est-à-dire il la ramène à son point de départ, à l'époque de leur première alliance, non encore rompue par des infidélités.

Et je lui rendrai de là ses vignobles [15],
Et la plaine de tristesse deviendra la porte de l'espérance [16] ;
Elle y chantera comme aux jours de sa jeunesse [17],
Comme au jour où elle sortit de la terre d'Égypte.
En ce jour-là, dit l'Éternel,
Tu m'appelleras : mon époux,
Tu ne m'appelleras plus : mon maître [18].
Et j'ôterai de sa bouche les noms des Ba'als [19],
Pour qu'ils ne soient plus mentionnés par leurs noms.
Et je ferai pour eux en ce jour-là
Un pacte avec les bêtes des champs,
Et avec les oiseaux du ciel,
Et avec la vermine de la terre [20] ;
Je briserai l'arc et l'épée,
De la terre je bannirai la guerre,
Et je les ferai reposer en sécurité.
Et je te fiancerai à moi pour jamais ;
Je te fiancerai à moi en droit et en justice,
En grâce et en miséricorde ;
Je te fiancerai à moi en fidélité [21],
Et tu reconnaîtras l'Éternel.

15 *De là,* de ce nouveau point de départ, je la reconduirai dans sa patrie, dans la terre promise ; ce sera comme la reprise de l'histoire.

16 La localité dans laquelle Israël est censé se trouver pendant la durée du châtiment, est appelée la *plaine de tristesse,* comme il est question ailleurs d'une *vallée des ténèbres* (Ps. XXIII, 4) ou d'une *plaine des larmes* (Ps. LXXXIV, 7). Il ne s'agit pas d'une localité déterminée, quoiqu'il y ait eu réellement près de Jéricho une vallée qui portait le nom de 'Akôr, à laquelle Osée ne peut pas avoir songé ici.

17 C'est peut-être une allusion au chant de triomphe qui nous est conservé Exode XV. Mais la mention du chant pourrait aussi simplement indiquer l'allégresse et le bonheur de l'époque où les relations de Jéhova et d'Israël n'étaient point encore troublées et où la récente délivrance paraissait un gage assuré de l'avenir.

18 Cette phrase contient encore un jeu de mots. Le maître, en hébreu, se dit *Ba'al,* mot qui est ici à double entente. Il y a d'abord la différence des rapports indiqués par les mots d'époux et de maître, et il y a en second lieu l'antithèse du vrai et du faux Dieu.

19 Au pluriel. Baal était adoré sous différents noms spéciaux. Peut-être aussi le prophète emploie-t-il le mot pour tous les faux dieux en général.

20 Ce pacte aura pour objet que les bêtes ne feront plus de dommages aux plantations des habitants.

21 Les fiançailles (nouvelles) sont nécessaires, parce que l'union antérieure a été rompue par l'adultère et le divorce. Les substantifs qualificatifs qui s'y joignent sont nécessairement destinés à nommer la manière d'agir de Dieu, comme cela est

Et en ce jour-là j'exaucerai, dit l'Éternel,
J'exaucerai les cieux[22],
Et eux exauceront la terre,
Et la terre exaucera
Le blé, le vin et l'huile,
Et eux exauceront Dieu-semé[23] !
Oui, je le sèmerai pour moi dans cette terre,
Et je ferai grâce à Disgraciée,
Et je dirai à Plus-mon-peuple : Mon peuple, c'est toi !
Et lui il dira : Mon Dieu[24] !

III.

Et l'Éternel me dit : Va encore aimer une femme qui est l'amante d'un autre, et qui est adultère, de même que l'Éternel aime les enfants d'Israël, tandis qu'eux se tournent vers d'autres dieux[1] et aiment les gâteaux de raisins[2]. Et je me l'achetai pour quinze sicles

évident pour la grâce et la miséricorde. Il faut se rappeler que c'était le prétendant qui achetait le consentement des parents. Jéhova nomme donc les cadeaux qu'il offre pour sa nouvelle alliance.

[22] Il y a là toute une série de prosopopées : l'homme s'adresse au blé auquel il demande sa nourriture, le blé demande la sienne à la terre, la terre implore le ciel pour avoir la pluie, et le ciel invoque Dieu, le dispensateur suprême de tout bien.

[23] Traduction du nom de Yizre'ël (chap. II, 2), qui doit être employée ici pour deux raisons : d'abord parce que l'auteur la reproduit lui-même dans la ligne suivante, ensuite parce que les autres noms symboliques reviennent aussi.

[24] Par cette péroraison, ce second morceau se rattache évidemment au premier. Les noms symboliques des enfants, Dieu-disperse, Disgraciée et Plus-mon-peuple, finissent par se changer en leurs opposés.

[1] L'allégorie du premier chapitre est reproduite ici avec une certaine modification et dans un but spécial. Israël infidèle et idolâtre est encore comparé à une femme adultère, et le prophète est toujours le représentant de Jéhova. Mais ces rapports, tels qu'ils sont exprimés par des figures, ne se dessinent pas bien nettement. Comme femme adultère, elle est déjà mariée, et celui qui doit la prendre pour femme maintenant, est au fond la même personne que le premier mari. Une pareille combinaison, impossible comme fait, se comprend comme image. Israël a été infidèle à son Dieu ; ce Dieu veut entrer avec son peuple dans un *autre* rapport, comme cela va être dit plus loin. Il aime toujours (et le prophète, son représentant, aimera aussi), mais ce ne sera plus maintenant un vrai mariage.

[2] Ces gâteaux sont en tout cas un élément particulier au culte israélite extralégal, ou idolâtre. Peut-être serait-on autorisé à traduire : *des dieux qui aiment des gâteaux*.

d'argent, et pour un boisseau et demi d'orge[3]. Et je lui dis : Durant longtemps tu me resteras là sans te laisser débaucher et sans te donner à un homme, et moi aussi j'en userai ainsi envers toi[4]. Car durant longtemps les enfants d'Israël resteront sans roi et sans chef[5], sans sacrifice et sans statue, sans éphod et sans teraphim[6]. Après cela, les enfants d'Israël chercheront de nouveau l'Éternel leur Dieu et David leur roi[7], et ils reviendront humblement vers l'Éternel et sa grâce, à la fin des temps.

IV.

Écoutez la parole de l'Éternel,
O enfants d'Israël !
Car l'Éternel a un litige[1]
Avec les habitants de ce pays ;
Car il n'y a dans ce pays
Ni fidélité, ni amour, ni connaissance de Dieu.
Ce n'est que parjure et mensonge,
Assassinat, vol et adultère ;
Ils commettent des violences,
Ils entassent meurtre sur meurtre !

C'est pour cela que le pays est en deuil,
Tout ce qui l'habite languit,
Les bêtes des champs, les oiseaux du ciel,

[3] Trente sicles étaient le prix ordinaire d'un esclave. Quinze sicles et une certaine quantité d'orge, denrée peu précieuse, voilà ce qu'elle vaut. Pour une vierge qu'on recherchait en mariage, on payait bien davantage à ses parents. Il ne faut pas demander à qui le prophète aura payé ce prix, car il s'agit d'une femme infidèle, et non d'une fille à marier. Le prix n'est introduit que dans le but indiqué.

[4] Jéhova, tout en la faisant acheter par le prophète (en son nom), ne veut pas la traiter comme sa femme. Elle doit rester là, comme divorcée ou séquestrée, privée de ses droits et avantages conjugaux.

[5] Allusion au temps d'anarchie qui suivit la chute de la dynastie de Iéhou.

[6] Non-seulement le gouvernement politique fera place à l'anarchie, mais le culte aussi, vrai ou faux, n'importe, cessera parce qu'il n'y aura plus de chef pour y présider. L'*éphod*, que la plupart des interprètes rendent par *habit sacerdotal*, est probablement une image en bois plaquée de métal. (Voyez surtout Juges VIII et XVII). Les teraphim étaient des figures de dieux domestiques.

[7] Ils se soumettront à la dynastie légitime des Isaïdes, et cesseront de vouloir se constituer à part.

[1] Ou comme on dit plus familièrement : il a un compte à régler.

Les poissons même de la mer disparaissent[2].
Mais que personne ne réclame,
Que personne ne remontre[3] !
Que ton peuple ne soit pas de ceux
Qui font des reproches au prêtre[4] !

Tu tombes de jour,
Et le prophète aussi tombe avec toi de nuit ;
Et je ruinerai ta mère[5] !

Mon peuple est ruiné
Par son manque d'intelligence !
Puisque toi tu as rejeté l'intelligence,
Je te rejetterai aussi comme mon ministre[6],
Puisque tu as oublié l'enseignement de ton Dieu,
Moi aussi j'oublierai tes enfants !
Plus ils devenaient nombreux, plus ils péchaient contre moi[7] :
Je changerai leur gloire en ignominie !

Le péché de mon peuple leur donne à manger[8],
Ses méfaits sont l'objet de leurs désirs :

[2] Le prophète paraît faire allusion à une excessive sécheresse qui aurait affligé le pays et qu'il représente comme un châtiment céleste. Les habitants ne sont pas ici les hommes, mais les animaux (le texte dit à la lettre : tout ce qui l'habite *en fait* de bêtes). Ce qui est dit des poissons est naturellement une hyperbole, dût-on substituer à la mer un simple lac. — D'autres voient ici une prédiction pour l'avenir.

[3] Que personne ne prétende rejeter la faute sur autrui.

[4] Phrase obscure, qui rappelle peut-être que les hommes s'en prennent aux prêtres (comme aux interprètes de l'oracle) quand il leur arrive malheur.

[5] La personne à laquelle s'adresse le discours, est toujours Israël ; sa mère est le pays, la patrie. D'autres estiment que c'est la nation considérée comme totalité, opposée à la série des individus. *Tomber* exprime à la fois l'idée du péché et du châtiment, qu'il ne faut pas trop scinder. Le *prophète* est naturellement le guide mensonger et séducteur qui a éloigné Israël de Jéhova. Le jour et la nuit ne forment pas une antithèse, mais expriment l'idée de la continuité du châtiment.

[6] Tout Israël est considéré, au point de vue théocratique, comme un corps sacerdotal, un peuple de prêtres.

[7] L'accroissement de la population étant un élément de puissance, le reproche du prophète s'adresse ici à l'ingratitude d'Israël, car partout cet accroissement est représenté comme un bienfait direct de Dieu.

[8] Il est évidemment question des prêtres qui exploitent le peuple et qui profitent des sacrifices. Or, ces sacrifices sont criminels ; ils vivent donc du péché, ils en tirent leur subsistance, ils aiment à le voir de plus en plus fréquent. On n'a pas besoin de rappeler ici que dans la terminologie rituelle un seul et même mot signifie le péché et le sacrifice d'expiation.

Mais il en sera du prêtre comme du peuple,
Je lui demanderai compte de ses voies,
Et je lui rendrai selon ses actes.
Ils mangeront, et ne seront pas rassasiés,
Ils seront débauchés et ne formeront point lignée[9],
Parce qu'ils ont déserté le culte de l'Éternel.

La débauche, le vin et le moût
Otent l'intelligence[10].
Mon peuple consulte son morceau de bois,
Et son bâton lui donne des avis[11].
Car l'esprit de luxure les égare,
Ils se laissent débaucher loin de leur Dieu[12].
Sur les sommets des montagnes ils sacrifient,
Sur les collines ils brûlent de l'encens,
Sous le chêne, le peuplier et le térébinthe,
Parce que l'ombrage en est si agréable[13] :
Voilà pourquoi vos filles se prostituent
Et vos brus deviennent adultères[14].
Je ne demanderai pas compte à vos filles
De ce qu'elles se prostituent,
Ni à vos brus, de ce qu'elles sont adultères,
Car eux-mêmes[15] vont à l'écart avec des prostituées,

[9] Ces avertissements menaçants peuvent être illustrés par l'histoire, 1 Sam. II, 12 ss., 22. D'après le contexte, nous sommes autorisés à prendre ici les mots de *manger* et de *débauches* à la lettre. Le contentement, le bonheur, ne résulteront pas d'une si honteuse profanation du ministère.

[10] Le prophète revient à parler en général de l'idolâtrie du peuple. Quand on se rappellera que le culte des dieux de Canaan comprenait toutes sortes d'orgies, on comprendra qu'un peuple grossier et sensuel y ait pris tant de goût, car en lui-même un pareil culte est une folie et indigne d'un homme sensé.

[11] Allusion à cette espèce particulière de divination qu'on appelait chez les Grecs la rhabdomantie, ou l'art de connaître l'avenir par des bâtons jetés à terre et la manière dont ils tombaient. Le *morceau de bois* peut aussi être l'idole en général.

[12] Il est facile de remarquer que les termes employés sont à double entente. Le sens propre et matériel indique la cause, le sens figuré, l'effet ou la conséquence.

[13] Il s'agit de ce qu'on appelle les *hauts-lieux*, ou lieux de culte en plein air, sur les hauteurs et dans les bocages. Il convient cependant de rappeler que ce n'est pas le choix du lieu, mais l'objet même du culte et ses rites qui constituent le délit.

[14] La prostitution était un élément du culte d'Astarté dans certaines solennités.

[15] Il est sans doute encore question des prêtres. Voyez ci-dessus, v. 8.

Et sacrifient avec des filles consacrées [16],
Et le peuple inintelligent court à sa perte !

Si toi, Israël, tu te laisses débaucher,
Que Juda du moins ne se rende pas coupable !
N'allez pas à G'ilgal !
Ne montez point à Bêṭ-Awen !
N'y jurez point par la vie de l'Éternel [17] !
Car Israël est revêche
Comme une génisse indocile ;
Or, l'Éternel la laissera paître
Comme une brebis lâchée au large [18].

Ephraïm s'est attaché aux idoles :
Laisse-le !
Quand ils cessent de boire,
Ils se livrent à la débauche ;
Ils aiment l'opprobre, leurs boucliers [19] !
La tempête les saisira avec ses ailes,
Et ils seront confondus à cause de leurs sacrifices !

[16] Des courtisanes attachées à certains temples, dont il est souvent fait mention dans les auteurs anciens.

[17] Comp. Amos IV, 4 ; V, 5. Les Judéens, moins compromis encore vis-à-vis de Jéhova que les Israélites ou Éphraïmites, sont conjurés de ne point suivre l'exemple de ces derniers, et de ne point fréquenter les lieux de culte et de pèlerinage de leurs voisins. Bêṭ-Awen (maison de néant, c'est-à-dire d'idole ou de péché) est un jeu de mots déjà employé par Amos, pour Bêṭ-El (maison de Dieu). La dernière phrase ne veut pas dire qu'il est défendu absolument de jurer. Jurer est un acte religieux, mais si le serment se faisait dans des circonstances anormales, ce serait un acte profane et criminel.

[18] Israël va subir le sort qu'il a mérité. Il n'a pas voulu obéir, on le laissera courir, on l'abandonnera à sa destinée. Menace de la catastrophe politique et de la déportation. Ce qui nous gêne, c'est que l'allégorie mêle deux images, la génisse et la brebis. Cependant le sens ne paraît pas douteux.

[19] Le texte de ces dernières lignes est positivement corrompu, comme on peut déjà le voir par les anciens qui en ont lu un tout autre dans leurs manuscrits, ou, ce qui revient au même, qui n'ont plus compris ce qu'ils lisaient. Notre traduction n'a aucune prétention à la certitude. Les *boucliers* doivent être les chefs du peuple, ses défenseurs naturels. L'*opprobre* serait alors celui de la défaite, de la catastrophe qu'ils ont amenée.

V.

Écoutez ceci, prêtres ;
Faites attention, maison d'Israël,
Et vous, maison du roi, prêtez l'oreille !
C'est vous que regarde cet arrêt !
Car vous avez été un piége pour Miçpah,
Un filet tendu sur le Ṭabor[1] !
Les infidèles ! Ils sont plongés dans la corruption[2] :
Mais moi, j'ai un châtiment pour eux tous !
Je connais Éphraïm,
Et Israël ne m'est point caché :
Or, tu t'es prostitué, Éphraïm,
Et Israël s'est souillé.
Leurs actes ne leur permettent point
De revenir à leur Dieu[3],
Car il y a en eux un esprit d'infidélité[4],
Et ils ne connaissent point l'Éternel.
Mais l'insolence[5] d'Israël témoigne contre lui,
Et Israël et Éphraïm tomberont par leur faute,
Et Juda aussi tombera avec eux.

[1] Ce discours présente encore plus d'allusions à des faits contemporains, et par conséquent plus d'obscurités que les précédents, de sorte que dans bien des cas nous serons obligés de nous en tenir à des généralités, au risque d'effacer, par ignorance des détails historiques, ce qu'il peut y avoir de plus saillant et de plus incisif dans l'expression du prophète. — Miçpah est le nom de plusieurs localités en Palestine ; on suppose qu'il est question ici d'un château ou fort très-élevé dans les montagnes de G'ile'ad ; le Ṭabor étant le point le plus élevé en deçà du Jourdain, sur le territoire du royaume d'Éphraïm, ces deux noms représenteraient donc le pays tout entier. *Piége* et *filet* sont des métaphores très-usitées dans le langage des prophètes, pour exprimer l'idée d'une séduction, la cause d'un acte répréhensible. Les chefs de la nation sont menacés comme auteurs de ses égarements.

[2] Cette ligne qui, dans le texte reçu, ne donne aucun sens philologiquement justifiable, est traduite d'après une légère correction suggérée par le passage parallèle chap. IX, 9. (Litt. : ils ont rendu profonde l'action de corrompre).

[3] Les choses en sont venues au point que la conversion et le repentir est provisoirement impossible. Il faut d'abord un châtiment exemplaire, une catastrophe : alors seulement ils comprendront leurs torts.

[4] Proprement, d'infidélité conjugale, d'après l'allégorie bien connue, et fréquemment reproduite par le prophète.

[5] On a proposé de traduire : la *gloire* d'Israël, et d'entendre par là Jéhova lui-même (Am. VIII, 7) ; comp. cependant chap. VII, 10, et Amos VI, 8.

Avec leurs moutons et leurs bœufs[6]
Ils iront chercher l'Éternel ;
Mais ils ne le trouveront pas :
Il s'est séparé d'eux[7] !
Infidèles à l'Éternel,
Ils ont engendré des bâtards[8] :
La nouvelle lune les dévorera[9]
Avec tout ce qu'ils possèdent.

Sonnez de la trompette à G'ibe'ah,
Et du clairon à Ramah !
Donnez l'alarme à Beṭ-Awen,
Après-toi, Benjamin[10] !
Éphraïm deviendra un désert
Au jour du châtiment ;
Aux tribus d'Israël
J'annonce une chose certaine.
Les chefs de Juda ont été
Comme ceux qui déplacent les bornes[11] ;

[6] On remarquera que le prophète emploie des termes non conformes aux règles et usages du culte légal et traditionnel. On aurait pu traduire : bétail et bestiaux. Nous y voyons une idée de mépris. Les sacrifices devaient consister, selon le cas, en taureaux et béliers, ou en génisses et brebis.

[7] Il ne se laissera pas apaiser par des démonstrations purement extérieures. Il veut autre chose que cela. Voyez plus bas, VI, 6.

[8] Le sens de ces deux mots est suffisamment établi par l'allégorie du premier chapitre. C'est la nation (la femme) qui a été infidèle ; ses enfants (les individus dont elle se compose) ne sont pas reconnus par Jéhova comme étant siens, par la simple raison qu'ils sont, comme parties du tout, dans la même disposition religieuse et morale.

[9] Il faudra renoncer à déterminer ici la véritable pensée de l'auteur. Si le texte reçu (que nous suivons) est authentique, on peut le traduire, soit : *le mois prochain*, ou bien : *un seul mois* ; on a même dit : *le croissant*, en supposant que c'était le symbole d'une puissance étrangère, de l'Assyrie, par exemple. Les Septante suivent une autre leçon.

[10] Les différentes localités nommées ici (comp. aussi chap. IV, 15), appartenaient au royaume d'Éphraïm, et étaient, en partie du moins, situées sur le territoire de la tribu de Benjamin, près de la frontière de Juda. On est donc peut-être autorisé à supposer que le châtiment annoncé par le prophète devait arriver de ce côté-là ; du moins que Juda devait servir d'instrument à Dieu en cette occasion, sauf à être ensuite enveloppé dans la ruine commune. Le sens de la dernière ligne est très-douteux. Nous y voyons une menace.

[11] Probablement une allusion à une récente invasion des Judéens sur le territoire d'Éphraïm, accompagnée de pillage et de meurtres.

Sur eux je verserai
Ma colère comme un déluge[12].
Éphraïm est opprimé,
Froissé dans son droit,
Parce qu'il lui a plu de suivre les idoles[13].
Mais moi je suis comme une teigne pour Éphraïm,
Comme la vermoulure pour la maison de Juda[14].

Éphraïm reconnut sa maladie,
Et Juda sa blessure,
Et Éphraïm alla vers Ass'our,
Et envoya vers le roi Patron[15];
Mais celui-ci ne pourra vous guérir[16]
Et n'aura point de remède pour votre plaie.
Car moi je serai comme le hurleur[17] pour Éphraïm,
Comme le lion pour la maison de Juda;
Moi, moi je déchirerai,
J'irai emporter, et personne ne sauvera!

12 Ce dernier terme est un peu plus emphatique que celui de l'original, mais indispensable pour exprimer la pensée de l'auteur. L'*eau* n'éveille pas en nous l'image de la destruction.

13 Cette traduction se fonde sur celle des Septante, qui suivaient une autre leçon (les *vanités*), et de Jérôme, qui ne change que la voyelle (les *ordures*). Le texte reçu ne donne pas de sens plausible, comme on peut le voir par les versions vulgaires. L'*oppression* d'Éphraïm, ce serait le châtiment à lui infligé par l'invasion injuste et cruelle des Judéens.

14 La teigne et la vermoulure (carie) sont fréquemment employées comme images d'une destruction contre laquelle tout l'art et toute la puissance de l'homme ne sauraient prévaloir. Les deux royaumes ressentiront la colère de Dieu, dit le prophète, après avoir fait cette prédiction séparément à chacun d'eux.

15 Nouvelle allusion, assez transparente d'ailleurs, à un fait que nos connaissances historiques ne nous permettent pas de préciser. Nous supposons que, dans la lutte entre les deux royaumes, qui les ruinait tous les deux, Éphraïm espéra se tirer d'affaire par une alliance avec les Assyriens, comme Juda le fit à son tour plus tard. Le roi d'Assyrie est appelé ici, un peu par dérision, le roi *Patron* (protecteur, litt. : celui qui défend la cause d'un autre en justice, le plaideur). La plupart des commentateurs anciens et modernes prennent le mot pour un nom propre, le roi Iareb, ou de Iareb.

16 On remarquera que l'envoi d'une ambassade en Assyrie est introduit comme un fait passé, la suite est au futur. Cela détermine l'époque de ce morceau.

17 Épithète poétique pour le lion. La comparaison de Jéhova avec un lion qui saisit sa proie et auquel personne n'ose la disputer, est familière aux écrivains hébreux. Le lion invincible est opposé au roi *plaideur*, et cette antithèse est une nouvelle preuve que ce dernier terme n'a pu être pris par l'auteur dans un sens honorifique.

Je m'en vais retourner à ma place [18]
Jusqu'à ce qu'ils aient subi leur peine,
Et qu'ils cherchent ma face,
Qu'ils me réclament dans leur angoisse.
« Allons, retournons vers l'Éternel [19] !
C'est lui qui a déchiré, il nous guérira ;
Il a blessé, il nous pansera !
Il nous rendra la vie après deux jours,
Le troisième jour il nous relèvera
Et nous vivrons devant sa face [20] !
Reconnaissons l'Éternel,
Efforçons-nous de le connaître !
Pareil à l'aurore, son lever est assuré [21] ;
Il viendra à nous comme la pluie,
Comme l'ondée printanière qui arrose le sol [22]. »

Que te ferai-je, ô Éphraïm ?
Que te ferai-je, ô Juda ?
Votre amour est comme le nuage matinal,
Comme la rosée qui bientôt se dissipe [23].

[18] Cette phrase doit se séparer de la précédente. L'image du lion n'est pas continuée. Il faut, au contraire, revenir à la fin du v. 6, où il est dit que Jéhova s'est séparé d'Israël, et qu'on le cherchera vainement au moyen de sacrifices d'animaux.

[19] Paroles mises dans le bouche des Israélites repentants. La coupe des chapitres est absolument contraire au sens du texte. Le mot *déchirer* rappelle encore une fois l'image du lion.

[20] Deux, trois jours, sont la désignation figurée d'un temps comparativement peu long : s'il le veut bien, nous serons *bientôt* rétablis ! La règle du parallélisme exige que le second hémistiche ajoute toujours une unité au nombre exprimé dans le premier. Voyez la note sur Am. I, 2. Il est inutile d'insister sur ce qu'il n'est pas ici question de mort et de résurrection autrement que dans le sens politique.

[21] On peut compter sur le secours de Dieu, quand on l'implore avec une pieuse sincérité, comme sur le lever de l'aurore. La comparaison porte sur la certitude : ce n'est qu'en seconde ligne qu'on peut y joindre celle du bonheur et de la lumière.

[22] La pluie, image de la bienfaisance. — On comprend que ces dernières phrases ne sont pas seulement destinées à exprimer une espérance, peut-être illusoire, du peuple, mais encore une promesse conditionnelle de la part du prophète.

[23] Réponse de Jéhova, destinée à faire sentir que le passé d'Israël ne le rassure pas sur la sincérité de leurs protestations, et que des promesses stériles ne sauraient désarmer sa juste colère.

C'est pourquoi je frappe par les prophètes [24],
Je tue par les paroles de ma bouche,
Et mon jugement éclatera comme la lumière.
Car c'est à l'amour que je prends plaisir,
Et non aux sacrifices ;
Et à la connaissance de Dieu,
Plus qu'aux holocaustes.
Mais eux, à la façon des hommes [25],
Ont violé l'alliance,
Ici même ils m'ont manqué de foi [26].
G'ile'ad est une ville de scélérats,
Remplie de traces de sang.
Embusquée comme des brigands,
Une bande de prêtres assassine sur la route de S'ckém.
Oui, il se commet des crimes
Dans la maison d'Israël ;
J'ai vu ses horreurs :
Là cette prostitution d'Éphraïm,
Israël souillé,
Toi, Juda, aussi — une moisson t'est préparée [27].

24 J'annonce d'avance les sévères châtiments que je réserve à ce peuple, et l'accomplissement de mon arrêt jettera sur ma justice un éclat pareil à celui du soleil levant.

25 Comme des hommes ordinaires, profanes, qu'aucun lien religieux ne rattache au Dieu de sainteté ; comme ferait un païen.

26 *Ici même*, traduction littérale, qui ne jette pas beaucoup de clarté ni sur cette ligne, ni sur ce qui suit. Le prophète fait évidemment allusion à des crimes commis récemment ; il y a eu du sang versé, en abondance à ce qu'il paraît, à G'ile'ad, qui est désigné ici comme une ville, tandis que partout ailleurs, c'est le nom d'une vaste contrée ; il y a eu, plus près du séjour d'Osée, du côté de Sichem, un assassinat commis par des prêtres au moyen d'un guet-apens. Tous ces détails, cités ici à titre d'exemples, pour peindre l'état normal du pays, nous sont absolument inconnus. Peut-être est-il permis de les rapprocher des catastrophes politiques qui se sont succédé dans le royaume d'Éphraïm, lors de la chute de la dynastie de Iéhou (2 Rois XV, 8 suiv.) et dont Osée a pu être le témoin oculaire. Du moins, deux des usurpateurs nommés à cette occasion paraissent avoir été originaires du pays de G'ile'ad.

27 Ces dix dernières lignes ont été traduites sans égard à la coupe traditionnelle des versets. Nous avons essayé de rendre un peu intelligible un passage qui probablement ne nous est pas parvenu dans sa forme primitive. La dernière ligne surtout est suspecte. Telle qu'elle se lit aujourd'hui, on doit penser que la moisson est l'image du châtiment ; comp. Joël IV, 13, et plus bas, VIII, 7. — Le prophète Osée, qui s'occupe de préférence du royaume d'Israël, ne jette que de temps à autre un regard sur celui de Juda.

Quand je veux restaurer mon peuple,
Quand je me mets à guérir Israël [28],
Alors se révèlent les péchés d'Éphraïm
Et les méfaits de S'omerôn.
Car ils commettent des fraudes,
Le voleur pénètre dans les maisons,
Le brigandage se répand au dehors.
Ils ne se disent pas dans leurs cœurs [29],
Que je me souviens de tous leurs crimes :
Or, leurs actes les environnent [30],
Ils sont présents devant ma face.
Ils égaient le roi avec leur méchanceté,
Les chefs, avec leurs mensonges [31].
Tous ils brûlent de convoitise [32]
Comme un four chauffé par le boulanger :
Il cesse d'attiser,
Depuis qu'il a pétri la pâte jusqu'à ce qu'elle ait fermenté.
C'est le jour de notre roi :
Les chefs sont malades de la chaleur du vin ;
Il tend la main aux moqueurs !
Ardent comme un four, leur cœur est aux embûches ;
Toute la nuit leur boulanger dort ;
Le matin, il brûle comme un feu flamboyant.
Tous ils sont chauffés comme le four,
Ils dévorent leurs gouverneurs,

[28] Le discours reprend les idées exprimées plus haut (VI, 4). L'état du peuple est tel que l'Éternel, le voulût-il, ne peut pas suspendre son jugement, ni faire grâce aux coupables. La coupe des chapitres varie ici déjà chez les anciens.

[29] Ils oublient, ne tiennent pas compte, etc. Marque d'insouciance, de légèreté criminelle.

[30] Expression pittoresque, mais inusitée en français, pour dire qu'ils viennent pour ainsi dire avec un cortége de crimes, lesquels sont leurs compagnons inséparables.

[31] La dépravation est telle qu'elle est approuvée par ceux qui devraient la réprimer ou la punir. Le roi et les chefs s'en amusent. Il est probable que le terme de mensonge doit être entendu dans un sens plus large. Plus loin, il est spécialement question d'infidélité politique; cependant nous ne pensons pas qu'il faille exclure l'infidélité religieuse.

[32] Le texte dit littéralement : Tous ils sont adultères. Nous avons changé l'expression, parce que selon toute probabilité ce reproche n'est pas à prendre ici dans son sens simple et primitif, et que la comparaison avec le four exigeait une tournure plus descriptive. Les lignes qui vont suivre sont d'ailleurs les plus obscures de tout le livre.

Tous leurs rois sont renversés [33],
Nul d'entre eux ne m'invoque !

Éphraïm se mêle aux nations [34] ;
Éphraïm est une galette non retournée [35].
Les étrangers consument sa force,
Et lui, il ne le remarque point ;
Les cheveux blancs apparaissent sur sa tête [36],
Et lui, il ne le remarque point.
L'insolence d'Israël témoigne contre lui,
Mais eux, ils ne reviennent pas à l'Éternel, leur Dieu ;
Ils ne le recherchent point, malgré tout cela !
Éphraïm est comme une colombe [37],
Sotte et sans intelligence ;
Ils appellent l'Égypte,
Ils courent après l'Assyrie.

33 En lisant cette tirade, la plupart des lecteurs n'y verront que du feu. En effet, les plus savants commentateurs ont dû se borner à des conjectures, et les anciennes versions déjà trahissent les embarras de leurs auteurs. La difficulté résulte moins de l'incertitude du texte (lequel, sans doute, n'est pas élevé partout au-dessus de toute suspicion) ou de notre connaissance imparfaite de la langue, que du fait évident que le prophète fait allusion à des événements contemporains qui nous sont inconnus. L'explication la plus naturelle paraît être celle qui voit ici les traces, un peu voilées par le langage figuré de l'auteur, d'une conjuration, dont les complices auraient assassiné un roi et ses officiers, à la suite d'un banquet ou d'une orgie nocturne. Nous savons par les livres historiques, que du temps de notre prophète plusieurs catastrophes de ce genre survinrent dans le royaume d'Éphraïm (voyez ci-dessus, VI, 7). Cependant ces indications ne suffisent pas pour nous faire apprécier la portée de tous les traits de détail, tels qu'ils sont marqués dans le texte. Il y a surtout *le boulanger*, qui doit avoir été un personnage historique, bien que désigné ici d'une manière allégorique ; et *le jour du roi* doit également être une époque déterminée.

34 Sous-entendez : étrangères, païennes. Le prophète passe à un autre reproche, aux alliances politiques avec les grandes puissances voisines, alliances dont le moindre inconvénient était de compromettre l'indépendance politique.

35 Laquelle, constamment exposée à la chaleur du même côté, se carbonise au lieu de devenir mangeable. Image populaire des conséquences fâcheuses de ces tendances politiques.

36 La nation, comparée à un corps, à une personne, commence à vieillir, les symptômes de la décrépitude se montrent.

37 Pour échapper à l'oiseau de proie, elle donne dans le filet. Tantôt on se ligue avec l'Égypte contre l'Assyrie, tantôt avec celle-ci contre l'autre. Ces expédients diplomatiques, loin de sauver le pays, hâteront sa perte. Jéhova à son tour, pour rester dans l'image, est comparé à l'oiseleur ; son filet, c'est le châtiment tant de fois annoncé par les prophètes.

Mais tandis qu'ils y vont,
J'étends mon filet sur eux :
Comme des oiseaux de l'air je les ferai descendre,
Je les châtierai selon l'annonce faite à leur assemblée.

Malheur à eux[38],
Parce qu'ils m'ont fui !
Ruine à eux,
Parce qu'ils me sont devenus infidèles !
Et moi, je les rachèterais,
Tandis qu'eux ils disent des mensonges contre moi ?
Ce n'est pas à moi que leur cœur adresse ses cris,
Quand ils hurlent sur leurs lits ;
Ils ont peur pour leur blé, pour le jus de leurs vignes,
Et ils m'abandonnent[39] !
Et moi je les instruisais,
Je fortifiais leurs bras,
Et c'est contre moi qu'ils méditent le mal !
Ils se tournent — mais non vers en haut[40] :
Ils sont comme un arc trompeur[41].
Aussi leurs chefs périront-ils par l'épée,
A cause de la rage de leur langue[42] :
On s'en moquera bien au pays d'Égypte !

[38] Péroraison de ce discours. Arrêt définitif et irrévocable. L'expression *racheter* rappelle moins la menace d'une captivité, d'un exil, qui n'était point encore un fait accompli, que celle du danger en général, dont l'imminence était déjà telle, que la main de Dieu pouvait seule encore le conjurer. Mais au lieu de s'adresser à lui à cet effet, avec la conviction que Jéhova seul pourrait les sauver, ils *montent* contre lui, c'est-à-dire, ils contestent sa puissance, s'en défient et cherchent le salut ailleurs.

[39] L'obscurité du texte est encore bien grande ici, et tel mot (*ils ont peur*) n'est traduit que d'après une simple et très-discutable conjecture. On peut admettre que le prophète oppose aux *cris* de détresse, qui devraient être adressés au vrai Dieu, les *hurlements* de la rage impie et du désespoir incrédule. Les *lits* sont mentionnés pour donner au tableau plus de vivacité ; ils servent à représenter le désespoir qui renonce à toute action. Les calamités publiques, guerre et famine, surviennent, et pourtant on ne songe pas à l'unique moyen de salut qui reste encore.

[40] Vers le Dieu qui réside au ciel. La réticence est très-expressive. Ils se tournent d'un autre côté et leur aveuglement ne cesse pas même dans cette extrémité.

[41] Qui fait manquer le but à celui qui s'en sert.

[42] Cette rage est l'esprit d'impiété qui leur dictait leurs paroles et leurs conseils contraires aux directions de Jéhova.

VI.

Embouche la trompette[1] !
Comme l'aigle sur la maison de l'Éternel[2]...
Parce qu'ils ont transgressé mon pacte,
Et qu'ils se sont révoltés contre ma loi.
Ils m'invoqueront à grands cris[3] :
« Mon Dieu, nous, Israël, nous te reconnaissons ! »
Israël a rejeté son bonheur —
L'ennemi le chassera !

Ils ont fait des rois malgré moi,
Ils ont élu des chefs à mon insu[4] ;
De leur argent et de leur or
Ils se sont fait des idoles,
Pour qu'il fût anéanti[5].
Il m'est odieux, ton bœuf, ô S'omerôn[6] !
Mon courroux s'enflamme contre eux :

[1] C'est Jéhova qui charge le prophète d'annoncer la consommation de ses arrêts.

[2] La phrase est incomplète, soit que le texte ait souffert, soit que la vivacité du discours ait amené une ellipse trop dure. On a proposé de suppléer : va planer, fondre, sur Israël avec les menaces du châtiment divin. Mais on pourrait aussi prendre pour sujet ce châtiment lui-même qui va fondre sur le peuple, pareil à un aigle. En tous cas, la *maison* de Dieu n'est pas le temple de Jérusalem.

[3] Alors, dans leur détresse suprême — mais ce sera trop tard. Ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes s'ils périssent. Ils pouvaient être heureux, mais ils ne l'ont pas voulu.

[4] Comme l'original n'exprime ni le singulier (*un* roi, etc.), ni le pluriel (*des* rois, etc.), on peut songer ici soit à un seul et récent changement de dynastie, l'un de ceux qui sont mentionnés au deuxième livre des Rois, chap. XV, soit à toute la série des révolutions politiques qui forment l'histoire du royaume d'Éphraïm et que le prophète regarderait comme autant d'actes de rébellion contre le gouvernement légitime des Isaïdes. Dans la traduction française, il est impossible de s'exprimer d'une manière également vague.

[5] Si l'on s'en tient à la lettre du texte, cette dernière phrase ne peut se rapporter qu'à l'or et à l'argent qui doit être perdu, parce qu'il a été mal employé. Mais on est tenté de mettre le verbe au pluriel, de manière qu'il pourrait marquer le sort du peuple lui-même, que son idolâtrie doit conduire à sa ruine.

[6] Allusion au culte consacré dans le royaume des dix tribus, où Jéhova était adoré sous la figure d'un taureau (1 Rois XII, 28); comme cette figure était d'une grandeur de beaucoup inférieure à la dimension naturelle, les Juifs s'accoutumèrent plus tard à parler de *veaux* d'or. Le symbole étant destiné à représenter la puissance créatrice de Dieu, il est évident qu'il ne peut pas être question d'un veau. S'omerôn (Samarie) est placée ici pour le pays entier, car l'histoire place le siége de ce culte ailleurs.

Jusqu'à quand sera-t-il impossible de les absoudre[7] ?
C'est qu'il vient d'Israël[8] !
C'est un artiste qui l'a fabriqué !
Ce n'est pas un Dieu.....
Mais il sera mis en pièces, le bœuf de S'omerôn !

Puisqu'ils sèment du vent,
Ils récolteront la tempête[9] ;
Leurs semailles ne monteront pas en tige,
Leurs herbes ne formeront point d'épis ;
Et si tant est qu'elles en forment,
Les étrangers les dévoreront[10].
Israël est dévoré :
Déjà ils sont parmi les nations
Comme un vase méprisé[11].
Ils ont couru vers l'Assyrien,
Comme l'onagre qui vit dans la solitude ;
Éphraïm recrute des amoureux[12].
Ah, qu'ils aillent recruter parmi les nations,

[7] Littéralement : jusqu'à quand seront-ils impuissants relativement à l'absolution? Cela veut dire : jusqu'à quand dureront leurs méfaits? Le temps où Dieu pourrait cesser de s'irriter contre eux, ne viendra-t-il donc jamais?

[8] Le peuple s'est fait lui-même son dieu, ce qui est contraire à la notion la plus élémentaire de la divinité.

[9] La strophe qui suit est encore on ne peut plus obscure et très-diversement expliquée. Cependant on ne se trompera pas en maintenant en général le point de vue que le prophète formule des menaces, fondées en partie sur le fait que le gouvernement israélite a contracté des alliances onéreuses avec des puissances étrangères. Comp. 2 Rois XV, 19. — Semer du vent et récolter la tempête, est une locution proverbiale pour dire que les erreurs et les crimes entraînent leur peine comme conséquence naturelle.

[10] Nous prenons ces lignes dans un sens figuré : l'allégorie d'une récolte manquée ou perdue est amenée naturellement par le proverbe qui précédait. L'auteur veut dire : L'État est perdu et ruiné, quoi qu'il fasse pour se maintenir ; chaque nouvel effort aboutira à un nouveau mécompte. Il y a d'ailleurs ici dans le texte original un jeu de mots inimitable en français.

[11] Un objet sans valeur. Il paraît que c'était là aussi une espèce de proverbe. Jér. XXII, 28 ; XLVIII, 38.

[12] On connaît l'allégorie si familière aux prophètes, d'après laquelle les alliances avec les nations païennes sont représentées comme des intrigues amoureuses et des liaisons adultères. L'onagre est introduit soit comme un animal revêche et indocile, soit aussi pour symboliser l'instinct auquel il vient d'être fait allusion. Au lieu de : *recruter des amoureux*, il y a textuellement : *prendre à gages des amourettes*.

Que ferez-vous alors au jour de la fête,
Au jour de la solennité de l'Éternel ?
Car voyez ! Ils s'en iront après la ruine[8],
L'Égypte les ramassera,
Memphis les enterrera[9] ;
Leurs bijoux, leur argent —
Le chardon en prendra possession ;
Les ronces croîtront sous leurs tentes !
Ils viennent, les jours du compte à rendre[10] !
Ils viennent, les jours de la rémunération —
(Israël reconnaîtra
Si le prophète est un fou,
L'inspiré un homme en délire[11] !)
A cause de la masse de tes péchés
Et de l'énormité de ta rébellion !
Éphraïm guette mon Dieu ;
Le prophète trouve le lacet de l'oiseleur sur tous ses chemins,
L'hostilité dans la maison de son Dieu[12].
Ils sont plongés dans la corruption
Comme aux jours de G'ibe'ah :
On se souviendra de leurs méfaits,
On leur demandera compte de leurs péchés[13] !

8 D'après les discours précédents, nous savons qu'il s'agit ici de la ruine prochaine du royaume d'Éphraïm et de la dispersion de ses habitants.

9 Ces deux verbes ne diffèrent en hébreu que par une seule consonne. Le sens est positivement le même. Ce n'est pas une déportation en Égypte, dont le prophète veut menacer le peuple ; il parle d'une fuite, d'une retraite volontaire, mais qui ne le sauvera pas.

10 Litt. : de l'inspection, de l'examen.

11 Nous mettons cette phrase en parenthèse et nous y introduisons la particule *si*, pour lui donner un sens acceptable. Elle est autrement inintelligible. Plusieurs commentateurs ont cru que l'auteur veut dire qu'Israël reconnaîtra *que* les *faux* prophètes sont des fous, etc. Mais dans ce cas, le mot le plus indispensable aurait été omis dans le texte. La fin de la phrase, après la parenthèse, se rattache très-facilement à ce qui précède celle-ci.

12 *Guetter, lacet*, sont des figures qui représentent le même sens que les termes d'hostilité ou de rébellion. Ce serait peut-être aller trop loin que d'insister sur la différence entre un acte militaire et un procédé de chasseur, comme si l'auteur voulait signaler par là l'infériorité de ses propres moyens de résistance, comparés à ceux de Dieu.

13 Comp. V, 2; VIII, 13. Les jours de G'ibe'ah, auxquels il est fait allusion ici, pourraient bien être ceux dont l'histoire est racontée dans les derniers chapitres du livre des Juges. Du moins, c'est le seul fait connu qui puisse servir à expliquer la mention de ce nom en cet endroit. Comp. X, 9.

VIII.

Comme des raisins au désert
J'avais trouvé Israël ;
J'avais vu vos pères autrefois
Comme la figue précoce au figuier qui pousse [1] —
Et eux, arrivés à Ba'al-Pe'ôr,
Se consacrèrent à l'idole,
Et je les eus en horreur comme ce qu'ils aimaient [2].
Éphraïm ! Comme l'oiseau, sa gloire s'envolera :
Plus de naissance ! Plus de grossesse ! Plus de conception [3] !
Lors même qu'ils élèveraient leurs enfants,
Je les en priverais jusqu'à extinction [4].
Oui, malheur à eux, quand je me détournerai d'eux !
Éphraïm, tel que je le vois,
Pareil au jeune palmier planté dans la plaine [5],
Éphraïm livrera ses fils au carnage !
Donne-leur, ô Éternel !....
Que leur donneras-tu [6] ?....
Donne-leur un sein stérile,
Et des mamelles taries [7] !
Toute leur méchanceté est à G'ilgal [8] ;
C'est là que je les ai pris en haine.

[1] La comparaison porte sur le sentiment de plaisir qu'on éprouve en découvrant le premier fruit mûr d'un arbre qui commence à porter, ou un fruit rafraîchissant dans un lieu aride. C'est ainsi que Jéhova autrefois jeta un regard de joie et d'amour sur le peuple naissant. Mais la joie, hélas, ne fut pas de longue durée.

[2] Allusion au fait raconté au 25e chap. du livre des Nombres. Ba'al Pe'ôr est le nom d'une divinité des Moabites et du lieu où elle était adorée.

[3] La menace se revêt ici d'une forme nouvelle. La nation périra par une stérilité inouie ; les sources de la vie tariront et les survivants, ou ceux qui naîtront exceptionnellement, ne verront plus de progéniture.

[4] Litt.: de manière qu'il n'y ait plus d'homme.

[5] Le sens de cette ligne est on ne peut plus douteux. Le mot hébreu qu'on propose aujourd'hui de traduire par *un jeune palmier* (d'après l'arabe), est pris, par la plupart des interprètes, pour un nom propre, et l'on traduit : Je vois Éphraïm, planté dans la plaine jusqu'à Tyr. En tout cas, il y a antithèse entre l'aspect actuel du pays et du peuple et ce qui l'attend.

[6] La question incidente ne marque pas l'incertitude du prophète, et encore moins le désir d'exciter la compassion. C'est une forme rhétorique pour rehausser l'emphase du discours.

[7] Répétition de la pensée du 11e verset.

[8] Chap. IV, 15. Amos IV, 4. Les griefs que Jéhova avait à formuler contre Israël sont résumés dans le seul nom d'un lieu de culte justement odieux.

A cause de leurs actes criminels
Je les chasserai de ma maison [9],
Je ne les aimerai plus.
Tous leurs chefs sont des rebelles.
Éphraïm est frappé [10] :
Ses racines se dessèchent,
Il ne portera plus de fruits.
Lors même qu'ils enfanteraient
Je ferais mourir le fruit chéri de leurs entrailles !
Mon Dieu les rejette
Parce qu'ils ne l'ont pas écouté :
Ils seront dispersés parmi les nations.

IX.

Israël a été une vigne étalée
Et chargée de fruits [1] :
Plus ses fruits étaient abondants,
Plus il multipliait les autels ;
Plus son pays prospérait,
Plus on y ornait les statues [2].
Leur cœur a été trompeur [3] ;
Mais ils vont en porter la peine.
Lui-même, il va briser leurs autels,
Il va renverser leurs statues.
Oui, alors ils diront :
« Nous n'avons point de roi,

9 C'est-à-dire de mon pays, de mon domaine ; car il ne peut être question ici du temple.

10 Comme une plante par les rayons brûlants du soleil. Le reste n'est que la répétition d'une menace déjà deux fois formulée.

1 Ce morceau commence par une image analogue à celle qui forme l'exorde du discours précédent. La prospérité du peuple, qui était pourtant un bienfait de Jéhova, ne l'a pas empêché de devenir infidèle à son Dieu.

2 Parmi les autels, il y en avait certainement aussi qui étaient consacrés à Jéhova ; les *veaux* (figures de taureaux, de petite dimension) représentaient le même Dieu ; mais il est hors de doute que le prophète a aussi en vue le polythéisme très-répandu dans le pays. Les *statues* (colonnes, obélisques, etc., mais non des figures d'hommes) y font très-directement allusion.

3 Litt. : glissant, caressant ; cette métaphore est très-usitée en hébreu quand on parle de la langue (ou du discours). D'autres traduisent : Leur cœur est partagé, entre Jéhova et les autres dieux ; ou bien : Il (Dieu) a partagé leur cœur.

Parce que nous n'avons pas craint l'Éternel —
Et le roi, à quoi nous servira-t-il[4] ? »
Ils traitent leurs affaires
Et font leurs alliances,
En prononçant de faux serments,
Et le droit pousse comme la folle-avoine
Dans les sillons de leurs champs[5].

Les habitants de S'omerôn ont peur
Pour les génisses de Bêṭ-Awen ;
Oui, son peuple est en deuil,
Et ses prêtres tremblent pour lui,
A cause de sa gloire qui va partir[6].
Lui-même, on l'emportera en Assyrie,
Comme un don pour le roi-patron[7].
Il enlèvera la honte d'Éphraïm[8],

[4] On verra plus bas que cette phrase : Nous n'avons point de roi, n'est pas à prendre à la lettre. Elle s'explique plutôt par la dernière ligne du verset, dans le sens de l'impuissance, ou plutôt de la légitimité : Nous n'avons pas de vrai roi, nous l'avons choisi ou accepté sans consulter l'Éternel. Il s'agit certainement de l'un des usurpateurs nommés 2 Rois XV.

[5] Ces lignes sont très-obscures. Notre traduction y fait voir des reproches adressés au peuple par le prophète. Alors la dernière phrase veut parler d'une mauvaise administration de la justice. On dit d'une vertu, d'une qualité excellente, qu'elle fleurit dans une certaine sphère, à une certaine époque. Par ironie, cette image serait appliquée ici à un vice, à une qualité mauvaise : La justice fleurit comme les mauvaises herbes ; elle s'est changée en injustice ; comp. Amos V, 7 ; VI, 12. D'autres, cependant, remplacent le mot *droit* par celui de *jugement*, ce qui donnerait l'idée, exprimée aussi plus bas, que la mauvaise semence jetée dans la terre fait pousser la récolte de la punition céleste. Le contexte semble favoriser cette dernière version ; cependant notre auteur ne se distingue pas par une trop grande régularité dans la succession de ses idées.

[6] Il est évidemment question ici du culte du taureau établi à Bêṭ-El. (Pour le nom propre, voy. chap. IV, 15). Il est seulement difficile de dire pourquoi le prophète, au lieu du *taureau* (veau) au singulier, met des *génisses* au pluriel. Y avait-il plusieurs images ? met-il le féminin par dédain ou par ironie ? Comme le texte continue par des suffixes du masculin singulier, nous serions enclin à considérer la première forme pour un mot abstrait (culte idolâtre). Ordinairement on rapporte les suffixes en question à la ville.

[7] Voy. chap. V, 13. Le Dieu lui-même (son symbole, son image), loin de pouvoir protéger ses adorateurs, deviendra la proie d'un vainqueur avide qui n'y verra que la valeur du métal dont il est fait.

[8] Le roi d'Assyrie enlèvera l'idole qui est la honte d'Éphraïm. Cette traduction, parfaitement justifiée par le contexte, suppose dans la forme des mots une petite licence grammaticale, ou une faute de copiste. Ordinairement on traduit : La honte saisira Éphraïm, etc....

Pour qu'Israël ait honte de ses desseins.
S'omerôn est perdu,
Son roi est un copeau que l'eau emporte !
Ils seront détruits, les hauts-lieux d'Awen [9],
Le péché d'Israël ;
L'épine et le chardon croîtront sur leurs autels,
Et ils diront aux montagnes : couvrez-nous !
Et aux collines : tombez sur nous [10] !

Depuis les jours de G'ibe'ah
Tu as péché, ô Israël !
Alors aussi ils tinrent bon,
Pour que la guerre ne les atteignît pas à G'ibe'ah
Pour la race des scélérats [11].
C'est à cœur joie que je les châtierai,
Et les nations se rassembleront contre eux,
Quand je les attacherai à leur double péché [12].

Éphraïm est une génisse apprivoisée,
Aimant à fouler le blé [13] ;
Mais moi, je mettrai la main sur son beau cou,
J'attellerai Éphraïm,
Juda labourera,
Jacob traînera la herse [14].

9 *Awen* (néant, idole) est mis pour Bêṯ-Awen, et ceci pour Bêṯ-El. Voyez plus haut chap. IV, 15. Les *hauts-lieux* sont les emplacements, ordinairement élevés, où l'on célébrait le culte, soit de Jéhova, soit des dieux étrangers.

10 Le désespoir s'emparera des hommes sur la tête desquels éclatera la catastrophe.

11 L'allusion au fait raconté dans les derniers chapitres du livre des Juges semble ici plus claire encore que dans le morceau précédent (chap. IX, 9). En effet, les Benjaminites prirent la défense des auteurs de l'attentat de G'ibe'ah. Seulement on ne voit pas trop bien dans quel rapport ce fait a pu être, au gré du prophète, avec ceux qu'il avait sous les yeux. En tout cas, il sera bon de se rappeler que G'ibe'ah n'était pas éloigné de Bêṯ-El et en général du théâtre de l'activité de notre auteur.

12 Cette dernière ligne n'offre pas de sens plausible. Le texte est corrompu de l'aveu même des anciens critiques juifs, et les versions sont également inintelligibles. On prétend qu'*attacher quelqu'un à son péché*, veut dire l'en punir. Le *double* péché doit être l'établissement des deux lieux de culte, 1 Rois XII, 29. Tout cela est fort sujet à caution ; mais les autres essais d'interprétation le sont encore davantage.

13 Ce qui se faisait, l'animal étant en pleine liberté, et mangeant à l'aise, tout en travaillant.

14 Autant de symboles de l'esclavage, dont la nation entière est menacée, et non plus Éphraïm seul.

Faites vos semailles pour la justice,
Récoltez selon la grâce!
Défrichez vos champs incultes!
Il est temps encore de chercher l'Éternel,
Jusqu'à ce qu'il vienne vous apprendre la justice [15]!
Mais vous avez cultivé l'iniquité,
Vous avez récolté la méchanceté,
Vous avez mangé un fruit mensonger [16] :
Car vous vous êtes fiés à vos voies,
Au nombre de vos guerriers.
Aussi l'alarme surprendra-t-elle les tribus;
Toutes les citadelles seront détruites,
Comme S'alman détruisit Bêṭ-Arbêl
Au jour de la bataille,
Quand les mères furent écrasées sur leurs enfants [17].
Ainsi vous fera Bêṭ-El [18]
A cause de l'excès de votre méchanceté.
Le roi d'Israël est perdu,
Perdu avec l'aurore [19]!

X.

Quand Israël était jeune, je l'aimais,
Et de l'Égypte j'appelai mon fils [1].

[15] Cette exhortation interrompt les menaces qui font le sujet propre du discours. C'est comme un dernier avertissement destiné à rendre les menaces plus pressantes. Les images s'expliquent facilement. L'impératif *récoltez* remplace le futur : *et vous récolterez*, ou bien il est mis pour : *tâchez de récolter*. Il viendra *vous apprendre la justice* (à sa manière, lui-même), est nécessairement une menace. Cependant on pourrait traduire aussi : *afin qu'il vienne*, etc.

[16] Images analogues pour peindre la situation réelle, en opposition avec celle que le prophète aurait voulu provoquer. Le *fruit mensonger* est un fruit qui ne rassasie pas ou qui empoisonne au lieu de nourrir.

[17] Il est fait ici allusion au sac d'une ville dont la situation ne nous est pas exactement connue. Selon toutes les probabilités, il s'agit encore des guerres civiles contemporaines dans le royaume d'Éphraïm, 2 Rois XV, 16, comp. plus bas chap. XIV, 1. S'alman (si tant est que ce soit un nom propre d'homme) aura été quelque chef israélite. En aucun cas il n'est question du roi assyrien S'almanéser, qui n'attaqua Israël que 40 ans plus tard.

[18] Le lieu et théâtre de vos péchés sera aussi la cause de votre ruine.

[19] Image de la rapidité. Joel II, 2.

[1] Souvenir des origines de la théocratie, présenté sous l'allégorie d'un enfant choyé et guidé par un père plein d'amour, mais le payant d'ingratitude.

— Les appelait-on,
Ils se détournaient néanmoins,
Sacrifiaient aux Ba'als,
Encensaient les idoles[2] ! —
Et moi je conduisais Éphraïm à la lisière,
Je le prenais dans mes bras[3];
Mais ils ne reconnurent pas
Que c'était moi qui les avais guéris[4].
Je les tirais à moi avec des cordes d'homme,
Avec des liens d'amour[5];
J'étais avec eux, desserrant le joug de dessus leur bouche,
Quand je leur donnais à manger[6].....
Ils ne retourneront point au pays d'Égypte[7],
Mais l'Assyrien, voilà quel sera leur roi,
Puisqu'ils refusent de se convertir.
Et l'épée sera brandie contre leurs villes,
Elle en brisera les verroux, elle dévorera,
A cause de leurs mauvaises tendances.
Mon peuple persiste à se détourner de moi[8],

[2] Cette phrase interrompt le fil de l'allégorie et rappelle en termes propres que le peuple, soit dès l'époque mosaïque, soit depuis, ne cessa de désobéir à la voix de ses prophètes.

[3] Nous changeons le pronom. Pour conserver celui du texte, on a proposé de traduire : Je donnai un conducteur (Moïse) à Éphraïm, qui le prenait dans *ses* bras.

[4] Les prophètes représentent Israël comme n'ayant point connu Jéhova antérieurement à l'époque mosaïque. Voy. la note sur Amos V, 25, 26. La guérison doit sans doute rappeler la servitude d'Égypte.

[5] L'allégorie de l'enfant est remplacée par celle du bœuf pour lequel un maître charitable a toutes sortes de soins. Des *cordes d'homme* sont des cordes légères, douces, servant à diriger sans causer de peine. L'expression est choisie sans doute pour corriger ce qu'il y a de trop rude dans la figure.

[6] A la lettre : J'étais pour eux comme (sont pour les bœufs) ceux qui soulèvent le joug de dessus leurs mâchoires. Le laboureur dégage le bœuf du joug pour le faire manger à son aise. La comparaison peut signifier simplement que Jéhova a toujours traité Israël avec douceur; mais on pourrait aussi y trouver une allusion aux événements miraculeux du désert.

[7] Puisque tous mes bienfaits ont été si mal reconnus, je veux les châtier, je le dois. Mais je ne les reconduirai point en Égypte d'où je les ai tirés autrefois; c'est dans la direction opposée que les attend le châtiment. Plus haut (chap. IX, 3), la menace avait été autrement formulée, ce qui prouve qu'il s'agit ici partout moins de prédictions précises et circonstanciées, que de prévisions générales, d'éventualités qui intéressent plutôt par leur signification idéale, que par leur forme concrète. Autrement le prophète se serait directement contredit.

[8] Litt. : Il se suspend, s'attache à l'éloignement de moi. Le sens est : Il y a donc des motifs suffisants pour le punir, voire pour l'exterminer.

Et quand on l'invite à regarder en haut,
Jamais il n'y élève les yeux [9] !

Comment te laisserais-je, Éphraïm ?
Te livrerais-je, Israël ?
Comment te rendrais-je pareille à Admah ?
Semblable à Çeboïm [10] ?
Mon cœur est changé en moi-même [11],
Il brûle tout entier de compassion.
Je n'assouvirai pas la fureur de mon courroux,
Je ne veux pas de nouveau [12] perdre Éphraïm.
Car je suis Dieu et non un homme,
Je suis le Saint au milieu de vous,
Je ne viendrai pas pour détruire [13].

Ils suivront l'Éternel [14]
Quand il les appellera de sa voix de lion ;
Quand lui il criera,
Ses enfants accourront de l'Occident,

[9] Le *haut*, le ciel, c'est le séjour de Dieu. Poursuivant ses affaires profanes, méconnaissant son bienfaiteur céleste, il n'écoute pas la voix des prophètes.

[10] Malgré tous ses griefs, Jéhova ne peut pas se décider à accomplir ses desseins vengeurs. Son cœur est ému de compassion ; il ne peut se résoudre à abandonner son peuple, à lui réserver le sort de Sodome et de Gomorrhe, d'Admah et de Çeboïm (Gen. XIX).

[11] Litt. : Il se retourne (il est saisi d'un sentiment opposé), mes compassions s'échauffent toutes ensemble.

[12] Ce mot ne se rapporte pas à une perte antérieure, mais fait antithèse à la série des bienfaits mentionnés plus haut.

[13] Le pardon est l'attribut de Dieu, la sévérité vengeresse ne lui convient pas. Les derniers mots : *pour détruire*, expriment une leçon purement conjecturale, d'après laquelle la lettre qui termine l'avant-dernier mot du texte serait à répéter devant le dernier de manière à en former la première personne du futur. Ordinairement on traduit : je ne viendrai pas en colère, ou encore : je ne fréquente pas les villes (je ne suis pas un simple mortel). Mais la première de ces deux versions donne au mot un sens qui ne se rencontre pas ailleurs, et la seconde est tout simplement absurde.

[14] La péroraison de ce discours est amenée d'une manière très-abrupte. Il avait été dit que Jéhova incline vers le pardon ; ici, la conséquence de ce changement se produit tout de suite par l'esquisse d'un tableau que d'autres prophètes se sont plu à peindre en détail. (Voy. par ex. Joël IV. Ès. LX). Jéhova non-seulement ne veut pas disperser Israël, il veut aussi rendre à leur patrie ceux que les malheurs précédents en ont éloignés. Il les appelle d'une voix puissante, comparée au rugissement du lion, et ils vont accourir de tous les points de l'horizon avec la rapidité de l'oiseau qu'aucun obstacle n'arrête dans sa route.

Ils accourront de l'Égypte, comme l'oiseau,
Comme la colombe, du pays d'Ass'our :
Et moi je les rétablirai dans leurs demeures !
C'est l'Éternel qui le dit.

XI.

Éphraïm me circonvient de mensonge [1],
La maison d'Israël de trahison ;
Et Juda aussi continue à s'émanciper de Dieu,
Du Saint fidèle [2].
Éphraïm garde le vent,
Et court après la tempête [3] :
Sans cesse on multiplie la fraude et la violence,
On fait alliance avec l'Assyrien,
On porte de l'huile en Égypte [4].
Avec Juda aussi l'Éternel est en procès ;
Il demandera compte à Jacob de ses voies,
Et lui rendra selon ses actes.
Dans le sein maternel il saisit le talon de son frère,
Dans sa force virile il lutta avec Dieu ;
Il lutta avec l'apparition et fut vainqueur,
Il pleura et demanda grâce [5].

[1] C'est Jéhova qui parle.

[2] La signification du verbe, dans cette phrase, étant un peu douteuse, beaucoup de commentateurs ont cru y voir un éloge de Juda, qui serait resté fidèle. Mais c'est contre toutes les analogies de notre livre (chap. V, 5, 10; VI, 4; VIII, 14; X, 11). Le verbe en question rappelle les courses d'un animal qui, délivré du joug, court çà et là, au risque de s'égarer.

[3] Locutions proverbiales pour désigner des choses impossibles, pour marquer la disproportion entre le but et les moyens; comme on dit aussi : transporter des montagnes. (On manque le sens en traduisant : Éphraïm se repaît des vents.) On *garde* un troupeau, mais non le vent.

[4] Le royaume d'Éphraïm se voyant menacé dans son existence, cherchait à se fortifier par des alliances avec les grands empires voisins. L'huile, une des principales productions de la Palestine, est mentionnée ici soit comme un cadeau, soit comme un tribut, par lequel le pacte avec l'Égypte était consolidé. Mais ces négociations, dit le prophète, n'aboutiront pas; c'est courir après la tempête, que de fonder sa sécurité sur l'amitié des conquérants; surtout quand, à l'intérieur, la base de l'ordre social est ébranlée incessamment par la fraude et la violence.

[5] Il y a ici une allusion évidente aux récits de la Genèse XXV, 26 et XXXII, 24 ss. On voit aussi que la mention faite au verset précédent du *peuple* Jacob, amène celle de son *père* Jacob, et plus loin, ces deux notions, d'ailleurs identiques au point de vue abstrait ou poétique, vont être confondues expressément (v. 5 :

Ce fut à Bêṭ-El qu'il le trouva,
Et là il nous a parlé[6].
L'Éternel est le Dieu des astres,
L'Éternel est son nom glorieux[7] !
Toi aussi retourne vers ton Dieu !
Garde la charité et la justice,
Et espère en ton Dieu constamment !

Le Cananéen aime à frauder,
Une fausse balance à la main[8] :
Et Éphraïm dit : je n'ai fait que m'enrichir,
Je me suis acquis une fortune ;
Toutes mes affaires ne me feront point trouver en défaut,

il *nous* parla). Mais la question est de savoir dans quel sens le prophète interprète les deux mythes. Les uns y voient un reproche adressé au patriarche (et par suite au peuple), comme ayant été trompeur, violent, provocateur. Les autres, au contraire, y voient un éloge, un exemple à imiter. Nous estimons que cette dernière explication a pour elle l'autorité de la Genèse, ou pour mieux dire l'esprit même de la légende, qui veut exalter le patriarche et non le blâmer. Osée l'aura rappelée dans le but d'exciter ses contemporains à *faire des efforts* pour vaincre la résistance de Jéhova, pour rentrer en grâce auprès de lui. Car la légende du talon se rapporte aussi au privilége de la bénédiction, dont Jacob sut se mettre en possession (ou qui lui échut d'après un fait typique) même avant de naître. En mettant l'*apparition* au lieu de l'*ange* (comme on traduit vulgairement), nous constatons la nature du fait tel que les récits des livres historiques le présentent partout où ils en font mention. Il s'agit bien d'une manifestation personnelle de Dieu même, et non de la mission d'une créature. (Voyez nos notes sur Gen. XVI. Juges VI, etc.)

[6] Le sujet change tout à coup, car c'est Jéhova qui trouva Jacob à Bêṭ-El (Gen. XXVIII ; XXXV) et qui s'adressa à *lui*, et par cela même à *nous*, ses descendants, représentés dès lors par le patriarche, auquel les promesses divines n'ont point été adressées exclusivement. La mention de Bêṭ-El est d'autant plus significative, qu'aujourd'hui cet endroit était devenu le centre d'un culte illégitime.

[7] C'est donc à lui seul aussi que doit s'adresser Israël. Il est le Dieu de votre père, qui a reçu de lui une bénédiction transmissible à ses successeurs : ce fait devrait suffire pour diriger votre conduite.

[8] Le prophète, revenant à l'actualité, ne veut pas dire que les *Cananéens* (les indigènes du pays, en opposition avec les Israélites) aiment à tromper dans le commerce ; peu lui importait de constater les mauvaises pratiques des autres peuples. C'est le portrait de ses compatriotes qu'il veut faire, et pour donner plus d'énergie à l'expression de sa pensée, il les appelle eux-mêmes des Cananéens. Ils sont devenus tels, malgré leur origine distincte ; ils ne valent pas mieux que ces païens que Jéhova avait voulu exterminer pour faire place à la race de Jacob. Aussi bien, dans le verset suivant, le nom d'Éphraïm reparaît, comme de raison.

De manière que ce serait un péché [9].
Et moi, l'Éternel, je suis ton Dieu
Depuis le pays d'Égypte ;
Je te ferai encore habiter sous des tentes
Comme aux jours de la fête [10].
Pourtant j'ai parlé aux prophètes [11] ;
J'ai multiplié les visions [12],
Par les prophètes j'ai parlé en paraboles.
Si G'ile'ad est vanité,
Il sera réduit à néant [13] ;
Si à G'ilgal ils immolent des bœufs [14],
Leurs autels aussi deviendront
Comme les tas de pierre sur les sillons des champs.

9 Tout en se livrant à des pratiques frauduleuses, qui sont citées ici à titre d'exemple, pour peindre la dépravation générale, les gens disent qu'ils n'usent que de moyens légaux pour s'enrichir : tout ce que la loi ne défend pas, est licite et honnête. Les usages reçus dans le trafic ne sont pas des crimes ; ce que tout le monde fait, est chose permise et consacrée.

10 D'après le contexte, ce ne peut être là qu'une menace. La demeure sous des tentes fait présupposer la destruction des maisons, la dispersion, l'exil, le retour à l'état des choses d'où Jéhova a autrefois tiré Israël. La *fête*, c'est celle dite des tabernacles (ou une autre analogue), où aujourd'hui encore on campe hors des villes, comme pour perpétuer le souvenir d'une civilisation depuis longtemps dépassée. (Comp. chap. IX, 6.) La fin de la strophe formule aussi une menace.

11 Vous avez pourtant été suffisamment avertis !

12 Ce dernier mot, dans le style prophétique, ne désigne pas nécessairement ce qu'on appelle ainsi en français. Le simple discours inspiré, l'oracle rendu au nom de Dieu, est aussi appelé une vision. (Voir l'introduction générale, p. 19 sv.) Les *paraboles* sont également à prendre dans un sens plus général. C'est toute espèce de langage figuré, fleuri, rhétorique, qui s'élève au-dessus de la prose triviale et familière.

13 Nous traduisons à la lettre, quoique le sens ainsi exprimé ne se dessine pas nettement. Il faut se rappeler que le mot *vanité* désigne habituellement les faux dieux, les idoles et leur culte. Il y a donc une espèce de jeu de mots ou d'épigramme entre les deux hémistiches (vanité-néant), et c'est précisément là ce qui constitue le *mas'al* ou le discours figuré dont il était question tout à l'heure. Comp. chap. VI, 8.

14 Comme il n'y avait pas de mal au choix de ces animaux pour le sacrifice, il faut en conclure que le péché consistait dans le choix du lieu, peut-être aussi dans le choix de la divinité qu'on y adorait (chap. IV, 15 ; IX, 15). D'autres traduisent : *aux* bœufs, ce qui supposerait une ancienne faute dans le texte. Celui-ci contient d'ailleurs un jeu de mots inimitable dans la traduction : *G'il'ad*, *Gilgal*, et *Gal (tas)*.

Et Jacob s'enfuit aux plaines d'Aram,
Israël se fit serviteur pour une femme,
Pour une femme il se fit berger[15].
Et par un prophète l'Éternel
Ramena Israël d'Égypte ;
Par un prophète il fut gardé[16].
Et Éphraïm irrita son Maître amèrement ;
Mais il fera retomber sur lui le sang versé[17]
Et lui rendra son ignominie[18].

Quand Éphraïm parlait, on tremblait,
Il était à la tête d'Israël :
Mais il se rendit coupable par Ba'al,
Et périt[19].
Et aujourd'hui ils continuent à pécher,
Ils se font, avec leur argent, des images de fonte,
Des idoles, selon leur caprice,
Oeuvre de forgerons que tout cela !
Et c'est à elles qu'ils adressent leurs paroles ;
Les hommes qui sacrifient baisent des bœufs[20] !
C'est pour cela qu'ils seront comme le nuage matinal,
Comme la rosée qui bientôt se dissipe[21],

15 La nation a eu des origines peu glorieuses; cela revient à dire qu'elle doit tout à Dieu, à ce Dieu qu'elle abandonne aujourd'hui.

16 L'antithèse entre l'époque de Jacob et celle de Moïse porte jusque sur les détails de la forme. Le patriarche *garda* les troupeaux de bétail ; Israël sortant d'Égypte était *gardé* par le prophète de Dieu.

17 Des meurtres peuvent avoir été commis en mainte occasion, quand on songe aux révolutions politiques auxquelles le prophète fait si fréquemment allusion; plusieurs commentateurs ont préféré chercher l'explication dans la strophe suivante (XIII, 2), où, selon eux, il est question de sacrifices humains.

18 C'est-à-dire, celle que le peuple ingrat fait essuyer à ce Dieu méconnu.

19 Après avoir rappelé les origines de la nation pour en tirer des leçons pour le présent, le prophète s'arrête encore à une autre époque de l'histoire, dans un but pareil. Il fut un temps où Éphraïm jouait le principal rôle dans le pays : c'était lors de la conquête et pendant toute la période des anciens héros (des Juges). Aujourd'hui il sent sa faiblesse, il tremble pour son existence, il voit approcher sa fin. La cause de ce changement est facile à trouver.

20 On traduit aussi : Ils immolent des hommes et baisent (adorent) des veaux, ce qui doit exprimer plus énergiquement encore l'absurdité du culte idolâtre. Mais Osée ne parle pas ailleurs de sacrifices humains et nous ne lisons nulle part qu'il s'en soit fait aux endroits où Jéhova était adoré sous la figure du taureau. L'ironie reste assez incisive, sans cette exagération.

21 Chap. VI, 4.

Comme la balle emportée de l'aire,
Comme la fumée qui sort de la fenêtre[22].

Et moi, l'Éternel, je suis ton Dieu
Depuis le pays d'Égypte[23] :
Tu ne connais point de Dieu hors moi,
Ni de sauveur, que moi seul[24].
Moi, je t'ai connu dans le désert,
Dans la terre des chaleurs.
Tant que je les nourrissais, ils étaient rassasiés ;
Quand ils furent rassasiés, leur cœur s'enorgueillit,
Et c'est alors qu'ils m'ont oublié !

Aussi suis-je devenu pour eux comme le lion ;
Comme la panthère je les guette au passage.
Je fondrai sur eux comme l'ourse privée de ses petits,
Je leur arracherai le cœur,
Et je les dévorerai sur place comme la lionne[25].
Une bête sauvage les mettra en pièces[26].

Ce qui te perd, Israël,
C'est que tu es contre moi, contre ton sauveur !
Où donc est ton roi[27],
Pour qu'il te sauve dans toutes tes villes ?

22 A défaut de cheminées, la fumée sortait par les ouvertures latérales des maisons.

23 Comp. chap. XII, 10. Le prophète veut dire : Cette défection d'Israël est d'autant plus coupable que Jéhova, aussi loin que les souvenirs de la nation remontent, a toujours été son bienfaiteur. Le châtiment actuel est donc amplement mérité.

24 C'est un appel à l'histoire : Israël n'a été grand et heureux que par Jéhova. Aucun autre Dieu ne s'est fait connaître à ce peuple par des actes de puissance.

25 Voyez sur ces images, étrangères à notre rhétorique moderne, et surtout à nos conceptions religieuses, ci-dessus chap. V, 14. Le texte dit : *je suis devenu*, cela revient à dire : *je suis maintenant*, à leur égard, dans des dispositions toutes différentes. *Je leur arracherai le cœur*, litt. : je déchirerai l'enveloppe, le réduit de leur cœur.

26 La forme du discours change subitement, le sens reste le même. Le prophète ne veut pas dire qu'en réalité les Israélites seront mangés par les animaux féroces, mais : leur ruine sera aussi terrible que la mort d'un homme déchiré par une bête.

27 Plusieurs fois déjà (surtout au chap. VIII), nous avons vu que le prophète fait allusion à la situation politique du royaume d'Éphraïm après la ruine de la dynastie de Iéhou, où des gouvernements éphémères entretenaient l'anarchie plutôt qu'ils n'y mettaient fin. Les usurpateurs qui se disputaient alors le trône n'étaient pas de taille à arrêter la catastrophe imminente et Jéhova les met ici à leur vraie place.

Où sont tes chefs dont tu disais :
« Donnez-moi un roi et des capitaines[28] ! »
Je te donne un roi dans ma colère,
Et je le reprends dans ma fureur !
L'iniquité d'Éphraïm n'est pas oubliée.
Son péché est mis en réserve[29].
Il va éprouver les douleurs d'une femme en travail[30],
Et lui, enfant mal avisé,
Quand son terme vient,
Il ne se présente point pour voir le jour[31] !
Et de la main de l'enfer je les délivrerais ?
De la mort je les rachèterais ?
Où sont tes fléaux, ô mort ?
Où est ta peste, ô enfer[32] ?
Mes yeux ne connaissent plus de compassion.

[28] Ces paroles sont censées adressées à n'importe qui, mais non à Dieu ; et c'est précisément pour cela que le résultat n'a point justifié les espérances du peuple. Jéhova a permis qu'ils eussent un roi, momentanément, mais c'était pour le renverser bientôt.

[29] Litt. : est serré dans une bourse, lié, ficelé, conservé, déposé en lieu sûr. Ces figures étant étrangères à notre langage, nous avons cru devoir les interpréter directement. On remarquera que ce discours, jusqu'au bout, se compose de menaces et de prédictions sinistres. Rien n'est plus contraire au fil des idées que l'interprétation vulgaire qui prétend voir une promesse dans ce qui va suivre.

[30] Image fréquemment employée par les prophètes hébreux, soit pour de grandes douleurs en général, soit surtout pour de grands malheurs.

[31] Éphraïm vient d'être comparé à une femme saisie des douleurs de l'enfantement (sans figure : la nation va passer par une suprême épreuve qui peut lui faire perdre la vie). Maintenant ce même Éphraïm est comparé à l'enfant qui doit naître (sans figure : le peuple, s'il voulait se convertir au dernier moment, pourrait encore se sauver). Mais malheureusement cet enfant, arrivé à son terme, refuse de naître (litt. : *non apparet in vagina*), ce qui, dans le cours de la nature, détermine sa mort et celle de la mère. (És. XXXVII, 3.)

[32] Le contexte demande impérieusement que nous prenions toutes ces phrases dans un sens menaçant. Éphraïm ne voulant pas renaître à une nouvelle vie et se convertir à son Dieu, c'en est fait de tout espoir, de toute compassion. Les verbes sont donc à traduire, non au futur de l'indicatif (*je délivrerai*), mais au conditionnel interrogatif, qui doit exprimer une négation, un refus. Et les questions adressées à la mort et au S'eôl ne chantent pas victoire comme si c'étaient là des puissances désormais vaincues, mais leur demandent au contraire d'exercer leur pouvoir sur les victimes que la colère divine leur offre, et d'envoyer contre elles leurs fléaux.

Oui, lui, qui fleurit parmi ses frères[33] —
Le vent d'est va survenir,
Le souffle de Dieu s'élève du désert,
Et sa source tarit,
Et sa fontaine se dessèche ;
Il emportera son trésor de vases précieux[34].
S'omerôn est punie,
Pour avoir été rebelle à son Dieu :
Ils tomberont par l'épée ;
Ses enfants seront écrasés,
Ses femmes enceintes éventrées[35] !

XII.

Convertis-toi, ô Israël[1],
A l'Éternel ton Dieu ;
Car tu es près de tomber par ta faute !
Venez apporter des paroles[2]
Et retournez à l'Éternel !
Dites-lui :
« Ote tout notre péché,
Accepte ce bien[3],
Que nous te payions nos vœux en guise de taureaux !
L'Assyrien ne nous sauvera pas ;
Nous ne voulons plus monter des chevaux[4],

33 Éphraïm est comparé à un arbre verdoyant et chargé de fruits, qui se trouve heureusement planté dans le voisinage d'une source (Ps. I, 3). Il y a un jeu de mots entre le nom propre et le verbe. Cet arbre est soudain desséché par le Semoûm, image d'une invasion étrangère. C'est à dessein que l'auteur n'achève pas sa phrase.

34 L'image change tout à coup. Le même vent emporte les richesses accumulées dans les trésors du roi et des chefs. C'est l'ennemi qui les pille.

35 Voyez la note sur chap. X, 14.

1 Ce dernier morceau est écrit dans un tout autre ton et permet à l'espérance du patriote d'écarter encore une fois les lugubres visions du prédicateur de la théocratie.

2 Style pittoresque, qui représente les paroles de repentir qui vont être prononcées comme un objet matériel tel qu'on a coutume de le déposer sur l'autel.

3 Cette bonne offrande de nos vœux et de nos promesses. Car dans la ligne suivante, les *lèvres* du texte (que l'on n'a pas besoin de suspecter) sont certainement les paroles prononcées. Il fallait pourtant, dans la traduction, changer les lèvres en vœux.

4 Nous ne croirons plus assurer notre sécurité, en formant une puissante cavalerie, avec le secours de l'Égypte.

Nous n'appellerons plus dieu l'œuvre de nos mains;
C'est auprès de toi que l'orphelin trouve grâce! »

Je guérirai leur défection[5],
Je les aimerai de bon cœur,
Car ma colère se détourne d'eux.
Je serai pour Israël comme la rosée;
Il fleurira comme le lis[6]
Et jettera des racines comme celles du Liban[7];
Ses rejetons s'étendront,
Sa beauté sera comme celle de l'olivier[8],
Son parfum sera pareil à celui du Liban.
Ceux qui s'assiéront sous son ombre[9]
Produiront de nouveau du blé,
Ils fleuriront comme la vigne,
Et leur renom sera celui du vin du Liban.
Éphraïm! Qu'ai-je encore à faire des idoles[10]?
C'est moi qui ai exaucé et qui regarderai,
Moi, pareil à un cyprès verdoyant;
C'est de moi que tu tiendras ton fruit[11]!

* * *

[5] La défection, l'apostasie d'Israël est comparée à une maladie ou à une blessure mortelle; la main de Dieu seul peut en faire disparaître les suites.

[6] Interprétation traditionnelle et conventionnelle, mais douteuse.

[7] Il est souvent question des racines des montagnes, profondément logées dans la terre. La comparaison porte sur la solidité inébranlable.

[8] Cela est dit en vue de la bonté des fruits, et non, sans doute, de la forme de l'arbre.

[9] Les habitants du pays, les Israélites considérés individuellement, sont assis à l'ombre de l'arbre qui représente la nation collectivement, et se livrent en toute sécurité à des travaux champêtres. On pourrait cependant songer à l'ombre de Dieu, c'est-à-dire à sa protection, bien que la syntaxe et le contexte ne favorisent pas cette explication.

[10] Désormais il n'en sera plus question entre Jéhova et son peuple: c'est une phase dépassée dans l'histoire de celui-ci. C'est à Jéhova seul qu'il aura recours.

[11] Il ne faut pas trop rapprocher l'image du cyprès et celle du fruit, car le fruit du cyprès n'est pas un objet de désir pour l'homme. Mais le *cyprès* est un arbre dont les feuilles ne tombent pas et qui se prête ainsi à symboliser la fidélité de Dieu; le *fruit* est, comme partout, le symbole du bonheur et de la prospérité.

Que celui qui est sage comprenne cela!
Que l'intelligent le prenne à cœur!
Car les voies de l'Éternel sont droites :
Les justes y marchent,
Les impies y trébuchent[12].

[12] Ce dernier verset ne fait pas partie intégrante du morceau précédent. C'est une espèce d'épilogue, de sentence finale, qui recommande le livre entier à la méditation du lecteur.

V

ANONYME

(Zacharie IX-XI)

PREMIÈRE MOITIÉ DU HUITIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

A la fin du recueil qui comprenait les discours des prophètes dont on ne possédait qu'un petit nombre de textes, et que, pour cette raison, on s'est accordé plus tard à désigner par le nom spécial des *petits prophètes*, les anciens collecteurs avaient placé quelques pièces anonymes, comme une espèce d'appendice, les autres étant arrangées par ordre chronologique, autant que les moyens de la critique permettaient alors de le fixer. Ces pièces additionnelles ne portant pas de titres spéciaux, ont fini par être considérées comme des parties intégrantes du livre de Zacharie, par lequel se terminait la série des prophètes connus et désignés nominativement; de sorte que pendant des siècles ce contemporain des restaurateurs du temple après l'exil a passé généralement pour l'auteur d'une série de morceaux prophétiques auxquels il était étranger. Consacrée par un long usage, cette confusion se retrouve dans toutes les bibles imprimées, sans aucune exception. Ce n'est que de nos jours qu'une étude plus attentive des textes a convaincu la critique de l'impossibilité d'attribuer à un seul et même auteur des discours qui ont dû être inspirés par des événements survenus à une grande distance les uns des autres, et qui laissent entrevoir des situations politiques

absolument différentes. On est ainsi parvenu à découvrir, dans le recueil qui porte le nom de Zacharie, les œuvres de trois prophètes divers : du véritable Zacharie, qui a vécu du temps de la domination persane, sous le règne de Darius fils d'Hystaspe, c'est-à-dire vers l'an 520 avant Jésus-Christ, et de deux anonymes, dont l'un, à peu près contemporain d'Osée, appartient à la première moitié du huitième siècle ; l'autre a dû exercer son ministère dans le courant du septième. On comprend que l'intelligence de leurs discours, qui ne sont pas déjà trop transparents par eux-mêmes, dépend avant tout du jour que la critique historique peut jeter sur leur origine. Notre premier devoir est donc de les analyser chacun à la place que lui assignent les résultats de cet examen, et de bien déterminer l'horizon qui se reflète dans leurs oracles.

En ce moment nous avons affaire à l'auteur des trois morceaux qui forment dans nos bibles les chap. IX, X et XI du livre de Zacharie, dont les huit premiers chapitres seuls appartiennent au prophète de ce nom. La coupe de ces trois chapitres est parfaitement juste. Les deux premières pièces sont écrites dans le style oratoire, particulier à la plupart des anciens prophètes, et se rapprochant beaucoup des formes de la poésie ; la troisième est en simple prose.

Le premier discours (chap. IX) s'annonce au début comme une menace contre les Syriens et les Phéniciens, dont la richesse et la puissance seront anéanties. Mais le prophète se hâte d'ajouter que Jéhova, après avoir accompli ce châtiment mérité par une honteuse et coupable idolâtrie, recevra en grâce les restes de ces peuples et les incorporera à Israël. Par ce fait, Jérusalem, délivrée de tout danger extérieur, pourra se livrer à la joie et jouir de son bonheur, sous un roi juste, victorieux et pacifique. Ses enfants, aujourd'hui enlevés à la patrie par les malheurs de la guerre et la cupide cruauté des marchands d'esclaves étrangers, surtout des Grecs, rentreront dans leurs familles et Jéhova, se mettant à la tête de Juda et d'Éphraïm, désormais unis, vengera leur triste captivité. Ce tableau nous met en présence d'un état de choses que nous connaissons suffisamment par les prophètes qu'on vient de lire, et dont nous parlerons encore dans ceux qui vont suivre. Les Syriens et leurs alliés sont encore les plus redoutables ennemis d'Israël. Il n'est pas question des Assyriens et encore moins de l'exil. Les captifs, sur le sort desquels le prophète

s'apitoie, ont été vendus à des Grecs (Joël IV, 6). Juda et Éphraïm subsistent encore l'un à côté de l'autre, et la fusion des deux fractions du peuple, malheureusement séparées aujourd'hui, est l'objet des vœux de l'auteur. Enfin le Messie, dont l'avénement doit assurer la réalisation de toutes les espérances nationales, est représenté ici avec les attributs que vont lui donner Ésaïe et Michée, et auxquels les prophètes postérieurs ne reviennent guère.

Le second morceau (chap. X) commence par insinuer que tout n'est pas au mieux dans le moment actuel, à l'égard de la condition religieuse du peuple. Il est question de faux prophètes, d'oracles mensongers qu'on prétend obtenir de divinités créées par la superstition. Aussi Jéhova demandera-t-il compte aux chefs qui gouvernent Israël, aux bergers qui négligent ou égarent son troupeau. Puis il se mettra lui-même à la tête de celui-ci et lui rendra la supériorité perdue par la faute des hommes qui ont manqué à leur devoir. Derechef il est parlé de victoires prochaines de Juda et de Joseph et du retour des déportés. Mais la mention simultanée de l'Égypte et de l'Assyrie comme puissances prépondérantes, et ayant déjà commencé leurs agressions (Osée XI, 11), doit nous faire penser que les événements racontés 2 Rois XV, 19 appartiennent au passé.

Le chap. XI commence par quelques lignes très-poétiques adressées au Liban, qui va ouvrir ses portes pour livrer passage à une invasion dévastatrice. Plusieurs commentateurs considèrent ces lignes comme un fragment à part, lequel, de même qu'il ne saurait être rattaché à ce qui précède, n'aurait rien de commun non plus avec ce qui suit. Il est vrai qu'il se sépare nettement de cette suite par son style ; mais il nous répugne d'admettre que le texte soit tronqué et incomplet. Nous aimons mieux y voir une espèce de préambule annonçant, sous une forme à la fois brève et brillante, précisément ce qui va être exposé d'une manière plus détaillée sous une autre forme, et au moyen d'images empruntées à un autre ordre d'idées. Comme le commentaire donnera l'explication de ce morceau allégorique, qui passe très à tort pour obscur, nous nous bornerons ici à dire que la ruine imminente du royaume d'Éphraïm, et surtout la période d'anarchie qui a précédé la catastrophe (2 Rois XV), y est décrite sous l'image d'un troupeau que son berger (Jéhova) abandonne, après avoir été lui-même abandonné et rejeté par les brebis. Cette troisième

pièce est la plus importante de toutes pour la fixation de l'époque de l'auteur anonyme. Il est impossible, en face de ce texte, de ne pas reconnaître que le royaume d'Éphraïm existait encore sous ses rois, mais qu'il était déchiré par la guerre civile et l'anarchie, si bien que le prophète, contrairement à l'habitude de tous ses collègues, qui se ménagent la perspective d'un meilleur avenir même dans les circonstances les plus tristes et les plus décourageantes, fait d'avance son deuil de toutes les belles choses qu'il avait lui-même promises dans ses premiers discours, et renonce explicitement à l'idée d'une réconciliation entre Juda et Éphraïm, celui-ci étant irrévocablement voué à la mort.

I.

Déclaration de la parole de l'Éternel sur la terre de Ḥadrak[1],
Et sur Damas elle s'arrête —
Car l'Éternel a l'œil sur les hommes,
Et sur toutes les tribus d'Israël[2] —
Et sur Ḥamaṭ qui y est contiguë,
Sur Tyr et sur Sidon qui sont si sages[3]!
Tyr s'est bâti une citadelle[4],

[1] La première ligne a la forme d'un titre ou d'une suscription, mais elle est en même temps une partie intégrante du texte et du parallélisme, ce qui lui donne une tournure assez bizarre. Le nom de Ḥadrak ne se trouve pas ailleurs dans l'Ancien Testament, mais le contexte fait voir qu'il s'agit de la Syrie, puisque la parole de Dieu, en se déclarant au sujet de Ḥadrak, s'arrête sur Damas et Ḥamaṭ, qui sont les chefs-lieux des deux principales provinces ou royaumes de la Syrie. L'origine et la valeur du nom sont inconnues. On y a voulu voir un mot forgé exprès par le prophète pour exprimer un jugement sur la nature de cette puissance, à la fois dure (ou plutôt tranchante : *ḥad*) et molle (ou faible : *rak*). Mais il est plus probable que c'est un nom de divinité. Les Septante ont lu *Sedrak* (Sadrak). La Palestine est nommée la terre de Jéhova (Os. IX, 3), les 'Ammonites sont le peuple de Kemos' (Nomb. XXI, 29).

[2] Et non pas seulement sur ces dernières. Il est le maître universel, réglant les destinées de toutes les nations. Cette assertion est opposée aux conceptions polythéistes populaires qui donnaient à chaque peuple son dieu particulier.

[3] On remarquera que dans ce qui suit, l'auteur s'arrête davantage au châtiment à infliger aux Phéniciens et aux Philistins, les voisins plus immédiats de Juda, et non pas aux Syriens plus éloignés, et séparés de Juda par le royaume d'Éphraïm. La *sagesse* des Tyriens est nommée par ironie ; leurs trésors et leurs fortifications, calculées pour assurer leur puissance, ne sauraient prévaloir contre celle de Jéhova.

[4] L'auteur veut sans doute parler de la nouvelle ville bâtie sur une île voisine de l'ancienne située sur la côte. C'est cette île que Salmanassar assiégea pendant 5 ans, Neboukadneççar pendant 13 ans, sans pouvoir la prendre, et qu'Alexandre ne prit qu'après sept mois d'un siége pénible. Il y a un jeu de mots dans le texte entre le nom de la ville (en hébreu *Çôr*) et le terme de citadelle (*maçôr*), ce qu'on aurait pu rendre par : Tyr s'entoura de tours.

Elle a amassé de l'argent comme de la poussière,
De l'or, comme la boue des rues —
Voyez, le Seigneur s'en empare ;
Il frappe sa puissance au sein de la mer,
Et elle sera dévorée par le feu.
As'qlôn le verra et aura peur,
'Azzah sera saisie d'effroi,
'Eqrôn, dont l'espérance est anéantie :
Il n'y aura plus de roi à 'Azzah,
Et As'qlôn ne sera plus habitée.
Le bâtard s'établira à As'dod,
Et je mettrai fin à l'orgueil des Philistins[5].

Mais quand j'aurai ôté leur sang de leur bouche,
Et arraché à leurs dents les viandes abominables,
Eux aussi resteront à notre Dieu :
Ils seront des émirs en Juda
Et l'Éqronite sera assimilé au Iebousite[6].
Je camperai devant ma maison, contre les armées,
Contre tout allant et venant,

[5] Les villes des Philistins y passeront à leur tour. Elles pouvaient *espérer* que les puissantes citadelles des Phéniciens résisteraient, et arrêteraient ainsi le conquérant envahisseur ; mais ces remparts tombés, leur espérance est anéantie. Le *bâtard* (signification tant soit peu douteuse, comp. Deut. XXIII, 3) sera en tout cas l'étranger qui prendra la place de la population indigène, seule race *légitime* dans le pays.

[6] Cependant quand ce châtiment sera accompli, une perspective de restauration s'ouvrira pour les Philistins aussi (le texte dit : *le* Philistin au singulier, ce que nous avons changé pour éviter toute méprise). De même que les prophètes annoncent à Israël un avenir meilleur après l'épreuve, avenir qui présuppose toujours une purification morale et religieuse, de même l'auteur en promet le bénéfice à ceux qu'il vient de menacer, mais à la même condition. D'après cela, les deux premières lignes font allusion aux sacrifices faits aux faux dieux, et aux festins qui les accompagnaient : ces actes, que Jéhova a en horreur, devront cesser ; alors ils *resteront*, le reste du peuple appartiendra au Dieu d'Israël ; les Philistins deviendront en quelque sorte membres de cette nation. Ainsi autrefois les habitants indigènes (cananéens) de Jérusalem, les Iebousites, s'amalgamèrent avec les compagnons de David après la conquête de cette ville, de sorte que du temps de notre prophète, toute distinction d'origine avait disparu. Le *sang* est nommé sans doute pour rendre l'expression plus énergique, car il n'est pas à supposer que les Philistins mangeaient la viande crue. En parlant d'*émirs*, l'auteur ne veut pas dire que les Philistins auront le commandement *sur* les Israélites, mais qu'ils seront leurs alliés et confédérés, qu'ils feront partie de la nation et fourniront leur contingent comme les autres.

Pour qu'aucun tyran ne les attaque plus :
Car maintenant j'y regarde de mes yeux[7].

Tressaille de joie, fille de Sion !
Pousse des cris, fille de Jérusalem !
Vois ! Ton roi vient vers toi,
Il est juste et victorieux,
Humble et monté sur un âne,
Sur le poulain de l'ânesse[8].
J'exterminerai les chars d'Éphraïm,
Et les chevaux de Jérusalem ;
L'arc guerrier disparaîtra :
Il commandera la paix aux nations[9] ;
Son empire s'étendra d'une mer à l'autre,
Et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre[10].

[7] Désormais ces divers ennemis, qui aujourd'hui menacent encore Jérusalem, ne lui feront plus de tort ; Jéhova a l'œil ouvert sur eux (v, 1), il s'interpose entre eux et la ville, comme dans un camp retranché, et ne permettra pas ces incursions incessantes, ce va-et-vient de la guerre comme elle se faisait alors, visant à la surprise et au pillage, et ruinant le pays périodiquement.

[8] Le roi annoncé ici, *après* la prédiction relative à la conversion et à l'incorporation des Philistins, ne peut être que le roi idéal de l'avenir, le Messie. Les attributs qui lui sont décernés sont : 1° Il est *juste*. On peut prendre ce mot dans son sens ordinaire (comp. És. XI, 4), le règne messianique devant faire disparaître tout ce qui est contraire au droit et à la loi. D'autres, cependant, l'ont pris dans le sens de : le *vrai* roi, le roi comme il doit être. 2° Il est *victorieux*, litt. : secouru (de Dieu), sauvé, cela veut dire protégé par la puissance de Dieu, de manière à n'avoir rien à craindre, ni pour lui-même, ni pour son peuple, d'une puissance terrestre ennemie (Mich. V, 4). 3° Il est *humble*, ce qui, d'après le contexte, est opposé à la fierté guerrière des rois conquérants, et implique l'idée de piété et de soumission à Dieu. D'autres traduisent : *doux* (Septante et Matth. XXI, 5), ce que le mot hébreu ne signifie pas. 4° La mention d'un *âne* (et non d'un cheval) doit sans doute aussi relever le caractère pacifique du personnage et de son règne, mais en aucun cas ce n'est un signe d'abaissement. Le poulain de l'ânesse n'est ici mentionné qu'en vertu de la loi du parallélisme, et n'est pas un second animal.

[9] Les chevaux et les chars (de guerre) seront alors inutiles et devront disparaître, pour que l'idée même des expéditions militaires ne vienne plus à la nation. (Comp. Mich. V, 9.)

[10] Les *deux mers* sont ordinairement la Méditerranée et la mer Morte. Cependant comme ces limites seraient trop étroites, d'après notre texte même, on a voulu substituer aux mers, les deux grands fleuves, désignés quelquefois par ce même nom, le Nil et l'Euphrate. Mais pourquoi la phrase ne serait-elle pas prise à la lettre, pour désigner le continent tout entier ? Le fleuve (l'Euphrate), ordinairement la limite extrême de l'horizon israélite, et autrefois celle de l'empire de David, ne serait pas celle de l'empire du Messie.

Et toi, grâce au sang de notre alliance,
Je ferai sortir tes captifs de la citerne sans eau :
Revenez à la hauteur escarpée,
Captifs de l'espérance !
Aujourd'hui même je le proclame :
Je vous rendrai le double [11] !
Car je banderai Juda en guise d'arc,
Je le chargerai d'Éphraïm, en guise de flèches ;
Je lancerai tes enfants, ô Sion,
Contre tes enfants, ô Iawan ;
Je ferai de toi l'épée d'un héros [12].

L'Éternel apparaîtra au-dessus d'eux :
Son trait partira comme l'éclair.
Le Seigneur Iahewéh sonnera de la trompette
Et s'élancera avec l'ouragan du midi [13].
Iahewéh Çebaôt [14] les protégera ;
Ils dévoreront, ils fouleront aux pieds,

11 Le discours, après avoir peint un avenir plus éloigné, revient ici à des faits préliminaires. L'inauguration du règne messianique implique la délivrance préalable des Israélites déportés, ou prisonniers, ou esclaves chez les peuples étrangers. C'est de cette délivrance qu'il est question ici. Tous les détails rhétoriques s'expliquent facilement à ce point de vue. La captivité est symbolisée par la *citerne* sans eau, parce que des trous de ce genre servaient quelquefois de prison temporaire (Gen. XXXVII, 24. Jér. XXXVIII, 6). La liberté, désormais assurée, est désignée par la *hauteur* escarpée, où l'ennemi ne parvient pas à monter (Ps. XVIII, 34). Jéhova promet cette délivrance au peuple avec lequel il a fait jadis une alliance cimentée par des sacrifices solennels. Aussi les captifs sont-ils nommés captifs *de l'espérance*, c'est-à-dire auxquels l'espérance ne doit pas faire défaut, qui doivent la conserver malgré l'apparence des faits actuels.

12 Avant l'avénement du Messie et de l'âge de paix, il y aura donc une guerre de vengeance et de représailles contre les ennemis d'Israël. Ce peuple sera, entre les mains de Jéhova, une arme pour réduire les païens. (Littéralement le texte dit : Je me banderai Juda, je remplirai l'arc avec Éphraïm). Sur *Iawan*, les Ioniens, voy. Joël IV, 6, et l'introduction.

13 Jéhova marche à la tête des Israélites contre leurs ennemis, qui sont aussi les siens. Contre l'usage des prophètes, celui-ci donne au peuple une large part à la besogne guerrière. La présence protectrice de Jéhova est représentée comme *visible*, c'est-à-dire non méconnaissable et certaine. L'ouragan du *midi* est choisi d'après l'expérience de la nature, tout au plus en vue de l'antique tradition relative au Sinaï, mais non pas en vue des circonstances politiques qui amenaient le danger du côté du nord. On voit aussi maintenant pourquoi plus haut (v. 9) le Messie a été nommé un roi victorieux, malgré le caractère pacifique de son règne.

14 Nous conservons ces noms hébreux partout où ils se trouvent combinés. Amos disait : le *Dieu* des astres ; ici le second terme est devenu nom propre, de génitif qu'il était.

Comme si c'étaient des pierres à fronde;
Ils boiront, en criant, comme si c'était du vin,
A pleins bords, et rougis comme les angles de l'autel[15].

En ce jour-là, l'Éternel, leur Dieu,
Leur donnera la victoire, à son troupeau, à son peuple[16];
Car ils sont des pierres de diadème,
S'élevant brillantes sur son sol[17].
Ah! quel sera leur bonheur!
Quelle sera leur beauté!
Le blé fait pousser les jeunes gens,
Et le moût les vierges[18].

II.

C'est à l'Éternel que vous demanderez la pluie
Dans la saison printanière;
C'est l'Éternel qui fait éclater ses foudres,

[15] Littéralement: ils mangeront, ils s'empareront des pierres à fronde, ils feront du vacarme, comme de vin, ils seront remplis comme la coupe, comme les angles de l'autel. — Ces lignes ont dû être traduites de manière à être tant soit peu intelligibles, même sans commentaire. Il nous semble évident que l'auteur veut peindre le carnage d'une bataille, ce qui forme la suite parfaitement naturelle des tableaux précédents. *Manger* la chair et *boire* le sang des ennemis, sont des phrases qu'on comprendra d'autant mieux qu'on ne les prendra pas au pied de la lettre. Les *pierres* qui servent à armer la *fronde* n'ont aucune valeur par elles-mêmes; elles gisent à terre sans qu'on y regarde autrement (1 Sam. XVII, 40; XXV, 29). C'est donc ici un terme figuré de mépris. Dans les sacrifices on teignait les *angles de l'autel* du sang des victimes; ainsi les vainqueurs seront couverts de sang aussi.

[16] A la lettre: comme au troupeau de son peuple; c'est-à-dire à ce peuple, en tant qu'il est le troupeau dont il est le berger. La métaphore du troupeau dérange un peu le contexte.

[17] Les Israélites sont comparés aux pierres (précieuses) d'un diadème, par la simple raison que leurs ennemis étaient assimilés tout à l'heure aux pierres (sans valeur) qu'on jette au loin avec la fronde. L'antithèse sert à préciser le sens des deux phrases. Canaan est le diadème de Jéhova, une longue bande de terre, distinguée par des prérogatives théocratiques; sur ce diadème (ce sol), Israël s'élève avec éclat.

[18] L'abondance (future) des récoltes sera une cause directe de l'accroissement de la population. Les commentateurs se donnent le ridicule d'insister, à cet égard, sur la différence des effets des céréales et du vin, comme si l'auteur avait voulu faire une combinaison physiologique et répartir les sexes d'après le genre des aliments.

Et vous donne une pluie abondante,
A chacun les herbes de son champ [1].
Car les Téraphins disent des faussetés,
Et les devins prophétisent le mensonge,
Et débitent de vains rêves ;
C'est par des illusions qu'ils prétendent vous consoler.
Voilà pourquoi Israël s'en va comme un troupeau,
Qui court à la misère faute de berger [2].

C'est contre les bergers que ma colère s'enflamme,
Et je demanderai compte aux béliers.
Oui, Iahewéh Çebaôṭ regarde après son troupeau,
Après la maison de Juda :
Il en fait son coursier d'honneur dans la bataille [3].
C'est de lui que viendra la pierre angulaire,
De lui, le pieu de la tente,
De lui, l'arc guerrier ;
De lui viendront les commandeurs tous ensemble [4].

[1] On n'est pas d'accord sur la question de savoir si nous avons ici un nouveau discours, ou s'il faut rattacher les deux premiers versets au morceau précédent. Nous avons préféré nous en tenir à la coupe reçue des chapitres. Il nous semble que le chap. IX se termine très-bien par la perspective messianique, tandis qu'ici l'auteur revient évidemment au temps actuel. Sans doute, le chap. X aussi aboutira tantôt à des prédictions analogues, mais il commence par dépeindre un ordre de choses tout différent. — En effet, le prophète trouve nécessaire de rappeler à ses compatriotes que c'est Jéhova qui est le dispensateur des biens de la nature, que c'est donc à lui qu'on doit s'adresser en toute occasion, tandis que la superstition païenne ne peut qu'égarer et tromper ceux qui s'y fient. Pour les Téraphins nous renvoyons nos lecteurs à Juges XVII. 1 Sam. XIX. Osée III, 4.

[2] Cela ne veut pas dire qu'Israël n'avait pas de roi au moment où le prophète écrivait ; le verset suivant prouve le contraire. Les mots : *faute de berger*, appartiennent proprement à l'allégorie du troupeau et doivent insinuer que les *bergers* d'Israël n'ont pas fait leur devoir, et que la décadence et la ruine de la nation est due à cette négligence. Mais Jéhova veut punir les chefs (les béliers, ou boucs) et sauver le troupeau.

[3] Cette phrase, et ce qui suit, reproduit sous une nouvelle forme le tableau du chap. IX, 13 suiv. Il s'agit encore d'une guerre de vengeance et de représailles, dans laquelle Israël, avec l'appui de Jéhova, recouvrera son indépendance et sa liberté. On entrevoit assez clairement que la puissance du royaume d'Éphraïm était déjà plus fortement entamée que celle de Juda, et la ruine imminente du premier rentre dans le cercle des prévisions du prophète ; mais il va bien au-delà et en prédit la restauration (voyez surtout v. 8 suiv.). Juda est le cheval de bataille de Jéhova, comme il a été plus haut (IX, 13) l'arc et le javelot.

[4] Ici l'auteur introduit successivement plusieurs métaphores très-peu homogènes. La *pierre angulaire* est le fondement d'un édifice, le *pieu* fiché en terre est le

Pareils à des guerriers, ils fouleront
La boue des rues dans le combat ;
Ils combattront — l'Éternel est avec eux —
Et les cavaliers seront honteusement chassés[5].
Et je fortifierai la maison de Juda,
Et à la maison de Joseph je donnerai la victoire.
Je les rétablirai, car j'ai pitié d'eux ;
Ils seront comme si je ne les avais jamais rejetés :
Car moi, l'Éternel, je suis leur Dieu,
Et je les exaucerai.

Ceux d'Éphraïm seront comme des héros ;
Leur cœur sera joyeux comme de vin.
Leurs fils le verront et se réjouiront,
Leur cœur tressaillera pour l'Éternel.
Je leur donnerai le signal et les rassemblerai,
Car je veux les délivrer,
Et ils seront nombreux comme ils l'ont été.
Je les disperse parmi les nations,
Mais dans le lointain ils se souviendront de moi :
Ils vivront avec leurs enfants et s'en retourneront[6].
Je les ferai revenir du pays d'Égypte,
Je les rassemblerai de l'Assyrie,
Je les reconduirai en G'ile'ad et au Liban,
Et l'espace n'y suffira pas pour eux[7].

soutien de la tente : l'*arc* est l'arme du guerrier. Toutes ces images sont expliquées par les *commandeurs* de la dernière ligne : c'est de *lui*, de Jéhova, que viendront à Juda des chefs qui le conduiront à la victoire, tandis que les chefs actuels (les bergers du v. 3) n'ont fait que le perdre.

[5] Les *cavaliers* représentent les nations conquérantes de la haute Asie, les Assyriens, qui sont tout simplement appelés la *boue des rues*, parce que Jéhova leur ôtera tout moyen de résistance et les livrera à leurs adversaires.

[6] *Je les disperse* maintenant, dans un avenir très-rapproché, mais ce n'est pas pour les abandonner tout à fait et les perdre. Leur repentir les sauvera, et déjà la génération actuelle, avec celle qui la suivra, aura à se féliciter de la réconciliation de Jéhova. Le signal du retour, dont parle notre traduction, est donné dans l'original par un coup de sifflet, ce qui va bien à l'allégorie du troupeau, mais nullement aux règles du bon goût, telles qu'on les comprend de nos jours.

[7] G'ile'ad et le Liban (sans doute les terrasses inférieures de la montagne) sont probablement nommés de préférence, parce que cette partie du pays avait déjà essuyé de fait une invasion récente des Assyriens dont les conséquences avaient été très-funestes (2 Rois XV, 29). Pour les noms des pays *d'où* Israël doit être ramené, voyez les nombreux passages des prophètes contemporains : Osée VIII, 13 ; IX, 3, 6 ; XI, 11. És. XI, 11. Michée VII, 12.

Viennent-ils à passer la mer, il la fend[8],
Il frappe les flots de l'océan,
Et les ondes du Nil se dessèchent :
L'orgueil de l'Assyrie est humilié,
Et le sceptre de l'Égypte disparaît.
Je les fortifierai par l'Éternel[9],
Et c'est en son nom qu'ils marcheront :
C'est l'Éternel qui le dit.

III.

Ouvre tes portes, ô Liban,
Pour que le feu dévore tes cèdres !
Lamentez-vous, cyprès, de ce que les cèdres tombent,
De ce que les puissants sont abattus !
Lamentez-vous, chênes de Bas'an,
De ce que la forêt inaccessible est mise à bas !
Écoutez ! les pâtres se lamentent,
Car leur orgueil est détruit.
Écoutez ! les jeunes lions rugissent,
Car elle est détruite, la parure du Jourdain[1].

8 Traduction purement conjecturale. L'interprétation ordinaire : il (Jéhova) passe la mer étroite (ou la mer de l'angoisse), ne nous semble pas offrir de sens acceptable. Il doit être question d'un retour futur d'Égypte, dont les traits sont copiés sur celui de l'histoire mosaïque. La signification *fendre* a dû être empruntée à l'idiome syriaque.

9 Si Jéhova parle ici de lui-même à la troisième personne, comme s'il s'agissait d'un autre, cela s'explique par les usages syntactiques de la langue, qui dédouble le substantif quand il est à la fois sujet et régime indirect, au lieu d'employer des pronoms. — La phrase : *marcher* au nom de Dieu, qui a ordinairement un sens moral, paraît exprimer ici tout simplement le retour glorieux dans la patrie.

1 Cette strophe, la plus poétique dans les quelques pages que nous avons de cet auteur, ne peut pas être rattachée à ce qui précède, le morceau que nous venons de lire se terminant par une perspective brillante, tandis qu'ici il est évidemment question d'une calamité prochaine, d'une scène de destruction. Mais on peut se demander si elle doit servir d'introduction à ce qui suit ? Le reste du chap. XI est écrit en prose et contient une allégorie qui semble n'avoir rien de commun avec ce brillant exorde dont les images appartiennent à un autre ordre d'idées. Mais il faudrait alors regarder ces quelques lignes comme un fragment, ce qui aurait aussi ses inconvénients. Peut-être sera-t-il permis d'admettre que l'auteur a annoncé un seul et même fait sous deux formes différentes. En tout cas, nous

Voici ce que m'a dit l'Éternel, mon Dieu : Va paître le troupeau de la boucherie, que ceux qui l'achètent égorgent impunément, et dont ceux qui le vendent disent : Dieu merci, nous nous enrichissons ! et que ses bergers n'épargnent point. Car je ne veux plus épargner les habitants de ce pays-ci, dit l'Éternel : voyez, je vais livrer les hommes les uns aux autres, et chacun à son roi, et quand ils écraseront le pays, je ne sauverai personne de leurs mains[2].

Et je fis paître le troupeau de la boucherie, ce malheureux troupeau. Or, j'avais pris deux bâtons, dont j'avais appelé l'un Bien-être, et l'autre Union, et j'avais fait paître le troupeau et j'avais exterminé les trois bergers en un seul mois[3].

aurons à considérer les cèdres du Liban, les chênes de Bas'an, la majestueuse forêt sur les hauteurs inaccessibles des montagnes, la parure du Jourdain enfin, et par conséquent aussi l'orgueil des pâtres (qu'on ne prendra pas ici pour les troupeaux), comme autant de termes figurés pour désigner la puissance d'Israël abattue par une invasion étrangère, qui n'est point arrêtée par les barrières naturelles du pays (comp. chap. X, 10).

[2] Comme cette allégorie a paru fort obscure aux commentateurs et qu'elle l'est surtout devenue à force d'explications contradictoires, nous commencerons par établir deux faits fondamentaux, à savoir : 1° Que le *troupeau de la boucherie* doit être Israël, et plus particulièrement le royaume de Samarie, destiné à périr dans une prochaine catastrophe ; l'état actuel du peuple est caractérisé par ces traits : ses propres *bergers* (rois, chefs) ne l'épargnent pas, ils le *vendent* pour s'enrichir, d'autres l'*achètent* (s'en emparent), non pour le paître, mais pour l'égorger. Ces autres pourraient être des étrangers (les conquérants assyriens), mais l'auteur paraît plutôt avoir songé aux guerres civiles qui affligèrent Israël après la chute de la dynastie des Nimes'ides (2 Rois XV), et où, dans l'espace d'un même mois, on vit se succéder jusqu'à trois rois ou prétendants à la couronne. (La chronologie comparée constate même vers cette époque un interrègne, et par conséquent une anarchie, de dix ans.) — 2° Que le prophète ne prétend pas jouer ici un rôle politique, comme s'il avait à prendre lui-même la place des rois. Il représente au contraire Jéhova, qui est le vrai berger d'Israël, mais qui déclare ne plus vouloir de son troupeau, qu'il destine à la boucherie. C'est donc pour faire connaître cette intention du maître, et pas le moins du monde pour protéger le troupeau, que le prophète apparaît comme berger. Il n'est berger délégué que pour déclarer qu'il abandonne le troupeau.

[3] Ce second alinéa ne raconte pas un fait postérieur au précédent. Au contraire, il s'agit du même fait ; seulement la description allégorique, devenant ici plus détaillée, mentionne quelques éléments de la situation dont il n'avait pas encore été parlé. En effet, le sens de tout le récit n'est pas que Jéhova a abdiqué ses fonctions de berger pour les remettre entre les mains du prophète. Celui-ci n'est berger qu'autant que Jéhova l'est aussi ; le changement qu'il veut signaler, c'est celui d'un berger qui portait les *houlettes* du *bien-être* et de l'*union*, en un berger qui conduit le troupeau à la boucherie. Jéhova et son prophète passent ensemble d'une position à l'autre. Les houlettes du *bien-être* (litt.: de l'agrément) et de l'*union* (de toute la nation d'Israël) représentent le passé de celle-ci. On

Et j'en fus las, et eux aussi ne voulaient plus de moi [4]. Et je dis : Je ne veux plus vous paître ! Meure qui voudra, et périsse qui voudra, et ce qui reste de brebis, qu'elles se mangent les unes les autres ! Et je pris mon bâton Bien-être et je le brisai, pour rompre mon pacte que j'avais fait avec toutes les nations [5]. Et quand il fut rompu, alors les malheureuses brebis, qui regardaient à moi, reconnurent que ç'avait été une parole de l'Éternel [6].

Et je leur dis : Si cela vous plaît, donnez-moi mon salaire; si non, laissez-le ! Et ils me comptèrent mon salaire, trente sicles d'argent [7]. Alors l'Éternel me dit : Jette-le au trésor, le beau prix, auquel ils m'ont estimé ! Et je pris les trente sicles d'argent et je les jetai au trésor de la maison de l'Éternel [8]. Puis je brisai mon

dénature absolument le sens en traduisant : bâton de *douceur* et de *douleur*. — Le premier acte de la nouvelle phase de l'histoire, c'est l'extermination *des* trois bergers (avec l'article), ce qui est évidemment une allusion à quelque fait contemporain. C'était comme le commencement de la ruine totale d'Israël.

4 Ici c'est au fond Jéhova qui parle, et l'on voit clairement dans quel sens le prophète est le berger d'Israël. Ceux dont il est las, et qui ne veulent plus de lui, ce ne sont certainement pas les bergers qui viennent d'être exterminés, mais les brebis elles-mêmes, le troupeau.

5 Si cette traduction exprime le sens de la pensée de l'auteur, il s'agit des nations étrangères, et le pacte dont il parle ne peut être que la loi imposée aux étrangers de ne pas attaquer Israël. Ce pacte rompu, Israël est à la merci des païens. Cependant on pourrait être tenté de traduire : l'alliance que j'avais faite avec toutes les *tribus*, et alors ce serait le contrat théocratique du Sinaï.

6 Récit anticipé des conséquences de la rupture du pacte : Israël voit, mais trop tard, que ce n'avaient pas été des paroles vaines que celles par lesquelles il avait été tant de fois averti.

7 Le berger qui abandonne le troupeau demande son salaire, bien entendu pour le temps qu'il avait conduit le troupeau avec la houlette qu'il vient de briser. Comme le troupeau est le peuple d'Israël, il n'y a pas lieu de s'étonner que le berger demande son salaire à des brebis. Cependant le berger (Jéhova représenté par le prophète) ne tient pas à ce salaire, par la raison qu'il est las de son métier et qu'il veut le quitter en tout cas. Mais le troupeau (le peuple) paie un salaire, comme pour dire qu'il prétend s'acquitter de tout devoir de reconnaissance envers son berger. Il en fixe lui-même la somme, ce qui était le comble de l'impudence et de l'effronterie : c'est tout juste la valeur d'un esclave (Exode XXI, 32).

8 On traduit vulgairement : jette-le au *potier*, etc., dans le sens d'une protestation dédaigneuse de la part de Dieu, qui, naturellement, méprise un pareil salaire. Mais on ne voit pas comment un *potier* se trouverait dans le temple et ce qu'il ferait avec l'argent. Nous trouvons le sens de *trésor* par un petit changement de voyelle et d'orthographe, justifié d'ailleurs par de nombreux exemples analogues. C'est le prophète qui touche l'argent; mais comme il n'est ici que le représentant de Jéhova, lequel seul a conduit le troupeau pendant si longtemps, il donne le salaire reçu à qui de droit, et cette fin sert à confirmer l'explication de la parabole.

second bâton, l'Union, pour rompre la fraternité entre Juda et Israël[9].

Alors l'Éternel me dit encore[10] : Prends l'attirail d'un berger insensé : car, vois-tu, je vais susciter en ce pays-ci un berger qui ne regardera pas après celles qui se perdent, qui ne cherchera pas celles qui s'égarent, qui ne guérira pas celles qui sont blessées, qui ne nourrira pas celles qui sont alertes, mais qui mangera la chair de celles qui sont grasses, et leur arrachera jusqu'aux sabots. Malheur à ce méchant berger, qui abandonne le troupeau ! Le coutelas sur son bras et sur son œil droit ! Que son bras se dessèche et que son œil droit s'éteigne !

[9] Ainsi désormais Jéhova se bornera à guider Juda, il répudie Éphraïm.

[10] Ceci n'appartient plus à la parabole précédente ; mais il y a pourtant, et pour la forme et pour le fond, une certaine analogie entre les deux morceaux. L'auteur veut exprimer la pensée que, Jéhova n'étant plus berger d'Éphraïm, et par conséquent le prophète non plus, puisqu'il a brisé ses houlettes, il y en aura un autre qui prendra cette place, pour le malheur du troupeau. On peut voir ici soit un conquérant étranger, soit un usurpateur national. Nous préférerions cette dernière explication, d'abord parce qu'elle est plus conforme à l'histoire réelle, ensuite parce que les menaces qui terminent le morceau, et surtout ce mot : qui *abandonne* le troupeau, s'y prêtent plus facilement. Les images empruntées au rapport ordinaire entre un berger et son bétail n'ont pas besoin de commentaire. (*Arracher les sabots*, paraît avoir été une locution proverbiale pour dire : de manière à ne rien laisser. De même, l'œil *droit* se sera dit par voie d'emphase.) Mais cet autre berger doit aussi être symbolisé par le prophète, en ce qu'il doit prendre l'attirail et l'accoutrement d'un pâtre qui fait ce qui ne se doit pas faire à l'égard du troupeau. Or, comme les bons et les mauvais bergers ne se distinguent point par leurs habits ou bagages, il faut avouer que la couleur rhétorique de ce dernier tableau est assez peu nette ou belle.

VI

ÉSAÏE

740-710 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Le prophète Ésaïe, auquel nous conduit maintenant l'ordre chronologique que nous nous sommes proposé de suivre, occupe la première place entre tous, si ce n'est dans la Bible elle-même (car chez les Grecs il occupe la treizième, et l'Occident seul lui a assigné la première), du moins dans l'estime des théologiens chrétiens. Ce jugement, nous pourrons dire cette prédilection, se justifie encore aujourd'hui par les mérites littéraires qui distinguent ses écrits ; mais il se fondait essentiellement sur les rapports plus fréquents, plus directs, plus significatifs que les docteurs de l'Église, dès le siècle apostolique, ont trouvés entre ses textes et les faits ou les dogmes de l'Évangile. On peut affirmer, sans craindre de se tromper, que ces textes, ou l'interprétation traditionnelle qui en était donnée, n'ont pas peu contribué à former, soit les conceptions théologiques elles-mêmes, soit la terminologie adoptée dans les écoles. Sans entrer ici prématurément dans l'examen de la justesse de ce point de vue ou de ces interprétations, nous devons dire dès à présent que la réputation faite à Ésaïe comme au prophète évangélique par excellence, repose en partie sur une méprise, en ce qu'elle se fonde à plusieurs égards sur des textes dont il n'est pas l'auteur. Car le livre qui, dans nos bibles, porte son nom, se compose d'éléments très-divers et qu'une critique, dont les résultats sont désormais incontestables, sépare aujourd'hui soigneusement les

uns des autres, comme ils l'avaient été dans l'origine. Nous ne nous occuperons ici que de la première partie de ce livre, qui comprend les trente-neuf premiers chapitres de la division actuelle, et qui se fait aisément reconnaître comme une collection formée, coordonnée et close à une certaine époque, munie de son titre général, et terminée par une notice historique que l'éditeur y a jointe, comme cela a été fait aussi pour le livre de Jérémie. Tout ce qui se lit aujourd'hui après le trente-neuvième chapitre est étranger à cette collection et appartient à un autre auteur et à un autre siècle.

Nous savons fort peu de chose sur le compte du prophète Ésaïe (en hébreu Ies'a'yahou, c'est-à-dire Jéhova sauve, ou salut de Jéhova). Son père s'appelait Amoç, mais ce nom s'écrit tout autrement que celui du prophète 'Amos, avec lequel on n'a pu le confondre que parce qu'on ignorait l'orthographe hébraïque. Il vivait à Jérusalem (chap. VII, 3; XXII, 1), dans une position très-honorable à ce qu'il paraît; il avait accès auprès du roi Aḥaz, et entretenait des rapports plus intimes encore avec son fils Ézéchias (Ḥizqiyah), dont il paraît avoir été le médecin (chap. XXXVIII, 21). Ce détail n'a rien d'étrange: les connaissances médicales, certainement assez peu étendues encore à cette époque, peuvent très-bien avoir été conservées et transmises dans les écoles des prophètes. On s'accorde à dire qu'il était marié et père de plusieurs fils. La chose est des plus probables et en même temps des plus indifférentes; mais en tant qu'on la déduit de ce qui est relaté dans les chap. VII et VIII, il faut convenir que le fait repose sur un fondement assez peu solide. Car il serait toujours possible que dans cet endroit nous eussions simplement affaire à une allégorie, à une forme symbolique du discours, comme cela s'est vu aussi au premier et au troisième chapitre du prophète Osée, où aucun interprète sensé et indépendant des préjugés traditionnels ne s'en tient plus à la lettre.

Quant à la chronologie et à la durée de son ministère, nous savons qu'il en rattache lui-même le commencement à l'année de la mort du roi 'Ouzziyah, du grand-père d'Aḥaz (759 av. J.-C.?), et les allusions positives aux événements contemporains, contenues dans ses écrits, nous conduisent au moins jusqu'à l'année 713 (chap. XXXVIII, 5), d'après les calculs adoptés jusqu'ici par la généralité des commentateurs. Ce dernier chiffre pourrait cependant être légèrement modifié, ou plutôt précisé, par

suite des importantes découvertes qu'on est en train de faire, aujourd'hui même, dans les inscriptions cunéiformes des anciens rois assyriens. La légende le fait vivre bien au-delà de l'époque indiquée. Elle prétend qu'il a survécu à Ḥizqiyah, qu'il a encore vu la réaction polythéiste accomplie sous son successeur Menass'eh, et qu'il a même péri victime de la persécution autorisée ou organisée par ce roi contre les fidèles adorateurs de Jéhova. Cette légende se trouve dans le Talmud et chez les Rabbins; les Pères l'ont reproduite; ils ajoutent même que le prophète eut le corps scié en deux, et c'est à cela que paraît déjà avoir fait allusion l'auteur de l'épître aux Hébreux (chap. XI, 37), quand il parle de ce genre de supplice. Quelle que soit la valeur de cette tradition, elle prouve en tout cas l'intérêt particulier que la postérité portait à ce prophète.

Outre le recueil dont nous aurons à nous occuper ici, l'auteur du livre des Chroniques paraît lui attribuer deux ouvrages d'un autre genre. Il aurait écrit une histoire du roi 'Ouzziyah, et une autre du roi Ḥizqiyah (2 Chron. XXVI, 22; XXXII, 32). Nous avouons que cette notice nous semble fort sujette à caution. Du moins, relativement à la seconde de ces pièces, il est dit qu'on la trouve dans la *Vision* du prophète, c'est-à-dire précisément dans le livre de ses prophéties qui a conservé ce titre jusqu'à nos jours (És. I, 1). En effet, nous y trouvons plusieurs chapitres (XXXVI-XXXIX), dont il sera plus spécialement question ci-après, et qui renferment des détails sur le règne de Ḥizqiyah, et il nous semble que c'est bien ce morceau que le rédacteur des Chroniques pourrait avoir eu en vue. Quant à l'autre biographie, il nous est impossible de vérifier son assertion.

Cependant les doutes que celle-ci peut provoquer, ou si l'on veut, la perte des ouvrages qu'elle mentionne, ne priveront pas Ésaïe de l'honneur de compter parmi les sources de l'histoire des rois d'Israël. Dans aucun autre prophète, si ce n'est dans Jérémie, on ne trouve autant de données intéressantes sur les événements contemporains, et cela non pas seulement dans des allusions plus ou moins obscures et énigmatiques, comme c'est le cas ailleurs, mais en forme d'allégations directes et même de narrations. Ces données portent sur divers faits importants des règnes d'Aḥaz et de son fils, à partir de l'an 740, (?) si bien qu'on peut être amené à penser que les documents écrits, qui nous restent de l'auteur, se rapportent tous à cette même période, sans que nous ayons

besoin de remonter de vingt ans pour expliquer ceux de ses discours qui ne portent pas le cachet d'une date précise. S'il a réellement inauguré son ministère prophétique dès l'année de la mort du grand-père d'Aḥaz, son activité doit s'être longtemps bornée à l'enseignement oral, sans qu'il ait éprouvé le besoin d'en conserver le souvenir par une rédaction postérieure.

Ésaïe a été témoin oculaire de plusieurs des catastrophes formidables qui ont préparé et en partie consommé la ruine politique du peuple israélite. L'alliance des Syriens et des Éphraïmites conjurés contre le royaume de Juda ; le danger imminent d'un siége de Jérusalem évité au prix d'un traité onéreux avec l'empire assyrien ; les premières invasions des conquérants de Ninive sur le territoire de Canaan, accompagnées de toutes les horreurs du pillage et de la dévastation ; la ruine successive des royaumes de Damas et de Samarie ; les expéditions de Salmanassar, de Sargon et de Sanhérib contre l'Egypte, lesquelles ne manquaient pas de compromettre l'existence même de la dynastie des Isaïdes ; la sommation faite à Jérusalem par le dernier de ces rois ; le salut de la ville dû, non point à la valeur de ses citoyens ou à la diplomatie de ses hommes d'État, mais uniquement à un concours de circonstances extraordinaires et presque miraculeuses, mais qui ne pouvaient rassurer les esprits clairvoyants sur les mauvaises chances de l'avenir, — tel est l'horizon politique dont les sombres teintes se reflètent dans les pages éloquentes du fils d'Amoç.

Son livre (chap. I - XXXIX) se décompose facilement et naturellement en plusieurs parties qu'il sera utile de considérer chacune à part.

Il y a d'abord une suite de sept morceaux compris dans les douze premiers chapitres. La distinction ou délimitation de ces sept morceaux est la chose la plus aisée du monde, et pourtant elle est manquée ou masquée en plusieurs endroits dans nos éditions usuelles, qui s'obstinent à conserver les malencontreuses coupes faites au treizième siècle, de manière à rendre l'intelligence des textes on ne peut plus difficile pour le lecteur ordinaire. Voici provisoirement l'énumération de ces divers morceaux : 1° Chap. I. — 2° Chap. II - IV. — 3° Chap. V. — 4° Chap. VI. — 5° Chap. VII, 1 - IX, 6. — 6° Chap. IX, 7 - X, 4. — 7° Chap. X, 5 - XII, 6. Notre commentaire en résumera le contenu. Nous nous bornerons ici à quelques observations plus générales. Si ces

morceaux ne se ressemblent guère pour la forme, on peut dire pourtant qu'il y a au fond une certaine unité de tendance et que le cadre des idées est partout le même. Partout l'objectif du prophète est l'état moral et religieux de ses concitoyens, auxquels il adresse des reproches vifs et amers au sujet de leur manque de foi et de leur corruption ; il trouve à châtier tour à tour l'idolâtrie polythéiste et un culte du Dieu national réduit à de stériles cérémonies, ainsi qu'un ordre social troublé d'un côté par une mauvaise administration de la justice, de l'autre, par la fausse et faible politique du gouvernement. Les menaces qui pronostiquent les effets du courroux céleste alternent avec les descriptions pittoresques des calamités déjà éprouvées. Ailleurs, le prophète vieillissant et découragé jette un regard plein de tristesse sur sa longue carrière et ses efforts infructueux, et représente le sentiment qui l'anime en cette heure douloureuse sous la forme spirituellement symbolique d'une mission, qui lui aurait été donnée au début, de provoquer lui-même l'impénitence universelle. Malgré tout cela, ici comme partout, il s'attache, il se cramponne à cette indestructible espérance d'un meilleur avenir, que nous voyons partagée par tous les prophètes hébreux ; et aux tableaux de la désolation présente ou des catastrophes futures, il se joint, souvent sans transition aucune, la brillante perspective du bonheur réservé à une génération purifiée par un cruel triage, sous le sceptre d'un roi à la fois victorieux et pacifique, faisant prévaloir la justice et la piété, et doté lui-même de toutes les grâces de l'esprit de Dieu. L'amour de la nation et du sol natal prévaut sur la sainte colère, et une confiance illimitée dans les promesses de Jéhova fait taire finalement les cris d'indignation du prédicateur et les cuisants soucis du patriote.

Plusieurs de ces morceaux sont écrits dans un style oratoire très-distingué, et même, si notre ignorance de l'antique prononciation ne nous trompe pas, dans des formes rhythmiques et cadencées comme on les rencontre rarement ailleurs. Cependant ceci n'est pas le cas partout, et si le langage est toujours noble et imagé, l'orateur ne se préoccupe pas régulièrement de la symétrie des membres de ses phrases ; il n'évite pas toujours une certaine dureté dans leur facture syntactique, et se rapproche quelquefois de la prose, sans s'élever jamais jusqu'à l'élégance parfaite de la poésie. Une seule fois on rencontre un morceau rédigé en strophes régulières et terminées chacune par un même refrain :

mais ce n'est pas précisément le plus beau de tous. Ajoutons encore qu'Esaïe affectionne les jeux de mots (assonances, paronomasies), comme nous le voyons aussi chez plusieurs de ses collègues, ce qui, à notre gré, n'est pas l'ornement le plus gracieux du style. D'autres morceaux ont la forme d'une narration, ou plutôt celle-ci sert de cadre aux discours : tantôt alors c'est une parabole destinée à peindre la condition morale du peuple, et formant ainsi une espèce de texte pour l'instruction homilétique qui suit ; tantôt c'est un acte symbolique accompli en présence du public, pour graver plus profondément dans les esprits les paroles qui vont le commenter ; tantôt, enfin, c'est le simple récit des circonstances au milieu desquelles l'organe d'une volonté supérieure a fait entendre ses conseils. Ce qui, dans ces moyens de communication et d'enseignement, nous est devenu étranger, a souvent donné lieu à des méprises ; mais pour qui sait se reporter aux usages, soit du temps, soit de la littérature prophétique, les difficultés ne sont pas insurmontables. Le préjugé seul entrave l'intelligence.

Les sept pièces dont nous venons de parler paraissent avoir formé dans l'origine un recueil particulier et existant isolément. Du moins, le chap. XIII est précédé d'une nouvelle suscription. Si cette conjecture devait être admise, on pourrait aller plus loin et supposer que ce fut l'auteur lui-même qui les réunit et les publia comme son œuvre. Il est vrai que cette hypothèse ne saurait se démontrer ; cependant on peut faire valoir en sa faveur d'autres arguments encore. D'abord il est important de constater que pas une seule des pièces en question ne soulève le moindre doute relativement à son authenticité, ce qui n'est pas le cas, tant s'en faut, à l'égard de l'autre collection de morceaux et de fragments dont nous allons parler tout à l'heure. Ensuite il faut remarquer que la série chronologique de la première s'arrête en deçà du terme de l'activité prophétique d'Ésaïe, dont nous possédons d'autres discours appartenant à une époque tant soit peu plus récente, et au sujet desquels il serait bien difficile de dire pourquoi ils n'auraient pas été placés par l'auteur dans le voisinage immédiat de ceux dont ils forment la suite au point de vue de l'histoire. S'il fallait reculer la rédaction du premier recueil à une époque postérieure à la mort de l'auteur (comme c'est de toute nécessité le cas pour le second), la présomption en faveur de l'authenticité d'un grand nombre de morceaux compris dans

celui-ci serait bien moins fondée ; car on ne comprendrait pas alors pourquoi ces morceaux n'ont pas été recueillis par le premier collecteur, et l'on pourrait toujours se demander quels motifs suffisants le second pouvait avoir d'attribuer à Ésaïe des textes non connus de son devancier ou non reçus par lui. Ce doute n'existe pas avec notre hypothèse.

Nous admettrions cependant qu'on fît à celle-ci une légère modification. On a fait remarquer que la seconde pièce du premier recueil est également précédée d'une inscription, dont on ne s'explique pas trop bien la présence après celle qui est en tête du livre. Or, ce second discours débute par quelques lignes empruntées à un prophète plus ancien (voir le commentaire), et commentées par notre auteur, absolument comme nous en agissons aujourd'hui encore dans nos sermons à l'égard des textes bibliques. Par ces deux raisons, sans doute assez précaires en apparence, on pourrait être amené à penser qu'à un moment donné, c'est par cette page que commençait le recueil, et que le premier chapitre n'y aurait été ajouté qu'après coup, soit par Ésaïe lui-même, soit par une autre main, sans que nous voulions dire que de cette dernière supposition on puisse inférer quoi que ce soit contre son authenticité.

Le second recueil (chap. XIII - XXXV), dont nous venons de parler par anticipation à plusieurs reprises, présente des phénomènes très-curieux et qui ne se reproduisent pas ailleurs, du moins pas dans la même proportion, tant s'en faut. Passons d'abord en revue les éléments dont il se compose et examinons ensuite sa valeur historique et littéraire. Nous pourrons, nous devrons même le subdiviser en deux sections. La première contient une série de pièces (14), la plupart assez courtes, et s'occupant toutes, à une ou deux exceptions près, des griefs des Hébreux contre les peuples voisins, que le prophète menace de la vindicte du Dieu d'Israël (chap. XIII - XXIII). La plupart de ces pièces portent des titres spéciaux, dont quelques-uns assez singuliers. Comme les livres de Jérémie et d'Ézéchiel sont arrangés absolument de la même manière et qu'une place à part y est réservée aux discours adressés aux nations étrangères, nous devons penser que c'est à dessein que cette disposition a été introduite ici, si l'on ne veut pas aller jusqu'à dire qu'une même main a opéré dans les trois ouvrages. Après ce groupe, il y en a un second (chap. XXIV - XXXV), que nous pourrons peut-être

regarder, en nous mettant au point de vue du rédacteur, comme une espèce de supplément au corps entier des prophéties d'Ésaïe. On y distingue très-nettement trois parties qui n'ont rien de commun entre elles, les chap. XXIV à XXVII, les chap. XXVIII à XXXIII et les chap. XXXIV et XXXV.

Enfin, le second recueil, ou si l'on veut, le livre entier, se termine par l'appendice historique (chap. XXXVI à XXXIX) dont il a déjà été question plus haut, et dans lequel est inséré entre autres une poésie du roi Ḥizqiyah et un nouveau discours d'Ésaïe. Cet appendice, ajouté par le dernier rédacteur du volume entier, était certainement destiné à clore l'ouvrage et il ne peut y avoir le moindre doute sur ce que la personne qui l'y a joint avait devant elle toutes les parties précédemment décrites (chap. I à XXXV) et désormais indissolublement liées entre elles, mais non les chapitres suivants qui forment aujourd'hui la dernière partie du livre d'Ésaïe. C'est à ce même rédacteur définitif que nous attribuons aussi l'inscription placée aujourd'hui en tête du volume (chap. I, 1) et qui évidemment ne se rapporte pas au premier chapitre tout seul.

La première chose à examiner sera donc la question de savoir quand cette rédaction définitive peut avoir été faite. Ce sera le point de départ pour des investigations ultérieures plus importantes. Or, voici quelques faits qui détermineront notre jugement: 1° L'appendice raconte la mort de Sanhérib, assassiné par ses propres fils (chap. XXXVII, 38). Par les textes assyriens, aujourd'hui déchiffrés, nous savons que la mort de ce roi a été de beaucoup postérieure à celle du roi Ḥizqiyah, et peut être reculée de vingt ans au moins au-delà de l'époque des dernières traces positives de l'existence d'Ésaïe. 2° Différents faits rapportés par l'auteur ne trahissent pas un témoin oculaire, notamment ce qui est dit du miracle du cadran (chap. XXXVIII, 8) et de la déroute des Assyriens (chap. XXXVII, 36). 3° Certaines prédictions très-positives et spéciales semblent calquées sur les événements accomplis (chap. XXXVII, 7; XXXVIII, 5; XXXIX, 5 s.). 4° La plus grande partie de cette relation se retrouve littéralement, et avec des variantes généralement peu essentielles, dans le second livre des Rois (XVIII, 13 - XX, 19), et une collation minutieuse des deux textes, en vue de ces variantes, fait voir que celui du livre des Rois est plus exact et porte le cachet de la plus grande originalité. Nous sommes ainsi conduits à penser

que le rédacteur a puisé directement dans le livre des Rois, ou plutôt qu'il en a tout simplement extrait ce qui pouvait se rapporter à l'histoire d'Ésaïe. A la rigueur, on pourrait supposer que les deux auteurs ont puisé dans un ouvrage plus ancien, de sorte que nous n'aurions pas besoin de reculer la rédaction du livre du prophète jusqu'après la publication du livre des Rois. Mais un fait tout semblable se présente pour le livre de Jérémie, dont le dernier chapitre est également un extrait du même ouvrage historique, fait dans un but analogue. Nous maintenons donc, comme un fait acquis à la critique, que la rédaction définitive du livre d'Ésaïe appartient à une époque postérieure à celle de la source dans laquelle ce rédacteur a puisé ses renseignements additionnels. Or, le livre des Rois conduit le récit des événements jusqu'à l'an 561 avant Jésus-Christ (chap. XXV, 27). On est donc autorisé à reculer la rédaction de notre volume au moins jusqu'à l'époque de la fin de l'exil et rien n'empêche que nous descendions plus bas encore. Au contraire, nous aurons plus tard la preuve que nous y sommes obligés.

Ceci établi, examinons de plus près les pièces contenues dans les deux groupes du second recueil, dû aux soins d'un rédacteur vivant et travaillant au plus tôt à l'époque indiquée et peut-être plus tard. Nous admettrons volontiers qu'à cette époque, et malgré un intervalle de près de deux siècles, on ait pu posséder encore des copies d'anciennes prophéties non comprises dans les volumes ou recueils déjà formés. On fera d'autant moins de difficultés à cet égard, qu'au fond la plupart des écrits prophétiques qui nous sont parvenus, et qui existaient dès avant la ruine de Jérusalem, ne comprennent guère que quelques pages, et n'ont pourtant pas été perdus pour cela, bien qu'il soit possible et probable que d'autres aient été moins favorisés par le sort. D'autre part, on voudra bien ne pas perdre de vue que dans cette haute antiquité les livres, et surtout ceux de moindre dimension, ne portaient pas toujours des noms d'auteurs, de sorte que, en l'absence d'une tradition suffisamment sûre, et de tout art ou moyen critique qui aurait pu y suppléer, rien n'était plus facile que de se tromper sur l'origine et l'antiquité des pièces détachées qui pouvaient se trouver sous la main de personnes intéressées à les conserver. Notre rédacteur était certainement du nombre de ces personnes ; il a même dû mettre un soin particulier à rechercher les débris non encore classés de la littérature prophétique de son peuple. Il

pouvait avoir en sa possession, soit par héritage, soit au moyen de copies, ou n'importe de quelle manière, un certain nombre de pièces authentiques des dernières années d'Ésaïe. Et il y a positivement dans sa collection des pièces de ce genre, auxquelles la critique la plus méticuleuse n'a pas trouvé de raisons suffisantes de refuser leur dignité traditionnelle. Mais cela ne prouve pas le moins du monde que ce soit également le cas pour tous les éléments du recueil, et, par conséquent, aucun ne saurait être accepté comme provenant du contemporain de Ḥizqiyah, qu'autant qu'un examen attentif lui aurait assuré cette origine.

Or, voici à quoi est arrivée une critique consciencieuse, et qui n'avait aucun intérêt, si ce n'est celui de la vérité historique, à contredire la tradition vulgaire. Elle divise les nombreux morceaux du second recueil (discours plus ou moins étendus, fragments, narrations, plus de vingt en tout) en trois catégories, dont les éléments se trouvent entremêlés les uns avec les autres.

Elle élimine d'abord certaines pièces qui sont positivement postérieures à la destruction de Jérusalem, laquelle, pour leurs auteurs, est un fait accompli, si bien qu'ils s'occupent entre autres de la ruine prochaine de l'empire des Chaldéens, lequel n'avait pas même encore été fondé du temps d'Ésaïe, et dont, par conséquent, celui-ci ne pouvait rien savoir ni prédire. A cette catégorie appartiennent : 1° Le beau morceau qui se trouve aujourd'hui en tête de tout le recueil, chap. XIII, 1-XIV, 23. 2° Les deux chapitres qui le terminent (XXXIV, XXXV) et au sujet desquels c'est une question non encore vidée, s'ils forment un tout ou si ce sont deux pièces distinctes. 3° Un morceau très-court, chap. XXI, 1-10. Enfin, 4° un autre assez étendu (chap. XXIV à XXVII), qui paraît avoir été composé antérieurement aux trois autres, alors que le souvenir de la catastrophe était encore plus récent et ses effets plus visibles. Dans la présente partie de notre travail, nous laissons de côté tous ces textes, pour les commenter plus tard, quand l'ordre chronologique nous y aura ramené.

La seconde catégorie comprendra les pièces que rien n'empêche d'attribuer au prophète Ésaïe, bien qu'aucune note explicite ne le désigne comme auteur. Ce sont uniquement les allusions plus ou moins directes et manifestes aux événements qui se sont passés de son temps, qui guident ici la critique. Un scepticisme systématique pourra trouver cette preuve insuffisante, puisque, après

tout, il n'est pas prouvé qu'Ésaïe ait été le seul auteur de son époque : les partisans des opinions reçues verront, dans la supposition adoptée ici, la preuve de notre désir de ménager ces opinions, autant que possible. Ici nous plaçons : 1° Deux petits morceaux, dont l'un paraît même n'être qu'un fragment, et qui peuvent être rapportés aux temps d'Aḥaz et de l'invasion éphraïmite (chap. XVII, 1-11 et chap. XIV, 28-32). 2° Une série de six pièces réunies par le rédacteur et formant aujourd'hui les chap. XXVIII à XXXIII ; elles se rapportent toutes, sauf peut-être la première, à l'invasion de Sanhérib. 3° A la même époque on peut rapporter les deux morceaux formant notre chap. XXII, et dont l'un est dirigé contre un ministre du roi Ḥizqiyah. 4° Le récit très-succinct d'un fait relatif à Ésaïe, mais qu'il n'a pas nécessairement rédigé lui-même (chap. XX). 5° Un fragment inséré au chap. XIV (v. 24-27). Enfin, nous mentionnerons ici pour mémoire le fameux oracle contre les Moabites (chap. XV, XVI), que nous regardons comme beaucoup plus ancien que notre prophète, et que, par cette raison, nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs plus haut déjà, mais qu'Ésaïe a réédité à son tour en y ajoutant quelques lignes de sa main.

Reste un petit nombre de pièces dont l'origine est fort difficile à constater. Il y en a deux très-courtes, et surtout très-obscures, dans la seconde moitié du chap. XXI ; une autre (ou peut-être deux, car la division même est incertaine) non moins obscure chap. XVII, 11 - XVIII ; enfin, deux plus grandes et plus importantes, dont l'une s'adresse à l'Égypte (chap. XIX) et l'autre à la ville de Tyr (chap. XXIII). Des arguments très-sérieux ont été produits contre l'authenticité de ces deux dernières compositions, qu'on a cru devoir combiner avec des événements bien postérieurs au siècle d'Ésaïe. Ces arguments, cependant, ne nous ont pas paru péremptoires ; nous essaierons de faire prévaloir l'opinion traditionnelle, et quoique ce jugement ne soit pas accepté par tous les savants, et qu'en fait de critique littéraire et historique il n'y ait pas de prescription, nous avons pensé que nous pourrions laisser ces textes, ainsi que les autres dont nous venons de parler, à la place qu'un usage séculaire leur a assignée, tant qu'une preuve décisive n'aura pas forcé la science de réformer à leur égard l'opinion du premier collecteur.

Si l'on y regarde de près, on reconnaît aisément que les qualités du style d'Ésaïe, que nous avons signalées en parlant du

premier recueil, ne se retrouvent guère dans les morceaux mentionnés en dernier lieu, et même à un certain degré dans ceux de la catégorie précédente. Mais nous ne nous hâterons pas trop de tirer de ce fait des conséquences défavorables à l'hypothèse de l'authenticité de ces parties du livre. Le style d'un auteur peut changer avec l'âge ou selon les circonstances, et il ne faut pas oublier que la plupart des pièces comprises dans le second recueil sont très-courtes, en partie même, à ce qu'il paraît, de simples fragments. De pareilles productions littéraires seraient certainement mal jugées, si l'on voulait leur appliquer la mesure de ce que leur auteur a écrit de plus beau et de plus parfait. On trouvera donc réuni ci-après tout ce que contient aujourd'hui le livre qui porte le nom d'Ésaïe, à l'exception des textes que nous reconnaissons décidément comme appartenant à la période de l'exil, et auxquels nous réservons la place qui leur revient d'après la chronologie que nous prenons pour guide.

D'après ce qui vient d'être dit, on comprendra que dans notre commentaire nous ne suivions pas exactement l'ordre des chapitres de nos textes imprimés. Celui que nous avons préféré, se règle d'un côté sur la distinction que nous avons faite à l'égard de la certitude relative de l'origine de chaque morceau, de l'autre, sur la chronologie, en tant qu'elle peut être fixée par conjecture.

Nous ferons remarquer encore que le texte d'Ésaïe, notamment dans le premier recueil, nous est parvenu surchargé de gloses, c'est-à-dire d'explications et d'additions de divers genres, que des lecteurs savants, plus ou moins bien inspirés, avaient d'abord écrites sur la marge de leur exemplaire, et qui ont fini par être mêlées au corps même de la rédaction authentique. Dans la plupart des cas, il est assez facile de reconnaître la présence de ces éléments étrangers et de les élaguer. Voyez par ex. III, 1; VII, 4, 8, 15, 17, 20; VIII, 7; IX, 15; XI, 13; XXIX, 10; XXX, 6, 26; XIX, 18; (XL, 7; LI, 11).

(*Premier recueil.*)

Prophétie d'Ésaïe fils d'Amoç, qu'il reçut au sujet de Juda et de Jérusalem, du temps des rois de Juda, 'Ouzziyahou, Iotam, Ahaz, Iehizqiyahou[1].

I[2].

Écoutez, cieux !
Terre, prête l'oreille !
Car c'est l'Éternel qui parle :
J'ai élevé des enfants,
Et je les ai fait grandir ;

[1] Cette inscription ne se rapporte pas exclusivement au premier chapitre, comme cela résulte de la mention des quatre rois sous le règne desquels Ésaïe a prophétisé. Si elle y a été mise par l'auteur lui-même, elle appartient au recueil primitif de ses discours, chap. I-XII (voir l'introduction). — Le terme hébreu, que nous rendons par *prophétie*, signifie proprement *vision*, mot par lequel les prophètes ne désignent pas seulement des images présentes à l'œil dans un moment d'extase, mais toute communication directe de Dieu, tout ce qui est l'objet d'une inspiration, ou pour mieux dire d'une *intuition*, et non le résultat de la réflexion et de l'étude.

[2] Le premier discours parcourt toute la série des idées qui font d'ordinaire le sujet des prédications prophétiques. Il peint d'abord la désolation du pays ravagé par l'ennemi et la représente comme le châtiment des péchés du peuple. En second lieu, il signale la démoralisation générale vainement cachée sous les dehors d'une piété légale et purement extérieure. Enfin, il offre en perspective une ruine complète des coupables, à la place desquels une génération meilleure viendra reconquérir les faveurs de Jéhova. Les descriptions sont trop générales pour nous permettre de déterminer l'époque du discours, et notre connaissance des faits est trop imparfaite pour que nous puissions préciser la portée de chaque allusion. Aussi les interprètes ne sont-ils pas d'accord à ce sujet. On a pensé à l'invasion assyrienne sous Sanhérib (en 714 av. J. Ch.), et avec une plus grande apparence de probabilité à celle des Syriens et des Éphraïmites sous le règne d'Ahaz, dont il sera longuement question au chap. VII.

Mais eux se sont révoltés contre moi [3].
Le bœuf connaît son possesseur,
Et l'âne la crèche de ses maîtres :
Israël ne connaît rien,
Mon peuple n'a point d'intelligence [4].

Ah ! nation pécheresse,
Peuple chargé d'iniquité !
Engeance méchante,
Race de scélérats !
Ils ont abandonné l'Éternel,
Ils ont méprisé le Saint d'Israël,
Ils se sont tournés en arrière....
Où vous frappera-t-on encore,
Si vous persistez dans la rébellion ?
La tête entière est malade,
Tout le cœur atteint de consomption [5] :
De la plante des pieds à la tête rien n'est sain,
Ce ne sont que blessures, et meurtrissures, et plaies récentes,
Non nettoyées encore, non pansées,
Non amollies par l'huile.
Votre pays est un désert [6],
Vos villes sont consumées par le feu,

3 L'éducation d'Israël, c'est la conduite providentielle de la nation depuis sa naissance, c'est-à-dire depuis sa sortie d'Égypte, à travers une série de siècles marqués par de nombreux bienfaits. La révolte n'est pas toujours et nécessairement le polythéisme idolâtre, mais surtout aussi la transgression de la loi morale.

4 L'âne et le bœuf ne sont pas nommés comme des animaux moins intelligents que d'autres, mais comme animaux domestiques attachés à leurs maîtres, tandis qu'Israël, qui désobéit au sien et l'abandonne, se montre par là même privé de raison. Comp. Jér. VIII, 7.

5 La description du triste état de la Palestine est d'abord donnée d'une manière symbolique en ce que le peuple est représenté comme un individu meurtri de coups et consumé par la maladie, si bien que par une espèce d'ironie ou d'hyperbole rhétorique, le prophète peut dire que Jéhova ne sait plus où frapper, si sa sévérité continue à être provoquée. Les blessures faites à Israël sont récentes, non encore pansées ou traitées avec de l'huile (comme dans la parabole du Samaritain), ou cicatrisées par le temps.

6 Après la description figurée, il en vient une autre en termes propres. On voit ici qu'il s'agit bien réellement d'une invasion récente. Il n'y a que des étrangers (des barbares, dans le sens antique) qui ont pu en agir ainsi. A peu de chose près, on a subi le sort de Sodome et de Gomorrhe, c'est-à-dire une destruction complète et irréparable.

Vos campagnes — devant vos yeux des étrangers les dévorent :
C'est une désolation, un bouleversement de barbares !
Et la fille de Sion est restée seule,
Comme une cabane dans le vignoble,
Comme une guérite dans le champ de melons [7],
[Comme un lieu de garde [8].]
Si Iaheweh Çebaoṭ ne nous eût laissé un petit reste,
Nous serions comme Sedom,
Nous ressemblerions à 'Amorah !

Écoutez la voix de l'Éternel, chefs de Sedom !
Prête l'oreille à l'enseignement de notre Dieu,
Toi, peuple de 'Amorah [9] !
Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices ?
Dit l'Éternel [10].
Je suis rassasié d'holocaustes de béliers,
Et de graisse de veaux ;
Le sang des taureaux et des agneaux et des boucs,
Je n'en veux plus !
Quand vous venez paraître devant moi,
Qui donc vous a demandé de fouler mes parvis ?
Ne continuez pas à m'apporter une vaine offrande !
Vos parfums — je les ai en horreur :

[7] La capitale seule (dont la population est personnifiée comme sa *fille*) est provisoirement encore épargnée. Au milieu de toutes ces ruines, elle est comme la chétive loge du gardien, restée isolée après la récolte, dans la vigne ou dans les champs.

[8] Si ces mots sont authentiques, ils doivent exprimer la même idée, et l'auteur aura songé à quelque petite tour, ou à un fort placé sur une cime élevée, comme dernier refuge d'une population décimée par la guerre. Mais nous inclinons à croire qu'ils sont étrangers au texte, et seulement introduits comme une note marginale destinée à expliquer l'image de la guérite et de la cabane, et dire : une ville bien gardée.

[9] Les deux villes ne sont pas seulement le symbole de la destruction, mais encore celui de la perversité. Cette double signification ménage au prophète une transition à la fois naturelle et d'un grand effet oratoire.

[10] Toute cette partie du discours est aussi claire qu'éloquente. Elle expose une idée familière aux prophètes : ce n'est pas le rite religieux, le culte extérieur qui apaise la colère de Dieu, mais un sincère repentir et le retour à la justice. Voilà ce qu'Ésaïe appelle l'*enseignement* de Dieu, et non la *Loi*, comme s'il s'agissait du code mosaïque, lequel abonde précisément en prescriptions purement rituelles

La lunaison, le sabbat, l'assemblée solennelle[11] —
Je ne supporte plus ni le crime, ni la fête !
Vos lunaisons et vos solennités — mon âme les hait ;
Elles me sont à charge,
Je suis las de les souffrir !
Aussi, quand vous étendez vos mains,
Je voile mes yeux devant vous ;
Dussiez-vous multiplier vos prières,
Moi, je ne vous écoute pas :
Vos mains sont souillées de sang !
Lavez-vous ! purifiez-vous !
Otez-moi des yeux vos actes méchants !
Cessez de mal faire !
Apprenez à faire le bien, recherchez la justice,
Dirigez le prévaricateur[12],
Faites droit à l'orphelin, défendez la veuve !

Allons, débattons notre cause !
Dit l'Éternel.
Si vos péchés sont comme l'écarlate,
Ils blanchiront comme la neige ;
S'ils sont rouges comme le vermillon,
Ils ressembleront à la laine[13].

11 On fêtait régulièrement le septième jour ou sabbat, le 1er de chaque mois, c'est-à-dire le jour de la nouvelle lune, enfin les grandes fêtes annuelles, où le peuple des pèlerins affluait à Jérusalem. Nous avons mis *solennel*, *solennité*, au lieu de l'hébreu *convocation*, etc., terme parfaitement justifié par l'antique usage oriental de faire annoncer les cérémonies religieuses par les crieurs.

12 Les anciens traduisaient cette ligne : Guidez (soutenez) l'*opprimé*. On peut objecter contre notre traduction que les hommes auxquels le prophète parle, étaient eux-mêmes les oppresseurs. Le contexte et le dictionnaire ne décident pas ; mais il ne nous semble pas naturel de donner au verbe le sens de *protéger*.

13 La liaison des idées n'est pas trop transparente ici. Quelques-uns y ont vu une *menace* : Vos péchés seraient encore plus rouges (nous dirions, plus noirs) qu'ils ne sont, j'ai un moyen de les faire blanchir, c'est-à-dire le châtiment. D'autres y voient une *promesse* : Quand même ils seraient rouges, etc., je veux pardonner. Ces deux interprétations sont contraires au contexte. Tout aussi peu nous admettrons une *question* : Si vos péchés sont si rouges, puis-je les faire blanchir ? les ignorer ou les laisser impunis ? Voici notre explication : Jéhova dit : Débattons notre cause, réglons-la entre nous, établissons nos *conditions* réciproques. C'est le point de vue de l'Ancien Testament. Entre Dieu et Israël il y a un contrat synallagmatique : à telle condition, il fait telle chose. Or, les versets suivants (19 et 20) établissent clairement ces conditions pour le moment présent. Jéhova dit : Je n'accepte pas vos sacrifices comme expiation suffisante de vos péchés ; il

Si vous voulez bien écouter,
Vous mangerez les biens de ce pays,
Mais si vous êtes récalcitrants et rebelles,
Vous serez mangés par l'épée !
C'est la bouche de l'Éternel qui le dit.

Comment est-elle devenue une courtisane,
La ville fidèle, remplie de droiture !
La justice y faisait son séjour,
Et maintenant ce sont les assassins[14] !
Ton argent a été changé en scories,
Ton vin pur a été coupé d'eau[15].
Tes chefs sont des rebelles, des complices de voleurs,
Tous ils aiment les présents et courent après le salaire,
Ils ne font pas droit à l'orphelin,
Et la cause de la veuve ne les touche point.

C'est pourquoi voici la parole du Seigneur,
Iaheweh Çebaoṭ, le héros d'Israël :
Ha ! j'aurai ma revanche de mes adversaires,
Et je me vengerai de mes ennemis !
Je tournerai ma main contre toi,
J'ôterai tes scories, comme par une fonte à la soude,

n'y a que l'amendement moral qui changera la face des choses. Si vous acceptez cette condition, et que vous l'accomplissiez, une nouvelle ère de fécondité et de bonheur commencera, sinon l'épée continuera à sévir. La difficulté vient de ce que les *si* du v. 18, ne sont point coordonnés à ceux des deux versets suivants, mais subordonnés au seul *si* du v. 19.

[14] Les paroles précédentes avaient laissé percer une lueur d'espérance ; du moins le prophète parlait comme s'il considérait les deux chances, de l'amélioration et de l'endurcissement, comme égales. Mais l'aspect du mal fait reprendre le dessus au côté sombre de la perspective. Il n'y a rien à attendre de la présente génération, il faut en attendre une autre. — Pour l'image de la *courtisane*, il suffit de renvoyer le lecteur aux nombreux passages des prophètes antérieurs, qui l'emploient également.

[15] Voici deux autres images moins usitées. L'*argent* et le *vin*, supposés purs de tout élément hétérogène, représentent la pureté de l'âme. Cette pureté n'existe plus à Jérusalem. A la place du métal, il n'y a plus que les scories, l'écume, les parties viles, que le feu ou la soude en a séparées ; à la place du vin pur, il y a un breuvage frelaté, dénaturé, sans goût et sans force. Les lignes suivantes traduisent ces images en simple prose, en parlant directement de dénis de justice, de la corruption des juges, du pillage légal des faibles.

Je ferai disparaître tout son alliage [16] !
Et je te rendrai des juges comme jadis,
Et des conseillers comme autrefois :
Alors on te nommera la ville de justice,
La cité fidèle !
Sion sera rachetée par la droiture,
Et ses repentants par la justice [17].
Mais les rebelles et les pécheurs seront brisés ensemble,
Et ceux qui abandonnent l'Éternel périront.
Oui, on aura honte des bosquets que vous aimez ;
Vous rougirez des jardins que vous hantez [18] :
Car vous serez comme le térébinthe au feuillage fané,
Comme un jardin qui manque d'eau.
L'orgueilleux deviendra de l'étoupe,
Et son œuvre une étincelle [19].
Ils brûleront ensemble tous les deux,
Et personne ne sera là pour éteindre !

16 La menace annonce un triage, une épuration à la fois radicale et terrible du peuple. L'image de l'argent revient ici naturellement, l'opération de la fonte dans le feu ardent de l'épreuve et de la calamité publique séparera définitivement les bons et les mauvais éléments de la nation. Comp. Mal. III, 2.

17 L'installation d'une nouvelle magistrature, semblable à celle qui a autrefois présidé aux destinées de la nation, aux Moïse, aux Samuel, est signalée comme le principal symptôme de la restauration morale, par la raison que le prophète avait surtout parlé auparavant d'une magistrature corrompue. Jérusalem sera *rachetée*, sauvée des ennemis, non par des armes victorieuses, mais par son *repentir*. Car c'est du repentir que le prophète parle et non, comme on traduit ordinairement, du retour de l'exil.

18 Il est positivement question de *bois sacrés*, c'est-à-dire d'un culte étranger et idolâtre. Cela n'est pas en contradiction avec ce qui avait été dit v. 10 suiv. Car le polythéisme des Israélites consistait à adorer d'autres Dieux *à côté* de Jéhova. Au lieu de *bosquets*, le texte dit litt. : *térébinthes*. Ces arbres jouissant d'une grande longévité et d'un beau feuillage, servaient de préférence à des plantations de ce genre. Le même arbre sert ensuite d'image pour le dépérissement de ceux que Dieu va châtier.

19 L'*œuvre*, c'est l'idole fabriquée par des hommes qui lui demandent aide et protection. Au lieu de cela, elle deviendra la cause de sa ruine, et d'une ruine qui se consommera rapidement, comme celle de l'étoupe atteinte par une étincelle.

II [1].

Parole révélée à Ésaïe, fils d'Amoç, sur Juda et Jérusalem.

Mais il arrivera sur la fin des jours
Que la montagne de la maison de l'Éternel
Se dressera à la tête des montagnes
Et s'élèvera au-dessus des collines.
Et toutes les nations y afflueront,
Et des peuples nombreux viendront et diront :
« Allons monter à la montagne de Iaheweh,
A la maison du dieu de Jacob,
Pour qu'il nous instruise dans ses voies
Et que nous marchions dans ses sentiers ! »
Car c'est de Sion que viendra l'enseignement,
Et la parole de l'Éternel de Jérusalem.
Et il sera l'arbitre des nations,
Et à de nombreux peuples il dictera ses arrêts,
Et de leurs épées ils forgeront des socs de charrue,
Et de leurs lances des serpettes :
Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre,
Et elles ne sauront plus rien de la guerre [2] !

[1] Ce second discours, beaucoup plus étendu que le premier (chap. II-IV), parcourt à peu près le même cercle d'idées. Il commence par une description de la corruption du peuple, en insistant surtout sur l'idolâtrie, et passe ensuite à divers tableaux très-animés des châtiments qui frappent l'État et les familles. Enfin, il se termine par la perspective d'un meilleur avenir, annoncé d'avance dans une espèce de préambule, sur lequel voyez la note suivante. Il est difficile de déterminer l'époque précise de ce discours. Comme il n'y est pas question de l'invasion des Assyriens, on a pu admettre qu'il appartient à une époque antérieure.

[2] Ce morceau doit être considéré comme une espèce de texte servant de point de départ au discours qui va suivre. Il ne se lie pas bien avec le commencement de celui-ci, ou plutôt il est en quelque sorte en contradiction avec lui. On remarquera aussi qu'il commence par une conjonction, ce qui en trahit le caractère fragmentaire. Ésaïe doit l'avoir emprunté à un autre auteur ; il le rappelle, ou le cite comme un oracle déjà connu, et d'autant plus significatif qu'il forme un étrange contraste avec ce qu'il a à dire présentement. Le texte parle d'un temps où les païens mêmes viendront adorer Jéhova, où il y aura une fraternite générale entre les nations, où la révélation émanée de Sion sera écoutée au loin. Combien le présent est-il encore en opposition avec une telle promesse ! Combien peu Israël est-il prêt pour un pareil changement ! Le même morceau se trouve textuellement, mais un peu plus complet, dans Michée (chap. IV, 1 suiv.). Tous les commentateurs reconnaissent que Michée ne l'a pas emprunté à Ésaïe. Mais faut-il admettre

Maison de Jacob !
Allons, marchons dans la lumière de l'Éternel[3] !

Mais tu as délaissé ton peuple[4],
La maison de Jacob,
Parce qu'ils sont pleins de l'Orient,
Magiciens comme les Philistins,
Faisant alliance avec les fils de l'étranger[5].
Leur pays est rempli d'or et d'argent,
Et il n'y a pas de fin à leurs trésors ;
Leur pays est rempli de chevaux,
Et il n'y a pas de fin à leurs chars ;
Leur pays est rempli d'idoles,
Ils se prosternent devant l'œuvre de leurs mains,
Devant ce que leurs doigts ont fabriqué.

Mais l'homme sera humilié
Et le mortel abaissé,
Et tu ne leur pardonneras point !
Entrez dans les rochers,
Cachez-vous sous la terre,
Devant la terreur de l'Éternel
Et l'éclat de sa majesté !

la dépendance dans le sens opposé ? Ou bien une main étrangère l'a-t-elle introduit ici mal à propos ? Ou enfin les deux prophètes ont-ils également puisé dans un troisième plus ancien ? Toutes ces opinions ont trouvé leurs défenseurs et l'on est même allé jusqu'à signaler Joël comme le véritable auteur, à cause de la ressemblance de notre texte avec Joël IV, 10. Mais il n'y a de raisons concluantes pour aucune de ces hypothèses, bien que la dernière semble préférable aux autres.

3 Après le texte cité, le prophète s'adresse à ses contemporains et les exhorte à se tourner vers Jéhova, eux les premiers, et à donner ainsi l'exemple à ces païens dont parlait tout à l'heure la prophétie. Mais hélas ! la réalité forme un triste contraste avec cette perspective.

4 Aussi bien le prophète, au lieu de parler au peuple, s'adresse-t-il à Dieu lui-même, pour formuler ses plaintes et pour constater que le châtiment est inévitable et imminent. Car il en parle au présent, comme d'une chose tout à fait certaine.

5 Les reproches adressés ici aux Israélites peuvent être ramenés à ce qu'ils sont entrés dans des relations intimes avec les nations païennes, et en ont adopté les mœurs. Les peuples de l'Orient et les Philistins (à l'Ouest) se placent en opposition locale pour représenter tous les autres. Les effets de ces relations sont le luxe, l'esprit guerrier, et l'idolâtrie avec la magie et la divination qui en relèvent.

Les yeux hautains de l'homme se baisseront,
Et la fierté des mortels sera humiliée,
Et l'Éternel seul sera grand en ce jour-là[6] !
Car Iaheweh Çebaôṭ aura son jour
Sur tout ce qui est fier et hautain,
Sur tout ce qui s'élève, afin qu'il soit mis à bas ;
Sur tous les cèdres du Liban, hauts et élevés,
Et sur tous les chênes de Bas'an[7],
Sur toutes les hautes montagnes,
Et sur toutes les collines élevées ;
Sur toute tour élancée,
Et sur toute muraille escarpée ;
Sur tous les vaisseaux de Tars'is'[8],
Et sur tous les beaux objets d'art !

Et l'orgueil des hommes sera humilié,
Et la fierté des mortels abaissée,
Et l'Éternel seul sera grand en ce jour-là :
Et les idoles — c'en est fait totalement !
Et ils se retireront dans les cavernes des rochers,
Et dans les trous de la terre,
Devant la terreur de l'Éternel
Et l'éclat de sa majesté,
Quand il se lèvera pour effrayer la terre.

[6] Tout ce luxe, tout cet appareil guerrier périra sans avoir servi à préserver Israël de la catastrophe. Ni or, ni chevaux, ni armes, ni murs, ni vaisseaux, ne sauveront ceux que Dieu veut châtier (v. 9-17), et les idoles n'y feront pas davantage (v. 18 suiv.). Ésaïe ne s'arrête pas à dire par quels moyens ce châtiment s'accomplira, mais l'analogie des autres discours nous fait entrevoir l'invasion d'une puissance étrangère. Le tableau des effets préoccupe le prophète plus que la recherche de la cause immédiate. Le désastre sera tel qu'il ne restera plus d'autre salut aux hommes que de se réfugier dans des cavernes souterraines.

[7] Les cèdres et les chênes doivent être pris à la lettre, tout aussi bien que les montagnes, les tours, les murs et les vaisseaux. Il est vrai que quelquefois les hommes sont comparés à des arbres, mais ils ne le sont jamais aux autres objets nommés ici. Toute la description rappelle plutôt les grandes constructions entreprises par les rois 'Ouzziyah et Iotam (2 Rois XV. 2 Chron. XXVII) pour la défense du pays, et qui n'empêchèrent pas la ruine de Juda sous leur successeur.

[8] C'est-à-dire les plus grands. Car les Israélites ne faisaient pas eux-mêmes et directement le commerce avec Tars'is' (l'Espagne). Mais le roi Iotam avait des vaisseaux sur la mer Rouge, d'où son successeur fut délogé par les Syriens (2 Rois XVI, 6).

En ce jour-là les hommes jetteront,
Aux rats et aux chauves-souris
Les idoles d'argent et les idoles d'or,
Qu'ils se sont fait faire pour les adorer [9],
Pour aller se cacher dans les antres des rochers
Et dans les gorges pierreuses,
Devant la terreur de l'Éternel
Et l'éclat de sa majesté,
Quand il se lèvera pour effrayer la terre !

Cessez donc de vous fier à l'homme
Vivant d'un souffle passager [10] !
Car à quelle valeur peut-il être estimé ?
Car voyez, le Seigneur, Iaheweh Çebaoṭ
Va retirer de Jérusalem et de Juda
Tout soutien et tout support [11],
[*Tout soutien de pain et tout soutien d'eau*]
Les héros et l'homme de guerre,
Le juge et le prophète, le devin et l'ancien,

[9] Quant aux idoles, le ridicule se joindra à la terreur. L'homme verra qu'elles ne lui servent de rien et pour les éloigner de sa vue, il les jettera dans les coins, là où se blottissent les animaux immondes qui hantent la demeure des hommes.

[10] A la menace générale d'un châtiment contre lequel rien ne prévaudra, le prophète ajoute encore deux tableaux spéciaux, celui de la situation politique (II, 22-III, 15) et celui du luxe des femmes (III, 16-IV, 1), avec leurs conséquences respectives. — L'unique moyen de salut, ç'aurait été la confiance en Dieu. A son défaut, la confiance dans l'homme est une ressource trompeuse. Il est inutile de demander si Ésaïe a songé ici à un homme particulier, par exemple au roi régnant et à ses capacités guerrières ou gouvernementales. La suite du texte fait voir qu'il s'agit des hommes en général, mais surtout de ceux qui sont censés les plus puissants. Qu'est-ce que l'homme ? Que vaut-il ? La réponse est facile. On n'a qu'à se rappeler que son existence dépend d'un souffle qu'il a aujourd'hui *dans le nez* (litt.) et qui demain n'y est plus (Ps. CXLVI, 3-5).

[11] Le prophète, pour expliquer sa pensée, va énumérer toutes les classes d'hommes sur lesquelles repose ordinairement la force d'un peuple, militaires, administrateurs, artistes et prophètes de toute espèce. Voilà ceux qu'on appelle les *soutiens* du peuple. Eh bien, au moment décisif, Jéhova les fera disparaître tous, les privera des moyens d'agir, les paralysera, et le peuple, abandonné à lui-même, tombera dans l'abîme de l'anarchie. — Une main inconnue, mais fort ancienne, voulant expliquer ces mots *soutien* et *support*, que le prophète avait pourtant si bien interprétés lui-même, a introduit dans le texte la glose absurde que nous avons mise entre crochets. Il n'est pas question le moins du monde d'une famine.

Le capitaine et le notable,
Le conseiller, l'artiste intelligent,
Et l'habile enchanteur.

Et je leur donnerai pour chefs des jeunes gens,
Et la pétulance règnera sur eux.
Et le peuple se ruera homme sur homme,
L'un contre l'autre ils s'emporteront,
Le jeune homme contre le vieillard,
Le plus vil contre le plus noble.
Puis, quand un homme saisira l'autre
Dans sa maison paternelle :
« Tu possèdes un manteau,
Il faut que tu sois notre chef,
Et que cette ruine soit sous ta garde ! »
En ce jour-là, l'autre protestera en disant :
« Je ne veux pas être le médecin ;
Je n'ai chez moi ni pain ni manteau ;
Ne me faites pas chef de ce peuple [12] ! »

Car Jérusalem chancelle
Et Juda tombe,
Parce que leurs paroles et leurs œuvres sont contre l'Éternel,
De manière à braver son regard auguste.
Leur air insolent témoigne contre eux ;
Pareils à Sedom, ils publient leurs vices
Et ne les cachent point.
Malheur à eux !
Car ils sont eux-mêmes la cause de leur perte.
Dites que le juste sera heureux,
Car il jouira du fruit de ses œuvres ;

[12] Les personnes sur lesquelles repose l'ordre et la sécurité de l'État, les magistrats, les hommes sages et expérimentés, étant tous mis de côté, il y aura une affreuse anarchie dans le pays, un bouleversement complet, et par suite une misère telle que celui-là passera pour riche qui possédera encore un manteau. On lui offrira le pouvoir, pour sortir de cette situation insupportable, mais il refusera. — Comme toute cette description est idéale, elle ne saurait servir à déterminer l'époque du discours. Nous avons ici une menace prophétique et non le tableau de l'actualité historique. — L'État est parfaitement bien désigné comme une *ruine*, mais l'image du *médecin* ne cadre pas avec le reste.

Malheur au méchant, au pervers,
Car il lui sera fait selon l'œuvre de ses mains[13].

Le chef de mon peuple est un enfant[14],
Et des femmes le gouvernent.
Mon peuple! Tes conducteurs t'égarent
Et détruisent le chemin où tu dois passer.
L'Éternel se lève pour plaider,
Il est debout pour juger les tribus[15].
L'Éternel entre en jugement
Avec les anciens de son peuple et ses chefs :
« C'est vous qui avez broûté la vigne !
C'est dans vos maisons qu'est la dépouille du pauvre !
Qu'aviez-vous à écraser mon peuple,
A broyer la personne des pauvres gens ? »
Dit le Seigneur, Iaheweh Çebaôṭ[16].

L'Éternel dit encore[17] :
Puisque les filles de Sion sont orgueilleuses
Et marchent la tête haute,
En promenant leurs regards,

13 Après le tableau des malheurs politiques de Juda, le prophète revient aux causes qui doivent les amener. Ici il se tient dans les généralités, en se bornant à signaler un degré de perversité et de corruption où le vice ne trouve plus même nécessaire de se voiler.

14 A moins de prendre ces mots dans un sens collectif (des enfants), il faudra bien y voir une allusion à l'extrême jeunesse du roi régnant (Aḥaz), placé sous la tutelle de sa mère ou de son harem.

15 D'Israël.

16 Le châtiment est de nouveau annoncé ici sous l'allégorie d'un procès intenté par Jéhova aux criminels conducteurs d'Israël. Il épouse la cause des opprimés et demande compte aux oppresseurs. La vigne, c'est le peuple (chap. V). Les paroles placées entre guillemets sont le *plaidoyer* de Jéhova. (*Broyer*, litt. : moudre.)

17 Suit le second tableau, celui du luxe des femmes et de son châtiment particulier. Il est à remarquer que le prophète ne parle ici que de ce qui tient à la vanité féminine, à l'étalage des richesses, et non de corruption morale. On peut en conclure qu'il en veut principalement à cette tendance mondaine et anti-théocratique qui coquettait avec l'étranger et adoptait ses mœurs. Ce morceau est d'ailleurs compté parmi les plus difficiles de l'Ancien Testament à cause des nombreux termes de toilette, dont le sens est en partie très-douteux. Cependant avec le secours de la langue arabe et par la comparaison des mœurs orientales actuelles, nous sommes aujourd'hui mieux à même de déterminer la valeur de certains mots que ne l'étaient les traducteurs du 16e siècle.

Allant à petits pas
Et cliquetant avec les anneaux de leurs pieds [18] —
Le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion,
Et l'Éternel découvrira leur nudité [19].
En ce jour-là, le Seigneur leur ôtera leur parure,
Les anneaux des chevilles, les soleils et les croissants,
Les boucles d'oreille, les bracelets et les voiles,
Les toques, les chaînettes et les ceintures,
Les boîtes à parfum et les amulettes,
Les bagues et les anneaux du nez,
Les habits de fête et les robes,
Les manteaux et les gibecières,
Les miroirs et les chemises,
Les turbans et les surtouts [20].....
Et au lieu de parfum, il y aura la puanteur,
Au lieu de la ceinture, une corde,
Au lieu de cheveux bouclés, une tête chauve,
Au lieu d'un ample manteau, un cilice étroit,
Le visage défiguré au lieu de la beauté [21].

Tes hommes tomberont par l'épée,
Ta force guerrière dans le combat [22].

[18] On portait des anneaux au-dessus des chevilles et on les rattachait l'un à l'autre par des chaînettes qui empêchaient les personnes de faire de grands pas et qui produisaient une espèce de cliquetis comme nos éperons.

[19] L'expression du texte est d'une crudité intraduisible. La menace porte sur les éventualités d'une invasion de barbares.

[20] Les habits de toute espèce mentionnés ici, n'étaient pas tous portés en même temps, mais appartenaient à des costumes différents, comme cela résulte par exemple de la mention simultanée des toques et des turbans. Les soleils et les croissants étaient des objets de parure en or suspendus au cou ; les miroirs étaient des plaques de métal poli, suspendues à la ceinture. De petites boîtes à parfum se portaient sur le sein.

[21] La punition dont ce luxe est menacé consiste naturellement en ce qu'il sera remplacé par tous les signes extérieurs du deuil et de la misère. Cela nous paraît plus exact que d'y voir le tableau de la réduction en esclavage. Aussi bien avons-nous mis à la dernière ligne le *visage défiguré* par les égratignures usitées en cas de deuil, au lieu de la *flétrissure*, ou de la *marque* par laquelle le maître s'assurait la possession de l'esclave. Cette dernière ne s'appliquait jamais au visage et ne forme pas d'antithèse à la beauté.

[22] La parole est adressée à Jérusalem, représentée comme une femme assise à terre en deuil (Lament. I, 1) ; ses *portes*, c'est-à-dire ses places, servant autrefois de lieu de réunion à une foule empressée, sont désertes.

Ses portes gémiront et se lamenteront,
Toute désolée elle sera assise à terre.
Et sept femmes saisiront un seul homme
En ce jour, et diront :
Nous mangerons notre pain,
Nous nous vêtirons de nos habits ;
Seulement que nous portions ton nom :
Ôte notre opprobre [23] !

En ce jour-là, le rejeton de l'Éternel
Sera splendide et glorieux,
Et le fruit de la terre
Sera superbe et beau,
Quant à ce qui sera sauvé d'Israël [24],
Et ce qui sera resté en Sion,
Ce qui aura été épargné à Jérusalem,
On l'appellera saint [25] ;
Quiconque est inscrit pour la vie à Jérusalem.
Quand le Seigneur aura lavé la souillure des filles de Sion,
Et nettoyé Jérusalem du sang qu'elle a versé,
Par le souffle du jugement
Et le souffle de la destruction,
Alors l'Éternel amènera,
Sur toute l'étendue de la montagne de Sion,
Et sur son assemblée,

23 La désolation sera telle que les femmes qui survivent à ce carnage ne trouveront plus à se marier et seront condamnées à un triste et honteux célibat. Cela est dit d'une manière très-pittoresque, en ce que nous les voyons ici mendier des époux, un pour sept, offrant même de pourvoir à leur propre entretien (sans le secours du mari), pourvu qu'elles puissent porter le nom d'un homme, se dire des femmes mariées.

24 Tout à coup le prophète passe du tableau des malheurs imminents à celui d'un glorieux avenir. C'est comme s'il tirait subitement le rideau de devant une arrière-scène qui se découvrirait maintenant à ses yeux. Il est évident qu'il a en vue non-seulement une autre époque, mais aussi d'autres hommes. Les méchants qui ont provoqué la colère de Dieu sont exterminés. Il n'y a plus dans le pays que ce noyau pur et sain d'une nouvelle nation, ce *rejeton* (ce *plant*, LX, 21; LXI, 3) de Dieu, qui deviendra la souche de l'Israël de l'avenir, du temps messianique. Le *fruit de la terre* est la même chose que le *rejeton*. Il ne s'agit pas de la fertilité végétale.

25 On pourra l'appeler ainsi, parce qu'il le sera réellement.

Une nuée de jour et une fumée,
Et de nuit, l'éclat d'un feu flamboyant.
Oui, sur toute cette gloire il y aura une tenture,
Un treillis qui donne de l'ombrage,
De jour contre la chaleur,
Un abri, un refuge contre l'orage et la pluie[26].

III[1].

Je veux chanter de mon ami,
Le chant de mon bien-aimé au sujet de sa vigne[2] :

Mon ami avait une vigne
Sur un coteau fertile[3].
Il la bêcha et en ôta les pierres,
Il y planta des ceps exquis.
Il bâtit une tour au milieu,

[26] Le changement que le prophète a en vue ne proviendra pas de l'amendement des coupables, mais de leur extermination. La *souillure* et le *sang*, qu'il s'agit de faire disparaître, ne sont pas des malheurs essuyés, mais des crimes commis. Aussi bien sont-ils ôtés par un jugement destructeur, accompli par le *souffle* (l'esprit) de Dieu, expression qui s'applique à toute manifestation de sa volonté. Il ne s'agit pas ici de pardon, mais de justice rémunératrice qui *abolit* le crime en le punissant. Il ne restera que ceux qui n'auront pas été coupables, et auxquels le salut est assuré d'avance, dans ce triage suprême, par l'*inscription* au livre de la vie. Jérusalem alors deviendra véritablement la résidence de Dieu ; il y établira sa demeure comme jadis au désert, en manifestant sa présence par les signes de la nuée de feu et de fumée. Cette nuée couvrira à la fois la montagne sainte et la communauté qui s'y assemble, en lui servant de *tenture* et de *treillis*, c'est-à-dire que Dieu les protégera contre toute calamité ultérieure.

[1] Ce nouveau discours (chap. V de nos bibles) commence par une parabole ou allégorie, dans laquelle Israël est représenté sous la figure d'une vigne, à laquelle son maître consacre tous ses soins et qui ne produit que de mauvais fruits. Le maître, dans son juste dépit, l'abandonne et la livre à la destruction. Deux mots suffisent au prophète pour expliquer une allégorie aussi transparente. Le reste du discours offre d'un côté un tableau de mœurs, de l'autre la perspective du châtiment.

[2] L'ami, le bien-aimé, c'est ici Jéhova. C'est *de* lui (et non *à* lui) que parlera le chant, car c'est bien le récit *de* ce qu'il a fait et *de* ce qu'il fera encore. Et c'est *à* Israël qu'il s'adresse. Comme allégorie, ce morceau est un *mas'al*, non un *s'ir* (voir l'introduction au Psautier) ; l'emploi de ce dernier terme s'expliquera, non par le contenu, mais par la forme et probablement par le débit.

[3] Litt. : une corne, enfant de l'huile. La corne est la hauteur, l'huile le symbole de la fertilité.

Il y tailla aussi une cuve[4].
Il espérait qu'elle produirait des raisins,
Et elle produisit du verjus[5].

Or, vous, habitants de Jérusalem,
Et vous, gens de Juda,
Soyez juges entre moi et ma vigne[6] !
Que restait-il à faire à ma vigne
Que je n'aie fait?
Quand j'espérais qu'elle produirait des raisins,
Pourquoi a-t-elle produit du verjus ?

Maintenant je vous ferai savoir
Ce que je vais faire à ma vigne :
J'en ôterai la haie, pour qu'elle soit broûtée,
J'en renverserai le mur, pour qu'elle soit foulée aux pieds.
J'en finirai avec elle.
Elle ne sera plus taillée ni cultivée ;
Il n'y croîtra que ronces et chardons,
Et je défendrai aux nuages
De l'arroser de pluie[7].

Car la vigne de Iaheweh Çebaôṭ,
C'est la maison d'Israël,
Et le peuple de Juda
Était sa plantation chérie.
Il s'attendait à de la justice,

[4] Il fit tout ce qu'un propriétaire intelligent peut faire de mieux en pareil cas. La tour est pour le gardien ; la cuve taillée dans la roche vive, fait partie de l'appareil du pressoir. Il est hors de propos de chercher l'application de tous ces éléments du tableau hors de l'allégorie : Jéhova a fait tout pour bien diriger son peuple.

[5] Ou des lambruches. Le sens vrai du terme, au point de vue de la botanique, n'est pas fixé. Le sens de l'image n'offre aucune obscurité.

[6] Le *récit* fait place au *discours*, si bien que la personne même qui parle est une autre.

[7] Cette dernière phrase est étrangère à l'allégorie. Jusqu'ici c'était le propriétaire de la vigne qui parlait, ici c'est Dieu qui seul peut commander aux nuages. C'est là aussi ce qui explique, comment et pourquoi le prophète continue par la conjonction *car*.

Et voilà l'injustice —
A l'équité, et voilà l'iniquité[8].

Malheur à ceux qui joignent maison à maison,
Qui ajoutent champ à champ,
Jusqu'à ce qu'il ne reste plus de place,
Et que vous demeuriez seuls dans le pays[9] !
Iaheweh Çebaôṭ me l'a dit[10] :
Je jure que ces nombreuses maisons seront désertes,
Grandes et belles aujourd'hui,
Elles seront sans habitants.
Oui, dix journaux de vignes
Ne produiront qu'une pinte,
Et un résal de grains semés
Ne produira qu'un boisseau[11].

Malheur à ceux qui dès le matin
Courent après le vin,
Qui s'attardent le soir,
Échauffés par la boisson[12].

[8] La pauvreté de la langue française, nous a forcé de sacrifier ici le sens à la forme. Le texte dit à la lettre : justice — meurtre, équité — cris. Mais en hébreu il y a : *mis'pat* — *miṣpaḥ ; çedagah* — *çe'agah*, ce qui fait voir que l'auteur voulait donner à sa pensée une forme épigrammatique. En allemand, on a réussi à reproduire le jeu de mots de plusieurs manières. Les essais faits en français (mœurs — meurtre, innocence — vengeance ou violence) sont bien faibles.

[9] Le prophète se met maintenant à énumérer les griefs de Jéhova contre son peuple. Le premier, c'est l'avidité des riches qui accaparent le sol, et réduisent les autres à l'état de prolétaires, ou même de serfs.

[10] En hébreu, il n'y a que ces mots : Iaheweh Çebaôṭ dans mes oreilles. Le verbe est omis. Mais cela ne signifie pas qu'il a *murmuré*, ou parlé *secrètement*, *à l'oreille*. Il s'agit tout simplement d'une révélation, d'une communication que le prophète est chargé de reproduire.

[11] Description pittoresque de la stérilité et, par suite, de la ruine totale de Canaan. Les termes français sont pris au hasard. Les mesures hébraïques nommées dans le texte donnent la proportion de 10 : 1 pour les grains semés et récoltés, ce qui revient à une perte presque absolue.

[12] Le second reproche porte sur la vie dissipée de ces mêmes riches, sur leurs débauches de table. Le terme opposé au *vin*, dans le parallélisme, est ordinairement traduit par *cervoise*. On peut se servir de ce mot, pourvu qu'on ne songe pas à notre bière d'orge, d'origine allemande. Il s'agit plutôt de vin de dattes, peut-être seulement de vin épicé, ou même de vin pur.

La lyre et la harpe
Le tambourin, la flûte et le vin,
Voilà leur festin,
Mais ce que fait l'Éternel, ils n'y ont point égard,
Ils ne considèrent point l'œuvre de ses mains[13].
C'est pour cela que mon peuple
S'en ira en exil inopinément;
Sa noblesse deviendra une troupe affamée,
Son luxe bruyant tarira par la soif[14].
C'est pour cela que le S'eôl élargira son gouffre[15],
Et ouvrira sa gueule béante et vaste :
Et elle y descendra, cette magnificence,
Cette pompe bruyante, cette foule joyeuse!
Et l'homme sera humilié,
Et le mortel abaissé[16],
Et les orgueilleux baisseront les yeux,
Iaheweh Çebaôt sera grand dans le jugement,
Et le Dieu saint se montrera saint dans la justice[17].
Les brebis y paîtront comme dans leurs pâturages[18],
Et des moutons étrangers broûteront les landes.

Malheur à ceux qui attirent la punition
Avec les cordes de l'impiété,
Et le châtiment du péché

13 L'*œuvre de Dieu*, n'est pas le devoir prescrit aux hommes, mais la conduite providentielle de leurs destinées, par conséquent, ici les châtiments qui se préparent, comme les lignes suivantes le font voir clairement.

14 Il est difficile de traduire exactement ce distique. Il fait pendant avec celui qui décrivait les festins. La seconde métaphore est presque trop hardie pour être traduite à la lettre.

15 Le *S'eôl* est le séjour des morts; ici c'est tout simplement la personnification de la mort elle-même.

16 Chap. II, 9 suiv.

17 L'abaissement des prévaricateurs sera la gloire et la justification de Jéhova.

18 Ce dernier distique est un peu obscur, et probablement le texte est corrompu ou mal vocalisé. Il ne se rattache pas non plus trop bien à ce qui précède immédiatement. Le prophète paraît revenir à la description du dépeuplement et de la dévastation du pays, qui alors ne sera plus cultivé, mais livré à la vaine pâture. Les nomades y passeront sans obstacle. La seconde ligne est traduite ailleurs par: Elles broûteront les déserts des nobles exilés; elles s'engraissent dans les champs désolés des riches; des étrangers mangent les déserts des riches, etc.

Comme avec des traits de voiture [19] !
Qui disent : Qu'il dépêche, qu'il hâte son œuvre,
Pour que nous la voyions !
Que le dessein du Saint d'Israël arrive à terme,
Pour que nous le connaissions !

Malheur à ceux qui appellent le mal bien,
Et le bien mal ;
Qui changent les ténèbres en lumière,
Et la lumière en ténèbres ;
Qui changent amer en doux,
Et doux en amer [20] !

Malheur à ceux qui se croient sages,
Qui sont intelligents selon leur opinion [21] !

Malheur à ceux qui sont vaillants à boire,
Gens de courage à mélanger le vin [22] !
A ceux qui acquittent le coupable pour un cadeau,
Et privent le juste de son droit !
Aussi seront-ils comme le chaume que dévore le feu,
Comme l'herbe sèche qui s'affaisse dans la flamme ;
Leur racine sera comme pourrie ;
Leur fleur sera emportée comme la poussière [23],
Puisqu'ils méprisent les avis de Iaheweh Çebaôṭ
Et qu'ils dédaignent la parole du Saint d'Israël.

C'est pour cela que la colère de l'Éternel s'embrase contre son peuple,
Il étend sa main sur lui et le frappe ;

[19] Ce nouveau reproche concerne la provocation blasphématoire de ceux qui, loin de s'effrayer des menaces faites au nom de Dieu, défient celui-ci de les mettre à exécution. L'image employée est étrangère à notre rhétorique : Attirer le châtiment en y attachant le péché comme une corde qu'on tire à soi, c'est comme qui dirait : se donner de la peine, pour que l'effet ne manque pas à la cause.

[20] Il s'agit de la confusion volontaire des idées morales, à la suite de laquelle on ne distingue plus le bien du mal, et on agit d'après les inspirations du pur égoïsme. Les termes des deux derniers distiques ne disent pas autre chose que ceux du premier.

[21] Et qui, pour cette raison, dédaignent tout avis salutaire.

[22] Les héros de la bouteille et les preux des banquets, ont déjà figuré plus haut, v. 11. Aussi cette strophe résume-t-elle en quelque sorte tout ce qui précède.

[23] Annonce figurée du châtiment, en différentes images. La racine et la fleur, les extrémités pour la plante entière.

Les montagnes en sont ébranlées,
Et leurs cadavres encombrent les rues comme de l'ordure [24].
Malgré tout cela, son courroux ne s'apaise point
Et sa main reste étendue.

Et il érige un signal pour les nations lointaines :
Son sifflet les appelle du bout de la terre [25],
Et les voici qui arrivent, lestement, en toute hâte.
Là, point d'homme fatigué, chancelant de lassitude ;
Nul ne dort ni ne sommeille ;
La ceinture de leurs reins ne se défait pas,
La courroie de leurs sandales ne se délie pas.
Leurs flèches sont aiguisées,
Leurs arcs sont tous tendus,
Les sabots de leurs chevaux sont comme le caillou,
Les roues de leurs chars pareilles à l'ouragan.
Leur hurlement est celui de la lionne ;
Ils rugissent comme le jeune lion
Qui gronde, saisit sa proie, la met en sûreté,
Et personne ne la sauve.
En ce jour-là, il y aura contre Juda un tumulte
Pareil à celui de l'océan qui mugit ;
On regardera le pays :
Le voilà dans les ténèbres de l'angoisse,
Et le jour se cache dans les sombres nuages [26].

24 La même menace est reproduite en termes propres. La catastrophe, amenée par l'intervention personnelle du Très-Haut, dont la présence fait trembler les montagnes, sera des plus terribles. D'après la phrase qui termine le 25e verset et qui est une espèce de refrain (voyez le discours N. VI), on est peut-être autorisé à trouver dans ces lignes deux calamités successives. D'abord le coup qui jonche les rues de cadavres, et auquel l'auteur ne s'arrête pas, de sorte que nous pourrions songer soit à une peste, soit à un massacre ; plus tard, l'invasion du *peuple lointain*, c'est-à-dire des Assyriens.

25 Image du berger qui siffle son chien.

26 Le dernier verset est lui-même enveloppé de ténèbres et est diversement interprété. On y voit ordinairement des *alternatives* de lumière et d'obscurité, soit de crainte et d'espérance, ce qui est absolument contraire à la tendance de ce discours. Il peut y avoir, après les menaces les plus terribles, la perspective de la restauration la plus glorieuse, mais jamais un prophète ne s'arrêtera tout court sans arriver à quelque chose de positif et de définitif. Nous déplaçons l'accent qui coupe l'hémistiche, en le mettant après le mot *angoisse*, et nous changeons la première voyelle du mot suivant. Des versions, comme celle-ci : *il y aura ténèbres, angoisse et lumière, puis ténèbres*, ne donnent point de sens plausible. Probablement le texte est fautif.

IV[1].

L'année de la mort du roi 'Ouzziyahou, je vis le Seigneur assis sur un trône haut et élevé, et les pans de son vêtement remplissaient le Sanctuaire. Des sarafs[2] se tenaient debout près de lui; ils avaient chacun six ailes, de deux ils se couvraient la face, de deux ils se couvraient les pieds, et de deux ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre et disaient : « Saint, saint, saint est Iaheweh Çebaôt; toute la terre est pleine de sa gloire[3] ! » Et le seuil s'ébranlait jusque dans ses fondements à la voix de celui qui criait, et la salle se remplit de fumée.

[1] Ce morceau (chap. VI) est, pour la forme, le récit de la vocation du prophète, et sert à fixer la date du commencement de son ministère. Mais il n'a pas été, pour cette raison même, le premier que l'auteur ait rédigé. Car son contenu fait voir clairement qu'Ésaïe, au moment où il le mettait par écrit, avait constaté, par une longue expérience, le peu de succès de sa prédication. Voilà pourquoi il peut dire que Jéhova, en l'envoyant vers les Israélites, lui avait commandé, non point de les exhorter, de les éclairer, de les corriger, mais de les *rendre* aveugles et sourds, *pour qu'ils* ne se convertissent pas. Évidemment ce n'est pas là un but, mais cela peut être un résultat. Un prophète ne veut pas un pareil résultat, mais il le trouve sur son chemin et il s'en plaint. Le morceau est donc parfaitement à sa place. C'est le seul de tout le livre qui emploie la forme de la vision. La scène est dans le temple de Jérusalem, où Jéhova est censé assis sur l'arche sainte, vêtu d'habits pontificaux tellement amples et flottants, que même la partie antérieure du lieu saint en est remplie. Le prophète est placé sur le seuil de la porte d'entrée. (D'autres ont pensé qu'il s'agit plutôt du ciel.)

[2] Les *Sarafs* (Séraphins) ne sont en aucun cas les anges ailés de la mythologie chrétienne, que l'Ancien Testament ne connaît pas, et aucune des nombreuses étymologies qu'on a essayées pour en déterminer la notion, n'est sérieusement soutenable. (Les brillants, les brûlants, les encensants, les nobles, etc.) Tout aussi peu est-il possible de changer le texte (*s'aratim*, les ministres), le mot de Seraphim se trouve déjà chez les Septante. En hébreu, *saraf* est toujours un serpent, et nous savons que le serpent jouait un rôle dans la symbolique orientale, comme représentant certains attributs divins (le mystère, l'éternité). Nous le voyons servir à des représentations figurées de Dieu chez les Juifs (Nomb. XXI. 2 Rois XVIII, 4). Ici il ne s'agit pas de simples serpents naturels, mais de formes complexes (comme celles des Chérubins d'Ézéchiel), qui ont des parties de serpents, d'oiseaux (les ailes), d'hommes (les mains). Ces formes sont créées par l'imagination de l'auteur et nous semblent grotesques, parce que nous n'avons plus l'habitude de symboliser des idées abstraites, telles que les attributs divins, par des combinaisons hybrides de formes animales. Ces idées deviennent ainsi des êtres animés, personnels, et se placent comme en sous-ordre *à côté* de la notion abstraite de Dieu.

[3] La triple répétition sert à donner à l'expression de la solennité. Comp. Jér. XXII, 29. Nah. I, 2. Ez. XXI, 32. 2 Sam. XVIII, 33. Apoc. IV, 8. L'ancienne théologie y voyait une preuve à l'appui du dogme de la trinité.

Et je dis : Malheur à moi, je suis perdu! car je suis un homme aux lèvres impures, et je demeure au milieu d'un peuple aux lèvres impures, et c'est le roi Iaheweh Çebaôṯ que mes yeux ont vu[4]! Et l'un des sarafs vola vers moi, tenant à la main une pierre ardente qu'il avait prise sur l'autel avec des pincettes[5]; et il l'approcha de ma bouche en disant : Vois! ceci a touché tes lèvres et ton péché est ôté, et ton iniquité est pardonnée.

Puis j'entendis la voix du Seigneur qui disait : Qui enverrai-je? et qui ira pour nous? Et je dis : Me voici! envoie-moi[6]! Et il dit : Va dire à ce peuple : Entendez toujours, mais ne comprenez pas! Voyez toujours, mais ne reconnaissez pas! Rends insensible le cœur de ce peuple[7], bouche-lui les oreilles, ferme-lui les yeux, pour qu'il ne voie pas de ses yeux, ni n'entende de ses oreilles, pour que son cœur ne comprenne point, ni ne se convertisse, et qu'il ne soit pas guéri!

Et je dis : Jusques à quand, Seigneur[8]! Et il dit : Jusqu'à ce que les villes soient ruinées et dépeuplées, et les maisons sans habitants, et que le pays soit dévasté et désert, et que l'Éternel en ait éloigné les hommes, et que la désolation soit grande sur cette terre. Et s'il y reste un dixième, ils seront anéantis à leur tour! Comme le téré-

[4] L'impureté des lèvres est placée ici pour l'état de péché en général. L'homme en sa qualité de pécheur ne peut supporter l'aspect ou l'approche de Dieu; sa présence le tue. Partout où il est fait mention dans l'Ancien Testament d'apparitions de Dieu, la même crainte est exprimée (Juges VI; XIII. Gen. XVI, etc.)

[5] On est censé se trouver dans le sanctuaire de Jérusalem; il y a devant le siége de Jéhova un autel où l'on brûle de l'encens. On se servait de pierres chauffées très-fortement, non-seulement pour y brûler de l'encens, mais encore dans le ménage pour faire cuire le lait ou le pain. Le feu a ici, comme ailleurs, la vertu de purifier. C'est un acte symbolique de la grâce accordée à un membre de la communauté d'Israël, et moyennant laquelle il est séparé du reste du peuple, pour devenir l'homme de Dieu.

[6] La question n'avait été adressée ni à Ésaïe, ni aux Séraphins, qui ne sont pas les conseillers de Jéhova, mais Dieu s'était parlé à lui-même (Gen. I, 26). Cependant Ésaïe, maintenant purifié, entend la voix de Dieu et s'offre pour son service.

[7] Litt.: enduis-le de graisse. Ce sont bien des impératifs partout, dans ce discours; c'est la volonté de Dieu de produire ce déplorable effet; parce qu'il est las d'avertir, il veut que le peuple devienne mûr pour le châtiment. Le passage est souvent reproduit dans le Nouveau Testament (Matth. XIII, 14. Marc IV, 12. Luc VIII, 10. Jean XII, 40. Actes XXVIII, 26. Rom. XI, 8). Mais le sens en est généralement affaibli.

[8] N'y aurait-il plus d'espoir?

binthe et le chêne, dont il reste un tronc en terre quand on les coupe, leur tronc deviendra une race sainte [9] !

V [1].

Il arriva du temps d'Aḥaz, fils de Iotam, fils de 'Ouzziyahou, roi de Juda, que Reçin, roi de Syrie, avec Péqaḥ, fils de Remalyahou, roi d'Israël, marcha contre Jérusalem pour l'attaquer, mais il ne parvint pas à y mettre le siége [2]. Et lorsque la nouvelle arriva à la cour du roi [3], que les Syriens étaient campés en Éphraïm, son cœur était agité, ainsi que le cœur du peuple, comme les arbres de la forêt sont agités par le vent. Et l'Éternel dit à Ésaïe : Va sortir, toi et ton fils Tourne-reste [4], à la rencontre d'Aḥaz, vers l'extrémité

[9] Point de grâce pour la présente génération ; elle sera exterminée, coupée à fleur de terre. La souche restée dans le sol refleurira, et poussera de jeunes et beaux rejetons, comme il arrive des arbres, pour lesquels aussi c'est quelquefois le dernier moyen de conservation. La syntaxe de la dernière phrase est un peu embrouillée, mais l'image est claire et la traduction n'avait pas besoin d'en changer l'expression.

[1] A l'époque de l'avénement du roi Aḥaz, les rois Reçîn de Damas et Péqaḥ de Samarie se liguèrent contre Juda et mirent ce royaume à deux doigts de sa perte (2 Rois XVI. 2 Chron. XXVIII). La guerre paraît avoir duré plusieurs années (entre 743-739 av. J.-C.) et se termina par l'intervention des Assyriens, qu'Aḥaz avait appelés à son secours et dont il devint dès lors tributaire. Le discours, ou plutôt les différents discours qui se suivent ici (chap. VII, 1-IX, 6), se rapportent aux incidents de cette guerre. Si nous les réunissons, ce n'est pas que nous méconnaissions la distance qui les sépare les uns des autres, mais parce qu'ils se rapportent tous à des événements qui se tiennent.

[2] Cette dernière note prouve que la rédaction de notre texte est postérieure à ces événements, car le premier discours qu'on va lire a dû être prononcé dans un moment où l'insuccès de l'entreprise n'était pas encore décidé, et où l'on faisait encore à Jérusalem des préparatifs de défense.

[3] Litt.: à la maison de David.

[4] On effacerait complétement, pour le lecteur français, l'un des principaux éléments prophétiques de ce morceau, si l'on conservait les noms propres des fils d'Ésaïe dans leur forme hébraïque. La valeur étymologique de ces noms est importante même pour l'intelligence de l'ensemble. *S'ear-ias'oub* signifie : le reste (du peuple, comp. VI, 13) reviendra, se retournera, se convertira à Dieu. Le prophète avait donné exprès ce nom symbolique à son fils, pour qu'il fût un *signe*, un avertissement pour les habitants de Jérusalem (VIII, 18). Encore pourrait-on soutenir l'opinion que ce fils d'Ésaïe, et les autres qui seront nommés plus loin, sont des personnages purement fictifs (comp. Osée I).

de l'aqueduc du réservoir supérieur, sur le chemin de la blanchisserie[5], et dis-lui :

Garde à toi[6] et sois tranquille !
N'aie pas peur, et que le cœur ne te faille
Devant ces deux bouts de tisons fumants,
[*La fureur de Reçîn et de la Syrie et du fils de Remalyahou*[7]]
Parce que Aram médite ta ruine,
Avec Éphraïm et le fils de Remalyahou,
Et qu'ils disent : Marchons contre Juda,
Serrons-le, forçons-le[8],
Et donnons-lui pour roi le fils de Tabeël[9] !
Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel :
Cela ne réussira pas, cela ne sera pas !
Car la tête d'Aram, c'est Damas,
Et la tête de Damas, c'est Reçîn[10],
[*D'ici à* 65 *ans Éphraïm sera ruiné et dépeuplé*[11]]

5 Ces localités sont situées au nord-ouest de la ville. Les eaux du ruisseau de Gihon s'y trouvaient recueillies dans un réservoir et de là dirigées par un aqueduc sur la ville même. Le roi est allé inspecter ces lieux pour y faire faire des travaux de défense, afin que l'ennemi ne pût pas détruire l'aqueduc.

6 Le but de cette première allocution est de rassurer le roi, pour qu'il n'aille pas chercher du secours à l'étranger au lieu de s'en remettre à la protection de Jéhova. *Garde à toi*, se rapporte à cette dernière idée, et ne veut pas dire : prends des mesures de défense. L'invasion, la guerre, comme la passion en général, sont comparées à un feu. Les deux alliés ennemis, à ce point de vue, ne sont plus que des bûches déjà presque consumées, c'est-à-dire, que leur force d'attaque est déjà épuisée.

7 Nous estimons que cette ligne toute prosaïque et surtout très-superflue, n'est qu'une note explicative de quelque ancien lecteur ou commentateur ; nous en verrons bien d'autres plus loin.

8 Évidemment, en parlant ainsi, on a en vue la capitale, qui doit être assiégée, ouverte par des brèches, prise d'assaut.

9 On suppose généralement qu'il s'agit là de quelque personnage autrement inconnu qui devait être le vassal des étrangers. Pourquoi Tabeël ne serait-il pas le nom du père de Reçîn même ?

10 Le sens n'est pas clair. On peut dire : Reçîn sera roi de Damas et non de Jérusalem ; il ne parviendra pas à annexer Juda.

11 Cette ligne est positivement une note étrangère au texte et assez maladroite par-dessus le marché. Elle interrompt le parallélisme, elle est en contradiction avec le verset 16, qui annonce la ruine d'Éphraïm pour une époque beaucoup plus rapprochée ; elle contient une promesse qui ne pouvait guère rassurer Ahaz ; elle serait l'unique exemple d'une prédiction précise formulée en nombres exacts ; enfin, dans ce cas même, elle serait contredite par l'histoire. Le discours ne peut remonter

Et la tête d'Éphraïm, c'est S'omerôn,
Et la tête de S'omerôn, c'est le fils de Remalyahou :
Si vous n'avez pas de confiance,
Vous n'aurez pas de consistance[12] !

Et l'Éternel continua à parler à Aḥaz en ces termes[13] : Demande un signe de la part de l'Éternel, ton Dieu; demande-le ici-bas ou là-haut[14] ! Mais Aḥaz dit : Je ne demanderai rien et je ne tenterai point l'Éternel[15]. Et il lui répondit : Écoutez donc, maison de David! Est-ce trop peu pour vous de fatiguer les hommes, pour que vous fatiguiez aussi mon Dieu[16] ? C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe : Vois-tu, la femme est enceinte, et quand

au-delà de 743 (au dire des assyriologues, il serait même plus récent), et la ruine de Samarie survint en 722. L'auteur de la remarque doit avoir eu en vue quelque événement postérieur qui nous est inconnu, ou il s'est tout simplement trompé dans ses calculs chronologiques, ou enfin il y a dans le nombre une faute de copiste.

12 Imitation du jeu de mots de l'original : *taamînou-téaménou*. Cette parole finale s'adresse soit à Aḥaz et à ses ministres, soit au peuple entier de Jérusalem. La confiance en Jéhova est le moyen de salut indiqué par le prophète, et opposé aux projets d'alliance avec l'Assyrie, nourris sans doute dès lors par le gouvernement, peut-être déjà en train de négociation.

13 Le morceau qui suit doit être détaché du précédent. C'est à une autre occasion, plus ou moins rapprochée de la précédente, qu'Ésaïe s'adresse de nouveau au roi. La perspective qu'il ouvre devant lui est une autre que tout à l'heure, et l'on aurait tort de placer toujours la scène de l'entrevue près de l'aqueduc du G'iḥon.

14 Aḥaz est invité à demander un *signe*, auquel il pourra reconnaître qu'Ésaïe, en le rassurant sur l'issue de la guerre, ne l'a point trompé. On voit, par la suite des faits, qu'il s'agit de quelque fait précis et déterminé, dont l'accomplissement préalable, annoncé d'avance, aurait en quelque sorte garanti en même temps celui de la première prédiction. Ce pouvait être un événement ordinaire, naturel, terrestre, ou un phénomène céleste. Voyez d'autres exemples 1 Sam. II, 34; X, 2 ss. Luc I, 20; II, 12.

15 Le roi, sous le prétexte d'un scrupule religieux, mais probablement parce que son parti était pris, décline l'invitation du prophète. Il n'a pas besoin de signe, il ne fait pas trop de cas de promesses, il sait ce qu'il a à faire.

16 Aḥaz affectait de ne pas vouloir provoquer Dieu, et ce refus même était une espèce de provocation ; car c'était une preuve de méfiance et d'incrédulité. Sans doute, il ne faut pas demander à Dieu avec impatience ce qu'il ne veut pas donner, mais tout aussi peu faut-il refuser ce qu'il offre. Ici il offrait de donner des gages de l'accomplissement de ses promesses, et le roi lui fait l'injure de se défier de celles-ci même. (Les *hommes*, c'est le prophète tel qu'il avait parlé d'abord tout simplement; *Dieu*, c'est l'intervention directe du Très-Haut, quand il offre le *signe*.)

elle mettra au monde un enfant, elle l'appellera : Dieu-pour-nous[17]. [*Il mangera du lait et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien.*] Car avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, le pays dont les deux rois te font peur sera dévasté. L'Éternel amènera sur toi et sur ton peuple et sur ta famille des jours tels qu'il n'y en a point eu depuis qu'Éphraïm s'est séparé de Juda [*le roi d'Assyrie*]. En ce jour-là, l'Éternel appellera les moustiques des bords des fleuves d'Égypte et les frelons du pays d'Ass'our, et ils viendront s'abattre dans ces vallées escarpées et dans les fentes de ces rochers, sur tous ces buissons et sur toutes ces landes. En ce jour-là, le Seigneur, avec un rasoir emprunté au-delà du fleuve [*par le roi d'Assyrie*], vous rasera la tête et les

[17] Aḥaz ne voulant pas demander de signe pour s'assurer de la certitude des promesses de Jéhova, celui-ci en donne un lui-même. Seulement, pour punir le manque de foi du roi, la perspective prophétique change tout à coup. Dans le premier discours, il avait été dit : Fiez-vous à Dieu, Aram et Éphraïm ne réussiront pas, vous n'avez rien à craindre d'eux ! Maintenant il est dit : Puisque vous ne voulez pas vous fier à Dieu, mais recourir à l'aide des Assyriens, voici ce qui arrivera : Aram et Éphraïm seront défaits, comme Dieu l'avait promis, mais ceux que vous appelez à votre secours se tourneront contre vous à leur tour. Ainsi la perspective finale, de rassurante qu'elle avait *été*, devient sombre et effrayante, sans que Jéhova veuille manquer à sa parole. Et tout cela arrivera *dans un bref délai*. Quand une femme est enceinte, on peut calculer le moment de sa délivrance. Ésaïe dit donc : Au bout de peu de mois un enfant qui va naître pourra être appelé : *Dieu-pour-nous* (litt.: *Dieu avec nous*), ce qui veut dire qu'on sera alors dans une situation rassurante à l'égard de l'invasion qui menace aujourd'hui Juda et Jérusalem. Avant que l'enfant n'ait atteint l'âge de discernement, c'en sera fait de Damas et de Samarie. Tout cela est fort simple et le sera davantage, si par la femme en question nous n'entendons pas celle du prophète, ni telle autre en particulier, mais *la* femme comme telle. La brusque transition de la promesse à la menace ne gêne guère. Les interpolations du texte sont assez faciles à élaguer. La première est une combinaison des versets 16 et 22 et interrompt manifestement le discours en s'interposant entre le *signe* et son explication. La seconde [*le roi d'Assyrie*] n'est qu'une glose marginale explicative, d'ailleurs incomplète, parce qu'Ésaïe veut parler à la fois des Égyptiens et des Assyriens, qu'il compare à des essaims de moustiques qui viendront tourmenter les habitants de Canaan. Jamais ce texte n'aurait donné lieu à de si étranges méprises, si les traducteurs alexandrins, dans leur ignorance du grec, n'avaient eu la maladresse de changer la *femme* en *vierge*, ce qui donna lieu à l'interprétation messianique en vogue dans l'Église chrétienne. En présence de passages comme Cant. VI, 8, et surtout Prov. XXX, 19 s., il est impossible de traduire *'Almah* par *vierge*, d'autant plus que la langue possède un mot propre à cette dernière notion et qu'on trouve employé plus de cinquante fois dans les textes. Et puis, quelle consolation y avait-il pour Aḥaz, si le prophète lui disait : N'aie pas peur de ces deux rois, dans 750 ans naîtra le Messie ?!

poils du corps, et il enlèvera même la barbe [18]. En ce jour-là, un homme entretiendra une vache et deux brebis [19]; et à cause de l'abondance de lait, on ne mangera que la crême; oui, ceux qui survivront dans le pays se nourriront de crême et de miel. En ce jour-là, tout endroit où il y a aujourd'hui mille ceps de vigne, pour mille pièces d'argent [20], deviendra un champ de ronces et d'épines. C'est avec l'arc et les flèches qu'on s'y rendra [21], car le pays entier ne sera que ronces et épines. Et quant à tous ces côteaux, cultivés aujourd'hui avec le hoyau, vous n'y viendrez plus, de crainte de n'y trouver que ronces et épines : on y laissera courir le bétail, ils seront foulés par les moutons [22].

Et l'Éternel me dit : Prends une grande table et écris dessus en caractères lisibles : Hâte-proie pille-tôt [23]. Et je pris avec moi comme témoins des personnes dignes de foi, le prêtre Ouriyah, et

[18] L'image des insectes est remplacée par une autre, mais dans le même sens. Si les mouches piquent et tourmentent les hommes, le rasoir les rend chauves : c'est le pays qui est pillé et pelé. En fait de cheveux, la barbe est ce que l'Orient soigne et choie le plus. Tout sera perdu, maisons et moissons. Ce sera du fait des conquérants étrangers que Jéhova *aura pris à son service*. Nous avons mis *emprunté*, pour *loué*, afin d'éviter toute équivoque.

[19] Il n'y aura plus d'agriculture, tant la dévastation sera grande et les troupeaux mêmes réduits à la dernière exiguité. Mais comme le pays sera dépeuplé en même temps, ces trois bêtes donneront plus de lait qu'il n'en faudra. Ce n'est pas là une promesse, c'est une menace de plus. Quant au miel, c'est celui qu'on trouve dans la forêt ou ailleurs, une production naturelle, donc un indice de plus de l'absence de toute culture.

[20] Cela veut dire, sans doute, les plus excellents. Un sicle par cep a dû être un prix très-élevé. C'est environ 3 francs.

[21] Le gibier, peut-être même les animaux féroces s'y seront établis.

[22] On remarquera que le prophète ne détermine nullement l'époque de l'accomplissement de sa menace, tandis qu'il a été très-positif à cet égard relativement à la délivrance préalable.

[23] On voit facilement que ce nouveau morceau se détache du précédent et n'en est pas la suite. Mais il se rapporte encore à la prédiction relative à la défaite des Syriens et des Éphraïmites. Seulement la prédiction est ici plus précise et plus positive, d'abord en ce que le terme en est plus rapproché, ensuite en ce que le prophète désigne l'Assyrie comme la puissance qui ruinera les deux autres. L'inscription est formulée à dessein d'une manière tant soit peu énigmatique, pour exciter l'attention des passants ou des spectateurs ; elle est tracée sur une table ou planche et probablement exposée en public pour attirer les regards et pour constater de nouveau ce que le roi n'avait pas voulu croire. (*Caractères lisibles*, litt. : *burin d'homme*, c'est-à-dire écriture ordinaire.)

Zekaryahou, fils de Iebérekyahou[24]. Et je m'approchai de la prophétesse et elle devint enceinte et mit au monde un fils, et l'Éternel me dit : Appelle-le Hâte-proie pille-tôt, car avant que l'enfant ne sache dire : père et mère, on portera les richesses de Damas et le butin de S'omerôn devant le roi d'Assyrie[25].

Puis l'Éternel me parla encore en ces termes[26] : Puisque ce peuple méprise les eaux de S'iloaḥ qui coulent doucement, et perd courage au sujet de Reçin et du fils de Remalyahou, pour cela, voyez, le Seigneur va faire monter contre eux les eaux de l'Euphrate, grandes et fortes [*le roi d'Assyrie et toute sa puissance*] ; il quittera son lit et passera par-dessus ses rives, il se déversera sur Juda, il inondera, il débordera, il atteindra jusqu'au cou, et ses bras étendus couvriront toute la largeur de ta patrie, ô Dieu-pour-nous[27] !

---

24 Les témoins assistent à la composition de l'inscription, pour pouvoir attester plus tard qu'elle avait été faite bien avant l'événement. Le prêtre Ouriyah est connu par le récit qui le concerne, 2 Rois XVI. Zekaryah pourrait bien être le premier prophète de ce nom, auteur de Zach. IX-XI, et que la tradition aurait confondu avec son homonyme plus récent.

25 La même prédiction reproduite sous une autre forme. Il naît un fils à Ésaïe, qui reçoit comme nom les paroles de l'inscription, pour être en quelque sorte le miroir vivant des événements de son époque (comp. 1 Sam. IV, 21). Les commentateurs se divisent sur la question de savoir si *Dieu-pour-nous* et *Pille-tôt* sont deux enfants nés successivement, ou un seul enfant dont les deux noms (d'ailleurs purement symboliques) représentent le même événement à deux points de vue. Nous penchons vers cette dernière opinion, qui a déjà été adoptée par S. Jérôme. Nous pensons même qu'on pourrait aller plus loin encore à ce sujet. Voyez la note sur VII, 3. Le premier nom ne nous semblerait pas justifié, si l'intervalle entre la naissance d'un *premier* enfant et l'accomplissement de la prophétie s'allongeait de la période d'une seconde grossesse. Comme les divers morceaux dont se compose le texte des chap. VII et VIII sont un peu décousus, nous ne nous arrêterons pas à la circonstance qu'il est dit la première fois : la femme *est* enceinte, la seconde fois : elle *devint* enceinte. Et puis on remarquera que la naissance du premier enfant, s'il y en avait eu deux, ne serait pas mentionnée.

26 Comme dans le morceau précédent, la sinistre prédiction d'une invasion assyrienne se rattache intimement à la perspective de la chute de Damas et de Samarie.

27 L'allégorie est très-belle et il n'était pas besoin, pour la comprendre, de la ridicule glose qui s'est glissée dans le texte. L'Euphrate qui inonde Canaan est la puissance assyrienne ; mais l'image devient surtout spirituelle par l'antithèse. Jérusalem, dans sa peur, n'a pas eu assez de sa petite source de S'iloaḥ, qui sort au sud de la ville, de la montagne du temple, et qui n'est qu'un mince filet d'eau paisible. Elle a voulu du grand fleuve, hé bien, elle l'aura ! S'iloaḥ est naturellement le symbole de Jéhova lui-même. — En traduisant : *perdre courage*, nous obéissons à une nécessité logique. Le texte hébreu paraît être corrompu, car il parle de *joie*. — Au lieu de *bras*, l'original dit les *ailes*, ce qui doit signifier les deux bords — Ce n'est pas sans intention qu'Ésaïe nomme ici la Palestine le

Grondez, peuples, et tremblez [28] !
(Écoutez-bien, régions lointaines !)
Armez-vous, et tremblez !
Armez-vous, et tremblez !
Tramez vos complots, ils seront déjoués ;
Délibérez vos projets, ils ne tiendront pas,
Car avec nous est Dieu.

Car voici ce que m'a dit l'Éternel,
Quand sa main me saisit,
Quand il m'avertit, en ces termes,
De ne point suivre la voie de ce peuple :
N'appelez point ligue
Ce que ce peuple appelle ligue [29] ;
Ce qu'il craint, ne le craignez point,
Et ne vous en effrayez pas !

C'est Iaheweh Çebaôṭ que vous sanctifierez [30] ;
Que lui soit l'objet de votre crainte,
Que lui vous inspire la terreur !

pays de *Dieu-pour-nous*; il ne veut pas dire qu'elle appartient à cet enfant, comme le pensent ceux qui voient là le Messie ; il fait allusion à la valeur symbolique du nom de cet enfant, qui représente naturellement la partie saine de la population dans un moment donné. Voilà, dit-il, quels malheurs attirent sur *nous*, adorateurs confiants du Dieu protecteur d'Israël, l'incrédulité et la lâcheté de ceux qui régissent les destinées de ce pays. Ajoutons encore ceci : Nous avons reconnu que, selon toute vraisemblance, *Dieu-pour-nous* est le même que *Pille-tôt*; voici maintenant le premier nom qui revient dans le second discours, comme pour justifier cette identification.

[28] Le nouveau morceau commence encore par une menace contre Damas et Samarie. Le prophète les défie, par le premier impératif de chacune de ses phrases, et les menace par le second. Pour donner plus de solennité à ces menaces, il appelle comme témoins les pays lointains, non directement engagés dans la lutte ; ils vont voir comment Jéhova abat ceux qui sont contre lui.

[29] Ces paroles de Jéhova s'adressent, comme le texte le dit expressément, au prophète et à ceux qui partagent ses sentiments. Elles reviennent à dire : Cette *ligue* de Damas et de Samarie ne doit pas vous effrayer. Sans doute, au point de vue purement politique et matériel, c'était une *coalition* menaçante ; mais le vrai serviteur de Jéhova, sûr de la protection de son Dieu explicitement promise, ne se laisse pas intimider par ce *mot*. Une coalition contre le Très-Haut est une absurdité.

[30] Dans le sens consacré par l'Oraison dominicale.

Et il sera un lieu saint[31],
Une pierre d'achoppement et un rocher qui fait trébucher,
Pour les deux maisons d'Israël;
Un piége et un filet
Pour les habitants de Jérusalem[32].
Et beaucoup d'entre eux s'y heurteront,
Et tomberont, et se briseront,
Et seront enlacés et pris.

Enferme l'instruction, scelle la révélation,
Avec mes disciples[33].

L'Éternel cache sa face
Devant la maison de Jacob :
Je prends patience, j'espère en lui[34].

31 Un lieu saint, est un lieu consacré à la divinité, un lieu dont aucun profane ne doit s'approcher, et dont les fidèles mêmes ne s'approchent qu'avec un sentiment de crainte respectueuse. L'expression est absolument synonyme ici du grec *adytos* (où il est défendu de pénétrer), ou de 'arabe *ḥarâm*, qui est par exemple le nom donné de préférence au lieu saint de Jérusalem. Gardez-vous, dit le prophète, de venir à l'Éternel avec des intentions, des paroles, des actes contraires à sa sainte volonté.

32 Israël en général (Juda et Éphraïm), et Jérusalem en particulier, sont avertis ainsi par le prophète, qui reprend la parole à son tour, pour exprimer une menace. Ce même Dieu, qui est le protecteur et le sauveur de ceux qui lui obéissent, cause la perte de ceux qui lui manquent. Cette idée est formulée au moyen de diverses images très-fréquentes dans l'Ancien Testament. La pierre placée dans le chemin, contre laquelle on heurte le pied et sur laquelle on tombe en se faisant plus ou moins mal; la trappe dans laquelle s'engage l'animal pour tomber au pouvoir du chasseur, peignent l'une et l'autre les causes prochaines ou les occasions d'un malheur ou d'un châtiment. La personne de Dieu peut être cette occasion, quand on n'a point pour elle les *égards* qu'on lui doit.

33 Ce sont des paroles de Jéhova adressées au prophète, et absolument parallèles, pour le sens, à celles des premiers versets du chapitre. L'oracle est censé écrit d'avance, comme c'était le cas pour l'inscription de la table. L'accomplissement ne devant se faire que plus tard, on l'enferme, on l'enveloppe, on le scelle, en d'autres termes, on le met en lieu sûr, mais en présence de témoins fidèles à Dieu, nous pourrions dire, d'autres théocrates ou prophètes (v. 2), pour le produire au moment de l'accomplissement, afin de rappeler alors au peuple que Jéhova ne lui avait pas refusé les avis salutaires (comp. Dan. XII, 4. Apoc. X, 4).

34 Le prophète, après avoir prêché aux autres, exprime ses sentiments personnels. Pour le moment, l'horizon politique est bien sombre, Jéhova paraît lâcher la bride aux ennemis de Juda, Reçîn et Péqaḥ s'avancent sur Jérusalem. Mais il a confiance en celui qui lui a dit qu'ils ne seraient pas vainqueurs.

Voyez, moi et les enfants que l'Éternel m'a donnés,
Nous sommes des signes et des présages en Israël [35],
De la part de Jahoweh Çebaôt,
Qui réside en la montagne de Sion.
Et s'ils vous disent :
Consultez les revenants et les devins
Qui marmottent et qui chuchottent —
Un peuple ne doit-il pas consulter son Dieu ?
Ira-t-il aux morts et non au Vivant [36] ?
« A la révélation ! à l'instruction ! »
Ne prononcera-t-il point cette parole,
Lui, pour lequel il n'y a point d'aurore [37] ?

[35] Par les noms mêmes que nous portons. *Iesʿaʿyahou* signifie : Salut de l'Éternel, ou l'Éternel sauve. Quant aux noms des enfants : *Tourne-reste, Dieu-pour-nous, Pilletôt,* ils ont été expliqués plus haut. Le prophète se prévaut de ces noms pour y fonder ses espérances, parce qu'il ne les a pas donnés arbitrairement à ses fils. Ce que ces noms présagent, l'assistance de Jéhova, la ruine de Damas et de Samarie, la conversion du reste des Judéens, cela ne peut manquer de se réaliser. — Ce passage, du reste, semble favoriser l'interprétation d'après laquelle l'existence de ces enfants ne serait qu'une forme symbolique de la prophétie, une fiction, comme c'est positivement le cas pour les enfants d'Osée (chap. I).

[36] Il s'agit ici d'une application spéciale de ce qui vient d'être dit de la confiance en Dieu. Le gouvernement et le peuple, auxquels elle manquait, consultaient, dans leur terreur, les devins, les nécromanciens, peut-être les oracles de quelque faux Dieu ; en tout cas, ils ne s'adressaient pas à celui dont Ésaïe était l'organe. On préférait les prédictions clandestines de quelque charlatan, ou la voix grêle d'un prétendu esprit évoqué (1 Sam. XXVIII) à la prédication éclatante d'un vrai prophète ; on préférait les morts (revenants ou faux dieux) au Dieu vivant et seul arbitre de l'avenir. La traduction de la dernière ligne est sujette à caution.

[37] L'exclamation : A la révélation ! c'est-à-dire : Adressons-nous à elle, forme l'antithèse naturelle de la consultation des devins et des revenants. En comprenant ainsi la liaison des idées, toute obscurité disparaît. Les deux questions successives sont introduites par les deux adverbes interrogatifs généralement usités. — L'aurore est le symbole de l'espérance. Ésaïe veut dire : il n'y en a pas pour Juda, tant qu'on persistera dans cette fausse voie. La conversion est la condition indispensable d'un changement dans la situation politique. — Cette idée que le peuple est plongé dans les ténèbres d'une nuit sans aurore va être développée dans un tableau dont les traits sont faciles à reconnaître, seulement on n'entrevoit pas trop clairement si le prophète s'arrête aux faits actuels, nous voulons dire, s'il dépeint un état de choses résultant de l'invasion des Syriens et des Éphraïmites, ou si, revenant inopinément à ses visions antérieures d'une invasion assyrienne, il entend plutôt peindre une situation future ; comp. VII, 17 ss.; VIII, 7 ss. Le parallélisme des morceaux précédents que nous citons ici, et surtout le fait que la perspective messianique (qui forme la péroraison de tout ce cycle de discours, chap. VII et VIII) va s'y rattacher immédiatement, nous fait penser que dès à présent le regard du prophète plonge dans l'avenir, de sorte que la transition est identiquement la même que les deux premières fois.

Il parcourt le pays, accablé, affamé ;
Quand il a faim, il s'irrite,
Il maudit son roi et son Dieu.
Il tourne ses regards vers le ciel,
Il les fixe sur la terre,
Partout détresse et ténèbres,
Obscurité pleine d'angoisse ;
Il est plongé dans une sombre nuit[38].

Mais plus de ténèbres,
Pour ce qui est aujourd'hui dans l'angoisse[39] !
Le passé a humilié
La terre de Zebouloun et la terre de Naftali ;
L'avenir glorifiera
Les bords du lac, au-delà du Jourdain,
Le district des païens[40].
Le peuple qui marche dans l'obscurité
Voit une grande lumière ;
Ceux qui demeurent dans la terre des ombres —
Un nouveau jour va luire sur eux.
Tu multiplies ce peuple[41]
C'est à lui que tu donnes grande joie :
Il se réjouit devant toi,
Comme on se réjouit dans la moisson,

38 Ces dernières lignes pourraient bien avoir un peu souffert dans les copies ; avec un léger changement on obtient un parallélisme plus régulier : De détresse et de ténèbres il est enveloppé (*mou'af*), dans l'angoisse, dans la nuit il est plongé.

39 Transition brusque (IV, 2 ; VI, 13) à la prédiction d'un changement heureux. Les conditions morales auxquelles celui-ci doit avoir lieu, sont sous-entendues.

40 *Aujourd'hui*, le *passé*, l'*avenir* ; la lettre du texte serait peut-être plus exactement rendue d'après les intentions de ceux qui y ont mis les accents : *Au temps* (au lieu de : aujourd'hui) *précédent il* (Dieu) a humilié, *au* (temps) *ultérieur, il* glorifiera. — Il est fait allusion à l'invasion des Assyriens qui d'après 2 Rois XV, 29, et à cette époque même avaient dévasté la partie septentrionale de Canaan (occupée par les deux tribus nommées dans le texte) et le territoire au-delà du Jourdain et du lac de Génézaret, Bas'an et G'ile'ad. Le pays de Naftali, où la population était très-mélangée (Juges I, 30 ss. : IV, 2 ; 1 Rois IX, 11), portait dès lors le nom de district ou cercle des païens (*G'elîl haggoyîm*), dont on fit plus tard celui de Galilée. — Ésaïe prédit donc une restauration de cette malheureuse contrée. Les images de la nuit et de la lumière n'ont pas besoin d'explication.

41 Après l'avoir décimé pour le châtier, et après ne lui avoir laissé qu'un faible reste destiné à devenir la souche d'une nouvelle nation (VI, 13). Insensiblement le prophète arrive à généraliser ses prévisions ; il n'est plus question de la Galilée spécialement.

Comme on tressaille d'allégresse
Au partage du butin.
Car le joug sous lequel il se courbe,
Et le bâton qui frappe son dos,
La verge de son oppresseur,
Tu les brises comme à la journée de Midyan [42].
L'armure du guerrier bruyant,
Sa casaque trempée dans le sang,
Tout est brûlé,
Tout est la proie des flammes.
Car un enfant nous est né [43],
Un fils nous est donné —
L'empire repose sur son épaule :
On le nommera Conseiller-prodige, Héros-dieu,
Père à jamais, Prince de la paix [44] —

[42] Comme du temps de G'ide'ôn, le vainqueur des Midianites, le petit peuple d'Israël, guidé par son Dieu, prendra sa revanche contre les puissants Assyriens, et après sa victoire on brûlera les dépouilles des vaincus pour inaugurer l'avénement de la paix et du bonheur.

[43] Cette époque, dit le prophète en terminant, est celle de l'avénement d'un roi gouvernant selon la volonté de Dieu, faisant régner le droit et la justice, et assurant ainsi à tout jamais au peuple et la protection de Jéhova et la prospérité la plus brillante. Ce roi, c'est celui que la théologie juive a depuis nommé le Messie, c'est-à-dire l'*Oint* par excellence. Nous avons traduit le texte en mettant les verbes au présent ; en hébreu ils sont au prétérit. Il va sans dire que le prophète parle de l'avenir. Il n'est pas possible de voir l'enfant promis dans le jeune prince Ḥizqiyah, alors âgé à peu près de dix ans. Mais il ne faut pas méconnaître non plus l'élément politique fortement accentué dans cette péroraison.

[44] Ce sont les quatre principales qualités du roi, à la fois sage et vaillant, conquérant et pacificateur. En hébreu, chaque épithète est composée de deux mots, dont l'un sert à déterminer l'autre ; nous avons cherché à reproduire ces formes de la pensée. Parmi ces épithètes il y en a plusieurs dont on s'est exagéré la portée. En traduisant : *Père à jamais*, nous avons songé à la signification ordinaire du mot père, qui est celle de l'autorité et de la protection. D'autres ont traduit : *Père du butin*, ce qui ne serait pas contraire au dictionnaire (Gen. XLIX, 27. Ésaïe XXXIII, 23. Soph. III, 8), ni étranger à la conception du Messie (XI, 14. Zach. IX, 13, etc.). En tout cas, nous ne dirons pas *Père de l'éternité*, comme on traduit vulgairement. Notre terme de *Héros-Dieu* est plus exact que *Dieu fort*, parce que le texte ne veut pas revendiquer pour le Messie la nature divine dans le sens métaphysique, mais lui attribuer des forces divines qu'il tient de Dieu (XI, 2). Nous pourrions même aller plus loin et écarter complétement la notion de Dieu, le mot *El* exprimant, à vrai dire, tout simplement celle de la force. Voy. Ézéch. XXXI, 11, où il est appliqué au roi de Babel.

Pour agrandir l'empire,
Et donner une prospérité sans fin
Au trône de David et à son royaume;
Pour l'établir et l'affermir
Par le droit et la justice, d'ores à jamais!
Voilà ce que fera la jalousie[45] de Iaheweh Çebaôṭ.

VI[1].

Le Seigneur envoie une parole en Jacob,
Afin qu'elle descende sur Israël[2],
Et que ce peuple tout entier l'apprenne,
Éphraïm et l'habitant de S'omerôn,
Dans son orgueil et sa fierté, quand il dit :
« Des briques sont tombées,
Nous bâtirons en pierres de taille;
Des sycomores ont été coupés,
Nous mettrons des cèdres à la place[3]! »
Mais l'Éternel fera lever contre lui les vainqueurs de Reçin,
Il armera ses ennemis,

45 La *jalousie*, et non le *zèle*, car d'après l'Ancien Testament Jéhova est *jaloux* en tant qu'il ne souffre pas d'autres dieux à côté de lui, et qu'il ne permet pas que sa gloire soit obscurcie par les malheurs des siens.

1 Ce morceau (IX, 7-X, 4) se distingue de tous les autres discours de notre prophète par la régularité de sa forme. Il se compose de quatre strophes terminées par un même refrain. Il se rapporte d'ailleurs à des événements très-rapprochés de ceux dont il vient d'être question. L'invasion des Assyriens est un fait accompli. Le royaume de Damas a été englouti par la conquête; une partie du royaume d'Éphraïm a été dévastée (VIII, 23). C'est chose inconcevable que cette pièce ait pu être dépecée pour être répartie entre deux chapitres et rattachée à des textes étrangers.

2 La parole de Dieu (c'est la prédiction même qu'Ésaïe formule ici) est personnifiée; elle vient comme un messager du haut du ciel.

3 La première strophe annonce au royaume d'Éphraïm, non suffisamment humilié par ses pertes antérieures, un nouveau châtiment de la part de Jéhova. Les Éphraïmites prétendent avoir perdu peu de chose et promettent, dans leur outrecuidance, de rétablir glorieusement leur échec. « Ce qui a été détruit n'était qu'une chaumière construite en briques et en bois de sycomores, nous mettrons à sa place un palais bâti en pierres de taille et en bois de cèdre. » On comprend l'allégorie: l'édifice à construire, c'est le corps de la nation, le royaume et son indépendance.

Aram par devant, les Philistins par derrière,
Et ils dévoreront Israël à gueule ouverte [4].

Malgré tout cela son courroux ne s'apaise point
Et sa main reste étendue [5].

Mais le peuple ne revient pas à celui qui l'a frappé,
Ils ne recherchent point Iaheweh Çebaôt [6].
Aussi l'Eternel arrachera-t-il d'Israël
Tête et queue, palmier et jonc
En un même jour [7].
[*La tête, ce sont les Anciens et les gens de distinction, et la queue, ce sont les prophètes qui prêchent le mensonge* [8].]
Les guides de ce peuple le fourvoient,
Et les guidés s'engouffrent [9].
Aussi le Seigneur ne s'intéresse-t-il pas à ses jeunes guerriers [10];
Il n'aura pas pitié de ses veuves et de ses orphelins.
Car ils sont tous scélérats et méchants
Et chaque bouche profère l'impiété.

Malgré tout cela, son courroux ne s'apaise point
Et sa main reste étendue.

[4] Le prophète annonce tout autre chose. Les Assyriens qui viennent d'abattre le roi de Damas, se tourneront contre Israël, et ils auront pour auxiliaires ces mêmes Syriens, naguère alliés de Samarie, aujourd'hui vassaux de Ninive, et du côté opposé, les Philistins, aujourd'hui indépendants encore, demain eux aussi sujets des Assyriens (XIV, 28 ss.). *Par devant, par derrière,* c'est-à-dire à l'est, à l'ouest.

[5] Chap. V, 25.

[6] Le châtiment déjà essuyé n'ayant pas produit le repentir, Dieu va frapper un coup plus terrible encore. La nation entière va périr.

[7] La tête et la queue sont les deux extrémités de l'animal; le palmier (litt.: les rameaux du palmier qui n'en forment que la couronne) et le jonc, sont les deux tiges placées aux extrémités de l'échelle quant à la grandeur. Les deux images reviennent donc à dire : grands et petits, tout le monde. Les *guides* et les *guidés*, c'est encore: tous, les uns comme les autres.

[8] Cette sotte glose toute prosaïque se fait encore reconnaître comme une interpolation par la fausse interprétation qu'elle donne du texte.

[9] Image empruntée à des gens qui ne voient pas leur chemin et qui tombent dans la fosse. D'après les lois du parallélisme, on comprend que cela ne veut pas dire que les conducteurs ne tomberont pas. Voyez plutôt Matth. XV, 14.

[10] Il ne les conduira pas à la victoire.

Car la méchanceté brûle comme un feu
Qui dévore ronces et épines,
Et allume les broussailles de la forêt
Qui tourbillonnent en colonnes de fumée [11].
Par la colère de l'Éternel le pays est en feu,
Et le peuple devient la proie des flammes.
Nul n'épargne l'autre.
On déchire à droite, sans assouvir la faim,
On dévore à gauche, sans être rassasié,
Chacun mange la chair de son propre bras.
Menass'eh contre Éphraïm, Éphraïm contre Menass'eh,
Tous deux ensemble contre Juda [12].

Malgré tout cela, son courroux ne s'apaise point
Et sa main reste étendue.

Malheur à ceux qui rendent des arrêts iniques,
Aux scribes qui écrivent des sentences injustes,
Chassant les pauvres du tribunal,
Privant de leur droit les faibles de mon peuple,
Faisant des veuves leur proie,
Et des orphelins leur butin [13].
Et que ferez-vous au jour du compte à rendre,
De la ruine qui vient de loin ?
Vers qui fuirez-vous pour trouver du secours,
Et où laisserez-vous vos trésors ?
A moins de se courber parmi les captifs,
Ils tomberont parmi les morts [14] !

Malgré tout cela, son courroux ne s'apaise point,
Et sa main reste étendue [15].

11 L'auteur va expliquer lui-même son image. Elle est empruntée à l'usage de brûler les plantes sauvages pour le défrichement.

12 La guerre civile achève de ruiner un peuple déjà décimé par l'agression du dehors. A l'époque même des invasions assyriennes sous Tiglat-Piléser, Péqaḥ périt assassiné et il s'ensuivit une longue anarchie, sur laquelle les livres historiques ne nous fournissent point de détails. — Ce qui précède est la description poétique de cette anarchie. Le *propre bras* est mis probablement pour le *proche parent*.

13 Reproches plus spéciaux adressés aux juges iniques, oppresseurs des petits au profit des grands. Les prophètes reviennent souvent à cette déplorable situation sociale. Voyez ci-dessus III, 12 ss. Amos V, 7. suiv. etc.

14 On peut aussi traduire : Il ne vous restera que de vous courber.... ou de tomber.

15 Le morceau se termine sans laisser aucune lueur d'espérance.

VII [1].

Malheur à Ass'our, la verge de ma colère,
Le bâton auquel j'ai remis ma vengeance [2] !
Je l'envoie [3] contre un peuple impie,
Je le dépêche contre la nation, objet de ma fureur,
Pour saisir sa proie, pour s'emparer du butin,
Pour la fouler comme la boue des rues :
Mais ce n'est pas là ce qu'il médite ;
Ce n'est pas à cela que pense son cœur [4].
Non ! il songe à détruire,
A exterminer les peuples en grand nombre.
Car il dit : « Mes satrapes sont autant de rois [5] !

[1] Ce discours (chap. X, 5-XII, 6), le plus étendu de la première collection, est relatif aux rapports de Juda avec l'Assyrie. Le roi Aḥaz était devenu tributaire de cette puissance vers 741, époque où Tiglat-Piléser avait fait son expédition (chap. VIII). Cette situation subsiste encore (chap. X, 27). D'un autre côté, Samarie est tombée également (X, 9 ss.), d'après la chronologie adoptée vulgairement. Or, Salmanassar détruisit le royaume d'Éphraïm en 722 et Ḥizqiyah refusa le tribut vers 715 ; c'est donc dans l'intervalle de ces deux époques que nous devons placer le présent morceau. Les événements particuliers auxquels il fait allusion, ne sont pas autrement connus. Mais il est évident que l'Assyrie menaçait Juda d'une nouvelle invasion. Ésaïe châtie l'insolence de l'Assyrien, qui, oubliant qu'il n'avait été que l'instrument de la colère de Jéhova contre Israël, prétend de ses propres forces anéantir le peuple de Dieu que le Seigneur réserve à de hautes destinées après l'avoir purifié.

[2] La construction du premier distique a pu sembler obscure et singulière, en ce que l'Assyrien est nommé d'abord une verge de Dieu, ce qui est une métaphore très-connue, et puis la verge lui étant mise entre les mains. Mais le sens reste le même et il n'y a pas lieu de changer le texte. La seconde phrase nous choque, parce qu'un bâton n'a pas de mains. Notre traduction efface cet inconvénient.

[3] Le verbe au présent peint très-bien la vivacité du discours. Car la *mission* de l'Assyrien, dont il est parlé ici, appartenait au passé, et Jéhova le menace précisément, parce que le roi étranger ne la croyait pas terminée.

[4] Il faut bien se garder de combiner ces *pensées* de l'Assyrien avec le *butin* de la phrase précédente. Car c'est précisément pour piller qu'il voulait revenir. Ésaïe veut dire : Il ne pense pas, il ne considère pas qu'Israël ne lui avait été livré que momentanément pour un but déterminé.

[5] L'orgueil du conquérant insatiable est tout aussi odieux à Jéhova que l'avait été la perversité de son peuple. Cet orgueil se peint dans le discours mis dans la bouche du roi d'Assyrie (v. 8-11). Il est le roi des rois, le titre royal étant porté par beaucoup de ses vassaux, et même ses satrapes exerçant une puissance royale.

N'en a-t-il pas été de Kalno comme de Karkemis' ?
N'en a-t-il pas été de Ḥamaṭ comme d'Arpad ?
N'en a-t-il pas été de S'omerôn comme de Damas[6] ?
De même que ma main a frappé ces royaumes aux vains dieux[7],
Dont les images étaient pourtant plus nombreuses qu'à Jérusalem[8],
De même que j'ai fait à S'omerôn et à ses vains dieux,
Ainsi je ferai à Jérusalem et à ses statues ! »

Mais quand le Seigneur aura achevé son œuvre
Sur la montagne de Sion et à Jérusalem[9],
Alors il comptera avec l'orgueil du roi d'Ass'our,
Et avec sa hautaine insolence[10].
Car il dit : « C'est par ma propre force que je l'ai fait,
Et par ma sagesse, car je suis intelligent :
J'ai reculé les frontières des peuples,
J'ai pillé leurs trésors,
J'ai renversé les rois, comme un héros.
Ma main a saisi, comme un nid, les forces des nations ;
Comme on ramasse des œufs délaissés,
Moi j'ai ramassé toute la terre ;

6 Il se vante de ses conquêtes précédentes. Tout a dû lui céder : Kalno ou Kalné sur le Tigre, plus tard Ctésiphon, la capitale de l'empire des Arsacides ; Karkemis' (Circésium) sur l'Euphrate, devenue célèbre par la victoire de Neboukadnéçar sur le Pharaon Neko ; Arpad et Ḥamaṭ, villes de la Syrie, la première inconnue aujourd'hui, la seconde (Épiphanie sur l'Oronte) florissante aujourd'hui encore sous son ancien nom. Les autres sont connues (voy. les chap. VII et VIII et 2 Rois XVI-XVIII).

7 Ce mépris pour les dieux des peuples vaincus n'est pas dicté par une foi monothéiste ; ce serait contraire à l'histoire. L'Assyrien les juge d'après la résistance qu'ils lui ont opposée. Le Dieu de Jérusalem est naturellement placé par lui sur la même ligne que les autres ; ou plutôt il est plus faible encore, il a moins d'images. On comprend que du point de vue du prophète, c'est là le comble du blasphème.

8 Le texte ajoute : *et à S'omerôn*, ce qui doit être une faute de copiste, ou même une interpolation mal avisée, car cela dérange tout à fait le parallélisme des vers et même la logique du raisonnement.

9 Le châtiment de l'Assyrien est décidé dès à présent ; cependant avant de l'accomplir, Jéhova a une œuvre à terminer à Jérusalem même. Juda n'est point encore suffisamment purifié et Dieu lui réserve d'autres épreuves encore.

10 Notre traduction est ici plus libre que d'ordinaire. A la lettre, ce serait : Je regarderai après le fruit de la grandeur du cœur du roi d'Assyrie et après la gloriole de la hauteur de ses yeux. Ces tropes ne sont pas usités en français. La *grandeur du cœur*, c'est l'orgueil ; le *fruit* de l'orgueil, ce sont les paroles insolentes ; la *hauteur des yeux*, c'est la fierté dédaigneuse. On remarquera aussi que dans l'original le discours passe de la troisième à la première personne.

Et il n'y en eut point qui remuât l'aile,
Ou qui ouvrît le bec et criât[11] ! »

La cognée se vante-t-elle contre celui qui la manie?
La scie s'élève-t-elle contre celui qui la fait mouvoir?
C'est comme si la verge agitait celui qui la lève,
Comme si le bâton levait le bras[12] !
C'est pourquoi le Seigneur, le maître des armées,
Enverra la consomption dans ses gros[13] bataillons,
Et sous sa splendeur il allumera un feu,
Comme le feu de l'incendie.
Oui, la lumière d'Israël deviendra un feu,
Et son Saint sera une flamme,
Qui dévorera et consumera
Ses épines et ses broussailles en un seul jour.
Et la beauté de sa forêt et de son verger,
Il la détruira, corps et âme,
Et ce sera comme un malade à l'agonie.
Et le reste des arbres de sa forêt sera tel
Qu'un enfant en ferait le compte[14].

[11] Ce second discours reproduit la pensée du premier sous une forme plus figurée. Un nid de petits oiseaux est bien la chose au monde qui offrira le moins de résistance à l'envahisseur. Les peuples vaincus sont comparés à ces petites créatures, dont la faiblesse forme un constraste avec l'expression *forces* (militaires) employée à dessein. — *J'ai renversé les rois*, litt. : j'ai fait descendre les siégeants (sur le trône).

[12] C'est le prophète (ou Jéhova) qui répond. Il déverse le ridicule sur ce langage impertinent, en comparant le conquérant à un instrument qui se croirait l'auteur des actes accomplis avec son aide, tandis qu'il est en réalité l'esclave d'une volonté étrangère. — Au lieu de la dernière phrase, il y a littéralement dans le texte : comme si le bâton levait ce qui n'est pas du bois. Le sarcasme est plus incisif dans cette forme, mais l'effet rhétorique est affaibli pour le lecteur moderne.

[13] En hébreu : gras.

[14] Le châtiment est annoncé à son tour dans une série d'images assez disparates; cependant on peut les ramener à deux. D'abord c'est celle d'une maladie de *consomption* qui doit représenter le dépérissement progressif de la puissance assyrienne. La *graisse* est pour la rhétorique hébraïque le symbole du bien-être, de la prospérité. Cette même image de la consomption revient à la fin du 18e verset, où le texte dit à la lettre : *comme la langueur d'un languissant*. Déjà la phrase précédente : *corps* et *âme*, prélude à cette tournure des idées et n'a plus rien à faire avec l'image de la forêt. La seconde image est celle du feu qui consume les arbres et doit ainsi représenter une ruine instantanée, amenée par la violence. Le *feu*, c'est le Seigneur lui-même, qui pour Israël est une *lumière* bienfaisante. La matière à brûler, forêt, broussailles, verger, etc., c'est l'Assyrien et sa puissance. — *Faire le compte*, litt. : *un nombre qu'un enfant pourrait écrire*.

En ce jour-là, le reste d'Israël,
Et les survivants de la maison de Jacob,
Cesseront de s'appuyer sur celui qui les frappait :
Ils s'appuieront sur l'Éternel,
Sur le Saint d'Israël, avec fidélité [15].
C'est un reste qui retournera,
Un reste de Jacob, au Dieu tout-puissant [16].
Car ton peuple, ô Israël,
Fût-il comme le sable de la mer,
Ce n'est qu'un reste qui retournera :
Une fin est décidée qui fera pleuvoir la justice ;
Oui, c'est fini, c'est décidé,
Le Seigneur Iaheweh Çebaôṭ va l'accomplir dans ce pays-ci [17] !

Ainsi donc, voici ce que dit
Le Seigneur Iaheweh Çebaôṭ [18] :
N'aie pas peur, ô mon peuple qui habites Sion,
De cet Assyrien qui te frappe de sa verge,
Et qui lève son bâton contre toi à l'égyptienne !

15 Ces mots rappellent la situation politique du moment : Juda était tributaire de l'Assyrie, son roi était vassal de celui de Ninive. C'est de celui-ci qu'on espérait la sécurité, au lieu de se l'assurer par un fidèle attachement à Jéhova, et pourtant l'Assyrien avait fait tant de mal à Israël.

16 Mais quand le moment de l'émancipation de ce joug honteux sera venu, ce n'est pas la nation entière qui en jouira. Ce ne sera qu'un *reste*. Le prophète répète cela jusqu'à trois fois. Car, dit-il, jusque-là, le peuple sera soumis à une épreuve cruelle, à un triage terrible. On se rappellera que ce nom de Tourne-reste s'est déjà trouvé au chap. VII.

17 Pour que la nation soit digne de rentrer dans les bonnes grâces de son Dieu, il faut qu'elle soit préalablement purifiée. Ce sera une terrible catastrophe, et elle est décidée irrévocablement. Mais elle fera *pleuvoir* la justice : pareil à l'orage qui jette une averse bienfaisante sur la terre altérée, le châtiment rendra au reste de la nation cette précieuse qualité de la justice (foi religieuse et obéissance morale) qui manque aujourd'hui à la pluralité de ses membres. — D'autres prennent cette phrase dans le sens de la justice vengeresse de Dieu, ce qui semble s'accorder plus facilement avec la ligne suivante.

18 Ces paroles, ainsi que tout le reste du discours, s'adressent à ce *reste* converti et réservé pour le futur âge messianique. L'Assyrien ne pourra pas aller au delà de ce que Jéhova lui permet. Il aura le sort de cet autre oppresseur dont le souvenir vivait encore en Israël, de l'Egyptien. Il vous frappe aujourd'hui à l'*égyptienne*, c'est-à-dire comme le faisaient autrefois les Égyptiens d'après le récit mosaïque (Exode I). Mais lui aussi sera frappé à l'égyptienne, c'est-à-dire comme il arriva aux Égyptiens dans la mer Rouge. Au bâton du prévôt est opposé le bâton qui régla les mouvements miraculeux de la mer.

Un tout petit délai encore,
Et c'en est fait de ma colère,
Et mon courroux s'apprête à le détruire.
L'Éternel agitera contre lui le fouet,
Comme lorsqu'il frappa Midyan au rocher de 'Oreb [19],
Et de sa verge la mer,
Ainsi il la brandira encore à l'égyptienne.
En ce jour-là, son fardeau tombera de ton épaule
Et son joug de ta nuque ;
Le joug se brisera sur ta tête puissante [20].

Déjà il est arrivé à 'Ayyaṭ,
Il a passé à Migrôn,
A Mikmas' il a déposé son bagage.
Ils passent le défilé,
Ils bivouaquent à G'éba' :
Ramah tremble, G'ibeaṭ'-S'aoul est en fuite.
Pousse des cris de détresse, fille de Gallîm !
Prête l'oreille, 'Anaṭoṭ, vers la malheureuse Laïs' !
Madménah s'enfuit, les habitants de G'ébîm se sauvent.
Encore un jour de halte à Nob [21],
Et il agite sa main vers la montagne de Sion [22],

[19] Ces noms rappellent une des plus glorieuses victoires des temps héroïques (Juges VII, VIII); le prophète la choisit, parce que l'intervention de Jéhova y a été plus évidente.

[20] On a essayé diverses traductions de ces dernières lignes ; la nôtre exprime le sens que voici : Israël sera redevenu assez puissant pour secouer le *joug* assyrien. Ce mot même nous représente un taureau gras et puissant, de la nuque duquel glisse le joug, ou qui parvient à le briser. *Tête puissante*, litt.: visage gras.

[21] Péroraison admirable ! L'idée déjà précédemment exprimée que les Assyriens sont aujourd'hui encore l'instrument des jugements de Dieu contre Israël, mais que bientôt ils seront abattus à leur tour, cette idée se transforme ici en une espèce de vision poétique. L'armée assyrienne est représentée comme marchant sur Jérusalem, mais au moment où elle y arrive, la main de Jéhova l'arrête et la détruit. Il n'y a pas là un récit historique, mais une peinture idéale. Les endroits nommés dans le texte sont tous situés sur la route qui aboutit à Jérusalem du côté du nord, à partir de la frontière d'Éphraïm. Pour quelques-uns on le sait positivement, pour les autres, c'est une nécessité du contexte. ('Ayyaṭ, le 'AI du livre de Josué, chap. VII, Mikmas' et son fameux défilé, 1 Sam. XIII, 5, Ramah, G'ibe'ah, 'Anaṭoṭ, Nob, sont renommés par l'histoire de Samuel, de Saül, de Jérémie, de David.) Le tableau peint à merveille la terreur de la population des campagnes à l'approche de l'armée d'invasion.

[22] Le texte dit à la lettre : la montagne de la *maison* de Sion, expression tout à fait inusitée, et déjà corrigée par conjecture dans une note marginale, qui change maison (*bêṭ*) en fille (*baṭ*). La *fille* d'une ville, c'est sa population.

Vers les hauteurs de Jérusalem.....
Voilà que le Seigneur Iaheweh Çebaôṭ
Ébranche la couronne de l'arbre d'un coup terrible ;
La haute futaie est abattue,
Et les cimes élevées sont jetées à terre.
Puis il rase avec le fer les broussailles de la forêt
Et ce Liban tombe sous la main du Tout-Puissant[23] !

Et il sortira un rameau de la souche de Yis'aï,
Et un rejeton poussera de ses racines[24] :
Sur lui reposera l'esprit de l'Éternel,
Un esprit de sagesse et d'intelligence,
Un esprit de conseil et de force,
Un esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel.
Il trouvera son plaisir à craindre l'Éternel[25] ;
Il ne jugera pas d'après l'apparence,
Ni ne décidera d'après l'ouï-dire,
Mais il jugera les faibles avec justice,

23 La catastrophe qui doit anéantir la puissance assyrienne, est décrite sous l'allégorie d'une forêt puissante et épaisse, abattue à coups de hache. Les hautes cimes représentent les chefs, les broussailles le gros de l'armée ennemie. La forêt entière est appelée *ce Liban*, c'est-à-dire qu'elle est comparée à celle du Liban, la plus grande et la plus majestueuse qu'Israël connût.

24 La purification d'Israël et la ruine de l'Assyrie sera suivie de l'âge d'or ou messianique. Le tableau de celui-ci fait l'objet du reste du discours. Le présent morceau, qui a d'ailleurs ses passages parallèles dans les chapitres précédents (II, 1 ss.; IV, 2 ss.; VIII, 23 ss.), est de tous ces textes le plus explicite. Il parle d'abord du Messie lui-même, de ce roi théocratique par excellence, sous le sceptre duquel fleurira la justice et règnera la prospérité. Ce roi sera de la race des Isaïdes, un descendant de David, car les termes de rejeton, souche et autres semblables, sont encore aujourd'hui usités dans ce sens généalogique.

25 Le Messie possédera au plus haut degré les qualités qui distinguent un grand et bon prince, et qui doivent lui être communiquées par l'esprit de Dieu, car tout ce qui est grand et parfait vient de Jéhova. Le prophète énumère ces qualités : c'est la sagesse dans l'action gouvernementale, l'intelligence dans l'appréciation des besoins et des moyens, la prudence dans ses desseins et projets, l'énergie dans leur exécution, et, ce qui sanctifie tout cela, la connaissance de la volonté de Dieu et l'obéissance à ses commandements. (*Il trouvera son plaisir*, litt.: il aspirera l'odeur, figure inconnue à notre rhétorique.) La métaphysique des docteurs juifs a trouvé dans ce passage le fait d'une septuplicité de l'Esprit de Dieu, en personnifiant les qualités énumérées et en faisant le compte autrement que le texte ne le permet. Comp. Apoc. I, 4; IV, 5.

Et décidera avec équité pour les humbles du pays[26].
Il frappera le pays de la verge de sa bouche,
Et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant[27].
La justice sera la ceinture de ses reins,
Et la fidélité la ceinture de ses flancs[28].

Alors le loup habitera avec la brebis,
La panthère se couchera près du chevreau,
Le jeune bœuf, le jeune lion, le gras mouton seront ensemble,
Et un petit enfant les conduira.
La génisse paîtra avec l'ourse,
Leurs petits giteront ensemble,
Et le lion mangera de la paille comme le bœuf.
Le nourrisson jouera près du trou de la vipère,
Et dans la caverne du basilic
L'enfant à peine sevré étendra sa main.
On ne fera plus de mal, on ne fera plus de tort,
Sur toute ma sainte montagne,
Car le pays sera plein de la connaissance de l'Éternel,
Comme les eaux couvrent le fond de la mer[29].

[26] Parmi toutes ces qualités royales, l'auteur signale à part la justice dans le règlement des affaires litigieuses. Il faut se rappeler ici que, chez les anciens, les rois étaient aussi juges, et que les prophètes se plaignent habituellement de la mauvaise administration de la justice. On comprendra que le roi idéal de l'avenir devait être représenté comme un juge équitable, incorruptible, sachant découvrir la vérité, ne se laissant pas guider par l'apparence (litt.: par ce que verront ses yeux), ni par les ouï-dire (litt.: par ce qu'entendront ses oreilles), c'est-à-dire ne donnant jamais gain de cause à ceux qui font valoir leur position sociale, ou qui appuient de cadeaux leurs insinuations mensongères. On voit que tout en traçant son tableau idéal, le prophète suppose encore l'existence, dans l'âge messianique, de pauvres, de méchants, de procès injustes. C'est que l'actualité prête naturellement ses couleurs à l'avenir.

[27] Sa parole puissante, ses arrêts fermes et décisifs frapperont qui de droit. Le *méchant*, c'est celui qui a tort dans les procès en question. (La théologie juive en a fait l'Antéchrist. 2 Thess. II, 8.)

[28] Les qualités morales sont souvent comparées à des vêtements.

[29] Cette paix universelle, amenée par la justice du gouvernement théocratique, enfin réalisé par le Messie, s'établira aussi dans le monde des animaux, lesquels se font aujourd'hui une guerre d'extermination. Les puissants carnassiers déposeront leurs instincts sanguinaires, pour vivre fraternellement avec les faibles et paisibles herbivores. Les hommes n'auront plus rien à craindre de ces maîtres du désert. Un troupeau de loups et de panthères (les *léopards* de nos traductions n'ont jamais existé en Palestine) sera facilement guidé par un enfant sans armes, et des enfants plus petits encore s'approcheront impunément de la retraite des serpents, aujourd'hui vénimeux. Ce même tableau se retrouve chez beaucoup de poëtes de l'antiquité

En ce jour-là, le rejeton de Yis'aï,
Élevé comme une bannière pour les peuples —
C'est lui que les nations iront chercher
Et sa résidence sera glorieuse[30].
Et en ce jour le Seigneur étendra sa main une seconde fois,
Pour racheter le reste de son peuple
Qui aura échappé à Ass'our et à l'Égypte,
A Paṭros, et à Kous',
A 'Êlam et à S'ine'ar,
A Ḥamaṭ et aux îles de la mer[31].
Et il érigera une bannière pour les peuples,
Et recueillera les dispersés d'Israël,
Et rassemblera les déportés de Juda
Des quatre coins de la terre.
Et la jalousie d'Éphraïm cessera,
Et les hostiles en Juda disparaîtront.

(Théocrite, Id. XXIV. Virgile, Ecl. IV et V. Horace, Epod. XVI, etc.). Notre passage est littéralement traduit dans les oracles sibyllins III, 478. On peut se demander si Ésaïe a pris sa prédiction à la lettre, d'un changement à survenir dans la nature même des animaux, ou s'il s'agit pour lui d'une simple allégorie poétique dont le 9e verset serait l'interprétation? Nous penchons vers la première manière de voir; en tout cas, c'est ainsi que la théologie juive l'a compris. L'idée à la fois poétique et sublime de la nature soupirant après sa glorification (Rom. VIII, 19 ss.), n'est au fond qu'une forme plus idéale de cette même conception. — La *sainte montagne* est Sion, considérée comme le séjour du peuple tout entier, ou bien encore ce peut être le pays de Canaan, qui dans sa presque totalité formait un plateau. — Le point de comparaison entre la connaissance de Dieu et les eaux de l'Océan, c'est la quantité.

30 La restauration morale sera suivie de la restauration politique. Celle-ci va être décrite sous trois points de vue. D'abord il est dit que le Messie sera pour les peuples étrangers comme un signal érigé dans un lieu élevé pour provoquer un rassemblement. Cela veut dire que les païens mêmes affluieront vers lui pour se soumettre à sa direction. On peut entendre cela à la fois d'une soumission politique et d'une conversion religieuse. Chez les prophètes, ces deux éléments ne sont pas séparés l'un de l'autre (chap. II, 2-4).

31 En second lieu, il est dit que les Israélites de la dispersion reviendront dans leur patrie pour prendre part au bonheur messianique. A vrai dire, ce retour devrait précéder l'arrivée des païens dont il vient d'être question. — Il s'agit des nombreux Israélites, qui pendant les guerres précédentes ont été emmenés captifs et vendus comme esclaves à l'étranger (Joël IV, 6. Amos I, 6, 9). Paṭros est la haute Égypte ou Thébaïde; Kous', l'Arabie méridionale et le pays du haut Nil; 'Êlam, la Perse; S'ine'ar, les plaines de la basse Mésopotamie; Ḥamaṭ représente la Syrie, dont elle était une des villes principales; les îles sont les pays des Grecs. Il s'agit naturellement des survivants, et non de la résurrection des morts.

[*Éphraïm ne sera plus jaloux de Juda, et Juda ne sera plus hostile à Éphraïm*[32].]

Et ils fondront sur les Philistins vers l'occident,
Ensemble ils pilleront les fils de l'orient ;
Édom et Moab deviendront leur proie,
Et les enfants de 'Ammôn seront leurs sujets,
L'Éternel a fendu le golfe de la mer d'Égypte[33],
Il agitera sa main sur l'Euphrate
Dans l'ardeur de sa colère[34],
Et le divisera en sept ruisseaux
Pour le faire passer à gué ;
Afin qu'il y ait un chemin pour le reste de son peuple
Qui aura échappé à l'Assyrien,
Comme il y en eut un pour Israël,
Au jour de sa sortie du pays d'Égypte.

Et tu diras en ce jour-là[35] :
« Je te glorifierai, ô Éternel !
Tu étais irrité contre moi,
Ton courroux se détourne, et tu me consoles.
Voyez, Dieu est mon salut :
Je suis rassuré et ne crains rien ;
Car ma force et mon chant, c'est Iah, l'Éternel,
Il a été mon salut. »

[32] Enfin Juda et Éphraïm, les deux fractions rivales du peuple, se réconcilieront, et, ainsi fortifiée, la nation prendra sa revanche sur ses ennemis communs. (Ils *fondront*, litt.: ils voleront sur le dos, pareils à des oiseaux de proie.) Les Philistins et les Arabes, à l'ouest et à l'est, représentent la totalité des ennemis. La phrase que nous avons mise entre crochets est une froide et inutile interprétation des vers précédents. Mais cette interprétation est parfaitement juste, en ce que les *hostiles en Juda* sont ceux qui haïssent Éphraïm. Il n'est pas question d'ennemis de Juda dans cette ligne.

[33] Comme la suite de cette phrase met en parallèle la *future* délivrance des déportés d'Assyrie, avec l'*ancienne* délivrance d'Égypte, il nous semble évident qu'il faut traduire ici le verbe au prétérit.

[34] Litt.: *de son souffle ;* car il y a ici deux images mêlées ensemble, celle d'une main qui frappe, et celle d'un souffle (vent) qui desséche. L'Euphrate doit devenir guéable, comme autrefois la mer Rouge (le *golfe*, litt.: la *langue*).

[35] La description du royaume messianique et de sa gloire se termine par un chant triomphal de ses citoyens. On trouvera là certaines analogies avec d'autres morceaux poétiques de l'Ancien Testament, par ex. Exod. XV. Ps. CV, 1 ; CXVIII, 14.

Et vous puiserez de l'eau avec joie
Aux sources du salut [36].
Et vous direz en ce jour-là :
« Glorifiez l'Éternel, invoquez son nom,
Faites connaître aux peuples ses hauts faits,
Chantez sa gloire, car son nom est grand !
Psalmodiez à l'Éternel, car il a fait de grandes choses ;
Que cela soit connu sur la terre entière ! »
Pousse des cris de joie et d'allégresse
Toi qui habites Sion [37],
Car il est grand, au milieu de toi, le Saint d'Israël !

[36] Puiser de l'eau avec joie, abondamment, est pour les peuples des pays chauds une figure naturelle pour le bonheur et le contentement. Ailleurs, Jéhova lui-même est appelé une source d'eau, Jér. II, 13; XVII, 13. Ps. XXXVI, 10. Ici, la source, c'est précisément le salut messianique ; car il ne faut pas analyser l'image de manière qu'elle parlerait d'une source qui *donne* le salut ; elle parle d'un salut comparable à une source.

[37] En hébreu, il y a le féminin ; c'est la population personnifiée sous la figure d'une femme. Cela explique aussi cette phrase : *au milieu de*.

(*Discours et fragments tirés du second recueil.*)

VIII[1].

(Chap. XVII, 1-11.)

[Oracle sur Damas.]

Voyez Damas retranchée du nombre des villes
Et devenue un monceau de ruines[2] !
Les villes de ʿAroʿër seront abandonnées,
Livrées aux troupeaux qui s'y reposent,
Sans que personne les chasse[3].
C'en est fait de la citadelle d'Éphraïm,
Et de la royauté de Damas !
Il en sera du reste d'Aram comme de la gloire d'Israël[4],
Dit Iaheweh Çebaôṭ.

[1] L'inscription de ce morceau, avec lequel nous abordons les textes du second recueil, dit simplement : Oracle sur Damas, mais elle ne répond pas exactement au contenu. Il y est beaucoup plus question du royaume d'Israël, réprimandé au sujet de son polythéisme, de son idolâtrie et de son alliance avec l'étranger. Comme il n'est point parlé spécialement d'une guerre imminente de ces deux royaumes contre Juda, on est peut-être autorisé à placer le discours à une époque antérieure à celui du chap. VII.

[2] Il y a dans le texte un jeu de mots inimitable en français (*méʿtr*, de ville, *meʿl*, monceau ; on pourrait dire : une *vile* ruine.

[3] Il y avait deux villes de ce nom au-delà du Jourdain ; il est permis de croire qu'elles sont nommées ici pour représenter la contrée tout entière comme exposée d'abord à l'invasion étrangère. Peut-être le choix de ces noms est-il motivé par l'étymologie, ʿAroʿër pouvant signifier un lieu nu, vide, déboisé. La dévastation du pays ramène un état plus primitif de la civilisation.

[4] Les deux royaumes, aujourd'hui fiers et puissants, et menaçant Juda, périront ensemble sous les coups d'une puissance plus grande (des Assyriens). La ponctuation (accentuation) du texte est fautive.

En ce jour, la gloire de Jacob se fera petite,
Et son embonpoint viendra à maigrir[5].
Ce sera comme quand le moissonneur ramasse les tiges,
Et que sa main a coupé les épis;
Ce sera comme quand le glaneur glane
Dans la plaine de Refaïm;
Il reste à grappiller comme après la récolte des olives,
Deux, trois fruits dans les hautes branches,
Quatre, cinq aux rameaux de l'arbre[6],
Dit l'Éternel, le Dieu d'Israël.

En ce jour, l'homme regardera son créateur,
Ses yeux se tourneront vers le Saint d'Israël :
Il ne regardera plus les autels, œuvre de ses mains,
Il ne voudra plus voir ce que ses doigts ont fabriqué,
Ses images d'As'ṭoreṭ et de Ba'al[7].

En ce jour ses villes fortes seront abandonnées,
Comme l'ont été les hauteurs boisées
Quand on fuyait devant Israël :
Elles deviendront un désert[8].

5 Le texte parle proprement de graisse. Comp. X, 16. Jacob est ici le royaume d'Éphraïm.

6 Le nombre des épis restés épars sur le champ après la récolte, des olives oubliées après l'abattis, est toujours bien petit : tel sera le nombre des Israélites après la catastrophe ; la *récolte* sera faite par la guerre, les maladies, la famine, la déportation. (Le *moissonneur*, traduction conjecturale, recommandée par le parallélisme avec le glaneur. En hébreu, il y a la *moisson*, ce qui serait une prosopopée inusitée. *Qoçér* pour *Qaçir*.) La plaine de Refaïm, au sud-ouest de Jérusalem ; le pays de grande culture le plus voisin de la capitale est cité à titre d'exemple.

7 Israël se repentira, mais trop tard, de son idolâtrie. Nous mettons dans le texte les noms propres des deux divinités principales de Canaan, qui représentent le principe mâle et le principe féminin dans les forces de la nature, fécondation et fécondité, et se rattachent extérieurement et matériellement au Soleil et à la Lune. Le texte nomme *Ḥammanîm*, les obélisques, représentant les rayons du Soleil, et *As'érîm*, les figures (de forme aujourd'hui inconnue) de la divinité féminine. Par notre passage, on voit assez clairement que ce dernier mot ne signifie pas *bocage*. *As'érah* (probablement *bonheur*) était un nom de la déesse.

8 Cette phrase est assez obscure. Telle qu'elle est lue aujourd'hui, on doit y voir une allusion à ce qui arriva lors de la conquête de Canaan par les Israélites. Les habitants se sauvèrent, émigrèrent, abandonnèrent leurs villes. C'est du moins l'idée que l'auteur paraît s'en faire. Ce sera maintenant le tour d'Israël. — D'autres ont pris *Ḥores'* et *Amîr*, pour des noms propres d'endroits inconnus qui auraient été récemment dévastés. — D'autres encore y ont vu la désolation du pays comparée au déboisement d'une montagne dont on aurait coupé les arbres. Les Septante y ont vu les Hévites et les Amorrhéens.

Car tu as oublié le dieu de ton salut,
Tu n'as pas pensé au rocher de ta force :
Et puis tu plantas un jardin à ta guise
Et y mis des ceps étrangers [9].
En les plantant, tu les entouras d'une haie,
De bonne heure tu fis fleurir tes plantes —
La récolte t'échappe au jour du malheur,
Et la douleur est accablante.

IX [1].

(Chap. XIV, 29-32.)

[Dans l'année de la mort d'Aḥaz fut rendu l'oracle suivant.]

Ne te réjouis point, toi, terre des Philistins,
De ce que la verge qui te frappait est brisée :
Car de la race du serpent sortira un basilic,
Et son fruit sera un dragon volant.
Mais les aînés des malheureux se repaîtront,
Et les misérables camperont en sûreté,
Tandis que je ferai mourir de faim ta race,
Et qu'on égorgera ce qui en reste.

[9] L'allégorie s'explique le plus facilement par l'antithèse avec ce qui précède : c'est le culte des faux dieux, comparé aux soins qu'on donne à un jardin. Jéhova aussi avait soigné Israël (chap. V) d'une manière analogue. La récolte qui manque, c'est l'avantage qu'on espérait recueillir d'un pareil culte.

[1] Des allusions historiques contenues dans ce court morceau, on peut tirer la situation que voici : Les Philistins, profitant d'une calamité qui a frappé Israël, se sont affranchis du joug et se font gloire de leur indépendance. Ils ont bien tort, dit le prophète, car les choses changeront. Jéhova restaurera la puissance de Juda. Les *aînés des malheureux*, c'est-à-dire la génération prochaine, sera comparable à un troupeau paissant en sûreté, et contre l'étranger leur force sera doublée, le serpent deviendra un basilic, etc. On annonce aux Philistins une invasion dévastatrice, comparée à une fumée, ou, peut-être, s'annonçant au loin par l'incendie, tandis que Jérusalem sera en sûreté. Ces indications ne suffisent pas pour déterminer l'époque du discours. D'après 2 Chron. XXVIII, 18, ce fut dans les premières années d'Aḥaz (743 suiv. av. J.-C.) que les Philistins secouèrent le joug, et que la ligue des Araméens et des Éphraïmites (chap. VII) mit Juda à deux doigts de sa perte. Aḥaz appela à son secours le roi d'Assyrie, qui dut arriver du nord et qui culbuta effectivement les ennemis des Judéens, et fit de ceux-ci ses vassaux. Ces faits peuvent être utilement rapprochés de notre texte. Ils l'expliquent mieux, en tout cas, que l'antique note chronologique mise en tête : *Dans l'année de la mort d'Aḥaz* (728) *fut rendu l'oracle suivant.*

Lamente-toi, ô porte ! Ville, pousse des cris !
Philistie tout entière, tombe en défaillance !
Car du nord il vient une fumée,
Les bataillons s'avancent en rangs serrés.
Et qu'est-ce qu'on répondra aux messagers du peuple[2] ?
Que l'Éternel a fondé Sion,
Et que les humbles de son peuple y trouvent un asile !

X[1].

(Chap. XXVIII.)

Malheur à la superbe couronne des enivrés d'Éphraïm[2],
A la fleur fanée de sa brillante parure,
Qui domine la grasse vallée

[2] Ce passage est obscur. S'agit-il de députés philistins qui demandent à faire alliance avec Israël contre l'étranger ? Sont-ce des Israélites qui ont peur pour eux-mêmes à l'approche des Assyriens ? Dans le premier cas, la réponse exprimerait l'idée que Jéhova protège Jérusalem et qu'elle n'a pas besoin d'alliés ; dans l'autre cas, ce serait une consolation adressée aux fuyards. Nous connaissons trop peu les détails de l'histoire pour oser hasarder une interprétation précise.

[1] Ce morceau est l'un des plus obscurs de la collection des discours d'Ésaïe. Les allusions sont peu transparentes et les faits politiques que le prophète doit avoir eus en vue ne se dessinent pas assez nettement pour autoriser une fixation chronologique élevée au-dessus de toute contestation. L'explication la plus simple paraît toujours être celle qui fait débuter le prophète par une menace contre le royaume d'Éphraïm que les Assyriens se préparent à envahir ; puis Juda et Jérusalem sont avertis qu'une épreuve cruelle, une purification nécessaire les attend aussi. Si tel est le sens du texte, le discours se place avant la ruine de Samarie (722 av. J.-C.). On peut faire à cette explication le reproche qu'elle sépare ce morceau de ceux qui le suivent, et qui paraissent se rattacher à des événements postérieurs, savoir au règne et à l'invasion du roi Sanhérib. Pour maintenir la connexité historique qui semble recommandée par la rédaction actuelle du livre d'Ésaïe, on a proposé d'interpréter les menaces du début comme dirigées contre les Assyriens mêmes, *enivrés* de leur récente victoire sur Éphraïm. En tous cas, les v. 5-6 contiennent la perspective d'une époque de bonheur, laquelle se trouve ainsi placée, contrairement à l'usage, avant la partie sombre du tableau, et cela étant, rien n'empêchera d'envisager les quatre premiers versets aussi comme une prédiction rassurante pour Israël.

[2] Les enivrés d'Éphraïm, vaincus par le vin, d'après ce que nous venons de dire, seront ou bien les Éphraïmites eux-mêmes plongés dans l'ivresse du vice et de l'insouciance, ou bien les Assyriens, ivres d'orgueil à la suite des victoires sur Éphraïm. Dans le premier cas, la couronne, la parure fanée, c'est la ville de Samarie ; dans le second cas, c'est Ninive.

Des hommes vaincus par le vin !
Voyez ! un fort, un puissant de par le Seigneur,
Semblable à un tourbillon de grêle,
A un ouragan destructeur,
A une averse de grosses eaux qui débordent,
Il la terrasse avec force [3].
Tu seras foulée aux pieds,
Superbe couronne des enivrés d'Éphraïm !
Et la fleur fanée de sa brillante parure,
Qui domine la grasse vallée,
Sera comme la figue hâtive avant la récolte :
A peine l'a-t-on vue, qu'elle est mangée [4].

En ce jour-là, Iaheweh Çebaôṭ,
Sera une couronne brillante, un diadème d'honneur
Pour le reste de son peuple ;
Un esprit de justice pour celui qui siége comme juge,
Une force pour ceux qui repoussent l'attaque aux portes [5].
Mais eux aussi [6] sont troublés par le vin,
Et chancellent à force de boire ;
Prêtre et prophète sont troublés par la boisson,
Vaincus par le vin, ils chancellent d'ivresse,
Ils sont troublés dans la vision,
Ils vacillent sur leurs siéges.

[3] Cet ennemi dévastateur sera le roi Salmanassar, si l'on adopte la première des deux interprétations proposées. Dans l'autre supposition, ce sera le roi sauveur de Juda, dont il est aussi question v. 6.

[4] A la lettre : Un homme la voit, et la mange pendant qu'elle est encore dans sa main. Les premières figues qui mûrissent en juin (en Palestine) sont recherchées comme primeurs, on ne s'amuse pas à les rapporter chez soi, on les mange sur place. L'image ne peut donc pas servir à peindre l'exil, la déportation, mais bien à représenter la rapidité et la facilité de la conquête.

[5] Cette promesse s'adresse au *reste* d'Israël, par conséquent à cette portion du peuple qui aura survécu à ce triage dont il est si souvent question chez les prophètes, et il importe peu, d'après cela, de rechercher s'il s'agit de la nation entière ou de Juda seul. Cependant cette dernière explication est recommandée par ceux qui voient dans les vers précédents la chute de Samarie. Les phrases figurées du texte représentent Jéhova comme le protecteur glorieux de son peuple, qui inspire la justice au roi et à ses ministres, et le courage victorieux aux citoyens.

[6] Le prophète avait commencé par jeter un regard sur un avenir plus ou moins éloigné encore. Il revient maintenant à la situation actuelle. Comp. chap. II. *Eux aussi*, ce peuple réservé à de si belles destinées, aujourd'hui, il n'est pas en voie de les mériter.

Toutes les tables sont remplies de vomissements dégoûtants,
Il n'y reste plus de place [7].

« A qui prétend-il enseigner la sagesse ?
« A qui veut-il prêcher l'obéissance ?
« Est-ce à des enfants à peine sevrés,
« Arrachés de la mamelle ?
« C'est toujours loi sur loi, loi sur loi,
« Tu dois, tu dois, tu dois, tu dois,
« Un petit ci, un petit là [8] ! »

Oui, c'est par des gens qui bégaient,
C'est dans une langue étrangère
Qu'on parlera à cette nation [9] !

7 On peut se demander si ce tableau, plus énergique que beau, doit être pris dans le sens propre (Comp. chap. V, 11. 22), de manière que l'ivrognerie serait représentée comme un vice à l'ordre du jour ou prédominant, au point que le prêtre, au moment où il exerce ses fonctions judiciaires, le prophète, c'est-à-dire l'homme qui fait le métier de devin, au moment où il rend son oracle, ne peut plus cacher l'état dans lequel il se trouve à la suite de ses excès. Il y aurait moyen de n'y voir qu'une allégorie, de manière que l'ivresse ne serait qu'une image de la complète démoralisation et de l'absence du bon sens dans la conduite et dans le gouvernement. Comp. XXIX, 9. Cette interprétation est préférable, parce que l'ivresse mentionnée dans les premières lignes du discours est aussi à prendre dans le sens figuré. Les répétitions du texte peuvent être destinées à peindre l'homme ivre qui perd le fil des idées. Elles sont sans effet poétique.

8 Par contre, cette nouvelle tirade, sans être d'un style exquis, est d'un grand effet oratoire. Ce sont des paroles mises dans la bouche des gens dont Ésaie vient de faire le portrait et qui disent n'être plus des enfants pour avoir besoin de ses leçons. Les dernières lignes sont destinées à persiffler les remontrances du prophète au moyen d'une série de mots arrangés de manière à imiter une personne qui bégaie (en hébreu : *çaw laçaw çaw laçaw qaw laqaw qaw laqaw*), ce que le prophète va retorquer tout à l'heure d'une façon très-ingénieuse. Il n'est pas nécessaire d'y voir, de la part de l'auteur, l'intention de persiffler l'ivresse qui ne sait plus bien articuler les mots. Notre traduction n'est pas littérale, parce qu'il fallait avant tout imiter la paronomasie de l'original. Mot à mot, ce serait : ordre à ordre, ordre à ordre, règle à règle, règle à règle. Rien ne serait plus étranger au texte que d'y voir une incrimination de la loi mosaïque comme contenant trop de préceptes.

9 Vous vous moquez des paroles de Dieu, de ses remontrances, de ses commandements, de ses menaces ? Eh bien, il vous parlera un autre langage ! Vous ne voulez pas écouter le prophète, vous entendrez l'Assyrien. Les peuples étrangers, dont on ne comprenait pas la langue, étaient supposés ne pouvoir que balbutier. C'est là le vrai sens du mot grec *barbare*. En même temps Ésaïe retorque ainsi le persifflage du discours précédent de ses adversaires.

On lui disait : Voici le repos !
Laissez donc reposer ce peuple fatigué !
Voilà la relâche [10] !
Mais ils ne voulurent point écouter,
Et la parole de l'Éternel a été pour eux [11] :
« Loi sur loi, loi sur loi,
« Tu dois, tu dois, tu dois, tu dois,
« Un petit ci, un petit là ! »
Afin qu'ils aillent tomber à la renverse et se briser,
Qu'ils soient enlacés et pris [12] !

Écoutez donc la parole de l'Éternel,
Hommes moqueurs, qui gouvernez ce peuple de Jérusalem !
Puisque vous dites :
Nous avons fait un pacte avec la mort,
Avec l'enfer nous avons contracté une alliance ;
Quand le fléau débordera, il passera sans nous atteindre [13], —
Car nous avons fait du mensonge notre refuge,
Et nous nous sommes mis à couvert derrière la perfidie [14]. —

[10] On lui avait recommandé de se tenir tranquille, de ne pas méditer sans cesse l'insurrection contre le suzerain assyrien, de permettre au peuple de respirer, au lieu de l'exposer toujours aux terribles chances de l'invasion. Comp. XXX, 15.

[11] Et non pas, comme on traduit ordinairement : *sera;* car l'auteur veut dire simplement : au lieu d'écouter ces sages conseils, ils s'en sont moqués.

[12] Cela est si bien la conséquence inévitable de leur désobéissance, qu'on dirait qu'ils l'ont voulue, qu'ils ont été sourds, *afin* de tomber plus sûrement. Tomber, être pris au filet, sont des images familières pour décrire toute espèce d'adversité. Comp. VIII, 14, 15.

[13] En prose : Nous ne craignons rien. Tu nous menaces d'une invasion assyrienne? Elle ne nous fera pas de mal ; nous sommes en mesure de nous défendre. Le *fléau qui déborde* est une expression assez étrange, mais dans l'original il y a même : Le *fouet qui inonde*; ce sont deux images synonymes pour désigner la puissance envahissante.

[14] Nous nous sommes créé des moyens de résistance qui nous rassurent suffisamment. Oui, dit le prophète, mais ce sont des moyens *mensongers* et *perfides*. L'emploi de ces qualifications est une rétorsion que le prophète mêle immédiatement aux assertions orgueilleuses du parti qui dominait dans les conseils du roi Ḥizqiyah. Or, ce parti, pour oser secouer le joug assyrien, voulait s'appuyer sur l'Égypte (comp. surtout chap. XXX), et espérait être soutenu par cette puissance. C'est cet espoir qu'Ésaïe appelle mensonger ; ce sont les promesses des Égyptiens qui sont perfides et trompeuses. Un mensonge des Israélites, fait aux Assyriens, n'aurait pas été une sauvegarde.

C'est pour cela que le Seigneur, l'Éternel vous dit :
Voyez ! J'ai fondé en Sion une roche,
Une roche éprouvée,
Précieuse pierre angulaire d'un solide fondement ;
Qui s'y fiera, ne fuira pas.
Mais j'ai pris le droit pour cordeau,
Et pour niveau la justice [15],
Et la grêle emportera le refuge du mensonge,
Et les flots entraîneront votre asile.
Et votre pacte avec la mort sera effacé,
Et votre alliance avec l'enfer ne subsistera pas :
Quand le fléau débordant viendra à passer,
Il vous foulera aux pieds [16].
Chaque fois qu'il passera, il vous saisira ;
Car il passera matin après matin, nuit et jour ;
Ce sera chose terrible que de prêcher ainsi l'obéissance [17] !
Car le lit sera trop court pour s'y étendre,
Et la couverture trop étroite pour s'en envelopper [18].
Car l'Éternel se lèvera comme au mont Praçîm,
Il sera terrible comme dans la plaine de G'ibe'ôn [19],

15 Jéhova déclare qu'il n'y a qu'un seul refuge sûr contre les attaques du dehors, c'est Sion, bien entendu non pas en sa qualité de forteresse, mais dans le sens idéal, comme sa résidence édifiée solidement sur une base inébranlable, et construite avec le cordeau du droit et le niveau de la justice. Ceux qui s'établissent dans un pareil camp, ou quartier-général, n'ont rien à craindre. La locution : j'ai fondé *en* Sion une roche, a le même sens qu'aurait en français la phrase : *En* Pierre, j'ai acquis un ami. Autrement on pourrait dire que Jéhova lui-même est la roche. Chap. VIII, 14.

16 La grêle, les flots, le fléau, sont autant d'images de l'invasion étrangère, voyez v. 2 et 15. Nous avons déjà fait remarquer l'incohérence de ces diverses métaphores ; elle est rendue plus sensible ici par le verbe : *fouler aux pieds*.

17 L'expression : *chaque fois*, etc., n'indique pas nécessairement des invasions réitérées, mais plutôt une continuation de ce genre de châtiment, jusqu'à ce qu'il soit accompli. La dernière ligne est traduite ordinairement : Rien que d'en entendre parler sera déjà chose terrible. Mais comme l'auteur répète textuellement les termes dont il s'est servi v. 9, il faudra traduire ici comme plus haut. Les adversaires avaient dit : Il veut nous faire la leçon ? Eh oui, dit le prophète, et une leçon terrible !

18 Ce sont là probablement des locutions proverbiales pour parler d'un grand embarras, d'une position difficile et pleine d'angoisse.

19 Allusion à une victoire de David sur les Philistins, 2 Sam. V, 20 suiv. L'*œuvre* de Jéhova, dans cette circonstance, c'est précisément le châtiment de Juda. C'est une œuvre étrange et inouïe, soit par ses proportions, soit parce que le Dieu d'Israël est en guerre avec son propre peuple. Du reste, on remarquera que ce qui avait été d'abord un discours de Dieu, redevient à la longue un discours du prophète.

Pour accomplir son œuvre, son œuvre étrange,
Pour exécuter sa besogne, sa besogne inouïe.
Et maintenant ne faites pas les moqueurs,
De peur que vos liens ne se resserrent[20],
Car j'ai entendu que tout est fini
Et décidé à l'égard de ce pays[21],
De la part du Seigneur, Iaheweh Çebaôt.

Soyez attentifs, écoutez ma voix!
Prêtez l'oreille, écoutez ma parole!
Le laboureur laboure-t-il toujours pour semer[22]?
Ouvre-t-il, herse-t-il toujours le sol?
Quand il a aplani la surface,
Ne va-t-il pas semer la nielle, répandre le cumin,
Planter le froment en lignes,
L'orge au lieu désigné, l'épeautre tout autour?
C'est son dieu qui l'instruit
Et qui lui apprend la règle.
Car ce n'est pas sous le traîneau qu'est broyée la nielle,
Et la roue de la machine ne passe pas sur le cumin;

[20] Tout à l'heure la menace avait été absolue, excessive. Ici cependant le prophète parle comme s'il y avait encore un moyen d'échapper. C'est qu'il revient au point de vue de la réalité actuelle; hâtez-vous, dit-il, de conjurer le danger, car j'ai entendu (il m'a été révélé) que Jéhova a décrété un coup décisif.

[21] Comp. X, 23.

[22] On ne voit pas d'abord ce que le prophète veut dire avec cette péroraison. Elle est évidemment allégorique et relève ce fait que l'agriculteur procède d'après certaines règles. L'auteur en relève plusieurs: 1° Les travaux différents se *succèdent;* labourer, herser, aplanir, semer, etc. 2° Les différentes plantes de culture ont leurs places distinctes. 3° La manière de traiter les fruits récoltés n'est pas la même pour chaque espèce, tel grain est écossé par le battage avec le bâton, tel autre avec la lourde machine appelée le traîneau (Amos I, 3). Encore à l'égard de ce dernier moyen, on en use avec mesure. Toutes ces règles sont données au laboureur par Dieu même, ce qui veut dire qu'elles sont reconnues conformes à la nature des choses telle que Dieu l'a établie. Qu'est-ce que tout cela doit signifier? Si le prophète offrait ici le laboureur comme modèle à ses adversaires, il en résulterait ce sens, qu'ils doivent changer de conduite, parce qu'on ne peut pas *toujours* raisonnablement suivre les mêmes errements. Ce serait bien faible, après l'énergie des menaces précédentes qui ne traitent pas les tendances des chefs de Jérusalem d'une manière si bénigne. Il conviendra donc mieux d'y voir l'image des procédés de Dieu qui se réserve d'agir, d'après les inspirations de sa sagesse, à chaque moment, et dans chaque circonstance, et qui, s'il a laissé croître les semailles jusqu'ici, saura aussi trouver le moment propre à la moisson. En même temps il saura traiter chacun selon son mérite. Mais tout cela est peu certain, et l'allégorie manque son effet à cause de cette obscurité.

Mais la nielle est battue avec un bâton,
Et le cumin avec une baguette.
C'est le grain qu'on écrase,
Mais on ne le broie pas indéfiniment,
On n'y fait pas passer la roue de la machine,
On ne l'écrase pas avec les chevaux[23].
Ceci aussi vient de Iaheweh Çebaôt :
Merveilleux sont ses conseils, grande est sa sagesse !

XI[1].

(Chap. XXIX.)

Malheur à toi, Ariel ! Ariel[2] !
Ville où résida David !
Ajoutez année à année,
Que les fêtes fassent leur tour[3],
Alors je serrerai Ariel,
Alors elle sera triste et attristée ;
Elle sera un véritable Ariel.

[23] Cette phrase est doublement obscure et il pourrait bien y avoir une faute dans le texte, car il y a une contradiction entre la ligne qui dit qu'on écrase le grain et celle qui dit qu'on ne l'écrase pas. On a cherché à remédier à cet inconvénient en prenant la première ligne dans le sens interrogatif que rien n'indique dans le texte ; ou bien on a traduit le même verbe de deux manières différentes. A la rigueur, on peut dire que d'abord le prophète, opposant le traîneau au bâton, le grain de blé au cumin, dit que le premier seul est traité avec la machine, et, par conséquent, *écrasé*, tandis que l'autre est proprement égrené, écossé ; ensuite, il insiste sur ce que cette opération n'est pas continuée indéfiniment, de manière que le résultat serait de convertir le grain en gruau, au lieu de le séparer seulement de l'épi.

[1] Ce discours prédit un siége de Jérusalem, lequel cependant n'aboutira pas à la prise de la ville. L'explication la plus probable le met en rapport avec l'avénement de Sanḥérib (715 av. J.-C., d'après la chronologie usuelle), lorsque le roi Ḥizqiyah, contrairement à l'avis du prophète, refusa le tribut à l'Assyrie et ouvrit des négociations avec l'Égypte, pour tenir tête à son ancien suzerain.

[2] On voit clairement par la suite (v. 8), qu'il s'agit du siége de Jérusalem. Mais la signification du nom poétique donné à la ville, n'est pas tout à fait assurée. On traduit généralement : *lion de Dieu*, sans réfléchir que les villes sont toujours du genre féminin, comme c'est le cas dans tout ce morceau, et que ce serait une singulière menace, au v. 2, qui dirait : tu seras un véritable lion ! En nous fondant sur Ézéch. XLIII, 15, 16, nous interprétons : *âtre de Dieu*, ce qui convient parfaitement au siége du culte des sacrifices, et ce qui implique bien l'idée d'un feu d'épreuve et de purification. Comp. chap. XXXI, 9.

[3] C'est-à-dire, d'ici en une année, l'année prochaine, après une année révolue.

J'établirai un camp tout autour de toi,
Je te cernerai de près avec des bataillons,
Je dresserai contre toi des machines de guerre.
Et toi, assise à terre, tu murmureras à voix basse[4],
Ta parole faiblement sortira de la poussière,
Ta voix sera comme celle du spectre, sortant de terre,
De la poussière s'élèveront les sons aigus de ta parole.

Mais la foule de tes ennemis sera comme la poussière légère,
La foule des insolents, comme la balle qui s'envole,
Ce sera fait soudain, en un clin d'œil[5].
Iaheweh Çebaôṭ y regardera[6]
Avec fracas, tonnerre et grand bruit,
Avec l'ouragan et la tempête
Et la flamme d'un feu dévorant.
Comme d'un songe, d'une vision nocturne,
Ainsi il en sera de cette foule de peuples
Qui marchent contre Ariel[7],
Qui l'attaquent, elle et sa citadelle[8],
Et qui la serrent de près.
Ainsi l'homme affamé rêve qu'il mange,
Et quand il se réveille son estomac est vide;
Ainsi l'homme altéré rêve qu'il boit,
Et quand il se réveille, il a soif et languit :
Ainsi sera toute cette foule de peuples
Qui marchent contre la montagne de Sion!

[4] Jérusalem est comparée à une femme, en deuil, faisant entendre des plaintes presque étouffées. Cette humiliation formera un étrange contraste avec l'outrecuidance actuelle. Pour le spectre, comp. VIII, 19.

[5] Promesse d'une délivrance miraculeuse. Jéhova apparaît dans un orage et extermine les assiégeants.

[6] A la lettre : Il y sera regardé de la part de l'Éternel.

[7] Les projets hostiles des ennemis s'évanouiront comme un songe. En rêvant, on croit faire telle ou telle chose, on se réveille et ce n'était rien.

[8] Il y a ici probablement une faute dans le texte. Le mot que nous traduisons par : *qui l'attaquent*, renferme en tout cas une faute d'orthographe. On a proposé d'en changer les voyelles (*çibyah* pour *çobéha*) et de traduire : *sa splendeur et sa citadelle*, mais cela ne paraît guère préférable. Il ne nous a pas été possible d'imiter l'allitération de l'original autrement que par la reproduction réitérée de la dernière syllabe du nom propre.

Ah ! soyez ébahis et stupéfaits !
Soyez aveuglés et éblouis [9] !
Ils sont ivres, mais non de vin,
Troublés, mais non par la boisson !
C'est que l'Éternel a répandu sur vous un esprit de somnolence,
Il a bandé vos yeux [*les prophètes*],
Il a voilé vos têtes [*les voyants* [10]].
Toute prophétie est pour vous
Comme les paroles d'un écrit cacheté :
On le donnerait à quelqu'un qui sait lire,
En lui disant : Lis cela !
Et il répondrait : Je ne puis, car c'est cacheté.
Ou bien on le donnerait à quelqu'un qui ne sait pas lire,
En lui disant : Lis cela !
Et il répondrait : Je ne sais pas lire [11].

Et l'Éternel dit :
Puisque ce peuple ne vient à moi qu'avec des paroles,
Et qu'il ne m'honore que de ses lèvres,
Tandis que son cœur est loin de moi,
Et que la crainte qu'il a de moi
N'est qu'une prescription humaine qu'il a apprise [12],

9 Ésaïe s'adresse à ses contemporains qui sont peu touchés de ses discours, et chez lesquels il relève un aveuglement, une insensibilité inconcevable, qui ressemble à celle d'un homme ivre. Ils l'entendent, ouvrent de grands yeux, mais ne cherchent pas le moins du monde à profiter de ses avis.

10 Cet aveuglement n'est pas naturel, le prophète ne sait se l'expliquer que par la supposition que Jéhova l'a voulu, qu'il a lui-même amené cet état d'indifférence, le peuple étant mûr pour le châtiment et devant le subir nécessairement. Comp. chap. VI, 9 suiv. Les mots que nous avons mis entre crochets sont des gloses d'autant plus sûrement inauthentiques, qu'elles donnent du texte une interprétation absolument fausse. Ésaïe adresse ses reproches au peuple entier, et non à n'importe quels prophètes. Il n'est question ici que d'un seul prophète, c'est lui-même, comme la suite le fait voir clairement.

11 Les Israélites de Jérusalem ne comprennent pas plus les avertissements d'Ésaïe (v. 1-8) qu'un homme qui ne sait pas lire ne comprendrait un écrit ou que celui qui sait lire ne comprendrait un écrit qu'il ne peut pas ouvrir. Nous ne disons pas *livre*, parce qu'il s'agit proprement d'un parchemin roulé.

12 Comp. chap. I, 11 suiv. Le culte de Jéhova, tel qu'il se pratiquait à Jérusalem, se bornait aux cérémonies lévitiques traditionnelles ; l'élément essentiel, le fond moral y manquait. Il est évident qu'un prophète qui appelle ces cérémonies une prescription humaine, ne connaissait pas la *Loi mosaïque* écrite.

C'est pour cela que je continuerai à agir avec ce peuple
D'une manière étonnante, extraordinaire et merveilleuse :
Et la sagesse de ses sages sera perdue,
Et la prudence de ses prudents s'éclipsera [13].
Malheur à ceux qui mettent leur soin
A cacher leurs desseins devant l'Éternel,
Qui font leurs affaires dans les ténèbres,
Et qui disent : Qui nous voit, et qui nous connaît [14] ?
O perversité !
Le potier est-il donc estimé comme de l'argile,
De sorte que l'ouvrage dirait de l'ouvrier :
Il ne m'a pas fait ?
Et le pot du potier : Il n'y entend rien [15] ?

Ah ! Un peu de temps encore [16],
Et le Liban sera changé en Carmel,
Et le beau verger sera estimé une forêt sauvage [17].
En ce jour, les sourds entendront les paroles écrites,
Et sortant des ténèbres et de l'obscurité,
Les yeux des aveugles verront [18].

[13] Il s'agit de menaces, d'une catastrophe extraordinaire, dans laquelle la puissance de Jéhova éclatera dans sa terrible grandeur. Alors ces sages ministres de Juda seront confondus, leurs préparatifs militaires n'auront servi de rien, et leurs combinaisons et intrigues diplomatiques se montreront trompeuses et impuissantes (chap. XXVIII, 15).

[14] Il y a ici sans doute une allusion directe à ce que nous venons d'appeler des intrigues diplomatiques, et rien n'empêche de penser aux négociations avec l'Égypte. Comp. les deux chapitres suivants, où ces faits se dessinent d'une manière plus claire.

[15] L'idée de diriger les affaires de l'État d'une manière contraire à la volonté de Jéhova et sans qu'il s'en aperçoive, est tout aussi insensée que serait la prétention d'un vase de se mettre au niveau ou au-dessus de celui qui l'a fait. Comp. X, 15.

[16] Le prophète revient à ses prédictions, par lesquelles le discours avait commencé.

[17] Ce sont là sans doute des locutions proverbiales pour exprimer l'idée d'un changement total, d'une véritable révolution, où chaque chose sera changée en son contraire. Dans l'original, le nom du Carmel se trouve deux fois, mais comme la signification commune de ce nom est indispensable pour l'intelligence de la seconde ligne, nous avons varié l'expression. Il est évident que le *Liban*, chaîne de montagnes élevées, rocheuses, sauvages, est synonyme de la *forêt* inculte ; le *Carmel*, rangée de collines riantes, boisées, mais peuplées, est synoyme du beau *verger*.

[18] Plus haut il avait été parlé de l'aveuglement actuel du peuple. Cet aveuglement cessera et on prendra à cœur les avis donnés par le prophète au nom de Dieu. La phrase : *ils entendront les paroles écrites*, est très-instructive. Elle nous fait voir assez clairement qu'Ésaïe, et sans doute aussi les autres prophètes de son temps, écrivaient leurs discours et que le peuple en avait connaissance par la lecture qu'eux ou d'autres en faisaient.

Et les malheureux seront dans la joie au sujet de l'Éternel,
Et les misérables parmi les hommes
Seront dans l'allégresse au sujet du Saint d'Israël [19].
Car le tyran sera anéanti,
Le moqueur ne sera plus,
Et les gardiens du crime seront exterminés,
Ceux qui condamnaient les hommes en justice,
Qui tendaient des piéges aux plaideurs,
Et faisaient fléchir frauduleusement le droit de l'innocent [20].

Voici donc ce que dit l'Éternel à la maison de Jacob,
Lui qui délivra Abraham [21] :
Désormais Jacob ne sera plus honteux,
Et sa face ne pâlira plus;
Car quand ses enfants verront l'œuvre de mes mains [22],
Ils sanctifieront mon nom au milieu d'eux,
Ils sanctifieront le Saint de Jacob,
Ils craindront le Dieu d'Israël.
Et ceux dont l'esprit était égaré apprendront la sagesse,
Et ceux qui regimbaient accepteront l'instruction.

19 La classe aujourd'hui opprimée par les riches et les grands, pourra enfin respirer et rendra grâces à Dieu du changement de sa situation. Le *moqueur* est celui qui se moque de Dieu et du droit d'autrui. Les *gardiens du crime*, expression ironique suggérée par le terme usité de gardien de la loi, du droit, de la justice, de l'ordre, etc. Eux aussi exerçaient une certaine surveillance, mais c'était dans le but d'être sûrs de leurs intérêts.

20 Toutes ces phrases expriment une seule et même idée. Ésaïe a en vue la mauvaise administration de la justice, dont il est si souvent question chez les prophètes. Comp. chap. X, 2, etc.

21 Il est très-rare de voir le nom d'Abraham employé comme désignation collective du peuple d'Israël; cela a engagé la plupart des commentateurs à songer à la *délivrance* du patriarche lui-même, retiré par Dieu de sa terre natale pour être conduit dans la terre promise.

22 La construction de cette ligne est si peu transparente (litt.: quand ils la verront, ses enfants, etc.), qu'on a proposé de biffer les mots : *ses enfants*, comme une glose étrangère au texte, et de traduire : quand il (Jacob) verra l'œuvre de mes mains. Pour ne rien changer sans nécessité absolue, nous avons pris *ses enfants* pour sujet.

XII [1].

(Chap. XXX.)

Malheur aux fils rebelles, dit l'Éternel,
De ce qu'ils font des projets dont je ne veux pas,
Et contractent des alliances contraires à mon esprit,
Pour accumuler péché sur péché !
Ils vont descendre en Égypte
Sans avoir consulté ma bouche,
Pour s'abriter sous l'abri de Pharaon,
Pour se réfugier sous l'ombre de l'Égypte.
Mais l'abri de Pharaon tournera à votre honte,
Et la retraite sous l'ombre de l'Égypte, à votre opprobre [2].
Quand leurs chefs seraient à Çoan,
Et que leurs messagers atteindraient Ḥanès [3],
Tous seraient dans la honte
A cause de ce peuple qui ne leur sera d'aucun secours,
Qui ne sera ni leur aide ni leur soutien,
Mais leur honte et leur opprobre.
[*Oracle des bêtes du Midi* [4]].
A travers un pays de détresse et d'angoisse [5],

[1] La situation politique, en vue de laquelle ce morceau a été composé, est à peu près la même que celle qui nous a été révélée par le morceau précédent. Seulement les événements ont marché dans l'intervalle, et les négociations avec l'Égypte, qui tout à l'heure étaient dénoncées comme des intrigues sourdes qu'on essayait de tenir secrètes, sont maintenant publiquement connues.

[2] Ce début n'offre aucune obscurité. Israël envoie une députation en Égypte, pour faire une alliance avec ce pays contre l'Assyrie. Ésaïe prédit qu'il n'en retirera aucun profit et que Jéhova le désapprouve.

[3] Le sens de ces deux lignes est fort douteux. En hébreu, les suffixes sont au singulier, *ses* chefs, etc., ce qu'on a voulu rattacher à Pharaon ; les Septante lisent, d'après un léger changement : les messagers se fatiguent en vain, ce qui donne un très-bon sens. Çoan (Tanis) était la résidence d'une des dynasties égyptiennes. Ḥanès est le nom d'une ville de la moyenne Égypte, probablement nommée ici comme résidence d'une autre dynastie. Nous avons exprimé (par conjecture) le sens : Quand même ils arriveraient sains et saufs à destination, toute l'entreprise ratera.

[4] Les mots placés entre deux crochets sont une rubrique ou un titre qu'un rédacteur ou lecteur y a mis dans la supposition qu'un nouveau discours commence ici, ce en quoi il s'est trompé. Le titre est puisé dans ce qui va suivre. Comp. XXI, 1, 11, 13 ; XXII, 1.

[5] Description pittoresque du désert de l'Arabie Pétrée ou de l'Isthme de Suez, que doivent traverser les envoyés de Ḥizqiyah pour aller à la cour de Pharaon. Les couleurs sont chargées à dessein. On s'expose à tous les périls imaginables pour finir par n'obtenir rien du tout. Les *richesses*, sont les cadeaux à offrir.

D'où sortent le lion et la lionne,
La vipère et le serpent volant,
Ils transportent leurs richesses à dos d'âne,
Leurs trésors sur la bosse des chameaux,
A un peuple qui ne leur sera d'aucun secours.
L'aide de l'Égypte sera vanité et néant.
C'est pourquoi je l'appelle : Bruit paisible [6] !

Maintenant va, écris cela [7]
Sur une table devant eux,
Inscris-le dans un écrit,
Pour que cela reste pour le temps à venir,
Comme un témoignage pour toujours [8].
Car c'est un peuple rebelle,
Ce sont des fils menteurs [9],
Qui refusent d'écouter les avis de l'Éternel.
Ils disent aux voyants : Ne voyez point !
Et aux prophètes : Ne prêchez pas la vérité [10] !
Dites-nous ce qui nous flatte,
Prêchez-nous des illusions !
Quittez cette voie ! Détournez-vous de ce sentier [11] !
Otez-nous des yeux ce Saint d'Israël !

[6] A la lettre : *Tumulte eux s'asseoir*, ou : *Cris se tenir coi*. S'il n'y a pas de faute dans le texte, il faut admettre que le prophète a formé à dessein pour l'Égypte un surnom énigmatique et piquant par l'antithèse. Il aura voulu dire que les Égyptiens font grand bruit, promettent beaucoup, ont le verbe haut, et puis ne bougent pas. Quoi qu'il en soit, le premier des trois mots qu'Ésaïe accouple ici d'une manière si singulière, se retrouve chez les auteurs plus récents comme un nom poétique de l'Égypte. Ps. LXXXVII, 4; LXXXIX, 11. És. LI, 9.

[7] Soit les trois mots énigmatiques et destinés à occuper l'imagination d'autant plus sûrement qu'il aura fallu plus d'effort pour en saisir le sens, soit tout ce qui est dit ici. La première version s'applique mieux à l'idée d'une table suspendue à la maison du prophète, la seconde à celle d'une rédaction comme la présente. (*Inscris*, litt.: *grave*, ce qui prouve qu'on écrivait avec un burin.) Comp. d'ailleurs chap. VIII, 1 suiv.

[8] Quand les faits auront confirmé la prédiction, le prophète aura au document irrécusable en sa faveur.

[9] Chap. XXIX, 13.

[10] Les deux lignes sont tout-à-fait synonymes et disent à la lettre qu'on défend aux prophètes de *recevoir* des révélations (des visions), c'est-à-dire, de parler de celles qu'ils ont reçues. En mettant le mot : *vérité*, dans la bouche de ces gens, le prophète parle à son propre point de vue. Comp. XXVIII, 15. Il en sera de même du mot : *illusion*, dans la phrase suivante.

[11] On prend cette ligne généralement dans le sens de : Changez de ton et de texte ! Peut-être cela signifie-t-il : Passez votre chemin et ne vous mettez pas en travers du nôtre.

C'est pourquoi voici ce que dit le Saint d'Israël :
Puisque vous méprisez cette parole,
Que vous vous fiez à la violence et à l'iniquité [12],
Et que vous vous appuyez sur elles,
Pour cela, il en arrivera de votre péché
Comme d'un pan de mur haut et faisant saillie,
Qui est lézardé et menace ruine [13],
Et dont la chute survient soudain, tout à coup.
Il se brise comme on brise un vase d'argile,
Qu'on fracasse sans pitié,
Et dans les débris duquel on ne trouve plus un tesson
Pour prendre du feu à l'âtre,
Ou pour puiser de l'eau à la citerne.

Car ainsi disait le Seigneur, l'Éternel, le Saint d'Israël :
C'est par la conversion et le repos que vous serez sauvés,
C'est dans la paix et la confiance que sera votre force [14] :
Mais vous ne l'avez pas voulu !
Vous disiez : « Non ! Sur nos coursiers nous courrons ! »
Eh oui, vous courrez !
« Au galop nous lancerons nos chevaux ! »
Eh oui, au galop on vous relancera [15] !
Mille contre un [16] :

[12] Ils ont la prétention d'assurer le salut de l'État par des moyens matériels et militaires, que le prophète qualifie comme il le fait, par opposition aux moyens moraux qu'on dédaigne.

[13] Mot à mot : comme d'une lézarde tombante, faisant saillie sur un mur élevé. L'image est on ne peut plus transparente. Il n'est pas le moins du monde nécessaire de songer spécialement aux murs de Jérusalem, battus en brèche par l'ennemi. Ce qui a donné lieu à cette explication, c'est que les lignes suivantes introduisent une autre image qui renchérit sur la première, et qu'on a comprise de manière à faire dire à Ésaie : Vos murs seront brisés par les Assyriens, comme des pots de terre. Le mur qui se brise, c'est la puissance de Juda elle-même.

[14] Le prophète rappelle ses avertissements antérieurs. On peut comparer par ex. le passage XXVIII, 12. Repos et paix sont opposés aux préparatifs militaires, dans lesquels on mettait son espoir ; conversion et confiance rappellent les conditions morales et religieuses de la sécurité.

[15] Dans ces deux distiques, où le prophète se sert exprès de locutions identiques, et qui riment même, mais dans un sens opposé, les premières lignes expriment les bravades des Judéens, qui se font fort de culbuter les Assyriens ; les secondes lignes sont destinées à persiffler ces discours par des jeux de mots.

[16] Le texte est peut-être fautif ; il y a simplement : *mille un*. Nous pensons que l'auteur a voulu dire que mille ne tiendront pas devant un seul, telle sera la panique quand on se trouvera en face de la réalité. D'autres traduisent : Mille fuiront comme un seul homme. Nous préférerions biffer simplement le mot *un*.

A la menace d'un seul,
A la menace de cinq vous fuirez,
Jusqu'à ce que ce qui reste de vous
Soit comme la perche au sommet de la montagne,
Comme le signal sur la colline[17].

Aussi tarde-t-il à l'Éternel de vous faire grâce[18];
Aussi se lèvera-t-il pour vous prendre en pitié;
Car l'Éternel est un Dieu juste :
Heureux tous ceux qui espèrent en lui!
Oui, peuple de Sion, qui habites Jérusalem,
Tu ne pleureras pas toujours;
Certes, il aura pitié de toi, quand tu l'imploreras,
Dès qu'il t'entendra, il t'exaucera.
Quand le Seigneur vous aura donné le pain de l'angoisse
Et l'eau de détresse[19],
Alors tes instructeurs[20] ne devront plus se cacher,
Vos yeux seront fixés sur eux,
Vos oreilles écouteront leurs discours,
Quand ils vous suivront[21] en disant :
« Voici le chemin! Marchez-y! »
Lorsque vous allez à droite ou à gauche[22].

17 La comparaison porte sur l'isolement. La débandade sera telle, qu'il ne restera pas deux hommes ensemble.

18 Ici commence la seconde moitié du discours, la perspective des temps meilleurs, quand la grande épreuve sera passée et le triage du peuple accompli. Les lignes précédentes annonçaient l'extermination de ceux qui mettaient leur espoir dans les armes; maintenant le prophète félicite ceux qui espèrent en Dieu seul. Il *tarde* à Jéhova de se montrer propice à ses fidèles; c'est qu'il faut qu'auparavant les calamités publiques aient produit leur effet, cette purification indispensable du peuple. Comp. XXIX, 17 suiv.

19 C'est-à-dire, quand vous aurez été châtiés et amenés à repentance par de cruelles épreuves. Les images sont empruntées à ce qui arrive dans une ville assiégée où le pain et l'eau même commencent à manquer. Il n'est pas nécessaire de voir ici la prédiction d'un siége véritable.

20 Les prophètes, qu'aujourd'hui on ne veut pas écouter, qu'on persiffle (XXVIII, 9, 10) et qu'on persécute.

21 Comme le berger, qui marche derrière le troupeau.

22 Les prophètes ont toujours montré le *droit* chemin, quand le peuple s'en écartait, mais jusqu'ici leurs avis n'ont pas été écoutés.

Et vous souillerez le placage de vos idoles d'argent,
Et le revêtement de vos images dorées [23],
Vous en jetterez les débris [24] comme de l'ordure ;
Hors d'ici ! direz-vous.

Et il te donnera la pluie pour la semence
Dont tu ensemenceras la terre,
Et du grain, produit du sol,
Qui soit gras et abondant ;
Et ton bétail paîtra sur un spacieux pâturage [25].
Les bœufs et les ânes qui travaillent la terre
Mangeront un fourrage salé,
Qu'on aura vanné avec la pelle et le van [26].
Et sur toute haute montagne,
Et sur toute colline élevée,
Il y aura des ruisseaux d'eau courante [27],
Au jour du grand carnage,
Lors de la chute des tours [28].
Et l'éclat de la lune sera égal à celui du soleil,
Et l'éclat du soleil sera septuple,

[23] On avait deux sortes d'images de dieux, les unes sculptées en bois, les autres en fonte d'un métal commun ; les unes et les autres étaient revêtues de métal précieux. Il n'est pas dit positivement qu'il s'agit ici d'images de dieux étrangers et l'on pourrait en douter d'après XXIX, 13. Cependant le polythéisme des Israélites n'excluait jamais le culte du dieu national. *Souiller*, profaner, rejeter avec dédain et horreur.

[24] En hébreu, il y a simplement : vous les éparpillerez, ce qui suppose une fracture préalable.

[25] La réconciliation du peuple purifié avec Jéhova ramènera les bienfaits de la nature.

[26] On ne les nourrira pas de paille hachée, mais de grains nettoyés et mêlés avec du sel, ce qui représente une abondance extraordinaire et un véritable luxe dans l'économie domestique.

[27] Les montagnes de Canaan sont peu riches en ruisseaux, et la plupart des cours d'eaux tarissent en été. De là, cet élément indispensable dans la description de l'âge d'or.

[28] Il s'agit, sans aucun doute, de la calamité annoncée plusieurs fois déjà dans ces discours. D'après le verset 17, on est autorisé à interpréter le *carnage* d'une défaite des Judéens. Quant aux *tours*, Ésaïe peut avoir eu en vue les grands personnages de Jérusalem, ou bien encore des tours véritables construites pour la défense de la ville. Voyez chap. II, 15.

[*Comme l'éclat de sept jours*[29]],
Le jour où l'Éternel pansera la plaie de son peuple
Et guérira la meurtrissure de ses coups[30].

Voyez, l'Éternel vient de loin[31],
Sa face brûle et projette l'incendie,
Ses lèvres sont chargées de fureur,
Sa langue est comme un feu dévorant,
Son souffle est comme un torrent débordé
Qui atteint jusqu'au cou;
Il vient vanner les peuples avec le van de la destruction,
Et mettre une bride d'erreur aux mâchoires des nations[32].
Alors vous entonnerez des chants,
Comme dans la nuit d'une consécration de fête;
Vos cœurs seront dans la joie,
Comme le pèlerin qui marche au son de la flûte
A la montagne de l'Éternel, au rocher d'Israël[33].
Et l'Éternel fait entendre sa voix majestueuse,
Il montre son bras qui s'abaisse dans l'ardeur de la colère,
Dans les flammes d'un feu dévorant,
Dans la tempête, l'averse et la grêle.

29 C'est l'idée que nous exprimons avec des couleurs moins vives en parlant de *beaux jours*, dans le sens figuré. Il ne faut pas autrement analyser l'image, car elle est en contradiction avec une autre plus usitée, qui peint le bonheur par l'ombre, et le malheur par l'intensité de la chaleur (chap. IV, 5, 6). Les mots mis entre crochets sont une glose qui méconnaît le vrai sens de l'image, et qui manque déjà dans les Septante.

30 Comp. chap. I, 5, 6.

31 Le discours se termine par la description d'une apparition de Dieu qui, pour assurer l'âge d'or promis, vient exterminer les Assyriens, dont il s'était servi pour châtier les Israélites pervers. Les images sont essentiellement empruntées aux phénomènes de l'orage. Nous avons dû traduire un peu librement. Littéralement il y a: Le *nom* (c'est-à-dire la personne) de l'Éternel...., son *nez* brûle, et (il y a) *masse d'élévation* (de feu et de fumée).

32 Deux autres images de la ruine des Assyriens. Le *van* rappelle la métaphore si fréquente de la balle emportée par le vent; la *bride* nous met sous les yeux un cheval fougueux lancé au galop; seulement ici il court à sa perte, parce que le frein, au lieu de le guider, l'égare.

33 On voit par ce passage que les grandes fêtes (probablement il s'agit de celle de Pâques) commençaient par des cérémonies nocturnes, comp. Psaume CXXXIV, 1, et comprenaient aussi des processions (Ps. XLII, 5; LXVIII, 25). Les Israélites célébreront de même la ruine de leurs ennemis. Le *rocher* d'Israël, peut être Jéhova (XVII, 10), ou bien aussi la montagne de Sion elle-même (XXVIII, 16). Le sens est le même.

Oui, Ass'our tremble à la voix de l'Éternel,
Quand il le frappe de sa verge[34].
Et à chaque coup de cette verge qui lui est destinée,
Dont l'Eternel le frappera,
Retentiront les tambourins et les harpes.
A coups redoublés il le combattra[35].
Oui, déjà le Ṭofeṭ est prêt[36],
Pour le roi aussi il est disposé ;
Son bûcher, on l'a fait large et profond,
Du feu, du bois en abondance :
Le souffle de l'Éternel l'embrasera comme un torrent de soufre!

XIII[1].

(Chap. XXXI, 1-XXXII, 8.)

Malheur à ceux qui vont demander du secours en Égypte,
Qui cherchent un appui dans des chevaux[2],
Qui mettent leur confiance dans des chars nombreux,
Et dans la grande masse des cavaliers,
Mais qui ne regardent pas au Saint d'Israël,
Ni ne recherchent l'Éternel!
Mais lui aussi sait arriver à ses fins[3] :
Il amène le malheur et ne révoque pas sa parole,

[34] Sens douteux. Il paraît manquer un mot dans le texte. D'autres ont traduit : Ass'our, qui frappait (autrefois).

[35] Littéralement : Dans des combats d'agitation, c'est-à-dire, où les bras de celui qui frappe s'agitent constamment.

[36] *Ṭofet*, nom d'une origine incertaine, désignait un endroit près de Jérusalem, dans la vallée de Hinnom, où l'on brûlait des victimes humaines en l'honneur du Dieu Moloch, et où plus tard se trouvait la voirie publique (Jér. VII, 31). Il s'agit donc ici, probablement dans un sens figuré, de ce qu'on pourrait appeler un auto-da-fé, par lequel doit périr le roi d'Assyrie.

[1] Ce discours ne diffère guère du précédent quant à ses motifs et à son but ; il a été suggéré comme l'autre par les négociations avec l'Égypte, seulement les reproches cèdent davantage la place aux consolations et aux promesses.

[2] Comp. XXX, 16.

[3] Litt.: *il est sage*, ce qu'on prend ordinairement pour une insinuation que la sagesse proverbiale des Égyptiens ne prévaudra pas. Mais il n'est pas question d'opposer les Égyptiens à Jéhova. Les Judéens croyaient avoir imaginé une combinaison magnifique en se liguant avec les Égyptiens à l'effet de contrebalancer la puissance de l'Assyrie. Jéhova, qui ne veut pas que cette combinaison réussisse, parce que cela ne rentre pas dans ses plans, saura la faire échouer. La *sagesse* est toujours l'art de trouver les moyens appropriés au but.

Il s'élève contre la maison des impies,
Et contre les alliés des méchants [4].
L'Égyptien est un homme et non un dieu;
Ses chevaux sont chair et non esprit [5]:
L'Éternel étend sa main,
Et le protecteur trébuche et le protégé tombe,
Et tous deux ensemble ils périssent.

Car voici ce que me dit l'Éternel :
Ainsi que gronde le lion,
Le jeune lion sur sa proie,
Quand une troupe de pâtres est appelée contre lui —
Il ne s'effraie pas à leurs cris,
Il ne se laisse pas intimider par leur nombre —
Ainsi Iaheweh Çebaôṭ descendra
Pour marcher contre le mont Sion et ses hauteurs [6].
Ainsi que l'oiseau déploie ses ailes,
Ainsi l'Éternel protégera Jérusalem,
Il protégera et sauvera,
Épargnera et délivrera.
Revenez donc, ô enfants d'Israël,
A celui dont vous sépare un si profond éloignement!

Oui, en ce jour chacun rejettera
Ses idoles d'argent et ses idoles d'or,
Qu'il s'est faites de ses propres mains pour pécher.
Et Ass'our tombera, non par l'épée d'un homme,
Il sera la proie, non de l'épée d'un mortel,
Il fuira devant l'épée,

[4] La nation des Israélites et ses alliés (les Égyptiens) sont deux, il est vrai; amis Jéhova en triomphera tout de même.

[5] Antithèse entre la nature mortelle et la puissance surhumaine.

[6] Le sens de cette ligne n'est pas bien sûr. Ce qui suit parle d'une protection divine; il paraîtrait donc assez singulier qu'ici il soit question d'une attaque hostile, de la même puissance, contre la même cité. Cependant le verbe (*marcher contre*) est déterminé par le passage XXIX, 7. Et s'il fallait maintenir l'idée d'une protection, on se demanderait contre qui elle doit agir, ce que le texte n'indique pas. Il nous semble donc préférable de donner aux deux images un sens différent. Nous savons que Jéhova ne veut sauver qu'une nation purifiée, *après* avoir châtié une nation pécheresse. Il châtiera, comme le lion, sans s'inquiéter du nombre des alliés qu'on amènera sur le terrain; il protégera, comme un oiseau protège sa couvée. La transition est brusque, mais elle l'est partout, et entre autres dans les discours immédiatement précédents.

Et ses jeunes guerriers seront réduits en servitude.
Plein d'effroi il passera à côté des rochers,
Ses chefs trembleront devant les signaux[7] :
C'est l'Éternel qui le dit,
Lui dont le foyer est en Sion,
Et le brasier à Jérusalem[8].

Alors le roi gouvernera selon la justice[9],
Et les chefs administreront selon le bon droit.
Et chacun d'eux sera comme un refuge contre la tempête,
Comme un abri contre l'orage,
Comme le ruisseau dans la terre aride,
Ou l'ombre d'un grand rocher dans la campagne languissante.
Et les yeux des spectateurs ne seront plus aveugles,
Et les oreilles des auditeurs seront attentives[10] ;
Le cœur des étourdis saura comprendre,
Et la langue des bègues se hâtera de parler distinctement.
On ne nommera plus l'impie noble,
De l'intrigant on ne dira plus qu'il est libéral[11] :

[7] Ces deux lignes sont obscures. On pourrait traduire : Son rocher passe outre plein d'effroi, et entendre par le *rocher*, le roi ou chef. Mais cette métaphore est très-dure. Il ne peut être question non plus des rochers d'Assyrie au-delà desquels fuiraient les vaincus. Nous supposons donc que l'auteur veut dire que la retraite ou fuite des Assyriens sera si précipitée qu'ils ne s'arrêteront nulle part, pas même aux rochers, hauteurs ou défilés qui pourraient leur servir de points d'appui, et qu'à la vue des signaux dressés sur les hauteurs, ils désespéreront de pouvoir résister.

[8] Comp. XXIX, 1.

[9] Cette transition nous rappelle un passage parallèle (chap. X ; XI), où la description de l'époque messianique suit aussi immédiatement celle de la ruine des Assyriens. Ce qu'il y a de particulier ici, c'est que le *roi* de l'avenir est représenté d'une manière moins idéale. Il est entouré de ministres qui ont leur grande part des éloges du prophète, en ce que sous leur gouvernement les sujets seront à l'*abri* de toute injustice et de tout malaise.

[10] Les spectateurs et les auditeurs, c'est la masse du peuple qui verra les œuvres de Dieu et entendra ses instructions. Elle sera dans des dispositions différentes de celles du peuple d'aujourd'hui. Comp. XXIX, 18, 24 ; XXX, 20 s. Pour les bègues (les moqueurs qui persifflent les prophètes), voyez XXVIII, 10.

[11] La confusion des idées et la fausseté du jugement moral est un symptôme des temps de dépravation (chap. V, 20). Le mot hébreu que nous traduisons par *intrigant*, est d'un sens douteux. D'autres disent : trompeur ou dissipateur.

Car l'impie dit des impiétés [12],
Et son cœur médite le mal,
Pratiquant le crime et mentant à l'Éternel,
Frustrant l'affamé de ce qu'il désire,
Et enlevant son breuvage à celui qui a soif.
Et de l'intrigant les armes sont méchantes,
Il ourdit des trames
Pour perdre le pauvre par des paroles de mensonge,
Et le malheureux, quand il plaide sa cause.
Mais le noble pense noblement
Et il persiste dans sa noblesse.

XIV [1].

(Chap. XXXII, 9-20.)

Femmes insouciantes, venez écouter ma parole !
Filles trop confiantes, prêtez l'oreille à ma voix !
Une année encore [2], et vous tremblerez,
Vous qui êtes si confiantes,
Car la vendange sera perdue,
La récolte des fruits ne viendra pas.
Tremblez, insouciantes !
Craignez, confiantes que vous êtes !
Dépouillez-vous, ôtez vos vêtements,
Ceignez-en d'autres sur vos reins [3] !

12 Le prophète s'arrête en passant à faire le vrai portrait de l'*impie* et de l'*intrigant*; les traits de ce tableau ne sont pas d'une grande vivacité de couleur, cependant on entrevoit que l'auteur a principalement en vue la mauvaise administration de la justice (V, 23; XXIX, 21, etc.). Le portrait du *noble*, qui devait former le pendant de ce tableau, se borne à une phrase plus que pâle et sans animation.

1 Dans ce discours ou fragment de discours, spécialement adressé aux femmes de Jérusalem (comp. III, 16 suiv.), il n'y a pas d'allusions explicites à des faits historiques. Seulement les pressentiments sinistres, les menaces prédominent. L'époque doit être la même à peu près que celle des morceaux précédents.

2 Traduction conjecturale, litt.: *des jours sur une année*, ce qu'on rend ordinairement par : dans un an et quelques jours. Comp. XXIX, 1, où le terme est indiqué également d'une manière peu précise. On pourrait même être tenté de le préciser (et de le raccourcir) ici, l'auteur ne disant rien de la moisson, mais parlant seulement des récoltes d'automne. Si c'est à dessein qu'il se borne à ces dernières, c'est qu'il aura attendu la catastrophe dans le courant de l'été, et en admettant que l'année commençait au printemps et que le discours appartînt à une époque antérieure à Pâques, il dirait : peu de jours à ajouter à la (présente) année.... avant la fin de l'année qui va commencer.

3 Ellipse très-expressive, tout le monde comprenant qu'il s'agit d'habits de deuil.

Frappez-vous le sein[4],
A cause de vos beaux champs, de vos vignes fertiles!
Des ronces et des épines vont pousser
Sur la terre de mon peuple,
Même sur les gaies maisons, dans la cité joyeuse[5],
Oui, le palais sera abandonné,
La ville bruyante sera déserte,
Tour et colline serviront de repaires[6], pour longtemps,
De rendez-vous aux onagres, de pâturage aux troupeaux,
Jusqu'à ce qu'un esprit d'en haut soit répandu sur nous,
Et que la steppe soit changée en verger,
Et le verger estimé une forêt sauvage[7].
Alors le droit s'établira dans la steppe,
La justice demeurera au verger[8],
Et le fruit de la justice sera la paix,
Son effet sera le repos et la sécurité pour toujours.
Mon peuple demeurera dans le séjour de la paix,
Dans des retraites sûres, dans des asiles sans soucis.
Quand la grêle tombera, à faire tomber la forêt,
Alors la ville s'humiliera humblement[9].

[4] *Se frapper le sein* est également une marque de profonde tristesse. Nous continuons à traduire les verbes à l'impératif (adressé aux femmes), bien que l'expression varie dans l'original. (D'autres changent les points pour trouver le sens: *On se lamente au sujet des champs : ṣadîm* pour *s'adaïm*.)

[5] C'est la première fois dans cette série de discours, que le prophète se livre à des craintes sérieuses au sujet du sort de la ville même. Jusqu'ici il espérait un retour de fortune au moment suprême. XXIX, 5 suiv.; XXX, 19 suiv.; XXXI, 5.

[6] Aux animaux qui vivent dans des tanières et parmi les ruines, tels que renards, chacals, hérissons, etc. Il est probable que la *tour* et la *colline* sont à prendre ici comme une espèce de noms propres pour certaines localités de Jérusalem. Ainsi la partie méridionale de la hauteur qui portait le temple, était désignée habituellement par le nom de *'Ophel*, la Côte.

[7] Comp. XXIX, 17. Il s'agit encore d'un changement radical (comme on dit aujourd'hui), par lequel les choses deviennent l'opposé de ce qu'elles ont été.

[8] Ici les deux termes de *steppe* et de *verger* représentent simplement la totalité du pays: partout régnera la justice.

[9] Ce distique est extrêmement obscur, surtout parce qu'il ne continue pas la série des idées précédentes. Assez ordinairement on y voit une menace contre les ennemis. Mais *la ville*, ainsi désignée sans plus ni moins, ne saurait être une ville lointaine, nulle part nommée ailleurs dans ces discours, la ville de Ninive. Il faut de toute nécessité s'arrêter à Jérusalem. C'est elle qui doit s'*humilier* (XXIX, 4), se repentir, demander pardon. D'un autre côté, la *grêle* est l'image poétique d'une grande catastrophe amenée directement par Dieu (car dans l'ordre naturel des choses, la grêle n'abat point la forêt), et la *forêt* symbolise quelquefois une puissance politique

Heureux vous qui semez sur le bord des eaux,
Qui laissez courir librement le bœuf et l'âne[10] !

XV[1].

(Chap. XXXIII.)

Malheur à toi, dévastateur,
Qui toi-même n'as pas été dévasté !
Spoliateur, qu'on n'avait pas dépouillé !
Quand tu auras achevé de dévaster, tu seras dévasté aussi !
Quand tu auras fini de dépouiller, c'est toi qu'on dépouillera[2] !

Éternel, sois-nous propice !
C'est en toi que nous espérons.
Sois leur[3] soutien tous les matins,
Notre soutien au jour de la détresse !
Devant ta voix terrible les peuples fuient ;
Quand tu te lèves, les nations se dispersent.

et militaire (X, 18 s., 34). Ainsi les deux hémistiches doivent être l'un avec l'autre dans un rapport conditionnel (voy. par ex. XXX, 20), et il ne reste que la question de savoir si le prophète a voulu dire : Le repentir viendra quand Jérusalem aura été châtiée (de manière que la forêt représenterait le gouvernement actuel du royaume), ou bien quand le peuple, suffisamment châtié, verra ses ennemis foudroyés à leur tour, au moment suprême. Cette interprétation peut se prévaloir de nombreux passages parallèles (XXIX, 5 ss.; XXX, 30). — Il y a d'ailleurs dans ces lignes un double jeu de mots qui n'a pu être reproduit que très-faiblement.

10 Continuation de la perspective ouverte au verset 18. Le laboureur et le pâtre ne seront plus troublés par l'invasion étrangère, celle-ci n'étant à craindre que pour un peuple rebelle à Jéhova, comp. XXX, 23. C'est à tort qu'on trouve ici l'idée que les nomades sont heureux quand les citadins sont assiégés.

1 Le dernier des discours relatifs à l'invasion des Assyriens sous Sanḥérib, vers 704 av. J.-C. Une partie du pays est déjà occupée, Jérusalem elle-même est menacée, le roi Ḥizqiyah songe déjà à négocier la paix, le secours des Égyptiens lui faisant défaut. Le prophète ne semble plus considérer que les malheurs de ses concitoyens, et au lieu de continuer à lancer des menaces contre ses adversaires, il se tourne contre les envahisseurs eux-mêmes, et cherche à rassurer les Israélites. Ce morceau est plus décousu que les précédents.

2 Le discours commence par une apostrophe adressée au roi d'Assyrie, auquel le prophète reproche de venir porter la dévastation et le pillage en Judée, sans que les Judéens lui aient fait du mal antérieurement. Mais il en sera puni !

3 *Leur* soutien ; le prophète se distingue du peuple et intercède pour lui.

Votre butin sera moissonné,
Comme moissonne la sauterelle[4] ;
Comme une volée d'insectes rongeurs on y volera.

L'Éternel est grand, il siége en haut ;
Il remplit Sion de justice et d'équité.
Il viendra, ton temps de sécurité ;
Abondance de salut, sagesse et intelligence,
La crainte de l'Éternel sera ton trésor[5].

Voyez ! leurs guerriers crient dans la rue ;
Les messagers de paix pleurent amèrement[6].
Les routes sont désertes ;
Plus de passant sur les chemins !
Il a rompu le pacte,
Il maltraite les villes, il n'a aucun égard pour les hommes.
Le pays est en deuil et languit,
Le Liban est honteux et flétri,

[4] Il s'adresse de nouveau aux Assyriens et voit venir le moment où avec le secours de Dieu, les Israélites se précipiteront sur le camp des assiégeants comme une nuée de sauterelles, et leur enlèveront le produit de leurs rapines. Dans la ligne suivante, il y a, à la lettre : comme le saut des sauterelles, on sautera dessus. La langue française n'a pas deux mots pour les sauterelles, et le jeu de mots ne peut guère être reproduit.

[5] L'espérance d'un retour soudain de la fortune prédomine ici sur tous les autres sentiments. Le prophète vient d'entrevoir une défaite des Assyriens, il y rattache le tableau idéal d'un temps meilleur. Les pronoms, *ton* temps, *ton* trésor (texte : *son* trésor), s'adressent à Sion. Les traits de ce tableau, assez légèrement esquissés, portent d'un côté sur l'amendement moral et religieux, de l'autre, sur le bonheur matériel qui en sera la récompense.

[6] L'auteur revient à la description de la situation actuelle. Les soldats, sur lesquels on compte pour la défense, sont eux-mêmes découragés. Les députés qu'on a envoyés à Sanhérib pour traiter de la paix, n'ont rien pu obtenir. (Voy. 2 Rois XVIII, 14 et 17.) Le roi accepta une forte rançon et marcha tout de même contre Jérusalem. C'est pourquoi Ésaïe dit : *Il a rompu le pacte*. Les autres traits peignent la désolation à l'extérieur, mais d'une manière figurée ; car le Liban, le Carmel, les montagnes de Bas'an ne furent pas défrichés et déboisés ; c'est le poëte qui les représente comme portant le deuil de la patrie. (La traduction du premier mot par *guerrier*, assez généralement adoptée aujourd'hui, est pourtant sujette à caution. Pour y arriver, il faut changer les points, d'après 2 Sam. XXIII, 20, de manière à obtenir proprement le sens : *lions de Dieu*, ce qui semble passablement recherché. Le texte imprimé ne donne pas de sens plausible.)

S'arôn[7] est semblable au désert,
Bas'an et Karmel laissent tomber leur feuillage.

Maintenant je me lèverai, dit l'Éternel ;
Maintenant je me redresserai,
Maintenant je montrerai ma grandeur !
Vous avez du foin dans le ventre,
Vous enfanterez de la paille[8],
Votre fureur est un feu qui vous dévorera !
Et ces peuples seront consumés, réduits en chaux ;
Des ronces coupées, brûlées par le feu[9].

Écoutez ce que je fais, vous qui êtes loin,
Vous qui êtes près, reconnaissez ma puissance !
Les pécheurs tremblent dans Sion,
La terreur saisit les impies[10] :
« Qui tiendra donc dans ce feu dévorant ?
« Qui tiendra dans ces flammes éternelles ? »
C'est celui qui marche dans la voie de la justice[11],
Qui parle selon la droite vérité,
Qui dédaigne le gain de l'iniquité,

7 S'arôn est le nom d'une plaine riante et fertile sur les bords de la mer au sud du promontoire du Carmel. Bas'an est la contrée alpestre à l'est du lac de Génézaret.

8 La grossesse et l'enfantement servent quelquefois à figurer le rapport entre les intentions et les résultats, comme dans le fameux proverbe de la montage qui accouche d'une souris. Ici l'ironie porte sur les deux termes de la comparaison. Car le foin et la paille représentent également la faiblesse. Ce que vous méditez n'aboutira pas et l'effet sera nul.

9 Dans les trois vers, le feu est le symbole de la destruction. *Votre fureur*, litt.: votre souffle, c'est-à-dire la passion, qui se manifeste quelquefois par la respiration plus agitée.

10 Ordinairement la destruction de l'ennemi ne vient qu'après l'accomplissement du châtiment qu'il est appelé à infliger à la nation pécheresse. Ici il semble que l'ordre des faits est interverti. A la vue de la catastrophe qui ruine les Assyriens, les pécheurs sont effrayés et craignent enfin la colère du Dieu vengeur Le *feu*, dans le distique suivant, n'est autre chose que cette colère même.

11 C'est la réponse du prophète à la question des impies. Les traits de l'image de celui qui n'a rien à craindre de la colère de Dieu, sont en partie positifs (amour de la justice et de la vérité), en partie négatifs (horreur des moyens illicites de s'enrichir, de l'injustice des arrêts judiciaires, du crime en général et sous quelque forme qu'il se présente). On remarquera que le prophète parle seulement de gens qui ne veulent pas s'associer aux crimes des autres. Cette description ne lui est pas inspirée par une conception morale imparfaite, mais par le fait que les criminels existaient et que dans beaucoup de cas les bons n'avaient pas les moyens de les retenir.

Qui repousse du geste les présents corrupteurs,
Qui bouche l'oreille aux complots de sang,
Qui ferme les yeux pour ne pas voir le mal.
C'est lui qui aura sa demeure sur les hauteurs [12] ;
Le château du rocher est son asile :
Son pain lui est donné,
Son eau ne tarira pas.

Tes yeux verront le roi dans sa beauté [13] ;
Ils contempleront un pays étendu.
Tes pensées se reporteront sur ce temps de terreur :
Où est le commissaire ? où est le percepteur ?
Où est celui qui comptait les tours [14] ?
Ce peuple cruel, tu ne le verras plus,
Ce peuple au langage obscur qu'on n'entendait pas,
Bégayant une langue inintelligible [15].
Regarde Sion, la cité de nos fêtes,
Tes yeux verront Jérusalem, un séjour paisible,
Une tente qu'on n'emportera pas,
Dont les pieux ne seront jamais arrachés,
Dont les cordes ne seront pas défaites [16].

C'est qu'ici l'Éternel est pour nous, dans sa gloire ;
Il nous tient lieu de rivières,
De fleuves à larges bras,
Où aucune barque à rames ne passe,

[12] A l'abri du danger, qu'on suppose ne pas atteindre si haut. Toute la suite du tableau représente le juste comme logé dans une citadelle inaccessible avec des provisions suffisantes pour braver l'ennemi qui viendrait l'attaquer ou le bloquer.

[13] Tableau final. Jérusalem est délivrée, l'ennemi a disparu. Le regard des assiégés embrasse de nouveau les campagnes étendues, sans l'apercevoir. Le roi, aujourd'hui dans le deuil (XXXVII, 1), se montrera de nouveau dans sa splendeur royale.

[14] Où sont maintenant ces agents assyriens qui désolaient le pays, exigeant toutes sortes de fournitures, faisant des réquisitions, extorquant de l'argent ? Où sont ces audacieux guerriers qui s'avançaient jusque sous les murs de Jérusalem pour reconnaître la forteresse ?

[15] Comp. XXVIII, 11.

[16] Jérusalem restera le centre du culte de Jéhova ; sa population ne sera pas forcée d'émigrer, ne sera pas déportée ; sort dont la tente du nomade serait le symbole.

Qu'aucun puissant navire ne franchit [17].
Oui, l'Éternel est notre juge,
L'Éternel est notre législateur,
L'Éternel est notre roi,
C'est lui qui nous sauvera.

Tes cordages sont relâchés [18],
Ils ne retiennent plus le mât dans sa base,
Ils ne déploient plus la voile;
Le butin du pillage est distribué à foison,
Les boîteux mêmes se chargent de dépouilles [19],
Aucun habitant ne dira : Je suis malade [20] !
Au peuple qui y demeure son péché est pardonné !

17 D'autres grandes villes, Ninive, Babylone, Thèbes, sont protégées par de puissants fleuves; nous avons mieux que cela; nous avons l'Éternel pour *rempart*. Il n'y a pas d'engin qui s'ouvrirait le passage de cette enceinte de défense. L'allégorie est nouvelle. Elle va être reprise un peu plus loin. Nous avons cru pouvoir employer le terme de fleuve à larges *bras*, quoiqu'il ne rende pas exactement le sens de l'original. Celui-ci dit : large des *deux mains*, c'est-à-dire des deux côtés, dans tous les sens.

18 L'image, accidentellement employée tout à l'heure, d'un vaisseau qui viendrait tenter l'attaque d'une ville protégée par un large fleuve, est reprise ici. L'Assyrie est représentée comme un pareil vaisseau; mais celui-ci se trouve en mauvais état; les cordages ne fonctionnent pas, le mât est mal assuré, les voiles ne sont pas tendues, l'attaque ne saurait réussir. Il est évident qu'avec cette description le prophète reprend sa position dans l'actualité historique, comme au v. 7. Il prédit encore une fois la défaite des Assyriens, tandis que dans les lignes précédentes, il dépeignait déjà les temps glorieux d'un avenir plus lointain.

19 Comp. ci-dessus v. 4.

20 Il est difficile de dire le vrai sens de cette phrase. L'auteur continue-t-il la description du pillage, de manière à dire : même les boîteux, les alités, par conséquent ceux qui ont le moins de chances, trouveront encore de quoi s'enrichir? Ou bien, cette phrase se rattache-t-elle à ce qui suit et fait-elle allusion à la peste qui à cette époque même régnait à Jérusalem et dans les environs (XXXVII, 36; XXXVIII, 1 suiv.), de sorte que le sens serait : Jéhova fait cesser l'épidémie, parce qu'il a pardonné?

XVI[1].

(Chap. XX.)

Dans l'année où Ṭarṭan[2], envoyé par Sargon, le roi d'Assyrie, vint à As'dod, l'assiégea et la prit, vers ce temps-là, l'Éternel parla[3] par le ministère d'Ésaïe, fils d'Amôç, en lui disant : Va délier le cilice de dessus tes reins, et ôte tes souliers de tes pieds[4]. Et il le fit et marcha nu et déchaussé. Alors l'Éternel dit : De même que mon serviteur Ésaïe marche nu et déchaussé, en guise de signe et de présage pour trois ans[5], contre l'Égypte et l'Éthiopie, de même le roi d'Assyrie emmènera les prisonniers de l'Égypte et les captifs d'Éthiopie, jeunes et vieux, nus et déchaussés, les fesses découvertes[6], à la honte de l'Égypte. Et ils[7] trembleront et auront honte

[1] Sargon, roi d'Assyrie (722 suiv. av. J.-C.), fait marcher son armée contre l'Égypte à travers le pays des Philistins. Il assiège à cette occasion la ville d'As'dod qui se trouve sur son chemin. Ésaïe prédit la ruine des Égyptiens par les Assyriens. On peut rapprocher de cette prédiction le fait de la ruine de Thèbes, dans la Haute-Égypte, mentionnée par Nahum (III, 8) comme un événement accompli et dont nous ne savons rien par les auteurs profanes. La chronologie établie aujourd'hui au moyen des inscriptions cunéiformes, rapporte le siége d'As'dod à l'an 711.

[2] Ce général reparaît plus tard, 2 Rois XVIII, dans l'histoire du siége de Jérusalem par Sanhérib. Probablement Ṭarṭan n'est pas un nom propre, mais désigne une fonction.

[3] Ce verbe se rapporte au discours v. 3 suiv., adressé par Jéhova aux Israélites, et non aux paroles immédiatement adressées au prophète même.

[4] Ce devait être un acte symbolique, comme qui dirait un tableau vivant de ce qui aurait lieu plus tard. L'imagination des spectateurs en était plus vivement frappée que par de simples paroles. (*Nu*, signifie sans manteau ou habit de dessus, en simple chemise ou blouse.)

[5] Cela ne veut pas dire qu'Ésaïe resta dans cet accoutrement pendant trois ans, mais que la catastrophe devait arriver dans trois ans au plus, et que jusque-là le signe prophétique subsisterait dans la mémoire des témoins.

[6] C'est une pruderie déplacée, que de vouloir décolorer le langage vigoureux et incisif de l'original, comme le font à l'envi tous nos traducteurs. C'était l'usage d'exposer les prisonniers à la risée publique (voy. 2 Sam. X, 4), en leur coupant la partie inférieure de la tunique.

[7] Qui cela ? Ç'auront été tous ceux qui, s'appuyant sur l'alliance égyptienne, croyaient pouvoir braver les Assyriens. Comme plus loin le prophète fait parler les habitants de la *côte*, ou de l'*île* (le mot hébreu *ï* signifie l'un et l'autre), les commentateurs songent naturellement aux Philistins ou aux Tyriens. Il nous semble cependant assez peu probable qu'il ait fallu trois ans pour leur faire reconnaître la faiblesse de leurs moyens, Sargon ne pouvant même attaquer l'Égypte sans avoir d'abord

à cause de l'Éthiopie, leur espoir, et de l'Égypte, leur gloire. Et ce jour-là, l'habitant de cette côte dira : Voilà où en est notre espoir, ceux auxquels nous recourions pour être secourus, pour être protégés contre le roi d'Assyrie : comment donc échapperions-nous nous-mêmes ?

XVII[1].

(Chap. XXII, 15-25.)

Voici ce que dit le Seigneur, Iaheweh Çebaôṭ :
Va te rendre auprès de ce ministre,
Auprès de S'ebnâ, le préfet du palais :
Qu'as-tu ici et qui as-tu ici,
Pour te faire tailler ici un sépulcre,
Toi qui te tailles ton sépulcre sur la hauteur,
Qui te creuses une demeure dans le roc[2] ?
Vois-tu, l'Éternel te lance avec élan,
A bras d'homme il te saisit avec force,
Il te roule en boule et te lance
Comme une pelotte par la vaste plaine[3] :
Là tu iras mourir,
Là iront tes chars superbes,
Toi, l'opprobre de la maison de ton maître !

soumis le littoral de la Palestine. Nous pensons plutôt qu'Ésaïe veut donner une leçon à ses propres compatriotes de Jérusalem, qui voulaient s'appuyer sur l'Égypte pour secouer le joug du roi de Ninive, dont ils étaient les vassaux (chap. VII). Comp. chap. XXX. Ce parti l'emporta cependant et attira sur Jérusalem l'armée du successeur de Sargon.

[1] Discours dirigé contre le préfet du palais, S'ebnâ, homme orgueilleux et dur, et, à ce qu'il paraît, l'un des chefs du parti qui poussait le roi Ḥizqiyah à la révolte contre les Assyriens et à l'alliance avec l'Égypte (XXIX, 15 ; XXX, 1 ss ; XXXI, 1 ss.). Ésaïe lui prédit la chute et l'exil. Nous savons par l'histoire (XXXVI, 3, 22 ; XXXVII, 2) que cette prophétie s'accomplit au moins en partie, en ce que S'ebnâ dut céder sa haute place à celui qu'Ésaïe désignait ici même, pour en occuper une autre, inférieure. Mais les Assyriens ne parvinrent pas à s'emparer de la ville et les ministres qui avaient conseillé la défection échappèrent ainsi à leur rancune.

[2] Ésaïe trouve S'ebnâ occupé à faire tailler dans le roc un caveau de famille, aux environs de Jérusalem, peut-être sur la pente même de la colline où étaient les tombeaux royaux. C'était un acte de présomption et de vanité. Qui veux-tu faire enterrer là? dit le prophète ; ni toi ni les tiens ne mourront ici.

[3] La chute et l'exil du ministre sont décrits par une image très-expressive. L'effort d'un bras vigoureux lance au loin dans la plaine un corps rond : tel sera le sort de S'ebnâ. Les moments successifs de l'acte ne se trouvent pas ici dans l'ordre naturel. L'acte de saisir précède l'acte de lancer. Par les détails, on voit qu'il faut se représenter la pelotte comme composée de fils roulés les uns sur les autres.

Je te chasserai de ton poste[4],
On te renversera de ta place !

Alors j'appellerai mon serviteur
Elyaqîm, le fils de Ḥilqiyahou[5],
Je le revêtirai de ton habit,
Je le ceindrai de ta ceinture[6],
Et je mettrai ton pouvoir entre ses mains,
Pour qu'il soit un père pour le peuple de Jérusalem
Et pour la maison de Juda.
Je le chargerai de la clef de la maison de David[7],
S'il ouvre, personne ne fermera ;
S'il ferme, personne n'ouvrira.
Je l'enfoncerai solidement comme un clou dans le mur[8],
Et il sera un siége glorieux pour sa famille.
On y suspendra toute la gloire de sa maison,
Branches nobles et rejetons vils[9],
Les moindres vases,
Depuis les bassins jusqu'aux cruches.
En ce jour, dit Iaheweh Çebaôṭ,
Le clou, solidement fiché au mur,
Cédera, sera abattu et tombera,
Et la charge qu'il supportait croulera[10] :
C'est l'Éternel qui l'a dit.

[4] Dans l'ardeur de son sentiment, le prophète, se substituant à Jéhovah, ou bien faisant intervenir celui-ci directement, parle à la première personne.

[5] Elyaqîm est serviteur de Jéhova, en ce qu'il dirigera les affaires dans le sens de la théocratie et des conseils du prophète. Le changement de ministère eut lieu effectivement avant l'arrivée des Assyriens, chap. XXXVI, 3.

[6] Nous supposons qu'il y a eu des costumes officiels, nous dirions des uniformes de dignité et d'emploi. C'est de là que vient l'expression : être revêtu d'une charge.

[7] Litt. : je mettrai la clef sur son dos, ce qu'il faut prendre dans le sens d'une *charge* ministérielle, et non d'une *marque* appliquée sur l'habit. Il fermera et ouvrira à son gré, c'est-à-dire : il gouvernera, il sera Visir ou premier ministre.

[8] L'image qui termine le discours est assez peu noble et poétique. Le *clou* solidement enfoncé dans le mur représente la solidité du nouveau ministre, c'est-à-dire la certitude qu'il restera en place ; puis, de même qu'on suspend toutes sortes de choses à un clou ou crochet, de même toute la famille d'Elyaqîm, *s'accrochant* à lui, arrivera aux honneurs et à la considération publique. Au point de vue moderne, ce serait une satyre contre le népotisme ; pour l'antiquité orientale, c'était le droit commun.

[9] Par ces mots, on voit bien que les *vases* sont les membres de la famille d'Elyaqîm, famille assez obscure jusqu'alors, à ce qu'il paraît.

[10] Si ce dernier verset est une partie intégrante du texte authentique, il faut admettre que le *clou arraché* est S'ebnâ. Plusieurs commentateurs, suivant en ceci Jérôme et

XVIII.

[Oracle de la Vallée de vision [1].]

(Chap. XXII, 1-14.)

Qu'avez-vous donc, pour monter tous sur les toits [2] ?
Ville bruyante et pleine de tumulte,
Cité toujours si joyeuse [3] !
Tes morts ne sont pas frappés par l'épée,
Ils ne périssent pas à la bataille ;
Tous tes chefs fuient ensemble,
Ils sont pris sans coup férir ;
Ils viennent de loin pour se sauver :
Tout ce qui s'y trouvera sera pris ensemble [4] !

Je dis donc : Détournez-vous de moi,
Que je pleure amèrement !
N'insistez pas pour me consoler
De la ruine de mon peuple !
C'est un jour de confusion et de commotion et de consternation [5],
De la part du Seigneur, Iaheweh Çebaôt,

d'autres anciens, prétendent que *le clou* ne peut être que celui qui vient d'être désigné par ce mot, c'est-à-dire Elyaqîm. Dans ce cas, Ésaïe prédirait aussi la chute de celui-ci, et comme cela est contraire à l'esprit du v. 20, on serait amené à voir ici une addition postérieure.

[1] Le titre a été pris par le collecteur ou rédacteur dans le texte même du discours, v. 5. (comp. XXI, 1, 11, 13.) C'est un morceau relatif à l'invasion des Assyriens sous Sanhérîb, 704 av. J.-C. Le prophète prédit aux habitants de Jérusalem une issue fatale du siége dont ils sont menacés, parce que, jusqu'au dernier moment, ils se livrent aux plaisirs au lieu de songer à Dieu.

[2] Le texte dit à la lettre : qu'as-tu donc? en s'adressant à la ville collectivement. On monte sur les toits pour voir ce qui se passe au-dehors. Le tableau est créé par l'imagination du prophète, car les Assyriens n'arrivèrent pas à accomplir leur dessein. (Chap. XXXVI suiv.)

[3] Le bruit est ici celui du mouvement animé de la vie journalière, insouciante, avide de plaisirs et de distractions. Cette allocution est à prendre dans le sens ironique, car elle forme un contraste avec ce qui suit.

[4] A l'approche des ennemis, on vient de tous côtés se réfugier à Jérusalem. Nulle part on n'essaie de s'opposer à main armée aux étrangers. Mais cela ne sauvera personne. La peste et la faim feront des ravages plus cruels que l'épée, et ce qui survivra, sera pris et réduit en captivité. (*Sans coup férir*, litt. : *loin de l'arc.*)

[5] En hébreu : *mehoumah*, *mehousah*, *mehoukah*, litt : tumulte, écrasement, confusion.

Dans la vallée de vision[6] :
Il frappe aux murs,
Il retentit à la montagne[7].

Élam porte le carquois
Dans ses troupes de cavaliers ;
Qîr découvre son bouclier[8].
Tes plus belles plaines sont remplies de chars
Et les cavaliers s'établissent à ta porte.
On arrache le voile à Juda[9] !

En ce jour-là, vous regarderez
A l'arsenal du palais de cèdre ;
Vous verrez les nombreuses brèches de la ville de David,
Et vous recueillerez les eaux du réservoir inférieur.
Vous ferez le relevé des maisons de Jérusalem,
Et vous en abattrez pour fortifier la muraille.
Et vous creuserez un bassin entre les deux enceintes
Pour les eaux du vieux réservoir[10] —

[6] On voit par le contexte, que la *vallée de vision* ne peut être qu'une désignation allégorique de Jérusalem même ; mais comme il est impossible que cette ville soit appelée une *vallée*, parce qu'elle est située sur des hauteurs, l'image doit être empruntée à une localité du voisinage, peut-être aux vallées qui entourent la ville et dans lesquelles le prophète pouvait se trouver plus facilement en face du peuple pour le haranguer (comp. VII, 3).

[7] Ces deux lignes sont obscures : notre traduction rend l'idée que c'est le *jour* du Seigneur qui frappe aux murs, etc., c'est-à-dire qui s'annonce par la terreur qu'il inspire et par les cris qu'il provoque. D'autres traduisent : L'ennemi démolit les murailles, ou encore : il fait du bruit autour des murs.

[8] Élam (la Perse), Qîr (probablement dans le voisinage du Caucase), sont nommés de préférence, comme les provinces les plus éloignées de l'empire assyrien. *Découvrir le bouclier*, c'est s'apprêter au combat.

[9] Nous joignons cette ligne à ce qui précède. Juda est représenté comme une femme livrée aux mauvais traitements d'un insolent vainqueur.

[10] Tout ce passage revient à dire qu'à la dernière extrémité on songera aux préparatifs de défense ; voyez surtout 2 Chron. XXXII, 3 suiv. *L'arsenal du palais de cèdre* avait été construit par Salomon, 1 Rois VII, 2 ; X, 17. On regardera s'il est encore assez bien fourni d'armes. La *ville de David* est la citadelle, dont les fortifications ont été mal entretenues. Les environs de Jérusalem n'ayant que peu d'eau, on avait soin d'arrêter l'écoulement des sources voisines et d'en diriger les eaux dans des réservoirs creusés à l'intérieur, ou du moins de faire des provisions d'eau en ville. (Comp. sur les réservoirs : VII, 3 ; VIII, 6. Jér. XIV, 3.) Les différents quartiers de la ville étaient séparés par des murs, c'est ce qui explique les *deux enceintes* (2 Rois

Mais vous ne regardez pas à celui qui a fait cela,
Vous ne voyez pas celui qui l'a préparé de loin [11] !

En ce jour-là, le Seigneur vous appelle,
Iaheweh Çebaoṭ, aux pleurs et au deuil,
A vous raser la tête, à ceindre le cilice :
Et voilà que tout est plaisir et réjouissance ;
On abat des bœufs, on égorge des moutons,
On mange de la viande, on boit du vin —
« Mangeons, buvons ! car demain nous mourrons ! »
Mais l'Éternel s'est révélé à mes oreilles :
Non ! ce péché ne vous sera point pardonné
Jusqu'à ce que vous mouriez !
C'est le Seigneur, Iaheweh Çebaôṭ qui l'a dit.

XIX [1].

(Chap. XIV, 24-27.)

L'Éternel l'a juré, en disant :

Oui, comme je l'ai résolu, ainsi cela sera ;
Comme je l'ai arrêté, ainsi cela s'accomplira !
J'écraserai l'Assyrien dans mon pays,
Sur mes montagnes je le foulerai aux pieds,
Pour que son joug ne pèse plus sur eux,
Et que son fardeau soit ôté de leurs épaules.
Voilà la décision arrêtée à l'égard de la terre,
Voilà ma main étendue contre les peuples.
Quand Iaheweh Çebaôṭ a décidé, qui l'empêchera ?
Quand sa main est étendue, qui la fera retirer ?

XXV, 4), c'est-à-dire les deux collines entre lesquelles il y avait une ville basse Voyez sur les travaux de Ḥizqiyah : 2 Rois XX, 20. 2 Chron. XXXII, 30. Ces travaux de défense étaient si bien commandés par la nature du terrain, que le prophète en parle comme d'une éventualité certaine.

11 Et pourtant ç'aurait été là le meilleur moyen de défense !

1 Ces quelques lignes ne sauraient être rattachées à ce qui précède dans le texte actuel d'Ésaïe. Les chap. XIII-XIV, 23 s'occupent de Babylone et de Cyrus ; ici il est question d'une déroute que doivent essuyer les Assyriens dans la Palestine même. Nous sommes donc reportés aux temps d'Ésaïe et rien n'empêche de songer de préférence à l'invasion de Sanḥérîb. Du reste, ce morceau a assez l'air de n'être qu'un fragment et non un discours complet et arrondi ; de sorte qu'il ne serait pas impossible de le rattacher de manière ou d'autre au discours contenu dans les chap. X-XII.

XX [1].

(Chap. XVII, 12-XVIII, 7.)

Ha! Quel bruit de peuples nombreux!
Un bruit comme le mugissement de l'océan!
Quel tumulte de nations!
Un tumulte comme celui des vagues puissantes!
Les nations frémissent comme les vagues en tumulte :
Il les menace, elles s'enfuient au loin [2],
Emportées, comme la balle au gré du vent sur les hauteurs,
Comme un tourbillon de poussière dans la tempête.
A l'heure du soir, voici la terreur [3];
Avant le matin ils ne sont plus :
Voilà la part de nos spoliateurs!
Voilà le sort de ces brigands!

Ha! Pays à la double ombre [4],
Au-delà des fleuves de Kous',

[1] Ce morceau est le plus obscur de la collection des oracles d'Ésaïe, en ce qu'il contient des allusions directes à des faits historiques dont les détails nous sont inconnus. On ne s'accorde pas même sur sa vraie étendue. Car il y a des commentateurs qui, fidèles à la tradition rabbinique, essaient d'en rattacher les premiers versets au 17e chapitre; tandis que d'autres les considèrent comme un fragment isolé et les séparent à la fois de ce qui précède et de ce qui suit. Nous expliquerons le tout comme un discours relatif à l'invasion de Sanḥérîb, roi d'Assyrie, qui menace à la fois Juda et les pays du Nil. Le roi d'Éthiopie envoie des ambassadeurs pour offrir des secours; le prophète annonce que Jéhova confondra les ennemis à lui tout seul et invite les étrangers à reconnaître le Dieu d'Israël. Comp. XXXVII, 9, 36.

[2] *Il les menace*, c'est naturellement Jéhova qui mit subitement fin à cette guerre par une intervention presque miraculeuse, comme on le lira plus au long dans la relation que nous venons de citer.

[3] Et non pas la *ruine*, comme on traduit quelquefois. Le prophète veut faire ressortir le brusque changement de la situation. La terreur est celle que les Assyriens inspirent. On peut regarder cette tournure rhétorique du prophète comme le point de départ des narrations traditionnelles conservées sur le même événement.

[4] On remarquera le genre de connaissances géographiques dont le prophète dispose. Kous' (l'Éthiopie) était pour les anciens une notion plus ou moins vague; tantôt ce nom représentait un royaume contigu à l'Égypte, dont Méroé était la florissante capitale, et avec lequel on était en relations commerciales; tantôt aussi il correspondait à ce que nous appelons la zône torride, ou les pays intertropicaux. Ainsi dans notre passage, l'auteur signale ce fait remarqué aussi par d'autres anciens, que dans ces pays le soleil projette l'ombre tantôt vers le sud, tantôt vers le nord (le texte dit à la lettre:

Toi qui envoies des messagers[5] sur le grand fleuve,
Dans des esquifs de roseaux, sur les eaux :
Allez, messagers rapides,
Vers le peuple brillant et de haute taille,
Vers la nation de tout temps redoutable,
Le peuple qui étreint et écrase[6],
Dont la terre est sillonnée de fleuves !
Vous tous, habitants de la terre[7],
Vous qui demeurez dans tout l'univers :
Quand le signal se dressera sur les hauteurs, regardez !
Quand la trompette sonnera, écoutez[8] !

Car voici ce que me dit l'Éternel :
« Tranquillement je regarderai du haut de mon trône,
Durant les jours de sereine chaleur,
Et des abondantes rosées de la chaude saison[9]. »
Mais avant la vendange, quand la floraison est passée,
Quand la fleur est devenue une grappe mûre,
Il coupera les sarments avec sa serpette,
Il ôtera les pampres, il les arrachera[10] !

l'ombre aux deux ailes); de plus, il connaît l'existence des nombreux et grands affluents du Nil, fait géographique étranger par ex. à l'Égypte; il connaît aussi les barques de papyrus dont on se servait en Égyte pour la navigation fluviale. Nous ferons cependant remarquer que la première ligne est d'ordinaire traduite autrement, en ce qu'on y voit le cliquetis des armes, en négligeant les *deux ailes* du texte.

5 Nous supposons que le roi d'Éthiopie avait envoyé des messagers à Juda, pour annoncer qu'il allait venir à la rencontre des Assyriens, XXXVII, 9. Le prophète renvoie ces mêmes messagers chez eux, pour annoncer les arrêts de Dieu.

6 Allusion aux expéditions guerrières des Éthiopiens, dont on trouve des traces dans les classiques : Diodore, III, 2. Pline, hist. nat., VI, 35. Strabon, l. XV.

7 Au lieu de dire immédiatement à ces messagers ce qu'ils doivent annoncer à leur roi, le prophète prétend assembler autour de lui un auditoire plus grand encore, et alors seulement il déclare son message, v. 4.

8 Ceci ne doit pas être pris à la lettre, car les Assyriens doivent être frappés par la main même de Dieu et non par l'intervention d'une armée d'hommes.

9 A la lettre : Durant la chaleur sereine à la lumière, durant les nuages de rosée dans la chaleur de la moisson. Cela veut dire : tout le long de l'été. La chaleur sereine et les abondantes rosées règnent en Palestine de mai à septembre.

10 Quand le moment sera venu, Jéhova frappera le grand coup. L'Assyrien est comparé à un cep de vigne qui prospère pendant un temps, mais qui est détruit avant le moment du résultat définitif.

Ils seront livrés aux vautours des montagnes,
Et aux bêtes sauvages, tous ensemble :
Les vautours y passeront l'été,
Les bêtes s'y établiront pour l'automne[11].

Alors on apportera des offrandes à l'Éternel,
De la part de la nation brillante et de haute taille,
De la part de la nation de tout temps redoutable,
Du peuple qui étreint et écrase,
Dont la terre est sillonnée de fleuves,
Vers la montagne de Sion, où réside Iaheweh Çebaôṭ[12].

XXI.

[Oracle du silence[1].]

(Chap. XXI, 11, 12.)

On me crie de Ṣé'ir :
Gardien, où en est la nuit?
Gardien, la nuit où en est-elle[2]?

[11] De l'image, le prophète passe à la réalité. Les pampres coupés, ce sont les Assyriens morts, dont les cadavres restés sans sépulture serviront de pâture, pendant toute une année, aux animaux sauvages. On pourrait peut-être traduire : les vautours en feront leur moisson d'été et les bêtes de la campagne leur récolte d'automne.

[12] L'Éthiopie, frappée de stupeur à la nouvelle de la subite ruine des Assyriens qui menaçaient de l'envahir, rendra hommage au Dieu vainqueur.

[1] Ordinairement on traduit : Oracle sur (ou contre) Doumah. Or, Doumah était le nom d'une tribu arabe, d'après Gen. XXV, 14. 1 Chron. I, 30, dont il est impossible cependant de déterminer la position géographique. Comme le texte lui-même ne contient d'autre nom que celui des montagnes de Ṣé'ir, les anciens déjà ont supposé qu'il est question des Édomites ou de l'Idumée, soit que le collecteur (auteur de l'inscription) ait eu des motifs historiques pour identifier Doumah et Édom (dans lequel cas on devrait toujours demander ce qui a pu lui faire préférer un nom presque inconnu à celui qui était dans la bouche de tout le monde), soit que, dans sa pensée, *Doumah* doive être pris comme nom commun, dans le sens de *silence*, le prophète refusant de répondre à la question qu'on lui pose, de sorte qu'il y aurait une espèce de jeu de mots.

[2] De Ṣé'ir on s'adresse au prophète pour savoir l'heure qu'il est dans la nuit. Cette phrase, évidemment figurée, semble faire allusion à une calamité, à un danger, dont on désirait connaître le terme. Il est impossible d'aller plus loin dans les conjectures, et de préciser les circonstances politiques auxquelles le prophète peut avoir fait allusion. L'histoire de l'Idumée offre une page à peu près blanche pour l'époque d'Ésaïe. On sait seulement que lors de l'invasion des Assyriens sous Tiglatpilésar (743 av. J.-C. =

Le gardien répond :
Le matin vient, et la nuit aussi ;
Si vous désirez le savoir,
Revenez demander une autre fois !

XXII.

[Oracle au soir [1].]

(Chap. XXI, 13-17.)

Dans la steppe au soir vous faites votre halte,
Caravanes de Dedan [2] !
Portez de l'eau à ces hommes altérés,
Habitants du pays de Ṭêmâ,
Allez vers ces fuyards avec le pain qu'il leur faut [3] !
Car ils fuient devant l'épée,
Devant l'épée dégaînée,
Devant l'arc tendu,
Devant la terreur de la guerre.

chap. VII, X), les Édomites avaient cessé d'être les vassaux des rois de Juda. Cependant cela ne les empêchait pas nécessairement de consulter un prophète israélite, mais celui-ci pouvait plus facilement refuser de les écouter. En tout cas, sa réponse est évasive ; le matin vient, dit-il, et la nuit aussi : cela veut dire, ou bien, il y aura des alternatives de bonnes et de mauvaises chances ; ou bien, le malheur présent passé, il en viendra un autre. Pour le moment, c'est tout ce qu'il peut et veut dire.

[1] Ici encore l'inscription est empruntée à la première ligne du texte. Seulement il faut commencer par rendre à ce dernier son vrai sens, en changeant *Ba'arab* (en Arabie) en *Ba'éreb* (au soir), comme l'ont déjà compris toutes les anciennes versions, ou bien il faut dire que l'auteur de l'inscription a fait une méprise. Pour le fond, voyez la dernière note.

[2] Les caravanes ne font jamais halte que dans des endroits où elles sont sûres de trouver de l'eau. Donc, si les gens de Ṭêmâ sont dans le cas de porter de l'eau aux Dedanites, c'est une preuve que ceux-ci, poursuivis par des ennemis, ont quitté la route, et se sont enfoncés dans le désert où ils pouvaient espérer d'échapper au fer, au risque de périr de soif. La steppe (le taillis, les broussailles), est ici positivement nommée comme un lieu sans eau. La traduction vulgaire, qui fait dire au prophète : dans la steppe de l'Arabie, est assez froide, parce qu'il va sans dire qu'ils étaient en Arabie.

[3] Contrairement à l'usage, nous mettons tous ces verbes à l'impératif, ce qui ne nécessite que le changement d'une seule voyelle : *qadmou* pour *qidmou*. L'invitation nous paraît être ironique, et simplement destinée à peindre la détresse des fugitifs.

Car voici ce que le Seigneur m'a dit :
Une année encore, comme l'année du journalier,
Et c'en est fait de la gloire de Qédar [4].
Ce qui restera de ses arcs, sera facile à compter,
Les vaillants fils de Qédar seront en petit nombre :
C'est l'Éternel, le dieu d'Israël, qui le dit !

XXIII.

[Oracle contre Tyr [1].]

(Chap. XXIII.)

« Lamentez-vous, vaisseaux de Ṭars'is' !
Elle est détruite ! plus de maisons, plus d'entrée ! »
La nouvelle leur en vient de Kittîm [2].

[4] Comme Qédar et Dedan ne sont pas identiques (Gen. XXV, 3 et 13. Jérém. XLIX, 7, 8 et 28), on peut admettre, avec la généralité des commentateurs, que le prophète prédit la ruine aux *deux* tribus également. Cependant nous préférerions supposer que ce morceau, dont l'occasion nous est absolument inconnue, s'adresse essentiellement aux Qédarites, comme le dit ici très-formellement, et presque en prose, la conclusion ; et que la description poétique qui précède, et qui décrit une caravane en fuite, est subordonnée à cette prédiction principale. La ruine des Qédarites, amenée par une invasion étrangère, enveloppe aussi les caravanes qui ne faisaient que traverser le pays. (Pour les années d'un journalier, voy. XVI, 14, ci-dessus p. 89.)

[1] Le prophète annonce la ruine de Tyr et la restauration ultérieure, mais tardive, de la ville, ainsi que sa conversion finale à Jéhova. On connaît deux siéges formidables de cette ville, avant celui qui amena sa destruction par Alexandre. C'est celui de Salmanassar, 722 av. J.-C., et celui de Neboucadréçar, en 585 et suiv. Ni l'un ni l'autre de ces siéges n'aboutit à la prise et à la ruine de la ville. Si cette pièce est d'Ésaïe, il s'agira du premier. Au fond, le texte ne contient rien qui nous obligerait de songer plutôt à un prophète plus récent, bien que le style ne rappelle pas beaucoup celui d'Ésaïe et qu'il n'ait surtout point la vigueur poétique de celui-ci. La mention des Chaldéens, v. 13, peut s'expliquer même de l'époque de Salmanassar, comme on verra plus bas. Un bon nombre de commentateurs préfèrent cependant songer au second siége, dont parle aussi Ézéchiel (chap. XXVII) ; mais dans ce cas, il faut nécessairement renoncer à soutenir l'authenticité du discours.

[2] Le discours commence par un tableau très-poétique. Des vaisseaux phéniciens reviennent de Ṭars'is' (d'Espagne) et apprennent en mer la catastrophe de Tyr, dont les maisons sont ruinées, dont le port leur est fermé. Kittîm est l'île de Chypre. On remarquera que le nom de Tyr n'est pas nommé.

Soyez muets de stupeur, habitants de la côte,
Que remplissaient les marchands navigateurs de Sidon[3] !
Sur les vastes ondes les grains du S'iḥor,
Les récoltes du Nil formaient son revenu[4] ;
Elle était le marché des nations.
Sois honteuse, Sidon !
La mer, la citadelle de la mer, s'écrie :
« Je n'ai point été mère, je n'ai point enfanté,
Je n'ai point nourri de fils,
Je n'ai point élevé de filles[5] ! »
Quand la nouvelle arrivera en Égypte,
A la nouvelle de Tyr on y tremblera[6].
Passez à Tars'îs'[7],
Lamentez-vous, habitants de la côte !
Est-ce là votre joyeuse cité,
Dont l'origine date des jours d'autrefois,
Et que ses pieds emportent vers un lointain exil ?

Qui a décrété ceci
Contre Tyr, la dispensatrice de couronnes[8],

[3] Tout le littoral de l'Asie, animé naguère et enrichi par le commerce phénicien, est dans la stupeur. Les marchands navigateurs ont disparu, le silence et la désolation ont remplacé ce mouvement fécondant. Sidon n'est pas ici le nom d'une ville, mais de la Phénicie entière.

[4] L'Égypte exportait surtout du blé, et les Phéniciens en faisaient une des principales branches de leur commerce international. Le S'iḥor (probablement fleuve noir) est un nom du Nil, Jér. II, 18, qui ne se rencontre pas ailleurs dans le livre d'Ésaïe. L'idée que Tyr était le marché des nations a fourni à Ézéchiel un de ses plus magnifiques tableaux (l. c.).

[5] La ville de Tyr avait été primitivement bâtie sur la côte de la terre ferme. Une nouvelle ville s'éleva plus tard sur une île à peu de distance du rivage. Celle-ci ne fut prise que par Alexandre, qui s'en approcha par une digue qui a subsisté et qui changea pour toujours l'île en presqu'île. C'est cette citadelle en pleine mer, qui déplore ici la perte de ses enfants.

[6] Ce puissant boulevard étant tombé, rien n'empêchera le vainqueur d'envahir l'Égypte. Cela se vit en effet du temps d'Alexandre, ce fut une menace du temps de Neboucadréçar (Jér. XLIII, 8 suiv.), et nous pourrions l'admettre comme un fait assez probable pour le successeur de Salmanassar et le temps d'Ésaïe, voyez chap. XIX et XX.

[7] La métropole étant ruinée, les Phéniciens n'ont plus qu'à se réfugier dans leurs colonies.

[8] Tyr ne peut être qualifiée ainsi qu'en vue de la fortune de ses grands commerçants, comme le prophète l'explique lui-même. Les colonies phéniciennes n'étaient pas des monarchies, et n'avaient pas de rois pour vassaux, comme par exemple les Anglais dans l'Inde.

Dont les marchands étaient des princes,
Et les trafiquants [9], les nobles de la terre ?
C'est Iaheweh Çebaôṭ qui l'a décrété,
Pour ternir l'éclat de toute cette splendeur,
Pour humilier tous ces nobles de la terre.
Parcours ton pays, pareille au Nil,
Fille de Ṭars'îs' !
Aucune ceinture ne te retient plus [10] !

Il a étendu sa main sur la mer,
Il a fait trembler les royaumes ;
L'Éternel a donné ordre, au sujet de Canaan [11],
De détruire ses forteresses.
Il a dit : Tu ne triompheras plus,
Vierge déshonorée, fille de Sidon !
Mets-toi en route, passe à Kittîm [12] :
Là encore tu ne trouveras pas le repos !
Voyez ! le pays des Chaldéens [13],
De ce peuple qui n'existait pas,

[9] En hébreu : les *Cananéens*, ce qui était le nom propre et indigène des Phéniciens ; ce nom devint synonyme de marchands, pour les Israélites agriculteurs et nomades, comme au moyen-âge on disait *Italien* pour marchand de denrées exotiques, ou comme aujourd'hui encore, dans certaines contrées, les confiseurs sont appelés *Suisses*.

[10] Les pays étrangers où Tyr avait établi sa domination, seront désormais libres. Tartessus, l'Espagne, est nommée à titre d'exemple. La ceinture est ici le symbole de la servitude. Le Nil, débordant et inondant le Delta de l'Égypte, est l'image de la liberté la plus entière.

[11] Le nom indigène de la Phénicie ne se rencontre pas ailleurs dans l'Ancien Testament, mais bien sur les médailles. Du reste, les Phéniciens n'étaient qu'une branche de la famille de peuples qui avaient donné le nom au pays conquis par les Israélites.

[12] Les Phéniciens de tout le littoral (nommés ici Sidoniens, d'après l'une de leurs villes principales), maltraités par les conquérants, cherchent à se sauver en passant à l'île de Chypre, mais ils y seront suivis par leurs ennemis ou bien aussi mal accueillis par leurs anciens sujets. Étant donnée la comparaison d'une population avec une femme, l'image s'explique d'elle-même.

[13] Ce passage est extrêmement difficile, et il se pourrait bien que le texte ne nous fût pas parvenu dans sa forme authentique. En le prenant tel qu'il est, voici à peu près le sens qu'on peut en tirer : Les *Chaldéens* étaient un peuple barbare et vivant de rapines, dont la patrie était la contrée montagneuse de la rive gauche du Tigre supérieur, entre l'Arménie et l'Assyrie proprement dite ; c'est de ce côté que la tradition sémitique plaçait aussi les origines des peuplades qui formèrent la famille de ce dernier nom (Gen. XI). Les descendants de ces anciens Chaldéens y sont restés jusqu'à nos jours ; ce sont les Cardouques de Xénophon, les Kourdes modernes. Mais

Ass'our l'a assigné à ces habitants de la steppe :
Ils érigent leurs tourelles,
Ils détruisent ses palais,
Ils en font un monceau de ruines.
Lamentez-vous, vaisseaux de Ṭars'is',
Elle est détruite, votre citadelle !

Et il arrivera en ce jour[14],
Que Tyr sera oubliée septante ans,
Durant les jours d'un roi[15] !
Et au bout de septante ans,
Il arrivera à Tyr
Selon la chanson de la courtisane :

«Prends la guitare,
Cours par la ville,
Courtisane oubliée !

il paraît que les conquérants assyriens en transplantèrent une partie dans les plaines de la Mésopotamie, où ils finirent par se rendre indépendants et par fonder l'empire chaldéen de Babylone, qui s'éleva vers la fin du 7e siècle av. J.-C., mit fin au royaume de Juda et fut renversé à son tour par Cyrus. On peut admettre que le prophète nomme ici les Chaldéens comme un peuple nouveau dans l'histoire, une milice des plus terribles dans l'armée des Assyriens, et employée comme telle au siége de Tyr. Les *tourelles* érigées peuvent être des machines de guerre ou de siége. L'obscurité provient en partie de ce que les termes de *pays* et de *peuple* alternent ici d'une manière assez capricieuse, surtout quand on s'en tient au texte hébreu ; l'auteur paraît avoir voulu dire simplement : voyez ces Chaldéens, peuple naguère inconnu, auquel les Assyriens viennent d'assigner un territoire, etc.

14 Ce qui suit est, à vrai dire, de la simple prose, et nous ne ferions pas de difficulté de séparer cette dernière partie du reste du discours, et de la regarder comme une addition plus récente faite par une main étrangère, s'il n'y avait un motif péremptoire pour écarter une pareille conjecture. Tyr n'a point été détruite, ni du temps d'Ésaie par les Assyriens, ni du temps d'Ézéchiel (chap. XXVII), si l'on préférait songer au siége de Néboucadréçar pour expliquer notre texte ; et surtout Tyr ne s'est point convertie à Jéhova. On ne peut donc pas dire que cette péroraison aurait été ajoutée par quelqu'un qui aurait voulu compléter l'ancienne prophétie d'après les données de l'histoire. On en reviendra donc nécessairement à l'idée que l'auteur (que nous supposons avoir été Ésaïe) a pu terminer ses prédictions sinistres par une perspective de restauration et de conversion, comme il l'a fait à l'égard de l'Égypte (chap. XIX).

15 Aucun roi de cette époque n'a régné 70 ans ; c'est donc ici un nombre rond, comme l'emploie aussi Jérémie XXV, 11 ; XXIX, 10, pour désigner un délai très-long, et l'idée qu'un roi règnerait aussi longtemps, représente cette autre, que la puissance qui allait ruiner Tyr subsisterait tout ce temps pour empêcher tout essai de restauration.

Joue toujours,
Chante beaucoup,
De toi qu'on se souvienne[16] ! »

Et au bout de septante ans,
L'Éternel regardera Tyr,
Et elle recommencera son métier[17],
En se livrant au commerce avec tous les royaumes de la terre,
Sur la surface du monde entier.
Mais ses profits et son salaire
Seront consacrés à l'Éternel;
On n'amassera point, on ne mettra pas en réserve;
Ses profits reviendront aux serviteurs de l'Éternel[18],
Pour qu'ils mangent et se rassasient,
Et se revêtent d'habits somptueux.

[16] Ces six lignes sont évidemment une citation empruntée par le prophète à une chanson de son temps, qu'il pouvait avoir entendue dans la rue. C'est une satyre à l'adresse d'une courtisane passée de mode, et ironiquement invitée à se rappeler au souvenir du public. On va voir comment cette citation est appliquée à la ville de Tyr.

[17] L'auteur joue sur le double sens de plusieurs expressions dont nous avons tâché de reproduire l'équivoque. Il veut dire qu'au bout de 70 ans, Tyr sera restaurée, et que son commerce avec le monde entier refleurira. Jéhova lui fera cette grâce et elle s'en montrera reconnaissante envers lui. Cependant comme, au point de vue théocratique exclusif, le commerce international est une espèce de manifestation dans le sens du polythéisme, de manière que les prophètes représentent les grandes villes commerçantes comme des prostituées (Nah. III, 4. Apoc. XVII), d'après une allégorie bien connue, nous voyons ici aussi que Tyr est nommée une courtisane, qui s'engage dans des intrigues immorales avec tout le monde, et qui arrive ainsi à *gagner de nouveau son salaire* (trad. littérale). On voit d'après cela, que la chanson alléguée était bien peu appropriée à la situation que l'auteur avait en vue. Une vieille courtisane, une fois oubliée, n'a guère de chances, tandis que Tyr doit redevenir florissante.

[18] L'auteur veut sans doute parler des prêtres de Jérusalem qui seront enrichis par les offrandes nombreuses de ces pèlerins nouveaux et fortunés.

XXIV.

[Oracle sur l'Égypte[1].]

(Chap. XIX.)

Voyez, l'Éternel monté sur un nuage léger
S'avance contre l'Égypte[2],
Et les idoles de l'Égypte tremblent devant lui
Et le cœur de l'Égypte vient à faillir.
« J'armerai Égyptien contre Égyptien,
Pour qu'ils se battent l'un contre l'autre,
Homme contre homme, ville contre ville,
Royaume contre royaume[3].

L'Égypte perd la tête[4] ;
Je confondrai sa sagesse :
Ils iront consulter les idoles et les sorciers,
Les revenants et les devins.

[1] On a trouvé quelque difficulté à préciser les faits historiques auxquels ce morceau fait allusion. Comme il y est évidemment question d'une guerre civile, on a songé de préférence à ce que les anciens (par ex. Hérodote II, 141 suiv.) racontent de l'état de l'Égypte avant l'avénement de Psammétique. Mais cela nous conduirait bien au-delà de l'époque d'Ésaïe. Or, rien ne nous oblige de regarder ce discours comme postérieur à ce prophète, à l'exception d'une seule phrase dont il sera question plus bas. Nous connaissons trop peu l'histoire d'Égypte pour conclure, de notre ignorance des détails, à l'impossibilité d'admettre l'application du texte à des faits contemporains. D'un autre côté, nous savons qu'un roi d'Assyrie, Sargon, prédécesseur de Sanḥérîb, et postérieur à Salmanassar, par conséquent régnant entre 722-705, a menacé l'Égypte d'une invasion (chap. XX); ce fait paraît pleinement suffire à l'explication historique de notre texte. Cependant nous devons ajouter que des savants modernes préfèrent songer à une époque où l'Égypte était envahie par un conquérant éthiopien, ce qui eut également lieu du temps d'Ésaïe.

[2] Les nuages sont le char de Jéhova. (Ps. XVIII, 10 ; CIV 3, etc.) Les idoles, c'est-à-dire les dieux égytiens, sont ici considérés comme des êtres réels, mais, comme il va sans dire, seulement par suite d'une prosopopée poétique.

[3] Une guerre civile pouvait facilement éclater en Égypte à une époque où différentes dynasties y régnaient simultanément. Elle est représentée ici comme un premier effet des desseins hostiles de Jéhova. Au lieu de s'unir contre l'attaque du dehors, les Égyptiens s'affaiblissent et se ruinent eux-mêmes par leurs querelles intestines. Comp. És. XX, 3; XXX, 4; XXXVII, 9.

[4] Litt. : son esprit est *versé* au dedans d'elle, comme on verse de l'eau de manière à *vider* le vase. Cela revient à dire : l'Égypte sera vide d'esprit ; ne saura plus prendre les mesures convenables pour sa défense. — Pour les revenants, etc., voy. VIII, 19.

Et je livrerai l'Égypte à un maître dur,
Un roi cruel règnera sur eux[5], »
Dit le Seigneur, Iaheweh Çebaôt.

Les eaux du grand fleuve tarissent,
Le Nil se dessèche et manque d'eau,
Les canaux exhalent une odeur infecte,
Les rivières de l'Égypte baissent et se dessèchent,
Les joncs et les roseaux languissent.
Les prairies du Nil, sur les bords du fleuve,
Tout ce que le Nil fécondait,
Se flétrit, tombe en poussière et disparaît[6],
Les pêcheurs gémissent,
Ceux qui jetaient l'hameçon dans le Nil, sont en deuil,
Ceux qui tendaient le filet sur l'eau, sont au désespoir.
C'en est fait de ceux qui travaillent le lin peigné,
De ceux qui tissent le blanc coton[7].

Et les colonnes du pays sont abattues,
Et ses journaliers dans la tristesse[8].
Les chefs de Ço'an ne sont que des sots,

[5] L'auteur ne nomme pas ce roi. Cependant quelle que soit la situation politique à laquelle les combinaisons exégétiques peuvent nous permettre de songer, il n'y aura que les puissances de la haute Asie qui pouvaient ainsi menacer les pays du Nil. Du temps d'Ésaïe, les Israélites n'avaient aucune prétention de faire des conquêtes de ce côté-là. Alors, comme après, les Assyriens et leurs successeurs, Chaldéens et Perses, étaient seuls en mesure de méditer de pareilles expéditions.

[6] La catastrophe politique est accompagnée d'une calamité physique plus terrible encore. On connaît le rôle que le Nil joue dans l'économie rurale de l'Égypte; un manque d'eau extraordinaire, peint ici avec des couleurs excessives, est la ruine du pays. On comprend qu'il s'agit là d'un tableau poétique et idéal, le Nil ne pouvant jamais être à sec. Tout au plus cela pouvait être le cas des petits canaux qui répartissaient les eaux dans les campagnes.

[7] Enfin l'industrie, pour laquelle l'Égypte était surtout renommée dans l'antiquité et qui faisait une partie de sa richesse, sera anéantie aussi, principalement à la suite du manque d'eau ; car ce ne seront pas seulement les poissons qui viendront à manquer (ce qui tient de l'hyperbole), mais surtout les matières premières de la fabrication des étoffes, dont la production dépend de la crue des eaux. Le *coton* n'est pas dans la lettre du texte, mais il y est question de quelque chose de *blanc*. Or, la toile de lin ne se tisse pas à blanc, mais elle est blanchie seulement après le tissage, et le coton d'Égypte est connu dans toute la littérature ancienne.

[8] Toutes les classes du peuple souffrent de même. Les colonnes sont les grands, et le terme *être abattu*, sert à deux fins, à l'image et à la réalité. Les journaliers (*fellahs*), sont ceux qui travaillent le sol pour le compte des grands propriétaires, comme c'est le cas encore aujourd'hui. Personne ne sait plus que faire ou que conseiller.

Des plus sages conseillers de Pharaon
Le conseil est devenu stupide.
Comment pouvez-vous dire à Pharaon :
Je suis le fils des sages,
Le fils des anciens rois[9] ?
Où sont-ils donc, tes sages ?
Qu'ils te l'annoncent donc,
Qu'ils reconnaissent eux-mêmes,
Ce que l'Éternel a décrété contre l'Égypte !
Ils sont devenus fous, les princes de Ço'an,
Ils ont l'esprit troublé, les princes de Memphis,
L'Égypte est fourvoyée par les chefs de ses tribus[10].
L'Éternel verse dans leur cœur un esprit de vertige,
Et ils fourvoient l'Égypte dans tout ce qu'elle fait,
Comme un homme ivre qui patauge dans ce qu'il a vomi[11].
Et rien ne réussira à l'Égypte,
De tout ce que feront la tête ou la queue,
Le palmier ou le roseau[12].

En ce jour, l'Égypte sera comme des femmes,
Elle tremblera, elle s'effraiera
De la main soulevée de l'Éternel,
Qu'il va agiter contre elle.

[9] Ço'an (Tanis) était le siége d'une dynastie égyptienne (XXX, 4) établie dans la Basse-Égypte sur le Nil oriental. Pour comprendre le texte, il faut se rappeler que les Égyptiens étaient divisés en castes. Les prêtres et les guerriers l'étaient par leur naissance même, et c'est de leurs rangs que sortaient les rois et tous ceux qui avaient part au gouvernement.

[10] Les chefs des tribus (expression empruntée à l'état social d'Israël, comme plus haut le desséchement du Nil est copié sur les phénomènes naturels de Canaan), sont précisément les princes de Tanis et de Memphis, les différents rois qui se partagent le pays et qui s'entre-déchirent au moment décisif de la lutte à soutenir contre l'étranger. (*Chefs*, litt. : *pierres angulaires*.)

[11] Cette absence complète de prudence et de bon sens dans les dispositions prises par les gouvernements, est inexplicable ; c'est donc Dieu lui-même qui en est la cause (*quem perdere vult, prius dementat*). C'est aussi une espèce d'inspiration, mais dans un sens ironique. L'état des choses n'est pas seulement désespéré, il est dégoûtant. Il n'y a qu'un homme privé de raison qui puisse choisir son chemin de manière à marcher dans les ordures (il *verse*, litt. : il *mélange*, figure empruntée à l'usage de mettre de l'eau dans le vin).

[12] Comp. chap. IX, 13.

Et le pays de Juda sera la terreur de l'Égypte [13].
Partout où il sera nommé, on tremblera,
A cause de l'arrêt de Iaheweh Çebaôṭ
Qu'il a prononcé contre elle.

[*En ce jour-là, il y aura cinq villes dans le pays d'Égypte qui parleront la langue de Canaan et qui jureront par le nom de l'Éternel. L'une d'elles s'appellera ville du Soleil* [14].]

En ce jour, l'Éternel aura un autel
Au milieu du pays d'Égypte,
Et il y aura une colonne sur la frontière pour l'Éternel [15].
Ce sera un signe et un témoignage
Pour Iaheweh Çebaôṭ dans le pays d'Égypte,

[13] On ne voit pas bien comment Juda peut être la terreur de l'Égypte, surtout au point de vue politique. Le contexte semble favoriser l'idée qu'il s'agit plutôt du point de vue religieux, de manière que le nom du pays serait destiné à rappeler celui de son Dieu.

[14] Cette phrase nous paraît être décidément étrangère au texte primitif et authentique d'Ésaïe. D'abord elle ne cadre pas avec ce qui suit, où il est question d'une conversion de toute l'Égypte ; ici cette conversion se restreindrait à cinq villes, si l'on veut prendre le mot : *jurer* par l'Éternel, dans le sens de : le reconnaître comme Dieu. Ensuite ce serait une singulière prédiction de dire que les Égyptiens parleraient l'hébreu ; et si l'on voulait songer à des colonies de Juifs établies en Égypte, nous ferions remarquer que c'était là une chose tout à fait antipathique à l'esprit des anciens prophètes (Deut. XVII, 16. Jér. XLIV, etc.). Mais c'est surtout la prédiction spéciale relative au nom d'une ville qui doit nous engager à chercher l'explication ailleurs. Il est vrai que ce nom est douteux : en hébreu, il y a dans le texte actuel *ville de destruction*, ce qui serait un véritable contre-sens ; les Septante ont lu *Haḥéres*, ville du *Soleil*, Héliopolis ; d'autres ont proposé de traduire, d'après l'arabe, ville du *lion*, en rappelant qu'au second siècle av. J.-C. il y avait un temple juif à Léontopolis. Sans adopter cette dernière conjecture, on peut croire qu'un lecteur plus récent a pu trouver l'accomplissement de la prophétie qu'on va lire dans l'existence de synagogues florissantes dans plusieurs grandes villes d'Égypte. Mais il ne faudra pas descendre pour cela beaucoup au-delà de l'époque des premiers Ptolémées, parce que les Juifs d'Égypte eurent bientôt oublié l'hébreu.

[15] Comme d'autres oracles d'Ésaïe, celui-ci se termine par une perspective théocratique idéale. L'Égypte se convertira à Jéhova ; il aura son autel au *milieu* du pays, et une colonne (un obélisque, à la façon usitée dans cette contrée) sur la *frontière*, cela veut dire qu'il sera adoré partout. Ces monuments seront pour Dieu un *témoignage* qu'il a là des sujets à protéger. Si aujourd'hui il envoie contre l'Égypte un *maître dur* (v. 4), alors il brisera ce joug. Le sauveur promis sera un héros théocratique, comme ceux que nommait l'histoire d'Israël. (L'idée que Jéhova aura des autels ailleurs qu'à Jérusalem, montre que cette partie du texte n'appartient pas à une époque plus récente.)

Quand ils imploreront l'Éternel contre leurs oppresseurs,
Pour qu'il leur envoie un sauveur,
Un vengeur qui les délivre.
Et l'Éternel se fera connaître à l'Égypte,
Et les Égyptiens le reconnaîtront en ce jour,
Ils lui feront sacrifices et offrandes,
Lui adresseront des vœux et les accompliront.
Et l'Éternel frappera les Égyptiens,
En frappant, mais en guérissant aussi :
Ils reviendront à l'Éternel,
Qui se laissera fléchir par eux et les guérira [16].

En ce jour, il y aura un chemin frayé
D'Égypte en Assyrie [17] :
L'Assyrien ira en Égypte, l'Égyptien en Assyrie,
L'Égyptien et l'Assyrien adoreront ensemble.
En ce jour, Israël sera de tiers
Avec l'Égyptien et l'Assyrien :
Il y aura une bénédiction sur la terre
Dont Iaheweh Çebaôṭ la bénira, en disant :
Béni soit mon peuple d'Égypte,
L'Assyrien, œuvre de mes mains,
Et Israël ma propriété !

[16] Cette dernière phrase est traduite ici de manière à exprimer le résumé de tout ce qui précède. Jéhova *va* frapper l'Égypte (v. 1-17), mais de manière que la plaie soit guérie plus tard (qu'elle ne soit pas mortelle) par suite de la conversion (v. 19-25). Mais on pourrait aussi y voir cette idée : *A l'avenir*, quand Jéhovah frappera (de nouveau) l'Égypte, ce seront des châtiments passagers, suivis (comme chez les Israélites) de repentir et de pardon.

[17] L'horizon du prophète s'élargit encore. L'autre grande puissance se convertira aussi ; elle aussi adorera le Dieu de Juda, et tous les trois peuples vivront dans des relations pacifiques et Jéhova les regardera tous comme siens au même titre. On remarquera que d'après ce passage l'Assyrie existe encore et que le prophète ne prévoit pas sa ruine. C'est là un argument de plus à faire valoir en faveur de l'antiquité de ce morceau.

APPENDICE HISTORIQUE[1].

(Chap. XXXVI - XXXIX.)

Il arriva, la quatorzième année du roi Ḥizqiyahou, que Sanḥérib, le roi d'Assyrie, marcha contre toutes les villes fortes de Juda et les prit[2]. Et le roi d'Assyrie envoya le grand échanson[3] de Lakîs' à Jérusalem, vers le roi Ḥizqiyahou, avec de grandes forces, et il prit position près de l'aqueduc du réservoir supérieur, sur le chemin de la blanchisserie[4]. Alors Ëlyaqîm, fils de Ḥilqiyahou, le préfet du palais, et S'ebnâ, le secrétaire[5], et Ioaḥ, fils d'Asaf, le chancelier,

[1] Pour l'intelligence du rapport de ce morceau avec le corps du livre, nous renvoyons nos lecteurs à l'introduction générale. Nous rappelons seulement que le même récit se retrouve encore 2 Rois XVIII-XX avec des variantes assez intéressantes. Nous ne nous proposons pas de nous arrêter ici à ces variantes, que nous examinons de plus près dans le commentaire sur les livres des Rois. La plus grande partie de cette relation se rapporte à l'expédition de Sanḥérib (704 av. J.-C.), dont s'occupent aussi les discours d'Ésaïe, chap. XXIX-XXXIII.

[2] L'expédition de Sanḥérîb était proprement dirigée contre l'Égypte (Hérodote II, 141). Mais le roi de Juda lui ayant naguère refusé le tribut qu'on payait depuis plus de 20 ans, et lui-même ayant besoin de s'assurer les communications avec la haute Asie, il voulut en passant soumettre la Palestine, d'autant plus que les Judéens avaient négocié une alliance avec l'Égypte (És. XXX).

[3] Les historiens hébreux paraissent avoir pris ce titre pour un nom propre, comme Pharaon et d'autres.

[4] Lakîs' est une ville de Juda, à l'ouest de Jérusalem, vers la plaine. Pour les autres localités, voy. VII, 3. On voit par la suite du récit que l'Assyrien s'avança jusque sous les murs de Jérusalem.

[5] Voy. sur ces personnages, chap. XXII, 15. Pour la nature des diverses fonctions ministérielles, voyez le commentaire sur 2 Sam. VIII, 10. 1 Rois IV, 2, etc.

s'étant rendus auprès de lui, le grand échanson leur dit : Allez dire à Ḥizqiyahou : voici ce que lui fait dire le grand roi, le roi d'Assyrie : Quelle est ta confiance présomptueuse ? Je te dis, ce ne sont que des paroles vaines, que tes projets et tes moyens de guerre. Or donc, sur qui t'appuies-tu, pour t'être révolté contre moi[6] ? Vois-tu, tu as compté sur l'appui de l'Égypte, de ce roseau cassé, qui perce et blesse la main de celui qui s'y appuie : voilà ce qu'est Pharaon, le roi d'Égypte, pour tous ceux qui se fient à lui. Et quant à ce que tu me dis : c'est en Iaheweh notre Dieu que nous mettons notre confiance — n'est-ce pas lui dont Ḥizqiyahou a aboli les hauts-lieux et les autels, en disant à Juda et à Jérusalem : c'est devant cet autel-ci que vous vous prosternerez[7] ? Hé, va donc te mesurer avec mon maître, le roi d'Assyrie : je veux te donner deux mille chevaux, si tu peux trouver des cavaliers pour les monter ! Comment ferais-tu tourner le dos à un seul lieutenant, d'entre les moindres officiers de mon maître ? Tu as donc mis ta confiance dans l'Égypte, à cause de ses chars et de ses cavaliers ! Et maintenant, est-ce donc malgré Iaheweh que j'ai envahi ce pays pour le dévaster ? C'est Iaheweh qui m'a dit : Envahis ce pays et dévaste-le[8] ! Alors Elyaqîm, S'ebnâ et Iôaḥ dirent au grand échanson : Parle à tes serviteurs en araméen[9], car nous le comprenons ; et ne nous parle pas en langue judaïque, de manière que le peuple qui est sur la muraille l'entende. Mais le grand échanson répondit : Est-ce à ton maître ou à toi que mon maître m'a envoyé parler de la sorte ? N'est-ce pas plutôt à ces gens qui sont accroupis sur cette muraille

[6] Ḥizqiyah avait envoyé des députés à Sanḥérib pour conjurer l'orage (2 Rois XVIII, 14). Ces députés s'étaient bien gardés de souffler mot des relations diplomatiques entre leur roi et le Pharaon. Mais Sanḥérib les avait devinées ou apprises de manière ou d'autre.

[7] Allusion aux réformes du roi (2 Rois XVIII, 4), que Sanḥérib comprend mal, ou feint de mal comprendre, comme si les lieux de culte abolis avaient été consacrés à Jéhova. Ou bien serait-ce que l'auteur lui-même aurait attribué à Ḥizqiyah la centralisation absolue du culte du dieu national ?

[8] Chaque dieu gouvernant son pays, un conquérant étranger qui réussit, a donc le dieu du pays conquis pour lui. On a aussi voulu expliquer cette phrase comme une allusion à des prophéties dont les Assyriens auraient eu connaissance, comp. XXXVII, 26.

[9] L'araméen, ou dialecte de Babylone, n'était pas la langue propre des Assyriens, mais c'était un idiôme à la fois voisin de celui des Assyriens et de celui des Israélites ; le peuple ne parlait et ne comprenait que le dialecte du pays. Ce dernier est appelé ici judaïque (et non hébreu ou cananéen, És. XIX, 18), ce qui fait voir que l'auteur a écrit à une époque où l'ancienne tribu de Juda donnait déjà son nom à la nation israélite entière.

pour manger leurs excréments et boire leur urine avec vous [10]? Et le grand échanson s'avança et, criant à haute voix, il dit en langue judaïque : Écoutez les paroles du grand roi, du roi d'Assyrie! Voici ce que dit le roi : Ne vous laissez pas tromper par Ḥizqiyahou, car il ne peut vous sauver. Et ne vous laissez pas engager par lui à mettre votre confiance en Iaheweh, en disant : Iaheweh ne manquera pas de nous sauver; cette ville ne sera pas livrée aux mains du roi d'Assyrie! N'écoutez pas Ḥizqiyahou, car voici ce que dit le roi d'Assyrie : Faites la paix avec moi et rendez-vous, et chacun de vous mangera de sa vigne et de son figuier, et vous boirez chacun l'eau de sa citerne [11], jusqu'à ce que je vienne vous emmener dans un pays semblable au vôtre, un pays à blé et à vin, un pays fertile et cultivé [12]. Mais que Ḥizqiyahou ne vous séduise pas en disant : Iaheweh nous sauvera! Les dieux des autres peuples ont-ils donc sauvé chacun son pays des mains du roi d'Assyrie? Où sont les dieux de Ḥamaṭ et d'Arpad? où sont les dieux de Sefarwaïm [13]? Et ont-ils donc sauvé S'omerôn de ma main? Lequel d'entre tous les dieux de ces pays a donc sauvé son pays de ma main, pour que Iaheweh dût sauver Jérusalem de ma main? Et ils se turent et ne lui répondirent mot; [14] car c'était l'ordre du roi qui disait : Ne lui répondez pas.

Cependant Elyaqîm, fils de Ḥilqiyahou, le préfet du palais, et S'ebnâ, le secrétaire, et Ioaḥ, fils d'Asaf, le chancelier, se rendirent chez Ḥizqiyahou, les habits déchirés, et lui rapportèrent les paroles du grand échanson. Et lorsque le roi Ḥizqiyahou les eut entendues, il déchira ses habits, revêtit le cilice, et se rendit à la maison de

[10] L'échanson veut effrayer ceux de Jérusalem. Comme les villes fortes étaient difficiles à prendre, on les réduisait par la famine. Si ces gens ne se rendent pas, dit-il en ricanant, c'est donc pour arriver aux plus affreuses extrémités? Les rabbins ont trouvé les expressions trop fortes et trop crûes (comp. 1 Sam. V, 9) et les ont remplacées en note par celles d'*ordures* et d'*eau des jambes*.

[11] Vous resterez tranquilles chez vous, en possession de vos champs et de vos maisons, jusqu'à ce que je revienne d'Égypte.

[12] Litt. : *à pain et à plantations*. Il veut leur donner une nouvelle patrie par mesure de sûreté politique, d'après ce que ses prédécesseurs avaient déjà fait à l'égard d'autres parties de la population de Canaan; et il leur représente ce changement sous des couleurs séduisantes.

[13] Pour Ḥamaṭ et Arpad, voyez chap. X, 9. Sefarwaïm, le Sippara des Grecs, était situé sur l'Euphrate.

[14] Comme le discours de l'Assyrien était adressé au peuple qui l'écoutait du haut des murs, c'est le peuple qu'on doit considérer comme le sujet de cette phrase (2 Rois XVIII, 36). Il serait même assez singulier de supposer que le roi eût donné ordre à ses députés de ne pas répondre au général ennemi.

l'Éternel. Et il envoya Elyaqîm, le préfet du palais, et S'ebnâ, le secrétaire, et les chefs des prêtres, revêtus de cilices, vers le prophète Ésaïe, fils d'Amoç. Et ils lui dirent[15] : Voici ce que dit Ḥizqiyahou : Ce jour est un jour d'angoisse, de châtiment et d'humiliation ; l'enfant est arrivé à terme et la force manque pour le faire naître[16]. Peut-être l'Éternel, ton Dieu[17], aura-t-il égard aux paroles du grand échanson que le roi d'Assyrie, son maître, a envoyé pour insulter au dieu vivant, et les châtiera-t-il pour les paroles que l'Éternel, ton Dieu, a entendues : adresse-lui donc une prière en faveur de ce reste qui subsiste encore. Lorsque les ministres du roi Ḥizqiyahou furent venus chez Ésaïe, celui-ci leur dit : Voici ce que vous direz à votre maître : Ainsi dit l'Éternel : N'aie pas peur des paroles que tu as entendues, et par lesquelles les valets du roi d'Assyrie m'ont outragé. Je veux l'inspirer en sorte que, en apprenant une certaine nouvelle, il retourne dans son pays, et je le ferai mourir par l'épée dans son pays[18].

Cependant le grand échanson s'en retourna et trouva le roi d'Assyrie assiégeant Libnah ; car il avait appris qu'il avait levé son camp devant Lakis'[19]. Or, il eut des nouvelles au sujet de Ṭirhaqah[20],

15 Il faudrait plutôt mettre : Ils devaient lui dire ; car ce ne sont encore que les paroles dictées par le roi à ses messagers, qu'ils ont dû répéter à leur tour. Voy. v. 5.

16 Cela doit avoir été une locution proverbiale pour dire : c'est le moment d'une crise terrible et décisive. Car le péril de l'enfant et de la mère est extrême si au dernier moment les forces manquent à celle-ci pour achever l'œuvre de la nature. (On a tort de traduire : *les enfants*, au pluriel, ce qui est autant contre la grammaire que contre la nature. Le prétendu pluriel exprime la notion générale, en opposition avec le cas concret. Pour *terme*, le texte met un mot plus significatif.)

17 Le prophète est dans un rapport plus intime avec Dieu que les autres membres de la communauté. Le roi a en vue le discours du chap. XXXVI, 15-20. C'était là une provocation insolente que Jéhova ne peut guère laisser impunie, et c'est là-dessus qu'il fonde son espoir.

18 Ce message contient deux prédictions très-spéciales et très-positives : d'abord Sanḥérîb renoncera à son projet d'invasion en Égypte à la réception d'une certaine nouvelle. Cette nouvelle c'est, d'après la suite du récit, celle de l'approche du roi d'Éthiopie Ṭirhaqah ; en second lieu, Sanḥérîb sera assassiné dans sa patrie. Il le fut en effet, mais longtemps après, v. 38. On remarquera que ces deux prédictions sont comprises dans les traditions recueillies par l'auteur de l'appendice. Les discours authentiques d'Ésaïe se renferment dans les généralités. XXX, 33 ; XXXVII, 29, 34. Une autre tradition attribue la retraite de Sanḥérîb à la peste par laquelle son armée fut décimée, v. 36. — *Je veux l'inspirer*, le décider à partir, litt. : lui envoyer un esprit.

19 La situation de Libnah est tout aussi incertaine que le sort de Lakis'. Cependant, il est assez naturel de supposer que cette dernière ville étant prise, les Assyriens s'avancèrent vers le sud, Jérusalem restant sur leurs derrières.

20 Ce conquérant, connu aussi des classiques sous le nom de Tearcos ou Taracos, s'était emparé de l'Égypte et méditait en ce moment une invasion en Asie.

le roi d'Éthiopie, qui disaient : Il s'est mis en campagne pour t'attaquer ; et quand il eut appris cela, il envoya des messagers à Ḥizqiyahou, en disant : Voici ce que vous direz à Ḥizqiyahou, le roi de Juda : Ne te laisse pas tromper par ton dieu, dans lequel tu mets ton espoir en disant : Jérusalem ne sera pas livrée aux mains du roi d'Assyrie. Tu as bien entendu ce que les rois d'Assyrie ont fait à tous les pays, de manière à les ruiner, et toi tu serais sauvé ? Les dieux des nations que mes pères ont exterminées, les ont-ils sauvées ? Gôzan[21], et Ḥaran, et Réçef, et ceux de 'Éden en Ṭelaṣṣar ? Où est le roi de Ḥamaṭ, et le roi d'Arpad, et le roi de la ville de Sefarwaïm, de Héna' et de 'Iwwah ?

Ḥizqiyahou prit la lettre de la main des messagers, et l'ayant lue, il monta à la maison de l'Éternel et la déploya devant l'Éternel. Puis il adressa à l'Éternel cette prière : Iaheweh Çebaoṭ, dieu d'Israël, toi qui siéges entre les Keroubs[22] ; toi seul es dieu sur tous les royaumes de la terre ; toi tu as fait le ciel et la terre : incline, ô Éternel, ton oreille et écoute ! Ouvre, ô Éternel, ton œil et regarde ! Écoute toutes les paroles de Sanḥérib, qu'il a envoyées ici pour insulter au dieu vivant[23]. Sans doute, ô Éternel, les rois d'Assyrie ont ruiné tous les pays et leur propre pays[24], en jetant au feu leurs dieux (car ce n'étaient pas des dieux, mais seulement l'ouvrage de la main des hommes, du bois et de la pierre), et ils les ont détruits. Et maintenant, Éternel notre dieu, sauve-nous de sa main, pour que tous les royaumes de la terre reconnaissent que toi seul tu es l'Éternel !

[21] Les noms qui suivent, et dont quelques-uns ne peuvent plus être identifiés avec des localités actuellement connues, doivent probablement être cherchés pour la plupart en Mésopotamie (comp. X, 9 ; XXXVI, 19). Le plus connu est celui de Ḥaran, le Carrhæ des Romains, fameux par la défaite de Crassus.

[22] Le Keroub, ou les Keroubs n'ont probablement pas la même signification dans tous les passages où il en est fait mention. Plusieurs fois ils désignent le char de Dieu, c'est-à-dire les nuages de la tempête dans laquelle il descend sur la terre (Ps. XVIII, 11), d'autres fois ils représentent symboliquement les principaux attributs de la divinité (Ez. I et X). Des figures de Keroubs, de forme aujourd'hui inconnue, étaient sculptées dans le temple de Salomon et sur l'arche. De là, la désignation de Jéhova, qui se trouve dans notre texte. Nous y reviendrons ailleurs.

[23] Tout cela est dit en vue de la lettre du roi d'Assyrie, déployée *sous les yeux* de Jéhova et peut-être lue à haute voix par le roi.

[24] Cette dernière assertion est assez singulière ici. L'autre texte (2 Rois XIX, 17) a une leçon plus facile : *toutes les nations et leur pays*. D'après la leçon de notre texte, la dernière phrase (ils *les* ont détruits), pourrait être rapportée aux *pays*.

Alors Esaïe, le fils d'Amoç, envoya vers Ḥizqiyahou pour lui dire: Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Quant à la prière que tu m'as adressée au sujet de Sanḥérib, le roi d'Assyrie, ceci est la parole que l'Éternel prononce à son égard[25] :

Elle te honnit, elle te raille,
La vierge, fille de Sion ;
Elle hoche la tête après toi,
La fille de Jérusalem[26].
Qui as-tu insulté et outragé ?
Contre qui as-tu élevé ta voix ?
C'est contre le ciel que tu as levé tes yeux,
Contre le Saint d'Israël !
Par la bouche de tes esclaves
Tu as insulté le Seigneur et dit :
Avec ma nombreuse cavalerie
Je gravis les hautes montagnes[27],
Les recoins du Liban ;
J'abats sa haute futaie de cèdres,
Ses cyprès de choix,
J'atteins son sommet le plus élevé,
Ses touffes les plus belles.
Moi, quand je creuse,
Je trouve à boire de l'eau ;
Je mets à sec, sous les pas de mes pieds,
Tous les Nils de l'Égypte !

25 Le morceau poétique qui va suivre est une composition authentique du prophète. En aucune façon elle n'est l'œuvre du rédacteur de l'appendice. Elle porte des traces évidentes du style bien connu d'Ésaïe et loin de préciser les événements historiques, comme l'auteur de l'appendice a pu le faire, puisqu'il vivait longtemps après, elle se tient dans les généralités de la perspective idéale, comme c'est l'usage des prophètes.

26 La population de Jérusalem, personnifiée comme d'habitude, est représentée dans le moment où elle voit partir l'armée ennemie sans avoir pu prendre la ville. Les fanfaronnades des chefs assyriens sont un sujet de risée. L'effet poétique de cet exorde est d'autant plus grand, que le discours est une réponse à une prière inspirée par le désespoir.

27 Il va sans dire que toute cette tirade doit être prise dans le sens figuré. Dans la réalité, Sanḥérib n'avait nullement besoin de franchir le Liban pour arriver en Palestine, ni de s'amuser à y couper des arbres. Il veut dire : il n'y a pas d'obstacle qui me retienne, il n'y a pas de grandeur que je ne renverse. Le désert ne m'arrête pas par son aridité, les fleuves ne m'arrêtent pas avec leurs flots. Comp. chap. X, 13 ss.

Écoute [28] ! De loin j'avais arrangé cela,
Depuis un long temps je l'avais préparé ;
Maintenant je l'ai fait arriver [29] :
Tu devais détruire les villes fortes,
Les réduire en monceaux de ruines ;
Et leurs habitants, aux mains débiles,
Ont été frappés de terreur et de honte,
Pareils à l'herbe des champs,
A la verdure printanière,
Aux brins qui poussent sur les toits,
Au blé, non encore monté en tige [30].
Que tu t'arrêtes, que tu marches, que tu arrives [31],
Je le sais,
Ainsi que ton insolence à mon égard.
Pour ton insolence à mon égard,
Pour ton arrogance, qui est venue à mes oreilles,
Je mettrai mon anneau dans ton nez,
Et mon frein dans ta bouche,
Et je te ramènerai par le chemin
Par lequel tu es venu [32] !

Et ceci te servira de signe [33] : Cette année-ci on mangera ce qui vient de soi-même ; la seconde année, ce qui vient sans qu'on sème ; la troisième année vous sèmerez et récolterez, vous planterez vos

[28] On traduit généralement : *N'as-tu pas entendu?* Mais Sanḥérîb n'a rien entendu de pareil, les prophètes ne s'étant pas adressés à lui. La question négative sert aux Hébreux à affirmer d'une manière plus énergique.

[29] L'Assyrien a tort de se prévaloir de ses victoires. Il ne les aurait pas remportées, si Jéhova ne l'avait voulu (comp. chap. X, 5, 15). Il devait servir d'instrument pour châtier Israël ; ce châtiment accompli, sa mission est finie ; malheur à lui s'il veut aller au-delà.

[30] Images fréquemment employées pour peindre ce qu'il y a de plus passager.

[31] Tu ne fais pas un mouvement sans que je le sache (et l'autorise), comp. Ps. CXXXIX, 2, 3.

[32] Je te traiterai comme une bête féroce que l'on veut dompter. Dans tout cela, il n'est question ni de peste, ni d'assassinat, ni de Ṭirhaqah.

[33] Nous avons de la peine à nous convaincre que le reste du discours, tel qu'il est rédigé ici, soit une partie intégrante du morceau poétique qui précède. C'est une amplification due à la plume du rédacteur de l'appendice, qui a aussi écrit les v. 6, 7, 21. D'autres commentateurs rattachent encore les v. 30-32 au poëme prophétique. — Le *signe* (chap. VII, 10), est l'événement précurseur, à l'arrivée duquel on reconnaît la certitude d'une prédiction ultérieure. Les paroles sont adressées au roi de Jérusalem.

vignes et vous en mangerez le fruit[34]. Et ce qui aura été sauvé de la maison de Juda, ce qui en restera, poussera des racines par le bas, et portera des fruits par le haut : car de Jérusalem il proviendra un reste, et une race sauvée de la montagne de Sion[35]. Voilà ce que fera la jalousie de l'Éternel[36]. C'est pourquoi l'Éternel dit à l'égard du roi d'Assyrie : Il n'entrera pas dans cette ville; il n'y lancera pas de flèche, il ne lui présentera pas de bouclier, il n'élèvera pas de rempart contre elle[37]. Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu, et il n'entrera point dans cette ville : c'est l'Éternel qui le dit. Je protégerai cette ville pour la sauver, à cause de moi-même et à cause de mon serviteur David.

Et l'Éternel se manifesta et tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée d'Assyrie, et quand on se leva le lendemain matin, ce n'étaient que des cadavres sans vie[38]. Et Sanḥérib, le roi d'Assyrie, leva son camp et partit pour retourner chez lui et resta à Nineweh ; et pendant qu'il était prosterné dans le temple de son dieu Nisrok, ses fils Adrammélek et S'areéçer le tuèrent à coups

34 Pendant que les Assyriens occupaient la Palestine, les travaux ruraux ont dû être interrompus en bien des endroits (il ne faut pas ici presser la lettre); on devait donc, pendant l'année après l'invasion, se nourrir, tant bien que mal, des blés venus spontanément de grains tombés ou perdus lors de la précédente moisson. Cela devait se faire une seconde année encore, dans laquelle les Assyriens se retireront, de sorte qu'au commencement (dans l'automne) de la troisième année, les semailles pourront se faire régulièrement. Dans les pays chauds, par ex. en Palestine, ces crus spontanés des céréales, pour être moins abondants, ne sont pas inconnus. — En tout cas, il est positif que la retraite des Assyriens n'a eu lieu que plus tard, car nous savons par Hérodote qu'ils pénétrèrent auparavant en Égypte.

35 Un nouveau peuple surgira des débris de l'ancienne population. Il est comparé à un arbre sain et puissant chap. VI, 13.

36 Chap. IX, 6.

37 Ésaïe avait prédit un siége de Jérusalem par l'armée de Sanḥérib, XXIX, 2, 3; XXX, 20; XXXI, 4.

38 Que Sanḥérib ait été forcé de battre en retraite, entre autres à cause de la *peste* dont son armée fut attaquée à son entrée en Égypte, cela ne saurait être révoqué en doute. Ailleurs aussi cette épidémie est populairement désignée par cette phrase que Dieu (ou l'*ange* de Dieu) a frappé les hommes. Voy. 2 Sam XXIV, 15, 16, et Exod. XII, 29, expliqué par Amos IV, 10, et Ps. LXXVIII, 50. La même formule religieuse ou mythologique se trouve chez les Grecs (Iliade I, v. 43 sv.). Mais on a tort de traduire : L'*ange* (ou *un ange*) frappa, etc. Il ne s'agit pas le moins du monde d'un être subalterne, exécuteur des volontés de son maître. C'est Dieu en personne, Dieu se manifestant par un acte visible, qui est directement l'auteur de la catastrophe. Voyez les notes sur Juges VI, XIII; Gen. XVI, etc. Cent quatre-vingt-cinq mille hommes morts de la peste en une seule nuit, — c'est un récit populaire et traditionnel.

d'épée, et s'enfuirent au pays d'Ararat; et son fils Ésar-ḥaddôn devint roi à sa place[39].

Vers le même temps, Ḥizqiyahou fut atteint d'une maladie mortelle[40], et le prophète Ésaïe, fils d'Amoç, vint chez lui et lui dit : Règle les affaires de ta maison, car tu es un homme mort, tu ne vivras pas. Et Ḥizqiyahou tourna son visage contre le mur et adressant une prière à l'Éternel, il dit : Ah, Éternel ! souviens-toi donc que j'ai marché devant toi avec fidélité et avec un cœur intègre, et que j'ai fait ce qui était agréable à tes yeux ! Et Ḥizqiyahou pleura à chaudes larmes. Alors la parole de l'Éternel fut adressée à Ésaïe en ces termes : Va dire à Ḥizqiyahou : voici ce que dit l'Éternel, le dieu de ton père David : J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes; eh bien, je veux ajouter à tes jours quinze années encore; et je te sauverai des mains du roi d'Assyrie, toi et cette ville; et je la protégerai[41]. Et ceci te servira de signe de la part de l'Éternel, qu'il fera ce qu'il a dit[42]. Vois-tu, je vais faire rétrograder de dix degrés l'ombre des degrés, qui est descendue avec le soleil aux degrés d'Aḥaz. Et le soleil rétrograda de dix degrés aux degrés qu'il était descendu[43].

[39] Comme les auteurs anciens donnent 18 ans de règne à Sanḥérîb, sa mort ne peut être arrivée que longtemps après l'expédition de Palestine.

[40] D'après le remède employé par Ésaïe (v. 21) et d'après les circonstances générales, il y a lieu de songer à la peste que les Assyriens, dans leur retraite, auront importée en Palestine.

[41] Le fait raconté ici se place donc avant la retraite de Sanḥérîb, c'est-à-dire au moment où celui-ci revenait d'Égypte, mais n'avait point encore quitté la Palestine. Les *quinze années* paraissent être conformes aux données chronologiques de l'Ancien Testament qui ont pu servir à préciser les dates lors de la rédaction de cette tradition.

[42] Un signe *actuel* sera le gage des quinze années *à venir*. Le signe étant ici un miracle, la promesse est d'autant plus sûre.

[43] Il ne s'agit pas ici d'expliquer le miracle lui-même, mais de se rendre compte de ce que l'auteur veut rapporter. Or, cela n'est pas du tout facile. Nous ne savons absolument rien sur la forme des cadrans chez les anciens Hébreux. Peut-être le roi Aḥaz, père de Ḥizqiyah, en avait-il fait construire un dans la cour de son palais, ou dans son jardin sur les hauteurs de Jérusalem. Supposons maintenant qu'il était formé d'un obélisque placé au sommet d'un tertre (en demi-cercle ?) sur lequel on montait par des marches ou gradins, et se terminant par une petite plate-forme. A midi, l'ombre de l'obélisque n'aura pas dépassé cette plate-forme; le matin, l'ombre se projetait à l'occident jusque sur la marche inférieure; à mesure que le soleil montait, l'ombre montait aussi; après midi, le soleil descendant, l'ombre descendait aussi à l'orient, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la dernière marche. D'après cela, notre traduction, d'ailleurs tout à fait littérale, se comprend aisément. Il est du reste évident que l'ombre ne pouvait rétrograder sans que le soleil lui-même changeât de direction. Il faut donc se

Écrit de Ḥizqiyahou, roi de Juda,
à l'occasion de sa maladie, quand il fut convalescent[44].

Je disais : c'est donc au milieu de mes jours
Que j'irai aux portes du S'eôl !
Je suis frustré du reste de mes années !
Je disais : je ne verrai plus Iaheweh,
Iaheweh sur la terre des vivants ;
Je n'apercevrai plus d'homme
Parmi les habitants du séjour silencieux[45].
Ma demeure est enlevée,
Emportée loin de moi comme la tente du berger[46].
Ma vie est coupée comme par le tisserand,
Il me détache du métier[47] —
Du jour au soir tu en finis avec moi !

résoudre à voir ici une exagération du miracle de Josué (chap. X, 11), ou bien à trouver dans notre récit la forme mythique de cette idée fort simple que, par une dispensation providentielle, la *carrière* du roi, qui devait finir, fut prolongée, et qu'au moment de son *déclin* ses forces revinrent.

44 Cette touchante poésie ne se trouve pas dans le texte correspondant des livres des Rois. Le rédacteur de notre appendice peut l'avoir trouvée dans une autre source. Généralement les psaumes insérés dans les compositions historiques ne s'adaptent guère aux situations pour lesquelles les historiens les choisissent dans le riche répertoire de la littérature nationale (Jonas II. 1 Sam. II. 2 Sam. XXII. Exod. XV, etc.), et dans celui-ci, il n'y a absolument rien qui fasse directement allusion à l'individualité du poëte royal. Cependant rien non plus ne s'oppose à ce que nous le regardions comme appartenant à celui-ci.

45 Le S'eôl ne connaît plus la vie avec ses plaisirs ou ses peines, on n'y voit plus Dieu et ses œuvres ; le morne silence et l'impassible repos sont les formes d'une existence qui ne mérite guère ce nom. (Comp. surtout Job III, et plus bas, Ésaïe XIV, 9 suiv.) Les habitants de ce lieu ne sont pas à vrai dire des *hommes*, mais seulement des ombres.

46 La demeure est le corps (2 Cor. V, 1), c'est un objet, un meuble aussi peu fixé pour toujours que la tente du pâtre nomade. Mais cette demeure ôtée, il ne reste plus rien qui ait de la consistance.

47 L'image est assez claire, la traduction un peu libre, le texte même douteux. Le *fil* de la vie coupé, se retrouve dans d'autres littératures et même dans la mythologie. Ici il s'agit plus particulièrement d'une toile fabriquée par le tisserand sur son métier. Quand la pièce est finie, il coupe les fils qui l'attachaient aux lisses ou pennes. Comme le premier verbe est à la première personne de l'actif en hébreu, on a proposé de traduire : j'ai filé court comme le tisserand (ce qui doit signifier : je suis au bout de mon fil) et maintenant Dieu va détacher le tissu. Nous avons préféré mettre le verbe au passif, par le changement d'une seule voyelle.

Je me contenais jusqu'au matin :
Comme un lion il me brisait les os[48] ;
Du jour au soir tu en finis avec moi[49] !
Comme l'hirondelle plaintive, ainsi je gémissais,
Je poussais des cris sourds comme la colombe ;
Mes regards languissants cherchaient le ciel :
Éternel ! je suis dans l'angoisse, sauve-moi[50] !

Que dirai-je ? Il l'a promis — il l'a fait !
Avec humilité je marcherai ma vie durant,
A cause de la douleur de mon âme[51].
Seigneur ! c'est par cela qu'on vit,
C'est par cela que chacun a la vie de son esprit[52] :
Tu me rendras la santé,
Tu me donneras la vie !
Je le vois ! C'est pour mon bien que j'étais si mal, si mal !
Toi, saisissant mon âme avec amour,
Tu l'as retirée de la fosse du néant,
Car tu avais jeté derrière toi tous mes péchés[53] !
Car ce n'est pas le S'eôl qui te célèbre,
Ce n'est pas la mort qui chante tes louanges ;
Au fond du sépulcre on n'espère plus en ta fidélité[54].

48 Description de la douleur physique.

49 Peut-être cette répétition doit-elle exprimer l'idée : un jour après l'autre je pensais que cela allait finir.

50 Litt. : Je suis serré (dans une étreinte), porte-toi garant pour moi (afin que je redevienne libre). L'image est empruntée à la caution fournie par un prisonnier.

51 La seconde strophe parle maintenant de la convalescence. Le poëte promet de se montrer reconnaissant et de conserver un pieux souvenir de ce bienfait. La *douleur de l'âme*, c'est précisément l'épreuve par laquelle il a passé. Le verbe principal a été interprété par d'autres (d'après Ps. XLII, 5), comme parlant d'un vœu qu'aurait fait le roi, d'instituer des solennités et processions annuelles.

52 Ces deux lignes sont obscures et nous estimons le texte corrompu. Nous nous sommes permis de changer une lettre (*son* esprit, pour *mon* esprit). Notre traduction exprime ce sens : *Par cela*, par une gratitude humble et profonde, on s'assure la *vie*, la somme des bienfaits de Dieu. L'idée rentre parfaitement dans le contexte, mais l'expression en est peu poétique.

53 La maladie et la mort étant considérées comme des châtiments mérités, la guérison suppose le pardon préalable. Cette idée se reproduit dans les récits de l'Évangile. Jeter *derrière le dos* (traduction littérale), c'est : détourner les yeux d'une chose, vouloir l'oublier.

54 Les morts ne songent plus à Dieu et ne le louent plus, parce qu'ils n'ont plus rien à espérer de lui (Ps. VI, 6 ; XXX, 10 ; LXXXVIII, 12 ; CXV, 17). C'est donc l'intérêt de Dieu de conserver la vie aux hommes qui le révèrent.

C'est le vivant, le vivant seul qui te célèbre,
Comme moi je le fais en ce jour :
Le père à ses enfants fait connaître ta fidélité[55].
L'Éternel est venu me sauver,
Et tous les jours de notre vie
Nous ferons résonner nos lyres
Dans la maison de l'Éternel.

Et Ésaïe ordonna de mettre un cataplasme de figues sur la tumeur pour que le roi guérit. Et Ḥizqiyahou dit : A quel signe reconnaitrai-je que je remonterai encore à la maison de l'Eternel[56] ?

Vers ce même temps, Merôdak-Baladan, fils de Baladan, roi de Babel, envoya des lettres et des présents à Ḥizqiyahou dont il avait appris la maladie et la guérison[57]. Et Ḥizqiyahou s'en réjouit et leur montra[58] son garde-meuble[59], l'argent et l'or, et les parfums et l'huile précieuse, et tout son arsenal et tout ce qui se trouvait dans ses magasins ; il n'y avait rien dans toute sa maison et dans toute sa résidence royale qu'il ne leur montrât. Cependant le prophète Ésaïe se rendit auprès du roi et lui dit : Qu'ont dit ces

55 Le père en communication avec ses enfants, représente la génération vivante en opposition avec les morts. La connaissance et la gloire de Dieu se conservent par la tradition entre les vivants.

56 Cette note finale est en tout cas mal placée, parce qu'elle raconte ce qui a dû se passer au fort de la maladie, tandis que le psaume parle de la guérison comme d'un fait accompli. Dans le texte de 2 Rois XX, elle fait partie du récit qui forme la première partie de notre chapitre du livre d'Ésaïe et se place entre le 6e et le 7e verset. Il paraît qu'un lecteur a jugé nécessaire de compléter cette relation au moyen du passage parallèle, par une note marginale, laquelle a fini par être insérée dans le texte, à un endroit où elle n'avait rien à faire. — Quant au fond, les *tumeurs* qui se forment sur le corps des pestiférés sont un symptôme de guérison ; on a soin de les amollir et de les ouvrir par des cataplasmes, comme c'est l'usage pour d'autres abcès.

57 Babylone était à cette époque une dépendance de l'empire assyrien, mais paraît avoir eu ses propres rois, vassaux du *grand roi* (XXXVI, 13) de Ninive. On suppose que Merodak méditait dès lors la défection et cherchait à trouver des alliés dans d'autres parties de l'empire ou au-dehors. Les compliments au sujet de la guérison n'auront été qu'un prétexte ; les présents étaient de rigueur dans toute ambassade.

58 Savoir : aux députés.

59 L'existence dans les trésors du roi de grandes quantités d'or ou d'argent a de quoi nous étonner, après ce qui est raconté 2 Rois XVIII, 15, 16.

hommes, et d'où viennent-ils chez toi[60]? Et Ḥizqiyahou répondit : C'est d'un pays éloigné qu'ils sont venus chez moi, de Babel. Et il reprit : Qu'est-ce qu'ils ont vu dans ta maison? Et Ḥizqiyahou répondit : Ils ont vu tout ce qui est dans ma maison; il n'y a rien dans mes magasins que je ne leur aie montré. Alors Ésaïe dit à Ḥizqiyahou : Écoute la parole de l'Éternel : Vois-tu, il viendra des jours où tout ce qu'il y a dans ta maison, et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour, sera emporté à Babel; il n'en restera rien, dit l'Éternel. Et de tes fils, qui seront issus de toi, que tu engendreras, il y en aura qu'on prendra pour en faire des eunuques dans le palais du roi de Babel. Et Ḥizqiyahou dit à Ésaïe : Je suis content de la parole de l'Éternel que tu as dite; car, pensait-il, il y aura paix et sécurité ma vie durant[61].

[60] Ce n'est pas là une question inspirée par la simple curiosité. Au contraire, nous sommes autorisés à penser que le narrateur veut insinuer que le prophète savait parfaitement bien ce qui en était ou plutôt qu'il devinait les intentions secrètes du roi de Babylone, tandis que Ḥizqiyah ne s'en doutait pas. Or, Ésaïe ne prévoit que des effets désastreux de toute alliance politique avec l'étranger, surtout quand elle menaçait de conduire à des guerres.

[61] Après moi le déluge! Si le mot est authentique, il nous donne la mesure de la valeur de cet homme autrement tant vanté par ses historiens. Du reste, il est probable que la prédiction, telle que le narrateur l'a comprise, devait se rapporter à la catastrophe finale de Jérusalem et de la dynastie des Isaïdes, et non à la génération immédiatement suivante.

VII

MICHÉE

VERS 725 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Le dernier des prophètes du huitième siècle avant Jésus-Christ, dont il nous soit parvenu des écrits, celui qui clôt la série de cet antique groupe d'orateurs sacrés qui représentent pour nous ce que nous pourrons appeler l'âge d'or de la littérature hébraïque, c'est Michée, en hébreu Mîkah. Ce nom, l'un des plus usités avant l'exil, et que portait entre autres un prophète antérieur au nôtre de près de deux siècles (1 Rois XXII, 8), n'est proprement que la forme tronquée de *Mî-ka-yahou* (qui est pareil à Iahewêh ?), l'usage tendant à supprimer, dans le langage familier, le nom de la divinité quand il était un élément dans celui d'un homme. (Voyez ce que nous avons dit plus haut sur Osée.) Selon toutes les probabilités, ce Michée était Judéen, mais le nom de la localité où il a dû voir le jour est devenu un sujet de controverse. L'inscription du livre l'appelle le Moras'ṭite, ce qui en aucun cas ne signifie le fils de Moras'ṭi, comme l'ont compris les Septante, mais désigne plutôt un lieu de naissance, et l'on est naturellement porté à combiner l'adjectif en question avec le nom d'un endroit cité par notre prophète même (I, 14), mais qu'on ne rencontre nulle part ailleurs dans les textes géographiques de l'Ancien Testament. Ce sera en tout cas plus naturel que de le dériver du nom d'un autre bourg de Juda, Marés'ah, plus fréquemment mentionné, Michée lui-même distinguant les deux endroits (I, 15). Nous ne voyons du reste aucun motif plausible pour suspecter l'exactitude de cette notice traditionnelle.

A d'autres égards cependant, cette même inscription est sujette à caution. Elle dit que Michée prophétisa sous les rois de Juda, Iotam, Ahaz et Hizqiyah. Ces rois régnèrent de 750 à 689 avant notre ère. Si l'on a voulu par là déterminer la durée de son ministère en général, il n'y a rien à redire, et l'on ne doit pas faire des réserves sur la longueur de la période indiquée, rien ne nous empêchant de laisser de côté, dans l'appréciation de ces dates, et les commencements du premier de ces rois cités, et la fin du dernier. Mais s'il s'agit de la fixation de l'époque du livre même que nous avons sous les yeux, il faudra probablement faire une restriction beaucoup plus grande encore. En effet, rien dans le texte ne nous oblige de remonter au-delà des premières années du roi Hizqiyah, où les Assyriens s'apprêtèrent à envahir la Palestine pour mettre fin au royaume d'Éphraïm par la destruction de Samarie (vers 722). Dès le début, le prophète annonce comme imminente une grande catastrophe qui doit réduire cette ville en ruines (I, 6), et qui amènera les fuyards jusqu'au fond de la Judée (I, 15); et celle-ci elle-même est dans l'anxiété au sujet de l'issue probable de cette funeste invasion qui pouvait bien finir par l'envelopper à son tour (I, 5, 9).

Voilà pour le commencement, à l'égard duquel on pourra bien suppposer que les morceaux placés en tête du livre sont aussi les plus anciens. Il est moins aisé de dire jusqu'où l'on devra ou pourra descendre pour rapprocher les chapitres suivants de l'évolution ultérieure des faits de l'histoire. Les différentes parties du livre ne se séparent pas les unes des autres d'une façon très-nette et de manière à marquer les progrès du temps et des événements. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'est pas possible de rapporter certaines allusions (IV, 9 suiv.; V, 5, comp. III, 12) à une expédition postérieure des Assyriens, à celle conduite par le roi Sanhérîb, et qui mit Jérusalem à deux doigts de sa perte. Cependant comme la prophétie se tient partout et toujours dans les généralités et que, d'un autre côté, nous ne connaissons pas tous les détails des péripéties politiques de ces temps-là, le parallélisme entre ces deux séries d'éléments ne s'établit presque jamais avec une entière certitude. Quoi qu'il en soit, les différents morceaux que nous pouvons distinguer, ne paraissent pas être séparés par de longs intervalles, ni avoir été conçus en face de situations grandement changées. Le fait est que la destruction de Samarie n'est mentionnée nulle part explicitement comme un

fait accompli; cependant nous ne voudrions pas affirmer qu'elle n'appartenait pas encore à l'histoire (comp. IV, 9). On fera donc bien de s'en tenir à l'autorité du prophète Jérémie (XXVI, 18), lequel, en citant textuellement une phrase de notre auteur, déclare simplement qu'il a vécu et écrit du temps du roi Ḥizqiyah.

L'analogie de la plupart des autres livres prophétiques favorise la supposition que celui de Michée aussi se compose d'un certain nombre de pièces primitivement indépendantes les unes des autres. En conséquence, on a fait divers essais pour arriver à une division plus juste de ces discours que ne l'est celle de nos chapitres ordinaires, laquelle gêne souvent l'intelligence d'un texte qui n'est pas toujours bien transparent. Mais les commentateurs n'ont pas pu tomber d'accord à cet égard. La division la plus simple qu'on ait proposée, est celle qui distingue seulement trois morceaux, dont le premier comprend nos chapitres I et II, le second les trois suivants, et le troisième les deux derniers. On a fait remarquer que chacun de ces trois morceaux commence par le mot : *Écoutez!* et se termine par des promesses glorieuses pour l'avenir. Nous convenons que cette combinaison se recommande beaucoup, qu'elle a quelque chose de très-spécieux, et quant à la pièce du milieu (chap. III à V), nous reconnaissons pleinement qu'elle n'aurait qu'à perdre à être scindée. Mais nous avons quelque peine à nous convaincre qu'il faille s'en tenir à tous égards à la division proposée. Non-seulement les chap. II et VII, qui commencent du reste tous les deux par une même tournure, se détachent de ce qui précède immédiatement, mais au milieu du VIe (v. 9), il y a encore évidemment un nouvel exorde, nous voulons dire une espèce de préambule, suivi de cette même formule déjà citée plus haut, et que Michée paraît avoir employée généralement pour entrer en matière.

Quant au fond, nous n'avons guère besoin de dire que nous nous trouvons ici en présence des mêmes plaintes et accusations dont sont remplies les pages de tous les collègues de l'auteur. La corruption des mœurs, surtout chez les riches, les tristes abus qui minaient l'état social de la nation, l'idolâtrie et le polythéisme, les faux prophètes qui plongeaient dans une sécurité trompeuse un peuple dont l'existence politique était déjà des plus précaires, voilà ce qui se présente partout sur le premier plan des tableaux tracés par la plume de l'auteur que nous allons entendre. Si quelque chose distingue Michée de ses prédécesseurs, c'est qu'il se

complaît plus qu'eux dans la peinture d'un avenir brillant, et que, à l'inverse d'Osée, par exemple, chez lui l'éclat de la perspective prédomine sur les sombres couleurs de l'actualité. A cet égard, il se rapproche le plus de son illustre contemporain Ésaïe, avec lequel il s'accorde aussi très-explicitement au sujet du rejeton de la race de David qui doit présider à la restauration d'Israël. Aussi bien sont-ce avant tout ces deux prophètes dont les espérances messianiques sont devenues le point de départ des croyances populaires d'un autre siècle, et à plus d'un égard la base du dogme chrétien.

Comme écrivain, Michée est de beaucoup inférieur à Ésaïe, surtout pour ce qui est de l'ampleur et de l'énergie du style. Ses allusions à l'histoire sont plus ternes ou restent même pour nous des énigmes. D'un autre côté, il est beaucoup moins obscur qu'Osée, malgré la rapidité de ses transitions. La facture de ses phrases est plus rhythmique, plus soignée. Il y a des passages qui vont au cœur, il n'y en a guère qui enlèvent l'imagination. La vivacité du discours amène plus d'une fois la forme du dialogue, qui ne laisse pas d'être un ornement à effet (VI, 1-8; VII, 7-20); en revanche, le goût de l'époque, qui aimait les jeux de mots jusque dans le discours le plus solennel (comme nous en avons vu des exemples dans Ésaïe), inspire à l'auteur des artifices qui nous laissent d'autant plus froids qu'il s'est donné plus de peine pour les accumuler (I, 10 suiv.).

Parole de l'Éternel qui fut adressée à Mikah le Moras'ṭite, du temps des rois de Juda, Iotam, Aḥaz, Iehizqiyah, et qui lui fut révélée à l'égard de S'omerôn et de Jérusalem.

I.

Écoutez, peuples, vous tous !
Prête l'oreille, ô terre, et tout ce qui te remplit !
Que le Seigneur, l'Éternel, soit témoin contre vous,
Le Seigneur du haut de son saint palais[1] !

Car voyez, l'Éternel quitte sa résidence ;
Il descend, il met le pied sur les hauteurs de la terre :
Et les montagnes se fondent sous lui,
Et les vallées s'effondrent
Comme la cire devant le feu,
Comme les eaux qui se précipitent dans le ravin[2].

[1] Les événements que le prophète va annoncer ne sont pas des faits accidentels, mais l'exécution d'un arrêt solennel du Juge suprême. Le monde entier est donc invité à les contempler à ce point de vue et à en faire son profit, et Dieu lui-même est invoqué comme témoin de ce que le prophète a fait son devoir, de ce que ce n'est pas sa faute si les calamités qui vont survenir ne produisent pas d'effet salutaire sur ceux qui en seront les spectateurs. Le palais de Dieu, c'est le ciel.

[2] Le prophète représente Jéhova descendant sur la terre pour frapper de plus près et d'autant plus terriblement. Sa seule approche effraie le monde ; les montagnes sur lesquelles il met le pied s'ébranlent et se fondent comme de la cire ; les pluies torrentielles de l'orage qui signale sa présence se jettent dans les vallées et y creusent des gouffres.

Tout cela pour le crime de Jacob,
Pour les péchés de la maison d'Israël.
De qui vient le crime de Jacob?
N'est-ce pas de S'omerôn?
Et de qui les hauts-lieux de Juda?
N'est-ce pas de Jérusalem[3]?

Mais je ferai de S'omerôn un monceau de ruines,
Une plantation de vignes[4].
Je précipiterai ses pierres dans la vallée,
Et ses fondements, je les mettrai à nu!
Et toutes ses idoles seront brisées,
Et tous ses dons sacrés consumés par le feu,
Et toutes ses images, je les détruirai!
Du salaire de prostitution elle les a amassées,
Et en salaire de prostitution elles s'en iront[5].

•

C'est pour cela que je suis en deuil et me lamente,
Que je marche sans vêtement et sans chaussure;
Je pousse des cris plaintifs comme le chacal,

[3] On voit tout de suite qu'il s'agit principalement de punir l'idolâtrie, le culte des faux dieux, la désobéissance aux lois fondamentales de la théocratie. A cet égard, la nation tout entière est coupable, et non pas seulement l'une de ses deux moitiés. Cependant, plus loin, le prophète s'occupe de préférence de Samarie et du royaume d'Éphraïm qui doit être frappé le premier. Le mal, la défection, le mauvais exemple, était venu des deux capitales. Les rois eux-mêmes ont été les promoteurs du désordre religieux. 1 Rois XII, 28; XVI, 32. 2 Rois X, 31; XVI, 4, etc.

[4] Samarie, orgueilleusement construite sur la hauteur, disparaîtra du sol: les pierres de ses murs et de ses édifices renversés rouleront dans la vallée; ses ruines seules, entre lesquelles on plantera des vignes, conserveront son souvenir. Ses idoles surtout, et tous les objets consacrés aux faux dieux, seront détruits.

[5] La dernière phrase s'explique quand on se rappelle que le culte des faux dieux est considéré par les prophètes comme une infidélité conjugale commise contre Jéhova: l'idolâtrie est donc une prostitution. Les objets sacrés de ce culte, les images, et tout ce qu'on mettait dans leurs temples, y compris l'argent qu'on y amassait, les vases précieux, etc., tout cela est donc comparé à un salaire payé à titre honteux. C'est à ce titre que la ville de Samarie l'a reçu; pareille à une courtisane, elle s'est ornée et enrichie par ce moyen. Mais tous ses trésors lui seront enlevés pour un emploi analogue, en ce qu'un peuple étranger, également idolâtre, s'en emparera et en ornera ses propres temples.

Des gémissements comme l'autruche.
Car il est terrible, le coup qui l'atteint ;
Il arrive jusqu'à Juda,
Il frappe à la porte de mon propre peuple,
De Jérusalem[6].

N'allez pas l'annoncer à Gat !
N'allez pas pleurer à 'Akko !
A Bêṭ-'Afrah roule-toi dans la poussière !
Emigrez, habitants de S'afîr, dans une honteuse nudité !
Ceux de Çaanan n'osent plus sortir ;
Le deuil de Bêṭ-Eçel vous enlève un refuge.
Maroṭ attendait le bonheur,
Mais c'est le malheur qui descend de la part de l'Éternel,
Aux portes de Jérusalem.
Attache les coursiers au char, peuple de Lakîs' !
Là était le début du péché pour la fille de Sion ;
Oui, c'est chez toi que se trouvèrent les crimes d'Israël.
C'est pourquoi tu donneras son congé à Morés'eṭ-Gaṭ,
Les maisons d'Akzîb seront comme un ruisseau trompeur,
Pour les rois d'Israël.
A toi peuple de Marés'ah,
J'amène un nouvel héritier :
Jusqu'à 'Adoullam viendra la foule d'Israël.
Coupe tes cheveux, rase-toi la tête,
Au sujet de tes enfants chéris !
Fais-toi chauve comme le vautour,
Parce qu'ils sont emmenés loin de toi[7].

[6] A la vérité, c'est Samarie, la capitale rivale, qui est menacée immédiatement. Mais le prophète ne saurait s'en réjouir. Au contraire, il prévoit et prédit que le tour de Jérusalem viendra, qui n'a pas mérité mieux. Aussi dès à présent il porte le deuil de ce triste avenir. — Je marche sans vêtement (litt. : *nu*), ne doit pas se prendre à la lettre. On se disait nu, quand on n'avait pas le manteau, sans lequel un homme qui observait les convenances ne paraissait pas en public. L'absence du manteau et de la chaussure était la marque d'une extrême pauvreté, ou d'une humiliation volontaire. Les cris nocturnes et aigus des animaux de la steppe sont employés par les poëtes comme symboles de la tristesse et du désespoir.

[7] Ce morceau est très-difficile à expliquer, à cause des nombreuses allusions historiques et géographiques qu'il contient et dont la clef nous manque. Nous essayerons d'en préciser le sens au moins d'une manière générale, mais nous devons dire avant tout que notre traduction, ou plutôt que toute traduction efface un élément essentiel du texte, les nombreux jeux de mots que l'auteur a accumulés ici, et que les ressources de notre langue ne permettent pas de reproduire. Pour en donner une idée à nos

II[1].

Malheur à ceux qui méditent l'iniquité
Et couvent le mal sur leurs lits,
Pour l'accomplir au point du jour,
Dès que leur main en a le pouvoir !
Ils convoitent des champs, et les ravissent,
Des maisons, et les enlèvent;
Ils s'emparent de l'homme et de sa maison,
Du maître et de son patrimoine[2].

C'est pourquoi l'Éternel dit :
Voyez, moi aussi je médite un malheur contre cette race,

lecteurs, nous substituerons des noms de lieux français à ceux de la Palestine ; par ex.: N'allez pas le dire à Dijon! N'allez pas pleurer à Plœrmel! Pars, Paris! Chartres, attèle ton char! etc. Tout est de cette force. Les goûts littéraires varient d'un siècle à l'autre. — Quant au fond, il est clair que le prophète veut faire un tableau animé de la terreur et de la désolation qui règnera en Israël, et sur la frontière de Juda, à l'approche de la catastrophe qui va engloutir Samarie. Le royaume d'Israël, ou, si l'on veut, la terre d'Éphraïm, est dépeinte comme une mère éplorée portant le deuil de ses enfants qui lui ont été enlevés. La consternation générale, la fuite précipitée, l'impossibilité de se maintenir quelque part contre l'étranger envahisseur, contre le *nouvel héritier* ou propriétaire usurpateur, se dessinent dans ce qui est dit de ces nombreux bourgs et villages, la plupart autrement inconnus, dont les habitants vont inonder, en fuyant, le territoire de Juda et pousser jusqu'à 'Adoullam, c'est-à-dire au-delà de Jérusalem, dans la direction du sud. Les détails restent en partie obscurs : Lakis', de manière ou d'autre, a dû exercer précédemment une mauvaise influence religieuse sur la Judée voisine, peut-être par un culte particulier. Le congé donné à Moresʿeṯ-Gaṯ nous représente l'image d'un divorce, d'une femme répudiée, chassée de chez elle. Pareille à un ruisseau desséché par les chaleurs de l'été et où l'on viendrait vainement chercher l'eau qu'on y trouvait naguère, Akzib n'offre plus de ressource, de moyens de résistance. — Ah! si l'on pouvait faire en sorte que de pareils malheurs restassent ignorés des voisins! (comp. 2 Sam. I, 21.) N'allez point en parler aux Philistins de Gaṯ, aux Phéniciens de 'Acco! Ne portez pas chez ces étrangers, toujours mal disposés contre nous, le spectacle de cette détresse!

[1] Ce second morceau est dans une certaine liaison avec le premier, cependant il convient mieux de le considérer comme un discours nouveau. La catastrophe méritée qui va frapper Samarie, fait faire au prophète un retour sur Juda. Ici les péchés ne sont pas moins grands, le châtiment ne se fera pas attendre non plus.

[2] Les péchés de Juda sont résumés d'une manière générale, mais assez pittoresque. On les médite pendant la nuit, on les exécute pendant le jour. En d'autres termes : nuit et jour on s'y livre. Il s'agit plus particulièrement de l'oppression des faibles, auxquels on enlève leur bien par des fraudes criminelles. Cette accusation revient fréquemment dans les discours des prophètes hébreux.

Auquel vous ne soustrairez pas votre cou :
Vous ne marcherez plus la tête haute,
Car ce sera un temps de calamité[3].
En ce jour-là, on chantera de vous une chanson,
On récitera une complainte :
C'en est fait ! dira-t-on, nous périssons ! nous sommes perdus !
L'héritage de mon peuple est aliéné —
Comment me fait-on déguerpir !
C'est au païen qu'on partage nos champs[4] !

«C'est pourquoi, pour toi non plus
Personne ne jettera le cordeau
Sur un lot dans la communauté d'Israël[5].»
«Ne prêchez point !» prêchent-ils ;
«On ne doit point prêcher de ces choses-là !
Ces incriminations n'ont pas de fin[6] !»

Est-ce à dire, ô maison de Jacob,
Que l'Éternel est irascible ?

[3] Le châtiment sera en rapport avec le crime. A leur tour, les oppresseurs et ravisseurs perdront leurs biens. Cette punition est représentée comme un *joug* sous lequel ils auront à se courber. Pour rendre l'antithèse plus expressive, Jéhova est dit *méditer un malheur* (litt. : un mal), comme ils en méditaient aussi ; il va sans dire qu'il s'agit d'un mal d'un autre genre, et dans un autre but.

[4] Par une tournure très-poétique, la nature du châtiment est indiquée, non par la bouche de l'orateur ou par un oracle divin, mais dans des paroles à la fois lamentables et ironiques, tenant et de la complainte et de la satire, qui sont mises dans la bouche même des coupables. Il y a une contradiction apparente entre ces deux phrases : On chantera *de vous*, et : *nous* périssons, etc. Mais elle disparaît quand on considère que ce qui est complainte dans la bouche de ceux qui souffrent, devient chanson, c'est-à-dire satire, dans la bouche de ceux qui approuvent ce châtiment. Ceux-ci n'ont donc qu'à répéter la complainte sur un autre ton, ironiquement, pour manifester hautement cette approbation.

[5] Ces lignes, très-transparentes quant à la signification des mots, très-obscures quant à la liaison logique, sont prises ordinairement comme la fin de la tirade précédente : Le territoire passera aux mains de l'étranger et il n'y aura plus de répartition nouvelle pour Israël, comme au temps de Josué. Mais le discours s'adresse, non pas à Israël, mais à un individu israélite, auquel il ne doit pas être donné de part avec les autres. Cela nous conduit à penser que ce sont des paroles censées (ou réellement) adressées à Michée par ceux qu'il venait de menacer. «Tu nous prédis la perte de notre pays ? Eh bien, c'est toi qui seras dépouillé, pour te punir de ton insolence ! » La suite semble justifier cette interprétation.

[6] Ici ce sont évidemment des paroles des Juifs qui ne veulent pas entendre les prophètes et qui s'impatientent au sujet de leurs discours sévères.

Est-ce là sa manière d'agir ?
Mes paroles ne sont-elles pas bonnes
Avec celui qui marche droitement[7] ?
Mais c'est contre mon peuple[8] qu'on s'élève en ennemi :
Avec le manteau vous prenez la robe
A ceux qui passent tranquillement,
Comme si c'étaient des prisonniers de guerre[9].
Les femmes de mon peuple, vous les chassez
De leur lieu de délassement ;
A leurs enfants vous enlevez mon honneur à jamais !
Levez-vous ! Allez-vous-en !
Ce n'est pas ici un lieu de repos,
A cause de la souillure qui vous rend profanes,
De l'odieuse profanation[10] !
S'il venait un homme,
Débitant faussement de vains mensonges :
«Je vous prêcherai de vin et de cervoise !»
Voilà le prêcheur de ce peuple-là[11] !

*

Je veux te recueillir, ô Jacob, tout entier ;
Je veux, je veux rassembler le reste d'Israël[12] ;

7 Si Dieu menace, c'est qu'il a ses raisons. Il sait fort bien parler sur un autre ton à qui le mérite. En aucun cas, s'il parle avec sévérité, il ne le fait par caprice, dans un accès d'humenr ou de passion.

8 *Mon peuple,* ce n'est pas Israël en général, d'après le contexte, mais cette partie de la nation qui est restée fidèle à Jéhova, qui est opprimée par les grands et tous ceux auxquels s'adressent les menaces du prophète. Les ennemis ne sont pas les étrangers, mais ceux-là mêmes qu'il a apostrophés dès le début de ce discours. Des hommes paisibles se voient enlever leurs habits, probablement à titre d'exécution pour dettes. Vous faites des saisies mobilières et immobilières, chassant les femmes de leurs maisons, ôtant aux enfants leurs moyens d'existence et les vendant à l'étranger, où ils ne m'appartiennent plus et perdent leur dignité nationale.

9 Litt. (d'après un changement de voyelles): Les emmenant (à l'occasion) de la guerre. Le sens de cette phrase est fort douteux. Car le verbe *passer* ne s'applique pas non plus facilement à la description d'une saisie. Serait-il question de violences exercées sur la route publique, de brigandage ?

10 Ces dernières lignes reproduisent les menaces du prophète, qui avertit ses compatriotes que leur mesure est pleine et qu'ils ont à se préparer à l'expatriation.

11 Mais le vrai prophète, qui leur parle de repentir et de jugement, ils ne veulent pas l'entendre.

12 Comme ce morceau ne paraît pas du tout se rattacher au reste, la perspective du bonheur n'étant pas motivée dans ce qui précède, beaucoup de commentateurs mettent ces paroles dans la bouche des faux prophètes, lesquels auraient prédit mensongèrement

Je les mettrai ensemble comme les brebis dans le bercail,
Comme le troupeau au milieu de son enclos :
Une foule grande et bruyante !
Devant eux marche le bélier,
Ils enfoncent la porte, ils passent et sortent ;
Leur roi passe devant eux
Et l'Éternel est à leur tête [13].

III.

Et je dis [1] :
Écoutez, chefs de Jacob !
Et vous, magistrats de la maison d'Israël !
N'est-ce pas à vous de connaître le droit ?
Ils haïssent le bien et aiment le mal ;
Ils leur arrachent la peau du corps
Et la chair de dessus les os [2] !

des triomphes imaginaires. Ils supposent que le 3e chapitre amène la vraie pensée de Michée, en opposition avec ces rêveries. Mais il est impossible que celui-ci qualifie de mensonge ce que lui et tous les prophètes prédisent eux-mêmes. Il est de plus évident que la promesse de rassembler le reste d'Israël suppose l'accomplissement d'une menace de dispersion, laquelle n'a pu être formulée par les faux prophètes. Nous mettons donc ce morceau dans la bouche de Michée (de Jéhova). Est-ce un fragment? Y a-t-il une lacune dans le texte ? ou du moins dans la série naturelle des idées ? Mais nous voyons ailleurs des transitions tout aussi brusques (par ex. Hos. II, 1) et qui pourraient faire soulever les mêmes questions. Le sentiment de la justice rémunératrice qui demandait un châtiment éclatant du mal, et l'espérance patriotique qui croyait aux hautes destinées d'Israël, se balançaient dans l'âme des prophètes et produisaient incessamment ces apparentes contradictions.

13 L'image du troupeau est à ramener, non à l'idée d'une conquête, mais à celle d'un rassemblement d'hommes réunis en un certain endroit, d'où ils se mettent en route pour leur destination commune. Les brebis, sous la conduite du bélier, se précipitent avec impatience hors du bercail pour aller au pâturage : Israël, aujourd'hui chassé par les Assyriens, reviendra dans sa patrie sous la conduite de son roi.

1 Comme évidemment ce qui va suivre ne se place pas, dans la perspective du prophète, à la suite de ce qui précède, ce mot : *Et je dis* : ne peut être que la marque d'un tout nouveau discours. Le sujet de celui-ci est d'ailleurs analogue à celui du second chapitre. Il s'agit encore des iniquités commises quelquefois au nom de la loi contre les faibles.

2 Expression figurée et hyperbolique, employée aujourd'hui encore pour décrire des exactions, des réquisitions exagérées, le pillage légal. On peut, du reste, songer ici non pas seulement à des impôts trop lourds, mais surtout à des injustices privées, à des procès malhonnêtes et ruineux pour les pauvres, à l'usure, etc.

Ils dévorent la chair de mon peuple,
Ils lui ôtent la peau du corps,
Ils lui brisent les os,
Ils le dépècent comme pour la marmite,
Comme on fait de la viande dans la chaudière[3].
Puis ils invoquent l'Éternel —
Mais il ne les exaucera pas:
Il voilera sa face devant eux en ce jour,
Parce que leurs actes ont été méchants[4].

Ainsi dit l'Éternel à l'égard des prophètes
Qui égarent mon peuple,
Qui annoncent la paix
Quand leurs dents ont de quoi broyer,
Et qui déclarent la guerre
A qui ne leur remplit pas la bouche[5]:
A vous donc la nuit, au lieu de vision!
A vous les ténèbres, au lieu de divination!
Le soleil va se coucher pour ces prophètes,
Le jour s'obscurcira sur eux[6]!

Et les voyants seront confus,
Et les devins rougiront;

[3] La métaphore de tout à l'heure est continuée et devient une espèce d'allégorie. Le peuple est traité comme un animal qu'on apprête pour le repas.

[4] La strophe se termine par l'antithèse de cette conduite et de la rémunération qui l'attend. *En ce jour* (chap. II, 3), quand le châtiment éclatera sur eux, ils oseront invoquer le secours de Jéhova; mais il les punira sans pitié.

[5] Les faux prophètes, dans la classe desquels sont naturellement compris les devins vulgaires, les diseurs de bonne aventure et tous les charlatans qui exploitent la crédulité du peuple, sont ici menacés d'une manière particulière. Au lieu d'avertir ceux qui les consultent, des châtiments qui attendent les prévaricateurs, ils disent à chacun ce qui peut lui plaire, pourvu qu'on les paye. La *paix* et la *guerre*, peuvent être prises à la lettre, en tant que Michée aussi annonce des événements politiques, mais ces mots symbolisent aussi généralement le bonheur ou le malheur individuel qu'ils prédisent à chacun selon le salaire qu'ils obtiennent.

[6] C'est un défi que Michée leur jette à la tête. Quand le moment fatal arrivera, au sujet duquel ils se font illusion à eux-mêmes et aux autres, ils ne sauront plus que dire; leur savoir prophétique, qui devrait être une espèce de clairvoyance, sera à bout de moyens; ils se trouveront comme dans une nuit profonde, qui sera à la fois celle de l'ignorance et celle de la détresse.

Tous ils se voilent la barbe[7],
Car il n'y a plus de Dieu qui réponde.
Mais moi, je suis rempli de force,
De l'esprit de l'Éternel,
De justice et de courage,
Pour parler à Jacob de son péché,
Et à Israël de son iniquité[8].

Écoutez ceci, chefs de la maison de Jacob !
Et vous, magistrats de la maison d'Israël[9] !
Vous qui avez la justice en horreur,
Et qui pervertissez tout ce qui est droit !
Ils bâtissent Sion avec du sang[10],
Jérusalem avec le crime !
Ses chefs rendent la justice pour des présents,
Ses prêtres enseignent pour un salaire[11],
Ses prophètes prédisent pour de l'argent,
Et c'est sur l'Éternel qu'ils s'appuient en disant[12] :
L'Éternel est au milieu de nous,
Aucun malheur ne viendra nous frapper !
C'est pour cela qu'à cause de vous
Sion sera labouré comme un champ,
Jésusalem deviendra un monceau de ruines,
Et la montagne du temple une hauteur boisée !

[7] Expression plus énergique pour dire le visage. Ils n'oseront plus se montrer en public. Ils n'oseront plus prophétiser, après le terrible démenti qui leur aura été donné par les événements. Aujourd'hui, quand on les consulte, ils ont toujours une réponse prête, il y a toujours *un* (prétendu) Dieu, au nom duquel ils parlent; *ce* Dieu (sans article, n'importe lequel) leur fera défaut. Il n'est pas précisément question d'un faux dieu étranger, mais bien d'un mensonge prononcé au nom de Dieu.

[8] Le vrai prophète ne flatte pas son public; il dit la vérité, parce qu'il est animé du sentiment du bien et du droit, et qu'il a l'énergie morale nécessaire pour en rendre témoignage.

[9] Cette troisième strophe a beaucoup d'analogie avec la première, tant pour les idées que pour la forme rhétorique.

[10] Encore une figure hyperbolique, analogue pour le sens à celles des versets 2 et 3. Les riches et les puissants construisent leurs palais avec l'argent extorqué aux faibles. Ils les *saignent* pour s'enrichir; et ce sang leur sert pour ainsi dire de ciment. A vrai dire, par un tel moyen on ne fait que préparer la ruine de la ville (v. 12).

[11] On voit que déjà du temps de Michée il existait un enseignement public régulier, confié aux prêtres. Nous n'en connaissons point les formes, mais nous voyons qu'il était déjà devenu un moyen de se créer un revenu, tandis qu'il aurait dû être gratuit.

[12] Malgré ces abus on ose compter sur la protection permanente de Dieu et on se livre à une funeste et coupable sécurité.

Mais il arrivera sur la fin des jours[13],
Que la montagne de la maison de l'Éternel
Se dressera à la tête des montagnes,
Et s'élèvera au-dessus des collines.
Et les peuples y afflueront,
Et des nations nombreuses viendront et diront :
«Allons monter à la montagne de Iaheweh,
A la maison du Dieu de Jacob,
Pour qu'il nous instruise dans ses voies,
Et que nous marchions dans ses sentiers !»
Car c'est de Sion que viendra l'enseignement,
Et la parole de l'Éternel de Jérusalem.
Et il sera l'arbitre de peuples nombreux,
Et à des nations puissantes il dictera ses arrêts au loin,
Et de leurs épées ils forgeront des socs de charrue,
Et de leurs lances des serpettes :
Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre,
Et elles ne sauront plus rien de la guerre.
Chacun demeurera sous sa vigne
Et sous son figuier, sans être troublé :
C'est la bouche de Iaheweh Çebaôṭ qui l'a dit[14].

Quand tous les peuples marchent
Chacun au nom de son Dieu,
Nous, nous marcherons au nom de l'Éternel,
De notre Dieu, à tout jamais[15].

13 Voyez pour ce morceau, v. 1-4, le commentaire sur Ésaïe, chap. II, où nous avons cherché à établir que c'est un fragment d'un prophète plus ancien dont Ésaïe et Michée ont pris le texte, chacun à sa manière, pour y rattacher leurs propres prédictions. Le texte de Michée est plus complet, plus arrondi, et probablement plus religieusement conservé selon la teneur de l'original, que celui d'Ésaïe. — La transition de la strophe précédente à celle-ci, n'est pas plus brusque, tant s'en faut, que celle entre les 11e et 12e verset du chap. II, et à cet égard, rien ne nous empêcherait de reconnaître Michée pour l'auteur de ces lignes ; mais au verset 5 suiv., non-seulement la liaison n'est pas étroite, il y a même une espèce de contradiction.

14 Ces trois dernières lignes, qui forment la conclusion presque indispensable du morceau, manquent dans le texte d'Ésaïe.

15 Il est de toute évidence que ces lignes ne se rattachent pas à ce qui précède. Tout à l'heure le prophète entrevoyait le moment où toutes les nations adoreraient le Dieu d'Israël, ici il suppose le contraire. Il revient donc à l'actualité, et son but est de travailler à l'affermissement de la foi au vrai Dieu, chez son propre peuple, afin de rendre possible l'avénement des temps heureux décrits d'avance par un prophète plus ancien. *Nous* marcherons, forme antithèse avec la fin du chapitre précédent. C'est la portion saine du peuple israélite.

En ce jour-là, dit l'Éternel,
Je ramènerai tout ce qui se traîne,
Je rassemblerai tout ce qui est dispersé,
Tous ceux auxquels j'ai fait du mal [16].
Ce qui se traîne, je le conserverai [17]
Ce qui est éloigné, j'en ferai une nation puissante.
C'est l'Éternel qui règnera sur eux,
Sur la montagne de Sion d'ores à jamais !
Et toi, tour du troupeau [18],
Colline de la fille de Sion,
C'est à toi que vient, que revient,
La domination d'autrefois,
La royauté, à la fille de Jérusalem [19].

A présent [20], pourquoi pousses-tu des cris !
N'y a-t-il pas de roi près de toi ?
Ton tuteur a-t-il péri,
Pour que l'angoisse t'ait saisie
Comme une femme en travail [21] ?

[16] *En ce jour,* dans ce temps à venir, décrit tout à l'heure comme celui de la fraternité des peuples et de la paix universelle. Encore une fois, le tableau tracé ici fait voir que celui qui précède n'appartient pas primitivement au discours de Michée. Car là, les étrangers affluent au temple de Jérusalem, ici il n'est encore question que de ramener les exilés, de restaurer la nation, par conséquent de relever aussi les ruines du temple. — *Ce qui se traîne,* litt.: ce qui est boiteux. L'image est empruntée au troupeau de brebis.

[17] Litt.: j'en ferai un reste. Le mot *reste* est un terme usité chez les prophètes pour désigner la souche d'une nation régénérée.

[18] Israël vient d'être comparé à un troupeau dispersé (allusion à une catastrophe politique imminente). La restauration est également dépeinte par cette même allégorie. Le troupeau rassemblé par Dieu est ramené à son enclos sûr, la montagne et forteresse de Sion, où une *tour,* qui domine et la citadelle et toute la contrée, est pour ainsi dire la résidence d'une puissance tutélaire, le gage de la sécurité. (On avait des tours, c'est-à-dire de légères constructions en échafaudage, dans la steppe même, pour surveiller le troupeau.)

[19] La réintégration d'Israël dans sa patrie ramènera aussi l'ancienne splendeur de la royauté des Isaïdes.

[20] Le regard du prophète se retourne vers l'actualité. Aujourd'hui ce n'est pas le tableau d'un avenir brillant qui se déroule devant les yeux de la population, mais celui d'un danger imminent. Les Assyriens qui viennent de détruire Samarie, menacent aussi Jérusalem. Cela pourrait bien être la réalisation des sinistres prédictions du chap. III.

[21] La population de Jérusalem est aujourd'hui dans l'angoisse à propos des événements qui se préparent. Elle ne peut pas s'en remettre avec confiance à ce Dieu qu'elle a méconnu, et ses chefs, son roi, ne savent pas eux-mêmes comment conjurer l'orage.

Oui, tremble et enfante[22],
Fille de Sion, comme une femme en travail:
Car à présent tu vas quitter ta ville,
Et camper dans les champs,
Et arriver jusqu'à Babel —[23]
Là enfin tu seras sauvée,
Là l'Éternel te rachètera de la main de tes ennemis!
A présent des peuples nombreux se rassemblent contre toi:
Que Sion soit violée! disent-ils,
Que nos yeux se réjouissent à la voir!

Mais ils ne connaissent pas les pensées de l'Éternel,
Ils ne comprennent point son dessein:
C'est qu'il les amasse comme les gerbes sur l'aire[24].
Lève-toi! Foule-les aux pieds, fille de Sion,
Je te donnerai des cornes de fer,
Je te donnerai des ongles d'airain,
Et tu écraseras tous ces peuples,
Et tu consacreras leurs dépouilles à l'Éternel,
Et leurs richesses au Maître de l'univers[25].

22 La comparaison peut porter uniquement sur la douleur et l'anxiété. S'il faut supposer un régime direct au dernier verbe, ce serait précisément la catastrophe.

23 Babel, à cette époque, faisait partie de l'empire assyrien et était beaucoup plus rapprochée de Jérusalem que Ninive. Elle se présente donc d'abord à l'esprit comme le lieu de la déportation. Peut-être antérieurement déjà des Israélites avaient-ils été déportés en Mésopotamie.

24 Sans doute, les conquérants étrangers sont, entre les mains de Jéhova, les instruments de sa colère contre Israël; mais ce n'est pas à leur gloire et profit que doivent tourner ces épreuves destinées à purifier, à corriger le peuple élu. Ce rassemblement de nations sujettes de l'Assyrien, réunies pour se ruer sur Jérusalem, aboutira à leur propre perte. Jéhova leur permet de se joindre les unes aux autres, pour mieux les frapper du même coup. — L'allégorie qui suit compare ces étrangers à des gerbes étendues sur l'aire, sur lesquelles vont piétiner les Israélites, comme font les bœufs qui servent à égrener les épis. Les cornes, symbole de la force, sont un hors-d'œuvre dans l'image principale.

25 Il y a ici une petite difficulté qui résulte de la nature même de l'éloquence prophétique. Tout à l'heure il était dit qu'Israël serait déporté à Babel, et qu'alors seulement Dieu le sauverait, en le ramenant au bercail de Sion, comme un troupeau dispersé et maltraité. Ici, au contraire, le prophète a en vue une victoire éclatante à remporter sur les Assyriens à Jérusalem même, avant la prise de la ville, Jéhova n'ayant permis aux étrangers de s'y réunir que pour mieux les frapper. Il faut avouer que cette double perspective appartient à deux points de vue différents. Dans le premier cas, il est question de la nécessité d'une épuration préalable, pour laquelle il

A présent, attroupe-toi, troupe de brigands !
Qu'ils viennent nous assiéger !
Qu'ils frappent de la verge
La joue du roi d'Israël[26] !

Et toi, Bêṭ-Léḥem Efraṭah,
La plus petite des bourgades de Juda,
C'est de toi que me viendra
Celui qui doit être le régent d'Israël,
Et dont l'antique origine remonte aux vieux jours[27].
Mais il les livrera
Jusqu'au jour où la mère l'aura enfanté[28],
Et ce qui restera de ses frères[29]
Viendra rejoindre les enfants d'Israël.

n'y a pas de place dans le second. On pourrait penser qu'il s'agit ici tout de même encore du peuple purifié de l'avenir, et que le prophète passe rapidement sur tout ce qui sépare cet avenir du présent ; mais jamais les prophètes ne parlent de victoires à remporter en pays étranger, et les versets 12 et 14 nous arrêtent à Jérusalem assiégée (comp. Ésaïe X).

[26] Le sens de ces dernières lignes n'est rien moins que certain. Notre traduction exprime une espèce de provocation, de défi jeté aux Assyriens, par le prophète sûr de l'issue, telle qu'elle est prédite dans les vers précédents. Ordinairement on prend cette phrase comme une simple narration : Pour le moment, cette issue glorieuse n'est encore qu'une espérance ; le siége va se faire, on va frapper (pour ainsi dire) le roi de Jérusalem, l'outrager en pleine paix.

[27] Après avoir prédit la glorieuse restauration du peuple, le prophète parle aussi de son futur roi, qui ramènera la splendeur de l'empire de David, son aïeul. Car c'est pour cela qu'il nomme Bêṭ-Léḥem, le lieu natal du grand fondateur de la monarchie israélite. Le village portait le surnom d'Efraṭah, qui le distinguait d'un autre endroit de ce nom en Galilée, parce qu'une partie des habitants étaient Éphraïmites (Ruth I, 2). La traduction ordinaire, qui fait dire au prophète : *trop petite pour compter parmi* — est contraire au texte et au bon sens. Il pourrait d'ailleurs y avoir une légère faute de copiste dans l'omission d'un article devant l'adjectif.

[28] Cette partie du discours revient au point de vue qui établit un intervalle plus ou moins long entre le moment présent (et les malheurs qu'il va amener) et la restauration messianique. Nous revenons ainsi à ce qui a été dit plus haut de l'exil. On remarquera cette affectation d'un langage mystérieux : *Il les* livrera, en laissant deviner le sujet et le régime. Il va sans dire qu'il s'agit de Jéhova et d'Israël. La délivrance arrivera quand un jour le roi restaurateur viendra à naître. Autrement on pourrait s'arrêter au point de vue d'une défaite immédiate des Assyriens (chap. IV, 12 ss.), en rapportant la phrase : *Il les livrera* aux seuls Éphraïmites, qui viennent d'être écrasés par ces mêmes conquérants.

[29] Ici il s'agit positivement des Éphraïmites, qui dès lors s'uniront à leurs frères de Juda pour former un grand peuple sous le sceptre du nouveau David.

Et il se mettra à leur tête,
Et sera leur berger, fort par l'Éternel,
Dans la gloire du nom du Seigneur, son Dieu,
Et eux demeureront tranquilles[30],
Car dès-lors il sera grand jusqu'aux bouts de la terre,
Et ce sera la paix[31] !
Quand l'Assyrien viendrait dans notre pays,
Et qu'il foulât nos palais,
Nous lui opposerions sept bergers,
Huit chefs consacrés avec l'huile[32].
Ils iraient paître avec l'épée chez l'Assyrien,
Aux portes de la terre de Nimerod[33].
Voilà comme il nous délivrerait de l'Assyrien
Quand il viendrait dans notre pays
Et qu'il foulât nos frontières !
Et le reste de Jacob
Sera au milieu des peuples nombreux
Comme la rosée qui vient de l'Éternel,
Comme les gouttes de pluie sur l'herbe,
Qui n'attendent pas l'homme,
Qui ne se règlent pas d'après les mortels[34].

30 Ils formeront autour de lui comme un troupeau de brebis couchées en toute sécurité dans la campagne.

31 On peut aussi traduire : *il* sera la paix, c'est-à-dire qu'il en sera l'auteur et le garant ; ou bien : il y aura paix ; une période de paix et de bonheur, l'âge d'or d'Israël.

32 Cela veut dire : nous serions à même de lui opposer une force sept *ou* huit fois plus grande. L'Assyrien (au singulier, pour le roi) est censé être un seul. Les nombres ne sont là que pour exprimer une proportion ; il n'est pas question d'une pluralité de rois qui auraient reçu l'onction. On doit penser à des généraux, à des chefs militaires en grand nombre, préparés au combat par une cérémonie religieuse, et ayant chacun avec lui un corps d'armée pareil à celui des étrangers.

33 L'invasion tentée porterait malheur aux assaillants. Avec des forces supérieures, on les repousserait et l'on irait porter la guerre et la dévastation dans leur propre pays. *Paître* avec l'épée, s'explique quand on se rappelle que le *troupeau* d'Israël a sept *bergers* pour le protéger au besoin. L'allégorie est conservée en partie. Le héros fabuleux ou mythologique Nimerod représente ici le pays qui est dit avoir été le théâtre de ses exploits.

34 La comparaison avec la rosée et la pluie est employée fréquemment pour peindre le bonheur ; d'après cela, on a cru voir ici la prédiction d'une conversion des païens. Ce qui va suivre fait voir qu'une telle pensée est étrangère à l'auteur. Il explique lui-même son image, en disant que la pluie n'attend pas l'homme (ses ordres, son heure), elle vient soudain, irrésistiblement, et en même temps copieusement. C'est ainsi qu'Israël se jettera sur toutes les nations ennemies et les terrassera à l'improviste et sans résistance.

Et le reste de Jacob sera parmi les nations,
Au milieu des peuples nombreux,
Comme le lion parmi les bêtes de la forêt,
Comme le jeune lion dans un troupeau de brebis :
Quand il y pénètre,
Il terrasse, il déchire, et personne ne sauve !
Que ta main s'élève contre tes adversaires,
Et que tous tes ennemis soient exterminés !

En ce jour-là, dit l'Éternel,
J'exterminerai chez toi les chevaux,
Et je détruirai tes chars.
J'ôterai de ton pays les villes,
Je démolirai toutes tes citadelles[35].
J'arracherai de tes mains les sorcelleries[36],
Et tu n'auras plus de magiciens.
J'exterminerai tes images taillées,
Et les statues dans tout ton territoire,
Pour que tu ne te prosternes plus devant l'œuvre de tes mains.
Je renverserai tes Astartés[37],
Et j'anéantirai tes idoles[38] !
Et dans ma colère et dans ma fureur
Je me vengerai des nations qui n'obéissent point[39] !

[35] Puisqu'il y aura paix éternelle et que les nations ennemies seront réduites à l'impuissance (chap. V, 4 ss.) ou converties elles-mêmes (chap. IV, 1 ss.), Israël n'a plus besoin de son attirail guerrier, chars, chevaux, citadelles, villes fermées. Tout cela n'est qu'un aliment de l'esprit profane, de l'orgueil mondain (comp. Deut. XVII, 16. Zach. IX, 10, etc.).

[36] L'art des sorciers consistait souvent dans certaines manipulations, ou s'opérait du moins au moyen d'objets ou d'instruments matériels. C'est ainsi que se justifie l'expression : *de tes mains*.

[37] Voyez la note sur Juges III, 7.

[38] Interprétation conjecturale d'après le parallélisme, et fondée sur la supposition d'une faute dans le texte. Celui-ci dit : *tes villes*, ce qui ne serait qu'une froide répétition, très-déplacée ici.

[39] En terminant, Jéhova parle encore une fois des nations qui ne le reconnaissent pas pour leur Dieu. Elles sont vouées à l'extermination.

IV.

Écoutez ce que dit l'Éternel :

Lève-toi ! Plaide devant ces montagnes,
Et que les coteaux entendent ta voix [1] !
Écoutez, montagnes, le plaidoyer de l'Éternel,
Vous, immobiles fondements de la terre !
Car l'Éternel a un procès avec son peuple,
Avec Israël il veut débattre sa cause.

Mon peuple, que t'ai-je fait ?
Et en quoi t'ai-je causé de la peine ?
Rends témoignage contre moi [2] !
Mais je t'ai fait sortir du pays d'Égypte,
De la maison de servitude je t'ai racheté,
J'ai envoyé, pour te guider,
Moïse, Aharon et Miryam [3].
Mon peuple, rappelle-toi
Ce qu'avait projeté Balaq, le roi de Moab,
Et ce que lui répondit Bile'am, le fils de Be'ôr.
. . . . . .
Depuis S'ittîm jusqu'à G'ilgal,
Afin de reconnaître les bienfaits de l'Éternel [4] !

[1] Jéhova invite le prophète à exposer ses griefs contre Israël, publiquement et à haute voix. La nature elle-même doit être témoin de la plainte pour se convaincre qu'elle est fondée, et pour reconnaître la justice du jugement à intervenir. — Ce morceau forme une espèce de dialogue, dans lequel parlent tour à tour Dieu, le prophète et le peuple.

[2] On traduit aussi : Réponds-moi ! mais cela affaiblit le sens du texte. Le mot hébreu est un terme de jurisprudence qui correspond à notre mot : déposer, attester.

[3] Le «plaidoyer» de Jéhova se borne à rappeler ses anciens bienfaits. Le prophète aurait dû et pu mettre en regard les péchés d'Israël. S'il ne le fait pas, c'est qu'après ses autres discours, et en présence des faits patents, cela n'était pas nécessaire. — Miryam était célébrée dans la tradition comme prophétesse et se place ainsi naturellement à côté de ses deux frères.

[4] La récapitulation de l'ancienne histoire se borne aux faits qui forment (d'après la rédaction définitive du Pentateuque) le sujet de la fin du livre des Nombres. Là, il est question pour la dernière fois de Miryam, XX, 1, d'Aharon, XX, 29, puis du prophète Bile'am, payé pour maudire Israël, et qui le bénit (XXII-XXIV) ; du campement à S'ittîm, XXV, 1. Enfin G'ilgal fut le premier quartier-général de Josué en-deçà du Jourdain. La ligne des points que nous avons mis dans le texte, indique la supposition d'une lacune. L'insertion purement mentale de cette phrase : Rappelle-toi tout ce que j'ai fait.... nous paraît un peu dure. Toujours est-il que le texte devra se compléter par quelque chose d'analogue.

Avec quoi donc me présenterai-je devant l'Éternel,
M'humilierai-je devant le Dieu du ciel[5] ?
Me présenterai-je devant lui avec des holocaustes ?
Avec des veaux âgés d'un an ?
Agréera-t-il des milliers de béliers ?
Des myriades de torrents d'huile[6] ?
Donnerai-je mon premier-né pour mon crime,
Le fruit de mes entrailles, pour expier mon péché[7] ?
O mortel ! On t'a dit ce qui est bien,
Ce que l'Éternel réclame de toi :
D'aimer la charité,
De marcher humblement avec ton Dieu.

V[1].

La voix de l'Éternel s'adresse à la ville,
Et c'est le salut que de craindre ton nom[2] !

Entendez-vous la verge,
Et celui qui l'a mandée[3] ?
Il y aura donc toujours chez le méchant
Des trésors amassés par le crime,
Et une maudite mesure pour frustrer ?

[5] Le peuple adresse cette question au prophète : Que faire pour regagner sa faveur?

[6] Le prophète exagère à dessein les quantités pour faire mieux ressortir cette idée, que Dieu ne veut pas de satisfaction purement matérielle.

[7] On voit par là que l'idée des sacrifices humains n'était pas en dehors de l'horizon religieux de cette époque, bien qu'on ne puisse pas en conclure qu'ils étaient en usage.

[1] Nous détachons ce morceau de ce qui précède. Il ne contient que des reproches et des menaces et ne nous paraît pas avoir fait suite à l'autre, qui est parfaitement achevé par lui-même.

[2] Ces dernières paroles sont ajoutées par le prophète comme une espèce d'avertissement : Il ne suffit pas d'entendre, il faut aussi en profiter, c'est de cela que dépend le salut.

[3] Le texte ne s'exprime pas interrogativement ; il met l'impératif. Mais dans la traduction, l'autre tournure sonne mieux. Il faudrait dire à la lettre : Écoutez la verge ! Or, par la verge, Michée entend le châtiment dont il est chargé de menacer Israël. Ce châtiment sera exécuté par une puissance ennemie, appelée par Jéhova dans le pays de Canaan.

Serais-je innocent avec une balance trompeuse,
Ou une bourse à faux poids[4] ?
Ses riches[5] sont pleins de scélératesse,
Ses habitants ne font que mentir,
La langue dans leur bouche n'est que fraude.

Moi aussi, je rendrai mortels les coups à te donner,
En te dévastant à cause de tes péchés.
Tu mangeras sans pouvoir te rassasier,
La famine règnera chez toi ;
Tu emporteras sans pouvoir sauver ;
Ce que tu auras sauvé, je le livrerai à l'épée[6].
Tu auras semé et tu ne récolteras point,
Tu auras pressé l'olive et tu ne t'oindras pas d'huile,
Le moût, et tu ne boiras pas de vin[7].
Et l'on prend garde aux ordres de 'Omrî[8],
Et à toutes les pratiques de la maison d'Aḥab ;
Et vous marchez d'après leurs conseils,
Pour que je fasse de toi une solitude,
Et de tes habitants un objet de raillerie,
Et que vous portiez l'opprobre de mon peuple[9] !

4 Nouvelles plaintes contre les fraudes dans les transactions journalières. On s'enrichit par des manœuvres criminelles (chap. II), on se sert de fausses balances, de faux poids (qui consistaient en pierres qu'on portait dans une bourse avec soi), de mesures trop petites (litt.: *éfah de maigreur*). Dans la dernière phrase, à moins que le texte ne soit altéré, le prophète parle à la première personne, mais on comprend que c'est à titre d'exemple.

5 Litt.: Elle dont les riches — ce qui se rattache à la *ville*, v. 9.

6 Description d'un siége, amené par une invasion étrangère. La disette se mettant dans la ville, on ne pourra plus manger à sa faim. On se réfugiera derrière les murs en emportant ce qu'on a de plus précieux, mais finalement la ville étant prise, tout sera perdu.

7 Tout tombera aux mains de l'ennemi (Amos V, 11).

8 Et non pas à ceux de Jéhova. 'Omrî, le père d'Aḥab, et fondateur de la dynastie qui avait le plus fait pour introduire des cultes païens en Israël.

9 Vous agissez ainsi *pour* être punis; la conséquence inévitable est représentée comme le but de l'action. C'est comme si vous provoquiez le châtiment à dessein. Tout l'opprobre qui doit avilir le peuple entier, retombera sur chaque citoyen en particulier, et notamment sur ceux de Jérusalem.

VI.

Malheur à moi!
Je me trouve comme après la récolte des fruits,
Comme quand on grappille après la vendange:
Plus de raisin à manger,
Plus de figue, que désire mon âme[1]!
La charité[2] a disparu de la terre;
Plus d'honnête homme parmi les mortels!
Tous, ils guettent le sang à verser,
Chacun tend des piéges à son frère[3].
Pour le mal, il y a des mains pour le bien faire[4]:
Le chef demande, le juge y met son prix,
Le grand dit ce qu'il convoite,
Et ils ourdissent cela ensemble[5].
Le meilleur d'entre eux est comme la ronce,
Le plus honnête est pire qu'une haie d'épines[6].
Mais le jour du compte à rendre,

[1] On voit facilement par ce qui suit à quoi tend cette image. En Israël, on ne trouve pas plus d'honnêtes gens, qu'on ne trouve de raisins après la vendange, ou de figues après la dernière récolte. Le terme hébreu est d'autant plus expressif qu'il signifie proprement la figue du premier crû.

[2] Litt.: Le charitable.

[3] Il peut être question ici de violences matérielles, d'assassinats et de brigandages. Les lignes suivantes permettent cependant de songer de préférence, comme dans les nombreux passages parallèles, à des injustices légales, c'est-à-dire à une mauvaise administration de la justice, par suite de laquelle les confiscations, et même les meurtres judiciaires, n'étaient pas rares.

[4] On remarquera cette combinaison spirituelle: on ne fait *bien* que le *mal*; le bien ne se fait pas du tout.

[5] Ce passage est à la fois incisif et pittoresque; il doit exposer entre quelles mains se trouve l'administration de la justice et comment les petits en sont les victimes. Le chef (prince, homme en fonction) et le grand (le riche) demandent, désirent, convoitent, le bien d'autrui. Le juge n'a pas de scrupule, pourvu qu'il en ait sa part. Il y met son prix, littéralement: le juge, pour la rétribution. Ils ourdissent, litt.: ils tordent cela ensemble, comme on fait des fils pour fabriquer une corde; c'est une expression figurée très-heureuse pour parler d'une intrigue.

[6] Les plantes à épines, beaucoup plus nombreuses en Palestine que chez nous, et surtout fréquentes dans les terrains incultes, servent souvent aux poëtes d'images pour les défauts moraux. Voyez par ex. Juges IX, 14 suiv.

Le jour prédit par tes gardiens, il va arriver[7];
Alors ils seront dans la confusion!
Ne croyez pas à un ami[8],
Ne vous fiez pas à un familier!
Devant celle qui est couchée dans tes bras,
Garde-toi d'ouvrir la bouche!
Le fils traite le père de sot,
La fille s'insurge contre sa mère,
La bru contre sa belle-mère;
Les ennemis de l'homme, ce sont les gens de sa maison.

«Et moi je regarderai vers l'Éternel,
J'espère en Dieu mon sauveur:
Mon Dieu m'exaucera[9].
Ne te réjouis pas de mon sort, toi mon ennemie[10];
Si je suis tombée, je me relèverai,
Si je suis assise dans les ténèbres,
L'Éternel sera ma lumière.
Je dois supporter le courroux de l'Éternel
Parce que j'ai péché contre lui,
Jusqu'à ce qu'il prenne ma cause en main
Et me fasse droit,
Qu'il me rende à la lumière,
Et que je voie sa justice.
Et mon ennemie aussi le verra,
Et la honte la couvrira
Elle qui me dit: Où donc est-il, Iaheweh, ton Dieu?
Mes yeux la contempleront,

[7] Le compte à rendre, litt.: la *visitation*, c'est le moment où le juge suprême regardera à ce que chacun aura fait. Le jour prédit par les gardiens, litt.: *le jour des sentinelles*, c'est-à-dire des prophètes (voyez Hab. II, 1).

[8] Le châtiment ne pourra pas être trop sévère, car ce ne sont pas seulement les rapports sociaux en général qui sont profondément altérés par la corruption, même les relations les plus intimes offrent le spectacle de l'intrigue, de l'infidélité et de l'inimitié.

[9] Ces paroles, comme le prouvent les lignes suivantes, sont mises dans la bouche du peuple, bien entendu dans ce sens, que le prophète décrit, sans autre transition, la perspective idéale de l'époque du repentir et de la restauration. Israël, arrivé à cet état de contrition où Dieu voulait l'amener par le châtiment, et purifié par de cruelles épreuves, exprime la certitude que Jéhova lui rendra sa grâce.

[10] L'Assyrie, qui avait été l'instrument de la colère de Dieu. Le tour de cette insolente ennemie viendra aussi et Jéhova, réconcilié avec son peuple, le vengera sur elle. Si la *justice* de Dieu a exigé la punition du coupable, elle garantit aussi le retour du bonheur après le repentir.

Alors qu'elle sera foulée aux pieds
Comme la boue des rues ! »
Le jour où tes murs seront rebâtis,
Ce jour-là ta frontière sera reculée[11] :
Ce jour-là on viendra vers toi,
Depuis l'Assyrie jusqu'à l'Égypte[12]
Et depuis l'Égypte jusqu'à l'Euphrate,
D'une mer à l'autre,
Des montagnes aux montagnes[13].
Mais le pays sera devenu un désert[14],
A cause de ses habitants, par suite de leurs actes.
Fais paître ton peuple avec ta houlette[15],
Le troupeau, ta propriété, qui demeure à l'écart[16] ;
Qu'il paisse dans le taillis au milieu du Carmel,
En Bas'an et G'ile'ad comme jadis !

« Comme au jour de sa sortie d'Égypte,
Je lui ferai voir des prodiges[17] ! »

Les peuples le verront et seront confondus
Malgré toute leur puissance[18] :

[11] Ici, c'est le prophète lui-même qui reprend la parole pour confirmer les espérances qui viennent d'être exprimées. La restauration de Jérusalem ne ramènera pas simplement l'ancien état de choses, mais un état plus glorieux. La ville sera le centre (religieux et politique) d'un vaste empire.

[12] Maçôr, nom poétique de Miçraïm, l'Égypte. En mettant *jusqu'à* (d'après le parallélisme), nous nous permettons de changer une consonne du texte. (Le texte reçu parle des villes de l'Égypte.)

[13] Les deux mers doivent être la Méditerranée et celle qui baigne l'Arabie, les deux chaînes de montagnes sont celles du Nord (Liban) et du Sud (Sinaï).

[14] Antérieurement, comme cela va sans dire. C'est là l'avenir le plus prochain, un avertissement nécessaire au point de vue de l'actualité, pour qu'on ne se méprenne point sur les conditions préalables de la restauration.

[15] Ici le prophète s'adresse à Dieu même, pour lui demander ce que tout à l'heure il avait lui-même promis par anticipation. Jéhova est le berger d'Israël : image très-fréquente.

[16] Cette dernière expression se rencontre assez souvent (Nomb. XXIII, 9. Deut. XXXIII, 28. Jérém. XV, 17 ; XLIX, 31), pour exprimer l'idée que la séparation d'Israël d'avec le reste du monde est la cause de sa sécurité.

[17] Réponse de Jéhova. La délivrance et la restauration d'un peuple tombé si bas, sera nécessairement l'effet du miracle.

[18] Litt. : De manière à ne plus en avoir.

Ils mettront la main sur la bouche
Et leurs oreilles seront assourdies[19].
Ils lècheront la poussière comme le serpent,
Pareils aux reptiles de la terre;
Ils sortiront éperdus de leurs réduits,
Vers l'Éternel notre Dieu ils viendront en tremblant,
C'est toi qu'ils craindront!

Quel Dieu, comme toi, ôte le péché
Et pardonne la transgression au reste de son peuple?
Il ne persiste pas toujours dans sa colère
Car il aime à faire grâce.
Il aura de nouveau pitié de nous,
Il effacera nos fautes[20],
Il jetera tous nos péchés au fond de la mer.
Tu feras jouir Jacob de ta fidélité,
Abraham de ta grâce[21],
Comme tu l'as juré jadis à nos pères!

[19] Le silence est l'aveu de la défaite; la surdité est l'effet de l'éclat des catastrophes terribles dont ils seront les victimes.

[20] Litt.: Il les maîtrisera, les vaincra, les foulera aux pieds.

[21] Jacob et Abraham sont ici des noms patronymiques pour désigner le peuple d'Israël. L'emploi du second nom dans ce sens est très-exceptionnel.

VIII

ANONYME

(Zacharie XII-XIV)

PREMIÈRE MOITIÉ DU SEPTIÈME SIÈCLE

INTRODUCTION

Les quelques pages que nous allons faire passer sous les yeux de nos lecteurs, sont du nombre des plus obsures de toute la littérature hébraïque. L'absence du nom de l'auteur, l'impossibilité de déterminer avec quelque chance de certitude l'époque où il a dû écrire, les allusions incessantes à des faits à la fois inconnus et décrits d'une manière plus qu'énigmatique, tout cela rend le texte inintelligible et explique les tâtonnements de la critique, la multitude et les contradictions des hypothèses imaginées pour sortir d'embarras, et le désespoir de ceux qui sont assez sincères pour ne pas attribuer à leurs conjectures plus de valeur qu'elles ne sauraient avoir. Ajoutez à cela un style saccadé, des tableaux à peine ébauchés et se succédant sans se rattacher les uns aux autres et sans former un ensemble, nulle part les couleurs nettes de l'histoire et de la réalité, enfin des perspectives nébuleuses dans lesquelles l'étude ne peut pas découvrir ce que l'imagination n'y a pas mis, l'attrait poétique et les grandes idées, — et vous avez l'inventaire des éléments dont l'exégèse dispose, nous ne dirons pas pour se tirer d'affaire, mais pour excuser son impuissance. De fait, il ne lui reste d'autre tâche à remplir que celle de constater cette impuissance, et de rechercher les quelques points de repère qui peuvent servir à la rigueur à jalonner les limites extrêmes dans lesquelles devront se renfermer les essais ultérieurs qu'elle pourra vouloir tenter encore.

Les textes que nous allons étudier forment dans nos bibles les trois derniers chapitres (XII à XIV) du livre du prophète Zacharie. Nous répétons ici ce que nous avons déjà dit plus haut sur les trois chapitres précédents (IX à XI), auxquels nous avons dû assigner leur place entre Osée et Ésaïe : de même qu'il nous a été impossible de voir dans ceux-ci une production postérieure à l'exil, de même nous nous voyons obligé de regarder ceux qui les suivent d'après l'arrangement traditionnel, comme étant écrits par un auteur antérieur à la ruine de Jérusalem, et comme dépeignant une situation absolument différente de celle du contemporain de Zeroubbabel et d'Aggée, dont la physionomie nous est suffisamment connue par des textes aussi clairs qu'authentiques. S'il y a, dans ceux que nous allons lire, quelque chose de positif et d'incontestable, c'est que la dynastie des Isaïdes était encore en possession du trône de Jérusalem au moment où le prophète écrivait, et que cette ville elle-même était menacée d'un siége dont l'issue douteuse suggérait à l'auteur alternativement des craintes et des espérances. De nombreux prophètes se présentaient au peuple comme ses conseillers ; mais la plupart d'entre eux, la presque totalité même, n'étaient point les organes de Dieu et leurs discours étaient mensongers et perfides. Il paraît même (mais ceci est déjà exprimé d'une manière beaucoup plus obscure) que les vrais prophètes de Jéhova étaient persécutés, que l'un d'eux notamment aurait été mis à mort. De l'autre côté, il n'est plus question d'Éphraïm et de Samarie, qui occupent une si large place dans les morceaux précédents de ce recueil. On peut en conclure que l'auteur a vécu plus ou moins longtemps après la destruction du royaume des dix tribus.

Ces différentes données, toutes positives qu'elles sont, ne nous permettent de déterminer l'époque de la rédaction que d'une manière très-générale, en la remettant au septième siècle avant notre ère. Nous convenons que c'est là une délimitation beaucoup trop vague pour l'explication historique des détails auxquels il est fait allusion. La question capitale est de savoir de quel siége de Jérusalem l'auteur a pu et voulu parler. Plusieurs commentateurs s'en sont tenus à l'un ou l'autre de ceux qui ont eu lieu du temps des fils du roi Ios'iyah, soit du fait des Égyptiens, soit lors des invasions successives des armées de Neboucadreççar. On arriverait ainsi aux dernières années du septième siècle, et même sur le seuil du siècle suivant. Il n'y a rien dans les textes qui

contredirait cette hypothèse et la ferait écarter péremptoirement. Cependant si nous mettons dans la balance ce qui est dit des prophètes, de la persécution des uns et de la perversité des autres, nous inclinerions plutôt vers une autre combinaison, d'après laquelle on songerait de préférence à l'époque du roi Menass'eh, fils et successeur de Ḥizqiyah, dont le long et malheureux règne occupe presque toute la première moitié du septième siècle. Il est vrai que nous savons fort peu des choses sur les événements de ce règne ; les données des livres historiques (2 Rois XXI. 2 Chron. XXXIII) sont fragmentaires, et en partie contradictoires. Cependant elles constatent deux faits qui paraissent jeter un certain jour sur les discours de notre auteur. Le roi favorisait l'idolâtrie ; il rencontra de la part des prophètes une opposition vigoureuse ; il sévit contre les opposants et fit couler le sang à flots dans Jérusalem. Une tradition juive, d'ailleurs fort sujette à caution, veut qu'Ésaïe souffrit le martyre à cette occasion. D'un autre côté, l'histoire parle d'une guerre contre les Assyriens, à la fin de laquelle le roi lui-même aurait été emmené captif à Babylone. Cela impliquerait le siége et la prise de Jérusalem. Voilà ce qu'on peut alléguer en faveur de cette seconde combinaison. D'autres arguments qu'on a fait valoir dans le même sens, nous paraissent trop faibles pour mériter d'être mis en ligne de compte. Reste à savoir, si ces divers événements ont été, dans le cours de tout un siècle, les seuls de leur genre, et si par conséquent le champ de la critique est limité par eux.

Après ces observations générales, nous pouvons nous contenter d'une rapide analyse du texte, en réservant au commentaire tout ce qui demanderait une discussion de détail. L'écrit de notre anonyme se compose de deux morceaux parfaitement distincts, mais mal divisés dans nos éditions : le premier s'étend jusqu'au 6e verset du chap. XIII ; le second, commençant avec le verset 7, comprend le reste.

Le premier dicours débute par la promesse formelle que Jéhova repoussera victorieusement les attaques des étrangers dirigées contre Jérusalem, et que ceux-ci y trouveront leur propre ruine, les habitants tous, jusqu'au dernier, devant se montrer comme des héros pareils à David, et les princes de la maison royale comme des dieux. Mais ce sera à la condition que Juda pleure ses péchés et porte le deuil de ceux dont il a versé le sang, que les idoles disparaissent, et que les prophètes mêmes, dont le ministère a été

avili par le mensonge et l'impureté, soient en exécration chez le peuple, qui dans sa juste colère les forcera de se cacher, après les avoir trop facilement crus pour son propre malheur.

Le second discours présente une perspective moins brillante au début. Il commence par un appel aux armes, adressé aux nations qui sont invitées à marcher contre Jérusalem. La ville sera prise et saccagée, la population outragée et décimée. Une minorité sera préservée, et c'est en faveur de ce reste de son peuple que Jéhova finira par intervenir. D'abord il lui ménagera miraculeusement un moyen d'échapper au massacre dans la ville tombée au pouvoir des ennemis ; puis il tournera ses armes contre ceux-ci; une panique les lancera les uns contre les autres, des plaies cruelles frapperont les hommes et les bêtes. La terre de Juda sera transformée en une belle plaine bien arrosée, la capitale sera à l'abri de toute attaque ultérieure, et ce qui survivra des étrangers viendra faire le pèlerinage de la cité sainte et y adorer le dieu d'Israël.

Par cette courte analyse, on voit qu'ici comme ailleurs, c'est un cercle d'idées passablement étroit qui fait le fond du discours. C'est la foi inébranlable au triomphe définitif de la vérité et de la justice, qui, en face d'une triste actualité, se soutient par des illusions d'autant plus brillantes qu'elles sont moins justifiées par la situation. Cette uniformité du point de vue de tous les prophètes peut servir à jeter quelque lumière sur les textes les plus obscurs, mais souvent, comme dans le cas présent, c'est à condition qu'on s'en tienne aux généralités.

Déclaration de la parole de l'Éternel sur Israël.

Parole de l'Éternel qui a étendu les cieux et fondé la terre, et qui a formé l'esprit de l'homme au dedans de lui[1] : Voyez, je fais de Jérusalem une coupe d'ivresse pour tous les peuples à l'entour (et cela regardera aussi Juda, quand on mettra le siége devant Jérusalem), et en ce jour-là je ferai de Jérusalem une pierre à soulever : tous ceux qui la soulèveront se blesseront[2]. Toutes les

[1] Cela peut s'entendre tout simplement de ce qui est raconté Gen. II, de sorte que le mot *former* ne serait qu'une expression plus poétique que celle employée dans le récit de la création. D'autres cependant y voient l'idée d'une influence permanente sur l'activité de l'esprit : ce qui nous paraît être en dehors des conceptions anthropologiques de l'Ancien Testament et surtout des allures du style des prophètes.

[2] On voit facilement qu'il est question d'un siége de Jérusalem par des peuples étrangers, nombreux et puissants, mais qui n'aura pas de résultat, et tournera à la confusion des ennemis. Ce fait est représenté par deux images. Jérusalem est pour les assaillants : 1° une *coupe d'ivresse*, c'est-à-dire que leur attaque, loin de les mener à la victoire, aura pour eux l'effet qu'a sur le buveur une boisson fortement enivrante : il perd sa force et ses sens, il finit par tomber à la renverse ; 2° une *grosse pierre* à soulever, comme cela se fait dans les exercices de gymnastique ; cette pierre est trop lourde et retombe à terre en blessant à la main ou au pied celui qui tente de vains efforts. — Il y a cependant dans ce tableau un élément très-obscur et diversement interprété. C'est le rôle qui est attribué à Juda, c'est-à-dire au peuple dont Jérusalem était la capitale. On a pensé que l'auteur veut dire que Juda, forcé sans doute par l'envahisseur, commencera par prendre part au siége (v. 2 : la coupe d'ivresse sera aussi pour Juda), mais que, averti ou rassuré par l'intervention visible de Jéhova, qui jettera une panique parmi les étrangers, il tournera lui-même ses armes contre eux. Dans ce sens, on traduit v. 5 : les habitants de Jérusalem sont trop forts pour nous, etc. Notre traduction écarte cette combinaison et assigne à Juda sa place à côté de Jérusalem ; le sort de cette ville, protégée par Jéhova, sera aussi celui de la nation et du territoire ; après les mauvais jours viendra, pour tous également, la délivrance et la victoire.

nations de la terre s'assembleront contre elle — en ce jour-là, (parole de l'Éternel !) je frapperai tous les chevaux d'épouvante et leurs cavaliers de vertige : mais sur la maison de Juda j'aurai les yeux ouverts et je frapperai de cécité tous les chevaux des peuples. Et les chefs de Juda diront en leurs cœurs : Les habitants de Jérusalem sont notre force, par Iaheweh Çebaôṭ, leur Dieu. En ce jour-là, je ferai des chefs de Juda, comme un bassin à feu[3] dans les bûches, et comme une torche allumée dans les gerbes, pour qu'ils dévorent à droite et à gauche tous les peuples à l'entour, et que Jérusalem continue à rester à sa place, à Jérusalem[4]. Et l'Éternel sauvera tout d'abord les tentes de Juda, afin que la gloire de la maison de David et la gloire des habitants de Jérusalem ne s'élève pas au-dessus de Juda[5]. En ce même jour, l'Éternel protégera les habitants de Jérusalem, et le plus faible[6] parmi eux sera pareil alors à David et la maison de David[7] sera comme un dieu, comme une manifestation de l'Éternel à leur tête. En ce jour-là aussi, je me mettrai à exterminer toutes les nations qui seront venues contre Jérusalem. Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de prière et de supplication[8]; et ils regarderont à moi, qu'ils ont égorgé ; et ils le pleureront comme on pleure un fils unique ; et ce sera un deuil amer comme le deuil du premier-né. En ce jour-là, le deuil sera grand à Jérusalem, comme le deuil de Hadadrimmôn dans la plaine de Meg'iddo[9]. Le pays entier sera

[3] Un vase rempli de braise ardente.

[4] Que la ville ne disparaisse pas à la suite d'une conquête, et que les habitants ne périssent ni ne soient déportés.

[5] Cette phrase semble encore confirmer l'interprétation des lignes précédentes, d'après laquelle un même sort est réservé à la ville et au pays ; s'il y a eu égalité à l'égard du danger et de l'épreuve, il n'y aura pas de privilége après le triomphe. Jéhova seul aura la gloire, le peuple a besoin de son secours, nul ne sauve l'autre sans lui.

[6] Litt. : le trébuchant.

[7] La dynastie régnante, et plus particulièrement son chef actuel.

[8] Il nous semble indispensable de reconnaître à ces deux mots, dérivés d'une même racine, une signification synonyme. Il s'agit évidemment du repentir de la nation, amené par cette protection visible et miraculeuse dont il vient d'être question. Le premier substantif signifie ailleurs grâce ou faveur.

[9] Ce passage est positivement l'un des plus obscurs de toute la littérature prophétique. La difficulté consiste : 1° en ce que Dieu, parlant à la première personne, semble dire qu'il a été égorgé par les Israélites. Il est vrai qu'il existe une variante, d'ailleurs fort peu répandue, qui substitue la troisième personne : ils regarderont à *celui*, etc...; mais il est facile de voir que cette variante est due à un essai de rendre le texte plus clair ; 2° en ce qu'il s'agit, en tout cas, d'un crime qu'on se met à regretter, et qu'il

en deuil, chaque famille à part: la famille de la maison de David à part, et ses femmes à part; la famille de la maison de Natan à part, et ses femmes à part; la famille de la maison de Lévi à part, et ses femmes à part; la famille des S'ime'ites à part, et ses femmes à part; toutes les familles qui survivront, chaque famille à part et

nous est impossible de savoir à quoi il est fait allusion ; 3° en ce que personne ne peut dire au juste ce que c'est que le deuil de Hadadrimmôn. — Nous écartons l'interprétation dite messianique qui veut voir ici une allusion au supplice de Jésus ; et cela par la simple raison que le texte fait intervenir le repentir du peuple à l'occasion d'une brillante délivrance de Jérusalem, après une invasion de barbares ; le crime en question a donc dû être commis antérieurement à cette calamité, laquelle elle-même aura été la punition du crime. Celui-ci a donc été pour le prophète un fait historique appartenant au passé, tandis que le siége et la délivrance sont des faits à venir. Il résulte de tout cela que la clef de l'énigme nous manquera toujours, les récits du livre des Rois ne nous indiquant aucun fait particulier qui puisse être considéré comme ayant pu motiver un pareil oracle. La circonstance que le prophète fait dire à Dieu qu'il a été lui-même la victime d'un attentat, n'est pas de nature à nous dérouter absolument ; comme l'auteur continue en disant : ils *le* pleureront, on voit bien qu'il s'agit au fond d'une tierce personne, avec laquelle Dieu pouvait être en quelque sorte identifié ; en d'autres termes, d'un prophète égorgé dans l'exercice de ses fonctions. Nous avons eu des exemples frappants de cette identification (ou substitution) des prophètes et de Jéhova, dans Osée I, III. Zach. XI, etc. On a même cru pouvoir profiter, pour expliquer ce texte, d'une tradition, d'ailleurs vague et peut-être apocryphe, qui parle du martyre d'Ésaïe sous le roi Menass'eh. Quant au deuil de Hadadrimmon, on s'en tient ordinairement à la notice de Jérôme, qui prétend que c'était là le nom d'un lieu près de Meg'iddo, et l'on croit que l'auteur veut parler de la bataille dans laquelle périt le roi Josias, si amèrement pleuré, d'après le témoignage de l'histoire (2 Chron. XXXV, 24). Mais le deuil de Josias s'est fait à Jérusalem et non à Hadadrimmon, et il serait assez extraordinaire qu'un prophète contemporain de Darius, fils d'Hystaspe (comme l'était le vrai Zacharie, auquel on attribue ce discours), ait choisi comme exemple d'un grand deuil un événement qui avait eu lieu tout un siècle auparavant, tandis que plus récemment il y en avait eu d'autres dont la mémoire était même consacrée par des jeûnes publics. D'ailleurs, un roi mort sur le champ de bataille n'est pas dans la position d'un homme qui périt victime d'un assassinat juridique ou autre. Et si nous avons raison d'attribuer notre texte à un auteur antérieur à l'exil, nous serons autorisé à dire que la mention de la mort de Josias aurait été faite en termes moins ambigus. Selon toute probabilité, Hadadrimmon est le nom d'une divinité adorée par les païens du nord de la Palestine et dans la Syrie (2 Rois V, 18, et les nombreux noms propres composés avec Hadad), et plus particulièrement celle du soleil printanier, dont tout le monde connaît le mythe tel qu'il a été poétiquement transformé par les Grecs (Adonis). La mort du dieu (dans le sens symbolique et astronomique) était célébrée dans tout l'orient par une grande fête funèbre, qui a fourni le cadre d'une jolie pièce de Théocrite (Id. 15), et d'une belle élégie de Bion. Ce nous semble chose assez naturelle que le prophète prédit ici aux Israélites sauvés et repentants un deuil tout aussi grand que celui de la fête funèbre du paganisme à laquelle ils ont sans doute pris part dans leurs égarements polythéistes ; comme cela nous est d'ailleurs explicitement attesté par Ézéchiel (VIII, 14). Comp. aussi chap. XIII, 2 de notre texte.

ses femmes à part[10]. En ce jour-là il jaillira une source pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, pour le péché et la souillure[11]. Et en ce jour aussi (parole de Iaheweh Çebaôt!), j'exterminerai du pays le nom des idoles, pour qu'il n'en soit plus parlé, et les prophètes aussi[12], et l'esprit d'impureté, je les chasserai du pays. Et lorsqu'un homme prophétisera encore, son père et sa mère lui diront, eux qui lui ont donné la vie : Tu ne dois pas vivre, car tu as dit des mensonges au nom de l'Éternel! et son père et sa mère, qui lui ont donné la vie, l'égorgeront à cause de ses prophéties. Et en ce jour les prophètes tous auront honte de leurs visions quand ils prophétiseront et ne se revêtiront plus du manteau de poil pour mentir[13]. Mais chacun dira : Je ne suis point prophète ; je suis un homme qui laboure la terre, car quelqu'un m'a acheté dès ma jeunesse[14]. Et quand on lui dira : Qu'est-ce donc que ces blessures sur ton corps? il dira: C'est que j'ai été blessé dans la maison de mes amis[15].

10 Le deuil doit être universel; rois, prêtres et citoyens, hommes et femmes, tout le monde y prendra part. Ceci est parfaitement clair, mais nous ne savons ce que c'était que la famille de Natan et les S'ime'ites; nous n'entrevoyons pas davantage le motif de cette séparation des familles. Était-ce l'usage? était-ce un procédé plus solennel? Le nom de Natan se retrouve parmi les fils de David (2 Sam. V, 14), c'est aussi celui d'un prophète de la même époque. Le nom de S'ime'i revient fréquemment dans les histoires des Benjaminites et des Lévites. Mais on ne voit pas pourquoi ces noms sont nommés de préférence à tant d'autres. Est-ce à titre d'exemple? est-ce pour opposer à des noms nobles des noms vulgaires, et pour marquer ainsi la totalité?

11 C'est-à-dire, pour en nettoyer Israël.

12 Par l'adjonction de l'*esprit d'impureté*, on voit que l'auteur a en vue les faux prophètes, dont l'esprit (l'inspiration) ne venait pas du Dieu de sainteté. Mais comme dans tout ce passage il parle d'une manière toute générale, sans distinction des vrais et des faux prophètes, on peut en conclure que ces derniers formaient la grande majorité et qu'à ses yeux le nom même de prophète n'était plus un honneur. Aussi bien, dans la perspective du nôtre, les temps meilleurs à venir ne connaîtront plus cette classe d'hommes, qui voudront rentrer dans les rangs des simples citoyens.

13 Le manteau de gros poil (cilice) était donc à cette époque déjà un costume d'usage pour cette classe de personnes (comp. Matth. III, 4. Hébr. XI, 37). C'est à dessein que l'auteur dit : *pour mentir*, puisqu'il regarde en général la prophétie chez ses contemporains comme un produit de l'esprit d'impureté.

14 Ces derniers mots font voir qu'on ira jusqu'à mentir, pour éviter le reproche d'être prophète. On se dira garçon laboureur, esclave même, plutôt que d'avouer qu'on a fait le métier si décrié alors.

15 Le ci-devant prophète est évidemment reconnu comme tel, et partant convaincu de mensonge, aux blessures (ou cicatrices) dont son corps porte les traces; cela fait voir que les prophètes (du moins ceux de l'espèce en question) faisaient des incisions sur leurs corps, sans doute avec d'autres démonstrations du même genre, contorsions des membres, etc. (1 Rois XVIII, 28. Jér. XLVIII, 37), comme c'est encore aujour-

II.

Sus, épée, contre mon berger, contre mon associé ! dit l'Éternel. Frappe le berger, et que le troupeau se disperse ! mais je reporterai ma main sur les petits. Et dans tout le pays (parole de l'Éternel !) deux parts en seront exterminées et périront, mais la troisième y sera laissée. Et je mettrai cette troisième au feu, et je les ferai fondre comme on fait fondre l'argent, et je les éprouverai comme on éprouve l'or ; et ils invoqueront mon nom, et moi je les exaucerai. Je dirai : c'est là mon peuple ! et eux ils diront : l'Éternel est notre Dieu[1].

Voyez ! il vient un jour pour l'Éternel où tes dépouilles seront partagées au milieu de toi[2]. Je rassemblerai toutes les nations contre Jérusalem pour le combat, et la ville sera prise, et les maisons seront pillées, et les femmes violées, et la moitié[3] de la ville s'en ira en exil, mais le reste du peuple ne sera point exterminé de la ville.

Puis l'Éternel marchera contre ces nations-là et les combattra, comme lorsqu'il combat au jour de la bataille[4]. Et en ce jour-là il se placera sur la montagne des Oliviers, qui est en face de Jérusalem à l'orient, et la montagne des Oliviers se fendra par le milieu vers l'orient et vers l'occident, par une immense tranchée, et la moitié de la montagne reculera vers le nord et l'autre moitié vers le midi. Et vous fuirez par la tranchée de mes montagnes — car la tranchée

d'hui l'usage chez des peuples sauvages dont la religion est un schamanisme grossier. (*Sur ton corps*, litt. : entre tes mains.) La réponse donnée par le ci-devant prophète est tout simplement un mensonge et ne doit pas être autre chose. L'auteur lui fait dire une absurdité, précisément pour faire ressortir l'extrême discrédit dans lequel un pareil prophétisme sera tombé à l'époque de la restauration.

[1] Prédiction d'une guerre terrible, par laquelle Jéhova opérera le triage de son peuple, en faisant périr la majorité coupable, et en réservant la minorité, mais à la suite d'une épreuve dure et cruelle. Le *berger* est naturellement le roi de Juda, il est l'*associé* de Dieu, duquel il tient son pouvoir, comme de son suzerain. Les *petits* sont le troisième tiers, dont il va être parlé ; les grands étant les vrais coupables. D'après le contexte, *reporter la main* doit être entendu d'un mouvement de pitié.

[2] Le discours s'adresse à Jérusalem, et reprend successivement, jusqu'à la fin, les divers éléments de la prédiction précédente : la guerre, le triage, la conversion du reste, le retour de la grâce de Dieu, l'avenir glorieux.

[3] Il ne faut point s'arrêter à cette formule, comme si elle était en contradiction avec le *tiers* de tout à l'heure. De pareils termes appartiennent à la rhétorique. Du reste, il n'est question ici que de la ville, plus haut il s'agissait du peuple entier.

[4] C'est-à-dire d'une manière décisive et immédiatement victorieuse.

des montagnes s'étendra jusque tout près[5] — comme vous avez fui devant le tremblement de terre du temps de 'Ouzziyah, le roi de Juda[6]. Il viendra, l'Éternel mon dieu, et ses saints seront tous avec lui[7].

Et en ce jour-là il n'y aura point de lumière, mais un froid glacial. Et ce sera un jour unique que l'Éternel déterminera; ce ne sera ni jour ni nuit, mais le soir la lumière apparaîtra[8]. En ce même jour, il sortira de Jérusalem des eaux vives, la moitié vers la mer orientale et l'autre moitié vers la mer occidentale, et ce sera en été comme en hiver. Et l'Éternel sera roi sur le pays tout entier; en ce jour l'Éternel sera un seul et son nom un seul. Le pays tout entier sera transformé en plaine, de G'éba' à Rimmôn, au midi de Jérusalem; celle-ci sera élevée et demeurera à sa place depuis la porte de Benjamin jusqu'à la place de la première porte, jusqu'à la porte des angles; et depuis la tour de Ḥananeël jusqu'aux pressoirs royaux[9]. Et l'on y demeurera, et il n'y aura plus de malédiction, et Jérusalem demeurera en sécurité.

[5] La montagne des Oliviers, séparée de Jérusalem par le ravin de Qidrôn, est plus élevée de 200 pieds que le plus haut point de la ville. D'autres ravins ou vallées entouraient celle-ci à l'ouest et au midi. Le côté du nord, qui offrait une issue plus praticable, est censé occupé par le camp ennemi. Jéhova ménagera donc miraculeusement une retraite à son peuple, de manière qu'on pourra sortir de plain pied sans être arrêté par les inégalités du terrain. — *Jusque tout près* (jusqu'aux portes de Jérusalem), est une traduction conjecturale, sujette à caution. Le mot hébreu est inconnu, et est considéré par d'autres comme le nom propre d'une localité du voisinage.

[6] Les livres historiques ne parlent pas de ce tremblement de terre, mais il y est fait allusion dans le titre du livre d'Amos et l'on voit par là qu'il a dû laisser des souvenirs ineffaçables.

[7] Les *saints* sont les anges. Pour *avec lui*, le texte dit *avec toi*, par une brusque apostrophe, qui ne va pas au style moderne.

[8] Nouveau trait dans la description du jour du jugement. Les couleurs sont assez vagues, cependant on entrevoit que le prophète insiste: 1° sur ce que le jour est *unique*, dans le sens du nombre; 2° sur ce que le nom de *jour* ne s'y applique que très-imparfaitement, c'est plutôt une espèce de crépuscule; 3° sur ce que Dieu seul connaît ou détermine le moment où il doit venir. Les mots *froid glacial* représentent une leçon recommandée (en partie du moins) par les rabbins en marge du texte. Le sens de celui-ci est tout à fait incertain.

[9] Quand la lumière se sera faite, c'est-à-dire quand le moment sera venu de fonder le nouvel ordre des choses, la terre elle-même, la patrie du peuple purifié, prendra une nouvelle forme. Aujourd'hui montagneuse, pauvre en fait de sources, en partie aride et difficile à cultiver, elle sera une vaste plaine, au milieu de laquelle s'élèvera la ville sainte de Jéhova; des eaux vives en sortiront pour arroser le pays, sans que les chaleurs de l'été fassent tarir les ruisseaux, comme c'est le cas actuellement. G'éba' est une localité au nord du royaume de Juda, Rimmôn marque sans doute l'extrémité

Et voici quelle sera la plaie dont l'Éternel frappera tous les peuples qui auront fait la guerre contre Jérusalem[10]: il fera pourrir leur chair, tandis qu'ils seront encore debout sur leurs pieds; et leurs yeux pourriront dans leurs cavités, et leur langue pourrira dans leur bouche. Alors il y aura une grande panique de l'Éternel parmi eux; ils saisiront la main l'un de l'autre, et la main de l'un se lèvera contre celle de l'autre. Et Juda aussi[11] combattra dans Jérusalem, et on ramassera les richesses de toutes les nations à l'entour, de l'or et de l'argent et des vêtements en grande quantité. Et il en sera de même pour la plaie qui frappera les chevaux, les mulets, les chameaux et les ânes, et tous les bestiaux qui seront dans ces camps seront frappés de la même plaie.

Et tout ce qui survivra de toutes les nations qui auront marché contre Jérusalem, viendra d'année en année pour adorer le roi, Iahewch Çebaôṭ, et pour célébrer la fête des tabernacles[12]. Et celle

opposée (Jos. XV, 32; XIX, 7). Jérusalem, pour être *élevée*, n'a pas besoin de changer de place, car dès à présent elle est bâtie sur des hauteurs: c'est le reste du pays qui s'affaisse autour d'elle. Les *portes* de la ville et les autres localités nommées dans le texte ne peuvent plus être déterminées exactement; cependant il est clair que le prophète veut assigner à la ville de l'avenir la plus grande étendue qu'elle ait jamais eue. La porte de *Benjamin* et celle de l'*angle* ont dû être dans le mur septentrional et marquer ici l'étendue de l'est à l'ouest; la *tour de Ḥananeël* et les *pressoirs royaux* indiquent très-probablement la longueur du nord au sud. Mais il est difficile de dire ce que c'est que la *place* de la *première* porte. S'agirait-il d'une porte extérieure, alors située en dehors de l'enceinte actuelle, peut-être même détruite? Dans cette patrie future d'Israël, Jéhova sera reconnu comme le seul Dieu; toute trace de polythéisme aura disparu.

10 L'ordre chronologique n'est pas observé dans les tableaux que le prophète fait successivement passer sous nos yeux; car la destruction des ennemis païens doit sans doute précéder le moment de la glorification miraculeuse de Canaan et d'Israël. Il y a plus: cette destruction elle-même est amenée à la fois de différentes manières; il est question d'abord d'une espèce de *plaie* ou peste, qui dépasse tout ce que la nature offre de terrible et de hideux en fait de maladies, et qui frappera d'abord les hommes, ensuite les animaux; plus loin, il est parlé d'une panique à la suite de laquelle les envahisseurs s'entretueront eux-mêmes.

11 La nation entière, non pas seulement les habitants de la capitale, aura part aux fruits de la victoire (comp. XII, 2).

12 En d'autres termes: les païens qui n'auront pas péri dans la catastrophe dont il vient d'être parlé, se convertiront. Et s'ils s'y refusent, ils seront punis par la stérilité de leur territoire. La fête des tabernacles est mentionnée de préférence à toutes les autres, parce qu'elle se rapportait à la fin des vendanges et de toutes les récoltes. La communauté de cette fête suppose donc la reconnaissance universelle d'un même dieu, dispensateur de tous les biens de la nature.

d'entre les races de la terre qui ne viendra pas à Jérusalem pour adorer le roi, l'Éternel, sur celle-là il ne tombera pas de pluie. Et si la race d'Égypte ne vient pas s'y rendre, sur elle il n'y en aura pas non plus[13]; ce sera la plaie dont l'Éternel frappera les nations qui ne viendront pas célébrer la fête des tabernacles. Telle sera la peine du péché d'Égypte et de toutes les nations qui ne viendront pas célébrer la fête des tabernacles.

En ce jour-là il y aura sur les clochettes des chevaux ces mots: «Consacré à l'Éternel»[14]; et les chaudières de la maison de l'Éternel seront comme les coupes devant l'autel[15] et toute chaudière à Jérusalem et en Juda[16] sera consacrée à l'Éternel, et tous ceux qui sacrifieront viendront en prendre pour y faire la cuisson, et il n'y aura plus alors de Cananéen[17] dans la maison de Iaheweh Çebaôṭ.

13 Traduction conforme, autant que possible, au texte reçu. Mais il serait fort possible que ce texte ait souffert quelque altération. Déjà les anciens l'ont différemment traduit, d'abord parce qu'on ne voit pas pourquoi l'Égypte est nommée à part, si elle doit subir le même sort que les autres pays, ensuite parce que la pluie est chose à peu près inconnue en Égypte. Il est donc assez probable que l'auteur en a parlé à part, précisément parce qu'elle ne pouvait être punie de la même manière. Dans ce cas, il y aurait aujourd'hui une lacune dans le texte.

14 C'est l'inscription du diadème du grand-prêtre (Exode XXVIII, 36), et cela revient à dire que même les chevaux, et, en général, tout ce qu'il pouvait y avoir de plus profane, sera un objet sacré, lors de l'établissement du nouvel ordre des choses.

15 Ces coupes étaient réservées pour les rites les plus sacrés, par exemple l'aspersion du sang des victimes, ou les libations, tandis que les chaudières servaient à faire cuire les viandes pour les repas et festins. L'auteur veut dire que des vases d'une dignité très-inférieure seront alors considérés comme les plus sacrés: en un mot, tout sera sacré après cette grande révolution.

16 Non plus seulement celles qu'on avait au temple pour les mettre à la disposition du public.

17 Ce mot a été pris dans le sens de marchand (Prov. XXXI, 24), d'après la supposition que ceux qui venaient sacrifier trouvaient au temple des gens qui leur vendaient ou prêtaient ce dont ils pouvaient avoir besoin, par exemple des vases pour préparer leurs repas de fête. Il est cependant plus probable que le nom doit être pris dans son sens national, mais pour représenter généralement ceux qui étaient exclus de la participation au culte.

IX

SOPHONIE

ENVIRON 630 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Le prophète Çefanyah, que la bible française appelle Sophonie, d'après la forme que les traducteurs grecs et après eux les versions latines ont donnée à son nom, est peut-être de tous le moins connu et le moins étudié, parce que son écrit n'offre rien de bien saillant et ne se distingue ni par son contenu, ni par son style, ni surtout par l'importance de la situation qui lui a donné naissance. Aussi bien n'avons-nous pas grand'chose à dire à son sujet, et peu de mots suffiront pour orienter les lecteurs qui voudront le connaître de plus près.

Le livre tout entier, qui ne comprend que trois pages, peut être considéré comme formant un seul tout, lequel cependant se laisse diviser en trois parties, facilement séparées l'une de l'autre, et correspondant exactement aux trois chapitres de nos éditions actuelles. L'auteur débute en menaçant Jérusalem et Juda de la colère vengeresse de Jéhova, à cause de l'idolâtrie qui s'y pratiquait impudemment. Puis vient une pressante exhortation à rechercher les bonnes grâces de Dieu, avant qu'il ne soit trop tard. Cette exhortation est motivée par la perspective d'une ruine prochaine des Philistins, des Moabites, des Ammonites et des Assyriens, dont la terrible destinée doit servir d'avertissement à Israël. Enfin, le prophète, convaincu que ces avertissements ne sont pas écoutés, revient à ses premières invectives et laisse entrevoir que le châtiment ne fera pas défaut. Mais au lieu de

INTRODUCTION

Le prophète Çefanyah, que la bible française appelle Sophonie, d'après la forme que les traducteurs grecs et après eux les versions latines ont donnée à son nom, est peut-être de tous le moins connu et le moins étudié, parce que son écrit n'offre rien de bien saillant et ne se distingue ni par son contenu, ni par son style, ni surtout par l'importance de la situation qui lui a donné naissance. Aussi bien n'avons-nous pas grand'chose à dire à son sujet, et peu de mots suffiront pour orienter les lecteurs qui voudront le connaître de plus près.

Le livre tout entier, qui ne comprend que trois pages, peut être considéré comme formant un seul tout, lequel cependant se laisse diviser en trois parties, facilement séparées l'une de l'autre, et correspondant exactement aux trois chapitres de nos éditions actuelles. L'auteur débute en menaçant Jérusalem et Juda de la colère vengeresse de Jéhova, à cause de l'idolâtrie qui s'y pratiquait impudemment. Puis vient une pressante exhortation à rechercher les bonnes grâces de Dieu, avant qu'il ne soit trop tard. Cette exhortation est motivée par la perspective d'une ruine prochaine des Philistins, des Moabites, des Ammonites et des Assyriens, dont la terrible destinée doit servir d'avertissement à Israël. Enfin, le prophète, convaincu que ces avertissements ne sont pas écoutés, revient à ses premières invectives et laisse entrevoir que le châtiment ne fera pas défaut. Mais au lieu de

s'arrêter à le dépeindre, il passe subitement à un tableau tout différent : il ouvre une perspective de salut universel, en annonçant la conversion des païens et la restauration d'Israël. Naturellement, cet Israël qui jouira des bienfaits de l'avenir, n'est pas le même que celui qui provoquait tout à l'heure la sainte colère du prophète.

Le cadre général de la prophétie est donc ici absolument le même que partout ailleurs. Rien de nouveau, ni pour le fond, ni pour la forme, ne distingue cette composition des autres, qu'on est amené à lui comparer. C'est bien encore une certaine vivacité de langage, c'est la même indignation morale que nous avons rencontrée chez les prédécesseurs de Sophonie ; mais elle fait ici moins d'impression sur le lecteur moderne, parce qu'elle reste beaucoup trop dans les généralités. Le style ne s'élève nulle part au-dessus du niveau de la prose, et les quelques traits qui lui donnent de la couleur et du mouvement, se font bientôt reconnaître comme des réminiscences, comme des emprunts faits à Amos, à Ésaïe, à Michée. Quelques jeux de mots, destinés sans doute à lui donner du relief, nous laissent d'autant plus froids que nous ne pouvons les reproduire dans la traduction, où ils feraient d'ailleurs un effet assez singulier. L'absence de détails positifs, d'allusions transparentes à des faits historiques suffisamment connus, jointe à une diction saccadée et à une extrême parcimonie dans les peintures, jette sur le tout une certaine obscurité qui va en quelques endroits jusqu'à rendre le texte à peu près inintelligible ou du moins très-douteux.

On pourrait s'attendre à ce qu'un livre si peu étendu et en même temps si peu précis, offrît aussi de graves difficultés quant à la détermination de l'époque de sa rédaction. Mais cela n'est pas le cas. Du moins, les commentateurs sont généralement d'accord à s'en tenir à cet égard à la note placée en tête du texte, et qui fait de l'auteur un contemporain du roi Ios'iyah et par conséquent de Jérémie. On peut aller plus loin et affirmer qu'il a dû écrire avant l'époque où ce roi a entrepris la grande réformation religieuse et ecclésiastique dont parle l'histoire (2 Rois XXII suiv.), puisque les désordres auxquels il essaya de mettre fin par des mesures très-énergiques, sont dépeints ici comme existant encore dans toute leur étendue, et que les membres mêmes de la famille royale sont accusés (chap. I, 8) d'y prendre part. Il est vrai qu'on a voulu voir dans une phrase du début, où

il est question d'exterminer ce qui *reste* de Ba'al (chap. I, 4), la preuve que la réformation avait été commencée, mais n'avait pas encore complétement réussi. Cependant le terme dont le prophète se sert ici n'a pas nécessairement cette signification ; et ç'aurait été une injustice de sa part, si en formulant ses accusations, il avait passé sous silence les nobles efforts faits par le roi pour amener un état de choses conforme à ses propres désirs. Nous croyons plutôt que ce silence, combiné avec les reproches qu'il adresse aux princes, nous permet de songer de préférence à une époque où le roi était encore mineur et où le gouvernement a dû être entre les mains de ses parents. La mention de Ninive, dont la chûte appartient encore à l'avenir (chap. II, 13) milite en faveur de cette combinaison; car il est assez probable que l'empire assyrien fut renversé du temps même du règne de Ios'iyah.

Les autres indices qu'on a cru pouvoir mettre à profit pour déterminer l'époque du prophète sont très-peu sûrs : mais quand même on pourrait les utiliser avec une plus entière confiance, ils ne contrediraient pas l'opinion que nous venons d'exposer. Ainsi on a voulu voir dans un passage (chap. III, 15) une allusion aux incursions des Scythes, qui, d'après les auteurs profanes, ont dévasté l'Asie occidentale dans la seconde moitié du septième siècle. Mais cette allusion, à défaut de noms propres, est bien trop vague pour servir à n'importe quelle démonstration. Enfin, on a aussi relevé cette circonstance insolite que l'inscription nomme les ancêtres du prophète jusqu'à la cinquième génération et que le dernier nom qu'elle signale est le même que celui d'un des rois les plus fameux de Jérusalem. On a naturellement identifié ce roi avec le bisaïeul du prophète, et comme la chronologie ne s'opposait pas à cette combinaison, on y a trouvé une nouvelle preuve de l'exactitude de la note du titre. Mais nous pensons que si l'auteur de l'inscription, quel qu'il ait été, avait voulu revendiquer pour le prophète l'honneur d'appartenir à la famille royale, il n'aurait pas manqué de le dire explicitement.

Parole de l'Eternel adressée à Çefanyah, fils de Kous'î, fils de G'edalyah, fils d'Amaryah, fils de Ḥizqiyah, du temps de Iôs'iyahou, fils d'Amon, roi de Juda.

J'enlèverai tout, absolument tout, de la surface de la terre, dit l'Éternel. J'enlèverai hommes et bêtes, j'enlèverai les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, les scandales avec les impies. J'exterminerai l'homme de la surface de la terre, dit l'Éternel[1].

Et j'étendrai ma main contre Juda et contre tous les habitants de Jérusalem; et j'exterminerai de ce lieu-ci tout ce qui reste de Ba'al, jusqu'au nom des prêtres et servants; et ceux qui se prosternent sur les toits devant les astres du ciel, et ceux qui se prosternent en jurant à la fois à Iaheweh et par leur Roi, et ceux qui désertent l'Éternel, qui ne le recherchent ni ne s'en soucient[2]!

[1] L'annonce du jugement vengeur, qui tout à l'heure s'adressera plus particulièrement à Juda, débute par une menace faite au monde entier. Car il va sans dire que le paganisme national des autres peuples ne vaut pas mieux que le paganisme d'emprunt d'Israël. Ce sera comme un nouveau déluge : tout ce qui a vie y passera. La cause de ce fait est indiquée par ce mot de *scandales*, qu'il faut prendre ici dans son sens primitif, comme occasion de chute (de péché), une trappe, un piége, et ceci comme une métaphore pour les faux dieux. Il est vrai que le texte n'exige pas qu'on songe à autre chose qu'à la Judée seule ; cependant la mention des poissons semble justifier notre interprétation.

[2] On voit clairement que c'est l'état de la religion et du culte à Jérusalem qui inspire au prophète ses paroles menaçantes. Bien qu'il parle de ce qui *reste* de Ba'al, la suite du discours fait voir que la réforme essayée par le roi Ios'iyah ne peut pas avoir été accomplie à cette époque. On avait encore des autels sur les plate-formes des maisons pour brûler de l'encens aux dieux-planètes ; ou du moins on associait les divinités étrangères, le *Roi*, c'est-à-dire Ba'al, qui était même adoré sous ce nom de roi (Molek, Milkom) au Dieu d'Israël. — Les *prêtres* sont naturellement ceux qui se prêtent à ce syncrétisme, ou au culte illégal. Nous avons mis *servants* (de l'autel), pour obtenir une seconde expression synonyme. Le mot du texte paraît être d'origine étrangère.

Silence devant le Seigneur Iaheweh ! Car son jour est proche, il a préparé son hécatombe et sanctifié ses conviés[3] !

Et au jour de ma fête, je ferai rendre compte aux chefs et aux princes, à quiconque aura revêtu l'habit étranger; je ferai rendre compte en ce jour à quiconque saute par-dessus le seuil, pour remplir la maison de son maître de fraude et de crimes[4]. En ce jour-là, dit l'Éternel, on entendra des cris depuis la porte aux poissons, des hurlements du côté du faubourg, et un grand fracas de toutes les collines. Lamentez-vous, habitants de la rue basse, car c'en est fait de tout le peuple des Cananéens ; ils sont perdus tous, ces porteurs d'argent[5] ! En ce temps-là je ferai dans Jérusalem une perquisition aux flambeaux[6], et j'irai trouver les hommes qui restent accroupis sur leur lie[7], en se disant : Iaheweh ne fait ni bien ni mal! Et leur avoir sera livré au pillage, et leurs maisons seront désertes: ils auront bâti des maisons qu'ils n'habiteront pas, et planté des vignes dont ils ne boiront pas le vin.

[3] Le *jour* de Dieu, c'est le jour du jugement. Ce jugement devant amener la ruine de Juda et la mort de ses habitants criminels, il est comparé à un acte sacré, à une *fête*, où l'on immole beaucoup de victimes, et où l'on en fait un festin. Ici les convives du festin sont les instruments de la colère de Dieu, les peuples étrangers appelés à exécuter l'arrêt du juge, et que celui-ci a *sanctifiés* pour cela, comme un général sanctifie sa troupe avant le combat, par une cérémonie religieuse.

[4] Je leur ferai rendre compte, litt.: je les visiterai, je ferai une révision, une inspection chez eux. Les *princes* sont ici les membres de la famille royale. Le prophète veut dire que toutes les classes de la société auront à répondre de leurs faits et gestes, car plus loin il en nomme d'autres. L'*habit* étranger symbolise sans doute les mœurs étrangères, y compris le culte. Mais le sens de cette phrase : sauter par-dessus le seuil, n'est pas clair. Faute de mieux, nous y verrons la désignation des serviteurs qui sont les agents des mauvaises passions de leurs maîtres, et qui n'ont rien de plus pressé à faire que de les aider dans leurs méfaits.

[5] L'auteur veut dire : dans *tous* les quartiers de Jérusalem on sentira la main de Dieu, accomplissant ses menaces. Les diverses localités désignées dans le texte ne nous sont pas trop connues. La porte aux poissons a dû se trouver au nord-est de la ville. Pour le *faubourg*, litt.: le *second* quartier, voyez 2 Rois XXII, 14. La *rue basse*, litt.: le mortier, l'excavation, doit avoir été une partie située entre plusieurs collines. Les *Cananéens* sont tout simplement les marchands, les gens du bazar. Voyez la note sur Ésaïe XXIII, 8.

[6] Locution figurée pour dire que personne n'échappera en se cachant dans quelque réduit. Du reste, le contexte fait voir que toutes ces menaces sont censées être exécutées par l'organe d'une armée envahissante, puisqu'il est question de pillage.

[7] C'est là sans doute une façon de parler proverbiale (comp. Jérém. XLVIII, 11), empruntée à un usage relatif à la conservation du vin. Il s'agit ici d'une indifférence ou insouciance coupable qui ne se dérange pas malgré de pareils avertissements et qui prétend que Dieu ne s'occupe pas des affaires des hommes.

Il est proche, le grand jour de l'Éternel, il est proche, il vient en grande hâte. Quand on entendra son bruit, le guerrier même poussera des cris de désespoir[8]. C'est un jour de colère que ce jour-là; un jour de détresse et d'angoisse, un jour de ruine et de désolation, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuages noirs et sombres, un jour de trompettes et d'alarme contre les villes fortes et leurs tours élevées. Je serrerai de près les hommes et ils marcheront comme des aveugles[9], pour avoir péché contre l'Éternel; et leur sang sera répandu comme de la poussière, et leurs entrailles[10] comme de l'ordure. Ni leur argent ni leur or ne pourra les sauver, au jour de la colère de l'Éternel: par sa jalouse ardeur tout le pays sera consumé, car il veut en finir, et soudain, avec les gens de ce pays-ci[11]!

Recueillez-vous! recueillez-vous, peuple sans pudeur[12]! avant que le décret n'enfante[13] — le jour arrive comme le brin de paille[14]! — avant que le feu de la colère de l'Éternel ne vous surprenne, avant qu'il ne vous surprenne, le jour de la colère de l'Éternel! Recherchez l'Éternel, vous tous, les humbles du pays qui avez pratiqué sa loi; recherchez la justice, recherchez l'humilité! Peut-être trouverez-vous un abri au jour de la colère de l'Éternel[15].

[8] L'original est ici d'une brièveté inimitable: Le bruit de ce jour — le guerrier crie, etc.

[9] Ne sachant de quel côté se diriger pour échapper à la catastrophe.

[10] Litt.: leur chair.

[11] On pourrait aussi mettre: les habitants de la *terre*, de sorte que la fin du discours reviendrait à son point de départ, et embrasserait le monde entier. Nous avons cependant préféré une application plus restreinte de la menace, pour ne pas sortir du cercle d'idées dans lequel l'auteur s'est renfermé dans la presque totalité de ce morceau.

[12] Le vrai sens des deux mots principaux de cette phrase est difficile à déterminer. Le contexte fait voir qu'il s'agit d'une exhortation pressante, et que, par conséquent, il faut commencer ici un nouveau morceau, mais c'est tout ce qu'on peut dire de sûr. La majorité des commentateurs attribue au dernier mot le sens de *pâlir*, et prend cela pour un mouvement de honte et de crainte.

[13] C'est-à-dire avant qu'il ne réalise ses effets, pendant qu'il est encore temps.

[14] Le jour du jugement, où il sera trop tard de se repentir. La comparaison porte sur la vitesse avec laquelle un brin de paille est emporté par le vent.

[15] Les *humbles* sont ou bien ceux qui s'humilient maintenant à la suite de cette exhortation suprême, ou bien cette minorité qui, au milieu des égarements de la nation, n'a point suivi le mauvais exemple et devient ainsi la souche du peuple de l'avenir.

Car 'Azzah sera déserte et As'qlôn en ruines; As'dod, on le chassera en plein midi, et 'Eqrôn sera dévastée[16]. Malheur aux habitants du district de la côte, au peuple des Crétois[17]! A vous la parole de l'Éternel, Canaan, pays des Philistins : je te perdrai, je te priverai de tes habitants. Le district de la côte ne sera plus qu'une steppe à trous de pâtre[18], et à parcs de moutons; il formera un lot pour le reste de la maison de Juda; ils y iront paître, et camperont le soir dans les maisons d'As'qlôn, quand l'Éternel, leur Dieu, jettera les yeux sur eux et les rétablira.

J'ai entendu les injures de Moab et les outrages des fils de 'Ammon, qu'ils ont faits à mon peuple en empiétant sur son territoire. Pour cela, dit Iaheweh Çebaôṭ, le Dieu d'Israël, je jure par ma vie que Moab sera comme Sedom, et ceux de 'Ammon comme 'Amorah, un domaine d'orties, une fosse à sel[19], un désert à jamais; le reste de mon peuple les dépouillera, et ceux qui survivront en prendront possession. Voilà ce qu'ils auront pour leur orgueil, pour avoir injurié le peuple de l'Éternel, et pour avoir empiété sur lui. Ils apprendront à craindre l'Éternel, quand il aura fait disparaître tous les dieux païens, et qu'on viendra se prosterner devant lui, chacun de son côté, jusque des îles lointaines[20].

Vous aussi, Kous'ites, vous serez les victimes de mon épée! Puis, quand il aura étendu sa main vers le nord[21], et ruiné l'Assyrien, et fait de Ninive un désert, une lande aride, on y verra camper des

16 Suit une description du jugement de Dieu : la prédiction du sort des différentes nations païennes, à l'effet de stimuler le repentir d'Israël. L'auteur commence par les Philistins, dont il énumère les principales villes, en désignant leur sort, en partie par des jeux de mots inimitables en français (par ex. 'Azzah en aura *assez*, 'Eqrôn sera *égrenée*); Israël restauré occupera ce pays qui lui était destiné dès l'abord.

17 Voyez la note sur 1 Sam. XXX, 14. Ézéch. XXV, 16.

18 Le sens n'est pas bien sûr. On suppose ici que les pâtres dans le désert se creusaient des trous dans la terre pour être à l'abri du soleil.

19 Les Moabites et les 'Ammonites, établis dans les contrées à l'orient de la mer Morte, avaient été continuellement en guerre avec leurs voisins, les Israélites. La punition dont ils sont menacés ici est décrite avec des couleurs empruntées à ce même horizon géographique, où la tradition marquait la place d'antiques villes détruites par le feu et remplacées par l'eau du lac salé et des roches de sel gemme.

20 Ces dernières lignes élargissent pour un instant l'horizon du prophète et portent son regard au delà des Moabites. Les *îles* lointaines, litt.: des nations, ce sont les pays des extrémités de la terre, qu'on se représentait comme des îles, d'après l'analogie de ce qu'on connaissait de plus éloigné du côté du nord. Les dieux *païens*, litt.: des *pays*, d'après la métonymie dont on trouve la trace en latin et en français.

21 On remarquera qu'il a été question jusqu'ici de peuples demeurant à l'ouest, à l'est, et au sud d'Israël.

troupeaux, toutes sortes de bêtes en masse, le pélican et le hérisson s'établiront sur ses chapiteaux, la voix des chantres retentira aux fenêtres, sur le seuil une morne solitude.....[22]. Voilà ce que sera cette ville joyeuse et insouciante, qui se dit à elle-même : Moi, et hors moi rien! Comme elle sera désolée! Un gîte pour les bêtes sauvages! Ceux qui y passeront, siffleront et feront un geste d'horreur!

Malheur à la ville rebelle et souillée, à cette ville de tyrannie[23]! Elle n'a point écouté la voix, elle n'a point accepté l'avertissement, elle ne s'est point confiée à l'Éternel, elle ne s'est point rapprochée de son Dieu! Ses chefs, au milieu d'elle, sont des lions rugissants, ses juges des loups du soir, qui ne réservent rien pour le lendemain[24]. Ses prophètes sont pétulants et séducteurs, ses prêtres profanent le sanctuaire et violent la loi.

L'Éternel, qui y demeure, est juste[25] : lui ne commet pas d'iniquité. Chaque matin il met au jour sa règle, sans y manquer, mais le méchant ne connaît point la honte. J'ai exterminé des nations, leurs chefs ont péri; j'ai désolé et dépeuplé leurs campagnes, leurs villes dévastées sont sans hommes, sans habitants[26]. Il disait : «Crains-moi seulement! reçois cet avertissement!» pour que sa demeure[27] ne fût

[22] Comp. la description des ruines de Babylone, És. XXXIV. Pour loger les hérissons sur (ou entre) les chapiteaux des colonnes, on n'a qu'à supposer celles-ci renversées. Le pélican, malgré la lande aride, trouvait de l'eau dans les rivières; d'ailleurs, on aurait tort de faire ici de la critique au nom de l'histoire naturelle. Les *chantres* sont les oiseaux qui ont pris la place des hommes. Nous renonçons à traduire les deux derniers mots qui ne présentent aucun sens plausible et n'ont déjà plus été compris par les anciens. En tout cas, la version proposée par les modernes : car il a mis à nu les lambris de cèdre, est inadmissible à tous égards.

[23] La suite va faire voir que ceci s'adresse à Jérusalem et que, par conséquent, ce morceau doit être séparé du précédent qui parle de Ninive.

[24] Les hommes qui gouvernent et administrent la justice donnent le mauvais exemple, en pillant le peuple comme des animaux carnassiers qui, dans leur avidité, dévorent leur proie sur-le-champ, sans même songer au lendemain, où ils se proposent de recommencer.

[25] La justice de Dieu peut être accentuée ici par plusieurs raisons: pour faire mieux ressortir la culpabilité du peuple, qui pourtant n'ignore pas sa *règle*, sa loi, ou sa manière de juger; ou pour faire pressentir le châtiment. Il se peut que le prophète n'ait pas séparé ces deux motifs.

[26] Cela aurait pu servir d'avertissement salutaire.

[27] *Sa* demeure, celle d'Israël, le pays et sa capitale. Je disais cela, je lui adressais ces exhortations, pour lui épargner la catastrophe décrétée dans le cas de l'impénitence.

point ruinée, ce que j'avais décrété contre elle, — mais ils ont mis leur diligence à mal faire en toutes choses.

Ainsi donc, attendez-moi[28], dit l'Éternel, pour le jour où je me lèverai pour saisir la proie: car j'ai résolu de réunir les nations, de rassembler les royaumes, pour déverser sur eux ma fureur, tout le feu de ma colère, car par ma jalouse ardeur toute la terre sera consumée. Car alors j'octroyerai aux peuples des lèvres pures, pour que tous invoquent le nom de l'Éternel, et qu'ils le servent d'un commun accord[29]. D'au-delà des fleuves de Kous', mes adorateurs, mes enfants dispersés[30] m'apporteront des offrandes.

En ce jour-là tu n'auras plus à rougir[31] de tous ces actes par lesquels tu t'es rendu coupable envers moi, car alors j'aurai éloigné du milieu de toi tes orgueilleux fanfarons, et tu ne continueras plus à faire la superbe sur ma sainte montagne. Je laisserai dans ton sein un peuple humble et modeste, qui se mettra à l'abri du nom de l'Éternel. Le reste d'Israël ne commettra pas d'iniquité et ne dira pas de mensonge; il ne se trouvera pas dans leur bouche de langue trompeuse; ils paîtront et se reposeront sans que personne les dérange[32].

Pousse des cris de joie, fille de Sion! élève ta voix, ô Israël! Réjouis-toi et tressaille de tout ton cœur, fille de Jérusalem! L'Éternel a retiré ses arrêts[33], il a éloigné l'ennemi. Le roi d'Israël,

28 Le discours doit s'adresser ici, comme au commencement du chap. II, à la partie saine de la population. A elle, la belle perspective, mais auparavant il faut que les arrêts du grand jour s'accomplissent.

29 La transition au tableau des temps messianiques est encore très-brusque ici. Immédiatement après la scène de la destruction des nations païennes, il est parlé de leur conversion; naturellement il s'agit de ceux qui auront survécu à ce terrible triage. — Au lieu d'un *commun accord*, le texte parle d'un *même dos*, image empruntée à celle d'une charge qu'on porte comme serviteur.

30 Les païens convertis à Jéhova, dans toutes les parties de la terre, pouvaient bien être nommés ainsi. Cependant d'autres ont voulu voir là des Israélites que les peuples païens auraient ramenés en Palestine comme un hommage à leur nouveau Dieu. Alors le substantif serait à l'accusatif. (Litt.: la *fille*, c'est-à-dire le collectif de mes dispersés.)

31 Le discours s'adresse à Jérusalem; mais pour bien comprendre la tournure des phrases, il ne faut pas perdre de vue que ce sujet collectif et permanent représente à la fois l'ancienne condition morale, si sévèrement blâmée, et le nouvel état des choses; ce sont comme deux peuples qui se succèdent.

32 Allégorie du troupeau.

33 Litt.: *tes* arrêts, c'est-à-dire ceux qu'il avait prononcés contre toi, bien entendu, après les avoir fait exécuter dans une certaine mesure. Le prophète se transporte évidemment dans un avenir plus éloigné. Il n'est pas question d'une rétractation pure et simple des menaces précédentes.

laheweh, réside dans ton sein : tu ne verras plus de malheur. En ce jour on dira à Jérusalem : N'aie pas peur, Sion ! que tes mains ne défaillent point ! L'Éternel, ton Dieu, le sauveur puissant au milieu de toi, en aura sa joie et son plaisir, il se taira dans son amour[34], il se réjouira, il sera dans l'allégresse.

Je rassemblerai les tiens, aujourd'hui affligés par l'exil, et courbés sous le fardeau de l'opprobre[35]. Oui, je réglerai avec tous tes oppresseurs en ce temps-là, je sauverai tout ce qui se traîne, je rassemblerai tout ce qui est dispersé[36] ; je les rendrai glorieux et renommés dans tous les pays qui ont vu leur honte. Dans ce temps-là je vous ramènerai, dans ce temps je vous rassemblerai, quand je vous rendrai renommés et glorieux parmi tous les peuples de la terre, quand je vous restaurerai visiblement. C'est l'Éternel qui le dit !

[34] Cette phrase jure avec le reste et contredit ce qui précède et ce qui suit. Vainement on dit que l'amour sera tel que le sentiment interceptera la parole, car la joie et l'allégresse attestent le contraire. Encore moins peut-il être question d'un silence gracieux en face de péchés éventuels, puisqu'il n'y en aura plus. Le texte doit être fautif.

[35] Traduction très-libre d'un texte presque indéchiffrable. A la lettre : Les affligés loin de l'assemblée, je rassemble, ils sont de toi, fardeau sur eux, opprobre. — Évidemment le prophète se place ici au point de vue de la réalité actuelle. De fait, il y a eu une guerre d'invasion, il y a eu des captifs emmenés, il promet leur délivrance.

[36] Mich. IV, 6.

X

NAHUM

VERS 625 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Nahum occupe en quelque sorte une place à part parmi les prophètes hébreux, dont nous avons réuni les écrits dans la présente collection. C'est le seul qui ne s'adresse ni directement, ni même indirectement au peuple israélite, soit pour peindre sa situation politique au point de vue de la théocratie, ou pour châtier ses égarements, soit pour lui rappeler les promesses divines, et laisser entrevoir un avenir brillant à une génération plus fidèle. Il n'est question, dans les quelques pages que nous possédons sous son nom, que de la ruine de Ninive, de l'antique et opulente capitale de l'empire assyrien, et c'est en passant seulement que cette catastrophe est représentée comme une rémunération méritée par ses déprédations antérieures, exercées dans le pays de Juda. L'antipathie nationale, ou, si l'on veut, un sentiment de patriotisme vindicatif paraît avoir été l'unique mobile qui ait mis la plume à la main de l'auteur. Aucune considération morale, aucun besoin d'instruction religieuse ne vient donner à ces textes, d'ailleurs très-beaux à d'autres égards, la consécration ordinaire dans ce genre de littérature, celle d'un but plus élevé et en même temps plus pratique.

L'opuscule tout entier se rapporte à un seul et même événement. A ce titre, il n'était pas nécessaire de le diviser en plusieurs chapitres. Cependant cette division ne gênant pas l'intelligence du texte, et permettant même de saisir plus nettement la liaison des idées, nous pourrons l'accepter à notre tour. Le premier morceau commence par exalter la puissance de Dieu, ce qui amène une courte description des phénomènes les plus terribles de la nature, description d'ailleurs achevée en quelques vigoureux traits de pinceau et destinée à faire pressentir les effets de la colère divine, quand elle éclatera contre une puissance altière et criminelle. Dans tout ce préambule, le nom de Ninive n'est pas encore prononcé. Ce n'est que dans le second morceau que la scène s'anime. Des messagers arrivent avec la réjouissante nouvelle du désastre de l'odieux ennemi. Il est naturel de supposer que cette nouvelle est poétiquement anticipée, et que les tableaux qui vont suivre ne forment point un récit historique, mais sont un produit de l'imagination. Ils nous représentent l'arrivée des corps d'armée qui marchent contre la ville : on voit l'acier qui brille, les boucliers alignés, les chars de guerre qui s'élancent à travers la campagne, les machines qui se dressent contre les murs ; à l'intérieur, la terreur et la confusion ; puis des scènes de déroute, de pillage et de massacre. Le troisième morceau reprend les faits de plus haut, en peignant de nouveau, et avec des couleurs plus vives encore, l'apparition des bataillons ennemis ; mais au lieu de poursuivre cette description, l'auteur se répand en invectives, en partie ironiques, et en imprécations pleines d'une terrible énergie contre Ninive, dont le nom est enfin prononcé, et qui, à cette occasion, est représentée comme une femme exposée à tous les outrages. Les images, dont cette partie est chargée à profusion, sans contribuer toutes également à la beauté du tableau, tendent à déclarer que la catastrophe est définitive et sans remède.

Quoique la plupart de ces descriptions soient à peine ébauchées, au gré des règles de la rhétorique moderne, elles ont assuré de tout temps à l'auteur une place distinguée parmi les orateurs ou poëtes hébreux. Il la mérite sans doute. Cependant la rapidité avec laquelle il passe d'un détail, d'une scène à l'autre, sans s'arrêter à achever ses peintures, et même au risque de devenir tant soit peu obscur, nuit dans une certaine mesure à l'impression qu'il aurait pu produire autrement.

On ne sait absolument rien sur la personne de ce prophète. L'inscription placée en tête du livre l'appelle l'Elqos'ite, mais personne ne dira au juste ce que cela doit signifier. Si c'est un nom d'origine, comme on le suppose généralement, l'embarras n'en est guère diminué. Car on ignore où peut avoir été située la localité qui lui aurait valu ce surnom. D'après une note de S. Jérôme qu'on ne peut plus vérifier aujourd'hui, il s'agirait d'un endroit en Galilée. Cela a donné lieu à une combinaison purement hypothétique, qui fait remonter à notre prophète le nom de Capharnaoum (c'est-à-dire village de Naḥoum), qui se rencontre si souvent dans l'Évangile. D'autres, certainement moins bien inspirés, le croient Assyrien de naissance, nous voulons dire membre d'une colonie de déportés éphraïmites, et pensent qu'il pourrait bien avoir été témoin oculaire des faits qu'il décrit. C'est faire de la critique aux dépens du talent littéraire, et amoindrir bien gratuitement la valeur de ce que nous aimons mieux appeler de la poésie. Pour un témoin oculaire, il se tient beaucoup trop dans les généralités ou, pour parler plus exactement, il est trop peu historien. Il ne désigne pas même nominativement la puissance de laquelle il attend la ruine des Assyriens, et rien absolument ne trahit chez lui une connaissance plus particulière des lieux ou des hommes qui ont dû jouer un rôle dans ce drame. Nous répétons d'ailleurs ce que nous avons déjà insinué plus haut : nous ne croyons pas qu'il s'agisse ici d'un fait déjà accompli.

Cela nous conduit aussi à dire que l'époque de la composition de cet opuscule est très-difficile à déterminer. Il est bien certain que Ninive a dû succomber aux coups réitérés de ses voisins, vers la fin du septième siècle avant notre ère, et le ton d'assurance avec lequel le prophète s'exprime sur cet événement, qu'il se félicite de voir venir, nous permet de penser qu'on n'en était plus trop éloigné. La mention faite de la destruction de la ville de Thèbes dans la haute Égypte, dont la terrible destinée est présentée aux Ninévites comme un exemple de ce qui les attendait à leur tour, ne nous fournit pas d'élément pour la fixation chronologique de notre livre, parce que nous ignorons la date et les causes de cette autre catastrophe, quoiqu'il soit naturel de la supposer assez récente dans les souvenirs des contemporains.

Oracle relatif à Ninive. Livre de la vision de Nahoum l'Elqos'ite.

L'Éternel est un Dieu jaloux et vengeur,
Il est vengeur, l'Éternel, et capable de colère;
L'Éternel se venge de ses adversaires,
Il garde rancune à ses ennemis.
L'Éternel est lent à s'irriter,
Malgré la grandeur de sa puissance,
Mais il n'absout pas le coupable[1].

La tempête et l'ouragan marquent son chemin[2],
La nuée est la poussière sous ses pieds.
Il menace la mer et la dessèche,
Il fait tarir tous les cours d'eaux.
Bas'an et Karmel se flétrissent;
Elle tombe fanée, la fleur du Liban.

Devant lui, les montagnes s'ébranlent,
Et les collines viennent à se fondre;
La terre bondit à son aspect,
La campagne et tout ce qui l'habite.

[1] Le prophète débute par des généralités dont la beauté poétique se reconnaît surtout quand on se pénètre bien de ce fait qu'elles doivent au fond introduire des menaces très-spéciales. Les délais que Dieu met à l'accomplissement de ses châtiments ne sont pas un signe de faiblesse. Il est lent à frapper, mais il est *capable* de colère (litt.: possesseur de colère), c'est-à-dire qu'il *peut* en user quand bon lui semble.

[2] Description figurée des châtiments que Dieu inflige dans l'occasion. De même qu'il bouleverse la nature, il détruit les empires. L'allusion au passage de la mer Rouge et du Jourdain ne se trouve que dans la forme du discours, mais non dans la pensée de l'auteur, qui veut parler de phénomènes terribles et non de souvenirs glorieux.

Qui tiendrait devant sa fureur?
Qui resterait debout quand il s'irrite?
Son courroux déborde comme le feu,
Les rochers éclatent devant lui.

L'Eternel est bon:
Il devient une citadelle dans la détresse,
Il accueille ceux qui se réfugient vers lui[3].
Mais par les flots d'un déluge,
Il consommera la ruine de ce lieu-là[4],
Et dans les ténèbres il chassera ses ennemis.

Que méditez-vous contre l'Éternel[5]?
C'est la ruine qu'il va consommer —
La détresse ne viendra pas deux fois[6].
Car fussent-ils entrelacés comme des épines,
Et trempés comme leur vin[7],
Ils seront dévorés complétement comme de la paille sèche.
C'est de toi[8] qu'est sorti celui
Qui a médité du mal contre l'Éternel,
Qui a comploté la destruction.

[3] Ceci fait antithèse avec ce qui précède. Ces paroles évidemment rassurantes sont adressées au peuple israélite, mais celui-ci y est tout aussi peu nommé que ne l'étaient les Assyriens dans les strophes précédentes. — Il *accueille;* on n'épuise pas le sens du texte en traduisant: il *connaît;* ce serait plutôt: il *reconnaît* comme siens, il les laisse entrer dans cet asile de la protection divine.

[4] *De ce lieu-là;* nous traduisons librement pour être intelligible. Le texte dit: de *son* lieu *à elle,* c'est-à-dire de Ninive, capitale ou résidence de la puissance assyrienne. Il faut admettre que le prophète, qui avait eu ce nom présent à l'esprit dès le commencement, oubliait qu'il ne l'avait pas encore explicitement nommé. — Le *déluge* est le symbole de la destruction.

[5] Aux Assyriens: Oseriez-vous encore braver Dieu? D'autres traduisent: Que pensez-vous *de* l'Éternel? et font adresser ces paroles aux Israélites.

[6] L'accent est sur le mot *ruine,* et l'auteur veut dire qu'elle sera complète, et qu'il n'y aura plus rien à tenter contre Jéhova. La *détresse* est celle d'Israël; en d'autres termes, Dieu ne permettra pas que les Assyriens reviennent encore une fois à la charge.

[7] Ces deux lignes sont on ne peut plus obscures et nous ne prétendrons pas en avoir rendu le vrai sens. Notre traduction exprime l'idée que les Assyriens périront comme la paille dans le feu, fussent-ils inaccessibles à l'homme comme un fourré de broussailles, et au feu comme le vin. L'auteur aurait choisi l'image du vin, de préférence à l'eau, pour rappeler l'ivrognerie de cette nation, ou de ses chefs. D'autres voient dans la mention du vin une allusion à l'ivresse de la fougue guerrière. D'autres encore traduisent: Ils seront dévorés.... *pendant* qu'ils s'enivrent, etc.

Voici ce que dit l'Éternel :
Tout intacts qu'ils sont et nombreux,
Tout de même ils seront fauchés et passeront.
Et si je t'ai humilié, je ne t'humilierai plus.
Et maintenant je briserai le joug qu'il t'a imposé,
Et je romprai tes liens[9].

Quant à toi, l'Éternel a décrété :
Il n'y aura plus de rejeton de ton nom ;
De la maison de tes dieux
J'exterminerai statues et idoles,
Pour en faire ton tombeau,
Car tu as été trouvé trop léger[10] !

Voyez sur les hauteurs
Les pieds des messagers qui proclament le salut[11] :
Célèbre tes fêtes, ô Juda !
Accomplis tes vœux !
Car il ne passera plus sur toi, le destructeur,
Il est exterminé lui-même tout entier.

Il s'avance contre toi, celui qui va t'écraser[12] :
Il s'agit de garder la place !
Surveille la route, serre ta ceinture,
Rassemble toutes tes forces !

[8] C'est de l'Assyrie qu'est sorti un farouche conquérant, etc.

[9] Ces lignes s'adressent naturellement à Israël.

[10] Cette strophe est dirigée encore contre l'Assyrien, qui est menacé d'une destruction complète, sa race (la race royale?) sera exterminée, ses temples et ses dieux renversés, etc. En mettant : pour *en* faire ton tombeau, nous avons, à vrai dire, amplifié le texte pour l'arrondir ; il dit simplement : je ferai ton tombeau, sans déterminer ni le lieu, ni la manière. La dynastie ensevelie sous les ruines des temples qu'elle a construits, est une idée assez conforme à l'esprit de cette pièce. Pour l'image de la dernière ligne, voyez Job XXXI, 6. Dan. V, 27. Il y a la balance dans laquelle Dieu pèse la valeur des mortels, comme ceux-ci font à l'égard des métaux précieux.

[11] La seconde scène que le prophète décrit est celle du siége de Ninive ; mais il anticipe sur le résultat, en faisant tout de suite annoncer à Juda que la capitale de ses oppresseurs est tombée.

[12] Cette apostrophe est adressée à Ninive ; elle commence par une exhortation ironique. *Celui* qui va écraser Ninive est ou bien l'ennemi lointain et naturellement inconnu au prophète, dont Jéhova va se servir pour accomplir ses desseins vengeurs, ou plus simplement, c'est Jéhova lui-même qui amène son armée, c'est-à-dire précisément celle d'un peuple qu'il requiert à cet effet.

Car l'Éternel revient avec la gloire de Jacob,
Comme la gloire d'Israël[13],
Après que les spoliateurs les ont dépouillés,
Et ont détruit leurs sarments[14].

Le bouclier de ses soldats est teint de rouge,
Ses guerriers sont vêtus d'écarlate,
L'acier des chars flamboie au moment de l'attaque,
On brandit les lances,
Au dehors les chars se précipitent avec furie,
Ils courent à l'envi dans les places,
On dirait des flambeaux, des éclairs qui s'élancent[15].

Il se souvient de ses capitaines :
Ils accourent en trébuchant,
Ils se précipitent vers leur muraille[16] —
Mais les machines sont dressées,
Les portes riveraines sont enfoncées,
Et le palais est à la débandade[17].

13 Cela doit signifier qu'il veut enfin restaurer la nation humiliée. Jacob (Juda) et Israël seraient ou bien les deux fractions du peuple, ou bien, selon d'autres, Jacob, le nom politique (?), redeviendra glorieux comme Israël, le nom théocratique. Cette dernière interprétation nous paraît beaucoup trop recherchée.

14 Israël comparé à une vigne (És. V. Psaume LXXX).

15 Cette strophe décrit l'armée des assaillants. Les boucliers sont rouges, non de sang, le combat n'ayant pas encore commencé, mais parce qu'ils sont recouverts de métal ou de cuir, auquel on a donné cette couleur. — Plus loin, le texte dit : les chars [sont] dans le feu de l'acier au jour de sa préparation, ce que nous entendons de l'éclat projeté par les ferrures ou garnitures, et du moment où l'on se prépare pour l'attaque. Les *lances* sont nommées dans le texte des *cyprès*, c'est-à-dire des perches faites du bois de ces arbres.

16 S'il n'y avait le mot trébucher, qui ne peut être dit que des Assyriens assiégés, nous aurions préféré voir ici la continuation de la description de l'assaut. Dans l'état actuel de ce texte, on ne peut plus obscur, nous ne pouvons que rapporter les trois premières lignes au roi d'Assyrie et à ses officiers. Au moment suprême, ce roi se souvient enfin qu'il a une armée, il l'appelle, mais trop tard.

17 Les *machines* sont celles des assaillants qui doivent battre les murs en brèche. Mais le mot lui-même est douteux ; d'autres y ont vu la garnison se préparant à la défense. De même, les *portes* que nous supposons être celles du côté de l'eau (du Tigre) et qui auraient cédé les premières aux efforts de l'ennemi, sont changées par d'autres en des *flots* du peuple qui se précipite effaré à travers les rues. De fait, ici rien n'est certain, et la description perd beaucoup par l'obscurité des détails.

C'en est fait[18] ! Elle est dépouillée, emmenée ;
Ses servantes gémissent comme des colombes,
En se frappant la poitrine.

Ninive était comme un bassin d'eau
Depuis son origine[19] —
Et maintenant ils fuient —
Arrêtez ! Arrêtez !
Mais nul ne se retourne.

Pillez l'argent ! Pillez l'or !
Des biens sans fin !
Une masse de choses précieuses !
Pillage, ravage, carnage[20] —
Les cœurs défaillent, les genoux tremblent ;
La colique dans toutes les entrailles,
La pâleur sur tous les visages !

Où est-il, ce repaire de lions[21],
Ce pacage de jeunes ravisseurs,
Où ils rôdaient, mâle et femelle,
Le lionceau même, que personne n'osait troubler ?
Le lion y égorgeait pour satisfaire ses petits,
Il étranglait pour ses lionnes,
Il remplissait de proie ses antres,
Ses tanières d'un butin sanglant.

Me voici ! c'est ton tour !
Dit Iaheweh Çebaôṭ,
Je réduirai en cendre tes chars de guerre,

[18] Traduction purement conjecturale. Nous estimons que le texte est corrompu. D'autres y ont vu le nom propre de la reine de Ninive. Mais le sujet des verbes suivants est plutôt Ninive elle-même personnifiée, et ses servantes sont ou bien les villes vassales ou bien les femmes des habitants en général. Cette dernière interprétation se rattache mieux à ce qui suit.

[19] D'après le contexte, le *bassin d'eau* symbolise l'affluence d'une immense population, dont le nombre, en ce moment, est plutôt une cause de désordre et de faiblesse, qu'un élément de résistance.

[20] Imitation du jeu de mots de l'original, qui accouple ici trois mots formant une espèce de rime ou d'assonance et qui tous les trois signifient : vacuité, ou évacuation.

[21] La comparaison de Ninive et de ses farouches rois, conquérants et aventuriers, avec un antre de bêtes féroces, n'a pas besoin de commentaire.

L'épée dévorera tes lionceaux,
Je ferai cesser tes rapines dans le pays,
Et l'on n'entendra plus la voix de tes émissaires[22].

Malheur à la ville sanguinaire,
Toute de fraude, pleine de crimes,
Et qui ne cesse ses rapines[23] !

Écoutez ! le fouet[24] !
Écoutez ! un bruit de roues !
Et le galop des chevaux !
Et les chars qui bondissent !
Les cavaliers s'élancent,
L'épée brille,
La hallebarde étincelle —
Quelle multitude de tués !
Quelle masse de cadavres !
Des morts à n'en pas finir :
On se heurte contre leurs corps.

C'est pour les intrigues de cette courtisane,
De cette belle et séduisante enchanteresse,
Qui trahissait les nations par ses caresses,
Et les peuplades par ses sorcelleries[25].

22 Cette dernière strophe fait voir clairement que toute la description précédente n'est pas le récit d'un fait déjà accompli, mais une menace prophétique dans laquelle l'imagination du poëte se donnait libre carrière. — Les *émissaires* ou messagers sont les envoyés du souverain qui portaient chez les voisins ses hautaines sommations. Voyez par ex. És. XXXVI, 4 suiv.

23 Ce troisième morceau est parallèle au second, quant au point de vue de l'auteur. Ninive est encore debout, et continue à menacer le monde.

24 Nouvelle description du combat décisif qui doit amener la ruine de l'empire assyrien. Le poëte *entend* de loin l'arrivée d'une armée de guerriers, puis il les *voit* qui volent à l'attaque, et sans s'arrêter aux détails d'un combat décidé d'avance, il en peint en deux lignes le terrible résultat.

25 Autre allégorie. L'empire assyrien est représenté comme une courtisane et une sorcière, qui, sous les dehors de l'amour, s'empare des hommes et de leur bien, les dépouille, les mène à mal, et finit par s'en moquer. C'est ainsi que cette puissance, laissant de côté ses violences, engagea plus d'une fois dans les mailles de sa politique insidieuse et rapace le faible royaume de Juda et d'autres petits peuples.

Me voici ! c'est ton tour !
Dit Iaheweh Çebaôṭ,
Je retrousserai tes traînes par-dessus ton visage[26],
Pour montrer aux nations ta nudité
Et ta honte aux royaumes.
Je jetterai sur toi des ordures,
Je te conspuerai,
Je te donnerai en spectacle,
Et quiconque te verra, te fuira en disant :
Ninive est ruinée !
Qui voudra la plaindre ?
Où lui chercher des consolateurs ?

Vaux-tu mieux que Nô-Amôn[27],
Sise sur les Nils, entourée d'eau,
Qui avait une mer pour rempart
Et un lac pour muraille ?
L'Éthiopien était sa force,
Et les Égyptiens sans nombre,
La Libye et les Nubiens venaient à son secours.
Et elle aussi s'en est allée captive en exil ;
Ses enfants aussi ont été écrasés au coin des rues,
Sur ses nobles on a jeté le sort,
Et tous ses grands ont été chargés de fers.

Toi aussi tu videras la coupe[28]
Et seras gisant sans connaissance[29],
Toi aussi tu chercheras un refuge devant l'ennemi.

[26] L'allégorie de la courtisane est continuée ; bien que plus loin le nom de la capitale de l'empire vienne pour ainsi dire se mettre en travers du tableau, dont les couleurs sont un peu dures. Le châtiment est ainsi mis dans un rapport plus direct avec ce qui l'a provoqué.

[27] Il est reconnu que par ce nom, qui signifie probablement Demeure d'Amôn, le prophète désigne la célèbre ville de Thèbes, dans la haute Égypte, la Diospolis des Grecs, située autrefois sur les deux rives du Nil, dont les canaux entouraient ses fortifications. Mais il est difficile de dire à quel événement le texte fait allusion. Aucun auteur ancien ne parle d'une prise de Thèbes antérieure à l'époque de l'invasion persane. On peut cependant supposer que ce fut quelque conquérant assyrien qui poussa aussi loin ses courses aventureuses, peut-être Sargon (És. XX).

[28] Litt. : tu t'enivreras. On connaît l'image de la destinée comparée à un breuvage qu'on boit. Une destinée terrible est un breuvage copieux et enivrant.

[29] On traduit ordinairement : tu seras cachée, ce qui doit signifier : tu disparaîtras. Nous croyons que le sens propre est : tu seras voilée, d'où il n'y a pas loin au sens que nous exprimons.

Toutes tes citadelles
Seront comme des figuiers aux fruits précoces :
Quand on les secoue,
On n'a qu'à ouvrir la bouche pour manger[30].
Vois-tu, ta garnison, c'est une troupe de femmes,
Les portes de ton pays s'ouvrent à l'ennemi,
Le feu consume tes verroux.

Puise de l'eau pour le siége[31] !
Fortifie tes remparts !
Foule l'argile et piétine la terre glaise !
Répare le four à briques !
Tout de même le feu te dévorera,
L'épée t'exterminera :
Elle te rongera comme la sauterelle,
Fusses-tu en masse comme la sauterelle et le grillon !
Tes marchands étaient plus nombreux
Que les étoiles du ciel —
La sauterelle dépouille et s'envole[32] !

Tes soldats étaient comme des sauterelles,
Tes officiers[33] comme un essaim d'insectes,
Campés sur les cloisons quand il fait froid :
Le soleil paraît, ils partent,
Et l'on ne sait où ils sont restés.
Tes bergers sommeillent, ô roi d'Ass'our !

30 Aucune place forte de l'Assyrie n'opposera de résistance sérieuse à l'étranger. Comp. És. XXVIII, 4.

31 La situation de Ninive sur le confluent de plusieurs fleuves la garantissait d'avance contre le manque d'eau pendant un siége. C'est Jérusalem qui avait besoin de prendre des mesures de précaution à cet égard, et c'est aussi de là que le prophète a pris ce trait de son tableau.

32 Dans ces dernières lignes, l'image de la sauterelle est employée successivement à plusieurs fins. D'abord, pour la dévastation qu'elle cause, de manière à ne rien laisser (Joël II, 3) : ainsi l'épée sévira parmi les Assyriens. Puis, pour la rapidité avec laquelle elle disparaît, après avoir consommé son œuvre de destruction : ainsi les ennemis disparaîtront après avoir pillé les nombreux et riches marchands. Enfin, pour le nombre : ainsi les Assyriens eux-mêmes sont comparés à des sauterelles, mais pour constater que leur nombre ne les sauvera pas. Cette dernière idée reparaît dans la strophe suivante.

33 *Soldats* et *officiers*, deux mots hébreux inconnus. Comme il est question d'un grand nombre, nous avons rejeté la traduction par *préfets* et *satrapes*.

Tes capitaines restent en repos[34],
Ton peuple est dispersé sur les hauteurs,
Et personne ne le rassemble.

Point de remède à ta blessure,
Ta plaie est mortelle.
Tous ceux qui entendent parler de toi,
Applaudissent à ta destinée :
Car sur qui n'aurait pas passé
Sans cesse ta méchanceté ?

[34] Ce *repos* et ce *sommeil* ne peuvent guère être entendus que de la mort, après ce qui a précédé. Les *bergers* sont les chefs, et la dispersion sur les *hauteurs* rappelle l'image d'un troupeau.

XI

HABACUC

VERS 604 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Le prophète nommé dans le titre du petit livre qui va nous occuper est un personnage absolument inconnu. L'absence d'une notice littéraire, tant soit peu plus complète, n'est certes pas compensée par l'absurde légende de la rédaction grecque du livre de Daniel, d'après laquelle un ange serait allé le trouver en Palestine pour le prendre par les cheveux et le transporter ainsi à Babylone, à l'effet d'apporter un déjeuner au prisonnier de la fosse aux lions. En revanche, le texte même de son écrit peut fournir des éléments suffisants pour établir, d'une manière assez sûre, et son époque et les circonstances en vue desquelles il a dû composer ses discours.

Ceux-ci paraissent un peu écourtés et décousus à première vue, si bien que déjà les anciens éditeurs juifs, des mains desquels nous avons reçu le texte original, ont cru devoir mettre un titre spécial à ce qui forme aujourd'hui le troisième chapitre, comme si c'était une pièce absolument distincte du reste. Un examen plus attentif nous conduira à découvrir non-seulement une liaison intime entre toutes les parties, relativement au point de vue et à la tendance, mais même une espèce de composition étudiée, que nous pourrions hardiment appeler dramatique. L'analyse détaillée, à laquelle nous allons procéder, justifiera ce jugement et nous donnera en même temps les moyens de déterminer assez exactement l'époque de la rédaction de l'ouvrage.

L'auteur débute par un appel à la justice vengeresse de Dieu, dont l'intervention est provoquée en vue des crimes et des violences qui se commettaient impunément dans le pays et sous les yeux du prophète (chap. I, 2-4). Ce début est sans contredit la partie la plus faible de tout l'écrit. Le style est à fleur de terre, sans couleur et sans mouvement, et le tableau de la situation, si tant est qu'on puisse appliquer ce nom à la prose du texte, est à peine ébauché, ou plutôt n'offre que des traits vagues et généraux et ne soutient pas la comparaison avec les nombreux passages analogues des prophètes plus anciens.

Cependant la scène change. Jéhova lui-même prend la parole (chap. I, 5-11), pour annoncer qu'il va faire ce que sa justice exige et ce que le prophète vient de lui demander. Il va charger du châtiment de son peuple coupable une nation étrangère, lointaine, naguère inconnue, les Chaldéens, dont la puissance militaire et la sauvage cruauté sont dessinées en traits vivement accusés. Ici, les qualités littéraires de l'auteur commencent à se produire fort à son avantage, et en même temps nous apprenons ainsi, sans risquer de nous tromper, que la composition est postérieure à la mort du roi Ios'iyah et à la défaite des Égyptiens à Karkemîs', événements arrivés en 611-608 av. J.-C., et à la suite desquels les armées de Neboukadreççar envahirent pour la première fois la Palestine. D'un autre côté, il n'y a encore, ni dans ce morceau, ni plus loin, aucune allusion positive à un danger qui aurait menacé la ville de Jérusalem elle-même. On entrevoit seulement, sans que cela soit dit explicitement, que les territoires occupés par les bandes chaldéennes ont eu beaucoup à souffrir de leurs déprédations, et qu'aucun boulevard ne saurait leur opposer une résistance efficace et victorieuse.

Aussi bien, sans entrer dans n'importe quels détails historiques, le prophète passe rapidement à une troisième scène (chap. I, 12-17), où c'est encore lui qui porte la parole, mais cette fois-ci au nom et en faveur du peuple israélite, pour lequel il sollicite le pardon et la grâce du juge. Le châtiment a été suffisant; il a même été trop sévère : l'instrument dont Jéhova s'est servi pour accomplir ses desseins a outrepassé sa mission, et le Dieu de justice ne saurait voir d'un œil indifférent la ruine des siens, presque consommée par une race qui ne les vaut point, et dont la ridicule et détestable idolâtrie doit à elle seule déjà exciter le courroux du Très-Haut.

Après cette prière, le prophète, se comparant à une sentinelle qui surveille les avenues d'une ville menacée par l'ennemi, attend que Jéhova lui révèle ce qu'Israël peut espérer pour l'avenir. Il est exaucé : la réponse arrive, mais il est averti que l'accomplissement, quoique assuré, pourra être retardé momentanément (chap. II, 1-3). Ce détail est significatif; il nous permet de regarder ce qui précède (le contenu du premier chapitre) comme appartenant déjà au passé. Tout ce qui suit est réservé à l'avenir. Nous en conclurons avec une entière certitude, que la rédaction date des dernières années du septième siècle et qu'elle a précédé en tout cas la première déportation (598 av. J.-C.)

L'oracle lui-même, que le prophète est censé avoir reçu au sujet des péripéties futures de l'histoire, est formulé d'une manière assez originale (chap. II, 4-20). Après quelques lignes d'invectives contre les Chaldéens, mises dans la bouche de Jéhova même, l'auteur introduit sur la scène les nations opprimées par eux et leur fait débiter ce qu'il appelle une chanson satyrique, c'est-à-dire une série d'imprécations, relatives aux rapines, aux meurtres, à l'arrogance et à l'idolâtrie de ces farouches conquérants, et rédigées en autant de strophes presque symétriques. Après cela, à l'entrée de ce qui forme notre troisième chapitre, le prophète déclare avoir entendu le divin message, et exprime le vœu que la promesse ainsi faite ne tarde pas à se réaliser. Et c'est cet accomplissement qui est décrit d'avance dans le reste du texte (chap. III, 3-19). Ce morceau contient une majestueuse théophanie : Le Seigneur apparaît pour exécuter ses arrêts suprêmes, tant à l'égard des païens orgueilleux qui ont osé fouler sa terre sainte, que de son peuple purifié par l'épreuve et désormais oint de son esprit. C'est avec cette glorieuse perspective que se termine le livre.

Nous avons déjà fait remarquer que le troisième chapitre a été séparé du reste par les Rabbins. Il porte dans les éditions un titre spécial assez singulier et très-peu propre à orienter le lecteur au sujet de sa véritable portée : *Prière du prophète Ḥabaqqouq*. En même temps, ce titre contient une note qui fait voir qu'on avait fait de cette prétendue prière une composition musicale. Une note analogue se trouve apposée à la fin. Dans notre traduction, nous négligeons toutes ces additions étrangères, et cela d'autant plus facilement que leur véritable valeur nous échappe. Il en sera de même d'une troisième note de ce genre qui se trouve dans le

corps du texte. Nous nous expliquons d'ailleurs sur ces notes musicales dans l'introduction au livre des Psaumes. Nous mentionnerons ici le fait qu'au moyen âge cette Prière du prophète Habacuc a été habituellement jointe au Psautier, avec une douzaine d'autres pièces lyriques de l'Ancien Testament, le titre rabbinique paraissant la désigner comme appartenant à la catégorie des textes qui pouvaient former le livre des oraisons à l'usage de tous les membres de la communauté chrétienne. Notre analyse a dû faire voir qu'il ne s'agit pas le moins du monde d'une prière, et que la séparation du chapitre d'avec le reste n'est due qu'à un manque d'intelligence exégétique.

C'est d'ailleurs ce troisième chapitre qui a valu à Habacuc la réputation d'être l'un des plus grands poëtes hébreux, si ce n'est le plus grand de tous. Cet éloge nous semble bien exagéré. Nous ne voulons pas amoindrir les beautés que contient le morceau en question. Nous ajouterons même que l'agencement de l'ouvrage entier, qui présente tour à tour, et d'une manière si ingénieuse, les tableaux du passé, du présent et de l'avenir, trahit un talent peu commun et ne se rencontre pas ailleurs dans un cadre si nettement délimité et si artistement disposé. Mais quant à la peinture des détails, à la richesse du langage, à l'élégance de la versification, il nous est impossible de voir ici, même dans ce fameux troisième chapitre, une composition hors rang et incomparablement supérieure à ce que la littérature hébraïque nous offre ailleurs. A l'époque de Habacuc, il était peut-être difficile d'être encore original, surtout si l'on considère que le cercle des idées, dans lequel se mouvaient les prophètes, était assez restreint, et il serait injuste d'être trop exigeant à cet égard. Mais précisément pour cette raison, nous ne saurions donner la palme à un poëte qui a dû subir l'ascendant de ses prédécesseurs, et qui a pu être dépassé encore par ceux qui l'ont suivi.

Il y a dans ce livre un certain nombre de passages désespérément obscurs et difficiles, qui autorisent des soupçons à l'égard de l'intégrité du texte.

L'oracle que vit le prophète Ḥabaqqouq.

Jusques à quand, ô Éternel,
T'implorerai-je sans que tu écoutes?
Crierai-je : violence! sans que tu sauves?
Pourquoi me laisses-tu voir l'iniquité,
Et regardes-tu toi-même cette misère?
Le crime et la violence sont devant mes yeux :
La querelle surgit, la discorde règne.
Aussi la loi est-elle impuissante,
Le bon droit ne paraît plus jamais.
Le scélérat circonvient le juste,
Et le droit ne paraît plus que faussé [1].

•

Voyez parmi les peuples, regardez,
Étonnez-vous, soyez stupéfaits [2] !

[1] Cette première strophe contient un tableau bien sombre de la corruption des mœurs sociales que le prophète avait sous les yeux. Car il s'agit bien certainement de l'état des choses en Judée et surtout de la mauvaise administration de la justice, et non des suites d'une invasion ennemie. — (Le *droit*, c'est ici l'arrêt conforme à la vérité, que l'on attend de la bouche du juge). — Un pareil état des choses réclamerait une intervention éclatante du juge céleste. Aussi celui-ci, dans la strophe suivante, l'annonce-t-il d'un ton menaçant.

[2] Il s'agit de prédire un châtiment par une invasion étrangère ; un peuple, jusque-là inconnu dans cette partie du continent, doit y faire son apparition pour la première fois. Jéhova (car c'est lui qui parle) appelle l'attention de Juda sur ce nouvel et terrible ennemi. Les verbes expriment une sorte de gradation. Israël est invité à passer en revue les peuples de son horizon géographique, il y découvrira quelque chose de nouveau et d'effrayant.

Car je vais faire de votre temps une œuvre,
Telle que vous n'en croiriez rien si on vous la racontait[3].
Car, voyez, je suscite les Chaldéens,
Ce peuple cruel et impétueux,
Qui traverse de vastes contrées,
Pour s'emparer de demeures étrangères.
Il est terrible et redoutable ;
De lui seul il tient son droit et son orgueil[4].
Ses chevaux sont plus légers que des panthères,
Plus rapides que les loups du soir[5].
Ses cavaliers fièrement s'avancent,
Ils viennent d'un pays lointain,
Ils volent comme l'aigle qui fond sur sa proie.
Tous ils viennent assouvir leur fureur,
La face tournée en avant[6] ;
Ils amassent les captifs comme le sable.
Ce peuple se moque des rois,
Les princes sont l'objet de ses railleries.
Il se joue de toutes les citadelles,
Il amasse quelque poussière et les enlève[7] !
Ainsi il arrive, pareil à l'ouragan,
Il passe, chargé de crimes[8],
Lui, dont le dieu est sa puissance !

[3] C'est-à-dire, comme s'étant passée ailleurs. Car il faudra l'avoir vue et subie pour s'en faire une idée.

[4] Il ne connaît ni ne respecte d'autre droit que son bon plaisir, et il se glorifie de sa brutalité qui brave le monde.

[5] Qui, après s'être cachés pendant le jour, sortent vers le crépuscule pour chasser.

[6] C'est-à-dire, poussant toujours plus loin, ils sont insatiables. Cependant le sens de ce distique n'est pas bien assuré. A la lettre, on pourrait traduire : Ils viennent pour la violence, le *désir* (?) de leurs faces est vers le devant. D'autres mettent : vers l'orient, et en concluent que les Chaldéens avaient alors déjà occupé les côtes de la Méditerranée. Le mot qui doit signifier le *désir*, ne se trouve pas ailleurs.

[7] Aucune puissance humaine ne leur résiste. Les forteresses sont prises au moyen de terrasses élevées devant les murs, et du haut desquelles ils délogent les défenseurs.

[8] Cette dernière tournure laisse entrevoir que les Chaldéens, chargés d'abord par Jéhova d'une mission contre le peuple rebelle, outrepassent leur pouvoir et seront punis à leur tour. Car il ne faut pas perdre de vue que c'est Dieu lui-même, et non le prophète, en son nom privé, qui parle ici de crimes. Du reste, il est évident qu'à l'époque où celui-ci pouvait écrire ces paroles, les Chaldéens avaient déjà dû se faire connaître au loin par leurs farouches exploits, et notamment Israël a dû souffrir de leur cruauté.

N'es-tu donc pas, dès jadis,
L'Éternel, mon Dieu, mon saint?
Non, nous ne mourrons point[9]!
Éternel! c'est pour le jugement que tu l'as commis,
Notre rocher! c'est pour châtier que tu l'as établi!
Trop pur d'yeux pour vouloir contempler le mal,
Toi, qui ne peux regarder la misère,
Pourquoi regarderais-tu ces brigands?
Te tairais-tu quand le méchant dévore
Celui qui est plus juste que lui?
Tu fais que les hommes sont comme les poissons de la mer[10],
Comme la vermine qui n'a pas de roi :
Il les retire tous avec l'hameçon,
Il les enlève avec son filet,
Dans ses rets il les ramasse,
Et le voilà joyeux et gai!
Pour cela il fait des sacrifices à son filet,
Il brûle de l'encens à ses rets,
Car grâce à eux sa part est grasse,
Et sa chère abondante.
Est-ce que pour cela il videra son filet[11],
Pour égorger toujours les peuples sans pitié?

Je veux faire ma garde,
Je veux me placer sur la tour :
Je veux guetter pour voir

[9] C'est maintenant le prophète qui prend la parole à son tour pour déplorer la terrible sévérité du châtiment, qu'il avait d'abord provoqué lui-même. Il fait appel à la miséricorde divine, et puise une consolation dans l'idée même du Dieu saint, lequel, sans doute, ne pouvait pas laisser impuni son peuple prévaricateur, mais qui, par la même raison, ne regardera pas d'un œil indifférent les crimes de ces Chaldéens, frappant non-seulement les vrais coupables qui avaient encouru l'animadversion de Jéhova, mais encore les membres innocents de la nation. Le Chaldéen avait été *commis* par Dieu pour *châtier* Israël, mais Dieu ne peut se complaire à *contempler* tout le mal qu'il fait. C'est cette idée d'un *plaisir*, incompatible avec la sainteté de Dieu, qu'il faut associer à celle du *regard* dont parle le texte.

[10] Allégorie destinée à peindre : 1° Le dépeuplement du pays d'où les Chaldéens emmènent une masse de captifs, comme s'il n'y avait plus de Dieu pour les protéger. 2° La ridicule et sauvage idolâtrie de ces conquérants (motif de plus pour exciter la colère de Jéhova), qui adorent les instruments de leur victoire, leurs armes et autres fétiches.

[11] Le pêcheur vide son filet pour s'en servir de nouveau, et pour tuer les poissons qu'il a pris.

Ce qu'il me révélera,
Ce que je devrai répondre à ma réclamation [12].

Et l'Éternel me répondit et dit :
Écris la vision, grave-la sur les tables,
Pour que le lecteur puisse la parcourir.
Car la vision attend son terme ;
Elle aspire à s'accomplir,
Et ne trompera pas !
Si elle tarde, attends-la toujours,
Car elle vient sûrement et ne fera pas défaut [13] !

Vois-tu, son âme est enflée d'orgueil et non droite —
C'est le juste qui vivra à cause de sa fidélité [14] !
Mais c'est que le vin est perfide,
L'homme arrogant n'a pas de repos [15] :

12 La *réclamation* du prophète, c'est la plainte formulée dans les vers précédents contre les Chaldéens. C'était la plainte d'un simple mortel, d'un *citoyen* parlant au nom et au point de vue de tout le monde. A son tour, le *prophète* espère recevoir un avis de Dieu, relatif à ce que celui-ci a décidé à cet égard, de manière qu'il puisse se donner à lui-même une réponse. Il y a donc là une espèce de dédoublement de la personne. D'un autre côté, le prophète se compare à une sentinelle, placée sur une haute tour pour voir ce qui se passe au loin : de fait, il espère *voir* la réponse de Dieu, laquelle en conséquence, est appelée une *vision*.

13 La vision elle-même, c'est-à-dire la prédiction relative aux Chaldéens, suivra plus bas. Ici elle est signalée d'avance comme certaine, mais comme ne devant pas se réaliser immédiatement. C'est là ce qui motive l'injonction de l'écrire, pour que tout le monde en ait connaissance et pour qu'on ne l'oublie pas, malgré les délais possibles. La vision est même en quelque sorte personnifiée : elle *aspire*, elle tend et tient à devenir une réalité. Les *tables* sur lesquelles elle doit être gravée lisiblement, appartiennent à la forme rhétorique et le sens est que l'oracle ne doit pas être formulé en termes voilés et obscurs.

14 L'oracle, qui doit s'occuper spécialement des Chaldéens, ne les désigne pas nominativement, mais l'antithèse entre l'*orgueilleux* et le *juste*, celui qui doit périr et celui qui doit vivre, se rapporte évidemment à eux et aux *pieux* Israélites, à ceux qui n'ont pas personnellement mérité le châtiment infligé au peuple par l'organe des barbares. Ceux qui ont exprimé plus haut (I, 12) l'espoir qu'ils ne mourront pas, parce que Jéhova est saint et juste, reçoivent ici l'assurance qu'ils seront exaucés.

15 Ces deux lignes sont bien obscures et la traduction est sujette à caution. Par ce qui suit, on voit bien qu'il est question du conquérant farouche et insatiable, comparable, à ce titre, à l'enfer qui engloutit tout sans jamais être rassasié, à l'*Acheros avarus* du poëte latin (litt.: il élargit son appétit). — On doit en conclure que l'homme arrogant désigne la même puissance et que cette phrase ne doit pas exprimer une maxime abstraite et générale. Alors le *vin*, surtout en vue de ses effets, serait l'image de ces mêmes emportements passionnés et destructeurs. Car la *perfidie*, l'esprit d'insubordination et de révolte, qui est la conséquence de l'ivresse, est aussi le caractère de la barbarie païenne. Nous avouons que tout cela est assez recherché et peu transparent.

Il est avide comme le S'eôl,
Insatiable comme la mort;
Il accapare tous les peuples,
Et ramasse à lui toutes les nations.
Hé bien! elles toutes ensemble
Feront entendre contre lui une satire,
Une chanson, des railleries à son adresse.
On dira[16] :

« Malheur à qui amasse ce qui n'est pas à lui!
(Jusques à quand?)
Et qui se charge de gages usuriers[17]!
Soudain ils se lèveront, tes créanciers,
Ils se réveilleront pour troubler ton repos,
Et tu deviendras leur proie.
Puisque tu as dépouillé beaucoup de peuples,
Les nations qui restent te dépouilleront aussi,
Pour le meurtre des hommes,
Et la dévastation de la terre,
Des villes et de tous leurs habitants.

« Malheur à qui emporte chez lui un gain injuste,
Pour placer son nid bien haut[18],
Et se soustraire à l'atteinte du malheur!
C'est l'opprobre que tu as ménagé à ta maison:
Ruiner des peuples nombreux,

[16] Par une tournure très-originale, la prédiction de la ruine des Chaldéens, au lieu d'être formulée par la bouche de Dieu, est mise dans celle des nations vaincues et opprimées; et en appelant le discours de celles-ci une *satire*, etc., l'auteur insinue qu'elles seront dans le cas de constater la chute de leurs tyrans. Les termes littéraires dont se sert le texte, expriment en partie l'idée d'une *comparaison* et d'une *énigme*, c'est-à-dire d'une tournure rhétorique, par laquelle un sujet est traité d'une manière détournée, épigrammatique et spirituelle.

[17] Les invectives et imprécations formulées contre les Chaldéens, portent d'abord sur leurs déprédations. Ils sont représentés comme des usuriers qui dépouillent les pauvres gens, et ces derniers, c'est-à-dire les peuples opprimés, finiront par demander ce qui leur appartient, et seront à leur tour des créanciers inexorables. Les trois mots mis en parenthèse rappellent en passant que les choses malheureusement n'en sont pas encore là.

[18] Le nid haut placé est l'image de la sécurité. Les conquérants croient se l'assurer par la ruine des voisins.

En risquant ta propre vie [19] !
Car la pierre du mur pousse des cris,
Et le chevron de la charpente lui répond [20].

« Malheur à qui bâtit des villes avec du sang,
Qui fonde des cités sur l'iniquité !
Hé bien, voyez : c'est la volonté de Iaheweh Çebaôṭ
Que les peuples travaillent au profit du feu,
Et que les nations se fatiguent pour le néant [21],
Car la terre doit reconnaître la gloire de l'Éternel,
Et s'en remplir, comme l'océan est rempli d'eau [22].

« Malheur à qui fait boire les autres,
Leur versant son ardeur et les enivrant,
Afin de contempler leur nudité [23] !
Tu es rassasié d'opprobre au lieu de gloire :
Bois donc, toi aussi, et fais voir que tu es incirconcis !
Elle passera à toi, la coupe de la droite de l'Éternel,
Et l'ignominie recouvrira ta gloire [24].
Tes ravages au Liban retomberont sur toi,
Cette désolation qui effrayait les bêtes [25].

19 Le but ne saurait être atteint de cette manière. En ruinant les autres, on s'expose soi-même à des retours de fortune, et la honte de la chute finale est d'autant plus grande, que la puissance était fondée par des moyens plus criminels. Les deux dernières lignes sont une exclamation.

20 Cette puissance est comparée à un édifice, dont la construction est le fruit de nombreux crimes. Les pierres elles-mêmes et les poutres crient vengeance.

21 Parce que ces villes et ces forteresses, bâties avec la sueur des peuples asservis et décimés, sont destinées à périr sans laisser de traces.

22 Litt.: Car la terre sera remplie, en reconnaissant la gloire de l'Éternel, comme les eaux qui recouvrent l'océan. Le terme de la comparaison est la quantité, l'abondance; l'océan est ici proprement le grand bassin, et non l'eau elle-même. La gloire de l'Éternel qui doit se révéler à la terre et la remplir tout à fait, c'est celle qui se manifestera dans le jugement et la punition de ces puissances impies et sanguinaires.

23 L'image est analogue à celle que nous avons vue dans Nah. III, 4 suiv. Enivrer les autres pour leur enlever la conscience d'eux-mêmes et les livrer à qui veut profiter de leur état à la fois honteux et impuissant, cela s'applique aisément aux intrigues égoïstes d'une grande puissance qui s'empare insidieusement de l'esprit et des forces des autres.

24 Cela revient à dire : Ton tour vient aussi ; tu te trouveras dans le même état de dégradation. La *coupe* symbolise la destinée.

25 Le Liban représente quelquefois ce qui est grand et beau en général. Ici cependant on est tenté de croire que le prophète veut signaler un fait matériel. Dans un autre passage, És. XIV, 8, il est aussi parlé des ravages faits par les Chaldéens dans les forêts du Liban : on les déplorait d'autant plus qu'il n'en existait pas de pareilles dans la Palestine.

[Pour le meurtre des hommes,
Et la dévastation de la terre,
Des villes et de tous leurs habitants[26].]

« A quoi sert l'idole, pour que le sculpteur l'ait taillée[27] ?
L'image fondue, qui prêche le mensonge,
Pour que l'artiste se fie à son œuvre,
En faisant des dieux muets ?
Malheur à qui dit au bois : Réveille-toi !
Lève-toi ! à la pierre immobile.
Ceci enseignerait !
Voyez donc ! C'est plaqué d'or et d'argent
Et n'a pas un souffle dans le corps !
Mais l'Éternel est dans son saint palais :
Silence devant lui, toute la terre ! »

•

Éternel ! J'ai entendu ton message :
J'ai peur[28].
Éternel ! Ton œuvre, dans le cours des années[29],
Accomplis-la !
Dans le cours des années fais-la connaître !
Dans ton courroux souviens-toi de ta miséricorde !

[26] Ces trois lignes, qui ne se rattachent pas logiquement à ce qui précède, pourraient bien s'être égarées ici par quelque inadvertance de copiste. Voyez au v. 8. Le morceau ne contient pas d'autre refrain.

[27] Le discours ne pouvait guère finir, sans relever aussi les absurdités du paganisme, auquel Jéhova ne devait pas accorder indéfiniment l'empire sur son propre peuple. L'idole *prêchant* le mensonge, est une tournure hardie pour exprimer l'idée qu'elle est censée représenter un Dieu, lequel pourtant n'existe pas ; ou bien encore pour rappeler qu'on lui demandait des oracles.

[28] Pour ce qui concerne la place particulière que la tradition rabbinique et ecclésiastique a assignée à ce dernier chapitre, voyez l'introduction. Nous le rattachons à ce qui précède d'une manière plus intime. Le prophète a reçu de Dieu les deux prédictions relatives au châtiment d'Israël (I, 5-11) et à celui des Chaldéens (II, 2-20) ; elles ont été de nature à le frapper de terreur, parce que la chute d'un si puissant empire doit amener nécessairement un bouleversement général, sans compter les calamités qui doivent frapper Israël directement.

[29] Allusion à ce qui a été dit chap. II, 3. L'époque précise de tous ces événements n'a pas été révélée. Aussi bien la phrase du texte la laisse-t-elle indécise. Elle revient à dire : Quand il te plaira. Le prophète se résigne aux terribles éventualités qu'il a, pour ainsi dire, provoquées lui-même, chap. I, 2-4 et 12-17.

Dieu arrive de Ṭêman[30],
Le Saint des monts de Paran :
Sa majesté couvre les cieux
Et de sa gloire la terre est pleine.
Une lumière éclate comme celle du soleil,
Des rayons jaillissent de ses côtés[31],
C'est là le voile de sa puissance.
Devant lui marche la peste,
La fièvre ardente suit ses pas[32].

Il s'arrête et ébranle[33] la terre,
Il regarde et fait trembler les nations.
Les vieilles montagnes éclatent,
Les collines, ses sentiers antiques[34], s'affaissent.
Je vois atterrées les tentes de Kous',
Les camps de Midyan s'agitent de frayeur[35].

30 L'auteur, sans se préoccuper davantage des délais qui séparent l'accomplissement de la prédiction, et qu'il vient de rappeler lui-même, peint l'apparition de Dieu, qui quitte sa résidence sur le mont Sinaï (Ṭêman et Paran sont des localités voisines de ce séjour de Jéhova), pour présider en personne à l'exécution de ses décrets.

31 Le mot *rayons* est au duel en hébreu ; c'est pourquoi nous mettons les (deux) côtés au pluriel. Car il ne s'agit pas de foudres lancées par la *main* de Dieu, mais de rayons lumineux qui entourent toute sa personne.

32 L'apparition de Dieu pour le jugement étant nécessairement terrible, il est naturel que tous les fléaux se trouvent dans son cortége pour attendre ses ordres spéciaux. En général, tous les traits du tableau sont des généralités et ne doivent pas être compris comme des faits précis de l'histoire.

33 D'après le parallélisme. D'autres traduisent : Il mesure la terre (du regard).

34 Les montagnes et les collines sont, dans l'horizon de l'homme, les objets les moins sujets aux changements ; la poésie les regarde donc comme les plus anciens. Elles sont les *sentiers* antiques de Dieu, soit dans le sens de l'action créatrice qui serait nommée la voie de Dieu (Prov. VIII, 22), soit d'après cette image poétique qui représente Dieu comme marchant sur les hauteurs (et ne touchant pas la plaine) quand il vient visiter la terre.

35 Les Midyanites sont signalés comme établis dans les environs du Sinaï, dans l'histoire mosaïque ; au même endroit, ils paraissent être rattachés à la famille des peuples Kous'ites (Éthiopiens), tandis qu'ailleurs ils sont considérés comme Abrahamides. Voy. Exod. II, III. Nombr. XII, 1. Gen. XXV, 2. Ici l'on peut s'en tenir à la définition générale de peuples méridionaux, du côté desquels Jéhova est censé arriver.

Est-ce contre les fleuves que tu te courrouces[36] ?
Ta colère s'adresse-t-elle aux rivières,
Ta fureur à la mer, ô Éternel ?
Pour que tu viennes, porté par tes coursiers,
Sur ton char victorieux ?
Ton arc est mis à nu ;
Ils sont jurés, les traits de ta parole[37] ;
De tes flots tu fends la terre.

Les montagnes te voient et tremblent,
Un déluge d'eau y passe ;
L'océan fait entendre sa voix,
Il élève ses mains vers le ciel[38].
Le soleil, la lune s'arrêtent à leur place,
A l'éclat de tes traits qui volent,
A la lueur de ta lance étincelante[39].

Dans ton courroux tu marches sur la terre,
Dans ta colère tu écrases les nations.
Tu t'avances au secours de ton peuple,
Au secours de ton oint[40] ;
Tu abats le faîte de la maison du scélérat,
Tu la détruis de fond en comble[41].

36 Non ! Il ne s'agit pas aujourd'hui de bouleverser la nature comme dans les orages ordinaires. Un autre but amène le Seigneur.

37 Cette ligne fait le désespoir des commentateurs, et le texte pourrait bien avoir souffert. Tout ce que nous y voyons, c'est que la mention de l'*arc* (au figuré) amène celle des *traits*. Ces traits seraient les menaces que Dieu a *juré* d'accomplir. Mais le contexte (par ex. la ligne suivante) paraît exiger qu'on reste dans la description pure et simple des phénomènes naturels.

38 Les mains de l'océan sont les vagues soulevées par la tempête. Voyez une prosopopée analogue, Ps. XCVIII, 8.

39 Les armes de Dieu sont ici les foudres, dont l'éclat obscurcit celui du soleil et de la lune. L'auteur n'a pas voulu dire, sans doute, que ces astres cessent de se mouvoir, mais qu'ils cessent de luire, qu'ils rentrent pour ainsi dire dans leurs loges, d'où ils sortent régulièrement pour faire leur devoir.

40 L'oint de Dieu n'est pas le peuple tout entier, mais tout aussi peu le roi régnant, ou le Messie. On doit se rappeler que la chute des Chaldéens doit arriver après le châtiment d'Israël ; donc le prophète a en vue cet Israël purifié et sanctifié, auquel il donne naturellement un roi fidèle et théocrate.

41 La maison du scélérat peut être l'empire ou la dynastie. Le texte parle de la *tête*, du fondement et du *cou* de cette maison. Ces métaphores ont dû être effacées dans la traduction.

Tu perces de tes traits[42] les têtes de ses bandes,
Qui s'élancent comme l'ouragan pour nous chasser,
Se réjouissant de dévorer le malheureux dans leur repaire.
Tu foules la mer avec tes chevaux,
Les flots du vaste océan.

Je l'ai entendu[43] —
Et mon sein frémit,
A ta voix mes dents claquent,
La carie consume mes os,
Mes genoux tremblent,
De ce que je dois me tenir tranquille
Jusqu'au jour de la détresse à venir
Pour le peuple qui nous assaille[44].

Car le figuier ne fleurit plus,
Les vignes ne portent plus de fruits;
Le produit de l'olivier fait défaut,
Et les champs ne donnent point de pain.
Le mouton manque à la bergerie,
Et dans les étables il n'y a plus de bœufs[45].

[42] Le texte dit : de ses traits, comme si l'auteur voulait dire : avec leurs propres armes.

[43] Le prophète revient à son point de départ, ci-dessus v. 2, quand il disait : J'ai entendu ton message, j'ai peur. Ce qui suit est l'amplification de ce dernier mot. Au lieu des *dents* qui claquent, le texte met les *lèvres*.

[44] Ces trois dernières lignes ne sont pas bien transparentes. L'auteur paraît vouloir dire que ce qui cause son anxiété, c'est qu'il doit attendre plus ou moins longtemps encore le moment où Jéhova voudra en finir avec le tyran étranger. La détresse dont il parle est positivement celle qui marque la fin de ce tyran, et non celle du peuple israélite, causée par les Chaldéens. Car pour ce qui est de la calamité de Juda, elle n'était plus à attendre, le tableau qui va suivre la représentant comme présente. Tout de même, pour obtenir un sens aussi simple, nous avons dû changer une voyelle (qui *nous* assaille).

[45] Voilà où en est actuellement la Palestine, à la suite du châtiment mérité qu'elle a essuyé par l'invasion étrangère. Malgré cela, le prophète termine par des accents de joie que lui suggère sa ferme croyance aux promesses de restauration, dont il s'est fait l'organe plus haut.

Mais moi, je veux me réjouir en l'Eternel,
Tressaillir de joie, en Dieu, mon sauveur.
L'Éternel, le Seigneur, est ma force.
Il donne à mes pieds l'agilité de la biche,
Et me conduit en sûreté sur les hauteurs [46].

[46] Les hauteurs sur lesquelles peut se retirer la biche, ou plutôt peut-être l'antilope et la chèvre sauvage, sans risquer d'y être prise, sont l'image de la protection efficace de Dieu (Psaume XVIII, 34).

XII

JÉRÉMIE

628-586 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Le livre du prophète Jérémie est de tous ceux qui ont été compris dans la collection le plus intéressant pour l'histoire. C'est que nous n'y rencontrons pas seulement des discours dans le genre de ceux que nous avons étudiés jusqu'ici, et au moyen desquels la sagacité quelquefois téméraire ou trompeuse des exégètes s'ingénie à découvrir la physionomie particulière de chaque époque : une partie notable du volume contient ce que nous appellerions aujourd'hui des mémoires, soit une relation de faits, composée par un témoin oculaire. Aucun des prophètes, dont il nous est parvenu des écrits, ne paraît avoir été mêlé aux affaires publiques au même degré que le fils du prêtre Ḥilqiyah ; et si nous ne craignions de donner une fausse couleur aux choses, en ne tenant pas assez compte de la différence des conditions sociales et politiques, nous dirions volontiers qu'il nous apparaît comme un orateur de l'opposition dans les graves conflits intérieurs, qui précédèrent et hâtèrent la ruine de la ville et de la dynastie.

Nous connaissons assez bien la chronologie de la vie du prophète, dont le nom hébreu Yirm-yahou est d'une signification incertaine. Issu d'une famille sacerdotale établie à ʿAnaṭoṭ, village situé à une lieue au nord de la capitale, il commença son ministère jeune encore (I, 6), la treizième année du règne de Ios'iyah, c'est-à-dire l'an 628 av. J.-C., et le continua sans interruption, à ce

qu'il paraît, pendant près d'un demi-siècle, les dernières traces de son existence nous menant au delà de l'époque de la catastrophe dont nous venons de parler, soit au moins jusque vers l'an 586.

Durant cette longue période, le petit royaume de Juda traversa coup sur coup une série de révolutions, l'une plus terrible que l'autre. Il était ballotté entre les tendances politiques les plus opposées et gouverné par des princes à peine sortis de l'âge de l'adolescence et qui se livraient aux plaisirs, tandis que des factieux se disputaient le pouvoir et dépensaient follement les dernières ressources d'un pays dont la situation aurait exigé, de la part de ses directeurs, la prudence la plus consommée et le plus rigide désintéressement. Le roi Ios'iyah avait essayé des réformes dans le sens des principes prêchés par les prophètes. Soutenu par un parti qui se relevait après une longue oppression, laquelle était allée jusqu'à l'effusion du sang, il s'était engagé dans un système de réaction tout aussi violent, et qui pour un moment paraissait assurer le triomphe de la bonne cause, mais qui était loin de produire des effets durables. Peut-être, si le roi avait vécu plus longtemps, son règne aurait-il pu donner une autre direction aux esprits et conjurer l'orage qui allait renverser le trône de David. Malheureusement il se crut obligé de prendre part à la lutte gigantesque engagée entre les deux grandes puissances de son temps : l'empire des Pharaons, dont une dynastie nouvellement fondée cherchait une dernière fois à reculer les frontières du côté de l'Asie, et le royaume babylonien, où s'étaient naguère établis des conquérants étrangers, les Chaldéens, dont les chefs nourrissaient également des projets ambitieux. Le faible roi de Juda voulait s'opposer à l'invasion des Égyptiens, bien que ceux-ci ne traversassent point son domaine. Il fut écrasé, hors des limites de son territoire, à la bataille de Meg'iddo (611), et y perdit la vie. Le peuple de Jérusalem proclama son fils cadet Ioaḥaz, mais le vainqueur s'empara aussitôt de la ville restée sans défense, envoya le jeune prince prisonnier en Égypte et le remplaça par son frère aîné Ioyaqîm, qui devint ainsi son vassal. Cependant l'expédition du Pharaon Nekô eut une issue fatale. Arrivé sur les bords de l'Euphrate, il y rencontra l'armée babylonienne commandée par Neboukadreççar, le fils et futur héritier du roi régnant, qui le défit complétement à Karkemîs' (608) et qui, en le refoulant de plus en plus dans ses limites propres, s'empara bientôt aussi du royaume de Juda. Ioyaqîm fut obligé

de changer de suzerain. Quelques années plus tard, il eut la témérité de refuser le tribut et provoqua ainsi de nouvelles hostilités de la part des Babyloniens. On ne sait au juste s'il mourut avant que ceux-ci fussent arrivés devant Jérusalem. En tout cas, ce fut son fils Iekonyah qui, tout jeune encore et à peine monté sur le trône, essuya le choc irrésistible des forces supérieures du maître irrité. Il dut se rendre et fut emmené à Babylone avec un grand nombre des principaux personnages de la cour et de la ville. Il y termina ses jours après quarante ans de captivité. Neboukadreççar, qui dans l'intervalle était devenu roi lui-même, lui donna pour successeur son oncle Çideqiyah, un troisième fils de Ios'iyah. Celui-ci, à son tour, se laissa entraîner à la défection, dans l'espoir d'assurer son indépendance avec le secours de l'Égypte, laquelle, au dernier moment, l'abandonna à ses propres forces. Cette fois-ci, le Babylonien ne connut plus de pitié. Après un siége qui dura dix-huit mois, la ville fut prise et détruite; et toutes les horreurs d'une conquête à main armée fondirent sur les débris de la population déjà décimée par la famine. Ce n'était pas tout. Les malheurs publics ne firent qu'exciter davantage les passions qui n'en avaient pas été la moindre cause. Le roi de Babylone avait donné pour gouverneur à la province conquise un membre de la famille même des Isaïdes, homme sage et modéré, qui cherchait à apaiser les esprits et les engageait à se soumettre à la nécessité. Les exaltés l'assassinèrent; puis, voyant qu'ils ne réussiraient pourtant pas à se maintenir et à rétablir l'indépendance nationale, ils émigrèrent en Égypte, où nous perdons leur trace.

Voilà les scènes dont Jérémie était le spectateur, les péripéties dans le tourbillon desquelles il se trouvait enveloppé. Juste appréciateur de la situation, il ne borna pas ses conseils à des avis concernant la religion et la morale; il en donnait aussi au sujet des graves questions politiques qui divisaient les esprits et les partis. Il y avait surtout celui que nous pourrions nommer des Indépendants et dont les adhérents voulaient à tout prix se soustraire au joug de l'étranger; parti sans doute honorable, en tant qu'on ne considère son but que d'une manière abstraite, mais qui, après tout, fut la principale cause de la ruine nationale par son manque de prudence et de réserve. Il y avait le parti égyptien, qui croyait qu'une alliance avec le voisin du sud suffirait pour écarter tout danger venant du nord et qui se faisait

illusion sur les moyens d'action et sur les visées politiques d'une puissance qui ne s'était pas entièrement relevée de son récent échec. Jérémie était l'orateur du parti modéré, qui acceptait un état des choses qu'on ne pouvait changer sans courir les chances extrêmes et se précipiter de gaîté de cœur dans l'abîme qui s'ouvrait devant tous les yeux non aveuglés par la passion.

Toutes les scènes de ce dernier acte du drame national se reflètent dans le volume que nous allons étudier. Aussi bien, de tous les écrivains de l'Ancien Testament, si l'on en excepte le seul Néhémie, Jérémie est-il celui dont la figure se dessine le plus nettement dans le cadre de l'histoire d'Israël. Les événements jettent ici plus qu'ailleurs une lumière indispensable sur les discours, mais ce sont les destinées personnelles de l'auteur qui prêtent aux événements mêmes les couleurs vives de l'actualité. En face de ces textes, l'interprète n'a pas besoin de recourir à son imagination pour donner le relief nécessaire au portrait de celui qui les a composés, et le lecteur se passe aisément du commentaire en présence d'un caractère dont les nobles traits ressortent si bien des faits et des discours. C'est qu'il n'a pas de peine à comprendre quelle force d'âme, quel mâle courage il fallait pour rester calme et ferme malgré tous ces tiraillements, devant la violence des partis, au milieu des entraînements populaires, en face d'un despotisme aveugle et peu scrupuleux, et sous la douloureuse pression d'une perspective des plus sombres. C'est bien à Jérémie qu'on peut appliquer les fameux vers du poëte latin :

Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida. . . . .
Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

Oui, c'est bien lui! Nous le voyons sûr de lui-même et tout entier à sa mission; jamais troublé, ni par les cris de la populace, ni par la haine des tyrans, qui dans les moments de détresse venaient à lui pour mendier des conseils et des consolations, sauf à lui faire sentir leur dépit quand il leur disait la vérité; menacé dans son village, maltraité dans la capitale, jeté dans un cachot infect où il pensa mourir de faim, exposé à toutes les terreurs du

siége, abreuvé de tous les déboires de l'exil; isolé, sans femme ni enfants, presque sans amis, ou recherché seulement par un petit nombre et en secret : et avec tout cela, toujours debout, en face des rois et des prêtres, de la plèbe et des grands, une colonne de fer, un mur d'airain, inébranlable dans l'orage et inaccessible à la peur, aux jours mêmes où, réalisant ses sinistres prédictions, son monde à lui vint à s'écrouler sur sa tête.

Et pourtant c'était une âme tendre et sensible. Si une sainte colère lui inspire parfois des paroles sévères, s'il peint avec horreur les péchés de Juda que la longanimité de Dieu même ne saurait oublier, les abominations des cultes païens s'étalant jusque dans les parvis du temple, le désordre dans les affaires publiques, les prévarications des juges et des dépositaires du pouvoir, le vice qui se pavanait dans les rues, incessamment il revient à d'autres accents : il est accablé d'une invincible tristesse, il plaint son sort, son œil devient une fontaine de larmes, il voudrait fuir au désert et gémir dans la solitude, loin des hommes ; il préférerait n'être jamais né que d'avoir à contempler toutes les calamités qu'il voit venir sans pouvoir les conjurer. A l'aspect du temple, il ne songe qu'à sa prochaine ruine; au milieu de la foule joyeuse et bruyante, les cris de l'angoisse et du désespoir retentissent déjà à son oreille. Il sait qu'il n'y a plus de baume en G'ile'ad pour la plaie mortelle de son peuple; il entend la voix plaintive de Rahel pleurant ses enfants qu'on emmène captifs vers une terre étrangère : comment se raidirait-il contre la douleur? Et qui refuserait sa sympathie à ce serviteur de Dieu, ce martyr du devoir, obligé de prendre sa grande part de la peine des fautes d'autrui?

Après cela, nous ne nous étonnerons pas que la tradition populaire ait conservé le souvenir de cet homme, tandis que les autres prophètes-écrivains ont dû se contenter du suffrage des gens d'école. Pour les générations suivantes, il devint une espèce de type; et si elles se sont habituées à se représenter les prophètes comme ayant tous été en butte à des vexations et à des attentats criminels[1], c'est que le sort de Jérémie, seul bien connu, fut considéré comme représentant le rapport ordinaire et pour ainsi dire régulier entre les organes de Jéhova et un peuple intraitable

[1] Matth. V, 12; XXIII, 31, 37. Luc VI, 23; XI, 50; XIII, 34. Actes VII 52, etc.

et récalcitrant. Mais il y a plus : la légende s'empara de sa personne et l'entoura d'une auréole toute particulière. On racontait, longtemps après sa mort, que lors du sac de Jérusalem, il parvint à sauver l'arche sainte de l'alliance avec les autres objets sacrés du temple, en les enfermant dans une montagne, d'où il viendrait les reprendre lors de l'avénement du Messie auquel il servirait de précurseur. Cette tradition, que nous trouvons encore vivante après plusieurs siècles d'épreuves et de mécomptes[1], n'est au fond que la forme poétique des plus sublimes aspirations du prophète lui-même, qui, en face d'un sanctuaire dont il prévoyait la ruine imminente et d'une population condamnée à périr, ne s'était pas abandonné au désespoir, mais avait osé prédire l'établissement d'une alliance nouvelle, plus pure et plus durable que celle que le vieil Israël avait si étourdiment, si insolemment déchirée de sa propre main.

De même que nous sommes assez bien informés des détails de la vie de Jérémie, le livre qui porte son nom nous fournit aussi quelques renseignements assez précis sur sa propre origine. Nous lisons au chap. XXXVI que le prophète, après avoir prêché occasionnellement dans la cour du temple ou dans des salles attenantes, devant un auditoire de hasard, pendant près d'un quart de siècle, songea à rédiger ses discours et à en faire un recueil. C'était en la quatrième année du règne de Ioyaqîm, soit vers 604 av. J. C. Il dicta donc à son fidèle disciple Barouk, fils de Nériyah, *toutes les paroles que l'Éternel lui avait dites*, c'est-à-dire, sans doute, le résumé de ses prédications, la substance des discours qu'il crut à propos de conserver plus particulièrement. Car, à en juger par ce que nous possédons aujourd'hui, ce ne peut avoir été qu'un choix assez restreint et une rédaction plus ou moins succincte. Il paraît qu'on y employa une année entière. Quand elle fut achevée, Jérémie envoya son secrétaire au temple, un jour de fête où la foule y affluait et où l'on venait même de la campagne, et là, Barouk donna lecture de ce qu'il avait écrit. Le texte indique même le jour précis et la localité où cela se passa. Bien que le public de Jérusalem dût être depuis longtemps familiarisé avec les tendances de cet ouvrage, la chose eut un grand

[1] 2 Mach. II, 1 suiv. Matth. XVI, 14. Apoc. XI, 19.

retentissement; elle fut dénoncée au roi, qui fit saisir l'écrit et le jeta au feu après s'en être fait lire quelques chapitres. En même temps, il donna l'ordre de faire arrêter le prophète et son affidé. Ceux-ci parvinrent à se cacher et à échapper pour cette fois à la colère du souverain. La rédaction dut être faite une seconde fois plus tard avec des additions.

C'est ici que s'arrête le récit du texte mentionné, sans que nous apprenions combien de temps Jérémie dut rester caché, ni surtout dans quel rapport le livre actuel peut s'être trouvé, soit avec la première édition détruite, soit avec la seconde. De l'aveu de tous les critiques modernes, le livre, dans sa forme définitive, n'est arrangé ni d'après l'ordre chronologique des faits en vue desquels les discours peuvent avoir été prononcés ou écrits, ni d'après une combinaison basée sur le contenu, bien que ces deux points de vue ne paraissent pas avoir été absolument négligés dans la rédaction que nous avons sous les yeux. Pour offrir à nos lecteurs les moyens de juger par eux-mêmes de l'état des choses, nous allons entrer dans quelques détails.

Nous distinguerons d'abord une série de morceaux qui forment ensemble à peu près le premier tiers du volume, et qui ne contiennent presque aucune note historique ou chronologique, ni des allusions à des faits particuliers telles qu'il serait possible d'en préciser la date avec quelque certitude. Les discours restent dans les généralités et expriment tous, quoique sous des formes différentes, sur lesquelles nous aurons à revenir, les pensées et les prévisions auxquelles on doit s'attendre, eu égard aux circonstances que nous avons signalées plus haut. Cette première masse de textes comprend, après le titre général de l'ouvrage, les chapitres I, 4-XIX, 13. En treize endroits différents[1], le texte indique explicitement qu'un nouveau morceau commence; cependant nous nous sommes cru autorisé à faire d'autres coupes encore et à séparer de ce qui précède un certain nombre d'éléments qui ne se font pas immédiatement reconnaître par des inscriptions spéciales, et à l'égard desquels le contenu seul, ou, si l'on veut, l'appréciation de l'interprète peut motiver la séparation[2].

[1] I, 4; II, 1; III, 1; VII, 1; X, 1; XI, 1, 18; XIII, 1; XIV, 1; XVI, 1; XVII, 19; XVIII, 1; XIX, 1.

[2] I, 11-19; IV, 5-31; V, 1-19; 20-VI, 30; VIII, 18-IX, 25; X, 17-25; XII, 7-17; XV, 10-21.

Quoi qu'il en soit de ce morcellement, rien ne s'oppose à ce qu'on considère cette première série de textes comme ayant formé soit la première rédaction elle-même, telle qu'elle tomba entre les mains du roi Ioyaqîm, soit au moins le noyau de cette première édition. Car il y a quelques autres morceaux qui pourraient bien appartenir à la même époque et qui sont séparés aujourd'hui des premiers par des intercalations évidemment postérieures. Seulement il serait difficile de dire si nous devons les considérer comme ayant déjà été compris dans la rédaction primitive détruite en 604, ou comme ayant été ajoutés lorsque Jérémie refit son livre pour la seconde fois, dans lequel cas on admettrait que cette seconde composition suivit de près la première. Ces additions seraient de deux espèces: d'abord quatre discours, en partie des plus intéressants, s'adressant également aux Israélites[1], et tous munis d'inscriptions particulières, qui ne laissent aucun doute sur les coupes à faire; ensuite neuf autres oracles[2], la plupart de moindre dimension, et concernant les peuples étrangers. Nous avons déjà vu ailleurs, et nous verrons encore plus tard, que dans les collections d'oracles plus étendues que nous possédons de divers prophètes, on a eu soin de ranger ensemble, et après les autres, ceux qui s'adressent aux nations voisines. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'ici comme presque partout ailleurs, surtout dans les prophètes, la coupe des chapitres dans nos bibles usuelles est très-souvent mal faite.

Si ce que nous venons de dire se justifie aux yeux d'une critique consciencieuse, nous serons autorisé à croire que le reste du livre date d'une époque plus récente que celle de la première rédaction. En effet, nous y trouvons une série de pièces qui se rapportent au règne du dernier roi Çideqiyah[3]. Mais non-seulement ces pièces ne sont pas rangées dans un strict ordre chronologique; elles sont entremêlées d'autres qui nous reportent aux temps de Ioyaqîm et de Iekonyah, les prédécesseurs du dernier roi[4]; enfin, il y en a qui ne datent que de l'époque de l'exil[5]. Les inscrip-

[1] XXII, 1-19; XXIII. 9-40, XXV et XXX, XXXI.
[2] Chap. XLVI-XLIX.
[3] XXI, 1; XXIV, 1; XXIX, 1; XXXII, 1; XXXIV, 1, 8; XXXVII, 1.
[4] XXII, 24; XXVI, 1; XXXV.
[5] Chap. XL-XLV.

tions pourraient n'être pas toutes absolument sûres. Il y en a une du moins qui est évidemment erronée, ne serait-ce que par la faute des copistes [1].

Ce qui nous intéresse bien davantage, c'est que dans toute cette seconde partie du texte [2] les discours proprement dits sont rares; nous n'en comptons que six [3], tous parfaitement distingués les uns des autres par des suscriptions, et de plus quelques fragments isolés, qu'on ne peut guère appeler des discours [4]. Tout le reste a un caractère différent; ce sont en général des morceaux historiques, des relations de faits, dans lesquelles se trouvent insérées des paroles du prophète. Nous n'hésitons pas à nous servir du terme de *Mémoires* pour caractériser cette portion notable du livre et nous sommes assez porté à penser que c'est Barouk qui les aura rédigés. Dans la plupart des morceaux de la première partie ou rédaction, que Barouk dit avoir écrite sous la dictée de son maître, Jérémie parle à la première personne; dans cette partie historique, au contraire, il est toujours question de lui à la troisième personne; et le tout se termine par ce qui forme aujourd'hui le chapitre XLV [5], lequel est une espèce de post-scriptum, dans lequel le rédacteur rapporte une parole que Jérémie autrefois lui avait adressée à lui-même.

Le volume a reçu plus tard deux compléments, que la critique a des motifs sérieux de détacher de l'ouvrage authentique. Il y a d'abord le chapitre final (LII), qui contient une relation historique du dernier siége et de la prise de Jérusalem par les Chaldéens; elle est purement et simplement empruntée, avec quelques légères modifications, au livre dit des Rois, dont elle forme la dernière page, et qui a été composé longtemps après Jérémie et Barouk. On l'a ajoutée ici comme une espèce de commentaire, ainsi qu'on l'a fait aussi pour le livre du prophète Ésaïe, en puisant à la même source le récit des faits dont cet auteur avait été témoin, et auxquels il fait allusion en passant.

Ce dernier chapitre est précédé d'un oracle très-étendu (L, LI) contre Babylone, dont l'authenticité a été défendue par des

[1] XXVII, 1.
[2] XIX, 14-XXI; XXII, 20-XXIII, 8; XXIV; XXVI-XXIX; XXXII-XLV.
[3] XXI; XXIV; XXXII; XXXIII; XXXIV, 1-7, 8-22.
[4] XX, 7-18.
[5] Nous avons dit plus haut, que les chapitres XLVI et suivants ont primitivement appartenu à la première rédaction.

savants contemporains, très-compétents d'ailleurs en pareille matière. Comme nous sommes d'un avis contraire, nous reviendrons à ce texte à une autre occasion, en lui assignant sa place dans l'ordre chronologique qui nous paraît le plus convenable et nous y exposerons les arguments à faire valoir en faveur de notre opinion.

Avant de passer outre, nous devons faire mention d'une circonstance assez bizarre, et qui ne se reproduit pas au même degré dans les autres parties de l'Ancien Testament. Nous possédons le livre de Jérémie dans deux éditions considérablement différentes l'une de l'autre, le texte hébreu et le texte grec. La différence porte d'abord sur la disposition des éléments ou la suite des chapitres. A cet égard, les deux recensions s'accordent et sont parallèles depuis le commencement jusqu'au chap. XXV, v. 13. Ici, les manuscrits des Septante intercalent les oracles contre les peuples étrangers que le texte hébreu met tout à la fin, et qui forment ainsi les chapitres 26 à 31, mais de manière que les divers morceaux se suivent dans un tout autre ordre que dans l'original. Le reste du chap. XXV hébreu, forme le chap. 32 des Grecs; et dès lors, la série originale (XXVI à XLV) est conservée avec d'autres chiffres (33-51). Ce n'est pas tout cependant: la recension grecque est en général plus courte que l'autre; à côté de quelques additions peu nombreuses, elle offre des lacunes assez considérables et beaucoup d'abréviations dans ce qui tient plutôt au style et à la phraséologie. En comparant les deux textes, on a compté jusqu'à 2700 mots de l'original qui n'ont point été reproduits par les traducteurs.

En constatant ces différences, les savants ont naturellement cherché à se rendre compte de leur origine et de leur portée. Le plus souvent on a supposé l'existence de deux textes hébreux, rédigés soit par Jérémie lui-même ou son secrétaire, et successivement, soit, à une époque postérieure, par des Juifs lettrés, vivant l'un en Palestine ou à Babylone, l'autre en Égypte, et prenant à tâche, chacun de son côté, de rédiger l'œuvre de Jérémie, dont les éléments n'auraient existé jusque-là que sous la forme de pièces détachées. Dans cette supposition, on estimait tantôt que l'un des deux rédacteurs se serait permis des retranchements ou des simplifications, de manière que notre texte hébreu actuel serait le plus authentique ; tantôt on préférait dire que l'autre aurait surchargé ses documents de gloses et

d'amplifications de tout genre, de sorte que le texte grec serait la fidèle reproduction d'un original pur de tous ces éléments postiches, mais malheureusement perdu.

Les voix ont été très-partagées à ce sujet et la controverse critique a été passablement animée. Aujourd'hui cependant, on commence à revenir de l'engouement pour des hypothèses si peu appuyées sur des faits positifs, On ne croit plus avoir besoin de l'intercalation de textes imaginaires pour expliquer la différence en question. On incline à reconnaître que notre texte hébreu est non-seulement le plus authentique, mais qu'il est aussi le seul qui ait jamais existé, et que le traducteur alexandrin a fait son travail d'une façon peu consciencieuse, et en se permettant des libertés qui, à la vérité, se bornaient en beaucoup d'endroits à élaguer des phrases ou des formules superflues, mais qui assez fréquemment aussi traitaient l'original avec trop de légèreté et de manière à affecter le sens même. Nous nous approprions sans réserve cette dernière explication, et nous nous dispenserons par conséquent, dans notre commentaire, de signaler en détail les innombrables variantes du grec, lesquelles à ce point de vue, n'ont plus aucune valeur pour la critique. Ce n'est que dans des cas très-rares que la traduction paraît avoir conservé une leçon qui mérite d'être préférée à celle du texte reçu.

Les omissions ou réductions dont nous venons de parler, et qui se rencontrent à chaque pas dans la version, s'expliquent assez facilement, et s'excusent même jusqu'à un certain point, par la nature du style de Jérémie. Celui-ci (nous ne devons pas le cacher) ne jouit pas précisément d'une haute réputation littéraire auprès des critiques modernes. Il passe pour être le prosateur parmi les prophètes, et par prose, on entend ici moins l'absence de toute espèce de versification qu'une diction diffuse et traînante, surchargée de répétitions oiseuses et de formules stéréotypes. On lui reproche surtout son manque d'originalité; on relève avec soin les emprunts qu'il a faits à ses devanciers, et, en général, l'intérêt qui s'attache à sa personne et à son sort se trouve quelquefois affaibli par ces jugements qui ont presque fini par devenir des axiomes.

Mais ces jugements sont-ils absolument justes et équitables? Nous pourrions peut-être en décliner l'autorité, en disant que

la responsabilité des défauts signalés pourrait être mise, en partie du moins, à la charge de Barouk, qui, selon toutes les probabilités et pour une portion notable du livre, n'a pas été un simple commis, esclave de la dictée, mais un véritable rédacteur. Cependant nous ne nous prévaudrons point de ce fait, ce qui ne ferait que déplacer la question à l'égard du nom propre, sans rien changer au fond des choses. Nous voulons aller droit au texte tel qu'il est devant nous, et demander si le style en est réellement au-dessous de la tâche que le prophète s'est imposée et dont il s'est acquitté avec une si admirable et constante énergie.

Et d'abord, quant à la dépendance dans laquelle il est à l'égard des écrivains antérieurs, il serait injuste de l'apprécier au seul point de vue littéraire, pour arriver à dire que c'est l'absence d'idées à lui propres qui l'a conduit à reproduire celles des autres, non-seulement pour le fond, mais quelquefois aussi dans une forme telle, qu'il est aisé de signaler la source où il a puisé. Nous pensons qu'il convient de faire valoir ici une autre considération. Les prophètes ont dû être pénétrés de l'idée de la continuité des révélations divines et de la solidarité des organes chargés de leur servir d'interprètes. Ils pouvaient bien varier les formes de leur ministère selon les besoins du moment; la nature de leur génie individuel, leur goût, leurs talents pouvaient et devaient donner à leurs discours et à leurs écrits des couleurs diverses. Mais, à vrai dire, cela ne touchait pas à l'essence de leur tâche, aux tendances générales de leur prédication. Quoi de plus naturel que de se représenter les derniers venus relisant les ouvrages de ceux qui les avaient précédés dans la même carrière? Nous avons vu Amos rattacher le discours par lequel il débute, à une phrase de Joël, comme à un texte à rappeler et à confirmer; nous avons vu Michée et Ésaïe reproduire, dans un but analogue, un fragment d'un prophète plus ancien; dans le livre d'Ésaïe, nous avons trouvé inséré textuellement un oracle entier rédigé depuis longtemps en vue d'une situation antérieure, et auquel il s'est borné à ajouter quelques mots pour lui donner de l'actualité. Il n'y a qu'une conception étroite de la nature de l'inspiration qui puisse vouloir écarter ici une explication recommandée par sa simplicité même, et qui ne fait aucun tort aux auteurs. Oui, Jérémie a fait des études sur l'ancienne littérature hébraïque et il n'a pas cru déroger à la dignité de son ministère en les mettant à profit dans son propre enseignement.

Encore moins lui ferons-nous un reproche de ce qu'il n'a pas été poëte dans le sens ordinaire du mot, ni même à l'instar de la plupart de ses collègues plus anciens, dont les compositions, par leurs allures oratoires, s'élèvent bien au-dessus de la simple prose. De plus nous accorderons que son style n'est pas bien châtié et ne trahit guère des préoccupations littéraires, ou ce souci de la forme qui peut charmer le lecteur, sans racheter le manque d'idées. Mais nous rappellerons que la situation, en face de laquelle il parle et écrit, était assez saisissante par elle-même, et par la terrible perspective qu'elle offrait, pour que tout ornement artificiel du discours fût superflu. Les événements se chargeaient de donner de la couleur aux paroles.

Cependant on aurait tort de contester à Jérémie tout sentiment poétique, de trouver son style absolument pâle, de le critiquer comme restant trop à fleur de terre. Ce serait une exagération peu justifiée. Et ici nous n'en appelons pas aux Élégies sur la ruine de Jérusalem, qui lui sont généralement attribuées, mais à l'égard de l'origine desquelles nous devons faire nos réserves. Nous ne ferons pas mention non plus d'un certain nombre de psaumes, dont on a cru pouvoir lui faire hommage, comme reflétant d'une manière presque directe sa position personnelle : bien que cette hypothèse, toute sujette à caution qu'elle est, prouve que ses défenseurs n'ont pas constaté dans les discours un caractère inconciliable avec le ton de ces poésies. Nous arrivons à cette même opinion, en nous en tenant au livre que nous avons en ce moment sous la main. Ce sont surtout les passages dans lesquels prédomine la tristesse et le découragement, qui touchent de près à ce que la poésie a de plus sympathique ; et malgré l'énergie entraînante des invectives que lui dicte souvent une sainte indignation, c'est dans ces pages, où se peint la douleur et la compassion pour des malheurs qu'il n'y a plus moyen de conjurer, que l'on reconnaît de préférence les qualités littéraires de l'auteur, en même temps qu'on apprend à aimer l'homme. Il y a pourtant aussi des morceaux d'une nature toute différente, et qui ne ressemblent guère à ceux que nous avions en vue tout à l'heure. On n'a qu'à lire les oracles menaçants contre les peuples étrangers ; ces descriptions de batailles, de déroutes et de ruines, émaillées de noms propres, vivantes et dramatiques à force d'apostrophes et de prosopopées. On y retrouve la verve et le pinceau de Nahum. Mais, après tout,

ce sont des exceptions. Le ton général est plutôt didactique qu'oratoire, le discours souvent décousu, et les fleurs de rhétorique dont il se pare ne sont pas toujours des ornements véritables.

A ce propos, nous signalerons surtout les allégories, dont Jérémie fait un usage assez fréquent, bien que ce soient seulement ses successeurs qui en ont fait la forme propre de la prophétie. Il y en a de deux espèces. Les unes sont, à vrai dire, de simples images, des symboles circonscrits dans un petit nombre de traits, et destinés à représenter des faits politiques ou moraux et à servir de cadre aux déclarations prophétiques elles-mêmes. Ces symboles ont un double défaut : ils ne sont pas assez développés pour frapper l'imagination, et le lecteur n'en peut comprendre le sens que par l'interprétation qui s'y ajoute. Ils doivent sans doute remplacer, chez les prophètes-écrivains, les actes symboliques des prophètes-orateurs du vieux temps; mais il faut convenir que le moyen ne répond pas au but, et cela d'autant moins qu'il apparaît comme l'effet de l'étude et de la recherche, tandis qu'il affecte de se donner pour le produit d'une intuition visionnaire. Nous en avons rencontré quelques exemples chez Amos; tels sont ici le symbole du rameau bourgeonnant et de la chaudière bouillante au chapitre premier, et celui des deux corbeilles de figues au chap. XXIV.

Nous rencontrons chez notre prophète une seconde classe d'allégories, qui méritent plus spécialement ce nom, parce qu'elles sont introduites sous forme de narrations, si bien que l'exégèse traditionnelle persiste à y voir le récit de faits réels. Nous estimons, au contraire, que ces prétendus faits se sont tout simplement passés dans l'imagination de l'auteur; et que nous n'avons là, comme tout à l'heure, que des moyens rhétoriques, soit l'exposé, sous une forme symbolique et pittoresque, de vérités ou d'admonestations qui sont ensuite développées en termes propres. Cela est parfaitement clair, par exemple, pour l'histoire de la ceinture, que Jérémie va porter à l'Euphrate et qu'il va reprendre quand l'eau l'a gâtée (chap. XIII), histoire qu'il raconte pour faire comprendre au peuple ce qu'il a gagné à ses relations politiques et religieuses avec Babylone. Mais cela n'est pas moins certain, quoique le chemin fût moins long et la chose moins incroyable, pour la visite chez le potier (chap. XVIII), ou la cruche brisée à la vallée de Hinnom

(chap. XIX), et nous n'hésiterons pas à ranger dans la même catégorie la rencontre avec les Rékabites (chap. XXXV), qui refusent de transgresser un vœu particulier à leur famille. Nous sommes d'autant plus porté à considérer tous ces récits comme purements fictifs, que nous verrons bientôt le prophétisme s'engager de plus en plus dans cette voie des allégories, au point qu'il n'y a plus moyen de se méprendre sur la vraie nature des choses.

Jérémie nous intéresse à d'autres égards encore. D'abord, en tant qu'il nous servira de guide dans l'histoire de la littérature hébraïque. Ainsi, il est le premier prophète dans l'ordre chronologique, qui connaît et cite une loi écrite. Il l'invoque, ou du moins il y fait allusion à plusieurs reprises[1], il s'en approprie certaines locutions plus particulièrement fréquentes chez lui. Il lui reconnait une origine divine, et la rapporte à l'époque de la sortie d'Égypte; mais déclare, en même temps, de la manière la plus explicite et la plus positive[2], que Jéhova, au moment solennel où il fit alliance avec Israël, n'a point donné de prescriptions au sujet d'holocaustes ou de sacrifices quelconques, mais qu'il s'est borné à recommander la crainte de Dieu et la justice. Cette déclaration de notre prophète (comme en général les témoignages dont nous venons de faire mention) est de la plus haute importance pour l'histoire de la législation mosaïque, et nous aurons à y revenir et à en peser la valeur, dans l'introduction au Pentateuque.

Il nous intéresse encore par les couleurs dont il revêt sa perspective religieuse. Moins enthousiaste que ses prédécesseurs, il n'espère pas qu'une glorieuse restauration suivra de près la grande catastrophe qui allait engloutir le temple et la dynastie. Il exhorte les déportés à ne point se préoccuper d'un lointain avenir, à s'établir tranquillement dans la terre de Babel, à s'y créer provisoirement une nouvelle patrie[3] : la longue défection exige une longue expiation, et sept dizaines d'années d'exil ne

[1] Chap. II, 34; III, 1, 8; XVII, 21 ; XXXIV, 8 suiv., etc.
[2] Chap. VII, 22.
[3] Chap. XXIX, 5 suiv.

seront pas une punition trop sévère pour sept siècles de péchés et de rébellion. Malgré cela, il ne ferme pas son cœur à l'espérance. Lui aussi sait et croit que le Dieu de la loi est aussi le Dieu de la promesse, et c'est cette conviction qui le soutient et le relève dans les rares moments où les préoccupations et les angoisses du temps présent lui permettent de jeter un regard sur l'avenir. Il ne doute pas que, même après la ruine de Jérusalem, les citoyens de la malheureuse ville ne puissent acquérir des terres et cultiver le sol dans leur patrie ; il voit déjà la race de David ceindre de nouveau le bandeau royal. Il parle du rétablissement de l'alliance du Dieu d'Israël avec son peuple; mais il déclare aussi que les conditions en seront changées, qu'on n'aura plus besoin de cette arche sainte qui en avait été le symbole matériel : on ne la regrettera pas et elle ne sera pas rétablie. Les lois de la nouvelle alliance ne seront pas écrites sur de fragiles tables de pierre, mais dans les cœurs, et avec des caractères ineffaçables[1].

C'est ainsi que Jérémie est devenu le prophète du Nouveau Testament et de l'Évangile : non point par le fait d'une interprétation plus ou moins spirituelle, mais arbitraire, de ses espérances, comme la théologie chrétienne s'est plu à la donner de maint passage des orateurs de l'antique théocratie, mais dans le vrai sens du mot, et en prenant ses paroles au pied de la lettre.

[1] Chap. III, 14; XXIII, 3 suiv.; XXX, 8; XXXI, 31 suiv.; XXXIII.

Discours de Jérémie, fils de Ḥilqiyahou, l'un des prêtres demeurant à 'Anaṭoṭ, sur le territoire de Benjamin, auquel fut adressée la parole de l'Éternel du temps de Ios'iyahou, fils d'Amôn, roi de Juda, la treizième année de son règne. (Puis ce fut encore du temps de Iehoyaqîm, fils de Ios'iyahou, roi de Juda, jusqu'à l'accomplissement de la onzième année de Çidqiyahou, fils de Ios'iyahou, roi de Juda, jusqu'à la déportation de Jérusalem au cinquième mois[1].)

I[2].

La parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Avant que je t'eusse formé dans le sein de ta mère, je t'avais reconnu[3], et avant qu'elle t'eût mis au monde, je t'avais consacré, je t'avais établi prophète auprès des nations[4] ! Et je dis : Hélas, Seigneur Éternel ! Vois donc, je ne sais point parler, car je suis un jeune

[1] Tout ce qui concerne les indications chronologiques de cette inscription du volume, a été discuté dans l'introduction. Comme le commencement du premier discours (v. 4) se rattache intimement à la date de la 13e année de Ios'iyah, il est évident que la phrase mise entre parenthèses est une addition postérieure.

[2] Le premier morceau décrit la vocation du prophète, le commencement de son ministère en la 13e année du roi Ios'iyah, où il entendit pour la première fois la voix de Dieu, et où il suivit, presque malgré lui, et non sans crainte, mais comme enchaîné par une force supérieure, l'impulsion mystérieuse qui fit de lui un orateur de Jéhova.

[3] Distingué, choisi.

[4] Et non point seulement auprès d'Israël ; car de même que le gouvernement de l'Éternel embrasse l'univers, de même les prophètes sont les organes de ses volontés et les révélateurs de ses desseins à l'égard de toutes les portions de l'humanité qu'embrasse leur horizon.

homme[5]. Mais l'Éternel me dit : Tu ne dois pas dire : je suis un jeune homme; mais tu dois aller vers tous ceux auxquels je t'enverrai, et tout ce que je t'ordonnerai, tu dois le dire; n'aie point peur d'eux[6], car moi je serai avec toi pour te délivrer. C'est l'Éternel qui le dit! Puis l'Éternel étendit sa main, et l'approchant de ma bouche, il me dit : Vois, je mets mes paroles dans ta bouche[7]! Regarde, je fais de toi, en ce jour, le surveillant des peuples et des royaumes, pour arracher et pour ruiner, pour démolir et pour détruire, pour édifier et pour planter[8]!

II[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Que vois-tu, Jérémie? Et je dis : Je vois une branche à yeux ouverts[2].

5 Nous ne connaissons pas l'époque de la naissance de Jérémie, mais comme la 13e année de Ios'iyah correspond à l'an 628 av. J.-C. et que le prophète vécut au moins jusque vers 586, si ce n'est au delà, il a dû être assez jeune encore en commençant. Il n'est pas nécessaire de lui faire dire : je suis encore *enfant*. En Orient, les jeunes gens n'exercent aucune influence sur la société, ce n'est que l'âge mûr et la vieillesse qui jouissent d'une plus grande considération.

6 Comme un jeune homme sans expérience peut l'éprouver en face de la multitude, ou un homme isolé en face d'adversaires ou d'auditeurs mal disposés. Le danger personnel, dans une pareille position, n'est pas chose imaginaire; voilà pourquoi il va être question de délivrance, c'est-à-dire de protection efficace dans toute occurrence périlleuse.

7 Acte symbolique destiné à représenter d'une manière concrète et saisissable le fait de l'inspiration. Désormais l'excuse du jeune prophète, qui avouait ne pas savoir parler, n'avait plus de valeur.

8 Le prophète *sait* les desseins de Dieu, celui-ci l'y initiant pour les porter à la connaissance des hommes : il *surveille* la marche des événements pour les juger au point de vue de la justice absolue, et pour choisir le moment de proclamer ce jugement; enfin, en l'annonçant, comme c'est Dieu qui le lui dicte, il est censé mettre lui-même l'arrêt en exécution. Les institutions humaines sont souvent comparées à des édifices ou à des plantations.

1 Ce morceau, qu'on regarde assez généralement comme étant une partie intégrante de la scène décrite tout à l'heure, nous semble destiné à caractériser d'une manière tout à fait générale la tendance de l'activité prophétique de Jérémie, ou l'objet de sa mission. Nous apprenons ainsi dès le début qu'il s'agissait pour lui d'affirmer la certitude et de prédire l'imminence de la catastrophe par laquelle Jéhova s'apprêtait à châtier la défection du peuple élu. Ces deux faits sont exprimés d'abord par deux symboles que Dieu fait passer sous les yeux du prophète. Nous avons dit ailleurs qu'il ne faut pas penser ici à de véritables visions; nous n'avons à y voir qu'une forme rhétorique.

2 Les yeux d'une branche sont ses bourgeons. Des bourgeons qui s'ouvrent sont ici le symbole de la vigilance de Dieu, qui ne perd pas de vue ses desseins, promesses ou menaces. On traduit communément : « une branche d'*amandier*..... je *veille* sur ma parole.....,» et comme on est en peine de dire ce qu'un amandier a de commun avec la

Et l'Éternel me dit : Tu as bien vu, car j'ai les yeux ouverts sur ma parole, afin de l'accomplir. Et la parole de l'Éternel me fut adressée une seconde fois en ces termes : Que vois-tu? Et je dis : Je vois une chaudière bouillante[3] dont la face apparaît du côté du nord. Et l'Éternel me dit : C'est du nord que va bouillir[4] le malheur contre tous les habitants de ce pays! Car vois-tu, je vais appeler toutes les tribus des royaumes du nord[5] (parole de l'Éternel!), pour qu'ils[6] viennent tous placer leurs siéges à l'entrée des portes de Jérusalem, et contre ses murailles tout autour, et contre toutes les villes de Juda. Et je plaiderai ma cause contre eux[7], au sujet de toute leur méchanceté, de ce qu'ils m'ont abandonné pour encenser d'autres dieux et se prosterner devant les œuvres de leurs mains. Et toi, ceins tes reins et lève-toi pour leur dire tout ce que je t'ordonnerai : ne sois pas abattu devant eux, autrement, moi aussi, je t'abattrai devant eux[8]! Vois-tu, moi je fais de toi aujourd'hui

vigilance, on se rabat sur le jeu de mots assez froid entre les deux mots *s'aqed* (amandier) et *s'oqed* (veillant), dont la ressemblance aurait suggéré à Jérémie le choix de son symbole. Mais en traduisant une branche qui *veille*, c'est-à-dire dont les yeux (bourgeons) s'ouvrent, on obtient un parallélisme plus significatif et plus naturel. (Comp. Exod. XXV, 33).

[3] Litt. : *soufflée*, c'est-à-dire sous laquelle il y a un feu allumé. La chaudière est le pays et ses habitants, le malheur est représenté par le feu. (Comp. Ez. XI, 3; XXIV, 3 ss.) L'image est peu transparente, aussi l'explication est-elle donnée aussitôt.

[4] D'après la leçon des Septante ; litt. : *va être soufflé* (*ṭouppaḥ*). Le texte hébreu lit *tippaṭaḥ*, va être ouvert, ce qui ne donne pas de sens plausible.

[5] Les invasions des peuples de la Haute-Asie (ici il s'agit de l'empire des Chaldéens) arrivaient en Palestine par la frontière du nord, le vaste désert de l'Arabie protégeant le pays du côté de l'est.

[6] On remarquera le changement du genre. Il s'agit ici moins des peuples que des chefs ou rois qui sont clairement indiqués par les *siéges* ou trônes. Ils occupent tout le pays et y établissent leur domination agressive et dévastatrice.

[7] C'est là le sens propre de cette phrase en hébreu (comp. chap. XII, 1). Seulement on peut dire que, quand il s'agit de Dieu, qui ne peut jamais perdre son procès, plaider et juger, ou prononcer l'arrêt, c'est une seule et même chose. Il va d'ailleurs sans dire qu'ici le sujet change une seconde fois, sans indication spéciale ; ceux contre qui Jéhova veut plaider, ce sont les Israélites.

[8] L'auteur emploie deux fois le même verbe, dans deux formes et dans deux significations différentes. Nous avons essayé d'imiter cela en français. Quand il est dit que Jérémie ne doit pas être *abattu* devant le peuple, grands et petits, cela signifie qu'il doit se présenter devant son auditoire avec les mâles accents d'une courageuse énergie ; sa vigueur morale et le ton résolu de son éloquence imposeront aux plus mutins ; autrement Jéhova menace de l'*abattre* lui-même, c'est-à-dire de le laisser devenir victime de sa timidité, et de permettre que l'opposition, dont il se plaint et qu'il prétend confondre par la bouche de son prophète, l'emporte sur celui-ci et lui fasse expier sa hardiesse.

une ville forte, et une colonne de fer, et un mur d'airain[9] contre tout ce pays, les rois de Juda, ses chefs, ses prêtres et la plèbe : s'ils t'attaquent, ils ne prévaudront pas contre toi, car moi je serai avec toi, parole de l'Éternel ! pour te délivrer.

III[1].

La parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Va prêcher devant les oreilles de Jérusalem et dis : Voici ce que dit l'Éternel : Je te garde le souvenir de la tendresse de ton jeune âge, de l'amour de ton temps de fiancée, quand tu me suivais à travers le désert, par une terre sans culture. Israël était consacré à l'Éternel, comme les prémices de sa récolte ; quiconque en mangeait, se rendait coupable et le malheur fondait sur lui, parole de l'Éternel[2] !

Écoutez la parole de l'Éternel, maison de Jacob et toutes les familles de la maison d'Israël ! Voici ce que dit l'Éternel : Quel tort vos pères ont-ils trouvé en moi, pour qu'ils se soient éloignés de moi, qu'ils aient couru après ce qui n'est rien et se soient livrés

[9] Images de la force morale que Dieu communique à celui qu'il choisit pour son organe (chap. I, 8), et qui, se sentant ainsi soutenu, doit savoir braver la mauvaise volonté des hommes et les tempêtes qu'ils peuvent lui susciter.

[1] Discours contre l'idolâtrie d'Israël et ses tendances à s'allier avec les grandes puissances païennes, et plein d'allusions à des faits historiques dont le détail ne nous est pas suffisamment connu pour reconnaître la portée de chaque phrase. Il y a du reste peu de suite dans la marche des idées.

[2] Ces deux premiers versets peuvent être considérés comme une espèce de texte ou de thème que le discours suivant est destiné à commenter. Jéhova, qui charge son prophète de châtier et de menacer un peuple rebelle, commence par rappeler la nature de ses premiers rapports avec ce même peuple, rapports qui promettaient un tout autre avenir. On s'est demandé si dans notre texte la *tendresse* et l'*amour* étaient ceux d'Israël pour Jéhova, ou ceux de Dieu pour son peuple, et l'on a fait valoir une série de raisons, soit pour l'une, soit pour l'autre explication. Il nous semble que la question est assez oiseuse. Si Jérémie s'est exprimé de façon à permettre le doute, c'est qu'il voulait simplement constater qu'autrefois, au début de l'alliance qui fit d'Israël la fiancée, l'épouse de Jéhova, il y avait un attachement mutuel entre les deux parties contractantes, lequel malheureusement n'a pas été de longue durée. Les velléités de révolte, mentionnées dans l'histoire mosaïque, ne sont pas relevées ici, mais il ne faut pas dire que le prophète idéalise l'histoire. Tout de même l'accent est mis sur les dispositions de Dieu, non encore changées par l'infidélité sans cesse renaissante du peuple : et comme le discours parlera de préférence de la punition, ce préambule insiste davantage sur la protection bienfaisante du Dieu libérateur. Israël est comparé aux *prémices* de la récolte, auxquelles une bouche profane ne peut toucher sans encourir des peines sévères ; cela revient à dire que Dieu en avait fait son peuple élu, sa propriété personnelle, et qu'il ne permettait pas que des étrangers y portassent la main.

aux vanités[3] ? Ils ne disaient plus : où est l'Éternel, qui nous a fait sortir du pays d'Égypte, qui nous a fait traverser le désert, cette terre de landes et de ravins, cette terre de sécheresse et de ténèbres[4], cette terre où nul homme ne passe, où nul mortel n'habite ? Et quand je vous eus conduits dans cette terre de jardins, pour en manger les fruits et les biens, vous êtes venus souiller mon pays, et de ma propriété vous avez fait une abomination[5]. Les prêtres ne disaient plus : où est l'Éternel ? ceux qui devaient donner l'instruction[6] ne me connaissaient plus, les chefs[7] sont devenus félons, les prophètes ont parlé au nom de Ba'al, tous[8] sont allés suivre ces impuissants[9] ! Aussi ne cesserai-je de plaider contre vous[10], parole de l'Éternel ! et contre les enfants de vos enfants je plaiderai encore[11]. Passez donc aux îles des Kittéens et regardez ! Envoyez vers Qédar[12] et observez bien ! Voyez si chose pareille y est arrivée ! Jamais peuple a-t-il changé de dieu ? Et encore ce n'étaient pas des dieux ! Et mon peuple a échangé sa gloire contre l'impuis-

[3] Le *néant*, les *vanités*, dans le langage des prophètes, désignent les faux dieux. La tendance au polythéisme est signalée ici comme une preuve d'ingratitude.

[4] Terme figuré, pour rappeler les périls et les privations de toute espèce dont la tradition avait conservé le souvenir.

[5] Un lieu d'idolâtrie, de culte profane et détestable.

[6] On traduit ordinairement : *les dépositaires de la loi*, ce qui ferait supposer que le prophète veut parler de la loi écrite, du Code mosaïque, dont les prêtres auraient été les gardiens-archivistes. Les passages parallèles (XVIII, 18 ; Éz. VII, 26, etc.) prouvent qu'il ne s'agit pas de cela. *Ṭorah* est une instruction, une décision, judiciaire ou autre, en tout cas une parole prononcée, un conseil donné, un arrêt rendu. Jérémie a en vue les juges, soit prêtres, soit laïques.

[7] Litt. : les *bergers*, conducteurs du troupeau, métaphore très-usitée dans la littérature ancienne et orientale. Nous avons évité d'employer le mot de *pasteurs*, qui aurait pu suggérer aux lecteurs une notion absolument étrangère au texte.

[8] Le dernier membre de la phrase est évidemment destiné à généraliser et à résumer ce qui précède.

[9] C'est-à-dire les faux dieux.

[10] Voyez la note sur I, 16. L'expression de l'original est différente, le sens est le même.

[11] Le prophète veut dire que le crime des pères est tel, que l'expiation indispensable se fera encore sentir à des générations futures.

[12] Kittîm, proprement l'île de Chypre, ensuite les pays du nord-ouest en général, les îles de la Grèce et même le continent européen ; Qédar, tribu nomade de l'intérieur de l'Arabie, prise ici pour l'Orient en général. Les deux noms ensemble représentent poétiquement le monde païen tout entier.

sance[13] ! Cieux, soyez stupéfaits de cela ! Frémissez d'une horreur profonde ! C'est l'Éternel qui le dit. Oui, mon peuple a doublement[14] mal fait : moi, ils m'ont abandonné, une source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau[15]. Israël est-il un esclave ? est-il serf de naissance ? Pourquoi donc a-t-il été livré au pillage[16] ? Contre lui les lions rugissent et font retentir leurs cris ; ils changent son pays en un désert ; ses villes sont détruites et dépeuplées[17]. Les fils de Nof aussi et de Ṭaḥpanḥés te tondent la crinière[18] ! Tout cela ne t'arrive-t-il pas

13 *Gloire* et *impuissance*, désignations abstraites et caractéristiques pour le vrai Dieu et les faux dieux (comp. Amos VIII, 7). On remarquera que le prophète est tellement préoccupé de ce qu'il y avait d'odieux dans la *défection* des Israélites, qu'il fait l'éloge de la *fidélité* des païens. C'est que l'antiquité était dominée par l'idée de la *nationalité* des religions, au point que les prophètes mêmes ne s'élèvent pas toujours à un point de vue supérieur.

14 Il est facile d'expliquer ce mot par le contexte, bien que l'exposition qui va suivre présente une lacune ; Jérémie veut dire : ils ne se sont pas contentés d'abandonner Jéhova, ils sont aussi allés s'adresser aux faux dieux. Cette dernière partie de la pensée n'est énoncée que dans la comparaison allégorique.

15 Pour comprendre la portée de cette image, il faut bien se rappeler la nature de la Palestine. Les sources d'eau vive, limpides, et non intermittentes, sont rares et d'autant plus précieuses. Les citernes dans lesquelles on recueille l'eau de pluie, ne sont, à leur défaut, qu'une compensation bien pauvre et insuffisante. Elles n'ont même aucune valeur, si elles ne sont bien entretenues et solidement recrépies à l'intérieur. Jéhova, la source de tout vrai bien, est donc naturellement comparé à l'eau toujours pure et fraîche qui jaillit du sol (chap. XVII, 13. Ps. XXXVI, 10); les idoles, au contraire, n'offrant pas même les ressources qu'on croit s'être assurées en les invoquant, sont comme des fosses qui laissent échapper sous terre l'eau qu'on y a dirigée.

16 Le prophète soulève cette question : Comment peut-on expliquer les calamités dont Israël a déjà été frappé, auxquelles il est en butte en ce moment même, et qui le menacent encore ? La réponse sera que le peuple les a méritées par son infidélité. Or, ces calamités venaient d'invasions étrangères, Jéhova (d'après l'expression consacrée) *vendait* Israël à ses ennemis. De là, la forme symbolique de la question : Israël était-il donc un esclave qu'on vend à son gré ? n'était-il pas le fils adoptif, ou plutôt l'épouse chérie ?

17 L'image des lions est abandonnée pour le tableau fidèle de la réalité.

18 Nof (Memphis) et Ṭaḥpanḥés (Daphné), deux villes célèbres d'Égypte, représentent ici ce pays et sa puissance politique. Les derniers mots de la phrase sont traduits par d'autres : *te cassent la tête*. Le sens reste le même. Mais la difficulté consiste en ce que nous ne connaissons aucun fait historique qui nous explique cette allusion, si ce n'est les expéditions très-anciennes du temps de Rehabe'am et de Ḥizqiyah. Serait-ce une simple menace ? Et la désignation nominative des Égyptiens ne doit-elle pas paraître étrange, quand les conquérants orientaux, dont Israël souffrait précisément en ces temps-là, sont simplement introduits comme des *lions* ? Mais cela suffit-il pour douter de l'intégrité du texte ?

parce que tu as abandonné l'Éternel ton Dieu, alors qu'il voulait te diriger dans ton chemin? Et maintenant, qu'as-tu à faire le voyage d'Égypte pour boire l'eau du Nil? et qu'as-tu à faire le voyage d'Assyrie pour boire l'eau de l'Euphrate [19]? C'est ta méchanceté qui te châtie, ce sont tes infidélités qui te punissent : reconnais donc et vois que c'est chose mauvaise et amère [20], que d'abandonner l'Éternel ton Dieu, et de ne point me craindre : c'est le Seigneur qui le dit, Iaheweh Çebaôṭ! Oui, depuis longtemps tu as brisé ton joug, tu as rompu tes liens [21]; tu disais : je ne veux point servir [22]! Mais sur chaque colline élevée, sous chaque arbre touffu, tu t'es livrée à la prostitution! Et moi, je t'avais plantée de vignes exquises, toutes de bonne souche; comment donc m'as-tu été changée en ceps d'une vigne bâtarde [23]? Quand même tu te laverais avec de la potasse et que tu usasses force savon, ton péché resterait sale à mes yeux, parole du Seigneur l'Éternel! Comment peux-tu dire : je ne me suis point souillée, je n'ai point couru après les idoles? — Vois tes courses dans la vallée [24], regarde ce que tu y as fait, chamelle

[19] Boire l'eau du Nil et de l'Euphrate, veut dire ici chercher du secours, un appui politique en Égypte ou à Babylone. L'image est au fond la même que ci-dessus v. 13. Le prophète veut dire : à quoi les étrangers peuvent-ils vous servir, puisque vous êtes vous-mêmes la cause de votre ruine? L'Assyrie est nommée peut-être par habitude plutôt que par un motif historique, car l'empire de ce nom n'existait probablement plus. Mais au point de vue des chances politiques, c'était toujours la même chose.

[20] En hébreu, on dit *amer* pour ce qui contient du *poison*; ce terme indique donc en même temps la qualité et l'effet.

[21] Israël est comparé à un animal rétif, par ex. à un taureau ou à une vache (chap. XXXI, 18. Os. IV, 16). La traduction vulgaire, qui fait dire au prophète : *j'ai brisé ton joug*, par allusion à l'époque mosaïque, est tout à fait hors de propos.

[22] Double sens. Le mot *servir* rentre dans l'image qui précède, et l'explique en même temps comme terme consacré pour l'obéissance religieuse. Cette transition épigrammatique est encore accusée dans notre traduction par la particule *mais* qui suit. Tu as refusé de servir (le vrai Dieu), *mais* tu t'es hâté de servir les idoles. Car c'est au culte idolâtre que font allusion les métaphores bien connues de la ligne suivante et qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Les autels cananéens se trouvaient de préférence sur les hauteurs, ou sous l'ombre de quelque vieil arbre.

[23] Nouvelle allégorie. Israël est un vignoble, un verger planté par Jéhova (Ésaïe V. Psaume LXXX); il n'y a mis dans l'origine que des plants d'une qualité bonne et excellente. Il est en droit de s'étonner de ce que les fruits qu'il y trouve ne répondent pas à ses espérances.

[24] Il est évidemment question d'une vallée déterminée, et par d'autres passages (chap. VII, 31; XXXII, 35) nous voyons qu'il s'agit de celle qui s'étendait de l'ouest au sud de Jérusalem (Hinnôm), où se célébrait, avant la réforme de Ios'iyah, le culte du Dieu Moloch. Les *courses*, le chemin, c'est la conduite, la manière d'agir. Nous avons choisi ce mot à cause de la métaphore qui suit.

légère et vagabonde[25] ! Pareille à l'onagre, l'habitué de la steppe, elle aspire l'air[26] dans l'ardeur de ses désirs : qui est-ce qui calmera ses feux ? Ceux qui la recherchent la trouvent sans peine dans sa saison[27]. Épargne à tes pieds la nudité et à ton gosier l'enrouement[28] ! Mais tu dis : C'est en vain[29] ! Non ! Moi j'aime les étrangers, et c'est après eux que je courrai ! Comme le voleur est confus quand il est attrapé, ainsi est confondue la maison d'Israël[30] : eux, leurs rois, leurs chefs, leurs prêtres et leurs prophètes ; eux qui disent à un morceau de bois : Tu es mon père ! et à la pierre : Tu m'as enfanté ! Oui, ils m'ont tourné le dos au lieu de regarder à moi, et puis, au moment de la détresse, ils disent : Allons, sauve-nous ! Mais où sont donc tes dieux que tu t'es faits ? Qu'ils se lèvent, s'ils peuvent te sauver au moment de ta détresse ! Car tes dieux, o Juda ! sont aussi nombreux que tes villes. Pourquoi disputez-vous contre moi[31] ? Vous tous, vous m'avez manqué de foi, parole de l'Éternel ! C'est en vain que j'ai frappé vos fils[32] : on n'a point voulu entendre raison ! Pareil à un lion dévastateur, votre glaive a

25 C'est à dessein que le prophète compare Israël à un animal étranger à l'économie domestique de la Palestine. Le chameau du désert, quoique ayant un maître, se donne plus de liberté dans ses mouvements. Le vagabondage représente ici l'inconstance religieuse ; dans les lignes suivantes, la tendance au polythéisme est dépeinte plus fortement encore sous l'image des appétits sexuels de l'animal. Les expressions de l'original sont en partie d'une crudité que la traduction a dû effacer.

26 Pour avoir le flair, le vent du mâle.

27 Litt.: *dans son mois*, allusion aux instincts de l'animal. La comparaison porte, non point sur ce que les tendances polythéistes d'Israël seraient limitées à certaines époques de l'année, mais sur ce que les faux dieux n'ont pas besoin de rechercher ce peuple (comme Jéhova le fait sans réussir), mais qu'il s'offre à eux spontanément.

28 Exhortation ironique qui revient à dire : cesse de courir après tes faux dieux ! Comme on s'approchait nu-pieds de tout lieu saint, cette première phrase à elle seule, et en dehors du contexte, n'implique pas l'idée de l'idolâtrie. La seconde est plus directe, car il est évident qu'en implorant le secours de Ba'al, on risque de s'enrouer à force de crier, sans atteindre son but.

29 Israël ne veut pas écouter les exhortations que Jéhova lui adresse par l'organe des prophètes. Les *étrangers* sont les faux dieux, appelés ainsi par opposition au Dieu national ; mais le terme contient en même temps une allusion aux rapports conjugaux ; Jéhova est l'époux légitime d'Israël.

30 En s'apercevant, mais trop tard, que les faux dieux sont impuissants à la protéger. Dans la phrase suivante, les titres de *père* et de *mère* représentent les actes du culte rendu aux idoles.

31 Comme si les torts étaient de mon côté, quand il vous arrive malheur.

32 Je les ai fait périr dans des guerres désastreuses qui auraient dû être un avertissement pour la nation

dévoré les prophètes [33] ! Engeance que vous êtes ! Considérez donc la parole de l'Éternel ! Ai-je été un désert pour Israël, une terre de ténèbres [34] ? Pourquoi mon peuple dit-il : Nous sommes libres [35], nous ne viendrons plus à toi ! Une vierge oublie-t-elle sa parure ? une fiancée sa ceinture ? Mais mon peuple m'a oublié depuis des jours sans nombre [36] ! Pourquoi as-tu couru si loin après une intrigue d'amour [37] ? Aussi bien, ta course a-t-elle abouti aux malheurs [38] ! Sur les pans mêmes de tes vêtements on trouvait le sang des malheureux innocents, que tu n'avais point surpris en brigandage [39]. Et après tout cela, tu dis : Je suis innocente ! son courroux s'est détourné de moi [40] ! Vois, je vais te faire ton procès, parce que tu dis : je n'ai point péché ! Pourquoi te presses-tu tant pour changer ta route [41] ? Tu seras trompée par l'Égypte comme tu

[33] La tradition n'a pas oublié ce dernier fait (Néh. IX, 26. Matth. XXIII, 35 s.) : Les exemples positifs, dont il est parlé dans l'histoire de l'Ancien Testament, remontent à une époque bien antérieure à Jérémie (1 Rois XVIII ; XIX. 2 Chron. XXIV). La notice contenue dans 2 Rois XXI, 16, se rapporte à une époque plus rapprochée, mais elle est bien vague.

[34] Comp. chap. II, 6. Jéhova peut-il être comparé à un désert qui ne paie pas même le travail qu'on y fait ? N'a-t-il pas, au contraire, comblé son peuple de bénédictions ?

[35] Comme l'animal qui rompt ses liens ; c'est un retour à l'allégorie du v. 23 s.

[36] Jéhova aurait dû être à Israël ce que la parure est à la jeune fille, à la fiancée : un sujet de joie, un trésor à garder soigneusement, sa gloire et son honneur (v. 11).

[37] Litt. : pourquoi as-tu fait un si bon chemin ? — En comparant le verset parallèle v. 36, on voit clairement que l'*intrigue*, dont il est question ici par forme d'allégorie, c'est l'alliance avec l'étranger.

[38] Litt. : tu as fait apprendre à tes chemins les malheurs, — c'est-à-dire, voilà, à vrai dire, ce que tu as rencontré dans cette voie, au lieu du plaisir et du profit. — D'autres traduisent : tu as appris à tes chemins la méchanceté, c'est-à-dire, tu t'es accoutumée à mal faire.

[39] Nouvelle allusion aux persécutions des prophètes, qui étaient traités comme des criminels, comme des gens qu'on surprend en flagrant délit d'effraction (Exod. XXII, 1), et dont tout le crime consistait à parler précisément des faits qui font le sujet du présent discours. Du moins le texte reçu dit : *mais pour cela même*, en joignant ces mots à ce qui précède. Nous avons changé la coupe des versets.

[40] Tu oses interpréter en ta faveur le répit momentané que Jéhova t'a accordé, et tu crois pouvoir revenir à tes anciens errements, comme si tout danger était passé et que les menaces des prophètes fussent désormais vaines.

[41] Comp. v. 33. De même que naguère on recherchait l'alliance de l'Assyrie, aujourd'hui on brigue celle de l'Égypte. Nous ne connaissons ces diverses relations que d'une manière générale et assez imparfaite.

as été trompée par l'Assyrie[42]. De là aussi tu reviendras, les mains sur la tête[43], car l'Éternel a rejeté ceux en qui tu mets ta confiance, et tu ne gagneras rien avec eux.

IV[1].

[Et l'Éternel me parla, du temps du roi Ios'iyahou][2] en ces termes : Quand un homme répudie sa femme et qu'elle le quitte pour en prendre un autre, est-ce qu'il reviendra à elle? Ce pays-là ne serait-il pas profané[3]? Et toi, après t'être prostituée avec beaucoup d'amants, tu reviendrais à moi? Lève tes yeux vers les hauteurs et regarde : où ne t'es-tu pas livrée[4]? Au bord des chemins tu t'asseyais pour les passants, comme le Bédouin du désert[5], et tu profanais le pays par ton impudicité et ta méchanceté. Et les pluies te furent refusées, et l'ondée printanière n'arriva pas, mais toi tu avais le front d'une courtisane et tu n'as pas voulu sentir ta honte[6]. Maintenant, n'est-ce pas? tu me cries : Mon père! toi, le fiancé de

42 Litt.: Tu auras de la honte, c'est-à-dire, tes espérances se trouveront avoir été illusoires.

43 Geste de désolation.

1 Dans ce nouveau morceau, il se joint aux reproches provoqués par l'idolâtrie et le polythéisme, des exhortations au repentir tellement pressantes, que le prophète en décrit d'avance le salutaire effet et offre en perspective à ses lecteurs la grâce et le pardon de Dieu, promis à la nation réunie de nouveau dans un seul corps.

2 Les mots que nous avons mis entre crochets ne sont pas étrangers au texte, mais on les lit aujourd'hui au v. 6. Or, comme un nouveau discours commence évidemment avec le 3e chapitre et qu'il est impossible de le faire commencer avec ce lambeau de phrase : *en ces termes*, on doit supposer que très-anciennement il s'est glissé ici une confusion dans le texte, ou qu'une ligne en a été perdue. Pour la forme, Jéhova s'adresse au prophète ; de fait il parle à Israël.

3 Allusion à la loi, Deut. XXIV, 1-4. L'application est facile à faire, dès qu'on se souvient qu'Israël, épouse de Jéhova, s'est livrée à d'autres dieux. *Légalement* une réconciliation est impossible. (La question : *tu reviendrais à moi*? n'exprime donc pas un doute au sujet des dispositions du peuple, mais un refus de la part de son Dieu outragé.) La *grâce* seule peut opérer la réconciliation.

4 Une note en marge du texte hébreu remplace par un euphémisme à peine traduisible la crudité choquante de l'expression primitive et authentique.

5 Le brigand et la courtisane font le même métier, dans un certain sens, quoique ici la comparaison ne porte que sur la circonstance qu'ils l'exercent sur la grande route (Gen. XXXVIII). Et c'est là aussi qu'on trouvait les traces et les symboles de l'idolâtrie.

6 Les punitions déjà survenues (sécheresse et stérilité), n'ont pas produit d'effet sur Israël.

ma jeunesse! s'en souviendra-t-il donc toujours? me gardera-t-il rancune à jamais? Voilà comme tu parles, tout en faisant le mal, et en y persistant.

Et l'Éternel me dit : As-tu vu ce qu'a fait cette rebelle, Israël[7]? Comme elle allait sur chaque haute montagne et sous chaque arbre touffu pour s'y prostituer? Je disais : Après avoir fait tout cela, elle reviendra à moi, mais elle ne revint pas, et l'infidèle, sa sœur Juda, en était témoin[8]. Et elle vit[9] que par la raison qu'elle était devenue adultère, cette rebelle Israël, je l'ai répudiée et je lui ai donné son acte de divorce[10], mais elle n'en eut point peur, cette infidèle de Juda, sa sœur; mais elle alla se prostituer, elle aussi. Et par toute[11] son impudicité elle a profané le pays, elle a commis adultère avec la pierre et le bois[12]. Et avec tout cela, cette sœur infidèle, Juda, ne revint pas à moi de tout son cœur, si ce n'est pour me mentir[13], parole de l'Éternel!

Et l'Éternel me dit : Cette rebelle d'Israël s'est montrée plus juste que cette infidèle de Juda[14]. Va donc proclamer ceci, dans la direction du nord, et dis : Reviens, Israël la rebelle! c'est l'Éternel qui le dit; je ne vous regarderai plus d'un air sombre, car je suis miséricordieux, dit l'Éternel; je ne garde pas rancune à jamais.

[7] Litt.: Israël, cette rébellion. Israël, dans ce morceau, n'est pas le peuple tout entier, mais la population des dix tribus en opposition avec celle de Juda. Le prophète lui donne le surnom symbolique *Rébellion*, comme à Juda celui d'*Infidélité*.

[8] Juda vit ce qu'Israël faisait et suivit son exemple.

[9] Nous traduisons ainsi par conjecture. Le texte original met: *je vis*, ce qui ne donne pas de sens. La différence porte sur une seule lettre.

[10] D'après les clauses de la loi citée plus haut, Deut. XXIV. On comprend que le divorce entre Jéhova et Éphraïm implique l'idée de la ruine politique de cet état.

[11] Dans l'original, il y a ici un mot qu'on a essayé de traduire tour à tour par: *voix*, *légèreté*, *honte*, sans obtenir un sens précis ou philologiquement incontestable. Le texte est suspect, mais les conjectures proposées pour le corriger nous semblent plus contestables encore. La nôtre est plus simple et a le mérite de ne rien introduire d'étranger au texte (*kl* — *ql*).

[12] Chap. II, 27.

[13] Allusion à des réformes passagères et peu sérieuses. On pourrait conclure de ce passage que celle entreprise par le roi Ios'iyah, et accompagnée de mesures de rigueur, ne produisit pas une amélioration durable dans les masses.

[14] Litt.: elle a *prouvé* (comme devant un juge) qu'elle était plus juste. Cela revient à dire: A mes yeux, son péché est moins grand. En effet, au point de vue théocratique, Juda avait de grands avantages, un sanctuaire légitime, des prophètes plus nombreux, même des rois quelquefois très-pieux. De plus, elle aurait pu profiter de l'exemple d'Israël. Il convient d'ajouter que les péchés d'Israël étaient effacés dans le souvenir de la génération présente, tandis que Jérémie avait sous les yeux ceux de Jérusalem.

Seulement reconnais ton péché, que tu as été infidèle à l'Éternel, ton Dieu, que tu as couru en vagabonde aux étrangers, sous chaque arbre touffu [15], et que tu n'as pas écouté ma voix, dit l'Éternel. Revenez, enfants rebelles, dit l'Éternel ; car je suis toujours votre maître [16], et je vous prendrai, un d'une ville, deux d'un canton, et je vous conduirai à Sion [17]. Et je vous donnerai des bergers [18] selon mon cœur, qui vous paîtront avec intelligence et sagesse. Et quand vous vous multiplierez et que vous aurez fructifié dans ce pays, en ces temps-là, dit l'Éternel, on ne parlera plus de l'arche de l'alliance de Iaheweh ; on n'y pensera plus, on ne s'en souviendra plus, on ne la regrettera pas et elle ne sera plus rétablie [19]. Alors on appellera Jérusalem le trône de l'Éternel, et tous les peuples s'y rallieront en son nom, à Jérusalem, et ils ne persisteront plus dans leurs mauvais sentiments [20]. En ces temps-là, la maison de Juda ira se

15 Litt.: *tu as éparpillé tes chemins pour les étrangers* ; cela veut dire qu'Israël a rendu un culte aux faux dieux, partout où l'occasion s'en présentait, en multipliant dans le pays les lieux saints.

16 C'est-à-dire, pour rester dans l'allégorie, le mari légitime de votre mère, Israël.

17 On voit qu'il s'agit ici de proclamer le pardon gracieux pour Éphraïm, qui a expié ses péchés par une longue servitude. La nation tout entière, telle qu'elle existait autrefois, ne reviendra pas, que le prophète fasse la part des morts ou des récalcitrants, n'importe ; il s'en tient à l'idée commune aux prophètes, que les sauvés sont une souche destinée à former plus tard (v. 16) une nouvelle nation. S'il n'y en a qu'un très-petit nombre pour commencer, ce sera une preuve de plus de la bénédiction ultérieure. Enfin, il faut remarquer que ces Israélites seront conduits, non à Samarie, leur ancien chef-lieu, mais à Sion, résidence de Jéhova.

18 Des rois. Il est à remarquer que l'espérance messianique ne se concentre pas ici sur un seul roi ; Jérémie a en vue un changement dans les tendances de toute la *dynastie*, dans le sens théocratique. Si l'on préférait concevoir ces *bergers* comme gouvernant simultanément (comme l'ensemble de la magistrature), la conception monarchique s'effacerait davantage encore.

19 La restauration du peuple ne sera pas seulement politique, mais aussi morale et religieuse. La nation, d'un côté, deviendra nombreuse, de l'autre, elle s'attachera à son Dieu, au point de n'avoir plus besoin des symboles purement extérieurs du culte et de la religion. L'arche, qui devait représenter et rappeler la présence de Jéhova, ne sera plus nécessaire, chaque Israélite étant pénétré de cette présence d'une manière bien plus immédiate (chap. XXXI). Les derniers mots de cette phrase sembleraient indiquer qu'à cette époque déjà, l'arche avait disparu de manière ou d'autre. Ordinairement on admet qu'elle a dû périr lors de la destruction du temple.

20 Litt.: ils ne suivent plus l'obstination de leur mauvais cœur. — L'expression est très-familière à Jérémie, mais comme il l'emploie partout des Israélites eux-mêmes et non des païens, il est naturel de supposer que c'est le cas aussi dans notre passage.

joindre à la maison d'Israël ; et elles reviendront ensemble du pays du nord[21] au pays que j'ai donné en propriété à vos pères.

Moi j'avais dit[22] : Comme je te mettrai parmi mes enfants[23] ! Je te donnerai un pays de délices, un patrimoine magnifique, le plus excellent qu'ait un peuple ! Je disais : Vous m'appellerez père, et vous ne vous détournerez pas de moi. Eh oui[24] ! Comme une femme devient infidèle à son amant[25], ainsi vous l'avez été à moi, maison d'Israël, parole de l'Éternel !

Une voix se fait entendre sur les hauteurs[26] : les enfants d'Israël m'implorent en sanglotant, parce qu'ils ont fait fausse route et qu'ils ont oublié l'Éternel, leur Dieu. Revenez, enfants rebelles ! Je veux vous pardonner votre infidélité[27].

« Vois, nous venons à toi ; car toi, Éternel, tu es notre Dieu ! Oui certes, c'est une duperie que ces fêtes bruyantes sur les collines[28] ; oui certes, c'est en l'Éternel, notre Dieu, qu'est le salut d'Israël !

[21] Il avait été dit plus haut qu'Israël était moins coupable que Juda ; aussi Israël forme-t-il le noyau du peuple de l'avenir, Juda vient seulement s'y joindre, bien que ce soit dans sa ville à lui, à Jérusalem, que doit s'organiser le nouvel ordre de choses. Notre texte laisse entrevoir, sans en parler explicitement, une catastrophe de Juda, qui devra intervenir avant cette glorieuse époque de restauration. Cette catastrophe est d'ailleurs souvent prédite par les prophètes ; la future union des deux portions du peuple l'est également. La réalité historique a ratifié ces espérances dans une bien modeste proportion.

[22] Après s'être laissé aller à la peinture de l'avenir idéal, la pensée du prophète (de Jéhova) se reporte au passé, aux expériences déjà faites.

[23] Cela ne veut pas dire que d'autres peuples aussi devaient être honorés du même titre. Le sens est plutôt : je vous adopterai, je vous élèverai à la dignité d'enfants.

[24] Ironie. Ah, que je m'étais trompé dans mon espoir !

[25] En disant l'*amant*, et non le *mari*, comme on pouvait s'y attendre d'après les passages parallèles, le prophète renchérit sur le reproche qu'il adresse à ses compatriotes. Car il insinue ainsi qu'ils ont regardé leur alliance avec Jéhova comme une liaison de hasard ou de pur caprice.

[26] C'est la voix du repentir, non pas encore actuel, mais prévu et prédit pour l'époque dépeinte plus haut.

[27] Litt. : Je veux guérir votre défection, c'est-à-dire, je veux en faire disparaître les conséquences, remédier aux calamités que vous vous êtes attirées.

[28] Le texte de cette phrase est certainement corrompu, il n'offre pas même les moyens d'une construction syntactique régulière. Cependant le sens général ne saurait être douteux. Le parallélisme est assez transparent : Si le salut vient de Jéhova, il est évident qu'il ne saurait venir des faux dieux qu'Israël adorait jusqu'ici. Or, le culte idolâtre se célébrait sur les hauteurs ; le prophète est donc autorisé à opposer les *collines* à Jéhova, et les mots décousus du texte : *mensonge, des collines, bruit* (ou *foule*), *montagnes*, qui paraissent être les débris d'une phrase plus complète, peuvent bien être pris dans le sens que notre traduction exprime.

Et ce scandale[29] a dévoré le travail de nos pères depuis notre jeunesse, leurs brebis et leurs bœufs, leurs fils et leurs filles. Ah! jetons-nous à terre dans notre honte! que notre opprobre nous couvre! car nous avons péché contre l'Éternel, notre Dieu, nous et nos pères, depuis notre jeunesse jusqu'à ce jour, et nous n'avons point écouté la voix de l'Éternel, notre Dieu! »

Si tu reviens, Israël (dit l'Éternel[30]), si tu reviens à moi, si tu éloignes tes idoles de devant ma face sans plus t'égarer, si tu jures par la vie de l'Éternel[31], de bonne foi, en tout droit et justice, alors les peuples souhaiteront pour eux ton bonheur[32] et ta gloire! Car voici ce que dit l'Éternel aux hommes de Juda et à Jérusalem : Défrichez votre terre inculte et ne jetez pas votre grain dans les épines[33]! Laissez-vous circoncire pour l'Éternel, et ôtez le prépuce de votre cœur[34], hommes de Juda et habitants de Jérusalem, de peur que mon courroux n'éclate comme un feu dévorant et inextinguible, à cause de la méchanceté de vos actes!

29 Litt.: *La honte*. Par ce mot, le prophète désigne incontestablement le Dieu Ba'al (chap. XI, 13. Os. IX, 10). La substitution tient de la satire ou de l'épigramme et paraît avoir été en usage fort anciennement déjà. Comp. 2 Sam. XI, 21 avec Juges VI, 32. — 2 Sam. II, 8 ss. avec 1 Chron. VIII, 33. — Ba'al a dévoré le travail de nos pères, c'est-à-dire, tout ce que nos pères (depuis *notre* jeunesse, depuis les premiers temps de notre histoire nationale) ont gagné, leurs troupeaux, leurs familles, tout a été ruiné et perdu par suite de l'idolâtrie et par les châtiments qu'elle a attirés sur nous.

30 C'est la réponse finale et toute pleine d'actualité, faite au nom de Jéhova, à ces démonstrations, provisoirement hypothétiques, de repentir et de regrets. Le discours se termine ainsi par une exhortation pratique.

31 Jurer, est un acte religieux, par lequel on reconnaît solennellement le Dieu qu'on invoque.

32 Litt.: *Ils se béniront en toi*, c'est-à-dire, toi, tu seras tellement bénie par ton Dieu, que le monde ne connaîtra rien de plus désirable qu'une pareille bénédiction (Gen. XII, 3; XVIII, 18; XXII, 18, etc.). La même interprétation s'appliquera à ce qui est dit de la gloire. Il est vrai que le texte dit : ils se béniront *en lui*, ce qu'on pourrait rapporter à Jéhova même, et non à Israël; mais cela ne rentrerait pas dans le cercle des idées exprimées par cette pororaison, dans lequel la conversion des païens n'a pas sa place naturelle.

33 Le défrichement et les semailles sont à prendre dans le sens moral. La seconde image rappelle la parabole du semeur. Comp. aussi Osée X, 12.

34 La circoncision est un symbole de purification et de consécration. Il est pris ici dans le sens figuré et moral. L'image d'un cœur incirconcis a passé même dans le langage apostolique (Rom. II, 20. Col. II, 11. Act. VII, 51).

V[1].

Proclamez en Juda, faites-le savoir à Jérusalem, dites qu'on sonne le clairon par le pays ! Criez de toutes vos forces et dites : Rassemblez-vous ! Entrons dans les villes fortes ! Élevez des signaux vers Sion ! Sauvez-vous ! ne vous arrêtez pas[2] ! Car je vais amener du nord un fléau, une immense ruine. Un lion se lève du fond de son hallier, un destructeur de peuples ; il part, il sort de sa retraite pour changer ton pays en un désert, pour dévaster tes villes et pour les dépeupler.

Ceignez donc le cilice, portez le deuil et lamentez-vous, car le feu de la colère de l'Éternel ne nous lâche point. Et en ce jour-là (parole de l'Éternel !), le roi et les chefs perdront la tête[3], les prêtres seront stupéfaits et les prophètes muets de terreur[4]. Et je dis : Hélas, Seigneur, Éternel ! en vérité, tu as trompé ce peuple et Jérusalem, en disant : Vous serez en paix[5] ! Et l'épée nous frappe à mort !

En ce temps-là, on dira à ce peuple et à Jérusalem : Un vent rude des hauteurs du désert — telle est la conduite de mon peuple ; il ne sert ni à vanner ni à nettoyer[6] ! Un vent violent me vient de

[1] Annonce d'une invasion étrangère et description de ses conséquences matérielles et morales.

[2] Le discours commence par un brillant et poétique exorde. L'annonce de l'invasion qui doit châtier Israël se fait d'une manière toute dramatique ; avant même que l'ennemi paraisse, la panique est jetée dans le pays par un cri d'alarme poussé par le prophète, lequel d'ailleurs s'identifie immédiatement après avec le Dieu dont il est l'organe.

[3] Litt. : *le cœur*, lequel, d'après la psychologie hébraïque, est le siége de l'entendement. Il ne s'agit pas d'un manque de courage.

[4] C'est dans ces différentes classes de personnes également influentes, que Jérémie rencontrait cette obstination d'une fausse politique qui préparait la ruine de l'état, ainsi que les tendances anti-théocratiques qui provoquaient principalement sa polémique. Nous les verrons souvent encore comprises dans une commune réprobation.

[5] Il va sans dire que c'étaient les faux prophètes qui avaient fait de pareilles promesses mensongères ; mais ils les avaient faites à l'instigation de Jéhova (comp. 1 Rois XXII, 20 suiv.), qui voulait plonger dans une funeste sécurité le peuple rebelle et mûr pour le châtiment, afin de le frapper d'une manière plus terrible.

[6] Cette image est assez singulière et sans parallèle. L'auteur veut dire que Dieu, en amenant la calamité déjà annoncée, ne fait que traiter Israël selon ses mérites. Sa conduite a touché, affecté Jéhova comme ferait le vent du désert, qui est très-désagréable et trop violent pour servir utilement aux travaux champêtres, à nettoyer le blé. (Au lieu du terme simple : *mon peuple*, le texte, par une figure très-souvent employée, dit : la *fille* de mon peuple, c'est-à-dire la nation personnifiée et individualisée.)

leur part : eh bien, moi aussi, je vais plaider ma cause contre eux !... Voyez ! Il [7] s'élève comme les nuages ; ses chars arrivent comme l'ouragan, ses coursiers sont plus rapides que les aigles.... Malheur à nous, nous sommes perdus ! Lave ton cœur, o Jérusalem, de ta méchanceté, pour que tu sois sauvée [8] ! Jusqu'à quand tes pensées perverses demeureront-elles dans ton sein ? Déjà l'on entend le message depuis Dan, depuis les monts d'Éphraïm [9] on annonce le malheur ! « Faites-le savoir aux nations ! Hé ! convoquez-les contre Jérusalem [10] ! » Les assiégeants arrivent du pays lointain, et font entendre leurs cris contre les villes de Juda ; comme les gardiens des champs [11] ils te cernent de tous côtés ! Car c'est à moi que tu as été rebelle, dit l'Éternel ; c'est ta conduite, ce sont tes actes qui t'ont valu cela ; c'est ta faute à toi : c'est dur sans doute ! cela te frappe au cœur !

Mes entrailles ! mes entrailles [12] ! La douleur serre les parois de mon cœur ! Le cœur me bat tout haut, je ne puis me taire ! Car j'entends le son de la trompette, mon âme est frappée des cris de guerre ; on annonce désastre sur désastre, le pays tout entier est dévasté, mes tentes sont détruites inopinément, mes pavillons en un

7 C'est l'ennemi envahisseur, que le prophète ne désigne pas nominativement, peut-être parce qu'il n'a pas en vue un peuple iparticulier. Ce qui le préoccupe, c'est le but moral et providentiel de l'invasion ; car c'est par elle que Jéhova *plaide sa cause*. La catastrophe s'annonce comme l'orage à l'horizon.

8 Dans cette pressante extrémité, le prophète essaie encore une fois de faire un appel au repentir.

9 L'invasion doit, comme toujours, venir du nord. Dan est sur la limite septentrionale de la Palestine, les monts d'Éphraïm bordent la Judée dans la même direction. Les nouvelles désastreuses de l'approche de l'ennemi se suivent et deviennent de plus en plus alarmantes.

10 Il faut mettre cette phrase dans la bouche même des ennemis (comp. chap. L, 2 ; LI, 27), dont le nombre grossit de jour en jour, tous les Bédouins des environs s'empressant de se joindre à eux pour avoir leur part du butin.

11 Le sens de cette comparaison n'est pas bien clair. Serait-ce parce que les uns et les autres se construisent des demeures légères et provisoires (2 Sam. XI, 11)?

12 Ces paroles sont prononcées par le prophète, mais de manière qu'il exprime en même temps la terreur et le désespoir du peuple surpris par l'invasion. Les sentiments du prophète sont tour à tour déterminés par la sympathie patriotique et par le devoir de son ministère. Les entrailles, d'après la psychologie hébraïque, sont le siége de la douleur et en général des affections les plus vives de l'âme. — Le texte est fautif dans les deux mots que nous avons traduits par : *la douleur serre*, et *j'entends*, et les notes critiques des anciens docteurs juifs ne font pas disparaître les difficultés. Cependant le sens général est clair.

clin d'œil[13]... Jusqu'à quand verrai-je le signal[14], entendrai-je le son du clairon ?

C'est que mon peuple est insensé : ils ne me connaissent point ! Ce sont des fils mal avisés, inintelligents, adroits à mal faire, mais ils ne savent pas faire le bien[15] !

Je regardai le pays et je le vis désert et vide ; et le ciel — il n'avait plus sa lumière. Je regardai les montagnes et je les vis trembler[16], et toutes les collines s'ébranlaient. Je regardai encore, et je ne vis plus d'homme, et tous les oiseaux du ciel s'étaient envolés. Je regardai, et je vis la fertile campagne changée en lande et toutes ses villes ruinées par l'Éternel, par le feu de sa colère. Car ainsi a dit l'Éternel : Le pays entier sera une solitude (— cependant je ne le ruinerai pas complétement[17] —). C'est pour cela que le pays sera en deuil ; les cieux en haut se draperont de noir, parce que je l'ai dit, et je ne me repentirai pas ; je l'ai résolu et je n'en reviendrai point !

Aux cris des cavaliers et des archers, tout le monde[18] prend la fuite : on pénètre dans les taillis, on gravit les rochers, chaque ville est abandonnée, il n'y reste plus d'habitants. Et toi, malheureuse[19],

[13] Les *tentes* et les *pavillons* (litt.: les rideaux ou tapis dont on fait les tentes) sont une expression poétique pour les habitations. Car du temps de Jérémie, les Israélites ne vivaient plus sous des tentes.

[14] Le *signal*, d'après v. 6, est celui de la détresse, qui avertit les campagnards de se sauver.

[15] La tirade précédente représentait la perspective poétique des désastres de l'avenir. Ce qui se lit ici nous ramène à la contemplation de l'état moral présent. L'auteur remonte de l'effet à la cause. Immédiatement après, son regard se reporte sur l'avenir, qu'il décrit comme étant déjà réalisé.

[16] Cet ébranlement des montagnes ne représente pas ce que nous appelons un tremblement de terre, c'est l'un des traits habituels des descriptions poétiques de l'apparition de Jéhova. Ici ce ne sont pas seulement les hommes et leurs œuvres qui périssent, la colère du Très-Haut se fait sentir dans la nature tout entière. Tout ce qui la vivifie et l'embellit, se voile ou disparaît.

[17] Cette réserve consolante n'est qu'effleurée ici et indiquée d'une manière à peine sensible (comp. Amos IX, 8. És. VI, 13) ; Jérémie lui-même s'y est déjà arrêté ailleurs (chap. III, 12 suiv.) avec complaisance. Seulement il ne faut pas perdre de vue que cette promesse n'amoindrit ni n'adoucit la menace et le châtiment, car elle ne s'adresse pas aux coupables, mais au très-petit nombre de ceux qui ne l'ont pas été.

[18] Les Septante lisent *tout le pays*, l'original : *toute la ville*, ce qui serait en contradiction avec le commencement de ce discours, où les campagnards cherchent à gagner Jérusalem, et avec le v. 16, où il est question d'un siége.

[19] Jérusalem. On pourrait aussi traduire : une fois ruinée, ou : quand tu seras ruinée. La capitale est représentée comme une femme qui, dans une détresse suprême, cherche à obtenir grâce ou à écarter le péril par la coquetterie.

que vas-tu faire? Quand tu t'habillerais de pourpre, quand tu mettrais tes joyaux d'or, quand tu ouvrirais tes grands yeux au moyen du fard[20], c'est en vain que tu te ferais belle, tes amants[21] te dédaignent — c'est à ta vie qu'ils en veulent! Oui, j'entends une voix comme d'une femme en travail, le cri d'angoisse d'un premier enfantement[22]! C'est la voix de la fille de Sion, elle court toute haletante, elle étend les mains : « Ah, malheur à moi, je suis à bout, ma vie aux meurtriers[23]! »

VI[1].

Parcourez les rues de Jérusalem, regardez donc et voyez, cherchez dans ses places publiques[2]! Si vous trouvez un homme, s'il y en a un seul qui fasse le bien et recherche la droiture, je ferai grâce! Mais tout en disant: Vive l'Éternel! ils jurent pour mentir[3]. O Éternel, tes yeux regardent à la droiture[4]! Tu les as frappés, et ils sont restés insensibles; tu les as ruinés, et ils ont refusé de se laisser instruire; leur face est devenue plus dure que le roc[5] et ils refusent de se convertir. Et moi je disais: Ce ne sont que les gens du

20 Les femmes mettaient un fard noir composé de substances métalliques sur le bord des paupières, de manière que celles-ci restaient grandement ouvertes dès que le fard devenait raide et sec. Cela donnait de l'éclat aux yeux. L'usage existe encore aujourd'hui en Orient.

21 Comp. chap. II, 24. Ce sont les étrangers dont Jérusalem avait adopté le culte et préféré la faveur à celle de son propre mari Jéhova.

22 La comparaison d'une grande angoisse avec les douleurs de l'enfantement est assez fréquente chez les prophètes, et d'autant plus naturelle que les villes et les nations sont en même temps représentées comme des femmes.

23 Jérusalem, ou ce qui revient au même, sa population personnifiée, est aux abois; la menace du prophète se réalise déjà (dans sa peinture de l'avenir). Il n'y a plus moyen d'échapper, on entend ses dernières paroles de désespoir, et l'on voit la main de l'ennemi la frapper au cœur. Litt.: « Mon âme est défaillante aux (pour les, devant les) meurtriers. »

1 Nouvelle apostrophe menaçante. Le prophète énumère les griefs de Jéhova et annonce l'invasion et la déportation, en réservant le pardon au petit nombre.

2 Où l'on rencontre le plus de monde. — L'expression est sans doute hyperbolique, mais elle doit faire ressortir l'ascendant du mal et la rareté des exceptions.

3 Exemple de la dépravation universelle. Ceux-là même qui confessent encore Jéhova, par ex. dans leurs serments, le renient de fait par le parjure. D'autres jurent même par les faux dieux, v. 7

4 C'est-à-dire, tes jugements se règlent sur le mérite. Dans le passé ils n'ont point ramené les pécheurs, c'est un motif de plus de les rendre plus sévères encore.

5 Aucune exhortation, aucune menace ne fait plus d'impression sur eux.

commun, ils sont inintelligents, parce qu'ils ne connaissent pas la voie de l'Éternel, la loi de leur Dieu. Je veux aller chez les grands et leur parler : car eux connaissent la voie de l'Éternel, la loi de leur Dieu... Mais eux aussi avaient brisé le joug, rompu les liens ! C'est pour cela que le lion de la forêt les assaille, le loup des steppes les égorge, la panthère fait le guet autour de leurs villes et quiconque en sort est déchiré[6], car leurs péchés sont nombreux et leurs rébellions se sont accumulées. Pourquoi te ferais-je grâce? Tes enfants m'ont abandonné, ils jurent par des dieux qui n'en sont pas. Je les ai fait jurer et ils sont devenus adultères, et courent en foule chez la courtisane[7]. Ils sont des étalons bien repus et vagabonds[8], chacun hennit après la femme de l'autre. Ne dois-je pas demander compte de cela? dit l'Éternel, d'un tel peuple ne pas tirer vengeance?

Escaladez leurs murs[9] et dévastez ! (mais ne détruisez pas tout[10] !) Arrachez leurs sarments, car ils ne sont pas à l'Éternel. Car ils m'ont été infidèles, ceux d'Israël et ceux de Juda, parole de l'Éternel ! Ils ont donné le démenti à l'Éternel et ont dit : « Il n'existe pas ! Il ne nous arrivera pas de mal ! La guerre et la famine, nous ne les verrons pas ! Ces prophètes — ce sera du vent[11] ! Personne ne parle par eux. Que cela leur advienne à eux-mêmes ! »

[6] Nous ne pouvons voir dans ces lignes que des images. Les incursions des bêtes féroces représentent celles des bédouins du désert et d'autres étrangers, qui profitent de la faiblesse croissante de Juda et portent la terreur et le pillage jusque dans le voisinage des villes.

[7] Cette phrase et la suivante sont très-difficiles et le texte même est douteux ; du moins, la ponctuation et les versions montrent que les anciens déjà n'y ont pas vu clair. Ce qui précède paraîtrait recommander le sens que voici : J'ai fait autrefois un pacte avec Israël et j'ai fait jurer ce peuple de l'observer, mais il m'est devenu infidèle, comme une femme adultère, et il court maintenant après les idoles. Mais cette allégorie du lien conjugal entre Jéhova et Israël est très-fréquente chez les prophètes, et le peuple est toujours représenté comme la *femme* infidèle, les faux dieux sont des *amants*, jamais des courtisanes. Il faut donc prendre la phrase à la lettre. Au lieu de : *je les ai fait jurer*, d'autres traduisent : *je les ai rassasiés*, comblés de biens (*ṣb'* — *s'b'*).

[8] Signification incertaine et probablement intraduisible en langage honnête.

[9] D'après le contexte, ce sont les murs d'enceinte des vignobles. Israël est lui-même ce vignoble (chap. II, 21 ; VI, 9).

[10] Comp. chap. IV, 27. Les sarments seuls doivent être arrachés et non les vignes, cela veut dire les individus, les coupables, l'immense majorité (v. 1), mais non la souche même d'où doit sortir une nouvelle plantation.

[11] Leurs menaces se perdront dans l'air. Ils prétendent bien parler au nom d'un Dieu, car ils disent : Dieu parle, Dieu a dit ; mais c'est illusion et mensonge. Littéralement, et par une tournure on ne peut plus pittoresque, le texte dit : Le *Il a dit* n'est pas en eux.

C'est pourquoi l'Éternel, le dieu des astres, vous dit : Puisque vous parlez ainsi, voici, je mets mes paroles dans ta bouche[12], comme un feu, et ce peuple sera le bois qu'il dévorera! Voyez, j'amène contre vous un peuple lointain, maison d'Israël! dit l'Éternel. C'est un peuple intarissable[13], c'est un peuple ancien[14], un peuple dont tu ne sais pas la langue et que tu n'entends pas quand il parle[15]. Son carquois est comme un tombeau ouvert[16]; c'est une armée de héros. Il dévorera ta moisson et ton pain, il dévorera tes fils et tes filles, il dévorera tes moutons et tes bœufs, il dévorera ta vigne et ton figuier; avec son épée il brisera tes villes fortes dans lesquelles tu mets ta confiance. Cependant, même dans ces temps-là, je ne vous exterminerai pas entièrement. Et quand vous direz : A cause de quoi l'Éternel notre Dieu nous a-t-il fait tout cela? — dis leur[17] : De même que vous m'avez abandonné, et que vous avez servi dans votre pays des dieux étrangers, de même vous servirez des étrangers dans un pays qui n'est pas le vôtre[18]!

VII[1].

Proclamez ceci dans la maison de Jacob, publiez-le en Juda et dites : Écoutez ceci, peuple insensé et inintelligent! Vous qui avez des yeux et qui ne voyez point, qui avez des oreilles et qui n'entendez pas! Vous ne voulez pas me craindre, dit l'Éternel, vous ne tremblez pas devant ma face à moi qui ai posé le sable comme

12 Le discours, dans son ensemble, continue à être adressé à Israël et c'est au fond le prophète qui parle. Mais comme celui-ci ne perd pas de vue ce fait, qu'il n'est que l'organe de Jéhova, il se fait ici donner, pour ainsi dire, une instruction nouvelle et spéciale. Il va sans dire que ce n'est pas la parole de Jérémie qui accomplira le châtiment et qui sera le feu qui dévorera Israël, mais en l'annonçant, elle en assure l'exécution immanquable, Dieu ne pouvant pas mentir (chap. I, 10).

13 Il y a là un adjectif qui désigne ailleurs un courant d'eau non intermittent. C'est donc un peuple nombreux, inépuisable. L'idée de continuité dans les générations qui se succèdent est quelquefois exprimée par l'image de la source et du cours d'eau.

14 Qui, par conséquent, a fait ses preuves et doit être aguerri.

15 Ce fait augmente à la fois la terreur et le danger. Il n'y aura à espérer de sa part ni trève ni entente.

16 Qui porte la mort dans son sein.

17 Voyez la note sur le v. 14. La question des Israélites châtiés est naturellement supposée à venir; mais dès à présent, pour cette éventualité, le prophète reçoit communication de la réponse à faire.

18 Menace relative à la déportation.

1 Mêmes sujets.

borne à la mer[2], comme une barrière éternelle qu'elle ne franchira pas? Ses flots s'élancent sans pouvoir l'emporter, ils mugissent et ne passent pas outre! Mais ce peuple a le cœur rebelle et revêche; ils se sont détournés et s'en vont. Ils ne disent point en leurs cœurs: Craignons donc l'Éternel, notre Dieu, qui nous donne la pluie d'automne et de printemps en sa saison[3], qui nous garde les semaines, termes de la moisson[4]. Ce sont vos méfaits qui ont dérangé tout cela, ce sont vos péchés qui vous ont privés de ce bien[5]. Car il se trouve des scélérats parmi mon peuple: ils sont au guet, comme l'oiseleur qui se baisse, ils placent leur piéges pour prendre des hommes[6]. Comme une cage[7] remplie d'oiseaux, ainsi leurs maisons sont remplies de fraude[8]; c'est par là qu'ils deviennent grands et riches; ils sont luisants de graisse[9]. Mais ils dépassent toute mesure dans le mal[10]; ils ne s'intéressent pas à la cause de l'orphelin pour qu'elle triomphe, et ne maintiennent pas le droit du pauvre. Ne dois-je pas tenir compte de cela? dit l'Éternel, d'un tel peuple ne pas tirer vengeance? Des choses odieuses et horribles se passent dans ce pays! Les prophètes prêchent des mensonges, les prêtres gouvernent d'après leur avis, et mon peuple l'aime ainsi. Que ferez-vous à l'issue de tout cela[11]?

[2] La puissance du créateur se révèle en ce qu'il maîtrise l'océan indomptable, et cela surtout en ce qu'il le fait au moyen d'une barrière en apparence si faible et si légère.

[3] En Palestine, les saisons sont très-régulièrement caractérisées, relativement à l'état de l'atmosphère. La saison pluvieuse remplace notre hiver; les pluies les plus abondantes tombent en octobre et en mars. Leur régularité et leur abondance détermine la fécondité de la terre.

[4] Cette même régularité se fait remarquer aussi dans l'autre moitié de l'année; chaque stade de la vie de la nature a sa place déterminée.

[5] Ce doit être là une allusion à une sécheresse exceptionnelle et récente, que le prophète représente comme un châtiment.

[6] Dans cette partie du discours, il est principalement question des procédés malhonnêtes ou même violents, par lesquels certaines gens savent s'emparer du bien d'autrui.

[7] On veut traduire: une trappe, un trébuchet. Mais ces instruments ne prennent jamais qu'un seul animal à la fois, qu'il faut en retirer pour en prendre un second.

[8] C'est-à-dire, de biens obtenus par la fraude.

[9] Image de la prospérité matérielle.

[10] Sens douteux. D'autres traduisent: Ils débordent en méchantes paroles.

[11] C'est-à-dire, quand tous ces crimes aboutiront enfin à leur effet naturel, à la catastrophe dont on nous a déjà menacés.

Sauvez-vous, fils de Benjamin, du milieu de Jérusalem[12]! Sonnez le clairon à Ṭeqoa'! Élevez un signal à Bêṭ-Kerm[13]! Car un fléau nous menace du côté du nord, une immense ruine. La belle, la voluptueuse fille de Sion, je la fais périr[14]. Vers elle vont venir des pâtres avec leurs troupeaux; ils dressent leurs tentes tout autour d'elle et paissent chacun de son côté[15]. « Inaugurez l'attaque! Allons, montons à midi!..... Hélas! Le jour baisse déjà, les ombres du soir s'allongent! — Allons, montons cette nuit et détruisons leurs palais[16]! » Car ainsi dit Iaheweh Çebaôṭ : Abattez les arbres qui sont là[17] et élevez un rempart contre Jérusalem : c'est ici la ville à punir! Tout entière elle est remplie d'oppression : pareille à la citerne qui conserve son eau fraîche, elle garde fraîche sa méchanceté[18]; il n'y est bruit que de crime et de violence; je n'y vois jamais que coups et blessures! Laisse-toi avertir, ô Jérusalem! autrement mon âme se détache de toi, et je ferai de toi un désert, un sol inhabité!

12 Par une brusque transition, le prophète passe du tableau de la corruption du peuple à la description du châtiment, qui se présente à son imagination comme appartenant au plus proche avenir et pour ainsi dire au moment actuel. Jérusalem était habitée par une population mixte de Judéens et de Benjaminites. Ces derniers son nommés de préférence, sans doute, parce que Jérémie était leur compatriote.

13 Ces endroits étaient situés à quelques lieues au sud-est de Jérusalem, sur la route que devaient prendre les fuyards.

14 Il n'y a guère moyen de trouver un sens plausible au texte tel que nous le possédons. Cependant il est permis de douter de l'intégrité de ce texte, que les anciens traduisent tout autrement.

15 On comprend que c'est encore une image et que les *troupeaux* sont les bataillons étrangers qui vont dévorer les récoltes.

16 C'est là un tableau d'une grande vivacité. On entend, pour ainsi dire, à Jérusalem même les cris des ennemis et de leurs chefs, qui ont tellement hâte de s'emparer de la ville, qu'ils ne se donnent pas même de repos à leur arrivée sous les murs. D'abord ils espèrent y être en plein jour, pour monter à l'assaut immédiatement. Ils n'arrivent que vers le soir, — n'importe, ils y emploieront la nuit. *Inaugurer* l'attaque, c'est accomplir les rites sacrés qui doivent précéder toute entreprise chanceuse.

17 Et dont la destruction est déjà par elle-même une calamité, parce qu'il y en avait de tout temps fort peu dans les environs. Ici, ils doivent servir aux travaux de siége. Les ennemis avaient pensé d'abord enlever la ville par un coup de main, maintenant il est question de cerner la forteresse par une ligne de circonvallation, ce qui rend la perspective plus terrible encore. Du reste, cette phrase dit que c'est Jéhova lui-même qui a amené les étrangers et qui dirige leurs mouvements.

18 C'est une ironie, car à l'égard des eaux de la citerne, c'est un avantage et l'on en prend soin. La traduction vulgaire met à la place d'une citerne qui *garde* l'eau *fraîche*, un puits qui la *laisse couler*. Nous suivons la leçon du texte, qui parle d'une citerne (*bôr*) et non d'un puits (*beër*).

Voici ce que dit l'Éternel : On ira grappiller sur le reste d'Israël comme sur la vigne[19]; on mettra la main[20] dessus, comme le vigneron sur les sarments. A qui parlerai-je[21] ? qui adjurerai-je, pour qu'on m'écoute ? Voyez, leur oreille est incirconcise, de sorte qu'ils ne peuvent être attentifs ; voyez, la parole de l'Éternel est pour eux un sujet de mépris, ils n'en veulent pas ! Mais moi, je suis plein de la colère de l'Éternel, je suis las de la contenir[22] : Verse-la sur l'enfant de la rue, sur le cercle des jeunes gens tout ensemble[23] ; car tous seront frappés, et le mari et la femme, l'homme mûr comme le vieillard décrépit. Leurs maisons passeront à d'autres, de même que leurs champs et leurs femmes, car j'étendrai[24] ma main contre les habitants de ce pays, parole de l'Éternel ! Car tous, petits ou grands, ils sont avides de gain, tous, le prophète comme le prêtre, pratiquent le mensonge. Ils traitent comme chose légère la maladie mortelle de la fille de mon peuple, en disant : Salut, salut ! tandis qu'il n'y a plus de salut[25]. Ils seront confondus pour avoir fait des choses odieuses, mais ils n'ont pas honte, ils ne savent pas rougir ; quand je leur demanderai compte, ils seront renversés, dit l'Éternel.

Voici ce que disait l'Éternel : Placez-vous sur les chemins, regardez et demandez les sentiers d'autrefois : où est le chemin du bonheur ?

[19] Israël avait été *vendangé* (décimé par l'invasion ennemie et d'autres calamités encore) antérieurement ; il ne reste plus aujourd'hui debout que le petit royaume de Juda ; sa ruine à lui ne sera donc plus qu'un *grappillage*, en comparaison des événements précédents.

[20] Le texte exprime proprement un impératif : *Mets ta main*.....! comme si c'était un ordre de Jéhova à l'exécuteur de ses décrets. Nous rayons simplement le suffixe gênant et nous obtenons ainsi un parallélisme plus régulier.

[21] Le prophète se demande à lui-même s'il peut et doit remplir sa mission en face d'un peuple endurci (non-circoncis, chap. IV, 4).

[22] Je ne puis me taire plus longtemps et renfermer en moi-même les choses terribles que j'ai à proclamer, bien que je sache que cela ne profitera à personne.

[23] C'est encore le prophète qui se parle à lui-même. Parle toujours, se dit-il ; annonce la grande catastrophe qui doit les frapper sans distinction d'âge et de sexe. La colère de Dieu est comme un liquide qu'on répand sur ceux qui doivent la ressentir. L'enfant joue dans la *rue*, les jeunes gens se réunissent en *cercle* (litt. : sur des divans régnant autour d'une salle) pour leur plaisir.

[24] Ici, la personnalité du prophète s'identifie encore avec celle de Jéhova.

[25] L'image est très-transparente. Ceux auxquels est confié le gouvernement d'Israël, prophètes, prêtres, rois, etc., se préoccupent uniquement de leurs intérêts privés et matériels. Israël est (moralement) malade à mourir, en face de sa ruine. Eux, ils ferment les yeux sur la situation et l'aggravent au lieu de l'améliorer. Au lieu de *salut*, on pourrait traduire *santé*. En tout cas, la traduction vulgaire (*paix*) ne rend pas la pensée de l'auteur.

Marchez-y afin de trouver pour vous un lieu de repos! Mais ils dirent: Nous n'irons pas[26]! Et je plaçais près de vous des sentinelles: — «Écoutez le son de la trompette[27]!» — Mais ils dirent: Nous n'écouterons pas! Hé bien, nations, écoutez[28]! Apprends, chœur des peuples, ce qui leur arrivera! Écoute, terre! Voyez, je vais amener sur ce peuple un malheur, le fruit de ses pensées, parce qu'ils n'ont point été attentifs à mes paroles, et qu'ils ont dédaigné mon enseignement. A quoi me sert l'encens qui vient de S'ebâ, le parfum précieux[29] d'un pays lointain? Vos holocaustes ne m'agréent pas, et vos sacrifices me déplaisent. C'est pourquoi l'Éternel dit: Voyez, je mets des pierres d'achoppement dans le chemin de ce peuple[30], pour que les pères et les fils s'y heurtent, que l'habitant et son voisin s'y perdent ensemble[31]!

Ainsi dit l'Éternel: Voyez, un peuple va venir du pays du nord[32], une grande nation se met en mouvement depuis les extrémités de la terre. Ils tiennent en main l'arc et le javelot; ils sont cruels et sans pitié; le bruit qu'ils font, c'est comme la mer qui mugit; ils sont

26 L'allégorie du chemin à choisir pour trouver le bonheur est familière à plus d'un peuple. Jéhova n'a pas laissé Israël sans exhortation et sans direction, il l'a, pour ainsi dire, rendu maître de sa destinée. Si ce peuple s'est égaré, fourvoyé, c'est sa propre faute. Les *sentiers d'autrefois* ne sont pas ceux que les anciens Israélites ont suivis, car les prophètes affirment qu'ils ont toujours été désobéissants; ce sont les *divers* sentiers *connus depuis longtemps*, la route du bien comme celle du mal, ce sont les chemins sur lesquels l'expérience peut donner des renseignements, au sujet desquels on sait donc parfaitement bien à quoi s'en tenir. Personne ne peut donc s'excuser par l'ignorance.

27 Peu importe de savoir si cette phrase doit être considérée comme une exhortation directe de Jéhova ou comme prononcée par les sentinelles (les prophètes). Les sentinelles donnent des signaux à l'approche du danger.

28 Puisque eux ne veulent pas écouter mes avertissements, vous, vous devez apprendre ce que je ferai d'eux. Ce sens est clairement indiqué par l'ensemble du discours, mais le texte de la phrase qui va suivre est inintelligible et probablement fautif. Déjà les Septante en expriment un autre tout aussi peu acceptable. Notre traduction est purement conjecturale, et nous n'entendons point la donner comme certaine.

29 Litt.: Le roseau précieux, la canne précieuse. Il s'agit d'une plante des Indes ou du sud de l'Arabie (*Acorus calamus*), de la racine de laquelle on obtenait une huile aromatique dont on faisait usage pour la toilette et dans le culte.

30 Je le mets en face d'un péril inévitable et mortel.

31 Père et fils, habitant et voisin, cela veut dire, tout le monde, sans exception. Voyez ci-dessus, v. 11.

32 Nouvelle annonce de l'invasion déjà décrite dans les morceaux précédents (chap. IV, 13; V, 15).

montés sur des chevaux, rangés en bataille comme un guerrier[33], contre toi, fille de Sion ! « La rumeur en est arrivée chez nous et les bras nous en sont tombés ; l'angoisse nous a saisis, une douleur pareille à celle de l'enfantement[34]. » Ne sors pas aux champs, ne va pas sur la route ; l'ennemi a une épée, la terreur est partout ! Fille de mon peuple, ceins le cilice ! roule-toi dans la cendre[35] ! Lamente-toi, comme pour un enfant unique[36], avec des plaintes amères, car soudain le destructeur fondra sur nous !

Je t'ai placé près de mon peuple[37] comme essayeur, pour séparer[38], afin que tu reconnusses et essayasses leur conduite. Tous ils sont rebelles parmi les rebelles[39], colporteurs de calomnies ; ils ne sont qu'airain et fer, ils sont des scélérats. Le soufflet est brûlé, le plomb est consumé par le feu ; c'est en vain qu'on continue la fonte, l'alliage ne se sépare point[40]. On les appellera Argent de rebut — car l'Éternel les met au rebut !

[33] A la lettre il y a : *rangé* (au singulier) *comme un homme pour le combat*, et l'on ne voit pas tout de suite sur quoi porte cette comparaison. Probablement c'est le fait nouveau que toute l'armée se compose de cavaliers, qui préoccupe l'imagination de l'orateur. Des guerriers montés sur des chevaux n'étaient point chose inconnue aux contemporains de Jérémie, mais une ville assiégée par une armée de cavaliers, marchant en rang serré *comme un guerrier*, ainsi qu'on le voit faire aux guerriers ordinaires, c'était un spectacle effrayant par sa nouveauté.

[34] Ces paroles se placent dans la bouche de la *fille de Sion*, c'est-à-dire de la population de Jérusalem, et expriment la terreur accablante qui s'emparera d'elle, quand une fois la réalité du danger, sur lequel elle s'obstine à se faire illusion, sera bien constatée. Pour la comparaison, voyez chap. IV, 31.

[35] Pour un deuil ordinaire, on se contentait de mettre une poignée de cendre sur la tête ; tout au plus on s'assayait à terre à côté du foyer (Job II, 8). C'est donc ici l'expression du désespoir.

[36] Comp. Amos VIII, 10.

[37] Jéhova parle au prophète. L'allégorie qui suit est assez fréquente dans les auteurs hébreux. Le *fondeur* doit séparer le métal précieux du minerai ou de l'alliage, l'*essayeur* examine l'effet de cette opération. Dans le sens figuré, le prophète remplit une mission pareille auprès du peuple.

[38] Nous lisons *mebaççer* (participe de *biççer*), dont le radical est employé de diverses manières dans la métallurgie. Le texte vulgaire a *mibeçar*, forteresse (chap. I, 18), qui ne donne aucun sens plausible ici.

[39] Expression du superlatif. L'allégorie n'est continuée que dans les phrases suivantes : ils sont tout fer et airain, sous-entendu : et sans or et argent.

[40] Le sens de cette allégorie doit être que toutes les peines du prophète sont perdues. Il est comparé à un fondeur qui use ses instruments et les ressources de son art, sans parvenir à obtenir du métal pur. Le texte a déjà été remanié par les auteurs de la vocalisation, il n'est pas absolument transparent.

VIII.

Parole qui fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel en ces termes[1] :

Place-toi à la porte de la maison de l'Éternel[2] et proclame là cette parole et dis : Écoutez la parole de l'Éternel, vous tous de Juda, qui êtes entrés par ces portes pour vous prosterner devant l'Éternel ! Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le Dieu d'Israël : Amendez votre conduite et vos actes, et je vous laisserai demeurer en ce lieu-ci. Ne vous fiez pas à ces discours trompeurs qui disent : C'est ici le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel[3] ! Mais si vous voulez amender votre conduite et vos actes, si vous voulez rendre bonne justice entre les uns et les autres, si vous n'opprimez plus l'étranger, l'orphelin et la veuve, si vous ne versez point du sang innocent en ce lieu, et ne courez point après d'autres dieux, pour votre propre malheur, je vous laisserai demeurer en ce lieu, dans le pays que j'ai donné à vos pères, de siècle en siècle. Mais voyez, vous vous fiez à ces discours trompeurs, qui ne vous profitent point ! N'est-ce pas ? voler et assassiner, être adultère et parjure, encenser Ba'al et courir après des dieux dont vous ne savez rien.....[4] ? Et puis vous venez vous présenter devant moi dans cette maison à laquelle est attaché mon nom, et vous dites : Nous sommes en sûreté ! pour commettre encore les mêmes abominations[5]. Est-ce donc, à votre gré, un repaire de scélérats que cette maison à laquelle est attaché mon nom ? Eh bien, moi aussi je l'ai vu,

[1] L'inscription fait voir que ce morceau ne se rattache pas intimement au précédent. Le sujet est pourtant le même, mais il contient des éléments nouveaux et se distingue par la grande netteté de ses tableaux.

[2] La scène est dans la cour intérieure du temple, le peuple y est entré en traversant les cours extérieures, et là, le prophète, placé en avant du temple et de l'autel, harangue la foule pour lui faire comprendre que la dévotion purement rituelle ne suffit pas pour désarmer la colère de Dieu.

[3] Ce fait à lui seul ne vous préservera pas. Jéhova n'épargnera pas une population perverse en faveur d'un temple profané auquel il ne tient plus. Le mot est répété trois fois pour indiquer que certaines gens ne savent que cela et s'en contentent.

[4] La forme interrogative de la phrase sert à un but rhétorique ; on peut suppléer l'idée : voilà ce que vous faites, ou voilà ce qui vous plaît. — Les dieux dont vous ne savez rien, sont ceux qui ne vous ont pas donné des preuves de leur existence et de leur puissance.

[5] C'est-à-dire : vous croyez pouvoir régler vos comptes périodiquement avec Jéhova, par des démonstrations rituelles, sauf à reprendre ensuite vos anciennes allures.

parole de l'Éternel[6] ! Mais allez donc à ma demeure qui était à S'ilô[7], où j'avais autrefois établi mon nom, et voyez ce que j'en ai fait à cause de la méchanceté de mon peuple d'Israël ! Or donc, puisque vous commettez tous ces actes, dit l'Éternel, et que je n'ai cessé de vous parler[8] sans que vous m'écoutiez, et que vous n'avez pas répondu à mon appel, j'en agirai avec cette maison, à laquelle est attaché mon nom, et dans laquelle vous mettez votre confiance, et avec ce pays que je vous ai donné à vous et vos pères, comme j'en ai agi avec S'ilô, et je vous rejetterai loin de ma face, comme j'ai rejeté vos frères, toute la race d'Éphraïm.

Et toi, n'intercède pas pour ce peuple ; ne profère en leur faveur ni cri plaintif ni requête, et n'insiste pas auprès de moi, car je ne t'écouterai point. Ne vois-tu donc pas ce qu'ils font dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem ? Les enfants ramassent du bois, les pères allument le feu, et les femmes pétrissent de la pâte pour faire des gâteaux à la reine des cieux[9], et verser des libations aux dieux étrangers, afin de me causer du chagrin. Est-ce bien à moi qu'ils causent du chagrin, dit l'Éternel, n'est-ce pas plutôt à eux-mêmes, et cela à leur propre confusion ? C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Voyez, ma colère et ma fureur va fondre sur ce lieu, sur les hommes et sur les bêtes, sur les arbres de la campagne et sur les fruits de la terre ; elle brûlera et ne s'éteindra pas[10] !

Voici ce que dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Mettez vos holocaustes

[6] Dans la première moitié de cette phrase, on reproche aux Israélites d'avoir fait du temple le quartier-général des scélérats ; dans la seconde moitié, Jéhova accepte le fait et déclare qu'il agira en conséquence.

[7] Le tabernacle ou temple de S'ilô, très-célèbre du temps des Juges et tant qu'Éphraïm était à la tête de la nation, avait sans doute complétement disparu du temps de Jérémie. On ne sait ni quand ni comment cela s'est fait ; mais le contexte paraît demander que ç'ait été par une destruction violente, peut-être contemporaine de la ruine de Samarie.

[8] Litt. : en commençant dès le matin. On pourrait aussi traduire : dès les temps les plus anciens. Tout de même l'idée de continuité n'est pas étrangère à cette phrase. (Voyez plus bas v. 25.)

[9] Le refus de Dieu, de se laisser fléchir par des prières que le prophète pourrait être tenté de faire pour écarter le châtiment, est motivé par l'effronterie avec laquelle le culte des faux dieux se pratiquait à Jérusalem en pleine rue et publiquement. A ce propos, Jérémie cite les usages relatifs à la *reine des cieux*, l'une des principales divinités sémitiques (l'Astarté des Phéniciens, la Tanaïs des Assyriens, l'Artémis de l'Asie-Mineure). Comp. surtout chap. XLIV, et en outre Ézéch. VIII.

[10] Le feu sert ici à la peinture allégorique de la ruine dont la Palestine est menacée par l'invasion étrangère.

avec vos autres sacrifices et mangez-en la chair[11]! Car je n'ai point parlé à vos pères ni ne leur ai donné des ordres, lorsque je les fis sortir du pays d'Égypte, au sujet des holocaustes et des sacrifices[12]. Mais voici ce que je leur ai ordonné; j'ai dit : Écoutez ma voix et je serai votre Dieu et vous serez mon peuple[13], et vous marcherez à tous égards dans la voie que je vous prescrirai, afin que vous soyez heureux. Mais ils n'ont pas écouté, ils n'ont pas prêté l'oreille; ils marchèrent selon les penchants, selon l'endurcissement[14] de leur mauvais cœur; ils me tournèrent le dos au lieu de me regarder[15]. Depuis le jour où vos pères sont sortis du pays d'Égypte, jusqu'au jour présent, je vous ai envoyé tous mes serviteurs, les prophètes, journellement et incessamment! Mais ils ne m'écoutèrent point, ils ne prêtèrent point l'oreille; ils raidirent le cou[16], ils firent pis que leurs pères! Et quand toi tu leur diras tout cela, ils ne t'écouteront pas; quand tu les appelleras, ils ne te répondront pas! Dis-leur donc : c'est bien là le peuple qui n'a point voulu écouter la voix de l'Éternel, son Dieu, ni accepter d'avertissement[17] : la fidélité a disparu, elle est bannie de leur bouche[18]!

11 D'après les rites traditionnels, les holocaustes (comme le nom le dit) appartenaient entièrement à Dieu, les hommes n'en devaient rien manger; tandis que dans les sacrifices ordinaires une petite partie seulement de la victime était brûlée, le reste servait au festin. Notre texte veut donc dire que Jéhova dédaigne les offrandes qu'on lui destine.

12 Ce passage est à méditer par ceux qui pensent que le Pentateuque, tel que nous le connaissons, a été rédigé par Moïse. La plus grande partie de ce volume ne contient que des prescriptions rituelles du genre de celles que Jérémie dit ici n'avoir pas été octroyées par Jéhova à l'époque mosaïque. Le prophète n'a donc jamais vu ni lu ces textes. Nous prouverons ailleurs qu'il ne peut avoir connu, en fait de lois mosaïques, que ce qui forme aujourd'hui la partie principale du Deutéronome (chap. IV, 44 suiv.)

13 Cette idée est fréquemment reproduite par tous les prophètes. Elle se trouve aussi souvent dans le Pentateuque (par ex. Deut. XXVI, 17 ss. ; XXIX, 12).

14 Ces deux derniers mots, qui gênent la construction dans l'original et qui manquent dans les Septante, sont probablement une glose destinée à expliquer un terme ailleurs inusité par un autre plus fréquent dans ce livre.

15 Chap. II, 27.

16 Comme un taureau qui ne veut pas se plier sous le joug.

17 Moi, dit Jéhova, j'ai fait cette expérience à l'égard de mainte génération de ce peuple; toi, Jérémie, tu la feras à ton tour. N'espère donc rien, n'intercède pas : ils sont mûrs pour le châtiment. Ce sens est très-approprié au contexte. Que le prophète prédise lui-même son insuccès, c'est très-naturel après ses précédentes observations (comp. És. VI), et bien que tout le verset manque dans les Septante, il nous paraît authentique.

18 Et à plus forte raison de leur cœur. Au commencement de ces discours, Jérémie constatait que les démonstrations religieuses des Israélites dans le temple de Jéhova n'étaient que de l'hypocrisie sans valeur. Il n'y a pas là de contradiction, mais une appréciation unique formulée de deux manières.

Coupe ta belle chevelure[19] et jette-la ! Fais retentir sur les hauteurs tes lamentations ! Car l'Éternel a rejeté et abandonné la génération objet de son courroux. Car les enfants de Juda ont fait ce que je déteste, dit l'Éternel ; ils ont placé leurs idoles dans la maison à laquelle est attaché mon nom, pour la profaner ; ils ont bâti les hauts-lieux du Ṭofeṭ[20] dans la vallée de Ben-Hinnom[21], pour y brûler leurs fils et leurs filles, chose que je ne leur ai point commandée, et qui n'est pas entrée dans ma pensée. C'est pourquoi, voyez, le temps va venir, dit l'Éternel, où l'on ne parlera plus du Ṭofeṭ ni de la vallée de Ben-Hinnom, mais où l'on dira la vallée du carnage, et où l'on enterrera les morts au Ṭofeṭ, faute de place[22]. Et les cadavres de ce peuple deviendront la pâture des oiseaux de proie et des bêtes sauvages, sans que personne les chasse[23]. Et je ferai taire, dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem, les cris de joie et de réjouissance, la voix de l'époux et de la mariée[24], car le pays deviendra un désert. En ce temps-là, dit l'Éternel, on retirera de leurs tombes[25] les ossements des

19 Litt. : *ton diadème*, la parure naturelle de la femme Cette femme est ici Jérusalem, ou, si l'on veut, Juda, c'est-à-dire la population infidèle à Jéhova. Raser la tête, était un signe de deuil.

20 Il s'agit ici en tout cas d'un culte étranger et abominable exercé tout près de Jérusalem, et dans lequel on brûlait des enfants en l'honneur du dieu Molek (comp. surtout chap. XIX). L'origine et la valeur du nom de Ṭofeṭ sont incertaines. Selon les uns, c'est un nom commun signifiant *crachat*, chose dégoûtante, Job XVII, 6, et désignerait ici, par voie de dérision ou de polémique, le Dieu lui-même, comme tout à l'heure les images ont été appelées des abominations (v. 30). Selon les autres, ce serait plutôt un terme spécial, un nom propre, qui aurait signifié primitivement : *lieu du feu*.

21 C'est la vallée au sud de Jérusalem, dont les eaux se joignent à celles de la vallée orientale (Qidrôn) à l'angle sud-est de la ville. L'origine du nom est douteuse. Comme on trouve tantôt *Ben* (le fils de) Hinnom, tantôt *Bené* (les fils de) Hinnom, tantôt simplement Hinnôm, les uns y voient un nom de famille, les autres un nom commun qu'ils traduisent par *gémissement*, en rapportant le terme aux immolations d'enfants dont il vient d'être parlé.

22 La menace est double : à la place de quelques enfants, il périra un grand nombre d'hommes, et ce nombre sera tel, que faute de place dans les lieux de sépulture ordinaires, on ensevelira les morts dans un lieu impur. Il y a plus, il y en aura qu'on n'enterrera pas du tout.

23 Le nombre des survivants sera trop petit pour suffire à des devoirs de ce genre.

24 Toutes les fêtes publiques ou privées, les réjouissances nationales, les cortéges de noces cesseront, et le silence de la désolation remplacera les cris de joie.

25 La coupe des chapitres est très-absurde ici. Les idées et les tableaux se rattachent les uns aux autres de la manière la plus intime. Non-seulement les vivants seront égorgés et les cadavres resteront sans sépulture, mais les ennemis violeront aussi les tombeaux pour y découvrir des trésors.

rois de Juda, et les ossements de ses chefs, et les ossements des prêtres, et les ossements des prophètes, et les ossements des habitants de Jérusalem, et on les étalera devant le soleil et devant la lune, et devant toute l'armée des astres[26], qu'ils ont aimés, qu'ils ont adorés, après lesquels ils ont couru, qu'ils ont consultés, et devant lesquels ils se sont prosternés : on ne les ramassera plus, on ne les enterrera plus, ils resteront sur le sol pour servir d'engrais ! La mort paraîtra préférable à la vie à tout le reste survivant de cette méchante race, dans tous les lieux[27] où je les aurai dispersés, parole de Iaheweh Çebaôṭ.

Dis-leur encore : Voici ce que dit l'Éternel : Est-ce que l'on tombe sans se relever ? Est-ce qu'on se détourne sans se retourner[28] ? Pourquoi donc ce peuple, Jérusalem[29], s'est il détourné par une défection permanente ? Ils persistent dans la mauvaise foi, ils refusent de se convertir. Je faisais attention et j'écoutais[30] : Ils parlent comme ils ne devraient pas[31], nul ne se repent de ses méfaits, de manière à dire : qu'ai-je fait ? Tous, ils reviennent à leurs allures comme le cheval qui s'élance au combat[32]. Le héron[33] pourtant, dans les airs, connaît ses saisons ; la tourterelle et l'hirondelle[34] observent l'époque de leur retour, mais mon peuple ne reconnaît

26 Comme pour narguer ces prétendus dieux, ou pour leur offrir encore un culte dérisoire au moyen d'objets réputés impurs.

27 Le texte hébreu porte : *dans tous les lieux survivants* ; c'est évidemment une faute du copiste ; un mot de la ligne précédente a été reproduit par inadvertance dans celle-ci. Plusieurs versions anciennes, entre autres les Septante, n'ont point cette faute.

28 Dans la vie commune, quiconque tombe se relève aussitôt ; quand on a fait fausse route, qu'on s'est égaré, on tâche de regagner le bon chemin. Cela est dans la nature des choses : ici, au contraire, où il s'agit de choses bien plus importantes, Juda persiste à agir autrement, et persévère dans le mal.

29 Le nom gêne dans cette construction et manque dans les Septante.

30 Comme un homme qui désire apprendre quelque chose d'agréable, de consolant. Mais cet espoir a été trompé, la corruption est générale.

31 Litt. : ils disent ce qui n'est pas juste.

32 Au lieu de revenir en arrière (de se repentir), ils prennent toujours la même direction (course, carrière), ils se précipitent de plus en plus, et avec impétuosité, dans le tourbillon de leurs vices.

33 D'après d'autres, c'est la cigogne. En tout cas, la comparaison porte sur ce que les oiseaux de passage observent les lois qui leur sont imposées, et *reviennent* quand le créateur le veut.

34 L'hirondelle est appelée, dans un autre passage (És. XXXVIII, 14), *le coursier piaulant* ou *sifflant*, et nous lisons de même ici, bien que le texte sépare le substantif et l'adjectif et dise : le coursier et le piaulant, ce qui a engagé quelques traducteurs à mettre : l'hirondelle et la grue.

point la règle de l'Éternel. Comment pouvez-vous dire : Nous sommes sages ; nous savons bien l'instruction de l'Éternel ! Certes, c'est pour vous tromper qu'a travaillé le style mensonger des scribes[35] ! Ils seront confondus, ces sages ! ils seront consternés et saisis[36] ! Voyez, ils ont dédaigné la parole de l'Éternel ; quelle sagesse est la leur[37] ? C'est pourquoi[38] je livrerai leurs femmes aux étrangers, leur champs aux conquérants ; car tous, petits et grands, ils sont avides de gain ; tous, le prophète comme le prêtre, pratiquent le mensonge. Ils traitent comme chose légère la maladie mortelle de la fille de mon peuple, en disant : Salut ! salut ! tandis qu'il n'y a plus de salut. Ils seront confondus pour avoir fait des choses odieuses ; mais ils n'ont pas honte, ils ne savent pas rougir ; c'est pourquoi ils tomberont avec les autres ; quand on leur fera rendre compte, ils seront renversés, dit l'Éternel. Oui, je les exterminerai, parole de l'Éternel ! Point de raisins à la vigne, point de figues au figuier, et le feuillage flétri[39] ! Aussi les livrerai-je à qui les attaquera[40] !

« Pourquoi restons-nous ici[41] ? Allons ensemble dans nos villes fortes pour y périr ! Car l'Éternel notre Dieu nous a voués à la mort, et nous fait boire la coupe empoisonnée[42], parce que nous avons péché contre l'Éternel. » — On attendait le salut.... plus de bonheur ! le moment de la guérison.... et voici la terreur ! Depuis Dan[43] on

35 Ordinairement on fait dire ici aux contemporains de Jérémie : nous n'avons pas besoin de tes discours, nous avons la *Loi écrite* de Jéhova. Cette interprétation est inadmissible, parce que, aux yeux du prophète, cette loi et ses propres instructions ne pouvaient pas être opposées l'une aux autres, et il ne pouvait pas dire de cette loi qu'elle a été écrite pour tromper le peuple. Le contexte exige qu'on interprète la phrase comme parlant de prescriptions rituelles, formulées par des rédacteurs plus ou moins autorisés, et par l'accomplissement desquelles les Israélites croyaient satisfaire à toutes les exigences de Jéhova. C'est là précisément ce que Jérémie appelle une fausse sagesse. Comp. chap. VII, 22 ss.

36 Expressions en partie figurées pour annoncer la perte finale.

37 Litt. : *Sagesse de quoi ont-ils ?* Où puiseront-ils un savoir qui puisse les sauver, après avoir dédaigné le seul moyen d'assurer leur salut ?

38 Les lignes qui suivent reproduisent les pensées et en partie les phrases textuelles du chap. VI, 12 suiv.

39 Image de la stérilité morale. Les fruits de la justice manquent, l'arbre est desséché, il n'y a plus qu'à le couper, à le jeter au feu.

40 Litt. : Je leur donnerai qui les attaqueront (ou qui leur passeront sur le corps).

41 Paroles des Judéens à l'approche de l'ennemi. Pourquoi nous livrer sans essayer un dernier moyen de salut ? Sans doute il y a peu d'espoir, nous périrons probablement tout de même, mais au moins nous périrons ensemble et les armes à la main.

42 Le châtiment est représenté comme un breuvage mortel que le pécheur est condamné à boire.

43 Sur l'extrême frontière du nord.

entend ronfler leurs chevaux; du bruit des hennissements de leurs coursiers la terre temble; ils viennent, ils dévorent le pays et ses biens, les villes et leurs habitants. Voyez, je lance contre vous des vipères, des serpents, contre lesquels il n'y a pas de charme qui tienne[44], et qui vous mordront, parole de l'Éternel!

IX[1].

[*Où trouver*[2]] la sérénité dans ma douleur? Mon cœur est oppressé et languit. J'entends la voix plaintive de la fille de mon peuple, du fond d'une terre lointaine[3] : « L'Éternel n'est-il plus dans Sion? Son roi n'y réside-t-il plus? » — Pourquoi m'ont-ils irrité par leurs idoles, ces vanités étrangères? — « La moisson est passée, la vendange est achevée, et nous ne sommes point sauvés[4] ! »

Par la plaie mortelle de la fille de mon peuple, je suis brisé; je suis en deuil, saisi de consternation. N'y a-t-il plus de baume en G'ile'ad[5]? N'y a-t-il plus de médecin là? Mais pourquoi ne fait-on point de pansement à la fille de mon peuple? Ah, que ma tête n'est-elle un bassin d'eau, mon œil une fontaine de larmes! Nuit et jour je pleurerais les morts de mon peuple! Ah, que n'ai-je au désert un khan[6] des voyageurs, pour que je puisse abandonner mon peuple et aller loin d'eux; car ils sont tous adultères[7], une bande d'infidèles. Ils bandent leur langue, comme un arc, pour le mensonge[8], et ce n'est point d'après le vrai droit qu'ils gouvernent le

44 On connaît l'art des Orientaux d'*enchanter* les serpents, c'est-à-dire de les assoupir. L'image est suffisamment transparente.

1 Le morceau qui suit se distingue par la profonde tristesse qui y est exprimée.

2 Ces deux mots, étrangers au texte, ont été ajoutés pour trouver un sens plausible à celui-ci. Il paraît tronqué et défectueux, et déjà les anciens ne le comprenaient plus.

3 On songe ici naturellement à l'exil. Cependant, cela n'est pas absolument nécessaire. Il pourrait aussi être question des Israélites de la frontière ou en général des districts de la campagne, qui attendaient en vain le secours de Jéhova, et qui ne songeaient pas que les maux dont ils se plaignaient étaient bien mérités. Aussi le prophète insère-t-il, d'une manière toute dramatique, la réponse de Dieu.

4 Comp. III, 3; V, 24 s. Il est ici moins question d'une invasion, que d'une calamité naturelle. Les récoltes ont été pauvres et insuffisantes.

5 Le baume de G'iléad était une résine célèbre employée dans la médecine et formant un objet de commerce (Gen. XXXVII, 25. Éz. XXVII, 17).

6 Nous prenons le mot usité aujourd'hui en Orient pour désigner une chose inconnue en Europe. Ce n'est ni une cabane ni une hôtellerie, mais un édifice, vide et inhabité, dans lequel les voyageurs peuvent s'abriter, eux et leurs montures, en traversant le désert.

7 Pour la métaphore et son vrai sens, voy. II, 20; III, 8 s., etc.

8 A la lettre : Ils bandent leur langue (qui est) leur arc de mensonge.

pays : mais ils passent de méfait en méfait, et quant à moi, ils ne me connaissent plus ! dit l'Éternel.

Mettez-vous en garde, chacun contre son ami, et ne vous fiez pas à votre frère [9] ! car chaque frère se plaît à tromper, et chaque ami va calomniant. L'un dupe l'autre, nul ne dit la vérité, ils ont accoutumé leur langue à mentir, et ils se mettent en peine pour faire le mal. Tu demeures [10] au sein de la mauvaise foi ; c'est par mauvaise foi qu'ils refusent de me connaître ; dit l'Éternel.

C'est pourquoi voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Je vais les mettre au creuset pour les éprouver [11] : ah ! comme je vais faire en vue de la méchanceté [12] de mon peuple ! Leur langue est un dard meurtrier [13] ; elle ne profère que la fausseté : de la bouche on salue le prochain, et au fond du cœur on lui dresse des embûches. Ne dois-je pas leur en demander compte ? dit l'Éternel ; d'un tel peuple ne pas tirer vengeance [14] ?

Sur les montagnes je pleurerai, je ferai entendre mes lamentations et ma complainte sur les pâturages de la lande, car ils sont déserts [15] et personne n'y passe plus. On n'y entend plus la voix du troupeau, et les oiseaux du ciel et les bêtes sauvages, tout a fui, tout a disparu. Je ferai de Jérusalem un monceau de pierres, un repaire de chacals, et des villes de Juda je ferai un désert sans habitants.

Quel est l'homme intelligent qui puisse comprendre cela ? A qui la bouche de l'Éternel a-t-elle parlé, pour qu'il le proclame [16] ? Pourquoi ce pays a-t-il péri ? Pourquoi est-il brûlé, comme le désert où personne ne passe ? Et l'Éternel dit : C'est parce qu'ils ont négligé la règle que je leur avais proposée, qu'ils n'ont pas écouté ma voix et ne l'ont pas suivie, mais qu'ils ont suivi leurs sentiments

[9] Le prophète ne pouvait mieux peindre la corruption générale que par ces avertissements, qui tiennent à la fois de l'ironie et du blâme direct. On pourrait être tenté de supposer qu'il parle d'expérience personnelle.

[10] Jéhova s'adresse au prophète, comme pour mieux l'orienter dans la position qu'il vient de décrire.

[11] Le creuset, employé pour la purification des métaux, est une image favorite des prophètes pour désigner les calamités par lesquelles Israël devait être châtié et purifié.

[12] Ce mot est emprunté aux Septante. Il manque au texte hébreu.

[13] Ou acéré, d'après une autre leçon.

[14] Répétition textuelle de chap. V, 9, 29.

[15] Litt. : brûlés, desséchés, arides, peut-être faute de pluie (VIII, 20 ; III, 3, etc.).

[16] Ces questions, si faciles à résoudre, servent à l'effet rhétorique que l'auteur veut produire. Il affecte d'ignorer les causes de la situation déplorable qu'il vient de décrire et invite le peuple à en rendre compte. La réponse cependant est mise dans la bouche de Dieu même, la bouche du peuple restant muette, soit par suite de son obstination, soit par l'effet de sa mauvaise conscience.

opiniâtres et les faux dieux, comme leurs pères le leur ont appris. C'est pourquoi voici ce que dit Iaheweh Çebaôt, le Dieu d'Israël : Voyez, je vais leur faire manger de l'absinthe, à ces gens-là, et je leur ferai boire un breuvage empoisonné [17]. Et je les disperserai parmi les nations qu'ils n'ont point connues, ni eux ni leurs pères [18]; et je lancerai après eux l'épée jusqu'à ce que je les aie exterminés [19].

Ainsi dit l'Éternel : Faites attention ! Appelez les pleureuses [20], pour qu'elles viennent, envoyez vers les plus habiles, pour qu'elles viennent en toute hâte entonner sur nous leur complainte, pour que nos yeux fondent en larmes et que nos paupières ruissellent de pleurs ! Car de Sion on entend des cris de lamentation : « Comme nous sommes désolés, couverts d'opprobre : nous quittons la patrie, car on a abattu nos demeures ! » Oui, écoutez, femmes [21], la parole de l'Éternel ! Que votre oreille saisisse la parole de sa bouche ! Apprenez des complaintes à vos filles, chacune à sa compagne un chant de deuil ! Car la mort monte par nos fenêtres, elle pénètre dans nos palais [22], frappant l'enfant de la rue, les jeunes gens de la place publique [23]. Dis-leur : Voici la parole de l'Éternel : Les cadavres des hommes tomberont comme l'engrais sur le sol des champs, comme les javelles après le moissonneur, et personne ne les ramasse !

17 Poison et amertume sont partout, dans le langage populaire, des notions et des termes synonymes. L'un comme l'autre sert à désigner le malheur, et tout ce qu'il y a de plus antipathique à l'instinct de l'homme. L'absinthe est une substance végétale très-amère dont personne ne songe à se nourrir. Comp. Amos VI, 12.

18 L'éloignement forcé de chez soi est toujours chose triste et désagréable; et le sentiment de déplaisir qu'il cause est en raison directe de la distance, parce que les moyens et les espérances du retour diminuent dans la même proportion.

19 Ailleurs (IV, 27; V, 18) la menace était moins terrible.

20 On connaît l'usage des anciens de rehausser l'éclat des cérémonies de deuil au moyen de démonstrations faites par des personnes (surtout des femmes) engagées et payées exprès. On voit par notre passage que ces femmes chantaient des cantiques lugubres, et qu'elles pouvaient être, à cet égard, plus ou moins savantes.

21 Ce qui précédait tenait de l'allégorie et de la rhétorique. Ici, le prophète s'adresse en termes propres à ses contemporains et leur dit que ce qu'elles auraient de mieux à faire, c'est d'apprendre toutes ce métier de pleureuses. Elles vont avoir l'occasion de l'exercer.

22 Les fenêtres en Orient sont petites et bien élevées au-dessus du sol; les portes sont censées bien fermées et gardées (c'est à dessein que l'auteur parle de palais); tout de même la mort y trouve accès, sous n'importe quelle forme.

23 Non pas: *dans* la rue, *sur* la place; car, pour cela, la mort n'aurait pas besoin d'entrer dans les maisons. L'auteur veut dire que la mort fera dans les familles des ravages tels, que les rues et les places resteront désertes.

Voici ce que dit l'Éternel[24] : Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse ! Que le fort ne se glorifie pas de sa force ! Que le riche ne se glorifie pas de sa richesse[25] ! Mais voici ce dont doit se glorifier celui qui cherche la gloire : c'est d'être intelligent et de me connaître, moi, l'Éternel, qui exerce la grâce, le droit et la justice sur la terre ; car c'est à cela que je prends plaisir, parole de l'Éternel.

Voyez, il viendra des jours, dit l'Éternel, où je demanderai compte à tous les circoncis à prépuce[26] : à l'Egypte et à Juda, et à Édom, et aux enfants de 'Ammôn et à Moab, et à tous les habitants du désert qui se rasent les tempes[27] ; car tous ces peuples sont incirconcis et toute la maison d'Israël est incirconcise au cœur.

X[1].

Écoutez la parole que l'Éternel vous fait annoncer, maison d'Israël ! Voici ce que dit l'Éternel : Ne vous habituez pas à la voie des païens[2],

[24] Péroraison dans laquelle le prophète, se plaçant au point de vue de l'actualité, revient à la simple remontrance.

[25] Jérémie avait affaire à une population qui se croyait toujours assez riche et puissante, assez bien préparée pour la résistance à main armée, assez fine en politique pour n'avoir pas à craindre les mauvaises chances dont il la menaçait. C'est à de tels sentiments qu'il oppose le principe qu'il n'y a qu'une seule politique qui soit la bonne, une seule force qui donne la sécurité, c'est de se pénétrer de la volonté de Dieu et de s'attirer la protection efficace de celui-ci en lui obéissant.

[26] Ces deux mots sont très-obscurs et jettent leur ombre sur ce qui suit. Il est seulement clair que l'auteur joue sur la notion de la circoncision (IV, 4), et qu'il arrive ainsi à déclarer que les Israélites se placent, au gré de Dieu, sur la même ligne que les païens, la circoncision de la seule chair ne pouvant pas leur donner un privilége de pureté (Rom. II, 28). Nous avons aussi lieu de penser que les peuples nommés ici ne pratiquaient pas la circoncision, et par conséquent que les mots : *tous les peuples*, dans la dernière ligne, ne font que résumer la nomenclature précédente. Mais il reste la double difficulté, que Juda est nommé au milieu des incirconcis (dans le sens physique), et puis, qu'on ne sait ce que doit être un *circoncis à prépuce*, à moins que ce ne soit précisément quelqu'un qui se borne au rite extérieur et ne purifie pas son cœur. Mais si c'est là le sens de cette phrase (et aucune autre des traductions essayées ne nous paraît acceptable), alors elle ne s'applique pas aux autres nations, à moins qu'on n'admette tout à fait gratuitement, et par pure hypothèse, que la circoncision se pratiquait aussi chez les autres peuples nommés dans le texte.

[27] La coutume de raser les cheveux aux tempes, commune, à ce qu'il paraît, aux Arabes, était proscrite chez les Israélites (Lév. XIX, 27). Jérémie en parle donc ici comme d'un second signe de paganisme.

[1] Le vrai Dieu et les faux dieux.

[2] Nous nous permettons d'employer ce mot d'origine plus moderne, parce que le vrai sens du texte ne saurait être mieux rendu.

et ne vous laissez pas effrayer par les signes du ciel[3]; ce sont les païens qui en ont peur. Car les rites[4] de ces peuples sont vains : c'est du bois qu'on coupe dans la forêt, l'œuvre de la main du sculpteur avec son couteau; d'or et d'argent il la décore, au moyen de clous et de marteaux il la fixe, pour qu'elle tienne ferme. C'est comme le poteau planté dans un champ de melons[5] : cela ne parle pas, il faut le porter, parce que cela ne peut pas faire un pas. Ne les craignez pas — ils ne peuvent pas faire de mal ; même de faire le bien n'est pas en leur pouvoir.

D'où viendrait ton égal, ô Éternel ! Tu es grand, et grand est ton nom en puissance. Qui ne te craindrait pas, Roi des nations? C'est à toi que cela revient, car parmi tous les sages des nations, et dans tous leurs empires, d'où viendrait ton égal[6]? Tous ensemble ils sont stupides et insensés[7] : vaine doctrine ! ce n'est que du bois[8]; ce sont des plaques d'argent apportées de Tars'is', de l'or d'Oufaz[9], c'est l'œuvre du sculpteur et des mains de l'orfèvre; on l'affuble de pourpre et de cramoisi : tout est l'œuvre des artistes. C'est Iaheweh qui est le vrai dieu, le dieu vivant, le roi éternel : quand il s'irrite, la terre tremble, et les nations ne supportent pas sa colère[10]. C'est

[3] Comme les éclipses et d'autres phénomènes célestes sont plus d'une fois présentés par les prophètes comme signes précurseurs du jugement (Joël III, 3, etc.), la crainte qu'ils peuvent inspirer n'est pas le signe distinctif des païens. Il faudra plutôt songer aux étoiles mêmes, considérées comme des divinités.

[4] Le culte, la religion. Ce qui suit est une description ironique de la fabrication des idoles. Comp. És. XL, 19 suiv. XLIV, 12 suiv.

[5] Et servant d'épouvantail pour les animaux. Le sens est déterminé par És. I, 8. Nos traductions ordinaires ont ici tout autre chose.

[6] Ni parmi les hommes, fussent-ils les plus sages, ni parmi les dieux révérés dans tous les empires du monde, il n'y a d'égal à Jéhova.

[7] Le sujet de cette phrase, ce sont les païens, dont la stupidité, qui se montre en ce qu'ils adorent des dieux de bois, est mise en opposition avec leur prétendue sagesse.

[8] Malgré la brièveté de ces exclamations, on voit que l'auteur veut prononcer un jugement sommaire sur les religions païennes. Toute religion veut être un enseignement, une doctrine, une éducation (car c'est là le sens propre du mot : *disciplina*). Quel enseignement que celui qui s'appuie sur un dieu fait d'un morceau de bois !

[9] Il est souvent fait mention d'idoles de bois, recouvertes de plaques de métal précieux. L'argent venait de Tars'is' (Espagne), l'or de l'Arabie méridionale, ou plutôt des Indes. Oufaz est une localité inconnue ; on a même pensé que ce pourrait être une fausse leçon pour Ofir.

[10] Ici tous les manuscrits et toutes les anciennes traductions insèrent les deux lignes suivantes : *C'est ainsi que vous leur direz : Les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre, disparaîtront de la terre et de dessous le ciel.* Ces lignes, rédigées en idiome chaldaïque (babylonien), ne sauraient être qu'une très-ancienne glose marginale, qui interrompt du reste la suite des idées et place au milieu d'un texte tout poétique, une phrase froidement prosaïque.

lui qui a fait la terre par sa puissance, qui a fondé le monde [11] dans sa sagesse, et avec son intelligence a fait la tenture des cieux. Au bruit des masses d'eau qu'il verse du ciel, quand il fait monter les nuages des extrémités de la terre, qu'il fait éclater la foudre avec l'averse, et lance la tempête hors de ses réservoirs [12], l'homme est ébahi et privé de raison [13], l'orfèvre a honte de son idole; son image de fonte est un mensonge, une chose vaine et inanimée, une œuvre de duperie : quand il leur sera demandé compte, ils disparaîtront [14]. Il n'en est pas ainsi de la part de Jacob [15] : il est le créateur de l'univers et Israël est sa tribu propre [16]; Iaheweh Çebaôṭ est son nom.

XI [1].

Ramasse de terre tes hardes, toi qui es assise enserrée! Car voici ce que dit l'Éternel : Cette fois-ci, voyez, je jette dehors les habitants de ce pays, et je les étreindrai de façon qu'ils apprennent à trouver [2].....

[11] Le mot hébreu ne désigne encore que la terre. L'expression française que nous employons ne change pas le sens, parce que, au point de vue populaire, la terre, c'est le monde. Les autres parties de l'univers sont accessoires (Gen. I). Dans le mot *fonder* est contenue l'assertion de l'immobilité, plus positivement encore exprimée par le terme hébreu. La *sagesse* de Dieu est ici l'intelligence qui lui a permis de faire ce que l'homme ne peut comprendre.

[12] La traduction de ces lignes qui décrivent l'orage, pour faire contraste avec l'impuissance des faux dieux, est aussi littérale que possible. Il importait de ne pas l'affaiblir par une reproduction trop servile.

[13] En face de la grandeur de Dieu, qui se révèle dans les phénomènes de la nature, l'homme ne peut que reconnaître sa faiblesse et sa nullité. Nous convenons cependant que le sens de cette phrase est douteux.

[14] Savoir : les faux dieux, qui, par une fiction rhétorique, sont momentanément considérés comme quelque chose de réel. Jéhova viendra tantôt les *passer en revue* (sens propre du mot), leur demander compte de ce qu'ils peuvent, et aussitôt ils retomberont dans le néant duquel le caprice des hommes les a fait sortir.

[15] De Jéhova, du Dieu que Jacob reconnaît comme le sien, qui lui appartient en propre, tant que les autres peuples l'ignorent.

[16] Les Septante ont lu : C'est le créateur de l'univers qui est sa propriété (de Jacob). Le parallélisme devient ainsi plus régulier et le sens plus juste. L'auteur ne veut pas dire qu'Israël appartient à Jéhova, mais que le Dieu d'Israël est le créateur de l'univers et non une vaine conception de l'homme. La phrase : *Jéhova, héritage de Jacob*, pouvait paraître étrange, tandis qu'on était accoutumé à lire : *Jacob, l'héritage de Jéhova*.

[1] La proximité de la catastrophe.

[2] La population israélite assiégée dans Jérusalem est avertie qu'elle ait à se préparer à être déportée. Jéhova la rejette loin de lui, comme une pierre qu'on lance avec la fronde (car c'est là le sens propre du mot); les malheurs, le désespoir la serreront

« Malheur à moi, à cause de ma ruine ! ma plaie est incurable ! Et moi, j'avais dit : c'est là tout le mal ? — Hé bien, je le supporterai [3] ! Ma tente est abattue, tous les cordages en sont déchirés ; mes enfants sont partis et n'y sont plus [4]. Personne ne dresse plus ma tente, ni n'en monte les toiles. C'est que les bergers [5] ont été insensés et n'ont point recherché l'Éternel : voilà pourquoi ils n'ont pu prospérer et tout leur troupeau est dispersé ! »

Écoutez [6] ! une rumeur qui vient, un grand tumulte du côté du nord, pour faire des villes de Juda un désert, un repaire de chacals [7].

« Je sais bien [8], ô Éternel, que ce n'est pas de l'homme que dépend son sort ; ce n'est pas au mortel qui passe à régler ses pas. Châtie-moi, ô Éternel, mais avec équité, non dans ta colère, pour ne pas me réduire à néant. Déverse ta fureur sur les peuples qui ne te connaissent pas, sur les races qui n'invoquent pas ton nom ! Car elles ont dévoré Jacob, elles l'ont dévoré et achevé, elles ont ravagé sa demeure !

de près, la feront revenir à d'autres sentiments, et elle trouvera....; la phrase se termine par une réticence (si tant est qu'elle ne soit pas tronquée) ; il faut suppléer : ce qu'ils n'ont pas cherché jusqu'ici : leur Dieu. Je ferai cela *cette fois-ci*, après les en avoir si souvent menacés. Comp. chap. VIII, 14 ; IX, 18. En changeant les voyelles, on pourrait obtenir le sens : de manière qu'on les atteindra.

3 Le sens de cette phrase n'est rien moins que clair. Voici celui qu'exprime notre traduction : C'est le peuple qui parle, au moment (prévu par le prophète) où il reconnaît que *cette fois-ci* la chose est sérieuse. Jusque-là, quand on lui avait annoncé les effets de la colère divine, il avait traité ces avis légèrement. Les embarras momentanés, les malheurs accidentels avaient été méprisés, on s'en était toujours bien facilement consolé.

4 Jérusalem comme ville est distinguée poétiquement de Jérusalem comme population. Dans le premier sens, elle est une mère qui habitait une tente, laquelle a été détruite.

5 Les chefs de la nation, le roi et son gouvernement.

6 Tout à l'heure c'était une scène idéale et à venir, celle de la déportation et de ses suites. Maintenant nous revenons au présent, et l'ennemi, qui doit accomplir les décrets de Dieu, est en marche.

7 Comp. chap. IX, 10.

8 Les dernières lignes contiennent une supplique, que nous devrons supposer prononcée par le prophète qui s'associe avec compassion au peuple pour implorer la grâce divine par un acte de contrition. Le peuple coupable, à lui tout seul, n'aurait pas pu s'exprimer ainsi.

XII[1].

La parole qui fut adressée à Jérémie, de la part de l'Éternel, en ces termes :

Écoutez les paroles de ce pacte, et toi, expose-les[2] aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem, et dis-leur : Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Maudit soit l'homme qui n'écoutera pas les paroles de ce pacte, que j'ai imposé à vos pères, le jour où je les ai fait sortir de la terre d'Égypte, de ce fourneau à fer[3], en disant : Écoutez ma voix, et pratiquez tout ce que je vous commande, pour que vous soyez mon peuple et que moi, je sois votre Dieu ; afin de ratifier le serment que j'ai juré à vos pères, de leur donner une terre ruisselant de lait et de miel, comme cela est aujourd'hui[4].

Et je répondis et dis : Oui, Seigneur !

Et l'Éternel me dit : Proclame[5] toutes ces paroles dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem, en disant : Écoutez les paroles de ce pacte et pratiquez-les ! Car j'ai conjuré vos pères, instamment et incessamment, depuis le jour où je les ai emmenés hors de la terre d'Égypte, jusqu'à ce jour-ci, en disant : Écoutez ma voix ! Mais ils n'écoutèrent point, ils ne prêtèrent point l'oreille, ils

[1] Ce discours paraît se rapporter à la promulgation de la loi publiée sous le roi Josias (2 Rois XXII). Du moins, en disant : *ce pacte*, il paraît que l'auteur a en vue une déclaration particulière et positive. Nous avons ici une espèce de commentaire sur les menaces par lesquelles se termine la Loi publiée à cette époque (Deut. XXVIII).

[2] Les phrases suivantes justifient cette traduction, qui nécessite le changement d'un seul point-voyelle dans le texte. C'est le prophète qui est chargé personnellement de la communication à faire ; la ponctuation reçue, en mettant : *Écoutez — et exposez....* méconnaît ce rapport naturel.

[3] La comparaison porte sur ce que les malheurs et les calamités agissent sur les hommes, comme le feu agit sur le métal (IX, 6). En Égypte, Israël a dû passer par le feu (le creuset) de la tribulation.

[4] L'exposition n'est pas bien lucide, parce que le texte ne permet pas de distinguer nettement ce qui s'adresse aux contemporains de Jérémie et ce qui a été dit autrefois à ceux de Moïse. Cela s'explique par la très-simple considération que les deux générations sont placées dans les mêmes conditions, recevant des instructions de Dieu, se rendant coupables de transgression, et devant être averties à ce sujet. Les deux points de vue se confondent donc aisément. Cependant le texte se simplifiera beaucoup, si nous supposons que la dernière phrase : *afin de ratifier*, etc., regarde le moment actuel et doit contenir une promesse conditionnelle de *maintenir* Israël en possession de Canaan, dans le cas qu'on ferait ce qui n'a cessé d'être demandé.

[5] Si notre supposition, relativement à l'occasion de ce discours, est juste, on peut traduire : *Lis....* Nous savons par les livres des Rois, qu'à cette époque lecture fut faite au peuple de la Loi nouvellement trouvée.

marchèrent selon l'endurcissement de leur mauvais cœur ; aussi ai-je amené sur eux tout ce que j'avais dit dans ce pacte [6], que je leur avais ordonné de pratiquer et qu'ils n'ont point pratiqué.

Et l'Éternel me dit : Il existe une mutinerie parmi les hommes de Juda et les habitants de Jérusalem. Ils en sont revenus aux péchés de leurs premiers pères, qui avaient refusé d'écouter mes paroles; eux aussi, ils ont couru après d'autres dieux, pour les adorer; ils ont rompu, la maison d'Israël comme la maison de Juda, mon pacte que j'avais conclu avec leurs pères. Pour cela, voici ce que dit l'Éternel : Je vais amener contre eux un malheur d'où ils ne pourront se tirer, et quand ils m'imploreront, je ne les écouterai point! Alors ils iront, les villes de Juda et les habitants de Jérusalem, implorer les dieux pour lesquels ils brûlent leur encens, mais certes, ils ne les sauveront pas au moment de leur détresse! car tes dieux, ô Juda, sont aussi nombreux que tes villes [7], et autant qu'il y a de rues de Jérusalem, vous avez érigé des autels à l'infamie [8], des autels pour encenser Ba'al. Et toi, n'intercède pas pour ce peuple, ne profère en leur faveur ni cri plaintif ni requête [9]; car je n'écouterai point quand ils m'appelleront à cause de leur malheur. A quoi bon [10] mon bien-aimé vient-il dans ma maison, accomplir ses desseins?

[6] Dans la même supposition, il serait fait allusion ici aux châtiments dont Israël est menacé Deut. XXVIII.

[7] Comp. chap. II, 28 et VII, 17.

[8] Voyez la note sur chap. III, 24.

[9] Comp. chap. VII, 16.

[10] Cette phrase est tellement obscure dans le texte hébreu, que celui-ci doit être réputé corrompu. En effet, en voici la traduction mot à mot : *Quoi à mon bien-aimé dans ma maison son faire le dessein les nombreux et la chair du sanctuaire passeront de dessus toi car ton malheur alors tu tressailleras.* Impossible de trouver un sens à un pareil assemblage de mots décousus. Encore faut-il ajouter que les pronoms *son, toi, ton, tu,* sont au féminin. Nous avons pris pour point de départ la version des Septante, qui doivent avoir eu sous les yeux un texte moins fautif. Voici littéralement ce qu'ils offrent : *Pourquoi ma bien-aimée dans ma maison a-t-elle fait abomination? Est-ce que des vœux et des viandes sacrées ôteront de toi tes méchancetés, ou échapperas-tu par ces moyens?* En pesant bien cette version, on reconnaît : 1° Que le *bien-aimé* ne peut pas être le prophète qui viendrait au temple intercéder pour Israël, mais le peuple lui-même, ce peuple autrefois chéri, aujourd'hui si tristement infidèle. De là aussi les pronoms au féminin. 2° Que notre phrase n'est que la reprise de l'idée exprimée tout à l'heure, savoir que Jéhova ne veut pas exaucer ce peuple quand il l'invoque, parce que son culte est purement extérieur et étranger à tout sentiment de contrition sincère (VII, 1 ss.). Les *desseins* sont donc les actes de ce culte que l'Éternel dédaigne, et non des actes d'idolâtrie, comme l'ont cru les traducteurs alexandrins, qui ont aussi mal à propos mis le mot *méchanceté*, à la place du *malheur*. Le terme hébreu signifie les deux choses, comme on le voit clairement dans le v. 17.

Est-ce que des vœux et de la chair consacrée écarteront loin de toi ton malheur, que tu puisses échapper ? Olivier verdoyant, beau de fruits magnifiques, tel est le nom dont l'Éternel t'avait appelée : au bruit d'un grand fracas il y met le feu et ses branches sont brisées [11]. Et l'Éternel qui t'avait plantée, a décrété contre toi le malheur, à cause du mal de la maison d'Israël et de la maison de Juda, qu'elles se sont plu à faire pour m'irriter, en encensant Ba'al !

XIII [1].

L'Éternel me l'a fait savoir et je l'ai su : là tu m'as fait voir leurs menées [2]. Et moi, pareil à un agneau domestique [3] qu'on mène à la boucherie, je ne savais pas qu'ils avaient ourdi des trames contre moi..... « Détruisons l'arbre dans sa sève [4] et arrachons-le de la terre des vivants, pour qu'il ne soit plus question de son nom ! » — Mais l'Éternel est un juste juge, qui sonde les reins et le cœur : je verrai ta vengeance contre eux, car c'est à toi que je remets [5] ma cause.

Pour cela, voici ce que dit l'Éternel [6] contre les gens de 'Anaṭoṭ,

[11] L'allégorie est parfaitement transparente. Israël est un arbre autrefois beau et fécond, détruit maintenant, ou devant être détruit par l'orage. La phrase : *être nommé*, est fréquemment employée pour : *être*, ou *ressembler*.

[1] L'occasion de ce morceau est suffisamment indiquée par le v. 21. Les gens de 'Anaṭoṭ, compatriotes et voisins de Jérémie, impatientés de ses sinistres prophéties, méditaient sa perte. Dieu, veillant à sa sûreté, lui fait connaître leurs mauvais desseins et — comme nous devons le supposer — le soustrait ainsi au danger.

[2] L'introduction a une forme très-oratoire et même poétique. Le lecteur ne sait pas d'abord de quoi il s'agit et ce n'est que par degrés qu'il est initié au secret de la découverte qu'a faite le prophète.

[3] Né et nourri à la maison, être tout à fait inoffensif.

[4] Paroles mises dans la bouche des ennemis du prophète. Le texte hébreu porte : *détruisons l'arbre dans son pain*, ce qui ne donne pas de sens acceptable ; car nous ne saurions y voir une métaphore, par laquelle le *pain* serait substitué au *fruit*, comme traduisent la plupart des commentateurs. On obtient le sens de la *sève*, en biffant une seule lettre (מ) du mot hébreu. Un arbre mourant dans sa sève, est une image assez naturelle pour une mort violente.

[5] La ponctuation traditionnelle du mot exigerait : *je révèle* ; mais comme tout à l'heure le prophète disait lui-même que c'est Jéhova qui lui a révélé la chose à lui, ce sens est ici hors de propos. Un changement de voyelles nous fait arriver à une interprétation toute naturelle.

[6] Jérémie, qui vient de remettre sa cause à Dieu, est rassuré sur l'issue du *procès*. Il peut donc dès à présent proclamer l'arrêt à intervenir de la part de celui qui sonde les cœurs. Cet arrêt déclare que les habitants de 'Anaṭoṭ seront enveloppés dans la catastrophe de Jérusalem. La même *année* règlera les comptes de la nation rebelle à Dieu et des conspirateurs qui osent lever la main contre son prophète.

qui attentent à ta vie, en disant : Tu ne dois pas prophétiser au nom de l'Éternel, autrement tu mourras par notre main ! — Pour cela, voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ [7] : Je vais leur en demander compte : leurs jeunes gens mourront par l'épée, leurs fils et leurs filles mourront par la famine. Et il ne leur sera pas laissé de reste, car j'amènerai le malheur sur les gens de 'Anaṭoṭ, en l'année où je leur ferai rendre compte.

Tu es trop juste, ô Éternel ! pour que je dispute contre toi : cependant je plaiderai avec toi [8] : Pourquoi la voie des méchants est-elle prospère ? pourquoi sont-ils en sécurité, tous les traitres impies ? Tu les plantes et ils prennent racine, ils croissent et produisent du fruit : tu es près de leur bouche et loin de leur cœur. Mais toi, Éternel, tu me connais, tu me vois, tu as éprouvé mon cœur [9] : Entraîne-les comme des moutons à la boucherie, consacre-les pour le jour du carnage ! Jusqu'à quand la terre sera-t-elle en deuil, et toute l'herbe des champs desséchée [10] ? A cause de la méchanceté des habitants, c'en est fait des bêtes et des oiseaux, car ils disent : On ne verra point notre fin [11] !

« Si, en courant avec les piétons, ils te fatiguent, comment seras-

7 Cette reprise, tout à fait oiseuse, manque dans la traduction des Septante.

8 Le châtiment qui vient d'être annoncé ne s'accomplit pas immédiatement. Jérémie le sait et cherche à s'expliquer pourquoi Dieu permet que les méchants restent si longtemps en paix et ne sont pas troublés dans leurs jouissances. C'est là l'idée développée dans la seconde moitié de ce morceau, que les éditions séparent mal à propos de la première. On ne peut pas disconvenir de l'obscurité du texte qui va suivre. Cependant on se l'est exagérée, en supposant que la question posée par le prophète a dû recevoir une solution. Le fait est qu'il n'y en a pas ici. — La première phrase devrait être traduite à la lettre : *Tu es juste, quand je dispute contre toi* ; c'est-à-dire, dans ce cas, ce serait toujours moi qui aurais tort. — *Je plaiderai*, je poserai une question de droit, je ferai une réclamation.

9 Cette phrase incidente est sans doute destinée à motiver la demande de Jérémie, tendant à provoquer le châtiment de ses ennemis. Le fidèle serviteur de Dieu peut se croire autorisé à demander l'extermination des impies et des hypocrites.

10 Sous une forme figurée, c'est la reproduction de la question principale : pourquoi Dieu permet-il que les méchants restent impunis, quoiqu'ils perdent le pays ? On peut admettre qu'il est fait allusion à une calamité momentanée, une sécheresse, une disette, mais qui n'aurait pas suffi pour changer la situation morale (comp. les passages analogues, chap. III, 3 ; VIII, 20 ; IX, 9). De pareilles calamités frappent tout le monde, même les innocents, tant que les véritables coupables n'auront pas disparu.

11 Cette phrase, qui peut se traduire de différentes manières (*il ne verra pas — il ne sait pas*), nous semble devoir exprimer l'idée que les coupables sont aujourd'hui encore à leur aise, qu'ils ne craignent rien, qu'ils se moquent des menaces et des avertissements. A ce point de vue, *On* est plus expressif que *Il*.

tu l'émule des coursiers [12] ? Et si tu n'es pas rassuré dans un pays paisible, comment feras-tu donc dans les broussailles du Jourdain [13] ? Car tes frères aussi, et ta famille, eux aussi sont traîtres envers toi ; eux aussi crient après toi à plein gosier. Ne te fie pas à eux, lorsqu'ils te disent des paroles amicales [14] !»

XVI [1].

J'ai quitté ma maison, j'ai résigné mon domaine, j'ai livré les délices de mon âme aux mains de ses ennemis [2]. Le peuple qui m'appartenait est devenu pour moi comme un lion dans la forêt : Il a hurlé contre moi — c'est pourquoi je l'ai pris en aversion. Mon peuple est-il un vautour au plumage bigarré ? Les vautours fondent

[12] Les deux derniers versets contiennent évidemment une objection faite à la demande du prophète, nous dirons une réplique de Dieu : non point sans doute la réponse qu'il avait demandée et qui devait sauvegarder la justice providentielle, mais du moins un avis qui doit faire taire sa plainte. «Tu te plains au sujet de bien peu de chose, en comparaison de ce qui peut venir encore. Tu as des ennemis parmi tes voisins, tu en auras dans ta famille. La perspective est plus terrible que l'actualité. Comment feras-tu donc, que diras-tu quand des épreuves plus cruelles exerceront ta patience ?» Tout cela est exprimé par cette locution proverbiale : Celui qui ne peut pas marcher de front avec un piéton, ne peut pas rivaliser avec un cheval.

[13] Le contexte exige impérieusement que cette seconde question, également figurée, signifie la même chose que la première. Or, nous connaissons parfaitement la phrase que nous traduisons par les *broussailles*, les djengles, la végétation luxuriante (litt.: l'*orgueil*) des bords du Jourdain (chap. XLIX, 19; L, 44. Zach. XI, 3). C'est le repaire des bêtes féroces ; c'est-à-dire un endroit où personne n'est à son aise. Le *pays paisible* est donc une demeure où l'on n'a rien à craindre de pareil. Jérémie fait dire à Dieu : Si tu es déjà troublé maintenant, que sera-ce donc quand le danger deviendra plus pressant ? Cela étant acquis, nous nous sommes permis de mettre dans la phrase une négation (tu n'es *pas* rassuré), que le texte n'exprime pas. Peut-être aurait-il suffi de dire : Si *ce n'est que* dans un pays paisible, etc.

[14] Les choses iront de mal en pire. Le prophète ne sera ni cru, ni écouté par personne, honni, traqué par tous : la défection sera universelle, la ruine devra l'être aussi. Mais aujourd'hui la mesure n'est pas comble ; voilà pourquoi Dieu tarde à punir. C'est là la réponse définitive à la question posée.

[1] Ce morceau est très-obscur à première vue ; les allusions nous échappent, les figures sont aussi disparates que nombreuses et en partie assez singulières. Cependant on voit que le prophète parle d'une dévastation de Canaan par des bandes ennemies. Nous songerons de préférence aux dernières années de Ioyaqîm (2 Rois XXIV), où, peu avant la première déportation, la Palestine était inondée de bandes de Bédouins.

[2] On voit facilement que le *domaine* et les *délices* représentent le peuple d'Israël, bien que les deux figures ne s'accordent pas bien ensemble. De même le *lion* qui hurle, est l'image du peuple rebelle.

sur lui de tous côtés[3] ! Allons, assemblez toutes les bêtes sauvages ! Amenez-les à la curée ! Des pâtres en grand nombre[4] ont ravagé mon vignoble, ont foulé mon champ, ont fait de mon beau champ un désert inculte. Ils en ont fait un désert : il est dans le deuil devant moi, dans la désolation ; tout le pays est dévasté, car personne ne l'a pris à cœur[5]. Les brigands se sont jetés sur toutes les hauteurs de la campagne ; car l'Éternel tient une épée[6] qui dévore le pays d'un bout à l'autre : point de salut pour aucun mortel ! Ils ont semé du blé et récoltent des épines ; ils se sont fatigués et n'en ont point de profit ; ils ont honte de leur moisson, par suite de la colère de l'Éternel[7].

Voici ce que dit l'Éternel[8] à l'égard de tous mes mauvais voisins qui attaquent le patrimoine que j'ai donné en propre à mon peuple, à Israël : Je vais les arracher de leur sol, et la maison de Juda, je l'arracherai de leurs mains. Mais après les avoir arrachés, j'aurai de nouveau pitié d'eux, et je les ramènerai chacun dans son patrimoine et chacun dans son pays. Alors, s'ils veulent bien apprendre les

[3] On a dit que les oiseaux manifestent une grande agitation et des intentions hostiles quand un autre oiseau, étranger, au plumage éclatant, se hasarde au milieu d'eux. On y a ainsi trouvé l'idée qu'Israël est assailli de tous côtés, comme un oiseau plus beau que les autres. Nous avons de la peine à accepter cette interprétation. Le *'Ayit* est toujours un oiseau de proie. L'image est employée de deux manières différentes. D'abord, c'est Israël qui est un vautour, comme il avait été un lion, c'est-à-dire un ennemi, — ensuite ce sont les étrangers qui sont comparés à des vautours venant fondre sur Israël comme sur une proie. C'est la brusque transition d'un point de vue à l'autre qui a dérouté l'exégèse.

[4] L'image se rapproche ici beaucoup du fait réel qu'elle représente. En effet, c'étaient des peuples nomades qui venaient se ruer sur le beau pays de Canaan et les dégâts qu'ils y commettaient sont comparés à ceux que ferait un troupeau de chèvres dans un vignoble ou dans un jardin bien cultivé.

[5] Notre traduction exprime un reproche adressé au peuple au sujet de sa coupable insouciance. Mais ce sens n'est pas tout à fait sûr. On a aussi traduit : personne n'y prend garde, comme s'il s'agissait de constater l'absence de toute protection. Le style de tout ce morceau est trop décousu pour que le contexte puisse nous diriger.

[6] Parce que l'invasion ne s'est point faite sans sa permission, c'est au fond lui qui frappe.

[7] Ces dernières phrases peuvent très-bien être prises à la lettre. Les récoltes ont été détruites par les étrangers, la moisson a été nulle, et le cultivateur en a honte, parce qu'une riche récolte est sa gloire.

[8] La seconde moitié du discours contient, comme tant d'autres, une promesse du genre de celles que nous appelons messianiques. Sans autre transition, le prophète passe de la description du châtiment d'Israël à celle de la punition des étrangers, qui, tout en servant d'instruments à la juste colère de Dieu, restent responsables du mal qu'ils ont fait à son peuple. Puis eux aussi doivent se convertir et prendre part à la restauration universelle.

voies de mon peuple, de manière à jurer par mon nom : Vive Iaheweh ! de même qu'ils ont appris à mon peuple à jurer par Ba'al, ils seront établis[9] au milieu de mon peuple. Mais s'ils n'écoutent point, j'arracherai une telle nation, je l'arracherai et je l'exterminerai, parole de l'Éternel !

XV[1].

L'Éternel me dit : Va t'acheter une ceinture de lin et mets-la sur tes reins ; mais tu ne la mettras pas dans l'eau. Et j'achetai la ceinture selon la parole de l'Éternel et je la mis sur mes reins. Et la parole de l'Éternel me fut adressée une seconde fois en ces termes : Prends la ceinture que tu as achetée et qui est sur tes reins, et va te rendre à l'Euphrate[2], pour l'y cacher dans une fente de rocher. Et j'allai la cacher dans[3] l'Euphrate, comme l'Éternel me l'avait ordonné. Et après bien des jours, l'Éternel me dit : Va te rendre à l'Euphrate et prends-y la ceinture que je t'ai ordonné d'y

[9] Litt.: *bâtis* ; ils auront une existence assurée, ou bien : ils seront incorporés à mon peuple. La promesse est, comme on voit, conditionnelle.

[1] Récit allégorique de la corruption d'Israël et prédiction du châtiment. Jérémie reçoit l'ordre d'acheter une ceinture, de la porter pendant quelque temps, puis d'aller la cacher dans une fente de rocher sur les bords de l'Euphrate. Plus tard, il est envoyé pour la reprendre, mais il la trouve pourrie. Le prophète nous dispense de chercher au loin le sens de son acte symbolique, d'ailleurs assez peu transparent par lui-même, comme c'est le cas pour la plupart de ceux dont il est question dans son livre. La ceinture, c'est Israël. De tous les vêtements, la ceinture est celui qui servait le plus au luxe des riches. Israël est donc en quelque sorte une parure pour Jéhova. Cette ceinture est de toile de lin, de l'étoffe réservée aux vêtements du sanctuaire. Pendant quelque temps la ceinture n'est pas mise dans l'eau, c'est-à-dire qu'elle est conservée dans son état primitif ; puis elle est déposée dans un trou et pourrit. Le prophète (qui partout ici représente Jéhova) l'a ôtée ; cela dit que le peuple, séparé de son Dieu, périt.

[2] Nous acceptons l'interprétation ordinaire, qui voit dans le *Praṭ* du texte le fleuve Euphrate. Les autres explications, par exemple celle qui y voit Bêṭ Léḥem (Efraṭa), nous paraissent peu probables. Mais en aucun cas le nom de l'Euphrate ne doit ici impliquer une prophétie relative à l'exil. Car alors (pour nous servir des termes de l'allégorie) Israël est allé à l'Euphrate parce qu'il était pourri ; ici il pourrit, parce qu'il est allé à l'Euphrate. Ce voyage d'Israël à l'Euphrate est donc un tout autre que celui de l'exil, c'est celui dont parlait Jérémie, chap. II, 18 ; ce sont les relations religieuses et politiques intimes avec l'étranger. Le fait seul qu'il s'agit du fleuve Euphrate, prouve que le prophète ne raconte pas ici un événement réel, mais qu'il nous donne un récit fictif et allégorique. Pour faire pourrir une ceinture de lin, il n'avait pas besoin de faire deux fois un voyage si lointain.

[3] Dans la fente du rocher, de manière que les eaux pouvaient l'atteindre.

cacher. Et j'allai à l'Euphrate, et je fouillai, et je pris la ceinture de l'endroit où je l'avais cachée, et voilà que la ceinture était pourrie; elle n'était plus bonne à rien.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Voici ce que dit l'Éternel : Ainsi je ferai pourrir l'orgueil de Juda, le grand orgueil de Jérusalem[4]. Ce méchant peuple qui refuse d'écouter mes paroles, qui persiste dans son endurcissement, et court après d'autres dieux, pour les adorer et pour se prosterner devant eux, — il doit devenir pareil à cette ceinture qui n'est plus bonne à rien! Car de même que la ceinture s'attache aux reins de l'homme, de même je m'étais attaché toute la maison d'Israël et toute la maison de Juda, parole de l'Éternel! afin qu'elles fussent mon peuple, mon renom, ma gloire et mon honneur : et elles m'ont désobéi!

Et tu leur tiendras ce discours : Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Toute cruche est destinée à être remplie de vin! Et s'ils te disent : Est-ce que nous ne savons donc pas que toute cruche est destinée à être remplie de vin? tu leur diras : Voici ce que dit l'Éternel : Voyez, tous les habitants de ce pays-ci, et les rois qui sont assis après David sur son trône, et les prêtres et les prophètes, et tous les habitants de Jérusalem, je vais les remplir d'ivresse et les briser les uns contre les autres, les pères et les fils à la fois, parole de l'Éternel! Je n'aurai ni pitié, ni compassion, ni miséricorde : qui m'empêcherait de les perdre[5]!

Écoutez et prêtez l'oreille! Ne soyez pas hautains, car c'est l'Éternel qui parle[6]. Rendez gloire à l'Éternel, votre Dieu, avant

[4] D'après toute la tendance de l'allégorie, l'*orgueil* de Juda est la présomption du peuple de faire ses affaires sans le secours de Jéhova, et sans tenir compte de ses avis.

[5] La menace déjà clairement formulée à la suite de l'acte symbolique de la ceinture, est reproduite une seconde fois d'une manière non moins énergique, au moyen d'une autre image. L'ivresse, chose de tout temps détestée en Orient, est l'image de la ruine la plus entière et la plus honteuse. Les prophètes disent que Dieu fait boire à quelqu'un du vin de sa colère pour l'enivrer; cela veut dire qu'il le conduit à sa perte méritée, en lui ôtant en même temps l'intelligence qui pourrait lui faire éviter le danger. Mais cette image est combinée ici avec une autre : Israël ne *boit* pas seulement le vin enivrant, il est le vase, la *cruche* dans laquelle ce vin est versé. Cette seconde image permet à l'auteur de comparer la destinée du peuple à celle des cruches (de terre) qui, jetées les unes contre les autres, se brisent et se détruisent. On remarquera la tournure par laquelle cette comparaison est introduite. Jérémie commence par un fait en apparence banal et indifférent : Les cruches sont destinées à être remplies de vin. Aussi les auditeurs répondent-ils en ricanant : La belle chose que tu nous apprends là! Mais leur raillerie doit se changer en terreur, quand ils entendent de quelles cruches et de quel vin il est question.

[6] Aux menaces succèdent des exhortations. Peut-être n'est-il pas trop tard encore!

qu'il n'amène les ténèbres, et avant que vos pieds ne se heurtent contre les montagnes de la nuit ; vous attendriez le jour, mais il l'aurait changé en obscurité, transformé en une ombre épaisse[7] ! Ah, si vous deviez ne pas écouter ceci, mon âme en secret déplorerait votre orgueil, et mon œil, pleurant sans relâche, fondrait en larmes, quand le troupeau de l'Éternel sera emmené !

Dis au roi et à la princesse[8] : Descendez de votre siége[9], car elle tombe de votre tête, votre brillante couronne ! Les villes du midi sont bloquées[10], personne ne les délivre. Tout Juda est déporté, déporté complétement.

Lève tes yeux[11] et vois ceux qui viennent du nord : Où est le troupeau qui t'avait été confié ? où sont tes belles brebis ? Que diras-tu quand on te donnera pour maîtres des alliés auxquels tu as toi-même appris à être contre toi[12] ? Ah certes, des douleurs te saisiront comme une femme qui enfante[13] ! Et si tu devais dire en ton cœur : Pourquoi cela m'arrive-t-il ? C'est à cause du grand nombre de tes méfaits que les pans de ta robe sont retroussés, que

[7] La nuit et ses synonymes sont les images naturelles du malheur, comme la lumière est l'image du bonheur. Dans l'obscurité, on heurte le pied contre les obstacles qui peuvent se trouver dans le chemin (les pierres d'achoppement) ; ce sont les dangers, les accidents, les malheurs considérés comme des faits isolés et successifs. En parlant de *montagnes*, au lieu de pierres, l'auteur emploie une hyperbole ; il veut dire que le danger est immense, qu'il y va de l'existence même de la nation.

[8] C'est-à-dire à la mère du roi régnant (litt. : la Dame, la Maîtresse). En Orient, où les rois vivent dans la polygamie, leurs femmes n'occupent jamais une place éminente dans l'État. Il en est tout autrement de la reine-mère (la Sultane Walidéh) qui est la personne la plus haut placée après le souverain. L'historien des rois de Juda ne manque guère de nommer ces reines pour chaque règne en particulier. Le roi dont il est parlé ici, doit être Iekonyah, fils et successeur de Ioyaqîm, qui, tout jeune encore, occupe le trône de Jérusalem pendant quelques mois seulement, l'an 599 av. J.-C. (2 Rois XXIV). L'armée de Neboukadreççar, déjà en marche contre Juda avant son avénement, l'eut bientôt détrôné et l'emmena à Babylone.

[9] Litt. : asseyez-vous plus bas.

[10] L'invasion du pays a commencé ; l'ennemi a investi les villes moins fortes, se réservant Jérusalem pour la fin. Ici l'attaque vient du nord, parce que ailleurs la nature rendait l'accès trop difficile.

[11] Le prophète s'adresse à Jérusalem, la capitale et comme telle la gardienne d'Israël, du troupeau de Jéhova.

[12] Nous ne sommes pas sûr d'avoir trouvé le sens de cette phrase obscure et très-diversement expliquée. Notre traduction exprime la pensée que les Chaldéens, dont les rois de Jérusalem avaient été les vassaux, amenés aujourd'hui par la défection de ceux-ci, vont faire valoir leur suprématie par des moyens rigoureux. La construction syntactique du texte ne favorise pas trop cette interprétation.

[13] Comp. chap. IV, 31 ; VI, 24.

tes talons sont honteusement découverts [14]. Le nègre changera-t-il sa peau ou la panthère ses taches? Alors vous aussi vous pourriez faire le bien, vous qui n'avez appris qu'à mal faire [15]! Mais je les disperserai comme la paille emportée par le vent de la steppe! Voilà ta destinée, le lot qui t'échoit de ma part, dit l'Éternel, parce que tu m'as oublié et t'es fiée au mensonge [16]. Eh bien, moi aussi, je tirerai les pans de ta robe par-dessus ton visage, afin qu'on voie ta nudité! Tes adultères, tes hennissements, ta criminelle prostitution sur les hauteurs, dans les champs — je les ai vues, tes horreurs! Malheur à toi, Jérusalem! Tu ne seras pas pure, après combien de temps encore?!

XVI [1].

Ce qui fut la parole de l'Éternel à Jérémie, à l'occasion des sécheresses :

Juda est dans la tristesse, et ses populations [2] en deuil languissent à terre; les lamentations de Jérusalem s'élèvent. Les grands envoient leurs inférieurs chercher de l'eau : ils arrivent aux citernes et ne trouvent point d'eau, leurs vases reviennent vides; honteux et confus,

14 Fidèle à sa prosopopée, le prophète nous représente Jérusalem comme une femme livrée aux mauvais traitements d'une soldatesque effrénée. Sans image : elle est démantelée, pillée, saccagée (comp. plus bas, v. 26).

15 On ne change pas sa nature. Or, celle d'Israël est de désobéir à son Dieu! Le prophète, qui tout à l'heure formulait des exhortations pressantes, désespère du succès de sa prédication. Nous mettons à dessein le nègre et non l'Éthiopien, l'image étant ainsi plus expressive. C'est pourtant la seule fois qu'il est question dans la Bible de la race noire.

16 Le mensonge, dans ce contexte, ne peut être que le dieu auquel Israël s'est adressé en se détournant de Jéhova. Ce qui suit confirme cette explication. Nous savons que les termes d'*adultère* et de *prostitution* n'ont pas d'autre sens. Les *hennissements* renchérissent encore sur cette métaphore. Ce mot peint le cheval poussé par l'ardeur de ses instincts et sert à colorer davantage un tableau dont les traits sont, à notre gré, suffisamment énergiques. Les *hauteurs* et les *champs* sont les divers lieux consacrés à un culte prohibé et odieux.

1 D'après l'inscription, ce morceau se rapporte à une sécheresse prolongée (de là le pluriel dans l'original) qui désolait le pays, probablement sous le règne de Ioyaqîm, et en vue de laquelle Jérémie formule tour à tour des prières d'intercession et des reproches au peuple qui s'était attiré la colère de Dieu. C'est en quelque sorte un dialogue, dans lequel ces deux sentiments ou points de vue opposés se manifestent tour à tour, et ce n'est qu'improprement que le morceau tout entier est qualifié de parole de Dieu.

2 Litt.: *Ses portes*, c'est-à-dire ses places publiques et les habitants qui s'y rassemblent pour leurs affaires. Ils sont assis à terre, dans l'abattement, avec tous les signes extérieurs de la tristesse.

ils se couvrent la tête. A cause du sol crevassé [3], parce qu'il n'y a pas eu de pluie sur la terre, les laboureurs confus se couvrent la tête. Même la biche dans la campagne met bas son petit et le délaisse, parce qu'il n'y a plus de verdure, et les ânes sauvages se tiennent sur les hauteurs, happant l'air comme les monstres marins [4]; leurs yeux sont éteints, parce qu'il n'y a plus d'herbe.

Si nos péchés ont témoigné contre nous, ô Éternel, agis pour l'amour de ton nom [5]! Nos rébellions sont nombreuses, vis-à-vis de toi nous sommes en défaut. Toi, l'espoir d'Israël, son sauveur au temps de la détresse, pourquoi serais-tu comme étranger à ce pays? comme un voyageur qui ne s'arrête que pour passer la nuit? pourquoi serais-tu comme un homme éperdu, comme un guerrier qui ne saurait plus vaincre, tandis que tu es au milieu de nous, et que nous portons ton nom? Ne nous délaisse point!

Ainsi dit l'Éternel au sujet de ce peuple: Voilà bien comme ils aimaient à divaguer, sans régler leurs pas [6]! Aussi l'Éternel n'a-t-il pas pris plaisir à eux: aujourd'hui il se souvient de leur péché, il leur demande compte de leurs méfaits.

[3] L'original emploie ici un mot qui signifie ordinairement *consterné, effrayé,* et rien n'empêche que nous n'y voyions une prosopopée qui prêterait à la terre même un pareil sentiment. Cependant comme cette tournure est étrangère à notre rhétorique moderne, nous avons préféré une autre signification du même mot: *brisé.*

[4] Les animaux mêmes ressentent les effets de cette sécheresse: l'instinct maternel se trouve étouffé chez eux par le besoin impérieux de chercher au loin une nourriture qui commence à manquer partout; et ceux qui ont coutume de vivre dans la plaine en sont chassés par la chaleur brûlante qu'ils ne peuvent plus supporter et vont chercher l'air frais des montagnes. Là ils aspirent l'air en haletant, avec toute l'avidité de leurs poumons essoufflés, comme font les cétacés (les dauphins) ou les crocodiles, quand ils paraissent à la surface de l'eau. Ordinairement on met ici des chacals, traduction justifiée par les dictionnaires, mais non par l'histoire naturelle et la poésie.

[5] Sans doute, Israël a mérité un châtiment, mais Jérémie fait valoir, pour solliciter le pardon, une raison particulière: Si Jéhova ne l'accordait pas, on pourrait en conclure, soit qu'il ne veut pas sauver, soit qu'il ne le peut pas. Or, ces deux suppositions sont également inadmissibles: l'une, parce qu'il est Dieu, l'autre, parce que, après tout, Israël est son peuple. Un étranger, un voyageur s'arrête pour une nuit dans un endroit, sans s'intéresser aux destinées de ceux au milieu desquels il se trouve accidentellement. Ce n'est pas ainsi que Jéhova peut faire à l'égard d'Israël. Encore moins sera-t-il pareil à un homme pris au dépourvu, surpris par une attaque imprévue, impuissant à lutter.

[6] C'est la réponse de Dieu à la prière du prophète. *Divaguer,* s'écarter du droit chemin, ne pas avoir égard à la direction de ses pas, ce sont autant de termes figurés pour exprimer l'idée du péché. Ils ne reçoivent, dit le texte, que ce qu'ils ont mérité, et n'ont pas le droit de se plaindre.

Et l'Éternel me dit : N'intercède point en faveur de ce peuple ! S'ils jeûnent, je ne veux point écouter leurs cris ; s'ils me présentent leurs holocaustes et leurs offrandes, je ne veux point les agréer : mais par l'épée et par la famine et par la peste, je veux, moi, les exterminer !

Et je dis : Hélas, Seigneur Iaheweh ! Voilà les prophètes qui leur disent : « Vous ne verrez point l'épée, et la famine ne vous atteindra pas ; au contraire, je vous donnerai une paix assurée dans ce lieu-ci [7] ! »

Et l'Éternel me répondit : C'est un mensonge que ces prophètes débitent en mon nom ; ce n'est pas moi qui les ai envoyés, je ne leur ai pas donné d'ordre, je ne leur ai point parlé. Visions de mensonge, vaines divinations et tromperies de leur propre esprit, voilà ce qu'ils vous prophétisent ! C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel au sujet de ces prophètes qui prophétisent en mon nom, bien que je ne les aie pas envoyés, et qui disent : L'épée et la famine n'atteindront pas ce pays-ci ! — c'est par l'épée et la famine qu'ils périront, ces prophètes-là ! Et les hommes auxquels ils prophétisent, ils seront jetés à terre dans les rues de Jérusalem par la famine et par l'épée, et personne ne leur donnera la sépulture, à eux, à leurs femmes, à leurs fils et leurs filles, et je déverserai leur méchanceté sur eux-mêmes.

Et tu leur tiendras ce discours [8] : Mes yeux se fondent en larmes nuit et jour et n'ont point de repos : car elle est écrasée sous une immense ruine, la vierge, fille de mon peuple ; elle est frappée d'un coup bien désastreux ! Si je sors aux champs, voici ceux que l'épée a égorgés ; si je rentre dans la ville, voilà les langueurs de la faim [9] ! Oui, même le prophète, même le prêtre, s'en vont mendier [10] dans un pays qu'ils ne connaissent point [11] !

[7] Le prophète ne se laisse pas rebuter. Il fait valoir une nouvelle excuse en rappelant la présence des faux prophètes qui, au lieu de prêcher le repentir et la pénitence, rassuraient le peuple égaré, traitaient de chimériques les appréhensions et les menaces des envoyés de Jéhova, et donnaient au nom de celui-ci des promesses mensongères. Mais il lui est répondu que ces mensonges, qui ne resteront pas impunis, ne sauraient excuser la nation.

[8] Il ne reste plus au prophète que de pleurer la triste destinée de sa patrie. Jéhova l'y autorise, le lui recommande même et confirme ainsi la certitude de la ruine imminente de Jérusalem.

[9] Jérémie voit déjà, des yeux de son esprit, les effets du coup qui va frapper Juda : le peuple périssant de faim ou par la main de l'ennemi, et ses chefs traînés en exil.

[10] C'est la signification plus spéciale que le mot a habituellement en araméen.

[11] D'autres traduisent : *et* ils ne s'en doutent pas *aujourd'hui*.

As-tu donc tout à fait rejeté Juda? Ton âme a-t-elle pris Sion en aversion? Pourquoi nous frappes-tu d'une manière irrémédiable? Nous attendions le salut — plus de bonheur! le moment de la guérison — et voici la terreur[12]! Nous reconnaissons, ô Éternel, notre crime, le tort de nos pères : nous avons péché contre toi! Pour l'amour de ton nom, ne nous rejette pas; ne livre pas à l'opprobre ton trône glorieux! Rappelle-toi, ne romps point ton pacte avec nous! Y en a-t-il, parmi les vains dieux des païens, qui puissent faire pleuvoir? ou bien est-ce le ciel qui verse ses ondées? N'est-ce pas toi, ô Éternel, notre Dieu, en qui nous devons espérer, puisque c'est toi qui as fait toutes ces choses[13]?

Et l'Éternel me dit : Quand même Moïse et Samuel se présenteraient devant moi, mon âme n'inclinerait pas vers ce peuple! Chasse-les de ma présence, et qu'ils s'en aillent[14]! Et quand ils te diront : Où donc irons-nous? tu leur diras : Voici ce que dit l'Éternel : Qui à la peste, qui à l'épée, qui à la famine, qui à la déportation[15]! Et j'assignerai contre eux quatre races, dit l'Éternel : l'épée pour les égorger, les chiens pour les traîner, les oiseaux du ciel et les bêtes sauvages pour les dévorer et les détruire[16]. Et j'en ferai un

[12] Chap. VIII, 15. Jérémie insiste encore, comme si Dieu n'avait pas dit son dernier mot. Au nom du peuple il confesse les péchés d'Israël et en appelle de la justice de Jéhova à sa miséricorde.

[13] La fin du chapitre (qui n'est pas encore la fin de cette composition) fait voir clairement qu'il est toujours encore question de la sécheresse. Jéhova seul peut la faire cesser, car le ciel ne donne pas la pluie par lui-même et les faux dieux n'en donnent pas du tout. Dans ce qui précède, cet objet spécial de la requête du prophète avait été perdu de vue. Cependant l'association des idées nous paraît toujours naturelle et nous ne voyons aucune raison pour élaguer les v. 10-18, comme se trouvant à une fausse place, afin de rattacher le 19e d'une manière plus immédiate au 9e.

[14] Cette nouvelle réponse de Jéhova, refusant encore une fois de pardonner, se rattache moins à ce qui venait d'être dit sur le manque actuel de pluie, qu'aux prédictions antérieures relatives à la ruine de Jérusalem. C'est que dans l'esprit du prophète ces deux faits sont corrélatifs, et dépendent des mêmes causes. Moïse et Samuel sont représentés dans l'histoire comme les personnages qui ont eu les relations les plus intimes avec Dieu et dont l'intercession s'était toujours montrée efficace.

[15] Cette traduction n'est pas littérale. Le texte dit proprement : *Celui qui* (est destiné) *à l'épée* (ira) *à l'épée*, etc., ce qui veut toujours dire : les uns périront de telle manière, les autres de telle autre.

[16] La seconde énumération des fléaux destinés à châtier Israël, ne correspond pas à la première. Ils sont appelés des *races*, ce qui s'applique très-bien aux trois classes d'animaux, nommées dans le texte. Mais l'épée aussi est comprise sous cette dénomination, parce qu'elle est considérée poétiquement comme un être vivant, un monstre altéré de sang.

objet d'horreur pour tous les empires de la terre, à cause de Menass'eh, fils de Ieḥizqiyah, roi de Juda, pour ce qu'il a fait à Jérusalem [17].

Car qui pourrait avoir pitié de toi, Jérusalem? qui te consolerait? qui s'arrêterait pour te saluer [18]? C'est toi qui m'as abandonné, dit l'Éternel; tu t'es détournée: aussi ai-je étendu [19] ma main contre toi pour te détruire; je suis las de me laisser fléchir. Je les vanne avec ma pelle aux portes du pays [20], je fais périr mon peuple, je lui ravis ses enfants — ils ne reviennent pas de leurs voies! Leurs veuves, par moi, sont plus nombreuses que le sable de la mer; contre la mère du jeune guerrier j'amène le désolateur en plein midi [21]; inopinément je jette sur elle la frayeur et le désespoir. Elle est attristée, la mère des sept fils [22], elle rend son dernier souffle, son soleil se couche avant la fin du jour, elle est honteuse et confuse — et ce qui en reste, je le livrerai à l'épée de leurs ennemis, parole de l'Éternel!

17 Une fin si tragique est motivée par les crimes des pères, naturellement parce que la génération actuelle les commet encore. Comp. 2 Rois XXI, 11 suiv.; XXIII, 26; XXIV, 3.

18 *Saluer*, s'informer de la santé de quelqu'un, c'est une marque de bienveillance. Pour Jéhova il ne peut plus être question de pareils sentiments à l'égard de Jérusalem. Il s'est laissé fléchir plus d'une fois, par des promesses et des protestations, et chaque fois il s'est vu trompé.

19 Les verbes, dans les versets qui suivent, sont généralement au prétérit; on en a conclu qu'il est fait allusion à un événement déjà passé, par exemple à la bataille de Meg'iddo (611 av. J.-C.), où périt le roi Ios'iyah avec l'élite de ses guerriers. Cependant cela n'est pas nécessaire. Le style prophétique comporte l'emploi de ce temps du verbe quand il s'agit d'un fait décidé et certain, d'un décret immuable de Dieu, et notre présent répond parfaitement à ce point de vue.

20 *Vanner* avec le *van*, est l'opération par laquelle on sépare la balle du grain; c'est une image usitée pour la dispersion du peuple, ou en général de ceux qui ne peuvent pas *subsister* en face de Dieu. L'opération se fait aux portes du pays, parce qu'elle conduit Israël à l'étranger.

21 Tandis que d'ordinaire on ne craint la surprise d'un ennemi ou d'un brigand que pendant la nuit.

22 La plus heureuse, la plus riche en fait d'enfants, les aura perdus tous.

XVII[1].

Malheur à moi, ô ma mère, de ce que tu m'as donné le jour, à moi, homme en querelle et en dispute avec tout le monde! Je ne prête ni n'emprunte et tous me maudissent[2].

L'Éternel me dit : Je te jure que je te dégagerai, que je te mettrai à l'aise, que je ferai venir vers toi l'adversaire au moment du malheur et de la détresse[3].

Le fer du nord brisera-t-il le fer et l'airain[4]?

Vos biens et vos trésors, je les livrerai au pillage, gratuitement, et pour tous vos péchés, et dans toutes vos frontières, et je les ferai passer avec vos ennemis dans un pays que vous ne connaissez pas, car le feu de ma colère s'est allumé, c'est contre vous qu'il est embrasé[5].

[1] Jérémie se plaint de son malheureux sort. Il est en butte à la haine publique, parce qu'il accomplit fidèlement sa mission de prophète. Mais en même temps il puise la consolation et le courage dans les inspirations rassurantes que lui suggère Jéhova. — Ce morceau est assez obscur et diversement expliqué. Plusieurs commentateurs le rattachent au précédent.

[2] Il est difficile de déterminer ce que l'auteur a voulu dire par là. Nous avons un peu coloré la phrase (litt.: je n'ai pas prêté, ils ne m'ont pas prêté, etc.), en lui supposant le sens que voici : je ne suis ni un créancier cruel, ni un mauvais débiteur, et pourtant tout le monde me déteste. D'autres traduisent : il n'y a plus entre moi et mes concitoyens aucun rapport d'affaires.

[3] Dans cette phrase, la signification de plusieurs mots est si douteuse, et la liaison avec ce qui précède et ce qui suit si peu transparente, que nous sommes dans la nécessité de nous en tenir aux conjectures. Voici le sens qu'exprime notre traduction : Jéhova promet au prophète que tout finira bien ; il viendra un temps où ses adversaires (ceux dont il était question tout-à-l'heure et non les ennemis étrangers) viendront eux-mêmes vers lui dans leur détresse.

[4] Sous le bénéfice de la liberté que nous venons de prendre à l'égard du verset précédent, voici comment nous comprenons cette phrase plus énigmatique encore : C'est Jérémie qui réplique. Le fer du nord, c'est l'armée babylonienne qui va envahir la Palestine et châtier Israël. Parviendra-t-elle, non pas à vaincre ce peuple (ce qui ne faisait pas le moindre doute), mais à briser son obstination, son opposition contre le prophète? Ils rompront, oui, mais plieront-ils? Le prophète doute de l'accomplissement de la promesse qui venait de lui être faite.

[5] Ces phrases, dont le texte est positivement altéré (comme on peut le voir chap. XVII, 3, 4, où elles sont reproduites dans un contexte plus facile), pourraient bien être ici inauthentiques, comme on l'a aussi soupçonné pour les deux versets précédents. En les laissant à leur place et en les traduisant à la lettre, nous y voyons une réponse indirecte de Dieu à la dernière question du prophète. Seulement on doit être surpris de le voir parler à la seconde personne du singulier, parce que ce qu'il dit s'adresse évidemment, non à Jérémie, mais aux Israélites. Nous avons mis le pluriel,

Toi, tu me connais, ô Éternel[6]! Souviens-toi de moi, regarde-moi, venge-moi de mes persécuteurs! Ne me laisse point emporter, par suite de ta longanimité! Reconnais que c'est pour toi que je supporte l'opprobre! Quand je rencontrais tes paroles, je les dévorais; ta parole était ma joie, une réjouissance pour mon cœur : car je porte ton nom, ô Éternel, dieu des astres[7]! Je ne me suis pas assis dans le cercle des rieurs pour m'égayer : dirigé par ta main, je me suis assis à l'écart, car tu me remplissais d'indignation. Pourquoi ma douleur est-elle devenue permanente et ma plaie maligne et incurable? Ah! tu es devenu pour moi comme un ruisseau qui trompe, comme une eau qui ne dure pas[8]!

C'est pourquoi l'Éternel dit ainsi : Si tu te reprends, je te reprendrai à mon service[9]; et si tu dégages ce qui a de la valeur du vil alliage, tu seras comme ma bouche[10]. Ce sont eux qui doivent venir à toi; toi, tu n'as pas à venir à eux[11]. Je ferai que tu sois pour ce peuple un mur d'airain bien fort; s'ils t'attaquent, ils ne prévau-

pour ne pas être tout à fait inintelligible et nous supposons que Jérémie s'identifie encore avec Jéhova, et se répond ainsi à lui-même, au moyen de cette nouvelle menace adressée au peuple. (Oui, ces têtes de fer seront brisées, car.... etc.). Mais tout cela est singulièrement obscur et forcé. — D'après l'autre passage que nous venons de citer, il faudra lire en tout cas : Vos biens et vos trésors, je les livrerai au pillage; vos hauteurs sont pleines de péchés dans toutes vos frontières : je vous asservirai à vos ennemis, etc.

6 Ceci se rattacherait très-bien au v. 10. En tout cas, le prophète reproduit la plainte par laquelle il a commencé.

7 Je n'ai point mérité mon triste sort. Je souffre pour ma fidélité. J'ai toujours été attentif aux révélations de Dieu, je les recevais avec plaisir toutes les fois que je les *rencontrais*, ou trouvais (en moi-même), avec le sentiment profond de leur vérité et la certitude à l'égard de leur source. J'ai porté avec orgueil le nom de prophète. J'ai renoncé à tous les plaisirs mondains, en me séparant avec une sainte indignation d'un peuple pervers.

8 J'espérais que Dieu du moins me tiendrait compte de mon dévouement; mais mon espoir a été trompé, comme celui du voyageur dans le désert, quand il rencontre un ruisseau desséché.

9 C'est la réponse finale de Dieu. Des plaintes pareilles, dit-il, sont indignes d'un ministre de l'Éternel. Il faut donc qu'il change de point de vue, qu'il n'ait plus égard aux conditions extérieures de son ministère. Nous avons cherché à conserver le jeu de mots de l'original, qui dit à la lettre : Si tu en reviens, je te ferai revenir pour que tu sois mon serviteur (que tu te tiennes debout devant moi).

10 La comparaison est empruntée à la métallurgie. Il faut que le prophète parle selon l'inspiration de Dieu et non selon le tempérament de sa faiblesse naturelle.

11 Cela ne peut pas s'entendre de la prédication, pour laquelle le prophète doit toujours prendre l'initiative, mais des concessions qui pourraient lui être inspirées par des considérations personnelles.

dront pas contre toi, car moi je serai avec toi pour te rendre victorieux et pour te délivrer, parole de l'Éternel [12] ! Et je te délivrerai de la main des méchants, et je t'affranchirai de la puissance des pervers !

XVIII [1].

La parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Ne prends point de femme, afin que tu n'aies point de fils et de filles en ce lieu-ci [2]. Car voici ce que dit l'Éternel au sujet des fils et des filles nés en ce lieu-ci, et de leurs mères qui les enfantent, et de leurs pères qui les engendrent, dans ce pays-ci : ils mourront emportés par les maladies, sans deuil et sans sépulture ; ils deviendront du fumier sur la surface du sol ; ils seront consumés par l'épée et la famine, et leurs cadavres deviendront la pâture des oiseaux de proie et des bêtes sauvages.

Oui, voici ce que dit l'Éternel : N'entre point dans une maison en deuil, ne va point pleurer avec eux et leur faire tes condoléances [3] : car je retire ma paix de chez ce peuple, dit l'Éternel, ma grâce et ma miséricorde. Ils mourront, grands et petits, dans ce pays-ci, sans sépulture et sans deuil, sans qu'on s'égratigne ou qu'on se rase pour eux. On ne présentera rien à manger à celui qui est en deuil [4], pour le consoler au sujet d'un défunt ; on ne lui fera pas boire la coupe de consolation pour son père et sa mère. Et n'entre pas dans une salle de festin pour t'asseoir avec eux à manger et à boire [5].

[12] Chap. I, 18, 19.

[1] Ce morceau reproduit les menaces déjà si souvent formulées, mais avec des couleurs en partie nouvelles.

[2] La menace relative aux calamités qui attendent Israël est éloquemment formulée comme un avertissement au prophète même de ne point se créer une famille. La ruine devant être générale, les siens y seraient enveloppés. Il fera mieux de ne pas donner la vie à des êtres qui la perdraient bientôt misérablement. On peut conclure de ce passage que Jérémie était célibataire, et qu'il motive cette position comme l'apôtre Paul le fait à son tour. 1 Cor. VII, 26 ss.

[3] Ce second avertissement exprime une idée analogue, également sous une forme figurée. Il est enjoint au prophète de ne point prendre part au deuil dans des cas de mort. Ces cas seront tellement nombreux, que les cérémonies accoutumées ne seront plus observées, chacun étant exclusivement préoccupé de son propre sort.

[4] Se couper les cheveux, s'égratigner la figure, c'étaient des coutumes de deuil dans l'antiquité ; de même il y avait des repas à l'occasion des funérailles.

[5] Il va sans dire que dans des circonstances pareilles la participation à des réjouissances quelconques était moins encore dans les convenances. On remarquera d'ailleurs l'apparente contradiction qu'il y a entre la prédiction, qui dit qu'il n'y aura plus ni deuil ni réjouissance, et l'ordre qui défend à Jérémie d'y prendre part. C'est que cet ordre même n'est qu'une forme poétique ou symbolique de la prédiction.

Car ainsi dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Voyez, je ferai cesser en ce lieu-ci, sous vos yeux et de votre temps, les cris de joie et de réjouissance, la voix de l'époux et de la mariée [6].

Et quand tu annonceras à ce peuple toutes ces choses et qu'ils te diront : Pourquoi l'Éternel a-t-il décrété contre nous toutes ces grandes calamités ? et quelle est notre faute, et quel est le péché que nous avons commis contre l'Éternel, notre dieu ? tu leur diras : C'est parce que vos pères m'ont abandonné, dit l'Éternel, et ont couru après d'autres dieux pour les adorer et se prosterner devant eux, tandis que moi, ils m'ont abandonné et n'ont point observé ma loi ; et que vous-mêmes vous avez fait pis que vos pères, et que vous voilà, suivant chacun le sens opiniâtre de son mauvais cœur sans m'écouter. Aussi vous chasserai-je de ce pays-ci, dans un pays que vous n'avez pas connu encore, ni vous ni vos pères, et où vous pourrez adorer les autres dieux, jour et nuit : car je ne vous ferai plus grâce ! Aussi viendra-t-il des jours, voyez-vous, dit l'Éternel, où l'on ne dira plus : « Vive l'Éternel, qui a ramené les enfants d'Israël du pays d'Égypte ! » mais : « Vive l'Éternel, qui a ramené les enfants d'Israël du pays du nord et de tous les pays où il les avait dispersés ! » quand je les aurai fait revenir dans leur patrie que j'avais donnée à leurs pères [7]. Voyez, dit l'Éternel, je vais mander des pêcheurs en grand nombre, pour qu'ils les pêchent ; et après je manderai des chasseurs en grand nombre, pour qu'ils les chassent,

[6] Chap. VII, 34.

[7] Les lignes qu'on vient de lire paraissent d'abord être dans une contradiction manifeste avec l'ensemble du discours. On croit y lire tout à coup une promesse de restauration, au milieu des menaces de châtiment qui précèdent et qui vont suivre. Sans doute, des promesses pareilles se rattachent maintes fois chez les prophètes à des menaces semblables, sans autre transition et par un brusque changement de la perspective. Mais ce ne peut être le cas ici, où les menaces vont continuer avec tout autant de sévérité. Voici comment nous nous expliquons cette singularité. La restauration finale a été prédite plus d'une fois par Jérémie ; elle n'est étrangère ni à son horizon prophétique, ni à l'esprit de ses auditeurs. Mais ce n'est pas d'elle qu'il se préoccupe. Il parle uniquement des terreurs de la prochaine catastrophe et en vient à les comparer aux malheurs d'Israël asservi aux Égyptiens du temps de Moïse. Le souvenir de ces malheurs s'est gravé si profondément dans la mémoire de la nation, qu'on exalte aujourd'hui encore la gloire de Dieu, en le nommant comme celui qui a fait sortir Israël du pays d'Égypte. Eh bien, il viendra un temps où l'Égypte sera oubliée, parce que les malheurs de ces temps-ci seront incomparablement plus grands, et le souvenir s'en perpétuera de manière que dans les siècles à venir, quand ils seront enfin passés, on louera Dieu d'y avoir mis fin. Ceux qui n'ont point compris le texte de cette manière, ont pu croire que les v. 14 et 15 ont été mal à propos insérés ici par une main étrangère qui les aurait pris au chap. XXIII, 7, 8.

de toutes les montagnes, et de toutes les collines, et des fentes des rochers[8]. Car j'ai l'œil ouvert sur toutes leurs voies ; elles ne sont pas cachées devant moi et leurs péchés ne se dérobent pas à mes regards, et je commencerai par rémunérer au double leur méfait et leur péché, parce qu'ils ont profané mon pays avec leurs cadavres d'idoles, et que de leurs abominations ils ont rempli mon domaine[9].

O Éternel! ma force, mon fort et mon comfort[10] au jour de l'angoisse! Vers toi viendront les peuples des extrémités de la terre et diront : « Ce que nos pères ont eu en partage n'était que mensonge et vanité : il n'y avait là nul qui pût sauver! Est-ce que l'homme se ferait ses dieux? Mais ce ne seraient point des dieux! »

C'est pour cela que je vais le leur faire sentir cette fois-ci! Je leur ferai sentir ma main et ma puissance, afin qu'ils reconnaissent que mon nom est l'Éternel.

Le péché de Juda est écrit avec un burin de fer, avec un poinçon de diamant ; il est gravé sur la table de leur cœur, et sur les angles de leurs autels, en ce que leurs fils songent à leurs autels et à leurs idoles, près des arbres touffus et sur les collines élevées[11]. Ma montagne à moi qui domine la plaine, tes biens, tous tes trésors, je les livrerai au pillage ; tes hauts-lieux coupables, dans tout ton territoire. Tu déguerpiras de ton patrimoine que je t'ai donné, et je t'asservirai à tes ennemis dans un pays que tu ne

[8] La menace d'une déportation est toujours la pensée dominante du discours. Les *pêcheurs* et les *chasseurs* sont des conquérants étrangers, qui emmèneront les habitants après les avoir traqués dans toutes les retraites. *Je commencerai* par punir.... ce seul mot décide de la portée des versets précédents.

[9] Les idoles sont appelées des cadavres, parce que les dieux du paganisme ne sont pas des êtres réels et vivants, et en même temps parce qu'un cadavre est un objet impur, au point de vue de la loi.

[10] *'Ouzzi, ma'ouzzi, menousi.* — La liaison des idées est assez peu claire ici. On doit supposer que c'est le prophète qui parle : en opposition avec ce qui vient d'être reproché à Israël, il déclare que Jéhova seul peut protéger et sauver, et que les païens mêmes le reconnaîtront un jour. Nous avons mis le reste de l'alinéa dans la bouche de ces païens convertis. Mais on pourrait en détacher la dernière phrase et la considérer comme ajoutée par le prophète en guise de confirmation.

[11] Ici encore le sens du texte est très-discutable. Il paraît cependant que l'auteur veut exprimer la pensée que la culpabilité d'Israël ne saurait être révoquée en doute, et qu'il entend justifier ainsi la menace si souvent déjà formulée et reproduite ici avec une nouvelle énergie. Quant à l'accusation, il en appelle à la propre conscience du peuple, et aux faits patents : les angles (cornes) des autels sont teints du sang des sacrifices idolâtres, et chaque colline, chaque arbre touffu (bosquet) rappelle des actes d'un culte prohibé ou y convie.

connais pas; car vous avez allumé le feu de ma colère, il ne cessera de brûler [12].

Voici ce que dit l'Éternel : Maudit soit l'homme qui met sa confiance dans son semblable, et qui fait d'un mortel sa force, tandis que son cœur s'éloigne de l'Éternel [13]! Il est comme un buisson [14] dans la lande; quand la belle saison arrive, il n'en voit rien, il demeure dans les terres brûlantes du désert, sur un sol nu et inhabitable. Béni soit l'homme qui met sa confiance dans l'Éternel, et dont l'Éternel est l'espérance! Il est comme un arbre planté près de l'eau, qui étend ses racines vers le courant : il n'a rien à craindre, quand arrive la chaleur son feuillage reste vert, dans une année de sécheresse il n'est point en peine, et il ne cesse de porter du fruit.

Rien n'est tortueux comme le cœur, et malin : qui peut le connaître? C'est moi, l'Éternel, qui scrute le cœur et sonde les reins, afin de donner à chacun selon ses voies, selon le mérite de ses œuvres [15].

La perdrix couve sans avoir pondu [16]; tel est celui qui amasse des richesses injustement : au milieu de sa vie il lui faudra les quitter, et lors de sa fin, il se trouvera être un insensé.

Trône de gloire, hauteur antique, lieu de notre sanctuaire! Espoir d'Israël, Éternel! Ceux qui t'abandonnent seront tous confondus!

12 Comp. chap. XV, 13, 14. La comparaison de ce passage avec le nôtre, qui dans l'origine en a certainement été la simple reproduction, peut faire voir jusqu'à quel point les textes ont pu être altérés par la négligence des copistes. La montagne *dans* la plaine, ce sont les hauteurs de Jérusalem, qui la dominent, moins dans le sens propre qu'au point de vue idéal. Comp. chap. XXI, 13.

13 C'est peut-être encore une allusion aux alliances politiques au moyen desquelles les rois contemporains du prophète cherchaient à conjurer la catastrophe qui les menaçait.

14 En traduisant ainsi, avec les anciens, lesquels cependant nomment différentes plantes déterminées, nous respectons le parallélisme très-élégant que présentera la suite du discours. La plupart des modernes cependant rendent ce mot par *nu*, et remplacent la *bonne* saison, par le *bonheur*.

15 Ces lignes, comme les précédentes, expriment une vérité toute générale, dont l'application aux actualités de l'époque est très-facile. Israël ne saurait échapper à l'œil scrutateur de son juge, qui sait découvrir sous des dehors trompeurs la méchanceté que recèle le cœur.

16 Traduction consacrée par le dictionnaire et la tradition exégétique. On sait qu'il arrive que divers oiseaux (par ex. nos poules) couvent quelquefois des œufs étrangers. L'histoire naturelle cependant ne dit pas cela de la perdrix. Peut-être y a-t-il ici erreur d'observation de la part du vulgaire, ou méprise quant à l'espèce.

Ceux qui s'éloignent de toi[17] seront inscrits sur la poussière, car ils auront abandonné la source des eaux vives, l'Éternel ! Guéris-moi, Éternel, pour que je sois guéri ! Sauve-moi, pour que je sois sauvé ! car c'est toi qui es l'objet de ma louange. Les voilà qui me disent : Où en est la parole de l'Éternel ? Qu'elle arrive donc ! Et moi, il ne m'a point répugné d'être leur guide, à tes ordres ; le jour du malheur, ce n'est pas moi qui l'ai appelé de mes vœux, tu le sais bien : ce qui sortait de ma bouche était devant tes regards. Ne deviens pas ma perte, toi, mon refuge dans les mauvais jours ! Que mes persécuteurs soient confondus et que je ne le sois pas, moi ! Qu'eux soient consternés, et non pas moi ! Amène sur eux le jour de la calamité ! Écrase-les, écrase-les deux fois !

XIX[1].

Voici ce que m'a dit l'Éternel : Va te placer à la porte du peuple[2], par laquelle entrent et sortent les rois de Juda, et à toutes les portes de Jérusalem, et dis-leur : Écoutez la parole de l'Éternel, vous, rois de Juda, et vous, Judéens, et vous habitants de Jérusalem qui entrez par ces portes ! Voici ce que dit l'Éternel : Gardez-vous bien de vous charger de fardeaux le jour du sabbat, pour les faire entrer par les portes de Jérusalem, et n'emportez point de fardeau hors de vos maisons le jour du sabbat, et ne faites aucune besogne, mais sanctifiez le jour du sabbat, comme je l'ai commandé à vos pères ! Mais ceux-ci n'écoutèrent point et ne prêtèrent point l'oreille ; ils raidirent leur cou, de manière à ne pas obéir et à ne pas accepter l'avertissement. Et si vous voulez bien m'écouter, dit l'Éternel, de manière à ne point faire entrer de fardeau par les portes de cette ville, le jour du sabbat, et à sanctifier le jour du sabbat en ne

[17] Texte : *de moi*. Ce brusque changement du sujet qui parle, gênerait dans une traduction, et pourrait même être l'effet d'une faute de copiste. De fait, c'est le prophète qui invoque ici le Dieu duquel il tient sa mission, et réclame son appui et sa protection contre les incrédules, ses adversaires. Sa position actuelle est pleine de difficultés ; il la compare à un état maladif, duquel il ne pourra sortir qu'avec l'aide du Très-Haut.

[1] Discours contre la profanation du Sabbat. Ce morceau, en ne formulant qu'un seul grief contre les habitants de Jérusalem, et ne prédisant un châtiment que d'une manière tout hypothétique, se sépare facilement de ceux qui l'entourent.

[2] On ne retrouve pas ailleurs ce nom particulier de l'une des portes de Jérusalem, et il est impossible d'en déterminer l'emplacement. Comme il est question plus loin des autres portes, il faut en conclure qu'il s'agit ici d'un endroit où l'exhortation du prophète était plus particulièrement nécessaire, parce que les faits qu'il signale s'y étaient produits de préférence. Peut-être s'agit-il d'un marché établi dans la proximité du temple.

faisant aucune besogne, c'est que par les portes de cette ville des rois [*et des officiers*[3]], assis sur le trône de David, continueront à entrer sur des chars et sur des chevaux, eux et leurs officiers, les hommes de Juda et les habitants de Jérusalem, et cette ville demeurera à jamais; et l'on viendra des villes de Juda et des alentours de Jérusalem, et du pays de Benjamin, et de la plaine, et de la montagne, et du midi[4], offrir des holocaustes et des sacrifices, des oblations et de l'encens, et des actions de grâces dans la maison de l'Éternel. Mais si vous ne m'écoutez pas, de manière à sanctifier le jour du sabbat, et à ne point vous charger de fardeaux en entrant par les portes de Jérusalem le jour du sabbat, j'allumerai un feu à ses portes, qui dévorera les palais de Jérusalem et qui ne s'éteindra pas.

XX[1].

La parole qui fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel en ces termes : Va descendre vers la maison du potier, et là je te ferai entendre mes paroles ! Et je descendis vers la maison du potier et je le trouvai occupé à travailler sur le tour. Et quand le vase auquel il travaillait se gâtait, comme cela arrive à l'argile entre les mains du potier, il reprenait le travail et formait un autre vase, comme il lui plaisait de le faire.

Alors la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Ne pourrai-je pas, ô maison d'Israël, dit l'Éternel, en agir avec vous comme ce potier-là ? Voyez donc ! ce que l'argile est entre les mains du potier, vous l'êtes entre mes mains, ô maison d'Israël ! Tantôt je parle, à l'égard d'un peuple ou d'un royaume, d'arracher, de ruiner, de démolir : et si ce peuple, à l'égard duquel j'avais parlé, revient de sa méchanceté, je me repens du mal que j'avais pensé lui faire. Tantôt je parle, à l'égard d'un peuple ou d'un royaume, d'édifier et de planter : et s'il fait ce qui me déplaît, de manière à ne point obéir à ma voix, je me repens du bien dont j'avais promis de le gratifier. Or donc, va dire aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem : Voici ce que dit l'Éternel : Voyez, moi je

[3] Ces mots paraissent ici hors de propos, les officiers ne siégeant pas sur le trône.

[4] La plaine, la montagne, le midi, formaient avec la lande (le désert) les divisions naturelles du territoire de Juda.

[1] La série des discours directement menaçants pour cause de défection idolâtre et polythéiste, recommence par une introduction allégorique. Jéhova peut et veut en agir avec le peuple comme le potier avec son argile, qu'il pétrit et manipule à nouveau quand son ouvrage ne lui a pas réussi d'abord. Il n'est pas nécessaire de regarder cette introduction comme le récit d'un fait réel.

prépare contre vous une calamité, je médite un projet contre vous — revenez donc tous de votre mauvaise voie, amendez votre conduite et vos actes! Mais ils diront : C'est en vain! Nous suivrons nos pensées, et nous persisterons à agir selon nos mauvais sentiments[2]! C'est pourquoi l'Éternel dit : Allez interroger les nations — qui est-ce qui a entendu pareille chose[3]? C'est horrible, c'est énorme, ce que la vierge d'Israël a fait! La neige du Liban disparaît-elle jamais de sa roche qui domine la plaine? Ses eaux fraîches, jaillissant, ruisselant, viennent-elles à tarir[4]? Mais mon peuple m'a oublié; il encense le néant; les errements d'autrefois[5] le font broncher dans son chemin, et lui font suivre les sentiers d'un chemin non battu, pour faire[6] de leur pays un désert, un objet de dérision éternelle, que les passants contempleront avec stupeur, en hochant la tête. Pareil à l'ouragan[7], je les disperserai devant l'ennemi; je leur tournerai le dos, sans les regarder, au jour de leur ruine.

Mais ils disaient : Allons, faisons un complot contre Jérémie! car l'enseignement ne nous manque pas, faute de prêtres, ni les conseils, faute de sages, ni les discours, faute de prophètes[8]. Allons, abattons-le avec notre langue[9] et ne prêtons point l'oreille à ses discours!

Toi donc, Éternel, prête-moi ton oreille et veuille entendre la voix de mes adversaires! Le mal sera-t-il rendu pour le bien? car ils creusent une fosse pour m'y faire périr. Souviens-toi que je me présentais devant toi pour intercéder pour eux et pour détourner d'eux ta colère. Hé bien donc, livre leurs enfants à la famine, et eux-mêmes, jette-les entre les griffes de l'épée! Que leurs femmes perdent maris et enfants! Que les hommes soient emportés par la peste, les jeunes gens égorgés dans la bataille! Qu'on entende les

[2] C'est Dieu (ou le prophète) qui interprète ainsi les tendances qu'il constate, et il n'est pas besoin de supposer au peuple une franchise par trop cynique.

[3] Chap. II, 10, 11.

[4] La nature est fidèle à ses lois et constante dans ses manifestations. Le Ḥermôn, la seule partie du Liban qui soit couverte de neige éternelle, domine (chap. XVII, 3) le plateau de la Galilée et borne au nord l'horizon de la Palestine.

[5] Le mauvais exemple des pères. Le chemin non battu, raboteux, est l'image d'une conduite blâmable.

[6] Ce qui sera la conséquence inévitable, est représenté ici comme effet de l'intention.

[7] Litt.: le vent d'est, le samoûm du désert.

[8] Nous avons assez de gens pour nous guider (sous-entendu : dans le sens qui nous convient), nous n'avons pas besoin de ce conseiller malencontreux.

[9] Faisons-lui un mauvais parti, en le dénonçant ou le calomniant.

cris sortir de leurs maisons, quand soudain tu lances sur eux une bande de pillards ! Car ils creusent une fosse pour m'y prendre, ils tendent des piéges à mes pieds. Mais toi, Éternel, tu connais leurs desseins homicides contre moi : ne laisse point impuni leur crime, n'efface point leur forfait de devant tes yeux ! Qu'ils viennent à tomber devant toi ! Au jour de ta colère, finis-en avec eux !

XXI[1].

Voici ce que me dit l'Éternel : Va te procurer une cruche du potier de terre, puis avec quelques citoyens et quelques chefs des prêtres, tu sortiras vers la vallée de Ben-Hinnom[2], du côté qui est devant la porte du Ḥarsîṭ, et tu y proclameras les paroles que je vais te dire. Tu diras : « Écoutez la parole de l'Éternel, vous, rois de Juda et habitants de Jérusalem ! Voici ce que dit Iaheweh Çebaôt, le Dieu d'Israël : Je vais amener sur ce lieu une calamité, qui fera tinter les oreilles de tous ceux qui en entendront parler. Puisqu'ils m'ont abandonné, et qu'ils ont aliéné[3] ce lieu-ci, en y brûlant de l'encens à des dieux étrangers, dont ils ne savaient rien, eux et leurs pères, et les rois de Juda, et qu'ils ont rempli ce lieu-ci du sang des innocents, et qu'ils ont construit des lieux saints à Ba'al pour y faire consumer leurs enfants par le feu, en guise d'holocaustes à Ba'al, chose que je n'avais ni commandée ni dite, et qui ne m'était jamais venue à l'esprit, pour cette raison, voyez, des jours viendront, parole de l'Éternel ! où l'on n'appellera plus ce lieu-ci le Ṭofeṭ, et la vallée de Ben-Hinnom, mais la vallée du carnage. Et je renverserai[4] les projets de Juda et de Jérusalem en ce lieu-ci, je les ferai tomber devant leurs ennemis par l'épée et par la main de ceux qui en veulent à leur vie, et je donnerai leurs cadavres en pâture aux

[1] Nouvelle prédiction de la ruine de Jérusalem, sous le symbole d'un vase de terre brisé en morceaux.

[2] Voyez VII, 31. La localité est exactement déterminée dans le texte, sans doute en vue des preuves matérielles de l'idolâtrie pratiquée dans cet endroit, en face desquelles le prophète voulait prononcer ses menaces. Le mot de Ḥarsîṭ avait sans doute sa signification, mais elle nous échappe tout aussi bien que la position de la porte qu'il désigne. L'interprétation la plus plausible serait : la porte aux tessons (comp. le *mons testaceus* à Rome), en supposant qu'on y jetait habituellement toutes sortes de décombres, peut-être par suite des ordres du roi Ios'iyah, qui aurait voulu ainsi profaner ce lieu de culte païen.

[3] C'est-à-dire, consacré à un culte étranger.

[4] Litt. : je *viderai*, comme on vide un vase. En hébreu, il y a ici, entre le verbe *baqaq*, vider, et le nom de la cruche *baqbouq*, un jeu de mots que les termes de *verser* et de *renverser* ne rendent que très-imparfaitement.

oiseaux de proie et aux bêtes des champs. Et je ferai de cette ville une solitude[5], un objet de dérision, que les passants contempleront avec stupeur, en ricanant à propos de ses malheurs. Et je leur ferai manger la chair de leurs fils et de leurs filles, et ils se mangeront les uns les autres, pendant le siége et l'étreinte dont l'étreindront leurs ennemis et ceux qui en veulent à leur vie[6]. »

Puis tu briseras la cruche sous les yeux des hommes qui t'auront accompagné, et tu leur diras : « Voici ce que dit l'Éternel : C'est ainsi que je briserai ce peuple et cette ville, comme on brise le vase du potier, qu'on ne peut plus raccommoder [*et l'on enterrera au Ṭofeṭ, faute de place ailleurs*][7]. Voilà comme je ferai à ce lieu-ci, parole de l'Éternel, et à ses habitants, de manière à faire de cette ville un Ṭofeṭ[8]. Et les maisons de Jérusalem, et les maisons des rois de Juda seront comme ce lieu du Ṭofeṭ, elles seront impures, toutes ces maisons sur les toits desquelles on a brûlé de l'encens aux astres du ciel, et offert des libations à des dieux étrangers. »

XXII.

Jérémie étant revenu du Ṭofeṭ où l'Éternel l'avait envoyé pour prophétiser, il se plaça dans la cour du temple et dit à tout le peuple : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le Dieu d'Israël : Voyez, je vais amener sur cette ville-ci et sur toutes ses bourgades, tous les malheurs dont j'ai menacé leurs habitants, parce qu'ils ont roidi leur cou, de manière à ne point écouter mes paroles.

Or, le prêtre Pas'ḥour, fils d'Immer, lequel était surveillant en chef du temple, entendit Jérémie quand il prononça ces paroles. Et Pas'ḥour frappa le prophète Jérémie, et le fit mettre aux ceps dans la porte supérieure de Benjamin, qui est au temple[1]. Et le lende-

[5] Comp. XVIII, 16. Ce même mot, dont la racine signifie : se taire, être muet, est employé tantôt pour la notion du *désert* silencieux, tantôt pour celle de l'étonnement et de la stupeur. Le contexte favoriserait assez cette dernière dans les deux passages.

[6] Voyez pour les faits Lament. II, 20; IV, 10. — L'énergie de l'expression est affaiblie dans la traduction ; les mots que nous avons dû rendre par *siége* et *étreinte*, forment en hébreu une assonance d'un grand effet rhétorique.

[7] Cette phrase n'est pas à sa place ici ; elle doit se rattacher au v. 6 ; mais selon toute probabilité, elle a été mise d'abord en marge par quelque lecteur, qui l'a empruntée au passage parallèle VII, 32.

[8] Un lieu impur, un monceau de décombres, une espèce de voirie (2 Rois XXIII, 10).

[1] La localité désignée par ce nom n'est pas nommée ailleurs ; il s'agit évidemment d'une prison, pratiquée dans un édifice (une tour?), qui servait en même temps d'entrée dans les cours du temple.

main, Pas'ḥour ayant fait sortir Jérémie de prison, celui-ci lui dit : Ce n'est plus Pas'ḥour que l'Éternel t'appelle, mais bien Terreur-partout[2]. Car voici ce que dit l'Éternel : Vois-tu, je te livrerai à la terreur, toi et tous tes amis ; ils tomberont par l'épée de leurs ennemis et tes yeux le verront ; et je livrerai tout Juda aux mains du roi de Babel, qui les déportera à Babel et les fera mourir par l'épée. Et je livrerai toutes les richesses de cette ville, et tout le fruit de son travail, et tout ce qu'elle a de précieux, et tous les trésors des rois de Juda, je les livrerai à leurs ennemis pour qu'ils les pillent, et les prennent, et les emportent à Babel. Et toi, Pas'ḥour, et tous ceux qui habitent ta maison, vous serez emmenés captifs : tu iras à Babel ; tu y mourras et tu y seras enterré, toi et tous tes amis, auxquels tu as débité tes mensonges.

XXIII[1].

Tu m'as séduit, ô Éternel, et je me suis laissé séduire ; tu m'as forcé, et je n'ai pu résister. Et je suis devenu la risée de tous les jours ; tout le monde se moque de moi. Oui, toutes les fois que je parle, je crie[2], je signale à haute voix des violences et des périls. Car la parole de l'Éternel devient pour moi chaque jour une cause de honte et d'opprobre.

Je disais bien : je ne veux plus faire mention de lui, je ne veux plus parler en son nom. Mais c'était dans mon sein comme un feu brûlant, couvant dans mes os. Je me suis fatigué à le contenir : je ne l'ai pu.

J'entends les propos de la foule : « Dénoncez ! Allons-le dénoncer[3] ! » Terreur de toutes parts ! Mes amis mêmes épient mes faux pas[4] :

[2] L'étymologie du nom de Pas'ḥour nous est inconnue. Celle qu'on donne ordinairement : *Sécurité à l'entour*, est plus que sujette à caution. L'antithèse pourrait ne se trouver que dans le changement de nom en lui-même.

[1] Le prophète, en butte aux railleries des incrédules et aux persécutions des méchants, se plaint de sa destinée. Il regrette d'avoir cédé à la sollicitation de celui qui a fait de lui son ministre, il voudrait bien renoncer à cette mission pénible et périlleuse : il voudrait se taire. Mais il ne le peut ; l'impulsion de l'esprit est trop puissante ; il continuera, malgré tout, et cette résolution même finit par le remplir de courage et d'espérance.

[2] Je suis obligé de crier, comme le fait involontairement la faiblesse en face de la violence.

[3] Comp. XVIII, 18, et Ps. XXXI, 14. Pour plus de clarté, nous avons interverti l'ordre de deux membres de phrase.

[4] C'est-à-dire : guettent l'occasion de me nuire, en saisissant quelque parole hardie qui puisse me compromettre. Les *amis*, ceux que je croyais tels.

«Peut-être se laissera-t-il entraîner, de manière que nous ayons prise sur lui, et que nous puissions nous venger de lui!»

Mais l'Éternel est avec moi comme un guerrier redoutable: c'est pourquoi mes persécuteurs succomberont et ne l'emporteront pas. Ils seront confus pour n'avoir point réussi: ce sera une honte éternelle qui ne s'oubliera point. C'est que Iaheweh Çebaôṭ sonde le juste, il voit les reins et le cœur. Je verrai ta vengeance contre eux. C'est à toi que je remets ma cause[5].

Chantez l'Éternel, glorifiez l'Éternel! car il sauve la vie du malheureux de la main des scélérats.

XXIV[1].

Maudit soit le jour qui m'a donné la vie! Le jour où ma mère m'a enfanté, qu'il ne soit pas béni! Maudit soit l'homme qui porta la nouvelle à mon père: «Un enfant mâle t'est né!» et en le disant, le combla de joie! Que cet homme[2] soit pareil à la ville que l'Éternel renverse sans pitié! Qu'il entende le cri de guerre dès le matin, et le tumulte du combat à l'heure du midi! Lui qui ne m'a pas laissé mourir au moment de la naissance — Ma mère eût été mon tombeau, et son sein m'eût gardé à jamais! Pourquoi suis-je sorti de ses entrailles, pour voir les peines et les misères où mes jours se consument dans l'opprobre?

XXV.

La parole qui fut adressée à Jérémie, de la part de l'Éternel, lorsque le roi Çidqiyahou envoya vers lui Pas'ḥour[1], le fils de Malkiyah, et Çefanyah fils de Ma'aṣéyah, le prêtre, pour lui dire: Adresse-toi pour nous à l'Éternel, car Neboukadreççar, le roi de Babel, vient nous attaquer; peut-être l'Éternel fera-t-il

[5] Chap. XI, 20.

[1] Ce fragment exprime un sentiment analogue à celui qui dominait au début du morceau précédent, mais il aboutit au désespoir, et non, comme l'autre, à la résignation, au dévouement courageux et à la sérénité de l'espérance. La pensée qui en fait tout le fond, est empruntée au célèbre monologue de Job (chap. III). Mais elle est rendue ici avec une exagération d'un goût fort douteux.

[2] On ne comprend pas trop bien l'emportement du *poëte* contre un personnage qui est absolument hors de cause ici, et l'on ne voit pas surtout, comment ce personnage aurait pu disposer de la vie d'un enfant nouveau-né. Nulle part ailleurs il n'est question de médecins-accoucheurs. Et puis, la comparaison d'un homme avec une ville assiégée, et plus loin la fiction singulière qu'un enfant pourrait rester indéfiniment dans le sein de sa mère!

[1] Ne pas confondre avec son homonyme, XX, 1.

pour nous quelque miracle, comme il en a tant fait, afin qu'il nous laisse et se retire.

Et Jérémie leur dit : Voici ce que vous direz à Çidqiyahou : Voici ce que dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Voyez-vous, je vais faire retourner les armes de guerre que vous portez, et avec lesquelles vous voulez combattre hors des murs le roi de Babel et les Chaldéens, qui vous serrent de près, et je les ferai rassembler au milieu de cette ville-ci[2]. Et c'est moi qui vous combattrai, le bras étendu, et d'une main puissante, dans ma colère ardente et dans ma grande irritation, et je frapperai les habitants de cette ville-ci, hommes et bêtes : c'est d'une grande peste qu'ils mourront. Et puis après, parole de l'Éternel, Çidqiyahou, le roi de Juda, et ses officiers, et le peuple, tout ce qui restera dans cette ville, après la peste et l'épée et la famine, je les livrerai aux mains de Nebouhadreççar, le roi de Babel, et aux mains de leurs ennemis, et de ceux qui en veulent à leur vie, et on les fera passer au fil de l'épée, sans pitié, sans compassion et sans miséricorde.

* * *

Et à ce peuple tu diras[3] : Voici ce que dit l'Éternel : Voyez, je vous laisse le choix entre le chemin de la vie et le chemin de la mort. Celui qui restera dans cette ville, mourra par l'épée, ou par la famine, ou par la peste ; celui qui en sortira, pour se rendre aux Chaldéens qui vous assiégent, vivra et aura la vie sauve[4]. Car je fixe mon regard sur cette ville, pour son malheur et non pour son bonheur[5], parole de l'Éternel ! Elle sera livrée aux mains du roi de Babel, pour qu'il y mette le feu !

* * *

[2] La tournure est un peu recherchée : elle exprime la déclaration que les Israélites ne pourront pas tenir la campagne, mais seront obligés de se replier sur la capitale et d'y soutenir un siége.

[3] La forme de cette allocution (de Dieu au prophète), nous fait regarder ce qui suit comme un fragment qui n'a été placé ici, que parce qu'il y est aussi fait mention du siége de Jérusalem. Mais ce siége a commencé et la situation est différente de celle qu'indique la note placée en tête du morceau précédent.

[4] Litt. : Sa vie sera pour lui un butin ; ce qui peut signifier aussi qu'il ne sauvera pas autre chose.

[5] Ordinairement le *regard* de Dieu porte bonheur et est un signe de bienveillance.

Et à la maison du roi de Juda[6] : Écoutez la parole de l'Éternel, maison de David ! voici ce que dit l'Éternel : Rendez bonne justice chaque matin, et arrachez celui qu'on dépouille aux mains de l'oppresseur ! autrement ma colère éclatera comme un feu ; elle vous brûlera sans que personne puisse l'éteindre, à cause de la méchanceté de vos actes.

* * *

Vois-tu, c'est à toi[7] que j'en veux, toi qui es assise dans la vallée, sur le rocher qui domine la plaine, parole de l'Éternel ! Vous dites : qui osera fondre sur nous ? qui pénétrera dans nos demeures ? Mais je vous demanderai compte de vos actes[8], parole de l'Éternel, et je mettrai le feu à cette forêt[9], pour qu'il dévore tout à l'entour !

XXVI[1].

Voici ce que dit l'Éternel : Va te rendre auprès du roi de Juda, et parle-lui en ces termes : Écoute la parole de l'Éternel, roi de Juda, qui siéges sur le trône de David, toi et tes officiers et ton peuple, qui entre par ces portes ! Voici ce que dit l'Éternel : Rendez la justice avec équité, arrachez celui qu'on dépouille aux mains de l'oppresseur[2], ne violentez ni ne surchargez l'étranger, l'orphelin et la veuve, et ne versez point de sang innocent en ce lieu-ci. Car, si vous voulez bien agir selon cet avis, c'est qu'il entrera encore par les portes de cette maison des rois succédant à David sur son trône,

[6] Encore un fragment étranger à ce qui l'entoure aujourd'hui. Il doit être bien antérieur au siége, car il contient un simple avertissement, une menace conditionnelle, et non, comme ce qui précède, une annonce positive d'une ruine désormais inévitable.

[7] Ces dernières lignes, adressées à Jérusalem, et dépourvues de toute formule d'introduction, pourraient à la rigueur se rattacher au v. 7, et être regardées comme la péroraison du premier morceau. — Jérusalem, à vrai dire, n'était pas située dans une plaine ou vallée, mais sa situation sur des hauteurs, laquelle lui assurait une certaine sécurité en face de l'ennemi, autorisait l'orateur à s'exprimer comme si les alentours avaient été beaucoup moins élevés.

[8] Litt. : Je regarderai après vous selon le fruit de vos actes, c'est-à-dire, selon vos œuvres.

[9] C'est là une pure image, pour rendre plus pittoresque l'allégorie de l'incendie, car les environs de Jérusalem sont déboisés.

[1] Ce nouveau discours doit se placer peu après le commencement d'un règne ; il paraît destiné à adresser des avis au nouveau roi et à lui offrir en perspective, selon la manière dont il gouvernera, soit la prospérité, soit la ruine. Il est particulièrement intéressant pour le coup d'œil rétrospectif sur les règnes précédents.

[2] Chap. XXI, 12.

assis sur leurs chars et traînés par leurs chevaux, avec leurs officiers et leur peuple. Mais si vous n'écoutez point ces paroles, alors, je le jure par moi-même, parole de l'Éternel, c'est que cette maison deviendra une ruine. Car voici ce que dit l'Éternel, au sujet de la maison du roi de Juda : Toi, qui es aujourd'hui un G'ile'ad, une cime du Liban[3], je ferai de toi, je le jure, un désert, un lieu inhabité. J'enrôlerai contre toi des destructeurs, chacun bien armé, pour qu'ils abattent tes beaux cèdres et les jettent au feu. Alors, quand les peuples en foule passeront près de cette ville, et qu'ils se demanderont les uns aux autres : pourquoi Iaheweh en a-t-il agi ainsi à l'égard de cette grande cité ? on répondra : c'est parce que, abandonnant l'alliance de l'Éternel, leur Dieu, ils se sont prosternés devant d'autres dieux et les ont adorés.

Ne pleurez pas celui qui est mort[4], et ne le plaignez pas ! pleurez, pleurez celui qui s'en est allé — car il ne reviendra plus, il ne reverra plus sa terre natale[5] ! Car c'est là ce que dit l'Éternel, au sujet de S'alloum, le fils de Ios'iyahou, le roi de Juda, qui a régné à la place de son père, et qui a dû quitter ce lieu-ci : Il n'y reviendra plus jamais ; mais il mourra là où on l'a déporté, et il ne reverra plus ce pays-ci !

Malheur à celui[6] qui bâtit sa maison, en manquant à la justice, et ses pavillons contre toute équité ; qui fait travailler les autres sans les payer, et ne leur donne pas le salaire de leur peine ; qui dit : je me bâtirai une maison vaste, et des salles spacieuses ; qui y pratique de grandes fenêtres, la couvrant de bois de cèdre et la peignant de rouge. Seras-tu roi, pour rivaliser avec d'autres

[3] Ceci s'adresse moins au roi qu'à sa capitale ; les habitants de celle-ci et leur prince sont censés être solidaires. Les montagnes de G'ile'ad et du Liban sont nommées ici pour leurs belles forêts, et l'allégorie est la même que ci-dessus, XXI, 14. Le ton général du discours trahit assez clairement la prévision que les avis salutaires ne seront pas écoutés.

[4] Ios'iyah, roi de Juda, tué à la bataille de Meg'iddo (voyez l'introduction), qu'il perdit.

[5] A la nouvelle de la mort de Ios'iyah, les habitants de Jérusalem proclamèrent roi son fils Ioahaz (2 Rois XXIII, 30), mais Neko s'empara bientôt de sa personne et de sa capitale, et l'envoya prisonnier en Égypte. On doit supposer que le nom de S'alloum, donné ici à ce jeune prince, était son nom primitif, et l'autre son nom royal ou honorifique, adopté par lui à l'occasion de son avénement, d'après une coutume suivie aussi par ses successeurs.

[6] Il s'agit du roi actuel, frère de Ioahaz, Ioyaqîm, dont le nom n'est prononcé que plus tard. On voit par ce passage que, malgré la triste situation politique et financière du pays (2 Chron. XXXVI, 3), il se livrait au luxe et négligeait ses devoirs les plus importants.

en bois de cèdre? Ton père mangeait et buvait aussi[7], mais il rendait la justice avec équité, et par suite, il fut heureux; il faisait droit au pauvre et au malheureux; par suite, il fut heureux; voilà comme on me reconnaît, parole de l'Éternel! Mais tes yeux et ton cœur ne visent qu'à ton intérêt, à verser le sang de l'innocent, à exercer l'oppression et la violence.

C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel, au sujet de Iehoyaqîm, fils de Iôs'iyahou, roi de Juda: On ne fera pas de complainte sur lui: «Hélas, mon frère! hélas, ma sœur!» On ne fera pas de complainte sur lui: «Hélas, le seigneur! hélas, sa gloire!» C'est la sépulture d'un âne qu'on lui donnera, en le traînant et le jetant loin des portes de Jérusalem[8].

XXVII[1].

Monte au Liban et pousse des cris, et sur le Bas'an fais retentir ta voix! Crie du haut des 'Abarîm, car ils sont écrasés, tous tes amants. Je te parlais pendant le temps de ta sécurité; tu disais: je ne veux point écouter. C'était là ta façon depuis ta jeunesse; jamais tu n'écoutais ma voix. Tes chefs seront emportés par le vent[2], tes

[7] Jouissait de la vie.

[8] Les circonstances de la mort de Ioyaqîm nous sont inconnues. Les livres historiques n'en disent rien. De 2 Rois XXIV, 6, on pourrait conclure qu'il est mort tranquillement dans son lit; le passage 2 Chron. XXXVI, 6, pourrait plutôt faire présumer qu'il est mort en exil à Babylone. Comme Jérémie est ici le témoin le plus ancien, et même contemporain, son texte doit faire autorité. S'il s'agissait d'une menace en l'air que l'événement n'eût pas ratifiée, on l'aurait certainement omise dans la rédaction définitive de son livre. Tout au contraire, elle est reproduite plus tard encore, chap. XXXVI, 30; et il est même probable que le texte, tel que nous l'avons, a reçu sa forme positive en vue des faits accomplis. — A première vue, on ne comprend pas bien pourquoi il est dit: Hélas, ma sœur! Probablement l'auteur a voulu peindre, d'après les usages, ce qui se passait d'ordinaire dans les cérémonies funèbres, selon qu'on enterrait un frère ou une sœur; ce n'est que la seconde ligne qui s'applique au cas du roi. Du reste, comme on n'enterre pas les ânes, la phrase qui en parle signifie tout simplement qu'il sera jeté à la voirie, en pâture aux bêtes.

[1] Ce discours s'adresse à Jérusalem, et date de l'époque de la catastrophe connue sous le nom du premier exil (598 av. J.-C.), du temps du roi Iekonyah, fils de Ioyaqîm. Le population, représentée comme de coutume sous la figure d'une femme, est censée réfugiée sur les montagnes, hors du territoire de Juda, et pousse des cris de détresse. Les *amants* sont les peuples étrangers, dont elle avait vainement espéré l'assistance dans la guerre contre Babylone.

[2] Dans l'original, il y a un jeu de mots: le vent (brûlant de l'est) paîtra (dévorera, fera disparaître) tes pâtres.

amants iront en captivité : alors tu seras honteuse et confuse, à cause de toute ta méchanceté. Toi, qui te loges sur le Liban, qui niches dans les cèdres[3], ah, comme tu gémiras, quand les douleurs te saisiront, pareilles aux convulsions d'une femme en travail !

Par ma vie (parole de l'Éternel !), Konyahou[4], le fils de Iehoyaqim, le roi de Juda, fût-il un anneau[5] à ma main droite, je l'en arracherais ! Oui, je te livrerai aux mains de ceux qui en veulent à ta vie, aux mains de ceux dont tu as peur, aux mains de Neboukadreççar, le roi de Babel, aux mains des Chaldéens. Et je te jetterai, toi et ta mère, qui t'a enfanté[6], sur un sol étranger, où vous n'êtes pas nés, et c'est là que vous mourrez. Et quant aux pays vers lequel tendront leurs regrets, il n'y reviendront pas !

Est-il donc un vase si vil, et à briser, cet homme, ce Konyahou ? un meuble méprisable ? Pourquoi sont-ils chassés, lui et sa race, jetés dans une terre à eux inconnue[7] ! Mon pays, mon pays, mon pays, écoute la voix de l'Éternel ! Voici ce que dit l'Éternel : Inscrivez cet homme comme étant sans lignée[8] ; sans aucune bonne chance sa vie durant : car nul de sa race n'aura la chance de s'asseoir sur le trône de David, et de régner encore sur Juda.

Malheur aux bergers, dit l'Éternel, qui laissent le troupeau de mon pâturage se perdre et se disperser. Voici donc ce que dit l'Éternel, le Dieu d'Israël, au sujet des bergers qui guident son peuple : C'est vous qui avez dispersé mon troupeau, vous avez poussé les brebis hors du chemin et n'avez pas eu les yeux ouverts sur elles ; eh bien, moi j'ai l'œil ouvert sur vous, sur la méchanceté de vos actes, parole de l'Éternel ! Moi, je veux ramasser ce qui reste de mes brebis, de tous les pays où je les ai dispersées, et je les ramènerai à leur pâturage, pour qu'elles y redeviennent fécondes

[3] La comparaison peut porter sur la splendeur des maisons de Jérusalem, où, sans doute, les gens riches imitaient les rois, et employaient du bois de construction tiré du dehors ; peut-être, cependant, l'auteur n'a-t-il voulu que peindre l'orgueil et la sécurité de la population.

[4] Forme abrégée de Iekonyahou, que les livres historiques nomment Ioyakîn. Voyez la note sur le nom du roi S'alloum (v. 11).

[5] L'anneau, qui servait de cachet, était un objet dont on ne se séparait jamais.

[6] La reine-mère. Voyez chap. XIII, 18.

[7] On prend ces questions comme l'expression d'un sentiment de pitié, auquel le prophète n'aurait pu résister (comp. chap. XIV). Mais on pourrait aussi les envisager comme une forme purement rhétorique, pour amener l'assertion corroborative qui va suivre.

[8] L'image est empruntée aux inscriptions sur les registres de la cité. Konyahou en disparaîtra, sa famille ne continuant pas à résider à Jérusalem

et se multiplient. Et j'établirai sur elles des pâtres qui les paîtront; pour qu'elles n'aient plus rien à craindre, qu'elles ne soient plus alarmées, et qu'il ne s'en perde plus, parole de l'Éternel! Oui, il vient un temps, parole de l'Éternel! où je susciterai à David une progéniture[9] juste, qui régnera en roi et avec prudence, et qui rendra la justice avec équité dans le pays. De son temps, Juda prospérera, et Israël demeurera en sécurité, et le nom qu'on lui donnera, sera: Iaheweh, notre salut[10]. Aussi vient-il un temps, voyez-vous, dit l'Éternel, où l'on ne dira plus: Vive l'Éternel, qui a ramené les enfants d'Israël du pays d'Égypte! mais: Vive l'Éternel, qui a retiré et ramené la race d'Israël du pays du Nord, et de tous les pays où je les avais dispersés, pour qu'ils demeurent dans leur patrie[11]!

XXVIII.

Des prophètes[1].

Mon cœur se brise dans mon sein, tous mes membres tremblent; je suis comme un homme ivre, comme quelqu'un que le vin domine, à cause de l'Éternel et de ses saintes paroles[2]. Car le pays est rempli d'hommes adultères; c'est à cause d'eux[3] que la terre est en deuil, que les pâturages de la lande sont desséchés; leur allure

[9] C'est à dessein que nous nous servons de ce terme et non de celui de *rejeton*. Ce dernier ne désignerait qu'un seul individu, l'autre est un collectif, et la pensée de Jérémie est positivement celle-ci, que la *dynastie* de David gouvernera dans le sens indiqué par le texte. Voyez le passage parallèle, et très-explicite à ce sujet, Chap. XXXIII, 15 suiv. Cela n'empêche pas que le nom de *Rejeton* n'ait été pris plus tard dans le sens individuel, et même comme une espèce de nom propre du Messie (Zach. III, 8; VI, 12).

[10] Par le même passage parallèle, on voit clairement que le sujet qui recevra ce nom, n'est point le Roi (la dynastie), mais la personne nommée immédiatement auparavant, c'est-à-dire Israël. Le nom en question symbolise la condition du peuple à cette époque.

[11] Répétition littérale de Chap. XVI, 14-15.

[1] D'après la ponctuation rabbinique, il faudrait joindre ces mots au texte: *Pour les prophètes, mon cœur se brise*, etc. Nous prenons ces mots pour une inscription ajoutée par quelque main plus récente, et d'ailleurs assez peu exacte. On aura voulu séparer le morceau nouveau du précédent qui traitait des *bergers*.

[2] Le prophète se dit troublé et abattu, en considérant d'un côté les ordres et les menaces de Dieu, et de l'autre la perversité des hommes, parmi lesquels il signale de préférence ceux qui devraient donner le bon exemple.

[3] A cause d'*eux*, LXX. Le texte hébreu actuel met: à cause de la malédiction, *alah* pour *elleh*.

est mauvaise, leur force, c'est l'iniquité. Même le prophète, même le prêtre est un impie ; dans ma maison même je surprends leur méchanceté, dit l'Éternel. Aussi leur chemin sera-t-il pour eux comme un sentier glissant dans l'obscurité : poussés [4], ils y tomberont ; car j'amènerai sur eux une calamité, en l'année où je leur ferai rendre compte, parole de l'Éternel.

Chez les prophètes de S'omerôn j'ai vu des choses absurdes : ils prophétisaient au nom de Ba'al et égaraient mon peuple, Israël. Mais chez les prophètes de Jérusalem, je vois des horreurs : adultères et menteurs, ils encouragent les méchants, de manière qu'ils ne se repentent pas de leurs crimes. Ils sont pour moi tous comme ceux de Sedom, et leurs compatriotes comme ceux de 'Amorah. C'est pourquoi voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ à l'égard de ces prophètes : Voyez, je vais leur faire manger de l'absinthe, et je leur ferai boire un breuvage empoisonné [5] ; car c'est de la part des prophètes de Jérusalem que vient l'impiété de tout le pays.

Voici ce que dit l'Éternel : N'écoutez point les discours de ces prophètes qui vous prophétisent ! Ils vous content des fables ; ils vous débitent les inspirations de leurs cœurs ; ce qu'ils disent ne vient pas de la bouche de l'Éternel. Ils vont dire à ceux qui méprisent la parole de l'Éternel [6] : Vous serez en paix ! et à quiconque persiste dans sa rébellion, ils disent : Il ne vous arrivera point de mal. Mais qui donc a assisté au conseil de l'Éternel ? qui l'a vu ? qui a entendu sa parole ? qui y a prêté l'oreille, de manière à pouvoir la proclamer [7] ? Voyez plutôt l'orage de l'Éternel ! Sa colère éclate, l'ouragan se déchaîne, sur la tête des méchants il va fondre ! Le courroux de l'Éternel ne s'arrêtera pas avant d'avoir exécuté et accompli ses desseins : vous le verrez bien, tantôt ! Je n'ai point donné mission à ces prophètes, et les voilà qui courent !

[4] Sur un sentier glissant on risque de tomber, même en plein jour ; à plus forte raison ce sera le cas dans l'obscurité. Or, celle-ci n'est autre chose que la calamité, dans laquelle Dieu va les *pousser*.

[5] Chap. IX, 14.

[6] Leçon des Septante. Les rabbins ont lu : à ceux qui me méprisent : L'Éternel a parlé (trois voyelles à changer).

[7] Cette phrase est douteuse. Le texte imprimé porte la trace de variantes. Nous la conservons dans son entier, sauf à changer une voyelle dans le dernier mot (*yas'ma'* pour *yis'ma'*). Nous y voyons une espèce de défi jeté aux faux prophètes, pour leur dire qu'ils n'ont pas qualité pour parler au nom de Jéhova. D'autres, avec de plus nombreux changements de voyelles, traduisent : « Mais c'est celui qui a assisté.... qui doit faire voir et entendre sa parole, celui qui l'a écouté, doit la proclamer. » Ce serait une espèce d'apologie personnelle de Jérémie.

Je ne leur ai point parlé, et ils vont prophétisant ! S'ils ont assisté à mon conseil, hé bien, qu'ils fassent entendre à mon peuple mes paroles pour qu'ils se détournent de leur mauvaise voie et de leurs actes criminels !

Suis-je donc dieu de près seulement, dit l'Éternel, et non pas dieu de loin[8] ? Quelqu'un peut-il se cacher dans un lieu secret, que moi je ne le voie pas ? dit l'Éternel. Est-ce que ce n'est pas moi qui remplis le ciel et la terre ? dit l'Éternel. J'ai bien entendu ce qu'ils ont dit, ces prophètes qui débitent le mensonge en mon nom ; ils disent : J'ai eu un songe ! j'ai eu un songe ! Jusqu'où cela ira-t-il ? Est-ce qu'ils se proposent, ces prophètes qui débitent le mensonge, ces prophètes de leur propre fourberie, est-ce qu'ils songent à faire oublier mon nom à mon peuple, au moyen de leurs rêves qu'ils se racontent l'un à l'autre, comme leurs pères ont oublié mon nom pour celui de Ba'al ? Que le prophète qui a eu un songe, raconte son songe[9], et que celui qui a eu ma parole, proclame ma parole fidèlement ! Qu'est-ce que la paille fait parmi le grain ? dit l'Éternel. Ma parole à moi est comme le feu, dit l'Éternel, pareille au marteau qui brise le roc[10].

Aussi, voyez-vous, dit l'Éternel, je vais m'en prendre à ces prophètes qui dérobent mes paroles l'un à l'autre[11] ! Voyez-vous, dit l'Éternel, je vais m'en prendre à ces prophètes, qui se servent de leur langue pour débiter des oracles ! Voyez-vous, dit l'Éternel, je vais m'en prendre à ceux qui proclament des songes mensongers, et qui, en les racontant, égarent mon peuple par leurs mensonges et leur forfanterie, bien que ce ne soit pas moi qui les aie envoyés, ou

[8] Croit-on que j'ai abdiqué mon pouvoir, ou que je reste ignorant de ce qui se passe, quand on ne me voit pas, comme qui dirait, à portée de main.

[9] Nous pensons que le prophète veut opposer ici les *songes* des faux prophètes à la *parole* de Dieu annoncée par lui-même. Du moins ce qui précède autorise cette interprétation, et l'antithèse de la paille et du grain nous y ramène également. Cependant puisque ailleurs (par ex. Joël III 1), les songes sont représentés comme une forme authentique de la révélation, d'autres ont cru que le parallélisme dans notre texte est synonymique et que l'adverbe *fidèlement* se rapporte aux deux membres.

[10] Les faux prophètes annoncent des choses agréables (v. 17), mais ils mentent ; la vérité que Jéhova veut faire connaître par ses organes à lui, est d'une nature toute différente (v. 19 suiv.).

[11] Ces mêmes menteurs trouvent quelquefois leur intérêt à répéter ce qu'ils ont entendu dire à d'autres prophètes, sans que cela leur soit venu par une inspiration personnelle. D'autres fois ils inventent purement et simplement leurs prétendus oracles, litt. : *ils prennent leur langue* et débitent la phrase consacrée : *Neoum* (*Adonaï*), c'est-à-dire Parole (du Seigneur). L'expression, assez obscure du reste, doit sans doute signaler ce qu'il y a d'arbitraire dans ce genre de prophétie.

qui leur aie donné mission, et qu'ils ne puissent que nuire à ce peuple ! C'est l'Éternel qui le dit.

Que si ce peuple-ci, ou un prophète, ou un prêtre, t'adresse cette demande : Quelle est la charge[12] de l'Éternel ? tu leur répondras : C'est vous qui lui êtes à charge : mais je vous jetterai à terre, parole de l'Éternel ! Et le prophète, et le prêtre, et le peuple, qui dira encore : Charge de l'Éternel — je lui en demanderai compte, à lui et à sa maison. Voici comment vous direz en parlant entre vous, l'un à l'autre : Qu'a dit l'Éternel ! Qu'a répondu l'Éternel ? Mais vous ne parlerez plus d'une charge de l'Éternel ; autrement la parole d'un chacun deviendra une charge pour lui, car vous auriez parodié[13] les paroles du Dieu vivant, de Iaheweh Çebaôṭ, notre Dieu. Voici comment vous direz au prophète : Que t'a répondu l'Éternel ? Qu'a-t-il dit ? Mais si vous parlez d'une charge de l'Éternel, alors voici ce qu'il vous annonce : Puisque vous appelez cette parole-là une charge de l'Éternel, bien que je vous aie mandé de ne point l'appeler ainsi, pour cela, voyez-vous, je vous soulèverai comme une charge[14] et je vous jetterai à terre, loin de moi, ainsi que la ville que je vous avais donnée à vous et à vos pères, et je vous couvrirai d'une honte éternelle, et d'un opprobre éternel, qui ne s'oubliera pas.

XXIX.

J'ai eu une vision de par l'Éternel : je voyais deux corbeilles avec des figues, placées devant le temple. C'était après que Neboukadreççar, le roi de Babel, eut déporté Iekonyahou, fils de Iehoyaqim, roi de Juda, et les principaux de Juda, ainsi que les forgerons et

[12] Le prophète joue ici sur le mot *Maṣṣâ* qui a les deux significations de *Oracle* et de *charge*. Le peuple, les prêtres et les (faux) prophètes sont censés interroger Jérémie sur ce que Dieu veut leur révéler (comme s'ils n'en avaient point encore été suffisamment instruits), et se servir à cet effet d'un terme qui cachait une ironie, en tant qu'ils se moquaient des menaces de Dieu. Il leur répond en se servant du même mot, mais dans un tout autre sens. (Lisez avec les Septante : *aṯṯem hammaṣṣâ*, en coupant autrement les mots et sans rien changer au texte primitif.)

[13] Litt. : perverti, ce qui revient à ce que nous appelons le persifflage. Les faux prophètes prédisant le bonheur, et Jérémie annonçant une catastrophe, le discours de celui-ci était une *charge*, (un fardeau) et l'on s'en moquait en affectant de l'appeler de ce terme équivoque.

[14] Le jeu de mots est repris sous une nouvelle forme. Mais pour cela il faut lire avec les Septante : *naṣô naṣṭṭi*, et non avec les rabbins : *nas'ô nas'ṭṭi*, je vous oublierai.

les serruriers, et qu'il les eut conduits de Jérusalem à Babel[1]. L'une des corbeilles contenait de très-bonnes figues, comme des figues de la première pousse, l'autre de très-mauvaises figues, et qui n'étaient pas même mangeables.

Et l'Éternel me dit : Que vois-tu, Jérémie ? Et je répondis : Des figues ; les bonnes figues sont très-bonnes, mais les mauvaises sont si mauvaises qu'elles ne sont pas mangeables. Alors la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Tels que ces bonnes figues, je reconnaîtrai à bonnes fins les déportés de Juda[2], que j'ai chassés de ce lieu-ci dans le pays des Chaldéens ; je dirigerai mon œil sur eux à bonnes fins, je les ferai revenir dans ce pays-ci, je les restaurerai et ne les ruinerai point, je les replanterai et ne les arracherai point. Et je leur donnerai un cœur pour reconnaître que moi je suis l'Éternel, afin qu'ils soient mon peuple et que je sois leur dieu, quand ils seront revenus à moi de tout leur cœur. Et tels que les mauvaises, qui ne sont pas mangeables (dit l'Éternel), tels je ferai Çidqiyahou, le roi de Juda, et ses officiers, et ce qui est resté de Jérusalem dans ce pays-ci, et ceux qui sont établis en Égypte[3], et je ferai d'eux un objet d'horreur [*de malheur*][4] pour tous les royaumes de la terre, un objet d'opprobre, de dérision, de raillerie et d'exécration dans tous les lieux où je les chasserai. J'enverrai parmi eux l'épée, la famine et la peste, jusqu'à ce qu'ils soient exterminés du pays que je leur avais donné à eux et à leurs pères.

[1] Ce fait, connu sous le nom du premier exil, est raconté 2 Rois XXIV. Il se rapporte à l'année 598 av. J.-C., d'après la chronologie usuelle. La *vision* dont le texte parle, n'est, à vrai dire, qu'une forme symbolique du discours, par laquelle le prophète veut rendre plus frappant et plus sensible le jugement qu'il va formuler. Comp. I, 11 suiv.

[2] La raison pour laquelle Jérémie n'a que des promesses pour les déportés, contre lesquels il a pourtant si énergiquement parlé antérieurement, et seulement des menaces pour ceux qui ont échappé à la catastrophe, ne doit pas être cherchée dans leur mérite respectif. Mais les déportés *ont été* punis, ils ont expié leurs fautes, il est à supposer qu'ils prendront le châtiment à cœur, tandis que les autres, qui sont évidemment ici le véritable sujet du discours, n'ont point profité de ce terrible avertissement. Leur tour viendra donc aussi (à *bonnes* fins, litt. : *à bien* ; cela doit se rapporter aux desseins de Dieu envers cette moitié du peuple).

[3] Beaucoup d'Israélites avaient émigré pendant la guerre. Jérémie les regarde à juste titre comme absolument et volontairement séparés du peuple de Dieu.

[4] Ce mot n'existait pas dans le texte des Septante et ne présente pas de sens ici. Probablement un lecteur ou glosateur l'a ajouté en marge pour expliquer le mot précédent, qui est d'un usage peu fréquent et même un peu douteux, comme le prouve la note critique imprimée dans nos éditions.

XXX.

La parole qui fut adressée à Jérémie au sujet de tout le peuple de Juda, la quatrième année de Iehoyaqim, fils de Ios'iyahou, roi de Juda (laquelle était la première année de Neboukadreççar, roi de Babel), et que le prophète Jérémie annonça à tout le peuple de Juda et à tous les habitants de Jérusalem, en disant :

Depuis la treizième année de Ios'iyahou, fils d'Amon, roi de Juda, jusqu'à ce jour, voilà vingt-trois ans que la parole de l'Éternel m'est adressée et que je vous l'annonce continuellement sans que vous m'écoutiez [1]. Et l'Éternel envoya vers vous tous ses serviteurs, les prophètes dès l'abord et itérativement, et vous n'avez point écouté ni prêté l'oreille, de manière à obéir. Ils vous disaient : Revenez donc de vos mauvaises voies, et de vos méchantes actions, et vous demeurerez dans ce pays que l'Éternel vous a donné, à vous et à vos pères, d'ores à jamais ! Et ne courez pas après d'autres dieux, pour les adorer et vous prosterner devant eux, et ne m'irritez pas par l'ouvrage de vos mains [2], pour que je ne vous fasse pas de mal. Mais vous ne m'avez pas écouté, dit l'Éternel, de manière à m'irriter par l'ouvrage de vos mains, pour votre propre malheur. Pour cela, voici ce que dit l'Éternel : Puisque vous n'avez pas écouté mes paroles, voyez-vous, je vais envoyer quérir toutes les tribus du nord, dit l'Éternel, avec Neboukadreççar, le roi de Babel, mon serviteur, et je les conduirai contre ce pays-ci, et contre ses habitants, et contre tous ces peuples à l'entour, et je les vouerai à l'extermination et j'en ferai un objet d'horreur et de dérision, et des ruines éternelles ; et je ferai cesser parmi eux les cris de joie et de réjouissance, la voix de l'époux et de la mariée [3], le bruit des meules et l'éclat du flambeau. Car tout ce pays-ci deviendra un désert et une solitude. [*Et ces peuples-là seront les sujets du roi de Babel pendant soixante-dix ans. Et quand les soixante-dix ans seront complets, je demanderai compte de leurs crimes (parole de l'Éternel!) au roi de Babel, et à ce peuple, et au pays des Chaldéens, et j'en ferai un désert à jamais. Et j'accomplirai sur ce pays toutes les menaces que j'ai prononcées contre lui, tout ce qui est écrit dans ce livre, ce que Jérémie a prophétisé contre tous les peuples. Car eux aussi, des peuples nombreux et de grands rois*

[1] Chap. VII, 13, 25, 26; XVIII, 11, etc.

[2] Les idoles.

[3] Chap. VII, 34; XVI, 9. L'absence de la lumière et des ustensiles pour la mouture, dans la maison, est l'effet naturel de l'absence des habitants.

les asserviront][4], et je leur rendrai selon leurs actes et l'œuvre de leurs mains.

Car voici ce que m'a dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Tiens, prends cette coupe avec le vin de la colère[5], et fais-y boire tous les peuples vers lesquels je t'envoie ! Qu'ils boivent, qu'ils s'enivrent, qu'ils perdent la tête en face de l'épée que je vais lancer parmi eux ! Et je pris la coupe de la main de l'Éternel, et j'y fis boire tous les peuples vers lesquels Dieu m'avait envoyé, Jérusalem, et les villes de Juda, ses rois et ses chefs, pour en faire des ruines, un objet d'horreur, de dérision et de malédiction en ce jour[6] ; puis Pharaon, le roi d'Égypte, ses officiers et ses chefs, et tout son peuple, et les étrangers[7] ; et tous les rois du pays de 'Oûç[8], et tous les rois du pays des Philistins, As'qlôn, 'Azzah, 'Eqrôn, et ce qui reste d'As'dod[9] ; Édom, Moab et les 'Ammonites ; et tous les rois de Tyr et tous les rois de Çîdôn, et les rois des îles[10] qui sont au-delà de la mer ; Dedan, Têmâ, Bouz, et tous ceux qui se rasent les tempes[11], et tous les rois de l'Arabie et des étrangers qui demeurent au désert ; et tous les rois de Zimerì[12], et tous les rois de 'Élam, et tous les rois de la Médie, et tous les rois du nord,

[4] Le passage mis entre crochets nous paraît être étranger au texte authentique de Jérémie, dont le *livre* y est mentionné comme un ouvrage distinct et achevé. Cependant c'est dans ce livre même que le glosateur a puisé ce qu'il insère ici relativement à la ruine de Babel (XXIX, 10). On remarquera d'ailleurs le décousu de la rédaction. *Les peuples* (au pluriel) sont d'abord, v. 11, les mêmes que ceux du 9e verset, ceux qui partageront le sort de Juda ; puis, v. 13, ce sont tous ceux dont parle Jérémie, y compris les Babyloniens. Enfin, v. 14, ce sont les vainqueurs de ces derniers.

[5] La coupe en question n'existe pas dans la réalité ; c'est une figure de rhétorique pour parler de la prédiction relative à la colère de Dieu. Celle-ci est comparée à un vin qui trouble la raison et fait chanceler le corps de ceux qui en boivent, de manière qu'en face du danger ils sont désarmés et impuissants. Les peuples qui boivent ainsi sont ceux du v. 9, qui vont être enveloppés dans la catastrophe de Juda.

[6] D'autres traduisent : *comme c'est aujourd'hui*. Dans ce cas, ce serait une glose ajoutée par une main plus récente. Les LXX omettent ces mots.

[7] Litt. : le *mélange*, c'est-à-dire toutes sortes de gens, établis en Égypte, sans être Égyptiens. A l'époque de Jérémie, le commerce avait déjà amené dans ce pays de nombreux étrangers, notamment aussi des Palestiniens. Le texte reçu joint ce mot à ce qui suit, et les traductions le considèrent comme un nom propre (l'Arabie) ; cependant celle-ci est mentionnée plus bas.

[8] Le pays de Job, l'Idumée ou quelque contrée avoisinante.

[9] Ville des Philistins, détruite récemment par le Pharaon Psammétique.

[10] Ou pays maritimes. Aussi loin que l'horizon géographique du prophète s'étendait.

[11] Comp. IX, 25. Il s'agit de tribus arabes.

[12] Localité inconnue.

proches et éloignés les uns des autres, enfin, tous les royaumes du monde, qui sont sur la surface de la terre[13] — [*et après eux le roi de S'és'ak boira aussi*] — et tu leur diras : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Buvez, enivrez-vous, vomissez et tombez, pour ne plus vous relever, sous l'épée que je vais lancer parmi vous. Et s'ils devaient refuser de prendre la coupe de ta main pour boire, tu leur diras : Voici ce que dit l'Éternel : Vous la boirez pourtant ! Car, voyez-vous, c'est par la ville à laquelle est attaché mon nom, que je commencerai à frapper, et vous, vous resteriez impunis ? Non, vous ne resterez pas impunis ! mais je vais mander une épée contre tous les habitants de la terre, parole de l'Éternel ! Et toi, va proclamer tout cela ; dis-leur : C'est l'Éternel qui rugit d'en haut ; de sa sainte demeure il fait éclater sa voix ; il fond en rugissant sur sa campagne, il fait entendre le cri des vendangeurs à tous les habitants de la terre[14]. Le tumulte s'étend jusqu'au bout du monde, car l'Éternel prend à partie les peuples, il plaide contre tous les mortels, et les coupables, il les livre à l'épée, parole de l'Éternel ! Voici ce que dit l'Éternel : Voyez, la catastrophe passe de peuple à peuple ; une grande tempête s'élève des extrémités de la terre. Les massacrés de l'Éternel, en ce jour, joncheront la terre d'un bout à l'autre ; ils ne seront ni pleurés, ni ramassés, ni enterrés ; ils deviendront du fumier sur la surface du sol[15]. Poussez des cris d'angoisse, vous, bergers ! roulez-vous dans la poussière, vous, les nobles du troupeau[16] ! car il est arrivé, le

[13] Jusqu'ici tous les noms propres dépendent, comme régime, du verbe : J'y fis boire. Cela veut dire, le monde païen tout entier sera châtié, avec Juda, par le roi de Babel, instrument de la colère de Dieu — et à la fin, le tour de celui-ci viendra aussi. Du moins le texte le dit, en tant que S'és'ak est Babel. Comp. LI, 41. Mais comme les Septante n'ont point cette phrase, et que la substitution d'un nom énigmatique au nom usuel a quelque chose de singulier, il est probable que nous avons ici une glose étrangère comme ci-dessus, v. 11-14, laquelle interrompt même le fil du discours.

[14] Il y a ici deux images assez peu nettement dessinées. Dieu est comparé au lion qui se jette en rugissant sur le troupeau dans la campagne, et au vendangeur qui crie et chante pendant le travail du pressoir. Or, le pressoir sert souvent d'image pour peindre un grand carnage. Il va sans dire que Dieu est représenté ici comme accomplissant de ses propres mains l'œuvre de destruction.

[15] XVI, 4 ; VIII, 2 ; XIV, 16.

[16] Les bergers sont les princes, les nobles du troupeau sont les nobles de la nation. C'est aux chefs et conducteurs d'Israël que la menace s'adresse de préférence. Cette même allégorie du troupeau revient encore plus loin sous diverses formes (égorger, disperser, pâturage, lion). Mais l'auteur y en mêle une autre assez disparate, celle d'un vase précieux qu'on jette à terre pour le briser.

moment où vous devez être égorgés ; je vous briserai [17] et vous tomberez comme un vase précieux. Plus de refuge pour les bergers ! plus de retraite pour les nobles du troupeau ! Écoutez ! Cris des bergers, cris d'angoisse des nobles du troupeau ! C'est que l'Éternel dévaste leur pâturage : elles sont ruinées, les campagnes paisibles, par le feu de la colère de l'Éternel. Pareil au jeune lion, il a quitté son hallier, et leur terre est devenue un désert, devant son épée [18] vengeresse, devant le feu de sa colère !

XXXI [1].

Au commencement du règne de Iehoyaqîm, fils de Ios'iyahou, roi de Juda, la parole suivante vint de la part de l'Éternel : Voici ce que dit l'Éternel : Place-toi dans la cour de la maison de l'Éternel, et proclame, contre toutes les villes de Juda qui viennent à la maison de l'Éternel pour y adorer, toutes les paroles que je t'ordonne de leur dire, sans en rien retrancher. Peut-être écouteront-ils et se détourneront-ils de leur mauvaise voie, en sorte que je me repentirai du mal que je médite de leur faire à cause de la méchanceté de leurs actes. Dis-leur : Voici ce que dit l'Éternel : Si vous ne m'écoutez pas, de manière à marcher selon la loi que je vous ai proposée, et à écouter les paroles de mes serviteurs, les prophètes, que je n'ai cessé de vous envoyer dès l'abord et itérativement et que vous n'avez point écoutés, j'en ferai de cette maison comme de S'îloh [2], et je ferai que cette ville soit en exécration à tous les peuples de la terre [3].

Or, les prêtres et les prophètes et tout le peuple entendirent Jérémie, quand il dit toutes ces choses dans la maison de l'Éternel. Et quand Jérémie eut fini de dire tout ce que l'Éternel lui avait ordonné de dire à tout le peuple, les prêtres et les prophètes et

[17] Le texte offre ici un mot de forme impossible, que les anciens déjà n'ont pas su expliquer. Nous supposons une première personne Hiphil, et non un substantif. En disant : je vous briserai, nous avons voulu mettre le mot en rapport avec le vase. L'étymologie probable militerait plutôt pour : je vous disperserai.

[18] Leçon des LXX.

[1] Il est impossible de méconnaître l'analogie de ce récit avec celui du chap. VII. La situation est la même, tant à l'égard de la localité, que relativement à la substance du discours. Au sujet des conséquences qui résultèrent de celui-ci pour la personne du prophète, comp. chap. XX.

[2] Chap. VII, 12.

[3] Son sort sera si terrible, que le monde entier le rappellera à titre d'exemple, quand il s'agira de prononcer une malédiction sur une autre ville.

tout le peuple le saisirent en disant : Il faut que tu meures ! Pourquoi as-tu prophétisé au nom de l'Éternel, en disant : « Il en sera de cette maison comme de celle de S'ilo, et cette ville sera déserte et inhabitée ! » Et tout le peuple s'attroupa contre Jérémie dans la maison de l'Éternel.

Cependant lorsque les magistrats de Juda apprirent ces choses, ils montèrent de la maison du roi à la maison de l'Éternel et prirent place à l'entrée de la porte neuve du temple[4]. Et les prêtres et les prophètes dirent aux magistrats et à tout le peuple : Cet homme mérite d'être condamné à mort, car il a prophétisé contre cette ville, comme vous l'avez entendu de vos oreilles[5].

Alors Jérémie s'adressa à tous les magistrats et à tout le peuple en ces termes : L'Éternel m'a donné la mission de prophétiser, à l'égard de cette maison et de cette ville, tout ce que vous avez entendu. Or, maintenant amendez votre conduite et vos actes, et écoutez la voix de l'Éternel votre Dieu, pour qu'il se repente à l'égard du malheur dont il vous a menacés. Quant à moi, me voici entre vos mains ; agissez-en avec moi comme bon vous semblera. Seulement sachez bien que si vous me faites mourir, vous mettez du sang innocent à votre charge, et à celle de cette ville et de ses habitants, car, en vérité, l'Éternel m'a envoyé vers vous pour vous faire entendre toutes ces choses.

Alors les magistrats et tout le peuple dirent aux prêtres et aux prophètes : Cet homme n'a pas mérité la mort, mais c'est au nom de l'Éternel notre Dieu qu'il nous a parlé. Et quelques-uns des sheikhs du pays[6] s'avancèrent et parlèrent à toute l'assemblée en ces termes : Mikayah, le Moras'ṭite, prophétisait du temps de Ḥizqiyahou, le roi de Juda, et parlait à tout le peuple de Juda en ces termes : « Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Sion sera labourée comme un champ ; Jérusalem deviendra un monceau de ruines, et la montagne du temple une hauteur boisée[7] ! » Est-ce que le roi Ḥizqiyahou et tout Juda l'ont mis à mort pour cela ? N'a-t-il pas

[4] On suppose qu'entre le palais et le temple il y avait, à cette époque, une vallée, dans laquelle il fallait descendre pour remonter de l'autre côté. La situation exacte de toutes les portes de l'enceinte sacrée nous est inconnue. Voy. XX, 2.

[5] Cela s'adresse plutôt à la foule qu'aux magistrats, qui n'avaient pas été présents.

[6] Le gouvernement, chez les Israélites, avait encore, dans les affaires judiciaires, un reste de forme démocratique, bien qu'elle ne fût pas légalement organisée, ni surtout généralement respectée. Les *anciens*, c'est-à-dire les pères de famille, ou chefs de clans, formaient une espèce de jury. Nous avons préféré le terme arabe aujourd'hui consacré, à celui d'*anciens*, qui ne représente pas pour nous la même notion.

[7] Michée III, 12.

craint l'Éternel, et cherché à l'apaiser, de manière que l'Éternel s'est repenti du mal dont il les avait menacés? Et nous nous chargerions d'un si grand crime[8]?

[*Il y eut encore un autre homme qui prophétisait au nom de l'Éternel, Ouriyahou, fils de S'ema'yahou, de Qiryaṭ-Ie'arim; il prophétisait contre cette ville et contre ce pays dans les mêmes termes que Jérémie. Et le roi Iehoyaqim ayant entendu ses discours, ainsi que ses officiers et les magistrats, voulut le faire mourir, mais Ouriyahou l'ayant appris, eut peur et alla se réfugier en Égypte. Alors le roi Iehoyaqim envoya des gens en Égypte, Elnaṭan, fils de 'Akbor, et d'autres avec lui, et ceux-ci retirèrent Ouriyahou d'Égypte et l'amenèrent au roi Iehoyaqim, qui le fit mourir par le glaive et jeter son corps à l'endroit où l'on enterrait le commun peuple*[9].]

Mais Aḥiqam, fils de S'afan, protégea Jérémie, de manière qu'on ne le livra pas au peuple pour le faire mourir[10].

XXXII[1].

Au commencement du règne de Iehoyaqim[2], fils de Ios'iyahou, roi de Juda, la parole fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel en ces termes :

Voici ce que m'a dit l'Éternel : Fais-toi des liens et des jougs et mets-les sur ton cou[3]. Puis envoie-les au roi d'Édom, et au roi de

[8] Ce discours des sheikhs peut être placé avant la décision des magistrats, v. 16, qui serait mentionnée par anticipation. Autrement il peut être considéré comme une explication à l'appui de l'arrêt. L'histoire qui suit ne peut être arrivée que plus tard (comp. la date du v. 1), elle ne peut pas non plus avoir été citée par les sheikhs, dont elle aurait affaibli les conclusions. Il faut qu'elle ait été insérée ici à l'époque de la rédaction définitive du livre, pour faire voir combien grand était le danger que courait le prophète.

[9] Sans sépulture.

[10] Cette dernière phrase se rattache au texte interrompu après le v. 19, et fait voir que ce qui précède est étranger à ce texte. Pour Aḥiqam voy., 2 Rois XXII, 12. Il était sans doute l'un des magistrats mentionnés au v. 16. Il fut père du célèbre G'edalyah, dont il sera question ci-après, chap. XXXIX et suiv.

[1] Jérémie veut dissuader le gouvernement de se liguer avec les voisins pour secouer le joug des Babyloniens.

[2] Faute de copiste. Lisez Çidqiyahou. Comp. v. 3 suiv.

[3] Le joug avec lequel les bœufs étaient attelés, paraît avoir été composé de plusieurs pièces, reliées entre elles par des cordes. De là, sans doute, le pluriel dans le texte, qui ne prouvera pas qu'il s'agit de plusieurs jougs. Comp. XXVIII, 13. Le joug représente ici (comme dans notre langage figuré) l'assujettissement politique.

Moab, et au roi des 'Ammonites, et au roi de Tyr, et au roi de Çidôn, par l'entremise des ambassadeurs qui sont venus à Jérusalem chez Çidqiyahou, le roi de Juda[4], et ordonne-leur d'aller vers leurs maîtres pour leur dire : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Voici ce que vous direz à vos maîtres : C'est moi qui ai fait la terre, et les hommes et les bêtes qui sont sur la terre, par ma grande puissance et avec mon bras étendu, et je les donne à qui bon me semble. Or, je donne, moi, tous ces pays-là à Neboukadneççar, le roi de Babel, mon serviteur. Je lui donne même les bêtes sauvages, pour qu'elles lui soient assujetties[5]. Et toutes les nations lui seront soumises, à lui et à son fils, et au fils de son fils, jusqu'à ce que le temps de son pays à lui vienne aussi, et que des peuples nombreux et de grands rois l'asservissent[6]. Et la nation ou le royaume, qui ne se soumettra pas à lui, à Neboukadneççar, le roi de Babel, et qui ne pliera pas son cou sous le joug du roi de Babel, cette nation-là, je viendrai la visiter avec l'épée, la famine et la peste, parole de l'Éternel, jusqu'à ce que je l'aie exterminée par sa main. Et vous, n'écoutez point vos prophètes, ni vos devins, ni vos songes, ni vos sorciers, ni vos magiciens, qui vous disent : Vous ne serez point soumis au roi de Babel. C'est un mensonge qu'ils vous prophétisent, à l'effet de vous faire chasser de votre pays, et pour que je vous disperse et que vous périssiez[7]. Mais la nation qui pliera son cou sous le joug du roi de Babel, et qui se soumettra à lui, je la laisserai dans son pays, dit l'Éternel, pour qu'elle le cultive et y demeure.

4 Cet *envoi*, fait à cinq rois voisins qui étaient en ce moment en négociation avec le roi de Juda, n'est pas à prendre au pied de la lettre. Les ambassadeurs n'auraient pas emporté ces singulières machines. Il ne s'agit pas de six exemplaires, dont cinq pour l'étranger. S'il y a là un fait, et non une simple forme de rhétorique, nous dirons que Jérémie parut en public avec son joug sur les épaules, et il suffisait que les ambassadeurs le vissent et l'entendissent comme tout le monde, pour que leurs souverains respectifs eussent connaissance de ses avis.

5 Terme hyperbolique, les bêtes sauvages étant d'habitude les créatures libres par excellence.

6 Cette prédiction (v. 7) manquait au texte traduit par les LXX. Elle n'est pas nécessairement inauthentique pour cela, bien qu'il convienne de remarquer qu'ailleurs Jérémie écrit toujours Neboukadreççar, forme plus exacte d'après les monuments. Aurions-nous à partir d'ici la rédaction de Barouk? En tout cas, l'accent est à mettre, non sur le nombre des successeurs, qui ne doit pas être déterminé ici, mais sur le mot *jusqu'à*.... ce qui revient à dire, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu.

7 Ce n'était pas, sans doute, le but de ces faux prophètes, mais c'était l'effet immanquable de leurs prédications, si on les écoutait.

Puis je m'adressai, dans les mêmes termes, à Çidqiyah, le roi de Juda, en disant : Pliez votre cou sous le joug du roi de Babel, et soumettez-vous à lui et à son peuple, pour que vous viviez. Pourquoi voudriez-vous périr, toi et ton peuple, par l'épée, la famine et la peste, comme l'Éternel l'a prononcé contre toute nation qui ne se soumettrait pas au roi de Babel ? Et n'écoutez point les discours des prophètes qui vous disent : Vous ne serez point soumis au roi de Babel ! C'est un mensonge qu'ils vous prophétisent : Car je ne leur ai point donné mission, dit l'Éternel, et ils mentent en prophétisant en mon nom, à l'effet de vous faire disperser par moi, et pour que vous périssiez, vous et vos prophètes !

Puis je parlai aux prêtres et à tout ce peuple-ci, en disant : Voici ce que dit l'Éternel : N'écoutez point les discours de vos prophètes qui vous prophétisent en disant : Voyez, les vases de la maison de l'Éternel[8] vont être rapportés de Babel, maintenant bientôt ! C'est un mensonge qu'ils vous prophétisent ! Ne les écoutez point, soumettez-vous au roi de Babel, pour que vous viviez ! Pourquoi cette ville deviendrait-elle une ruine ? Mais s'ils sont prophètes, et si la parole de l'Éternel est en eux, hé bien ! qu'ils insistent auprès de l'Éternel, afin que les vases, qui restent encore dans la maison de l'Éternel, et dans la maison du roi de Juda et à Jérusalem, ne soient pas aussi transportés à Babel. Car voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, au sujet des colonnes, et du grand bassin, et des trains d'airain[9], et du reste des vases laissés en cette ville, que Nebouka dneççar, le roi de Babel, n'emporta point, quand il emmena Iekonyah, le fils de Iehoyaqim, le roi de Juda, de Jérusalem à Babel, ainsi que tous les nobles de Juda et de Jérusalem..... Car voici[10] ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël, au sujet des vases restés dans la maison de l'Éternel, et dans la maison du roi de Juda, et à Jérusalem : Vers Babel ils seront transportés, et là ils resteront, jusqu'au jour où j'irai les trouver, dit l'Éternel, pour les faire rapporter et remettre en ce lieu-ci !

[8] Les vases d'or emportés par les Chaldéens lors de la prise de Jérusalem sous Iekonyah. 2 Rois, XXIV, 13.

[9] 1 Rois VII, 27 suiv.

[10] Le verset 21 fait double emploi avec les versets 19 et 20 qui manquent presque totalement dans la récension grecque. En tout cas, la répétition est on ne peut plus oiseuse.

En cette même année, au commencement du règne de Çidqiyah, roi de Juda, c'est-à-dire au cinquième mois de la quatrième année[11], Ḥananyah, fils de 'Azzour, le prophète de G'ibe'ôn, vint me parler dans la maison de l'Éternel, en présence des prêtres et de tout le peuple, en ces termes : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Je brise le joug du roi de Babel ! Deux années encore, et je fais rapporter en ce lieu-ci tous les vases de la maison de l'Éternel que Neboukadneççar, le roi de Babel, a enlevés de ce lieu-ci pour les transporter à Babel. Et Iekonyah, le fils de Iehoyaqîm, le roi de Juda, et tous les déportés de Juda emmenés à Babel, moi, je les ramène en ce lieu-ci, parole de l'Éternel, car je briserai le joug du roi de Babel !

Sur cela, le prophète Jérémie répondit au prophète Ḥananyah, en présence des prêtres et de tout le peuple qui se trouvait dans la maison de l'Éternel, et le prophète Jérémie dit : Amen, ainsi fasse l'Éternel, et qu'il ratifie les paroles de ta prédiction, en faisant revenir de Babel en ce lieu-ci, les vases de la maison de l'Éternel et tous les déportés. Écoute cependant la parole que je vais te dire, à toi et à tout le peuple : Les prophètes qui ont été avant moi et avant toi, depuis fort longtemps, ont prédit guerres, pestes et calamités à beaucoup de pays et à de grands royaumes : si donc un prophète vient prédire le bonheur, ce n'est que par l'accomplissement de la parole de ce prophète qu'on pourra reconnaître que l'Éternel lui a véritablement donné mission[12].

Alors le prophète Ḥananyah prit le joug du cou du prophète Jérémie et le brisa. Et Ḥananyah dit en présence de tout le peuple : Voici ce que dit l'Éternel : C'est ainsi que je briserai le joug de Neboukadneççar, le roi de Babel, d'ici à deux ans, de dessus le cou de tous les peuples. Et le prophète Jérémie s'en alla de son côté.

Mais après que le prophète Ḥananyah eut brisé le joug de dessus le cou du prophète Jérémie, la parole de l'Éternel fut adressée à celui-ci en ces termes : Va parler à Ḥananyah et dis-lui : Voici ce que dit l'Éternel : C'est un joug de bois que tu as brisé, et à sa

[11] On a trouvé singulier que la quatrième année d'un règne, assez court du reste, soit désignée comme le commencement, et l'on a pensé que cette dernière notice pourrait bien être étrangère au texte (LXX) et avoir été mal à propos répétée de l'intitulé du chapitre précédent. A notre gré, cela prouve seulement que la rédaction du texte se place à une époque bien postérieure aux faits, où la perspective pouvait rapprocher les époques. En tout cas, ce qui va suivre se rattache immédiatement à la scène du *joug*.

[12] Jusque là les présomptions seront contre lui, à cause des prophéties antérieures, plus nombreuses et plus authentiques.

place tu as fait un joug de fer[13] ! Car voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : C'est un joug de fer que je mets sur le cou de tous ces peuples, pour qu'ils soient assujettis à Neboukadneççar, le roi de Babel, et qu'ils lui soient soumis, et je lui donne jusqu'aux bêtes sauvages[14].

Et le prophète Jérémie dit au prophète Ḥananyah : Écoute Ḥananyah, ce n'est pas l'Éternel qui t'a envoyé, mais toi tu fais que ce peuple se fie à un mensonge. C'est pourquoi l'Éternel dit : Vois-tu, je vais te renvoyer[15] de la face de la terre ; cette année même tu vas mourir, car tu as prêché la révolte contre l'Éternel. Et le prophète Ḥananyah mourut au septième mois de cette même année.

XXXIII[1].

Voici la teneur de la lettre que le prophète Jérémie envoya de Jérusalem au reste des sheikhs déportés, et aux prêtres et aux prophètes, et à tous ceux du peuple, que Neboukadneççar avait déportés de Jérusalem à Babel, après que le roi Iekonyah fut parti de Jérusalem, avec la reine-mère et les eunuques, les officiers de Jérusalem et de Juda, les forgerons et les serruriers[2], par l'entremise d'El'aṣah, fils de S'afan, et de G'emaryah, fils de Ḥilqiyah, que Çidqiyah, roi de Juda, envoyait à Babel auprès du roi Neboukadneççar.

Il disait : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël, à tous les déportés que j'ai fait déporter de Jérusalem à Babel : Bâtissez des maisons et demeurez-y, plantez des jardins et mangez-en les fruits ! Prenez des femmes, donnez le jour à des fils et à des filles, prenez des femmes pour vos fils, et mariez vos filles, pour qu'elles deviennent mères à leur tour. Multipliez-vous là et ne

[13] Non pas, sans doute, matériellement, mais dans le sens figuré. Tu provoques et encourages l'insurrection contre le roi de Babel. De tolérable qu'il est aujourd'hui, le joug deviendra intolérable et ne pourra plus être brisé.

[14] XXVII, 6.

[15] Antithèse entre l'*envoi* prétendu et le *renvoi* réel du faux prophète, ce dernier dans un sens cruellement ironique.

[1] Résumé d'une lettre de Jérémie aux déportés de la Babylonie. Ceux-ci, trompés par leurs prophètes, espéraient un prochain retour dans leur patrie ; Jérémie, profitant d'une occasion qui se présentait, leur écrit pour les détromper, et les avertit que leur exil se prolongera et qu'ils feront bien de s'arranger en conséquence dans leur nouvelle condition. Cette lettre doit avoir été écrite au plus tard vers l'époque des faits relatés dans les pages précédentes.

[2] Chap. XXIV, 1. Le mot *après que* se rattache au fait de l'envoi de la lettre et ne doit pas faire supposer deux déportations consécutives.

laissez pas votre nombre se réduire[3]. Ayez soin du bien-être de la ville[4] où je vous ai fait transporter, et priez l'Éternel pour elle, car son bien-être sera aussi le vôtre. Car voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Ne vous laissez pas séduire par vos prophètes qui sont au milieu de vous, ou par vos devins, et ne croyez pas aux songes que vous auriez. Car ils mentent en prophétisant en mon nom : je ne leur ai point donné mission, dit l'Éternel. Car voici ce que dit l'Éternel : Quand soixante-dix ans[5] seront accomplis pour Babel, je vous visiterai, et je ratifierai pour vous ma bonne promesse[6] de vous ramener en ce lieu-ci. Car moi, je connais les projets que je médite à votre égard, parole de l'Éternel ! projets de bonheur et non de malheur, de vous donner un avenir et une espérance. Quand vous m'appellerez, vous partirez ; quand vous m'adresserez vos prières, je vous exaucerai ; quand vous me chercherez, vous me trouverez ; quand vous me rechercherez de tout votre cœur, je me laisserai trouver par vous, parole de l'Éternel ! je ramènerai vos captifs, je vous rassemblerai d'entre toutes les nations et de tous les lieux où je vous ai dispersés, parole de l'Éternel ! et je vous ferai revenir vers le lieu d'où je vous ai fait déporter. Quant à ce que vous dites : L'Éternel nous a suscité des prophètes à Babel[7]... C'est que l'Éternel parle ainsi au sujet du roi assis sur

[3] Colonisez et ne vous livrez pas à un morne désespoir ou à des illusions fantastiques. Le gouvernement babylonien se sera borné à assigner des terres aux déportés, et ceux-ci, au lieu de mettre hardiment la main à l'œuvre pour se créer une nouvelle existence, risquaient de se perdre complétement par l'abattement et la fainéantise, en vivant au jour le jour. La nationalité ne se conserve pas chez un peuple de mendiants affamés.

[4] Il s'agit de Babylone, et de tout endroit où des Israélites pouvaient se trouver.

[5] C'est là un nombre rond et qui n'a pas la prétention d'être le résultat d'un calcul prophétique rigoureusement exact. Nous sommes au règne de Çidqiyah, à l'avénement duquel (598 av. J.) a commencé l'exil de ceux auquel Jérémie s'adresse ici. De là, au retour, sous Cyrus, il n'y a que 62 ans. Plus tard, ce nombre 70 est devenu une détermination en quelque sorte officielle, mais que chacun calculait à sa manière (Zach. I, 12 ; Dan. I, 1 ; IX, 2).

[6] Ch. XXIV, 6.

[7] Beaucoup de commentateurs ont cru découvrir ici un désordre dans le texte reçu, et ont voulu rattacher le v. 15 au v. 21, qui, selon eux, en formait la suite et le complément naturel. Quant aux v. 16 à 20 (qui manquent en effet dans la rédaction grecque), on les a considérés comme une addition marginale postérieure, ajoutée soit par Jérémie lui-même, soit par un glossateur plus récent. Un argument subsidiaire à l'appui de cette manière de voir c'est que ce texte, supposé intercalé, est en partie la reproduction du chap. XXIV. Nous ne croyons pas cependant que les difficultés exégétiques soient telles que la critique dût intervenir dans le sens indiqué. Seulement il manque entre le v. 15 et 16 une idée de transition facile à rétablir. Les exilés se flattaient, sur les promesses de leurs prophètes (v. 21), que la restauration serait prochaine ; Jérémie

le trône de David, et de tout le peuple resté dans cette ville-ci, de vos frères qui ne sont point partis avec vous lors de la déportation : Voici ce que dit l'Éternel : Voyez[8], j'envoie contre eux l'épée, la famine et la peste et je les rendrai pareils aux figues abominables qu'on ne peut manger à cause de leur mauvaise qualité ; je les poursuivrai avec l'épée, la famine et la peste et j'en ferai un objet d'horreur pour tous les royaumes de la terre, un objet d'exécration, de stupeur, de dérision et d'opprobre parmi tous les peuples où je les disperserai, parce qu'ils n'ont point écouté mes paroles, dit l'Éternel, avec lesquelles j'ai envoyé vers eux mes serviteurs, les prophètes, dès l'abord et itérativement, et vous[9] n'avez pas écouté. — Mais vous, écoutez la parole de l'Éternel, vous tous, que j'ai fait déporter de Jérusalem à Babel. Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël, au sujet d'Aḥab, fils de Qolayah, et de Çidqiyahou, fils de Ma'aṣéyah, qui vous prophétisent des mensonges en mon nom : Voyez, je les livre aux mains de Neboukadreççar, le roi de Babel, qui les fera mourir sous vos yeux (et dans toute la colonie de Juda déportée à Babel, on se servira de leurs noms pour maudire, en disant : « Que l'Éternel te fasse comme à Çidqiyahou et à Aḥab, que le roi de Babel a fait rôtir au feu ! »), parce qu'ils ont commis une impiété en Israël en se livrant à l'adultère avec les femmes des autres, et qu'ils ont dit mensongèrement en mon nom des choses que je ne leur avais pas commandées : moi, je le sais et j'en suis témoin, dit l'Éternel[10].

---

veut les détromper à cet égard et il ne peut mieux le faire qu'en prédisant, tout au contraire, la ruine imminente de la monarchie des Isaïdes (v. 16 et suiv.), qui n'était encore qu'entamée par la première déportation. Les répétitions sont trop fréquentes dans Jérémie pour qu'on puisse s'en prévaloir comme d'une preuve d'inauthenticité. Du reste, il ne faut pas oublier que tous ces discours ne nous sont parvenus que dans une rédaction faite après coup, soit par le prophète lui-même, soit sous ses yeux par Barouk, et que, par conséquent, on ne peut jamais arguer de l'impossibilité que Jérémie ait pu dire telle chose à telle occasion, ou de la convenance de tel mot, par exemple, dans une lettre écrite aux déportés. L'omission dans le texte grec peut s'expliquer comme un essai de se débarrasser de l'apparente difficulté (voyez d'ailleurs l'introduction générale).

[8] Comp. chap. XXIV, 3, 9, 10.

[9] Si cette seconde personne, comme le contexte paraît le demander, se rapporte aux habitants de Jérusalem, c'est que Jérémie s'adresse au fond à eux, et oublie qu'il est *censé* écrire aux déportés de Babylone. Autrement on pourrait dire qu'il s'adresse ici à ces derniers comme ayant été punis pour n'avoir pas écouté antérieurement. Mais nous préférons la première explication.

[10] Jérémie paraît avoir appris des détails très-circonstanciés sur ce qui se passait parmi les exilés. Il y avait là des individus de mauvaise vie qui s'érigeaient en prophètes, parlant d'un prochain retour et poussant peut-être à des mouvements insurrectionnels que le gouvernement n'aura pas manqué de réprimer avec la dernière cruauté.

Et[11] à l'égard de S'ema'yahou, le Neḥlamite, tu parleras en ces termes : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Parce que[12] tu as envoyé, en ton nom, des lettres à tout le peuple et au prêtre Çefanyah, fils de Ma'aṣéyah et à tous les prêtres, pour leur dire[13] : « L'Éternel t'a établi prêtre à la place du prêtre Iehoyada'[14], pour qu'il y eût des surveillants au temple de l'Éternel, à l'égard de tout homme fanatique et se disant prophète, pour le mettre aux ceps et au carcan : or, pourquoi n'as-tu pas repris ce Jérémie de 'Anaṭoṭ qui fait le prophète chez vous, puisqu'il a envoyé vers nous à Babel pour dire : Cela durera longtemps ! Bâtissez des maisons et demeurez-y, et plantez des jardins et mangez-en les fruits ! » .....Or, le prêtre Çefanyah ayant lu cette lettre devant le prophète Jérémie, la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie en ces termes : Mande à tous les déportés et dis-leur : Ainsi dit l'Éternel au sujet de S'ema'yah, le Neḥlamite : Parce que S'ema'yah vous a prophétisé, bien que je ne lui aie pas donné mission, et qu'il vous a fait mettre votre confiance dans le mensonge, pour cette raison, voici ce que dit l'Éternel : Voyez, je m'en vais demander compte à S'ema'yah, le Neḥlamite, et à sa race ; nul d'entre eux ne demeurera au milieu de ce peuple, ni ne verra le bien que je ferai à mon peuple, parole de l'Éternel, car il a prêché la révolte contre l'Éternel.

XXXVI[1].

La parole qui fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel, en ces termes :

Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël. Il dit : Écris dans un

[11] Le morceau qui suit fait partie intégrante de la narration relative à la lettre adressée par Jérémie aux déportés. Cependant on voit que cette lettre est censée être arrivée à destination, il y a assez longtemps déjà, puisqu'ici il est déjà question de ses conséquences. Un prophète exilé dénonce cette lettre et son auteur au prêtre, préfet du temple de Jérusalem, et demande l'arrestation de Jérémie. C'est une nouvelle preuve de ce que la rédaction de nos textes est bien postérieure à tous ces événements.

[12] Le complément de cette phrase manque dans le texte, ou plutôt, le discours commencé ici est remplacé plus loin par une narration.

[13] Cette phrase ne paraît pas être très-exacte, autrement il faudrait supposer trois lettres différentes.

[14] Était-ce là le prédécesseur immédiat du préfet actuel, ou l'auteur aurait-il fait allusion au célèbre restaurateur du culte (2 Rois XI) ?

[1] Annonce d'une restauration glorieuse.

livre toutes les paroles que je t'ai dites[2]. Car, vois-tu, il vient un temps, parole de l'Éternel, où je restaurerai mon peuple, Israël et Juda, c'est l'Éternel qui le dit, et où je les ferai revenir au pays que j'ai donné à leurs pères, afin qu'ils en prennent possession.

Voici les paroles que l'Éternel a prononcées au sujet d'Israël et de Juda. Ainsi dit l'Éternel : Un cri d'effroi arrive à nous[3] ! C'est l'accent de la terreur et non du bonheur ! Demandez donc et voyez si c'est aux mâles d'enfanter[4] ! Pourquoi donc les vois-je tous, les mains sur les reins, comme une femme en travail, et la pâleur sur tous les visages ? Malheur ! car ce sera un grand jour que celui-là, et sans pareil, et un temps d'angoisse pour Jacob ! Mais il en sera délivré : et en ce jour-là, parole de l'Éternel, je briserai le joug qui pèse sur ta nuque, je romprai tes liens, et les étrangers ne seront plus tes maîtres ! Ils[5] serviront l'Éternel leur dieu, et leur roi David, que je leur susciterai[6]. Toi donc, mon serviteur Jacob, n'aie pas peur, dit l'Éternel, ne sois pas alarmé, Israël ! car, vois-tu, je te délivrerai au pays lointain, et ta race dans la terre de son exil, et Jacob reviendra, pour vivre tranquille et en sécurité, et personne ne le troublera plus. Car moi, je serai avec toi, parole de l'Éternel, pour te rendre victorieux, quand je consommerai la ruine de toutes les nations parmi lesquelles je t'ai dispersé ; toi seul, je ne veux point te ruiner ; j'ai dû te châtier selon ton mérite et je ne puis te laisser impuni[7]. Oui, dit l'Éternel, elle est bien maligne, ta

[2] Le prétérit ne doit pas nous empêcher d'entendre cette injonction de la prophétie qui va suivre et qui formera ainsi un écrit particulier, et non des prophéties antérieures. Le fait même que le prophète parle ici dès le début d'un écrit, fait voir qu'il ne reproduit pas quelque discours qu'il aurait d'abord débité en public. Aussi des promesses pareilles à celles qu'on va lire ne se seraient-elles pas bien accordées avec ses prédications habituelles.

[3] Les lignes qui suivent ont été très-diversement expliquées et même suspectées, relativement à leur authenticité, comme cela a été le cas en général pour une grande partie de ces morceaux à perspective heureuse. Voici comment nous comprenons cet exorde. Il s'agit d'une époque à venir, d'une crise suprême et terrible qui doit amener le châtiment de Babel et la délivrance d'Israël. Des crises pareilles sont effrayantes même pour ceux qui doivent en profiter ; il est donc inutile de demander si ceux qui poussent ici des cris d'effroi sont les ennemis ou les amis.

[4] On connaît l'allégorie si fréquemment employée par les prophètes et par laquelle ils représentent la suprême angoisse par l'image d'un enfantement douloureux.

[5] Le sujet, toujours le même au fond, est exprimé tantôt à la seconde, tantôt à la troisième personne, tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Nous avons dû effacer en partie cette variété syntactique, qui serait intolérable dans une traduction.

[6] Voyez chap. XXIII, 5.

[7] Le verbe au présent fait voir que le châtiment d'Israël n'a pas encore cessé.

blessure; ta plaie est incurable[8]; personne ne s'intéresse à ta cause; les remèdes ont produit des ulcères pour lesquels tu n'as point d'emplâtre[9]. Tous tes amants t'ont oubliée, ils ne se soucient plus de toi, parce que je t'ai frappée d'un coup d'ennemi, d'un châtiment cruel, à cause de la grandeur de ton crime, et parce que tes péchés étaient si nombreux. Pourquoi te récries-tu au sujet de ta blessure, de ce que ta douleur est si poignante? C'est à cause de la grandeur de ton crime que je t'ai fait cela, parce que tes péchés étaient si nombreux. Aussi bien[10] tous ceux qui t'ont dévorée, seront dévorés à leur tour, tes ennemis tous s'en iront captifs, tes spoliateurs seront spoliés, et tes pillards, je les livrerai tous au pillage! Oui, je panserai tes blessures, et tes plaies, je les guérirai, parole de l'Éternel! Puisqu'ils t'appellent la répudiée, cette Sion-là dont personne ne veut plus — hé bien, dit l'Éternel, moi je rétablirai les tentes de Jacob, j'aurai pitié de ses chaumières; la ville sera rebâtie sur sa colline, le palais assis à la place qui lui revient[11]. Ils[12] feront entendre des accents de louange, des cris de réjouissance; je les multiplierai et leur nombre ne sera plus réduit; je les comblerai de gloire, et ils ne seront plus méprisés. Leurs enfants seront comme jadis, leur communauté sera consolidée devant moi[13], et j'aurai l'œil ouvert sur qui leur ferait du tort. Leur chef sera des leurs, leur souverain sortira du milieu d'eux[14]; je lui

[8] Sous-entendu: à moins que moi je n'intervienne.

[9] D'après la ponctuation des Rabbins, il faudrait traduire: personne ne s'intéresse à ta cause pour te panser, tu n'as ni remèdes, ni emplâtre. Les images seraient ainsi étrangement combinées. Les *ulcères* représentent le triste état du peuple après le châtiment de Dieu, comme tout à l'heure les *plaies* et *blessures*. Les *remèdes* qui ont eu un effet si désastreux, ce sont les intrigues politiques au moyen desquelles Juda avait voulu se sauver. De là aussi les *amants*, c'est-à-dire les alliés infidèles qui l'ont abandonné à son sort au moment décisif (XXII, 20).

[10] Le châtiment a été assez terrible, il l'a été au point qu'une compensation vengeresse est de toute justice. Car les farouches vainqueurs, quoiqu'ils eussent été les instruments de la colère de Dieu, n'ont pas mérité mieux que leurs victimes.

[11] *Ville* et *palais* paraissent devoir être pris ici dans un sens général et collectif, comme *tentes* et *chaumières*, et ne pas s'appliquer exclusivement à Jérusalem; il n'y a pas d'article défini dans le texte.

[12] Le sujet change. Il s'agit des habitants qui peupleront ces nouvelles demeures.

[13] Ces deux phrases expriment ensemble la double idée de la *solidité* ou sécurité du nouvel état israélite et du *retour* de la fortune d'autrefois.

[14] Il ne sera plus un roi étranger, mais un prince national, le vrai délégué de Jéhova et comme tel ayant accès auprès de lui, comme un personnage consacré ou sacerdotal, sans avoir rien à craindre pour sa vie à cause de cette familiarité.

donnerai accès pour qu'il puisse s'approcher de moi : autrement qui oserait risquer sa vie pour s'approcher de moi? dit l'Éternel. Et vous serez mon peuple et moi je serai votre dieu[15] ! Voyez[16] l'orage de l'Éternel ! sa colère éclate, l'ouragan se déchaîne, sur la tête des méchants il va fondre ! Le courroux de l'Éternel ne s'arrêtera pas avant d'avoir exécuté et accompli ses desseins : vous le verrez bien tantôt ! Dans ce temps-là, dit l'Éternel, je serai le dieu de toutes les familles d'Israël, et elles seront mon peuple. Voici ce que dit l'Éternel[17] : Il a trouvé grâce au désert, le peuple de ceux que l'épée a épargnés ; allons lui donner le repos, à Israël — (de loin l'Éternel m'apparaît !) — d'un amour durable je t'ai aimé ; aussi t'ai-je conservé ma grâce. Je te restaurerai encore, vierge d'Israël ! Oui, tu seras restaurée ; tu viendras encore en parure, avec ton tambourin, te mêler aux chœurs joyeux ; tu planteras encore des vignes sur les côteaux de S'omerôn, et ceux qui les planteront, jouiront aussi des fruits[18]. Oui, il y aura un jour où les sentinelles[19] sur les hauteurs d'Éphraïm crieront : Allons monter à Sion, vers Iaheweh, notre Dieu ! Car voici ce que dit l'Éternel : Éclatez en cris

[15] Cette dernière ligne manque dans le grec et se reproduit assez fréquemment ailleurs (voy. VII, 23), de sorte qu'on pourrait la considérer ici comme une glose très-superflue et même incommode, en vue de ce qui va être dit au commencement du chapitre suivant.

[16] Les deux versets qui suivent sont la reproduction presque textuelle de chap. XXIII, 19-20. Jérémie se serait-il ainsi copié? Ils interrompent le discours assez mal à propos. S'ils sont authentiques, ils reviennent à ce qui a été dit plus haut, v. 5 suiv.

[17] Encore deux versets qui interrompent le fil naturel des idées. L'auteur, au v. 1, aborde l'idée de la restauration *entière* de la nation et non pas seulement de Juda ; cette idée est reprise aux v. 4 et suiv. Les deux versets intermédiaires ne s'y rattachent pas d'une manière bien saisissable, et de plus, le style en est singulièrement embarrassé. Le *désert* doit représenter sans doute l'exil. On a hasardé la conjecture qu'il pourrait être question ici de l'époque mosaïque, ce qui nous éloignerait encore davantage du contexte. Les mots en parenthèse peuvent être une exclamation du prophète affirmant ses espérances.

[18] Les images changent d'une phrase à l'autre: Israël, c'est-à-dire ce qui reste des dix tribus, est tantôt *rebâti*, puis c'est une *femme* qui chante et danse, ensuite c'est un peuple de *cultivateurs* qui, par son travail, fait disparaître les traces des malheurs d'autrefois (*Jouir*, litt.: *profaner*, parce que les fruits du premier crû étaient réservés pour le sanctuaire. Deut. XX, 6).

[19] Nous songeons à l'ancien usage de faire observer la réapparition de la nouvelle lune pour annoncer les fêtes, usage qui a duré jusqu'au quatrième siècle de notre ère, les Juifs n'étant pas forts en astronomie. Le sens est qu'Éphraïm se ralliera de nouveau au culte de Sion.

de joie au sujet de Jacob! Acclamez la nation-maîtresse! Faites retentir vos louanges et dites : Sauve [20], o Éternel, ton peuple, le reste d'Israël! Voyez! je les ramène du pays du nord, je les rassemble des extrémités de la terre : parmi eux, l'aveugle et le boiteux, la femme enceinte et l'accouchée, tous ensemble [21]; ils reviendront ici, une foule immense. Ils viennent en larmes et en prières, je les conduis, je les dirige vers les ruisseaux [22] par un chemin droit où ils ne broncheront point, car je redeviens pour Israël un père, et Éphraïm est mon premier-né [23]. Écoutez, nations, la parole de l'Éternel, proclamez-la au loin dans les îles [24]! Dites : Celui qui a dispersé Israël, le rassemble, et le garde, comme le berger garde son troupeau. Oui, l'Éternel rachète Jacob, et le revendique de la main d'un plus fort que lui. A leur arrivée, ils pousseront des cris de joie sur la hauteur de Sion, ils se jetteront avec effusion sur les bienfaits de l'Éternel, sur le blé, le vin et l'huile, sur les moutons et les bœufs; leur cœur sera comme un jardin bien arrosé; ils cesseront de languir [25]. Alors la vierge se réjouira à la danse, jeunes et vieux y prendront part; je changerai leur deuil en joie; je les consolerai, je leur donnerai le plaisir après la tristesse. Je récréerai de graisse l'âme des prêtres [26] et mon peuple sera rassasié de mes biens, parole de l'Éternel!

20 Le texte grec met ici l'aoriste : *il a sauvé*. Mais l'impératif de l'original a sa raison d'être, la vision prophétique embrassant dans un seul coup d'œil toutes les phases successives de la grande et heureuse révolution. On pourrait aussi dire que le terme avait fini par devenir une formule de félicitation, plutôt que de prière (Matth. XXI, 9).

21 Le retour sera si bien accompli sous les auspices d'un Dieu protecteur, que les personnes les moins capables de soutenir les fatigues d'un long et pénible voyage s'y associeront sans peine. Comp. És. XXXV, 3 suiv.

22 Les ruisseaux (qui manquent au désert) sont disposés tout exprès et miraculeusement aux lieux de halte de la caravane. Les pleurs et prières sont à la fois l'expression de la reconnaissance et des regrets relatifs au passé.

23 Cette dernière expression n'est ici qu'une métaphore destinée à marquer l'entière réhabilitation de cette portion du peuple. Il ne faut pas y chercher l'idée d'un privilége, ancien ou futur.

24 Chap. II, 10.

25 La Palestine, aujourd'hui désolée, sera redevenue la terre bénie, et les exilés, à leur retour, la trouveront telle, déjà riche de produits, sans avoir besoin de recommencer un pénible défrichement. Les dispositions des nouveaux habitants seront pour ainsi dire d'accord avec celles de la nature.

26 La richesse des récoltes et l'accroissement des troupeaux se traduira en offrandes plus riches aussi et plus nombreuses.

Voici ce que dit l'Éternel : On entend une voix à Ramah [27], des lamentations, des sanglots pleins d'amertume : c'est Raḥel qui pleure ses enfants, elle refuse de se consoler, parce qu'ils ne sont plus ! Voici ce que dit l'Éternel : Cesse de te lamenter, essuie tes larmes ! car il est une compensation pour tes peines, parole de l'Éternel ! et ils reviendront de la terre ennemie ; il est un espoir pour ton avenir, parole de l'Éternel ! tes enfants reviendront dans leur patrie. Oui, certes, j'entends Éphraïm qui gémit : « Tu m'as châtié, et je l'ai bien été, comme un jeune taureau indocile : reconduis-moi et je veux revenir [28], car toi, Iaheweh, tu es mon dieu ! Car après m'être détourné, je me suis repenti ; après être venu à résipiscence, je me suis frappé la poitrine [29] ; je suis confus et honteux, car je porte l'opprobre de ma jeunesse [30]. » Éphraïm est-il donc pour moi un fils si chéri, un enfant favori ? Car toutes les fois que je parle contre lui [31], je reviens à m'en souvenir : aussi mes entrailles sont-elles émues en sa faveur, et j'aurai pitié de lui, parole de l'Éternel !

Dresse-toi des signaux, érige des colonnes, sois attentive au chemin, à la route par laquelle tu passes [32]..... reviens, vierge d'Israël, reviens à tes bourgades que voici ! Jusqu'à quand resteras-tu vagabonde, fille égarée ? L'Éternel prépare des choses nouvelles sur la terre : la femme circonvient l'homme [33] !

[27] Près de Ramah (une autre tradition mettait Bêṯ-Léhem) on montrait le tombeau de Raḥel, la mère de Joseph et de Benjamin (1 Sam. X, 2). Par une très-belle fiction, le prophète la représente sortant de son tombeau et pleurant la perte de ses enfants déportés. Jéhova lui promet leur retour.

[28] Jeu de mots dans l'original, le verbe étant pris tour à tour dans le sens matériel et dans le sens moral.

[29] Litt. : *la hanche.*

[30] C'est-à-dire la peine due aux égarements d'autrefois. Il ne faut pas oublier que la personne qui parle est un peuple et non un individu.

[31] Voyez pour la confirmation de cette traduction, Ps. L, 20 ; LXXVIII, 19. Quand Dieu parle *contre* quelqu'un, c'est qu'il est dans le cas de l'accuser et, par conséquent, de le châtier.

[32] Ici encore nous sommes sur le terrain de la fiction poétique. Les poteaux-guides ou signaux plantés dans une campagne sans route frayée, sur une route de caravanes, ne sont ici que pour la forme : ils symbolisent l'idée de la certitude du retour, dont le chemin ne peut être manqué, malgré les distances, sous l'égide de Dieu. Comme l'exil est un fait accompli, il serait trop tard de prendre à la lettre l'injonction du prophète.

[33] Ce mot est resté sans explication plausible jusqu'à ce jour. Les anciens exégètes n'y voyaient rien moins que la prédiction de la naissance du Messie dans le sein d'une vierge ; les modernes se partagent entre plusieurs conjectures : la femme protège l'homme, la femme se change en homme, et autres semblables, les unes plus obscures que les autres. Nous aimerions à supposer que l'auteur emploie ici une locution prover-

Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : On en viendra encore, dans la terre de Juda et dans ses bourgades, quand je les aurai restaurées, à dire ces paroles : Que l'Éternel te bénisse, séjour du salut, montagne sainte[34] ! Et Juda y demeurera, et tous ses citadins[35] ensemble, ses laboureurs, et ceux qui circulent avec leur troupeau. Car je désaltérerai les âmes épuisées, et je rassasierai toute âme languissante.

— Là-dessus je me réveillai et je vis, et mon sommeil me fut doux[36]. —

Voyez, il vient un temps, dit l'Éternel, où je ferai des semailles en Israël et en Juda, en semant des hommes, en semant des bestiaux; et de même que j'ai eu les yeux ouverts sur eux, pour arracher et pour ruiner, pour détruire et pour démolir, et pour affliger, de même j'aurai les yeux ouverts sur eux pour édifier et pour planter[37], parole de l'Éternel ! En ce temps-là on ne dira plus : « Les pères ont mangé du verjus, et les dents des fils en ont été agacées ! » Mais chacun mourra pour son propre péché, et celui qui mangera du verjus en aura les dents agacées lui-même[38]. Voyez,

biale, dont l'origine et le sens primitif nous sont inconnus, mais qui représenterait ce que nous appelons vulgairement le monde renversé, c'est-à-dire quelque chose d'étrange et d'inoui. Dans le présent contexte, ce serait l'affirmation de la restauration la plus splendide, faite dans un moment de profonde ruine. On pourrait peut-être aussi s'arrêter tout simplement à l'idée qu'Israël (la femme) recherche Dieu (l'époux), tandis que d'ordinaire c'est l'homme qui recherche la femme.

34 On le dira, parce que ce sera la vérité. Toute cette phrase équivaut donc à une promesse directe. Pour la forme, c'est une espèce de salutation adressée à leur patrie par les exilés qui y reviennent.

35 Litt. : *ses villes*.

36 Traduction littérale d'une phrase tout énigmatique. Il est évident que c'est le prophète qui parle (car Dieu ne dort pas et ne peut pas dire qu'il a dormi). Mais entend-il insinuer que ce qui précède lui a été révélé en songe ? ou bien exprime-t-il l'idée (*au présent*) que désormais il dormira tranquillement et se réveillera de même, parce qu'il est sûr de l'issue ? ou enfin veut-il dire (*à l'optatif*) : puissé-je, après les 70 ans, me réveiller, pour un moment, du sommeil du tombeau pour voir cela et puis me rendormir doucement ? — En tout cas, le fil du discours est interrompu d'une manière assez gênante.

37 Chap. I, 10, 12.

38 Jérémie mentionne ici un proverbe (Éz. XVIII, 2) dont le sens est que l'innocent pâtit pour le coupable. Il va sans dire que le prophète n'approuve pas l'application de ce proverbe à la situation du moment, comme si la génération actuelle, tout en expiant les fautes de ses pères, avait été irréprochable. Tout de même il semble admettre que les apparences sont favorables à cette manière de voir, la catastrophe enveloppant la nation entière ; tandis que, après la restauration, le péché fera si bien l'exception, que la peine qu'il entraînera sera circonscrite aussi dans les plus étroites limites, et que personne ne pourra plus s'excuser en disant : je souffre pour les fautes d'autrui.

dit l'Éternel, il vient un temps où je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda un pacte nouveau, non plus semblable à celui que je fis avec leurs pères, quand je les pris par la main pour les faire sortir de la terre d'Égypte, pacte qu'ils rompirent, bien que je fusse leur maître, dit l'Éternel. Car voici quel sera le pacte que je ferai avec la maison d'Israël, après ce temps-là, dit l'Éternel : je mettrai ma loi dans leur sein et je l'écrirai dans leurs cœurs, de manière que je serai leur Dieu et qu'eux seront mon peuple. Et ils n'auront plus à s'instruire l'un l'autre, le frère son frère, en disant : Apprenez à connaître l'Éternel ! car tous ils me connaîtront, grands et petits, dit l'Éternel, quand j'aurai pardonné leurs fautes, et que je ne me souviendrai plus de leurs péchés [39].

Voici ce que dit l'Éternel, lui qui a fait le soleil pour être la lumière du jour, les lois de la lune et des étoiles pour éclairer la nuit, qui agite la mer, de manière que ses flots mugissent, Iaheweh Çebaôṭ est son nom : Si jamais ces lois-là viennent à cesser par devers moi, dit l'Éternel, alors la race d'Israël aussi cessera d'être un peuple devant moi à tout jamais [40] ! Voici ce que dit l'Éternel : Quand les cieux là-haut seront mesurés, et que les fondements de la terre seront sondés là-bas, alors moi aussi je rejetterai toute la race d'Israël, à cause de tout ce qu'ils ont fait, parole de l'Éternel !

Voyez ! il viendra un temps, dit l'Éternel, où cette ville sera rebâtie pour l'Éternel, depuis la tour de Ḥananeël jusqu'à la porte de l'angle ; et le cordeau de sa mesure tendra de plus tout droit jusqu'à la colline de Gareb, puis il tournera vers Go'ah ; et toute la vallée des cadavres, et de la cendre, et tous les champs jusqu'au ravin du Qidron, jusqu'à l'angle de la porte aux chevaux vers l'orient, seront consacrés à l'Éternel, et ne seront plus jamais dévastés et détruits [41].

[39] C'est ici le plus beau passage de tout ce livre, celui par lequel l'auteur se rapproche le plus du point de vue du Nouveau Testament, dont le nom même lui a été emprunté (2 Cor. III, 3 suiv. Hébr. VIII, 8 suiv.). Il ne s'agit pas de l'abrogation de l'ancienne loi, comme si Jéhova avait besoin de promulguer une autre morale, une autre religion que celle qui avait été révélée aux pères (chap. VII, 22), mais cette loi ne sera plus un commandement tout extérieur, sans rapport organique avec l'esprit de ceux qui devaient l'observer. Désormais ils s'y soumettront par un mouvement spontané et pour ainsi dire instinctif, Dieu ayant changé leurs cœurs mêmes.

[40] En d'autres termes : Israël sera une nation *devant moi* (XXX, 20), c'est-à-dire sous ma garde et protection, aussi longtemps que durera le monde.

[41] Plusieurs des noms de localités nommées ici pour déterminer la future étendue de la *nouvelle* Jérusalem, nous sont absolument inconnus (*Gareb, Go'ah*), d'autres indications sont même douteuses quant à la leçon du texte (les *champs*) ou relativement au sens (*cadavres, cendre*). Cependant il paraît que l'auteur a voulu dire que la ville de

XXXV.

La parole qui fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel, en la dixième année de Çideqiyahou, roi de Juda, laquelle était la dix-huitième année de Neboukadreççar. A cette époque, l'armée du roi de Babel assiégeait Jérusalem, et le prophète Jérémie était enfermé dans la cour de la prison qui se trouvait dans la maison du roi de Juda, le roi Çideqiyahou l'ayant fait enfermer, en disant : Pourquoi as-tu prophétisé en ces termes : « Voici ce que dit l'Éternel : Je vais livrer cette ville aux mains du roi de Babel pour qu'il la prenne ; et Çideqiyahou, le roi de Juda, n'échappera pas aux Chaldéens, mais il sera livré au roi de Babel, et il lui parlera de bouche à bouche, et le verra face à face. C'est à Babel qu'il fera conduire Çideqiyahou, et là il restera jusqu'à ce que je jette les yeux sur lui, dit l'Éternel. Si vous combattez les Chaldéens, vous n'aurez pas le dessus[1] ! »

Et Jérémie dit : La parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Ḥanameël, le fils de ton oncle S'alloum, va venir te trouver pour te dire : Achète pour ton compte mon champ qui est à 'Anaṭoṭ ; car c'est à toi qu'appartient le droit de préachat[2]. En effet, Ḥanameël, le fils de mon oncle, vint me trouver dans la cour de la prison, selon la parole de l'Éternel, et me dit : Achète mon champ de 'Anaṭoṭ, sur le territoire de Benjamin, car c'est à toi qu'appartient le droit d'acquisition et de préachat ; achète-le pour

l'avenir comprendra, outre ses limites actuelles (*Hananeël* au nord-est, porte de l'Angle au nord-ouest, porte aux Chevaux au sud-est, et ravin de Qidrôn à l'est), toute la vallée de Hinnom, à l'ouest et au sud, si tant est qu'il faille ainsi expliquer la vallée des cadavres, etc., en rappelant qu'il y avait là la voirie, et autres lieux aujourd'hui impurs (2 Rois XXIII, 10). En tout cas, ces trois versets ne sont écrits qu'après la ruine de Jérusalem, et paraissent être une addition postérieure au morceau précédent.

[1] Tout ce qu'on a lu jusqu'ici sert d'introduction au récit suivant et fait connaître que le fait qui va être relaté s'est passé au fort du siége, Jérémie lui-même étant prisonnier d'état et courant de grands dangers personnels. Le v. 6 reprend la narration telle que l'avait introduite l'inscription du v. 1.

[2] D'après une ancienne coutume, dont des traces diverses se retrouvent Ruth IV, Lév. XXV, 25, la propriété territoriale ne devait pas sortir de la famille, par voie de vente, aussi longtemps qu'un parent se présentait pour l'acquérir. Le degré de parenté déterminait le rang du privilégié. Un cousin de Jérémie est dans le cas de vendre un champ, dans un moment où toute propriété était incertaine, et où les assiégés n'étaient en aucune façon en mesure de faire valoir leurs terres. Jérémie exerce son privilége pour montrer sa foi en l'avenir. (Nous nous permettons d'exprimer la chose par un terme de notre façon.)

ton compte ! Et je compris que c'était là un avis de l'Éternel. Et j'achetai de la part de Ḥanameël, le fils de mon oncle, le champ de 'Anaṭoṭ, et je lui en payai le prix, dix-sept sicles d'argent[3]. Je mis le contrat par écrit et je le scellai, et ayant appelé des témoins, je fis peser l'argent dans la balance. Puis je pris le contrat de vente scellé, règlement et stipulations, ainsi que la lettre patente[4], et je remis le contrat de vente à Barouk, fils de Nériyah, fils de Maḥséyah, en présence de mon cousin Ḥanameël, et des témoins qui avaient signé le contrat de vente, et de tous les Judéens qui se trouvaient dans la cour de la prison, et en leur présence je donna mes ordres à Barouk en ces termes : Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Prends ces documents, ce contrat de vente, tant celui qui est scellé que la lettre patente, et dépose-les dans un vase de terre, pour qu'elles se conservent longtemps. Car voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : On achètera encore des maisons, des champs et des vignes en ce pays-ci !

Et après avoir remis le contrat de vente à Barouk, fils de Nériyah, je m'adressai à l'Éternel en priant ainsi : Ah ! Seigneur Iaheweh ! C'est bien toi qui as fait le ciel et la terre, dans ta grande puissance et avec ton bras étendu ; rien n'est impossible pour toi. Toi qui répands ta grâce sur des milliers[5], et qui fais retomber la faute des pères sur leurs enfants après eux ! Dieu grand et puissant, qui as nom Iaheweh Çebaôṭ ! Grand en conseil et puissant en action ! Toi qui as les yeux ouverts sur toutes les voies des mortels, pour donner à chacun selon ses voies et selon le mérite de ses œuvres ! Toi qui as fait des signes et des prodiges dans la terre d'Égypte, jusqu'à ce jour[6], tant en Israël que parmi les hommes, et qui t'es fait un nom tel qu'il est aujourd'hui : tu retiras ton peuple d'Israël de la terre d'Égypte, avec des signes et des prodiges, d'une main puissante et d'un bras étendu, et avec une grande terreur, tu leur

[3] La modicité du prix (cinquante francs) fait voir combien la situation était désespérée et la propriété incertaine. Il serait cependant bon de savoir l'étendue du terrain.

[4] Cette phrase n'a ici d'autre mérite que celui d'être littéralement traduite de l'original ; nous ne saurions dire ce que c'était que la *lettre patente* à côté du *contrat scellé*. S'agit-il de différentes expéditions de la pièce, chaque partie en retirant un exemplaire ? Ce qui suit ne favorise nullement cette explication.

[5] A expliquer sans doute d'après Deut. V, 10.

[6] Ce mot ne peut pas vouloir dire que les miracles d'Égypte continuent à se reproduire ; mais la suite fait voir aussi que le prophète ne veut pas parler non plus d'autres miracles plus récents. La fin de la phrase recommande le sens que voici : Ces miracles d'Égypte ont eu un tel retentissement, qu'aujourd'hui encore la renommée en subsiste chez nous, et même au dehors.

donnas ce pays-ci, que tu avais juré à leurs pères de leur donner, un pays ruisselant de lait et de miel. Mais après être venus en prendre possession, ils n'écoutèrent point ta voix et ne marchèrent pas d'après ta loi; tout ce que tu leur avais commandé de faire, ils ne le firent point, et voilà que tu as fait venir contre eux toutes ces calamités. Déjà les ouvrages d'attaque s'approchent de la ville pour la prendre, et la ville va être livrée aux Chaldéens qui l'assiégent, par l'épée, la famine et la peste; tes menaces vont s'accomplir, tu le vois toi-même, et pourtant, Seigneur Dieu, tu me dis : Achète ce champ à prix d'argent et en présence des témoins, au moment même où la ville va être livrée aux Chaldéens !

Alors la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie en ces termes: Oui, moi je suis l'Éternel, le dieu de tous les mortels : y a-t-il rien qui me soit impossible? Eh bien, voici ce que dit l'Éternel : Oui, je vais livrer cette ville aux Chaldéens, et à Neboukadreççar, le roi de Babel, pour qu'il s'en empare; et les Chaldéens qui l'assiégent viendront y mettre le feu, et brûleront la ville et les maisons sur les toits desquelles on a brûlé de l'encens à Ba'al, et fait des libations à d'autres dieux, afin de me causer du chagrin. Car depuis leur jeune âge, Israël et Juda n'ont jamais fait que ce qui me déplaisait; oui, Israël n'a fait que m'irriter avec les dieux de sa façon, parole de l'Éternel ! Oui, elle a été pour moi un sujet de colère et d'indignation, cette ville, depuis le jour où on l'a bâtie, jusqu'à ce jour-ci, de manière que je veux la rejeter de ma face, à cause de tout le mal qu'Israël et Juda ont fait pour me donner du chagrin, eux et leurs rois, leurs chefs, leurs prêtres et leurs prophètes, et tous ceux de Juda et les habitants de Jérusalem. Ils m'ont tourné le dos au lieu de regarder à moi, et bien que je les fisse instruire dès l'abord et toujours, ils n'écoutaient point pour recevoir mes avis. Ils placèrent leurs idoles dans la maison à laquelle est attaché mon nom, pour la profaner; ils bâtirent les hauts-lieux de Ba'al dans la vallée de Ben-Hinnom, pour faire passer leurs fils et leurs filles en l'honneur de Molek (chose que je ne leur avais point commandée et qui n'était pas entrée dans ma pensée)[7], pour faire de telles abominations, et rendre Juda coupable. Mais maintenant, malgré cela, voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël, à l'égard de cette ville dont vous dites qu'elle va être livrée au roi de Babel, par l'épée, la famine et la peste : Voyez,

[7] Tout ce passage est la reproduction presque littérale de chap. VII, 30 suiv. *Faire passer*, doit être une locution elliptique ou euphémistique pour les sacrifices d'enfants; suppléez : *au feu*, ce qui y est ajouté ailleurs. Mais peut-être l'omission n'est-elle qu'une faute de copiste.

moi je les recueille de tous les pays où je les aurai dispersés, dans ma colère, dans mon courroux, dans ma grande indignation, et je les fais revenir dans ce lieu-ci, pour qu'ils y demeurent en toute sécurité, et qu'ils y soient mon peuple, et moi je serai leur dieu. Et je leur donne un seul cœur et la même voie à tous, celle de me craindre toujours, pour leur propre bonheur et celui de leurs enfants après eux. Et je fais avec eux un pacte éternel, savoir que je ne cesserai point de leur faire du bien, mais que je mettrai ma crainte dans leurs cœurs, pour qu'ils ne se détournent plus de moi. J'aurai du plaisir à leur faire du bien, et je les planterai dans ce pays-ci, fidèlement, de tout mon cœur et de toute mon âme ! Car voici ce que dit l'Éternel : De même que j'ai fait venir sur ce peuple toutes ces grandes calamités, de même je ferai venir sur eux tous les bienfaits que je leur ai promis. Et l'on achètera encore les champs dans ce pays-ci, dont vous dites [8] qu'il est un désert sans hommes ni bêtes, livré aux Chaldéens : des champs seront achetés à prix d'argent, on passera des contrats et on les scellera en présence de témoins, dans le territoire de Benjamin, et aux environs de Jérusalem, et dans les villes de Juda, dans les bourgades de la montagne, et de la plaine et du midi, car je les restaurerai, parole de l'Éternel [9] !

XXXVI [1].

Pendant que Jérémie était détenu dans la cour de la prison, la parole de l'Éternel lui fut adressée une seconde fois en ces termes : Voici ce que dit l'Éternel qui accomplira cela [2], l'Éternel qui le médite pour l'exécuter, lui dont le nom est l'Éternel : Appelle-moi et je te répondrai, je t'annoncerai des choses grandes et cachées que tu ne sais point. Car voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël, au sujet des maisons de cette ville et des maisons des rois de Juda, renversées par les ouvrages d'attaque et l'épée des Chaldéens, venus pour combattre et pour les remplir des cadavres des hommes que je frappe dans ma colère et dans mon indignation, et à cause de la

[8] On voit bien que la *rédaction* est postérieure à la ruine de Jérusalem.

[9] La fin du discours se rattache au fait qui l'a provoqué ; comp. v. 15. L'achat fait par Jérémie a donc en même temps une signification symbolique et est le gage d'un retour de la fortune d'Israël. (La montagne, la plaine et le midi, XVII, 26.)

[1] Jérémie se trouve encore en prison. Les partisans du système de la guerre à outrance veulent l'empêcher d'exercer une influence dans le sens contraire sur le peuple de Jérusalem. C'est vers la fin du siége.

[2] Ce qui a été prédit antérieurement. Ces prédictions pouvaient paraître extravagantes en vue de la situation désespérée du moment.

méchanceté desquels je voile ma face devant cette ville[3] : voyez, j'y porterai pansement et guérison, je les guérirai[4], je leur octroyerai abondance de bonheur et de sécurité. Je restaurerai Juda et Israël, je les rétablirai comme jadis. Je les purifierai de tous les péchés qu'ils ont commis contre moi, je leur pardonnerai tous leurs péchés qu'ils ont commis contre moi et par lesquels ils se sont révoltés contre moi. Ce[5] sera pour moi un sujet de joyeux renom, de gloire et de louange auprès de tous les peuples de la terre, quand ils apprendront tout le bien que je leur fais : ils seront étonnés et stupéfaits de tout le bien et de tout le bonheur que je leur ferai. Voici ce que dit l'Éternel : Oui, dans ce lieu-ci, que vous dites[6] être désert, sans hommes et sans bêtes, dans ces villes de Juda, dans ces rues de Jérusalem, aujourd'hui désolées, sans hommes, sans habitants, sans bétail, on y entendra encore les cris de joie et de réjouissance, la voix de l'époux et de la mariée[7], la voix de ceux qui diront : Louez Iaheweh Çebaôṭ, car il est bon et sa grâce dure à jamais ! et qui porteront leurs actions de grâces à la maison de l'Éternel, parce que j'aurai restauré le pays comme il était jadis: c'est l'Éternel qui le dit. Voici ce que dit l'Éternel : Oui, dans ce lieu, aujourd'hui désert, sans hommes et sans bétail, et dans toutes ses bourgades, il y aura encore des stations de pâtres qui y feront camper leurs troupeaux. Dans les bourgades de la montagne, de la plaine et du midi, dans le territoire de Benjamin, et aux alentours de Jérusalem, et dans les villes de Juda, passeront encore les troupeaux sous la conduite du gardien : c'est l'Éternel qui le dit. Voyez[8], il vient un temps, parole de l'Éternel, où je ratifierai la bonne promesse que j'ai faite à la maison d'Israël et à la maison de

[3] Ce passage est très-obscur et probablement le texte a quelque peu souffert. Pour y trouver un sens plausible, nous avons transporté le nom des Chaldéens à la fin du 4e verset. On se figure ordinairement que Jérémie veut parler de maisons que les habitants auraient démolies eux-mêmes dans l'intérêt de la défense. Mais le contexte général oppose évidemment la restauration à venir à la ruine prochaine faite par les Chaldéens.

[4] Métaphore familière à l'auteur (VIII, 22; XXX, 17), mais qui ne cadre pas trop bien avec les images précédentes.

[5] Peut-être devrait-on traduire : *Elle* sera, et à la fin : que je *lui* fais. L'auteur a pu avoir en vue Jérusalem, quoiqu'il ne la nomme pas.

[6] Chap. XXXII, 43.

[7] Chap. VII, 34, etc.

[8] Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du chapitre, est omis dans le texte grec, soit à cause des nombreuses répétitions que contient ce morceau, soit pour un motif critique dont il va être question. Beaucoup d'auteurs modernes l'ont regardé comme une interpolation.

Juda. En ces jours, en ce temps-là, je ferai germer à David une progéniture juste [9], qui rende la justice avec équité dans le pays; de son temps, Juda prospérera et Jérusalem demeurera en sécurité, et le nom qu'on lui [10] donnera sera : Iaheweh notre salut! Car ainsi dit l'Éternel : Jamais il ne manquera à David quelqu'un qui soit assis sur le trône de la maison d'Israël. Et aux prêtres lévitiques il ne manquera jamais devant moi quelqu'un qui immole l'holocauste, ou qui brûle les offrandes, ou qui fasse les sacrifices jour par jour [11].

Et la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie en ces termes : Voici ce que dit l'Éternel : Si vous pouvez rompre mon pacte avec le jour et mon pacte avec la nuit, de manière qu'il n'y ait plus ni jour ni nuit en leur temps [12], alors aussi sera rompu mon pacte avec mon serviteur David, de manière qu'il n'ait plus de fils régnant sur son trône, et celui avec les lévites, les prêtres, mes ministres. De même que l'armée des étoiles ne peut être comptée, ni le sable de la mer mesuré, de même je multiplierai la race de David, mon serviteur, et les lévites, mes ministres [13].

Et la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie en ces termes : Tu vois comment parlent ces gens [14], quand ils disent : « Les deux familles que l'Éternel avait élues, il les rejette! » et ils méprisent mon peuple, de manière qu'il n'est plus une nation à leurs yeux.

[9] Chap. XXIII, 5, 6.

[10] A Jérusalem.

[11] On a cru que ce passage contredisait d'autres paroles de Jérémie relatives à l'avénement d'un culte purement spirituel (III, 16; XXXI, 33), et qu'il fallait y voir une preuve d'inauthenticité. On pensait même que c'est à cause de cela que ce passage aura été omis par les Septante. Mais l'idée d'une restauration complète, après la ruine d'un temple profané par des prêtres et des sacrifices non-lévitiques, comportait parfaitement cet élément du tableau qui veut dire simplement que le culte du vrai Dieu sera rétabli, sans qu'il faille insister sur les formes. Aucun prophète n'a entendu abroger matériellement le culte de l'autel. On remarquera qu'ici la *progéniture* se compose très-explicitement d'une série de successeurs. Les prêtres lévitiques sont opposés ici et dans le Deutéronome aux sacrificateurs non-lévitiques.

[12] Chap. XXXI, 36.

[13] Cette promesse, jointe à ce qui vient d'être dit v. 17, ne doit pas s'entendre seulement du grand nombre d'individus existant dans les deux familles simultanément, mais encore de la succession indéfiniment prolongée des générations. Il ne s'agit donc pas d'*un* roi qui règnera toujours, mais d'une *dynastie* qui subsistera.

[14] Les Juifs incrédules. — Les deux familles sont celles de David et de Lévi, si l'on s'en tient à ce qui précède. Cependant ce qui suit semble recommander une autre interprétation, car il y est parlé du *peuple*. On songera aux deux familles de Juda et d'Israël, dans le sens politique de cette distinction.

Voici ce que dit l'Éternel : Si je n'ai point fait mon pacte à l'égard du jour et de la nuit, et que je n'aie point établi des lois pour le ciel et la terre, alors je veux aussi rejeter la race de Jacob et mon serviteur David, de manière à ne plus prendre de sa race des chefs pour la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ! Mais je les restaurerai et j'aurai pitié d'eux.

XXXVII [1].

La parole qui fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel, lorsque Neboukadneççar, roi de Babel, et toute son armée, et tous les royaumes de la terre soumis à sa domination, et tous les peuples assiégeaient Jérusalem et toutes les autres villes du pays. Il dit : Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Va parler à Çideqiyahou, le roi de Juda, et dis-lui : Voici ce que dit l'Éternel : Vois-tu, je vais livrer cette ville au roi de Babel, pour qu'il y mette le feu. Et toi, tu n'échapperas pas à sa main, mais tu seras pris et arrêté et livré entre ses mains, et tu le verras face à face, et il te parlera de bouche à bouche, et tu iras à Babel ! Cependant écoute [2] la parole de l'Éternel, Çideqiyahou, roi de Juda ! Voici ce que l'Éternel dit à ton égard : Tu ne mourras pas par l'épée. Tu mourras en paix, et l'on te fera des funérailles solennelles comme on les a faites aux rois, tes pères, qui t'ont précédé, et avec le Hélas Seigneur ! on fera ton deuil [3]. C'est moi qui le dis, parole de l'Éternel !

[1] Ce morceau paraît se rattacher à ce qui a été raconté dans l'introduction à la scène du chap. XXXII ; car les paroles adressées ici au roi ne sont au fond que la reproduction plus complète et plus exacte de celles qui sont rapportées au l. c., v. 3 et suiv. Comp. aussi chap. XXI.

[2] A première vue, il y a une singulière contradiction entre ce qui va suivre et ce qui précède. La ville doit être brûlée et le roi être emmené captif, et pourtant il lui est annoncé une mort paisible, une sépulture honorable, un deuil royal. Ceci ne suppose-t-il pas l'existence de la ville, et la possibilité d'en agir à l'égard de ce roi à l'instar de ce qui avait été fait pour ses prédécesseurs morts sur le trône ? Pour sortir d'embarras, il faut fortement accentuer ces mots : *Cependant écoute !* Ils introduisent un cas, une condition, qui préviendra l'effet des menaces prononcées tout à l'heure. Ces dernières s'accompliront *si* le roi persiste à se défendre ; il conjurera la catastrophe en se rendant. L'antithèse aurait pu être formulée d'une manière plus explicite, mais le passage parallèle, XXXVIII, 17 et suiv., confirme de tous points notre interprétation.

[3] Pour *funérailles solennelles*, il y a dans le texte : on te fera des embrasements (des feux) comme les embrasements de tes pères. Il faut entendre cela de la quantité de substances aromatiques qu'on brûlait dans les grandes occasions de ce genre (2 Chron. XVI, 14). On ne brûlait pas les cadavres eux-mêmes. Pour les mots : *Hélas, Seigneur !* voyez XXII, 18.

Et le prophète Jérémie dit tout cela à Çideqiyahou, roi de Juda, à Jérusalem, lorsque l'armée du roi de Babel assiégeait Jérusalem, et toutes les villes de Juda qui restaient encore, savoir Lakîs' et 'Azéqah, car c'étaient là les seules places fortes qui restaient encore d'entre les villes de Juda.

XXXVIII.

La parole qui fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel, après que le roi Çideqiyahou eut fait un pacte avec tout le peuple de Jérusalem, à l'effet de proclamer l'émancipation, savoir que chacun devait laisser aller en liberté son esclave hébreu, et sa servante hébraïque, de sorte que personne ne retiendrait en servitude son frère judéen. Et tous les chefs et tout le peuple qui avaient consenti à ce pacte, de laisser aller en liberté chacun son esclave et sa servante, de manière à ne plus les retenir en servitude, avaient obéi en effet et les avaient laissés aller. Mais après coup ils firent revenir les esclaves et les servantes qu'ils avaient mis en liberté, et les réduisirent de nouveau à l'état d'esclaves et de servantes[1].

Alors la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie, de la part de l'Éternel, en ces termes : Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : J'ai fait un pacte avec vos pères, lorsque je les retirai du pays d'Égypte, de la maison de servitude, en disant : « Au bout de sept ans, chacun de vous laissera partir son frère hébreu qui lui aura été vendu et qui aura servi pendant six ans, et vous le laisserez partir de chez vous en liberté[2]. » Mais vos pères ne m'ont point obéi et n'ont pas prêté l'oreille. Mais vous, aujourd'hui, vous êtes revenus à faire ce qui me plaît, en proclamant l'émancipation l'un pour l'autre, et vous avez fait un pacte en ma présence dans la maison appelée de mon nom. Cependant vous en êtes revenus à profaner mon nom, et vous avez fait revenir chacun son esclave et sa servante que vous aviez laissés aller en liberté, à leur gré, et vous les avez

[1] Quand les Chaldéens eurent mis le siége devant Jérusalem, le roi demanda qu'on mît en liberté les esclaves juifs qui se trouveraient dans la ville, soit pour s'en servir comme de soldats, soit par un motif religieux (l'affranchissement étant exigé par la loi après 6 ans de service), c'est-à-dire pour accomplir ainsi à la dernière heure une loi qui avait sans doute été négligée jusque-là. Cependant après quelque temps les Chaldéens ayant levé le siége temporairement, pour aller combattre les Égyptiens qui s'avançaient au secours des Judéens, ceux-ci, croyant tout danger passé, revinrent sur leur mesure d'émancipation et forcèrent les libérés à rentrer dans la condition servile.

[2] Citation presque textuelle de Deut. XV, 12. — Ce qui suit prouve que cette loi, ancienne ou non, n'avait jamais été observée. — L'expression : *Au bout de 7 ans*, est inexacte. Il faut mettre : *6 ans*, ou : *dans la septième année*.

forcés à être encore vos esclaves et vos servantes. Par cette raison, voici ce que dit l'Éternel : Vous ne m'avez point obéi, de manière à proclamer l'émancipation, l'un au profit de l'autre, son frère. Or, voyez, moi je proclame votre émancipation, parole de l'Éternel, au profit de l'épée, de la peste et de la famine[3], et je ferai de vous un objet d'horreur pour tous les royaumes de la terre. Et les hommes qui ont transgressé mon pacte, qui n'ont point voulu ratifier les promesses du pacte qu'ils avaient fait en ma présence, avec le taureau coupé en deux, entre les morceaux duquel ils ont passé[4], ces chefs de Juda et de Jérusalem, ces eunuques et ces prêtres, et tout le commun peuple, qui ont passé entre les morceaux du taureau, je les livrerai à leurs ennemis, à ceux qui en veulent à leur vie, et leurs cadavres deviendront la pâture des oiseaux de proie et des bêtes sauvages. Et quant à Çideqiyahou, le roi de Juda, et à ses officiers, je les livrerai à leurs ennemis, à ceux qui en veulent à leur vie, et à l'armée du roi de Babel qui vient de se retirer de céans. Voyez, je vais donner mes ordres, parole de l'Éternel ! et je les ramène vers cette ville pour qu'ils l'assiégent, et la prennent, et la livrent aux flammes, et de toutes les villes de Juda je ferai une solitude sans habitants.

XXXIX.

La parole qui fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel du temps de Iehoyaqim, fils de Ios'iyahou, roi de Juda, en ces termes: Va trouver la famille des Rékabites[1], parle-leur et conduis-les au

[3] La menace du châtiment est formulée ironiquement dans les termes mêmes de la loi violée. Jéhova est le maître d'Israël, lui aussi émancipera ses serviteurs, parce qu'il ne veut plus d'eux, mais loin de s'en trouver mieux, ils tomberont sous la puissance de maîtres bien autrement sévères, savoir de calamités cruelles qui mettront fin à leur existence même.

[4] Allusion à une cérémonie symbolique usitée dans les affaires civiles et dans les relations internationales. On partageait en deux une victime, et en passant entre les deux moitiés, on appelait sur soi-même le sort de l'animal en cas de violation du pacte. Genèse XV, 10. (De là, en hébreu, la locution : *trancher* une alliance, *icerr fœdus*, ζρκια τέμνειν.)

[1] Les Rékabites étaient une tribu ou un clan des Qénites (1 Chron. II, 55), c'est-à-dire originairement étrangers à la race israélite, mais vivant en bons termes avec celle-ci et conservant les habitudes de la vie nomade, non-seulement par goût et par habitude, mais à ce qu'il paraît par une espèce de vœu religieux. Du reste, il est hors de doute qu'ils avaient embrassé les croyances monothéistes. A l'approche des Chaldéens, ils s'étaient réfugiés à Jérusalem, comme ont dû le faire beaucoup d'habitants de la campagne.

temple à l'une des salles[2], et là tu leur offriras du vin à boire. Et je pris Iaazanyah, fils de Yirmyahou, fils de Ḥabaççinyah, et ses frères et tous ses fils et toute la famille des Rékabites, et je les conduisis au temple dans la salle des fils du prophète[3] Ḥanan, fils de Yigdalyahou, laquelle est à côté de la salle des ministres, au-dessus de celle de Ma'aṣéyahou, fils de S'alloum, le garde du seuil[4]. Puis je plaçai devant les membres de la famille des Rékabites des cruches remplies de vin et des gobelets, et je leur dis : Buvez du vin ! Mais ils répondirent : Nous ne buvons pas de vin ; car notre père Ionadab[5], fils de Rékab, nous en a fait une loi, en disant : Vous ne boirez pas de vin, ni vous, ni vos enfants, à tout jamais ; vous ne bâtirez pas de maisons, vous ne ferez pas de semailles, vous ne planterez ni ne posséderez des vignes ; mais vous habiterez sous des tentes toute votre vie, afin de vivre longtemps dans le pays où vous séjournez comme étrangers[6]. Or, nous avons obéi à notre père Iehonadab, fils de Rékab, en tout ce qu'il nous a prescrit, en sorte que nous n'avons jamais bu de vin, ni nous, ni nos femmes, ni nos fils et nos filles, jamais nous n'avons construit des maisons pour y demeurer, nous n'avons ni vignes, ni champs, ni semailles ; nous habitons sous des tentes, et nous obéissons en agissant en toutes choses selon ce que notre père Ionadab nous a prescrit. Cependant, lorsque Neboukadreççar, le roi de Babel, envahit le pays[7], nous avons dit : Venez, allons nous retirer à Jérusalem, devant l'armée des Chaldéens et des Araméens ! Et nous nous établîmes à Jérusalem.

[2] Tout autour du temple proprement dit il régnait trois étages de pièces, servant sans doute de magasins, de logements ou de lieux de réunion (1 Rois VI, 5). Il y avait cependant aussi des salles de l'autre côté de la cour (XXXVI, 10) et il serait fort possible qu'il s'agît ici de ces dernières.

[3] Litt.: *homme de Dieu*. Il serait possible que les *fils* aient été proprement des *disciples*, et qu'il s'agît là d'une salle d'école.

[4] Les gardes du seuil n'étaient pas des portiers subalternes, mais de très-hauts dignitaires dans la hiérarchie sacerdotale (LII, 54). De même les *chefs* mentionnés ici sont nécessairement des fonctionnaires ecclésiastiques.

[5] Ce Ionadab est probablement le même que celui qui est nommé dans l'histoire du roi Iéhou (2 Rois X, 15 et suiv.). L'aversion pour le vin se retrouve aussi ailleurs dans l'antiquité et a passé des anciens Arabes à l'Islamisme.

[6] La vie nomade, la renonciation volontaire à tout ce qui attache l'homme à la glèbe, lui facilite les moyens de se mettre à l'abri du danger en cas d'invasion.

[7] Nous voyons par la note chronologique placée en tête de ce morceau, qu'il s'agit d'une invasion antérieure à celle dont parlaient les textes immédiatement précédents.

Alors la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie en ces termes : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôt, le dieu d'Israël : Va dire[8] aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem : N'accepterez-vous point d'avertissement, afin d'obéir à mes paroles ? dit l'Éternel. Elles ont bien été respectées, les paroles de Iehonadab, fils de Rékab, qui défendit à ses fils de boire du vin ; ils n'en ont point bu jusqu'à ce jour, parce qu'ils ont obéi à la prescription de leur père : et moi, je n'ai cessé de vous parler, et vous ne m'avez point obéi. J'ai envoyé vers vous tous mes serviteurs, les prophètes, dès l'abord et itérativement, en vous faisant dire : Revenez donc de vos mauvaises voies, amendez votre conduite, ne courez point après d'autres dieux pour les adorer, et vous demeurerez dans ce pays que je vous ai donné à vous et à vos pères, mais vous n'avez point prêté l'oreille et vous ne m'avez pas écouté[9]. Oui, les enfants de Iehonadab, fils de Rékab, ont respecté les ordres que leur père leur avait donnés, mais ce peuple ne m'a point obéi. Pour cela, voici ce que dit l'Éternel, le dieu des astres, le dieu d'Israël : Voyez ! je vais amener, sur Juda et sur tous les habitants de Jérusalem, tous les malheurs dont je les ai menacés, parce qu'ils n'ont pas écouté quand je leur ai parlé, et qu'ils n'ont pas répondu quand je les ai appelés !

Puis, s'adressant à la famille des Rékabites[10], Jérémie dit : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôt, le dieu d'Israël : Puisque vous avez obéi aux ordres de votre père Iehonadab, et que vous avez observé tous ses commandements et agi en tout conformément à ce qu'il vous a prescrit, pour cela, voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Jamais il ne manquera à Ionadab, fils de Rékab, quelqu'un qui soit placé devant moi[11].

8 Comme le public n'avait pas assisté à la conversation entre Jérémie et les Rékabites, on est tenté de regarder celle-ci moins comme un fait historique que comme un élément du discours qui va suivre.

9 Chap. XXV, 3 et suiv.

10 Si l'on s'en tient à l'idée qu'il s'agit ici d'une scène historique, ces dernières paroles ont dû être prononcées dans la salle même où l'on avait réuni les Rékabites. Il nous semble cependant plus naturel de faire abstraction de toute circonstance matérielle et de s'en tenir à l'idée de l'antithèse entre le sort promis aux uns et celui réservé aux autres, selon leur conduite respective.

11 Comp. XXXIII, 17. Le sens est : la famille de Rékab subsistera sous la protection de Jéhova. *Quelqu'un* n'est pas un individu unique, mais le représentant de la race.

XL[1].

La quatrième année de Iehoyaqîm, fils de Ios'iyahou, roi de Juda, la parole que voici fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel : Il dit : Prends un rouleau à écrire, et écris dessus toutes les paroles que je t'ai dites, au sujet d'Israël et de Juda, et de toutes les nations, depuis que j'ai commencé à te parler, du temps de Ios'iyahou, jusqu'à ce jour. Peut-être la maison de Juda écoutera-t-elle tout le mal que je médite de leur faire, de manière qu'ils se détournent de leur mauvaise voie, en sorte que je puisse leur pardonner leurs crimes et leurs péchés.

Alors Jérémie appela Barouk, le fils de Nériyah, et Barouk écrivit sous la dictée de Jérémie, dans un rouleau à écrire, toutes les paroles que l'Éternel lui avait dites. Puis Jérémie donna ses ordres à Barouk, en disant : Je suis empêché[2], je ne puis aller au temple. Va donc toi-même lire les paroles de l'Éternel, que tu as écrites sous ma dictée dans le rouleau, devant le peuple au temple, un jour de jeûne ; tu les liras aussi devant tous les Judéens qui viendront de leurs bourgades[3]. Peut-être imploreront-ils la grâce de l'Éternel, et se détourneront-ils de leurs mauvaises voies, car grande est la colère et l'indignation dont l'Éternel a menacé ce peuple. Et Barouk, le fils de Nériyah, fit tout ce que Jérémie lui avait ordonné, en lisant au temple les paroles de l'Éternel écrites sur le rouleau.

La cinquième année de Iehoyaqîm, fils de Ios'iyahou, roi de Juda, au neuvième mois[4], on avait convoqué au temple, pour un jeûne, toute la population de Jérusalem, et tous ceux du peuple qui des bourgades de Juda voulaient venir à la ville. Et Barouk lut dans le rouleau les paroles de Jérémie, au temple, dans la salle de G'emaryahou, fils du secrétaire S'afan, dans la cour supérieure, à l'entrée de la porte neuve du temple[5], devant tout le peuple. Or,

[1] Histoire de la première rédaction du livre de Jérémie.

[2] Nous n'apprenons point la cause de cet empêchement.

[3] Un jour de jeûne était en même temps un jour de fête qui réunissait beaucoup de monde dans la cour du temple.

[4] Cela reviendrait à peu près au mois de décembre 606 av. J.-C.

[5] La description des localités, telle qu'elle est donnée ici, ne nous apprend pas trop bien la disposition des lieux, sur lesquels d'autres renseignements nous manquent. Seulement on peut dire qu'il s'agit ici non d'une salle attenant à l'édifice sacré lui-même (1 Rois VI, 5. Jér. XXXV, 4), mais d'une salle adossée à l'enceinte de la cour intérieure et s'ouvrant sur celle-ci, tout près de l'une des portes par lesquelles on y entrait. Comp. surtout chap. XXVI, 10.

Mikayehou, le fils de G'emaryahou, fils de S'afan, ayant entendu lire toutes ces paroles de l'Éternel, descendit à la maison du roi, à la salle du secrétaire, et y trouva les ministres en séance, Élis'ama', le secrétaire, Delayahou, fils de S'ema'yahou, Elnaṭan, fils de 'Akbor, G'emaryahou, fils de S'afan, Çideqiyahou, fils de Ḥananyahou, et tous les ministres. Et Mikayehou leur rapporta tout ce qu'il avait entendu lire à Barouk dans le rouleau, devant le peuple. Et les ministres envoyèrent Iehoudî, fils de Neṭanyahou, fils de S'elmyahou, fils de Kous'î, vers Barouk, pour lui dire : Prends le rouleau dans lequel tu as lu devant le peuple et viens ! Et Barouk, le fils de Nériyahou, prit le rouleau et se rendit auprès d'eux. Et ils lui dirent : Assieds-toi et lis-nous cela ! Et Barouk fit la lecture devant eux. Et quand ils eurent entendu toutes ces paroles, ils se firent part l'un à l'autre de leur terreur [6], et ils dirent à Barouk : Il faut que nous rapportions tout cela au roi. Puis ils interrogèrent Barouk en disant : Dis-nous donc, comment as-tu écrit tout cela sous sa dictée [7] ? Et Barouk leur répondit : Il me dictait toutes ces paroles, et moi, je les écrivais dans le rouleau avec de l'encre. Alors les ministres dirent à Barouk : Va te cacher, toi, ainsi que Jérémie, et que personne ne sache où vous êtes [8]. Puis ils se rendirent à la cour, auprès du roi, en laissant le rouleau dans la salle du secrétaire Élis'ama', et ils firent en présence du roi un rapport sur toute cette affaire. Alors le roi envoya Iehoudî pour prendre le rouleau, et celui-ci le prit dans la salle du secrétaire Élis'ama', et le lut en présence du roi et de tous les ministres qui se tenaient debout devant le roi, lequel était assis dans son appartement d'hiver (c'était au neuvième mois) et le brasier était allumé devant lui [9]. Et lorsque Iehoudî eut lu trois ou quatre chapitres [10], il déchira le rouleau avec

[6] Les discours de Jérémie n'étant rien de nouveau pour eux, ce n'est pas au sujet de leur contenu qu'ils s'alarment, comme d'une chose inouïe ; mais c'est la hardiesse du prophète qui les effraie, lequel osait braver si ouvertement la colère du roi (XXVI). Si l'on voulait presser la lettre du texte, on en viendrait à conclure que Jérémie n'avait jamais parlé en public.

[7] Cette question, comparée à la réponse qui suit, n'a de sens qu'autant qu'on distingue une dictée directe faite par l'auteur à un secrétaire passif, d'une rédaction faite par celui-ci des discours qu'il avait entendus, sans qu'il eût reçu l'ordre d'écrire. Il s'agirait pour les ministres de savoir si Jérémie était complice de cette démonstration.

[8] Police bien débonnaire.

[9] A défaut d'autres moyens de chauffage, on plaçait un brasier allumé dans la pièce d'habitation. Pour la saison, voyez la note sur le v. 9.

[10] Litt.: *portes*. Les Rabbins, les Arabes et les Persans font usage de la même expression pour désigner les sections d'un texte. On a tort de traduire le mot par *feuillets* ou *pages*, puisqu'il s'agit d'un rouleau.

le couteau du secrétaire et le jeta dans le feu du brasier jusqu'à ce que le tout fût consumé. Et ni le roi, ni tous ses officiers qui avaient assisté à la lecture, n'en éprouvèrent aucune crainte et ne déchirèrent point leurs habits [11], et même quand Elnaṭan, Delayahou et G'emaryahou insistèrent auprès du roi pour qu'il ne brûlât pas le rouleau, il ne les écouta point. Puis le roi ordonna au prince Ierahmeël, et à Serayahou, fils de 'Azriël, et à S'elmyahou, fils de 'Abdeël, d'arrêter le secrétaire Barouk et le prophète Jérémie. Mais l'Éternel les cacha [12].

Et quand le roi eut brûlé le rouleau avec les discours que Barouk avait écrits sous la dictée de Jérémie, la parole de l'Éternel fut adressée à celui-ci en ces termes : Prends encore un autre rouleau et écris dessus toutes ces mêmes paroles qui se sont trouvées dans le premier rouleau brûlé par Iehoyaqîm, le roi de Juda. Et quant au roi Iehoyaqîm, tu diras : Voici ce que dit l'Éternel : Tu as brûlé [13] ce rouleau en disant : Pourquoi y as-tu écrit ces paroles : « Le roi de Babel viendra dévaster ce pays et en exterminer hommes et bêtes ! » Pour cela, voici ce que dit l'Éternel au sujet de Iehoyaqîm, le roi de Juda : Il n'aura point de successeur sur le trône de David, et son cadavre sera jeté dehors, exposé à la chaleur du jour et au froid de la nuit [14], et je lui demanderai compte de ses crimes, à lui, et à sa race, et à ses gens, et j'amènerai sur eux, et sur les habitants de Jérusalem, et sur les gens de Juda, tous les malheurs dont je les ai menacés sans qu'ils m'aient écouté.

Et Jérémie prit un autre rouleau et le remit à son secrétaire Barouk, fils de Nériyahou, et celui-ci y écrivit sous la dictée de Jérémie toutes les paroles de l'écrit qu'avait brûlé Iehoyaqîm, le roi de Juda, et il y fut ajouté beaucoup d'autres discours pareils [15].

[11] Ne se montrèrent pas du tout affectés du contenu menaçant de ces discours. Comp. 2 Rois XXII, 11.

[12] Fit en sorte qu'on ne découvrit point leur retraite.

[13] Apostrophe oratoire, qu'il ne faut pas interpréter comme si Jérémie s'était directement présenté devant le roi.

[14] Comp. la note sur chap. XXII, 19. Le fils de Ioyaqîm lui succéda, mais ne régna que peu de mois.

[15] Le récit s'arrête ici sans que nous apprenions combien de temps le prophète a été obligé de se tenir caché. Le morceau suivant se rapporte à une époque bien postérieure.

XLI[1].

Le roi Çideqiyahou, fils de Ios'iyahou, régnait à la place de Konyahou, fils de Iehoyaqîm (le roi de Babel, Neboukadreççar, l'avait établi roi dans le pays de Juda); et ni lui, ni ses officiers, ni le commun peuple n'écoutaient les paroles de l'Éternel que celui-ci leur adressait par l'organe du prophète Jérémie. Cependant le roi Çideqiyahou envoya Iehoukal, fils de S'elmyah, et le prêtre Çefanyahou, fils de Ma'aséyah, vers le prophète Jérémie pour lui dire : Intercède pour nous auprès de l'Éternel, notre Dieu ! Or, Jérémie circulait encore librement parmi le peuple et on ne l'avait pas encore mis en prison, et l'armée de Pharaon étant sortie de l'Égypte, les Chaldéens qui assiégeaient Jérusalem, en ayant été informés, s'étaient retirés de devant la ville.

Alors la parole de l'Éternel fut adressée au prophète Jérémie en ces termes : Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Voici ce que vous direz au roi de Juda, qui vous a envoyés vers moi pour me consulter : L'armée de Pharaon, qui s'est mise en marche pour vous venir en aide, retourne dans son pays, en Égypte, et les Chaldéens vont revenir pour assiéger cette ville, et ils la prendront et y mettront le feu. Oui, l'Éternel dit : Ne vous faites pas illusion à vous-mêmes, en disant : les Chaldéens se retireront d'ici, car ils ne se retireront point; et quand bien même vous battriez toute l'armée des Chaldéens qui vous assiégent, et qu'il ne restât d'eux qu'un homme blessé dans chaque tente, ils se lèveraient tout de même et mettraient le feu à cette ville.

Pendant que l'armée des Chaldéens s'était retirée de devant Jérusalem, à cause de l'armée de Pharaon, Jérémie sortait de Jérusalem pour se rendre au pays de Benjamin[2], afin de rapporter de là

[1] Récit relatif aux événements du dernier siége de Jérusalem, 589 av. J.-C. Le rédacteur, qui passe ici sous silence une période de 16 à 17 ans, rappelle en deux mots qu'entre Iehoyaqîm, dont il vient d'être question, et le roi dont il va parler, il y avait encore eu un autre règne intermédiaire, celui du jeune Iekonyah. — Les circonstances auxquelles il est fait allusion sont connues (chap. XXXIV). Les Chaldéens levèrent le siége de Jérusalem à l'approche d'une armée égyptienne qui venait au secours de Juda, mais ils purent bientôt reprendre leurs opérations contre la ville. Cela se passait avant l'arrestation du prophète, racontée chap. XX. Comp. chap. XXXII.

[2] Jérémie était originaire du bourg de 'Anaṭoṭ, au pays de Benjamin, où il avait des propriétés (comp. chap. XXXII) Cependant le but de son voyage n'est pas clair ; le sens des mots qui doivent l'indiquer est on ne peut plus incertain. On a proposé de traduire : pour y recueillir un héritage, ou bien : pour s'échapper de là. Ces traductions si divergentes, jointes à ce fait qu'on ne sait que faire des mots : *parmi le peuple*, semblent autoriser le soupçon que le texte est altéré.

quelque chose parmi le peuple. Or, quand il arriva à la porte de Benjamin, il y avait là un chef de garde nommé Yireïyah, fils de S'elmyah, fils de Ḥananyah, qui fit arrêter le prophète Jérémie en disant : Tu veux passer aux Chaldéens ! Jérémie répondit : C'est faux ! je ne veux pas passer aux Chaldéens. Mais on ne l'écouta pas, et Yireïyah fit arrêter Jérémie et le conduisit devant les ministres. Et les ministres[3] s'emportèrent contre Jérémie et le firent battre, puis ils le jetèrent en prison dans la maison du secrétaire Iehonaṭan, dont on avait fait la prison. Et Jérémie dut entrer dans un souterrain et fut mis aux ceps[4]. Quand il y fut demeuré longtemps, le roi Çideqiyahou l'envoya chercher et l'interrogea secrètement dans sa maison ; il lui dit : Y a-t-il une parole de la part de l'Éternel[5] ? Et Jérémie répondit : Oui ! Et il ajouta : Tu seras livré au roi de Babel. Puis il dit au roi Çideqiyahou : Quel crime ai-je commis contre toi, ou tes officiers, ou contre ce peuple, pour que vous m'ayez jeté en prison ? Où sont donc vos prophètes qui vous prédisaient que le roi de Babel ne reviendrait pas à la charge contre vous et contre ce pays-ci[6] ? Et maintenant veuille m'écouter, mon seigneur roi, et permets-moi de te présenter ma supplication[7] ! Ne me fais pas reconduire dans la maison du secrétaire Iehonaṭan, pour que je n'y meure point ! Alors le roi Çideqiyahou donna ses ordres et l'on fit surveiller Jérémie dans la cour de la prison[8], en lui donnant chaque jour une miche de pain de la rue des boulangers[9], jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de pain dans la ville.

Et pendant[10] que Jérémie demeurait dans la cour de la prison,

[3] On ne perdra pas de vue que ces ministres doivent avoir été autres que ceux dont il est question au chapitre précédent. Ceux-ci avaient sans doute été déportés avec Iekonyah.

[4] Traduction conjecturale. D'autres mettent une *voûte*. Le terme de souterrain correspond ici à l'hébreu : fosse, citerne.

[5] C'est-à-dire : As-tu une prédiction authentique à me communiquer ?

[6] On voit que cette scène se passait lorsque déjà les Chaldéens avaient repris le siége de la ville. Les faux prophètes, ainsi convaincus de mensonge, n'osaient déjà plus se montrer.

[7] Litt. : Qu'elle tombe devant toi, c'est-à-dire qu'elle se place sous tes yeux et soit prise en considération.

[8] C'est la localité dont il est parlé chap. XXXII, et les deux récits se rapportent au même événement. Jérémie pouvait y voir du monde et converser avec le public.

[9] Les boulangers paraissent avoir demeuré ensemble, ou du moins avoir eu un bazar ou marché commun.

[10] Nous changeons la coupe des chapitres. — Les noms propres qui suivent nous sont déjà connus en partie (XXI, 1 ; XXXVII, 3).

S'efatyah, fils de Mattan, et G'edalyahou, fils de Pas'hour, et Ioukal, fils de S'elmyahou, et Pas'hour, fils de Malkiyah, entendirent les discours que Jérémie adressait au peuple, en disant : Voici ce que dit l'Éternel [11] : Celui qui restera dans cette ville mourra par l'épée, ou par la famine, ou par la peste ; mais celui qui ira se rendre aux Chaldéens vivra et aura la vie sauve. Voici ce que dit l'Éternel : Cette ville sera livrée à l'armée du roi de Babel, pour qu'elle s'en empare ! Et ces ministres dirent au roi : Qu'on mette donc à mort cet homme, puisqu'il décourage les gens de guerre qui restent encore dans cette ville, ainsi que le peuple, en leur parlant de la sorte : car cet homme ne cherche point le bien de ce peuple, mais son malheur. Et le roi Çideqiyahou répondit : Eh bien, il est entre vos mains, car le roi ne peut rien contre vous [12]. Et ils prirent Jérémie et le jetèrent dans la citerne du prince Malkiyahou, dans la cour de la prison [13], en l'y descendant au moyen de cordes. Il n'y avait pas d'eau dans la citerne, mais seulement de la boue, et Jérémie enfonça dans la boue.

Cependant un eunuque attaché à la maison du roi, Ébed-Melk, le Kous'ite, ayant appris qu'on avait jeté Jérémie dans la citerne, sortit du palais et alla parler au roi, qui était en ce moment à la porte de Benjamin. Il lui dit : Mon seigneur roi, ces hommes ont mal agi en toutes choses à l'égard du prophète Jérémie, qu'ils viennent de jeter dans la citerne, où il mourra [14] de faim sur place, parce qu'il n'y a plus de pain dans la ville. Alors le roi donna des ordres à Ébed-Melk, le Kous'ite, en disant : Prends d'ici trente hommes avec toi, et retire le prophète Jérémie de la citerne, avant qu'il ne périsse. Alors Ébed-Melk prit ces hommes avec lui et se rendit au palais, au magasin [15], et y prit des lambeaux d'habits hors de service et de vieilles hardes et les fit parvenir à Jérémie dans la citerne, au moyen de cordes. Et Ébed-Melk, le Kous'ite, dit à Jérémie : Mets ces vieux haillons sous tes aisselles, sous les

11 Chap. XXI, 9.

12 La faiblesse du roi est toute morale et pas le moins du monde constitutionnelle, comme on l'a insinué. Il n'est pas l'humble serviteur d'un ministère responsable (chose impossible dans l'antiquité orientale), mais il est incapable de suivre un plan arrêté et tout entier au pouvoir d'un parti extrême et impérieux.

13 Ici nous nous trouvons en face de l'inconnu ; nous ne savons ce que c'est que la citerne d'un prince (XXXVI, 26), placée dans la cour même du palais.

14 Le texte porte : *il est mort ;* ce qui doit exprimer la certitude de la chose. Tant que Jérémie était sous la garde du roi, on pourvoyait à son entretien.

15 Traduction ordinaire : sous la trésorerie.

cordes! Et quand Jérémie eut fait cela, ils le tirèrent hors de la citerne, au moyen des cordes, et Jérémie demeura dans la cour de la prison.

Ensuite le roi Çideqiyahou envoya chercher le prophète Jérémie, et l'ayant fait venir auprès de lui à la troisième avenue du temple[16], il lui dit : J'ai à t'adresser une question, ne me cache rien! Et Jérémie répondit à Çideqiyahou : Quand je t'aurai fait ma réponse, tu me feras mourir[17], et quand je t'aurai donné un conseil, tu ne m'écouteras pas. Mais le roi fit à Jérémie un serment secret, en disant : Par la vie de l'Éternel qui nous a donné la vie[18], je ne te ferai point mourir, et je ne te livrerai point à ces hommes qui en veulent à ta vie! Alors Jérémie dit à Çideqiyahou : Voici ce que dit Iaheweh, le dieu des astres, le dieu d'Israël : Si tu te rends aux généraux du roi de Babel, tu auras la vie sauve, et cette ville ne sera pas livrée aux flammes, et toi et ta famille, vous vivrez. Si au contraire tu ne te rends point aux généraux du roi de Babel, cette ville tombera au pouvoir des Chaldéens qui y mettront le feu, et toi, tu n'échapperas pas à leurs mains[19]. Alors le roi Çideqiyahou dit à Jérémie : C'est que je crains les Judéens qui ont passé du côté des Chaldéens; j'ai peur qu'on ne me livre à eux et qu'ils ne me maltraitent[20]. Mais Jérémie répondit : On ne te livrera pas : obéis toujours à la voix de l'Éternel à l'égard de ce que je te dis; tu t'en trouveras bien et tu auras la vie sauve. Mais si tu refuses de te rendre, voici ce que l'Éternel m'a révélé : Vois-tu, toutes les femmes qui restent encore[21] dans la maison du roi de Juda, quand on les amènera aux généraux du roi de Babel, elles diront : « Tes amis t'ont subjugué et trompé; tes pieds se sont enfoncés dans le bourbier, et ils t'ont tourné le dos[22]. » Toutes tes femmes et tes enfants, on les amènera aux Chaldéens et toi-même tu n'échapperas

16 Désignation énigmatique d'une localité inconnue.

17 On a tort de traduire : Ne me feras-tu pas mourir? Jérémie n'exprime pas une crainte, il fait une prédiction. L'assertion directe et positive est souvent rendue en hébreu par une question négative.

18 Litt.: Qui nous a fait ce souffle.

19 Comp. chap. XXXIV.

20 Les transfuges dont il est parlé ici étaient les chefs d'un parti politique qui avait dû céder à l'ascendant du parti opposé, soit des partisans de la guerre. Ils pouvaient reprocher au roi d'avoir amené la ruine de l'état et des citoyens.

21 Toutes les femmes du harem royal qui auront pu survivre aux calamités de ce long siége.

22 Cette phrase a l'apparence d'un proverbe versifié. Les *amis* sont les chefs du parti de la guerre, les ministres qui avaient persécuté le prophète prêchant la soumission.

pas à leurs mains, mais tu seras saisi et livré au roi de Babel, et quant à cette ville, elle sera réduite en cendres[23].

Alors Çideqiyahou dit à Jérémie : Que personne ne sache rien de ces discours, pour que tu ne meures point[24]. Et si les ministres apprennent que je t'ai parlé et qu'ils viennent te dire : « Déclare-nous ce que tu as dit au roi, ne nous cache rien, autrement nous te mettrons à mort ! et qu'est-ce que le roi t'a dit ? » tu leur diras : J'ai présenté ma supplication au roi, afin qu'il ne me fasse pas reconduire à la maison de Iehonaṭan pour y mourir. En effet, tous les ministres vinrent trouver Jérémie et lui adressèrent cette question, et il leur répondit conformément aux paroles que le roi lui avait dictées, et ils se retirèrent sans rien dire, car l'entretien n'avait pas été entendu. Et Jérémie resta dans la cour de la prison jusqu'au jour où Jérusalem fut prise.

Et lorsque Jérusalem eut été prise[25]..... [*La neuvième année de Çideqiyahou, roi de Juda, au dixième mois, Neboukadreççar, roi de Babel, se présenta devant Jérusalem avec toute son armée, et l'assiégea. Et la onzième année de Çideqiyahou, au neuvième jour du quatrième mois, une brèche fut faite à la ville. Et tous les généraux du roi de Babel vinrent prendre position à la porte du milieu*[26], *savoir Nergal-S'aréçer le Samgar, Nebou*[*s'azban*] *le Sarsakkim ou chef des eunuques, Nergal-S'aréçer le grand-mage*[27], *et tous les autres généraux du roi de Babel. Et lorsque le roi et tous les gens de guerre les y virent, ils s'enfuirent et sortirent de la ville pendant la nuit par le chemin du jardin du roi*[28], *par la*

23 D'après les voyelles du texte, il faudrait traduire : tu la réduiras en cendres. Cela donne un sens très-plausible, mais qui n'est pas recommandé par les nombreux passages parallèles.

24 Comp. la note sur XXXVIII, 5.

25 Ici une main étrangère a intercalé un résumé de l'histoire du siége et de la prise de la ville, de manière à déchirer une phrase du texte primitif. Les détails de cette notice, très-maladroitement insérée à cette place, sont pris soit dans chap. LII, soit dans 2 Rois XXV.

26 Cette porte a dû se trouver dans le mur intérieur qui séparait les deux collines principales (de Sion et du temple) des faubourgs du nord ou de la ville basse (septentrionale). Cette prise de position signifie que la porte était forcée et qu'il n'y avait plus moyen de continuer la défense.

27 Samgar et Sarsakkim sont des titres et désignent des fonctions. Samgar signifie peut-être échanson, comp. 2 Rois XVIII, 17. Le nom du chef des eunuques est tronqué dans le texte. On le rétablit aisément au moyen de celui du v. 13. On voit que l'eunuque et le mage (devin en chef, président du Conseil d'état) remplissaient des fonctions politiques et même militaires.

28 Du côté opposé, vers la vallée au sud de la ville.

porte qui est entre les deux murs et l'on sortit dans la direction de la plaine. Et les troupes chaldéennes les poursuivirent et elles atteignirent le roi dans les plaines de Ieréko. Et quand on l'eut pris, on le conduisit vers Neboukadneççar, le roi de Babel, à Riblah, dans le pays de Ḥamat[29]. *Et le roi de Babel lui fit son procès, et fit égorger les fils de Çideqiyahou à Riblah, devant ses yeux; de plus, le roi de Babel fit égorger toutes les personnes de distinction de Juda, et crever les yeux à Çideqiyahou, et le fit lier d'une double chaîne pour le conduire à Babel. Et les Chaldéens mirent le feu à la maison du roi et aux maisons du peuple, et ils démolirent les murs de Jérusalem. Quant au reste de la population qui se trouvait encore dans la ville, et aux transfuges qui s'étaient rendus à lui, et au reste du peuple qui survivait, Nebouzaradan, le chef des gardes du corps, les déporta à Babel. Cependant d'entre le bas peuple qui ne possédait rien, Nebouzaradan, le chef des gardes du corps, en laissa dans le pays de Juda et leur assigna des vignobles et des champs, dans ce temps-là*]..... le roi de Babel donna des ordres, au sujet de Jérémie, à Nebouzaradan, le chef des gardes du corps, en ces termes : Prends-le, aie l'œil sur lui et ne lui fais point de mal; au contraire, agis-en envers lui comme il te le demandera. Alors Nebouzaradan, le chef des gardes du corps, et Nebous'azban, le chef des eunuques, et Nergal-S'aréçer, le grand-mage, et tous les grands officiers du roi de Babel, envoyèrent prendre Jérémie dans la cour de la prison et le remirent à G'edalyahou, fils d'Aḥiqam, fils de S'afan, pour le conduire dans sa maison[30], et il demeura parmi le peuple.

XLII.

Pendant que Jérémie était détenu dans la cour de la prison, la parole de l'Éternel lui fut adressée en ces termes :

Va dire ceci à 'Ébed-Melk[1], le Kous'ite : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Vois-tu, je vais accomplir mes menaces sur cette ville-ci, pour son malheur et non pour son bonheur, et tu en seras témoin en ce jour-là. Mais je te sauverai en ce jour-là,

[29] Dans la Syrie septentrionale.

[30] *Sa* maison... On ne sait s'il est question de celle de Jérémie ou de celle de G'edalyah. D'autres ont songé au temple ou au palais. Le fait est que le pronom manque dans le texte original, et le récit est en contradiction avec celui qui disait que la ville entière avait été livrée aux flammes.

[1] Chap. XXXVIII, 7.

parole de l'Éternel! et tu ne seras pas livré aux hommes que tu redoutes [2]. C'est que je te préserverai et tu ne périras point par l'épée; mais tu auras la vie sauve, parce que tu as mis ta confiance en moi, dit l'Éternel.

XLIII [1].

La parole [2] qui fut adressée à Jérémie de la part de l'Éternel, après que Nebouzaradan, le chef des gardes, l'eut renvoyé de Ramah, où il l'avait trouvé chargé de chaînes, au milieu de tous les captifs de Jérusalem et de Juda qui devaient être déportés à Babylone [3].

Lorsque le chef des gardes eut trouvé Jérémie, il lui dit : C'est Iaheweh ton Dieu qui a annoncé ce malheur à ce lieu-ci, et c'est Iaheweh qui l'a amené et accompli comme il l'avait annoncé, parce que vous avez péché contre lui et que vous n'avez pas écouté sa voix [4]. Voilà pourquoi cela vous est arrivé. Or, vois-tu, je t'ôte aujourd'hui les chaînes que tu as aux mains : s'il te convient de venir avec moi à Babel, viens et je prendrai soin de toi; mais s'il ne te convient pas de venir avec moi à Babel, n'en fais rien. Vois, tout le pays t'est ouvert; tu pourras te rendre en tel lieu qu'il te

[2] On peut songer ici aux Chaldéens ou aux chefs du parti à la fureur duquel 'Ébed-Melk avait soustrait Jérémie.

[1] Nous arrivons ici à l'un des morceaux historiques les plus intéressants et les plus détaillés du livre. C'est le récit de ce qui s'est passé après la ruine de Jérusalem, où les chefs militaires, qui étaient parvenus à échapper aux vainqueurs, dans la rage du désespoir, mirent la main sur le gouverneur, chef du parti modéré, et après l'avoir assassiné, se réfugièrent en Égypte.

[2] Le premier verset peut être considéré comme une espèce de titre général de cette partie du livre, qui renferme les discours et actes de Jérémie après la ruine de Jérusalem. Il faut seulement observer que les *discours* ne suivent pas immédiatement, mais que le récit historique qui en forme le cadre prend la première place dans la rédaction.

[3] Il avait été donné ordre (XXXIX, 11 ss.) que Jérémie fût traité avec des égards particuliers et qu'il fût pris soin de sa personne. Il paraît que ces ordres avaient été mal exécutés (voyez cependant la note sur le passage cité), car nous trouvons ici le prophète confondu avec la masse des déportés. Le chef des gardes l'y découvre et lui rend la liberté. Cela eut lieu à Ramah, à deux lieues au nord de Jérusalem.

[4] Nabouzaradan pouvait dire des choses analogues concernant l'infidélité des Israélites au point de vue du vasselage politique. C'est le rédacteur hébreu qui leur donne la couleur théocratique.

plaira et où il te conviendra d'aller..... et on n'en reviendra pas[5]. Retourne donc auprès de G'edalyah, fils d'Aḥiqam, fils de S'afan, que le roi de Babel a établi préfet des villes de Juda, et reste avec lui au milieu de ce peuple, ou rends-toi en tel lieu qu'il te plaira! Et le chef des gardes lui donna des vivres et un présent et le congédia. Et Jérémie se rendit auprès de G'edalyah, fils d'Aḥiqam, à Miçpah, et resta avec lui au milieu du peuple qui avait été laissé dans le pays.

Cependant les chefs des troupes qui étaient dans les campagnes ayant appris, eux et leurs gens, que le roi de Babel avait établi G'edalyah, fils d'Aḥiqam, comme préfet dans le pays, et qu'il lui avait donné la surveillance des hommes, des femmes et des enfants, et de la basse classe du pays, de ceux qui n'avaient pas été déportés à Babel, ils vinrent auprès de G'edalyah à Miçpah[6], savoir Yis'ma'ël, fils de Neṭanyah, et Ioḥanan et Ionaṭan, fils de Qaréaḥ, et Serayah, fils de Tanḥoumeṭ, et les fils de 'Ofaï de Netofah, et Iezanyah, le fils de celui de Ma'akah, eux et leurs gens. Et G'edalyah, le fils d'Aḥiqam, fils de S'afan, les adjura, eux et leurs gens, en disant : Ne craignez pas de servir les Chaldéens ; restez dans le pays et servez le roi de Babel, et vous vous en trouverez bien. Voyez, moi je reste à Miçpah, pour me présenter devant les Chaldéens qui viendront chez nous. Mais vous, allez récolter le vin, les fruits et l'huile, mettez-les dans vos vases, et demeurez dans les endroits que vous aurez occupés[7]. De même, tous les Judéens qui

[5] Il y a ici évidemment une lacune dans le texte. Il faut supposer que l'officier babylonien, après avoir laissé à Jérémie le choix de sa future résidence, lui fait comprendre la gravité de l'alternative. S'il va à Babylone, ce sera pour toujours. Ordinairement on traduit : Comme il ne répondait pas (Nebouzaradan continua,) etc. Mais cela s'exprimerait tout autrement en hébreu.

[6] Après la retraite des Chaldéens, la nation se recompose, pour ainsi dire, par le retour d'un grand nombre de gens que les malheurs de la guerre avaient dispersés. Il est question ici d'abord de quelques petits corps de troupes qui avaient pu se soustraire à la catastrophe ; ensuite de ceux des habitants que les Chaldéens n'avaient eu aucun intérêt à comprendre dans les listes des déportés, enfin des exilés volontaires qui avaient pris la fuite dès le commencement de la guerre et à l'approche du danger. Ils viennent tous se ranger autour du centre que les Chaldéens eux-mêmes venaient d'établir en nommant un préfet juif.

[7] G'edalyah tâche de leur inspirer de la confiance dans l'état actuel des choses, les engage à pourvoir à leur subsistance et à faire les récoltes d'automne (on était en août ou en septembre), et les assure qu'ils n'ont pas à craindre de nouvelles hostilités de la part des Chaldéens. Il promet de *se présenter* éventuellement devant ces derniers, c'est-à-dire de défendre, le cas échéant, les intérêts de ses administrés, de sorte que ceux-ci pourront vaquer en paix à leurs occupations.

étaient en Moab, et chez les 'Ammonites, et en Édom, et généralement ceux qui étaient en divers pays, apprirent que le roi de Babel avait permis qu'il y eût un reste en Juda, et qu'il avait établi préfet sur eux G'edalyah, le fils d'Aḥiqam, fils de S'afan. Et tous ces Judéens retournèrent de tous les lieux où ils avaient été dispersés, et revinrent au pays de Juda, auprès de G'edalyah à Miçpah, et y récoltèrent du vin et du fruit en grande quantité.

Cependant Ioḥanan, fils de Qaréaḥ, et tous les chefs de troupes qui étaient dans les campagnes, vinrent auprès de G'edalyah à Miçpah et lui dirent : Sais-tu bien que Ba'alis, le roi des 'Ammonites, a envoyé Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, pour t'assassiner[8]? Mais G'edalyah, fils d'Aḥiqam, ne les crut point. Alors Ioḥanan, fils de Qaréaḥ, parla à G'edalyah à Miçpah en secret et lui dit : Je pourrais aller tuer Yis'ma'ël, fils de Neṭanyah, sans que personne ne le sût. Pourquoi te laisserais-tu assassiner par lui, de sorte que tout ce qui de Juda s'est rassemblé autour de toi serait dispersé, et que le reste de Juda périrait? Mais G'edalyah, fils d'Aḥiqam, dit à Ioḥanan, fils de Qaréaḥ : Ne fais pas cela, car tu dis là un mensonge au sujet de Yis'ma'ël.

Cependant, dans le cours du septième mois[9], Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, fils d'Élis'ama', de la race royale et l'un des grands du roi[10], se rendit avec dix hommes auprès de G'edalyah, fils d'Aḥiqam, à Miçpah, et là, à Miçpah, ils firent ensemble un repas, et Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, et les dix hommes qui étaient avec lui, se levèrent et frappèrent G'edalyah, le fils d'Aḥiqam, fils de S'afan, et tuèrent à coups d'épée celui que le roi de Babel avait

[8] Nous n'apprenons pas pourquoi le roi des 'Ammonites voulait faire assassiner G'edalyah. Cela peut avoir été dans l'espoir de s'emparer lui-même du pays en l'absence de toute autorité régulière. Peut-être aussi Yis'ma'ël, tout en s'aidant de l'appui de ce roi, ne songeait-il qu'à se mettre à la place du préfet (il était, comme G'edalyah, de la famille royale [XLI, 1] et naturellement adversaire d'un agent des Chaldéens). Quoi qu'il en soit, le projet parvint à la connaissance des autres chefs, qui s'empressent d'en informer le préfet. On lui offre même de prévenir le crime en tuant clandestinement le conspirateur. Mais G'edalyah, s'abandonnant à une funeste sécurité, ne veut pas entendre parler de pareils expédients. — On ne doit pas trouver singulier que dans ce récit, et souvent ailleurs, le texte reproduise toujours et sans nécessité le nom du père de chaque individu. Pour nous, il est vrai, la lecture devient ainsi assez fastidieuse, mais il faut se rappeler que chez les peuples qui n'ont pas de noms de famille, l'adjonction du nom patronymique est d'usage et que les deux noms, à vrai dire, n'en forment qu'un seul.

[9] Qui commençait vers la fin de septembre.

[10] De Çideqiyah, le dernier roi de Jérusalem.

établi préfet du pays, ainsi que tous les Judéens qui étaient avec lui, avec G'edalyah, à Miçpah. Et les Chaldéens qui s'y trouvaient, les gens de guerre, Yis'ma'ël les tua aussi[11].

Or, deux jours après le meurtre de G'edalyah, avant que personne n'en sût rien[12], il vint des hommes de S'ekém, de S'ilo, et de S'omerôn, au nombre de quatre-vingts, ayant la barbe rasée et les habits déchirés et la figure égratignée, et portant des offrandes et de l'encens à la maison de l'Éternel[13]. Et Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, sortit de Miçpah, et alla à leur rencontre, en pleurant chemin faisant[14], et quand il les eut rejoints il leur dit : Venez auprès de G'edalyah, le fils d'Aḥiqam! Et quand ils furent parvenus au milieu de la ville, Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, les massacra, lui et les gens qui étaient avec lui, et les jeta dans la fosse[15]. Parmi eux il se trouva dix hommes qui dirent à Yis'ma'ël : Ne nous fais pas mourir, car nous avons dans les champs des provisions cachées[16] de froment et d'orge et d'huile et de miel. Et il s'arrêta et ne les fit point mourir avec leurs frères. Et la fosse dans laquelle Yis'ma'ël jeta tous les corps des hommes qu'il avait tués avec

[11] Il ne faut pas s'exagérer le nombre des victimes (comp. v. 10 suiv.), car les assassins ne sont qu'au nombre de onze. Il s'agit sans doute de quelques officiers chaldéens et des Juifs qui avaient été invités ce jour-là.

[12] Au dehors, comme cela va sans dire, Yis'ma'ël aura fermé les portes de Miçpah, jusqu'à ce qu'il eût fait ses préparatifs de départ et empêché ainsi que la nouvelle du massacre se répandît dans d'autres localités.

[13] Ces pèlerins pouvaient très-bien savoir que le temple était détruit; c'est donc sur ses ruines qu'ils voulaient consacrer leurs offrandes, et leur voyage s'accomplit avec tous les signes extérieurs du deuil. Ils venaient du Nord et Miçpah se trouvait sur leur chemin. Au lieu de *S'ilo*, les Septante mettent *Salem*, ce qui paraît mieux s'accorder avec la situation géographique.

[14] C'est le sens du texte. Cependant on ne voit pas pourquoi il aurait pleuré chemin faisant; les Septante font ici pleurer les pèlerins, ce qui est plus naturel. Mais dans ce cas il y aurait une faute dans le texte.

[15] On ne voit pas trop bien pourquoi le meurtrier de G'edalyah commit ce second crime. Il n'avait rien à craindre de ces pèlerins, il pouvait tenir la porte fermée et les forcer de passer à côté de Miçpah, de manière qu'ils n'auraient pas appris la mort du préfet. Agissait-il ainsi pour venger la mort de ses propres parents suppliciés par ordre du roi de Babel? *La* fosse (avec l'article) était un grand réservoir pratiqué dans l'intérieur de la ville, à l'occasion d'un siége qu'elle eut à soutenir autrefois (v. 9). Les livres des Rois n'en font pas mention.

[16] Les dix hommes épargnés achetèrent leur vie en livrant aux assassins leurs *provisions cachées*. L'usage d'enfouir en terre les récoltes, dans des *silos*, existe encore aujourd'hui en Palestine et en Algérie. Ces silos ne peuvent pas être reconnus à la surface du sol par des étrangers. Yis'ma'ël se les fit indiquer sur place, ce que le rédacteur ne raconte pas en détail.

G'edalyah[17], était celle qu'avait faite le roi Asâ contre Ba'es'â, le roi d'Israël : c'est elle que Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, remplit de cadavres. Et Yis'ma'ël emmena tout le reste de la population de Miçpah, les filles du roi, et tout ce qui y restait d'habitants, sur lesquels Nebouzaradan, le chef des gardes, avait établi préfet G'edalyah, le fils d'Aḥiqam, Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, les emmena et alla passer chez les 'Ammonites.

Cependant quand Ioḥanan, le fils de Qaréaḥ, et tous les chefs de troupe qui étaient avec lui, eurent appris tout le mal qu'avait fait Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, ils prirent tout leur monde et allèrent combattre Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, et ils le rencontrèrent près du grand bassin qui est à G'ibe'ôn[18]. Et lorsque tout le peuple qui était avec Yis'ma'ël vit Ioḥanan, le fils de Qaréaḥ, et tous les chefs de troupe qui étaient avec lui, il s'en réjouit, et tous ceux que Yis'ma'ël avait emmenés de Miçpah firent volte-face et vinrent passer auprès de Ioḥanan, fils de Qaréaḥ. Et Yis'ma'ël, fils de Neṭanyah, fuyant devant Ioḥanan, s'échappa avec huit hommes et se rendit chez les 'Ammonites. Et Ioḥanan[19], le fils de Qaréaḥ, et tous les chefs de troupe qui étaient avec lui, prirent tout le reste du peuple, que Yis'ma'ël, fils de Neṭanyah, avait emmené de Miçpah[20], après avoir tué G'edalyah, le fils d'Aḥiqam, hommes, gens de guerre, femmes, enfants et eunuques, qu'on ramena de G'ibe'ôn, et allèrent camper à G'érouṭ-Kimeham[21], qui est près de

17 *Avec G'edalyah*, c'est la seule traduction que permette le contexte. Mais ce sens n'est pas justifié par l'emploi ordinaire de la préposition. Au lieu de *beyad G'edalyah*, les Septante ont lu dans leur texte : *bôr gadol* (c'est la grande fosse).

18 Voyez 2 Sam. II, 13. — Le meurtrier et sa troupe n'avaient pas gagné beaucoup de chemin sur ceux qui venaient les poursuivre. Pour réunir leur monde, pour emporter leur avoir, pour s'emparer des provisions cachées, ils avaient perdu du temps et dû faire un détour. Car G'ibe'ôn était tout près de Miçpah. Ils furent donc bientôt atteints par les autres chefs.

19 Dans ce qui suit, le texte paraît être dans un grand désordre. Nous avons cherché à exprimer un sens qui s'accorde avec les faits généraux. Les chefs qui viennent d'expulser le meurtrier de G'edalyah devaient craindre que les Chaldéens ne vinssent venger la mort de leur préfet; tout innocents qu'ils étaient du crime commis, ils ne se croyaient plus en sûreté dans le pays et ils résolurent d'émigrer en Égypte. Ils se dirigent donc vers le Sud. du côté de Beṭ-Léḥem et ne rentrent plus à Miçpah.

20 Le texte reçu dit : qu'il avait fait revenir d'auprès de Y. de Miçpah. Les copistes ont pu s'embrouiller dans les deux propositions incidentes, dont l'une parlait de la marche de Yis'ma'ël, de Miçpah à G'ibe'ôn, et l'autre de celle de Ioḥanan, de G'ibe'ôn à Béṭ-Léḥem.

21 Nous laissons ces mots intacts, comme pouvant être un nom propre. La leçon est douteuse. Les traductions vulgaires parlent d'une hôtellerie; ce pourrait être tout au plus un *khan*, ou une station de caravanes (chap. IX, 1). D'autres mettent *bercail*. Kimeham se rencontre comme nom d'homme 2 Sam. XIX, 37.

Bêṭ-Léḥem, pour aller de là en Égypte, pour se soustraire aux Chaldéens. Car ils les craignaient, parce que Yis'ma'ël, le fils de Neṭanyah, avait tué G'edalyah, fils d'Aḥiqam, que le roi de Babel avait établi préfet dans le pays.

Cependant tous les chefs de troupe, et Iohanan, fils de Qaréaḥ, et Iezanyah [22], fils de Hos'a'yah, et tout le peuple, petits et grands, s'approchèrent du prophète Jérémie et lui dirent : Puisse notre demande être agréée par toi, et toi, veuille prier pour nous l'Éternel ton dieu, pour tout ce qui reste de nous ici : car nous sommes restés en petit nombre, de beaucoup que nous étions, comme tes propres yeux peuvent nous voir : afin que l'Éternel ton dieu nous indique le chemin que nous devons prendre, et ce que nous devons faire [23]. Et le prophète Jérémie leur répondit : Je vous écoute : je vais prier l'Éternel votre Dieu selon vos désirs, et tout ce que l'Éternel vous répondra, je vous l'annoncerai ; je ne vous cacherai rien. Et ils dirent à leur tour à Jérémie : Que l'Éternel soit contre nous [24] un témoin véridique et sûr, si nous n'agissons pas d'après la parole que l'Éternel ton dieu te mandera pour nous. Que cela nous plaise ou nous déplaise, nous obéirons à la voix de l'Éternel notre dieu, vers lequel nous t'envoyons, afin que nous nous trouvions bien, pour avoir obéi à la voix de l'Éternel notre dieu.

Et après un intervalle de dix jours [25], la parole de l'Éternel ayant été adressée à Jérémie, il appela Iohanan, le fils de Qaréaḥ, et tous les chefs de troupe qui étaient avec lui, et tout le peuple, petits et grands, et leur dit : Ainsi dit l'Éternel, le dieu d'Israël, vers lequel vous m'avez envoyé, pour déposer votre prière devant lui : Si vous voulez demeurer dans ce pays, je vous y édifierai et ne vous détruirai point, je vous y planterai et ne vous arracherai point, car je me contente [26] du mal que je vous ai fait. N'ayez pas peur du

[22] Erreur de copiste. Comp. XLIII, 2. Dans ce dernier passage (et même dans le nôtre, chez les Septante), cet individu est appelé 'Azaryah.

[23] Au moment de prendre une résolution définitive, les chefs et le peuple viennent consulter le prophète sur ce qu'il y a à faire. Quant aux chefs, le projet de se retirer en Égypte avait pris consistance dans leur esprit, mais soit par déférence pour Jérémie, soit pour entraîner plus facilement les masses, ils veulent se faire autoriser par un oracle. On voit par la suite qu'ils comptaient sur une réponse affirmative.

[24] La phrase implique l'idée qu'ils appellent sur leur tête la colère de Dieu en cas de désobéissance. Jéhova serait alors à la fois témoin à charge et juge vengeur.

[25] Jérémie a pu laisser passer ce délai, dans l'espoir que le temps amènerait d'autres dispositions et calmerait les esprits. Car il savait dès l'abord ce qu'il avait à leur conseiller au nom de Dieu.

[26] Et non pas : *je me repens*, comme s'il s'agissait d'un regret relatif à des faits accomplis.

roi de Babel que vous craignez maintenant ; n'ayez pas peur de lui, dit l'Éternel, car moi je suis avec vous pour vous sauver et pour vous délivrer de sa main. Et je vous ferai obtenir sa grâce, de sorte qu'il aura pitié de vous et vous laissera demeurer[27] dans votre patrie. Mais si vous deviez dire : Nous ne voulons pas demeurer dans ce pays-ci ! de manière à ne pas obéir à la voix de l'Éternel votre dieu, et à dire : Non ! mais nous voulons aller en Égypte, pour ne plus voir de guerre, ni entendre le son de la trompette, ni manquer de pain ; et c'est là que nous voulons demeurer — eh bien, alors écoutez la parole de l'Éternel, vous qui restez de Juda ! Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Si vous tournez vos regards vers l'Égypte pour y aller, et que vous alliez vous y établir, alors l'épée que vous craignez vous y atteindra, dans le pays d'Égypte, et la famine que vous redoutez vous y poursuivra, et vous y périrez ! Et tous ces hommes qui tournent leurs regards vers l'Égypte, pour y aller et pour s'y établir, ils mourront par l'épée, par la famine et par la peste, et nul n'y survivra ni échappera aux malheurs que je vais amener sur eux[28]. Car voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : de même que ma colère et ma fureur sont venues fondre sur les habitants de Jérusalem, de même ma fureur viendra fondre sur vous, si vous allez en Égypte, et vous serez en exécration, et en horreur, et en malédiction, et en opprobre[29], et vous ne reverrez plus ce lieu-ci ! L'Éternel vous le dit, restes de Juda : n'allez pas en Égypte ! Reconnaissez bien que je vous en avertis aujourd'hui solennellement ! C'est au péril de votre vie[30] que vous vous en écarteriez ; car vous-mêmes vous m'avez envoyé vers l'Éternel votre dieu, en disant : Prie pour nous l'Éternel notre dieu, et tout ce que l'Éternel notre dieu dira, annonce-le nous, pour que nous le fassions ! Et je vous l'ai annoncé aujourd'hui : mais vous ne voulez pas obéir à la voix de l'Éternel votre dieu, ni

[27] Le texte hébreu dit : *retourner*. Mais comme le discours ne s'adresse pas aux déportés de Babylone, mais à des hommes qui n'ont pas quitté le sol natal, ce terme est contraire à la situation. Pour trouver un sens convenable, on n'a qu'à changer la voyelle (*hés'îb* — *hos'îb*). Jérémie veut dire : vous n'avez pas à craindre d'être déportés à votre tour.

[28] On voit par la tournure que prend le discours, que Jérémie connaissait parfaitement bien les résolutions, arrêtées d'avance, de ceux qui affectaient de lui demander son avis.

[29] Vos malheurs seront tels, que le nom de Juda sera employé proverbialement. Voyez XXIV, 9 ; XXV, 18, etc.

[30] Vous avez vous-mêmes fait des protestations solennelles, des promesses d'obéissance à Dieu : votre refus serait donc une espèce de parjure.

à tout ce dont il m'a chargé pour vous. Or, sachez bien que vous mourrez par l'épée, par la famine et par la peste, dans le lieu où il vous plaît d'aller pour vous y établir.

Lorsque Jérémie eut achevé de prononcer devant le peuple toutes les paroles que l'Éternel leur dieu l'avait chargé de leur dire, 'Azaryah, fils de Hôs'a'yah, et Iohanan, fils de Qaréah, et tous les hommes récalcitrants répondirent en disant à Jérémie : C'est un mensonge que tu dis là ! L'Éternel notre dieu ne t'a pas chargé de nous dire : N'allez pas en Égypte pour y demeurer ! Mais c'est Barouk [31], le fils de Nériyah, qui t'excite contre nous, afin de nous livrer aux Chaldéens pour nous faire mourir ou déporter à Babel ! Et Iohanan, fils de Qaréah, et tous les chefs de troupes et tout le peuple, refusèrent d'écouter la voix de l'Éternel et de rester dans le pays de Juda. Et Iohanan, fils de Qaréah, avec tous les chefs de troupe, prit tout ce qui restait de Juda, ceux qui étaient revenus demeurer au pays de Juda, de chez toutes les nations où ils avaient été dispersés, les hommes, les femmes et les enfants, et les filles du roi et toutes les personnes que Nebouzaradan, le chef des gardes, avait laissées avec G'edalyah, le fils d'Ahiqam, fils de S'afan [32], ainsi que le prophète Jérémie [33], et Barouk, fils de Nériyah, et ils passèrent en Égypte, parce qu'ils refusaient d'écouter la voix de l'Éternel, et ils arrivèrent à Tahpanhès [34].

Et la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie à Tahpanhès en ces termes : Prends dans ta main de grandes pierres et enfonce-les avec du mortier dans le pavé qui est devant la porte du palais de Pharaon à Tahpanhès, en présence des Judéens [35], et dis-leur : Ainsi

[31] Sur Barouk, voyez l'introduction. — Les meneurs opposés aux conseils de Jérémie n'osent pas l'attaquer en face. Ils affectent de dire que ces conseils ne viennent pas de lui, mais lui ont été inspirés par quelqu'un d'autre qu'ils avaient moins à ménager.

[32] Les personnes qui émigrent sont de deux classes, que la syntaxe du rédacteur ne distingue pas assez clairement. Il y a ceux qui étaient restés dans le pays, du consentement des Chaldéens, sous le gouvernement de G'edalyah, et ceux qui avaient fui avant la ruine de Jérusalem, ou qui avaient pu échapper à la catastrophe, et qui s'étaient dispersés chez les peuples voisins jusqu'après le départ des ennemis. Ceux-ci étaient en partie déjà revenus au pays. Jérémie appartenait à la première classe.

[33] Le prophète est forcé de suivre les émigrants, probablement parce que, pour le moment, il n'aurait plus trouvé dans sa patrie des moyens de subsistance.

[34] Chap. II, 16.

[35] A peine entré en Égypte, Jérémie prédit la conquête et la ruine de ce pays, par ce même roi de Babylone qui venait de détruire Jérusalem. Cette prédiction est précédée d'un acte symbolique destiné à la fois à exciter l'attention des auditeurs présents et à servir plus tard, lors de l'accomplissement, de témoignage au prophète. Mais cet acte a été singulièrement défiguré par les traducteurs, qui font parler ici Jérémie d'une

dit Iaheweh Çebaôt, le dieu d'Israël : Je vais envoyer chercher Neboukadreççar, le roi de Babel, mon serviteur, et je placerai son trône au-dessus de ces pierres, que je viens d'enfoncer, et il étendra sur elles son tapis ; et il y viendra et frappera le pays d'Égypte, qui à la mort, qui à la déportation, qui à l'épée[36]. Et je mettrai le feu aux temples des dieux d'Égypte, et il les brûlera et les emportera, et il mettra le pays d'Égypte sens dessus dessous, comme un pâtre fait de son manteau[37], et il sortira de là victorieux. Et il brisera les colonnes du temple du Soleil[38] [*qui est en Égypte*], et les temples des dieux de l'Égypte, et y mettra le feu.

XLIV[1].

La parole qui fut adressée à Jérémie pour tous les Judéens, demeurant dans le pays d'Égypte, à Migdol, à Ṭaḥpanḥès, à Noph et dans le pays de Paṭros, en ces termes :

tuilerie, dans *l'argile* de laquelle il veut *cacher* des pierres. Pourquoi les cacher? et comment Neboucadreççar établira-t-il son trône au-dessus de l'argile dans une tuilerie? Cela n'est pas acceptable. Le *Malbén* ne peut être ici le lieu où l'on fabrique les briques, mais un lieu construit en briques, un pavage, probablement en mosaïque, et formant une avance un peu élevée au-dessus du sol, devant le portail. On sait que les souverains de l'Orient s'asseyaient ainsi sous la porte de leurs palais pour donner audience (comp. aussi Jean XIX, 13). Jérémie remplace donc quelques pièces de ce parvis en mosaïque par d'autres pierres faciles à reconnaître, et cela afin de mieux intéresser l'imagination à ce qu'il allait prédire. Le *tapis* est ou bien celui sur lequel devait se placer le trône (d'autres traduisent le *dais*), ou bien une couverture en cuir sur laquelle se consommaient les exécutions capitales.

36 Comp. chap. XV, 2.

37 La véhémence du discours entraîne quelques fautes de rédaction. Les pronoms se rapportent tour à tour au pays et aux habitants, aux temples et aux dieux, sans que la transition soit toujours nettement indiquée. La comparaison avec le manteau du pâtre a été diversement interprétée. Nous avons eu égard au fait que les pâtres se couvraient d'une peau de mouton dont le côté velu se mettait tantôt sur le corps, tantôt en dehors, selon la saison. Or, *retourner* un pays (en latin : *evertere*), c'est le ruiner.

38 Il s'agit des obélisques, et au lieu de *temple* du soleil, on peut être tenté de traduire *lieu*, *ville* du soleil; il s'agit sans doute d'Héliopolis, en hébreu Ôn, endroit très-bien connu des Juifs (Gen. XLI, 45) et qu'un lecteur plus récent a trouvé nécessaire de distinguer d'autres endroits portant le même nom et situés en Palestine.

1 Ce morceau appartient à une époque un peu plus récente. Nous y voyons les émigrés de Juda déjà répandus dans toute l'Égypte, où ils furent en partie amenés à adorer les dieux du pays, en partie à revenir à leurs anciennes habitudes idolâtres et superstitieuses. Les noms propres géographiques, placés en tête du discours, représentent les grandes divisions territoriales de l'Égypte. Paṭros est la Thébaïde ou haute Égypte, Noph ou Memphis est la capitale du centre, Migdol et Ṭaḥpanḥès sont des villes du nord, voisines de l'Arabie.

Ainsi dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Vous avez vu vous-mêmes les maux que j'ai amenés sur Jérusalem et sur toutes les villes de Juda : voyez, elles sont aujourd'hui en ruines et sans habitants, à cause de leurs méfaits qu'ils ont commis pour m'irriter, en allant encenser et adorer d'autres dieux qu'ils n'avaient point connus, ni eux, ni vous, ni vos pères[2]. Pourtant je vous envoyais tous mes serviteurs, les prophètes[3], dès l'abord et itérativement, pour vous dire : Ne faites point cette chose abominable que je déteste! Mais ils n'écoutèrent pas, ils ne prêtèrent pas l'oreille, de manière à revenir de leurs méfaits, à ne plus encenser d'autres dieux. Alors ma colère vint fondre sur eux, et ma fureur ravagea les villes de Juda et les rues de Jérusalem, et elles devinrent les ruines et les lieux désolés qu'elles sont aujourd'hui. Or donc, voici ce que dit l'Éternel, le dieu des astres, le dieu d'Israël : pourquoi commettez-vous cet attentat contre vous-mêmes[4], de vous faire exterminer, hommes et femmes, enfants et nourrissons, du milieu de Juda, de manière qu'il ne restera plus personne? de m'irriter par les œuvres de vos mains[5], en encensant d'autres dieux, dans ce pays d'Égypte où vous êtes allés demeurer, pour vous faire exterminer et pour être en malédiction et en opprobre parmi tous les peuples de la terre[6]. Avez-vous oublié les méfaits de vos pères, et les méfaits des rois de Juda, et les méfaits de leurs femmes, et vos propres méfaits et ceux de vos femmes, qui ont été commis dans la terre de Juda et dans les rues de Jérusalem? Ils ne sont point contrits jusqu'à ce jour! Ils n'ont point peur! Ils ne suivent pas ma règle et mes commandements, que je vous ai prescrits, à vous et à vos pères! C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël : Je vais diriger mon

[2] Le discours commence par rappeler les tristes suites que vient d'avoir pour Israël sa défection à l'égard de la loi de Dieu. Malgré tous les avertissements prophétiques, le peuple persévérait dans l'idolâtrie, et la conséquence en fut le châtiment terrible qui fit périr les uns et chassa les autres de leur patrie. Aujourd'hui, sur la terre de l'exil, c'est encore le même aveuglement. Le peuple semble acharné à se détruire, à préparer sa ruine définitive. — Il est à remarquer que les Israélites sont tantôt considérés comme formant un seul tout, sans distinction d'âge et d'époque, tantôt le discours sépare les diverses générations les unes des autres et fait la part du présent et celle du passé. De là, la brusque transition de la deuxième à la troisième personne.

[3] Chap. VII, 25 suiv.

[4] On pourrait traduire : *ce suicide*. Le mot n'existe pas en hébreu, mais le sens de la phrase revient à cette idée.

[5] Les idoles que vous fabriquez. On remarquera que cette seconde phrase, au point de vue logique, aurait dû précéder l'autre, la provocation de la colère de Dieu étant naturellement antérieure au châtiment.

[6] Chap. XLII, 18.

regard sur vous, pour votre malheur, pour exterminer tout Juda. Je saisirai les restes de Juda, ceux qui ont tourné leurs regards vers le pays d'Égypte pour aller s'y établir, et ils périront tous, dans ce pays d'Égypte, ils tomberont, par l'epée et la famine ils périront; petits et grands, par l'épée et la famine ils mourront, et ils seront en exécration, en horreur, en malédiction et en opprobre! Et je viendrai demander compte à ceux qui demeurent au pays d'Égypte, comme j'ai demandé compte à Jérusalem, avec l'épée, la famine et la peste. Et nul n'échappera ni ne survivra de ce reste de Juda, venu au pays d'Égypte pour y demeurer et pour retourner[7] au pays de Juda, vers lequel tendent leurs désirs, pour y demeurer de nouveau — mais ils ne retourneront point, si ce n'est quelques-uns[8]!

Cependant tous les hommes qui savaient que leurs femmes allaient brûler de l'encens à d'autres dieux, et toutes ces femmes réunies, une grande assemblée, et tout le peuple qui demeurait dans le pays d'Égypte, dans Paṭros, répondirent à Jérémie en ces termes[9] : Pour ce qui est de la parole que tu viens de nous dire au nom de l'Éternel, nous ne t'écouterons pas! Au contraire, nous tenons à accomplir tous les vœux que notre bouche a prononcés, en encensant la Reine du ciel et en lui offrant des libations, comme nous avons fait, nous et nos pères, nos rois et nos chefs, dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem; car nous avions du pain à satiété, et nous étions heureux et nous ne connaissions pas le malheur. Mais depuis que nous avons cessé d'encenser la Reine du ciel et de lui offrir des libations, nous manquons de tout et nous périssons par l'épée et la famine[10]. Et quand nous brûlons de l'encens à la Reine du ciel, en lui offrant des libations, est-ce donc

[7] Plusieurs traducteurs, suivant en ceci les Septante, biffent la conjonction et construisent : Nul n'échappera — pour retourner. En laissant le texte comme il est, on aura le sens : ils sont venus en Égypte — dans l'espoir de retourner.

[8] A l'égard de cette apparente contradiction, comp. chap. IV, 27; V, 18.

[9] Loin de se rendre aux exhortations du prophète, les Judéens se montrent obstinés à faire comme par le passé. Nous entrevoyons que Jérémie avait parlé pour empêcher une cérémonie religieuse en l'honneur de la Reine du ciel (chap. VII, 18), qui allait s'accomplir, et c'est là ce qui nous explique la présence des femmes, et surtout cette phrase : les maris *savaient* ce que les femmes faisaient. Car c'était une fête célébrée principalement par celles-ci. On voit en même temps que Jérémie avait été entraîné jusque dans la Thébaïde par le torrent de l'émigration.

[10] On oppose à Jérémie un argument très-concluant aux yeux du peuple: Les malheurs de Juda datent précisément de l'époque où le roi Ios'iyah commença ses réformes et proscrivit les cultes étrangers. Auparavant, au temps de la liberté, nous étions heureux.

contre le gré de nos maris que nous lui faisons des gâteaux à son effigie[11], et que nous lui faisons des libations?

Alors Jérémie parla à tout le peuple, aux hommes, aux femmes et à tous ceux qui lui avaient répondu, et dit[12] : Les encensements que vous avez faits dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem, vous et vos pères, vos rois et vos chefs, et le commun peuple, l'Éternel s'en est souvenu et les a pris à cœur. Et comme l'Éternel ne pouvait plus supporter la méchanceté de vos actes et les abominations que vous commettiez, votre pays est devenu le désert sans habitants qu'il est aujourd'hui, un objet d'horreur et de malédiction. C'est à cause de l'encens que vous avez brûlé, et parce que vous avez péché contre l'Éternel, et que vous n'avez pas écouté sa voix, ni suivi sa règle, ses lois et ses commandements, c'est pour cela que ce malheur vous est arrivé, tel qu'il est aujourd'hui!

Jérémie dit encore à tout le peuple et à toutes ces femmes[13] : Écoutez la parole de l'Éternel, vous tous de Juda qui êtes au pays d'Égypte! Ainsi dit Iaheweh Çebaôt, le dieu d'Israël. Il dit : Vous et vos femmes, vous le proclamez de votre bouche, et vous l'accomplissez de vos mains; vous dites : assurément nous nous acquitterons des vœux que nous avons formés, en brûlant de l'encens pour la Reine du ciel, et en lui offrant des libations! Eh oui! ratifiez toujours vos vœux et acquittez-vous toujours de vos vœux! Mais écoutez aussi la parole de l'Éternel. vous tous de Juda qui demeurez au pays d'Égypte! Voyez, dit l'Éternel, je le jure par mon grand nom : mon nom ne sera plus prononcé dans tout le pays d'Égypte, par la bouche d'aucun homme de Juda, qui dirait : Vive le Seigneur, l'Éternel[14]!

[11] Ce sens n'est pas bien sûr, et notre traduction se base principalement sur le fait que les gâteaux en question représentaient la lune dans son plein. Ordinairement on traduit : « Est-ce donc pour l'affliger que nous lui rendons ce culte? Évidemment non! » Elles raisonnent dans la supposition de la réalité et de la puissance de leur déesse et ne comprennent pas quel peut être leur tort.

[12] La réplique de Jérémie réfute l'argument principal du peuple idolâtre. On avait dit : Autrefois, *quand* nous encensions la Reine du ciel, nous *étions* heureux, quand nous cessâmes, nous devînmes malheureux. Non, répond-il; vous l'êtes devenus, *parce que* vous faisiez cela. C'est la conséquence qui décide de la valeur des actes.

[13] Ce dernier morceau, bien qu'introduit par une nouvelle formule de rédaction, doit être regardé comme une partie intégrante du discours précédent. Il en forme la péroraison. Le prophète constate qu'il n'y a plus rien à espérer d'une génération aussi perverse; il la défie de se mesurer avec Dieu, lequel, en face de l'obstination des Judéens, manifeste également des intentions immuables.

[14] Mon nom ne sera plus prononcé, pas même dans ces formules de serment qui échappent aux hommes, presque sans qu'ils en aient conscience. C'est que les Judéens d'Égypte seront exterminés tous.

Je vais veiller sur eux pour leur malheur et non pour leur bonheur, afin que tous les hommes de Juda qui sont au pays d'Égypte périssent par l'épée et par la famine, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus! Et ceux qui échapperont à l'épée retourneront du pays d'Égypte au pays de Juda en bien petit nombre[15], et tout ce reste de Juda qui est venu au pays d'Égypte pour y demeurer, saura de qui la parole sera ratifiée, la mienne ou la leur! Et ceci vous servira de signe[16], dit l'Éternel, de ce que je vous demanderai compte en ce lieu-ci, afin que vous appreniez que mes paroles contre vous seront positivement ratifiées pour votre malheur : Voici ce que dit l'Éternel : Je vais livrer le Pharaon Ḥofra', le roi d'Égypte, à ses ennemis et à ceux qui en veulent à sa vie, de même que j'ai livré Çideqiyah, le roi de Juda, à Neboucadreççar, le roi de Babel, son ennemi, qui en voulait à sa vie.

XLV.

La parole que le prophète Jérémie adressa à Barouk, fils de Nériyah, lorsque celui-ci écrivit ces discours dans un rouleau sous la dictée de Jérémie[1], en la quatrième année de Iehoyaqîm, fils de Ios'iyahou, roi de Juda. Il dit :

Voici ce que dit l'Éternel, le dieu d'Israël, à toi, Barouk! Tu dis : «Ah! malheur à moi! l'Éternel ajoute la douleur à mon chagrin : je me fatigue à gémir et ne trouve point de repos[2]!» Voici ce que tu lui diras : Ainsi dit l'Éternel : Vois, ce que j'ai bâti, je le détruis moi-même, et ce que j'ai planté, je l'arrache; et il s'agit de toute la terre. Et toi, tu demanderais pour toi de grandes choses? Ne les

[15] Voyez v. 14. — Il en restera quelques-uns qui serviront de preuve vivante de la certitude des prédictions divines.

[16] Pour corroborer sa prédiction, Jérémie indique un signe, c'est-à-dire il prédit un événement futur, facile à constater quand il arrivera, et par l'accomplissement duquel on pourra juger en même temps de la certitude des autres catastrophes prédites pour une époque moins prochaine. Le roi régnant, Ḥofra', perdra le trône et la vie par la main de ses ennemis, comme ce fut le cas du dernier roi de Juda. Le pharaon Ḥofra' est celui qu'Hérodote, II, 161 ss., appelle Apriès et dont les Égyptiens paraissent avoir prononcé le nom Ouaphrè. Ce roi périt dans une guerre civile suscitée par Amasis, lequel lui succéda en 570 av. J.-C., dix-huit ans après la ruine de Jérusalem. Il ne serait pas impossible que Jérémie ait vécu jusque-là; en tout cas, Barouk, le rédacteur, a pu être témoin de l'événement.

[1] Chap. XXXVI.

[2] Les menaces contenues dans les discours de Jérémie troublaient l'esprit de son secrétaire.

demande pas! Car, vois-tu, je vais amener le malheur sur tous les mortels, parole de l'Éternel! Mais à toi j'accorderai la vie sauve en tous lieux où tu iras [3]!

[3] Ces paroles, destinées à rendre le calme à Barouk, ne peuvent guère être considérées comme consolantes. Quand une terrible catastrophe menace le monde, lui, simple individu, voudrait être exempté de la destinée commune? Demande exorbitante! Tout ce qui lui sera accordé, c'est qu'il emportera sa vie comme un *butin* (XXI, 9; XXXVIII, 2; XXXIX, 18), comme quelque chose qu'on met en sûreté quand tout risque d'être détruit.

Ce qu'il y eut de paroles de l'Éternel adressées au prophète Jérémie, au sujet des nations païennes[1].

XLVI.

Relativement à l'Égypte[2].

Sur l'armée du Pharaon Neko, roi d'Égypte, laquelle se trouvait sur l'Euphrate à Karkemis', que défit Neboukadreççar, le roi de Babel, la quatrième année de Iehoyaqîm, fils de Ios'iyahou, roi de Juda[3].

Préparez la rondache et le bouclier! Marchez au combat! Attelez les chevaux! Montez cavaliers! Prenez vos rangs! Mettez les casques! Polissez les lances! Endossez les cuirasses!

[1] Titre collectif pour la dernière partie de la collection. Comparez cependant le chap. XXV.

[2] Cette note se rapporte aux deux pièces suivantes.

[3] En 611 av. J.-C., Neko, fils de Psammétique, roi d'Égypte, avait débarqué dans la baie de Saint-Jean-d'Acre, pour occuper les pays entre l'Euphrate et la mer, et opposer ainsi une digue au débordement des conquérants chaldéens, qui venaient de mettre fin à l'empire d'Assyrie. Il défit le roi Ios'iyah à Meg'iddo, plaça sur le trône de Jérusalem Ioyâqîm, comme vassal de l'Égypte, et s'empara successivement de la Palestine et de toute la Syrie. Mais en 608 il fut défait à Karkemis' (Circésium) sur l'Euphrate, par le prince royal de Babylone, fils et bientôt successeur de Nabopolassar, fondateur de la nouvelle dynastie. A la suite de cette défaite, les Égyptiens furent refoulés derrière leur isthme. Ce morceau contient une description poétique de la défaite. On est tenté, ici beaucoup plus qu'ailleurs dans les discours de Jérémie, de couper les lignes et de donner ainsi au texte, pour l'œil même, la forme de la poésie. Nous ne l'avons pas fait, en partie parce que ç'aurait été une exception trop singulière, en partie parce que, après tout, le style ne se soutient pas et le parallélisme n'est pas assez marqué.

Mais quoi! Que vois-je? Les voilà culbutés, reculant d'épouvante! leurs guerriers sont écrasés, ils courent, ils fuient sans tourner la tête..... terreur partout! parole de l'Éternel. Ha, le plus agile n'échappera pas, le plus vaillant ne se sauvera pas! Là, au nord, sur les bords de l'Euphrate, ils trébuchent, ils tombent!

Qui est-ce qui s'avance-là, pareil au Nil[4]? Ses flots se précipitent comme ceux d'un fleuve! C'est l'Égyptien qui s'avance pareil au Nil; comme un fleuve ses flots se précipitent. Il dit : Je monte, j'inonde la terre, je vais noyer villes et habitants!

Avancez chevaux[5]! Chars, lancez-vous au galop! Que les guerriers marchent, l'Éthiopien et le Libyen, tenant le bouclier, le Lydien bandant l'arc[6]! Mais ce jour est pour le Seigneur, pour le dieu des astres, un jour de vengeance, pour se venger de ses ennemis : l'épée doit dévorer, se rassasier, s'abreuver de leur sang; le Seigneur, le dieu des astres, veut avoir son hécatombe[7] au pays du nord, sur l'Euphrate!

Va monter à G'ile'ad et chercher du baume, vierge fille de l'Égypte[8]! C'est envain que tu multiplies les remèdes; pour toi il n'y a plus d'emplâtre! Les nations ont appris ta honte; de tes cris la terre est remplie : c'est que tes guerriers se renversent l'un sur l'autre, ils tombent à la fois tous ensemble!

XLVII.

Parole que l'Éternel adressa au prophète Jérémie, sur ce que Neboukadreççar, le roi de Babel, devait venir frapper le pays d'Égypte[1].

Annoncez-le à l'Égypte! Proclamez-le à Migdol! Faites-le savoir à Nof et à Ṭaḥpanḥès! A vos rangs! préparez-vous! déjà l'épée a

[4] Le prophète se reporte au début de la guerre; il voit arriver la grande armée égyptienne qui se propose de conquérir le monde, et s'arrête avec complaisance à la description de ce spectacle, pour rendre plus frappant le contraste de l'issue.

[5] Provocation ironique.

[6] Les Lydiens dont il est parlé ici, ne sont pas ceux de l'Asie mineure, probablement, mais quelque peuplade d'un nom semblable, voisine et sujette de l'Égypte.

[7] Le mot hébreu employé dans le texte exprime l'idée d'un festin pour lequel on aurait immolé un grand nombre d'animaux. Le terme n'est pas exclusivement religieux comme celui de sacrifice.

[8] L'Égypte est blessée à mort. De là, les métaphores du texte. Voyez chap. VIII, 22.

[1] Le morceau qui suit n'est pas rétrospectif comme le précédent. Il annonce, comme suite de la défaite de Neko, une invasion de Neboukadreççar en Égypte. L'histoire ne mentionne pas l'accomplissement de cette prédiction.

dévoré tout autour de vous. Comment donc! ton chef[2] est renversé? il n'a pas tenu tête? C'est Iaheweh qui l'a mis à bas! Quelle multitude de fuyards! Ils tombent l'un sur l'autre, ils s'écrient: Allons, retournons auprès des nôtres, dans notre pays natal, pour échapper à l'épée destructrice! Là[3] ils s'écrient: O Pharaon, roi d'Égypte! Ruine! Il a laissé passer le terme! Par ma vie, dit le roi, dont le nom est Iaheweh Çebaôṭ: il[4] va venir comme le Ṭabor parmi les montagnes, comme le Karmel qui domine la mer.

Prépare tes hardes pour l'exil, fille de l'Égypte qui demeures céans, car Nof va être un désert, brûlé et dépeuplé! L'Égypte est une belle génisse: il vient, il vient un taon du nord. Les mercenaires[5] aussi, qu'elle a chez elle, comme des bœufs à engraisser, eux aussi tournent le dos, et s'enfuient tous ensemble, sans tenir tête; c'est le jour de la ruine qui est venu pour eux, le moment du compte à rendre.

Sa voix retentit comme celle du serpent, quand ils arrivent en force, et qu'ils lui tombent dessus avec leurs haches, comme des bûcherons; ils abattent sa forêt impénétrable[6], parole de l'Éternel, car ils sont plus nombreux que des sauterelles; il n'y a pas moyen de les compter. Elle est toute honteuse, la fille de l'Égypte, livrée au peuple du nord. Il l'a dit, l'Éternel, le dieu d'Israël: Me voici,

[2] Ton *chef*, ce serait Neko. On a proposé de traduire: *ton taureau*, signification ordinaire du mot, et d'appliquer ce terme au dieu Apis. Cependant, comme l'invasion n'a pas encore eu lieu, et que l'armée égyptienne est encore en route pour rentrer chez elle, il ne peut pas encore être question de la chute du dieu.

[3] Cette phrase est très-obscure. Les Septante, et après eux beaucoup de modernes, ont traduit: Ils donnent à Pharaon le *nom* (*s'em* pour *s'am*) de Ruine (comp. XX, 3). Le *terme* que Pharaon aurait laissé passer, serait celui avant lequel Jéhova aurait pu lui faire grâce. Mais cela se placerait peu convenablement dans la bouche des fuyards. Si le texte n'est pas corrompu, il faudrait plutôt l'entendre de la précipitation de la fuite, qui ne permettait plus même de faire des préparatifs de défense.

[4] Le roi de Babylone, dépassant les autres en puissance, comme le Ṭabor et le Karmel dépassent en hauteur les alentours. Ce même roi est désigné plus loin par le taon qui va tourmenter la génisse.

[5] Les derniers rois d'Égypte avaient à leur solde des troupes étrangères, principalement des Grecs, cantonnés dans la basse Égypte, et vus de mauvais œil par les indigènes.

[6] Voici le sens qu'on *peut* trouver à cette allégorie. L'armée chaldéenne est comparée à une troupe de bûcherons qui viennent abattre une forêt épaisse, laquelle représente ici la nombreuse population de l'Égypte. Celle-ci, à son tour, est comparée en même temps au serpent qui se cache dans le taillis et qui se retire en sifflant, sans pouvoir autrement se défendre. L'absence de forêts en Égypte fait voir qu'il n'y a ici que des images.

qui vais faire rendre compte à l'Amôn de Nô[7], à Pharaon et à l'Égypte, à ses dieux et ses rois, à Pharaon et à ceux qui en veulent à leur vie, à Neboukadreççar, le roi de Babel, et à ses officiers. Après cela, elle se tiendra tranquille[8], comme jadis, parole de l'Éternel!

[*Toi donc*[9], *mon serviteur Jacob, n'aie pas peur, ne sois pas alarmé, Israël! car, vois-tu, je te délivrerai au pays lointain, et ta race dans la terre de son exil. Et Jacob reviendra pour vivre tranquille et en sécurité, et personne ne le troublera plus. Toi, n'aie pas peur, mon serviteur, dit l'Éternel, car moi je serai avec toi, je consommerai la ruine de toutes les nations, chez lesquelles je t'ai chassé. Mais toi, je ne veux point te ruiner : j'ai dû te châtier selon ton mérite et je ne puis te laisser impuni.*]

XLVIII.

Ce qui fut la parole de l'Éternel adressée au prophète Jérémie au sujet des Philistins, avant la prise de 'Azzah par Pharaon[1].

Voici ce que dit l'Éternel : Voyez ce flot qui s'avance du nord, il devient un torrent qui déborde, il submerge le pays et tout ce qu'il contient, villes et habitants : les hommes jettent des cris, toute la population éclate en lamentations. Au bruit du galop des coursiers, du fracas des chars, du vacarme des roues, les pères, laissant tomber les bras d'effroi, ne se tournent plus vers leurs enfants[2]. C'est que le jour est venu pour détruire tous les Philistins, pour ôter à Tyr et à Sidon tout ce que lui restait d'alliés ; c'est que l'Éternel veut

[7] Nô est le nom hébreu de la ville de Thèbes, dans la haute Égypte (Nah. III, 8), célèbre par son temple du Dieu Amôn.

[8] Et non pas : elle sera de nouveau heureuse et populeuse.

[9] Tout ce passage mis entre crochets, est évidemment étranger au texte du présent chapitre. C'est la reproduction littérale de chap. XXX, 10, 11, et la ruine de Jérusalem et l'exil y sont mentionnés comme des faits déjà accomplis. Mais il est difficile de dire par quel hasard, ou quel caprice de copiste, ces lignes se retrouvent ici.

[1] Le texte qui suit fait voir que les villes des Philistins étaient menacées d'une attaque venant du Nord, mais on n'apprend pas de la part de qui? La supposition la plus naturelle serait de songer aux Chaldéens, vainqueurs des Égyptiens et les suivant, l'épée dans les reins, jusque dans leur pays, de manière que les Philistins, placés sur la route de l'Égypte, auraient été les premiers exposés à leurs coups. La suscription du morceau paraît indiquer une autre combinaison. Ce serait Neko, dans sa retraite, qui aurait attaqué les Philistins pour se faire ensuite un rempart de leurs places fortes. Mais il faut remarquer que la phrase qui parle de lui manquait dans le texte des Septante et pourrait avoir été ajoutée par un interprète moins bien renseigné.

[2] Ils s'enfuient précipitamment, sans même songer à leurs enfants.

exterminer les Philistins, les restes de l'île de Kaftor[3]. 'Azzah en est venue à se raser la tête, As'qelôn est muette de terreur, et vous, dernier reste des géants, jusqu'à quand vous déchirerez-vous la face[4]? «Ha! Épée de Iaheweh, quand enfin te calmeras-tu? rentre dans ton fourreau! arrête-toi et sois tranquille[5]!» Comment se calmerait-elle, quand l'Éternel l'a commandée! c'est contre As'qelôn qu'il la mandée, contre la côte de la mer.

XLIX.

Relativement à Moab[1].

Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Malheur à Nebo[2], elle est détruite! Qiryaṭaïm est honteuse et conquise! la Citadelle est honteuse et abattue! Elle n'est plus, la gloire de Moab; à Ḥes'bôn on médite sa ruine : Allons le retrancher du nombre des peuples! Toi aussi, Madmen, tu seras réduite au silence : l'épée est à tes trousses! Écoutez! Des cris du côté de Ḥoronaïm! Destruction! Ruine immense! Moab est emportée; ils font entendre leurs cris jusqu'à Ço'ar[3]! La montée de Louḥiṭ, on la remonte en pleurant et sanglotant, à la côte de Ḥoronaïm on entend de grands cris de détresse.

Fuyez! Sauvez-vous! Soyez comme le buisson[4] dans la steppe! Car puisque tu as mis ta confiance dans tes idoles et dans tes trésors,

[3] Kaftor est l'île de Crète, d'où les Philistins doivent être venus coloniser la côte de la Palestine. Comp. la note sur 1 Sam. XXX, 14, comp. Amos IX, 7.

[4] La tête rasée et les égratignures sont des signes d'un grand deuil. En mettant *géants* au lieu de *plaine*, nous suivons la leçon des Septante *'anqm* pour *'amqm*). On sait que les anciennes traditions de l'âge héroïque parlent plus d'une fois de géants philistins. 1 Sam. XVII; 2 Sam. XXI, 16.

[5] Paroles des Philistins au désespoir.

[1] Ce morceau a une grande analogie avec un autre dirigé contre le même peuple, qu'on trouve inséré dans le recueil d'Ésaïe XV, XVI. Cette analogie va quelquefois jusqu'à l'imitation directe et même à la copie textuelle.

[2] Tous les endroits nommés ici sont situés sur le plateau qui forme la côte orientale de la mer morte. Leur ruine, quoique future, est représentée comme déjà consommée, ou sur le point de l'être. — La *Citadelle* est peut-être la principale forteresse du pays, ailleurs Qîr-Moab ou Qîr-Ḥers (v. 36). — Ḥes'bôn, ville israélite, sur la frontière septentrionale du pays de Moab.

[3] Leçon des Septante. Ço'ar est à l'extrémité méridionale du pays. — Moab, dans cette phrase, n'est pas le peuple ou le territoire, mais l'un des chefs-lieux; 'Ar Moab, ville de Moab. És. XV, 1.

[4] Leçon rétablie d'après chap. XVII, 6.

toi aussi tu seras soumise, et Kemos'[5] s'en ira en exil, avec tous ses prêtres et ses émirs. Le dévastateur viendra contre toutes les villes, et aucune n'échappera, et la plaine sera ruinée, et le plateau sera ravagé, comme l'Éternel l'a dit. Donnez des ailes à Moab, car il va partir au vol, ses villes seront désertes et sans habitants. Maudit soit, qui fait l'œuvre de l'Éternel négligemment! Maudit, qui refuse son épée au carnage!

Moab est resté tranquille[6] depuis sa jeunesse; il s'est reposé sur sa lie, il n'a point été versé d'un fût dans l'autre, et emmené en exil; aussi son goût lui est-il resté et son parfum ne s'est pas altéré. Pour cela, voyez, dit l'Éternel, le moment vient où je lui enverrai des encaveurs qui le décaveront, qui videront ses muids et briseront ses amphores. Et Moab aura honte de son Kemos', comme la maison d'Israël a eu honte de Bêṭ-El[7] qui faisait son espoir.

Comment dites-vous : Nous sommes des guerriers, des gens vaillants au combat! Le dévastateur[8] de Moab et de ses villes s'avance, et l'élite de sa jeunesse périt dans le carnage : c'est le Roi qui le dit, lui, dont le nom est Iaheweh Çebaôṭ. La chute de Moab est proche, sa ruine va survenir sans tarder. Faites-lui vos condoléances[9], vous ses voisins, vous tous qui avez connaissance de son nom! dites : comment a-t-il été brisé, ce bâton puissant, ce sceptre glorieux!

Descends de ta splendeur et va t'asseoir sur la terre nue, fille de Dibôn! car le dévastateur de Moab s'avance contre toi; il détruit tes remparts. Place-toi sur la route et regarde au loin, peuple de 'Aro'ër! interroge les fuyards, tout ce qui a pu se sauver! dis : qu'est-il arrivé[10]?

[5] Nom d'une divinité des Moabites.

[6] Il y a ici une allégorie assez singulière. Le peuple moabite est comparé, relativement à son caractère et à sa valeur morale, à du vin qu'on aurait toujours laissé sur sa lie, tandis que l'usage en Orient est de transvaser fréquemment le vin pour l'améliorer. Le *goût* et le *parfum* doivent être pris ironiquement et dans le mauvais sens. Le reste s'explique facilement. Seulement l'auteur a trouvé nécessaire d'interpréter lui-même ce qu'il entend par le transbordement du vin. C'est l'*exil*, c'est-à-dire une catastrophe nationale, qui aurait pu servir à épurer, à éprouver le peuple pour le corriger, comme les prophètes aimaient à le dire d'Israël. On voudra bien nous passer les mots étrangers au *Dictionnaire de l'Académie*.

[7] Où l'on adorait jadis Jéhova sous la figure du taureau. La *maison* d'Israël, le royaume d'Éphraïm, est tombé, malgré, ou plutôt à cause de ce culte.

[8] Texte corrigé d'après le v. 18.

[9] Ironie. Les *voisins* et ceux qui n'ont *connaissance* que de *son nom* forment une antithèse; de près et de loin on peut venir prendre part au deuil.

[10] Tableau très-pittoresque; l'invasion venant du Nord, les fuyards se dirigent vers le Sud. Ceux de 'Aro'ër les voient arriver et demandent ce que c'est. L'Arnôn (Wadî

Moab est humilié, écrasé ! Crie toujours et lamente-toi ! Annoncez-le sur l'Arnôn : Moab est ruiné ! L'arrêt fatal s'accomplit sur tout le plateau, sur Ḥolôn, sur Iaheçah, sur Moufa'aṭ, sur Dîbôn, sur Nebô, sur Bêṭ-Diblaṭaïm, sur Qiryaṭaïm, sur Bêṭ-Gamoul, sur Bêṭ-Me'ôn, sur Qeriyoṭ, sur Boçrah, sur toutes les bourgades du pays de Moab, proches ou lointaines. Elle est abattue, la corne de Moab, et son bras est brisé, parole de l'Éternel.

Enivrez[11] Moab, parce qu'il a eu le verbe si haut contre l'Éternel ! Qu'il se vautre dans ce qu'il a vomi ! Qu'il soit, lui aussi, la risée des autres ! Israël n'a-t-il pas été pour toi un objet de dérision ? Est-ce qu'il a été surpris parmi les voleurs, pour que toutes les fois que tu parlais de lui, tu aies dû hocher la tête[12] ?

Quittez vos villes, habitants de Moab ! allez vous loger au milieu des rochers, comme la colombe qui niche sur le bord des précipices !

Nous connaissons[13] l'orgueil de Moab, cet orgueilleux, sa hauteur, son arrogance, sa fierté, son outrecuidance ! Moi je la connais, dit l'Éternel, son insolence, sa vanité : ses vains parleurs n'ont rien fait de bon[14].

Pour cela, je me lamente[15] au sujet de Moab ; sur Moab tout entier je pousse des cris ; sur les hommes de Qîr-Ḥers on soupire. Plus que sur Ia'ezer je pleure sur vous, vignes de Ṣibmah ! Vos sarments traversaient la mer, ils poussaient jusqu'à la mer de Ia'ezer ! Le dévastuteur s'est jeté sur ta récolte, sur ta vendange. La joie et

Moudjeb) formait autrefois la frontière septentrionale du pays des Moabites, mais depuis longtemps ceux-ci avaient délogé les Israélites de l'autre côté de la rivière. La nouvelle de l'invasion arrive de la frontière actuelle jusque sur l'Arnôn. Il convient cependant de faire remarquer que les divers petits tableaux qui se suivent dans le texte ne sont pas exactement arrangés d'après la situation géographique des lieux.

11 L'image de l'ivresse, pour désigner la colère vengeresse de Dieu, a déjà été employée chap. XIII, 13; XXV, 15. La peinture des détails dépasse les limites que respecte le goût moderne. L'apostrophe, du reste, ne s'adresse pas à une personne déterminée, ni à Dieu, ni aux ennemis de Moab. Elle exprime simplement le désir de la vengeance.

12 Moab aura bien mérité qu'on se moque de son malheur, au lieu de l'en plaindre. Il en a fait autant à Israël en cas pareil, comme si celui-ci avait été un vil malfaiteur.

13 Ce qui suit est à peu près copié dans És. XVI, 6 suiv.

14 Ces derniers mots sont douteux, ou plutôt les critiques juifs ont mal accentué la phrase, qu'on devra sans doute rétablir d'après le texte d'Ésaïe, en retranchant comme une glose superflue et traînante ce qu'il y a ici de plus.

15 On ne voit pas trop bien qui parle ici. Ce ne peut être ni Dieu ni le prophète, et en tant que le texte est évidemment emprunté à Ésaïe, l. c., on est tenté de dire que cette intercalation a nui à la suite logique du discours. Dans Ésaïe, c'est Moab même qui gémit. En général, le texte a beaucoup été remanié ou altéré dans cette transcription.

l'allégresse sont bannies des vergers et du pays de Moab; je fais tarir le vin dans les cuves; personne ne les foulera plus : le hourrah n'est plus le hourrah [16].

Les cris de Ḥes'bôn [17] arrivent jusqu'à Élealeh; jusque vers Iahaç ils se font entendre; de Ço'ar à Ḥoronaïm, à 'Eglaṭ-S'elis'iyah; les eaux de Nimerîm mêmes sont taries.

Je ferai en sorte, dit l'Éternel, qu'on cesse en Moab de monter aux hauteurs sacrées et d'encenser ses dieux. Aussi mon cœur gémit-il sur Moab, comme une flûte; mon cœur gémit comme une flûte sur les hommes de Qir-Ḥers [18]! C'est que le reste qu'on a ramassé est perdu [19]. Toutes les têtes sont rasées [20], toutes les barbes sont enlevées; sur toutes les mains des incisions, sur tous les reins des cilices. Sur tous les toits de Moab et sur ses places, il n'y a que deuil; car j'ai brisé Moab comme un vase méprisé, dit l'Éternel. Comme il est abattu! Lamentez-vous! Comme il a tourné le dos, Moab! Honte! Moab est devenu la risée et l'épouvante de tous ses voisins.

Car voici ce que dit l'Éternel : Voyez! comme l'aigle il [21] vole, il déploie ses ailes sur Moab. Les villes sont prises, les citadelles sont emportées, et le cœur des guerriers de Moab est en ce jour comme celui d'une femme en travail [22]. Moab est anéanti, ce peuple n'existe plus, par ce qu'il a eu le verbe si haut contre l'Éternel. Frayeur, fosse et filet sur vous, Moabites! dit l'Éternel. Celui qui fuit par suite de la frayeur, tombe dans la fosse; celui qui sort de la fosse est pris dans le filet [23]. Car j'amène sur lui, sur Moab, l'année du compte à rendre, parole de l'Éternel!

16 Pour beaucoup de détails de ce passage, nous renvoyons le lecteur au commentaire sur És. XVI. Mais nous disons encore une fois que le présent texte nous inspire peu de confiance. Une *mer* (ou lac) de Ia'ezer est chose inconnue; le mot de *hourrah* se lit trois fois ici, la première fois nous le changeons d'après l'ancien texte. Pour le reste, le sens est alors clair: le hourrah des vendangeurs est remplacé par le hourrah des guerriers pillards.

17 Ceci est pris dans És. XV, 4 et suiv.

18 És. XVI, 11.

19 Réminiscence de És. XV, 7.

20 Pour ces marques de deuil, voyez *ibid.*, v. 2 et suiv.

21 Sous-entendez : l'ennemi, le conquérant, auteur de toutes les calamités décrites plus haut.

22 La comparaison porte moins sur le *courage*, dans le sens moral, que sur les phénomènes physiologiques qui accompagnent l'angoisse: les convulsions, les frissons, etc.

23 Ce passage se retrouve textuellement És. XXIV, 17. 18. Le jeu de mots de l'original : *paḥad, paḥaṭ, paḥ*, n'a pu être rendu en français que par la seule allitération des trois F.

A l'ombre de Ḥes'bôn[24] s'arrêtent les fuyards épuisés : mais un feu sort de Ḥes'bôn, une flamme de chez Sihôn; elle dévore la barbe de Moab et la chevelure de ces tapageurs. Malheur à toi, Moab! Il est perdu le peuple de Kemos'! Tes fils sont emmenés en exil, et tes filles en servitude.

Mais je restaurerai Moab dans la suite des temps, parole de l'Éternel !

[*Jusqu'ici l'arrêt sur Moab*[25].]

L.

Relativement aux 'Ammonites[1].

Voici ce que dit l'Éternel : Israël n'a-t-il plus d'enfants? n'a-t-il plus d'héritier? Pourquoi Milkom[2] s'est-il emparé de Gad? pourquoi son peuple occupe-t-il ses cités? Pour cela, voyez, il va venir un jour (parole de l'Éternel!) où je ferai entendre le cri de guerre à la capitale[3] des fils de 'Ammôn; elle deviendra un monceau de ruines; ses bourgades seront livrées aux flammes, et Israël dépouillera ses spoliateurs : c'est l'Éternel qui le dit. Lamente-toi Ḥes'bôn, car 'Aï

[24] Ce dernier alinéa se compose de phrases tirées de Nombr. XXI, 28. 29; XXIV, 17.

[25] Ces derniers mots ne peuvent avoir été mis là que par un rédacteur ou copiste plus récent. — En général, toute la seconde partie de ce morceau, à partir du 29e verset, nous paraît être de nature à justifier les doutes de la critique. Ces emprunts serviles et en partie incommodes, faits à tous les textes prophétiques de l'Ancien Testament qui parlent de Moab, ces répétitions oiseuses, qui ne font qu'affaiblir l'énergie du discours, nous font l'effet d'une surcharge ajoutée à un original plus simple. Nous signalerons surtout les passages où une voix inconnue et indéfinissable *plaint* le sort de Moab (v. 31 et suiv.; v. 36), ce qui cadre mal avec les menaces et les imprécations du reste; ensuite cette contradiction du v. 45, où les fuyards cherchent un abri à Ḥes'bôn (au nord), avec toute la première partie, où la fuite se dirige vers le sud; voyez surtout v. 2 et 19.

[1] A l'époque de Jérémie, la tribu (arabe) des 'Ammonites avait occupé une grande partie du territoire à l'Orient du Jourdain, autrefois possédé par les Gadites, de même que les Moabites s'étaient emparés du territoire des Rubénites, surtout à la suite de la ruine du royaume d'Israël.

[2] Le dieu des 'Ammonites. Les Rabbins ont mal compris le texte et ont écrit *Malkam*, c'est-à-dire *leur* roi. Mais ce pronom ne se rapporterait à aucun sujet. Comp. v. 3, et Amos I, 15.

[3] Litt.: la *grande* (ville), désignation qui a fini par devenir un nom propre, *Rabba*, ou Rabbaṭ-'Ammon. On en voit encore aujourd'hui des ruines, nommées Ammân.

est détruite ! Criez, filles[4] de Rabbah, ceignez le cilice, prenez le deuil, parcourez vos bercails, car Milkom s'en va en exil, avec ses prêtres et ses émirs, tous ensemble. Pourquoi te vantes-tu de tes plaines, de ta campagne fertile[5] ? Fille égarée, qui te fiais à tes greniers ! «Qui osera m'approcher ?» Vois-tu, je fais venir contre toi la terreur de tous côtés, dit le Seigneur, le dieu des astres ; vous serez chassés, chacun droit devant lui, et personne ne rassemblera les fuyards !

Après cela, je restaurerai les fils de 'Ammôn, parole de l'Éternel.

LI.

Relativement aux Édomites.

Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : N'y a-t-il plus de sagesse en Ṭêman[1] ? Les prudents ont-ils perdu la tête ? Leur sagesse a-t-elle défailli ? Fuyez, retournez sur vos pas, blottissez-vous dans quelque cachette, habitants de Dedan[2] ! Car c'est la ruine de 'Ésaw que j'amène sur lui, c'est le moment où je lui demande son compte.

Si ce sont des vendangeurs[3] qui entrent chez toi, ils ne laissent pas de quoi grapiller ; si ce sont des voleurs nocturnes, ils dévastent à cœur joie ! Car moi je fouille 'Ésaw, je découvre ses retraites ; s'il veut se cacher, il ne le peut. Sa race est exterminée ; de ses frères, de ses voisins, il ne reste plus personne : «Laisse-moi tes orphelins, moi je les nourrirai, et que tes veuves s'en remettent à moi[4] !»

[4] On devra prendre ce mot au sens figuré, que nous avons exprimé dans le verset précédent, en mettant *bourgades* là où le texte parle de filles. Les villages sont les filles des villes dans le langage poétique, de même que dans celui de l'administration. Parcourir les bercails, est ici l'acte des gens de la campagne, qui courent pour sauver leurs troupeaux.

[5] Litt. : Ta campagne *découle*. Ce mot est employé souvent dans le sens de l'abondance.

[1] Les Édomites (la race d'Ésaü) étaient renommés pour leur sagesse, aussi est-ce chez eux que l'auteur du livre de Job place la scène de son célèbre dialogue philosophique (Ṭêman, quoique localité particulière, est ici placé pour la nation entière). Malgré cette sagesse tant vantée, ils ne peuvent conjurer la catastrophe qui les menace. (Comp. Obad. 8).

[2] La tribu des Dedanites représente ici tous les Arabes du désert, en rapport avec Édom. Ils sont avertis de se soustraire aux périls imminents.

[3] Phrases reproduites Obad. v. 5, mais autrement appliquées ici. Les ennemis qui doivent dévaster le pays d'Édom sont tour à tour comparés à des vendangeurs et à des voleurs, qui ne laissent rien, qui enlèvent tout. Ensuite Dieu lui-même se charge en quelque sorte de cette besogne.

[4] Nous supposons que ces mots doivent peindre la ruine absolue. Il ne reste plus personne *pour dire*, etc. Généralement on y voit une parole de pitié dans la bouche de Jéhova, ce qui jurerait avec le reste.

Car voici ce que dit l'Éternel : Voyez donc ! ceux auxquels la coupe n'était pas destinée, seront obligés de la boire[5], et toi tu en serais dispensé ? Non, tu ne seras point dispensé, mais tu la boiras certainement ! Car je le jure par moi-même, parole de l'Éternel ! Boçrah sera un objet d'horreur et d'opprobre, une ruine maudite, et toutes ses bourgades seront ruinées à jamais !

Un message[6] m'est arrivé de la part de l'Éternel, un héraut est envoyé parmi les peuples : Rassemblez-vous ! Marchez contre lui ! Levez-vous pour le combat ! Car, vois-tu, je te fais petit parmi les peuples, méprisé parmi les hommes. Ta terreur[7]....., l'orgueil de ton cœur t'a trompé, toi qui demeures dans les gorges du rocher, qui occupes les hautes côtes ! Tu élèverais ton aire comme l'aigle[8], je t'en ferais descendre, parole de l'Éternel ! Édom sera une solitude, que les passants contempleront avec stupeur, en ricanant à propos de ses malheurs[9]. Ce sera comme la destruction de Sedom et de 'Amorah, et pour ce qui est des villes voisines, dit l'Éternel, il n'y demeurera plus personne, pas un mortel n'y séjournera !

Voyez ! Il[10] s'élance, comme un lion des broussailles du Jourdain sur la campagne verdoyante, et soudain je les en chasse, et j'y placerai comme maître celui que j'aurai choisi. Car qui est mon égal ? qui me mettra en cause ? et quel est le pâtre qui me tiendrait tête[11] !

Écoutez donc le dessein de l'Éternel qu'il a formé contre Édom, et ses projets qu'il a médités contre les habitants de Têman : Oui,

[5] Israël aussi sera châtié, pourquoi Édom resterait-il impuni ? Sur l'image du calice, voyez XXV, 15.

[6] Ici notre texte est évidemment dans un rapport très-intime avec celui d'Obadias, v. 1 suiv. La question de savoir quel est l'original, est très-controversée. Nous la traitons dans l'introduction à ce dernier prophète. — Le sens est que Jérémie dit avoir entendu l'ordre que Dieu adresse à d'autres peuples, de venir attaquer Édom.

[7] Ce mot ne se rattache ni à ce qui précède, ni à ce qui suit. Il manque dans le texte d'Obadias, et les Septante ne l'ont pas compris. On traduit communément : La terreur sur toi ! comme une menace. Ou bien : La terreur que tu inspirais (t'a rendu trop confiant).

[8] Allusion à la nature du pays des Édomites, dont le chef-lieu même s'appelait *La Roche* (Séla'), chez les Grecs Pétra, d'où le nom de l'Arabie Pétrée.

[9] Chap. XIX, 8.

[10] Chap. XLVIII, 40. Dans l'allégorie qui suit, Édom est le troupeau surpris par la bête féroce, et qu'aucun pâtre ne peut protéger. Jéhova choisira le nouveau berger, le nouveau maître du pâturage.

[11] Jéhova paraît ici s'identifier avec le lion de l'allégorie, parce qu'au fait, le conquérant qui doit châtier Édom n'agit que comme l'instrument de Dieu.

pour sûr, on les entraînera, ces chétifs moutons ! oui, pour sûr, leur campagne sera désolée [12] à cause d'eux !

Au bruit de leur chute, la terre tremble ; et l'écho en retentit jusqu'à la mer des algues [13]. Voyez ! comme l'aigle [14], il s'élance et vole, il déploie ses ailes contre Boçrah, et le cœur des guerriers d'Édom est en ce jour comme le cœur d'une femme en travail !

LII.

Relativement à Damas [1].

Ḥamaṭ et Arpad sont dans la confusion, elles ont entendu une fâcheuse nouvelle, elles se consument de peur ! C'est un trouble comme [2] celui de la mer, quand elle ne trouve pas le repos. Damas a perdu courage, elle songe à fuir, la terreur l'a saisie, l'angoisse et les douleurs l'ont surprise, comme une femme qui enfante. « Comment ! elle n'est pas abandonnée, la ville glorieuse, la cité de mes délices [3] ! » C'est que sa jeunesse va tomber sur ses places, et tous ses guerriers périront en ce jour, parole de l'Éternel ! Je vais mettre le feu aux murs de Damas, pour qu'il dévore les palais de Ben-Hadad [4].

[12] La campagne où paissait le troupeau (de l'allégorie, c'est-à-dire les Édomites) est *désolée;* nous prenons ce mot dans le sens de la tristesse et du désespoir (la campagne étant personnifiée comme la mère ou nourrice du troupeau). Cette allégorie est cependant abandonnée dans ce qui va suivre, la *chute* ne pouvant se prendre que dans le sens politique et militaire.

[13] La mer rouge qui baignait le pays d'Édom du côté opposé à la frontière de Juda.

[14] Chap. XLVIII, 40, 41.

[1] Nous ne connaissons guère les destinées de la Syrie après sa conquête par les Assyriens au huitième siècle avant J.-C. Il serait possible que Neko l'eût soumise, et que maintenant les Chaldéens, à leur tour, l'aient menacée, en même temps que le reste de l'Asie occidentale. — Ḥamaṭ et Arpad sont des villes de Syrie ; la première existe encore sous ce même nom.

[2] Changement d'une lettre, d'après des manuscrits.

[3] Cette phrase est obscure, parce qu'on ne voit pas trop bien dans la bouche de qui on doit la mettre ; et puis il y a une négation dans le texte, qui paraît presque trahir quelque altération. On est tenté d'y voir une espèce de protestation incrédule des habitants.

[4] Amos I, 4.

LIII.

Relativement à Qédar et aux royaumes de Haçôr qu'avait frappés Neboukadreççar, le roi de Babel[1].

Voici ce que dit l'Éternel : Levez-vous ! marchez contre Qédar ! exterminez les fils de l'orient ! Qu'on prenne leurs tentes et leur bétail ! Qu'on enlève leurs pavillons, tout leur bagage et leurs chameaux ! Qu'on leur crie : Terreur partout[2] !

Partez ! fuyez en toute hâte ! blottissez-vous dans quelque cachette, habitants de Haçôr ! dit l'Éternel ; car Neboukadreççar, le roi de Babel, en veut à vous ; c'est contre vous qu'il médite ses sinistres desseins !

Levez-vous ! Marchez contre ce peuple paisible, qui vit en sécurité ! dit l'Éternel. Il n'a ni portes ni barres, il habite à l'écart[3]. Que ses chameaux deviennent votre butin, que ses troupeaux en masse soient mis au pillage ! Je les disperserai à tous les vents, ces hommes aux tempes rasées[4], et de tous côtés je ferai fondre sur eux la ruine, parole de l'Éternel ! Haçôr deviendra un repaire de chacals, une solitude à jamais : il n'y demeurera plus personne, pas un mortel n'y séjournera[5] !

LIV.

Ce qui fut la parole de l'Éternel adressée au prophète Jérémie au sujet de 'Élam[1], au commencement du règne de Çideqiyahou, roi de Juda. Il dit :

[1] Sur Qédar, voyez chap. II, 10. Le nom de Haçor, pour l'intérieur de l'Arabie, ne se rencontre pas ailleurs dans l'Ancien Testament. Les fils de l'Orient (en arabe Sarrazins), sont les indigènes de la grande steppe entre la Palestine et l'Euphrate, les Arabes bédouins ou nomades.

[2] Ces mots ne doivent pas être considérés comme le cri de guerre, le mot de ralliement des assaillants ; ils expriment plutôt l'effet produit par l'invasion, et par une tournure poétique, l'expression de cet effet est mise dans la bouche des conquérants.

[3] Sans alliés, sans forteresses, il est une proie facile.

[4] Chap. IX, 25.

[5] V. 18.

[1] L'histoire ne nous apprend rien de précis à l'égard d'une catastrophe dans laquelle aurait été enveloppée, du temps de Jérémie, la province d'Élymaïs (Susiana), aujourd'hui Chusistan, sur la rive gauche du bas Tigre. Il serait possible que Neboukradeççar eût porté ses armes contre cette ancienne dépendance de l'empire assyrien, et que les menaces de Jérémie se fondassent sur des griefs contre les compagnons d'armes des anciens conquérants. Ou bien encore les 'Élamites pouvaient avoir fait avec Neboukadreççar la récente campagne contre Jérusalem (598) et être menacés ici d'un châtiment ultérieur non encore déterminé.

Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Voyez, je vais briser l'arc de 'Èlam, la primeur de ses forces [2]. J'amènerai contre ceux de 'Èlam quatre vents des quatre coins du ciel, et je les disperserai dans la direction de ces vents, et il n'y aura pas de peuple vers lequel les fuyards de 'Èlam ne soient chassés. Et j'abattrai ceux de 'Èlam devant leurs ennemis, devant ceux qui en veulent à leur vie, et j'amènerai sur eux une calamité, le feu de ma colère, parole de l'Éternel! et je lancerai après eux l'épée, jusqu'à ce que je les aie exterminés [3]. J'établirai mon siége en 'Èlam [4], et j'y ferai périr roi et émirs, parole de l'Éternel! Mais dans la suite des temps je restaurerai 'Èlam, parole de l'Éternel [5]!

[*Jusqu'ici les discours de Jérémie* [6].]

Çideqiyahou [1] était âgé de vingt-un ans, lorsqu'il devint roi, et il régna onze ans à Jérusalem. Le nom de sa mère était Hamoutal, fille de Yirmeyahou, de Libnah. Il fit en toutes choses ce qui déplaisait à l'Éternel, comme avait fait Iehoyaqîm. Car ce fut à cause de la colère de l'Éternel que telle chose arriva à Juda et Jérusalem, jusqu'à ce qu'il les rejetât de sa face.

Et Çideqiyahou s'étant révolté contre le roi de Babel, il arriva dans la neuvième année de son règne, le dixième jour du dixième mois, que Neboukadreççar, le roi de Babel, se présenta devant Jérusalem avec toute son armée : on établit le camp devant la ville, et l'on construisit des retranchements tout autour. Et la ville resta cernée jusqu'à la onzième année du roi Çideqiyahou. Au neuvième jour du quatrième mois, lorsque la famine fut extrême dans la ville, et que le commun peuple n'avait plus rien à manger, une brèche fut faite à la ville, et tous les gens de guerre s'enfuirent et sortirent de la ville pendant la nuit, par le chemin de la porte qui est entre

[2] C'est-à-dire ses meilleurs guerriers. L'arc n'est ici que le symbole de la puissance guerrière.

[3] Chap. IX, 15.

[4] Comme juge et vengeur.

[5] Cette dernière ligne nous est suspecte. N'aurait-elle pas été ajoutée par un lecteur témoin de la splendeur de la monarchie des Perses?

[6] Cette note du rédacteur se trouve dans nos textes, à la fin du chap. 51. On verra plus loin les motifs pour lesquels nous nous arrêtons ici.

[1] Cet appendice historique est pris dans le deuxième livre des Rois, chap. XXIV, 18 et suiv. Comp. aussi Jérémie XXXIX.

les deux murs, en face du jardin royal, quoique les Chaldéens eussent cerné la ville, et ils prirent la direction de la plaine. Et les troupes chaldéennes poursuivirent le roi, et elles atteignirent Çideqiyahou dans les plaines de Ierého, et sa troupe à lui l'abandonna et se dispersa. Et on saisit le roi et on le conduisit vers le roi de Babel à Riblah dans le pays de Ḥamaṭ, où on lui fit son procès. Et le roi de Babel fit égorger les fils de Çideqiyahou devant ses yeux; de plus, il fit égorger à Riblah tous les chefs de Juda. Puis il fit crever les yeux à Çideqiyahou et le fit conduire à Babel, après l'avoir lié avec une double chaîne, et le roi de Babel le mit dans la maison de détention jusqu'au jour de sa mort.

Et le dixième jour du cinquième mois de cette même année, qui était la dix-neuvième du règne de Neboukadreççar, roi de Babel, Nebouzaradan, chef des gardes du corps, au service du roi de Babel, arriva à Jérusalem. Il fit mettre le feu au temple et au palais royal, et fit brûler toutes les maisons de Jérusalem, notamment toutes les grandes maisons. Et les troupes chaldéennes qui étaient avec le chef des gardes du corps démolirent tous les murs de Jérusalem. [*Cependant une partie du bas peuple*[2].] Quant au reste de la population qui se trouvait encore dans la ville, et aux transfuges qui s'étaient rendus au roi de Babel, et au reste des artisans, Nebouzaradan, le chef des gardes du corps, les déporta. Cependant Nebouzaradan, le chef des gardes du corps, laissa une partie de la basse classe comme vignerons et cultivateurs. Et les colonnes d'airain qui étaient au temple, ainsi que les trains et le grand bassin d'airain qui s'y trouvaient, les Chaldéens les mirent en pièces et en emportèrent tout l'airain à Babel. Ils prirent aussi les pots, les pelles, les couteaux, les jattes, les plateaux, et tous les ustensiles d'airain, qui servaient au culte. De même, le chef des gardes du corps emporta les lavoirs, les éteignoirs, les jattes, les pots, les chandeliers, les plateaux et les bassins, l'or de ce qui était d'or et l'argent de ce qui était d'argent. Quant aux deux colonnes, au grand bassin unique, aux douze bœufs d'airain qui étaient au-dessous [*et aux*][3] trains des bassins que le roi Salomon avait fait faire pour

[2] Mots transportés ici mal à propos par une inadvertance de copiste. C'est le commencement de la phrase suivante.

[3] Le texte doit ici être fautif, ou bien le rédacteur ou copiste s'est trompé. Les douze bœufs se trouvaient sous le grand bassin (1 Rois VII, 25), et non, comme le dit notre texte, au-dessous de dix petits bassins (*ibid.*, v. 27). Nous avons inséré les mots: *et aux* (dépendant de *quant*), pour faire disparaître l'erreur. Le texte de 2 Rois XXV, 16 ne dit rien ici des douze bœufs, par la bonne raison qu'ils n'existaient plus probablement (2 Rois XVI, 17).

le temple, il était impossible de peser l'airain de tous ces objets. Quant aux colonnes, la hauteur d'une colonne était de dix-huit coudées, et un fil de douze coudées en mesurait la circonférence, et son épaisseur[4] était de quatre doigts ; elle était creuse et surmontée d'un chapiteau d'airain, haut de cinq[5] coudées, et entouré d'un treillage et de grenades, le tout d'airain ; la seconde colonne était toute pareille [et des grenades][6], et les grenades étaient au nombre de quatre-vingt-seize sur les faces, le total en était de cent tout autour sur le treillage[7].

Et le chef des gardes du corps prit Serayah, le prêtre en chef, et Çefanyah, le prêtre en second, et les trois gardiens du seuil. Et de la ville il prit un eunuque, qui avait été commandant des gens de guerre, et sept hommes d'entre les conseillers intimes du roi qui se trouvaient dans la ville, ainsi que le secrétaire du chef de l'armée qui enrôlait la population pour le service, et soixante autres personnes privées qui se trouvaient dans la ville. Nebouzaradan, le chef des gardes du corps, les prit et les fit conduire à Riblah auprès du roi de Babel, et celui-ci les fit mettre à mort à Riblah dans le pays de Hamaṭ. Ainsi Juda fut déporté hors de sa patrie[8].

Voici le relevé des personnes que Neboukadreççar fit déporter : la septième année trois mille vingt-trois Judéens[9], la dix-huitième

[4] L'épaisseur de l'airain, non le diamètre de la colonne. Les détails relatifs aux deux colonnes sont omis en partie dans le texte parallèle.

[5] 1 Rois VII, 16, contre 2 Rois XXV, 17.

[6] Ces mots ne peuvent provenir que d'une erreur de copiste, à moins qu'on ne veuille dire qu'ils sont les restes tronqués de quelque phrase perdue.

[7] Il est difficile de dire ce que l'auteur a voulu décrire, et surtout de faire accorder sa description avec 1 Rois VII, 20, 42. Quelques auteurs pensent que la colonne était placée si près du mur que quatre grenades étaient complétement invisibles, c'est-à-dire confondues avec la tangente ; d'autres croient que le chapiteau présentait quatre faces à vingt-quatre grenades, les quatre dernières se trouvant sur les angles.

[8] Ce qui suit ici dans le dernier chapitre du livre des Rois, n'a point été transcrit dans notre texte, parce que les Mémoires de Jérémie (chap. XL et suiv.) en avaient donné un récit beaucoup plus détaillé. En revanche, notre texte intercale ici des détails statistiques qui manquent ailleurs et qui ne s'accordent pas avec les autres données que nous possédons.

[9] Il s'agirait ici de la première déportation, et le chiffre serait bien inférieur à celui indiqué 2 Rois XXIV, 13. On propose de lire, la *dix-septième* année ; alors la notice se rapporterait, comme on s'y attend d'ailleurs, à l'époque du dernier siége, et les 3023 personnes seraient des habitants du territoire en dehors de la capitale. Ainsi cette notice compléterait les données du livre des Rois, qui ne fait point le relevé des déportés de la seconde époque. Tout de même le nombre est tellement inférieur à celui des Juifs qui rentrent sous Cyrus (Esr. II, 1, 64), qu'il sera bien difficile de se faire une idée bien précise de la nature de ces différentes émigrations.

année de Neboukadreççar, huit cent trente-deux de Jérusalem ; la vingt-troisième année de Neboukadreççar, Nebouzaradan, le chef des gardes du corps, déporta sept cent quarante-cinq individus judéens; le total fut de quatre mille six cents personnes.

Et[10] trente-sept ans après la déportation de Iehoyakin, roi de Juda, le vingt-cinquième jour du douzième mois, Éwil-Merodak, roi de Babel, dans l'année même de son avénement, fit grâce à Iehoyakin, roi de Juda, et le fit sortir de prison, et lui donna de bonnes paroles et lui assigna son siége au-dessus du siége des rois qui étaient avec lui à Babel. Il changea ses vêtements de captif, et il mangea dès lors toujours à la table du roi sa vie durant ; en outre, il lui fut donné de la part du roi de Babel, sa vie durant et jusqu'au jour de sa mort, ce qu'il lui fallait pour son entretien, perpétuellement et au jour le jour.

[10] 2 Rois XXV, 27 et suiv.

TABLE DES MATIÈRES

LES PROPHÈTES

(Première série)

Pages.

INTRODUCTION 3

I. JOEL 59

II. ANONYME (Ésaïe XV, XVI) 81

III. AMOS 91

IV. OSÉE 127

V. ANONYME (Zacharie IX-XI) 177

VI. ÉSAIE 195

1. Premier recueil (chap. I-XII) 209

2. Discours et fragments tirés du second recueil :

Chap. XVII, 1-11 255
Chap. XIV, 28-32 257
Chap. XXVIII-XXXIII. 258
Chap. XX 285
Chap. XXII, 15-25. 286
Chap. XXII, 1-14 288
Chap. XIV, 24-27 290
Chap. XVII, 12-XVIII 291
Chap. XXI, 11-17 293
Chap. XXIII 295
Chap. XIX 300

3. Appendice historique (chap. XXXVI-XXXIX). . . . 305

Pages.

VII. Michée 319

VIII. Anonyme (Zacharie XII-XIV) 347

IX. Sophonie 361

X. Nahum 375

XI. Habacuc 391

XII. Jérémie (I-XLIX. LII) 409

Strasbourg, imprimerie de J. H. Ed. Heitz.

LA BIBLE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC

INTRODUCTIONS ET COMMENTAIRES

PAR

EDOUARD REUSS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ANCIEN TESTAMENT — DEUXIÈME PARTIE

LES PROPHÈTES

II

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, LIBRAIRES-ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE, 33
1876

LES PROPHÈTES

PAR

EDOUARD REUSS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

TOME SECOND

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, LIBRAIRES-ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE, 33
1876

XIII

ÉZÉCHIEL

594-572 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

A l'époque même où l'activité prophétique et la carrière littéraire de Jérémie touchaient à leur fin, nous rencontrons un autre écrivain non moins digne d'attention, et, si tout ne nous trompe, plus important encore par son influence sur la direction ultérieure du judaïsme : c'est Ézéchiel. Ces deux hommes occupent les premières places parmi les orateurs israélites dont l'œuvre nous a été conservée, si ce n'est en vue de leur style, à l'égard duquel d'autres leur disputent la palme, ni de leurs idées religieuses, pour lesquelles ils se renferment dans le cercle tracé depuis longtemps, du moins quant à l'intérêt qui s'attache à leurs personnes et à la position qu'ils ont prise en face des événements. Autrement ils n'ont absolument rien de commun. Leurs destinées, leur caractère, leur manière d'écrire, leurs tendances, tout concourt à les séparer l'un de l'autre et à donner à chacun d'eux une physionomie particulière.

Nous savons bien peu de chose sur le compte d'Ézéchiel. Il appartenait à une famille sacerdotale, assez distinguée, à ce qu'il paraît, puisqu'il a eu l'honneur, ou le malheur, comme on voudra, d'être compris au nombre des déportés lors de la première prise de Jérusalem par Neboukadreççar, en 598 av. J.-C. Il devint ainsi le compagnon d'exil du jeune roi Iekonyah, quand celui-ci, à peine monté sur le trône, dut se rendre au conquérant babylonien

et se soumettre à une longue et triste captivité. Un certain nombre d'entre les Israélites emmenés à cette occasion furent établis dans la Mésopotamie supérieure, dans un endroit nommé Ṭel-Abîb, situé sur le fleuve Kebar (le Chaboras des Grecs), non loin de la ville de Karkemîs' (Circésium), devenue fameuse, dix ans auparavant, par la défaite du Pharaon Nekô. Ézéchiel faisait partie de cette colonie, qui paraît d'ailleurs avoir joui d'une certaine autonomie ; car il est plusieurs fois question, dans les textes de notre prophète, d'*Anciens*, c'est-à-dire, sans doute, de personnes exerçant une certaine autorité, soit officielle, soit conventionnelle. Il est même permis de croire que les relations entre cette colonie et les autres qui avaient été fondées dans les mêmes conditions, avec les Israélites restés en Palestine, et qui formaient toujours le gros de la nation, n'étaient pas tout à fait interrompues. Nulle part le prophète ne se plaint de sa situation, et sauf les regrets très-naturels qui pouvaient naître de son éloignement forcé de la patrie, et les tristes pressentiments que lui suggéraient les dispositions morales de ceux qu'il avait dû laisser derrière lui, rien ne paraît avoir assombri son horizon. Seulement on conçoit que la solitude et la cessation de ses fonctions habituelles aient donné à son esprit une direction et à son tempérament une couleur qui se reflètent d'une manière très-sensible dans ses écrits.

Nous savons encore d'une manière générale la date de son livre, ou plutôt les dates de plusieurs des fragments qui le composent. Car, de même que Jérémie, Ézéchiel aussi a l'habitude de préciser l'année, et même le mois et le jour auxquels certaines révélations lui furent faites, ou auxquels il rédigea tel de ses discours. Ses débuts remontent à la cinquième année depuis sa déportation, soit à l'an 594, et la date la plus récente qu'il indique (chap. XXIX, 17), est la vingt-septième année, sans doute depuis le même événement, c'est-à-dire l'an 572. On remarquera que la première de ces dates est antérieure de six ans à la ruine de Jérusalem et à la seconde déportation, la seconde est postérieure de seize ans à cette catastrophe. Ézéchiel a donc commencé à écrire à l'époque où Jérémie, déjà vétéran, était encore dans la plénitude de son activité, au milieu des péripéties qui amenèrent la fin de l'indépendance nationale, et il a dû continuer longtemps encore après que son illustre collègue eut disparu de la scène.

Il y a cependant une réserve à faire au sujet de ces données chronologiques ; non pas précisément en tant qu'elles doivent servir à déterminer d'une manière générale l'époque du prophète, mais bien en tant qu'on en voudrait conclure que celui-ci a su, pour ainsi dire, jour par jour, sur les rives du Kebar, ce qui se passait au pied de la montagne des oliviers. Il est vrai qu'il y a des passages qui se prêtent à une pareille interprétation, qui semblent même l'exiger : mais nous estimons que des rapprochements de ce genre, qui indiquent, pour la composition de tel morceau relatif à un événement qui se passe en Judée, le jour même où cet événement s'est produit à plus de cent lieues de distance, appartiennent à la fiction poétique. Nous verrons bientôt que de toutes les facultés de l'esprit, l'imagination est celle qu'Ézéchiel met le plus à contribution dans ses écrits.

Voilà tout ce que nous pouvons dire sur la personne de cet auteur, dont le nom même a eu la mauvaise chance d'être singulièrement défiguré dans les diverses traductions de la Bible. D'après l'orthographe hébraïque, il s'appelait Iehezqel, ce qui peut signifier : *Dieu est fort*, bien que la forme ne soit pas tout à fait régulière, grammaticalement parlant. Les deux formes adoptées dans les versions modernes, Ézéchiel et Hésékiel, correspondent à une orthographe qui donnerait Ḥizqiël, c'est-à-dire : *Ma force, c'est Dieu*[1]. Les Septante sont même allés jusqu'à combiner les deux étymologies, celle qui y voit un verbe énonçant un attribut de Dieu, et celle qui y reconnaît le substantif avec le pronom. Ils écrivent Iezekiel, ce qui est une forme impossible au gré de la grammaire.

Si les renseignements positifs sur la vie privée du prophète nous font défaut, par suite de l'isolement dans lequel il a dû la passer en grande partie, en revanche son livre, l'un des plus étendus de tout l'Ancien Testament qui soit sorti des mains d'un seul homme, nous permet d'étudier et d'apprécier son individualité au point de vue psychologique et littéraire, sans que nous ayons à craindre de porter sur lui un jugement trop précipité ou sujet à caution. C'est que ce jugement peut s'appuyer sur un recueil assez volumineux et portant un cachet

[1] Une différence analogue se rencontre dans le nom du roi que nos bibles appellent Ézéchias. En hébreu, on l'écrit tantôt Ḥizqiyah (ma force, c'est Jéhova), tantôt Iehisqyah (Jéhova est fort).

très-caractéristique, et la critique n'est pas réduite à éplucher quelques petits fragments, comme le sont ceux que nous possédons de la plupart des autres prophètes. Ézéchiel nous y apparaît comme un homme conversant peu avec le monde, et vivant à part, ruminant et travaillant ses idées dans le silence de la retraite et finissant toujours par les produire dans un langage énergique, bien qu'un peu rude et inculte, et revêtues de formes concrètes et pour ainsi dire palpables. Placé sur la limite de deux âges, juge rigide et sévère de l'un, organisateur à la fois pointilleux et idéaliste de l'autre, son regard se partage entre le passé et l'avenir, sa position personnelle l'empêchant de se mêler activement aux affaires du temps présent, et d'exercer ses forces dans le contact immédiat avec ceux qui les menaient dans l'un ou dans l'autre sens. A tous égards, il mérite d'être connu de plus près. Par un singulier caprice des études appliquées à la littérature et à la religion des Israélites, il l'est beaucoup moins que ses collègues ; probablement parce que les commentateurs chrétiens ont moins trouvé chez lui que chez les autres ce qu'ils cherchaient de préférence dans les textes hébreux : des rapports directs, vrais ou prétendus, avec les faits et les idées de l'Évangile.

Son livre consiste, comme tous nos livres prophétiques de quelque étendue, et même plusieurs de ceux de moindre dimension, en une série de morceaux indépendants les uns des autres. L'ordre dans lequel ces morceaux sont arrangés est si simple et si naturel, et accuse un plan si bien conçu et si facile à découvrir, qu'on est porté à croire que cet arrangement est dû à l'auteur lui-même. On peut diviser ces différentes pièces en quatre groupes principaux.

Le premier groupe (chap. I à XXIV), qui est aussi le plus riche, puisqu'il comprend tout juste la moitié, soit vingt, du nombre total des pièces à distinguer, est formé des discours adressés au peuple israélite et plus particulièrement à Jérusalem, au sujet du dévergondage de l'idolâtrie et des cultes étrangers, qui s'y étalaient effrontément, et que les récents châtiments du ciel n'étaient point parvenus à extirper. La menace d'un châtiment plus terrible encore se joint naturellement à des tableaux de mœurs tracés de main de maître et avec des couleurs sur lesquelles nous aurons à revenir. Il résulte de ce que nous venons de dire que tous les morceaux compris dans cette première partie

se placent à une époque antérieure à la ruine du temple ; du moins, c'est là le point de vue auquel se met l'auteur : nous n'oserions affirmer qu'ils étaient tous écrits avant cet événement.

Le second groupe (chap. XXV à XXXII) ne comprend que onze morceaux de moindre étendue, qui contiennent des invectives contre les voisins d'Israël, contre lesquels les prophètes nourrissaient une antipathie traditionnelle, moins à cause des inimitiés politiques qui existaient entre ces peuples et le leur, qu'en vue de la pernicieuse influence que leurs mœurs et leurs cultes exerçaient sur celui-ci. De ce nombre étaient surtout Tyr et l'Égypte, à l'adresse desquels nous lisons ici des philippiques d'une force oratoire des plus remarquables.

Dans le troisième groupe (chap. XXXIII à XXXIX) sont réunis huit morceaux postérieurs à la destruction de la ville, et dont le ton diffère notablement de celui des précédents. L'esprit du prophète est maintenant accessible à l'espérance d'un meilleur avenir ; il trouve des accents de consolation et se complaît, lui aussi, à la perspective d'une glorieuse restauration, d'une sécurité désormais permanente et d'une ruine définitive de tous ceux qui entreprendraient de troubler le bonheur de la nation réconciliée avec son Dieu.

Enfin les neuf derniers chapitres (XL à XLVIII) forment un seul tout et tracent le tableau idéal de l'organisation future du nouvel Israël. C'est une composition des plus curieuses, où l'imagination se donne libre carrière et ne se laisse point arrêter par les conditions de la réalité, mais où en même temps, aux contours les plus fantastiques, se mêlent des prescriptions formulées avec une précision et une autorité législative telles, que les institutions créées par les générations suivantes en ont gardé la trace. On peut dire sans exagération que cette dernière grande composition de notre prophète est devenue à certains égards, et autant que cela dépendait de la volonté des hommes, la charte de la théocratie, et ce sera plus tard une étude on ne peut plus intéressante que d'examiner la part, spirituelle ou matérielle, qui peut revenir à Ézéchiel dans la constitution définitive de la hiérarchie et de la législation juives. Ici nous devons provisoirement faire abstraction de cette question spéciale, qui rentre dans l'histoire du Pentateuque.

Cette courte ébauche fait voir qu'au fond le cadre de la pensée prophétique n'est point changé ici, ni grandement élargi. Mais

on aurait bien tort d'en conclure qu'Ézéchiel s'est traîné, comme simple imitateur ou continuateur, dans une ornière depuis longtemps tracée. Rien ne serait moins exact. Tout au contraire nous estimons qu'il est de tous les prophètes le plus original, autant par les conceptions elles-mêmes qu'il consigne dans ses pages, que par les formes dont il les revêt. Le lecteur qui aura parcouru, étudié et admiré les discours des prophètes, dans l'ordre chronologique dans lequel nous les lui avons mis sous les yeux, constatera sans peine, et tout en avançant dans cette lecture, qu'il se trouve toujours en face d'idées devenues familières à force d'être reproduites, et de tournures qui risquent de devenir fastidieuses par leur extrême ressemblance. Mais tout en restant sur le terrain déjà tant de fois exploré, il sera étonné de découvrir ici tant de choses nouvelles, surprenantes et quelquefois étranges. Aussi regardons-nous comme chose indispensable de l'orienter, par quelques remarques préliminaires, dans l'étude d'un auteur qui occupe une place à part dans la littérature hébraïque, et qui est devenu le modèle par excellence de toute une classe d'écrivains d'un autre siècle, lesquels, comme cela arrive généralement, lui ont surtout emprunté ce qu'il a de bizarre et d'outré, sans posséder les qualités qui l'élèvent au-dessus du niveau commun.

De prime abord, Ézéchiel se place à un point de vue qui aurait pu le décourager et le faire douter de sa vocation. Il se reconnaît la mission de prêcher à Juda : mais Juda est devenu païen, ou à peu près, et il n'y a absolument rien à espérer de cette prédication. De plus, séparé qu'il est de son pays, il ne peut guère parler qu'à la postérité, qui lira des discours que personne n'aura entendus. Tout de même il se met à l'œuvre. Il commence par légitimer sa résolution par le récit d'une apparition de Jéhova, qui l'installe dans son ministère. Cette scène d'ouverture nous laisse entrevoir la puissance et les ressources de l'écrivain, qui saura vivifier les idées les plus abstraites, en mettant à contribution la nature animée et inanimée, dont les formes servent de symboles pour représenter ce que l'intelligence a de la peine à saisir autrement. Puis il s'adresse directement à ce peuple dont l'exil l'a éloigné de corps seulement, qu'il a connu de près et qu'il voit courir à l'abîme dans un déplorable aveuglement. Franchissant en esprit la distance qui l'en sépare, il se croit, il se sait, pour ainsi dire, au milieu de ses compatriotes. Profondé-

ment pénétré du sentiment de sa propre responsabilité comme gardien d'un troupeau que le Seigneur lui a confié, il remplit son devoir comme s'il était sur les lieux ; il représente à Israël, dans le miroir d'une allégorie transparente, mais qui effarouche notre goût par la crudité de ses images, toute son histoire depuis l'origine ; il fait voir que les fils n'ont pas le droit de rendre leurs pères responsables de leurs malheurs, que la mesure de leurs fautes et de leurs crimes accumulés est telle, qu'aucune intercession des plus justes et des plus saints de la nation ne saurait plus arrêter le bras vengeur d'un dieu si incessamment, si outrageusement offensé. Ce n'est qu'après la catastrophe, dont les sinistres présages avaient toujours été accueillis avec une dédaigneuse incrédulité, que le prophète se laisse aller à d'autres sentiments. On dirait que l'orage qu'il a vu passer à l'horizon a rafraîchi l'air, en le purifiant des miasmes de la corruption, et lui permet de respirer plus librement désormais. La puissance indestructible de la foi aux promesses de Jéhova reprend le dessus, et ce cœur, naguère tout entier à la douleur et à l'indignation, s'ouvre à l'espérance. L'œil contemple déjà la résurrection de ce peuple aujourd'hui anéanti, enseveli dans le champ de la mort ; il le voit ressuscité, uni, à l'abri de l'invasion, se renfermant dans ses frontières naturelles entre la mer et le Jourdain, dans un territoire régulièrement, mathématiquement délimité et réparti entre les tribus, ayant au milieu la capitale et son temple, son roi et son dieu.

Champion courageux des droits de ce dieu, censeur véhément et passionné des vices de son siècle, en même temps qu'enthousiaste accessible à l'exaltation, Ézéchiel ne renie point le prêtre. En cela il se distingue de tous ses prédécesseurs, surtout de Jérémie, qui pourtant l'était aussi, et il est le chef de file de la plupart de ses successeurs, soit qu'il revendique une vieille règle méconnue ou tombée en désuétude, soit qu'il en crée une nouvelle, librement et de son initiative, pour un peuple mieux disposé à s'y façonner. La solide construction du sanctuaire visible et matériel, est pour lui le fondement et la garantie du temple spirituel et invisible dont parlera l'Évangile. Il en décrit tous les détails, il donne l'exacte mesure de toutes ses parties. Les portes, les vestibules, les piliers, les salles, les mosaïques, les sculptures, les meubles, jusqu'au moindre crochet, tout est mis à sa place, tout est soigneusement enregistré. Tour à tour

nous avons là devant nous les créations fantastiques de l'imagination et les lois prosaïquement positives qui instituent une caste sacerdotale, à laquelle reviendra nécessairement le monopole du pouvoir dans la nouvelle communauté. Et sur les bords du ruisseau miraculeux qui doit sortir de dessous le seuil du lieu saint, pour arroser les arbres de vie et donner de l'eau douce à la mer morte, viennent se placer des lévites dressés au service, mais hiérarchiquement soumis à une famille privilégiée de sacrificateurs. Ainsi les rigoureuses exigences du principe d'un gouvernement ecclésiastique s'allient partout aux conceptions irréalisables du visionnaire. Il y apparaît bien, à l'arrière-plan, un roi, un David de l'avenir, mais c'est une figure un peu nébuleuse, et ses fonctions, dans ce pacifique État de l'Église, sont proprement celles d'un serviteur laïque de l'autel que sa royale munificence pourvoira de riches hécatombes.

Après tout ce qui vient d'être dit, il est presque superflu d'ajouter qu'il n'y a pas, dans tout ce livre, une seule page que nous devrions supposer avoir été lue ou débitée publiquement. Ézéchiel n'a pas été orateur ; il est écrivain. Ce qu'il nous donne, ce sont des élucubrations littéraires, le produit d'un travail de cabinet, le fruit du recueillement et de la contemplation. Il faudrait fermer les yeux à l'évidence, pour arriver à soutenir qu'il ait jamais eu l'occasion de se mêler activement aux affaires, de sortir de sa retraite pour paraître sur la scène où s'agitaient les passions et où se déroulaient les événements. Si dans la sphère dont son livre ne parle pas, dans ses rapports avec les déportés, il devait en avoir été autrement, du moins cela ne nous regarde pas ici, et nous pourrons y revenir à une autre occasion. Mais, pour le moment, les Anciens qui sont introduits de temps à autre, ne sont positivement que des comparses, des décors (chap. XX, etc.). L'épouse que l'auteur nous représente mourante, et pour laquelle il n'a pas une larme de regret, n'est pas un être réel, chair et os comme nous, mais, comme celle d'Osée, un hiéroglyphe facile à déchiffrer (chap. XXIV). En général, tout ce qui se présente ici comme un fait concret, ou même comme un acte symbolique, porte le cachet de la pure fiction. La prophétie ne parle pas chez Ézéchiel par la bouche à l'oreille, mais à l'œil par le pinceau ; l'esprit se fait chair, la rhétorique devient tableau. Le besoin de revêtir les idées abstraites d'un corps vivant et à couleurs voyantes, entoure le

trône d'un dieu, généralement calme et impassible, d'êtres mobiles et actifs, tantôt anges serviteurs, tantôt créatures grotesques et hybrides, composées d'éléments divers, moitié personnes, moitié symboles (chap. I et X). Il serait absurde de prendre à la lettre le livre que le dieu révélateur donne à dévorer au prophète (chap. II): ce n'est là que la forme matérielle, mais peu gracieuse, de l'idée de l'inspiration. Il en sera de même de la représentation figurée du siége de Jérusalem (chap. IV), où il se montre couché sur son lit, sans mouvement, et attaché avec des cordes, pendant plus d'une année; ou de celle de l'exil, où il raconte qu'il a reçu l'ordre de s'équiper en voyageur et de sortir de sa maison par un trou pratiqué dans le mur (chap. XII). Les allégories sont nombreuses, ordinairement assez transparentes, et si ce n'est pas le cas de toutes, comme de celle du glaive (chap. XXI), la faute en pourrait bien être plutôt aux copistes qu'à l'auteur. Mais tout en ne créant pas trop de difficultés à l'interprète, elles ne sont pas sans choquer le goût, tantôt par la combinaison baroque d'éléments hétérogènes, comme celle des aigles qui plantent des vignes (chap. XVII), tantôt par la hardiesse avec laquelle elles mettent à nu ce que la décence nous commande de voiler (chap. XVI; XXIII).

Le style d'Ézéchiel a ses défauts. Il est prolixe, il manque de souplesse, il est quelquefois obscur; et si l'auteur possède assez sa langue pour lui dicter dans l'occasion des tournures nouvelles, souvent aussi les expressions paraissent manquer à son esprit créateur et impétueux. Des redites nombreuses, des formules stéréotypes ne laissent pas que de fatiguer le lecteur. Mais en somme, celui-ci en reçoit une impression profonde par la richesse des images et par l'éclat du coloris. Il y a là des peintures qui produisent un effet saisissant, soit par ce qu'il y a de sublime dans la conception même, par exemple dans le tableau de la plaine aux ossements (chap. XXXVII), soit par la vivacité des détails, comme dans celui du port de Tyr (chap. XXVII). Ailleurs, ce sont des scènes à couleurs sombres, à proportions colossales qui vous remuent les entrailles: l'invasion du roi Gog et de ses Scythes, dont les hordes vont joncher le sol sacré de Canaan et faire des Israélites un peuple de fossoyeurs (chap. XXXVIII suiv.); ou cette autre, la plus grandiose de toutes (chap. VIII-XI), où le prophète, transporté en esprit dans l'enceinte du temple de Jérusalem, y assiste comme témoin aux

rites sacriléges des cultes étrangers, et voit tout à coup Jéhova apparaître sur son char porté par les Keroubs, et prendre place devant son sanctuaire profané, et de là envoyer ses anges par la ville pour y mettre le feu et frapper les coupables. Oui, dans son ensemble, le livre d'Ézéchiel est lui-même comparable à ces figures de Keroubs qu'il dessine dès la première page : un composé de parties hétérogènes qui fascine le regard, dont la hardiesse même impose le silence à la critique, mais qui ne parle pas au cœur.

I.

La trentième année, le cinquième jour du quatrième mois [1], lorsque je me trouvais parmi les déportés sur les bords du fleuve Kebar, j'eus une vision divine. [*Le cinquième jour du mois* (*c'était la cinquième année de la déportation du roi Ioyakin*) *la parole de l'Éternel fut adressée au prêtre Iehezqel fils de Bouzi, dans le pays des Chaldéens, sur les bords du fleuve Kebar*; *c'est là que la main de l'Éternel le toucha* [2].] Et je vis un tourbillon venant du nord, un gros nuage et un globe de feu, jetant son éclat tout à l'entour, et au milieu c'était comme l'aspect de l'airain au milieu du feu [3]. Et dans ce milieu il y avait la forme de quatre êtres vivants, dont voici la figure : Ils avaient une forme humaine, chacun avait quatre faces et chacun avait quatre ailes, leurs jambes étaient droites,

[1] Ces indications chronologiques ne sont pas assez précises pour déterminer l'époque à laquelle le prophète fait remonter le commencement de son ministère. On se demande si la trentième année est celle de son âge, ou celle de la dynastie régnante à Babylone, ou enfin celle d'un événement remarquable de l'histoire des Israélites ? Et les mois sont-ils comptés depuis l'équinoxe du printemps ou depuis celui d'automne, les deux méthodes ayant été tour à tour en usage ?

[2] Nous avons mis ce passage entre crochets, parce qu'il paraît être étranger au texte primitif. Nulle part ailleurs il n'est parlé de l'auteur à la troisième personne, et le contenu est en partie une simple répétition, en partie une explication de ce qui précède. La déportation de Ioyakîn, avec lequel l'auteur fut transporté en Babylonie, eut lieu en 598 av. J.-C.

[3] La description du phénomène est très-bien faite, en ce que le prophète visionnaire n'aperçoit d'abord que les contours généraux et distingue peu à peu les détails. Le phénomène vient du nord, non qu'Ézéchiel place la résidence de Dieu de ce côté, mais parce que les destinées de Juda s'accomplissent à la suite d'événements qui se produisent dans cette direction. C'est un orage qui amène Jéhova, c'est un nuage qui enveloppe sa personne, c'est un globe de feu qui forme le noyau du nuage, semblable, quant à son éclat, à du métal en fusion. Enfin de ce feu éblouissant se dégagent des figures à contours plus précis.

leurs pieds étaient comme des pieds de bœuf, et ils étincelaient comme de l'airain brillant. Sous leurs ailes il y avait des mains d'hommes, sur leurs quatre côtés ; et tous les quatre avaient leurs faces et leurs ailes. Leurs ailes touchaient l'une à l'autre ; en marchant ils ne se tournaient point, chacun marchait droit devant lui. Quant à la forme de leurs faces, c'était une face d'homme, puis à droite une face de lion, à tous les quatre, à gauche une face de taureau, à tous les quatre, enfin une face d'aigle à tous les quatre. Leurs faces et leurs ailes étaient séparées par le haut ; chacun en avait deux qui touchaient aux autres, et deux qui couvraient son corps. Chacun marchait droit devant lui ; ils marchaient dans la direction où l'esprit les poussait, sans se tourner dans leur marche. Quant à l'aspect de ces êtres, ils étaient à voir comme de la braise ardente, comme des torches allumées ; ce feu flamboyait çà et là entre eux, et du feu jaillissaient des éclairs. Et ces êtres s'élançaient dans tous les sens, semblables au zigzag de l'éclair[4].

[4] Les *êtres vivants* décrits ici, et appelés plus loin Keroubs (Chérubins, X, 1), ne sont ni des *animaux*, ni des *anges*, mais tout simplement des symboles ou représentations figurées des attributs essentiels de la divinité, dont l'apparition est le sujet de tout ce discours allégorique. Ils sont au nombre de quatre, placés sur les côtés ou aux angles d'un carré ; leurs ailes supérieures déployées se touchent, de manière à fermer ce carré, qui forme ce que nous pourrons appeler le char qui supporte le trône de Dieu. Les quatre faces représentent quatre attributs : celle de l'homme, l'intelligence (ou la domination, Gen. I, 28. Ps. VIII, 7); celle du lion, la puissance ; celle du taureau, la force créatrice ; celle de l'aigle, la providence (Deut. XXXII, 11). Leur corps, dans ses formes générales, ressemble le plus à celui de l'homme ; cependant les ailes sont ajoutées pour symboliser la rapidité du mouvement et de l'action, et les pieds de bœuf qui, comparés à ceux de l'homme, paraissent se terminer en pointe, n'ont été choisis sans doute que pour écarter ceux de forme humaine, qui ne peuvent se mouvoir que dans une seule direction, l'auteur ayant surtout voulu faire ressortir l'absolue indépendance du mouvement (et de l'action). Les quatre faces (qu'on se les représente attachées à une seule tête, ou appartenant à quatre têtes différentes) sont disposées de manière à regarder les quatre points cardinaux, comme c'est aussi le cas du carré tout entier ; il y en aura toujours une dans la direction du mouvement, de quelque côté que l'esprit (la volonté de Dieu) pousse celui-ci. La seconde paire d'ailes de chaque Chérubin est simplement destinée à couvrir le corps (És. VI, 2), c'est-à-dire à symboliser le respect dû à la sainteté du Très-Haut. Chaque élément du tableau a sa signification propre et l'on aurait tort de rechercher leur liaison, quant à tous les détails. Ainsi, tout en pouvant nous servir du terme de char, pour désigner l'ensemble, le texte ne nous autorise pas à considérer les Keroubs comme un attelage. Le carré représente plutôt l'univers, et les êtres vivants, les forces actives par lesquelles le monde est gouverné. — Du reste, nous avons cherché à nous en tenir au texte reçu, bien qu'il présente plusieurs obscurités, que les Septante ont évitées en éliminant simplement les mots ou membres de phrases qui gênent plus ou moins l'intelligence.

Comme je contemplais ces êtres, j'aperçus une roue à terre à côté d'eux, sur les quatre faces. Quant à l'aspect et la structure de ces roues, elles apparaissaient comme la pierre de Ṭars'îs'; toutes les quatre avaient la même forme; leur aspect et leur structure était comme si une roue était dans l'autre. Quand elles se mettaient en marche, elles allaient dans la direction de leurs quatre côtés et ne se tournaient pas en marchant. Quant à leurs jantes, elles étaient hautes et admirables; leurs jantes, à toutes les quatre, étaient garnies d'yeux tout autour. Quand les êtres vivants marchaient, les roues marchaient à côté d'eux; quand ils s'élevaient de terre, les roues s'élevaient aussi. Ils allaient dans la direction où l'esprit les poussait [*où l'esprit les poussait*[5]], et les roues s'élevaient à côté d'eux, car l'esprit de l'être était dans les roues. Marchaient-ils, elles marchaient aussi; s'arrêtaient-ils, elles s'arrêtaient; s'élevaient-ils de terre, les roues s'élevaient à côté d'eux, car l'esprit de l'être était dans les roues[6].

Et une forme était au-dessus des têtes de ces êtres, c'était à voir comme un plancher de cristal admirable, étendu par-dessus leurs têtes. Et sous ce plancher, leurs ailes se dressaient l'une contre l'autre, et chacun en avait deux qui lui couvraient le corps[7]. Et

[5] Comme ces mots font double emploi avec ceux qui précèdent, que les Septante ne les expriment pas, et qu'il est impossible de leur donner une signification par un changement de construction, nous les biffons comme provenant d'une faute de copiste.

[6] L'idée d'un char étant donnée, la figure des roues se présentait naturellement; seulement le texte ne dit pas que ces roues tiennent à un véhicule. Elles forment un symbole à part. On remarquera surtout leur structure; elles se composent chacune de deux cercles qui se coupent à angle droit et peuvent ainsi se mouvoir dans tous les sens, comme des sphères ou globes. En disant qu'elles ne se tournaient pas en marchant, l'auteur ne veut pas nier la rotation, mais la nécessité d'un mouvement de détour, comme le font nos voitures en changeant de direction. Le prophète aperçoit d'abord *une* roue, puis il voit qu'il y en a sur les quatre faces du carré, soit aux côtés, si les Keroubs sont aux angles, soit aux angles, si les Keroubs sont sur les côtés. Ces roues représentent donc par leur mobilité absolue la toute-présence, par les yeux des jantes la toute-science (deux attributs combinés aussi Ps. CXXXIX). Ces deux nouveaux attributs sont du reste inséparables de ceux symbolisés par les Keroubs, avec lesquels les roues vont toujours de front, partout où l'esprit les pousse. Car l'*esprit* (l'esprit de l'être, c'est-à-dire de l'être vivant) est en elles tout aussi bien que dans les Keroubs, ce qui a dû être ajouté explicitement pour que le lecteur ne se méprît pas sur le sens du symbole, comme si la *roue* et l'être à forme *animale* appartenaient à deux catégories de notions spécifiquement différentes. — La pierre de Ṭars'is' doit avoir été une pierre précieuse originaire d'Espagne. Les modernes ont songé à la topaze.

[7] Ce n'est pas le ciel lui-même qui est censé descendre sur la terre, mais le trône de Dieu est supporté par quelque chose d'analogue, une masse à la fois solide et transpa-

j'entendais le bruit de leurs ailes, pareil au bruit de grandes eaux, pareil à la voix du Tout-puissant; quand ils se mettaient en marche c'était un bruit étourdissant comme celui d'un camp; quand ils s'arrêtaient, ils laissaient tomber leurs ailes, et il se faisait un bruit. Au-dessus du plancher qui était sur leur tête [*Quand ils s'arrêtaient, ils laissaient tomber leurs ailes. Et au-dessus du plancher qui était sur leur tête*[8]], il y avait une forme de trône, dont l'aspect était comme celui d'un saphir, et sur cette forme de trône, il y avait comme une figure d'homme, placée dessus, tout en haut. Je le voyais pareil à l'airain incandescent, comme entouré de feu; depuis ce qui paraissait être sa ceinture vers le haut et vers le bas, je ne voyais qu'un feu jetant son éclat tout autour[9]. Pareil à l'arc qui se montre dans les nues en un jour de pluie, tel était l'aspect de cet éclat tout autour. C'était à voir comme l'image de la majesté de l'Éternel.

Lorsque je la vis, je me jetai la face contre terre, et j'entendis une voix; quelqu'un me parlait. Il me dit : Fils d'homme[10] ! mets-toi debout, que je te parle ! Et comme il me parlait, une force de Dieu[11] me pénétra et me redressa sur mes pieds et j'écoutai celui qui me parlait. Il me dit : Fils d'homme ! Je t'envoie vers les enfants d'Israël, ces païens[12], ces rebelles qui se sont révoltés contre moi : eux et leurs pères m'ont manqué de foi, jusqu'à ce jour-ci. Cette engeance au visage dur et au cœur raide, je t'envoie vers eux pour que tu leur dises : Voici ce que commande le Seigneur, l'Éternel....[13] ! Et eux — qu'ils t'écoutent ou non (car ils sont une race rebelle)

rente. Le mot de *plancher* n'exprime l'idée que très-imparfaitement. — Les bouts des ailes étendues se touchaient (v. 11) et paraissaient servir de supports au plancher, bien que la suite montre que cela n'était pas nécessaire. Le trône de Dieu n'est point porté par ces ailes qui se meuvent librement.

8 Phrases répétées par inadvertance, et omises par les traducteurs grecs.

9 On remarquera que l'auteur est très-sobre dans cette dernière partie de son tableau. C'est à peine s'il dessine le contour de l'apparition divine; l'éclat qu'elle jette semble l'éblouir et lui dérobe les détails.

10 Formule d'allocution dont Ézéchiel se sert constamment. Elle est sans doute destinée à lui rappeler la distance qui sépare l'homme de la divinité. Pour le sens, elle revient au fond à notre terme de *mortel*.

11 Litt. : un esprit.

12 Et non pas simplement : *ce peuple* rebelle. Le mot est au pluriel et séparé de l'adjectif. Il doit donc être pris dans le sens emphatique qui a fini par prévaloir dans le langage des Juifs, où il désigne *les* peuples étrangers à l'alliance théocratique.

13 L'auteur pouvait se borner à formuler ici l'exorde de ses discours. Le reste allait de soi. Le visage *dur* et le cœur *raide*, sont des termes figurés pour signaler l'effronterie et l'obstination, inaccessibles aux bonnes impressions.

— ils sauront du moins qu'il y a eu un prophète parmi eux[14] ! Et toi, fils d'homme ! n'aie pas peur d'eux, et de leurs discours ne t'effraie pas ! Quand tu seras entouré d'épines et d'orties, et que tu seras assis parmi les scorpions[15], n'aie pas peur de leurs discours, et ne t'effraie pas de la mine qu'ils te feront, car ils sont une race rebelle ! Tu leur prêcheras mes paroles, qu'ils t'écoutent ou non, car ils sont rebelles. Or, toi, fils d'homme, écoute ce que je te dis : ne sois pas rebelle comme cette race rebelle ; ouvre ta bouche, et mange ce que je vais te donner.

Et comme je regardais, je vis une main étendue vers moi, qui tenait un rouleau d'écriture ; il le déploya devant moi, il était couvert d'écriture sur le devant et sur le dos : c'étaient des complaintes, des lamentations et des gémissements[16]. Et il me dit : Fils d'homme, mange ce que tu vois-là, mange ce rouleau, puis va parler à la maison d'Israël. Et j'ouvris la bouche, et il me fit manger le rouleau. Et il me dit : Fils d'homme, repais ton ventre et remplis tes entrailles de ce rouleau que je te donne ! Et je le mangeai, et il fut dans ma bouche doux comme du miel[17].

Puis il me dit : Fils d'homme ! Va te rendre auprès de la maison d'Israël, et annonce-leur mes paroles ! Car ce n'est point vers un peuple au langage barbare et inintelligible[18] que tu es envoyé, mais

[14] Ils le sauront, peut-être trop tard, par l'événement, par l'accomplissement des menaces divines. Pour le moment, le prophète n'a pas à se préoccuper du succès de sa prédication.

[15] Les images s'appliquent facilement à la situation. La vermine malfaisante et les plantes qui agacent douloureusement la peau représentent l'opposition malveillante que le prophète rencontrera. Il doit s'y attendre. Jéhova lui dépeint d'avance le peuple selon la vérité.

[16] On voit sans peine que le rouleau est censé contenir tout ce que le prophète sera chargé d'annoncer aux Israélites pendant toute la durée de son ministère. C'est beaucoup ; aussi le rouleau (le parchemin) est-il couvert d'écriture des deux côtés. Le sujet de ces discours sera généralement lugubre et terrible. L'acte de manger le rouleau symbolise l'idée de la communication faite au prophète des révélations relatives aux choses à venir ; il s'en nourrit, il s'en pénètre et saura, par conséquent, les reproduire en temps et lieu.

[17] Non pas certes à cause de la joie qu'aurait pu lui causer la nature des choses qu'il devait proclamer, mais parce qu'il sait apprécier l'honneur d'être choisi pour être l'organe de Dieu.

[18] Litt. : un peuple *profond de lèvre et pesant de langue*. L'auteur veut dire que la mission en elle-même est facile, en tant qu'il s'agit des moyens de communication avec ceux auxquels elle s'adresse. Israël, parlant la même langue qu'Ézéchiel, *peut* le comprendre (s'il *veut*), sans que le prophète ait besoin de commencer par vaincre une difficulté que les anciens considéraient comme énorme, celle d'apprendre une langue étrangère. Les anciens désignaient une pareille langue comme *barbare*, c'est-à-dire proprement comme un bégaiement, comme balbutiée, murmurée plutôt que parlée.

vers la maison d'Israël. Ce n'est point vers des peuples nombreux au langage barbare et inintelligible, dont tu ne comprendrais pas les discours, mais c'est bien vers eux[19] que je t'envoie ; eux pourront te comprendre. Mais la maison d'Israël ne voudra pas t'écouter, parce qu'ils ne veulent pas m'écouter, moi, car tous ils ont le front raide et le cœur dur. Or, vois-tu, je rends ton visage raide, à l'instar du leur, et ton front raide, à l'instar du leur[20] ; je te rends pareil au diamant, qui est plus dur que le roc. N'aie pas peur d'eux, ne t'effraie pas de la mine qu'ils te feront, car ils sont une race rebelle.

Puis il me dit : Fils d'homme ! Toutes les paroles que je t'adresserai, reçois-les dans ton cœur et écoute-les de tes oreilles ! Or donc, va te rendre auprès des déportés, des enfants de ton peuple ; parle-leur et dis-leur : Voici ce que commande le Seigneur, l'Éternel..... ! qu'ils t'écoutent ou non.

Alors une force de Dieu[21] m'enleva et j'entendis derrière moi une voix retentissante : «Bénie soit la majesté de l'Éternel dans sa demeure[22] !» et le bruit des ailes des êtres vivants, qui frappaient[23] les unes contre les autres, et le bruit des roues à côté d'eux, et un bruit retentissant. Et la force de Dieu m'enleva et me saisit et je partis triste et indigné, mais la main de Dieu était puissante sur moi[24]. Et j'arrivai à Ṭel-Abîb, auprès des déportés qui demeuraient sur les bords du Kebar ; et là où ils restaient, j'y restai parmi eux sept jours, dans un morne silence[25].

19 Vers les Israélites. Nos traductions ont absolument méconnu le sens de cette phrase. La question négative (N'est-ce pas vers eux ?) est toujours une affirmation.

20 Cela doit dire que le prophète recevra, de la part de Dieu, l'énergie nécessaire pour braver la mauvaise volonté qu'il rencontrera sur son chemin. Les termes sont les mêmes des deux côtés, mais il va sans dire que ce qui est un vice chez les uns sera une vertu chez l'autre.

21 Chap. II, 2. D'autres traduisent simplement : *un vent*. Nous admettons que la scène qui va être décrite n'implique pas le fait d'une translocation réelle et corporelle, mais qu'il s'agit d'une pure vision, laquelle elle-même appartient au cadre rhétorique choisi par l'auteur.

22 La demeure de l'Éternel est le ciel ; ce serait donc une voix céleste qui prononcerait cette doxologie. Nous l'attribuerons aux Keroubs, d'après le passage parallèle, És. VI, 3. La formule de bénédiction se place ainsi au moment où un nouveau prophète va commencer son ministère à la gloire de Dieu.

23 Litt. : qui se baisaient, ou qui s'attachaient.

24 La disposition du prophète s'explique par la nature de sa mission et la perspective du genre du succès qui lui était prédit ; malgré cela, il se sent soutenu par une force supérieure.

25 La localité nommée dans le texte n'est pas autrement connue. Le prophète qui y est transporté en esprit, avait évidemment sa demeure ordinaire ailleurs. Son silence est celui du recueillement, dans lequel il attend les ouvertures ultérieures de Dieu. Jusqu'ici il n'a reçu qu'une vocation toute générale ; il s'attend à apprendre ce qu'il devra dire dans l'occasion.

Et au bout de sept jours, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! je t'établis comme sentinelle[26] à l'égard de la maison d'Israël : quand tu entendras une parole de ma bouche, tu les avertiras de ma part. Quand je dirai au méchant : tu mourras ! et que tu négliges de l'avertir, et que tu ne parles pas, afin de détourner le méchant de sa mauvaise voie et de lui sauver la vie, lui, le méchant, mourra pour son péché, mais c'est de ta main que je redemanderai son sang. Mais si tu as averti le méchant, et qu'il ne revienne pas de sa méchanceté et de sa mauvaise voie, lui, il mourra pour son péché, mais toi tu n'en seras pas responsable[27]. Et si le juste se détourne de sa justice et fait le mal, et que je mette dans son chemin un achoppement[28], il mourra : si tu ne l'as pas averti, il mourra pour son péché, et il ne sera point tenu compte de ses bonnes actions qu'il aura faites ; mais c'est de ta main que je redemanderai son sang. Mais si tu as averti le juste qu'il ne doit pas pécher, et qu'il ne péche point, il aura la vie sauve, parce qu'il se sera laissé avertir, et toi tu ne seras pas responsable.

II[1].

Et la main de Dieu vint là me toucher, et il me dit : Va te rendre à la plaine, là je te parlerai. Et j'allai me rendre à la plaine, et là je vis, placée devant moi, la majesté de l'Éternel, telle que je l'avais vue sur les bords du Kebar. Et je me jetai la face contre terre, mais une force de Dieu me pénétra et me redressa sur mes pieds. Et il me parla et me dit : Va t'enfermer dans ta maison. Vois-tu,

[26] Comp. Hab. II, 1. La sentinelle, placée sur une tour, regarde au loin pour voir arriver l'ennemi et avertir les habitants du danger (2 Rois IX, 17 suiv.). Ainsi le prophète doit veiller à la sûreté de ses compatriotes, à l'égard du danger moral. Ce qui suit jusqu'à la fin est en quelque sorte le résumé des devoirs du prophète.

[27] Litt. : Tu auras sauvé ta vie, ou : tu te seras sauvé.

[28] L'achoppement est un terme figuré pour ce que nous appelons une chute morale, ou l'occasion d'une telle chute. Quand un homme a mérité un châtiment, Dieu le met à l'épreuve en jetant devant lui une *pierre* d'achoppement, ou un *piége*, en suite de quoi, selon le cas, il obtient son pardon, s'il évite une nouvelle chute, ou bien, s'il vient à faillir encore, il devient mûr pour le châtiment.

[1] Ce second morceau a pour objet principal une prédiction du siége de Jérusalem et de ses conséquences. C'est une thèse fort simple et familière aux prophètes, mais présentée ici sous des formes assez singulières. Ézéchiel est appelé hors de l'endroit où il se trouve (Ṭel-Abîb), pour recevoir une communication d'en haut, dans la solitude. Cette communication consiste tout d'abord dans l'injonction préalable de rester chez lui, et de ne point prophétiser jusqu'à ce que Dieu le lui ordonnerait. Le prophète nous racontera le reste.

fils d'homme, on mettra sur toi des cordes pour te lier avec elles, afin que tu ne sortes pas pour être au milieu d'eux[2]; et j'attacherai ta langue à ton palais pour que tu restes muet et que tu ne deviennes pas pour eux un censeur, car ils sont une race rebelle. Quand je viendrai te parler, je t'ouvrirai la bouche et tu leur diras : Voici ce que commande le Seigneur, l'Éternel.... Que celui qui veut écouter, écoute ! qui veut le laisser, le laisse ! car c'est une race rebelle.

Or toi, fils d'homme, prends une brique, place-la devant toi et grave dessus une ville (Jérusalem)[3]. Tu la feras assiéger, tu construiras contre elle des tours, tu élèveras contre elle un rempart, tu placeras contre elle des camps, tu dresseras contre elle des béliers tout autour. Puis tu prendras une poêle de fer et tu la placeras comme un mur de fer entre toi et la ville[4], tu fixeras ton regard sur celle-ci pour qu'elle soit cernée, et tu la serreras de près — ce sera un signe pour la maison d'Israël. Puis tu te coucheras sur ton côté gauche, et tu y déposeras la coulpe de la maison d'Israël; pendant le nombre de jours que tu seras ainsi couché, tu porteras leur coulpe. Et moi je te compterai les années de leur coulpe pour le nombre des jours : c'est pendant trois-cent quatre-vingt-dix jours que tu porteras la coulpe de la maison d'Israël. Et quand tu en auras fini avec ceux-là, tu te coucheras en second lieu sur ton côté droit et tu porteras la coulpe de la maison de Juda pendant quarante jours : je te compte chaque jour pour une année[5]. En même

[2] La suite fait voir qu'il ne s'agit pas de quelque violence exercée sur le prophète par ses compatriotes; en général, il n'est pas question d'un fait matériel. C'est Dieu qui le *retient* chez lui et lui commande le silence; or, cette volonté de Dieu est absolue et puissante, comme le serait pour le corps un assujettissement à des liens ou chaînes.

[3] Après ces préliminaires, l'auteur en vient à son sujet principal. Il ne parlera pas pour les oreilles d'un auditoire, mais pour les yeux de spectateurs, ou si l'on veut, de lecteurs. Il dessine avec le poinçon une ville assiégée. C'est ville, c'est Jérusalem. (Le nom pourrait bien avoir été ajouté après coup par un copiste, sans nécessité.) On remarquera la vivacité de la description, qui fait *faire* au prophète ce que celui-ci ne fait que dessiner.

[4] Ce mur de fer, placé entre la ville et le prophète représentant de Jéhova, symbolise la séparation absolue de Dieu d'avec son peuple, qu'il abandonne. Il y a plus. C'est au fond Jéhova lui-même qui assiége Jérusalem, puisque sans lui les Chaldéens n'y seraient pas, et voilà pourquoi le prophète est représenté comme dirigeant lui-même le siége.

[5] Le second acte symbolique est beaucoup moins facile à expliquer que le premier. Voici cependant ce qui paraît être le sens de cette scène. Le prophète représente ici le peuple; comme tel, il est obligé de subir la peine de la *coulpe* de celui-ci, c'est-à-dire de la somme des péchés accumulés qui provoquent le châtiment du ciel. Cette expiation est symbolisée par la position triste et désagréable d'un homme couché longtemps sans pouvoir bouger (asservissement de la nation, exil, etc.); le côté gauche (nord)

temps tu auras le regard fixé et le bras nu étendu sur le siége de Jérusalem, de manière à prophétiser contre elle. Et je mettrai sur toi des cordes pour que tu ne puisses pas te tourner d'un côté sur l'autre, jusqu'à l'accomplissement des jours de ton siége[6]. Or, toi, prends du froment et de l'orge, et des fèves, et des lentilles, et du millet, et de l'épeautre, et mets les ensemble dans un vase, et fais-en ton pain, autant de jours que tu seras couché sur ton côté; tu mangeras cela pendant trois-cent quatre-vingt-dix jours[7]. La nourriture que tu prendras sera du poids de vingt sicles par jour, et tu mangeras cela de temps en temps[8]. Et quant à l'eau, tu la boiras mesurée, le sixième d'un hîn, et tu la boiras de temps en temps[9]. Tu mangeras cela en forme de gâteaux d'orge, que tu auras fait

est relatif au royaume des dix tribus, le côté droit (sud), à celui de Juda. Il reste couché pendant autant de jours que la punition d'Israël durera d'années; or, celle d'Éphraïm doit durer 390 ans, celle de Juda seulement 40. Inutile de chercher la ratification de ces nombres dans l'histoire, avec laquelle ils n'ont rien à faire. On peut hasarder la conjecture que la somme totale (430) est empruntée à celle des années de la servitude égyptienne (Exod. XII, 40); mais la répartition paraît arbitraire, seulement on peut dire que le nombre 40, qui rappelle aussi le trajet du désert, représente la durée d'une génération et se prêtait ainsi parfaitement à déterminer la moindre mesure du châtiment. Quant aux 390 années d'Éphraïm, 130 en étaient écoulées en ce moment : cela revenait à dire que le châtiment de cette partie du peuple durerait encore tout juste deux fois autant que par le passé.

[6] On voit clairement ici, et par ce qui va suivre, qu'il ne s'agit pas d'un fait réel, mais d'un récit allégorique à l'usage des futurs lecteurs du prophète. Il reste couché pendant plus d'une année, ayant toujours le bras étendu vers la brique sur laquelle est gravé le siége de Jérusalem; il est lié de manière à ne pouvoir se retourner; pourtant il doit faire lui-même sa cuisine et pourvoir à tous ses besoins. Ce sont là des images, dont les divers éléments ne s'accordent pas entre eux, mais dont chacune a sa signification assez facile à reconnaître. La prophétie muette du bras étendu qui montre le tableau du siége, demanderait au moins des spectateurs; or, rien ne nous autorise à penser que les Israélites exilés auraient ainsi attaché Ézéchiel sur son lit, pour rester auprès de lui pendant 430 jours à contempler son geste, sans recevoir d'autre communication. Évidemment ces spectateurs sont des lecteurs.

[7] Pourquoi pas 430? De fait, les 40 ans de la punition de Juda ne viennent pas *après* les 390 d'Éphraïm, mais s'écoulent parallèlement à une portion égale de ceux-ci. L'amalgame de toutes ces espèces de farine doit sans doute représenter l'insuffisance de la quantité. On sera réduit à ramasser tout ce qui est mangeable, pour obtenir le strict nécessaire.

[8] On a calculé que c'est à peu près la moitié de ce qu'il faut pour la consommation journalière d'un homme, dans ces contrées (environ 300 grammes). Encore cette petite quantité doit-elle être répartie sur plusieurs repas, et non mangée en une fois, de sorte que ce ne sera jamais assez pour rassasier un homme.

[9] D'après les Rabbins, le *hîn* est une mesure dont la contenance équivaut à celle de 72 œufs de poule.

cuire avec des excréments d'homme sous leurs yeux[10]. Et l'Éternel dit : Ainsi les enfants d'Israël mangeront leur pain impur, parmi les nations où je les chasserai. Et je dis : Ah, Seigneur Éternel, vois donc, moi-même je ne me suis jamais souillé : jamais je n'ai mangé d'un animal mort naturellement ou déchiré par un autre, depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour ; jamais de la viande abominable n'est entrée dans ma bouche[11]. Alors il me dit : Eh bien, je te permets la fiente de bœuf, au lieu des excréments d'homme, et tu pourras faire ton pain avec cela. Et il me dit : Fils d'homme ! vois-tu, je vais priver de pain[12] Jérusalem et ils mangeront du pain au poids et dans l'affliction, et boiront de l'eau mesurée, et dans le désespoir, parce que le pain et l'eau leur manqueront, et qu'ils seront plongés dans le désespoir l'un comme l'autre, et qu'ils se consumeront par suite de leurs péchés.

Or, toi, fils d'homme, prends une épée tranchante, prends-la en guise de rasoir de barbier, et fais-la passer sur ta tête et sur ta barbe ; puis tu prendras une balance à peser pour en faire le partage[13]. Un tiers, tu le brûleras dans la flamme au milieu de la ville, quand les jours du siége seront venus à terme ; tu prendras l'autre tiers et tu le frapperas avec l'épée aux alentours ; et le troisième tiers, tu le jetteras au vent, et je dégainerai après eux[14]. Puis tu

10 En Orient, la bouse de vache est un combustible très-usité. On comprend l'intention du prophète, quand il lui substitue une matière inusitée, repoussante, et probablement moins efficace.

11 En apparence, cette objection est hors de propos, puisqu'auparavant il n'avait point été question de viande. Mais la suite fait voir que le prophète se révolte contre l'emploi des excréments humains, et qu'il croirait se souiller en les employant ; tandis que *même* à l'égard des viandes il a toujours strictement observé la règle légale qui défend certaines viandes, et qui, à l'égard de celles qui sont permises, prescrit la manière dont elles doivent être apprêtées (Exod. XXII, 31. Deut. XIV, 21, etc.).

12 Litt. : rompre le *bâton* de pain, le pain (la nourriture) étant considéré comme ce qui *sustente* et soutient le corps.

13 Le partage des cheveux ainsi coupés. On comprend tout de suite qu'il s'agit d'un nouvel acte symbolique qui doit figurer les diverses destinées des habitants de Jérusalem, représentés par les cheveux. L'épée en guise de rasoir fait voir d'abord la cause de la catastrophe, la guerre ; la balance indique que tout le monde, sans exception, sera frappé à cette occasion de manière ou d'autre.

14 Dans cette description allégorique, les cheveux coupés se changent insensiblement en hommes, ou, pour mieux dire, ce qui s'annonçait comme un *acte* symbolique, finit par être une simple *figure* de rhétorique. S'il fallait s'en tenir à l'acte, la ville, au milieu de laquelle les *cheveux* doivent être brûlés, serait la ville dessinée sur la brique ; nous préférons nous en tenir simplement au fait de la prédiction, que le tiers des habitants de Jérusalem périront à l'occasion du sac de la ville. Cette dernière interprétation est la seule admissible pour les deux autres tiers. Le troisième représente ceux qui échappent à la catastrophe, comme fuyards ou comme captifs ; ils ne sont pas pour cela à l'abri du péril ; Jéhova déclare qu'il les poursuivra encore.

prendras de là un petit nombre, que tu serreras dans les pans de ton manteau, et tu en prendras encore quelques-uns que tu jetteras au feu pour les brûler [15]. Il en sortira un feu pour toute la maison d'Israël [16].

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Cette Jérusalem, je l'avais placée au centre des nations, et les autres pays à l'entour [17] : et elle a été rebelle à mes lois, en devenant criminelle plus que les nations, et à mes ordonnances, plus que les pays à l'entour, car ils ont rejeté mes lois et n'ont point suivi mes ordonnances. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque vous faites plus de trouble [18] que les nations autour de vous, que vous ne suivez pas mes ordonnances, et que vous ne pratiquez pas mes lois, mais que vous pratiquez [19] les lois des peuples qui vous entourent, c'est pour cela que le Seigneur, l'Éternel, vous dit : Voyez, moi aussi j'en veux à vous, et j'appliquerai ma loi parmi vous, à la face des nations. Je ferai à votre égard ce que je n'ai jamais fait, et ce dont je ne ferai plus jamais le pareil, à cause de toutes vos abominations. Oui, des pères mangeront leurs enfants parmi vous, et des enfants mangeront leurs pères [20], et je ferai justice de vous, et je disperserai à tous les vents tout ce qui restera de vous. Oui, par ma vie ! parole du Seigneur, l'Éternel, parce que vous avez souillé mon sanctuaire avec vos idoles et vos abominations, moi aussi, je vous le jure, j'arracherai [21], et mon œil n'aura point pitié, et moi aussi

[15] Des survivants même, des déportés, il ne sera sauvé qu'un petit nombre. Le pan de l'habit servant à porter des provisions, etc., est ici le symbole de la préservation.

[16] Cette dernière phrase est obscure. Il *en* sortira, ne peut guère se rapporter qu'à toute l'allégorie précédente : *de tout cela;* et le *feu* ne peut plus être le même que celui qui a déjà *détruit* une bonne partie du peuple. Nous estimons donc qu'il s'agit ici de l'idée d'une épreuve, d'un triage, d'une purification au creuset du malheur, d'où Israël sortira décimé, mais dégagé aussi de tout mauvais alliage.

[17] Ici commence l'explication, ou si l'on veut, l'application pratique de l'allégorie. Le *centre* est essentiellement la place d'honneur. Peu importe de rechercher si les Israélites ont pensé, ou non, que leur pays est réellement le centre de la terre (XXXVIII, 12?), conception d'ailleurs très-naturelle, avec une notion imparfaite de la géographie terrestre.

[18] Signification tant soit peu incertaine. Le trouble, le bruit, serait l'opposé d'une obéissance silencieuse.

[19] Le texte dit: vous *ne* pratiquez *pas*, ce qui est une évidente contradiction, à laquelle on croit échapper en mettant : *pas même*. Nous biffons la négation d'après le passage parallèle XI, 12.

[20] Scène de la plus affreuse famine dans une ville assiégée (Deut. XXVIII, 53).

[21] Il paraît manquer ici un mot, à moins qu'on ne combine le verbe avec l'*œil*, dans le sens de *détourner*.

je serai sans miséricorde. Un tiers d'entre vous mourra de la peste ou périra de faim, un autre tiers tombera par l'épée aux alentours, et le troisième tiers, je le jetterai au vent et je dégainerai après eux[22]! Et lorsque ma colère sera satisfaite, et que j'aurai assouvi sur eux ma fureur, et que je me serai vengé, alors ils reconnaîtront que c'est moi, l'Éternel, qui ai parlé dans ma jalousie, quand j'aurai satisfait ma fureur sur eux. Je ferai de toi un désert, la honte des nations à l'entour, aux yeux de tous les passants. Tu seras une honte, et la risée, et un exemple, un objet d'horreur pour les nations à l'entour, quand j'aurai fait justice de toi dans mon ardente colère, dans les châtiments de ma fureur (c'est moi, Iaheweh, qui le dis). Quand je lancerai contre vous les terribles flèches de la famine, comme un ange exterminateur, que j'enverrai pour vous exterminer, et quand j'augmenterai la famine qui vous accable, et que je vous priverai de pain[23], et que je vous enverrai la famine et les bêtes féroces[24] qui enlèveront vos enfants, et que la peste et le sang passeront par là, et que j'amènerai l'épée contre toi..... c'est moi, Iaheweh, qui le dis!

III[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Tourne ta face vers les montagnes d'Israël et prophétise contre elles. Dis : Montagnes d'Israël! Écoutez la parole du Seigneur, l'Éternel! Voici ce que dit le Seigneur l'Éternel aux montagnes et aux collines, aux ravins et aux vallées : Voyez, j'amène contre vous l'épée et je détruis vos hauts-lieux. Vos autels seront ruinés et vos obélisques brisés, et je ferai tomber vos morts en face de vos idoles. Oui, je jetterai les cadavres des enfants d'Israël aux pieds de leurs idoles, et je disperserai vos ossements autour de vos autels. Partout où vous demeurez les bourgades seront ruinées, les hauts-lieux ravagés, pour que vos autels soient ruinés et détruits, vos idoles brisées et exterminées, vos obélisques abattus, vos œuvres anéanties, et les morts tomberont au milieu de vous — alors vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel!

Mais je laisserai un reste, en ce qu'il y en aura parmi vous qui échapperont à l'épée, au milieu des nations, lorsque vous serez dis-

[22] Comp. v. 2.

[23] Chap. IV, 16.

[24] Deut. XXXII, 24.

[1] La courte pièce qui suit n'offre rien de particulier. Ce sont encore les mêmes menaces terribles, avec la perspective d'un repentir tardif.

persés dans les divers pays. Ceux-là se souviendront de moi, parmi les nations où ils auront été emmenés captifs, quand leur cœur infidèle, qui s'est détourné de moi, sera brisé [2], ainsi que leurs yeux, qui caressaient leurs idoles, et qu'ils seront eux-mêmes dégoûtés de tout ce qu'ils ont fait de méchant à l'égard de leur culte abominable. — Alors ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel et que ce n'est pas en vain que je les ai menacés de tous ces malheurs.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Bats des mains et frappe du pied [3] et crie hélas ! au sujet de toutes les méchantes abominations de ceux de la maison d'Israël, qui vont périr par l'épée, par la famine et par la peste. Celui qui sera loin, mourra de la peste ; celui qui sera proche, tombera par l'épée ; celui qui restera et échappera, mourra par la famine : et j'aurai satisfait sur eux ma colère. Alors vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel, quand leurs morts joncheront la terre au milieu de leurs idoles, autour de leurs autels, sur toutes les collines élevées, sur les sommets des montagnes, sous tous les arbres verdoyants et sous tous les térébinthes touffus, où ils ont offert leurs suaves parfums à leurs idoles. Oui, j'étendrai ma main contre eux, et je changerai le pays en un désert, en une solitude, d'un bout à l'autre [4], partout où ils demeurent, afin qu'ils sachent que moi je suis l'Éternel.

IV.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Toi ! Fils d'homme ! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Pour la terre d'Israël, fin ! Elle vient, la fin, pour les quatre coins du pays [1] ! Maintenant c'est la fin pour toi : je vais lancer contre toi ma colère,

[2] Traduction conjecturale, qui suppose le changement de la première lettre du mot. Le texte (*je suis* brisé [relativement à] leur cœur) ne semble pas donner de sens plausible. — Le mot *briser* ne s'applique d'ailleurs pas bien aux yeux.

[3] Gestes d'indignation.

[4] *D'un bout à l'autre.* Cette phrase remplace deux mots dont la philologie ne se rend pas bien compte, et qu'on traduit tantôt par : *plus que le désert de Diblah*, en supposant que ce désert (d'ailleurs inconnu) était le plus affreux dans l'horizon des Israélites ; ou par : *depuis le désert* (de l'Arabie Pétrée, au sud) *jusqu'à Riblah* (avec un changement de lettre), c'est-à-dire jusqu'au-delà de la frontière septentrionale, Jérém. XXXIX, 5. Ces deux versions sont également sujettes à caution ; la nôtre, purement conjecturale, a du moins l'avantage de ne rien changer au sens général.

[1] Nous traduisons ce texte à dessein tout à fait littéralement. L'expression en est très-énergique. C'est l'annonce péremptoire de la catastrophe, laquelle sera d'autant plus inévitable qu'elle va envelopper le pays de tous côtés.

te juger selon tes voies, te faire rendre compte de toutes tes abominations. Mon œil n'aura point pitié de toi et je serai sans miséricorde. Mais je te ferai rendre compte de tes voies, et tes abominations, je te les mettrai sous les yeux, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Un malheur, un malheur unique va venir ! La fin vient ; elle vient, la fin, elle finit [2] par venir, elle va venir ! Ta destinée t'atteint, habitant du pays ! Le moment arrive, le jour est proche : c'est le cri d'alarme, et non le cri de joie qui retentit sur les montagnes. Tout à l'heure, prochainement, je vais déverser ma colère sur toi, satisfaire sur toi mon courroux, te juger selon tes voies, et te faire rendre compte de toutes tes abominations. Mon œil n'aura point pitié de toi et je serai sans miséricorde, je te rendrai selon tes voies [3], et tes abominations, je les mettrai sous tes yeux, pour que vous sachiez que c'est moi, l'Éternel, qui vous frappe.

Voici le jour ! Cela va venir ! La destinée pousse, la verge éclot, l'insolence fleurit, la violence s'élève [4], pour être la verge de l'impiété — et d'eux [5], rien ! de leur foule, rien ! de leur opulence, rien ! plus rien de leur magnificence ! Le moment arrive, le jour approche : que l'acheteur ne se réjouisse pas et que le vendeur ne s'afflige pas, car la colère va éclater sur toute la foule. Car le vendeur ne rentrera pas dans sa propriété, dût-il vivre avec les vivants ; car la prophétie regarde toute la foule : il n'y rentrera pas, et nul ne se fortifiera, à l'égard de sa vie, par son péché [6].

[2] Essai de rendre le jeu de mots de l'original, qui dit à la lettre : *elle s'éveille* (qeç bâ, bâ haqqeç, héqîç, baah).

[3] Comme ces lignes sont la reproduction textuelle des v. 3 et 4, les petites variantes (que nous avons conservées dans la traduction) sont très-probablement dues à des fautes de copiste, soit ici, soit plus haut.

[4] Les verbes sont destinés à comparer la catastrophe qui approche à une plante qui croîtrait rapidement. La *verge* est le châtiment divin, et plus spécialement la puissance chaldéenne qui en est l'instrument. Par suite, l'insolence et la violence doivent représenter cette même puissance.

[5] D'Israël rien ne restera.

[6] Ce passage est tant soit peu obscur. Évidemment il est question de la vente de biens-fonds, et l'auteur veut dire que l'acquisition d'une terre ne doit pas plus causer de joie à l'acheteur, que la nécessité de vendre ne doit affliger le vendeur, le pays tout entier devant tomber bientôt aux mains de l'étranger. Lors même que le vendeur vivrait longtemps (et comment attendre cela pour des impies ?), il ne recouvrera plus sa propriété. C'est peut-être une allusion à la coutume consacrée par la loi (Lév. XXV), qu'à la 50e année les biens-fonds retournaient à leurs premiers possesseurs.

On sonne la trompette, on prépare tout..... nul ne veut marcher au combat; car ma colère éclate sur toute la foule[7]. Au dehors l'épée, au dedans la peste et la famine; celui qui est aux champs mourra par l'épée ; celui qui est dans la ville, la famine et la peste le dévoreront. Et s'il en échappe quelques-uns, ils se sauveront dans les montagnes, où ils seront tous comme les colombes qu'on entend gémir dans la vallée, chacun à cause de ses péchés. Toutes les mains seront défaillantes, tous les genoux paralysés[8]. Ils se ceindront de cilice, l'effroi leur servira de manteau, la honte sera sur tous les visages et tous auront la tête rasée. Ils jetteront leur argent dans la rue, et leur or sera estimé comme de l'ordure [*leur argent ni leur or ne pourra les sauver, au jour de la colère de l'Éternel*][9] ; ils ne pourront plus assouvir leur faim[10], ni remplir leur ventre — ç'avait été la cause[11] de leurs péchés ! Leur belle parure, ils en avaient fait un sujet d'orgueil, ils en firent leurs idoles abominables : voilà pourquoi j'en ferai de l'ordure ; je livrerai tout aux étrangers qui en feront leur butin, j'en ferai la proie des impies de la terre pour qu'ils le profanent[12] ! Je détournerai d'eux ma face, et l'on profanera mon trésor[13] ; des brigands y pénétreront et le profaneront. Préparez les chaînes[14] ! car le pays est plein de meurtres non encore punis[15] et la ville est pleine de crimes. J'amènerai les plus méchants des païens, pour qu'ils s'emparent de leurs

[7] Toute résistance sera inutile, ou plutôt elle ne sera guère tentée.

[8] Litt.: s'en vont en eau; c'est-à-dire perdent toute consistance, toute vigueur. Tout ce qui suit est la description du malheureux sort des survivants, lesquels d'ordinaire, lors d'une catastrophe, sont estimés les plus heureux; ou bien plutôt, au lieu de continuer le tableau du sort des fuyards, l'auteur revient à la description des calamités du siége.

[9] Les Septante ne connaissent pas cette phrase, qui est empruntée à Soph. I, 18, et par laquelle un glosateur a voulu expliquer celle qui précède. Mais l'explication est pâle et maladroite, car Ézéchiel a voulu dire évidemment que l'or n'a plus de valeur, la misère et la disette étant devenues excessives.

[10] Litt.: leur appétit.

[11] Litt.: l'achoppement. Ils avaient fait un mauvais usage de leurs richesses.

[12] Les impies *de la terre*, c'est-à-dire des *autres* pays, sont les païens. Tout ce que ceux-ci touchent est profané.

[13] Il est difficile de dire si l'auteur a voulu parler ici spécialement du *trésor* du temple; ou, comme l'ont pensé les anciens, du temple lui-même, considéré comme un lieu réservé (litt.: caché). Les Septante paraissent avoir eu devant eux un autre texte, en traduisant *l'objet de ma surveillance*.

[14] L'apostrophe s'adresse aux exécuteurs des décrets de Dieu.

[15] Litt.: *Causes* (judiciaires) *de sang* (versé); l'auteur veut parler en général de tous les crimes commis et provoquant la vengeance céleste.

maisons; je mettrai fin à l'orgueil des puissants[16] et leurs sanctuaires seront profanés. La ruine est là! Ils chercheront le salut, mais point de salut! Il viendra désastre sur désastre, il y aura rumeur sur rumeur[17] : ils demanderont des oracles au prophète, l'instruction manquera au prêtre, le conseil aux vieillards[18]. Le roi sera dans le deuil, le chef se vêtira d'épouvante[19], les mains du vulgaire trembleront. Selon leurs actes j'en userai avec eux, et d'après leurs jugements je les jugerai, pour qu'ils sachent que moi je suis l'Éternel!

V.

Et il arriva la sixième année, le cinquième jour du sixième mois[1], pendant que j'étais assis dans ma maison et que les sheikhs de Juda étaient assis en face de moi, que la main de l'Éternel vint me saisir. Et j'eus une vision, et je vis une forme qui semblait être de feu[2]; depuis ce qui paraissait être sa ceinture vers le bas, c'était du feu, et depuis sa ceinture vers le haut, c'était à voir comme une vive lumière, comme l'aspect de l'airain incandescent[3]. Et il étendit une forme de main, et me saisit par les boucles de mes cheveux et une force divine[4] me souleva entre la terre et le ciel, et me transporta à Jérusalem en extase[5], à l'entrée de la porte de l'intérieur[6] tournée vers le nord, à la place même où se trouve l'idole qui provoque la

16 Traduction conforme au texte. Nous inclinons cependant à changer celui-ci d'après les passages parallèles XXIV, 21; XXX, 18; XXXIII, 28. Lévit. XXVI, 19, où l'orgueil de *leur puissance* est le temple. Cette leçon est recommandée par le parallélisme.

17 Dans une ville assiégée, à défaut d'une connaissance certaine de ce qui se passe au dehors, les rumeurs alarmantes, les fausses nouvelles qui se suivent et s'entrecroisent, contribuent à entretenir l'anxiété des habitants.

18 Comp. Jér. XVIII, 18.

19 Comp. ci-dessus v. 18. La métaphore du vêtement est amenée par la mention du deuil.

1 Ce serait quatorze mois ou 413 jours après la date marquée au chap. I, 1, 2. A moins d'avoir recours à une année à intercalation, nous ne retrouvons donc pas les 437 jours d'intervalle qu'il nous faut d'après III, 15; IV, 5, 6. Mais ce ne serait là qu'une preuve de plus que ces actes symboliques n'appartiennent pas à la réalité.

2 On est tenté de lire *un homme* (*is'* pour *es'*), avec les Septante.

3 Chap. I, 4, 27.

4 Chap. II, 2.

5 Litt.: dans les visions de Dieu.

6 Il est question sans doute d'une porte de communication entre la cour extérieure et la cour intérieure du temple, située au nord de celle-ci, dans la proximité du grand autel.

jalousie de Dieu [7]. Et là m'apparut la majesté du Dieu d'Israël, telle que je l'avais vue dans la plaine [8].

Et il me dit : Fils d'homme ! Lève tes yeux et regarde du côté du nord ! Et je regardai du côté du nord et j'aperçus, au nord de la porte de l'autel, cette idole de jalousie, à l'entrée. Et il me dit : Fils d'homme ! Vois-tu bien ce qu'ils font là ? De grandes abominations qu'Israël commet ici, de manière à s'éloigner de mon sanctuaire [9], mais tu en verras bien d'autres encore.

Puis il me conduisit à l'entrée de la cour, et je regardai et je vis un trou dans le mur. Et il me dit : Fils d'homme, pénètre par ce mur [10] ! Et quand j'y eus pénétré, j'y vis une porte ; il me dit : Viens, regarde les abominations impies qu'ils y pratiquent ! Et quand j'y fus entré, j'aperçus toutes sortes de figures de reptiles et d'animaux immondes, et toutes les idoles de la maison d'Israël gravées sur le mur tout autour. Et soixante-dix hommes d'entre les anciens d'Israël, Iaazanyahou, fils de S'afan, debout au milieu d'eux, se trouvaient en face d'elles, chacun son encensoir à la main, et il s'en élevait le parfum d'un nuage d'encens. Et il me dit : Vois-tu, fils d'homme, ce que les anciens d'Israël font en cachette, chacun dans sa chambre à images ? car ils disent : Iaheweh ne nous voit point ! Iaheweh a abandonné le pays !

Puis il me dit : Tu verras encore d'autres grandes abominations qu'ils pratiquent. Et il me conduisit à l'entrée de la porte septentrionale de la maison de Dieu, et là je vis assises les femmes qui pleuraient Ṭammouz [11]. Et il me dit : Le vois-tu bien, fils d'homme ? Mais tu verras de plus grandes abominations encore.

[7] L'auteur ne nous dit pas quelle divinité représentait cette idole. En tout cas, c'était le symbole d'un culte étranger. L'idole se trouvait à l'extérieur, dans la seconde cour, et le prophète placé sous la porte, le dos tourné vers le temple, la voit devant lui.

[8] Chap. III, 22.

[9] Le sens de cette phrase est douteux. D'autres traduisent : de manière que je dois m'éloigner, etc., ou bien : choses qui seraient à éloigner.

[10] Cette autre scène est manifestement idéale. L'auteur fait allusion à un culte dans lequel on encensait des divinités représentées par des figures d'animaux. Un pareil culte, sévèrement défendu depuis Josias, se pratiquait en cachette. (Voilà pourquoi le prophète est obligé d'y arriver par un trou du mur). Il doit avoir été très-répandu, car 70 sheikhs de Jérusalem y prennent part (chacun dans son domicile), entre autres un personnage désigné nominativement, et sans doute haut placé à cette époque, mais à nous inconnu. Le 70 hommes *réunis* dans ce trou, appartiennent nécessairement à la fiction, qui est clairement expliquée plus loin.

[11] Un troisième culte, cette fois-ci familier à l'autre sexe, se pratique près de l'enceinte extérieure. Le Ṭammouz des Sémites est l'Adonis des Grecs, le soleil printanier, dont la mort est pleurée au solstice d'été (ailleurs le soleil en général, en tant qu'il vivifie la nature, et mourant en automne, pour renaître l'année suivante).

Puis il me conduisit dans la cour intérieure de la maison de Dieu, et à l'entrée même du temple, entre le vestibule et l'autel, je vis vingt-cinq hommes[12] qui tournaient le dos au temple de Dieu, la face vers l'orient, et qui adoraient le soleil à l'orient. Et il me dit : L'as-tu bien vu, fils d'homme ? Est-ce trop peu pour la maison de Juda de faire les abominations qu'ils pratiquent ici, pour qu'ils remplissent encore le pays de crimes et qu'ils m'irritent sans cesse ? mais ils portent la serpette à leur propre nez[13] ! Moi aussi j'agirai dans ma colère : mon œil n'aura point pitié et je serai sans miséricorde, et dussent-ils m'appeler à grands cris, je ne les écouterai point !

Puis je l'entendis crier à haute voix : Approchez, surveillants[14] de cette ville, chacun son arme exterminatrice à la main ! Aussitôt il parut six hommes, venant du côté de la porte supérieure[15] située au nord, chacun sa massue à la main ; et au milieu d'eux un homme vêtu de lin, avec une écritoire à la ceinture. Et ils vinrent se placer à côté de l'autel d'airain[16]. Cependant la majesté du Dieu d'Israël s'était élevée de dessus le Keroûb[17], sur lequel elle se trouvait, vers le seuil du temple, et s'adressant à l'homme vêtu de lin, qui avait l'écritoire à la ceinture, l'Éternel lui dit : Passe à travers la ville,

12 Et non pas : je vis *environ* 25 hommes. La particule ne doit pas marquer l'incertitude du nombre, mais faire allusion à l'état extatique du prophète. Ainsi plus haut, v. 2, il voyait quelque chose *comme* une main ; ici il voit *comme* 25 hommes, mais non en chair et en os.

13 Menace proverbiale. La serpette est l'instrument avec lequel on taille la vigne ; la porter à son nez, c'est se donner du mal à soi-même très-gratuitement (comp. Prov. XXIII, 2). — La traduction traditionnelle suppose que le prophète veut parler d'un rite *persan*, d'après lequel les adorateurs du soleil tenaient à la main un *rameau* (le mot hébreu pourrait avoir cette signification, XV, 2), en faisant leur prière et le portaient à la *bouche*. Mais les rites persans sont inconnus à Jérusalem au temps d'Ézéchiel, et le prophète en a fini avec la vision des 25 hommes et a commencé l'annonce du châtiment.

14 La suite fait voir qu'il s'agit d'êtres célestes, c'est-à-dire de personnifications de la vengeance divine. On traduit ordinairement : Faites approcher les châtiments. Les Rabbins déjà paraissent l'avoir compris ainsi ; mais alors on ne voit pas à qui le discours s'adresse. Le nombre de ces anges est de sept ; ce qui devint par la suite un nombre conventionnel pour ce qu'on finit par appeler les archanges.

15 Le temple étant situé sur la partie la plus élevée de Moriyah, la porte septentrionale supérieure est celle par laquelle on entre dans la cour intérieure, du côté du nord.

16 C'est le grand autel où se faisaient les sacrifices (VIII, 16).

17 *Le Keroûb*, ailleurs *les* Keroûbs, est ici l'ensemble de tous les phénomènes visionnaires décrits au chap. I. On peut hardiment traduire : le *char*, bien que le mot hébreu ne signifie pas proprement un véhicule (Ps. XVIII, 11).

à travers Jérusalem, et trace une marque[18] sur les fronts des hommes qui soupirent et gémissent à cause de toutes les abominations qui s'y commettent. Et aux autres il dit, devant mes oreilles : Suivez-le à travers la ville et frappez! que votre œil n'ait point pitié et soyez sans miséricorde! Vieillards, jeunes gens, vierges, enfants et femmes, tuez, exterminez-les, mais ne touchez à aucun de ceux qui portent la marque. Commencez près de mon sanctuaire même! Et ils commencèrent par les vieillards qui se trouvaient devant le temple[19]. Et il leur dit : Souillez le temple, et remplissez les cours de cadavres : sortez! Et ils sortirent et égorgèrent dans la ville.

Et pendant qu'ils égorgeaient, comme je restais seul[20], je me jetai la face contre terre, et je m'écriai en disant : Ah, Seigneur, Éternel! veux-tu donc exterminer tout ce qui reste d'Israël, en déversant ainsi ta colère sur Jérusalem! Et il me répondit : L'iniquité de la maison d'Israël et de Juda est grande au-delà de toute mesure ; le pays est rempli de meurtres et la ville est pleine de prévarication : car ils disent : Iaheweh a abandonné le pays! Iaheweh ne le voit pas! Eh bien, mon œil aussi n'aura pas pitié et je serai sans miséricorde : je ferai retomber leurs actes sur leurs têtes! Sur cela, l'homme vêtu de lin, vint faire son rapport et dit : J'ai fait conformément à tes ordres.

Et je regardai encore et je vis sur le plancher[21] au dessus de la

[18] La marque s'appelle en hébreu *tav*, ce qui est en même temps le nom de la dernière lettre de l'alphabet, dont la forme, d'après les monuments les plus anciens, ressemblait à notre T (et au T grec), mais de manière à ce que la ligne perpendiculaire dépassait un peu la ligne horizontale. De là vient qu'on traduit quelquefois : *une croix*, en affectant d'y trouver une prédiction évangélique. Comp. du reste Apocal. VII.

[19] On aurait tort de demander qui étaient ces vieillards (ou anciens) ; ce n'étaient en tout cas pas ceux du chapitre précédent (v. 11, 16). L'auteur se représente naturellement que la cour du temple n'était jamais déserte, par conséquent, c'est là que commence l'accomplissement du décret divin. La présence d'un cadavre rend impur le lieu où il se trouve.

[20] On n'en voudra pas au prophète, au sujet de cette supposition, encore très-naturelle, que dans l'enceinte sacrée il ne s'était trouvé personne pour recevoir la marque! Il est le seul fidèle!

[21] Pour la description du trône de Dieu, des Keroûbs et des roues, voyez le chap. I. Il y a dans le présent morceau un manque de précision, en tant que Jéhova prend place sur le seuil du temple, à deux reprises différentes, IX, 3 ; X, 4, sans qu'il soit dit que dans l'intervalle il l'ait quitté pour reprendre son siége sur les Keroûbs. Pourtant la mention du trône, X, 1, paraît impliquer celle de la présence de Dieu, sans qu'on entrevoie le but de ces déplacements successifs. Il conviendra peut-être de dire qu'il n'y en a qu'un seul (IX, 3) et que le trône (X, 1) n'est pas occupé.

tête des Keroûbs comme une pierre de saphir; c'était à voir comme la forme d'un trône qui apparaissait au dessus d'eux. Et s'adressant à l'homme vêtu de lin, il dit : Va passer entre le rouage sous le Keroûb [22] et remplis tes mains de braises prises entre les Keroûbs, et répands-les sur la ville. Et il y alla devant mes yeux. Les Keroûbs se trouvaient placés à la droite du temple quand l'homme y alla, et la nuée [23] remplissait la cour intérieure. La majesté de l'Éternel s'était élevée de dessus le Keroûb, vers le seuil du temple, et le temple était rempli par la nuée et la cour était remplie de l'éclat de la majesté de l'Éternel. Et le bruit des ailes des Keroûbs se faisait entendre jusque dans la cour extérieure, pareil à la voix du Tout-Puissant, quand il parle [24]. Or, quand il eut donné ses ordres à l'homme vêtu de lin, en disant : Prends du feu d'entre le rouage, d'entre les Keroûbs, et qu'il fut venu se placer près de la roue, le Keroûb étendit sa main d'entre les Keroûbs [25], vers le feu qui était entre les Keroûbs, et en prit et le remit aux mains de l'homme vêtu de lin, qui le prit et s'en alla. (On voyait aux Keroûbs la forme d'une main d'homme sous leurs ailes) [26].

Et comme je regardais, je vis quatre roues à côté des Keroûbs, une roue à côté de chaque Keroûb; l'aspect en était comme celui d'une pierre de Ṭars'is. Et quant à leur figure, toutes les quatre avaient la même forme, comme si une roue était dans l'autre. Quand elles se mettaient en marche, elles allaient dans la direction de

[22] Comp. IX, 3. Le *rouage* (d'autres traduisent : *tourbillon*) est le système complet des quatre roues, décrites I, 15 et suiv. et ci-dessous v. 9. Comme toute cette machine a une apparence de feu (I, 5, 13), la braise ardente s'y trouve naturellement.

[23] Qui enveloppait la personne du Très-Haut et la dérobait à l'œil du mortel. Cette nuée pénètre dans l'intérieur du temple, tout en permettant à la lumière de se refléter au dehors. Les deux phénomènes signalent la présence de Dieu. Toute cette description porte sur l'état des choses, tel qu'il *était* au moment de l'ordre donné à l'égard de la braise.

[24] C'est-à-dire, au tonnerre.

[25] Si le texte n'est pas altéré ici, le style du moins est très-embarrassé. Comme l'agent principal arrive au char par un côté, il est naturellement en face d'*une* roue et d'*un* Keroûb (d'*entre* les quatre), seulement il est à remarquer que tout à l'heure *le* Keroûb (au singulier) représentait le système entier. Il conviendrait de traduire : l'un des Keroûbs étendit sa main entre les Keroûbs, etc.

[26] Note supplémentaire, pour expliquer comment il pouvait être question de mains, dans cette occasion (comp. I, 8). Avec cette note, l'auteur s'engage de nouveau dans une description détaillée de toute l'apparition du char de Dieu, qui reproduit plus ou moins exactement celle du chap. I, et en attendant il n'arrive pas à continuer la narration relative à l'incendie de la ville, à laquelle le lecteur devait s'attendre après le v. 2.

leurs quatre côtés, et ne se tournaient pas en marchant; elles allaient toujours du côté où la tête était tournée sans se tourner en marchant [27]. Et tout leur corps, et leur dos, et leurs mains, et leurs ailes, et les roues étaient couverts d'yeux tout autour, à tous les quatre, leurs roues [28].

Or, ces roues, j'entendis qu'on leur criait : Tourbillon [29] ! Or chacun avait quatre faces, la face de l'un était la face du Keroûb, et la face du second était une face d'homme, et du troisième une face du lion, et du quatrième une face d'aigle [30]. Alors les Keroûbs s'élevèrent — c'étaient ces mêmes êtres que j'avais vus sur les bords du Kebar : quand les Keroûbs marchaient, les roues marchaient à côté d'eux ; et quand les Keroûbs levaient leurs ailes pour s'élever au-dessus du sol, les roues aussi ne se détournaient point d'eux; s'arrêtaient-ils, elles s'arrêtaient, se levaient-ils, elles se levaient avec eux, car l'esprit de l'être était dans elles [31] — et la majesté

[27] La *tête* est ici le côté des roues qui se trouve dans le sens de la direction à suivre. Il faut simplement retenir que ces roues sont à vrai dire une espèce de globes qui peuvent se mouvoir en tous sens, sans avoir besoin, pour changer de direction, de commencer par un mouvement préalable de circuit. Peut-être serait-il permis d'entendre par la *tête* celle des roues qui se trouvait être la première selon la direction à suivre, mais alors il faudrait supposer un mouvement en forme de losange.

[28] Traduction littérale. Il est fort probable que le texte est ici altéré. En tout cas, la description des roues et des Keroûbs (lesquels n'avaient pas tous ces yeux dans le premier tableau) est amalgamée ici d'une manière très-embarrassante. Le mot qui nomme le *dos* des Keroûbs, était employé d'abord pour les *jantes* des roues. La dernière phrase peut signifier : chaque Keroûb avait sa roue à côté de lui. Dans les phrases suivantes, il est tour à tour question des roues et des Keroûbs, sans que le sujet soit toujours indiqué.

[29] Ce mot que nous avons déjà rencontré plus haut, v. 2, comme le nom caractéristique de l'appareil de locomotion du trône de Dieu, est ici employé dans le sens d'un commandement de partir, comme si nous disions : Le roulement ! La rotation ! c'est-à-dire : Partez !

[30] On pourrait croire que l'auteur change ici son symbolisme en ne donnant à chacun des quatre Keroûbs qu'un seul visage, comme le fait l'auteur de l'Apocalypse, chap. IV. Mais il dit positivement le contraire : chacun a quatre faces comme la première fois ; il faudra donc biffer toute l'énumération qui manque aussi dans les Septante, et la considérer comme une glose maladroite, ou bien admettre que le prophète aurait aperçu une autre des quatre faces à chacun des quatre Keroûbs. D'après les lois de la perspective, cela ne serait pas impossible. Mais il y a encore une autre difficulté. Au lieu de la face du *taureau*, le texte nomme la face du *Keroûb*. Ne serait-ce pas là une faute de copiste ?

[31] Pour tout ce passage, comp. I, 19 et suiv. C'est encore une parenthèse, et il est facile de remarquer qu'en laissant de côté toutes les intercalations du même genre, on obtient le récit très-simple de ce qu'on pourrait appeler le départ solennel de Jéhova de son temple, qu'il abandonne définitivement pour le livrer à la destruction.

de l'Éternel, ayant quitté le seuil du temple, se plaça au-dessus des Keroûbs, et les Keroûbs ayant levé leurs ailes, s'élevèrent du sol, sous mes yeux, en partant, les roues restant à leurs côtés, et cela s'arrêta à l'entrée de la porte orientale du temple[32], la majesté du dieu d'Israël étant au-dessus d'eux tout en haut. C'était bien là l'être que j'avais vu au-dessous du dieu d'Israël sur les bords du Kebar, et je reconnus que c'étaient des Keroûbs[33]. Ils avaient chacun quatre faces et quatre ailes, et sous leurs ailes une forme de mains d'homme. Et quant à la forme de leurs faces, c'étaient les faces que j'avais vues sur les bords du Kebar : c'étaient leurs figures, c'étaient eux. Chacun marchait droit devant lui.

Puis l'Esprit me souleva et m'emmena vers la porte antérieure du temple, celle qui regarde l'orient[34], et à l'entrée de cette porte, je vis vingt-cinq hommes, au milieu desquels j'aperçus Iaazanyah, fils de 'Azzour, et Platyahou, fils de Benayahou, les chefs du peuple[35]. Et il me dit : Fils d'homme ! Voilà ceux qui méditent le crime, et qui donnent de mauvais conseils dans cette ville[36]. Ils disent : Il ne

[32] C'est-à-dire à la grande porte d'entrée, en face du portail et du vestibule.

[33] Cette dernière note semble assez singulière. L'auteur veut-il insinuer que maintenant enfin, après une observation prolongée et plus attentive, il se rendit compte de la véritable forme et nature de ces êtres ? De fait, au 1er chapitre il ne s'était point encore servi du terme de Keroûb, qu'il emploie seulement dans le présent morceau. Or, il faut se rappeler que des figures de Keroûbs (mais nulle part décrites en détail) se trouvaient sculptées sur les murs du temple et dans le sanctuaire. Ézéchiel constaterait donc l'analogie ou l'identité des formes que leur éclat ne lui avait pas d'abord permis de voir assez distinctement.

[34] Cela revient à dire que le prophète, dans son extase, suivit Jéhova et les Keroûbs à leur station actuelle.

[35] Ce titre fait voir qu'il s'agit ici d'une autre catégorie de personnes qu'au chap. VIII, 16, où les 25 paraissent plutôt être des prêtres. Les noms propres désignent sans doute des personnages historiques, mais il ne s'en trouve pas de trace ailleurs.

[36] Nous n'apprenons pas de quel genre de conseils il est question, ou plutôt la chose est exprimée dans la phrase suivante par une figure on ne peut plus obscure, et très-diversement interprétée. En lisant attentivement la suite, on est amené à penser qu'Ézéchiel fait allusion aux intrigues politiques qui ont fini par déterminer la catastrophe. Un parti, qui dominait le roi, méditait de secouer le joug des Babyloniens, soit avec le secours des Égyptiens, soit en se fiant aux moyens de défense de la capitale. — Mais les deux phrases mises dans la bouche de ces mauvais conseillers sont on ne peut plus énigmatiques. On a voulu voir dans la première une allusion au conseil donné par Jérémie (XXIX, 5) aux déportés : mais le sort des déportés ne pouvait guère préoccuper les meneurs de Jérusalem, et ils ne peuvent pas avoir voulu dire : Au lieu de vous établir à l'étranger pour tout de bon, revenez ! D'autres n'y voient que ce simple sens : Préparons-nous à la guerre et ne songeons pas à autre chose.

s'agit pas maintenant de bâtir des maisons ; voici le pot et nous sommes la viande ! Or donc, prophétise contre eux, prophétise, fils d'homme ! Alors l'esprit de l'Éternel descendit sur moi, et il me dit : Dis : Voici ce que dit l'Éternel : Voilà comme vous parlez, maison d'Israël ! mais ce qui vous passe par l'esprit, moi je le sais : vous avez multiplié les meurtres dans cette ville, et vous avez rempli ses rues de cadavres. C'est pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Les victimes que vous avez faites dans son sein, voilà la viande, et voilà le pot[37] ; quant à vous, on vous en fera sortir ! C'est l'épée que vous craignez ? et c'est l'épée que j'amènerai contre vous, parole du Seigneur, l'Éternel ! Oui, je vous en ferai sortir, et je vous livrerai aux mains des étrangers, et je ferai justice de vous ! C'est par l'épée que vous périrez, c'est sur la frontière[38] d'Israël que je vous jugerai, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel ! Ce n'est pas cette ville qui sera pour vous le pot, et vous n'y serez pas la viande : c'est à la frontière d'Israël que je vous jugerai ! Pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel, moi dont vous n'avez pas voulu suivre les ordonnances, ni pratiquer les lois, mais plutôt les lois des peuples qui vous entourent.

Et pendant que je prophétisais, Platyahou, le fils de Benayah, mourut[39], et je me jetai la face contre terre, et je m'écriai à haute

Quant à l'image du pot et de la viande, elle doit avoir eu une signification proverbiale. Elle est ironiquement retorquée, v. 7, contre ceux qui l'emploient ici. Nous ne croyons pas que ce soit une exclamation du désespoir : Advienne que pourra ! nous restons ici et nous mourrons sur la brèche (nous nous laisserons cuire dans notre pot) ! Il nous semble plus probable que ces mots disent tout simplement : Nous sommes chez nous, on ne nous délogera pas. De là, plus loin la réplique qui les menace du contraire.

37 La même image est appliquée dans un autre sens. Tout à l'heure la viande et le pot représentaient deux choses tenant naturellement ensemble, et faites l'une pour l'autre ; ici, il est parlé de la viande comme provenant de la *boucherie*. L'image est employée pour rappeler les nombreux meurtres judiciaires ou autres qui auront ensanglanté Jérusalem pendant les querelles politiques des derniers règnes, ou bien les malheurs amenés par les invasions réitérées de l'étranger. Les chefs du parti dominant en sont rendus responsables.

38 Il ne faut pas voir là une allusion directe aux faits racontés Jér. LII, 24 et suiv., et en conclure que le présent morceau n'a été écrit qu'après l'événement. Le prophète veut dire que les murs de Jérusalem ne protégeront personne, quand Dieu se met du côté des ennemis, et qu'il saura encore frapper les rebelles après leur avoir ainsi prouvé leur impuissance.

39 Cette mort subite (qu'on aurait d'ailleurs tort de combiner avec le massacre du chap. IX, 5 et suiv.) n'est pas un fait historique, mais typique. Elle représente ici la certitude et la promptitude de l'accomplissement des menaces divines. Le prophète, comme dans le passage cité tout à l'heure, est effrayé de cette catastrophe subite, et craint que ce ne soit le signal de l'anéantissement complet de la nation.

voix : Hélas, Seigneur, Éternel, tu veux donc exterminer ce qui reste d'Israël !

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Tes frères, tes frères, ce sont tes parents [40], c'est toute la maison d'Israël, tous ceux dont les habitants de Jérusalem disent : Ils ont été éloignés [41] d'auprès de Iaheweh, c'est à nous que ce pays a été donné en propriété ! Dis donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Oui, je les ai éloignés parmi les nations ; oui, je les ai dispersés dans d'autres pays ; mais je suis pour eux un sanctuaire en petit [42], dans les pays où ils sont allés. Dis donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Mais je vous rassemblerai d'entre les nations, et je vous recueillerai des pays où avez été dispersés, et je vous donnerai la terre d'Israël. Et quand ils y seront arrivés, ils en ôteront toutes ses idoles et toutes ses abominations. Et je leur donnerai à tous un même cœur, je mettrai en eux un esprit nouveau ; j'ôterai de leur corps le cœur de pierre et je leur donnerai un cœur de chair [43], pour qu'ils suivent mes ordonnances et qu'ils observent mes lois et les pratiquent, et qu'ils soient mon peuple et que je sois leur Dieu. Mais ceux dont le cœur est avec le cœur [44] de leurs idoles et de leurs abominations, je ferai retomber leurs actes sur leurs têtes, parole du Seigneur, l'Éternel !

Et les Keroûbs levèrent leurs ailes, les roues restant à côté d'eux, et au-dessus d'eux, tout en haut, était la majesté du dieu d'Israël. Et la majesté de l'Éternel s'éleva du milieu de la ville, et s'arrêta

40 Le sens est clair : N'intercède pas pour ceux de Jérusalem : tes véritables frères, auxquels tu dois t'intéresser et que tu devras rassurer, ce sont les exilés, ceux que cet exil a ramenés à Dieu, ou qui peut-être ont souffert sans l'avoir mérité. Les *parents*, litt. : les hommes du rachat, allusion aux institutions civiles qui imposaient aux proches parents certains devoirs (Lév. XXV, 24 ss. Ruth IV. Jér. XXXII, 7). Ici il s'agit sans doute des prêtres, tandis que la *maison* d'Israël comprend les laïcs.

41 Changement d'une voyelle. Le texte reçu dit : Éloignez-vous ! ce qui n'est guère acceptable, puisque la déportation n'avait pas eu lieu par ordre des Israélites restants. Ceux-ci, loin de se laisser avertir par le sort des autres, s'en félicitent, parce qu'ils sont maintenant les seuls occupants.

42 D'autres traduisent : pour peu de temps. L'antithèse, en tout cas, rappelle que le grand sanctuaire, c'est le temple de Jérusalem, dont ils sont privés pour le moment.

43 La pierre représente la dureté, l'opiniâtreté, la désobéissance. La chair est donc naturellement ici la qualité contraire : la bonne volonté, qui accepte les avertissements divins. Si désormais tous doivent avoir un même cœur, cela fait voir que parmi les exilés, au début, les dispositions n'avaient pas été les mêmes chez tous.

44 Locution en apparence singulière, mais qui s'explique par l'antithèse. On dit d'un homme qu'il est selon le *cœur* de Dieu. Cette phrase est ici appliquée à un sentiment religieux diamétralement opposé.

sur la montagne qui est à l'orient[45]. Et l'esprit m'emporta et me ramena au pays des Chaldéens auprès des déportés, en vision, en extase. Puis, la vision que j'avais vue, se dissipa. Et je racontai aux déportés tout ce que l'Éternel m'avait dit et montré.

VI[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Tu demeures au milieu d'une race rebelle ; ils ont des yeux pour voir et ne voient pas, des oreilles pour entendre et n'entendent pas, car ils sont une race rebelle. Or, toi, fils d'homme, fais-toi un attirail d'émigrant[2], et émigre en plein jour sous leurs yeux : peut-être reconnaîtront-ils qu'ils sont une race rebelle. Tu sortiras tes hardes en plein jour sous leurs yeux, comme un attirail d'émigrant, et toi, tu sortiras le soir sous leurs yeux, comme pour partir pour l'étranger. Sous leurs yeux tu feras une brèche dans le mur et tu feras sortir par là tes hardes[3]. Sous leurs yeux charge-les sur tes épaules et emporte-les dans l'obscurité, en couvrant ton visage pour ne pas voir le sol[4] : car je fais de toi un symbole prophétique pour la maison d'Israël.

[45] Ce n'est pas à dire qu'Ézéchiel veut placer la résidence de Dieu sur la montagne des oliviers, ou que Dieu devait y rester pour contempler la prochaine ruine de Jérusalem. La vision est arrivée à son terme, l'extase cesse ; le dernier regard du prophète avant son réveil avait été tourné du côté où l'apparition paraissait se retirer.

[1] Acte symbolique représentant le départ pour l'exil et le sort du roi Çideqiyah. Le morceau n'est pas daté. Il se sépare très-positivement du précédent, en ce qu'il accuse une disposition très-blâmable chez les exilés, et contredit ainsi ce qui est dit chap. XI, 14 et suiv. Il faudra donc lui assigner une date bien postérieure.

[2] L'attirail d'un émigrant ne peut guère être autre chose ici qu'une besace avec des provisions, un paquet de hardes et un bâton. Comme plus loin il est ordonné à Ézéchiel de partir le *soir*, on devra combiner les deux indications, en disant qu'il a fait ostensiblement ses préparatifs en plein jour pour être remarqué et pour attirer l'attention, et qu'il s'est mis en route à la nuit tombante pour symboliser ce qui devait se passer à Jérusalem. Cependant avec tout cela il ne faut pas perdre de vue que ces actes symboliques ne se font que sur le papier pour les lecteurs, et non en réalité, de sorte que des détails de ce genre ne doivent pas être serrés de trop près.

[3] Le roi de Juda tenta de se sauver de nuit avec sa famille et ses officiers, en quittant Jérusalem furtivement ; cependant il n'est point parlé à cette occasion (Jér. LII, 7) d'une brèche faite exprès dans ce but. L'acte d'Ézéchiel ne représente donc que d'une manière générale une fuite exécutée par un chemin inusité, non surveillé.

[4] Comme on ne peut guère marcher les yeux bandés, et comme l'auteur ne peut pas simplement vouloir dire qu'il doit partir à l'heure où personne ne voit plus rien, il faut combiner ce détail avec le fait que le roi, tombé aux mains des Chaldéens, eut les yeux crevés (Jér. LII, 11).

Et je fis comme il m'avait été ordonné; je portai dehors mes hardes en plein jour, comme attirail d'émigrant, et sur le soir je fis avec ma main une brèche dans le mur; je les emportai dans l'obscurité, en les chargeant sur mes épaules sous leurs yeux.

Le lendemain, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! N'est-ce-pas? la maison d'Israël, cette race rebelle, t'a dit : que fais-tu là? Dis leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Cet oracle, c'est le prince à Jérusalem, et toute la maison d'Israël, dont ils font partie[5]. Dis : Moi je suis pour vous un symbole prophétique: ce que j'ai fait leur arrivera à eux, ils s'en iront en exil, en captivité. Et le prince qui est parmi eux emportera ses hardes sur l'épaule[6] dans l'obscurité et partira, on fera une brèche dans le mur pour le faire sortir, il se couvrira le visage, de manière que lui ne verra pas le pays, de ses yeux[7]. Je jetterai sur lui mon réseau, il sera pris dans mon filet, je le mènerai à Babel, au pays des Chaldéens, mais il ne le verra pas, et y mourra. Et tout ce qui l'entoure, ses auxiliaires et ses troupes, je les disperserai à tous les vents, je les poursuivrai l'épée dans les reins, pour qu'ils reconnaissent que moi je suis l'Éternel, quand je les aurai dispersés parmi les nations, et disséminés dans tous les pays. Cependant j'en laisserai survivre un petit nombre, à l'épée, à la famine et à la peste, pour qu'ils racontent toutes leurs abominations aux nations chez lesquelles ils viendront, et qu'on sache que moi je suis l'Éternel[8].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme, mange ton pain dans le trouble, et bois ton eau dans

[5] Cet oracle, c'est-à-dire la signification, l'objet de cet oracle, de cette menace exprimée d'une manière figurée. Le prince à Jérusalem, Çideqiyah, et non Iehoyakin, son prédécesseur, avec lequel Ézéchiel lui-même avait été déporté. *Ils* font partie d'Israël : les compagnons d'exil du prophète sont ainsi mis sur la même ligne que ceux de Jérusalem, contrairement à chap. XI, 14. Or, comme on ne pouvait plus les menacer d'un châtiment qu'ils subissaient déjà, cela revient à dire que puisqu'ils ne valent pas mieux que les autres, un seul et même sort leur est réservé à tous. On a voulu échapper à cette nécessité en changeant le texte, de manière à lui faire dire : la maison d'Israël qui *s'y* trouve (à Jérusalem).

[6] Ce sera donc bien peu de chose.

[7] Voyez la note sur le v. 6. Il n'est pas question de la honte que le roi aurait eue de fuir ainsi. Il avait certainement besoin de ses yeux pour fuir. L'auteur va expliquer lui-même sa pensée, exprimée deux fois, par une figure, et en termes propres.

[8] Les païens apprendront de cette manière que cette catastrophe est l'effet de la volonté du Dieu d'Israël lui-même, et ne l'attribueront pas à leur propre supériorité ou à celle de leurs dieux.

l'anxiété et dans la tristesse[9] ! Dis au peuple de ce pays : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, des habitants de Jérusalem au pays d'Israël : Ils mangeront leur pain dans la tristesse et ils boiront leur eau dans la désolation, parce que leur pays sera désolé et dépouillé, à cause du crime de tous ses habitants ; les villes peuplées seront détruites et le pays sera un désert, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel.

VII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Qu'est-ce que cette façon de parler que vous avez au pays d'Israël, quand vous dites : Le temps passe et toutes ces prophéties sont vaines[2] ! Dis-leur donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je mettrai fin à cette façon de parler, et l'on ne tiendra plus ces propos en Israël. Dis-leur au contraire : Le temps approche, ainsi que l'accomplissement de toutes les prophéties. Car désormais il n'y aura plus de prophétie mensongère, ni de divination trompeuse dans la maison d'Israël. Car moi, je suis l'Éternel : je dis la chose que j'ai à dire, pour qu'elle s'accomplisse sans délai ; car c'est de votre temps encore, race rebelle, que je le dis et que je l'accomplis, parole du Seigneur, l'Éternel !

Puis la parole me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Vois-tu, ceux d'Israël disent : La prophétie que celui-ci débite est à long terme ; c'est pour des temps éloignés qu'il fait ses prédictions ! Dis-leur donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Il n'y aura plus de délai pour mes paroles, ce que je dis s'accomplira, parole du Seigneur, l'Éternel !

Puis la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Prophétise contre les prophètes d'Israël qui vont prophétisant ! Dis à ces prophètes qui s'inspirent eux-mêmes : Écoutez la parole de l'Éternel ! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Malheur à ces prophètes insensés, qui suivent leur propre

[9] On voit facilement que ceci est encore une simple figure de rhétorique pour l'instruction du lecteur, et non un fait matériel. Sans compter qu'une pareille démonstration est assez difficile à accomplir, les habitants de Jérusalem n'en auraient rien vu. Le pain et l'eau représentent la nourriture en général, et ne sont pas destinés à indiquer la disette.

[1] Contre les faux prophètes et ceux qui regardaient toutes les prophéties comme vaines ou prématurées.

[2] Litt. : Les jours se prolongent et toute vision périt, c'est-à-dire rien n'est changé, et les menaces ne s'accomplissent pas.

esprit et ce qui ne leur a pas été révélé[3]. Tes prophètes, ô Israël, sont comme les chacals dans les ruines[4]. Vous ne montez pas à la brèche, ni n'entourez la maison d'Israël d'une clôture, afin de soutenir le combat à la journée de l'Éternel[5]. Leur prophétie est mensongère, leur divination trompeuse; ils disent : C'est la parole de l'Éternel, et l'Éternel ne les a pas envoyés, en sorte qu'ils pourraient espérer de voir leurs discours ratifiés. Oui, ce sont des prophéties mensongères que vous annoncez, c'est une divination trompeuse que vous débitez! Vous dites : c'est la parole de l'Éternel, quand moi je n'ai point parlé! Or donc, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Parce que vos discours sont mensongers et vos prophéties trompeuses, pour cela, voyez-vous, je m'en prendrai à vous, parole du Seigneur, l'Éternel! Je leur ferai sentir ma main, à ces prophètes qui révèlent des mensonges et prédisent des faussetés : ils ne seront plus admis au conseil de mon peuple[6], ni inscrits sur les rôles de la maison d'Israël; et ils n'entreront plus sur son territoire, pour que vous sachiez que moi je suis le Seigneur, l'Éternel. Attendu et parce que ils égarent mon peuple, en lui promettant le salut, quand il n'y a point de salut, et, quand il élève un mur, en l'enduisant de crépi[7], tu diras à ces badigeonneurs, qu'il tombera! Qu'il vienne

[3] Litt. : ce qu'ils n'ont point *vu*. Voir, dans le style prophétique, c'est connaître par révélation.

[4] Il est difficile de dire quel doit être ici le terme de comparaison. On a pensé aux trous que les renards se creusent, de manière à miner au lieu d'édifier (mais alors que nous veulent ici les ruines?), ou aux dégâts qu'ils font dans la vigne (du Seigneur; allégorie usitée : mais même objection). L'auteur aurait-il simplement voulu dire que ces animaux *profitent* des ruines pour s'y cacher, tandis qu'un vrai prophète devrait songer à restaurer la théocratie ruinée?

[5] La journée de Dieu est toujours le jugement, l'épreuve; mais il ne s'agit pas de lui *résister* à lui; il est question d'une épreuve à soutenir.

[6] On peut conclure de ce passage que les *faux prophètes* étaient quelquefois tout simplement des conseillers du gouvernement qui suivaient une politique téméraire et ruineuse, et, par cette raison, désapprouvée hautement par ceux qui défendaient les bons principes. — Quant à ce qui suit, il suffira de rappeler qu'il s'agit là de la perspective d'une restauration faite au profit d'une portion privilégiée du peuple (XI, 17); il y aura donc alors de nouveaux registres pour les citoyens admis.

[7] Cette métaphore ou allégorie a un double sens. La crépissure d'une paroi est l'image de l'hypocrisie ou du mensonge (Matth. XXIII, 37. Act. XXIII, 3); ici le mur lui-même (élevé par le peuple de Jérusalem) est une construction frêle et chancelante. Les faux prophètes (dit Ézéchiel) flattent le peuple et caressent ses illusions, lui promettant une heureuse issue, bien que sa ruine soit imminente. Plus loin, le mur représente sans doute la ville elle-même, qui périra dans le prochain cataclysme, ou bien encore le royaume avec son gouvernement.

une averse, que la grêle tombe, que l'ouragan éclate[8] — le mur croulera, et l'on vous dira : Où est maintenant le crépi dont vous l'avez enduit? Or donc, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je ferai éclater l'ouragan dans ma colère, l'averse viendra dans mon courroux, et la grêle, dans ma fureur, tombera pour détruire. Je renverserai le mur que vous avez enduit de crépi, je le jetterai par terre, de manière à mettre ses fondements à nu, et quand tout[9] tombera, vous périrez aussi, et vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel ! Et quand j'aurai assouvi ma colère sur le mur et sur ceux qui l'ont enduit de crépi, on[10] dira d'eux : C'en est fait du mur ! c'en est fait des badigeonneurs, de ces prophètes d'Israël, qui prophétisaient pour Jérusalem et lui débitaient des visions de salut ! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit !

Et toi, fils d'homme, tourne tes regards vers les filles de mon peuple, qui prophétisent en s'inspirant elles-mêmes, et prophétise contre elles[11] ! Tu leur diras : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Malheur à vous qui cousez des coussinets sur toutes les jointures des mains, et qui faites des capuchons pour les têtes de toute taille, pour capturer des âmes : ce sont les âmes de mon peuple que vous capturez, pour sustenter les vôtres. Vous me desservez auprès de mon peuple, pour une poignée d'orge et un morceau de pain, pour faire mourir des âmes qui ne devraient pas mourir, et pour en faire vivre d'autres qui ne devraient pas vivre, en mentant à mon peuple qui

[8] Le texte met ici la seconde personne : viens grêle, éclate ouragan ! Cette apostrophe peut être d'un grand effet rhétorique, mais elle ne s'adapte pas bien à l'ensemble.

[9] En hébreu, il y a ici tout à coup le féminin (le mur est masculin), ce qui fait voir que l'auteur, oubliant son image, pensait à la ville. Nous avons préféré mettre un mot qui marque la transition, sans gêner la syntaxe.

[10] Les voyelles demanderaient qu'on traduise : *je dirai*. Mais c'est sans doute une faute. Voyez v. 12.

[11] Nous ne devons pas être surpris de trouver à côté des faux prophètes de fausses prophétesses, bien qu'il n'en soit pas question ailleurs. Ç'auront été des devineresses de bas étage, puisque nous apprenons plus loin qu'elles se contentaient d'une poignée d'orge et d'un morceau de pain pour salaire. Mais ce qui est dit ici sur leur compte est obscur au plus haut point. Non seulement il y a des mots sur la signification desquels on n'est pas suffisamment édifié (coussinets, capuchons), le texte est certainement fautif en plusieurs endroits (il dit : jointures de *mes* mains ; *dans* lesquels vous capturez les âmes *qui s'envolent*). Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'auteur veut décrire les pratiques et usages de ces femmes, qui, à ce qu'il paraît, avaient un accoutrement particulier, ou qui voilaient même la tête de leurs dupes. Capturer les âmes, c'est d'abord tromper les gens ; ensuite, c'est leur faire courir des dangers sérieux en les égarant par le mirage de fausses espérances.

écoute vos mensonges. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, j'en veux à vos coussinets au moyen desquels vous capturez les âmes, je les arracherai de vos bras, et je laisserai envoler les âmes que vous capturez. Je déchirerai vos capuchons, et je délivrerai mon peuple de vos mains pour qu'ils ne soient plus votre proie, et vous saurez que moi je suis l'Éternel ! Parce que vous affligez le cœur du juste par vos mensonges, quand moi je ne l'ai pas attristé, et que vous confirmez le méchant dans sa mauvaise voie, de manière qu'il ne la quitte pas pour se sauver, pour cela, vous ne débiterez plus vos prophéties mensongères et vous ne ferez plus vos prédictions et je délivrerai mon peuple de vos mains et vous saurez que moi je suis l'Éternel.

VIII[1].

Un jour, quelques-uns d'entre les sheikhs d'Israël vinrent chez moi et s'assirent en face de moi. Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Ces gens-là ont pris leurs idoles à cœur, et mettent ainsi en face d'eux un achoppement qui les rend coupables : dois-je me laisser interroger par eux ? Pour cela, parle-leur et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Quiconque de la maison d'Israël prend ses idoles à cœur, et met ainsi en face de lui un achoppement qui le rend coupable, et puis s'adresse au prophète, moi, l'Éternel, je me charge de lui répondre moi-même[2], en vue de toutes ses idoles, de manière à saisir par leur cœur ceux d'Israël qui se sont détachés de moi, pour toutes leurs idoles[3]. Dis donc à la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Retournez et détournez, de vos idoles et de

[1] Après les faux prophètes qui mentent, viennent les vrais prophètes qui doivent se taire dans l'occasion. Dieu ne répond pas à ceux qui ne se donnent pas à lui de tout leur cœur. Nous apprenons ici que parmi les exilés il y avait des idolâtres ou du moins des gens qui ne rejetaient pas d'une manière bien décidée le culte étranger. Mais la présence des sheikhs pourrait également n'être qu'un cadre librement composé pour introduire la déclaration suivante.

[2] Nous rétablissons ici la leçon du passage parallèle v. 7. Le texte reçu a déjà été suspect aux Rabbins, qui ont essayé d'une autre correction conjecturale.

[3] La menace n'est pas énoncée avec une bien grande précision. Il est cependant clair que l'auteur distingue ici la réponse prophétique qu'on venait demander de la réponse directe de Dieu qui sera donnée seule. Celle-ci ne sera pas donnée en paroles, mais en châtiments. — *Saisir par le cœur*, est dit en vue de la phrase précédente, qui parlait d'idoles *prises à cœur*.

toutes vos abominations, détournez vos faces ! Car quiconque de la maison d'Israël, et d'entre les étrangers, qui demeurent au milieu d'Israël, se détache de moi, et prend ses idoles à cœur, et met ainsi en face de lui un achoppement qui le rend coupable, et puis s'adresse au prophète pour m'interroger sur ses affaires, moi, l'Éternel, je me charge de lui répondre moi-même [4] : Je fixerai mon regard sur cet homme-là, et je le ruinerai, en sorte qu'il devienne un avertissement pour d'autres et qu'il passe en proverbe, et je l'exterminerai du sein de mon peuple, pour que vous sachiez que moi, je suis l'Éternel ! Et le prophète — s'il devait s'être laissé entraîner à parler, c'est moi, l'Éternel, qui aurais entraîné ce prophète-là [5], et j'étendrais ma main contre lui et je l'extirperais du sein de mon peuple, d'Israël ! Et ils supporteront leur peine ; telle la peine de celui qui interroge, telle sera la peine du prophète, afin que la maison d'Israël ne s'écarte plus de moi, et ne se souille plus par tous ses péchés, mais qu'elle soit mon peuple, et que moi je sois son Dieu. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit !

IX [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Si un pays péche contre moi et me devient infidèle, et que j'étende ma main contre lui pour le priver de pain et lui envoyer la famine, et en exterminer hommes et bêtes, et qu'il s'y trouvât

[4] Cette réponse est formulée dans la ligne suivante, et fait voir qu'il ne s'agit pas de paroles ou d'oracles.

[5] Il a été posé en principe que le prophète en aucun cas ne doit répondre par un oracle à quiconque aurait des velléités de polythéisme et d'idolâtrie. Ce serait déroger à la dignité de Dieu et jeter la perle aux pourceaux. Cette règle est absolue. Le prophète commet donc une grave transgression s'il ne s'y soumet, et il ne manquera pas d'être puni ; car il se sera pour ainsi dire associé au péché des autres. Mais comme ceux-ci, en recevant la réponse demandée, pourraient croire qu'ils l'ont réellement obtenue de Dieu, et être ainsi confirmés dans leur mauvaise conduite, il leur est dit de plus que c'est Dieu lui-même qui a inspiré au prophète mal avisé et prévaricateur une réponse qui n'a point de valeur (1 Rois XXII, 20 et suiv.). Car le prophète ne peut ni ne doit rien dire sans le concours de Dieu, et celui-ci réclame Israël pour lui d'une manière exclusive.

[1] Ce morceau met en relief cette idée que la justice du juste ne saurait préserver le méchant du châtiment mérité. Il rétracte donc en quelque sorte la promesse faite autrefois à Abraham (Gen. XVIII, 23 et suiv.), que même la présence d'un petit nombre de justes profiterait à une majorité de pécheurs. Comp. aussi Jér. XV, 1.

ces trois hommes, Noé, Daniel et Job[2], ces hommes, par leur justice, ne sauveraient que leurs propres personnes, parole du Seigneur, l'Éternel! Si je faisais passer dans ce pays des bêtes féroces pour dévorer ses enfants, et qu'il devint un désert, où personne ne passerait plus à cause de ces bêtes, ces trois hommes s'y trouvant, par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel, ils ne sauveraient ni fils ni filles : eux seuls seraient sauvés et le pays deviendrait un désert! Ou si j'amenais l'épée contre ce pays-là, si j'ordonnais à l'épée de passer par ce pays, pour en exterminer hommes et bêtes, ces trois hommes s'y trouvant, par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel, ils ne sauveraient ni fils ni filles, mais eux seuls seraient sauvés! Ou si j'envoyais la peste dans ce pays-là, si je déversais sur lui ma colère en faisant couler le sang[3], de manière à exterminer hommes et bêtes, et que Noé, Daniel et Job s'y trouvassent, par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel, ils ne sauveraient ni fils ni fille, ils ne se sauveraient qu'eux-mêmes par leur justice! Voici donc ce que dit le Seigneur, l'Éternel : A plus forte raison, quand j'aurai envoyé contre Jérusalem mes quatre terribles arrêts, l'épée, la famine, les bêtes féroces et la peste, pour en exterminer hommes et bêtes, et qu'il y est laissé un reste, des fils et des filles qui en soient emmenés, et qui arrivent auprès de vous, et que vous voyiez leurs faits et gestes, alors vous vous consolerez au sujet du malheur que j'aurai amené sur Jérusalem, de tout ce que je lui aurai fait souffrir; ils vous consoleront quand vous aurez vu leurs faits et gestes, et vous reconnaîtrez que ce n'est pas sans raison que je lui ai fait tout ce que je lui aurai fait : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit[4]!

[2] Il est de toute évidence que le prophète se sert ici de ces trois noms qui rappellent des héros de foi et de justice généralement connus, et appartenant comme tels à l'histoire. Pour Noé, cela ne fait pas de difficulté, puisque lui seul fut jugé digne d'être sauvé du déluge universel. La mention de Job fait voir, non que c'est un personnage historique, mais que le livre dont il est le héros est bien antérieur à l'époque d'Ézéchiel. Quant à Daniel, c'est pour nous un personnage absolument inconnu. Il est impossible de songer au héros du livre qui porte ce nom, puisque celui-ci (même d'après ce livre) aurait été à cette époque un tout jeune homme, un adolescent, dont on ne pouvait encore rien savoir ni dire au dehors de Babylone.

[3] Plus haut déjà (chap. V, 17), nous avons vu ces deux termes ensemble. Comme la guerre a été nommée à part, le sang représente peut-être une maladie particulière.

[4] La première partie de ce morceau était assez claire, la dernière ne l'est pas autant, et les interprétations les plus diverses ont été données des trois derniers versets. Voici celle qu'exprime notre traduction. Le prophète avait parlé hypothétiquement : si *un* pays est coupable, la présence de quelques justes ne le préservera pas du châtiment mérité. Maintenant il fait l'application de ce principe au cas donné de Jérusalem. Toutes ces calamités viendront frapper cette ville coupable, et concourront

X[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Quelle valeur peut avoir le bois de la vigne en comparaison de tout autre bois, l'espèce de vigne qui est au nombre des arbres sauvages ? En prend-on du bois pour s'en servir pour quelque ouvrage ? en fera-t-on seulement une cheville pour y suspendre quelque objet ? Vois-tu, c'est au feu qu'on le jette pour qu'il soit consumé ! Quand le feu a consumé les deux bouts et attaqué le milieu, peut-il encore servir à quelque ouvrage ? Vois-tu, quand il était encore entier, on n'en pouvait rien faire ; à plus forte raison, quand le feu l'a consumé et qu'il est attaqué[2], il ne pourra plus servir à rien. Or donc, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Comme le bois de la vigne sauvage[3], que j'ai destiné à être consumé par le feu, ainsi j'en ferai des habitants de Jérusalem. J'ai mes regards fixés sur eux : ils sont sortis du feu, et le feu les consumera, pour que vous reconnaissiez que moi je suis l'Éternel, quand je fixerai mes regards sur eux, et que je changerai le pays en un désert, parce qu'ils me sont devenus infidèles : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit !

à la dépeupler. S'il échappe quelques habitants, ils seront déportés et iront rejoindre les compagnons d'exil d'Ézéchiel. Quand ceux-ci auront fait la connaissance des nouveaux venus, ils comprendront que le châtiment de la patrie était mérité, que Dieu ne pouvait pas agir autrement. Ce qui nous gêne, c'est que l'auteur se sert du terme de *consoler*, pour exprimer l'idée de la conviction que Dieu avait eu raison. C'est là ce qui a dérouté les commentateurs, qui ont voulu voir dans ces nouveaux exilés des justes à mettre sur la ligne de Noé, de Job et de Daniel.

[1] Comparaison de Jérusalem avec un morceau de bois inutile. Le choix de l'espèce (la vigne sauvage) est déterminé par l'usage que font les prophètes de la vigne franche dans des allégories analogues (És. V. Os. X. Jér. II, 21. Ps. LXXX). Pour Ézéchiel, Israël n'est pas une vigne qui produit de bons fruits. Le sens de l'allégorie est clair, le bois de la vigne vierge ne peut servir qu'au chauffage. On n'en fait ni meuble, ni outil, surtout quand il est déjà à moitié brûlé ou carbonisé. Ainsi ce qui *reste* d'Israël, après les catastrophes antérieures, n'est plus bon à rien, et périra aussi.

[2] Par le feu, noirci, carbonisé. C'est évidemment d'une combustion incomplète qu'il s'agit. Israël a perdu les deux bouts de son territoire, ce qui reste est entamé, réduit à l'impuissance, et ne peut plus échapper à son sort.

[3] Litt.: *arbre forestier*, en opposition avec la vigne, *arbre fruitier*.

XI [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Fais connaître à Jérusalem ses abominations, et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, à Jérusalem : Par ton origine et ta naissance, tu es du pays du Cananéen, ton père fut l'Amoréen et ta mère une Hittéenne. Et lors de ta naissance, le jour où tu fus mise au monde, ton nombril n'avait point été coupé, tu n'avais pas été baignée dans l'eau pour être nettoyée, tu n'avais point été frottée de sel, ni emmaillotée. Aucun œil n'avait eu pitié de toi pour te faire une de ces choses par compassion pour toi, mais tu avais été jetée par terre dans la campagne, sans égard pour ta vie, le jour où tu fus mise au monde [2]. Et je passais près de toi et je te vis comme tu t'agitais dans ton sang, et je te dis : Vis dans ton sang ! et je te dis dans ton sang : Vis ! Je fais de toi une foule innombrable comme ce qui germe dans les champs [3]. Et tu te développas et grandis, et parvins à la fleur de l'âge, ton sein se forma et ton poil poussa, mais tu étais nue et découverte. Et je passai près de toi et je te vis, et voilà que c'était ton temps, le temps des amours ; j'étendis mon manteau sur toi et je couvris ta nudité, je te fis un serment et je fis alliance avec toi (dit le

[1] L'histoire d'Israël (de Jérusalem) est résumée, au point de vue théocratique, comme celle d'une fille que Jéhova aurait trouvée autrefois dans l'abandon, qu'il aurait daigné élever à la dignité d'épouse, et qui lui serait devenue infidèle. Cette allégorie se rencontre dans d'innombrables passages et de nombreuses métaphores très-usuelles ; ici elle est appliquée à bien des détails qui peuvent blesser le goût moderne ; cependant, à moins d'effacer complétement la couleur de l'original et de lui enlever toute son énergie poétique et oratoire, nous n'avons pas cru devoir les voiler tout à fait.

[2] Le discours s'adresse à Jérusalem, mais en tout cas il s'agit des habitants et non de la ville, et ces habitants représentent en ce moment la nation israélite tout entière. L'allégorie est on ne peut plus transparente. Ézéchiel s'en tient à ce fait suffisamment établi par l'histoire et la philologie, que les Israélites étaient une tribu de Sémites dont l'origine peut être rattachée aux autres tribus de la Palestine (cananéennes, contrairement à Genèse X). Sans Jéhova ils n'auraient jamais été autre chose. L'abandon de la petite fille symbolise l'état d'abandon moral et spirituel des peuples païens, tout aussi bien que la faiblesse primitive de la nation.

[3] Cette dernière ligne doit être séparée de ce qui suit. Ce n'est qu'à la ligne suivante que l'enfant arrive à l'âge de la puberté ; il ne peut donc être question ici de sa nombreuse postérité autrement qu'au futur et à titre de promesse. La phrase précédente a été traduite de deux manières différentes, non-seulement pour éviter une froide tautologie, mais aussi en vue des accents. Il y a une double pensée : je te sauverai la vie, malgré ton sang (ton état misérable); et : en te voyant ainsi, je te dis, etc. Israël, malgré ses faibles origines, fut conservé et prospéra matériellement.

Seigneur, l'Éternel), et tu fus à moi[4]. Puis, je te fis baigner dans l'eau et je lavai le sang qui était sur toi et je t'oignis avec de l'huile. Je te revêtis d'étoffe bigarrée et je te chaussai de peau de phoque, et je fis un turban de lin fin, et je te couvris de soie[5]. Je t'ornai de parures, et je mis des bracelets à tes mains et un collier autour de ton cou. Je mis un anneau à ton nez et des boucles à tes oreilles, et un superbe diadème sur ta tête. Tu te parais d'or et d'argent; tes vêtements étaient faits de lin fin, de soie, et d'étoffes bigarrées; tu te nourrissais de fleur de farine, de miel et d'huile; tu fus de plus en plus belle et tu prospéras de manière à arriver à la dignité royale[6]. Ta renommée se répandit parmi les nations, à cause de ta beauté, car elle était parfaite, à cause de la magnificence dont je t'avais couverte, parole du Seigneur, l'Éternel[7]. Mais tu te fias à ta beauté et, profitant de ta renommée, tu te prostituas; tu prodiguas tes amours adultères à tous les passants; c'est à eux qu'appartenaient tes charmes[8]. Tu pris de tes habits et tu te fis des tabernacles rapiécés, et tu t'y prostituas d'une manière inouïe et illicite[9]. Et tu pris les objets de ta parure, de mon or et de mon

[4] Quand Israël fut devenu un peuple nombreux, Jéhova fit une alliance avec lui. Comme cette alliance est habituellement représentée par les prophètes sous l'image d'une union conjugale, Ézéchiel n'avait qu'à continuer son allégorie en entrant dans des détails, pour lesquels il serait oiseux de chercher une interprétation spéciale. L'époque du mariage est celle de l'alliance du Sinaï, et la perspective poétique ne fait voir que le beau côté de l'histoire ancienne. *La fleur de l'âge:* litt.: la beauté des joues. *Étendre le manteau* (le pan de l'habit) sur une femme, était un acte symbolique, et par suite une locution figurée pour parler de fiançailles et de mariage (Ruth III, 9). La *nudité* rappelle la servitude d'Égypte.

[5] D'après les Rabbins. Traduction de convention; il est peu probable que la soie ait été connue en Palestine du temps d'Ézéchiel.

[6] Il ne s'agit pas ici de la royauté historique et politique de David et de ses successeurs. L'allégorie continue: Israël était parmi les peuples, à l'égard de la distinction que lui accordait Jéhova, ce que la femme légitime et préférée est dans une grande maison, parmi les autres femmes.

[7] Toute cette longue description allégorique doit être considérée comme un résumé des bienfaits que Dieu avait répandus sur Israël: délivrance, abondance, richesse, gloire, etc. Il avait donc aussi le droit d'attendre en retour la soumission et la fidélité. Le revers du tableau sera une allégorie analogue.

[8] Israël s'égare, parce qu'il oublie qu'il doit tout à Jéhova; il est enivré par sa prospérité qu'il croit se devoir à lui-même. Les *passants* sont les dieux étrangers. A la rigueur on pourrait songer aux peuples païens eux-mêmes, avec lesquels Israël entretenait des relations qui déplaisaient à Dieu et qui entraînaient des conséquences fâcheuses pour la religion et les mœurs.

[9] D'une main impie, cette épouse infidèle, cousant ensemble les habits qu'elle devait à son époux, change sa garde-robe d'honneur en un tabernacle d'idoles. Il y a ici une allusion à ces petites tentes érigées sur les hauteurs (*hauts-lieux*) et dans lesquelles se trouvaient les images des dieux.

argent, que je t'avais donnés, et tu t'en fis des images d'hommes, et tu te prostituas avec elles[10]. Puis tu pris tes vêtements d'étoffe bigarrée et tu les en couvris, et mon huile et mes parfums, tu les déposas devant elles, en guise d'offrande de bonne odeur; et mon pain que je t'avais donné, la fleur de farine, et l'huile, et le miel que je t'avais donnés à manger, tu les déposas devant elles, en guise d'offrande de bonne odeur : cela s'est fait! dit le Seigneur, l'Éternel. Enfin tu pris tes fils et tes filles, que tu m'avais enfantés, et tu les leur immolas pour qu'ils les dévorassent : N'était-ce pas assez de tes adultères, pour que tu égorgeasses encore mes enfants, que tu leur donnas en les faisant passer par le feu en leur honneur[11]? Et avec toutes tes abominations et tes débauches, tu ne te souvenais pas des jours de ta jeunesse, comme tu étais nue et découverte, comme tu t'agitais dans ton sang. Et puis, après toute ta scélératesse — malheur, malheur à toi! dit le Seigneur, l'Éternel — tu te construisis un lieu de débauche, et tu te fis un pavillon dans chaque place publique; à chaque angle de rue tu te construisis ton pavillon, tu déshonoras ta beauté, tu te livras[12] à tous les passants, tu multiplias tes adultères. Tu te prostituas aux fils de l'Égypte, tes voi-

10 Comme l'allégorie fait ici d'Israël une femme, il est naturel que le prophète parle de préférence d'images d'*hommes* (de Baal), en faisant abstraction du culte d'Astarté, tout aussi fréquent. D'autres ont voulu y voir une allusion au culte du phallus, dont ce serait ici la seule trace dans l'histoire d'Israël. Il convient cependant de rappeler qu'il n'est pas non plus question ailleurs de statues de forme humaine. — Les offrandes, consistant essentiellement en produits du pays, appartenaient à double titre à Jéhova seul, comme au créateur et au maître; c'était donc aussi un double crime d'en faire hommage à d'autres dieux.

11 Les sacrifices d'enfants, brûlés en l'honneur du dieu Moloch, étaient fort en vogue chez les peuples cananéens. *Faire passer* (par le feu) était le terme technique pour ces sacrifices. — Israël, le peuple personnifié comme femme, est la mère des Israélites considérés comme individus.

12 Litt.: *Disiunxisti crura tua.* — Tout ce passage peut être pris dans deux sens différents. On est tenté de le prendre au pied de la lettre, parce qu'on sait que le culte de plus d'une divinité ancienne, notamment chez les peuples sémites, favorisait et consacrait même la prostitution. Il manquerait même quelque chose au tableau, si ce trait avait été passé sous silence. Cependant on est arrêté par cette considération que les phrases suivantes, qui pourtant paraissent être dans une intime liaison avec celle que nous avons devant nous, prennent les mots d'adultère et de prostitution dans le sens politique, dans le sens que nous avons signalé dans la note sur le v. 15. Les *passants* seraient donc les nations voisines. — Nous avons employé le mot de *pavillon*, bien que le texte dise simplement *hauteur :* il s'agit en tout cas d'une construction quelconque consacrée à un usage religieux; le terme ne préjuge pas la question que nous venons de soulever. En tout cas, l'allégorie même suppose la réalité des usages. Le mot hébreu que nous avons rendu par *lieu de débauche*, correspond exactement au latin *fornix*, pour toutes les acceptions.

sins aux corps vigoureux[13], et tu multiplias tes adultères pour m'irriter. Mais j'étendis ma main contre toi, et je retranchai de ce qui t'était destiné[14], et je te livrai à l'avidité de tes ennemies, des filles des Philistins, qui avaient honte de ta conduite criminelle. Puis tu te prostituas aux fils d'Ass'our, parce que tu n'en avais pas encore assez; et tout en te prostituant à eux, tu ne fus pas encore rassasiée. Et tu multiplias tes adultères avec la Chaldée, ce pays de trafiquants[15], et même avec cela tu n'en eus pas encore assez. Que ton cœur est lâche! dit le Seigneur, l'Éternel; que tu aies fait tout cela, l'œuvre d'une impudente courtisane[16]! que tu aies construit ton bordel au coin de toutes les rues, et que tu te sois fait ton pavillon sur chaque place publique! Mais tu n'étais pas même comme une courtisane, en ce que tu dédaignais le salaire. Femme adultère! A la place de ton mari tu prends des étrangers : mais tandis qu'à toutes les courtisanes on donne des cadeaux, toi, tu donnes tes cadeaux à tous les galants, tu les séduis par des dons pour qu'ils viennent chez toi de toutes parts pour faire la débauche avec toi. Pour toi, ce fut l'inverse des autres femmes à l'égard de la débauche: ce n'est pas après toi qu'on courait pour la luxure; en donnant toi-même un salaire, et en n'en recevant point, ce fut l'inverse des autres[17]!

[13] Litt.: *quorum grandia sunt membra.* — La religion égyptienne se distinguait surtout par le symbolisme grossier de son culte de la nature. De là, l'image grossière aussi. — Du reste, nous pensons qu'il s'agit ici principalement des relations politiques compromettantes et funestes par leurs conséquences.

[14] Dans l'allégorie, c'est ce que le mari doit à sa femme, pour son entretien; dans l'application historique, c'est le territoire promis, dont une partie tomba au pouvoir des Philistins.

[15] Cette interprétation est faite d'après le passage parallèle XVII, 4. Canaan n'est pas ici un nom propre (Prov. XXXI, 24). Le *commerce* avec l'étranger, dans tous les sens de ce mot, était odieux aux prophètes. — D'autres traduisent: depuis la Phénicie jusqu'en Chaldée. Mais de cette manière, l'ordre chronologique serait interverti, car les relations religieuses et politiques avec les Phéniciens ont précédé l'époque assyrienne, et même la grammaire ne favorise pas cette interprétation.

[16] La *lâcheté* n'est pas à prendre ici dans le sens d'un manque de courage, mais pour l'absence de toute vigueur morale. La fidélité étant une qualité active et énergique, l'infidélité est de la mollesse. — *Impudente*, litt.: maîtresse, c'est-à-dire secouant le frein de la décence.

[17] Pour bien comprendre ce dernier reproche, il faut ne pas perdre de vue que les deux comparaisons, avec une femme mariée et adultère, et avec une courtisane libre, ont été plus ou moins entremêlées. Ici elles sont distinguées à dessein. Israël est pire qu'une femme publique qui se vend au premier venu; c'est là une honte, mais ce n'est pas un crime commis contre un mari. Israël est mariée, et non contente de se jeter entre les bras des étrangers, elle les paie encore pour qu'ils viennent. C'est-à-dire que la nation payait encore, et très-chèrement, l'alliance des grandes puissances.

Or donc, courtisane, écoute la parole de l'Éternel! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel[18] : Puisque tes trésors[19] ont été prodigués, et ta nudité découverte devant tes galants, dans ta luxure, et devant toutes tes idoles abominables, et à cause du sang de tes enfants que tu leur as donnés, pour cela, vois-tu, je vais rassembler tous tes galants auxquels tu as plu, et tous ceux que tu as aimés avec tous ceux que tu as dédaignés, et je les réunirai contre toi de toutes parts, et je découvrirai ta nudité devant eux, afin qu'ils la voient tout entière. Et je te jugerai d'après les lois sur les femmes adultères et meurtrières, et je ferai de toi un carnage de colère et de jalousie. Je te livrerai entre leurs mains, pour qu'ils démolissent ton bordel et renversent tes pavillons, et te dépouillent de tes habits, et enlèvent tes objets de parure, et te laissent là nue et découverte. Et ils feront siéger contre toi une assemblée publique, et t'enterreront sous un monceau de pierres, et te mettront en pièces avec leurs épées, et mettront le feu à tes maisons, et ils feront justice de toi en présence de beaucoup de femmes. Et je ferai en sorte que tu cesseras d'être une courtisane, et que tu ne payeras plus le salaire de ta honte. Et quand j'aurai assouvi ma colère sur toi, et que ma jalousie n'aura plus à s'attacher à toi, alors j'aurai du repos et je n'aurai plus à m'irriter. Puisque tu ne t'es pas souvenue des jours de ta jeunesse. et que tu m'as provoqué par toutes ces choses, moi aussi, vois-tu, je fais retomber tes actes sur ta tête, dit le Seigneur, l'Éternel, pour que tu ne commettes plus de crime après toutes tes abominations[20]. Vois-tu, quiconque voudra faire un

18 Ici commence la seconde partie du discours, la description prophétique du châtiment. L'allégorie continue encore : L'épouse infidèle sera punie conformément à la loi, un jury populaire est formé de pères de famille ; l'époux outragé porte plainte, des témoins sont appelés. Déclarée coupable, l'accusée subit une dégradation publique, puis elle est lapidée. Mais à ces images se mêlent partout des termes propres, il est question d'épées, de ruines, d'incendie. Cela fait voir clairement de quel châtiment il est question pour Israël.

19 Litt.: ton *airain*. Comme il n'est question nulle part dans l'Ancien Testament de paiements faits en cuivre, il est difficile de dire ce que l'auteur a eu en vue. On a proposé de changer le texte et d'y mettre un mot qui pût être rendu par *tes charmes* (v. 15) ; du moins, il y a dans cet autre passage le même verbe qu'ici, lequel, signifiant proprement *verser*, paraît fort peu s'accorder avec le substantif de notre texte. Si l'on ne veut pas toucher à celui-ci, il faut songer à tous les biens qu'Israël possédait et dont il a fait un mauvais usage.

20 C'est là la traduction la plus simple de cette phrase tourmentée par les commentateurs. Autrefois on mettait le passé avec l'interrogation : *N'as-tu pas commis*, etc., ou bien : *tu n'as pas réfléchi*, etc. Ou encore : (*Je te punis*) *pour ne pas commettre moi-même un crime*. Mais les Rabbins ont bien vu que le verbe est à la seconde personne.

proverbe sur ton compte, le fera en disant : Telle mère, telle fille ! Tu es bien la fille de ta mère qui a rejeté son mari et ses enfants ; tu es bien la sœur de tes sœurs qui ont rejeté leurs maris et leurs enfants. Votre mère était Ḥiṭṭéene et votre père Amoréen. Ta grande sœur, c'est Samarie avec ses filles, qui demeure à la gauche ; ta petite sœur, qui demeure à ta droite, c'est Sodome avec ses filles[21]. Et tu n'as pas marché dans leurs voies et pratiqué leurs abominations un peu seulement : mais tu as fait pis qu'elles à tous égards. Par ma vie ! dit le Seigneur, l'Éternel : Sodome, ta sœur, avec ses filles, n'a point fait ce que vous avez fait, toi et les tiennes ! Voici quel était le crime de Sodome, ta sœur : l'orgueil, la bonne chère et l'indolente oisiveté, voilà ce qu'elle avait, elle et ses filles ; mais la main du pauvre et de l'indigent, elle ne la soutenait pas ; et elles devinrent fières et commirent des abominations devant moi ; mais je les fis disparaître, dès que je le vis[22]. Et quant à Samarie, elle n'a pas commis de moitié autant de péchés que toi ; tu as commis plus d'abominations qu'elle, et tu as fait absoudre tes sœurs par toutes les abominations que tu as commises[23]. Porte donc, toi aussi, la honte que tu as décrétée contre tes sœurs ; par tes péchés que tu as rendus plus abominables que les leurs, elles sont devenues plus justes que toi. Eh bien ! toi aussi sois couverte d'opprobre et porte

[21] L'allégorie est continuée par un nouveau tableau. Jérusalem (Juda), la femme adultère, n'a fait que suivre l'exemple donné par sa famille. Sa mère et ses sœurs n'ont pas fait mieux ; et pourtant on peut dire qu'elles ont fait moins mal. La mère, c'est Canaan (v. 3), les sœurs sont Samarie et Sodome, à gauche et à droite, c'est-à-dire au nord et au sud. Les termes de *grand* et *petit* ne peuvent pas se prendre dans le sens de l'âge (de l'ancienneté), car dans ce cas, ce serait tout juste la qualification opposée qu'il aurait fallu pour les deux sœurs. Il s'agit simplement de la grandeur politique. Que ces trois autres femmes aient rejeté leurs propres enfants, cela doit encore se rapporter aux sacrifices humains. Quant au rejet du mari, cela pouvait se dire de Samarie, qui faisait partie d'Israël. Sodome et Canaan étant païennes, elles n'ont pas de mari dans le sens de notre allégorie. On doit donc supposer qu'Ézéchiel regarde ici le paganisme en lui-même comme une infidélité, abstraction faite de toute alliance pareille à celle du Sinaï. — Les *filles* de Samarie et de Sodome ne doivent pas être identifiées avec les *enfants* rejetés. Ce sont les autres villes dépendantes de ces chefs-lieux.

[22] Les crimes de Sodome semblent à dessein amoindris ici, pour aggraver davantage, par la comparaison, ceux de Jérusalem.

[23] Les crimes de Samarie, qui étaient positivement les mêmes que ceux de Jérusalem, sont déclarés moindres, parce que celle-ci était privilégiée au point de vue théocratique ; elle possédait le temple, le culte légal, le sacerdoce légitime, la dynastie de David, les prophètes. La défection de Jérusalem était donc un péché plus grand, et faisait oublier celui de sa sœur, en le faisant paraître plus petit et plus pardonnable.

ta honte, puisque tu fais absoudre tes sœurs! Mais quand je les restaurerai[24], quand j'aurai restauré Sodome et ses filles, et Samarie et ses filles, au milieu d'elles je te restaurerai, toi aussi, afin que tu portes ta honte, et que tu subisses l'opprobre de tout ce que tu as fait, en les consolant[25]. Tes sœurs, Sodome et ses filles, reviendront à leur premier état, et Samarie et ses filles reviendront à leur premier état, et toi aussi et tes filles, vous reviendrez à votre premier état. Ta sœur Sodome n'a point été dans ta bouche un avertissement[26], à l'époque de ton orgueil, avant que ta méchanceté fût découverte; comme au temps des insultes des filles d'Aram et de toutes leurs voisines, des filles des Philistins qui t'outragèrent de toutes parts. De ton crime, et de tes abominations tu portes la peine, dit l'Éternel. Car ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : J'en agis avec toi comme tu as agi toi-même, toi qui au mépris de ton serment as rompu l'alliance! Mais moi, je veux me souvenir de l'alliance que j'ai faite avec toi aux jours de ta jeunesse[27], et je la ratifierai pour toi à jamais! Et toi, tu te souviendras de tes actes, et tu en auras honte, quand tu recevras tes sœurs, celles qui sont plus grandes que toi et celles qui sont plus petites, et que je te les don-

24 Transition subite à un avenir plus éloigné. Ce qu'il y a de particulier ici, c'est que la restauration est aussi promise à Sodome. Le prophète reste conséquent avec lui-même. La sœur moins coupable ne devrait pas être punie plus sévèrement que celle qui l'était davantage. Cependant on aurait tort de voir ici autre chose que l'idée que la miséricorde divine est inépuisable, et de demander quand et comment devait être restaurée une population dont pas un seul individu n'avait survécu à la catastrophe.

25 La consolation, pour les deux sœurs, résulte de la punition même de Jérusalem. Elles voient la justice de Dieu égale pour tout le monde, et supporteront plus facilement un sort partagé par d'autres. Mais ce qui rend la phrase obscure, c'est cet *afin que* par lequel elle commence. Il faut évidemment le rattacher encore aux menaces précédentes, ce qui revient à dire que la restauration de Samarie et de Sodome précédera celle de Jérusalem, ou bien encore qu'on devra traduire : afin que tu *aies* expié, etc., *toi aussi*, lorsque le moment de la restauration sera venu.

26 Litt.: un bruit, une annonce. Elle aurait dû te servir d'exemple et te montrer les conséquences terribles de ta conduite. — Ce qui suit est très-difficile à comprendre. Notre traduction, toute littérale, exprime l'idée qu'autrefois déjà, du temps où les Syriens et les Philistins étaient les plus puissants ennemis d'Israël (*filles* — villes), un pareil avertissement aurait dû profiter à Jérusalem, avant que sa mesure fût comble. Mais nous ne pouvons nous défendre du soupçon que le texte est altéré, car ses différents éléments ne représentent pas une suite d'idées suffisamment nettes.

27 Il y a ici une apparente contradiction. Jéhova veut maintenir l'alliance qu'Israël a rompu, et pourtant il dit qu'il agira comme le peuple rebelle a agi lui-même. C'est qu'il faut distinguer entre le peuple actuel, qui subira le châtiment mérité, et le peuple de l'avenir, avec et pour lequel l'alliance sera renouvelée, par grâce.

nerai pour filles, mais non en vertu de ton alliance[28]. Et quand j'aurai ratifié mon alliance avec toi, tu reconnaîtras que je suis l'Éternel, afin que tu t'en souviennes et que tu aies honte, et que dans ta confusion tu n'ouvres plus la bouche, quand je t'aurai pardonné tout ce que tu as fait. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

XII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Propose une énigme, raconte une parabole à la maison d'Israël[2]. Dis : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Le grand aigle, aux grandes ailes et à la large envergure, couvert d'un plumage bigarré, vint au Liban et enleva la cime du cèdre. Il arracha le plus haut de ses rejetons et l'emporta dans un pays de négoce, et le déposa dans une ville de marchands. Puis il prit une souche du pays et la mit dans un sol fertile, et la portant près d'une grande eau, il la planta dans une saulaie, pour qu'elle poussât et devint une vigne plantureuse, humble de taille, de manière que ses branches se tournassent vers lui, et que ses racines fussent sous lui. Ainsi elle devint un cep qui forma des rameaux et étendit son feuillage[3]. Or, il y avait un autre grand aigle, aux grandes ailes, et

[28] Par cette nouvelle alliance, Jérusalem se trouvera être la *mère de ses sœurs*, c'est-à-dire la métropole d'un nouvel empire dans lequel son ancienne et puissante rivale, Samarie, et les populations autrefois païennes, dont Sodome est ici le type, lui seront subordonnées. Mais elle n'aura pas obtenu ce privilége en vertu de son (ancienne) alliance, c'est-à-dire par son mérite et sous le bénéfice du contrat légal.

[1] Allégorie représentant le sort du roi Çideqiyah, lequel, placé sur le trône de Jérusalem comme vassal du roi de Babylone, après la déportation de son neveu Iekonyah, s'engagea dans des intrigues politiques avec le roi d'Égypte dans l'espoir de secouer le joug des Chaldéens. Ézéchiel prédit l'issue malheureuse de ces tentatives.

[2] Énigme et parabole sont deux expressions synonymes pour désigner une seule et même chose. Le second terme implique l'idée d'une comparaison, le premier la nécessité de deviner une chose plus ou moins cachée (litt.: de dénouer un nœud).

[3] L'aigle est Neboukadreççar, le Liban est Jérusalem, le rejeton supérieur du cèdre est le roi Iekonyah, la ville des marchands est Babylone (le négoce est une occupation antipathique aux prophètes, à cause des rapports qu'il établissait avec des populations étrangères). La souche est Çideqiyah, dont la position politique est bien symbolisée par la forme d'une vigne rampant à terre, sans tuteur. Tout de même, à d'autres égards, cette vigne est parfaitement bien placée et dans un état prospère. (La saulaie est un terrain à eau stagnante où croissent des saules.) L'autre aigle est le roi d'Égypte. Plus le discours avance, plus les détails allégoriques s'effacent pour faire place à ce qui appartient plutôt à l'interprétation et au sens propre. — L'allégorie, ou,

au plumage bien fourni, et voilà que cette vigne, depuis le parterre où elle était plantée, recourba ses racines vers lui, et étendit vers lui ses branches, pour qu'il l'arrosât. Et pourtant elle était plantée dans un sol excellent, auprès d'une grande eau, de manière à pousser des sarments et à porter du fruit, et à pouvoir devenir une vigne superbe. Dis : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Cela réussira-t-il? On arrachera ses racines, on coupera ses fruits, de manière qu'ils se dessèchent; et tout le feuillage qu'il a poussé sèchera, et avec tous les efforts, et avec beaucoup de monde, il n'y aura pas moyen de le relever de ses racines[4]. Voyez! elle est plantée : prospérera-t-elle? mais dès que le vent d'est la touchera, elle sèchera complètement; elle sèchera sur le parterre où elle avait poussé.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Dis à cette race rebelle : Savez-vous ce que cela signifie? Dis : Voyez! le roi de Babel est venu à Jérusalem, et a mis la main sur son roi et ses officiers et les a emmenés chez lui à Babel. Puis il prit un rejeton de race royale et fit un pacte avec lui et lui fit prêter serment. Cependant il s'empara des principaux du pays, pour que ce fût un royaume humble, incapable de se soulever, de manière qu'il observât le pacte et subsistât. Mais il[5] se révolta contre lui, et envoya ses agents en Égypte, pour qu'on lui donnât des chevaux et une grande armée. Réussira-t-il? S'en tirera-t-il, celui qui a fait cela? Il a rompu le pacte et s'en tirerait? Par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel : C'est dans la résidence du roi qui l'a mis sur le trône, dont il a méprisé le serment, et dont il a rompu le pacte, c'est chez lui, à Babel, qu'il mourra! Et avec sa grande armée et ses nombreuses troupes, Pharaon ne fera rien pour lui pendant la guerre[6], quand on élèvera des retranchements et qu'on construira des tours, pour faire mourir une masse de monde. Il a méprisé le serment, et rompu le pacte pour lequel il avait cependant donné sa main : il a fait tout cela — il ne s'en tirera pas! Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Par ma vie! Mon serment qu'il a méprisé, mon pacte qu'il a rompu, je le ferai retomber sur sa tête! Je jetterai sur lui mon réseau; il sera pris dans mon filet, et je le mènerai à

si l'on veut, la fable, se compose d'éléments qui répondent assez bien à leur but, quand on les considère séparément : les grandes puissances comparées à des aigles, le roi d'Israël à un cèdre, la nation elle-même à une vigne. Mais l'ensemble est assez peu naturel : Un aigle qui plante une vigne, une vigne qui demande à être abreuvée par un aigle! La poésie hébraïque n'a pas trop besoin de la logique.

[4] Pour lui faire prendre terre et lui donner les moyens de croître de nouveau.

[5] Le nouveau roi.

[6] Comp. Jérém. XXXVII, 15; XL, 30.

Babel[7], et là, je débattrai avec lui l'infidélité qu'il a commise à mon égard[8]. Et quant à l'élite[9] de toutes ses troupes, ils tomberont par l'épée, et ce qui en restera sera dispersé à tous les vents, pour que vous sachiez que c'est moi, l'Éternel, qui l'ai dit.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: Moi aussi je prendrai de la cîme du cèdre élevé, et je le placerai — de ses plus hauts rejetons j'arracherai un tendre rameau et je le planterai sur une montagne haute et élevée[10]. Je le planterai sur la hauteur la plus éminente d'Israël, pour qu'il pousse des branches et porte du fruit, et devienne un cèdre puissant, sous lequel viendront s'établir des oiseaux de toute espèce de plumage, et à l'ombre des branches duquel ils viendront demeurer[11]. Et tous les arbres de la campagne[12] reconnaîtront que c'est moi, l'Éternel, qui ai abaissé l'arbre élevé et élevé l'arbre humble, qui ai fait sécher l'arbre vert, et fait pousser l'arbre sec. Moi, l'Éternel, je le dis et je le fais!

XIII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes: Qu'avez-vous, vous autres dans le pays d'Israël, à formuler ce proverbe: Les pères ont mangé du verjus et les dents des fils en ont été agacées[2]? Par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel: Vous ne devez plus répéter ce proverbe en Israël! Voyez donc! Toutes les personnes sont à moi: la personne du père est à moi, comme la personne du fils[3]; c'est la personne coupable qui mourra. Celui qui est juste, qui pratique le droit et la justice, qui ne prend pas part aux banquets sur les hauteurs[4], qui ne dirige point ses regards vers les idoles de la maison d'Israël, qui ne déshonore point la femme de

7 Chap. XII, 13.

8 Un parjure est toujours un crime de lèse-majesté divine, lors même que le serment aurait été prêté à un étranger, à un païen.

9 Transposition d'une consonne. Le texte reçu parle de *fuyards*.

10 Prédiction messianique. Jéhova fera ce qu'a fait l'aigle de Babylone, mais dans un tout autre but.

11 Toutes les nations se mettront sous la loi et protection du roi d'Israël.

12 Les arbres de la plaine, c'est-à-dire les autres rois, désormais inférieurs au roi-cèdre de la montagne d'Israël.

1 Chacun est puni pour ses propres fautes, et celui qui est châtié ne doit pas en rejeter la cause sur autrui.

2 Jér. XXXI, 29.

3 Et je n'ai pas besoin de m'en prendre au fils, comme si je n'avais pas pu mettre la main sur le père.

4 Assistant à des sacrifices païens.

son prochain, qui ne touche point une femme dans son impureté[5], qui ne fait de tort à personne, qui rend son gage au débiteur[6], qui ne commet point de spoliation, qui donne son pain à celui qui a faim, et des vêtements à celui qui est nu, qui ne prête pas à usure et ne prend pas d'intérêt[7], qui s'abstient de toute injustice, qui décide selon la vérité dans un procès entre deux hommes, qui suit mes commandements et observe mes lois fidèlement, celui-là est juste, et il restera en vie, parole du Seigneur, l'Éternel. Mais s'il a donné le jour à un fils violent et meurtrier, et que celui-ci ne fît que l'une de ces choses-là, et ne fît point les autres[8], mais qu'il banquetât sur les hauteurs, qu'il déshonorât la femme de son prochain, qu'il fît du tort au pauvre malheureux, qu'il commît des spoliations, qu'il ne rendît point les gages, qu'il dirigeât ses regards vers les idoles, qu'il commît des abominations, qu'il prêtât à usure et prît des intérêts, pourrait-il rester en vie? Non, il ne resterait point en vie! Puisqu'il a commis toutes ces choses abominables, il doit périr[9], son sang retombera sur lui! Mais s'il[10] a donné le jour à un fils qui voit tous les péchés que son père a commis, et qui, les voyant, n'agit point de même, qui ne banquète pas sur les hauteurs, qui ne dirige point ses regards vers les idoles de la maison d'Israël, qui ne déshonore point la femme de son prochain, qui ne fait de tort à personne, qui ne prend pas de gage et ne commet point de spoliation, qui donne son pain à celui qui a faim et des vêtements à celui qui est nu, qui ne porte point sa main sur le malheureux[11], et ne prend pas d'intérêt ni d'usure, mais qui pratique mes lois et suit mes commandements, celui-ci ne mourra pas pour le péché de son père, il restera en vie. C'est son père qui mourra pour son péché, parce qu'il a commis des actes d'oppression,

5 Lév. XVIII, 19; XX, 18.

6 Deut. XXIV, 12.

7 Deut. XXIII, 20.

8 Cette dernière phrase a été diversement interprétée, et en tout cas le prophète a mal formulé sa pensée. Les *autres* choses sont, si nous ne nous trompons, les devoirs positifs énumérés plus haut; car il est à remarquer que les versets précédents contenaient deux espèces de commandements. Le méchant fils est donc censé commettre *un* crime et négliger *les* devoirs. D'autres mettent la phrase en parenthèse (tandis que *lui*, c'est-à-dire le père, n'en aurait rien fait).

9 Litt.: il doit être mis à mort. Mais il ne s'agit pas ici de peines civiles; c'est le châtiment providentiel qui est affirmé.

10 Ce n'est plus le même individu que celui qui avait été le sujet du premier tableau (v. 5 et suiv.), mais c'est celui qui a été le sujet du second (v. 10 et suiv.), c'est-à-dire le méchant fils de l'homme juste, qui, à son tour, est le père d'un fils juste.

11 Le v. 8 avait une autre leçon.

qu'il a dépouillé son frère, et qu'il a fait ce qui n'était pas bien, au milieu de son peuple. Que si vous disiez : Pourquoi le fils ne porte-t-il pas sa part de la coulpe du père? Mais c'est que le fils a pratiqué le droit et la justice ; il a observé tous mes commandements et les a pratiqués : il restera en vie ! C'est la personne coupable qui mourra ; le fils ne portera pas sa part de la coulpe du père, et le père ne portera pas sa part de la coulpe du fils ; au juste reviendra sa justice, au méchant sa méchanceté. Et le méchant, s'il revient de tous les péchés qu'il a commis, et qu'il observe tous mes commandements et pratique le droit et la justice, il restera en vie, à cause de la justice qu'il aura pratiquée. Est-ce que je prends donc plaisir à la mort du pécheur? dit le Seigneur, l'Éternel, et non plutôt à ce qu'il revienne de sa voie et qu'il reste en vie? Et si le juste revient de la justice et fait mal, et s'il fait toutes les choses abominables que fait le méchant, pourrait-il rester en vie? Tous les actes de justice qu'il aura faits, il n'en sera plus question ; il mourra à cause des crimes et des péchés qu'il aura commis. Que si vous disiez : Le procédé du Seigneur n'est pas le bon ! écoutez donc, maison d'Israël ! Mon procédé ne serait pas le bon? Ce sont les vôtres qui ne sont pas les bons[12] ! Quand un juste revient de sa justice et fait mal, et qu'il meure, c'est à cause du mal qu'il a fait qu'il meurt. Mais si le méchant revient de sa méchanceté et qu'il pratique le droit et la justice, il s'assurera la vie à lui-même. S'il y regarde et qu'il revienne de tous les péchés qu'il a commis, il restera en vie, il ne mourra point. Que si la maison d'Israël dit : Le procédé du Seigneur n'est pas le bon ! mes procédés ne seraient pas les bons, maison d'Israël? Ce sont les vôtres qui ne sont pas les bons ![13] ! Ainsi donc, maison d'Israël ! je vous jugerai chacun selon ses œuvres? dit le Seigneur, l'Éternel. Revenez, détournez-vous de tous vos péchés, pour que ce ne soit pas pour vous un achoppement qui vous rende coupables[14]. Jetez loin de vous tous vos péchés que vous avez commis : faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit ! Pourquoi voudriez-vous mourir, maison d'Israël? Car je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt, parole du Seigneur, l'Éternel ! Revenez donc et vivez !

[12] Nous avons choisi exprès ces mots *procédé* et *bon* (litt. ce serait: *voie pesée*, c'est-à-dire juste). Il ne s'agit pas de la conduite morale, mais des principes de jurisprudence. Chez les hommes, il arrive que les uns pâtissent pour les autres. Dieu procède d'après une autre règle.

[13] Cette répétition n'est pas oiseuse. Elle est destinée à confirmer l'assertion une fois faite, après en avoir déduit les motifs. Elle termine, pour ainsi dire, l'argumentation. Ce qui suit est l'application pratique.

[14] Ou plus exactement : punissables ; car l'idée d'un châtiment *inévitable* est au fond de l'avertissement.

XIV [1].

Toi ! prononce une complainte sur les princes d'Israël et dis :

Quelle lionne était ta mère !
Couchée entre les lions,
Au milieu de ses lionceaux
Elle élevait ses petits.

Et l'un de ses petits grandit [2],
Et devint un jeune lion ;
Il apprit à saisir sa proie,
Et dévora les hommes.

Mais les nations l'entendirent —
Dans leur fosse il fut pris,
On lui mit un anneau dans le nez
Et on le mena au pays d'Égypte [3].

Et voyant que son espoir
Etait vain et perdu,
Elle prit un autre de ses petits
Et en fit un jeune lion [4].

[1] Deux allégories relatives au sort de la nation et de ses rois. Il conviendra de les considérer séparément : autrement il en résulte une combinaison hybride comme celle du chap. XVII. Tout de même, en comparant la dernière ligne du chapitre à la première, on voit que, dans l'esprit du prophète, la séparation n'était pas absolue. Comme l'auteur déclare lui-même qu'il compose une complainte (un chant de deuil), nous croyons devoir représenter le texte sous la forme poétique, bien que la versification soit extrêmement libre et à peine reconnaissable.

[2] Texte reçu : Elle fit grandir. Les Septante rapportent le verbe au jeune lion. — Les deux jeunes lions dont parle l'allégorie sont incontestablement deux rois de Juda. La mère-lionne est donc la nation israélite, en tant qu'elle était semblable aux autres nations. Le prophète fait complétement abstraction de la constitution théocratique, et s'en tient aux tendances politiques de l'époque.

[3] Ioaḥaz, fils de Ios'iyah, est le seul roi de Juda qui fut déporté en Égypte. C'est donc de lui que l'auteur veut parler. Mais comme il n'a régné que trois mois, sans avoir l'occasion de faire des guerres agressives au dehors, nous ne savons à quoi l'auteur fait allusion dans la strophe précédente. Il faudra s'en tenir à l'idée générale d'un mauvais gouvernement, tel qu'il a pu s'établir sous un adolescent (2 Rois XXIII, 31 et suiv.).

[4] La nation, ne pouvant pas espérer de voir la restauration du prince dépossédé, dut lui donner un successeur. Ici, le tableau historique est tout à fait idéalisé. Le successeur de Ioaḥaz, son frère Ioyaqîm, ne fut pas choisi par la nation et ne fut point emmené à Babel. Ce n'est donc pas de lui qu'il est question. On a le choix entre Iekonyah et Çideqiyah, qui, tous les deux, furent déportés par les Chaldéens. Cependant il est

Et marchant au milieu des lions,
En jeune lion qu'il était,
Il apprit à saisir sa proie
Et dévora les hommes.

Il dévasta les châteaux[5],
Il désola les villes;
Le pays avec ses habitants était muet d'effroi
Au bruit de ses rugissements.

Mais de toutes les contrées à l'entour
Les nations vinrent lui tendre
Et jeter sur lui leurs filets :
Dans leur fosse il fut pris.

Et on le mit en cage, l'anneau au nez,
Et on le mena vers le roi de Babel,
On le mena dans un château fort, [d'Israël.
Pour que sa voix ne fût plus entendue sur les monts

Ta mère était pareille à une vigne....[6]
Plantée au bord des eaux;
Elle était féconde et touffue
Par suite de l'abondance des eaux.

probable que ce morceau fut composé avant la destruction de Jérusalem, et nous nous en tiendrons par conséquent au premier de ces deux princes, à l'égard duquel nous devrons reproduire l'observation faite au sujet de Ioahaz (2 Rois XXIV, 8 et suiv.). L'histoire ne donne aucun détail sur ces courts règnes, et l'on a de la peine à comprendre comment ces jeunes et malheureux rois ont eu seulement le temps de commettre toutes les cruautés qui sont mises ici à leur charge.

[5] Nous prenons le mot *dévaster* dans la traduction grecque (*iéra'* pour *iéda'*); les *châteaux* se trouvent également par le changement d'une consonne (les Septante ont traduit: dans son audace). Le texte hébreu dit à la lettre: il coucha avec les veuves; ce qui semblerait indiquer que le prince faisait mourir les hommes pour s'emparer de leurs femmes. Mais, dans ce cas, l'allégorie du lion, très-fidèlement conservée dans tout le reste du morceau, serait ici complétement mise de côté.

[6] Il y a dans le texte un mot de plus dont il est impossible de trouver le sens. La forme adoptée par les critiques juifs demanderait la traduction: *dans ton sang*. On a proposé tour à tour de mettre: *dans ta similitude* (rac. *damah*), ou *dans ta tranquillité* (rac. *damam*). Les Septante mettent: *comme une fleur*. D'autres conjectures sont plus hardies et ne sauraient être adoptées de but en blanc. Évidemment le texte est corrompu. — En disant: *ta* mère, le discours paraît s'adresser soit au roi nommé en dernier lieu, soit au peuple, soit même au prophète. En tout cas, cette mère est la même que celle de la première allégorie, c'est-à-dire la nation considérée comme personne unique. Voyez cependant la dernière note de ce chapitre.

Elle eut des rameaux puissants
Qui devinrent des sceptres de princes[7];
Elle s'éleva haute dans ses pampres épais[8],
Elle apparut grande avec ses sarments nombreux.

Mais elle a été arrachée avec fureur,
Elle a été jetée par terre,
Le vent brûlant de l'orient
A fait sécher ses fruits.

Ses rameaux puissants ont été brisés et flétris,
Le feu les a dévorés :
Maintenant elle est transplantée au désert[9]
Dans un sol aride et sec.

Un feu est sorti de sa branche touffue[10]
Et a dévoré ses fruits,
Il n'y a plus en elle de rameau puissant,
De sceptre pour gouverner[11] !

Voilà la complainte — elle en est devenue une[12].

7 Allusion à la dynastie des Isaïdes, autrefois si puissante.

8 D'autres traduisent : jusque dans les nues.

9 Allusion à la déportation babylonienne.

10 La branche la mieux garnie, la dynastie qui fut la cause de la ruine d'Israël.

11 La vigne ne poussera plus de ces rameaux puissants, c'est-à-dire que la dynastie ne refleurira plus. Cette dernière assertion pourrait autoriser la critique à voir dans le second lion le roi Çideqiyah, le dernier Isaïde qui ait occupé le trône de Jérusalem. Nous préférons cependant la combinaison suivante: Le morceau appartient nécessairement au temps de ce dernier roi, comme tout ce qu'écrit Ézéchiel avant la destruction de Jérusalem, et ce serait lui aussi auquel le discours s'adresse, v. 2 et 10, en lui parlant de *sa* mère. Le sort des deux rois précédents (des deux jeunes lions) lui est représenté comme un exemple menaçant.

12 Ceci paraît être une note ajoutée après coup, qui ferait allusion à la réalisation complète des prévisions prophétiques.

XV[1].

Et la septième année, le dix du cinquième mois, il vint des hommes d'entre les sheikhs d'Israël pour consulter l'Éternel. Et comme ils étaient assis devant moi, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Parle aux sheikhs d'Israël et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : C'est donc pour me consulter que vous venez? Par ma vie, je ne me laisserai pas consulter par vous ! dit le Seigneur, l'Éternel. Juge, juge-les, fils d'homme[2] ! Rappelle-leur les crimes de leurs pères ! Dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Le jour où j'élus Israël, et où j'élevai ma main[3] vers la race de la maison de Jacob, et me fis connaître à eux au pays d'Égypte, en élevant ma main vers eux et en disant : Moi, je suis Iaheweh, votre dieu[4], en ce jour-là, j'élevai ma main vers eux pour les faire sortir du pays d'Égypte, vers une terre que j'avais choisie[5] pour eux, une terre ruisselant de lait et de miel, le plus beau de tous les pays. Et je leur dis : Jetez-là, chacun de vous, les idoles de son choix[6], et ne vous souillez pas avec les faux dieux de l'Égypte : moi, Iaheweh, je suis votre dieu ! Mais ils furent rebelles à mes ordres et ne voulurent point m'écouter ; aucun d'eux

[1] Une nouvelle série de discours, remplis de reproches contre les Israélites, et de menaces pour l'avenir, est introduite, comme celle qui a commencé au chap. XIV, par un incident (précisé chronologiquement, comp. chap. VIII, 1) au sujet duquel nous renvoyons les lecteurs à notre remarque sur le passage parallèle. Les sheikhs ne paraissent être mentionnés que pour la forme, car nous n'apprenons pas même ce qu'ils veulent. Au *prophète*, il faut un *auditoire :* or, dans la réalité, Ézéchiel est simplement écrivain ; son auditoire, ce sont les lecteurs. Cependant on peut dire que ses compagnons d'exil, et ses contemporains en général, auraient voulu entendre des consolations et recevoir des promesses. C'est le contraire qu'il doit leur annoncer. Le discours se divise naturellement en plusieurs parties, dont la première et la plus longue est une récapitulation de l'histoire d'Israël, dans le même sens que celle du chap. XVI, mais sans images et en termes propres. Vient ensuite l'annonce du châtiment (du triage) et enfin la perspective d'une restauration quand le châtiment aura produit son effet.

[2] L'assertion positive et péremptoire s'exprime en hébreu par la forme interrogative, qui ne serait pas comprise en français. Le prophète, représentant de Dieu, est chargé de proclamer l'arrêt.

[3] Geste du serment.

[4] Exod. VI, 6 et suiv.

[5] Litt.: explorée. Dieu avait pour ainsi dire parcouru le monde pour trouver la meilleure place.

[6] Litt.: *de ses yeux ;* comparez une expression analogue, chap. XVIII, 6. — Il est à remarquer qu'Ézéchiel nous représente les Israélites antérieurs à Moïse, et contemporains de ce prophète, comme adonnés au paganisme. Le Pentateuque n'en dit rien, mais la science moderne trouve cette assertion très-digne de foi. Comp. aussi Amos V, 25 et suiv. Jos. XXIV, 14.

ne jeta là les idoles de son choix, ni ne quitta les faux dieux de l'Égypte. Alors je me proposai de déverser sur eux mon courroux, et de satisfaire ma colère sur eux au pays d'Égypte même; mais j'agis par égard pour mon nom, pour qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples au milieu desquels ils se trouvaient, et en présence desquels je m'étais fait connaître à eux, à l'effet de les faire sortir du pays d'Égypte [7]. Je les fis donc sortir du pays d'Égypte et je les conduisis dans le désert. Et je leur donnai mes préceptes et je leur fis connaître mes commandements, que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie [8]. Et de plus, je leur donnai mes sabbats [9], pour servir de signe entre moi et eux, pour qu'ils sussent que moi, l'Éternel, je les ai consacrés. Mais ils furent rebelles à mes ordres, la race d'Israël, dans le désert; ils ne suivirent point mes préceptes et méprisèrent mes commandements, que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie, et ils profanèrent mes sabbats outre mesure. Alors je me proposai de déverser sur eux mon courroux dans le désert, pour les anéantir. Mais j'agis par égard pour mon nom, pour qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples, en présence desquels je les avais fait sortir. Oui, j'avais élevé ma main contre eux dans le désert [10], pour ne point les conduire dans la terre que je leur avais destinée, une terre ruisselant de lait et de miel, le plus beau de tous les pays, parce qu'ils avaient méprisé mes commandements

[7] Les Égyptiens et autres peuples auraient pu croire que le Dieu d'Israël était impuissant et ne pouvait pas accomplir ses promesses. C'est donc pour l'honneur de son nom qu'il opéra la délivrance d'Israël et non point parce que le peuple la méritait. Le Pentateuque ne dit rien non plus d'une espèce de rétractation qui aurait eu lieu dès avant le départ d'Égypte.

[8] Dans le sens d'Exod. XX, 12. C'est-à-dire d'une existence heureuse et protégée par la faveur de Dieu, surtout aussi (comme le contexte le réclame) en tant qu'il s'agit du peuple et non pas seulement des individus. Il ne faut pas traduire: *pour vivre selon eux*. Israël, à chaque stade de son histoire, était en face de la ruine; sans l'aide de Jéhova, il aurait péri immanquablement. Mais cette aide ne lui était assurée que conditionnellement.

[9] De toutes les institutions théocratiques, le sabbat est signalé de préférence, comme celle qui rappelait le plus fréquemment le lien qui unissait le peuple à son divin législateur, et qui était indépendante du culte du temple, de sorte qu'elle pouvait subsister même pour les exilés. Le participe à la fin de la phrase (*consacrés*) se rapporte aux Israélites et non aux sabbats.

[10] Comp. le récit Nombr. XIV, 11 et suiv. En parlant plus bas des *fils* (v. 18), le texte fait évidemment allusion au fait mentionné dans le passage cité v. 22. (Comp. aussi Nombr. XVI et XVII.) Du reste, après avoir distingué l'une de l'autre les premières générations, contemporaines de la sortie d'Égypte et de la conquête de Canaan, le prophète embrasse toutes les générations suivantes dans un seul tableau. Les répétitions monotones du discours sont destinées à mettre en relief la permanence des torts d'Israël et la longanimité de Dieu.

et qu'ils n'avaient pas suivi mes préceptes, mais qu'ils avaient profané mes sabbats, leur cœur étant attaché à leurs idoles. Mais mon œil eut pitié d'eux, et ne voulut point les perdre; et je ne les exterminai point au désert. Et je dis à leurs fils dans le désert : Ne suivez pas les préceptes de vos pères, et n'observez pas leurs commandements, et ne vous souillez pas avec leurs idoles. Moi, Iaheweh, je suis votre dieu : suivez mes préceptes à moi, observez mes commandements et pratiquez-les! Et sanctifiez mes sabbats, pour qu'ils servent de signe entre moi et vous, et que vous sachiez que moi, l'Éternel, je suis votre dieu. Mais ces fils furent rebelles à mes ordres ; ils ne suivirent pas mes préceptes et n'observèrent pas, de manière à les pratiquer, mes commandements, que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie, et ils profanèrent mes sabbats. Alors je me proposai de déverser sur eux mon courroux, et de satisfaire ma colère sur eux dans le désert même. Mais je retirai ma main et j'agis par égard pour mon nom, pour qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples, en présence desquels je les avais fait sortir. Oui, j'avais élevé ma main contre eux dans le désert [11], pour les disséminer parmi les nations et les disperser dans tous les pays, parce qu'ils ne pratiquaient pas mes commandements et qu'ils méprisaient mes préceptes et profanaient mes sabbats, leur cœur étant attaché aux idoles de leurs pères. Aussi leur donnai-je des préceptes qui n'étaient pas bons, et des commandements qui n'assuraient point leur vie [12]. Je les souillai par leurs offrandes, en ce qu'ils y

[11] Déjà alors, je les ai *menacés par serment* de l'exil et de la dispersion. Ils ont donc été dûment avertis (comp. Deut. XXVIII, 25, 36, 64).

[12] Ce passage a donné bien des soucis aux commentateurs. Comment Dieu pouvait-il donner des lois qui n'étaient pas bonnes, et quelles étaient ces lois? On songeait aux lois rituelles, comme si jamais un prophète hébreu eût fait de la polémique contre ces lois! L'explication n'est pas trop difficile quand on sait se mettre au point de vue de la théologie de l'Ancien Testament. En tout état de cause, il est question d'un châtiment, infligé à Israël par la juste colère de Dieu. De même que la génération sortie d'Égypte avait fini par périr, sans que le peuple, pris en pitié par Jéhova, fût anéanti complétement (v. 17), de même cette seconde génération périt aussi, du moins en grande partie, et la pitié divine, préconisée au v. 22, ne profita pas à tous. Ce parallélisme évident des idées, qui n'est que peu dérangé par le changement rhétorique des formes, nous servira à déterminer le sens du passage douteux. Quelles sont les lois mauvaises auxquelles Ézéchiel fait allusion? Mais il le dit en toutes lettres: Jéhova leur demanda leurs premiers nés (litt.: ce qui rompt la matrice), et cette fois, s'empressant d'obéir, ils devinrent eux-mêmes les instruments de leur punition, laquelle était le but de Dieu. *Ils y firent passer* leurs enfants (au feu), comme victimes immolées à Jéhova (non à Moloch). Ézéchiel parle donc de sacrifices humains du temps de Moïse, comme d'un fait positif et historique. Mais il va sans dire que ces sacrifices sont désapprouvés, comme le déclare le terme de *souillure*. Seulement (et c'est là ce qui a dérouté l'exégèse),

faisaient passer toute primogéniture ; c'est que je voulais les mettre dans la désolation, pour qu'ils reconnussent que moi je suis l'Éternel. Or donc, fils d'homme! Parle à la maison d'Israël et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Encore en ceci vos pères m'ont outragé dans leur rébellion criminelle : quand je les eus conduits dans le pays que je leur avais promis par serment, ils jetèrent les yeux sur toute colline élevée et sur tout arbre touffu, et y immolèrent leurs victimes, et y portèrent l'insulte de leur offrande, et y déposèrent le parfum de leur encens, et y versèrent leurs libations. Et je leur dis : Qu'est-ce que ces hauteurs où vous allez? Et pourtant ce nom est resté jusqu'à ce jour[13] ! Or donc, dis à la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Comment? c'est à la manière de vos pères que vous vous souillez ? c'est avec leurs idoles que vous frayez? c'est en apportant vos offrandes, en faisant passer vos enfants par le feu, que vous vous souillez avec tous vos faux dieux jusqu'à ce jour, et moi, je me laisserais consulter par vous, maison d'Israël? Par ma vie, dit le Seigneur l'Éternel, je ne me laisserai pas consulter par vous[14] ! Et ce qui vous est entré dans l'esprit, cela n'aura certainement pas lieu, quand vous disiez : Soyons comme les autres nations, comme les populations de tous les pays, adorant le bois et la pierre[15] !

Dieu lui-même est représenté comme l'instigateur du mal, quand il veut combler la mesure du criminel. Il avait endurci Pharaon, il dit aux Israélites d'immoler leurs enfants. Le résultat, dans les deux cas, c'est la gloire de son nom, fondée d'un côté sur une délivrance miraculeuse, de l'autre, sur un châtiment exemplaire, que les coupables sont amenés à s'infliger de leurs propres mains. Rien ne se faisant sans la volonté de Dieu, ces sacrifices d'enfants sont considérés comme l'effet de ses ordres. Il est vrai que la loi écrite (Exod. XIII, 12) parle d'une rançon à payer pour la primogéniture, mais cela même présuppose une coutume barbare, que le prophète envisage comme l'effet de la volonté vengeresse de Jéhova. (Comp. 2 Thess. II, 11. Actes VII, 42.)

13 Cette dernière phrase a dû être traduite un peu librement, pour bien en faire ressortir la portée. Voici ce que le prophète veut dire : Malgré tout, les transgressions ont continué jusqu'à ce jour. Ces transgressions sont comprises toutes sous un seul fait ou exemple : le culte de ce qu'on est convenu d'appeler les *hauts-lieux*, qu'il ait eu lieu sur les montagnes ou dans les bocages, le culte illégal, hors du temple de Jérusalem. Le texte met le mot *Bamah* (le lieu consacré sur la hauteur) au singulier, mais certainement dans le sens collectif, et il n'est nullement question d'une localité unique et particulière. Le *nom* est resté, parce que la chose a subsisté aussi, malgré la défense.

14 Retour au point de départ, v. 3. La solidarité de la génération actuelle avec celles qui l'ont précédée est établie ; les mêmes péchés sont à l'ordre du jour. Il n'y a pas de faveur à accorder à ceux qui viennent la réclamer aujourd'hui. Les sheikhs du v. 1 ne sont donc là que comme représentants de la totalité.

15 Israël s'est proposé (a eu la fantaisie) d'adorer d'autres dieux. Cela ne sera pas ; car de deux choses l'une : ou bien il rentrera dans l'obéissance, ou il sera exterminé. Les deux cas seront réalisés, chacun partiellement. Cela est dit dans les lignes suivantes. Le *gouvernement* de Jéhova s'annonce ici comme une discipline sévère.

Par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel: d'une main puissante, et le bras étendu, et en déversant sur vous mon courroux, je vous gouvernerai! Je vous ferai sortir du milieu des peuples, je vous rassemblerai de tous les pays où vous êtes dispersés, d'une main puissante, et le bras étendu, et en déversant sur vous mon courroux, et je vous mènerai dans le désert des païens[16], et là, je plaiderai contre vous face à face. De même que j'ai plaidé contre vos pères dans le désert du pays d'Égypte, de même je plaiderai contre vous, parole du Seigneur, l'Éternel! Et je vous ferai passer sous le bâton[17] et je vous ferai rentrer dans les liens de l'alliance[18]. Et je séparerai de vous les rebelles, et ceux qui s'insurgent contre moi: du pays de leur séjour actuel je les chasserai, mais dans le pays d'Israël ils n'entreront pas, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel. Quant à vous, maison d'Israël! voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: Allez, que chacun adore ses idoles! mais après, si vous ne voulez pas m'écouter, vous ne profanerez plus mon saint nom par vos offrandes et vos idoles[19]. Mais ce sera sur ma sainte montagne, sur la haute montagne d'Israël, dit le Seigneur, l'Éternel, c'est là qu'ils m'adoreront, la maison d'Israël, tout ce qui sera dans le pays. Là je leur rendrai ma grâce; là je demanderai vos offrandes et les pré-

[16] On ne voit pas trop ce que l'auteur veut dire par ce mot. Comme Israël doit *sortir* du milieu des peuples parmi lesquels il est dispersé, pour arriver à ce *désert des païens*, il est évident que ce terme ne désigne pas l'exil historique. S'agit-il d'une localité idéale (Joël IV, 2), d'une vaste plaine qui doit être le théâtre du jugement, et que l'auteur appellerait de ce nom pour faire pendant au *désert d'Égypte*, lieu où s'est opéré autrefois un premier triage de la nation (v. 13 et suiv.)? Cette localité serait ainsi placée entre les lieux où Israël se trouve aujourd'hui, et ce Canaan où ne doivent retourner que ceux qui sortiront graciés ou absous dans le procès en question.

[17] Le berger fait passer les brebis sous sa houlette pour les compter (Jér. XXXIII, 13). Peut-être cette image doit-elle aussi rappeler le triage à faire. D'autres traduisent: la *verge*, pour accentuer l'idée du châtiment.

[18] Si le texte hébreu est authentique (les Septante en ont un tout différent), le plus simple est de voir dans cette phrase l'idée d'un nouvel assujettissement à la loi si souvent violée. La suite fait voir que cela s'adresse précisément à ceux qui rentreront en grâce.

[19] On a donné de ce verset toutes sortes d'explications. Il se trouve placé sur la limite des deux parties du discours, dont l'une prononçait des menaces et dont l'autre va ouvrir une perspective plus heureuse. La plupart des commentateurs rattachent notre texte (que les Septante déjà n'ont plus compris) à ce qui suit, en traduisant: mais après, certes, vous m'écouterez! ce qui ne s'accorde pas avec l'usage grammatical. Nous y voyons la fin des menaces: le prophète parle non plus de l'avenir, comme dans les lignes précédentes, mais de la situation actuelle: Continuez toujours! dit-il ironiquement, cela ne durera pas. Le moment approche où vous ne profanerez plus le temple de Jérusalem par des cultes idolâtres. La transition au dernier tableau est brusque, comme d'habitude.

mices de vos dons avec tout ce que vous me consacrerez. Comme à un doux parfum je me complairai en vous, quand je vous aurai retirés d'entre les nations, et que je vous aurai rassemblés de tous les pays où vous étiez dispersés, et je me glorifierai par vous aux yeux des nations. Et vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel, quand je vous aurai ramenés dans la terre d'Israël, dans la terre que j'ai promise par serment à vos pères. Là, quand vous vous souviendrez de votre conduite, et des actes par lesquels vous vous êtes souillés, vous éprouverez du dégoût pour vous-mêmes, à cause de toutes les mauvaises choses que vous avez faites, et vous reconnaîtrez que moi je suis l'Éternel, quand j'en agirai avec vous par égard pour mon nom, et non selon votre mauvaise conduite et vos actions détestables, maison d'Israël! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit!

XVI.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Tourne ta face du côté méridional, et prêche vers le midi et prophétise sur la forêt de la campagne au sud, et dis à la forêt du sud : Écoute la parole de l'Éternel! Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Vois-tu, j'allume en toi un feu, qui consumera en toi tout bois vert et tout bois sec ; la flamme de l'embrasement ne s'éteindra pas et toutes les faces y seront brûlées, du sud au nord [1]. Et tout le monde verra que moi, l'Éternel, je l'ai allumée : elle ne s'éteindra pas !

Et je dis : Ah, Seigneur Dieu! Ils me disent : cet homme ne fait que parler en énigmes [2].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Tourne ta face vers Jérusalem et prêche sur les lieux saints, et prophétise sur la terre d'Israël, et dis à la terre d'Israël :

[1] Cette nouvelle prophétie menaçante débute par une image ou allégorie. Du côté du midi il y a une vaste forêt qui doit être consumée par le feu. Ces paroles mystérieuses sont dictées au prophète qui est censé ne pas les comprendre lui-même. Comme ailleurs les hommes sont comparés à des arbres, la forêt est ici un peuple : ce peuple habite une contrée méridionale. Ézéchiel vivant dans la haute Mésopotamie, le sud, pour lui, sera la Palestine. Les arbres secs et les arbres verts représentent la totalité de la population, les bons et les méchants indistinctement. Le feu est le symbole de la destruction, laquelle sera complète, de manière que toutes les *faces* de la forêt seront brûlées, le feu la saisissant de tous les côtés à la fois.

[2] Il ne faut pas conclure de là qu'Ézéchiel a commencé par adresser les paroles précédentes au public, sans trop les comprendre lui-même. Il s'adresse, comme partout, à des lecteurs censés ne pas comprendre le *mas'al* (l'allégorie), et va l'interpréter par une autre image un peu moins énigmatique.

Ainsi dit l'Eternel : Vois-tu, c'est à toi que j'en veux ! Je vais tirer mon épée de son fourreau et exterminer de toi justes et méchants. C'est parce que je veux exterminer de toi justes et méchants, que mon épée sortira de son fourreau contre tout le monde, du sud au nord. Et tout le monde reconnaîtra que c'est moi, l'Éternel, qui ai tiré mon épée de son fourreau : elle n'y rentrera plus[3] ! Et toi, fils d'homme, gémis ! les reins brisés, et dans une amère douleur tu dois gémir devant eux. Et s'ils te demandent : Pourquoi gémis-tu ? tu répondras : C'est à cause d'un message[4] — quand cela viendra, tous les cœurs fondront, toutes les mains défailliront, tous les esprits seront abattus, tous les genoux paralysés. Voyez ! cela vient, cela se fait ! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Prophétise et dis : Ainsi dit l'Éternel : Dis : L'épée, l'épée est aiguisée, elle est fourbie. C'est pour la boucherie et le carnage qu'elle est aiguisée, c'est pour briller comme l'éclair qu'elle est fourbie..... Il l'a donnée à fourbir, pour qu'on la saisisse de la main ; elle est aiguisée, l'épée, elle est fourbie, pour être remise à l'égorgeur. Crie et lamente-toi, fils d'homme ! car c'est sur mon peuple qu'elle vient, sur tous les chefs d'Israël : ils sont livrés à l'épée avec mon peuple — frappe-toi la hanche !..... c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit[5] !

[3] L'explication de la précédente allégorie, telle qu'elle est donnée ici, ne soulève qu'une partie du voile qui couvre l'avenir. Nous apprenons bien qu'il s'agit de Jérusalem et de Juda, des deux catégories de ses habitants, et de leur ruine à tous. Mais l'image du feu étant simplement remplacée par celle de l'épée, on ne voit pas encore à quel événement il est fait allusion. Seulement on entrevoit qu'avec l'épée nous sommes plus près de la réalité qu'avec le feu. Il s'agira d'une guerre d'extermination.

[4] Les données plus précises qu'on demande et attend ne sont pas fournies immédiatement. Le *message*, au point de vue du prophète, c'est la révélation qu'il reçoit et qu'il doit proclamer ; au point de vue de l'histoire, c'est la nouvelle ou la rumeur relative aux préparatifs et à l'arrivée des Chaldéens. Ce message est si terrible, que l'auteur commence par en peindre l'effet moral, avant d'en faire connaître l'objet. Cette tournure, comme l'allégorie du début, doit exciter dans l'âme du lecteur une curiosité pleine d'angoisse. Le prophète lui-même doit donner l'exemple et le signal de cette anxiété, en poussant des gémissements à rompre les reins (le cœur).

[5] Ce morceau serait très-simple, et nous pourrions nous borner à dire que c'est la reproduction poétique de ce que nous avons lu v. 6-10, s'il ne contenait deux phrases aujourd'hui intraduisibles et que nous avons remplacées par des points, aimant mieux avouer notre ignorance que d'offrir au lecteur une explication arbitraire et en tout cas conjecturale. Les mots hébreux, tels que nous les possédons, ne donnent pas de sens du tout, ce dont on se convaincra par la traduction littérale que voici : *Ou réjouissons-nous sceptre de mon fils elle méprise tout bois*, et v. 18 : *car épreuve et quoi si aussi sceptre elle méprise il ne sera pas*. On pourra se faire une idée de l'état du texte, quand

Et toi, fils d'homme, prophétise ! Frappe, main contre main ! Que l'épée se double et se triple[6] ! C'est l'épée aux cadavres, la grande épée aux cadavres[7], qui les cernera ! C'est pour faire fondre les cœurs, pour entasser les monceaux[8] à toutes leurs portes, que je fais vibrer l'épée. Ha ! elle est changée en éclair, elle est aiguisée pour le carnage. Serre-toi à droite, tourne-toi à gauche, partout où tes tranchants sont dirigés[9] ! Et moi aussi, je frapperai main contre main[10], et j'assouvirai ma rage. Moi, l'Éternel, je le dis !

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Toi, fils d'homme, trace-toi deux chemins pour le passage de l'épée du roi de Babel ; ils doivent partir tous les deux d'un même pays ; puis tu graveras une main ; tu la graveras à l'entrée du chemin d'une ville. Tu traceras un chemin pour le passage de l'épée vers la capitale des 'Ammonites, et vers Juda, à Jérusalem, la très-forte[11]. Car le

on saura que les Septante ont traduit : v. 15 : *prêt à dissoudre tue méprise ôte tout bois...* v. 18 : *car il est justifié et quoi si une tribu est expulsée. cela ne sera pas.* Jérome a lu : 15 : *Toi qui meus le sceptre de mon fils tu as coupé tout bois....* 18 : *parce qu'il est éprouvé et cela quand il aura détruit le sceptre et ne sera pas.* Chaque commentateur moderne a essayé à son tour de faire disparaître l'obscurité, soit en changeant le texte, soit en donnant aux mots des significations qu'ils n'ont pas ailleurs. Nous désespérons d'y voir plus clair que d'autres. Nous dirons seulement que l'*épée* paraît être le sujet des deux phrases, et qu'elle paraît être mise en opposition avec le *sceptre*, comme avec quelque chose de plus faible qui ne lui oppose pas de résistance. Ce sceptre serait-il celui de Juda, par allusion à Genèse XLIX, 10. (Juda est appelé dans ce passage *mon fils*, parce que c'est Jacob qui parle.) Ce sceptre pourrait être désigné comme méprisant *tout bois*, c'est-à-dire tous les hommes (v. 3) ou tous les autres sceptres ? D'autres ont mieux aimé voir dans ce sceptre la puissance même de Babylone qui, dans son orgueil, méprise les autres. — Se frapper la hanche, est un geste de désespoir.

6 Le prophète est en quelque sorte l'exécuteur des volontés divines qu'il annonce. Il saisit l'épée et la brandit aux yeux du monde effrayé ; il la saisit, *main contre main*, c'est-à-dire des deux mains, et il frappe si rapidement de tous côtés, que l'épée semble se doubler et se tripler (litt. : se doubler pour la troisième fois).

7 Changement dans la coupe des mots — le texte reçu met : l'épée du grand cadavre. Le verbe *cerner* ne pouvait être employé que parce qu'au fond il ne s'agit pas d'une épée unique, mais d'une armée. Cela se dessine plus nettement dans les lignes suivantes.

8 Pour multiplier les achoppements, c'est-à-dire les cadavres entassés aux portes qu'il s'agit d'attaquer et de défendre.

9 Allocution à l'épée, c'est-à-dire à l'ennemi. L'épée à elle seule ne peut pas se serrer (litt. : s'unir).

10 Ici cette phrase, par un jeu de mots à la fois très-simple et très-expressif, marque le geste de l'applaudissement.

11 Ici enfin l'épée de l'allégorie prend la figure réelle et historique d'une puissance contemporaine. C'est le roi de Babel qui se met en campagne. Son approche et son

roi de Babel se tient à la naissance du chemin, à l'entrée des deux chemins, pour consulter le sort; il secoue les flèches, il interroge ses pénates, il inspecte le foie[12]. Dans sa droite, il tient le sort : *Jérusalem*, pour y dresser ses béliers, pour s'ouvrir l'entrée par la brèche, pour faire retentir le cri du combat, pour dresser les béliers contre les portes, pour élever des remparts, pour construire des tours. Mais à eux, cela semblera une divination mensongère — ils ont serments sur serments ! — mais lui les fera souvenir de leur crime en les livrant[13]. Voici donc ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque vous me faites souvenir de votre crime, en mettant à nu vos méfaits, en montrant vos péchés dans tous vos actes, puisqu'on se souvient de vous, vous serez empoignés ! Et toi, qui es voué à l'épée, scélérat de prince d'Israël, toi, dont l'heure arrive avec

double but sont indiqués par un acte symbolique, analogue à celui du chap. IV. Le prophète reçoit l'ordre de tracer au burin (sur une planche ou brique) deux chemins, partant d'un même point (de Babel) et conduisant contre deux capitales, celle d'Israël, et celle de ses plus cruels et redoutables voisins. A l'endroit où les deux chemins se séparent, il y aura une *main*, un poteau-enseigne. Arrivé là, le roi de Babel consultera le sort pour savoir de quel côté il se dirigera d'abord. — Jérusalem est appelée la très-forte, par ironie.

[12] De ces différents moyens de divination, l'inspection du foie de la victime est surtout connue par l'usage qu'en ont fait les Romains; les dieux pénates (*teraf'im*) sont fréquemment nommés dans l'ancienne histoire d'Israël, même encore du temps de David. La *bélomantie*, ou divination au moyen des flèches, usitée encore chez les Arabes bien des siècles après, paraît avoir été un simple tirage au sort, les différentes réponses possibles étant inscrites sur des flèches dont on prenait l'une au hasard. Du moins, c'est l'explication la plus simple de ce qui est dit du sort : *Jérusalem*.

[13] Ces lignes et celles qui suivent sont des plus obscures de ce morceau si riche en difficultés. Notre traduction, aussi exacte que le permettait l'incertitude de la construction syntactique, fera pressentir les embarras du commentateur. Voici le sens que nous croyons découvrir dans ce passage : La prédiction du siége de Jérusalem par le roi de Babel ne produit pas l'effet désiré sur le peuple. *Eux* (les Israélites), loin d'y croire, la regardent comme l'oracle d'un *devin menteur*. Cette disposition provoque davantage la colère de Dieu : *lui*, qui au lieu de repentir ne voit qu'obstination, les *fera souvenir de leur crime*, et Jérusalem sera *livrée*, saisie par la main du roi de Babel, *empoignée*.... Quant à la phrase mise en parenthèse : « *ils ont serments sur serments !* » nous la prenons comme une retorsion ironique des discours des Israélites, qui à toutes les sinistres prédictions des prophètes répondaient : « Jéhova nous a fait serment, il ne manquera pas de nous protéger » (Jér. VII, 4 et suiv.). Nous convenons cependant que cette phrase a été très-diversement expliquée, par exemple de serments mensongers prêtés à Jéhova, de serments de vasselage prêtés au roi de Babel, sans compter les essais de rectification appliqués à un texte qui, du reste, manque dans la bible grecque.

le crime final[14], voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Oter la tiare, enlever la couronne ! ce ne sera plus cela : exalter ce qui est bas, abaisser ce qui est haut. Ruines, ruines, ruines ! voilà ce que j'en ferai. Elle aussi ne sera plus, jusqu'à ce que vienne celui à qui est le droit et auquel je le donne[15].

Et toi, fils d'homme, prophétise et dis : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, au sujet des fils de 'Ammon et de leurs insultes[16] ! Tu diras : L'épée, l'épée est tirée pour le carnage, elle est fourbie pour éblouir[17] comme l'éclair — tandis qu'on te berce de fausses visions, qu'on te prédit le mensonge ! — pour être portée au cou des méchants voués à la mort, dont l'heure arrive avec le crime final[18]. Rengaîne toujours ! C'est dans le lieu où tu es né, dans la terre de ton origine que je te jugerai. Je déverserai sur toi ma fureur ; du feu de ma colère je soufflerai sur toi ; je te livrerai à des hommes barbares, artisans de la destruction. Tu seras la proie du feu, ton sang coulera par tout le pays ; il ne restera de toi aucun souvenir : moi, l'Éternel, je le dis[19] !

14 Le roi Çideqiyah est *voué à l'épée*, litt.: frappé à mort, ce qu'il n'est pas besoin de prendre à la lettre. Son *crime final*, qui amène son *heure*, c'est son parjure politique, à moins qu'on ne veuille y voir le refus d'écouter les avertissements suprêmes des prophètes. Les menaces adressées au roi sont énoncées à l'infinitif, ce qui leur donne plus d'emphase. L'antithèse entre *exalter* et *abaisser* exprime d'une manière figurée ce qu'en langage moderne on appellerait une grande révolution. (Beaucoup de commentateurs veulent distinguer la tiare et la couronne, et y voir le pontificat et la royauté, comme *deux* institutions théocratiques qui doivent finir. Mais Ézéchiel n'a parlé nulle part de la première.)

15 Assez généralement on voit ici une prédiction messianique formulée de manière à rappeler le passage Gen. XLIX, 10 (comp. plus haut v. 15). Les textes d'Ézéchiel n'offrent point de parallèle assez explicite pour décider ce qu'il peut avoir eu en vue. — Les *ruines* sont sans doute celles de la ville, quoiqu'elle ne soit pas nommée.

16 Leur tour viendra aussi ; ils ont tort de manifester une joie maligne au sujet de la destinée de Jérusalem. La leur sera plus terrible encore, car elle sera définitive.

17 Conjecture. D'autres traduisent : pour achever (LXX), pour dévorer, etc.

18 Imitation des v. 14, 15, 30. — Disons cependant que le texte hébreu met : pour *te* porter, etc., ce qu'on prétend expliquer en disant que les 'Ammonites massacrés doivent être jetés sur les cadavres des Israélites !

19 Les dernières lignes sont adressées au peuple des 'Ammonites. Ils doivent *rengaîner*, c'est-à-dire ne pas songer à une défense désormais inutile. Le discours se termine comme il a commencé, par l'image de l'incendie.

XVII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Et toi, fils d'homme, juge, juge[2] la ville des meurtres ! rappelle-lui toutes ses abominations ! Dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Ville qui verses le sang dans tes rues, pour hâter ton heure, qui t'es fait des idoles pour te souiller[3], par le sang que tu as versé tu es devenue coupable, par les idoles que tu as faites tu t'es souillée : tu as fait approcher ton jour, tu es arrivée au terme de tes années[4]. C'est pour cela que je vais te livrer aux insultes des nations, à la dérision de tous les pays, voisins ou éloignés de toi, ils t'insulteront, impure de nom, chef-lieu du désordre ! Vois donc les chefs d'Israël ! ils sont là chez toi, chacun avec son bras, pour verser du sang[5] ; chez toi on méprise père et mère, chez toi on fait violence à l'étranger ; l'orphelin et la veuve, on les opprime chez toi. Tu avilis mes choses saintes[6] et tu profanes mes sabbats. Des délateurs sont là pour verser du sang; on va chez toi banqueter sur les hauteurs[7] ; toute atrocité se commet dans ton sein. Tel souille la couche de son père, tel y abuse de la femme dans son impureté. L'un commet l'adultère avec la femme de son prochain, l'autre souille sa bru par l'inceste, un autre débauche sa sœur, la fille de son père[8]. Chez toi on accepte des présents pour verser du sang; tu prends usure et intérêt[9], tu dépouilles les autres par malversation, et quant à moi, tu m'oublies, dit le Seigneur, l'Éternel. Mais vois-tu,

[1] Les crimes de Jérusalem et leur punition. — La mesure est comble, l'*heure* du châtiment approche. Ce sont deux crimes principaux, le meurtre (des prophètes ? des innocents en général ?) et l'idolâtrie que l'auteur reproche à Israël.

[2] Chap. XX, 4.

[3] Les actes du culte ont toujours le but de purifier le pécheur, de le réconcilier avec Dieu. Le culte d'Israël, tel qu'il était, ne pouvait avoir que l'effet contraire.

[4] Cela se dit ordinairement d'un vieillard décrépit dont les jours sont comptés. Ici, il s'y ajoute encore l'idée du châtiment.

[5] Si le discours parle d'abord des chefs (y compris les rois), les reproches s'adressent plus tard à tout le monde. Le *bras* est dit par opposition au *droit*. A défaut de celui-ci, c'est par la violence qu'on s'approprie ce qu'on convoite. Les meurtres paraissent être mentionnés comme un moyen de confiscation illégale, et la mention de délateurs et de présents acceptés par les juges nous signale les procédés ordinairement employés dans ces odieuses manœuvres.

[6] Temple, autel, sacrifices, fêtes, etc. Généralement le mot s'emploie des objets consacrés, prémices, etc. On les avilit en les détournant de leur destination.

[7] Comp. chap. XVIII, 6.

[8] Lév. XVIII, 8, 9, 15, 19.

[9] Chap. XVIII, 8, 13.

je frappe dans ma main[10] au sujet du gain que tu as fait et du sang versé chez toi. Ton courage résistera-t-il? tes mains tiendront-elles ferme[11] au jour où j'agirai contre toi? Moi, l'Éternel, je le dis et je le ferai! Je te disperserai parmi les nations, je te disséminerai dans tous les pays, j'ôterai de chez toi ta souillure entièrement, et tu seras avilie par toi-même aux yeux des nations, et tu reconnaîtras que moi je suis l'Éternel.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Pour moi la maison d'Israël est devenue de la scorie : tous ils sont de l'airain, et de l'étain, et du fer, et du plomb dans un fourneau; ils sont des scories d'argent[12]. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque vous êtes tous devenus des scories, voyez, je vais vous amasser dans Jérusalem : comme on amasse de l'argent et de l'airain, et du fer, et du plomb, et de l'étain dans un fourneau, pour y souffler le feu, afin de le faire fondre, de même je vous amasserai dans ma colère et dans mon ardeur : je vous y mettrai et je vous ferai fondre. Je vous rassemblerai et je soufflerai sur vous le feu de mon courroux et vous y serez fondus. Comme l'argent est mis en fusion dans un fourneau, de même vous y serez fondus, afin que vous sachiez que moi, l'Éternel, j'ai versé sur vous ma colère.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dis-lui[13] : Tu es une terre non nettoyée, non arrosée, au jour de la colère! Ses princes[14] complotent dans son sein : comme le

10 Geste d'indignation. D'autres traduisent : Je frappe de ma main *sur* le gain, et *sur* le sang — pour dire : je punis.

11 Allusion à l'opiniâtreté avec laquelle jusqu'ici les avertissements des prophètes ont été rejetés.

12 Pour cette allégorie, comp. És. I, 22 suiv. Jér. VI, 27 suiv. Cependant la chose essentielle dans l'image n'est pas ici, comme ailleurs, le but de l'opération, nous voulons dire la purification d'Israël symbolisée par le dégagement du métal précieux d'avec les divers éléments d'alliage. Il s'agit uniquement de la punition en elle-même. C'est la colère de Dieu et le feu tourmentant ces masses sans valeur, qui forment les deux termes de la comparaison. Jérusalem est le fourneau dans lequel sera entassé le grossier minérai. Dieu y mettra le feu et ces masses seront mises en fusion, c'est-à-dire anéanties quant à leur existence actuelle, réduites à un état qui les rendra méconnaissables, jetées au rebut. L'argent n'est mentionné que pour compléter le tableau; il n'a rien à faire dans l'application de l'image.

13 Au pays de Juda. Il est, au moral, ce que serait au physique un champ que ni la main du laboureur, ni la pluie du ciel n'aurait mis en état de rien produire de bon.

14 D'après les LXX (comp. Soph. III, 3, 4). Le texte reçu porte *nabî* pour *nasî*. — L'auteur passe en revue toutes les classes de la société pour signaler la culpabilité universelle. Il parlera des prophètes plus bas, v. 28. Ce qu'il dit ici s'adapte beaucoup mieux à des hommes revêtus d'une puissance matérielle.

lion rugissant qui déchire sa proie, ils mangent les gens, ils enlèvent biens et richesses, ils y font nombre de veuves. Ses prêtres violent et profanent mes choses saintes ; ils ne distinguent pas ce qui est sacré de ce qui est commun, et ne font pas connaître la différence de ce qui est pur et impur ; ils voilent leurs yeux devant mes sabbats, et je suis déshonoré au milieu d'eux. Ses chefs sont là comme des loups qui déchirent leur proie, versant le sang et faisant périr les hommes pour gagner de l'argent. Et ses prophètes leur enduisent cela de crépi[15] ; ils ont des visions vaines et leur débitent des oracles mensongers ; ils disent bien : ainsi parle le Seigneur, l'Éternel — mais l'Éternel ne leur a point parlé. Le commun peuple exerce des violences et commet des rapines ; ils oppriment le faible et le pauvre, et vexent l'étranger injustement. J'ai cherché parmi eux un homme qui élevât un mur et se plaçât dans la brèche devant moi, pour que ce pays ne fût pas ruiné, mais je n'en ai point trouvé[16]. Aussi bien je verse sur eux mon courroux ; dans le feu de ma colère je les achève ; je fais retomber leurs forfaits sur leurs têtes, dit le Seigneur, l'Éternel !

XVIII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Il y avait deux femmes, filles d'une même mère : elles se prostituèrent en Égypte ; dans leur jeunesse elles se prostituèrent. Là, leurs mamelles furent pressées, et l'on porta la main sur leur

[15] Comp. chap. XIII, 10. — Au lieu d'avertir et d'exhorter, ils cachent le danger.

[16] L'image du *mur* et de la *brèche* nous met en présence d'une attaque hostile ; celle-ci est à redouter de la part de Dieu, vengeur de l'innocent et juge de toute iniquité. Le coupable lui-même est incapable de lui résister, mais s'il y avait un juste, un seul, qui pût se présenter avec un cœur pur et un front serein et intercéder pour les autres, Jéhova s'arrêterait et se laisserait fléchir. Comp. Gen. XVIII, 23 suiv.

[1] Nouvelle allégorie de la défection antithéocratique (religieuse et politique) d'Israël à l'égard de son Dieu. Comme au chap. XVI, l'allégorie se fonde sur l'assimilation de l'alliance théocratique au mariage, et de l'infidélité spirituelle à l'adultère. Il y a cependant dans les détails quelques éléments qui ne s'accordent pas bien ensemble. Le prophète veut distinguer les deux royaumes ou fractions de la nation ; il parle donc d'un mariage de Jéhova, non pas avec une seule femme (Israël), comme ailleurs, mais avec deux sœurs, filles d'une même mère, ce qui est même contraire à la loi (Lév. XVIII, 18) ; ensuite, l'alliance (conjugale) n'est contractée qu'au Sinaï, d'après les données de l'histoire ; pourtant ici il est dit qu'antérieurement déjà, en Égypte, les deux sœurs (la nation entière) était débauchées (idolâtres) ; ce qui n'empêcha pas l'accomplissement de l'alliance (*elles furent à moi*), dont la conséquence fut la formation d'un peuple nombreux (de deux royaumes). — Les crudités du langage ont dû être un peu voilées en quelques endroits.

sein virginal. Leurs noms sont : Oholah, la grande, et Oholibah, sa sœur. Et elles furent à moi et enfantèrent des fils et des filles. Et leurs noms sont : Oholah, S'omerôn, et Oholibah, Jérusalem[2]. Et Oholah me fut infidèle ; à ma place elle caressa ses amants, les Assyriens, ses bons amis, vêtus de pourpre, satrapes et seigneurs, tous beaux garçons, cavaliers montés sur leurs chevaux. Et elle leur voua ses amours adultères, à toute cette élite des enfants de l'Assyrie, et tout en les caressant elle se souillait avec leurs idoles. Et son dévergondage d'Égypte, elle n'y renonça pas non plus : car on avait couché avec elle dans sa jeunesse, on avait porté la main sur son sein virginal, on l'avait plongée dans la débauche. C'est pour cela que je l'ai livrée à ses amants, aux Assyriens qu'elle avait caressés[3]. Eux ont mis à découvert sa nudité ; ils lui ont pris ses fils et ses filles, ils l'ont elle-même égorgée avec l'épée, et elle est devenue la fable des femmes[4] après qu'on lui eut fait justice. Et sa sœur Oholibah, quoiqu'elle l'eût vu, fit encore pis qu'elle dans ses débordements et son impudicité fut plus grande que celle de sa sœur. Elle caressa les fils de l'Assyrie, satrapes et seigneurs, ses bons amis, richement vêtus, cavaliers montés sur leurs chevaux, tous beaux garçons. Et je vis qu'elle se souillait : c'était le même train à toutes les deux[5]. Mais elle alla plus loin dans ses débauches : elle vit des hommes dessinés sur le mur, des images de Chaldéens

[2] Oholibah — (*ma-tente-en-elle*) — Jéhova ayant élu domicile à Jérusalem ; Oholah — (*sa-tente-à-elle*) — le royaume des dix tribus s'étant séparé du sanctuaire national pour s'en faire un à part.

[3] Histoire du royaume de Samarie ou des dix tribus, lequel était détruit depuis plus d'un siècle à l'époque d'Ézéchiel. Il avait succombé sous les coups de ces mêmes Assyriens avec lesquels ses derniers rois avaient entretenu des relations politiques à la fois perfides et onéreuses. Notre auteur insinue que durant cette intimité le culte assyrien fut introduit dans le pays ; les livres historiques ne relèvent pas ce fait. Quoi qu'il en soit, ces liaisons politiques à elles seules étaient déjà considérées comme des actes de défection. Nous voyons ici les rois israélites et leurs sujets, éblouis par la puissance militaire des Assyriens, se jeter dans leurs bras en sacrifiant leur propre indépendance et finir pourtant par être étouffés dans l'étreinte des conquérants. En même temps on reprenait incessamment les intrigues diplomatiques avec les Pharaons d'Égypte, par lesquelles la sûreté du pays était plus compromise que sauvegardée.

[4] Les autres peuples la citent comme exemple de la plus profonde humiliation.

[5] C'est le pendant du tableau précédent. Les rois de Juda firent comme leurs collègues de Samarie ; eux aussi entretenaient des rapports avec l'Assyrie et acceptaient de l'étranger, avec l'appui politique plus ou moins illusoire, des mœurs dissolues et un culte criminel. (Voyez le commentaire sur Ésaïe VII.) La chronologie des événements n'est pas très-exacte dans ces tableaux, qui résument plutôt l'esprit que les faits de l'histoire de plusieurs siècles.

dessinés au vermillon, portant une ceinture autour des reins, d'amples tiares de couleur sur leurs têtes, tous semblables à des chevaliers, des portraits de Babyloniens originaires de la Chaldée ; et elle se prit d'amour pour eux à cette vue, et leur envoya des messagers en Chaldée [6]. Et ces Babyloniens vinrent coucher avec elle maritalement, et la souillèrent de leur luxure, et elle se souilla avec eux, jusqu'à ce qu'elle en fût dégoûtée [7]. Et comme elle faisait voir à découvert son impudicité et sa nudité, je fus dégoûté d'elle, comme je l'avais été de sa sœur. Et elle multiplia ses débauches, jusqu'à se rappeler les jours de sa jeunesse, où elle s'était prostituée sur la terre d'Égypte, et elle fut éprise de ses galants qui avaient des membres comme les ânes et la chaleur des étalons. Tu [8] reportais tes yeux sur l'infamie de ta jeunesse, en Égypte, où l'on portait la main sur tes mamelles, à cause de ton sein de jeune fille. Pour cela, Oholibah, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je vais exciter contre toi tes amants, ceux-là même dont tu t'es dégoûtée, et je les amène contre toi de toutes parts [9] : les Babyloniens et toute la Chaldée, préfets, chefs et nobles [10], et avec eux les Assyriens, de beaux garçons tous, satrapes et seigneurs, chevaliers et conseillers,

[6] Après la chute de l'empire assyrien, ce fut le tour de la puissance des Chaldéens, ces nouveaux conquérants qui vinrent s'établir à Babylone. A ce propos, l'auteur fait allusion à un fait qui appartient à l'histoire de l'art. Le texte dit clairement qu'avant l'époque où les rois de Jérusalem recherchèrent l'alliance des Chaldéens (par des messagers), on les connaissait déjà par des peintures murales dont les contours étaient exécutés au burin et qui représentaient des guerriers de cette nation. Sans doute, les rois, imitant en cela les princes de Ninive, avaient fait faire des dessins de ce genre dans l'intérieur de leur palais. Nous connaissons cet antique usage par le témoignage de Diodore de Sicile (II, 8) et par les fouilles faites de nos jours sur les bords du Tigre et du Nil. Le costume décrit est étranger. Les tiares ou mitres sont une espèce de bonnets (Hérodote I, 195) à bords ou pans flottants, ou descendant sur les épaules. Les *chevaliers* sont proprement des guerriers combattant sur des chars.

[7] Quand elle s'aperçut enfin que les Chaldéens ne lui voulaient au fond aucun bien, au lieu de revenir à Jéhova, elle en revint aux amours de sa jeunesse ; elle intrigua avec les Égyptiens, dont la puissance contrebalançait alors celle des Babyloniens, afin de se soustraire au joug de ceux-ci avec l'aide des premiers. Les faits auxquels l'auteur fait allusion sont relatés au long dans l'histoire de Jérémie et des derniers rois de Juda.

[8] La véhémence oratoire amène finalement l'apostrophe directe.

[9] Juda, à son tour, sera châtiée comme Samarie ; elle le sera par ceux-là même avec lesquels elle avait entretenu des relations criminelles et auxquels, en dernier lieu, elle avait manqué de parole, espérant être protégée par l'Égypte.

[10] Trois mots de signification douteuse ; peut-être d'origine étrangère. Beaucoup de commentateurs, en désespoir de cause, les ont pris pour des noms de peuplades (inconnues).

tous montés sur leurs chevaux. Et ils viendront contre toi avec armes[11], coursiers et équipages, et avec des masses de troupes ils rangeront contre toi tout autour boucliers, pavois et heaumes, et je leur remettrai le jugement pour qu'ils te jugent selon leur procédure. Et je dirigerai ma jalouse ardeur contre toi, afin qu'ils te traitent avec fureur; ils te couperont le nez et les oreilles, et ce qui restera de toi tombera par l'épée. Oui, ils enlèveront tes fils et tes filles, et ce qui restera de toi sera dévoré par le feu. Ils t'arracheront les vêtements et ils enlèveront tes objets de parure. Et je mettrai fin à ton infamie, à ta luxure égyptienne; tu ne lèveras plus les yeux vers eux et tu ne songeras plus à l'Égypte. Car ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Vois-tu, je te livre à ceux que tu hais, à ceux dont tu t'es dégoûtée afin qu'ils te traitent avec haine, et qu'ils t'enlèvent le fruit de tes peines, et qu'ils te laissent nue et dépouillée, et que la honte de ta luxure, et de ton infamie, et de tes débauches, soit mise à découvert[12]. Voilà ce qu'on te fera, pour t'être prostituée aux païens, pour t'être souillée avec leurs idoles. Tu as marché dans la voie de ta sœur — je te donnerai aussi sa coupe à boire[13]! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Oui, tu la boiras, la coupe de ta sœur, cette coupe ample et profonde — [*elle deviendra l'objet de la risée et de la raillerie*[14]] — et d'une grande capacité! D'ivresse et d'affliction tu seras soûlée; c'est une coupe de désolation et de stupeur, que la coupe de ta sœur de S'omerôn. Et tu la boiras, et tu la lècheras, et tu en rongeras les tessons, et tu déchireras ton sein[15]. C'est moi qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel! Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque tu m'as oublié, et que tu m'as jeté derrière ton dos, toi aussi porte la peine de ton crime et de ta luxure!

11 Mot douteux et peut-être altéré par les copistes.

12 La syntaxe et le dictionnaire auraient demandé une expression plus énergique. L'image de la courtisane une fois donnée, les applications de détail se dessinent en conséquence.

13 La *coupe* à boire, c'est le symbole usité de la destinée. Cette image est développée dans les lignes suivantes.

14 Ces mots qui se lient mal au reste du texte (le verbe est au féminin et la coupe en hébreu est masculin) et qui manquent dans les LXX, ont l'air d'être une glose. Tout au plus pourrait-on dire que c'est une parenthèse et que le sujet en est Oholibah elle-même.

15 Après avoir vidé la coupe jusqu'à la dernière goutte (châtiment excessif, ruine complète), elle la brisera pour lécher les restes du contenu, et les fragments pourront encore servir à faire des meurtrissures sur la chair en signe de désespoir. L'*ivresse* est à la fois l'image de l'énormité du châtiment, et de l'excès de la stupeur qui en sera l'effet.

Et l'Éternel me dit : Fils d'homme ! Prononce l'arrêt[16] d'Oholah et d'Oholibah, et redis-leur leurs infamies ! Car elles ont été adultères, et il y a du sang à leurs mains. C'est avec leurs idoles qu'elles ont commis l'adultère, et leurs fils mêmes qu'elles m'avaient enfantés, elles les leur ont offerts en pâture[17]. Elles m'ont fait plus encore : elle ont souillé mon sanctuaire en même temps, elles ont profané mes sabbats. Après avoir immolé leurs fils à leurs idoles, elles sont entrées le même jour dans mon sanctuaire pour le profaner. Voilà ce qu'elles ont fait dans l'enceinte de ma maison. De plus, elles ont envoyé vers des hommes venant de loin, auxquels un message fut adressé, et voilà, quand ils furent venus, ceux pour lesquels tu t'étais baignée, et avais fardé tes paupières, et mis tes parures, tu t'es assise sur un divan magnifique, devant lequel était placée une table, et tu y posas mes parfums et mon huile. Là, on entendait le bruit de la foule insouciante ; aux gens de la masse du peuple venaient se joindre les ivrognes du désert : ils leur mettaient des bracelets aux mains, et de belles couronnes sur la tête[18]. Et je dis à cette courtisane usée : Elle continue donc ses débauches, elle

[16] Chap. XX, 4.

[17] Allusion au culte de Moloch et aux sacrifices d'enfants. Ce qui suit fait voir que ce culte marchait de front avec celui de Jéhova et ne l'excluait nullement. On allait d'une fête à l'autre.

[18] Ces lignes sont on ne peut plus obscures et le texte est positivement altéré. Le grec, tout inintelligible qu'il est, peut du moins nous faire voir que la corruption est fort ancienne. Notre traduction s'en tient autant que possible à l'hébreu. Nous estimons que l'auteur, en parlant d'un message envoyé chez des hommes éloignés, revient tout simplement à ce qu'il avait dit au v. 16, et qu'il s'agit encore de reprocher aux deux sœurs — dont l'une cependant est apostrophée plus particulièrement, parce qu'elle est la seule survivante — leurs alliances avec les Assyriens et les Chaldéens. Mais ici l'allégorie de la courtisane revient : nous lui voyons faire sa toilette pour recevoir ses amants. Elle se baigne, elle met ses parures, elle met du fard sur les bords de ses paupières (2 Rois IX, 30), elle prépare un banquet, où l'on s'oint d'huile et où l'on brûle des parfums (choses qui auraient dû être réservées au créateur qui les avait données), etc. Les *ivrognes* (venus de l'autre côté) *du désert* seraient précisément ces étrangers. Mais ces ivrognes mêmes manquent dans plusieurs textes. Quant à la phrase qui parle de la *masse* du peuple, et d'une foule *insouciante*, nous n'en donnerons point d'explication, parce que nous ne croyons pas qu'Ézéchiel ait écrit les mots tels que nous les lisons. Les Septante parlent de musique, les modernes d'oracles, de Sabéens et de toutes sortes de choses. On a aussi pensé que l'auteur, oubliant pour un moment son allégorie, aurait pu vouloir décrire une scène de la place publique, où les caravanes étrangères seraient venues se mêler aux habitants de Jérusalem, excitant leurs convoitises mondaines par l'aspect des belles choses qu'ils leur offraient et donnant lieu, par leur présence, à des orgies. Tout cela nous paraît bien loin de la pensée du discours.

aussi[19] ! Mais on va chez elle comme chez une femme publique : oui, voilà comme on allait chez Oholah et Oholibah, ces femmes perdues ! Mais des hommes de justice[20], ceux-là leur feront le procès ; le procès qu'on fait aux femmes adultères, et à celles qui ont versé le sang, car elles sont adultères et il y a du sang à leurs mains. Oui, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : On fera siéger[21] contre elles une assemblée publique, et on les livrera aux sévices et au pillage; on les enterrera sous un monceau de pierres et on les taillera en pièces avec l'épée, on massacrera leurs fils et leurs filles, et on mettra le feu à leurs maisons. Voilà comme je veux mettre fin aux désordres dans ce pays, afin que toutes les femmes soient averties et qu'elles n'imitent pas votre mauvaise conduite. On vous fera payer pour vos méfaits, et vous porterez la peine de votre idolâtrie, et vous saurez que moi je suis le Seigneur, l'Éternel.

XIX [1].

En la neuvième année, le dixième jour du dixième mois, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Note-toi la date de ce jour, de ce présent jour : c'est aujourd'hui que le roi

19 Cette phrase est, s'il se peut, plus obscure encore que la précédente, et notre traduction est purement conjecturale. Comme il est question d'une seule femme, nous songerons encore à Juda : il faut cependant remarquer que tantôt les deux sœurs reviendront ensemble. Nous croyons comprendre que le prophète veut nous représenter Jéhova au comble de l'indignation, déclarant que la mesure de Oholibah est pleine, qu'elle aurait dû être lassée par ses propres excès et ne plus trouver personne qui voulût avoir commerce avec elle. — D'autres traduisent, dans le même sens : La prostitution elle-même va se prostituer !

20 Nous ne disons pas des hommes *justes*, car il s'agit des Chaldéens, instruments de la juste colère de Dieu. Ce sont des agents du juge. En général, dans toute cette péroraison, il faut se figurer comme dernière scène de l'allégorie un procès formel intenté pour adultère à l'épouse infidèle. Seulement les termes propres empruntés aux faits historiques viennent partout se combiner avec les figures ; le pillage, le massacre, l'incendie, appartiennent à un autre ordre d'idées que l'assemblée des juges, la lapidation, etc.

21 On pourrait bien traduire : *Fais siéger !* le prophète étant l'organe de la volonté de Dieu (v. 36). On remarquera d'ailleurs qu'Oholah (Samarie) est considérée comme existant encore. Cela prouve clairement que du temps d'Ézéchiel l'ancien territoire du royaume d'Éphraïm était encore peuplé d'Israélites.

1 Allégorie de la ruine de Jérusalem. Ce morceau, d'après la note chronologique mise en tête, aurait été écrit le jour même où l'armée des Chaldéens parut devant la ville. Nous estimons que cette note tient à la forme du discours. Ce jour, d'ailleurs, est resté gravé profondément dans la mémoire des Israélites (2 Rois XXV, 1. Jér. LII, 4), qui le fériaient par un jeûne (Zach. VIII, 19).

de Babel prend position devant Jérusalem. Raconte donc à cette race rebelle une parabole[2], et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Pose la chaudière, pose-la, et verses-y de l'eau, entasses-y ses morceaux, tous les bons morceaux, cuisse et épaule, remplis-la des meilleurs os, prends ce qu'il y a de meilleur dans le troupeau, mets aussi la rangée de bûches[3] dessous, fais-la bien bouillir, et que les os qui sont dedans soient cuits ! Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Malheur à la ville souillée de sang, à cette chaudière couverte de rouille et dont la rouille ne s'en va pas ! Vide-la morceau après morceau sans tirer au sort[4] ! Car son sang est resté chez elle, elle l'a versé sur la roche nue, elle ne l'a point répandu sur le sol pour le couvrir de terre[5]. C'est pour soulever l'indignation, pour exciter la vengeance, que j'ai fait verser[6] ce sang sur la roche nue, pour qu'il ne fût pas couvert. C'est pour cela que le Seigneur, l'Éternel, dit : Malheur à la ville souillée de sang ! Moi aussi je veux dresser un grand bûcher ! Amasse[7] le bois ! Attise el feu ! Fais cuire la viande ! Fais fondre la graisse[8], et que les os se

[2] Il ne s'agit donc pas d'un acte symbolique qu'Ézéchiel aurait fait en présence de témoins. — L'allégorie est assez simple au fond : la *chaudière*, c'est la ville, les *morceaux* de viande et les *os*, sont les habitants, la *cuisson*, c'est la destruction. (Comp. chap. XI, 3.) On remarquera que l'auteur ne perd pas de vue un instant le sens propre des figures, car il dit : *ses* morceaux (le pronom ne peut se rapporter qu'à la ville et non à la chaudière). Il en est de même des pronoms du v. 6, qui sont au féminin, et en hébreu la *ville* est un féminin, mais non la *chaudière*. (Vide-*la*, *sa* rouille, se rapporte donc nécessairement à la ville.)

[3] Correction nécessaire pour *os*. En hébreu, les deux mots se distinguent par une seule lettre.

[4] Tous les habitants doivent périr, sans que personne soit exempté.

[5] Le principal reproche adressé ici à Jérusalem concerne les meurtres restés impunis (la rouille qui ne s'en va pas, le sang non absorbé par la terre). Comp. XXIII, 37.

[6] Dieu lui-même a fait en sorte que la trace du crime ne fût pas effacée, afin que la vengeance divine eût son cours.

[7] Le prophète, organe des volontés de Dieu, reçoit l'ordre de préparer, c'est-à-dire d'annoncer la catastrophe. L'allégorie de tout à l'heure est continuée en partie, mais on voit clairement qu'il s'agit du sac de Jérusalem. Cependant l'application de l'image est double. Les viandes et les os qui doivent bouillir jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une masse informe, sont les habitants ; puis la chaudière elle-même (la ville) doit être exposée au feu, seul moyen de la purifier de la rouille qui s'y est attachée (du sang versé, v. 7, 8). Toutes les peines que Dieu s'était données antérieurement pour corriger ce peuple ont été vaines.

[8] Phrase douteuse et diversement traduite. Le mot s'emploie ailleurs de la préparation des onguents.

consument! Puis pose-la vide sur les braises pour que l'airain s'échauffe et s'embrase, que l'ordure qui y est attachée se fonde, que sa rouille disparaisse! Toutes les peines ont été perdues : cette masse de rouille ne s'en va pas : au feu donc sa rouille! Ta souillure est criminelle : puisque j'ai voulu te nettoyer et que tu n'es pas devenue pure, tu ne le deviendras plus jusqu'à ce que j'assouvisse ma colère sur toi! Moi, l'Éternel, je le dis : cela viendra, et je le ferai! Je ne donnerai point de dispense, je n'épargnerai pas, je ne me repentirai pas! C'est selon tes faits et gestes qu'on te jugera, parole du Seigneur, l'Éternel[9]!

XX[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Vois-tu, je vais t'enlever l'objet chéri de tes yeux, par un coup soudain : mais ne porte pas le deuil et ne pleure point, et que tes larmes ne coulent point. Soupire en silence, pour les morts ne fais point de complainte. Ceins ton turban sur ta tête, mets tes souliers aux pieds, ne te voile pas la barbe, et ne mange pas les choses que les gens t'envoient.

Et après que j'eus parlé au peuple le matin, ma femme mourut le soir, et le lendemain je fis comme il m'avait été commandé[2]. Et le peuple me dit : Explique-nous ce que signifie ce que tu fais. Et je leur dis : La parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Dis à la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais profaner mon sanctuaire, l'orgueil de votre puissance,

[9] La traduction grecque ajoute ici ce qui suit : Oui, je te jugerai en raison du sang versé et de tes mauvaises pensées, impure que tu es, toi qui ne cesses de m'irriter.

[1] Autre symbole de la ruine de Jérusalem et de l'impression que cette catastrophe fait sur les exilés. Ce morceau doit se rattacher au précédent, d'après les indications chronologiques.

[2] Le prophète représente la mort subite de sa femme comme un symbole de la ruine de Jérusalem. Elle meurt le soir même du jour où il a raconté la parabole de la chaudière. Mais il ne prend pas le deuil, il ne fait rien de ce qu'on a coutume de faire en pareille occasion : il ne se découvre pas la tête pour y répandre de la poussière, il ne va pas pieds nus, il ne se voile pas la partie inférieure du visage, il n'accepte pas les mets envoyés par les amis et voisins (Jér. XVI, 7. Os. IX, 4. Deut. XXVI, 14). — Nous nous croyons autorisé à ne voir dans tout ce récit qu'une allégorie, et non un fait réel. A première vue, on pourrait dire que le prophète représente Jéhova, dont Israël est l'épouse, et qui a déclaré d'avance qu'il ne s'apitoierait pas sur le sort de ce peuple et de sa capitale. Mais il va en donner lui-même une explication plus spéciale.

l'objet chéri de vos yeux, les délices de vos âmes, et vos fils et vos filles que vous avez laissés tomberont par l'épée. Et vous ferez comme je viens de faire : vous ne vous voilerez pas la barbe, vous ne mangerez point les choses que les gens vous enverront, vous mettrez les turbans sur vos têtes et vos souliers aux pieds ; vous ne porterez pas le deuil et vous ne pleurerez pas, mais vous vous consumerez de langueur sous le poids de vos péchés, et vous gémirez l'un devant l'autre[3]. Et Iehezqel sera pour vous un symbole prophétique : tout ce qu'il a fait, vous le ferez aussi, et quand cela arrivera, vous reconnaîtrez que moi je suis le Seigneur, l'Éternel.

Et toi, fils d'homme ! Au jour où je leur ôterai leur puissance, leur joie la plus glorieuse, l'objet chéri de leurs yeux, le désir de leurs âmes, leurs fils et leurs filles, ce jour-là un fuyard viendra chez toi pour l'annoncer devant tes oreilles. En ce jour-là, ta bouche s'ouvrira en même temps que celle du fuyard : tu parleras et tu ne seras plus muet; tu seras pour eux un symbole prophétique et ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel[4] !

[3] Ces dernières phrases ont été interprétées de deux manières différentes. On a vu, dans cette absence du deuil chez les exilés, lors de la destruction du temple, la preuve de l'absence de repentir que le prophète aurait voulu leur reprocher, et l'on traduit en conséquence : vous murmurerez l'un contre l'autre, vous vous bornerez à de stériles récriminations mutuelles. Mais il se pourrait aussi qu'Ézéchiel ait voulu peindre un abattement, un désespoir tel, que l'on n'aura plus même la force morale de se livrer aux démonstrations ordinaires de la douleur. Cette version s'applique mieux que l'autre à la personne du prophète qui doit ici servir de symbole.

[4] Jusqu'ici la ruine de Jérusalem est simplement annoncée. Les exilés y croient-ils? C'est chose douteuse. Aussi le prophète, à partir de ce moment, reste-t-il muet et n'y revient pas. Mais quand la catastrophe sera accomplie, un fuyard (un seul échappé !) viendra confirmer la prédiction. Alors Ézéchiel reprendra la parole et continuera sa mission. On n'a pas de peine à reconnaître que tout cela est de la rhétorique, et non de l'histoire.

XXI [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Dirige ta face contre les 'Ammonites et prophétise contre eux, et dis-leur : Écoutez la parole du Seigneur Iaheweh ! Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Puisque vous avez crié aha ! au sujet de mon sanctuaire, quand il fut profané, et du pays d'Israël, quand il fut dévasté, et de la maison de Juda, quand on les déporta, pour cela, voyez-vous, je vous livrerai aux fils de l'Orient [2], qui prendront possession de vos terres, pour établir chez vous leurs campements et leurs demeures : ce seront eux qui mangeront vos fruits et qui boiront votre lait. Et je ferai de Rabbah un pâturage pour les chameaux et des Benê-'Ammon [3] un bercail pour les moutons, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel ! Car voici ce que dit le Seigneur, Iaheweh : Puisque vous avez applaudi des mains et frappé des pieds, vous réjouissant si dédaigneusement au sujet du pays d'Israël, pour cela, voyez-vous, j'étends ma main contre vous et je vous donne en proie aux nations, et je vous retranche du nombre des peuples, je vous exterminerai du pays, je vous anéantirai, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel !

Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Puisque Moab dit [*ainsi que Sé'îr*] [4] : Voyez donc, il en est de Juda comme des autres peuples ! pour cela, voyez-vous, je vais ouvrir le flanc de Moab, ses

[1] Ici commencent les menaces prophétiques contre les anciens ennemis d'Israël. Nous réunissons les quatre premiers morceaux comme formant entre eux une espèce d'ensemble, car ils s'occupent précisément des tribus voisines avec lesquelles les Israélites ont été en guerre le plus longtemps et presque sans interruption, et qui paraissent surtout s'être montrées hostiles dans ces derniers temps, à l'occasion des désastres qui amenèrent la ruine de Juda.

[2] Les Arabes du désert (Job I, 3, etc.).

[3] Nous conservons la formule hébraïque qui désigne proprement le peuple lui-même, mais qui est évidemment à prendre ici dans le sens du territoire. Rabbah (la grande) était le chef-lieu.

[4] Le territoire des Moabites, contigu à celui des 'Ammonites, s'étendait à l'est de la mer morte. A l'époque d'Ézéchiel ils occupaient la contrée qui avait été autrefois possédée par les Rubénites. Les villes nommées dans le texte avaient appartenu à ces derniers avant la ruine du royaume d'Israël. — Le texte paraît altéré. Nous biffons (avec les Septante) le nom de Ṣé'îr qui fait double emploi avec Édom, son synonyme, dont il sera parlé ci-après, et plus bas nous pensons que le nom des 'Ammonites est à remplacer par celui des Moabites ; on comprend que le premier de ces noms, mentionné immédiatement auparavant, ait pu se glisser une seconde fois sous la plume d'un copiste.

villes sans exception[5], l'ornement du pays, Bêṭ-Ies'imoṭ, Ba'al-Me'ôn et Qiryaṭaïm, aux fils de l'Orient, pour l'ajouter aux 'Ammonites; et je le leur livrerai pour qu'ils en prennent possession, et qu'il ne soit plus parlé des ['*Ammonites*] parmi les nations. Et je ferai justice de Moab, pour qu'il sache que moi je suis l'Éternel!

Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Puisque Édom en a agi envers la maison de Juda d'une manière vindicative, et s'est rendu coupable en se vengeant d'eux, pour cela, voici ce que dit le Seigneur: J'étendrai ma main contre Édom, et j'en exterminerai hommes et bêtes. J'en ferai une solitude depuis Ṭêman, et jusqu'à Dedan ils tomberont par l'épée. Et je remettrai ma vengeance contre Édom entre les mains de mon peuple Israël, et ils en agiront avec Édom selon ma colère et ma fureur, pour qu'ils sachent ce que c'est que ma vengeance, dit le Seigneur, l'Éternel[6]!

Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Puisque les Philistins en ont agi d'une manière vindicative, et qu'ils se sont vengés dédaigneusement, de manière à détruire, par suite de leur vieille inimitié, pour cela, voici ce que dit le Seigneur : Voyez-vous, j'étends ma main contre les Philistins, et j'extermine ces Crétois[7], et je ferai périr tout ce qui reste sur cette côte de la mer. J'exercerai sur eux une terrible vengeance, en les châtiant avec fureur, pour qu'ils reconnaissent que moi je suis l'Éternel, lorsque je leur ferai sentir ma vengeance.

XXII[1].

Et il arriva dans la onzième année.....[2], le premier du mois, que la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils

[5] Le sens de cette phrase est fort douteux. Le texte met le mot *villes* deux fois, sans qu'on entrevoie pourquoi, et le fait précéder deux fois de la préposition *depuis*, sans qu'il suive un *jusqu'à*.

[6] Édom avait pris une part active aux derniers événements (Jér. XLIX. Obad., v. 10 suiv. Ps. CXXXVII, 7), aussi son châtiment sera-t-il plus terrible. — Ṭêman et Dedan sont deux tribus ou districts édomites qui représentent ici la totalité de ce peuple. Implicitement le prophète insinue ou fait supposer une restauration préalable d'Israël.

[7] Nous effaçons, bien malgré nous, un jeu de mots évidemment intentionnel, la notion d'*exterminer* s'exprimant en hébreu par les mêmes consonnes que le nom propre. Quant à celui-ci, voyez le commentaire sur 1 Sam. XXX, 14.

[1] Suivent quatre morceaux contre les Phéniciens.

[2] L'indication du mois manque, assurément sans la faute de l'auteur. La onzième année (du règne de Çideqiyah, ou depuis la première déportation) est l'époque de la prise de Jérusalem.

d'homme! Puisque Tyr dit au sujet de Jérusalem : «Aha! elle est brisée, la porte des nations[3], et c'est vers moi qu'on se tourne ! Je serai pleine — elle est déserte!» pour cela, voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Vois-tu, je m'en prends à toi, Tyr! je ferai lever contre toi des peuples nombreux, comme la mer fait lever ses flots, et ils détruiront les murs de Tyr, et abattront ses tours, et j'en balayerai la poussière, pour en faire une roche nue, une plage à étendre les filets au milieu de la mer[4] — c'est moi qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel! — et elle deviendra la proie des nations. Et ses filles[5] dans la campagne seront égorgées par l'épée, pour qu'on sache que je suis l'Éternel.

Car voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais amener du nord contre Tyr le roi de Babel Neboukadreççar, le roi des rois, avec chevaux, chars et cavaliers, et une armée, une troupe nombreuse. Il égorgera avec son épée tes filles dans la campagne; puis il construira contre toi des tours et élèvera des remparts, et dressera contre toi ses boucliers[6]. Il dirigera contre tes murs les coups de ses béliers, et il abattra tes tours avec ses fers. Avec la masse de ses chevaux il te couvrira de poussière; du fracas de sa cavalerie, de ses roues et de ses équipages tes murs trembleront, quand il entrera dans tes portes comme on entre dans une ville prise d'assaut. Avec les sabots de ses chevaux il foulera tes rues, avec son épée il égorgera ta population, et tes puissantes colonnes[7] tomberont à terre. On pillera tes richesses, on ravira tes marchandises, on détruira tes murs, on abattra tes belles maisons, tes pierres, tes poutres, ta terre même, on jettera tout à l'eau. Et je ferai cesser

[3] Le contexte fait voir que cela doit signifier que jusque-là Jérusalem jouait un grand rôle dans le monde, et qu'elle était à un certain égard la rivale de Tyr. Il va sans dire que ce n'était pas comme ville commerçante. Il y a plutôt ici une antithèse entre un centre religieux et un centre d'affaires mondaines.

[4] Il faut se rappeler qu'à l'époque d'Ézéchiel le *port* de Tyr se trouvait sur une petite île, à peu de distance de la côte sur laquelle était située la *vieille ville* (Palætyros). Depuis l'époque où Alexandre assiégea la ville, cette île est rattachée à la terre ferme par un isthme d'origine artificielle.

[5] Les villes dépendantes de Tyr et situées sur la côte.

[6] Chap. IV, 2. — Les boucliers dont il est parlé ici, c'est ce que les Romains appelaient une tortue, quand un corps de troupes faisait avancer les machines de guerre, en se couvrant de manière que les boucliers formaient comme un toit d'écailles, une carapace, sans interstice. Dans la ligne suivante, les *béliers* sont nommés par conjecture, et les *fers* doivent être des crampons à longue tige, avec lesquels on arrachait les pierres des murs en commençant par le haut.

[7] Il s'agit sans doute d'obélisques, symboles de Ba'al. Aussi bien le texte dit-il littéralement : les colonnes de ta puissance, c'est-à-dire protectrices.

tes chants bruyants, et le son de tes luths ne sera plus entendu. Et je ferai de toi une roche nue, une plage à étendre les filets : tu ne seras plus rebâtie — c'est moi, Iaheweh, qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel !

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, au sujet de Tyr : Au bruit de ta chûte, aux gémissements des mourants, au carnage qui se fera dans ton sein, les îles[8] trembleront. Les princes de la mer descendront de leurs siéges, ils ôteront leurs manteaux, ils se dépouilleront de leurs vêtements bigarrés, ils s'envelopperont d'angoisse, ils s'assiéront à terre, ils s'effrayeront à tout moment et seront frappés de stupeur à cause de toi. Ils éclateront en plaintes à ton sujet et diront : Comment as-tu péri, toi dont la résidence sortait de l'océan, ville glorieuse, toi si puissante sur mer, avec tes habitants qui inspiraient le respect à tous les autres[9]. Maintenant les îles tremblent au jour de ta chute, les îles de l'océan sont effrayées de ta fin. Car voici ce que dit le Seigneur : Quand je ferai de toi une ville ruinée, pareille à celles qui ne sont plus habitées, quand je ferai lever l'océan contre toi et que les vastes ondes te couvriront, alors je te ferai descendre auprès des morts au sépulcre[10], auprès du peuple de jadis, je te logerai dans le séjour souterrain, dans la solitude éternelle, avec les morts au sépulcre, pour que tu ne sois plus habitée, quand je rendrai de l'éclat à la terre des vivants[11]. D'un coup soudain je te frappe et tu n'es plus : quand on te cherchera, on ne te trouvera plus à tout jamais, parole du Seigneur, l'Éternel !

[8] Le prophète entend par ce mot toutes les terres baignées par la Méditerranée, avec lesquelles les Phéniciens faisaient le commerce, et surtout leurs propres colonies. Les *princes de la mer* sont les chefs de ces divers pays, n'importe l'exactitude du terme. Ce serait aller bien trop loin que de prendre l'auteur à partie sur ses connaissances historiques.

[9] *à tous les autres*, textuellement : à tous *ses* habitants, savoir à ceux des autres pays maritimes. Ce sens est aussi exprimé par les Septante. Seulement le pronom (*ses* habitants) ne s'accorde pas avec le substantif *mer*, ce qui a fait traduire à plusieurs : qui s'inspiraient du respect à eux-mêmes !

[10] C'est-à-dire : ce sera pour toujours !

[11] Il y aurait moyen de traduire : pour que tu ne siéges plus (en reine) et ne brilles plus sur la terre des vivants. Il n'y aurait qu'une voyelle à changer.

XXIII [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Toi, fils d'homme, fais entendre un chant plaintif sur Tyr et dis-lui : O toi qui résides aux abords de la mer, qui trafiques avec les nations, vers des îles nombreuses, voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Tyr, tu dis, je suis parfaite de beauté ! L'océan est ton domaine [2]; ceux qui t'ont bâtie t'ont faite bien belle. De cyprès de Sénîr ils ont construit tes deux parois, ils ont pris un cèdre du Liban pour t'en faire un mât, les chênes de Bas'an ont servi pour tes avirons, ton pont est fait d'ivoire incrusté dans le mélèze [3] des îles de Kittîm. La toile bigarrée d'Égypte formait tes voiles et te servait de pavillon, ta tenture était faite de pourpre bleue et rouge des îles d'Élis'ah [4]. Les hommes de Sidôn et d'Arwad étaient tes rameurs, les plus intelligents qui se trouvaient chez toi, ô Tyr, étaient tes pilotes; tu avais les vieux maîtres de G'ebal pour calfeutrer tes voies d'eau [5]. Tous les vaisseaux de mer avec leurs matelots arrivaient chez toi pour trafiquer avec toi. Persans, Lydiens et Libyens composaient tes forces comme gens de guerre [6], ils suspendaient [7] dans ton enceinte leurs casques et boucliers et te donnaient de l'éclat. Les enfants d'Arwad et tes propres guerriers garnissaient tes murs tout autour, des braves occupaient tes tours et suspendaient leurs armes à tes murs et achevaient de te rendre belle. Tars'îs' [8] était ton marché pour une masse de richesses ; c'est avec de l'argent, du fer, de l'étain et du plomb qu'elle payait tes marchandises. Iawan,

[1] C'est ici le fameux morceau dans lequel Ézéchiel décrit la grandeur et la richesse de Tyr et de son mouvement commercial.

[2] Dans les lignes qui suivent (v. 4-9), Tyr est représentée sous la figure d'un grand et beau vaisseau.

[3] Conjecture. Il y a même à dire qu'on n'obtient un nom d'arbre, et l'idée de la marqueterie, que par un léger changement du texte qui cependant ne touche pas aux consonnes. — Les îles de Kittîm, comme le pluriel le fait voir, sont nécessairement plusieurs, et probablement les Sporades. Primitivement le nom désignait le port de Kition (la patrie du philosophe Zénon), dans l'île de Chypre.

[4] Élîs'ah (l'Élide ?) correspond sans doute au Péloponnèse et aux îles adjacentes. La *tenture* est celle qui se déploie sur le pont pour abriter l'équipage.

[5] Sidon, Aradus, Byblos (G'ebal), sont des endroits phéniciens bien connus, dont les habitants relevaient à cette époque des Tyriens. — Insensiblement l'allégorie est abandonnée et le discours prend les choses dans leur état naturel.

[6] On sait que les Carthaginois aussi avaient à leur solde des mercenaires étrangers, et que notamment beaucoup de Grecs faisaient ce métier.

[7] Cant. IV, 4. 1 Rois X, 16.

[8] L'Espagne (colonie de Tartessus).

Ṭoubal et Més'ek[9] trafiquaient avec toi; avec des esclaves et des objets d'airain ils faisaient l'échange avec toi. Ceux de Ṭogarmah[10] payaient tes marchandises avec des chevaux de trait et de selle et des mulets. Ceux de Dedan[11] trafiquaient avec toi; de nombreuses îles te servaient de marché, elles te fournissaient des cornes d'ivoire et du bois d'ébène en paiement[12]. Aram était ton marché pour les nombreux produits de son industrie; là on payait tes marchandises avec l'escarboucle, la pourpre, les étoffes bigarrées, le coton, le corail et le rubis[13]. Juda et le pays d'Israël trafiquaient avec toi, et faisaient des échanges contre du froment de Minniṭ, des pâtisseries[14], du miel, de l'huile et du baume. Damas était ton marché pour du vin de Ḥelbôn et de la laine blanche, contre les objets fabriqués chez toi et une masse de richesses. Wedan et Iawan d'Ouzal[15] payaient tes marchandises avec du fer forgé, du bois de cassier et d'acorus, qu'ils échangaient. Dedan[16] faisait avec toi le commerce de housses pour monter à cheval. L'Arabie et tous les émîrs de Qédar faisaient le commerce avec toi, en trafiquant

9 La Grèce (Ionie), le Pont et la Colchide. La nomenclature des marchandises peut servir à nous orienter dans les indications géographiques. Il faut d'ailleurs observer que l'auteur nomme ici tour à tour des peuples lointains chez lesquels les Phéniciens allaient faire le commerce, et d'autres (surtout de l'intérieur) qui fréquentaient le marché de Tyr.

10 L'Arménie.

11 Arabes du désert.

12 Ici il est question du commerce avec l'Inde, qui se faisait par l'entremise de caravanes arabes qui allaient des ports du golfe persique à ceux de la Méditerranée. Les *îles* sont, comme toujours, des pays lointains. Le texte dit ici : *marché de ta main*, ce que nous n'avons pas trouvé nécessaire d'exprimer à part. Peut-être l'auteur a-t-il voulu dire que ce commerce ne se faisait que *de main en main*, c'est-à-dire par des intermédiaires.

13 Au lieu d'Aram (la Syrie et la Mésopotamie), quelques anciens ont lu Édom, et, de fait, ce peuple ne figure pas autrement dans la nomenclature. Les marchandises ne décident rien, car elles viennent en partie de plus loin, si tant est que nous sachions bien la signification des deux derniers mots.

14 Mot hébreu absolument inconnu. D'autres mettent des confitures, des melons, des épiceries, etc. Minniṭ est une localité au-delà du Jourdain.

15 Ouzal est une localité dans l'Arabie heureuse (Gen. X, 27). Si le texte n'est pas corrompu (les noms manquent dans les Septante), Wedan et Iawan doivent être aussi des peuplades de ces contrées.

16 Tribu arabe différente (?) de celle du v. 15. — Dans cette même vaste contrée, nous rencontrons plus loin les Qédarites, les S'ebâites, etc., comme faisant le commerce de transit avec des provenances de l'Inde.

d'agneaux, de boucs et de béliers[17]. Les marchands de S'ebâ et de Ra'emah trafiquaient avec toi; c'est avec des parfums exquis, avec toutes sortes de pierres précieuses et de l'or qu'ils payaient tes marchandises. Ḥaran, Kanneh et 'Éden, les marchands de S'ebâ, Ass'our, Kilmad faisaient le commerce avec toi, en trafiquant de riches étoffes, de manteaux de pourpre et bigarrés, d'écheveaux de fil et de cordes solidement tordues[18]. Les vaisseaux de Tars'is' étaient tes caravanes[19] [*ton commerce*] : tu t'enrichissais, tu devenais puissante au milieu des mers.... Au milieu des vastes ondes tes rameurs t'ont conduite[20] : le vent d'est te brise au cœur de l'océan. Ta richesse, tes marchandises, ton commerce, tes matelots, tes pilotes, tes calfats, tes négociants, tous tes guerriers que tu as à bord, mêlés à toute la multitude qui te remplit, tous ils tombent au fond de la mer. Au moment de ta catastrophe, aux cris de tes pilotes, les plages tremblent. Ils quittent leurs vaisseaux, tous ceux qui manient la rame[21], les matelots, tous les pilotes navigateurs; s'arrêtant au rivage, ils font retentir leurs cris à ton sujet, ils éclatent en plaintes amères, ils répandent de la poussière sur leur tête, ils se roulent dans la cendre; pour toi ils se rasent le chef, ils revêtent le cilice; ils pleurent sur toi dans l'amertume de leur âme, plongés dans un deuil profond. Dans leur tristesse ils font

17 Les Septante ajoutent des chameaux. Mais il est peu probable que les Phéniciens eussent trouvé des débouchés pour cet article.

18 Il s'agit du commerce avec la Mésopotamie; les deux premiers noms représentent les villes de Carrhæ et de Ctésiphon, les trois autres (car Ass'our ne peut pas être ici l'Assyrie) sont douteux. Si les marchands de S'ebâ ne se trouvent pas ici par suite de quelque méprise, il faut supposer que ces Arabes servaient d'intermédiaires entre les Phéniciens et les négociants des bords du Tigre et de l'Euphrate. Quant aux marchandises, presque tout est incertain. Le texte n'offre que des mots qui ne se trouvent pas ailleurs et la conjecture philologique a beau jeu.

19 La signification de ce mot n'est pas bien certaine. Si la traduction est juste, l'auteur a voulu dire que le commerce de Tyr se faisait par mer, comme ailleurs il se fait par terre. — Après les *caravanes*, le texte offre encore le mot *ton commerce*, qui a tout l'air d'une glose, ajoutée par une main qui voulait expliquer le mot précédent.

20 Ici le tableau change: après la splendeur, la ruine. C'est à dessein que cette seconde tirade commence précisément par les mêmes mots avec lesquels la première a fini. Dans ce qui suit, les verbes sont mis tantôt au prétérit, tantôt au futur, selon que le prophète se met au point de vue de la simple prédiction ou de la vision. Nous mettons partout le présent qui répond à la fois aux deux formes du discours. — Tyr, comparée à un vaisseau, sombre en pleine mer.

21 Cette nouvelle série de gens de mer, représentés comme se lamentant sur la ruine de Tyr, sont naturellement ceux qui faisaient le commerce avec elle et qui en ressentiront le contre-coup. Du bord du rivage, ils voient avec effroi le désastre du vaisseau qui est englouti par la mer.

entendre sur toi un chant funèbre, ils chantent ta complainte : «Qui était pareil à Tyr, à celle qui a péri au milieu de l'océan!» Tant que tes marchandises sortaient des mers [22], tu nourrissais des peuples nombreux ; avec la masse de tes biens et ton commerce tu enrichissais les rois de la terre. Maintenant que brisée tu as disparu des mers, tes marchandises sont au fond des eaux, et tout ton équipage y est tombé avec toi. Tous les habitants des îles sont dans la stupeur à cause de toi, leurs rois sont consternés et frissonnent. Les trafiquants étrangers te sifflent : d'un coup soudain tu es frappée, et c'en est fait de toi à jamais!

XXIV.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dis au prince de Tyr : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Puisque ton cœur s'est enorgueilli et que tu dis : Je suis un dieu ; c'est dans une demeure de dieux que je réside au milieu de l'océan [1]! tandis que tu n'es qu'un mortel, et non un dieu, et puisque tu penses être un dieu — certes, tu es plus sage que Daniel [2], aucun mystère n'est obscur pour toi, c'est par ta sagesse et ton intelligence que tu as fait fortune, et rempli tes magasins d'or et d'argent; par ton savoir-faire dans le trafic tu as augmenté ta fortune et à cause de ta fortune ton cœur s'est enorgueilli — pour cela, voici ce que dit le Seigneur : Puisque tu penses être un dieu, pour cela, vois-tu, j'amène contre toi des étrangers, les peuples les plus barbares : ils tireront l'épée contre ta belle sagesse et terniront ta splendeur. Ils te précipiteront dans la fosse et tu mourras, comme meurent les égorgés, au milieu de l'océan [3]. Diras-tu encore : Je suis un dieu! en face de tes meurtriers? tandis que tu n'es qu'un mortel, et non un dieu, entre les mains de celui qui t'égorge? De

[22] Apportées à terre par des vaisseaux de tous les points d'un horizon sans bornes.

[1] Il ne faut sans doute pas prendre ceci à la lettre et supposer que les rois de Tyr se faisaient rendre des honneurs divins. C'est plutôt l'orgueilleuse illusion que le prophète veut signaler, d'après laquelle les Tyriens se croyaient inattaquables dans leur île.

[2] Comp. chap. XIV, 14. — Tout ce passage, qui forme une espèce de parenthèse, doit être pris dans un sens ironique; les *mystères* font allusion aux arts de l'industrie, aux inventions, peut-être même aux explorations lointaines. L'auteur ne conteste pas ces choses, mais il insinue que les Tyriens avaient tort de s'en prévaloir tant et si exclusivement.

[3] Cette demeure de dieux, inattaquable!

la mort des incirconcis[4] tu mourras sous la main des étrangers : c'est moi qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel !

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Fais entendre un chant plaintif sur le roi de Tyr et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh :[5] Tu étais un cachet de forme parfaite, rempli de sagesse et d'une beauté accomplie ; tu te trouvais dans l'Éden, le jardin de Dieu ; des pierres précieuses de toute espèce te couvraient : le rubis, la topaze, le diamant, le chrysolithe, l'onyx, le jaspe, le saphir, l'escarboucle, l'émeraude : tes châsses et tes alvéoles étaient en ouvrage d'or ; tout cela était préparé dès le jour de ta naissance : c'est avec le Keroub protecteur aux ailes déployées que je t'avais placé, tu te trouvais sur la sainte montagne de Dieu, tu marchais au milieu de pierres de feu. Tu étais sans défaut dans tes voies, depuis le jour de ta naissance, jusqu'à ce que l'iniquité fût trouvée en toi. C'est par suite de ton vaste commerce que ton sein se remplit de forfaits et tu devins coupable ; aussi bien je te repousse de la sainte montagne de Dieu, et le Keroub protecteur te fait périr du milieu des pierres de feu. Ton cœur s'est enorgueilli à cause de ta beauté, tu as ruiné et ta sagesse et ta splendeur : aussi bien je te jette à terre, en face des

[4] Ézéchiel emploie ce terme dans un sens plus général, pour impur, profane, méchant (XLIV, 9) ; en tout cas ici par antithèse à la notion de Dieu.

[5] Les lignes qui suivent sont des plus obscures dans tout le livre d'Ézéchiel. Quand on lit les Septante : *(tu es un cachet de ressemblance, une couronne de beauté, né dans les plaisirs du paradis de Dieu, tu ceignais de belles pierreries* [suivent douze noms et de plus l'argent et l'or] *et d'or tu remplissais tes magasins*, etc.), on reconnaît facilement que le texte est altéré et qu'il était déjà inintelligible très-anciennement. En nous en tenant autant que possible à l'hébreu, tel que nos éditions l'offrent, voici ce que nous pouvons en tirer : Le roi de Tyr (représentant ici l'État et la nation, et non pas tel prince particulier) avait reçu de Dieu tout ce qu'un mortel peut désirer : beau pays, belle position, richesses, honneurs. Dieu l'avait pour ainsi dire associé à sa propre gloire, l'avait reçu dans son temple. Mais l'opulence, produit du commerce, l'avait dévoyé et perdu. Ces idées sont exprimées par plusieurs figures peu en harmonie les unes avec les autres, et qu'il convient, par conséquent, de séparer. Il y a d'abord l'image d'un cachet, que l'homme d'Orient porte au doigt sans s'en séparer jamais ; c'est un anneau d'or, garni d'alvéoles, dans lesquelles des pierres précieuses se trouvent enchassées. Ces pierres sont la sagesse, le savoir-faire commercial, la splendeur de Tyr. — La faveur divine est exprimée en second lieu par la mention du Keroûb sous les ailes duquel (Exod. XXXVII, 9) le roi de Tyr était abrité, sur la montagne de Dieu, qui est ici à prendre non pas pour celle du temple de Jérusalem, mais pour la résidence idéale du Très-Haut. Nous désespérons de découvrir ce que nous veulent les pierres de feu. Du reste, plusieurs obscurités s'éclaircissent dès qu'on maintient que l'auteur parle du roi d'une manière abstraite et qu'il passe sans cesse du roi à la ville ou à l'État.

rois je te donne en spectacle. Par tes crimes nombreux, par l'iniquité de ton trafic, tu as profané tes sanctuaires : aussi bien je fais sortir de ton sein un feu qui te dévore, et je te réduis en cendres sur le sol, aux yeux de tous ceux qui te voient. Tous ceux qui te connaissent parmi les nations sont dans la stupeur à cause de toi : d'un coup soudain tu es frappé, et c'en est fait de toi à jamais!

XXV[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dirige tes regards vers Sidôn et prophétise contre elle! Et dis : Vois-tu, c'est à toi que j'en veux, ô Sidôn! Je veux me glorifier au milieu de toi, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel, quand j'en ferai justice, et que je m'y manifesterai comme le Saint. J'y enverrai la peste, j'inonderai ses rues de sang, les morts joncheront son sol, quand l'épée se tournera contre elle de toutes parts, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel! Alors il n'y aura plus pour la maison d'Israël d'épine qui pique et de ronce qui blesse, de la part de tous ses voisins qui la méprisent, pour qu'on sache que moi je suis le Seigneur, l'Éternel!

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Quand je recueillerai ceux de la maison d'Israël du milieu des peuples où ils sont dispersés, je me manifesterai comme le Saint aux yeux des nations, et ils demeureront dans leur patrie que j'ai donnée à mon serviteur Jacob : ils y demeureront en sécurité; ils bâtiront des maisons et planteront des vignes, et demeureront en sécurité, quand j'aurai fait justice de tous ceux qui les méprisent à l'entour, pour qu'on sache que moi je suis le Seigneur, l'Éternel!

XXVI[1].

La dixième année[2], le douzième du dixième mois, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dirige tes regards sur Pharaon, le roi d'Égypte, et prophétise contre lui et

[1] Ce dernier morceau, spécialement dirigé contre Sidôn, l'ancienne métropole des Phéniciens, plus tard dépassée par sa rivale Tyr, est plus faible de couleur que les précédents. Il se termine par quelques lignes qui forment une espèce d'épilogue à toute la série des oracles précédents.

[1] Troisième série d'oracles contre l'étranger. C'est le tour de l'Égypte, et le nombre de morceaux est de six, qui tous portent en tête une date précise.

[2] Du règne de Çideqiyah (chap. XXVI, 1), c'est-à-dire environ six mois avant la prise de Jérusalem.

contre toute l'Égypte, parle et dis : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : C'est à toi que j'en veux, Pharaon, roi d'Égypte, grand crocodile[3], qui te blottis dans tes fleuves et qui dis : mon fleuve est à moi, c'est moi qui me le suis fait[4] ! Mais je te mettrai un anneau dans les mâchoires et j'attacherai à tes écailles les poissons de tes fleuves, et je te retirerai au désert, toi avec tous tes poissons attachés à tes écailles, et je te jetterai au désert, toi et tous les poissons de tes fleuves ; là tu resteras étendu sur la plage, tu ne seras ni ramassé ni recueilli[5] ; c'est aux bêtes sauvages et aux oiseaux du ciel que je te donnerai en pâture, pour que tous les habitants de l'Égypte reconnaissent que moi je suis l'Éternel ! Parce que tu n'es qu'un roseau[6] pour servir d'appui à la maison d'Israël — quand ils te saisissent de la main, tu te casses et leur écharpes le côté, et quand ils s'appuient sur toi, tu te brises et tu leur fais chanceler le corps tout entier — pour cela, voici ce que dit le Seigneur : Vois-tu, j'amène contre toi l'épée, pour exterminer chez toi hommes et bêtes, et le pays d'Égypte deviendra un désert et une solitude, pour qu'on reconnaisse que moi je suis l'Éternel ! Puisque tu as dit : Le fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait ! pour cela, vois-tu, j'en veux à toi et à tes fleuves, et je ferai du pays d'Égypte un désert aride, une solitude depuis Migdol jusqu'à Sewéneh[7], jusqu'aux confins de l'Éthiopie. Le pied de l'homme n'y passera point ; il n'y passera pas le pied d'un animal ; elle restera sans habitants quarante ans. Et je ferai de l'Égypte un désert au milieu de pays déserts, et ses villes seront ruinées au milieu de

[3] Le crocodile représente très-convenablement la puissance égyptienne, comme le monstre le plus redoutable de ce pays ; les poissons, dont il est question plus loin, sont les habitants. Du reste, il ne faut pas trop presser les détails de l'allégorie, qui s'applique tantôt à l'empire entier, tantôt au roi en particulier. Le Nil se divisant en un grand nombre de bras, l'emploi successif du singulier et du pluriel s'explique sans peine.

[4] Reproche analogue à celui du chap. XXVIII, 2. C'est l'arrogance païenne qui ne reconnaît pas la puissance suprême.

[5] Nous traduisons à la lettre, et l'on peut s'arrêter au sens prochain offert par le contexte. Cependant les Septante déjà y ont vu le refus de sépulture (*tiqqaber* pour *tiqqabeç*), et la phrase *rassembler avec ses pères* est bien connue.

[6] Les derniers rois de Juda espéraient pouvoir s'affranchir du joug des Chaldéens avec le secours des Égyptiens, mais ils furent toujours trompés par ceux-ci. Le *roseau* (le papyrus du Nil) est le symbole de la faiblesse, et même de la trahison. La tige, en se cassant, blesse la main qui s'y appuie.

[7] Du nord au sud. *Sewéneh*, Syène, s'est conservé dans le nom d'Assuan, endroit situé à quelque distance de l'ancien emplacement.

villes ruinées, pendant quarante ans[8], et je disperserai les Égyptiens parmi les nations et je les disséminerai dans toutes les contrées. Car voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Au bout de quarante ans, je rassemblerai les Égyptiens d'entre les peuples où ils auront été dispersés, et je restaurerai l'Égypte, et je les ramènerai au pays de Paṭros[9], au pays de leur origine, et ils y formeront un humble royaume. D'entre les royaumes ce sera le plus humble, et il ne s'élèvera plus au-dessus des autres nations, et je les amoindrirai, pour qu'ils ne prétendent plus dominer les peuples. Et ils ne seront plus, pour la maison d'Israël, l'objet d'une confiance, qui me ferait souvenir de leur faute, s'ils s'adressaient encore à eux. C'est pour qu'ils sachent que moi je suis le Seigneur, l'Éternel.

XXVII.

Et la vingt-septième année[1], le premier du premier mois, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme, Neboukadreççar, le roi de Babel, a fait faire à son armée un rude service contre Tyr; toutes les têtes sont chauves, toutes les épaules pelées; mais ni lui ni son armée n'a eu son salaire pour le service qu'il y a fait[2]. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Vois-tu, je donne à Neboukadreççar, roi de Babel, le pays d'Égypte, pour qu'il en emporte la richesse, et s'empare de son butin, et pille ce qu'il y a à piller : cela sera le salaire de son armée. Pour prix du service qu'il a fait, je lui donne le pays d'Égypte : car c'est

[8] La fixation du nombre exprime l'idée que Jéhova détermine les destinées des nations à son gré, et que la génération actuelle passera avant la restauration.

[9] La Thébaïde ou haute Égypte.

[1] C'est-à-dire vingt-six ans après la première déportation. Cela nous conduit à l'an 572 av. J.-C., à une époque bien postérieure aux autres morceaux datés d'Ézéchiel.

[2] Tout ce que nous savons par les anciens historiens, au sujet de la guerre de Neboukadreççar contre les Phéniciens, c'est qu'il assiégea Tyr pendant treize ans. On ne dit rien de la prise de la ville. Le texte semble insinuer que l'entreprise échoua. Pour épargner au prophète le reproche de s'être trompé dans ses prédictions (chap. 26 à 28), on suppose que Tyr tomba entre les mains des Chaldéens, mais que les habitants avaient auparavant mis leurs trésors en sûreté, de sorte que le butin fut maigre. De pareilles échappatoires sont ridicules. Tyr a aussi résisté à Alexandre, et existait encore du temps des croisades ; et l'Égypte n'est pas devenue un désert, et Neboukadreççar ne l'a pas conquise, et à la chute des Pharaons il n'est plus devenu un humble royaume, mais une province de l'empire des Perses, qu'Ézéchiel ne connaissait pas encore. Les prophéties doivent et peuvent se légitimer par leur sens idéal ; on a bien tort de les juger d'après les faits concrets de l'histoire. — Les têtes chauves et les épaules pelées représentent un travail dur et fatigant.

pour moi qu'ils ont travaillé[3], dit le Seigneur. En ce jour-là, je rendrai la puissance à la maison d'Israël[4], et à toi j'ouvrirai la bouche au milieu d'eux, pour qu'ils apprennent que moi je suis l'Éternel[5].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Prophétise et dis : Voici ce que dit le Seigneur : Lamentez-vous ! criez hélas ! en vue de ce jour. Car il est proche, le jour, il est proche, le jour de l'Éternel, le jour des sombres nuages, qui doit être le moment suprême pour les nations[6]. L'épée va fondre sur l'Égypte, et la terreur sur l'Éthiopie, quand l'Égypte sera jonchée de cadavres, qu'on enlèvera sa richesse, et que ses fondements seront renversés. Éthiopiens, Libyens, Lydiens, et tous les étrangers, et les Nubiens[7], et les fils des pays alliés, tomberont avec eux par l'épée.

Voici ce que dit l'Éternel : Ils tomberont, ceux qui ont été les appuis de l'Égypte ; il sera humilié, l'orgueil de sa puissance : depuis Migdol jusqu'à Sewéneh[8], ils tomberont par l'épée, parole du Seigneur Iaheweh ! Et ce sera un désert au milieu de pays déserts, et ses villes seront ruinées au milieu de villes ruinées, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel, quand je mettrai le feu à l'Égypte et que tous ses auxiliaires seront écrasés. En ce jour-là, des messagers iront de ma part en bateau porter l'épouvante dans l'insouciante Éthiopie, et la terreur les saisira, comme à la journée de l'Égypte, car la voici qui vient[9].

[3] La guerre contre Tyr, d'après les chapitres précédents d'Ézéchiel, était bien une entreprise commandée par Dieu, qui voulait punir les Tyriens. Si leur ville a succombé, peu importe que le butin ait été riche ou non, la volonté de Jéhova était faite et le roi de Babel était désormais un serviteur inutile. Nulle part ailleurs, les prophètes ne parlent d'un salaire dû par Dieu aux instruments de sa vengeance. Tout au contraire, ces instruments sont punis à leur tour, pour avoir voulu se faire payer trop cher leurs services. Si donc il est ici question d'un salaire, c'est que les circonstances étaient toutes différentes et que Tyr n'avait pas été prise.

[4] Litt.: Je lui ferai pousser une corne. La ruine de l'Égypte, de la puissance la plus odieuse aux prophètes, sera le signal de la restauration d'Israël, et alors une nouvelle série de prophéties sera adressée au peuple, réconcilié avec son Dieu.

[5] Ce qu'on vient de lire XXIX, 17-21, forme une espèce d'introduction qui doit motiver les menaces qui vont faire le vrai sujet du discours.

[6] Comp. Joël I, 15 ; II, 2. Soph. I, 7, 14, etc. En frappant l'Égypte, Jéhova prononce l'arrêt sur le paganisme en général.

[7] Conjecture pour *Kubiens*, qu'offre le texte hébreu, et que les Septante ont omis. Pour le reste, comp. XXVII, 10, et Jér. XXV, 20.

[8] Comp. XXIX, 10, 12.

[9] La nouvelle de la catastrophe se répandra de proche en proche, en remontant le Nil. Le reste de la phrase est un peu obscur, mais l'auteur a sans doute voulu dire qu'une journée comme celle de l'Égypte attend aussi l'Éthiopie.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je vais mettre fin à ce train[10] de l'Égypte par la main de Neboukadreççar, du roi de Babel. Lui et son armée avec lui, les peuples les plus barbares, seront amenés pour ravager le pays ; ils tireront l'épée contre l'Égypte, et joncheront le sol de cadavres. Et je mettrai ses fleuves à sec, et je livrerai le pays à des hommes méchants, et je le dévasterai avec tout ce qu'il contient, par la main des étrangers : moi, l'Éternel, je le dis !

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je vais détruire les idoles, et chasser les faux dieux de Noph[11], et il n'y aura plus de prince égyptien, et je jetterai la terreur dans le pays d'Égypte. Et je dévasterai Paṭros, et je mettrai le feu à Ço'an, et je ferai justice de Nô. Et je déverserai ma colère sur Sîn, ce boulevard de l'Égypte, et je ferai cesser le train de Nô. Et je mettrai le feu à l'Égypte, Sîn tremblera, Nô sera envahie, et Noph sera aux ennemis en plein jour. Les jeunes guerriers d'On et de Pî-Béset tomberont sous l'épée, et leurs habitants[12] s'en iront en captivité. A Ṭefaḥnehés le jour s'obscurcira, quand j'y briserai les appuis[13] de l'Égypte et qu'il y sera mis fin à l'orgueil de sa puissance : un sombre nuage la couvrira et ses filles[14] s'en iront en captivité. Je ferai justice de l'Égypte, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel !

XXVIII.

Et la onzième année, le septième jour du premier mois[1], la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! J'ai brisé le bras de Pharaon, le roi d'Égypte, et il n'est point

[10] Le *train*, c'est le bruit causé par la réunion des deux éléments de la foule et de l'opulence. Le mot hébreu est tour à tour employé dans ces deux sens.

[11] Les villes d'Égypte sont plus connues sous leurs noms grecs : Noph (ailleurs Moph), Memphis ; Ço'an, Tanis ; Nô, Thèbes, capitale de Paṭros, la haute Égypte ; Sîn, Peluse ; On, Héliopolis ; Pî-Béset, Boubastis ; Ṭefaḥnehes (ailleurs Ṭaḥpanḥes), Daphné. — Quant à On, le texte met d'autres voyelles (prononcez Aoun), ce qui lui donne le sens ironique : (ville d') idole. Le *train* de Nô (Hamôn-Nô) est peut-être un jeu de mots qui doit rappeler le nom du dieu Amôn, qui y avait son principal temple (Nah. III, 8).

[12] Litt. : *elles*, ce qui se rapporte aux *villes*, et non aux femmes.

[13] D'après les Septante (*mattot*). Le texte reçu dit : les jougs (*motot*).

[14] Les bourgades et villages dépendants de ce chef-lieu.

[1] Comp. XXIX, 1. — L'événement auquel il paraît être fait allusion ici, c'est-à-dire la tentative des Égyptiens de venir au secours de Jérusalem, est mentionné Jérém. XXXVII, 5. Les Chaldéens interrompirent le siége, allèrent battre le Pharaon Hophra sur la frontière, et puis revinrent à la charge.

pansé, de manière qu'on y appliquerait des remèdes, et qu'on y mettrait des bandages pour le panser, afin qu'il guérisse et saisisse l'épée. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : C'est à Pharaon, au roi d'Égypte, que j'en veux : je brise ses deux bras, celui qui est sain et celui qui est cassé [2], et je ferai tomber l'épée de sa main. Et je disperserai les Égyptiens parmi les nations, et je les disséminerai dans tous les pays. Mais je fortifierai les bras du roi de Babel, et je lui remettrai mon épée, et je briserai les bras de Pharaon, de manière qu'il gémisse devant lui, comme gémissent les mourants. Oui, je fortifierai les bras du roi de Babel, mais les bras de Pharaon tomberont, pour qu'on reconnaisse que je suis l'Éternel, quand je remettrai mon épée au roi de Babel et qu'il la tourne contre le pays d'Égypte. Et je disperserai les Égyptiens parmi les nations et je les disséminerai dans tous les pays, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel !

XXIX.

Et la onzième année, le premier jour du troisième mois, la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Dis à Pharaon, au roi d'Égypte, et à son monde : A qui ressembles-tu dans ta grandeur [1] ? Vois-tu, l'Assyrie était un cèdre du Liban, aux branches belles et touffues, haut de taille, et élevant la cime aux nues. Les eaux l'avaient fait grandir, l'onde l'avait fait croître ; elle faisait circuler ses courants tout autour de sa plantation et envoyait ses canaux vers tous les arbres de la campagne [2]. Aussi son tronc s'élevait-il au-dessus de tous les arbres de la campagne ; ses rameaux grossirent et son feuillage s'étendit par l'abondance des eaux. Dans ses branches [3], dans ses rameaux nichaient tous les oiseaux du ciel ;

[2] En d'autres termes : la première défaite sera suivie d'une seconde, qui amènera la destruction complète de la puissance égyptienne.

[1] La réponse à cette question est donnée sous la forme d'une allégorie. Cette allégorie raconte l'histoire de l'empire d'Assyrie sous l'image d'un grand cèdre, plus beau que tous les arbres du paradis (c'est-à-dire du plus puissant royaume sur la terre), mais qui a fini par être coupé. La morale de la fable est : que l'Égypte, qui n'est pas plus puissante que l'Assyrie ne l'a été, aura un sort pareil. — On ne s'étonnera pas de voir dans cette allégorie le sens propre (orgueil, cœur, les nations qui s'abritent, etc.), se mêler incessamment aux éléments figurés. Ces derniers mêmes ne sont pas tous bien homogènes, par exemple, il n'y a pas de *vastes eaux* sur le Liban, où croissent les cèdres.

[2] Le texte est ici fort sujet à caution, et la traduction s'en tient au sens le plus conforme au reste. Les arbres de la campagne, qui sont censés recevoir leur eau du cèdre, sont les autres peuples dépendant des Assyriens.

[3] Changement à l'égard des voyelles et de la coupe des versets.

outes les bêtes des champs venaient mettre bas à l'abri de son feuillage; à son ombre habitaient tous les grands peuples. Il était beau dans sa grandeur, dans la longueur de ses branches; ses racines touchaient à des eaux abondantes. Les cèdres ne l'éclipsaient pas dans le jardin de Dieu, les cyprès ne l'égalaient point pour les branches, les platanes n'avaient pas de feuillage comme le sien; aucun arbre du jardin de Dieu ne lui était comparable en beauté. Je l'avais fait beau par le grand nombre de ses branches; tous les arbres d'Éden, dans le jardin de Dieu, lui portaient envie. Pour cela, voici ce qu'a dit[4] le Seigneur, l'Éternel : Parce qu'il s'est tant élevé en hauteur, et qu'il a poussé sa cime jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enorgueilli de son élévation, je le livrerai à un chef[5] de nations, pour qu'il en fasse ce qu'il voudra : pour ses crimes je le repousse. Et les étrangers, les peuples les plus barbares, l'ont coupé et l'ont jeté là, ses branches jonchèrent les montagnes et les vallées, ses rameaux gisaient brisés dans tous les ravins du pays, et tous les peuples de la terre se retirèrent de son ombre et l'abandonnèrent. Sur ses débris[6] viennent s'abattre tous les oiseaux du ciel, et toutes les bêtes sauvages courent à son feuillage — afin qu'aucun de ces arbres bien arrosés ne s'enorgueillisse de son élévation, et ne pousse sa cime jusqu'aux nues, et que ces buveurs d'eau ne s'en remettent pas à eux-mêmes dans leur orgueil : car tous ils sont voués à la mort, au séjour souterrain, parmi les mortels descendus dans la fosse[7].

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Lorsqu'il descendit dans le S'eôl, je provoquai un deuil, je couvris l'onde à cause de lui, j'arrêtai ses courants, les grandes eaux furent retenues, je vêtis de noir le Liban, et tous les arbres de la campagne languirent à cause de lui[8].

[4] Nous mettons le prétérit, contre l'usage, car ce n'est pas aujourd'hui seulement que Dieu menace de ruine l'empire assyrien, qui n'existe plus depuis plus de trente ans. Beaucoup de commentateurs, préférant s'en tenir au présent, appliquent la prédiction aux Égyptiens, et quelques-uns vont même jusqu'à changer le texte de manière à en faire disparaître les Assyriens tout à fait. Le cèdre serait alors Pharaon.

[5] L'auteur emploie un terme qui se traduit partout ailleurs par *Dieu*. Cela prouve que ce terme ne rend proprement que la notion de la force.

[6] Ici l'image d'un arbre abattu se combine avec celle d'un cadavre.

[7] C'est ici l'application de la parabole. Les *buveurs d'eau*, c'est-à-dire les arbres qui ont le pied (la racine) dans une couche de terre infiltrée d'eau, représentent naturellement les rois. L'exemple du cèdre assyrien doit leur servir d'avertissement. Ils sont mortels comme tout le monde, et leur orgueil n'est qu'une cause de plus de leur chute.

[8] La catastrophe de l'empire assyrien eut naturellement un grand retentissement. Tout ce qui y tenait, de manière ou d'autre, en ressentit le contre-coup. De là ce deuil dont parle le texte. L'*onde* (qui nourrissait le cèdre) est *couverte* (de cilice !), c'est-à-dire arrêtée, tarie.

Par le bruit de sa chute je fis trembler les nations; quand je le précipitai dans le S'eôl, auprès des habitants de la fosse et dans le séjour souterrain, tous les arbres d'Éden se consolèrent, tout ce qu'il y avait eu de plus beau au Liban, en fait de buveurs d'eau[9]. Eux aussi descendirent avec lui dans le S'eôl, auprès de ceux que l'épée avait tués, eux, jadis ses bras, et assis à son ombre au milieu des nations[10].

A qui ressembles-tu ainsi en gloire et en grandeur parmi les arbres d'Éden[11]?..... Ainsi tu seras précipité, avec les arbres d'Éden, dans le souterrain: parmi les incirconcis[12] tu seras jeté, avec ceux que l'épée a tués! Tel sera Pharaon et tout son monde, parole du Seigneur, l'Éternel.

XXX.

Et la douzième année, le premier jour du douzième mois[1], la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes: Fils d'homme! Fais entendre un chant plaintif sur Pharaon, le roi d'Égypte, et dis-lui: On te comparait à un jeune lion parmi les nations, et tu étais pareil au crocodile dans les fleuves[2], tu t'élançais dans les ondes, tu troublais les eaux avec tes pieds et tu t'ébattais dans leurs flots. Or, voici ce que dit le Seigneur Iaheweh: Je jetterai sur toi mon réseau, avec le concours de peuples nombreux, pour qu'ils te tirent dehors dans mon filet. Et je te laisserai là sur le sol, je te jetterai dans les champs, je ferai que tous les oiseaux du ciel

9 Bien d'autres rois avaient précédé l'Assyrien dans le séjour des morts, comme victimes des farouches conquérants de Ninive. Ils se consolent en voyant le maître partager leur propre sort (comp. Ésaïe XIV, 9 suiv.). Le mélange continuel de l'image des arbres et du sens propre, représenté ici surtout par le S'eôl, est très-gênant.

10 Nous n'affirmons pas que cette traduction soit à l'abri de toute objection. Si nous pouvons tirer un sens d'un texte très-obscur, sans le changer, il est question ici d'autres rois, naguère les alliés et auxiliaires de l'Assyrien.

11 La question du v. 2 est reprise. En apparence, elle ne reçoit pas de réponse. De fait, la réponse est donnée dans la parabole du cèdre. L'Égypte aura le sort de l'Assyrie.

12 Chap. XXVIII, 10.

1 Environ dix-huit mois après le sac de Jérusalem.

2 Il y a une antithèse entre les deux images. Le lion est un animal terrible, mais noble et digne d'admiration; le crocodile, tout aussi dangereux, inspire en même temps un sentiment de dégoût. Il hante les marécages et basses eaux, qu'il trouble par ses mouvements (comp. XXIX, 3). On a tort de traduire: dans les *mers*. Le crocodile n'est pas un animal marin, et il est hors de propos de supposer l'auteur ignorant à cet égard. Toute vaste nappe d'eau (lac, Nil), s'appelle *iam* en hébreu.

s'abattent sur toi; de toi je rassasierai toutes les bêtes sauvages, de ta chair je couvrirai les montagnes, et je remplirai les vallées de ton sang [3]. De l'écoulement de ton sang j'abreuverai le sol des montagnes, et les ravins en seront remplis. Quand je t'éteindrai [4], je voilerai le ciel, j'envelopperai d'obscurité ses étoiles, je couvrirai le soleil d'un nuage, et la lune ne fera plus resplendir sa lumière. Oui, tous ces brillants flambeaux du ciel, je les envelopperai d'obscurité à cause de toi, et je couvrirai ton pays de ténèbres, parole du Seigneur, l'Éternel. Je porterai l'émotion dans le cœur de beaucoup de peuples, quand je ferai arriver chez eux la nouvelle de ta ruine, dans des pays que tu ne connais même pas; et je mettrai de grandes nations dans la stupeur à cause de toi; à cause de toi, leurs rois seront saisis de frissons, quand je brandirai mon épée devant leurs yeux, et ils trembleront à tout moment pour leur vie au jour de ta chute. Car voici ce que dit le Seigneur : L'épée du roi de Babel viendra contre toi ; c'est par des épées de guerriers que je ferai tomber ton monde ; eux tous, les plus barbares des peuples, détruiront la gloire de l'Égypte et tout son train sera anéanti. Et j'y ferai périr tout son bétail des bords de ses grands fleuves, et ni le pied de l'homme, ni le sabot de l'animal n'en troublera plus les eaux. Alors je les ferai baisser, et ses fleuves couler comme de l'huile [5] (parole du Seigneur, l'Éternel!), quand j'aurai fait du pays d'Égypte un désert, et qu'il sera dépouillé de tout ce qui le remplissait, quand j'aurai exterminé tous ses habitants, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel!

Voilà la complainte, et les filles des peuples la chanteront d'une voix plaintive; elles la chanteront pour plaindre l'Égypte et tout son monde. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit!

[3] D'après les Septante. Le mot hébreu est inconnu. Les manuscrits varient et les commentateurs ont proposé tour à tour de mettre: vermine, cadavre, monceau.

[4] Nouvelle image. Pharaon (la puissance égyptienne) est comparé à un astre brillant (Ésaïe XIV, 12). On n'a pas besoin pour cela de songer spécialement à la constellation du dragon. Car un dragon (serpent) n'est pas un crocodile.

[5] On a voulu voir ici une promesse de restauration. Mais les eaux basses avec ce mouvement ralenti font antithèse avec l'impétuosité d'un courant rapide et dévastateur, comme l'était l'Égypte conquérante.

XXXI.

Et la douzième année, le quinzième jour de ce mois [1], la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Entonne le chant funèbre sur ce monde égyptien, et précipite-le, lui et les filles des nations puissantes, dans le séjour souterrain, auprès de ceux qui sont descendus dans la fosse [2] ! Vaux-tu mieux que d'autres [3] ? Descends ! couche-toi parmi les incirconcis ! Qu'ils tombent au milieu de ceux que l'épée a égorgés ! L'épée est tirée : [4] Entraînez-le avec tout son monde ! Les princes guerriers s'entretiennent de lui, avec ses auxiliaires, au fond du S'eôl, où sont descendus et couchés les incirconcis, égorgés par l'épée [5].

Là est Ass'our avec toute sa multitude : ses tombeaux tout autour, tous ils sont égorgés, frappés par l'épée. On lui a assigné son tombeau au fond du gouffre [6], et sa multitude est rangée à l'entour : tous ils sont égorgés, frappés par l'épée, pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants.

[1] Le mois n'est pas indiqué dans le texte, mais comme déjà le précédent morceau est daté du dernier mois de l'année, on n'a pas besoin de supposer une lacune dans le texte. On n'a qu'à accentuer l'article.

[2] Cette seconde complainte décrit poétiquement la descente dans le S'eôl, de la puissance égyptienne condamnée à périr, et qui y va rejoindre les *filles* des autres puissantes nations (c'est-à-dire ces nations elles-mêmes, personnifiées dans autant de femmes), déjà antérieurement descendues au tombeau. C'est le prophète lui-même qu doit y précipiter l'Égypte, c'est-à-dire proclamer l'arrêt divin qui a décidé la chose.

[3] Litt.: Plus que qui es-tu agréable? — La vivacité du discours amène des changements fréquents dans le choix des personnes: tantôt la parole s'adresse directement à l'Égypte, tantôt il en est question comme d'un tiers. Tantôt aussi le régime est au féminin (l'Égypte), tantôt au masculin (Pharaon). Ceci se reproduit dans tout le morceau. Le texte est passablement obscur par suite de cette circonstance, et déjà la version grecque le présente sous une tout autre forme.

[4] Litt.: *est donnée* — savoir au roi de Babel, qui doit exécuter l'arrêt concernant l'Égypte. Les mots suivants sont adressés à ces mêmes exécuteurs, qui doivent *entraîner* l'Égypte au S'eôl.

[5] La chute de Pharaon met en émoi les habitants de S'eôl qui l'y ont précédé ; parmi eux, il y en a qui avaient été ses auxiliaires (XXX, 8). Ces rois païens (XXVIII, 10) s'intéressent naturellement au sort de leur collègue, et y trouvent une consolation (XXXI, 16).

[6] Le texte dit simplement: au fond de la fosse. Mais ce terme de fosse, qui marque dans l'origine chaque trou pratiqué dans le sol pour recevoir un corps mort, est employé poétiquement pour le S'eôl. On remarquera aussi que les idées de tombeau et de S'eôl s'entremêlent continuellement.

Là est 'Êlam[7] avec tout son monde, à l'entour de son tombeau : tous ils sont égorgés, frappés par l'épée ; incirconcis ils sont descendus au séjour souterrain, pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants : ils portent leur opprobre parmi les habitants du S'eôl. Au milieu des égorgés on lui a assigné sa couche. [*avec tout son monde dont les tombeaux sont à l'entour, incirconcis tous, égorgés par l'épée : parce que la terreur était répandue par eux dans le séjour des vivants, ils portent leur oppobre parmi les habitants du S'eôl. Au milieu des égorgés on a assigné...* [8]]

Là est Més'ek-Ṭoubal[9] avec tout son monde : ses tombeaux tout autour ; incirconcis tous, égorgés par l'épée, pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants ! Mais ils ne reposent pas avec les guerriers tombés d'entre les incirconcis, qui sont descendus au S'eôl avec leurs armes, et auxquels on a mis les épées sous la tête[10] : leurs crimes sont restés sur leurs ossements, parce qu'ils ont répandu la terreur dans le séjour des vivants. Et toi, tu es écrasé au milieu des incirconcis et couché avec ceux qui sont égorgés par l'épée[11] !

Là est Édom, ses rois et tous ses émirs, lesquels, malgré leur force, ont été mis avec ceux que l'épée a égorgés : ils sont couchés avec les incirconcis, descendus dans la fosse.

Là sont tous les princes du nord[12], et tous les Sidoniens, descendus parmi les égorgés, honteux malgré la terreur qu'inspirait leur force :

[7] 'Êlam n'apparaît point ailleurs dans la Bible comme une puissance indépendante ; autrefois ce pays (le Khousistan actuel) formait une partie de l'empire assyrien (És. XXII, 6). Du temps de Jérémie (XLIX, 34), il est menacé par les Chaldéens. Vers la fin de l'exil, nous le trouvons en marche contre Babylone de concert avec la Médie (És. XXI, 2).

[8] Les phrases mises entre crochets font évidemment double emploi avec ce qui précède. Elles ne sont pas même régulièrement terminées et manquent dans les Septante.

[9] Les peuples du Nord (XXVII, 13), communément appelés les Scythes. Il paraît que ces peuples avaient fait une invasion dans l'Asie sémitique, quelques dizaines d'années avant l'époque d'Ézéchiel (Hérodote, I, 106). Comp. l'introduction à Sophonie.

[10] Cela doit sans doute revenir à dire que la ruine de ces peuples a été plus ignominieuse que celle des autres. La sépulture honorable, telle qu'elle était réservée aux guerriers, auxquels on mettait les armes dans le tombeau, leur a été refusée, et le prophète y voit un surcroît de châtiment.

[11] Cette apostrophe serait adressée à Pharaon, d'après l'opinion traditionelle, de manière que la série des tableaux serait tout à coup interrompue. Nous ne voyons pas pourquoi ces paroles ne pourraient pas être adressées aux Scythes et à leur roi ?

[12] Comme il a déjà été question des peuples les plus septentrionaux connus alors, et que les *princes du nord* se trouvent ici associés aux Phéniciens, on supposera que l'auteur a songé aux voisins des Israélites dans cette même direction : aux Araméens de Damas.

incirconcis ils sont couchés avec ceux que l'épée a égorgés, ils portent leur opprobre parmi les habitants du S'eôl.

Pharaon les verra et se consolera au sujet de son monde : Pharaon et toute son armée périront par l'épée ! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit. Oui, je lui ai permis de répandre la terreur dans le séjour des vivants, mais le voilà couché au milieu des incirconcis, avec ceux que l'épée a égorgés, Pharaon et tout son monde ! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

XXXII [1].

La parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Parle aux enfants de ton peuple et dis-leur : Lorsque j'amène l'épée contre un pays et que les gens de ce pays prennent un homme d'entre eux et l'établissent comme sentinelle, et que, voyant l'épée arriver dans le pays, il sonne de la trompette et avertit le peuple, et si quelqu'un, tout en entendant le son de la trompette, ne se laisse pas avertir, et que l'épée vienne l'enlever, son sang retombe sur sa tête. Il a bien entendu le son de la trompette, mais il ne s'est pas laissé avertir : son sang retombe sur lui. Mais s'il s'est laissé avertir, il aura sauvé sa vie. Mais si la sentinelle, voyant l'épée arriver, ne sonnait point de la trompette, de sorte que le peuple ne fût point averti, et que l'épée vînt enlever quelqu'un d'entre eux, celui-ci serait bien enlevé par sa faute, mais je redemanderais [2] son sang à la sentinelle. Or, toi, fils d'homme, je t'établis comme sentinelle à l'égard de la maison d'Israël : quand tu entendras une parole de ma bouche, tu les avertiras de ma part. Quand je dirai au méchant : Méchant, tu mourras ! et que tu ne parles pas, afin de détourner le méchant de sa voie, lui, le méchant mourra pour son péché, mais c'est de ta main que je redemanderai son sang. Mais si tu as averti le méchant au sujet de sa voie, il mourra pour son péché, mais toi, tu n'en seras pas responsable [3]. Or, toi, fils d'homme, dis à la maison d'Israël : Vous ne faites que dire [4] : «Nos

[1] Ici commence la troisième série des discours d'Ézéchiel. La ruine de Juda et de Jérusalem est désormais un fait accompli, et une nouvelle perspective s'ouvre devant l'esprit du prophète. — Le morceau qu'on va lire forme une espèce de prologue ou de préambule destiné à marquer, par la voie de l'allégorie, la nature des devoirs d'un vrai prophète et les limites de sa responsabilité. Si la sentinelle, à l'approche de l'ennemi, ne fait pas son devoir, elle est responsable, mais les autres n'en pâtiront pas moins. Cette comparaison n'est parfaitement juste que dans l'application qui va en être faite au pécheur. Car ici le péché a d'avance mérité le châtiment, et c'est le prophète qui pâtira avec le coupable s'il ne l'avertit pas. Les deux éléments de la comparaison ne correspondent pas exactement.

[2] Ce n'est plus le peuple qui demanderait compte à la sentinelle, c'est déjà Dieu qui demande compte au prophète négligent.

[3] Reproduction à peu près textuelle du passage III, 17-19.

[4] Litt.: Voilà comme vous parlez, c'est à cela que reviennent vos discours. — Ces discours sont l'expression d'un profond découragement. Les restes du peuple se sentent coupables, et sous le poids d'un châtiment mérité. Ils ont perdu tout espoir de *vivre*, c'est-à-dire d'une restauration. Le prophète reçoit la mission de leur dire qu'il n'est jamais trop tard pour se repentir et pour rentrer en grâce auprès de Dieu.

méfaits et nos péchés nous accablent; c'est pour eux que nous dépérissons : comment pourrions-nous vivre?» Dis-leur : Par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel, je ne prends certes pas plaisir à la mort du méchant, mais, au contraire, à ce que le méchant se détourne de sa voie, et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de vos mauvaises voies! pourquoi mourriez-vous, maison d'Israël! Et toi, fils d'homme, dis aux enfants de ton peuple[5] : La justice du juste ne le sauvera pas au jour où il péchera, et la méchanceté du méchant ne le fera pas tomber[6], au jour où il se détournera de sa méchanceté, et le juste ne pourra pas vivre pour cela-même[7] au jour de la transgression. Si je dis du juste : Certes, il vivra! et que, se confiant en sa justice, il fasse le mal, il ne sera plus question de tous les actes de justice qu'il aura faits : il mourra à cause de l'iniquité qu'il aura commise. Et si je dis au méchant : Certes, tu mourras! et que, se détournant de son péché, il pratique le droit et la justice, qu'il rende le gage[8], restitue la chose dérobée, et marche selon les commandements de la vie, de manière à ne plus faire le mal, certes, il vivra et ne mourra point! Il ne sera plus question de tous les péchés qu'il aura commis : il aura pratiqué le droit et la justice — certes, il vivra! Que si les enfants de ton peuple disent : Le procédé du Seigneur n'est pas le bon! c'est leur procédé à eux qui n'est pas le bon. Si le juste revient de sa justice et fait le mal, c'est qu'il mourra pour cela. Mais si le méchant revient de sa méchanceté, et qu'il pratique le droit et la justice, c'est par là qu'il vivra. Et si vous dites : Le procédé du Seigneur n'est pas le bon! moi je vous jugerai, chacun selon ses œuvres, maison d'Israël[9]!

[5] Ce qui suit a déjà été dit dans un autre ordre d'idées, mais en partie dans les mêmes termes, chap. XVIII, 20 et suiv.

[6] *Tomber*, juridiquement parlant, c'est être condamné.

[7] Pour cela même qu'il aura été juste jusque-là.

[8] Allusion aux procédés vexatoires de l'usurier.

[9] Cette dernière phrase contient la réfutation de l'objection faite par le peuple. Juger d'après les œuvres, était le souverain principe de la justice israélite; donc le procédé de Jéhova était le bon. Il faut seulement sous-entendre que les dernières œuvres décident de la portée des premières, le juge étant censé avoir devant lui l'homme dans sa condition présente.

XXXIII.

Et la douzième année, le cinquième jour du dixième mois depuis notre déportation, il vint chez moi un homme qui s'était échappé de Jérusalem, et me dit : La ville est prise[1] ! Or, la main de l'Éternel m'avait saisi dès le soir avant l'arrivée du fuyard, et il m'ouvrit la bouche, jusqu'à ce qu'il arrivât chez moi le lendemain; et ma bouche étant ouverte, je ne fus plus muet[2].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Les habitants de ces ruines dans la terre d'Israël prétendent dire : «Abraham a été seul et a possédé le pays; et nous, nous sommes nombreux, c'est à nous que le pays est donné en possession[3].» Dis-leur donc : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Vous mangez du sang, vous levez les yeux vers vos idoles, vous versez du sang, et vous posséderiez le pays[4]? Vous vous fiez à votre épée, vous commettez des abominations, vous déshonorez la femme de votre prochain, et vous posséderiez le pays? Eh bien, dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Par ma vie! ceux qui sont dans ces ruines tomberont par l'épée, et ceux qui sont dans la campagne, je les donnerai aux bêtes pour les dévorer, et ceux qui sont dans les forts et dans les cavernes, mourront de la peste[5]. Et je ferai du pays un désert et une solitude; il sera mis fin à l'orgueil de sa puissance, et les montagnes d'Israël seront désertes, faute de

[1] La date a pu paraître erronée à quelques critiques, parce qu'elle suppose, entre l'événement et l'arrivée de la nouvelle, un intervalle de 18 mois (juillet 588 à janvier 586). Il pourrait y avoir erreur de copiste, les nombres onze et douze ne différant en hébreu que par la présence ou l'absence d'une seule lettre. Mais nous ne savons rien des moyens de communication entre la Palestine et les colonies juives de la Mésopotamie. Ensuite il faut remarquer que le morceau qui suit fait allusion à des circonstances qui ne se sont produites que postérieurement à la catastrophe.

[2] Chap. XXIV, 27. — L'auteur veut dire que ce n'est pas l'arrivée du fuyard qui lui ouvrit la bouche ; l'esprit de Dieu prévint ce moment, et *dès lors* il reprit sa mission auprès d'Israël.

[3] Malgré la ruine de la capitale, un parti de Judéens essaya de se maintenir dans le pays, non par des actes de repentir, mais par la violence (Jér. XLI). C'est d'eux qu'il est sans doute question ici. Mais ce n'est pas le nombre qui fait la force.

[4] Dans cette énumération de crimes à punir, il y a quelques redites : abomination et idolâtrie sont synonymes, et le sang versé peut être combiné avec ce qui est dit de l'épée. Pour manger *du sang*, le texte dit proprement : *sur* le sang, c'est-à-dire *avec*, ce qui était une horreur païenne aux yeux de la loi.

[5] Cela revient à dire que la totalité périra et que Dieu saura les trouver, quelque part qu'ils cherchent un refuge.

passants. Et ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel, quand je ferai du pays un désert et une solitude, à cause de toutes les abominations qu'ils ont commises.

Et toi, fils d'homme, les enfants de ton peuple[6] s'entretiennent de toi le long des murs et aux portes des maisons, et l'un parle à l'autre, et chacun à son voisin, en disant : Venez donc et écoutez quelle est la parole qui vient de l'Éternel ! Et ils accourent vers toi, comme la foule accourt, et vont s'asseoir en face de toi [*mon peuple*[7]] ; ils écoutent tes paroles, mais n'en font rien ; ils font ce qui flatte leur goût et leur cœur poursuit leur intérêt. Vois-tu, pour eux, tu es comme une musique agréable, une belle voix, un excellent joueur ; ils écoutent tes paroles, mais ne les mettent pas en pratique. Mais quand cela viendra — et cela viendra ! — alors ils reconnaîtront qu'un prophète a été au milieu d'eux !

XXXIV[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Prophétise contre les bergers d'Israël ! Prophétise, et dis-leur, à ces bergers : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Malheur aux bergers d'Israël, qui se sont repus eux-mêmes ! Ne sont-ce pas les brebis que les bergers doivent paître ? Le lait[2], vous vous en nourrissez ; la laine, vous vous en habillez ; la bête engraissée, vous la tuez ; mais les brebis, vous ne les paissez pas ! Celles qui étaient infirmes, vous ne les soutenez point ; celle qui était malade, vous ne la guérissiez point ; celle qui était blessée, vous ne la pansiez point ; celle qui était égarée, vous ne la rameniez point ; celle qui était perdue, vous ne la cherchiez point ; c'est avec violence que vous les gouverniez et avec dureté ! Aussi bien se sont-

[6] Ici il s'agit des déportés, voisins du prophète. Eux aussi n'ont point les dispositions propres à les conduire au salut. Les avertissements d'Ézéchiel excitent leur curiosité, mais leurs cœurs ne sont pas touchés par ses paroles. — *Le long des murs*, à l'intérieur, sur les divans.

[7] Ces mots ne se rattachent à rien dans la phrase, les Septante les omettent, et le texte paraît avoir souffert.

[1] Contre les mauvais bergers du *troupeau*. L'allégorie est l'une des plus fréquentes de l'Ancien Testament (comp. surtout Jér. XXIII) et se retrouve chez d'autres peuples. Les bergers ne sont pas exclusivement les rois, mais tous ceux dont le devoir aurait été de veiller à la prospérité de la nation. Ils auraient dû *paître* les brebis, se dévouer aux intérêts de tous ; ils n'ont songé qu'aux leurs propres, pour *se repaître* eux-mêmes.

[2] Leçon des LXX (*ḥalab* pour *ḥéleb*). La graisse ferait double emploi.

elles dispersées, faute de berger; et en se dispersant, elles sont devenues la pâture de toutes les bêtes sauvages. Mes brebis errent par toutes les montagnes, sur tous les côteaux élevés; par tout le pays[3] mes brebis sont éparses, et personne ne les recherche et personne ne s'en enquiert. Pour cela, vous, bergers, écoutez la parole de l'Éternel! Par ma vie, dit le Seigneur, l'Éternel, je vous le jure, puisque mes brebis ont été ravies, et qu'elles sont devenues la pâture de toutes les bêtes sauvages, faute de berger, et que mes bergers ne se sont point enquis de mes brebis, mais qu'ils se sont repus eux-mêmes, au lieu de paître mes brebis.....[4] pour cela, vous, bergers, écoutez la parole de l'Éternel! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: Voyez, j'en veux à ces bergers, c'est d'eux que je réclamerai mes brebis; je leur ôterai la conduite du troupeau, pour qu'ils cessent de se repaître eux-mêmes; je sauverai mes brebis de leur gueule, pour qu'elles ne leur servent plus de pâture. Car voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: Eh bien! moi-même je veux m'enquérir de mes brebis et les inspecter. Comme un berger inspecte son troupeau, lorsqu'il se trouve au milieu de ses brebis éparses, ainsi j'inspecterai mes brebis, et je les retirerai de tous les lieux où elles ont été dispersées, au jour de l'orage et des ténèbres. Je les recueillerai d'entre les peuples, je les rassemblerai dans tous les pays et je les ramènerai dans leur patrie, pour les faire paître sur les montagnes d'Israël, dans les ravins, et dans toutes les demeures du pays[5]. C'est dans un bon pâturage que je les ferai paître; c'est sur les hauteurs du plateau d'Israël que sera leur pacage; là, dans de belles prairies elles se reposeront, et elles brouteront de grasses herbes sur les montagnes d'Israël. Moi-même je veux paître mes brebis, moi je veux leur assigner la place du repos, dit le Seigneur, l'Éternel. Celle qui se perdra, je la chercherai; celle qui s'égarera, je la ramènerai; celle qui se blessera, je la panserai; celle qui sera

[3] Le *pays* et non *la terre*. Le premier terme est conforme à l'allégorie, le second parlerait directement de l'exil.

[4] L'arrêt menaçant avait été introduit par une formule de serment, et l'arrangement syntactique de cette tirade doit nous faire envisager le 10e verset comme le conséquent ou complément du 8e. Mais l'antécédent s'allongeant dans le but de donner plus d'emphase au discours, la phrase finit par s'interrompre, et la reprise de l'exorde amène une autre tournure.

[5] L'allégorie, dès l'abord très-transparente, prend de plus en plus les formes du discours propre, et l'on voit clairement qu'il s'agit d'une restauration d'Israël. Le jour de l'*orage* (litt.: du nuage), c'est la catastrophe politique qui a englouti le trône des Isaïdes et le temple de Jérusalem. Les *demeures* ne peuvent être que des villes et des villages. Avec ces termes, on sort du bercail; on y est ramené avec les côteaux et les ravins.

malade, je la soutiendrai ; mais les grasses et les puissantes, je les exterminerai, je les paîtrai avec justice[6]. Quant à vous, mes brebis, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais faire justice en faveur d'une brebis contre l'autre, contre les béliers et les boucs. Est-ce trop peu pour vous, de brouter le bon pâturage, pour fouler encore avec vos pieds le reste de votre pâture ? et de boire l'eau reposée, pour troubler encore ce qui reste avec vos pieds ? de sorte que mes brebis doivent manger ce que vos pieds ont foulé, et boire ce qu'ils ont troublé ? Pour cela, voici ce que vous dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais faire justice en faveur de la brebis maigre contre la brebis grasse. Puisque vous avez heurté du côté et de l'épaule, et frappé de vos cornes toutes les brebis faibles, jusqu'à ce que vous les eussiez chassées dehors, moi je viendrai au secours de mes brebis, pour qu'elles ne deviennent plus votre proie, et je ferai justice en faveur de l'une contre l'autre[7]. Et j'établirai sur elles un berger unique qui les paîtra : mon serviteur David[8]. C'est lui qui les paîtra, c'est lui qui sera leur berger. Et moi, l'Éternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles : c'est moi, l'Éternel, qui le dis ! Et je ferai avec elles une

[6] Ici l'allégorie prend une tournure moins naturelle. Les brebis grasses qui doivent être malmenées par la *justice* du berger, sont les Israélites qui se sont engraissés aux dépens des autres, dont la maigreur (effet de la misère et gage de l'humilité) est pour le bon berger un motif de prédilection. Avoir pu prospérer dans le malheur général, est un crime à punir. Dans la phrase suivante, il faut bien observer que les brebis sont divisées en deux catégories, les maigres et les grasses (dans le sens qui vient d'être indiqué, comp. v. 20), et que les boucs et béliers (les chefs et riches) sont tous placés d'un même côté. Notre traduction s'est appliquée à faire ressortir ce rapport par le choix des prépositions, qui sont trop décolorées en hébreu.

[7] L'allégorie devient ici très-pittoresque, tout en perdant de son coloris par le mélange déjà signalé des termes propres et figurés. Nous assistons à une scène champêtre, où les brebis les plus fortes, et surtout les mâles, s'emparent de la meilleure partie du pâturage et se pressent les premiers autour du bassin, gâtant l'herbe et l'eau avant que les faibles et les jeunes qui surviennent puissent en avoir leur part. On remarquera d'ailleurs que l'allégorie est changée en ce sens, que les personnes menacées du jugement sont ici des boucs et des brebis grasses, après avoir été des bergers. Le mot de *proie*, dans la dernière ligne, nous fait sortir tout à fait de l'image. Plus le discours avance, plus les brebis sont remplacées par les hommes ; ce qui se fait voir aussi par le singulier mélange du masculin et du féminin, que notre traduction a dû effacer en partie. Le roi, la fécondité des arbres fruitiers, le joug brisé, les railleries des nations, tout cela n'a plus rien à faire avec le troupeau, quoique l'auteur n'oublie pas celui-ci tout à fait, si bien qu'il finit par où il avait commencé.

[8] Non pas certes celui de l'histoire, auquel ont pensé plusieurs commentateurs, mais un second David (comp. Os. III, 5. Jér. XXX, 9). Il sera l'*unique* berger, l'ancienne séparation des tribus devant cesser.

alliance de salut, et je ferai disparaître du pays les bêtes sauvages, pour qu'elles demeurent dans la campagne et dorment dans les bois en toute sécurité. Je les établirai tout autour de ma montagne [9], j'y ferai tomber la pluie en son temps; ce seront des pluies de bénédiction. Les arbres de la campagne donneront leurs fruits, et la terre donnera ses produits, et ils seront en sécurité dans leur patrie, et ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel, quand je briserai les bois de leur joug et que je les délivrerai des mains de leurs tyrans. Ils ne seront plus la proie des peuples, ni la pâture des bêtes sauvages; ils demeureront en sécurité et nul ne viendra les effrayer. Et je leur ferai une végétation de renom, pour qu'ils ne soient plus enlevés par la famine, et qu'ils n'aient plus à supporter les railleries des nations. Et ils reconnaîtront que moi, l'Éternel, leur dieu, je suis avec eux, et qu'eux, la maison d'Israël, sont mon peuple. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit. Et vous, mes brebis, troupeau de mon pâturage, vous êtes des hommes, moi je suis votre dieu [10] : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

XXXV [1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dirige tes regards sur les montagnes de Sé'ïr [2], et prophétise contre elles! Dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Voyez! c'est à vous que j'en veux, montagnes de S'éir! je vais

[9] Texte des Septante. Le texte hébreu semble dire : Je ferai d'eux et des alentours de ma montagne une bénédiction. Ce dernier mot pourrait s'être glissé ici mal à propos, et n'appartenir qu'à la ligne suivante, où il est à sa place.

[10] Cette dernière phrase est assez singulière. Il est impossible de se figurer que l'auteur ait éprouvé le besoin de dire à ses lecteurs qu'il entendait parler d'hommes et non de bêtes; tout au plus on pourrait supposer qu'il veut faire une antithèse entre les hommes et Dieu, pour accentuer davantage la grâce condescendante de celui-ci. Nous inclinons cependant à biffer le mot *hommes*, avec les Grecs qui traduisent simplement : Vous êtes mes brebis, les brebis de mon pâturage, et moi, etc.

[1] Prophétie en deux tableaux concernant les montagnes des Édomites et celles des Israélites, dont la destinée ultérieure et définitive est toute différente. A son tour, Ézéchiel s'occupe des griefs de sa nation contre ses voisins méridionaux, après avoir effleuré le sujet en passant (XXV, 12). Ils avaient servi d'instruments à la justice vengeresse de Jéhova, en coopérant à la ruine de Juda, mais cela même était un motif de plus pour que leur tour vînt aussi.

[2] Les montagnes de Sé'ïr sont la chaîne rocheuse qui s'étend de la mer morte à la mer rouge, et qui forme la lisière orientale de la presqu'île du Sinaï. Ces montagnes sont personnifiées ici, parce qu'elles représentent le peuple qui y est établi.

étendre ma main contre vous et faire de vous un désert et une solitude. Vos villes, je les réduirai en ruines, et vous-mêmes vous serez un désert, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel! Parce que vous gardez une inimitié éternelle, et que vous avez livré à l'épée les enfants d'Israël, à l'heure de leur ruine, au moment du crime final [3], pour cela, par ma vie, dit le Seigneur, je vous mettrai à sang, et le sang vous poursuivra [4] : vous n'avez pas eu horreur du sang, le sang vous poursuivra. Je ferai des montagnes de Sé'ïr un désert et une solitude, j'en exterminerai tout allant et venant. Je joncherai leurs hauteurs de cadavres : vos collines, vos vallées, tous vos ravins seront encombrés d'hommes égorgés par l'épée. Je ferai de vous un désert éternel, vos villes resteront inhabitées, pour que vous sachiez que moi je suis l'Éternel! Parce que vous disiez : «Ces deux peuples, ces deux pays, c'est à nous qu'ils seront, nous en prenons possession!» bien que Iaheweh fût là [5], pour cela, par ma vie, dit le Seigneur, je vous traiterai selon votre rage et votre envie avec laquelle vous avez agi contre eux dans votre haine, et je me ferai connaître parmi eux [6], lorsque je vous jugerai. Et vous saurez que moi, l'Éternel, j'ai entendu toutes les insultes que vous avez proférées contre les montagnes d'Israël, en disant : «Elles sont ruinées, c'est à nous qu'elles sont données en pâture!» Et comme vous avez fait les insolents contre moi avec vos discours, et comme vous avez tenu contre moi propos sur propos, moi j'ai tout entendu! Voici donc ce que dit le Seigneur Iaheweh : Quand la terre entière se réjouira, de vous je ferai un désert! Comme vous avez triomphé de ce que l'héritage d'Israël était ravagé, je vous traiterai de même : vous serez un désert, montagnes de Sé'ïr, et tout Édom, pour qu'on sache que moi je suis l'Éternel!

[3] Chap. XXI, 30. C'est celui qui comble la mesure et qui amène le châtiment.

[4] Le sang d'Israël qui demande vengeance. Les Septante omettent la ligne suivante, qui est une redite assez oiseuse et qui pourrait bien n'être qu'une glose. La répétition fréquente du mot *sang* (*dam*) doit faire allusion au nom d'*Édom* (le roux), selon quelques interprètes. Cependant ce dernier nom ne se trouve que dans la seconde moitié de ce morceau.

[5] Il est plus que probable qu'après la ruine de Juda, les Édomites s'emparèrent d'une partie de son territoire, à l'ouest de la mer morte; le prophète paraît faire allusion à ce fait, et y trouve un second motif de récrimination contre ce peuple, qui osait empiéter sur le territoire de Jéhova. En disant les *deux* pays (Éphraïm et Juda), l'auteur tient moins compte des faits que des prétentions.

[6] Parmi les Israélites qui auront lieu d'applaudir à cet acte de vengeance. Les LXX cependant mettent : parmi *vous*, et cette leçon paraît préférable.

Mais toi, fils d'homme, prophétise à l'égard des montagnes d'Israël [7] et dis : Montagnes d'Israël, écoutez la parole de l'Éternel ! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Puisque l'ennemi a dit à votre sujet : «Ha ! ha ! et ces antiques hauteurs [8], elles sont notre propriété à nous ! » pour cela prophétise et dis : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Attendu et parce que l'on vous tombe dessus avec avidité [9] de toutes parts, pour que vous deveniez la propriété du reste des nations, et qu'on vous fait passer par la bouche des gens et leurs mauvais propos, pour cela, montagnes d'Israël, écoutez la parole du Seigneur, l'Éternel! Voici ce que dit le Seigneur aux montagnes et aux collines, aux ravins et aux vallées, à ces ruines désolées, et à ces villes abandonnées, qui sont devenues la proie et la risée du reste des peuples à l'entour.... pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Pour sûr ! c'est dans l'ardeur de ma jalousie que j'ai parlé contre le reste des peuples et contre Édom tout entier, qui se sont adjugé mon pays comme propriété, de gaîté de cœur et dans l'insolence de leur âme, pour le livrer au pillage. Pour cela, prophétise sur la terre d'Israël, et dis aux montagnes et aux collines, aux ravins et aux vallées : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez ! c'est dans ma jalousie et dans ma colère que j'ai parlé, parce que vous avez dû supporter l'opprobre des nations. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Je lève ma main et je le jure : Les nations à l'entour de vous, elles aussi supporteront leur opprobre ! Et vous, montagnes d'Israël, vous pousserez vos rameaux, et vous porterez vos fruits pour mon peuple d'Israël, car ils sont près de revenir ! Car voyez, je viens à vous, je me tourne vers vous, et vous serez cultivées et ensemencées ; je multiplierai sur vous les hommes, la maison d'Israël tout entière ; les villes seront repeuplées, les ruines seront rebâties. Je multiplierai sur vous hommes et bêtes, ils seront nombreux et féconds, je vous repeuplerai comme dans les anciens temps, et je vous ferai du bien, plus encore qu'autrefois, pour que vous reconnaissiez que moi je suis l'Éternel. Je ferai venir vers vous des hommes, Israël, mon peuple, pour qu'ils

[7] Ce morceau ne doit pas être séparé du précédent, dont il fait la contrepartie. Les montagnes d'Israël sont personnifiées à leur tour, et les promesses qui leur sont faites complètent les menaces lancées contre celles d'Édom.

[8] C'est aux principales hauteurs du pays que se rattachaient les grands souvenirs de la nation. Dans la bouche des ennemis, il y a donc ici une ironie ; dans celle du prophète, une assurance. Les promesses de Jéhova sont immuables comme ces montagnes.

[9] Les verbes hébreux expriment l'idée d'une chasse à outrance (relancer, de manière à être essoufflé soi-même). Il faut oublier que cela s'adresse à des montagnes.

prennent possession de vous, et vous deviendrez son héritage et vous ne leur enlèverez plus leurs enfants[10]. Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Parce qu'on dit de vous : Anthropophages et infanticides que vous êtes ! pour cela, vous ne dévorerez plus d'hommes et vous n'enlèverez plus les enfants[11] de votre peuple : parole du Seigneur, l'Éternel ! Je ne vous ferai plus entendre les insultes des nations, et vous n'aurez plus à supporter l'opprobre des peuples [*et vous ne ferez plus broncher votre peuple*] : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit!

XXXVI[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme ! Tant que ceux de la maison d'Israël demeuraient dans leur pays, ils le souillaient par leurs faits et gestes : leur conduite me faisait l'effet de l'impureté des femmes[2]. Et je déversai sur eux ma colère, à cause du sang qu'ils avaient versé sur la terre, et des idoles dont ils l'avaient souillée. Et je les dispersai parmi les nations, et ils furent disséminés dans tous les pays : j'en fis justice selon

[10] Dans le texte original, le singulier se substitue ici tout à coup au pluriel, et, plus loin, le féminin au masculin. C'est que le discours s'adresse d'abord *aux* montagnes, puis *à la* montagne, c'est-à-dire au plateau de Canaan considéré dans son ensemble, enfin *au* pays, sans que le point de vue change. Nous n'avons pas cru nécessaire d'exprimer toutes ces variations. Le pays est représenté comme ayant enlevé (fait périr ou déporter) les enfants. La ruine des individus est la conséquence des crimes de la nation, et celle-ci est personnifiée en quelque sorte dans le pays. Peut-être cependant suffira-t-il de ramener la phrase à cette simple idée : tu ne les verras plus périr. — D'autres y ont vu une allusion aux guerres incessantes qui dévoraient la population, et qui désormais feraient place à une paix éternelle.

[11] Leçon marginale, recommandée par le texte grec et exigée par ce qui précède. Le texte hébreu reçu lit : *vous ne ferez plus broncher* (*ṭekas'lî* pour *ṭes'akli*). Plus loin, cette phrase est reproduite sous cette même forme, et d'une manière très-oiseuse. Comme elle manque dans la version grecque, et qu'elle dérange même la tournure rhétorique de cette péroraison, nous la considérons comme une glose marginale destinée primitivement à remplir une lacune accidentelle dans les lignes précédentes, et ensuite insérée à un endroit mal choisi. Peut-être n'était-ce que l'indication de la variante que nous venons de signaler.

[1] La promesse de la restauration est motivée par l'intérêt personnel qu'a Jéhova de revendiquer son honneur, que les païens pouvaient croire compromis par la ruine d'Israël. Celle-ci n'était pas l'effet de l'impuissance de Dieu, mais du péché des hommes. Il les fera donc rentrer en grâce et manifestera sa grandeur par leur restauration, mais les sanctifiera en même temps pour prévenir une rechute.

[2] La menstruation sert souvent de terme de comparaison pour ce qui est dégoûtant au point de vue moral, ou même pour le suprême degré de la misère (Lament. I, 9).

leurs actes. Et chez toutes les nations où ils vinrent, ils compromirent mon saint nom, en ce qu'on disait d'eux : «C'est là le peuple de Iaheweh, ils ont dû sortir de son pays!» Or, j'ai dû prendre en pitié[3] mon saint nom que compromettaient ceux de la maison d'Israël, chez les nations où ils étaient venus. Pour cela, va dire à ceux de la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Ce n'est pas à cause de vous que je le fais[4], maison d'Israël! mais pour l'amour de mon saint nom que vous avez compromis chez les peuples où vous êtes venus. Et je veux glorifier[5] mon grand nom compromis parmi les nations, et que vous, vous avez compromis parmi elles, pour qu'elles reconnaissent que moi je suis l'Éternel (c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit!) alors que je me serai glorifié en vous, à leurs yeux[6]. Et je vous recueillerai d'entre les nations, je vous rassemblerai de tous les pays, et vous ramènerai dans votre patrie. Et je répandrai sur vous de l'eau pure[7], pour que vous soyez purifiés de toutes vos souillures; et de toutes vos idoles je vous purifierai. Et je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai un nouvel esprit au-dedans de vous : j'ôterai ce cœur de pierre de votre corps, et je vous donnerai un cœur de chair[8]. C'est mon esprit que je mettrai au-dedans de vous, et je

[3] Locution qui sent un peu l'anthropomorphisme. Le sens est : j'ai dû songer à sauvegarder l'honneur de mon nom (et voilà pourquoi j'ai pris la résolution de les ramener chez eux). Nous disons *compromettre* et non *profaner*, parce que le prophète ne veut pas faire des reproches aux Israélites au sujet de leur mauvaise conduite pendant l'exil; mais qu'il veut insinuer que les païens ont très-mal jugé les événements.

[4] La restauration sera donc un acte de la grâce et nullement l'effet d'un mérite. Mais pour que, par cet acte, la sainteté de Dieu ne soit pas compromise réellement, deux conditions sont posées, ou, si l'on veut, deux bienfaits octroyés à Israël. Il sera purifié des souillures non encore suffisamment expiées, et il lui sera donné un nouvel esprit pour lui rendre désormais l'obéissance facile. On reconnaît ici les éléments du point de vue évangélique, mais il conviendra aussi de remarquer que l'analogie a ses limites. Le prophète se renferme dans son horizon national, et nous n'avons pas le droit de séparer d'une manière trop absolue l'idée religieuse de son enveloppe plus substantielle.

[5] Réhabiliter. La langue hébraïque se sert du terme de *sanctifier*, parce qu'elle n'en a pas d'autre.

[6] Le texte reçu dit : à *vos* yeux. Mais la variante, en tout cas préférable, est suffisamment recommandée par les anciens témoins.

[7] L'image est empruntée aux lustrations usitées dans le culte. Si l'auteur a songé à celles prescrites pour la consécration des prêtres, il exprimerait ici l'idée du sacerdoce universel. En tout cas, le rite plus récent du baptême se fonde sur des passages comme celui-ci.

[8] D'une substance moins dure, se laissant façonner par la main de Dieu.

ferai en sorte que vous suiviez mes lois, et que vous observiez mes commandements et les pratiquiez. Et vous demeurerez dans le pays que j'ai donné à vos pères, et vous deviendrez un peuple à moi, et moi je serai votre dieu. Et je vous délivrerai de toutes vos souillures [9]; j'appellerai le grain et je le multiplierai, et je ne vous imposerai plus de famine. Je multiplierai les fruits des arbres et les produits des champs, pour que vous n'ayez plus à supporter la honte de la famine parmi les nations [10]. Et quand vous vous souviendrez de votre mauvaise conduite et de vos œuvres, qui n'étaient pas bonnes, vous éprouverez du dégoût pour vous-mêmes [11], au sujet de vos péchés et de vos infamies. Ce n'est pas à cause de vous que je le fais, dit le Seigneur, l'Éternel; sachez-le bien! Soyez honteux et confus de votre conduite, maison d'Israël! Voici donc ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Lorsque je vous aurai purifiés de tous vos péchés, je repeuplerai les villes, et les ruines seront rebâties, et cette terre désolée sera cultivée. Aulieu qu'elle est un désert aux yeux des passants, on dira : Ce pays-là, naguère si désolé, est comme le jardin d'Éden, et ces villes désertes, dévastées et ruinées, sont fortifiées et peuplées. Et les nations qui resteront autour de vous reconnaîtront que c'est moi, l'Éternel, qui ai rebâti ce qui était ruiné, et replanté ce qui était ravagé. Moi, l'Éternel, je l'ai dit et je le ferai! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : En ceci encore je me laisserai implorer [12] par la maison d'Israël, pour le leur accorder : Je les multiplierai, les hommes, comme un troupeau. Comme un troupeau consacré, comme le troupeau de Jérusalem au jour de ses grandes fêtes, ainsi seront ces villes désertes, remplies d'un troupeau d'hommes, et ils reconnaîtront que moi je suis l'Éternel [13]!

[9] Et des conséquences qu'elles ont eues pour vous, comme le fait voir la suite du discours.

[10] Les dieux étant regardés comme les auteurs de la fécondité, les païens pouvaient voir dans chaque famine en Palestine, non un châtiment, mais une preuve de l'impuissance du Dieu d'Israël, et se moquer à la fois de lui et de son peuple. — Le grain appelé et répondant à l'appel, est ici personnifié.

[11] Chap. XX, 43.

[12] Litt.: rechercher. Cela revient à dire : je ferai ce qu'ils désireront.

[13] Le dernier trait du tableau, c'est l'accroissement rapide et réjouissant d'une population aujourd'hui décimée et risquant de s'éteindre. Il est comparé à celui d'un troupeau de moutons dont la fécondité était proverbiale. Notre traduction serait plus claire, s'il nous était permis de mettre à la place du mot *troupeau*, celui du texte, le *bétail*. Du bétail d'hommes, ce sont des hommes semblables au bétail pour le nombre des naissances. De pareilles comparaisons choquent notre goût. Le *troupeau consacré*, litt.: le *bétail des rites sacrés*, ce sont ces innombrables moutons immolés aux fêtes annuelles de Pâques. La comparaison porte encore sur le nombre et nullement sur la consécration.

XXXVII [1].

La main de l'Éternel me toucha et il m'emmena en esprit [2] et me plaça au milieu de la plaine [3], et elle était toute remplie d'ossements. Et il m'en fit faire le tour, et je les voyais gisant en grand nombre sur le sol de la plaine, et ils étaient tout desséchés. Et il me dit : Fils d'homme! Ces ossements pourront-ils bien revivre? Et je répondis : Seigneur, Éternel, c'est toi qui le sais [4]! Puis il me dit : Prophétise sur ces ossements et dis-leur : Vous, ossements desséchés, écoutez la parole de l'Éternel! Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, à ces ossements : Voyez, je vais faire entrer en vous un souffle, pour que vous viviez ; je mettrai sur vous des nerfs, et je vous recouvrirai de chair, et je vous envelopperai d'une peau, et je mettrai en vous un souffle, pour que vous viviez et que vous reconnaissiez que moi je suis l'Éternel. Et je prophétisai comme j'en avais reçu l'ordre, et il se fit un bruit pendant que je prophétisais, et voilà qu'avec fracas les ossements se rejoignirent les uns aux autres. Et quand je les regardai, je vis sur eux des nerfs, puis ils se couvrirent de chair, et par-dessus la peau vint les envelopper, mais il n'y avait point de souffle en eux. Alors il me dit : Prophétise vers le souffle, prophétise, fils d'homme, et dis au souffle : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Viens, souffle, des quatre vents [5], et souffle dans ces cadavres d'hommes tués, pour qu'ils revivent! Et je prophétisai, comme il me l'avait ordonné, et le souffle entra en eux, et ils revinrent à la vie, et ils se dressèrent sur leurs pieds, une grande, grande multitude. Alors il me dit : Fils d'homme! Ces

[1] La restauration d'Israël, symbolisée sous l'image d'une résurrection des morts, ou plutôt, pour ne rien introduire d'étranger au texte, d'un retour à la vie, par l'effet de la puissance miraculeuse de Dieu, des restes épars des corps d'une multitude qui avait péri d'une mort violente et qui gisaient sur le champ de bataille. Par cette dernière circonstance, tout aussi bien que par l'explication que le texte donne lui-même, on voit que rien n'était plus étranger à la pensée de l'auteur que de prédire la résurrection universelle, comme le veulent la théologie et l'exégèse traditionnelles.

[2] Il convient de rappeler qu'en hébreu un seul et même mot (*rouah*) exprime les notions de souffle, vent, respiration (souffle vital), esprit et force divine. Dans une traduction moderne, on a tort de s'obstiner à s'en tenir à une seule de ces expressions.

[3] Chap. III, 22.

[4] Humainement parlant, c'est impossible; la toute-puissance divine est réservée.

[5] Le *souffle* (vital) est un élément ou principe analogue au vent; aussi bien vient-il des *quatre vents*, c'est-à-dire de toutes parts, et comme une portion de la masse totale de l'air; comme Israël lui-même reviendra de partout. Comp. d'ailleurs l'histoire de la création de l'homme, Gen. II, laquelle est directement rappelée au v. 4, où Jéhova parle de *son* souffle qu'il inspire aux corps pour les faire vivre.

ossements-là, c'est la maison d'Israël. Ils disent : nos ossements sont desséchés, notre espérance est minée, nous sommes perdus ! Pour cela, prophétise et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je vais ouvrir vos tombeaux et vous en faire sortir, ô mon peuple, et je vous ramènerai dans la terre d'Israël ; pour que vous reconnaissiez que moi je suis l'Éternel, quand j'ouvrirai vos tombeaux et que je vous en ferai sortir, ô mon peuple ! Et je mettrai en vous mon souffle, pour que vous reveniez à la vie, et je vous replacerai dans votre patrie, afin que vous reconnaissiez que moi, l'Éternel, je l'ai dit et fait : c'est la parole de l'Éternel !

XXXVIII[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Toi, fils d'homme, prends une pièce de bois et écris dessus : «De Juda et des Israélites ses associés» ; puis, prends encore une pièce de bois et écris dessus : «De Joseph, bois d'Éphraïm, et de tous les Israélites ses associés[2].» Puis rapproche-les l'une de l'autre, de manière que ce soit une seule pièce de bois, réunie en ta main. Et lorsque les enfants de ton peuple s'adresseront à toi pour dire : Explique-nous donc ce que cela doit signifier ! tu leur diras : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez, je prends le bois de Joseph[3], qui est entre les mains d'Éphraïm, et les tribus d'Israël ses associés, et je les mettrai avec le bois de Juda, pour en faire un seul bois, et pour qu'ils soient réunis dans ma main. Et en tenant dans ta main les pièces de bois sur lesquelles tu auras écrit, de manière qu'ils les voient, tu leur diras : Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Voyez,

[1] La nation, ainsi restaurée et ramenée dans sa patrie, formera dès lors une unité sous un seul roi (XXXIV, 23). Ceci est encore représenté par un acte symbolique, malheureusement assez peu clair. Ézéchiel doit prendre deux pièces de bois, y inscrire les noms des deux portions du peuple, séparées politiquement depuis des siècles, et les *réunir*. Mais on n'apprend rien sur la forme de ces bois, ni sur le mode de leur réunion, bien que celui-ci dépende de celle-là.

[2] Joseph représente l'unité des deux plus puissantes tribus du royaume septentrional, Éphraïm et Manassé ; Éphraïm cependant est encore nommé à part, comme se trouvant d'ancienne date à la tête de la ligue. A côté de chacune des deux tribus prédominantes, il y en avait d'autres, ses *associés*. Avec Juda, par exemple, se trouvait Siméon et une partie de Benjamin. (*De* Juda, sous-entendez : *Bois*.)

[3] Le *bois* de Joseph, qui est entre les mains d'Éphraïm, ne peut pas être le morceau de bois que le prophète a en main, mais c'est le royaume représenté par celui-ci. De même le *bois* de Juda est l'autre royaume. La phrase cependant n'est pas bien clairement exprimée, le texte disant : je les mettrai *sur lui* (sur quoi?) avec le bois de Juda.

je vais prendre les enfants d'Israël de chez les peuples où ils sont allés, je les rassemblerai de toutes parts et je les ramènerai dans leur patrie, et je ferai d'eux un seul peuple dans le pays, sur les montagnes d'Israël; un seul roi régnera sur eux tous, ils ne redeviendront plus deux peuples, et ne se diviseront plus en deux royaumes; ils ne se souilleront plus par leurs idoles et leurs faux dieux et tous leurs péchés; et je les délivrerai de toutes leurs transgressions[4], par lesquelles ils se sont rendus coupables; je les purifierai, et ils deviendront un peuple à moi et je serai leur dieu. Et mon serviteur David sera leur roi, et ils auront tous un seul berger; ils suivront mes lois, ils observeront mes commandements et les pratiqueront. Et ils demeureront dans le pays que j'ai donné à mon serviteur Jacob, et que vos pères ont habité aussi; ils y demeureront, eux et leurs fils et leurs neveux à tout jamais, et mon serviteur David sera leur prince à tout jamais[5]. Et je ferai avec eux une alliance de salut; ce sera avec eux une alliance éternelle, et je les mettrai.....[6], et je les multiplierai, et j'établirai mon sanctuaire au milieu d'eux à tout jamais. Ma demeure sera au-dessus d'eux[7], et je serai leur dieu, et ils deviendront un peuple à moi. Et les nations reconnaîtront que c'est moi, l'Éternel, qui sanctifie Israël, quand mon sanctuaire sera au milieu d'eux à tout jamais!

XXXIX[1].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Fils d'homme! Dirige tes regards sur Gog au pays de Magog, le prince de Rôs', Més'ek et Ṭoubal, prophétise contre lui, et dis : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : C'est à toi que j'en veux, Gog, prince de Rôs', Més'ek et Ṭoubal! Je vais t'attirer en te mettant des anneaux dans les mâchoires, et te faire marcher, toi et toute ton

[4] Leçon des Septante. Comp. XXXVI, 29.

[5] Comme le nom de David ne représente pas ici un individu, mais un type, cette promesse n'implique pas la durée indéfinie d'un seul règne. Et cela d'autant moins, que les Israélites de l'avenir doivent se succéder par une série de générations, et qu'à eux l'immortalité terrestre n'est pas promise non plus. Comme divers passages des prophètes plus anciens dépassent cette perspective, relativement limitée, Ézéchiel aurait certainement été plus explicite s'il avait entendu parler du Messie dans le sens théologique.

[6] Il manque un mot dans le texte. Les Septante ont omis la phrase entière.

[7] *Au-dessus:* dans le sens idéal de la protection immédiate et permanente; mais ce sens se rattache au fait que le sanctuaire de Jérusalem dominait une partie de la ville.

[1] Dernière levée de boucliers du monde païen contre la théocratie restaurée, et sa ruine définitive et complète.

armée, chevaux et cavaliers, tous dans le plus bel accoutrement, une foule immense, avec boucliers et rondaches, tous l'épée à la main : Persans, Éthiopiens, Libyens avec eux, tous avec casques et boucliers, Gomer avec tous ses bataillons, ceux de Ṭogarmah, du fond du nord, avec tous leurs bataillons, des peuples nombreux, tes alliés[2] ! Prépare-toi et tiens-toi prêt, toi et toutes tes troupes, rassemblées autour de toi, et sois leur chef[3] ! Après un long temps tu seras sommé, au bout des années tu viendras dans un pays[4] retiré de l'épée, recueilli d'entre des nations nombreuses, sur les montagnes d'Israël, longtemps désertes ; maintenant il est ramené de chez les nations, et tous y demeurent en sécurité : — tu t'avanceras, tu viendras comme l'ouragan, comme la nuée orageuse, pour couvrir le pays, toi et tous tes bataillons, et des peuples nombreux avec toi !

[2] Après la chute des empires qui ont été avec Israël dans des rapports hostiles, il restait encore, dans un horizon plus lointain, des nations presque inconnues qui ne connaissaient ni ne reconnaissaient Jéhova. Aussi longtemps qu'elles subsistaient, la paix et le bonheur promis au peuple de Dieu n'étaient pas absolument assurés. Il faut donc que le paganisme soit exterminé tout à fait. Il va sans dire que ce n'est pas Israël que le prophète chargera de cette besogne, mais Israël doit du moins en être témoin et y reconnaître un nouveau bienfait de son tout-puissant protecteur. Ces peuples sont donc *amenés*, par la volonté même de Dieu, sur le terrain où ils doivent subir une éclatante défaite. Pour donner à son tableau des formes concrètes, Ézéchiel nomme principalement des contrées septentrionales, au sujet desquelles on avait des notions plus ou moins vagues, mais qui du moins fournissaient un certain nombre de noms propres : Gomer (la Cimmérie), c'est-à-dire les Celtes ou Kymri, établis à cette époque quelque part dans le voisinage de la mer Noire ; Més'ek, Ṭoubal, Ṭogarmah (XXVII, 13 suiv.) ; Rôs' est inconnu, on l'a identifiée avec le mont Taurus, en Asie mineure, et avec la Tauride (Crimée), d'où il n'y avait pas trop loin aux *Russes*. Magog paraît avoir été un nom plus général, comme celui de la Scythie chez les Grecs. Le caractère tout fantastique de cette nomenclature se reconnaît surtout à la présence des Perses et des peuples de l'extrême sud. — Le roi-chef de cette cohue de nations porte également un nom de fantaisie qu'Ézéchiel a formé d'une manière très-simple, en prenant *Magog* dans le sens de : *pays de Gog*, la lettre *M* placée devant les racines exprimant souvent la notion du lieu. — (Pour l'anneau dans les mâchoires, voy. XXIX, 4. Gog est un monstre qu'on dompte par des moyens de ce genre. Il faut qu'il vienne, qu'il le veuille ou non.)

[3] Avec le texte hébreu, il n'y a guère moyen de traduire autrement, bien qu'on ne voie pas pourquoi le prophète installe comme chef un personnage qui l'est déjà, et surtout comment le vocable *mis'mar* (la garde) puisse avoir cette signification. Les Sèptante nous suggèrent une tout autre interprétation, en changeant le pronom : tu seras pour *moi* une réserve, je te tiens en réserve pour un moment futur, où je te ferai agir selon ma volonté. En effet, de cette manière on comprend pourquoi Gog doit se tenir prêt, et l'on rend aussi au verbe suivant sa véritable signification : tu seras *visité*, ce qui ne veut pas dire puni, mais : tu recevras un message, un ordre, une sommation.

[4] Sans doute, il doit venir dans le *pays*, mais on voit que l'auteur avait plutôt en vue les habitants.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : En ce temps-là, des pensées[5] s'élèveront dans ton cœur et tu concevras des projets criminels. Tu diras : «Je veux marcher contre ce pays de villages[6], je veux aller chez ces hommes paisibles qui demeurent en sécurité, restant tous sans murailles, et n'ayant ni portes ni verroux[7]», pour piller et faire du butin, pour porter ta main sur ces ruines repeuplées, sur un peuple recueilli d'entre les nations, qui travaille pour son gain et profit[8], et qui demeure au centre de la terre[9]. S'ebâ et Dedan, et les tranfiquants de Tars'is' et leurs jeunes lions te diront : C'est donc pour piller que tu viens? c'est pour faire du butin que tu as assemblé tes troupes? pour emporter de l'or et de l'argent? pour t'emparer du gain et du profit? pour faire un grand butin[10]? Pour cela, prophétise, fils d'homme, et dis à Gog : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : Oui, en ce jour, tandis que mon peuple d'Israël demeure en sécurité, tu l'apprendras[11] ! Tu viendras de ton endroit, du fond du nord, toi, et des peuples nombreux avec toi, tous à cheval, une foule immense, nne armée nombreuse : tu marcheras contre mon peuple d'Israël, comme la nuée orageuse, pour couvrir le pays ; ce sera au bout d'un long temps, et je te ferai venir dans mon pays pour que les nations apprennent à me connaître quand je me glorifierai sur toi[12], sous leurs yeux, Gog!

Voici ce que dit le Seigneur : Tu es bien celui dont j'ai dit autrefois, par l'organe de mes serviteurs, les prophètes d'Israël, qui

5 Litt.: des choses.

6 Israël, vivant en sécurité, n'aura plus de forteresses.

7 C'est ici qu'il faut mettre les guillemets, ce qui suit étant formulé dans la seconde personne. Tout au plus on pourrait encore mettre dans la bouche de Gog les mots: pour piller et faire du butin, qui formeraient alors une antithèse avec la description suivante du pays et des habitants.

8 C'est-à-dire qui se livre aux arts de la paix et ne songe pas à attaquer les autres. (Il ne s'agit pas de troupeaux, comme on peut le voir par la phrase suivante.)

9 Chap. V, 5.

10 Le but de cette tirade incidente n'est pas trop clair. En tout cas, les peuples commerçants qui y sont nommés (XXVII, 12, 20, 22) ne peuvent pas être considérés comme se réjouissant de l'expédition des barbares; tout au contraire, ils sont mécontents et révoltés d'une entreprise qui les dérange et menace également. L'auteur a pu vouloir exprimer, d'une manière dramatique, cette idée que le monde civilisé tout entier juge cette invasion comme elle méritait de l'être. — Les *jeunes lions* sont sans doute les chefs.

11 Savoir, ce qui est dit à la fin du v. 16. Tu apprendras à qui tu as affaire. Au lieu de ce mot, les Septante ont mis: tu te mettras en route, ce qui donnerait un sens plus simple et plus facile.

12 Chap. XXXVI, 23.

alors prophétisaient pendant des années, que je t'amènerais contre eux[13] ! Mais ce jour-là, le jour où Gog entrera sur la terre d'Israël (parole du Seigneur, l'Éternel!), ma colère éclatera[14]. C'est avec indignation, dans l'ardeur de mon courroux que je le dis[15] : Oui, en ce jour il y aura un grand tremblement dans la terre d'Israël; devant moi[16] trembleront les poissons de la mer, et les oiseaux du ciel, et les bêtes des champs, et toute la vermine qui grouille sur le sol, et tous les hommes qui sont sur la terre, et les montagnes s'écrouleront, et les rochers tomberont, et tous les murs seront renversés. Et contre lui, vers toutes mes montagnes, j'appellerai l'épée[17] — parole du Seigneur, l'Éternel ! — ils tourneront l'épée l'un contre l'autre ; je plaiderai contre lui au moyen de la peste et du carnage, de l'averse qui submerge et des pierres de la grêle ; je ferai pleuvoir le feu et le soufre sur lui et sur ses bataillons, et sur les nombreux peuples qui sont avec lui. Et je me montrerai dans ma grandeur et dans ma gloire, et je me ferai connaître à de nombreuses nations, pour qu'elles sachent que moi je suis l'Éternel.

Toi donc, fils d'homme ! prophétise contre Gog et dis : Voici ce que dit le Seigneur Iaheweh : C'est à toi que j'en veux, Gog, prince de Rôs', Més'ek et Ṭoubal ! Je vais t'attirer, et te pousser, et te faire marcher du fond du nord, et t'amener sur les montagnes d'Israël ; et je t'arracherai l'arc de ta main gauche, et je ferai tomber tes flèches de ta main droite. Sur les montagnes d'Israël tu tomberas, toi et tous tes bataillons et les peuples qui sont avec toi : aux oiseaux de proie de toute espèce et aux bêtes sauvages je te donne en pâture. Dans les champs tu giras, c'est moi qui le dis, parole du Seigneur, l'Éternel ! Et je lancerai un feu contre Magog,

13 Le nom de Gog n'a été prononcé par aucun prophète antérieur, mais ils avaient souvent prédit une levée de boucliers des nations païennes en général contre Israël, laquelle serait suivie d'un jugement décisif de la part de Jéhova (voyez, par ex. Joël IV, Zach. XIV).

14 Litt.: la chaleur me montera au nez.

15 D'autres traduisent: que j'ai dit (alors), en supposant qu'Ézéchiel a eu tout spécialement en vue ce qui est dit d'un tremblement de terre. Joël IV, 16. Zach. XIV, 5.

16 A mon apparition personnelle, en ma présence, quand je viendrai juger, la nature entière sera saisie de terreur.

17 La destruction de l'armée de Gog aura lieu dans le pays d'Israël qu'il était venu envahir; c'est là que Dieu appelle l'épée vengeresse. — Mais quelle épée ? En aucun cas celle d'Israël qui n'en aura plus. En face d'un tableau de fantaisie, de pareilles questions sont oiseuses. Jéhova lui-même a des armes plus efficaces pour appuyer sa *plaidoirie*, c'est-à-dire pour soutenir sa cause. — Les traits de la peinture qui suit sont empruntés à l'histoire de Gédéon, de Sodome, etc.

et contre ceux qui habitent les îles en sécurité[18], pour qu'ils apprennent que moi je suis l'Éternel! Et je ferai connaître mon saint nom au milieu de mon peuple, d'Israël, et je ne laisserai plus compromettre mon saint nom, mais les nations sauront que moi je suis l'Éternel, le saint d'Israël. Voyez! cela vient, cela arrive, dit le Seigneur, l'Éternel : c'est là le jour dont j'ai parlé.

Alors les habitants des villes d'Israël sortiront, et allumeront et brûleront armes, boucliers et rondaches, arcs et flèches, javelots et lances, et avec cela ils entretiendront un feu durant sept années. Ils n'iront point chercher du bois dans la campagne, ni en couper dans la forêt; mais c'est avec ces armes qu'ils entretiendront leurs feux, et ils s'empareront des dépouilles de ceux qui les ont dépouillés, et pilleront les pillards, parole du Seigneur, l'Éternel! Et en ce jour j'assignerai pour Gog un lieu en Israël où sera son tombeau, la vallée du passage[19], en avant de la mer, ce qui fermera le passage. Là on enterrera Gog et toute sa foule, et on l'appellera vallée de la foule de Gog. Et ceux d'Israël mettront sept mois à les enterrer, pour

[18] La destruction du conquérant et de son armée devient le signal de la ruine des pays lointains d'où il est sorti. Magog est sa patrie, les *îles* sont tous les pays éloignés, tant au point de vue géographique, qu'à celui de la théocratie. La sécurité des peuples païens est la conséquence de leur ignorance à l'égard du vrai Dieu.

[19] Le passage qui suit présente plusieurs obscurités. Il est facile de voir que le prophète veut dire que le nombre des morts sera si grand, qu'on mettra sept mois à les enterrer, et qu'alors encore on parcourra le pays pour relever les corps qui auraient d'abord échappé à l'attention des fossoyeurs. Cette opération aura pour but de purifier le pays, non pas seulement dans le sens hygiénique, mais encore dans celui de la pureté religieuse, qui veut éloigner jusqu'aux dernières traces du paganisme. — Le texte paraît corrompu en plusieurs endroits; une fois nous avons dû employer les crochets, et nous ne sommes pas sûr de la leçon à l'égard de quelques autres phrases. Tout d'abord il est difficile de dire où, dans la pensée du prophète, doit être le tombeau commun des païens. Le texte reçu dit: la vallée *des passants*, et puis il y a une phrase qui parle de *boucher* ou *fermer* les passants. Pour donner un sens tant soit peu plausible à ces mots, nous avons substitué l'abstrait au concret, et nous songeons à la vallée du Jourdain, près de Jéricho, où était le *passage* ordinaire d'une rive à l'autre. Le cimetière établi là fermait ce passage, et Israël se trouvait séparé, comme les prophètes le voulaient, du monde du dehors. Nous avouons cependant qu'il nous reste des doutes au sujet de cette interprétation. Les rabbins ont pu se tromper sur la pensée du prophète. Il se présente ici une conjecture assez simple, c'est de lire *'Abarîm* au lieu de *'Oberîm* (changement de voyelles). *'Abarîm* est un district à l'*orient* de la mer (morte), sur le territoire des Moabites. Les Israélites ne devaient-ils pas porter ces cadavres hors de la terre sainte, et puis boucher la vallée? Et ce nom de 'Abarîm, ne pourrait-il pas, de manière ou d'autre, être replacé là où nous avons mis entre crochets des *passants* impossibles? — (Israël aura la gloire d'enterrer les cadavres et de purifier le pays, comme Jéhova a eu celle de le sauver en tuant les envahisseurs.)

purifier le pays, et toute la population les enterrera, et ce sera leur gloire, au jour où je serai glorifié moi-même, dit le Seigneur, l'Éternel. Et l'on commettra des hommes exprès qui parcourront le pays, enterrant [*les passants*] ceux qui seront restés gisants sur la terre, pour la purifier; au bout des sept mois, ils feront cette recherche. Et si en parcourant le pays, ils arrivent à voir des ossements d'hommes, ils élèveront à côté une enseigne, jusqu'à ce que les fossoyeurs viennent les enterrer à la vallée de la foule de Gog; le nom de l'endroit sera Foule [20]; et ils purifieront le pays.

Et toi, fils d'homme, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Dis aux oiseaux de toute espèce, et à toutes les bêtes sauvages : Rassemblez-vous, arrivez, venez en masse de toutes parts, à mon festin, que je vous prépare, à mon grand festin sur les montagnes d'Israël; vous aurez de la chair à manger, et du sang à boire [21]! C'est la chair des guerriers que vous mangerez, c'est le sang des princes de la terre que vous boirez : béliers, moutons, boucs, bœufs, tous engraissés en Bas'an. Vous mangerez de la graisse à satiété, vous boirez du sang à vous enivrer, au festin que je vous ai préparé. A ma table vous pourrez vous rassasier : cheval et cavalier, capitaine et soldats! parole du Seigneur, l'Éternel!

* * *

Voilà [22] comme je veux manifester ma gloire parmi les nations; toutes elles verront le jugement que j'exercerai; elles verront ma main que je leur ferai sentir! Et la maison d'Israël reconnaîtra que moi, l'Éternel, je suis leur dieu, aujourd'hui et à l'avenir. Et les nations reconnaîtront que c'est pour sa propre faute qu'Israël a été

20 Ces derniers mots sont une véritable énigme, surtout avec la traduction ordinaire: Hamonah (foule) sera aussi le nom d'une ville. Comment le mot *foule* peut-il, après de pareils faits, devenir un nom propre, sans y ajouter ce qu'il y avait de plus essentiel? Nous nous trompons fort, ou nous avons ici quelque chose de primitivement étranger au texte, une glose dont le but nous échappe. Les Septante ont traduit : *car la* ville se nommera foule.

21 Il va sans dire que ce troisième tableau précède chronologiquement le second, ou du moins lui est parallèle. Les fossoyeurs ne trouveront plus que les os nus laissés par les vautours et les hyènes. — Nous disons *festin* et non *sacrifice;* car ce n'est pas un acte religieux dont l'auteur parle. Les animaux égorgés pour la fête sont cette fois des meilleurs, des pièces d'élite.

22 La péroraison semble plutôt appartenir à toute la série des discours relatifs à la restauration (chap. XXXIII suiv.) qu'à ce dernier exclusivement. Car celui-ci se mettait dès l'abord (XXXVIII, 8) au point de vue de la restauration déjà accomplie, tandis qu'ici le prophète se maintient à celui de la réalité historique.

déporté : parce qu'ils avaient été coupables envers moi, j'avais voilé ma face devant eux; je les ai livrés à leurs ennemis, et ils sont tous tombés par l'épée. J'en ai agi envers eux selon leurs souillures et leurs crimes, et j'ai voilé ma face devant eux. Pour cela, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Maintenant je veux restaurer Jacob; je prends en pitié toute la maison d'Israël, et veux revendiquer l'honneur de mon saint nom. Et ils auront supporté[23] leur opprobre, et tous les péchés dont ils se sont rendus coupables envers moi, lorsqu'ils demeureront dans leur patrie en sécurité, et que personne ne les effrayera plus. Lorsque je les ramènerai de chez les nations, et que je les recueillerai dans les pays de leurs ennemis, et que je me glorifierai par eux, aux yeux des peuples nombreux, alors ils reconnaîtront que moi, l'Éternel, j'ai été leur dieu, et quand je les ai déportés chez les nations, et quand je les ai rassemblés dans leur patrie, sans en laisser un seul en arrière. Et jamais je ne voilerai plus ma face devant eux, après avoir répandu mon esprit sur la maison d'Israël : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit!

[23] Cette phrase offre une certaine difficulté si l'on traduit simplement : *ils supporteront*. Car il est positivement question de l'avenir. Ordinairement on se tire d'affaire en interprétant ce mot : *ils auront honte*, ils se repentiront. D'autres changent la leçon (*nas'ou* pour *nasou*), *ils oublieront*. On pourrait à la rigueur traduire : *On pardonnera* (litt. : on ôtera), etc. Mais ce pronom *on*, pour désigner Dieu, ne se recommande guère. Nous avons préféré mettre le futur passé dans ce sens : ils auront été punis; supporter les péchés, c'est en sentir les conséquences.

XL [1].

La vingt-cinquième année depuis notre déportation, au commencement de l'année, le dix du mois, quatorze ans après la ruine de la ville [2], ce jour-là même, la main de l'Éternel me toucha, et il m'y transporta. C'est en extase qu'il me transporta dans le pays d'Israël, et qu'il me plaça sur une très-haute montagne, sur laquelle il y avait, du côté du midi, comme une masse de constructions [3]. Et quand il m'y eut transporté, j'y vis un homme dont l'aspect était comme celui de l'airain [4] : il tenait dans sa main un cordeau de lin et une perche à mesurer, et était placé à la porte. Et cet homme m'adressa la parole : Fils d'homme, ouvre les yeux et regarde, prête l'oreille et écoute, et fais attention à tout ce que je vais te faire voir; car c'est pour te le faire voir que tu as été transporté ici, et ce que tu vas voir, annonce-le à la maison d'Israël !

[1] C'est ici le dernier morceau du livre d'Ézéchiel, et en même temps le plus long et le plus fameux : le tableau de l'organisation de la future théocratie idéale, telle qu'elle devait être établie après la restauration du peuple dans sa patrie ; il comprend la description du nouveau temple, les règlements concernant le sacerdoce, le culte, les sacrifices, les redevances, enfin la répartition du territoire entre les tribus.

[2] L'année correspond à la 574e av. J.-C. Le mois n'est indiqué que par une formule inusitée ailleurs, mais qui, sans doute, nous ramène au printemps, l'usage de commencer l'année en automne étant postérieur à l'époque d'Ézéchiel.

[3] Et non pas une *ville*. Dans ce qui suit, il est exclusivement question du temple et de ses dépendances. Le prophète, venant du nord, et transporté jusqu'à la porte de cet édifice, l'aperçoit nécessairement du côté du midi. La hauteur de la montagne n'est pas à prendre dans ce sens, qu'Ézéchiel aurait vu le temple d'en haut, d'un point plus élevé : car il est *devant* et *dans* l'enceinte sacrée. Il s'agit plutôt de l'élévation idéale (théocratique) de Sion.

[4] Chap. I, 4, 27. — L'*homme* qui sert ici de conducteur au prophète paraît devoir être Jéhova lui-même, dans la pensée du narrateur, si l'on compare chap. XLIV, 2, 3. Sans doute, d'après les autres visions analogues dans ce livre, on ne s'attend pas à une participation si directe de l'Être suprême à une besogne telle qu'elle va être décrite, mais rien n'indique que l'auteur ait voulu parler de quelque ministre subalterne (Voy. cependant XLIII, 1 suiv. et la note 73)

Et[5] je vis un mur qui régnait tout autour du temple[6], et l'homme tenait dans sa main la perche à mesurer, longue de six coudées (à raison d'une coudée et d'une palme[7]), et il mesura la largeur[8] de la construction une perche, et la hauteur une perche.

Puis il alla vers la porte[9] qui regardait dans la direction de

[5] La description du temple offre de grandes difficultés, d'abord à cause des termes d'architecture qui ne sont pas tous bien connus et que les Grecs déjà ont simplement transcrits en hébreu; ensuite parce qu'il manque certains éléments que l'auteur passe sous silence; enfin à cause de l'état du texte qui n'est pas partout bien sûr. Les Septante ont souvent des leçons très-différentes. Nous tâcherons de rendre la chose aussi claire que possible, sans pouvoir promettre d'y réussir absolument. Pour l'ensemble, on peut dire que le temple de Salomon, qu'Ézéchiel avait bien connu, a pu fournir le modèle, mais beaucoup de détails sont sans doute ajoutés ou modifiés par l'imagination du prophète. L'obscurité provient peut-être en partie de ce que les formes et dimensions du premier temple sont supposées connues.

[6] On remarquera qu'il est parlé ici du temple sans autre indication préliminaire. Cela prouve que l'auteur, dès l'abord, l'avait eu en vue comme le centre de la théocratie.

[7] Il est probable (2 Chron. III, 3) que la coudée ou aune a changé de grandeur dans la suite des temps et qu'elle a été primitivement plus longue. Le rapport entre l'ancienne et la nouvelle aune a dû être 7 : 6, nous voulons dire que les 6 palmes ou 24 doigts qui les composaient formaient d'abord une longueur telle, qu'elle dépassait d'une palme ou de 4 doigts la longueur de l'aune nouvelle. Ézéchiel emploie ici l'ancienne mesure, et sa *perche* mesure neuf pieds ou près de trois mètres.

[8] L'épaisseur du mur. — Il ne parle pas de la longueur du mur, ni de la forme de l'enceinte. Pour orienter nos lecteurs, nous dirons tout de suite qu'ils doivent se représenter le tout comme un carré, avec trois portes à l'est, au nord et au sud. L'étendue pourra être calculée plus tard.

[9] La description commence par un détail : il s'agit de la porte orientale par laquelle le prophète est conduit du dehors dans la cour du temple, et dont il va nous donner les dimensions. Cette porte n'est pas une simple ouverture du mur, mais une construction assez compliquée. Voici ce qu'il y a de plus clair : L'ensemble forme une espèce de corridor large de dix coudées (v. 11) et long de cinquante (v. 15). Ce corridor, à cause de sa longueur même, ne paraît pas avoir été couvert d'un bout à l'autre; mais il l'aura été à l'entrée, et surtout à la sortie, du côté de la cour intérieure, puisqu'il est question là d'un vestibule. De chaque côté de ce corridor il y a trois chambres pour des gardiens, de six coudées en long et en large chacune, et couvertes de toits, et entre ces corps de garde (ouverts, à ce qu'il paraît, du côté du corridor, mais séparés de lui par une barrière placée à une coudée en avant, et empiétant ainsi sur le passage) il y a un mur massif de cinq coudées. Cela donne 10 coudées pour les intervalles, 18 pour les trois chambres, 6 pour le seuil d'entrée (dont le texte indique la *largeur* v. 6, c'est-à-dire la dimension du dehors vers l'intérieur du corridor), autant pour le seuil de la porte intérieure, 8 pour le vestibule ou portique qui précédait cette seconde porte; enfin 2 pour les piliers de cette porte, avançant dans la cour; total 50. — Il reste cependant quelques obscurités : 1° Une répétition en apparence

l'orient et en monta les degrés, et il mesura le seuil de la porte, large d'une perche [*un seuil, large d'une perche*]; et le corps de garde long d'une perche et large d'une perche; et entre les corps de garde cinq coudées, et le seuil de la porte, à côté de la porte, à côté du vestibule vers le temple, une perche. [*Et il mesura le vestibule de la porte vers le temple, une perche.*] Et il mesura le vestibule de la porte, huit coudées, et ses piliers, deux coudées; le vestibule de la porte était vers le temple. Les corps de garde de la porte orientale étaient au nombre de trois de chaque côté, tous les trois de la même dimension; et les piliers des deux côtés avaient aussi la même dimension. Et il mesura la largeur de l'ouverture de la porte, dix coudées, la longueur de la porte, treize coudées. Et devant les corps de garde il y avait une barrière d'une coudée, de côté et d'autre, et le corps de garde avait six coudées de chaque côté. Et il mesura la porte depuis le toit d'un corps de garde, jusqu'à l'autre toit, vingt-cinq coudées en largeur, de porte à porte. Et il fit[10] les piliers de soixante coudées, et au pilier succédait la cour qui régnait tout autour. Et du front de la porte d'entrée, au front du vestibule de la porte intérieure, il y avait cinquante coudées. Et il y avait des fenêtres à barreaux immobiles aux corps de garde et à leurs piliers, vers l'intérieur de la porte, tout autour, et au pilier des palmiers[11].

oiseuse au v. 5, que nous avons mise en parenthèse, et qui manque dans le grec. 2° Le v. 8 paraît faire double emploi et manque dans les LXX. 3° Les piliers des v. 8, 10 et ceux du v. 15, sont-ce les mêmes? Mais ces derniers regardent la cour et sont de hauteur colossale, comment se trouvent-ils nommés à côté des corps de garde? 4° Les mesures des v. 8 et 9 se contredisent. 5° Qu'est-ce que les 13 coudées du v. 11? 6° Comment trouver les 25 coudées du v. 13? La profondeur des deux corps de garde opposés est de 12 coudées, la largeur du corridor de 10. Supposons 3 coudées pour l'épaisseur des murs extérieurs; mais que veulent dire ces mots: *de porte à porte?* Les corps de garde avaient-ils dans le fond des issues vers la cour, la construction tout entière dépassant de 44 coudées l'épaisseur du mur d'enceinte, et formant ainsi saillie vers l'intérieur? (Comp. v. 14.)

10 Il les *fit*, est une singulière expression, bien qu'on comprenne que l'auteur n'ait pas pu dire: il *mesura*, puisqu'il s'agit évidemment d'énormes obélisques haut de 30 mètres sur une base d'un seul mètre, et placés à l'issue intérieure du corridor. Les LXX n'ont pas un mot de tout cela, et à sa place un texte encore moins intelligible, et leurs chiffres sont différents. Notre traduction des v. 14 et 15 est purement conjecturale et reste sujette à caution. (Le singulier *au pilier* est sans doute à prendre dans le sens collectif, pour le pluriel.)

11 La position des fenêtres crée aussi des difficultés sérieuses. L'auteur ne dit pas trop clairement où elles étaient pratiquées et dans quelle forme. Le plus simple sera de supposer, non des fenêtres de façon moderne, mais des ouvertures de peu de dimension, semblables à des meurtrières, donnant sur la cour, pour permettre aux gardiens

Puis il me conduisit dans la cour extérieure et là. je vis des cellules et un dallage régnant tout autour de la cour; il y avait trente chambres sur le dallage. Le dallage s'étendait sur les côtés des portes, en largeur égale à la longueur de celles-ci : c'était le dallage inférieur. Et il mesura la largeur depuis le front de la porte inférieure, jusqu'à la cour intérieure, au dehors, cent coudées [12] [*l'orient et le nord* [13]].

Et quant à la porte qui regardait dans la direction du nord, à la cour extérieure, il en mesura la longueur et la largeur [14], et ses corps de garde, au nombre de trois de chaque côté, et ses piliers, et ses parois avancées, le tout de la même dimension qu'à la première porte, cinquante coudées en long et vingt-cinq en large. Et ses fenêtres, et ses parois avancées, et ses palmiers étaient de la même dimension qu'à la porte qui regardait dans la direction de l'orient; on y montait par sept marches, en face desquelles se trouvait le

de la surveiller, et pratiquées non-seulement dans les trois murs de chaque corps de garde, mais encore dans les *parois avancées*, c'est-à-dire dans les pans de mur qui séparaient les corps de garde les uns des autres et qui formaient des avances vers le corridor, par la raison que les corps de garde étaient complétement ouverts de ce côté-là. Du reste, le mot que nous traduisons ainsi est d'une signification plus que douteuse. — Les *palmiers* sont sculptés sur les pilastres à surface plane.

12 En sortant par la porte intérieure du corridor, on se trouve dans une (première) cour, nommée ici la cour extérieure. Cette cour est large de 100 coudées, mais cette distance n'est pas à prendre entre les deux murs d'enceinte des cours elles-mêmes; elle est prise entre les bâtiments-portes, dont nous connaissons déjà le premier, comme faisant sur la cour une saillie de 44 coudées; un bâtiment semblable, conduisant de la première cour à la seconde, sera indiqué plus bas. Pour avoir la largeur totale de la cour, il faut donc ajouter aux 100 coudées les longueurs des deux propylées. C'est à cela que doit se rapporter le mot *au dehors* du v. 19. — Dans toute la largeur des 44 coudées, il règne autour de la cour, adossé au mur d'enceinte extérieur, un *dallage* ou pavé en mosaïque. Ce dallage est appelé *inférieur*, c'est-à-dire appartenant à la cour inférieure, parce qu'on montait à l'autre par des marches. — Les trente chambres sont assises sur cette bande de dalles; mais sont-ce 30 édifices séparés, ou un moindre nombre, avec compartiments? Le texte ne le dit pas (comp. Jér. XXXV et XXXVI. 2 Rois XXIII, 11. Néh. X, 38 et suiv., etc.). Et ces 30 chambres sont-elles toutes le long du mur oriental, ou (comme le texte paraît l'insinuer) réparties au moins sur les trois côtés qu'on pouvait embrasser d'un même coup d'œil en sortant du corridor oriental?

13 Texte fautif. Les LXX lisaient: jusqu'à la porte qui regardait au dehors vers l'orient. Et il me conduisit vers le nord.

14 Les deux portes du nord et du sud sont décrites plus sommairement, parce qu'elles sont de tous points semblables à celle de l'est, qui était la principale, parce qu'elle était en face de l'entrée du temple. Il s'agit toujours encore des portes qui, de la ville, donnent entrée à la cour extérieure.

portail[15]. Et en face de la porte septentrionale et de la porte orientale, il y avait une porte pour la cour intérieure, et il mesura d'une porte à l'autre cent coudées[16].

Puis il me conduisit du côté du sud, et j'y vis une porte dans la direction du sud, et il mesura ses piliers et ses parois avancées, qui avaient les mêmes dimensions. Et il y avait des fenêtres, ainsi qu'à ses parois avancées, tout autour, comme les autres fenêtres, et sa longueur était de cinquante coudées et sa largeur de vingt-cinq. Et son escalier était de sept marches, en face desquels se trouvait le portail, et il y avait des palmiers, un de chaque côté à ses piliers. Et il y avait une porte à la cour intérieure dans la direction du sud, et il mesura d'une porte à l'autre, dans la direction du sud, cent coudées.

Puis il me conduisit à la cour intérieure par la porte méridionale, et il mesura cette porte, qui avait les mêmes dimensions[17]. Ses corps de garde, ses piliers et ses parois avancées avaient les mêmes dimensions. Et il y avait des fenêtres, ainsi qu'à ses parois avancées, tout autour; et sa longueur était de cinquante coudées et sa largeur de vingt-cinq. [*Et des parois avancées tout autour, longues de vingt-*

15 Il n'était pas parlé de marches à la porte orientale. Doit-on supposer que de ce côté-là on entrait de plain-pied dans le corridor? C'est peu probable, parce que dans la réalité la colline du temple était surtout abrupte à l'est. — Le mot de *portail* est choisi à tout hasard; le texte offre le terme que nous traduisons ailleurs par paroi avancée.

16 Voyez la note sur le v. 19. — Dès à présent nous constatons les dimensions suivantes du nord au sud : Deux bâtiments-portes de 50 coudées (y compris l'épaisseur du mur d'enceinte et la largeur du seuil extérieur, mais indépendamment des escaliers), et deux fois 100 coudées entre les portes opposées de la première et de la seconde cour; ensemble 300 coudées ou 150 mètres: reste à connaître la dimension de la cour intérieure et la grandeur de la saillie de ses portes (XL, 47; XLI, 13, 14). Nous n'apprenons pas où les portes extérieures traversaient le mur d'enceinte, mais il est naturel de supposer que c'était tout juste au milieu de la ligne. De cette manière, nous arrivons à nous figurer le point central de tout le grand carré, au milieu de la cour intérieure qui précède le temple, celui-ci, avec ses dépendances, se trouvant ainsi situé vers l'ouest, dans la partie occidentale du plan.

17 Le texte ne dit pas, mais nous oblige de supposer, que les bâtiments-portes intérieurs faisaient saillie sur la première cour. Voilà donc encore deux fois cinquante coudées à ajouter à l'étendue précédemment trouvée de cette cour. La construction de ces trois portes intérieures est de tous points semblable à celle des portes extérieures; seulement, si nous comprenons bien certaines phrases fort obscures (v. 31, 34, 37), il faudra admettre que les diverses parties de ces édifices se trouvaient placées en sens inverse : ainsi aux premières propylées les piliers-obélisques se trouvent à l'intérieur, aux secondes, ils sont également dirigées vers la grande cour, et décorent l'entrée comme ils décoraient d'abord la sortie.

cinq coudées et larges de cinq coudées[18].] Et ses piliers[19] regardaient la cour extérieure, et il y avait des palmiers, et son escalier était de huit marches.

Puis il me conduisit à la cour intérieure dans la direction de l'orient[20], et il mesura la porte qui avait les mêmes dimensions. Ses corps de garde, ses piliers et ses parois avancées avaient les mêmes dimensions. Et il y avait des fenêtres, ainsi qu'à ses parois avancées, tout autour; sa longueur était de cinquante coudées et sa largeur de vingt-cinq. Et ses piliers regardaient la cour extérieure, et il y avait des palmiers, et son escalier était de huit marches.

Puis il me conduisit à la porte du nord, et la mesura, dans les mêmes dimensions, ses corps de garde, ses piliers, et ses parois avancées; et il y avait des fenêtres tout autour; sa longueur était de cinquante coudées et sa largeur de vingt-cinq. Et ses piliers regardaient la cour extérieure, et il y avait des palmiers, des deux côtés, et son escalier était de huit marches.

Et une chambre avec une porte se trouvait aux piliers des portes[21] : là on devait laver l'holocauste. Et dans le vestibule de la porte il y avait de chaque côté deux tables, pour y immoler les victimes pour les holocaustes et les sacrifices de péché et d'expiation. Et sur le côté nord, au dehors, quand on montait à la porte, il y avait deux tables, et de l'autre côté du vestibule également deux tables : soit quatre tables d'un côté et quatre tables de l'autre, sur les côtés de la porte, en tout huit tables sur lesquelles on devait immoler. De plus, quatre tables pour l'holocauste, en pierre de taille, longues d'une coudée et demie et larges d'une coudée et demie, et hautes d'une coudée, sur lesquelles on devait déposer les instruments avec

18 Cette phrase donne des dimensions incompatibles avec les autres et manque dans les Septante.

19 Ce seraient les deux grands obélisques. Nous trouvons ce sens en changeant ici et au v. 34 *élamaw* en *élaw*, d'après le passage parallèle v. 37. D'autres, au contraire, changent la leçon de ce dernier verset d'après celle des v. 31 et 34, mais en lisant *oulamô* (simple changement de voyelle), *son vestibule* (v. 7). Quel que soit l'expédient qu'on adopte, il en résultera que, en venant de la cour aux deuxièmes propylées, on se trouvait *d'abord* en face du vestibule ou des obélisques, qu'on avait *fini* par traverser en sortant des premières. C'est donc, comme nous disions, l'arrangement inverse.

20 C'est-à-dire par la porte orientale. Comp. v. 20.

21 Même incertitude de la leçon : piliers ou vestibule. Puis on n'apprend pas de quelle porte il est question? Les LXX, qui ont un tout autre texte, ne parlent que d'une seule porte ; d'après l'hébreu, on peut supposer qu'il y avait une chambre pour l'usage indiqué à chacune des trois portes (intérieures).

lesquels on immolerait l'holocauste et les autres victimes[22]. Et les crochets, longs d'une palme, étaient fixés à l'édifice tout autour, et sur les tables, la chair des offrandes[23]. Et en dehors de la porte intérieure[24] il y avait deux chambres, dans la cour intérieure, l'une du côté de la porte septentrionale ayant sa façade tournée au sud, l'autre du côté de la porte méridionale ayant sa façade tournée au nord. Et il me dit : Cette chambre qui a la façade tournée au sud est pour les prêtres qui font le service du temple, et la chambre qui a la façade tournée au nord est pour les prêtres qui font le service de l'autel. Ce sont les descendants de Çadoq, les plus proches de l'Éternel, pour le servir, d'entre les lévites[25]. Et il mesura la cour[26], un carré de cent coudées de long et de cent coudées de large, et l'autel était placé devant le temple.

Puis il me conduisit dans le vestibule du temple, et il mesura le pilier du vestibule, cinq coudées de chaque côté, et la largeur de la porte, trois coudées de chaque côté. La longueur du vestibule était de vingt coudées et la largeur de onze coudées : on y montait par dix marches, et des colonnes étaient contre les piliers, une de chaque côté[27].

22 En tout douze tables à une seule porte (et autant aux deux autres portes?), dont quatre dans l'intérieur du vestibule, et en dehors, dans la cour, probablement vers les murs de ce même vestibule, quatre autres, deux de chaque côté ; enfin quatre en pierres (les autres étant en bois?), dont la place n'est pas indiquée. — Comme le texte dit formellement : celui qui *montait* à la porte avait deux tables au nord, cela ne peut s'entendre que de la porte orientale. L'auteur veut-il dire qu'aux deux autres portes il n'y avait point de tables ?

23 On peut juger de la clarté du sens et de la certitude du texte, en comparant la version grecque qui dit : Et leur bord (de ces tables) était d'une palme, et des barrières étaient fixées à l'intérieur tout autour et au-dessus des tables il y avait des toits pour les préserver contre la pluie et la chaleur. On comprend que des descriptions aussi peu lucides par elles-mêmes devaient donner lieu à des méprises de plus en plus inextricables dans les copies. Même observation pour le verset suivant, où nous avons simplement suivi la leçon des Grecs, celle du texte hébreu résistant à toute interprétation compatible avec les versets suivants.

24 C'est-à-dire quand on l'avait dépassée pour entrer dans la seconde cour.

25 Ézéchiel est le premier auteur hébreu qui fasse une distinction entre les prêtres et les lévites (voir l'introduction critique au Pentateuque). Les *prêtres* forment dans la caste ou tribu entière une espèce d'aristocratie. Ce sont les familles qui faisaient remonter leur origine au prêtre Çadoq, qui était préposé au sanctuaire de David. C'est probablement de là aussi que vient le nom des Sadducéens.

26 La cour intérieure. En comparant ce qui a été dit dans les notes 16 et 17 de la page 128, on trouve ainsi un diamètre total, pour toute l'enceinte sacrée, de 500 coudées ou 250 mètres.

27 Après avoir traversé la cour intérieure, on arrive à l'édifice sacré lui-même, lequel se compose ici, comme le temple de Salomon, de trois parties : vestibule, sanctuaire et

Puis il me conduisit dans le sanctuaire, et en mesura les piliers; six coudées en largeur de chaque côté, c'était la largeur d'un pilier. Et la largeur de la porte était de dix coudées, et les parois latérales de la porte étaient de cinq coudées de chaque côté. Et il en mesura la longueur de quarante coudées et la largeur de vingt coudées[28].

Puis il entra à l'intérieur, et il mesura le pilier de la porte deux coudées, et la porte six coudées, et la largeur [des parois latérales[29]] de la porte, sept coudées. Et il en mesura la longueur de vingt coudées et la largeur de vingt coudées, en face du sanctuaire, et il me dit : Ceci est le saint des saints[30].

Puis il mesura le mur du temple, six coudées[31], et la largeur de

Saint des saints. D'abord le vestibule : on y monte par *dix* marches (leçon des Septante, avec changement d'une seule lettre ; le texte hébreu n'a pas de chiffre, mais un relatif qui ne donne pas de sens). A côté de cet escalier sont placées deux colonnes, une de chaque côté, sans doute dans les angles formés par le mur antérieur et l'escalier. La partie de ce mur antérieur, qu'on avait devant les yeux en arrivant à l'escalier, est désignée ici par le nom de piliers. La porte (à deux battants) ayant six coudées de large, la largeur totale de cette partie de l'édifice est de seize coudées à l'extérieur, de onze à l'intérieur, ce qui fait deux coudées et demie pour l'épaisseur des murs. Si ces explications sont justes (l'état du texte grec pourrait en faire douter), il s'ensuit que la *longueur* est à prendre dans le sens de l'est à l'ouest, et non du nord au sud, bien que l'auteur n'en dise rien, et qu'au temple de Salomon ç'ait été tout juste le contraire. Autrement la *largeur* du pilier serait plutôt l'épaisseur des parois latérales de la porte, et la *longueur* du vestibule, la distance de la première à la seconde porte.

28 Le sanctuaire. La longueur encore une fois à prendre de l'est à l'ouest, dans le sens de celui qui traverse cette salle pour aller dans la suivante. La largeur de vingt coudées est celle de l'espace libre à l'intérieur, celle de la porte en offrait tout juste la moitié ; les parois latérales de cinq coudées ont donc été mesurées à l'intérieur, des deux côtés de l'entrée, car 10 + 5 + 5 font 20. Les piliers de six coudées donnent en même temps l'épaisseur des murs de l'édifice, qui mesurait ainsi trente-deux coudées de largeur à l'extérieur. Il n'est rien dit ici de la hauteur. (Au v. 3 nous lisons avec les Septante : c'était la largeur d'un *pilier*. Le texte hébreu dit : du tabernacle. Or, il n'est nulle part ici question d'un tabernacle.)

29 Texte des Septante : deux fois sept coudées, plus six de la porte, pour le mur de séparation entre les deux salles, cela fait tout juste les vingt coudées qu'il faut d'après les dimensions précédemment indiquées. Les deux coudées du pilier doivent être entendues de l'épaisseur.

30 Le mortel n'entre pas lui-même dans ce lieu réservé au Très-Haut. Le Saint des saints forme un carré, de sorte qu'il était superflu d'ajouter que la largeur est prise sur le mur de séparation.

31 Épaisseur du mur.

l'édifice latéral[32], quatre coudées, tout autour du temple. Les chambres latérales, l'une attenant à l'autre, étaient au nombre de trente, trois fois; elles se rattachaient à un mur qui entourait le temple, du côté de ces chambres, pour qu'elles y fussent engrenées, mais elles ne s'engrenaient pas dans le mur même du temple[33]. Et l'édifice s'élargissait à mesure que l'on montait dans les chambres latérales, car il y avait une galerie à la maison tout autour à chaque étage supérieur: par cette raison, la largeur de l'édifice était plus grande vers le haut[34], et ainsi on montait de l'étage inférieur à l'étage supérieur par celui du milieu. Et je vis que les fondements de l'édifice latéral s'élevaient tout autour à la hauteur d'une perche entière, six coudées[35]..... La largeur du mur extérieur de l'édifice latéral était de cinq coudées[36], et la place libre entre les

32 Déjà au temple de Salomon était adossée une construction qui régnait *tout autour* de l'édifice sacré, c'est-à-dire plus exactement sur les trois côtés du nord, du sud et de l'ouest; la façade, du côté du vestibule, étant naturellement libre. Cet édifice se composait de trois étages de chambres, chaque étage à raison de trente pièces. La description détaillée qui va en être donnée est on ne peut plus obscure; on n'apprend pas même d'où les chambres recevaient le jour, et quant à leur dimension, elles n'avaient que deux mètres de large (d'après le texte), et ne pouvaient en avoir trois de long (d'après les données antérieures), puisque la double longueur de tout l'édifice, ajoutée à sa largeur, ne donne au total que quatre-vingt-deux mètres courants.

33 Dans le temple de Salomon, le mur du temple proprement dit formait des saillies et était plus fort en bas qu'à chaque étage supérieur, de sorte que les poutres qui portaient les différents étages de chambres latérales n'entraient pas dans le corps du mur, mais étaient simplement posées sur ces saillies. Ici il paraît que l'auteur veut décrire un autre système de construction, savoir un mur de revêtement, distinct du mur propre du temple. Cependant nous ne sommes pas sûr de l'avoir bien compris.

34 Même réserve à faire. La construction du texte est embrouillée au plus haut point, les Septante ont un tout autre texte, et le sens du mot principal que nous traduisons par *galerie* est incertain. D'après l'étymologie, cela doit être quelque chose qui entoure, qui forme le tour, etc. Nous avons songé à une galerie, parce que nous ne voyons pas comment on aurait eu accès à toutes ces chambres si petites, pour lesquelles il n'est question que de deux escaliers tournants, sur les soixante pièces des deux étages supérieurs. A première vue, on serait tenté de songer plutôt à des avances, ce qui expliquerait mieux encore la largeur croissante des étages.

35 Cela doit peut-être dire que les chambres du rez-de-chaussée étaient à six coudées au-dessus du sol? Après cette phrase, il y a encore un terme d'architecture dont nous ne savons que faire. On traduit: jonction, côté, mur mitoyen, etc., sans obtenir un sens tant soit peu plausible. Les Septante mettent *des intervalles*, en joignant le mot à la phrase suivante.

36 Ce passage pourrait suffire à lui tout seul pour nous faire douter de l'intégrité du texte. Quelle construction, que celle d'une galerie de petites chambres de deux mètres de large, flanquées vers l'intérieur et vers le dehors de deux murs dont l'épaisseur est d'un côté de trois mètres, de l'autre de deux mètres et demi, sans qu'on apprenne le moindre petit mot ni sur leur hauteur, ni sur leurs fenêtres!

chambres latérales du temple et les salles avait une largeur de vingt coudées tout autour du temple[37]. Et à l'édifice latéral il y avait des portes donnant sur la place libre, savoir une porte dans la direction du nord, et une porte dans la direction du sud, et la largeur de la place libre était de cinq coudées tout autour[38].

Et l'édifice placé devant l'arrière-cour, dans le coin vers l'occident, avait soixante-dix coudées de large, et le mur de cet édifice était large de cinq coudées tout autour et long de quatre-vingt-dix coudées. Et il mesura le temple : cent coudées en long ; et l'arrière-cour avec son édifice et ses murs : cent coudées en long. Et la largeur du front du temple et de l'arrière-cour vers l'orient : cent coudées[39].

C'est ainsi qu'il mesura la longueur de l'édifice placé devant l'arrière-cour, ce qui était derrière, et ses galeries[40] des deux côtés,

[37] On se rappelle que devant le temple il y a une cour longue et large de cent coudées (XL, 47) ou cinquante mètres. Une cour d'égale dimension suit celle-là, et contient l'édifice sacré lui-même, avec ses attenances latérales. Cet édifice, dans son ensemble, y compris l'épaisseur de tous ses murs, mesurait (d'après les chiffres du texte) cinquante coudées en largeur et vingt-cinq de plus en longueur (voir les notes 27 suiv., p. 130). Avec les vingt coudées d'espace libre, au nord, au sud et à l'ouest, nous n'arrivons qu'à quatre-vingt-dix coudées en largeur, et à quatre-vingt-quinze en longueur. Il y aurait donc quelque part une inexactitude dans l'évaluation des détails, ou dans les données du texte reçu. Voyez cependant la note suivante. (Quant aux *salles* mentionnées ici, il en sera question plus loin.)

[38] Encore une difficulté ! Qu'est-ce que cet espace libre de cinq coudées à côté de celui de vingt coudées du verset précédent ? Il est d'autant plus regrettable que la distinction nous échappe, que ces cinq coudées compléteraient précisément les mesures indiquées pour l'ensemble.

[39] En revenant à ce qui a été dit page 128, note 16 et 17, et page 130, note 26, nous constatons qu'il manque encore une surface carrée de cent coudées dans la direction de l'est à l'ouest, la grande cour extérieure mesurant deux cents, la cour intérieure cent, et le temple avec sa place libre également cent, et la dimension totale devant être de cinq cents coudées. De même, dans le sens du nord au sud, nous n'avons encore que deux fois deux cents pour la grande cour. Notre texte parle donc de ce carré complémentaire. Il le désigne par un terme inconnu, dont le sens étymologique serait : *séparation*, et que nous traduisons à tout hasard par *arrière-cour*. Il y avait une localité semblable, désignée cependant par un autre nom, au temple de Salomon (2 Rois XXIII, 11. 1 Chron. XXVI, 18). On ne sait rien de précis sur la destination de cette localité. On voit seulement ici qu'il y avait là encore un grand édifice, mais dont nous ignorons les dimensions hormis une seule. Cet édifice doit également avoir été entouré d'une place libre, mais du côté de sa plus grande dimension, puisque celle-ci est de soixante-dix coudées, tandis que l'espace entier (y compris toutefois l'épaisseur du mur d'enceinte) était de cent coudées.

[40] Mot absolument inconnu et traduit à tout hasard, surtout en vue de la phrase suivante, où il pourrait être question des galeries régnant autour de l'édifice latéral du

cent coudées. Et le sanctuaire intérieur et les vestibules de la cour étaient lambrissés[41], et les fenêtres à barreaux immobiles; et les galeries autour, sur les trois côtés opposés au seuil[42], étaient en lambris de bois tout autour, depuis le plancher jusqu'aux fenêtres, et les fenêtres étaient barrées[43]. Et au-dessus de la porte jusqu'à la paroi intérieure du temple, et vers le dehors[44], sur toute l'étendue du mur, tout autour, dans la salle intérieure et extérieure, il y avait des sculptures[45], représentant des Keroûbs et des palmiers; chaque fois un palmier entre deux Keroûbs; et chaque Keroûb avait deux faces, une face humaine vers le palmier d'un côté, et une face de lion vers le palmier de l'autre côté[46]: ainsi c'était sculpté sur tout le temple tout autour. Depuis le sol jusqu'au dessus de la porte, les Keroûbs et les palmiers étaient sculptés sur[47] le mur du sanctuaire. Le sanctuaire avait des poteaux carrés[48], et le devant du Très-saint présentait le même aspect[49]. L'autel[50] était de bois, haut de trois coudées: sa longueur de deux coudées [et sa largeur de deux

temple (p. 133, note 24). Il y a cependant à objecter que là l'auteur se sert d'une tout autre expression. Les anciens traduisaient: *portiques, péristyles,* etc. Du reste, tout ce qui se lit v. 15 à 17 est dans un désordre inextricable, et le texte suspect au plus haut degré.

41 Traduction des Septante. En hébreu on lit: *les seuils* (*spîm* pour *spnîm*).

42 Nous supposons que cela veut dire les trois côtés du nord, de l'ouest et du sud, le seuil, ou la porte d'entrée, étant à l'est.

43 Cette phrase a l'air d'être une glose destinée à expliquer le terme employé plus haut pour le même objet.

44 Comme les sculptures ne peuvent s'être trouvées qu'à l'intérieur des salles et non du côté de la cour, sur le mur de pierre, le *dehors* et le *dedans* dans notre texte doivent s'entendre des deux compartiments du temple, le sanctuaire et le Saint des saints; la *paroi intérieure* est alors le fond de cette dernière salle, opposé à la porte d'entrée.

45 Traduction conjecturale. Le texte hébreu dit: *mesures*. Les Septante ont omis le mot. Pour plus de détails, nous renvoyons nos lecteurs à la description du temple de Salomon, 1 Rois VI.

46 Le fait qu'on ne voyait que deux faces, semble prouver qu'il ne s'agit pas de bas-reliefs, mais de simples contours burinés dans les planches. Autrement on aurait bien pu sculpter une troisième face au milieu. Ce qui suit paraît devoir être entendu de plusieurs rangées de figures superposées l'une à l'autre, et non de figures aussi hautes que la salle.

47 Correction conjecturale pour: *et* le mur. Les Rabbins proposent de biffer le mot *sanctuaire,* et de joindre le *mur* au verset suivant.

48 Aux portes?

49 Les Septante: devant le Très-saint un aspect, comme l'aspect d'un autel, etc.

50 Dans le sanctuaire, devant le Saint des saints, il y avait un autel où l'on brûlait de l'encens: voyez la description du temple de Salomon, 1 Rois VII, 48.

coudées[51]; il avait ses angles[52]; son socle[53] et ses parois étaient de bois. Et il me dit: C'est là la table placée devant l'Éternel. Et il y avait deux portes : au sanctuaire et au Très-saint. Et ces portes avaient deux battants, tous les deux mobiles; deux battants à une porte, et deux battants à l'autre porte. Et sur elles, sur les portes du sanctuaire, étaient sculptés des Keroûbs et des palmiers, comme ils étaient sculptés sur les murs. Et sur le devant du vestibule, en dehors, il y avait un perron de bois[54] et des fenêtres à barreaux immobiles, et des palmiers étaient des deux côtés sur les parois latérales du vestibule, et aux chambres latérales du temple et aux perrons[55].

Puis il m'emmena dans la cour extérieure, dans la direction du nord, et me conduisit dans la salle[56] qui était devant l'arrière-cour, en face de l'édifice, du côté du nord, en face d'une étendue en longueur de cent coudées, vers le nord, la largeur étant de cinquante coudées, en face des vingt coudées de la cour intérieure et en face du dallage de la cour extérieure [*galerie contre galerie en trois étages*[57]]. Et devant ces salles, vers l'intérieur, il y avait une allée

51 Addition du texte grec.

52 Appelées ailleurs *cornes*, c'est-à-dire saillies aux quatre coins supérieurs.

53 D'après le grec. L'hébreu met: sa longueur.

54 Comp. 1 Rois VII, 6.

55 Ce dernier mot ne présente pas de sens bien clair. Les Septante ne l'ont pas du tout; d'autres y voient des chambranles, des poutres, etc.

56 Voici une nouvelle partie du système, sur la position de laquelle les commentateurs n'ont pas pu tomber d'accord, et dont la description laisse encore beaucoup à désirer relativement à la lucidité. En tout cas, nous n'identifierons les *salles* dont il est parlé ici, ni avec les *cellules* du chap. XL, 17, ni avec les *chambres* du v. 44 du même chapitre, bien qu'en hébreu il y ait partout le même terme, que nous avons à dessein rendu de différentes manières, pour ne pas trop embrouiller la description. Les salles dont il est parlé ici ne se trouvent ni dans le petit espace libre qui règne autour du sanctuaire, ni dans l'arrière-cour, mais elles occupent une partie du terrain de la grande cour extérieure. Elles sont au nombre de deux, l'une au nord du temple, l'autre au sud; elles sont longues de cent coudées, larges de cinquante; de leurs longues façades, l'une est tournée vers la cour du temple et l'édifice de l'arrière-cour, l'autre vers la grande cour extérieure. Ce sont des édifices à trois étages, et cela nous explique pourquoi le texte emploie tantôt le singulier (pour la construction entière), tantôt le pluriel (pour les trois étages). Elles doivent être censées placées de manière que les cent coudées de leur longueur ne soient pas identiques soit avec les cent coudées de la cour du temple, soit avec les cent coudées de l'arrière-cour, mais que cette étendue se répartisse, n'importe dans quelle proportion, sur ces deux cours, car il est dit à la fois qu'elles sont en face de l'arrière-cour et de son édifice, et en face des vingt coudées (de l'espace libre) de la cour intérieure.

57 Ces mots ne donnent pas de sens en cet endroit. Ils doivent être une glose sur ce qui est dit au v. 5, glose insérée mal à propos dans un contexte tout différent.

large de dix coudées, et longue de cent coudées, les portes regardant le nord[58]. Et les chambres supérieures étaient raccourcies (parce que les galeries empiétaient sur elles) comparativement à celles d'en bas et à celles du milieu de l'édifice : car elles étaient à trois étages et n'avaient point de colonnes pareilles aux colonnes des cours, et pour cette raison elles étaient en retrait sur celles d'en bas et sur celles du milieu, relativement à leur plancher[59]. Et une cloison extérieure, parallèle aux salles, donnait perpendiculairement sur la cour extérieure, devant les salles, dans une longueur de cinquante coudées[60]. Car la longueur des salles sur la cour extérieure était de cinquante coudées, mais elle était de cent coudées du côté du sanctuaire. Et quant à la porte[61] de ces salles, l'entrée était du côté de l'est, quand on y arrivait de la cour extérieure. Dans le sens de la largeur de l'enceinte de la cour, dans la direction du sud, devant l'arrière-cour, en face de l'édifice, il y avait aussi des salles[62],

58 Les portes de ces édifices donnent dans la grande cour et non dans l'intérieur de l'enceinte sacrée. L'allée dont il est parlé, doit être un trottoir longeant l'édifice. Pour ce qui est de la longueur de *cent coudées*, nous la prenons dans le texte grec. L'original ne parle que d'une *seule* coudée (*amh aḥt* pour *mah amt*), ce qui ne donne pas de sens. Avec tout cela, le mot : *vers l'intérieur*, reste inexpliqué. Ce ne peut être ni l'intérieur de la salle, ni l'intérieur de l'enceinte sacrée. L'auteur aurait-il simplement voulu désigner l'intérieur de la grande cour ?

59 Il faut deviner ici bien des choses que le texte ne décrit pas explicitement. L'édifice était autrement construit que celui dont il a été parlé chap. XLI, 6 suiv. Ici, il ne s'agit pas d'avances, ou de galeries extérieures, régnant autour des chambres, mais la galerie de chaque étage supérieur reposait sur une partie du plafond de l'étage immédiatement inférieur, de sorte que l'édifice se rétrécissait par degrés (pyramidalement). Nous ignorons ce que c'est que les *colonnes des cours*, qui n'ont point été mentionnées antérieurement. Les Grecs parlent de colonnes *extérieures*. Mais l'existence d'une colonnade dans l'une des cours n'expliquerait rien ici. On a proposé de lire : les colonnes des *chambres latérales* (XLI, 6, deux lettres à changer), et de supposer que l'auteur avait oublié plus haut de dire que les avances ou galeries saillantes de l'édifice latéral du temple étaient soutenues par des colonnes.

60 Les cinquante coudées représentent la *largeur* des salles, bien que le texte emploie le mot de longueur. Car les cloisons qui les isolent de la grande cour forment, avec le mur de séparation entre celle-ci et les cours intérieures, un angle droit.

61 Leçon des Septante. L'hébreu dit : *Au dessous* des salles était.... — Le côté de l'est est la façade de 50 coudées. La porte se trouvait donc soit dans, soit derrière la cloison dont il vient d'être parlé.

62 C'est l'édifice correspondant du côté du *sud* (texte grec) et non de l'*est*, comme on lit dans le texte vulgaire. Il est (comme le premier) dans le sens de la *largeur* de la grande cour; expression qui s'explique, parce que l'auteur se représente ici la longueur (du grand carré) dans le sens du nord au sud. La description est encore un peu embrouillée, mais en fin de compte elle doit être absolument parallèle à la première.

ayant une allée devant elles, pareille à celle des salles du nord, en longueur et en largeur, relativement à leurs issues et dimensions. Et comme les portes de celles-ci étaient aussi les portes des salles méridionales : il y avait une entrée au commencement de l'allée, savoir de l'allée en face de la cloison correspondante, vers l'est, quand on y arrivait.

Et il me dit : Les salles du nord et les salles du sud placées devant l'arrière-cour sont des salles sacrées, dans lesquelles les prêtres qui approchent l'Éternel doivent manger les saintes offrandes ; ils y déposeront les saintes offrandes, et ce qui est donné en provenances végétales, et pour les péchés et pour l'expiation[63] : car ce lieu est sacré. Quand les prêtres entrent[64], ils ne doivent pas sortir du sanctuaire dans la cour extérieure ; mais ils doivent déposer là leurs vêtements, dans lesquels ils officient, car ils sont sacrés, et revêtir d'autres habits, et puis se rapprocher du peuple[65].

Et lorsqu'il eut achevé de mesurer la construction intérieure[66], il m'emmena vers la porte dirigée vers l'orient[67] et mesura tout autour[68]. Il mesura du côté de l'orient, avec sa perche à mesurer, cinq cents perches d'un bout à l'autre ; il mesura du côté du nord, cinq cents perches d'un bout à l'autre ; il mesura le côté du sud, cinq cents perches ; il se tourna du côté de l'ouest et mesura cinq

63 L'auteur fait ici l'énumération des différentes espèces de sacrifices dont les prêtres recevaient leurs parts, et fait connaître en même temps la destination des salles qu'il vient de décrire. Pour ce qui est des détails de cette nomenclature liturgique, nous y arriverons dans l'explication des premiers chapitres du Lévitique. Disons seulement ici que le *minehah* est toute offrande non sanglante, les autres catégories se distinguent moins par la nature du sacrifice que par ses motifs. — Il est parlé d'un *dépôt*, parce que avant de manger il faut apprêter.

64 Pour leur service.

65 Ici encore il y a une difficulté particulière. La chose serait bien simple, si les prêtres avaient eu à officier dans l'intérieur du temple, et si l'auteur avait pris la peine de parler de communications intérieures entre les susdites salles et la cour du temple. Mais, abstraction faite de cette lacune, le service de l'autel se faisait tout juste dans la grande cour. Peut-être l'auteur a eu en vue ici de prescrire aux prêtres de ne pas dépasser, pendant leurs fonctions, l'*allée* qui longeait leurs salles (v. 4), le peuple se tenant nécessairement en dehors de cette allée.

66 Tout l'ensemble des édifices décrits jusqu'ici, et non pas seulement le temple proprement dit.

67 Par laquelle on était entré primitivement.

68 Le texte dit : et *le* mesura tout autour. Mais quoi? ce n'est pas la porte, sans doute. L'auteur veut parler d'un espace non encore mesuré. Ce ne peut être qu'une cour ou enceinte extérieure, dont les constructions précédemment nommées formaient le centre.

cents perches, avec sa perche à mesurer. Il mesura ainsi vers les quatre côtés. Et il y avait un mur tout autour, long de cinq cents et large de cinq cents, pour séparer le sacré du profane[69].

Et il me conduisit à la porte, à celle qui était tournée vers l'orient. Et voilà que la majesté du Dieu d'Israël arrivait du côté de l'orient, et sa voix[70] était comme celle de l'océan, et la terre resplendissait de son éclat. C'était une apparition pareille à celle que j'avais vue alors que je vins pour la destruction de la ville; une apparition comme celle que j'avais vue sur les bords du Kebar[71]. Et je me jetai la face contre terre. Et la majesté de l'Éternel arriva au temple par la porte tournée vers l'orient. Et une force divine[72] me souleva et me transporta dans la cour intérieure, et voilà que le temple était rempli de l'éclat de Dieu. Et j'entendis quelqu'un qui me parlait depuis le temple, et un homme se trouvait placé à côté de moi[73]. Et il me dit: Fils d'homme! C'est ici la place de

69 Beaucoup d'interprètes ont compris ceci, après les LXX, du mur décrit XL, 5, en supprimant le mot *perches* ou en le remplaçant par le mot *coudées*. En effet, le grand carré dont nous nous sommes occupé jusqu'ici avait 500 coudées de chaque côté. Mais Ézéchiel veut certainement dire autre chose. Il veut séparer *le sacré du profane*, non par un simple mur, comme cela peut se faire pour toute propriété privée, mais par une large place libre et non surbâtie. Autrement l'opération du mesurage aurait été superflue après tout ce qui avait été dit. Or, voici les superficies que le texte nous permet de calculer. Le carré intérieur est de 500 coudées en long et en large, soit de 625 ares (la coudée à 50 centimètres), le grand carré, de 500 perches de côté (la perche à 3 mètres), aura 225 hectares. La proportion a paru excessive, mais elle doit précisément faire ressortir cette distance du sacré au profane, qui est au fond de l'image.

70 Le tonnerre annonce l'arrivée du Très-Haut. Car autrement il ne parle pas encore en ce moment.

71 Chap. VIII et suiv.; chap. I. La vision du char aux Keroûbs. — On pourrait traduire plus exactement encore : lorsque je vins pour *détruire* la ville. Car le prophète, organe des volontés divines, est censé les accomplir en les proclamant. Cette tournure prouve clairement que la vision du chap. IX doit être prise dans le sens d'une prédiction, et que tout l'appareil visionnaire appartient à la forme de celle-ci.

72 Chap. II, 2.

73 On a beaucoup discuté la question de savoir s'il s'agit ici de plusieurs personnes ou d'une seule, et si celle-ci est Dieu ou un ange. Voici à cet égard notre manière de voir. La théologie des prophètes se place toujours et partout au point de vue du monothéisme le plus absolu ; c'est toujours Dieu lui-même qui parle et qui agit (comp. p. 124, note 4). Mais le plus souvent les manifestations de sa volonté revêtent des formes concrètes, sensibles, visibles, multiples même (voy. les 7 *hommes* du chap. IX), sans qu'il faille en venir pour cela à la conception judaïque et vulgaire de ce qu'on appelle des *anges*. Ainsi, par exemple, Ézéchiel *entend* d'abord la voix venant du temple, c'était naturellement la voix de Dieu, et au même moment il *voit*

mon trône, la place où je poserai mes pieds, où j'établirai ma demeure au milieu des enfants d'Israël, à tout jamais : et la maison d'Israël ne souillera plus mon saint nom, ni eux, ni leurs rois, par leur idolâtrie, par les charognes de leurs rois[74], leurs hauts-lieux, dont ils plaçaient le seuil près de mon seuil, et la porte à côté de la mienne, rien qu'un mur me séparant d'eux, et ils souillaient ainsi mon saint nom par les abominations qu'ils commettaient : mais je les exterminai dans ma colère ! Maintenant ils éloigneront de moi leur idolâtrie et les charognes de leurs rois, et moi je demeurerai au milieu d'eux à tout jamais. Toi, fils d'homme ! Fais connaître ce temple à la maison d'Israël, pour qu'ils aient honte de leurs péchés, et qu'ils mesurent[75] sa forme parfaite. Et s'ils ont honte de tout ce qu'ils ont fait, montre-leur le plan de ce temple, et sa disposition, ses issues et ses entrées, toutes ses formes[76], ses règles et ses lois, et décris-le sous leurs yeux, pour qu'ils retiennent son plan et ses règles, et qu'ils les pratiquent.

Voici l'ordonnance du temple : Sur le sommet de la montagne, tout son territoire, tout à l'entour, est sacré. Voilà la loi du temple[77].

près de lui un personnage qui lui tient un discours, dont la rédaction ne laisse aucun doute sur l'identité de l'interlocuteur. Le prophète, après avoir entendu l'*appel*, reçoit l'*enseignement;* mais ces deux faits viennent de la même source ou *bouche*, seulement l'un est plus direct et plus immédiat que l'autre et en même temps plus précis ; voilà pourquoi il *voit*, après avoir *entendu*.

[74] On a cru qu'Ézéchiel voulait blâmer ici la coutume des rois d'Israël, de se faire enterrer dans le voisinage immédiat du temple. Mais outre que ce fait n'est nulle part directement attesté, le contexte fait voir qu'il s'agit d'autre chose. La *charogne* est un terme de dédain pour un corps *mort;* ici il est pris pour désigner les faux dieux, en opposition avec le Dieu *vivant*. Les cultes idolâtres s'étaient installés dans l'enceinte même du temple (chap. VIII), et c'étaient les rois eux-mêmes qui les favorisaient ou les toléraient du moins : ce sont eux qu'on en rend ici responsables. Il est superflu de prendre le mot *roi* dans le sens de Dieu (*Mélek* — *Molek*).

[75] A la place de ces mots : *qu'ils mesurent*, les LXX ont lu : son aspect (c'est-à-dire sa forme), ce qui se rattache très-bien soit à l'impératif précédent, soit au substantif qui va suivre. Si l'on veut conserver la leçon vulgaire, il faut prendre le verbe *mesurer* dans le sens d'*étudier*, ce qui semble assez hasardé après le fréquent emploi du même mot dans son sens propre. L'intention du prophète ne peut pas avoir été d'inviter ses lecteurs à refaire ses plans et calculs.

[76] Ce mot est répété deux fois dans le texte vulgaire. — Les règles et les lois dont il est parlé ne sont pas les dimensions que nous connaissons, mais l'ordonnance du culte qui va être exposée.

[77] Premier principe fondamental : Le grand carré tout entier (XLII, 15 suiv.) est sacré. Nous avons à dessein varié l'expression, en disant *ordonnance* pour tout ce qui va suivre chap. XLIII-XLVI, et *loi*, pour ce premier statut mis en tête des autres.

Voici les mesures de l'autel[78] en coudées (la coudée à raison d'une coudée et d'une palme[79]): le socle, une coudée, et une coudée en largeur; et il se termine par un rebord d'un empan, qui va tout autour[80]. Et voici la hauteur de l'autel: depuis le socle de terre, jusqu'au gradin inférieur, deux coudées, la largeur étant d'une coudée, et depuis le petit gradin jusqu'au grand gradin, quatre coudées, la largeur étant d'une coudée. Et l'âtre[81], quatre coudées; et pardessus l'âtre, les quatre cornes. Et l'âtre, douze en longueur sur douze en largeur; un carré relativement à ses quatre côtés. Et le gradin, quatorze en longueur sur quatorze en largeur, relativement à ses quatre côtés. Et tout autour une balustrade d'une demi-coudée, et le socle[82] d'une coudée tout autour; et les marches du côté de l'orient[83].

78 Les prescriptions prophétiques relatives au culte commencent par le plan du futur *autel*. Il s'agit du grand autel des sacrifices, placé dans la cour intérieure en avant du vestibule du temple (XL, 47). Les données mathématiques sont encore obscures et incomplètes, les termes techniques incertains, le texte corrompu et surchargé de variantes (LXX), enfin, la description telle, que chaque commentateur a pu y voir autre chose. Nous nous bornerons à des indications générales, en nous éloignant aussi peu que possible de la leçon reçue.

79 Chap. XL, 5.

80 On peut juger de la certitude de l'interprétation, quand on voit qu'au lieu d'un *socle*, on a pu trouver ici une excavation dans la surface de l'âtre, pour recevoir le feu. D'après l'étymologie, le terme doit signifier quelque chose de bombé. Le socle (si socle il y a) est d'une coudée, nous supposons de hauteur; quant à la largeur, ce ne peut être que l'étendue par laquelle il dépasse la partie de l'autel placée au-dessus. Cette largeur d'une coudée étant encore mentionnée plusieurs fois, nous en concluons que la construction tout entière est en gradins, c'est-à-dire formée de plusieurs parallélépipèdes superposés et diminuant de dimension, comme cela résulte, du reste, clairement des v. 16 et 17. Le texte distingue évidemment deux de ces parallélépipèdes (outre le socle), l'un ayant 2 coudées (de haut) et l'autre 4.

81 Notre texte offre ici plusieurs variantes dans l'orthographe du mot, ce qui a donné lieu à l'opinion qu'il s'agit de deux parties différentes: *Hareel*, montagne de Dieu, et *Ariel*, âtre de Dieu, la première estimée être un troisième parallélépipède, le second, la surface même de l'autel. Nous nous en tenons aux Grecs, qui ont mis partout le second terme (comp. Ésaïe XXIX, 1), mais en lui donnant (avec notre texte) la forme d'un parallélépipède de 4 coudées de haut, sur 12 de long et de large. A la rigueur, on pourrait identifier le second gradin avec l'âtre, d'autant plus que le texte ne donne la longueur et la largeur que pour deux gradins.

82 Le terme est le même qu'au v. 13. S'agit-il aussi du même objet? Nous n'osons l'affirmer.

83 La hauteur totale étant de 11 (ou 7) coudées, et les gradins trop distants l'un de l'autre, il faut des marches pour arriver à officier sur l'âtre (comp. 2 Chron. IV, 1).

Et il me dit: Fils d'homme! Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel: Voici les rites de l'autel[84], pour l'époque où il sera construit, à l'effet d'y offrir des holocaustes et d'y asperger du sang: tu donneras[85] aux prêtres lévitiques, à ceux de la famille de Çadoq[86], qui s'approchent de moi pour me servir (dit le Seigneur, l'Éternel), un animal mâle de race bovine pour sacrifice de péché. Puis tu prendras de son sang et tu en mettras sur les quatre cornes de l'autel, et sur les quatre angles des gradins et sur la balustrade tout autour, et tu accompliras l'expiation et la propitiation. Puis tu prendras ce taureau du sacrifice de péché, pour qu'on le brûle à l'endroit désigné du temple[87], en dehors du sanctuaire. Et le second jour, tu feras venir un bouc sans défaut, pour le péché, pour qu'ils fassent l'expiation de l'autel, comme ils l'auront faite avec le taureau. Quand tu auras accompli cette expiation, tu feras venir un animal mâle de race bovine, sans défaut, et un bélier sans défaut, du menu bétail, et tu les présenteras à l'Éternel, pour que les prêtres jettent sur eux du sel et les immolent en holocaustes à l'Éternel. Durant sept jours[88], tu feras immoler un bouc pour le péché, chaque jour, et l'on immolera un animal mâle de race bovine, et un bélier du menu bétail, sans défaut. Durant sept jours, on fera la propitiation de l'autel et on le purifiera, et on le consacrera[89]. Et au bout de ces jours, à partir du huitième jour, les prêtres immoleront sur l'autel vos holocaustes et vos sacrifices d'actions de grâces, et je vous accorderai ma faveur, parole du Seigneur, l'Éternel.

Puis il me reconduisit vers la porte extérieure du sanctuaire tournée vers l'orient[90]. Or, elle était fermée. Et l'Éternel me dit:

[84] Probablement l'auteur ne veut pas parler des rites permanents, mais seulement de la première inauguration. Comp. 2 Chron. VII, 9. Exod. XXIX, 37.

[85] Le prophète, représentant de Dieu, organise la cérémonie et la préside, c'est-à-dire qu'il en trace d'avance la norme.

[86] Voyez page 130, note 25, et surtout chap. XLIV, 15 suiv.

[87] Cet endroit pourrait bien s'être trouvé dans l'arrière-cour.

[88] Il ne résulte pas clairement du texte comment on doit compter ces 7 jours, puisque le bouc est nommé pour la première fois le *second* jour, et que les holocaustes semblent ne devoir commencer qu'après les sacrifices d'expiation. Peut-être doit-on se représenter les deux rites comme se combinant depuis le commencement. Du reste, les prescriptions formulées ici diffèrent à plusieurs égards de celles de la loi. Exod. XXIX et Lév. VIII.

[89] Litt.: on lui remplira les mains. *Remplir les mains*, est un terme technique pour la consécration ou installation des prêtres, auxquels on remettait à cette occasion les insignes ou instruments de leur office. Ce terme est ici appliqué à l'autel même.

[90] Ce serait la porte entre les deux cours (XL, 32), en face du grand autel. Il est cependant plus probable que le *sanctuaire* désigne ici l'ensemble de l'enceinte sacrée, de sorte qu'il faut songer à la porte orientale de la grande cour (XL, 6).

Cette porte restera fermée, et ne sera pas ouverte, et personne n'y passera; c'est parce que l'Éternel, le Dieu d'Israël, y a passé, qu'elle restera fermée. Le prince seul, parce qu'il est prince, y prendra place pour le festin sacré: il entrera par le chemin du vestibule de cette porte et sortira par le même chemin[91].

Puis il me conduisit vers la porte du nord[92], en face du temple, et comme je regardais, voilà que la majesté de l'Éternel remplissait le temple, et je me jetai la face contre terre. Et l'Éternel me dit: Fils d'homme! Fais attention, et regarde de tes yeux et écoute de tes oreilles tout ce que je vais te dire relativement à tous les rites du temple et à ses règles, et fais attention à l'entrée du temple, ainsi qu'à toutes les issues du sanctuaire[93]. Et tu diras à ces rebelles, à la maison d'Israël: Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: C'en est assez de toutes vos abominations, maison d'Israël! d'avoir introduit des étrangers, incirconcis de cœur et incirconcis de chair, pour qu'ils fussent dans mon sanctuaire et profanassent ma maison, quand vous veniez m'offrir mon repas, la graisse et le sang, et qu'ils rompissent mon alliance, avec toutes vos abominations: et au lieu de faire vous-mêmes le service de mes choses saintes, ce sont eux que vous en chargiez à votre place dans mon sanctuaire[94]! Or, voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: Aucun étranger, incirconcis de cœur et incirconcis de chair, ne doit entrer dans mon sanctuaire, d'entre tous les étrangers qui demeurent au milieu d'Israël. Même les Lévites, qui se sont éloignés de moi, quand Israël s'égarait en me quittant pour suivre ses idoles, ils en porteront la peine. Dans mon sanctuaire, ils serviront de gardes aux portes du

91 *Le* prince est le prince régnant, le roi Isaïde de la future théocratie, et non pas le Messie unique et immortel. Pour le *festin sacré* (litt.: pour manger devant l'Éternel): cela veut dire pour les repas solennels qui suivent les sacrifices. Ces repas, le prince les prendra dans le vestibule de cette porte, lequel donnait sur la grande cour; c'est donc aussi du côté de cette cour qu'il entrera et sortira, et non par la porte orientale proprement dite, c'est-à-dire par l'ouverture extérieure. Évidemment, comme tout le monde, il aura pénétré dans la grande cour par la porte du nord ou par celle du midi.

92 Ici nous songeons à la porte mitoyenne entre les deux cours.

93 Les entrées et issues pourraient bien être prises dans un sens figuré: *entrer et sortir*, correspond à la notion de converser, besogner, avoir des affaires ou des relations, etc. Comp. 1 Sam. XXIX, 6. Act. IX, 28. Ce seraient donc ici les usages règlementaires.

94 Les livres historiques ne mentionnent rien de ce genre. Mais le texte est clair et formel et l'on doit supposer que, soit antérieurement, soit dans les derniers temps encore, les Lévites se mettaient au service des cultes étrangers, et des étrangers païens étaient employés pour les services subalternes du culte de Jéhova.

temple, et feront la besogne de la maison[95]; ils auront à égorger pour le peuple les victimes du sacrifice, et seront au service des gens; parce qu'ils se sont mis à leur service devant leurs idoles et qu'ils sont ainsi devenus pour la maison d'Israël une occasion de péché, pour cela, je lève ma main contre eux[96], parole du Seigneur, l'Éternel! et ils en porteront la peine. Et ils n'auront point accès auprès de moi pour officier devant moi, et pour s'approcher de mes choses saintes, de tout ce qui m'est consacré[97]; mais ils subiront leur opprobre pour les abominations qu'ils ont commises. Et je ferai d'eux les serviteurs du temple, à l'égard de toute la besogne qui doit s'y faire. Mais les prêtres lévitiques, les fils de Çadoq[98], qui ont fait le service de mon sanctuaire, alors que les enfants d'Israël se sont égarés et m'ont abandonné, ce sont eux qui auront accès auprès de moi pour me servir; ils se présenteront devant moi pour m'offrir la graisse et le sang: parole du Seigneur, l'Éternel! Eux seuls entreront dans mon sanctuaire, eux s'approcheront de ma table pour me servir, et feront mon service. Et quand ils entreront par les portes de la cour intérieure, ils revêtiront des habits de lin[99], et n'auront sur eux rien qui soit de laine, pendant qu'ils officieront aux portes de la cour intérieure et près du temple. Ils auront sur la tête des turbans de lin, et sur les reins des caleçons de lin, et ne s'habilleront point de manière à se mettre en sueur. Et quand ils sortiront dans la cour extérieure pour rejoindre le peuple, ils ôteront leurs vêtements dans lesquels ils auront officié et les déposeront dans les salles du sanctuaire, et revêtiront d'autres habits, pour ne pas mettre le peuple, par leurs vêtements, dans un état de consécration[100]. Ils ne se raseront pas la tête et ne laisseront pas croître leur chevelure, mais ils porteront les cheveux courts[101].

95 La grosse besogne, le service de domestiques, les sacrifices privés, mais non la participation à ce qui se faisait à l'intérieur et officiellement.

96 Pour jurer.

97 Particulièrement des parties des victimes qui devaient être consumées sur l'autel, ce que le prophète a hardiment appelé plus haut: le *repas* de Dieu.

98 Chap. XL, 46.

99 Chap. XLII, 14. Comp. Exod. XXVIII, 39 suiv. Lév. XVI, 23.

100 Le prêtre officiant (revêtu de ses habits sacerdotaux) est soumis à certaines règles et abstinences, que la loi n'imposait pas aux laïques. Le sens de la phrase est donc que l'attouchement de ces habits sacrés par quelqu'un de la foule, le mettrait (inutilement, mais nécessairement) dans l'obligation de s'imposer les mêmes devoirs. C'était là une conséquence du principe de la sainteté du ministère et de la pureté de la caste.

101 Pour ceci et ce qui suit, comp. Lév. X et XXI, où cependant les prescriptions ne sont pas toutes identiquement les mêmes.

Et aucun prêtre ne boira du vin lorsqu'il devra entrer dans la cour intérieure. Ils ne prendront pour femmes, ni des veuves, ni des personnes répudiées, mais seulement des vierges de race israélite; cependant ils pourront prendre des veuves qui auront été mariées à des prêtres. Et ils instruiront mon peuple, et lui apprendront à distinguer ce qui est sacré ou profane, pur ou impur. Et ils seront juges des procès, et les jugeront d'après mes statuts. Ils observeront mes lois et commandements à l'égard de toutes mes fêtes et sanctifieront mes sabbats. Et ils ne s'approcheront pas d'un homme mort, parce que cela les rendrait impurs: cependant pour un père ou une mère, pour un fils ou une fille, pour un frère ou une sœur non-mariée, il leur est permis de contracter l'impureté. Et après la purification d'un tel[102], on lui comptera encore sept jours, puis quand il rentrera au sanctuaire, à la cour intérieure, pour y officier, il offrira un sacrifice de péché : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit. Et leur patrimoine sera que moi je suis leur patrimoine[103]; et vous ne leur donnerez point de propriété en Israël: moi je serai leur propriété. Les offrandes, les sacrifices de péché et d'expiation, voilà ce dont ils vivront[104], et tout ce qui aura été l'objet d'un vœu[105] en Israël, leur appartiendra. Et les prémices de toutes les primeurs de toutes choses, et tout ce qui est présenté comme offrande, de tout ce que vous offrirez, appartiendra aux prêtres, et vous leur donnerez aussi les prémices de votre mouture, pour que la bénédiction repose sur votre maison[106]. Les prêtres ne mangeront point d'animaux morts naturellement ou déchirés par d'autres, ni oiseaux, ni quadrupèdes[107].

Et lorsque vous répartirez le pays en lots de propriété[108] vous consacrerez à l'Éternel, comme domaine sacré, une portion du terri-

102 Pour le laïc, la purification durait sept jours. Nomb. XIX, 11 et suiv. La pureté du prêtre était donc doublement garantie.

103 Comp. Nomb. XVIII, 20. Deut. X, 9; XVIII, 1.

104 Lév. VII, 6, et autres passages.

105 Nous ne sommes pas sûr de la justesse de cette interprétation. L'auteur fait peut-être allusion au cas prévu Lév. XXVII, 21, mais là il est question de propriété foncière, laquelle paraît exclue par le contexte.

106 Nomb. XV, 21; XVIII, 13, 19. Exod. XXXIV, 26, etc.

107 Lév. XXII, 8.

108 Nous verrons plus loin qu'Ézéchiel comprend, dans ses visions d'avenir, une nouvelle répartition du territoire de Canaan, entre les douze tribus. Ici il s'occupe de la portion du pays réservée à *Dieu* (le domaine sacré), sur lequel se trouvera le sanctuaire précédemment décrit, le reste étant donné en *usufruit* à la caste sacerdotale. Nous insistons sur ce terme d'usufruit, quoique le texte ne l'emploie pas, parce que autrement il y aurait contradiction avec XLIV, 28.

toire, d'une longueur de vingt-cinq mille et d'une largeur de vingt mille[109]. Ce sera un domaine sacré dans toute l'étendue de ses limites. Sur ceci, il y aura pour le sanctuaire un carré de cinq cents sur cinq cents, autour duquel il y aura un rayon libre de cinquante coudées[110]. Et sur cette étendue, vous en mesurerez une de vingt-cinq mille en longueur et de dix mille en largeur, et là dedans sera le sanctuaire, le lieu très-saint. Ce sera la partie sacrée du territoire, elle sera pour les prêtres qui font le service du sanctuaire et qui ont accès auprès de l'Éternel pour le servir ; ce sera pour eux une place pour des maisons, et pour le sanctuaire un lieu saint. Et vingt-cinq mille en long et dix mille en large seront pour les lévites qui servent au temple : ce sera leur domaine, des bourgades pour y habiter[111]. Et pour domaine de la ville[112], vous assignerez cinq mille en largeur et vingt-cinq mille en longueur parallèlement au domaine sacré : cela appartiendra à toute la maison d'Israël. Et au prince, des deux côtés, du domaine sacré et du domaine de la ville,

109 Ici, deux observations importantes. On remarquera que la mesure n'est déterminée qu'à l'égard du chiffre et non quant à l'instrument. Or, nous prétendons qu'il s'agit de perches et non de coudées. Cela résulte du v. 2, où le carré réservé à l'enceinte sacrée est de 500 de chaque côté, où il ne peut être question que de perches, comp. XLII, 20. Ensuite nous verrons que les 25,000 sont à mesurer de l'ouest à l'est, de la Méditerranée au Jourdain. Si c'étaient des coudées, cela ne ferait que 12 à 13 kilomètres ; si ce sont des perches, cela donne 75 kilomètres, ce qui est à peu près la largeur moyenne du pays. — Notre seconde observation est celle-ci. Nous avons mis, d'après les LXX, *vingt* mille (perches) de large, pour le domaine sacré (du nord au sud) ; le texte hébreu n'en met que *dix*, ce qui est évidemment une faute, puisque immédiatement après, ce domaine est subdivisé en deux parties égales, *chacune* de dix mille perches de largeur, pour les prêtres et pour les Lévites (v. 3 et 5).

110 Pour que les maisons des prêtres ne viennent pas s'adosser aux murs de l'enceinte sacrée. Car celle-ci est au milieu de la portion des prêtres.

111 La portion donnée en usufruit aux Lévites est tout aussi grande que celle des prêtres, mais comme ils sont plus nombreux, ils seront d'autant moins riches. Les derniers mots de la phrase sont pris dans le texte grec ; l'hébreu (*vingt salles* ou *chambres*) ne donne pas de sens acceptable. (Lisez *s'a'rîm ls'bṭ* au lieu de *'aṣrîm ls'kṭ*.) On remarquera qu'en parlant des prêtres, l'auteur avait nommé des maisons, ici il parle de villes ou de villages. D'après cela, on jugera de la proportion du nombre et des revenus.

112 Jérusalem aura son domaine propre, sa banlieue à elle, et n'appartiendra pas à l'une des 12 tribus exclusivement (comme la ville de Washington dans le district de Columbia, dans les États-Unis). Comme les trois districts décrits jusqu'ici ont la même longueur de 25,000 perches, et en largeur 10 + 10 + 5 mille, on voit que ce grand domaine communal et sacré forme un carré régulier de 562,500 hectares. — Pour ne pas embrouiller les choses, nous nous servons du terme de domaine pour les deux portions, celle de Dieu et celle de la ville. Le texte réserve pour la première le terme liturgique d'offrande de préciput.

le long du domaine sacré et le long du domaine de la ville, du côté de l'ouest vers l'ouest et du côté de l'est vers l'est, une longueur égale à l'une des portions, de la limite de l'ouest à la limite de l'est. Ce sera là son territoire, sa propriété en Israël, et mes princes n'opprimeront plus mon peuple, et ils laisseront le pays à la maison d'Israël, à ses tribus[113]. Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : C'en est assez, princes d'Israël ! Abstenez-vous de violences et d'oppression, pratiquez le droit et la justice, soulagez mon peuple et ne l'évincez plus[114] : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit ! Ayez des balances et des mesures justes, êfah et baṭ ; l'êfah et le baṭ auront la même capacité, de manière à contenir chacun la dixième partie du ḥomer. Le ḥomer en règlera la capacité. Et le sicle sera de vingt g'érah : vingt sicles, vingt-cinq sicles, quinze sicles, ce sera pour vous la mine[115]. Voici ce que vous aurez à prélever comme redevance[116] : un sixième d'êfah de chaque ḥomer

113 Les anciens rois avaient surchargé le peuple d'impôts et de redevances (1 Rois IV). A l'avenir, ils auront leur domaine privé et les redevances ne seront pas onéreuses (v. 13 suiv.), de manière qu'il n'y aura pas d'exactions et de charges établies sur le sol. La détermination du domaine royal est encore un peu obscure. Voici comment nous la comprenons. Le domaine communal et sacré formant un carré régulier de 75 kilomètres en long et en large, il restait à l'ouest vers la mer, et à l'est vers le Jourdain, deux bandes de terre longues (du nord au sud) de 75 kilomètres aussi, et d'une largeur non déterminée, mais peu considérable. En supposant cette largeur seulement d'un kilomètre, c'étaient encore deux beaux lots, chacun de 7500 hectares. Les *limites* dont parle le texte, sont les limites naturelles de Canaan.

114 Les princes se considéraient comme les véritables propriétaires du sol et *évinçaient* leurs sujets pour s'adjuger leur patrimoine. On voit par cet arrangement qu'il n'est pas question d'un Messie unique et permanent, mais d'une dynastie continuant l'ancienne.

115 Le sens général du passage est que les poids et mesures doivent être justes et ne jamais servir à la fraude (Deut. XXV, 13 suiv.). L'auteur ne se contente pas de dire cela en théorie, il indique aussi le rapport normal entre les unités de mesures et leurs multiples ou subdivisions. Le ḥomer était une mesure de capacité d'environ deux hectolitres. Le *déci*-ḥomer s'appelait êfah pour les grains, baṭ pour les liquides. La phrase concernant le sicle est inintelligible : nous savons que 50 sicles faisaient une mine, et 60 mines un talent. Le sicle pesait 15 grammes. Nous devons cependant faire remarquer que ces diverses données ne sont pas absolument sûres, parce que déjà les évaluations de Josèphe et des Rabbins ne s'accordent pas tout à fait. Les calculs des modernes diffèrent aussi. Il y a des savants qui portent le *ḥomer* à 4 hectolitres et le sicle à 14,5 grammes. L'énumération de 20, 25 et 15 sicles rend toute détermination incertaine, et doit être considérée comme l'effet d'une corruption du texte. Les LXX ont deux leçons différentes, toutes les deux également confuses.

116 Le mot hébreu employé ici s'applique ordinairement aux offrandes sacrées. Ici, il est positivement question du préciput du prince. Celui-ci cependant aura à faire les frais des sacrifices.

de froment, et un sixième d'éfah de chaque homer d'orge; et la norme pour l'huile [*le bat, l'huile*]. un dixième de bat de chaque kor (dix bats faisant un homer) [*car dix bats font un homer*[117]], et une tête de bétail[118] sur deux cents, prise des pâturages bien arrosés d'Israël, pour les offrandes[119], holocaustes et sacrifices d'actions de grâces, à l'effet de faire avec tout cela la propitiation. C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit. Toute la population du pays sera tenue à cette redevance envers le prince d'Israël. Et le prince sera chargé des holocaustes, des offrandes et des libations, aux grandes fêtes, aux nouvelles lunes, et aux sabbats, à toutes les solennités de la maison d'Israël. C'est lui qui fera[120] les sacrifices de péché et d'actions de grâce, les offrandes et les holocaustes, pour faire la propitiation pour la maison d'Israël.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Le premier jour du premier mois, tu prendras un animal mâle de race bovine, sans défaut, pour la sanctification[121] du sanctuaire. Et le prêtre prendra du sang de la victime et en mettra sur les chambranles du temple, et aux quatre coins de l'autel aux gradins, et sur les chambranles de la porte[122] de la cour intérieure. Et tu en feras de même le septième jour du mois, pour décharger ceux qui auront péché par erreur ou simplicité, afin de faire propitiation pour le temple. Le quatorzième jour du premier mois, vous aurez la pâque, une fête de sept jours[123]; on mangera du pain sans levain. Ce jour-là, le prince offrira, pour lui et pour tout le commun peuple, un taureau comme sacrifice de péché; et durant les sept jours de la fête il offrira, en holocauste à l'Éternel, sept taureaux et sept béliers sans défaut, chaque jour, durant les sept jours, et comme sacrifice de péché, un

117 Les mots entre crochets ne peuvent être que des gloses ou fautes de copistes. — Le *kor* est un terme d'usage plus récent pour le homer. Pour les grains, la redevance était donc d'un soixantième de la récolte, pour l'huile, un centième.

118 Moutons et chèvres. Le texte ne parle pas des bœufs, sans qu'on puisse dire pourquoi. Car on en élevait et on en employait dans les sacrifices.

119 Voyez la note sur XLII, 13 (note 63).

120 Il ne s'agit pas là de fonctions sacerdotales, mais de la fourniture des objets.

121 La langue française n'a pas de mot pour exprimer brièvement le sens du terme hébreu, lequel dénote l'acte d'un sacrifice institué pour ôter (faire pardonner) le péché (en allemand : *die Entsündigung*). Le sanctuaire est censé souillé par les péchés du peuple, le sacrifice doit opérer la purification, on pourrait presque dire la désinfection.

122 De laquelle? Doit-on prendre le mot comme un collectif?

123 Texte grec. L'hébreu parle de *semaines* au pluriel (*s'bou'ôt* pour *s'ibe'at*), les copistes ayant sans doute songé à la *fête des semaines*, c'est-à-dire à la Pentecôte, qui n'est pas autrement mentionnée ici.

bouc par jour; et comme offrande, il y ajoutera un êfah[124] par taureau et un êfah par bélier, et d'huile un hin par êfah. Le quinzième jour du septième mois, lors de la fête[125], il en fera de même durant sept jours, à l'égard du sacrifice de péché, de l'holocauste, de l'offrande et de l'huile[126].

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel: La porte de la cour intérieure, qui est tournée vers l'orient, restera fermée pendant les six jours ouvrables; elle sera ouverte le jour du sabbat et le jour de la nouvelle lune. Et le prince, arrivant du dehors vers le vestibule de la porte, se placera sous le linteau de la porte, pendant que les prêtres offriront son holocauste et son sacrifice d'action de grâce; et après qu'il se sera prosterné sur le seuil de la porte, il sortira, et la porte ne sera pas fermée avant le soir. Et le commun peuple se prosternera devant l'Éternel à l'entrée de cette porte, les jours de sabbat et de nouvelle lune. Et l'holocauste que le prince offrira à l'Éternel le jour de sabbat, sera de six brebis sans défaut, et d'un bélier sans défaut; l'offrande consistera en un êfah pour le bélier; pour les brebis, l'offrande sera facultative[127]; quant à l'huile, ce sera un hin par êfah. Et le jour de la nouvelle lune, ce sera un animal mâle de race bovine, sans défaut, et de plus six brebis et un bélier, tous sans défaut. Il y joindra comme offrande un êfah pour le taureau, et un êfah pour le bélier, et pour les brebis selon qu'il voudra, et quant à l'huile, ce sera un hin par êfah. Et quand le prince entrera, ce sera du côté du vestibule de la porte, et il sortira aussi par ce même chemin. Et quand le commun peuple entrera, pour se présenter devant l'Éternel aux solennités, celui qui sera entré par la porte du nord, pour aller se prosterner, sortira par la porte du sud, et celui qui sera entré par la porte du sud, sortira par la porte du nord; on ne s'en retournera pas par la porte par laquelle on sera entré, mais on sortira en marchant droit devant soi[128].

124 De farine. Chaque sacrifice sanglant était accompagné d'une *offrande* non sanglante, consistant en farine et huile. Le *hin* est la sixième partie du *bat*.

125 Des tabernacles.

126 Les prescriptions du texte diffèrent beaucoup de celles de la loi mosaïque. Nous trouverons l'occasion de revenir à ce fait, dans l'introduction au Pentateuque.

127 Litt.: un don de sa main. Plus bas on lit dans le même sens: ce que sa main atteindra. D'autres y trouvent le sens: selon ses moyens.

128 Dans tout ceci, il doit être question des portes mitoyennes entre les deux cours, car c'est dans la cour intérieure que s'accomplissaient les rites sacrés. La porte assignée au prince doit être celle de l'est, bien que le texte ne le dise pas. — On peut d'ailleurs se demander si le règlement de police ici promulgué aurait pu empêcher la confusion, les jours de grande affluence, dans un espace qui, du nord au sud, n'avait que 50 mètres d'étendue.

Et le prince entrera avec eux quand ils entreront, et sortira [129] quand ils sortiront. Et aux grandes fêtes et aux solennités, l'offrande sera d'un êfah par taureau et d'un êfah par bélier, et pour les brebis elle sera facultative, et quant à l'huile, ce sera un hîn par êfah. Et si le prince veut faire un sacrifice volontaire à l'Éternel, holocauste ou d'action de grâces, on lui ouvrira la porte tournée vers l'orient, et il fera son sacrifice, holocauste ou d'action de grâces, comme il le fait au jour du sabbat; et quand il sera sorti, on fermera la porte derrière lui. Journellement tu immoleras à l'Éternel une brebis âgée d'un an, et sans défaut, tu l'immoleras en holocauste chaque matin. Et comme offrande, tu y joindras chaque matin un sixième d'êfah, et un tiers de hîn d'huile pour humecter la farine, comme offrande à l'Éternel. Ce seront là des règles perpétuelles et permanentes. Et vous ferez ainsi à l'égard de la brebis et de l'offrande et de l'huile, chaque matin : ce sera l'holocauste perpétuel.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Si le prince veut faire à l'un de ses fils un don d'une partie de son domaine, elle appartiendra à son fils, elle sera sa proprieté héréditaire. Mais, s'il veut faire un don d'une partie de son domaine à l'un de ses serviteurs, elle lui appartiendra jusqu'à l'année de libération, puis elle fera retour au prince. Il n'y a que les fils auxquels l'héritage restera [130]. Le prince ne prendra rien du territoire appartenant au peuple, de manière à les évincer de leur propriété. C'est sur sa propriété à lui qu'il constituera l'apanage de ses fils, afin que personne de mon peuple ne soit expulsé de sa propriété.

Puis il me conduisit par l'entrée qui était à côté de la porte, vers les salles attenant au sanctuaire, et réservées aux prêtres, du côté du nord, et il y avait là un emplacement à l'extrémité occiden-

129 Texte grec. L'hébreu met le pluriel, très-mal à propos, ce semble. Il s'agit de la simultanéité de l'entrée et de la sortie, et non de la localité.

130 La chose est parfaitement claire, mais le texte hébreu contient deux fautes de copistes corrigées ici d'après les Septante. Au v. 16, nous avons ainsi mis : un don *d'une* partie, etc., comme cela se lit aussi au v. 17, tandis que les Rabbins lisent : un don, c'est son domaine.... La préposition s'était perdue. Vers la fin du v. 17, nous biffons, au contraire, un suffixe en disant : il n'y a que l'héritage des fils qui leur restera, au lieu de : *son* héritage seul, etc. — De fait, le prince peut constituer des apanages héréditaires pour sa famille, sur son domaine; mais il ne peut pas l'aliéner en faveur d'autres personnes. A l'égard de ces dernières, il peut faire des concessions temporaires. L'année de *libération*, autrement le jubilé, est la 50e, si tant est qu'Ézéchiel ait eu ici en vue les dispositions du code civil que nous lisons Lév. XXV, 10 suiv.

tale[131]; et il me dit: C'est ici l'emplacement où les prêtres font cuire les viandes des sacrifices de péché et d'expiation, où ils font frire les offrandes[132], pour ne point les emporter à la cour extérieure, de manière à mettre le peuple dans un état de consécration[133].

Puis il me conduisit dans la cour extérieure, et me fit passer devant les quatre coins de la cour, et à chaque coin de la cour je vis encore une cour[134]. Dans les quatre coins de la cour il y avait de petites cours[135], de quarante[136] de long sur trente de large; toutes les quatre ayant les mêmes dimensions. Et autour de toutes les quatre il y avait un mur, et sous les murs, tout autour, étaient pratiqués des âtres. Et il me dit: C'est ici la cuisine où les serviteurs du temple font cuire les victimes du peuple.

Puis il me reconduisit à la porte du temple, et je vis qu'il jaillissait de l'eau de dessous le seuil du temple vers l'orient, car la façade du temple était à l'orient, et l'eau descendait de dessous le côté méridional[137] du temple, au sud de l'autel. Puis il me fit sortir par la porte septentrionale, et me fit faire le tour au dehors jusqu'à la porte extérieure tournée du côté de l'orient[138], et j'y vis les eaux jaillissant du côté méridional[139]. Lorsque l'homme sortit vers l'orient, il tenait à la main un cordeau, et quand il eut mesuré mille coudées, il me fit passer par l'eau, et l'eau allait aux chevilles; et il mesura

131 On se rappelle les salles décrites chap. XLII, v. 1 et suiv., où les prêtres revêtaient leurs habits sacerdotaux. Ces salles longeaient en partie l'arrière-cour, en partie la cour régnant autour du temple; leur longueur étant la même que celle de chacune de ces cours, il est évident qu'il devait rester derrière elles, vers l'ouest, un espace libre dont il n'a point encore été question. Cet espace, ce sont les cuisines dont parle notre texte.

132 De la farine et de l'huile on faisait des gâteaux.

133 Voyez la note sur XLIV, 19 (note 100).

134 Nous revenons ici au grand mur d'enceinte (XL, 5), aux quatre angles intérieurs duquel il y a donc d'autres cours (petites), qui servent de cuisines pour la préparation des festins, c'est-à-dire des repas consacrés par un sacrifice préalable.

135 Le texte offre ici un adjectif inconnu (*qtrôṭ*), que l'on traduit au hasard par couvertes, découvertes, fermées, divisées en compartiments, etc. Nous proposons de lire *qṭnôṭ* (petites). Les Septante l'omettent tout à fait.

136 Coudées.

137 Le côté méridional est ici la partie de la façade orientale, entre la porte et l'angle sud-est. L'autel, comme on sait, est placé devant cette façade. L'eau descend, parce que l'édifice sacré occupe la place la plus élevée du carré.

138 La porte orientale étant fermée (XLIV, 1), il faut faire extérieurement le grand tour, en sortant au nord, jusqu'à la place où le ruisseau sortait sous le mur d'enceinte dans la direction de l'est.

139 C'est-à-dire entre la porte orientale et l'angle sud-est du grand mur.

encore mille, et me fit passer par l'eau, et l'eau allait aux genoux ; et il mesura encore mille, et me fit passer, et l'eau allait aux hanches ; et il mesura encore mille, et c'était un ruisseau que je ne pouvais passer, car l'eau était trop haute, de l'eau à passer à la nage, un ruisseau non guéable[140]. Et il me dit : L'as-tu bien vu, fils d'homme? et il me reconduisit au bord du ruisseau[141]. Comme nous revenions[142], je vis sur le bord du ruisseau, des deux côtés, des arbres en grand nombre. Et il me dit : Cette eau coule vers le district oriental, et descend dans la lande, et arrive à la mer ; c'est dans la mer qu'elle débouche, pour que les eaux de celle-ci soient assainies[143]. Et toutes sortes d'êtres animés qui se meuvent, vivront partout où arrivera le ruisseau dans la mer[144], et le poisson sera excessivement nombreux, quand cette eau y viendra ; car elle sera assainie et il y aura vie partout où le ruisseau arrivera. Des pêcheurs se placeront au rivage, depuis Ên G'edî jusqu'à Ên 'Eglaïm[145] ils étendront leurs filets sur la plage, et il y aura des poissons de l'espèce de ceux de la grande mer, excessivement nombreux. Ses marais et ses lagunes ne seront point assainis ; ils sont destinés à donner du sel[146]. Et sur les bords du ruisseau, des deux côtés, il croîtra toute espèce d'arbres fruitiers, dont le feuillage ne se fanera pas et dont les fruits ne finiront pas ; ils en produiront de nouveaux

140 La crue de cette eau sans affluents est nécessairement miraculeuse ; et c'est précisément ce que le prophète veut insinuer. Le pays d'Israël, qui dans la réalité est si aride aux environs de Jérusalem, doit désormais être fécondé par des moyens providentiels extraordinaires.

141 Comme Ézéchiel n'a jamais quitté ce bord, le texte veut dire sans doute, que l'*homme* le fit sortir de l'eau, où il avait vainement essayé de passer.

142 Correction de la dernière lettre du mot, à moins qu'on ne veuille biffer l'avant-dernière, dans lequel cas on pourra traduire : comme je revenais.

143 Une eau qui coule de Jérusalem vers l'est (par ex. le Qidrôn) traverse la partie aride de Juda, le désert dont il est si souvent parlé dans la bible, et se jette dans la mer morte. Ce sont les eaux de la mer morte qui ont besoin d'être rendues potables, et non celles du Jourdain. La *lande* n'est donc pas la plaine de Jéricho. (Nous lisons : *el hayyam* hémah *mouçaïm*, au lieu des mots inintelligibles du texte.)

144 Lisez : *naḥal iam*. En hébreu, il y a *naḥalaïm*, les *deux* ruisseaux.

145 Le premier de ces endroits se trouvait sur la côte occidentale de la mer morte, vers le sud ; l'autre aura été du même côté vers le nord. On sait que la mer morte ne contient pas de poissons.

146 Les Israélites tiraient leur sel de ces contrées, où on le trouve même sur les côtes sous forme crystallisée. L'assainissement de la mer ne doit pas priver le peuple d'un objet aussi précieux.

tous les mois, parce que cette eau sort du sanctuaire, et les fruits serviront de nourriture et les feuilles de médicaments [147].

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Ceci sera la délimitation d'après laquelle vous répartirez le pays entre les douze tribus d'Israël. Vous en aurez votre part l'un comme l'autre [*Joseph deux parts* [148]] ; puisque j'ai levé la main [149] pour le donner à vos pères, ce pays-ci vous échoit en héritage. Voici quelles seront les limites du pays : du côté du nord, depuis la grande mer dans la direction de Ḥetlôn jusque vers Çedad, Ḥamaṭ, Beroṭah, Sibraïm, qui est entre les frontières de Dammeṣq et de Ḥamaṭ, Ḥaçer du milieu, qui est sur la frontière du Ḥaouran. La frontière ira depuis la mer jusqu'à Ḥaçar-'Ênôn, sur la frontière de Dammeṣq, et au nord, dans la direction du nord, Ḥamaṭ sera la frontière. Voilà pour le côté du nord [150]. Quant au côté de l'orient, entre le Ḥaouran, et Dammeṣq et G'ile'ad, et entre le territoire d'Israël, il y a le Jourdain ; depuis la frontière, vous mesurerez jusqu'à la mer orientale. Voilà pour le côté de l'orient [151]. Quant au côté du midi, au sud : depuis Ṭamar jusqu'aux Eaux des querelles à Qades', vers la rivière qui se jette

147 On aurait bien tort de chercher dans ce tableau autre chose que la forme concrète de l'idée du bonheur dont jouira le peuple de Dieu après sa restauration. Les détails ne supportent pas le contrôle de la science et celle-ci n'a rien à y voir, et aurait grand tort de chicaner le prophète au sujet des poissons de mer vivant désormais dans l'eau douce. Il n'a pas songé à de pareilles différences, et n'a eu en vue que la grandeur, tout en attribuant à tous ses poissons les qualités qui en rendent quelques-uns propres à la nourriture de l'homme.

148 *L'un comme l'autre*, se rapporte aux tribus et non aux individus . La conception idéale du prophète suppose l'égalité absolue des tribus, dont plusieurs n'existaient plus même en réalité. Une glose marginale, aussi juste que superflue, assigne deux portions à Joseph (Manassé et Éphraïm), comme c'est toujours le cas quand Lévi ne compte pas parmi les douze. L'inauthenticité de cette glose se reconnaît par ce que dans le texte reçu elle se trouve insérée à une fausse place.

149 Pour jurer.

150 Il s'agit ici des limites du pays d'Israël dans son entier, abstraction faite des subdivisions pour les tribus. Nous ne pouvons pas indiquer la ligne de démarcation sur nos cartes, la plupart des noms cités nous étant inconnus. Il suffit cependant de dire que le territoire de Damas, de Hamath et du Haouran, que nos cartes indiquent, reste en dehors.

151 Ici l'obscurité n'est que dans l'expression. La frontière orientale est formée par le Jourdain et les trois lacs par lesquels il passe. Tout le pays à l'est du Jourdain, que les Israélites avaient pourtant occupé depuis Moïse et Josué, reste en dehors (comp. XXXIX, 11). Cette frontière naturelle exclut donc non seulement Damas et le Haouran, mais encore le district de G'ile'ad ; et l'on mesurera, c'est-à-dire on délimitera le pays depuis la frontière (du nord), ou plutôt depuis l'angle nord-est jusqu'à la mer morte.

dans la grande mer. Voilà pour le côté du sud, au midi [152]. Quant au côté de l'ouest, c'est la grande mer depuis la frontière [153] jusqu'à vis-à-vis de Ḥamaṭ. Voilà quel est le côté de l'ouest. Et vous répartirez ce territoire entre les tribus d'Israël, et vous le distribuerez au sort par lots entre vous et les étrangers qui sont établis au milieu de vous et qui ont formé des familles au milieu de vous. Vous les considérerez comme indigènes parmi les enfants d'Israël; ils auront leurs lots au sort avec les tribus d'Israël [154]. Et vous donnerez à l'étranger son lot dans la tribu avec laquelle il demeure : c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit.

Voici maintenant les noms des tribus [155] : A la limite septentrionale, du côté du chemin de Heṭlôn, dans la direction de Ḥamaṭ, vers Ḥaçar-'Ênôn sur la frontière de Dammeṣq, vers le nord du côté de Ḥamaṭ, de l'est à l'ouest : Dan, un. Et sur la frontière de Dan, de l'est à l'ouest : As'er, un. Et sur la frontière d'As'er, de l'est à l'ouest : Neftalî, un. Et sur la frontière de Neftalî, de l'est à l'ouest : Menass'eh, un. Et sur la frontière de Menass'eh, de l'est à l'ouest ; Éphraïm, un. Et sur la frontière d'Éphraïm, de l'est à l'ouest : Ruben, un. Et sur la frontière de Ruben, de l'est à l'ouest : Juda, un. Et sur la frontière de Juda, de l'est à l'ouest, il y aura

152 La double dénomination du sud et du midi s'explique parce que l'un de ces mots (*Negb*) était devenu le nom propre de la partie méridionale de Canaan et signifiait dans l'origine le pays sec. Ṭamar doit avoir été situé quelque part vers la pointe méridionale de la mer morte (1 Rois IX, 18). Pour les Eaux des querelles, voyez Nomb. XX, 13. La rivière qui se jette dans la Méditerranée, à l'angle même que forme ici l'Asie avec l'Afrique, est le Wadî el Arish de nos cartes.

153 Qui vient d'être indiquée.

154 Il s'agit là sans doute de diverses petites tribus depuis longtemps incorporées à la nation, même au point de vue religieux, comme les Rékabites, les Qénites, les Kalébites, etc.

155 La division du territoire est tout à fait idéale : chaque tribu reçoit la même portion ; il n'est pas question d'une différence en nombre ou en puissance. La position géographique des tribus est absolument autre que dans l'histoire. Chaque portion va de la Méditerranée aux lacs ou au Jourdain, et les lignes de démarcation sont des lignes droites, comme sur les cartes des états de l'intérieur de l'union américaine. L'énumération des tribus commence par le nord. On remarquera, dans cette énumération : 1° Que sept tribus sont logées au nord du domaine sacré, et cinq au sud, contrairement au principe de symétrie qui règle toutes les autres combinaisons de ce tableau. C'est probablement parce que dans la réalité l'ancienne Jérusalem était plus rapprochée de la frontière méridionale que de celle du nord. 2° Que les dimensions des portions de tribus ne sont point énoncées en chiffres ; le fait est que le prophète se borne à l'indication générale des limites, à l'orient et à l'occident (v. 18, 20), et au principe de répartition égale pour l'étendue du nord au sud. Le domaine sacré seul est déterminé plus exactement.

le domaine que vous consacrerez[156], de vingt-cinq mille de largeur, et sa longueur sera comme l'une des autres portions de l'est à l'ouest, et le sanctuaire sera au milieu. Le territoire que vous consacrerez à l'Éternel sera long de vingt-cinq mille et large de dix mille. Et voici à qui appartiendra le domaine sacré : aux prêtres, au nord vingt-cinq mille, à l'ouest une largeur de dix mille, à l'est une largeur de dix mille, et au sud une longueur de vingt-cinq mille, et le sanctuaire de l'Éternel sera au milieu[157], aux prêtres, à qui est consacré d'entre les fils de Çadoq, qui ont fait mon service, et ne se sont point égarés lorsque les enfants d'Israël se sont égarés, comme se sont égarés les Lévites[158]. C'est à eux qu'appartiendra une portion prélevée sur le domaine consacré, un territoire sacré par excellence, sur la frontière des Lévites. Et les Lévites auront, le long de la frontière des prêtres, vingt-cinq mille en long et dix mille en large. Chaque longueur sera de vingt-cinq mille, et la largeur de dix mille[159]. Et ils[160] n'en vendront rien, et il n'y aura pas d'échange, et cette terre-prémice ne passera pas en d'autres mains, car elle est consacrée à l'Éternel. Et les cinq mille qui resteront en largeur, le long des vingt-cinq mille, formeront un terrain profane, pour la ville, habitations et banlieue, et la ville sera au milieu[161]. Et voici ses dimensions : le côté nord aura quatre mille

156 Chap. XLV, 1 suiv. Les vingt-cinq mille perches de largeur sont à prendre du nord au sud ; la longueur n'est pas énoncée ici en chiffres, parce que, pour le moment, l'auteur y comprend les deux bandes latérales réservées au prince et dont la largeur est inconnue. On remarquera qu'en parlant de l'ensemble, l'auteur nomme *longueur* la ligne de l'est à l'ouest, et *largeur* celle du nord au sud; tandis que plus loin, en parlant de la portion des prêtres, c'est le contraire, parce qu'il prend toujours la plus grande ligne pour la longueur.

157 Ce mot de milieu ne sera pas à prendre dans le sens rigoureux et mathématique, lors même que l'on placerait le domaine des prêtres *entre* celui des Lévites et celui de la ville. Mais il serait même possible que ce domaine fût au nord des deux autres, puisque toute l'énumération suit la direction du nord au sud.

158 Chap. XLIV, 10.

159 C'est là la traduction exacte du texte, et le sens doit être que la portion des Lévites et celle des prêtres seront égales entre elles en longueur et en largeur. Pour trouver le sens exprimé par plusieurs traducteurs : la totalité de la longueur, etc. (en hébreu *kol haorek*), c'est-à-dire les dimensions des deux domaines *réunis*, il faudrait non seulement y mettre l'article qui manque, mais nécessairement changer les dix mille en vingt mille. Cela serait sans doute possible, car la même variante (ou faute) s'est trouvée XLV, 1.

160 Le sujet, c'est la caste sacerdotale en général. Car il est impossible de supposer que les prêtres eussent eu le droit d'aliéner leur portion.

161 Chap. XLV, 6. Mathématiquement tout est juste, mais la description n'est pas claire. Le domaine sacré forme un carré de vingt-cinq mille perches de côté; deux

cinq cents, le côté sud quatre mille cinq cents, le côté est quatre mille cinq cents, et le côté ouest quatre mille cinq cents, et il y aura une banlieue autour de la ville, de deux cent cinquante vers le nord, de deux cent cinquante vers le sud, de deux cent cinquante vers l'est, et de deux cent cinquante vers l'ouest[162]. Et ce qui reste de la longueur, le long du domaine sacré, dix mille vers l'est et dix mille vers l'ouest, parallèlement au domaine sacré, ses produits seront pour les gens[163] de la ville, et les gens de la ville, qui seront de toutes les tribus d'Israël, le cultiveront. Tout le domaine réservé sera de vingt-cinq mille sur vingt-cinq mille; vous en prélèverez un quart[164] pour la propriété de la ville. Et au prince[165] appartiendra ce qui reste des deux côtés du domaine sacré et de la propriété de la ville, le long des vingt-cinq mille du domaine réservé jusqu'à la limite orientale, et vers l'ouest, le long des vingt-cinq mille jusqu'à la limite occidentale, attenant aux lots, au prince. Et le domaine sacré et le sanctuaire du temple sera au milieu.

parallélogrammes de dix mille perches de largeur sont donnés aux prêtres et lévites, reste un troisième pour la ville, aussi long que les autres, mais de moitié moins large. Comme la ville aura quatre mille cinq cents perches de côté, plus 2 × 250 d'espace libre (banlieue) autour (total cinq mille), il s'ensuit que la ville occupera toute la largeur du parallélogramme, et que de chaque côté il restera, pour les champs à cultiver, un petit parallélogramme de dix mille de long sur cinq mille de large.

162 Si l'auteur prenait des coudées pour mesure, la ville serait déjà considérable, car elle formerait un carré (sans la banlieue) de deux mille deux cent cinquante mètres de côté. Mais nous maintenons qu'il s'agit de perches (à trois mètres), ce qui fait treize mille cinq cents mètres. Il ne faut pas se récrier sur cette étendue colossale, puisque le prophète suppose toute la population de son grand parallélogramme (dix mille hectares) agglomérée dans sa ville. Ce qui est bien plus étonnant, ce sont les *trois* portes sur une longueur de treize kilomètres.

163 Nous choisissons ce terme vague, parce que nous ne savons pas ce que le prophète veut dire. Il se sert d'un terme qu'on a tour à tour traduit par : habitants, ouvriers, cultivateurs, adorateurs. En tout cas, il ne peut pas être question de distinguer deux classes d'habitants, dont l'une posséderait les terres et l'autre les maisons. L'idée principale et dominante est que Jérusalem appartiendra en commun à toutes les tribus, qui toutes y auront leurs représentants.

164 L'auteur veut dire, une portion équivalant au *quart* de ce qu'aura la caste sacerdotale. Car le domaine de la ville sera un *cinquième* de la superficie totale du domaine réservé (tant sacré que profane).

165 Comp. XLV, 7. Nous traduisons ici un peu librement, le texte étant sans doute altéré en quelques endroits. A l'explication donnée page 146, note 113, nous n'avons que peu de chose à ajouter. Ces mots : *attenant aux lots, au prince,* trahissent une faute quelconque de copiste, mais on entrevoit que l'auteur a voulu dire que les deux bandes du territoire cédé au prince, attenant dans leur longueur au domaine réservé, sont contiguës aux lots des tribus les plus voisines, Juda au nord, Benjamin au sud.

Ainsi de la propriété des Lévites et de la propriété de la ville, situées entre ce qui appartient au prince, celui-ci aura ce qui va de la frontière de Juda à la frontière de Benjamin. Et le reste des tribus, de l'est à l'ouest[166] : Benjamin, un. Et sur la frontière de Benjamin, de l'est à l'ouest : S'ime'ôn, un. Et sur la frontière de S'ime'ôn, de l'est à l'ouest : Yissakar, un. Et sur la frontière de Yissakar, de l'est à l'ouest : Zebouloun, un. Et sur la frontière de Zebouloun, de l'est à l'ouest : Gad, un, Et sur la frontière de Gad, du côté du sud au midi, la frontière sera depuis Ṭamar aux Eaux des querelles à Qadès' vers la rivière qui est sur la grande mer[167]. Voilà le territoire que vous distribuerez au sort par lots[168] entre les tribus d'Israël, et voilà leurs portions, dit le Seigneur, l'Éternel. Et voici quelles seront les issues de la ville : du côté du nord, l'étendue sera de quatre mille cinq cents, et les portes de la ville seront nommées d'après les tribus d'Israël[169]. Trois portes au nord, la porte de Ruben, une, la porte de Juda, une, la porte de Lévi, une. Et du côté de l'est, quatre mille cinq cents, et trois portes, savoir la porte de Joseph, une, la porte de Benjamin, une, la porte de Dan, une. Et le côté du sud, quatre mille cinq cents d'étendue, et trois portes : la porte de S'ime'ôn, une, la porte de Yissakar, une, la porte de Zebouloun, une. Le côté de l'ouest, quatre mille cinq cents ; ses portes, trois : la porte de Gad, une, la porte d'As'er, une, la porte de Neftali, une. Circonférence, dix-huit mille[170]. Et le nom de la ville sera désormais : Ici l'Éternel[171] !

166 Cette phrase pourrait donner lieu à un mal-entendu. L'énumération des tribus va toujours du nord au midi (v. 1 suiv.). Quand l'auteur dit *de l'est à l'ouest*, il veut rappeler que chaque territoire s'étendait sur toute la largeur de Canaan.

167 Chap. XLVII, 19.

168 La distribution *au sort* ne peut concerner que les patrimoines individuels des familles. Car les lots des tribus sont déterminés d'avance.

169 La nomenclature des douze tribus est ici une autre que dans la répartition du territoire. Là, pour avoir la douzaine, Lévi étant mis à part, Joseph a été divisé en deux (Éphraïm et Manassé). Ici, l'auteur revient naturellement aux noms des douze frères, fils de Jacob.

170 Quatre fois quatre mille cinq cents.

171 Et non pas : Désormais l'Éternel sera ici. Car dans le sens théocratique, il y a bien été antérieurement aussi. Jérusalem prendra un nom tout autrement sacré et religieux que celui qu'elle avait porté autrefois, et ce nom ne sera pas un mensonge.

XIV

ANONYME

(Livre d'Ésaïe. Chap. XXIV-XXVII.)

VERS 570 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Les quatre chapitres qui, dans le volume des prophètes, tel qu'il nous est parvenu, suivent immédiatement la collection des oracles contre les nations étrangères attribués au prophète Ésaïe, et précèdent les discours du même prophète relatifs à l'invasion de Sanhérib, ne sauraient lui appartenir également. Ils accusent un état de choses tout différent de celui qu'a connu le contemporain du roi Ézéchias, et sont écrits dans un style qui ne rappelle le sien en aucune façon. Ils forment d'ailleurs un seul tout, bien que le point de vue de l'auteur semble changer à chaque instant, et que le tableau on ne peut plus sombre de la situation actuelle du peuple israélite soit à chaque instant traversé par l'éclat d'une perspective brillante, d'un avenir glorieux de revanche et de restauration. Ainsi, malgré cette variété de couleurs, ou ces changements dans les dispositions de l'écrivain, la division traditionnelle du texte en plusieurs sections est superflue et gênante.

Mais ce qui est bien plus embarrassant pour le lecteur que cette fréquente et brusque transition d'un point de vue à l'autre, c'est la difficulté de trouver dans l'ensemble de ce petit écrit des indications assez claires pour servir à préciser l'époque de l'auteur. Plus d'un commentateur, même parmi ceux qui ne songent pas à l'attribuer à Ésaïe, a cru pouvoir s'arrêter en deçà

de la ruine de Jérusalem, en renvoyant, par exemple, à Ninive les imprécations formulées par le prophète contre la puissance qui avait dévasté Canaan, ou en rapportant la désolation du pays dont il y est question aux premières incursions des Chaldéens. D'autres sont allés chercher l'explication à une époque postérieure à la chute de Babylone. Il y en a même eu qui y ont vu le reflet des événements accomplis vers le temps des Macchabées. Ces divergences ont de quoi nous surprendre à première vue; cependant elles s'expliquent quand on en vient à constater que l'auteur ne réussit guère, par la façon dont il s'exprime, à préciser toujours sa position relativement au temps qu'il veut décrire. On n'a qu'à comparer plusieurs traductions choisies au hasard, pour se convaincre que dans un grand nombre de passages elles mêlent ensemble les passés, les présents et les futurs, ou emploient tour à tour ces différentes formes du verbe, sans qu'on voie pourquoi l'une a été substituée à l'autre. Qu'on ajoute à cela la probabilité que nous ne possédons plus le texte dans sa pureté primitive, et qu'il n'existe de l'auteur inconnu rien que ces quatre pages, et l'on ne sera pas trop étonné des tâtonnements de la critique.

En présence de pareilles difficultés, ce serait une grande présomption que de se faire fort de dissiper tous les doutes légitimes, ou de prétendre qu'on a enfin trouvé une explication désormais inattaquable. Ce que nous offrirons ici à nos lecteurs, ce sera donc encore une simple hypothèse, un essai de rendre un peu moins obscurs des textes qui ont tant exercé la sagacité des savants. Il soutiendra peut-être la comparaison avec ceux qui l'ont précédé ou qui lui font concurrence, mais, sans doute, il n'en clora pas la liste.

Pour s'orienter dans l'étude de la composition dont il s'agit, il est avant tout nécessaire qu'on tâche d'arriver à distinguer ce qui, pour l'auteur, appartient au passé de ce qui est encore à venir. A l'égard de la première catégorie de faits, nous pensons que la solution du problème n'est pas trop difficile. Il nous semble même impossible, à moins d'un parti pris, de méconnaître que l'auteur a écrit après la catastrophe qui a mis fin au royaume de Juda. En effet, il se complaît dans la description d'un état des choses, tel qu'il a dû se présenter aux yeux du spectateur à quelque distance de l'événement. Le pays est ruiné et désert, ses habitants sont dispersés (XXIV, 1; XXVII, 8), la ville et son

temple sont détruits (XXIV, 10; XXVII, 9 suiv.), les anciens péchés de la nation, ses infidélités qui ont excité la colère du ciel, ont porté leurs fruits (XXIV, 5; XXVI, 14), ils ont été cruellement expiés. Ces traits, assez vagues si l'on veut, puisqu'ils ne sont précisés par aucun nom propre, par aucune peinture de détails, nous semblent pourtant suffire pour nous autoriser à songer de préférence à l'événement capital de l'histoire israélite. Aucune autre calamité publique n'a pu aussi profondément affecter les esprits; et l'on voit clairement qu'il ne s'agit plus ici de menaces et de pronostics, comme chez les prophètes antérieurs, mais d'une accablante réalité, qui a même pu faire taire les justes récriminations et désarmé la sainte colère des orateurs de Jéhova. Lisez Jérémie et Ézéchiel, et vous verrez que jusqu'à la veille du jour suprême de Jérusalem, le ton des prophètes était un autre; mais ce qu'ils avaient eu à blâmer et à maudire, pour leurs successeurs, les prophètes anonymes de l'exil, ce n'était plus qu'un souvenir, triste et douloureux, sans doute, mais pâlissant devant l'énormité du châtiment.

Nous sommes donc convaincu que notre auteur a écrit après la ruine de Jérusalem. Peut-être réussirons-nous à déterminer son époque d'une manière un peu plus précise encore. En examinant attentivement son discours, nous avons cru trouver quelques traces, légères à la vérité, mais pourtant dignes d'être relevées, qui peuvent nous guider dans nos recherches. Elles nous permettent de supposer que cet écrit est bien antérieur à ceux des autres auteurs anonymes dont nous allons nous occuper tout à l'heure. Il est vrai que la haine de Babylone, si ardente chez ceux-ci, ne l'est guère moins ici; elle y aboutit également à des vœux de vengeance, à des prédictions de ruine. Mais tout cela reste dans les généralités abstraites et rien ne nous fait encore pressentir que l'orage qui doit réaliser ces prophéties se prépare dans un bref délai, ou plutôt qu'il assombrit déjà l'horizon, comme vont le proclamer, avec une satisfaction triomphante, les témoins des victoires de Cyrus. Notre prophète est beaucoup plus rapproché, ce nous semble, du début que de la fin de la période de l'exil. Les images de désolation sont vivantes encore, le sol est encore ensanglanté, et l'on est amené à se représenter l'auteur comme témoin oculaire des tableaux qu'il esquisse, et non comme partageant le sort des déportés ou des fuyards (XXIV, 16; XXVI, 18, 21). Il paraît s'intéresser de préférence à

ceux de ses compatriotes qui ont réussi à se sauver et qui ont ainsi pu échapper à la captivité (XXIV, 13 suiv.), et c'est là ce qui nous explique comment au milieu des scènes de douleur qu'il dépeint, il peut encore entendre retentir des accents de joie et de contentement. Tant qu'il ne donne pas libre carrière à son imagination, il en est encore à s'armer de patience, à désirer un temps meilleur (XXVI, 11, 20), au lieu de se le représenter comme déjà arrivé. Dans tous ces éléments, nous reconnaissons volontiers des traits de la réalité, et ce sont eux seuls qui doivent et peuvent nous orienter sur la situation du moment. Le reste, et c'est encore une partie notable de l'écrit entier, est un produit de l'imagination; et ce qui y est dit des destinées ultérieures de l'empire ennemi, actuellement victorieux, ne saurait être envisagé comme un fait déjà acquis à l'histoire, à moins qu'on ne veuille aussi considérer comme tel le tableau tout idéal de l'avenir d'Israël, qui manque ici tout aussi peu qu'ailleurs.

Voyez, l'Éternel dévaste le pays et le rend désert [1] ;
Il en bouleverse la face
Et disperse les habitants.
Il en est du prêtre comme du peuple,
Du maître comme de l'esclave,
De la maîtresse comme de la servante,
Du vendeur comme de l'acheteur,
De l'emprunteur comme du prêteur,
Du débiteur comme du créancier.
Le pays est pillé et vidé, vidé et pillé,
C'est l'Éternel qui a prononcé cet arrêt.
Le pays gémit et se flétrit,
La patrie se flétrit et languit,
L'élite des habitants languit [2] :
La terre était profanée sous ses habitants [3],
Car ils avaient transgressé les commandements,
Ils avaient violé la loi,
Ils avaient rompu l'alliance séculaire.
C'est pour cela que la malédiction a dévoré le pays,
Et ses habitants en portent la peine :
C'est pour cela que les habitants sont consumés,
Et il n'y reste que peu de monde.

[1] Le discours commence par une description de la désolation du pays de Canaan. Celui-ci est représenté comme entièrement ruiné, de sorte qu'aucune portion des habitants, aucune classe de la société, n'est exempte des effets désastreux qu'a amenés la catastrophe.

[2] L'auteur cherche à racheter la monotonie généralement peu poétique de son style, par des allitérations et des rimes que nous essayons de reproduire tant bien que mal, tandis que la généralité des traducteurs néglige ces formes artificielles.

[3] Le prophète signale la cause du malheur général ; celui-ci est le châtiment infligé à un peuple rebelle à Dieu. Aussi bien les verbes passent maintenant du présent au plusqueparfait. La traduction littérale : *sous* ses habitants, conserve un trait ordinairement négligé. La terre qui *porte* les méchants est pour ainsi dire souillée par leur contact, sous leurs pas. La malédiction qui *dévore*, rappelle le tableau précédent, qui peignait aussi une végétation anéantie, et les habitants *consumés* sont eux-mêmes assimilés à des plantes qui périssent.

Le raisin est en deuil, la vigne languit;
Les cœurs naguère joyeux soupirent,
Il a cessé, le plaisir des tambourins,
Il se tait, le bruit des réjouissances,
Le plaisir de la harpe a cessé.
Plus de chanson, quand on boit du vin :
Le jus exquis semble amer aux buveurs [4].

Elle est ruinée, une cité de désolation [5] :
L'entrée des maisons est fermée.
Dans les rues, on crie après le vin [6],
Toute joie a disparu.
Les plaisirs sont allés en exil.
Dans la ville, il reste la désolation,
Les portes enfoncées sont en ruines.

Oui, il en est dans ce pays,
Au milieu de ces populations,
Comme quand on abat les olives,
Quand on grapille à la fin de la vendange [7].
Eux, ils élèvent la voix et crient,
Ils acclament la majesté de l'Éternel des bords de la mer.
Oui, dans les îles, glorifiez l'Éternel,
Le nom du dieu d'Israël, sur les côtes de la mer.

[4] En présence d'une pareille catastrophe, toutes les réjouissances ont naturellement cessé. Le tableau est un peu idéal. La vigne et le raisin (litt.: le *vin*) sont en deuil, est une prosopopée hardie, qui prête à la plante et à son fruit une conscience et la participation au plaisir.

[5] L'auteur ne nomme pas Jérusalem; mais une ville qui a rompu *l'alliance séculaire* avec Jéhova, ne saurait se trouver hors de Canaan, et dans ce pays nous n'avons guère le choix. (L'entrée est fermée par les décombres.)

[6] Pour étancher une soif ardente. Voyez És. V, 13. Joël I, 5.

[7] L'auteur reprend l'idée déjà précédemment exprimée (v. 6), qu'un très-petit nombre d'hommes ont pu se sauver dans cette tourmente. La comparaison avec le grapillage des raisins porte sur la petite proportion. Heureux, dit-il, ceux qui ont ainsi échappé! Par une fiction poétique très-belle, il les entend pousser des cris de joie, après avoir pu gagner la côte et les îles; ils remercient Jéhova de leur salut. Il est question dans Jérémie (XL, 11) de ce même fait du salut cherché dans la fuite en temps utile. (*Dans les îles*, conjecture faite d'après une variante des Septante, l'hébreu ne donnant point de sens.)

Du bout de la terre. nous entendons leurs chants :
«Gloire au Juste !»
Mais moi je dis[8] :
Malheur à moi ! Malheur à moi ! Hélas !
Les pillards pillent,
Au pillage pillent les pillards[9] !
Frayeur, fosse et filet,
Sur vous qui restez au pays !
Celui qui fuit au cri de la frayeur,
Tombe dans la fosse,
Celui qui sort de la fosse,
Est pris dans le filet.

C'est que les écluses du ciel se sont ouvertes[10],
Et les fondements de la terre s'ébranlent.
La terre est fracassée avec fracas,
La terre éclate en éclats,
La terre s'agite et chancelle,
La terre vacille, vacille comme un homme ivre.
Elle se balance comme un hamac :
Sa faute pèse sur elle,
Elle tombe sans pouvoir se relever[11].

8 L'auteur est évidemment de ceux qui n'ont pas pu fuir, et qui ont été enveloppés dans la catastrophe.

9 Voici encore quelques lignes pleines d'assonnances et d'allitérations comme l'auteur paraît les aimer. Des trois mots : *paḥad paḥaṭ wa-paḥ*, nous n'avons pu conserver que la répétition de l'initiale. Encore le mot de frayeur ne rend-il qu'imparfaitement le texte. Il ne s'agit pas de ce qu'on éprouve, mais de ce qui épouvante. C'est le cri terrible de l'ennemi. En voulant lui échapper, on tombe dans la fosse comme l'animal poursuivi par le chasseur. Le même jeu de mots se lit chez un prophète contemporain. Jér. XLVIII, 43.

10 Le tableau prend des proportions hyperboliques. De la ruine du royaume de Juda, l'auteur passe à la description d'un cataclysme général. La terre entière (qui d'après la cosmologie hébraïque est immobile) semble devoir être mise en pièces et perdre l'équilibre. Il s'agit évidemment d'un acte plus terrible encore de la puissance divine. Les allitérations reviennent plus inimitables que tout à l'heure, mais non pas plus heureuses. Le *hamac* (le *'irzâl* des Arabes) est le gîte de nuit des gardes champêtres, suspendu aux branches des arbres.

11 Le jugement récemment accompli sur Juda devient un jugement universel ; comme il sera question ultérieurement d'une restauration d'Israël, on voit bien que ces derniers mots ne s'appliquent pas à ce peuple.

Et en ce jour-là, l'Éternel regardera
Après l'armée d'en haut, là-haut,
Et après les rois de la terre, sur la terre[12].
Ils seront amassés, entassés, enfermés dans le souterrain,
Emprisonnés dans la prison ;
A la longue enfin, il leur sera demandé compte !
Et la lune rougira, et le soleil aura honte,
Car Iaheweh Çebaôṭ règne
Sur la montagne de Sion et à Jérusalem:
Sa gloire luit à ses anciens[13].

Éternel, tu es mon dieu ;
Je veux t'exalter, célébrer ton nom :
Car tu as accompli des merveilles,
Tes desseins de jadis, ta fidélité, ta foi[1] !
Tu as changé la ville en une ruine,
La forte cité en un monceau de décombres,
Le palais des barbares n'est plus une ville :
Jamais il ne sera rebâti !

C'est pourquoi une nation puissante t'honore[2],
La cité d'un peuple sauvage te révère.

12 Les rois sont ceux qui ont fait du mal à Israël, l'armée d'en haut (plus loin, la lune et le soleil), ce sont les divinités sidérales, adorées par ces mêmes rois et leurs peuples. Les astres (les dieux) seront confondus dans leur impuissance, les rois seront emprisonnés (dans le tombeau). Il y a encore beaucoup d'allitérations dans le texte.

13 Ces *anciens* sont les Israélites qui, en leur qualité d'élite de la nation restaurée, sont représentés comme entourant le trône de Jéhova (à Jérusalem) dans la nouvelle théocratie.

1 Le point de vue du prophète est celui d'une époque où la vindicte céleste a déjà atteint Babel. Cette ville est représentée comme détruite, le royaume chaldéen anéanti, comme la fin du morceau précédent le prédisait. Ce que Jéhova avait résolu depuis longtemps, ce qu'il avait annoncé d'avance, il l'a fait, il a ratifié ses promesses, il s'est montré fidèle et véridique.

2 Ce doit être la nation victorieuse qui a renversé l'empire chaldéen. Tout païens qu'ils étaient, ils reconnaissent la grandeur du Dieu qui leur a donné la victoire. Le prophète ne les nomme ni ne les connaît de nom, mais il va sans dire qu'ils sont puissants et terribles. Plus ils viennent de loin, plus ils doivent être cruels et sauvages. Il y avait donc aussi du danger pour les Israélites eux-mêmes. Mais leur Dieu les protège.

Tu as été un refuge pour le faible,
Un refuge pour le malheureux dans sa détresse ;
Un abri contre l'orage,
Un ombrage contre la chaleur, [tempête[3].
Quand le souffle des sauvages battait les murs comme la
Comme la chaleur dans la terre aride,
Tu fais cesser les clameurs des barbares ;
Comme la chaleur sous l'ombre d'un nuage,
Les chants des sauvages s'affaissent.

Et Iaheweh Çebaôṭ prépare
A tous les peuples sur cette montagne
Un festin de mets gras, un festin de vins vieux,
De mets gras et moelleux, de vins vieux et clarifiés[4].
Et il ôte sur cette montagne
Le voile qui voile les peuples,
La couverture qui couvre les nations[5].
Il anéantit la mort pour toujours[6] :
Le Seigneur, l'Éternel essuie les larmes de tous les visages,
Il ôte l'opprobre de son peuple de tout le pays ;
C'est l'Éternel qui le dit.

[3] Ce passage est très-obscur, et en tout cas par la faute de l'auteur qui désigne positivement deux nations différentes par les mêmes adjectifs. Il est de fait, que ceux dont le palais doit être détruit ne sont pas les mêmes que ceux qui révéreront Jéhova. Pourtant les *deux* termes différents par lesquels ces deux peuples sont désignés aux v. 2 et 3, sont appliqués à un seul et même peuple au v. 5 (barbares et sauvages). Les commentateurs entendent cette dernière phrase des Babyloniens, oppresseurs d'Israël, à la tyrannie desquels Dieu mettra fin. Nous avons essayé de donner à toute la strophe un autre sens. Ce seraient les conquérants, qui, après avoir inspiré d'abord une terreur même aux Israélites exilés, seraient apaisés par le Dieu protecteur de ces derniers, de manière à se montrer cléments pour eux, au moment même où ils se déchaînaient comme la tempête contre les murs de Babylone. Il nous reste des doutes sur la justesse de cette interprétation.

[4] Le festin représente le bonheur des temps prochains de la théocratie victorieuse et paisible, auquel sont conviés les peuples étrangers. *La* montagne ne saurait être que celle de Sion, bien qu'en ce moment elle soit couverte de ruines. L'image du festin devint très-populaire dans la suite, et finit par être une formule théologique. Le texte offre des assonnances inimitables.

[5] Le voile est le symbole du deuil et de la tristesse.

[6] On est autorisé à prendre ce mot à la lettre. (Comp. XXVI, 19.) Tout de même, c'est plutôt un désir qu'une espérance, et après tout il s'agit de la restauration nationale et non de la résurrection des individus.

Et l'on dira en ce jour-là :
Voyez ! c'est notre Dieu,
En qui nous avons espéré qu'il nous sauverait ;
C'est l'Éternel en qui nous avons espéré.
Soyons dans l'allégresse, réjouissons-nous de son secours !
Car la main de l'Éternel reposera sur cette montagne
Et Moab sera broyé sur place,
Comme la paille est broyée dans la mare[7].
Et quand là dedans il étendra ses mains,
Comme le nageur les étend pour nager,
On refoulera son orgueil[8],
Et les efforts de ses mains.
Et la citadelle élevée de tes murs,
On l'abattra, on la renversera,
On la jettera à terre dans la poussière.

En ce jour-là. on chantera ce cantique
Dans la terre de Juda :
Nous avons une ville forte,
Il nous donne son secours en guise de mur et de fossé.
Ouvrez les portes,
Pour qu'il entre un peuple juste et fidèle[9].
C'est au cœur ferme[10],
C'est à lui que tu réserves le salut,
Parce qu'il se confie en toi.
Confiez-vous en l'Éternel à tout jamais,
Car en Iaheweh vous avez un rocher des siècles !

[7] Protection efficace d'un côté, vengeance sanglante de l'autre. C'est le côté politique de la perspective. L'image est empruntée à ce qu'il y a de plus vil et de plus abject dans le ménage campagnard. Quand les grands tyrans seront abattus, le tour des petits ennemis viendra aussi. Moab et Édom sont toujours nommés par les prophètes de cette époque comme les voisins qui s'étaient le plus attiré la haine des Judéens accablés. (Le texte dit : *dans les eaux du fumier*, une note critique des Rabbins recommande de lire : *dans le fumier*.)

[8] Cette traduction est justifiée par le passage parallèle És. XVI, 6. Autrement il serait plus conforme à l'allégorie de dire : *son soulèvement*, c'est-à-dire ses efforts de sortir du bourbier et de se relever.

[9] Tout cela est un tableau idéal et purement poétique. La nouvelle Jérusalem n'a pas besoin de murs, et pourtant il est question de portes ; elle est déjà rebâtie, et pourtant on y convie ceux qui doivent l'habiter.

[10] Litt. : *le sentiment* (la pensée) *étayé* ; ce sont les Israélites restés fidèles.

Il a humilié ceux qui trônaient si haut ;
La ville élevée, il l'a renversée,
Il l'a renversée à terre,
Il l'a jetée dans la poussière.
Elle est foulée par les pieds,
Les pieds des faibles,
Sous les pas des malheureux[11].

La voie du juste est unie[1],
Tu nivelles et aplanis l'ornière du juste.
Oui, sur la voie de tes jugements,
Nous t'attendons, ô Éternel !
Ton nom, ton souvenir est le désir de l'âme.
De mon âme je te désire pendant la nuit,
De mon esprit, qui est en moi, je te cherche ;
Car quand les jugements éclatent sur la terre,
Les habitants du monde apprennent la justice.
Si le méchant est gracié, il n'apprend pas la justice :
Il fait le mal dans le pays du droit[2],
Et ne voit pas la majesté de l'Éternel.

Éternel ! ta main était levée — ils ne l'ont pas vue[3] :
Qu'ils la voient, qu'ils soient confondus !
Que le zèle pour ton peuple,
Que le feu dévore tes ennemis !

11 On remarquera ici, et dans ce qui suit, la forme particulière de la phrase. L'auteur reprend dans chaque ligne un mot emprunté à la ligne précédente. C'est un artifice de versification comme les assonnances qu'il recherche ailleurs. (Comp. l'introduction au Psautier, page 33.)

1 Ici, le poëte visionnaire retombe dans la prose des réalités, ce qui prouve en même temps que tous les tableaux précédents de la chute de Babylone n'étaient encore que de beaux rêves. La strophe commence par une maxime de théodicée, un axiome : Le juste doit être heureux. Donc nous, tes adorateurs fidèles, et moi qui parle, en particulier, nous t'attendons sur le chemin des jugements, nous espérons que tu vas sanctionner cet axiome par le fait, en punissant nos tyrans, et en nous rendant de nouveau heureux.

2 Le pays du droit, c'est là où le droit seul devrait régner, là où Jéhova règne, où demeurent les siens.

3 Ceci paraît être une allusion à la chute de l'empire assyrien, laquelle n'a pas servi de leçon à celui de Babylone.

Éternel! tu nous donneras le salut;
Car tu nous as fait aussi tout ce qui nous est arrivé.
Éternel, notre dieu!
D'autres maîtres que toi ont dominé sur nous,
Mais c'est par toi seul que nous voulons invoquer ton nom[4].
Les morts ne ressuscitent pas,
Les ombres ne reviennent pas à la vie :
Aussi y as-tu regardé, et les as-tu exterminés,
Et effacé jusqu'à leur mémoire[5].

Veuille accroître ton peuple, ô Éternel,
Veuille accroître ton peuple et te glorifier,
Veuille étendre les limites de son pays[6]!
Éternel! dans la détresse ils ont regardé à toi;
Ils se sont répandus en prières quand tu les châtias.
Comme une femme enceinte, quand son terme approche,
Se tord et crie dans ses douleurs,
Ainsi nous étions devant toi, Éternel!

Nous portâmes la charge, nous fûmes en travail,
Quand nous enfantâmes, c'était du vent :
La patrie n'a pas été sauvée,
Il ne naquit point d'habitants pour le pays[7].

[4] L'antithèse évidente entre les *autres* maîtres et Jéhova nous oblige de voir dans les premiers les faux dieux, et non les Babyloniens. Cela convient parfaitement au contexte. Nous confessons nos torts, nous promettons de ne plus y revenir, de n'invoquer le nom de dieu que *par* toi, en te nommant tel exclusivement. C'est en vue de cette promesse et de ce repentir que nous espérons le pardon et la restauration.

[5] La génération rebelle et idolâtre, qui a provoqué la colère de Jéhova, n'est plus; elle a reçu son châtiment, elle ne reviendra pas. C'est la confirmation explicite et une espèce de garantie des promesses de tout à l'heure.

[6] La traduction par l'optatif est impérieusement demandée par le contexte, et autorisée par les règles de la syntaxe. Dieu se glorifie lui-même, en faisant du bien à ceux qui lui sont fidèles.

[7] L'image d'un enfantement servait tout à l'heure (comme souvent ailleurs) à représenter une grande calamité, à cause de la douleur qui accompagne l'un et l'autre. Elle est employée ici d'une autre manière encore. Les douleurs d'un accouchement se terminent du moins par la joie que fait naître l'enfant nouveau-venu; la calamité essuyée par Israël n'a encore rien amené de pareil. La terre de Juda est encore dépeuplée comme le lendemain de la catastrophe de sa capitale.

Puissent tes morts revivre [8] !
Puissent mes cadavres ressusciter !
Réveillez-vous, poussez des cris de joie,
Vous qui demeurez dans la poussière,
Que ta rosée soit une rosée de l'aurore [9],
Et que la terre enfante de nouveau ses ombres !

Va, mon peuple, retire-toi dans ta chambre [10],
Et ferme les portes derrière toi !
Cache-toi un petit instant,
Jusqu'à ce que le courroux soit passé.
Car bientôt l'Éternel va sortir de son lieu,
Pour demander compte de ses crimes à l'habitant de la terre,
Et la terre découvrira le sang versé [11],
Et ne cachera plus les corps des victimes.
En ce jour-là, l'Éternel viendra trouver,
Avec son épée lourde, grande et puissante,
Le Léviathan, le serpent glissant,
Le Léviathan, le serpent aux grands replis,
Et tuera le monstre marin [12].

8 Les morts de Dieu, les Israélites pieux qui ont péri. Car les infidèles sont positivement exclus, v. 14. *Mes* cadavres : c'est le peuple qui parle des siens qui sont morts. Si un pareil vœu ne se réalisait point, la nation ne se relèverait pas de sa destruction. Les survivants seuls n'y peuvent rien.

9 La rosée est l'image de la multitude, surtout de la population, Psaume CX, 3. D'autres traduisent : rosée de végétation, ce qui donnera le même sens. L'auteur exprime le *désir* que la population détruite par la catastrophe politique revienne à la vie et repeuple la patrie. On aurait tort de voir ici un enseignement positif, une croyance arrêtée à la résurrection. (Comp. Ézéch. chap. 37.)

10 Patience et résignation pour un temps encore. Le grand changement, décrit d'avance plus haut dans de si brillantes couleurs, ne tardera pas à survenir.

11 En ce moment, la Palestine était inondée de sang ; beaucoup d'innocents avaient péri, leur sang n'est pas vengé encore. Quand le jour de la revanche arrivera, la terre rendra le sang absorbé, rejettera les cadavres de son sein, pour qu'ils crient vengeance. Tout cela ne se rapporte en aucune façon à l'idée d'une résurrection.

12 L'empire babylonien est comparé à un monstre du monde animal, ou symbolisé sous cette figure, comme nous en voyons d'autres exemples dans Ézéch. XXIX ; XXXII. Dan. VII Apoc. XIII. Les épithètes appartiennent à l'image et non pas à la puissance politique. Léviathan est le nom hébreu de toute grande bête vivant dans l'eau, cétacé, serpent ou crocodile.

En ce jour-là,
Chantez la belle vigne[13] :
«Moi, Iaheweh, j'en suis le gardien,
Je l'arrose à tout moment.
Pour qu'on ne s'avise d'y pénétrer,
Je la garde nuit et jour.
Je ne suis plus en colère[14] :
Ah, s'il me venait ronces ou épines,
Je marcherais sur elles au combat,
Je les brûlerais toutes,
A moins qu'on ne s'en tienne à ma protection[15],
Qu'on ne fasse la paix avec moi,
Qu'on ne fasse avec moi la paix.»

A l'avenir, Jacob poussera des racines,
Israël fleurira et s'épanouira,
Et le pays entier sera rempli de ses fruits[16].
L'a-t-il donc frappé comme il a frappé son bourreau?
En a-t-il fait un carnage comme le carnage de ses meurtriers[17]?
C'est par la dispersion, par l'exil, qu'il lui a fait son procès,
De son souffle terrible il l'a emporté au jour de l'ouragan[18].
C'est par là que fut expié le péché de Jacob,
Et tel est l'effet de la punition de sa faute[19].

13 Le texte paraît fautif. Nous suivons la leçon *ḥemd* (pour *ḥemr*, ce qui signifierait: vigne au vin). Comp. Amos V, 11, et surtout És. V, 1. La vigne est le symbole d'Israël. Le chant lui-même est mis dans la bouche de Dieu, ce qui est assez peu naturel.

14 L'allégorie n'est pas strictement observée. Les mots de *colère, combat,* et toute la dernière phrase (v. 5), font voir qu'il s'agit de protéger Israël contre des ennemis extérieurs.

15 Qu'on reconnaisse mon autorité suprême.

16 C'est encore, si l'on veut, l'allégorie de la vigne; cette plante, par la nature de sa croissance, représentait bien une population qui augmente et s'étend.

17 Israël a été châtié, meurtri, ruiné, c'est vrai! mais ce n'est rien en comparaison du châtiment infligé aux Babyloniens. (Dans le second hémistiche, *meurtriers*, suppose la leçon *hôregâv* au lieu de *karougâv*. Nous avons dû abandonner la tâche de reproduire les assonances.)

18 D'après ce qui précède, ce genre de punition doit être regardé comme un effet de la clémence de Dieu, parce qu'il n'est pas irréparable.

19 La punition, à la lettre: l'éloignement. L'auteur veut dire: c'est par l'exil qu'Israël a été puni, et cet acte de Dieu a eu cet effet.

En ce qu'il a fait des pierres de l'autel
Des morceaux de chaux cassés,
Pour que les Baals et les Astartés ne se relèvent plus[20].

Oui, elle est déserte, la ville forte,
Séjour délaissé, solitaire comme la lande :
Le bétail y va paître et s'y reposer,
Et brouter les arbustes qui y croissent.
Quand les broussailles se dessèchent on les brise,
Les femmes viennent y mettre le feu..... [21]
Car ce n'a pas été un peuple sage :
Aussi son créateur n'a-t-il pas eu pitié de lui,
Son auteur ne lui a pas fait grâce !

Mais en ce jour-là, l'Éternel fera sa récolte [22]
Depuis les flots du grand fleuve jusqu'au ruisseau de l'Égypte,
Et vous serez recueillis tous,
L'un après l'autre, enfants d'Israël.
Et en ce même jour, on sonnera de la grande trompette,
Et ils viendront, ceux qui étaient perdus au pays d'Ass'our,
Ceux qui étaient dispersés au pays d'Égypte,
Et ils adoreront l'Éternel
Sur la sainte montagne de Jérusalem.

20 Ce châtiment a été consommé par la ruine de Jérusalem et de son temple profané par l'idolâtrie. Le peuple lui-même subsiste encore.

21 Tableau de la désolation du pays. Là où autrefois il y avait une ville, une belle campagne, il n'y a plus que la vaine pâture, et des plantes sauvages. Les animaux l'occupent à défaut de laboureurs, et quelques pauvres ménages y vivent misérablement.

22 Litt.: *il abattra* (les olives); cela veut dire qu'il recueillera les siens et les ramènera dans la patrie. Le *grand fleuve* est l'Euphrate, représentant ici l'orient et le nord. Le *ruisseau de l'Égypte* formait la frontière méridionale du pays de Canaan, et représente le sud et l'ouest.

XV

ANONYMES

VERS 540 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Nous réunissons ici, sous une seule rubrique, plusieurs pièces, qui très-vraisemblablement ne sont pas toutes du même auteur, mais qui paraissent appartenir à une même époque, savoir à celle qui a précédé immédiatement la chute de Babylone. Elles ont été recueillies, plus tard, par des personnes qui n'en connaissaient pas l'origine et qui les ont jointes aux discours de plusieurs prophètes plus anciens. Nous allons les passer en revue, en nous bornant ici à une notice sommaire, les textes étant généralement si clairs, que le commentaire même ne trouvera guère à discuter des questions douteuses.

I.

(Ésaïe XIII, 1-XIV, 23.)

Babylone est menacée d'une guerre à outrance; le moment du compte à rendre est venu pour la cité criminelle; sa destruction est décidée et la délivrance d'Israël est prochaine. Ces données, si simples, forment le cadre d'une des plus brillantes poésies de la littérature prophétique des Hébreux. L'auteur nous montre d'abord Jéhova lui-même, appelant les peuples aux armes; il peint la terreur qui s'empare de la nature entière, à l'approche de la lutte suprême dont elle va être spectatrice; il en décrit l'issue avec les couleurs les plus vives, et nous offre un tableau animé de l'opulente capitale après la conquête, tableau dont les traits peuvent se vérifier aujourd'hui encore en maint endroit

de l'orient, où les siècles ont entassé tant de ruines. Enfin, il termine en mettant dans la bouche des Israélites, affranchis du joug de leurs cruels vainqueurs, un chant satyrique adressé au dernier monarque babylonien, dont le corps est resté gisant sous un tas de cadavres, et dont l'ombre descend au séjour des morts, où règne ordinairement un si morne silence, et où son arrivée provoque un mouvement étrange parmi les nombreuses victimes qui l'y ont précédé.

Pour ce qui est de l'époque de cette pièce, peu de mots suffiront pour la déterminer. Israël est aujourd'hui réduit à l'état de servitude (XIV, 3), mais dès que Babylone, qui va partager le sort de Sodome (XIII, 19), aura été frappée du coup mortel, le peuple retournera en liberté dans son antique patrie (XIV, 3). L'auteur nomme même les Mèdes comme les exécuteurs de la sentence de Jéhova (XIII, 17). Nous en conclurons que Cyrus était déjà en marche, et que ses premières vitoires assuraient son triomphe définitif.

II.

(Ésaïe XXI, 1-10.)

La même situation se dessine dans le petit morceau qui forme aujourd'hui la première moitié du vingt-unième chapitre de notre livre du prophète Ésaïe. Il est trop court pour permettre à son auteur de donner libre carrière à son génie poétique; mais les quelques lignes dont il se compose, contiennent l'esquisse d'un véritable drame, qui aurait mérité de ne pas rester à l'état d'ébauche. Un ouragan s'élève du côté du désert, et de son sein le prophète entend les paroles brèves et énigmatiques d'un oracle, qui annonce l'arrivée des Mèdes et des Perses et la cessation des soupirs d'Israël. La terreur saisit ses entrailles à cette nouvelle, qui pourtant est une nouvelle heureuse pour lui et les siens, tandis que les Babyloniens insouciants se livrent aux plaisirs des festins d'où soudain ils sont appelés aux armes. En attendant, le prophète se place en sentinelle et voit arriver l'armée des conquérants libérateurs : il termine en proclamant la chute de Babylone. Nous sommes enclin à penser, ou plutôt nous sommes presque convaincu que l'auteur est le même que celui de la pièce précédente.

III.

(Ésaïe XXXIV.)

C'est un oracle contre le peuple édomite, qui est menacé de la vengeance du ciel, pour ce qu'il a fait de mal à Israël. On sait que cette nation, autrefois tour à tour alliée ou sujette des Hébreux, avait pris une part très-active au sac de Jérusalem, et nous rencontrons plus d'une page, tant chez les prophètes que dans les psaumes, où la haine des vaincus, provisoirement impuissants à se venger, et le désir des représailles éclatent avec une sauvage énergie.

L'auteur débute par l'annonce d'une espèce de jugement général, à prononcer par Jéhova contre tous les peuples païens; mais bientôt ce sont les Édomites seuls qu'il prend à partie, et il se complaît dans la description de la terrible catastrophe, qui changera leur pays en un désert et leurs villes en des monceaux de ruines. Cette description serait un très-beau morceau poétique, si elle ne reproduisait pas trop exactement les traits du tableau que nous avons déjà eu sous les yeux au chap. XIII. Est-ce un même auteur qui se serait ainsi copié lui-même, ou bien l'un des deux a-t-il imité l'autre?

IV.

(Ésaïe XXXV.)

Description poétique du retour des Israélites de Babylone au pays de Canaan. Que ce retour, au point de vue de l'auteur, soit encore à venir, cela se voit sans peine aux couleurs tout idéales du tableau, qui nous représente la nature même comme se revêtant de ses plus riches attraits, dans les terres à parcourir par la caravane des émigrants, lesquelles, dans la réalité, n'ont jamais offert aux voyageurs que le triste aspect de la solitude et de l'aridité. Mais on comprendra aussi que cette exaltation de l'espérance a dû être l'effet de l'attente fiévreuse de la grande révolution politique qui approchait, et dont la perspective inspirait aussi les autres poëtes dont nous venons de parler.

Beaucoup de commentateurs sont d'avis que les deux morceaux, dont il a été question en dernier lieu, et qui se suivent aussi dans le recueil, ne doivent pas être séparés, que le second était destiné à compléter le premier. Il est de fait qu'en thèse générale les prophéties menaçantes servent d'introduction à celles qui leur sont opposées, et que les promesses de restauration et de bonheur sont d'ordinaire précédées de peintures sombres et terribles. La brusque transition de l'une à l'autre partie, qu'on pourrait faire valoir pour soutenir l'opinion contraire, n'est pas un argument péremptoire. Car cette absence de toute liaison des idées est précisément le caractère le plus frappant dans ce genre de littérature, et la conception que la ruine des uns amènerait le triomphe des autres, et cela surtout sans que ceux-ci aient besoin d'y intervenir eux-mêmes, cette conception, qui est pour ainsi dire l'une des lois de la pensée prophétique, suffirait presque à elle seule pour souder ensemble deux pièces qui, à première vue, sont tout-à-fait étrangères l'une à l'autre.

V.

(Jérémie L, LI.)

L'opinion des savants est moins généralement arrêtée à l'égard d'un dernier écrit que nous croyons devoir placer ici, et qui se trouve compris dans le recueil des prophéties de Jérémie, dont il forme les derniers chapitres. A la différence des pièces que nous venons d'énumérer, celle-ci, non seulement porte en tête le nom de son auteur présumé, mais est suivie d'une notice historique, destinée à faire connaître les circonstances dans lesquelles elle aurait été écrite et l'usage qui a dû en être fait immédiatement après sa publication. Il semblerait, d'après cela, qu'il ne s'agit pas ici simplement d'une méprise de la part d'un collecteur plus récent, ou du dernier rédacteur de l'œuvre de Jérémie, mais d'une composition pseudépigraphe proprement dite, et c'est là ce qui a fait hésiter plusieurs critiques éminents, qui se sont efforcés de revendiquer les droits d'auteur de l'illustre écrivain désigné par la tradition, et d'écarter, tant bien que mal, les indices qui paraissent autoriser le doute.

Cependant le jugement à porter sur l'origine de ce morceau, comme de tous ceux qui précèdent, doit avant tout se fonder sur le texte lui-même, et sur les données qu'il fournit relativement au point de vue de l'auteur. Or, à cet égard il ne saurait y avoir de doute : pour notre auteur, la terrible catastrophe appartient au passé; Jérusalem est détruite, le sang d'Israël est répandu et demande vengeance (LI, 34 suiv.); le peuple est dans l'exil et soupire après Sion (L, 5); ce sont ses péchés qui l'ont conduit jusque-là, mais ils seront pardonnés (L, 6 suiv., 20); il retournera dans sa patrie (L, 19), bien que pour le moment ses oppresseurs refusent de le relâcher (L, 33). Mais bientôt, après un petit laps de temps (LI, 33), la situation va changer. Jéhova va rendre à Babel et à tous les habitants de la Chaldée, le mal qu'ils ont fait à Juda (LI, 24); il vengera son temple (L, 28; LI, 11, 51). Déjà l'ennemi, choisi par lui pour accomplir ses desseins, se met en route; Dieu lui-même l'appelle et l'excite (L, 14, 26 suiv.); il vient du nord (L, 3, 9; LI, 48), des extrémités de la terre (L, 41; LI, 27); il est appelé par son nom, sous lequel l'histoire le connaît aussi, celui des Mèdes (LI, 11, 28). Déjà ils sont assez proches pour que le prophète puisse presser ses compatriotes de fuir la ville et le pays voués à la ruine (L, 8, 28; LI, 6, 45). Tout cela retrace la même situation que celle dessinée dans les autres discours auxquels nous joignons celui-ci, et si tout à l'heure nous n'avons pu nous refuser à l'évidence résultant de tant de détails nullement équivoques, il en sera de même à l'égard du morceau présent.

Mais il y a un argument plus décisif encore à faire valoir en faveur de notre manière de voir. La note historique, ajoutée à la fin du discours, prétend rapporter celui-ci à la quatrième année du roi Çideqiyah, c'est-à-dire à la septième avant la destruction de Jérusalem. Jérémie l'aurait remis à une personne qui se rendait à Babylone, en lui enjoignant d'en faire lecture (on ne dit pas à qui), puis d'y attacher une pierre et de le jeter dans l'Euphrate en disant : Voilà comment Babylone s'abîmera. Il y a ici plusieurs remarques à faire. D'abord, il importe de rappeler qu'il se trouve dans le livre du prophète Jérémie d'autres discours, soit de cette même quatrième année de Çideqiyah, soit en général des premiers temps de son règne (chap. XXVII-XXIX), qui expriment de la manière la plus formelle la certitude que la puissance babylonienne subsistera

longtemps encore, que la génération présente n'avait point à se bercer d'espérances illusoires quant à un retour prochain, que les déportés devaient au contraire se résigner à leur sort, créer des établissements, cultiver les champs et fonder des familles dans leur nouvelle patrie. Loin de prévoir alors le glorieux avénement de la Perse et les victoires de Cyrus, il prédit au contraire la ruine de ce pays (XLIX, 34). Et qu'on ne dise pas, que tout en reléguant dans un avenir éloigné la catastrophe qui devait enfin amener la délivrance d'Israël, il pouvait la prédire à l'époque même où il recommandait à ses malheureux frères la patience et la soumission. Le texte s'oppose à cette combinaison; car les deux éléments ne sont pas rapprochés l'un de l'autre, comme ils auraient dû l'être dans cette supposition : ils sont séparés, indépendants l'un de l'autre, et le second, celui qui offre la perspective d'un meilleur avenir, au lieu d'être adressé à la génération qui devait en profiter, est soustrait à sa connaissance, plongé au fond de l'Euphrate plus d'un demi siècle avant l'accomplissement, et par cela même comme non avenu. On pourrait même se demander comment il a pu être connu de la postérité, si ce qui en est dit ici doit être pris au pied de la lettre. Mais nous ne nous arrêterons pas à des questions de ce genre, en tout cas oiseuses. Il nous semble que l'appendice historique, qui à première vue crée la difficulté, la fait disparaître, en nous mettant sur la voie de la seule explication plausible. En face de l'assertion que Jérémie, tout en prédisant de la manière la plus positive la ruine de Babylone, tout en recommandant aux déportés, et de la manière la plus énergique, de fuir au plus vite la ville irrévocablement condamnée, aurait jugé à propos de se contenter d'une rapide lecture de sa prophétie cinquante ans avant l'accomplissement, et de la détruire aussitôt, de manière qu'il n'en pouvait rester ni trace matérielle, ni impression dans les esprits d'une génération qui naissait à peine, en face d'une pareille assertion, disons-nous, il n'y a que deux partis à prendre : ou bien il faut dire qu'un inconnu vivant à la fin de l'exil, et voulant mettre ses propres inspirations sous le patronage d'un nom illustre, a mis à son écrit et le titre et le post-scriptum que nous y lisons aujourd'hui, et qui étaient destinés à gagner l'attention du public; ou bien il faut admettre qu'une prophétie anonyme, analogue à celles que nous venons de passer en revue, a été mal à propos attribuée à Jérémie par

des lecteurs qui l'admiraient, sans en connaître l'origine, et que cette opinion, en s'accréditant, a donné lieu à la légende relative au sort du manuscrit, légende d'autant plus facilement conçue, qu'il s'agissait d'expliquer comment la prédiction n'avait paru que longtemps après la mort du prophète.

L'une comme l'autre explication peut encore se prévaloir du fait que l'auteur a largement exploité le livre de Jérémie, de sorte que des lecteurs familiarisés avec l'ouvrage de ce prophète (comme il doit y en avoir eu certainement, à l'époque indiquée et plus tard), ont pu être très-facilement amenés à reconnaître ici sa main et son esprit. Comparez entre autres L, 30, 40 suiv., avec VI, 22 suiv.; XLIX, 18 suiv., 26, et surtout LI, 19 suiv., avec X, 12 suiv. Mais le vrai Jérémie n'aurait pas fait abstraction à ce point de ses propres prédictions, formulées précisément à l'époque à laquelle celle-ci est supposée avoir été écrite, et qui interdisaient aux Israélites toute espèce de spéculation ou d'espérance illusoire à l'égard des destinées de Babylone.

Du reste, tout en reconnaissant la vivacité des tableaux et l'énergie de la diction qui distinguent ce morceau, nous devons faire remarquer le peu d'ordre et de suite dans les idées qui en constituent le fond. Ce défaut est tellement sensible, qu'il va en quelques endroits jusqu'à gêner l'intelligence du point de vue auquel l'auteur se place pour contempler les événements, soit présents, soit futurs, dont il se préoccupe. C'est là précisément ce qui a pu engager plusieurs critiques émiments à tenter la défense de la thèse de l'authenticité.

I[1].

(Ésaïe XIII, 1-XIV, 23.)

« Sur la hauteur déboisée élevez un signal !
Appelez-les à grands cris !
Faites signe de la main,
Pour qu'ils entrent dans les portes des tyrans !
C'est moi qui ai mandé mes bataillons sacrés,
J'ai appelé mes guerriers, ministres de ma colère,
Mes fiers triomphateurs[2]. »

Quel bruit, quel tumulte dans les montagnes,
Comme d'un peuple nombreux !
C'est le bruit tumultueux des empires,
Des nations rassemblées !
C'est Iaheweh Çebaôṭ
Qui passe en revue sa troupe guerrière !
Ils viennent d'un pays lointain,
Du bout du monde[3],
L'Éternel et les instruments de sa colère,
Pour dévaster la terre entière.

[1] Prédiction de la ruine de Babylone et de l'empire babylonien. Cette catastrophe est l'effet de la volonté de Jéhova, qui veut châtier les tyrans oppresseurs de son peuple. Israël est déporté, et gémit dans l'exil. Le prophète ranime les espérances de ses frères, en leur annonçant l'approche de l'armée victorieuse des Perses et des Mèdes sous la conduite de Cyrus.

[2] Par un mouvement rhétorique d'une grande beauté, le prophète introduit d'abord Jéhova lui-même, qui appelle cette armée et qui exhorte les Israélites à l'appeler à leur tour, et à reconnaître en elle ses libérateurs. Ces peuples étrangers sont les bataillons *sacrés* de Jéhova ; ils ont reçu de lui-même la mission de punir l'insolence des Chaldéens, et la présence de l'Éternel a sanctifié d'avance la bataille qui va commencer (allusion à l'usage de faire précéder le combat d'une cérémonie religieuse).

[3] Litt. : du bout des cieux. Car la Perse et la Médie sont des pays lointains où jamais Israélite n'a encore pénétré, et où la voûte du ciel semble s'appuyer sur les bords du disque terrestre.

Lamentez-vous, car le jour de l'Éternel approche :
C'est la ruine qui vient du Roi[4] !
Aussi toutes les mains tombent-elles de faiblesse ;
Tout cœur d'homme est abattu[5].
Ils sont épouvantés,
L'angoisse, la douleur les saisit,
Ils se tordent comme une femme en travail ;
L'un l'autre ils se regardent stupéfaits[6],
Leurs faces sont pâles comme la flamme[7].

Voyez ! le jour de l'Éternel arrive,
Jour terrible de rage et de colère ardente,
Pour réduire le pays en désert
Et en exterminer les coupables.
Les astres du ciel et ses Orions
Ne font plus briller leur lumière ;
Le soleil reste sombre à son lever,
Et la lune ne jette plus d'éclat[8].

« Et je punirai la terre pour ses crimes,
Et les impies pour leur iniquité ;
Je mettrai fin à l'orgueil des insolents,
Et des tyrans j'humilierai l'arrogance.
Je rendrai les hommes plus rares que l'or,
Les mortels plus rares que le métal d'Ophir.

[4] Les mots *ruine* et *roi* (litt. : le Tout-Puissant) ont été choisis pour imiter l'allitération dans l'original. En français, de pareils jeux de mots dans le style pompeux des prophètes doivent manquer leur effet. L'auteur veut dire : Ce n'est pas un malheur ordinaire.

[5] Litt.: se fond.

[6] Description animée de la terreur qui règne à Babylone à l'approche de l'ennemi. Ce ne sera pas une simple défaite accidentelle, ce sera un *jour de l'Éternel*, une de ces terribles péripéties de l'histoire qui changent la face du monde ; un vrai jugement céleste.

[7] La lueur de la flamme doit faire contraste avec la couleur naturelle, avec le teint basané des hommes. C'est donc de la pâleur et non de la rougeur que l'auteur veut parler.

[8] Description plus détaillée de la catastrophe. Le jour qui l'amène est personnifié : il vient terrible, furieux, le visage en feu (*à la lettre*), comme un homme poussé par la colère et la vengeance. Et quel jour ! Un jour sans soleil, sans lune, sans étoiles, les constellations les plus brillantes s'éclipsant, un jour sombre et lugubre comme les ruines qu'il va faire.

Pour cela, je ferai trembler les cieux,
Et la terre bondira de sa place,
Devant la fureur de Iaheweh Çebaôṭ,
Au jour de son ardente colère[9].

«Et pareil à la gazelle pourchassée,
Au troupeau que nul ne rallie,
Chacun se tournera vers son peuple,
Chacun fuira vers son pays[10].
Quiconque se laissera saisir sera égorgé,
Quiconque sera pris périra par l'épée.
Leurs nourrissons seront écrasés à leurs yeux,
Leurs maisons pillées, leurs femmes violées.

«Voyez! j'excite contre eux les Mèdes,
Qui n'estiment pas l'argent,
Et ne font point cas de l'or.
Mais leurs arcs mettront en pièces les jeunes guerriers,
Ils n'épargneront pas le fruit des entrailles,
Des enfants leur œil n'aura pas pitié.»

Alors Babel, l'ornement des royaumes,
L'orgueilleuse parure des Chaldéens,
Sera pareille à Sedom et à 'Amorah,
Quand Dieu les renversa.
Jamais personne n'y demeurera plus,
Elle restera inhabitée d'âge en âge;
L'Arabe n'y dressera point sa tente,
Et les pâtres n'y feront pas leur halte.
Ce sont les animaux de la steppe qui s'y établiront,
Ses maisons se rempliront de fouines;
Les autruches s'y logeront,
Et les satyres y feront leurs danses[11];

[9] La description elle-même est mise dans la bouche de Dieu pour faire plus d'effet. Toutes les horreurs commises d'ordinaire dans une ville envahie par des barbares, se présentent à l'imagination du prophète. Le ciel et la terre s'ébranleront de frayeur à la vue de ce spectacle. Le carnage sera tel, que les hommes survivants seront plus rares que l'or. Les conquérants n'accepteront aucune rançon et ne feront pas même des prisonniers pour les vendre.

[10] Les nombreux étrangers qui se pressent dans la superbe capitale se disperseront dans toutes les directions, comme un troupeau de bêtes sans défense surprises par une panique.

[11] Les satyres sont des espèces de démons à l'aspect hideux, à la peau velue, semblables à des boucs, dont l'imagination populaire peuplait les solitudes du désert. Chap. XXXIV, 14. Apoc. XVIII, 2. Tob. VIII, 3.

Les chacals hurleront dans ses palais,
Les renards dans ses châteaux de plaisance.
Son temps approche
Et ses jours ne seront pas prolongés.

Car l'Éternel aime Jacob,
Et Israël est encore son élu :
Ils les rétablira dans leur patrie,
Et l'étranger s'attachera à eux
Et se joindra à la maison de Jacob[12].
Et les peuples les prendront
Et les ramèneront dans leur pays ;
Et la maison d'Israël se les appropriera,
Comme ses esclaves et servantes sur la terre de l'Éternel,
Et ils retiendront captifs leurs ravisseurs,
Et seront les maîtres de leurs tyrans.

Et quand l'Éternel te fera reposer
De ta corvée et de ta tribulation,
De la dure servitude à laquelle tu étais asservi,
Alors tu feras entendre ce chant[13]
Sur le roi de Babel, et tu diras :

Comment le tyran est-il enfin en repos!
La tourmente a cessé!
L'Éternel a brisé la verge des impies,
Le sceptre des despotes,

[12] Babylone étant détruite, la délivrance d'Israël, son retour en Palestine, est un fait assuré. Mais ce retour sera en même temps une éclatante compensation des maux endurés pendant l'exil. Les rôles changeront. A son tour, Israël aura des sujets. Les Babyloniens chassés de chez eux, d'autres peuples encore, étonnés de ce soudain changement de fortune, se joindront aux exilés et se mettront sous leur protection, pour jouir au moins de la paix et de la sécurité qu'ils ne trouvent plus chez eux. Ils formeront le cortége triomphal du peuple de Dieu rentrant dans sa patrie et là ils se trouveront dans la position des Cananéens du temps de Salomon, 1 Rois IX, 20 s.

[13] Le terme français n'exprime pas bien le sens du mot hébreu. *Mas'al* est toujours une comparaison, c'est-à-dire un morceau littéraire qui rapproche, dans un but déterminé, des objets divers, destinés à frapper l'esprit par cette juxta-position. Telles sont les fables, les paraboles, les proverbes, les énigmes. Ici nous pourrions mettre la *satyre*, parce que c'est au moyen d'un parallélisme injurieux, avec des métaphores et des images blessantes que l'auteur donne un relief rhétorique à ses invectives. C'est du reste un morceau d'une grande valeur littéraire et d'une vivacité toute dramatique, dans lequel divers interlocuteurs prennent tour à tour la parole.

Qui frappait les peuples dans sa rage
De coups sans trève ;
Qui tyrannisait les nations dans sa colère
Avec sa domination impitoyable !

Toute la terre est en paix et tranquille,
Tout éclate en cris de joie :
Les cyprès mêmes se réjouissent à ton sujet,
Les cèdres du Liban :
« Depuis que tu es tombé,
Le bûcheron ne monte plus vers nous[14] ! »

Le S'eôl dans ses profondeurs s'émeut pour toi,
A ton arrivée, il excite les ombres ;
Il fait lever de leurs siéges tous les princes de la terre,
Tous les rois des nations.
Tous ils élèvent leur voix
Et te disent :
« Toi aussi tu t'es donc évanoui comme nous,
Tu es devenu notre égal[15] ! »

Ton faste est descendu dans la tombe
Avec les sons de tes guitares ;
Sous toi les vers forment ta litière,
Et la vermine est ta couverture[16].

[14] Le morceau commence par un éclat de joie de ce que l'oppression a cessé, de ce que celui qui ne laissait pas de repos aux autres, soit en repos lui-même (ironiquement). Une domination odieuse est brisée et la liberté est rendue au monde. La nature inanimée elle-même prend part à la réjouissance universelle. Les forêts majestueuses du Liban se félicitent de n'être plus dévastées pour servir au conquérant qui y cherchait du bois pour ses machines de guerre (Hab. II, 17).

[15] La scène change brusquement. Du haut du Liban, nous descendons dans les profondeurs de la terre. Le poëte représente le moment où le monarque déchu et égorgé arrive dans la demeure des ombres. Ce lieu, ordinairement plongé dans un morne silence, s'émeut à la nouvelle de son approche. Le S'eôl personnifié excite lui-même ses hôtes apathiques à aller à sa rencontre. Les rois naguère exterminés par celui de Babel l'accueillent avec une amère dérision et le raillent sur sa faiblesse actuelle.

[16] La scène de l'enfer amène naturellement l'idée du tombeau. Le poëte peint le spectacle dégoûtant de la putréfaction qui remplace le faste insolent, les fêtes brillantes de la cour de Babel.

Comment es-tu tombé du ciel,
Fils brillant de l'aurore !
Comment es-tu abattu et jeté par terre,
Toi qui terrassais les peuples[17] !

Et toi, tu disais dans ton cœur :
« Je monterai au ciel ;
Au-dessus des étoiles de Dieu
J'élèverai mon trône ;
Je m'assiérai sur la montagne sacrée
Au fond du septentrion,
Je monterai sur les sommets des nues,
Je serai l'égal du Très-Haut[18] ! »

Ha ! c'est dans le S'eôl que tu seras précipité,
Au fond du sépulcre !
Ceux qui t'y verront, te contempleront,
Jetteront sur toi un regard curieux :
« Est-ce là l'homme qui ébranla la terre ?
Qui fit trembler les empires ?
Qui fit du monde un désert et dévasta les villes,
Et ne relâcha point ses captifs ? »

Tous les rois des peuples reposent avec honneur
Chacun dans son mausolée[19] :

[17] Hier pareil à l'étoile la plus brillante du ciel (dans le texte hébreu, il y a cette leçon absurde : Hurle, fils de l'aurore), aujourd'hui gisant à terre dans la poussière ; hier défiant les dieux et prétendant être leur égal, aujourd'hui plongé dans la nuit du tombeau ; quel contraste et quelle leçon ! — Ce passage présente un certain intérêt de curiosité. Les anciens traducteurs ayant très-bien compris que l'*astre brillant, fils de l'aurore*, est la planète Vénus, ont traduit tout bonnement dans ce sens (Vulg. *Lucifer*). Mais comme les pères de l'Église expliquaient tout ce passage, non du roi de Babel, mais du diable jeté du haut du ciel dans l'enfer, il en est résulté que la mythologie chrétienne a donné à l'ange déchu le nom de Lucifer.

[18] La montagne sacrée (litt. : *de l'assemblée*) au fond du nord, c'est le séjour des dieux, d'après les conceptions mythologiques des anciens peuples. Chez les Hindous, cette montagne s'appelle Mérou, chez les Parses Albordj, chez les Grecs c'est l'Olympe, chez les anciens Germains le Brocken, et les traditions relatives à l'Ararat ne sont pas trop éloignées de ce cercle d'idées. On remarquera que dans les phrases mises ici dans la bouche du roi de Babel, les expressions monothéistes familières à l'auteur se trouvent mêlées à celles qu'exigeait le costume.

[19] Le roi de Babel n'aura pas même les honneurs de la sépulture, tandis que les guerriers, nobles et officiers, qui périront avec lui dans le combat suprême, et dont les corps formeront sur le sien comme un linceul sanglant, seront ensevelis honorablement.

Mais toi, tu es jeté loin de ton sépulcre,
Comme une branche vile,
Sous un linceul de morts égorgés par l'épée,
Qui descendront dans leurs tombeaux maçonnés,
Toi, une charogne foulée aux pieds!
Tu ne seras pas réuni avec eux dans la tombe,
Désolateur de ton pays, bourreau de ton peuple!

Qu'elle ne soit plus jamais nommée,
Cette engeance de scélérats!
Faites un carnage de ses fils,
Pour les crimes de leurs pères,
De peur qu'ils ne se relèvent pour conquérir la terre,
Et que le monde se remplisse de tyrans [20]!

Oui, je m'élèverai contre eux,
Dit Iaheweh Çebaôṭ,
J'exterminerai de Babel le nom et le fond,
La place et la race, dit l'Éternel [21].
J'en ferai le domaine du hérisson
Et des marais d'eau [22],
Et je la balaierai avec le balai de la destruction,
C'est l'Éternel qui le dit!

La *branche vile* qu'on coupe en élaguant un arbre et qu'on jette comme inutile, ne cadre pas bien avec le reste des images. Il faut faire abstraction de la signification propre, et ne songer qu'au *rejeton* abhorré d'une famille ou d'une nation.

20 C'est ici qu'on marque le plus convenablement la fin du chant annoncé v. 4. Ordinairement on s'arrête au v. 20 et même la coupe des strophes ou vers y est faite autrement. La versification, généralement très-régulière, se continue jusqu'au bout.

21 Après le chant, Jéhova prend la parole, le prophète revenant au point de vue de la prédiction de l'avenir, après avoir décrit la catastrophe comme déjà accomplie. Nous avons cherché à imiter les allitérations de l'original. Littéralement ce serait : le nom et le reste, la progéniture et la race.

22 Le système de canalisation, qui entretenait la fécondité du territoire de Babylone, tombant en ruine, la campagne se change soit en désert aride, soit en marécages.

II.

(Ésaïe XXI, 1-10.)

Oracle relative au désert de l'Euphrate[1].

Pareil à l'ouragan, quand il éclate au midi,
Ça vient du désert, du pays redoutable[2].
Une terrible vision m'a été révélée[3] :
«Le ravisseur ravit,
Le destructeur détruit ;
Élance-toi, 'Êlam !
Serrez, Mèdes !
Je vais faire cesser les soupirs[4] !»

Aussi mes reins sont-ils remplis de douleurs ;
Des convulsions me saisissent comme une femme en travail,
Je suis tourmenté, à ne plus entendre,
Je suis éperdu, à ne plus voir.

[1] Le collecteur des diverses pièces qui forment aujourd'hui la seconde partie du livre d'Ésaïe (XIII-XXIII) paraît avoir aimé les inscriptions figurées ou plutôt avoir choisi pour sa rédaction certains mots du texte (comp. XXI, 13; XXII, 1 ; XXX, 6), au lieu d'indiquer le contenu purement et simplement par un nom propre. Ici, il s'agit d'annoncer l'arrivée de l'armée de Cyrus et la chute de Babel. Le *désert* est mentionné accidentellement dans la première phrase ; et pour ce qui est de l'Euphrate (si tant est qu'on doive traduire ainsi le mot *mer*, comp. XIX, 5), on a voulu signifier par là le vrai sujet de l'oracle.

[2] L'auteur ne dit pas quoi ? Nous allons apprendre qu'il s'agit d'une invasion ennemie. La réticence est d'un grand effet rhétorique. Le *désert* est ici la partie sud-est de la Mésopotamie. Le *midi* est nommé, parce que les commotions atmosphériques sont plus terribles à mesure qu'on avance vers le sud.

[3] *Vision*, dans le style prophétique, équivaut à *révélation*.

[4] Ces cinq courtes lignes sont précisément la révélation annoncée. C'est à dessein que les paroles présentent une certaine obscurité et en même temps des assonnances, de manière à frapper à la fois l'oreille et l'imagination. 'Êlam (la Perse) et la Médie, réunies sous le sceptre de Cyrus, entrent en campagne contre Babylone et vont y mettre le siége. C'est le moment de la délivrance pour Israël.

Mon esprit s'égare;
L'horreur me fait trembler;
Le crépuscule que je désirais, m'épouvante[5].

On dresse la table, on étend le tapis,
On mange, on boit —
«Debout, chefs, oignez le bouclier[6]!»

Car voici ce que le Seigneur m'a dit :
«Va placer une sentinelle
Pour qu'elle regarde et annonce[7]!»
Et elle vit des troupes de chevaux, deux à deux,
Des troupes d'ânes, des troupes de chameaux;
Et elle écoutait, et écoutait longtemps[8].
Puis elle cria d'une voix de lion :
«Sur ma tour, Seigneur[9], je fus sans cesse de jour,
A mon poste je restai toutes les nuits :
Voici qu'il vient des hommes à cheval
Sur des coursiers, deux à deux!»

Et il éleva la voix et dit[10] :
Elle est tombée, Babel, elle est tombée!
Toutes ses idoles, on les brise contre terre!

5 Le premier sentiment qui s'empare du prophète israélite, à la nouvelle qu'il reçoit, est celui de la terreur. Car il prévoit que la délivrance de son peuple devra être précédée d'une effroyable lutte. Les jours à passer encore jusqu'à la catastrophe finale, seront des jours d'angoisse, et l'approche de chaque nuit, moment désiré dans les pays chauds, ne fait qu'accroître les craintes.

6 Tableau incident qui doit peindre l'insouciance des Babyloniens, et faire pressentir leur perte. C'est au milieu des festins que les surprend le cri d'alarme.

7 Fiction poétique destinée à introduire d'une manière plus dramatique la description de l'armée de Cyrus s'avançant sur Babylone. La sentinelle, comme on va voir plus loin, est après tout le prophète lui-même.

8 Les troupes d'animaux se distinguent de plus loin que les hommes. C'est donc par celles-là que la description commence. Les chevaux (montés) marchent deux à deux, les bêtes de somme vont librement. L'armée s'approchant, la sentinelle finit par entendre aussi du bruit, et lorsqu'elle ne peut plus douter, elle fait son rapport.

9 D'après notre texte hébreu, c'est Dieu (*Adonaï*). C'est donc en réalité le prophète lui-même qui fait son rapport à Jéhova, comme pour dire que sa volonté est faite. D'après la fiction, le rapport devrait être fait par la sentinelle au prophète (*Adoni*). La première version est positivement préférable.

10 Ici on voit clairement qu'il ne s'agit pas d'une simple sentinelle. Il n'y a que le prophète qui puisse annoncer l'avenir. En sa qualité de mortel, il a *vu* venir les

O toi, mon peuple, qui es foulé aux pieds,
Qui es battu comme le blé dans l'aire[11],
Ce que j'ai appris de l'Éternel des armées, du Dieu d'Israël,
Je te l'annonce.

ennemis, en sa qualité d'organe du Dieu révélateur, il *sait* que ces ennemis seront victorieux. Autrement, on pourrait mettre dans la bouche de Dieu lui-même les deux premières lignes qui suivent.

[11] Litt.: *fils de mon aire;* on sait que les épis étaient battus, foulés ou plutôt hachés, au moyen de machines particulières, pour en détacher les grains. C'est l'image des mauvais traitements subis par les déportés.

III.

(Ésaïe XXXIV.)

Approchez, peuples, pour entendre,
Vous, nations, prêtez l'oreille !
Que la terre écoute, et ce qui la remplit,
La campagne et tous ses rejetons [1] !
Car l'Éternel est en colère contre tous les peuples,
Et sa fureur éclate contre toute leur masse :
Il les maudit, les livre au carnage.
Leurs morts gisent sans sépulture,
Leurs cadavres exhalent la puanteur ;
Les montagnes ruissellent de leur sang [2].
L'armée céleste se dissout [3],
Le ciel est roulé comme un écrit,
Et tous ses astres tombent
Comme la feuille morte de la vigne,
Comme le feuillage flétri du figuier.

[1] On traduit ordinairement *tébel* par l'*univers*, mais c'est faute d'une expression meilleure ; car c'est proprement la terre *productive*, et pas autre chose. Ici, il faut d'autant plus s'arrêter à cette idée, qu'il s'agit des plantes qui doivent écouter tout aussi bien que les hommes et les animaux. L'auteur de cette pièce a des prosopopées très-hardies.

[2] Litt.: *Se fondent*, à force d'être imprégnées ou inondées de sang. L'exorde du poëme menace tous les peuples, bien entendu, les ennemis d'Israël.

[3] Pour comprendre pourquoi le ciel lui-même doit être anéanti avec ses astres, on n'a qu'à se rappeler que ceux-ci étaient l'objet des cultes païens. L'*armée céleste*, c'est la totalité des étoiles ; le ciel, étendu comme une tente, est *roulé* comme pour être emporté, et à cette occasion, les étoiles qui y sont fixées comme des clous, se détachent et tombent à terre (Ps. CIV, 2). D'après une autre image, les étoiles se *dissolvent*, comme de la poussière, ou comme de la cire.

Quand mon épée se sera enivrée au ciel [4],
Voyez, sur Édom elle va fondre,
Sur le peuple que j'ai maudit, pour en faire justice.
L'épée de l'Éternel est teinte de sang,
Elle s'enduit de graisse,
Du sang des boucs et des agneaux,
De la graisse des reins des béliers,
Car l'Éternel fait son festin à Boçrah,
Son grand abattis dans la terre d'Édom [5].
Les buffles y passent avec le reste,
Bœufs et taureaux ensemble ;
La terre s'abreuve de sang,
Le sol est saturé de graisse.

Car c'est un jour de vengeance pour l'Éternel,
Une année de représailles pour la cause de Sion [6].
Ses torrents se changeront en poix,
Son sol en soufre,
Sa terre deviendra de la poix brûlante [7] ;
Ni la nuit, ni le jour elle ne s'éteindra,
Sa fumée s'élèvera éternellement,

[4] Ceci est un peu obscur. On comprendrait que l'auteur dît : Quand les *autres* nations (v. 2, 3) auront été punies, le tour des Édomites viendra aussi. Mais la mention du ciel paraît faire allusion à ce qui a précédé immédiatement (v. 4), et où l'épée n'avait rien à faire. Les deux tableaux paraissent se confondre dans l'imagination exaltée du poëte. Du reste, la poésie orientale personnifie l'épée ; elle a une *bouche*, elle *boit* du sang, donc elle peut aussi *s'enivrer*.

[5] La ruine du peuple édomite, dont Boçrah était l'une des villes principales, est comparée à un grand sacrifice, où l'on immole des hécatombes ; les animaux nommés dans le texte représentent le peuple voué à la destruction. L'auteur, en multipliant les noms, a voulu, sans doute, exprimer l'idée de la totalité, des diverses classes, etc. C'est ce qui nous explique aussi la mention des *buffles*, qui ne servaient jamais aux sacrifices ; ils doivent faire comprendre que rien n'échappera.

[6] La *cause*, l'affaire, le procès. La destruction de Jérusalem, à laquelle les Édomites avaient pris une si large part, est représentée comme le sujet d'une plainte introduite devant le juge qui doit faire droit à la partie lésée.

[7] Il s'agit encore du châtiment à infliger à Édom. Les images sont empruntées à la tradition relative à Sodome et Gomorrhe, et cela d'autant plus naturellement, que les deux pays sont voisins et que celui des Édomites présente, au dire des voyageurs modernes, des traces d'activité volcanique. Dans les vers suivants, les pronoms se rapportent au *pays*, et non à la *poix*.

D'âge en âge elle restera déserte,
A tout jamais personne n'y passera.
Le pélican et le hérisson en prendront possession,
Le héron et le corbeau y auront leur demeure [8].
On y appliquera le cordeau de la destruction
Et le niveau de la ruine [9].
Ses nobles — il n'y en aura plus pour acclamer un roi,
Tous ses chefs auront disparu.
Ses palais se couvriront d'épines,
L'ortie et le chardon se logeront dans ses forts.

Elle deviendra la demeure des chacals,
Le repaire des autruches,
Les bêtes du désert [10] s'y donneront rendez-vous,
Le satyre y rencontrera son compagnon,
Oui, Lilit hantera ces lieux
Et y trouvera son repos [11].
Là nichera le serpent et pondra ses œufs,
Il les couvera et rassemblera ses petits sous son ombre [12].
Oui, là se réuniront les vautours,

8 Pour ces noms d'animaux, nous suivons l'interprétation aujourd'hui reçue; elle n'est rien moins que sûre. Pour le pélican, on met aussi le *kata*, espèce de caille du désert d'Arabie ; pour le *hérisson*, le butor; pour le *héron* (ou la grue), le hibou. En tout cas, avec les oiseaux qui ont besoin d'eau pour leur genre de nourriture, l'auteur change d'image. Car ce n'est pas dans une terre qui brûle qu'on trouvera des étangs.

9 Troisième image. Pour bâtir, l'architecte emploie le cordeau et le niveau (en hébreu : la *pierre*, probablement suspendue à un fil pour trouver la ligne perpendiculaire ou horizontale). Ici, ces mêmes instruments sont entre les mains de quelqu'un qui *édifie* la ruine.

10 En hébreu, il y a deux mots : *çî* et *î*; ce sont évidemment deux espèces d'animaux ainsi appelés d'après leurs cris. Le second est ordinairement pris pour une espèce de la race canine, par conséquent un animal parent du chacal ou du renard. On a désespéré de déterminer le premier.

11 Lilit et les satyres (hébreu : boucs), sont des êtres fabuleux dont l'imagination populaire peuplait le désert. Lilit, dans la mythologie arabe, est la première femme d'Adam et la mère des démons. Le Talmud en parle comme les Grecs parlaient d'Empousa, et des Lamies qui dérobaient les enfants pour sucer leur sang.

12 Tout n'est pas certain dans ce distique. *Qippoz* est probablement une espèce particulière de serpent; mais on ne sait pas trop bien de quelle ombre l'auteur veut parler, de celle des ruines, ou de celle du serpent même.

Ils se chercheront l'un l'autre[13].
L'Éternel les appellera tous,
Et pas un d'entre eux ne fera défaut,
Aucun ne manquera l'autre ;
Car sa bouche à lui les aura mandés,
Son souffle les aura rassemblés.
C'est lui qui jette le sort pour eux,
Sa main leur distribue les parts au cordeau[14] ;
Ils en prendront possession pour toujours,
D'âge en âge ils y auront leur demeure.

[13] Cette ligne et la suivante expriment un autre texte que celui qui se lit dans nos bibles hébraïques. Voici ce dernier :

Oui, là se réuniront les vautours,
L'un et l'autre.
Cherchez sur le livre de l'Éternel et lisez :
Pas un d'entre eux, etc.

On voit que la seconde ligne reste ainsi incomplète, et quant à la troisième, il est difficile de dire dans quel livre (autre que celui du prophète même) les lecteurs doivent lire tout cela. Les Septante expriment également une leçon différente. Les changements à faire sont on ne peut plus simples et laissent les consonnes à peu près intactes. Lisez à la fin du 15e verset: *daras'ou*, au lieu de *dirs'ou*, au commencement du 16e. — Lisez : *'al mispar* (selon leur nombre, c'est leur totalité), au lieu de *mé'al séfer*. — Enfin: *yiqrû* suivi du *w* conjonctif, au lieu de *ouqraou*. On a été plus loin et on a transporté la ligne : *aucun ne manquera l'autre*, à la fin du 15e verset corrigé, ce qui se recommande à première vue.

[14] Dieu distribue aux animaux le pays d'Édom, comme ailleurs on le fait pour de nouveaux colons.

IV.

(Ésaïe XXXV.)

Il se réjouit, le désert aride,
La lande est dans l'allégresse,
Elle fleurit comme le narcisse.
Elle s'épanouit en fleurs et tressaille ;
Quelle allégresse ! quelle jubilation !
La splendeur du Liban lui est prêtée,
La magnificence du Carmel et de S'arôn :
On y voit la splendeur de l'Éternel,
La magnificence de notre Dieu[1].

Fortifiez les mains languissantes !
Les genoux qui fléchissent, affermissez-les !
Dites à ceux dont le cœur est agité :
Courage ! N'ayez pas peur !
Voici votre Dieu ! Mettons-nous en route[2] !
Elle vient, la compensation de Dieu ;
Il vient lui-même pour vous sauver !

Alors les yeux des aveugles se dessilleront,
Et les oreilles des sourds seront ouvertes ;
Alors le perclus bondira comme un chevreuil,
Et la langue du muet poussera des cris de joie[3] ;

[1] Le grand désert, que doivent traverser les exilés retournant dans leur patrie, se change pour eux en une campagne belle et fleurie. Ses sites désolés deviennent des plaines riantes. C'est la gloire du Dieu sauveur lui-même qui s'y reflète. Comp. XXXIII, 9.

[2] Nous lisons *naqoum* pour *naqam*. Il n'est pas question de *vengeance* dans toute cette pièce. La *compensation*, c'est la liberté après une longue servitude, et non les représailles, dont l'objet ne serait pas même indiqué.

[3] Il n'est pas question là d'un changement moral, car il va sans dire que le poëte ne parle ici que de ceux auxquels Jéhova accordera ses bienfaits. Ce sont les infirmités physiques qui disparaîtront avec les défauts de la nature extérieure.

Car dans le désert il jaillira de l'eau,
Et des ruisseaux dans la lande.
Le mirage deviendra une nappe d'eau,
Et l'aride Sahara aura ses fontaines.
Dans les lieux où les chacals ont leur gîte
Il y aura une place pour les joncs et les roseaux[4].

Là il y aura une route frayée,
La voie sacrée sera son nom;
Aucun impur n'y passera,
Elle sera pour eux seuls,
Ceux qui la suivent, même les imprudents, ne s'égarent point[5].
Là il n'y aura point de lion,
Nulle bête féroce n'y mettra le pied,
Ni ne s'y trouvera.
Les affranchis y marcheront,
Les rachetés de l'Éternel retourneront;
Ils arriveront à Sion dans l'allégresse;
Une joie éternelle couronnera leur tête,
Les transports et la joie y entreront,
La tristesse et les soupirs fuiront!

[4] D'après la Vulgate et la traduction syriaque. Le sens est : dans l'aride solitude il poussera, à la suite de cette irrigation miraculeuse, une herbe telle, qu'elle aura les dimensions des roseaux; ou bien l'humidité sera telle, qu'au lieu d'un rare tapis d'herbes, il y aura des plantes de marais. Le texte hébreu est traduit ordinairement : *Dans le séjour des chacals, leur gîte, il y a place pour les joncs et les roseaux*, ce qui est une phrase assez singulière. Les Septante ont tout autre chose, et le texte paraît fautif (*ḥaçîr* pour *ḥaçer*).

[5] Elle conduit sans faute à Jérusalem, de sorte qu'il n'y a pas à craindre qu'on se trompe de direction. Comp. du reste És. XI, 16; XIX, 23.

V.

(Jérémie L, LI.)

La parole que prononça l'Éternel sur Babel, sur le pays des Chaldéens, par l'organe du prophète Jérémie.

Annoncez-le parmi les nations! Proclamez-le! Érigez un signal! Publiez-le! Ne cachez rien! Dites : Babel est prise! Bel est confondu, Merodak[1] abattu! Ils sont confondus, ses faux dieux; elles sont abattues, ses idoles! Car il s'avance contre elle un peuple du nord, qui va changer le pays en une solitude, de manière qu'il n'y aura plus d'habitants, ni homme, ni bête: tout est fini, tout a disparu!

En ces jours-là, en ce temps-là, dit l'Éternel, les enfants d'Israël viendront, eux et les enfants de Juda tous ensemble; ils iront en pleurant[2] chercher l'Éternel, leur Dieu. Ils demandent Sion; c'est de ce côté que se tourne leur face. « Venez! attachons-nous au Seigneur par un pacte éternel qui ne s'oubliera pas! »

Mon peuple était un troupeau de brebis qui se perdaient; leurs bergers les avaient égarées, les avaient laissées errer sur les montagnes; elles allaient d'une hauteur à l'autre, oubliant leur bercail. Quiconque les trouvait en faisait festin, et leurs ennemis[3] disaient: Il n'y a pas de mal! C'était parce qu'elles avaient péché contre l'Éternel, le vrai pacage, l'espoir de leurs pères, Iaheweh.

Fuyez[4]! sortez de Babel et du pays des Chaldéens! Pareils à des

[1] Divinités (planétaires) des Babyloniens.

[2] De repentir.

[3] Ce mot ne cadre pas bien avec l'allégorie qu'il explique. Par contre, dans la phrase suivante, l'auteur revient à celle-ci d'une manière presque trop hardie pour notre goût, en appelant Jéhova le vrai pacage, que les brebis avaient abandonné. Dans les *hauteurs* on reconnaît les lieux de culte.

[4] L'exhortation est adressée à tous ceux qui sont les victimes des Babyloniens, avant tout aux Israélites déportés, qui doivent tâcher d'échapper à la catastrophe.

béliers, mettez-vous à la tête du troupeau[5] ! Car, voyez-vous, je vais susciter et faire marcher contre Babel une ligue de grandes nations du nord, pour l'assiéger ; c'est ainsi qu'elle sera prise : leurs flèches sont autant de guerriers victorieux, qui ne manquent point leur coup[6]. Le pays des Chaldéens sera livré au pillage, et les pillards en auront tout leur soûl, parole de l'Éternel ! Mais réjouissez-vous toujours[7], livrez-vous à l'allégresse, spoliateurs de mon héritage ! Gambadez comme la génisse qui piétine sur l'aire ! Hennissez comme des étalons ! Votre mère[8] va être dans une grande confusion, votre patrie va rougir ! Voyez ! elle sera à la queue des nations, un désert, une lande, une solitude ! C'est la colère de l'Éternel qui la privera d'habitants, et en fera une vaste solitude : tous ceux qui passent près de Babel, la contempleront avec stupeur, en ricanant à propos de ses malheurs[9].

A vos rangs contre Babel, tout autour, vous tous qui bandez l'arc ! Tirez contre elle, n'épargnez point les flèches, car elle s'est rendue coupable envers l'Éternel. Poussez le cri de guerre contre elle de tous côtés : elle se rend[10], ses créneaux tombent, ses murs s'écroulent, car c'est la vengeance de l'Éternel même ! Vengez-vous sur elle ! Faites lui ce qu'elle a fait à d'autres ! Exterminez dans Babel, quiconque sème, quiconque tient une faucille au temps de la moisson[11] ! Pour échapper à l'épée destructrice, chacun se dirige vers son peuple, chacun s'enfuit dans sa patrie[12].

5 Quand le troupeau sort du bercail, c'est à qui sera à la tête de la marche, et les mâles, les plus forts, gagnent les devants.

6 Cette dernière phrase se rapporte proprement aux flèches qui ne *reviennent pas vides* (2 Sam. I, 22), c'est-à-dire, qui exécutent la mission dont elles sont chargées.

7 Ironie. Les Chaldéens, aujourd'hui dans l'ivresse de leurs récentes victoires, vont bientôt être surpris par un retour de la fortune.

8 Votre *patrie*, mot que nous nous sommes permis de mettre dans le texte, qui dit deux fois : *mère*.

9 Jér. XIX, 8.

10 C'est la signification ordinaire de la phrase : *tendre la main*. S'il était permis de lui donner le sens de : *pencher de côté*, comme on l'a proposé, le prophète ferait allusion à la chute de Jéricho, et le *cri de guerre* serait plutôt le son des trompettes. En tout cas, la prise de Babylone est représentée comme un acte personnel de Dieu.

11 Cela revient à dire que le pays tout entier sera un désert sans culture. Babel est ici mis pour la Babylonie, du moins pour le district immédiatement dépendant de la capitale.

12 Jér. XLVI, 16. Il doit être question ici de gens originairement étrangers à Babylone et qui se hâtent d'échapper à la catastrophe. On songera de préférence à des commerçants et à tous ceux que leurs intérêts ou leurs plaisirs attiraient dans une riche et splendide capitale.

Israël est une brebis pourchassée, des lions se sont mis à ses trousses : le premier l'a mangée, c'était le roi d'Ass'our ; voilà l'autre qui en ronge les os, c'est Neboukadreççar, le roi de Babel. Pour cela, voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ, le dieu d'Israël : Voyez, je vais en demander compte au roi de Babel et à son pays, comme j'ai demandé compte au roi d'Ass'our, et je ramènerai Israël à ses pâturages [13], pour qu'il aille paître au Carmel et en Bas'an, qu'il se rassasie à cœur joie sur les hauteurs d'Éphraïm et de G'ile'ad ! En ces jours-là, en ce temps-là, parole de l'Éternel ! on recherchera le péché d'Israël — il aura disparu, et les fautes de Juda — on ne les trouvera plus : car je pardonnerai à ceux que j'aurai épargnés.

Sus au pays doublement rebelle ! En avant, contre lui et les habitants de ce lieu qui demande ma visite [14] ! Dégaîne après eux, et extermine-les ! dit l'Éternel. Fais tout ce que je t'ordonne !.... Clameur de bataille dans le pays ! Ruine immense ! Comme il est brisé et mis en pièces, ce marteau du monde entier ! Comme cette Babel est devenue un objet de stupeur pour les peuples ! J'ai tendu le filet, et tu t'y es prise, ô Babel, sans t'en douter ; tu es attrapée, tu es saisie, parce que tu as provoqué l'Éternel. Il a ouvert son arsenal, il en tire les armes de sa colère, car il a sa besogne, le Seigneur dieu des astres, au pays des Chaldéens. Arrivez-y de toutes parts ! enfoncez ses greniers [15], jetez tout sur un tas comme des gerbes, livrez-le à la destruction ! qu'il n'en reste rien ! Égorgez

[13] Les deux parties de l'allégorie ne s'accordent que dans l'image de la brebis ; autrement il y aurait à dire qu'une brebis mangée ne revient plus au pâturage. C'est que *la* brebis représente ici une idée collective. — Tout de même les deux parties de la comparaison sont également pittoresques ; on remarquera surtout qu'*Israël* comprend les deux portions de la nation, les tribus déportées par les Assyriens, et Juda déporté récemment par les Chaldéens. Les noms géographiques représentent la Palestine entière, *jadis* occupée par la nation.

[14] Le discours s'adresse nécessairement à l'ennemi qui doit accomplir la volonté vengeresse de Jéhova sur Babylone. Cet ennemi n'est pas autrement désigné ici ; il sera nommé plus bas. Notre texte offre quelques expressions très-difficiles à traduire. L'empire babylonien est d'abord appelé le pays de *Meraṭaïm* (deux rébellions), et les Babyloniens, habitants de *Peqôd* (visite). Ces deux mots sont évidemment des noms propres symboliques, inventés à propos par l'auteur. Les *deux rébellions* nous rappellent les deux catastrophes d'Israël, déjà mentionnées au v. 17, en ce sens qu'elles sont ici représentées comme des actes dirigés contre Dieu et son peuple, et outrepassant la mission donnée aux instruments de la colère divine. La *visite*, c'est l'acte par lequel Jéhova vient demander compte à quelqu'un de ses faits et gestes.

[15] Les greniers sont mis ici pour tous les endroits dans lesquels on conserve ses biens de toute espèce. Il s'agit donc d'un pillage, suivi d'une destruction (par le feu) d'un tas de choses ramassées dans la ville conquise.

tous ses taureaux [16] ! Traînez-les à la boucherie ! Malheur à eux ! Leur jour est venu, le moment du compte à rendre ! Écoutez les cris des fuyards, qui s'échappent du pays de Babel, pour annoncer à Sion la vengeance de l'Éternel, notre Dieu, la vengeance pour son temple.

Appelez les archers contre Babel ! Vous tous qui bandez l'arc, campez autour d'elle ! Que nul n'échappe ! Rendez-lui selon ses actes ! Faites-lui ce qu'elle a fait aux autres, car c'est contre l'Éternel qu'elle a fait l'insolente, contre le saint d'Israël. Aussi sa jeunesse va-t-elle tomber sur ses places et tous ses guerriers périront en ce jour, parole de l'Éternel [17] ! Vois-tu, c'est à toi que j'en veux, insolente ! dit le Seigneur, le dieu des astres : ton jour est venu, le moment où je te demanderai tes comptes ! L'insolente va chanceler et tomber, et personne ne la relèvera : je mettrai le feu à ses villes [18], afin qu'il dévore tout à l'entour.

Voici ce que dit l'Éternel : Ils sont bien opprimés, les enfants d'Israël et les enfants de Juda, tous ensemble ; leurs ravisseurs les retiennent et refusent de les relâcher. Mais leur libérateur [19] est puissant ; Iaheweh Çebaôṯ est son nom. Oui, il plaidera leur cause de manière à donner la paix à la terre et la guerre aux habitants de Babel [20].

Épée ! sus aux Chaldéens ! dit l'Éternel ; aux habitants de Babel, à ses chefs, à ses sages ! Épée ! sus aux menteurs [21], pour que la tête leur tourne ! Épée ! sus à ses guerriers, pour que le cœur leur faille ! Épée ! sus à ses chevaux, à ses chars, à toute sa cohue d'étrangers, pour qu'ils deviennent des femmes [22] ! Épée ! sus à ses trésors, pour qu'ils soient pillés ! Épée [23] ! sus à ses canaux, pour

16 La population mâle.

17 Jér. XLIX, 26.

18 Il faudra probablement lire : *à sa forêt ;* il n'y aurait guère qu'une lettre à changer. (Comp. Jér. XXI, 14.)

19 Litt. : Celui qui les revendique comme lui appartenant (non pas : leur vengeur).

20 En hébreu, il y a un jeu de mots dans les deux vocables que nous avons traduits par *paix* et *guerre ;* à la lettre, ce serait *repos* et *trouble*. La ruine des farouches conquérants amènera une période de repos et de bonheur.

21 Devins.

22 Image de la faiblesse.

23 Sans doute l'*épée* ne dessèche pas les eaux, mais elle n'attaque pas non plus les trésors. Il est évident que le dépeuplement du pays, suite naturelle des ravages de la guerre, amènera la ruine de tous ces beaux travaux de canalisation qui rendaient l'ancienne Babylone si florissante, tandis qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'un désert. Les Rabbins ont méconnu cette association des idées et ont lu *ḥorb* (sécheresse) pour *ḥerb* (épée).

qu'ils se dessèchent! Car c'est un pays d'idoles, et ils font gloire de leurs horreurs[24]. Pour cela, les bêtes du désert y séjourneront, les autruches s'y établiront; à tout jamais personne n'y demeurera, elle sera inhabitée d'âge en âge[25]. Ce sera comme la destruction, par Dieu, de Sedom et de 'Amorah et des villes voisines, dit l'Éternel; il n'y demeurera plus personne, pas un mortel n'y séjournera[26]!

Voyez! un peuple[27] va venir du nord; une grande nation, des rois nombreux, se mettent en mouvement depuis les extrémités de la terre. Ils tiennent en main l'arc et le javelot; ils sont cruels et sans pitié. Le bruit qu'ils font, c'est comme la mer qui mugit. Ils sont montés sur des chevaux, rangés en bataille comme un guerrier, contre toi, fille de Babel! La rumeur en est arrivée au roi de Babel et les bras lui en sont tombés; l'angoisse l'a saisi, une douleur pareille à celle de l'enfantement.

Voyez[28]! Il s'élance comme un lion des broussailles du Jourdain sur la campagne verdoyante, et soudain je les en chasse, et j'y placerai comme maître celui que j'aurai choisi. Car qui est mon égal? qui me mettra en cause? et quel est le pâtre qui me tiendrait tête? Écoutez donc le dessein de l'Éternel qu'il a formé contre Babel, et ses projets qu'il a médités contre le pays des Chaldéens! Oui, pour sûr, on les entraînera, ces chétifs moutons! oui, pour sûr, la campagne sera désolée à cause d'eux! Au cri: Babel est prise! la terre tremble, et l'écho en retentit parmi les nations.

Voici ce que dit l'Éternel: Voyez! je vais susciter contre Babel et contre les habitants de la Chaldée[29] le souffle de la destruction, et j'envoie contre Babel des ennemis qui vanneront[30] et videront le

[24] Dans le sens français de ce mot: idoles horribles, laides, affreuses.

[25] Comp. És. XIII, 20; XXXIV, 14.

[26] Jér. XLIX, 18.

[27] Jér. VI, 22 et suiv.

[28] Jér. XLIX, 19 et suiv.

[29] Au lieu du nom simple de la Chaldée (L, 10) le texte met un nom symbolique ou artificiel: *Leb qamaï*, c'est-à-dire *cœur de mes adversaires*. Ce mot est formé de celui de *kasdim*, au moyen d'une permutation de lettres analogue à celle qui a changé *Babel* en *S'és'ak* (Jér. XXV, 26). On a remplacé la première lettre de l'alphabet par la dernière, la seconde par l'avant-dernière, et ainsi de suite. C'est un jeu assez singulier et on a de la peine à comprendre comment de pareils artifices du langage ont pu préoccuper le prophète au moment d'une émotion comme celle qui lui a dicté le présent morceau. Ou bien une main plus récente se serait-elle amusée à ce jeu, pratiqué quelquefois par les Rabbins?

[30] Il y a ici plusieurs métaphores étrangères les unes aux autres et qui se succèdent de manière à empiéter l'une sur l'autre. D'abord, c'est l'idée d'un ouragan destructeur;

pays; car ils la cernent de tous côtés au jour de son malheur. Que l'archer cesse de bander l'arc, qu'il ne soit pas trop fier de sa cuirasse[31]! N'épargnez point sa jeunesse! Exterminez toute son armée! Que les cadavres gisent dans le pays des Chaldéens, et que percés de coups ils jonchent les campagnes (car Israël n'est pas veuve de son Dieu, ni Juda de Iaheweh Çebaôṭ[32]), car leur pays est rempli de crimes envers le Saint d'Israël.

Fuyez[33]! sortez de Babel! sauvez-vous tous, pour ne pas périr pour son crime! Car c'est le moment de la vengeance pour l'Éternel; il va lui payer ce qui lui est dû. Babel était une coupe d'or dans la main de l'Éternel: elle enivrait la terre entière, les nations buvaient de son vin; aussi les nations furent-elles en délire[34]. Soudain Babel tombe et se brise: gémissez sur elle, prenez du baume pour ses plaies, peut-être guérira-t-elle[35]!

«Nous avons voulu guérir Babel, mais elle n'a pu l'être! Laissez-la! Allons chacun dans son pays! car son arrêt touche au ciel et s'élève jusqu'aux nues.» L'Éternel a mis au jour la justice de notre cause: Venez, que nous racontions en Sion l'œuvre de l'Éternel, notre dieu[36]!

puis il y a l'image du van, dans lequel on sépare le grain de la balle en le secouant; l'ennemi (*zar*) vient vanner (*zérah*) les Babyloniens comme le ferait un vent violent; immédiatement après, il est question d'un siége et d'un massacre.

31 Cette phrase, que les Rabbins déjà n'ont pas comprise, comme le prouve leur manipulation singulière du texte, est traduite ici comme exprimant l'idée de l'inutilité de toute résistance.

32 Nous mettons la parenthèse, pour pouvoir rapporter aux Chaldéens ce qui vient après. Les commentateurs soupçonnent ici une altération du texte, et une interpolation faite par une main étrangère. Nous disons *veuve;* les nations sont des femmes.

33 Chap. L, 8.

34 Sur l'image de la *coupe,* voyez la note sur Jér. XXV, 19. Il s'agit toujours du vin de la colère divine que Jéhova fait boire à ceux qu'il veut châtier; seulement ici ce vin est versé aux autres nations par la main de Babel, qui est l'instrument de Dieu dans cette occasion. La coupe est d'*or,* parce que Babel est une ville opulente, une puissance riche et respectée. L'image de la coupe est d'ailleurs abandonnée aussitôt; ce qui se *brise,* c'est la puissance, et non la coupe.

35 Nouvelle image: Babel est personnifiée, et sa chute devient une maladie, sa défaite une blessure. C'est le prophète qui parle, et ses paroles sont de l'ironie pure.

36 Ces phrases sont un peu obscures et paraissent devoir être mises dans des bouches différentes. Ce que nous mettons entre guillemets doit être le discours des anciens alliés de Babylone, qui auraient vainement combattu pour elle et qui l'abandonnent maintenant à son malheureux sort. Dans la phrase suivante, c'est évidemment Israël qui parle. Un arrêt qui touche au ciel, n'est pas nécessairement un incendie: l'élévation est une image pour la grandeur de la catastrophe.

Fourbissez vos flèches ! Endossez l'armure ! L'Éternel excite l'esprit des rois de la Médie, car c'est contre Babel qu'il médite un projet ; il veut la détruire — c'est la vengeance de l'Éternel, la vengeance pour son temple [37]. Vers les murs de Babel érigez le signal ! Faites bonne garde ! Placez des vedettes ! Disposez des embuscades [38] ! Car l'Éternel l'a projeté, et il accomplira ce dont il a menacé les habitants de Babel. O toi, qui es assise sur le grand fleuve, ville aux grands trésors ! Ta fin est arrivée, ta mesure est pleine [39] ! Iaheweh Çebaôṭ a juré par lui-même : Pour sûr, je te remplirai d'hommes comme de sauterelles, et ils feront entendre sur toi leur hourra [40] ! [*C'est lui qui a fait la terre avec sa puissance, qui a fondé le monde avec sa sagesse, et qui, avec son intelligence, a fait la tenture des cieux. Au bruit des masses d'eau qu'il verse du ciel, quand il fait monter les nuages des bouts de la terre, qu'il fait éclater la foudre en ondées, et lance la tempête hors de ses réservoirs, l'homme est ébahi et privé de raison, l'orfèvre a honte de son idole ; son image de fonte est un mensonge, une chose vaine et inanimée, une œuvre de duperie : quand il leur sera demandé compte, ils disparaîtront. Il n'en est pas ainsi de la part de Jacob : il est le créateur de l'univers, et* (Israël) *est sa tribu propre ; Iaheweh Çebaôṭ est son nom* [41]].

[37] Chap. L, 28.

[38] Tous ces impératifs s'adressent aux ennemis qui doivent aller détruire Babylone par ordre de Dieu. Le nom de la Médie était apparu avant celui des Perses à l'horizon de l'Asie occidentale ; mais *les* rois (au pluriel) prouve qu'actuellement ces derniers y sont aussi.

[39] Traduction purement conjecturale. La *mesure pleine* est une figure empruntée aux liquides versés dans un vase. Mais le texte ne parle pas de cela. Il dit à la lettre : Elle est venue, ta fin, l'*aune de ta coupure*, ce qui veut dire peut-être : le fil a atteint sa longueur et doit être coupé. Ce serait une image comme celle qui se retrouve dans le mythe des Parques.

[40] Ces hommes comparés à des sauterelles ne peuvent être que des ennemis, invincibles à cause de leur nombre même ; et le verbe *remplir* se justifie quand on se rappelle que Babel n'est pas seulement une ville, mais un royaume.

[41] Toute cette tirade, entièrement étrangère au contexte, qu'elle interrompt même d'une manière fâcheuse, est littéralement copiée de Jérémie, ch. X, v. 12 ss., à l'exception du seul nom d'Israël, que nous mettons en parenthèse, et dont l'absence ne peut être due qu'à une erreur de copiste. Il est bien difficile de dire ce qui a pu engager un rédacteur quelconque à insérer ici tout ce morceau. A la rigueur, les premières lignes pourraient se rattacher au nom de Jéhova, *qui a juré* de détruire Babel, et qui est assez puissant pour le faire. Mais le reste s'écarte trop du sujet. L'auteur aurait-il répété ici la phrase du chap. X, 12, et quelque lecteur par trop savant aurait-il trouvé bon d'y ajouter aussi les versets suivants ?

Tu étais pour moi une massue[42], une arme de guerre : avec toi j'écrasais les nations, avec toi je détruisais les royaumes, avec toi j'écrasais le cheval et son cavalier, avec toi j'écrasais le char et son conducteur, avec toi j'écrasais l'homme et la femme, avec toi j'écrasais le vieillard et l'enfant, avec toi j'écrasais l'adolescent et la vierge, avec toi j'écrasais le berger et son troupeau, avec toi j'écrasais le laboureur et son attelage, avec toi j'écrasais capitaines et satrapes. Mais je rends à Babel et à tous les habitants de la Chaldée, et sous vos yeux, tout le mal qu'ils ont fait à Sion, parole de l'Éternel !

Vois-tu, c'est à toi que j'en veux, mont dévastateur, dit l'Éternel, qui as dévasté la terre entière ! J'étends ma main sur toi, et je te roule en bas des rochers, et je fais de toi une montagne incendiée[43], et l'on ne prendra plus de toi de pierres pour fonder, ni de pierres pour édifier, mais tu seras un désert perpétuellement, parole de l'Éternel !

Érigez un signal dans le pays ! Faites sonner le clairon parmi les nations ! Appelez les peuples à inaugurer[44] la guerre ! Convoquez contre elle les royaumes d'Ararat, de Minni et d'As'kenaz[45] ! Rangez contre elle les bataillons ! Faites avancer la cavalerie comme un essaim de sauterelles aux ailes redressées[46]. Appelez les peuples à inaugurer la guerre contre elle, les rois de la Médie, leurs capitaines et leurs satrapes, et tout le pays de leur domination !

42 Description animée, mais un peu surchargée de répétitions monotones, des conquêtes de Neboukadreççar, et du genre de gloire qui revient aux conquérants.

43 Les commentateurs modernes voient généralement ici l'image d'un volcan, en se fondant surtout sur ce que les cratères sont sujets à s'écrouler, et sur ce que la lave et la pierre-ponce ne peut pas servir à des constructions. Cependant il y a lieu de se demander si dans l'horizon géographique des écrivains de l'Ancien Testament, les volcans étaient chose assez connue pour servir à la rhétorique? Nous en doutons, et nous croyons que dans ce passage, comme dans tant d'autres, des images différentes sont mêlées ensemble : L'empire babylonien est comparé à une haute *montagne* (comparaison d'autant plus idéale, que la capitale était située dans une immense plaine). Cette montagne s'écroule — l'empire est abattu. Ensuite, la ville est la proie des *flammes*, et la destruction est définitive, les ruines ne se relèveront plus. — Enfin, la *dévastation* dont il est question, n'est pas celle d'une éruption volcanique, mais celle des guerres décrites dans les versets précédents.

44 Par les sacrifices d'usage. Jér. VI, 5.

45 Contrées septentrionales, les plus éloignées du monde connu alors, l'Arménie, le Pont, la Colchide. — Le *signal* est dressé dans ces pays, aux lieux de rassemblement, pour former l'armée d'invasion contre Babel.

46 L'adjectif hébreu correspond à la désignation scientifique d'*orthoptères*. Comp. aussi Nah. III, 17.

Et la terre tremble, elle est en travail : car ils vont s'accomplir, les desseins de l'Éternel contre Babel, de changer le pays en un désert sans habitants. Les guerriers de Babel cessent de combattre, ils se tiennent dans leurs citadelles, leur courage s'est alangui, ils sont devenus des femmes..... Les maisons prennent feu[47], les portes sont enfoncées ; courrier sur courrier accourt, messager sur messager, pour porter au roi de Babel le message que sa ville est prise de toutes parts, que les passages sont occupés, que les lagunes[48] sont en feu, que la panique s'est emparée des soldats....

Car voici ce que dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : La fille de Babel est comme une aire quand on la foule ; un moment encore, et le temps de la moisson vient pour elle[49].

« Il m'a mangée[50], il m'a consumée, Neboukadreççar, le roi de Babel ; il a fait de moi un vase vide, il m'a engloutie comme un monstre marin ; il a rempli son ventre de ce que j'avais de plus précieux ; il m'a expulsée de chez moi ! » Que le peuple de Sion dise : Puisse ce crime retomber sur Babel ! Que Jérusalem dise : Ma chair et mon sang sur les habitants de la Chaldée !

Pour cela, voici ce que dit l'Éternel : Moi, je vais plaider ta cause, je me charge de ta vengeance ! Je désséchera sa mer, je ferai tarir sa source[51]. Babel sera un monceau de pierres, un repaire de chacals[52], une solitude, un objet de dérision, sans habitants. Les voilà tous qui rugissent comme des lions, qui grondent comme les jeunes lionceaux : dans leur rage, moi je leur préparerai un festin, je les enivrerai de manière qu'ils crient, et puis qu'ils s'en-

47 Transition brusque de la description du découragement des défenseurs, à celle du succès des assaillants.

48 La ville de Babel était défendue par des ouvrages destinés à mettre les abords sous eau, peut-être même par des marais naturels. Ce qui est dit ici d'un embrasement des lagunes, est sans doute une exagération poétique, qui doit représenter l'incendie des faubourgs comme tellement violent, que les fossés même sont désséchés. Les *passages* sont, ou les ponts de l'Euphrate, ou les autres points par lesquels on avait accès dans l'intérieur, par exemple les digues jetées sur les susdites lagunes.

49 Encore deux images diverses de la destruction. L'*aire* est une place dont la surface est dure et sans trace de végétation. La *moisson* est l'acte par lequel celle-ci est enlevée.

50 Ces paroles sont mises dans la bouche des Israélites, victimes de la première déportation. Elles renferment encore des éléments très divers : en termes propres, l'expulsion de la patrie ; en termes figurés, la destruction représentée par un vase qu'on vide, et par un monstre qui dévore.

51 La source est toujours une image de la fécondité et de la prospérité. La mer en est ici le superlatif. On peut songer à la puissance ou à la population.

52 Jér. IX, 10.

dorment d'un sommeil éternel, dont ils ne se réveilleront plus, parole de l'Éternel[53] ! Comme des moutons je les trainerai à la boucherie, comme des béliers ou des boucs.

Comme S'es'ak[54] est prise ! comme elle est saisie, celle qui était la gloire du monde entier ! comme cette Babel est devenue un objet de stupeur pour les peuples ! La mer s'est précipitée sur Babel : de la masse de ses flots elle est couverte[55]. Ses villes sont devenues une solitude, une région nue et aride, un pays où personne ne demeure, où aucun mortel ne passe. Je vais regarder après le Bel de Babel, je lui ferai dégorger ce qu'il a englouti[56], et les nations n'afflueront plus vers lui.

Les murs de Babel tombent ! Sortez de là, mon peuple ! Sauvez-vous tous, devant l'ardente colère de l'Éternel ! Et que votre cœur ne défaille pas ! Ne vous effrayez point des bruits qui traverseront la terre, quand un bruit surgit en telle année, et en une autre année tel autre bruit, quand la violence règnera sur la terre, qu'un roi s'élèvera contre l'autre[57] ! Pour cela, voyez-vous, il vient un temps où je regarderai après les idoles de Babel, et tout ce pays sera dans la confusion, et tous ses morts joncheront le sol. Le ciel et la terre, et tout ce qui s'y trouve, éclatera en cris de joie, quand du nord les dévastateurs fondront sur elle, dit l'Éternel. Babel aussi doit tomber, ô vous, les égorgés d'Israël ! De Babel aussi il en tombe, ô vous, les égorgés du monde entier ! Vous qui avez échappé à l'épée, partez, ne vous arrêtez pas ! Au loin souvenez-vous de l'Éternel, et que Jérusalem vous revienne en mémoire !

« Nous sommes confus, nous avons appris l'outrage, la honte

53 Cette phrase renferme deux tableaux : Aujourd'hui, les Babyloniens sont pareils à des lions qui dévorent leur proie dans leur tanière, on entend leurs cris sauvages ; bientôt il en sera autrement..... La scène change, la transition se fait par l'image du festin ; mais il n'est plus question de lions, ce sont des hommes qui s'enivrent en buvant le vin de la colère de Dieu, cette ivresse leur donne le vertige, ils crient, ils se démènent, et puis ils tombent ivres-morts pour ne plus se relever.

54 Comp. les notes sur Jér. XXV, 26, et sur le 1er verset du présent chapitre.

55 L'inondation est l'image de la plus entière ruine. Nous aussi nous parlons ainsi d'un cataclysme.

56 Le temple de Bel à Babylone renfermait alors les trésors et les vases sacrés enlevés à Jérusalem.

57 La catastrophe définitive est annoncée par de sinistres événements précurseurs, des guerres, des calamités de toute espèce. Loin de se laisser effrayer par là, les Israélites y verront une garantie de l'issue désirée (Matth. XXIV, 6 et suiv.).

couvre nos visages, car des étrangers sont entrés dans les lieux saints de la maison de l'Éternel[58]. »

Pour cela, voyez-vous, il vient un temps, dit l'Éternel, où je regarderai après leurs idoles, et où dans tout le pays gémiront ceux qu'on égorge. Quand Babel monterait au ciel, et qu'elle rendît inaccessible son rempart élevé, de moi il lui viendrait des dévastateurs, parole de l'Éternel!

Écoutez! des cris du côté de Babel[59]! ruine immense au pays des Chaldéens! C'est l'Éternel qui détruit Babel, et qui met fin à tout son grand bruit; comme les flots mugissants de l'océan, tel retentit le vacarme de ces cris[60]! Oui, il est arrivé contre elle, contre Babel, le dévastateur: ses guerriers sont saisis, ses arcs sont brisés, car l'Éternel est un Dieu de rémunération, il rend et paie! « Et j'enivrerai[61] ses chefs et ses sages, ses capitaines et ses satrapes et ses guerriers, de manière qu'ils s'endorment d'un sommeil éternel, dont ils ne se réveilleront plus! » C'est le roi qui le dit, lui dont le nom est Iaheweh Çebaôṭ.

Voici ce que dit l'Éternel: Les murailles de Babel, toutes larges qu'elles sont, seront rasées à fleur de terre; et ses portes, toutes hautes qu'elles sont, seront consumées par le feu: Voilà comment les peuples travaillent pour le néant, et comment au profit du feu les nations se fatiguent[62]!

---

58 Les paroles mises entre guillemets sont censées prononcées par les Israélites vivant en ce moment dans l'exil, et invités plus haut à se préparer au retour. C'est une tournure très-poétique, pour rappeler la cause de la vengeance à exercer contre Babel.

59 Tableau prophétique de l'accomplissement de toutes ces menaces.

60 Il s'agit des cris de guerre des ennemis auxquels Babel est livrée. Aussi le texte dit-il littéralement: leurs flots mugissent comme l'océan.

61 Comp. v. 39.

62 La portée de cette dernière phrase, que celle-ci ait été un lieu commun proverbial, ou que l'auteur l'ait empruntée à Habaqouq (II, 13), n'est bien comprise qu'autant qu'on y joint ce qui précède dans cet autre passage. Le dernier mot: *se fatiguent*, se lit encore à la fin du texte au v. 64. Cela prouve que la note finale du livre (dans sa forme actuelle): *Jusqu'ici les discours de Jérémie*, se trouvait placée dans l'origine immédiatement après l'oracle, et que la note historique qui va suivre n'y a été ajoutée que plus tard en marge. Un copiste travaillant machinalement aura intercalé cette note de manière à séparer le dernier mot de son texte, et un correcteur subséquent, en le rétablissant, aura oublié de le biffer là où il était déplacé.

L'ordre[63] que le prophète Jérémie donna à Ṣerayah, fils de Nériyah, fils de Maḥséyah, lorsqu'il se rendit à Babel avec Çideqiyahou, le roi de Juda, la quatrième année de son règne (Ṣerayah était chambellan).

Jérémie écrivit dans un livre tous les malheurs qui devaient arriver à Babel, tous les discours ci-dessus écrits contre Babel. Et Jérémie dit à Ṣerayah : Quand tu arriveras à Babel, tu verras, et tu feras lecture de tous ces discours, et tu diras : « Éternel ! c'est toi qui as déclaré, relativement à ce lieu-ci, qu'il serait détruit, de manière que personne n'y demeurera plus, ni homme, ni bête, mais que ce serait une solitude à tout jamais ! » Et quand tu auras achevé de faire la lecture de cet écrit, tu y attacheras une pierre, et tu le jetteras dans l'Euphrate, en disant : « Voilà comment Babel s'abîmera, sans plus se relever du malheur que j'amènerai contre elle ! »

63 Cette note historique se rattache au morceau précédent, dans ce sens qu'elle raconte l'emploi spécial que le prophète en aurait fait dans une occasion particulière. Le roi de Juda se rendant à Babel, sans doute dans l'intention de faire la cour au suzerain (en 594 av. J.-C.), son chambellan, qui était frère de Barouk, et par conséquent familier de Jérémie, dut l'accompagner. Le prophète est censé lui remettre son oracle contre Babel (chap. L, LI.), en lui enjoignant d'en faire lecture à Babel même, à haute voix, sans doute, et de le jeter ensuite dans l'Euphrate. Évidemment cela devait être un acte symbolique, et dans l'hypothèse de l'authenticité, nous serions autorisés à ne voir dans tout ce récit qu'une espèce d'allégorie. Mais voyez plutôt la note précédente et l'introduction (page 182).

XVI

ANONYME

(Ésaïe XL-LXVI)

536 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Aux morceaux détachés que nous venons d'étudier, vient encore se joindre un écrit plus long, on pourrait dire un véritable volume, puisqu'il ne le cède en étendue, parmi les livres prophétiques, qu'aux seuls recueils de Jérémie et d'Ézéchiel. L'auteur de cet ouvrage, dont malheureusement l'histoire n'a pas conservé le nom, peut à juste titre être placé sur la même ligne que les deux illustres écrivains que nous venons de nommer, et qui ne l'ont précédé que de quelques dizaines d'années. Ce sont là, à vrai dire, les trois grands prophètes d'Israël, non pas dans le sens vulgaire que la tradition attache à cette désignation, en comptant les pages qui nous sont restées d'eux, mais dans celui de l'élévation des idées qu'ils proclament, de l'énergie de l'activité qu'ils déploient et de l'influence qu'ils peuvent avoir exercée. Tous les trois ont vécu et travaillé pendant la période du plus profond abaissement de leur peuple, et c'est justement ce qui forme, pour ainsi dire, le piédestal de leur grandeur ; et leur gloire est d'autant plus éclatante dans les annales de la littérature hébraïque, qu'ils n'ont point eu de successeurs qui les aient égalés. Mais ils ne se distinguent pas moins entre eux par des qualités diverses, comme nous l'avons déjà constaté à l'égard des deux premiers, et celui dont nous allons nous occuper n'est pas le moins intéressant des trois.

Mais avant tout, il importe d'établir sa personnalité. Son œuvre est comprise dans ce qui forme aujourd'hui les vingt-sept derniers chapitres du livre d'Ésaïe (XL-LXVI). Jusque vers la fin du siècle passé, l'idée qu'on pût avoir là un écrit distinct, appartenant à un autre âge, composé pour des besoins tout différents et dans une situation complétement changée, cette idée n'était venue à personne, ou du moins n'avait été produite qu'avec une hésitation peu faite pour lui gagner des suffrages. L'Ésaïe du huitième siècle bénéficiait de tous les éloges, de toute l'admiration qu'on prodiguait volontiers à son successeur anonyme, et surtout de la prédilection que les docteurs de l'Église professaient pour celui-ci, à cause de l'usage que les apôtres avaient fait de quelques-uns de ses textes. Ce n'est que peu à peu que les doutes sur l'origine véritable de cette dernière partie du volume se firent jour; mais ils n'ont cessé depuis de gagner du terrain, et aujourd'hui on peut bien dire que les résultats positifs auxquels ils ont fini par aboutir, ont été adoptés par la grande majorité des savants, pour lesquels la tradition n'est pas le critère décisif dans les questions historiques.

Déjà une inspection superficielle du livre d'Ésaïe, tel qu'il nous est parvenu, semble devoir provoquer ces doutes. En effet, lorsque la main d'un rédacteur y ajouta l'appendice historique tiré des livres des Rois (Ésaïe, XXXVI-XXXIX), et destiné à servir, soit de supplément, soit de commentaire à l'œuvre du prophète, celle-ci n'a pu comprendre que ce qui forme aujourd'hui les chapitres I à XXXV, et toute la dernière partie n'y a certainement pas encore figuré. Or, nous avons prouvé ailleurs, que cet appendice n'a guère pu y avoir été mis avant la fin de l'exil, et qu'il l'a été probablement plus tard. Ce qui vient après, n'a donc obtenu sa place actuelle qu'à une époque comparativement très-récente, et il conviendra d'examiner de quel droit ou pour quel motif cette place peut lui avoir été octroyée. Cette question se présente d'autant plus naturellement que l'écrit est anonyme. Aucune inscription ne nomme l'auteur, ni n'indique son époque; aucune allusion personnelle dans le corps de l'ouvrage ne supplée à ce défaut; aucun savant des premiers temps de la synagogue, où cependant l'on s'est déjà beaucoup occupé des monuments de l'ancienne littérature, n'a osé hasarder n'importe quelle conjecture. C'est bien certainement comme œuvre anonyme qu'il a passé à la postérité. Comment donc le

nom d'Ésaïe, plutôt que tout autre, a-t-il pu être attaché à cette composition? Dès qu'une fois on eut entrevu la vérité, il a été facile de constater que ce ne sont ni des analogies littéraires, des ressemblances de style et de méthode, ni des rapports historiques ou des coïncidences de faits, qui ont pu amener la méprise. C'était le pur effet du hasard, ou plutôt de l'absence totale de critique dans les écoles juives, dont les arrangements plus ou moins arbitraires sont ensuite devenus des articles de foi pour les docteurs chrétiens. Le Talmud affirme qu'à une certaine époque, sans doute ancienne, le livre d'Ésaïe (et nous comprenons qu'il s'agit là du vrai Ésaïe) se trouvait placé après ceux de Jérémie et d'Ézéchiel, lesquels ont dû former dans l'origine le noyau du recueil des prophètes, comme intéressant plus particulièrement les Israélites déportés. Comme c'était de beaucoup le moins étendu des trois, on y aura joint notre écrit anonyme, qui se recommandait également à plusieurs égards à l'attention des générations suivantes, lesquelles y trouvaient de quoi se consoler des malheurs et des humiliations du présent. On forma de cette manière trois volumes à peu près égaux, auxquels vint se joindre comme quatrième la collection de ceux que nous appelons les douze petits prophètes et qui ont toujours été comptés pour un seul livre, tant par les rabbins que par les Pères de l'Église. Cette adjonction une fois faite, sa raison d'être aura été bientôt oubliée, et l'absence d'un titre spécial en tête de la seconde partie, jointe au besoin factice de donner un nom à chaque écrit biblique, aura fait considérer l'inscription de la première comme se rapportant au volume entier.

Quelle que soit la valeur de cette conjecture, c'est désormais un fait acquis à l'histoire de la littérature hébraïque, que nous possédons dans notre ouvrage anonyme la dernière et la plus belle composition de la période de l'exil. Rien n'est facile comme d'administrer la preuve de cette assertion.

Voici quel est le tableau que l'auteur fait de la situation de la Palestine et des Israélites, telle qu'elle se présentait à ses yeux : Jérusalem et son temple sont en ruines (XLIV, 26 suiv.; LI, 3; LII, 9; LVIII, 12), et cela depuis longtemps (LXIV, 9 suiv.; LXI, 4, etc.); le pays de Canaan est devenu un désert (LXII, 4). Partout dans ces mêmes passages et dans d'autres encore, il est parlé de rebâtir bientôt les villes et leurs murs (XLIV, 28; LX, 10, etc.). Le peuple a été la proie de l'ennemi, il est déporté, captif,

enchaîné (XLII, 22 suiv.; LII, 2 suiv.). Mais l'époque d'Ésaïe et des Assyriens appartient à un passé lointain (LII, 4, 5). Le culte public a cessé; il n'en est question nulle part; le jeûne et le sabbat sont les seules manifestations religieuses que le prophète peut constater et recommander (LVI, 2; LVIII, 1 suiv.). Ces événements, aujourd'hui accomplis, sont mis en regard des anciennes prophéties que l'auteur se plaît à rappeler, pour prouver la véracité de Dieu et de ses organes, et pour donner créance aux nouvelles prédictions consolantes qu'il vient publier à son tour (XLII, 9; XLV, 19 suiv.; XLVI, 10; XLVIII, 3 suiv., 16). Car désormais Israël a assez souffert; il a expié ses péchés et a payé l'amende au double (XL, 2). Jéhova veut maintenant lui rendre sa grâce: c'est de lui annoncer sa prochaine délivrance, sa brillante restauration, que le Seigneur charge ses messagers (XL, 1; XLIV, 26), et c'est un message réjouissant qu'ils ont à lui apporter (LII, 7 suiv.), c'est une perspective ravissante qu'ils ont à lui offrir (LX).

Ainsi le point de vue de l'auteur est bien nettement déterminé. Il parle des anciens égarements de la nation, non point pour les châtier avec une sainte colère, comme l'avait dû faire son illustre devancier, mais pour expliquer comment le dieu de l'alliance avait été obligé d'accomplir ses menaces d'autrefois, et de permettre la catastrophe dont on déplorait aujourd'hui les conséquences. Il retrace, dans un langage simple et sans charger les couleurs, ce que ses lecteurs savaient et sentaient tout aussi bien que lui. Mais quand ses regards se portent au-delà des limites de l'horizon des réalités, il donne libre carrière à son imagination, et l'on distingue parfaitement bien les tableaux fantastiques de l'avenir de ceux qu'il peint d'après l'expérience.

Ces observations, qui portent sur l'ensemble des éléments historiques qu'on peut recueillir dans les textes, sont plus particulièrement confirmées par les allusions, ou plutôt les données très-explicites qu'on y rencontre concernant les événements politiques connus par d'autres sources. Il n'est plus question des Assyriens, dont la prépondérance guerrière de plus en plus menaçante causait des soucis à Ésaïe. Ils ont disparu de la scène. C'est l'empire des Chaldéens qui l'occupe maintenant (XLVII, 5; XLVIII, 20, etc.). Mais déjà il est sur son déclin; sa chute est prochaine. Déjà paraît le héros que Jéhova a choisi pour accomplir sur la superbe Babylone une vengeance réparatrice.

Il a commencé sa course victorieuse, et Israël peut dès à présent saluer en lui son libérateur. Il est annoncé d'abord d'une manière moins précise (XLI, 2, 25), mais bientôt il est nommé par le nom sous lequel l'histoire le connaît. C'est Cyrus, l'oint du Seigneur, l'exécuteur de ses desseins (XLIV, 28; XLV, 1 suiv.; XLVI, 11).

Après ces arguments, il est superflu d'en faire valoir encore d'autres, par exemple celui de la diversité du style qui distingue cet ouvrage des discours d'Ésaïe, et qu'il est impossible de méconnaître, mais dont nous ne ferons pas usage ici, parce que cela nous conduirait à des détails philologiques assez fastidieux et hors de propos dans un ouvrage destiné au grand public. Nous nous bornerons à quelques observations générales, qui trouveront leur place dans la suite de cette introduction. Mais nous ferons remarquer dès à présent, comme un nouvel élément de conviction, que dans aucun des successeurs de l'ancien Ésaïe on ne trouve la moindre trace d'une connaissance quelconque des prophéties dont nous nous occupons en ce moment. Cela est surtout vrai à l'égard de Jérémie, qui a pourtant beaucoup étudié les auteurs antérieurs, et dont les discours reflètent souvent ses lectures. Comment ces remarquables prédictions, qui contenaient même des noms propres inconnus au temps d'Ésaïe, auraient-elles passé inaperçues, si tant est qu'elles existassent déjà? Comment se fait-il que les sinistres appréhensions du prophète d'Anatot aient été si peu partagées par ses contemporains? qu'il ait pu être tant raillé et persécuté pour avoir fait entrevoir ce qu'un autre aurait déjà décrit antérieurement comme une réalité positive? que ses amis, qui pour le défendre en appellent à un oracle ancien, n'aient trouvé à citer qu'une phrase obscure de Michée, du contemporain d'Ésaïe (Jér. XXVI, 17 suiv.; comp. Mich. III, 12), tandis qu'ici ils auraient pu puiser à pleines mains des affirmations bien autrement précises?

Nous maintenons donc que ce livre prophétique a été écrit dans les tout derniers temps de l'existence de l'empire babylonien, à une époque où les conquêtes de Cyrus avaient déjà rendu fameux le nom du premier fondateur de la nouvelle monarchie médo-persane, où l'on pouvait prévoir que ses armes se tourneraient bientôt contre Babylone, et où surtout les espérances des Juifs, qui n'avaient pas oublié leur patrie, se portaient au devant

d'un prince ennemi de leurs ennemis. Cependant il se présente ici une question chronologique, qui n'a pas été résolue de la même manière par tous les commentateurs, et qui tient intimement à une question littéraire, que nous aussi, nous ne croyons pas devoir en séparer.

Tout le monde s'accorde à dire que le livre forme un ensemble, qu'il ne se décompose pas, comme ceux de la plupart des autres prophètes, en une série de morceaux indépendants les uns des autres, et qui peuvent s'expliquer isolément. A peu de chose près, tout s'y tient : les mêmes tableaux, les mêmes promesses reviennent à chaque instant, et l'auteur ne sort guère d'un certain cercle d'idées, assez restreint, mais dont la monotonie est heureusement rachetée par la vivacité du coloris et surtout par la haute portée des aspirations. Cependant cette appréciation générale a été modifiée par quelques interprètes en deux sens opposés. Les uns sont allés jusqu'à vouloir découvrir dans l'ouvrage un plan artificiel, d'après lequel toutes les parties étaient savamment disposées, de manière à combiner les ressources de l'art oratoire avec celles d'une méthode dialectique, comme on n'en rencontre de trace nulle part ailleurs dans la littérature hébraïque, pas même dans le livre de Job. On a même voulu profiter à cet effet de la division des chapitres, telle qu'elle a été introduite dans nos bibles au treizième siècle, et constater ainsi que le livre se décompose naturellement en trois fois neuf sections, à chacune desquelles on octroyait gratuitement un caractère particulier, et que le fameux 53me chapitre se trouvait placé tout justement au milieu, comme le point culminant de toute la prophétie. Ce sont là des jeux d'esprit qui ne reposent sur aucun fondement solide. La division des chapitres est fautive en plus d'un endroit, comme le commentaire le démontrera ; les préoccupations méthodiques de nos *voyants* modernes étaient absolument étrangères à ceux de l'antiquité ; le but prochain et essentiel de l'ouvrage est méconnu, dès qu'on veut en faire un traité de théologie messianique, et l'intelligence des textes, loin d'être avancée, ne peut être que faussée quand on subordonne le tout à l'une des conceptions spéciales de l'auteur, l'une des plus belles, sans doute, et des mieux senties, mais qui, après tout, n'est pas la clef de voûte de l'édifice de ses espérances.

Du côté opposé nous pouvons tout aussi peu nous familiariser avec la pensée de ceux qui prétendent entrevoir, dans les

tableaux de l'auteur, la marche même des événements politiques, qu'il aurait suivie du regard et retracée en écrivant. Cela revient à dire que les différentes parties n'auraient pas été écrites en une même année, que les unes remonteraient au commencement de la guerre avec les Perses, d'autres dateraient de l'époque de la prise de Babylone, d'autres enfin n'auraient été composées qu'après le retour des exilés en Palestine. Malheureusement on n'est pas parvenu à s'accorder sur la distribution à faire en conséquence de ce principe, ce qui prouve que les données du texte ne favorisent point de pareilles combinaisons. On s'est même trouvé obligé de renverser complétement l'ordre actuel des chapitres, que rien pourtant ne nous autorise à attribuer à une main étrangère, pour arriver à établir cette chronologie supposée ou plutôt imaginée. Et la réalisation des vœux exprimés par le prophète est restée tellement au-dessous de ses brillantes promesses, que nous ne concevons pas comment on a pu vouloir les lui faire écrire ou éditer après l'amère déception qu'il aurait éprouvée.

Nous aussi, nous croyons que le livre n'a pas été écrit d'un seul jet; nous n'y reconnaissons aucun plan préconçu et fidèlement suivi; mais nous sommes convaincu qu'il reflète partout une seule et même situation, celle d'un peuple, ou du moins d'une élite du peuple, puissamment excitée, exaltée même, par la perspective d'une révolution imminente, laquelle, en mettant fin à l'odieuse domination des vainqueurs chaldéens, amènerait sans doute aussi un changement profond dans la position des vaincus. Le prophète semble avoir concentré toutes ses pensées, toute sa vitalité spirituelle sur cette perspective : il reprend la plume à tout instant, tantôt pour redire ce qu'il a déjà proclamé, tantôt pour ajouter un nouveau trait à ses peintures. La gloire d'un Dieu, dont les promesses, presque oubliées dans la détresse générale, vont enfin recevoir une éclatante confirmation; les priviléges d'un peuple élu entre tous et dont les fautes ont été si cruellement expiées; une restauration dont l'éclat dépasserait tout ce que l'histoire disait de merveilleux des splendeurs d'autrefois; le besoin de se préparer dignement à un tel avenir : voilà les idées qui se pressaient le plus fréquemment sous la plume de cet écrivain. Mais elles lui reviennent selon l'inspiration de chaque jour, et leur succession assez irrégulière n'affaiblit nulle part l'impression sympathique qu'elles sont

capables de produire, alors surtout que le lecteur moderne ne peut s'empêcher de comparer ces brillantes espérances du moment avec les tristes expériences d'un lendemain qui dure encore. Là, le retour devenu une marche triomphale, le désert à traverser changé en paradis, les frères dispersés revenant de toutes les parties du monde, la ville renaissant de ses cendres plus belle que jamais, et devenant le centre religieux, politique et commercial de l'univers, un nouveau ciel, enfin, et une nouvelle terre, avec la paix, la longévité et toutes les bénédictions — et ici, des siècles de misère, d'oppression et d'exil !

Nous pensons donc que le livre est sorti des mains de l'auteur tel qu'il est, et nous ne saurions y voir une collection de morceaux épars, qu'une main étrangère aurait recueillis et arrangés à quelque époque postérieure. Les réserves que nous venons de faire expliquent suffisamment l'absence d'un plan arrêté, l'apparent décousu et les fréquentes répétitions qu'on constate sans peine dans l'ouvrage.

Il y a cependant un passage qui a soulevé des doutes sérieux relativement à son origine. Dans la seconde moitié du 56e chapitre et dans la première du 57e (la division des chapitres est ici en tout cas complétement manquée), nous trouvons un tableau de l'idolâtrie du peuple israélite, qu'on a eu bien de la peine à croire copié sur l'état des choses, tel qu'un prophète vivant à la fin de l'exil a pu l'avoir sous les yeux : d'autant plus que partout ailleurs notre auteur, quand il vient à parler de ces tristes égarements de l'ignorance et de la frivolité, adopte plutôt le ton de la raillerie et du persifflage, tandis qu'ici la véhémence de l'invective rivalise avec la crudité de la peinture. De la lecture de cette page, on reçoit l'impression qu'un émule d'Ézéchiel, vivant à Jérusalem même, et ayant sous les yeux les plus honteux débordements d'un culte abominable, en est encore à prédire aux chefs, aussi aveugles que criminels, d'une nation qui courait à sa perte, une catastrophe imminente, laquelle pourtant est consommée depuis longtemps au moment où a dû être écrit tout ce qui précède et tout ce qui suit. Cette impression a suggéré à la critique moderne le soupçon d'une interpolation, ou du moins l'idée que l'auteur lui-même aurait emprunté à quelque prophète plus ancien un tableau composé en vue de besoins analogues, mais dont il n'aurait pas jugé nécessaire d'effacer tous les traits de détail, qui peut-être ne cadraient pas absolument avec la

situation actuelle. Nous avons de la peine à nous approprier cette manière de voir. Une interpolation, toujours possible en thèse générale, n'a de raison d'être que si elle est motivée par un but pratique. Mais la présence de ce morceau peut s'expliquer, si l'on admet que parmi les déportés il y en ait eu un plus ou moins grand nombre qui, vivant au milieu des Babyloniens, sans sanctuaire à eux, et ayant dû renoncer à toutes les formes du culte national (lesquelles, pour bien des gens, sont l'essence même de la religion), auraient pris part aux rites, aux extravagances, aux scandales même du culte local (voyez par ex. le chap. XLVI). Ainsi, malgré quelques obscurités ou difficultés de détail, nous ne nous sommes pas cru obligé d'élaguer ce morceau, et notre commentaire essaiera de l'expliquer comme formant une partie intégrante du livre.

Nous avons déjà dit que le style de cet écrivain diffère d'une manière notable de celui d'Ésaïe. Il est plus coulant, plus égal, plus transparent, mais aussi beaucoup plus prolixe. Il affecte un certain lyrisme et néglige moins les règles fondamentales de la versification hébraïque; mais il ne s'élève guère à la mâle beauté des anciens modèles, et les tournures les plus ingénieuses et les plus frappantes de la pensée perdent une partie de leur valeur, en devenant presque des formules stéréotypes. C'est en vain qu'on cherche ici cette richesse d'idées alliée à la brièveté concise de l'expression, cette variété exubérante d'images, qui fait à la fois l'ornement et la difficulté des anciens livres prophétiques; et si certains tableaux sont travaillés avec plus de soin, et récréent l'imagination sans demander trop d'efforts à l'intelligence, le fond n'en est pas nouveau dans la plupart des cas et la vivacité des couleurs en fait le seul mérite. Cependant nous ne ferons pas à l'auteur le reproche de la monotonie. Il ne serait justifié qu'autant qu'on s'arrêterait à l'idée qu'il se serait tracé d'avance un plan pour sa composition, idée que nous avons dû écarter. Il en sera d'autant moins question, si l'on veut bien remarquer que l'horizon du prophète, en tant qu'il est éclairé par l'espérance, se présente tantôt comme appartenant déjà aux réalités du moment prochain, tantôt comme l'objet de la simple prédiction, voire même seulement de la prière et d'une pieuse aspiration. Ces fluctuations du sentiment répandent sur un cercle d'idées comparativement étroit une apparence de variété qui ne laisse pas de rehausser l'attrait de l'ensemble.

Mais si le style et la forme du livre peuvent laisser quelque chose à désirer, ce défaut est facilement oublié quand on s'en tient à l'esprit qui y règne, et surtout quand on s'arrête à certaines idées dominantes et plus particulièrement accentuées. Nous ne voulons pas insister sur la pureté de la notion de Dieu que nous y rencontrons dans maint passage sublime. A cet égard, nous nous bornerons à constater que si tous les prophètes d'Israël rivalisent dans la glorification du Très-Haut, celui-ci, bien que venu après tant d'autres, sait faire briller la majesté de Jéhova d'un éclat nouveau : le ciel est son trône, la terre son marche-pied ; pour lui, toute demeure faite de main d'homme est mesquine, le Liban trop pauvre en bois et en bêtes, pour lui offrir des sacrifices dignes de lui. On dirait que la destruction du temple et la cessation des rites de l'autel a fait grandir la personne de celui à qui l'un et l'autre avaient été consacrés. Mais voici deux autres conceptions que nous tenons à signaler d'avance à l'attention de nos lecteurs, deux idées qui sont propres à notre auteur, et qui lui assignent, à lui, le dernier venu dans la série des grands maîtres, une place d'honneur à côté des deux illustres écrivains auxquels nous aimons à l'associer de préférence. C'est d'abord la conviction intime et la déclaration explicite qu'Israël est destiné à devenir la lumière du monde païen. Cette déclaration est d'autant plus remarquable, et cette conviction d'autant plus digne d'admiration, qu'elles se produisent ici au moment de la plus profonde humiliation d'un peuple décimé, dispersé, déshérité de tout ce qui autrefois lui donnait quelque consistance. C'était bien une situation où le découragement et le désespoir nous auraient peut-être moins étonnés que ce cri de victoire anticipé, et cette énergie avec laquelle un simple individu, au milieu des ruines de sa patrie, songe sérieusement à imposer à ceux qui ont échappé au cataclysme, la tâche de conquérir le monde par les armes de la vérité. L'autre idée, à la fois plus belle encore et plus tragique, c'est celle de la solidarité nationale. Cette solidarité impose. il est vrai, à ceux qui sont restés fidèles au devoir, une lourde part du malheur public qu'ils n'ont point mérité; mais par cela même elle profite aussi aux vrais coupables en les déchargeant d'autant. Chez une nation pour laquelle l'idée de la plus stricte justice rémunératrice faisait le fond de toute religion et de toute morale, c'est un phénomène aussi édifiant que nouveau, de voir

le juste trouver une espèce de satisfaction à savoir que ses malheurs à lui ont pu servir à abréger, à racheter ceux qui à bon droit seraient revenus à d'autres.

Ces deux idées, que nous venons de mettre en relief, sont devenues concrètes sous l'image, ou, si l'on veut, dans la figure du Serviteur de Dieu, lequel, avec une courageuse résignation, supporte les douleurs et les misères du temps dont d'autres ont été la cause, et qui, jusque dans des angoisses mortelles, ne songe qu'à sa mission de répandre sur la terre la vérité et par elle la liberté; continuant son œuvre avec une patience infatigable et sans bruit, se gardant de briser le roseau froissé, et entrevoyant même dans le lumignon fumant le flambeau qui doit éclairer l'avenir. Qui pourrait s'étonner qu'une autre génération, voyant enfin ce flambeau luire au monde d'un éclat bien plus beau que le prophète ne l'avait prévu, ait trouvé, dans les paroles et dans les images de celui-ci, des prédictions directes et intentionnelles relativement au plus grand et au plus saint des martyrs de tous les temps? Voilà comment Ésaïe est devenu pour les écoles chrétiennes le plus grand des prophètes, l'évangéliste de l'Ancien Testament, le héraut du *Messie* souffrant. Ne marchandons pas ce terme, quoiqu'il exprime une erreur, en tant qu'il s'agit de notre livre. Celui-ci ne sait rien d'un Messie, d'un roi à venir, dans le sens théocratique. Le serviteur de Dieu dont il parle, est un personnage contemporain, il a même un passé à lui dans l'histoire nationale. Il est de plus un être collectif et non un individu, l'organe sans cesse mourant et renaissant de la pensée de la Providence. Mais, dans un sens plus large, tout Messie est condamné à souffrir et l'humanité ne se renouvelle et ne se rapproche de son but idéal qu'à travers les douleurs d'un enfantement sans cesse réitéré.

Nous ignorons donc, et nous ignorerons toujours, le nom de l'auteur de ce livre, qu'un pur hasard peut-être, ou tout au plus le caprice d'un collecteur, a joint à celui d'Ésaïe, sans prétendre le moins du monde l'attribuer à cet ancien auteur. Ce n'est que l'inadvertance des Rabbins plus récents et le besoin d'avoir un nom propre pour garant de la prophétie, qui ont causé une confusion dont on n'a commencé à s'apercevoir qu'après un laps de vingt siècles. L'auteur restera anonyme; nous ne l'appellerons pas le second Ésaïe et encore moins le faux Ésaïe, ces deux désignations étant également déplacées et mal fondées. On a

hasardé de nos jours quelques conjectures pour remplacer ce nom par celui d'un contemporain de l'exil. Qu'y a-t-on gagné? Dût-il même y avoir quelque lueur de probabilité en faveur d'un personnage connu quelconque de cette époque (ce qui n'est pas le cas), cela ne pourrait guère ajouter à l'intérêt qui s'attache à cet ouvrage. Mais surtout ne jugeons pas celui-ci, et les espérances qu'il caresse et qu'il recommande, au point de vue de l'histoire qui leur a donné un si triste démenti. Si notre inconnu n'a pas su trouver la vraie mesure pour apprécier les conditions de la réalité et l'issue probable ou même nécessaire des faits dont il était le témoin, si peut-être il a été la première victime de ses illusions, il ne sera pas pour cela à nos yeux un simple pauvre rêveur devant lequel on passerait en haussant les épaules. Nous comprenons que le peuple choisi par la Providence pour conserver le trésor des révélations jusqu'au jour de la maturité et de l'expansion, ait eu besoin, après sa chute profonde et désespérante, d'une impulsion nouvelle et extraordinaire, qui lui permît de se préparer à la seconde partie de sa tâche, à travers les épreuves qui l'attendaient encore.

Consolez, consolez mon peuple!
Dit votre Dieu[1].
Rassurez Jérusalem et proclamez
Que le temps de sa servitude est accompli,
Que son péché est pardonné,
Qu'elle a reçu de la main de l'Éternel,
Le double pour tous ses méfaits[2].

Une voix crie[3] :
Par le désert frayez le chemin de l'Éternel!
Aplanissez, à travers la lande, une route pour notre Dieu!
Que toute profondeur soit exhaussée,
Que toute montagne, toute colline s'abaisse,
Que ce qui est inégal se change en plaine,
Et les crêtes escarpées en vallons[4],
Pour que la gloire de l'Éternel apparaisse
Et que tous les mortels ensemble l'aperçoivent!
C'est la bouche de l'Éternel qui le dit.

[1] Le discours est censé adressé aux prophètes, qui reçoivent la mission d'annoncer à Israël la fin de l'exil.

[2] Les péchés de Jérusalem sont enfin expiés par de longues souffrances: le temps de sa servitude (litt.: de son service militaire), de sa lutte contre l'adversité, est accompli. Cet exorde, qui indique le but principal de tout le livre, devient plus significatif quand on se rappelle que Jérusalem n'existait plus au moment où cette consolation est annoncée. Le *double* pour les méfaits, c'est une punition on ne peut plus sévère. La fin des tribulations, c'est le retour des déportés dans la patrie.

[3] Quelle voix? Le prophète ne le dit pas. Toujours est-il qu'elle parle au nom de Dieu, puisque plus loin (v. 5) les paroles qu'elle prononce sont attribuées à Jéhova lui-même. Les Septante ont altéré le sens en mettant: *Une voix crie au désert.* Jéhova ne demeure pas au désert.

[4] Jéhova lui-même veut se mettre à la tête de la caravane qui reprendra le chemin de Jérusalem à travers le désert (És. XXXV, 8), comme il l'avait fait autrefois à la sortie d'Égypte. La peinture est naturellement tout idéale, mais il faut s'en tenir à l'idée et ne pas vouloir contrôler le poëte par la géographie.

Une voix dit : Prêche !
Et je répondis[5] : Que dois-je prêcher?
«Tous les mortels sont comme l'herbe,
Et toute leur beauté comme la fleur des champs :
L'herbe se dessèche, la fleur se fane,
Quand le souffle de l'Éternel y passe;
[*Oui le peuple est comme de l'herbe*[6]].
L'herbe se dessèche, la fleur se fane,
Mais la parole de notre Dieu subsiste à jamais[7] !»

Montez sur une haute montagne,
Pour annoncer la bonne nouvelle à Sion[8] !
Élevez la voix avec force,
Pour l'annoncer à Jérusalem!
Élevez-la, n'ayez pas peur,
Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu!
Voyez, le Seigneur, l'Éternel, vient avec puissance;
Son bras exerce son pouvoir[9],
Voyez, il apporte avec lui sa récompense,
Et son salaire le précède.
Tel qu'un berger, il va paître son troupeau;
Dans son bras il recueillera les agneaux,

5 D'après les Septante et avec un simple changement de voyelle. Le texte hébreu a : *on* répondit.

6 Cette ligne, qui manque dans le texte grec, a l'air d'être une glose ajoutée d'abord en marge par un lecteur qui voulait l'appliquer au peuple d'Israël. Mais l'auteur exprime une idée bien plus générale.

7 Ces derniers mots sont la pointe du discours. Dieu a promis la restauration d'Israël, anciennement déjà et par la bouche d'autres prophètes. Sa parole *subsiste*, elle ne saurait tromper, elle n'est point vaine et mensongère. Si tout au monde passe, si les hommes, à cet égard, ne valent pas mieux que l'herbe et la fleur, l'Éternel et sa parole sont au-dessus de toute chance d'altération et de changement.

8 Répétition de l'ordre donné aux prophètes au v. 1. L'original exprime le nom des *messagers de la bonne nouvelle* au féminin singulier, c'est-à-dire (d'après la syntaxe française) à la forme collective: le corps, l'assemblée des messagers. Les traducteurs commettent généralement la faute de méconnaître ce fait et de représenter Sion elle-même comme la messagère. Mais Sion qui, en ce moment même, doit apprendre l'heureuse nouvelle, ne peut pas l'annoncer. Comp. LXII, 11.

9 Le bras de Dieu, symbole de sa puissance, agit ici comme un être personnel, d'après la volonté de Dieu. Il apporte avec lui la récompense promise, c'est-à-dire la liberté.

Et les portera dans son sein;
Doucement il conduira les brebis qui allaitent[10].

Qui[11] a mesuré les eaux dans le creux de sa main,
Ou compassé les cieux avec ses doigts?
Qui a jaugé la poussière de la terre,
Ou pesé les montagnes au crochet,
Et les collines à la balance?
Qui a compassé l'esprit de l'Éternel?
Qui fut son conseiller pour l'instruire?
Avec qui a-t-il délibéré pour qu'il l'enseignât,
Pour qu'il lui apprît le bon chemin,
Pour qu'il lui apprît la sagesse,
Et lui fît connaître la voie de l'intelligence[12]?

Voyez les peuples!
Ils sont comme une goutte au seau,
Comme un grain de poussière dans la balance!
Voyez les îles!
Il les emporte comme une motte de terre!
Le Liban ne suffirait pas pour les bûchers,
Ni tout ce qui y vit pour les sacrifices.
Tous les peuples sont devant lui comme un rien;
Il les estime comme le néant, comme le vide[13]!

10 Le trajet du désert n'est pas sans peines et sans dangers. Dieu prendra soin des siens, comme le pâtre des agneaux faibles ou malades. L'allégorie entre ici dans des détails qu'il ne faut pas vouloir interpréter littéralement.

11 Après avoir dit ce que Dieu *veut* faire, le prophète insiste aussi sur ce qu'il le *peut*.

12 La grandeur de Dieu est exaltée ici dans le but spécial d'inspirer à Israël la confiance dans ses promesses, mais en même temps avec l'arrière-pensée de rendre le polythéisme ridicule et méprisable. — La grandeur de Dieu résulte pour l'homme de la contemplation de l'univers, incommensurable pour l'esprit des mortels, petit et chétif pour l'esprit de Dieu. Celui-ci le mesure, le pèse, le compasse, comme les hommes ne peuvent faire qu'à l'égard de choses de petite dimension. (Comp. Job XXXVIII, 4 ss.) Comme le monde, Dieu lui-même est incommensurable pour l'homme; sa sagesse, sa puissance dépassent toute conception (Ps. CXXXIX, 6. Rom. XI, 34. 1 Cor. II, 16), et la réponse à toutes les questions posées dans le texte se fait d'elle-même.

13 On songera ici de préférence aux grands empires, en face desquels la petite nation israélite semble s'effacer complétement. C'est pour rassurer son peuple que le prophète introduit cette pensée. Ainsi la grandeur de Dieu dépasse, dans cette seconde sphère comme dans la première, tout ce qui, aux yeux de l'homme, se revêt de l'apparence de la grandeur. Pour honorer un tel Dieu, le Liban n'a pas assez de bois, ni assez de bêtes pour les holocaustes!

Et à qui voulez-vous comparer Dieu ?
Quel pendant mettrez-vous à côté de lui ?
L'idole ! l'artiste la fond ;
L'orfèvre la revêt d'or ;
Il y soude des chaînettes d'argent.
Le donateur indigent
Choisit un bois qui ne pourrisse point,
Cherche un habile artiste
Pour faire faire une image qui ne chancelle pas[14].....

Vous ne le savez donc pas ?
Vous ne l'avez pas entendu ?
On ne vous l'a donc pas dit depuis longtemps ?
Vous n'avez pas réfléchi sur les fondements de la terre[15] ?
Il siége au-dessus du disque de la terre ;
Ses habitants lui apparaissent comme des sauterelles ;
Il étend les cieux comme un tapis,
Il les déploie comme une tente pour y demeurer[16].
Il met les princes au néant,
Il fait disparaître les puissants de la terre.
A peine sont-ils plantés,
A peine sont-ils semés,

14 Description ironique de la fabrication des idoles, destinée à donner du relief au tableau précédent. Les faux dieux sont faits par la coopération de plusieurs personnes qui y mettent chacune du sien. Le plus pauvre même peut se faire son Dieu, il a soin seulement de prendre du bois qui dure, pour que le Dieu, un beau jour, ne tombe en poussière. Puis on a soin du centre de gravité, et on y met des chaînes pour qu'il soit solide sur ses pieds. Le prophète abandonne à ses lecteurs de faire l'application pratique de ces faits.

15 Ce morceau forme l'antithèse de celui qui précède. La grandeur du vrai Dieu est opposée à la ridicule faiblesse des idoles. Est-il donc besoin de parler encore de cette différence ? Israël serait-il assez ignorant pour qu'on dût encore la lui apprendre ? Mais l'enseignement traditionnel et la contemplation de la nature font connaître également le Dieu unique qui a promis de sauver son peuple, et qui saura tenir sa promesse. Les *fondements* de la terre sont mentionnés comme le problème cosmologique le plus insoluble (Job XXXVIII, 6), et qui suffit à lui seul pour obliger le mortel à s'incliner devant la majesté du Créateur.

16 La grandeur de Dieu est établie par la comparaison avec la petitesse de la terre. Son trône est si élevé, que la terre se dessine dans son regard comme un disque qu'il embrasse d'un seul coup d'œil, et sur lequel les hommes circulent comme des insectes. Au-dessus, le ciel est déployé comme une tente (És. XXXIV, 4. Ps. CIV, 2). Les proportions de l'univers sont d'autant plus grandioses qu'on les compare à des objets du ménage humain.

A peine leur tronc a-t-il pris racine dans le sol,
Que déjà il souffle sur eux et ils se dessèchent,
Et la tempête les emporte comme de la paille [17] !
Et à qui voulez-vous me comparer?
De qui dois-je être l'égal? dit le Saint.
Levez vos yeux vers le ciel et regardez !
Qui a créé ces astres?
C'est celui qui fait avancer leur armée bien comptée,
Qui les appelle tous par leur nom,
Auquel pas un ne manque,
A cause de sa grande puissance et de sa force infinie [18].

Pourquoi donc, ô Jacob, dis-tu,
Pourquoi t'écries-tu, ô Israël :
«Ma destinée reste étrangère à l'Éternel;
Ma cause passe inaperçue devant mon Dieu ! »
Tu ne sais donc pas?
Tu n'entends donc pas?
L'Éternel est toujours Dieu :
Il a créé les extrémités de la terre,
Il ne se fatigue, ni ne se lasse;
Sa sagesse est insondable [19].
Il donne de la vigueur à celui qui est fatigué;
Il multiplie les forces de ceux qui les ont perdues.
Les jeunes gens se lassent et se fatiguent,
Les jeunes guerriers faiblissent et chancellent,
Mais ceux qui espèrent en l'Éternel renouvellent leurs forces;
Ils s'élancent au vol comme les aigles,
Ils courent et ne se lassent,
Ils marchent et ne sont point fatigués.

---

[17] La grandeur de Dieu est établie ensuite par sa supériorité sur les grands de la terre, qui ne sont rien dès qu'il le veut. Pour la comparaison avec les arbres, voyez És. X, 33. Rien au monde ne résiste à Dieu. Donc la puissance des Chaldéens ne doit pas paraître invincible.

[18] Un troisième sujet de méditation, proposé dans le même but, c'est le ciel étoilé, où l'œil de l'homme s'égare dans le pêle-mêle de ces milliers de points lumineux, et où la main puissante de Dieu établit l'ordre le plus parfait. Les étoiles s'avancent (*sortent*, se lèvent) comme une armée qui défile; leur maître les connaît toutes (Ps. CXLVII, 4) et les retient toutes dans les rangs, ce qui ne réussit à aucun chef de guerriers.

[19] Dieu commande aux astres, aux rois, à l'univers, et il ne trouverait point les moyens de relever son peuple de sa profonde misère? Il ne faut là, de la part de celui-ci, que la foi et l'espérance; Jéhovâ lui donnera la vigueur d'une autre jeunesse.

Iles, écoutez-moi en silence,
Et vous, peuples, qui renouvelez vos forces!
Qu'on s'approche, qu'on vienne parler —
Allons ensemble plaider notre cause[1]!

Qui l'a suscité de l'orient,
Lui sur les pas duquel accourt la victoire[2]?
Qui lui livra les peuples,
Et lui soumit les rois?
Qui lui donna une épée comme contre la poussière,
Un arc, comme contre la paille qui s'envole?
Il les poursuit, il traverse en paix
Un chemin que ses pieds n'ont jamais foulé.
Qui a fait cela? qui l'a opéré?
C'est celui qui jadis a évoqué les générations :
C'est moi l'Éternel, le premier,
Moi qui suis avec les derniers[3].
Les îles le voient et ont peur;
Les extrémités de la terre tremblent.
Ils viennent, ils s'approchent;
Ils s'aident l'un l'autre,
L'un crie à l'autre : Courage!
Le sculpteur encourage le fondeur,
Le batteur d'or exhorte le forgeron.
On dit de la soudure : C'est bien!
On y fiche des clous, pour que cela ne branle pas[4].....

[1] Le morceau se rattache à celui qui précède par une transition simple et naturelle. Jéhova veut délivrer Israël des mains des peuples païens. Il s'agit de savoir qui sera le plus fort. Les *îles* sont les pays les plus éloignés dans l'horizon géographique d'Israël, par conséquent aussi les plus éloignés du vrai Dieu. Leur contestation avec lui est représentée comme une action judiciaire. Les païens sont sommés de rassembler toutes leurs forces pour se mesurer avec leur adversaire. Les arguments que Jéhova va faire valoir sont surtout les deux suivants : 1° il a déjà commencé à préparer matériellement la délivrance de son peuple, v. 2 ss.; 2° il a prédit les faits qui vont s'accomplir, v. 21 ss.

[2] Il s'agit de Cyrus (XLV, 1), qui a déjà commencé ses expéditions victorieuses. Ses exploits sont d'autant plus remarquables qu'il traverse des pays nouveaux pour lui et son armée, et par cela même plus difficiles à vaincre. Ses victoires lui sont devenues tellement faciles, qu'on dirait qu'il n'a eu à combattre que de la paille.

[3] C'est-à-dire éternel, immuable.

[4] A l'approche du conquérant libérateur, les peuples oppresseurs s'émeuvent et tremblent. Ils font des efforts pour résister. Et quels efforts! Ils apprêtent leurs idoles et en fabriquent de nouvelles. Ils espèrent vaincre l'oint du Seigneur au moyen de

Et toi, Israël, mon serviteur,
Jacob, toi que j'ai élu,
Race de mon ami Abraham[5] !
Toi que j'ai saisi aux bouts de la terre,
Que j'ai appelé depuis ses lisières,
Auquel j'ai dit : Tu es mon serviteur,
Je t'ai élu et non rejeté :
N'aie pas peur, car je suis avec toi ;
Ne regarde pas autour de toi, car je suis ton Dieu !
Je te fortifie, je viens à ton secours,
Je te soutiens de ma droite victorieuse.
Vois, ils seront honteux et confondus,
Tous ceux qui s'irritent contre toi ;
Ils seront anéantis,
Ils périront, ceux qui te cherchent querelle.
Tu les chercheras et ne les trouveras plus,
Tes adversaires ;
Ils ne seront plus, ils auront disparu,
Ceux qui t'ont fait la guerre.
Car moi, l'Éternel, ton Dieu,
Je fortifie ta droite ;
Je te dis : N'aie pas peur !
Moi je viens à ton secours !
N'aie pas peur, vermisseau de Jacob,
Peuplade d'Israël[6] !
Moi je viens à ton secours, parole de l'Éternel !
Ton rédempteur, c'est le Saint d'Israël.

quelques images fondues ou plaquées, qui risqueraient elles-mêmes de tomber au premier choc si on n'y mettait des clous ! (Le *batteur d'or* et le *forgeron*, litt.: celui qui polit avec le marteau et celui qui frappe des coups.)

5 L'approche victorieuse de Cyrus, qui effraie l'empire chaldéen, remplit de joie le peuple d'Israël. Celui-ci reçoit ici le nom honorifique de *Serviteur de Dieu*, nom qui lui sera donné dans toute la suite de ce livre, quoi qu'en disent les théologiens. Il va sans dire que le prophète, en employant ici ce terme, a en vue les fidèles, la partie saine de la nation, ceux qui sont la vraie race d'Abraham, imitant la foi et l'obéissance du patriarche. Celui-ci s'appelle l'*ami* de Dieu, d'un nom devenu populaire en Orient, si bien que le Qorân et la géographie le connaissent. La ville de Ḥébrôn, où Abraham est enterré, d'après la légende, s'appelle aujourd'hui *El'-Khalîl* (l'ami).

6 Ces expressions : *vermisseau, peuplade*, sont choisies pour marquer la faiblesse naturelle d'Israël, et pour faire d'autant mieux ressortir la grandeur merveilleuse de la révolution qui se prépare.

Vois, je fais de toi une herse aiguë [7],
Neuve et garnie de pointes :
Tu laboureras les montagnes et tu les broieras;
Tu réduiras les coteaux en menue paille.
Tu les vanneras, pour que le vent les emporte,
Et que l'ouragan les disperse :
Mais toi, tu te réjouiras en l'Éternel;
Tu te glorifieras au sujet du Saint d'Israël.

Les pauvres et les malheureux
Cherchent de l'eau sans en trouver;
Leur langue se dessèche de soif.
Moi, l'Éternel, je les exaucerai:
Dieu d'Israël, je ne les délaisserai point.
Je ferai jaillir des ruisseaux sur les hauteurs dénudées,
Des fontaines au sein des vallées.
Je changerai le désert en un lac d'eau,
Et la terre aride fera couler des sources.
Je mettrai dans la steppe le cèdre et la cassie,
Le myrte et l'olivier;
Je planterai dans la lande le cyprès,
Le platane et le sapin tout ensemble,
Pour qu'ils voient et sachent,
Et reconnaissent et comprennent tous,
Que la main de l'Éternel a fait cela,
Que le Saint d'Israël l'a opéré [8].

[7] Il s'agit proprement de la machine à battre le blé et à hacher la paille (És. XXVIII, 27). On a pensé que l'auteur veut désigner les ennemis eux-mêmes en parlant de montagnes et de coteaux. On pourrait cependant supposer qu'il s'agit proprement du blé étendu sur le sol, qui est décrit comme inégal et accidenté, parce qu'il n'y a pas de plaines véritables en Palestine. En tout cas, les termes de *vanner*, *disperser*, *paille*, favorisent cette dernière interprétation. L'allégorie reste la même.

[8] Le contexte semble devoir recommander l'interprétation allégorique de ce passage. La *soif* est le symbole de la détresse; il y aurait ainsi là simplement une annonce figurée de la délivrance, c'est-à-dire la reproduction, sous une forme plus poétique, de la promesse faite tout à l'heure directement. D'autres commentateurs, se fondant sur des passages comme chap. XXXV et XL, 3, ont préféré l'interprétation littérale, d'après laquelle il s'agirait du retour des déportés dans leur patrie. Le voyage à travers les déserts de l'Arabie ne doit effrayer personne; Jéhova y guidera son peuple et y pourvoira à sa subsistance. Il lui donnera de l'eau à boire et les arbres pour s'abriter, là où ces deux choses manquent aujourd'hui. En tout cas, avec cette interprétation, la liaison des différentes parties du texte ne serait pas très-intime.

Venez plaider votre cause, dit l'Éternel[9],
Exposez vos arguments, dit le roi de Jacob.
Qu'ils les exposent,
Qu'ils nous disent ce qui doit arriver!
Vos prédictions, dites-nous ce qu'elles sont,
Pour que nous y ayons garde et que nous en voyions l'issue.
Ou bien faites-nous entendre l'avenir,
Dites-nous ce qui aura lieu par la suite,
Afin que nous reconnaissions que vous êtes des dieux!
Oui, faites quelque chose, de bien ou de mal,
Que nous le voyions, et le considérions ensemble!
Voyez, vous n'êtes rien du tout;
Votre œuvre est du néant:
Abomination à qui vous choisit!

Moi je l'ai suscité du nord, et il vient[10];
De l'orient, lui qui invoque mon nom:
Il marche sur les satrapes, comme sur de la boue;
Comme le potier foule l'argile.
Qui a prédit cela jadis, pour que nous le sussions?
Autrefois, pour que nous pussions dire: C'est vrai!
Certes, nul ne l'a dit, nul ne l'a proclamé,
Nul n'a entendu vos paroles!
Le premier, j'ai dit à Sion: Voyez, les voici!
Et à Jérusalem j'ai envoyé la bonne nouvelle.
Je regarde et ne vois personne,
Parmi eux, aucun qui sache donner un avis.
Je les interroge, pour qu'ils me répondent:
Voyez, tous ils ne sont rien;
Leur œuvre est du néant;
Leurs idoles sont vent et vanité!

---

9 Voilà le second argument de Jéhova, annoncé au commencement du chapitre. Lui seul sait l'avenir: il l'a prédit, sa prédiction s'est accomplie. Il le prédit encore, sa prédiction s'accomplira de même. Les faux dieux en font-ils autant? Jéhova s'adresse directement à eux, pour les défier, comme s'ils étaient des êtres réels. Il leur pose trois questions: Qu'avez-vous prédit autrefois pour que nous en constations l'issue? Que pouvez-vous prédire aujourd'hui? Que pouvez-vous faire, en général, que ce soit bien ou mal? Il y a là une gradation décroissante. On se contenterait du moindre acte de puissance, qui prouverait qu'il y a quelque chose de réel dans ces prétendus dieux!

10 Voyez plus haut chap. XLI, 2. Cyrus est représenté comme adorateur du vrai Dieu. Il pouvait apparaître comme tel quand on tenait compte de la différence radicale entre la religion des Perses et les cultes sémitiques. — Les satrapes représentent ici les provinces de l'empire chaldéen déjà conquises.

Voyez mon serviteur que je soutiens,
Mon élu, en qui mon âme prend plaisir!
Je mets mon esprit en lui,
Pour qu'il fasse part aux peuples de ce qui est juste [1].
Il ne crie point, il n'élève point la voix,
Il ne se fait pas entendre dans la rue;
Il ne brise pas le roseau froissé,
Et le lumignon fumant, il ne l'éteint point [2] :
Fidèlement il fait connaître ce qui est juste.
Il ne se lasse ni ne se décourage
Qu'il n'ait établi la justice sur la terre,
Et les îles attendent son instruction [3].

Voici ce que dit Dieu, l'Éternel,
Qui créa les cieux et les déploya,
Qui étendit la terre avec ses produits,
Qui donna la vie au peuple qu'elle porte,
Et le souffle à ceux qui y passent :

[1] La série des promesses (XLII-XLV) relatives à la restauration morale d'Israël commence par une déclaration solennelle concernant la vocation du serviteur de Dieu qui doit être le médiateur et l'organe de cette restauration. Nous savons déjà par XLI, 8, 9, que le prophète désigne par ce nom de serviteur de Dieu Israël lui-même; non pas, sans doute, le peuple tel qu'il était, avec tous ses défauts, mais le peuple idéal, réalisant l'idée théocratique, le noyau sain de la nation qui, avec ses prophètes pour guides, fera rentrer les masses dans les voies de Dieu et exercera une influence salutaire sur les païens mêmes. Ce texte exprime donc l'idée du prophétisme, rattachée, non plus à quelques individus privilégiés, mais à la totalité des vrais fidèles. L'esprit de Dieu est versé sur eux tous (Joël III, 1 suiv. Actes II, 15 suiv.), et c'est surtout à l'égard des autres nations qu'Israël doit exercer son saint ministère, de même qu'autrefois les prophètes l'ont exercé à l'égard de leur propre peuple. Le mot : *ce qui est juste*, se traduirait en langage moderne par : *ce qui est vrai et bien*, l'unité et la souveraineté de Dieu et sa volonté sainte.

[2] L'activité prophétique d'Israël n'a rien de violent, de tumultueux. Le peuple élu exerce son ministère avec persévérance et fidélité, mais en même temps par les voies de la douceur et de la persuasion. Ni la force, ni le bruit n'accompagnent son œuvre. Ceux auxquels il doit s'adresser sont représentés, non comme hostiles et puissants, mais comme faibles; ils sont comparés à des roseaux déjà entamés, à des mèches presque éteintes. Ranimer même la plus petite étincelle, relever la plus faible tige, voilà bien une œuvre de bienfaisante restauration. Quelle différence entre cette tâche et celle de broyer et de terrasser la résistance! Dès à présent on voit qu'à l'horizon religieux du judaïsme il apparaîtra deux Messies qui ne se ressembleront pas (Matth. XII, 20. Apoc. II, 27).

[3] Les îles, XLI, 1.

Moi, l'Éternel, je t'appelle à la victoire ;
Je te prends par la main,
Je te fais et t'établis pour l'alliance du peuple,
Pour lumière aux nations,
Afin d'ouvrir les yeux aveugles,
De retirer les captifs de la prison,
De la geôle, ceux qui demeurent dans les ténèbres[4].

Je suis l'Éternel, c'est là mon nom ;
Je ne cède mon honneur à nul autre,
Ni ma gloire aux idoles.
Les choses prédites autrefois sont arrivées ;
Voyez, j'en annonce de nouvelles :
Avant qu'elles ne germent, je vous les fais connaître[5].

Chantez à l'Éternel un nouveau cantique[6],
Sa louange aux bouts de la terre,
Vous qui parcourez la mer, et tout ce qui la remplit,
Les îles au loin et leurs habitants !
Que la steppe l'entonne avec ses bourgades,
Les hameaux où campe Qédar ;
Que ceux de Séla' poussent des cris de joie,
Que du haut de leurs montagnes ils fassent éclater l'allégresse !
Qu'ils donnent la gloire à l'Éternel,
Et proclament sa louange dans les îles !

[4] La cécité, les ténèbres, la prison, sont des images destinées à représenter l'état actuel des choses ; la vue recouvrée, la prison ouverte, l'alliance établie en forment la contre-partie. C'est le peuple-prophète qui est chargé d'amener ce nouvel état des choses. En traduisant à la lettre l'alliance *du* peuple et la lumière *des* nations (comp. XLIX, 8), nous faisons la part de ce qui restait à désirer pour les masses israélites ; rien n'empêche cependant de faire abstraction de celles-ci et de voir dans *le* peuple (au singulier), la grande famille de l'humanité.

[5] Ces lignes introduisent une nouvelle prédiction de la délivrance certaine d'Israël, laquelle est assurée d'avance par le fait de l'accomplissement des prédictions antérieures (comp. XLI, 22).

[6] La délivrance est si certaine, que dès à présent le prophète provoque des chants de triomphe et d'actions de grâces. Ils doivent retentir, non pas seulement de la bouche des Israélites qui y sont directement intéressés, mais encore des étrangers, voisins de Canaan, qui seront les simples spectateurs de leur gloire et de celle de Jéhova. Pour Qédar, voyez És. XXI, 17. Pour Séla', És. XVI, 1. Ce qui remplit les mers, ce ne sont pas certes les poissons, mais les navigateurs et les habitants des côtes (*îles*) les plus reculées.

L'Éternel part comme un héros,
Comme un guerrier il excite son ardeur;
Il appelle, il pousse le cri du combat,
Contre ses ennemis il s'élève en vainqueur!

«Longtemps je me suis tu,
J'ai gardé le silence, je me suis contenu :
Comme la femme en travail, je vais respirer,
Pousser mon souffle haletant[7].
Je dévasterai montagnes et coteaux,
Je ferai sécher toute leur verdure.
Je changerai les fleuves en terre ferme,
Je dessécherai les lacs[8].
Je conduirai les aveugles par un chemin qu'ils ignorent,
Je les mènerai par des sentiers inconnus.
Je changerai devant eux les ténèbres en lumière,
Et les aspérités en plaine.
Voilà les choses que je ferai,
Et je n'y manquerai point.
Mais ils reculeront et rougiront de honte,
Ceux qui se fient aux idoles,
Qui disent à l'image de fonte : Tu es mon dieu!»

Écoutez, vous qui êtes sourds!
Aveugles, regardez et voyez!
Qui est aveugle, si ce n'est mon serviteur?
Qui est sourd comme le ministre que je veux envoyer?
Qui est aveugle comme mon familier,
Aveugle comme le serviteur de l'Éternel[9]?

[7] Jéhova lui-même prend la parole pour dire que sa patience est à bout, qu'il n'attendra pas plus longtemps pour frapper le grand coup et délivrer son peuple. On traduit communément : Je vais *crier* comme la femme en travail, etc. Mais un pareil cri ne pourrait être que celui de la douleur, ce qui est ici hors de propos. Il s'agit plutôt de l'état qui suit la crise, où la respiration longtemps contenue reprend enfin son cours normal, mais avec un certain effort. Du reste, on voit par ce qui suit que l'auteur prend ici ce *souffle* dans le sens de la violence et, par conséquent, comme un agent de destruction.

[8] Image de la destruction vengeresse qui frappera les oppresseurs d'Israël. L'absence d'eau est la plus grande des calamités en Orient. — La suite peint le retour miraculeux du peuple ainsi délivré.

[9] Apostrophe adressée à cette partie du peuple qui, malgré les terribles avertissements de l'histoire, n'était pas rentrée dans le devoir, mais était restée sourde et aveugle en face des ruines, comme en face des prophéties. Ce passage est surtout

Vous avez vu tant de choses sans y faire attention,
Ouvrant les oreilles sans rien entendre !
L'Éternel avait daigné, dans sa grâce,
Donner une instruction grande et magnifique....
Et voilà ce peuple pillé et ruiné !
Tous ils sont enchaînés dans leurs trous,
Jetés au fond des prisons[10],
Livrés au pillage sans que personne les délivre,
Dépouillés, et nul ne dit : Restituez !

Qui d'entre vous prend garde à cela ?
Qui y fait attention et écoute pour l'avenir ?
Qui livra Jacob au pillage,
Et Israël aux ravisseurs ?
N'est-ce pas l'Éternel, contre lequel nous avons péché ?
Dont ils ne voulaient pas suivre les voies,
Ni écouter l'instruction ?
Mais il fit fondre sur eux le feu de sa colère
Et la violence de la guerre :
Elle les entoura de ses flammes, sans qu'ils se ravisassent,
Elle les consuma, sans qu'ils le prissent à cœur !

Mais à présent, voici ce que dit l'Éternel,
Qui t'a créé, ô Jacob,
Qui t'a formé, ô Israël :
Ne crains rien, car je t'ai racheté,
Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi[11] !

intéressant, parce qu'il détermine explicitement la portée du terme de *Serviteur de Dieu*, si fréquemment employé dans ce livre. Nous voyons que c'est à la fois le ministre que Jéhova veut envoyer aux nations pour les amener au vrai Dieu, l'organe et le dépositaire de ses révélations, le *familier* de l'Éternel (le mot hébreu est à peu près identique, pour l'étymologie comme pour le sens, avec celui de *Moslem*), et le sourd et l'aveugle qu'il a instruit en vain. Une pareille définition est incompatible avec l'interprétation traditionnelle, qui veut que le Serviteur de Dieu soit le Christ, mais elle va à merveille au peuple d'Israël qui réunissait en lui-même ces qualités si diverses.

10 Ces mots de *trous* et de *prisons* ne doivent pas nous faire prendre le change sur le véritable état des choses à Babylone. Le séjour dans ce pays d'exil est *comparé* à une captivité, mais il n'en est pas une dans le sens propre du mot. Les Israélites sont des déportés, mais ils ne se trouvent pas dans des cachots.

11 Malgré la punition méritée et essuyée (chap. XLII), Israël sera sauvé, car il est le peuple élu. Jéhova l'*a* racheté (au passé), autrefois déjà en le faisant sortir d'Égypte, il l'*a* appelé pour faire avec lui son alliance, Israël lui appartient toujours et Dieu ne manquera pas à sa parole.

Tu passerais par les flots, que je serais avec toi,
Par les ondes, qu'elles ne t'entraîneraient point!
Tu traverserais le feu, que tu ne serais pas consumé,
Et la flamme ne te brûlerait pas [12]!
Car moi, l'Éternel, je suis ton Dieu,
Le Saint d'Israël, ton sauveur :
Pour toi, je donne l'Égypte comme rançon,
Kous' et Sebâ pour te remplacer [13].

Parce que tu es cher à mes yeux
Et précieux, et que je t'aime,
Je livre des hommes à ta place,
Et d'autres peuples, en échange de ta vie.
Ne crains rien, car je suis avec toi :
Du Levant je ramènerai ta race,
Et du Couchant je te rassemblerai.
Au Nord je dirai : Rends-les!
Et au Sud : Ne les retiens pas!
Ramène mes fils d'au loin,
Et mes filles des bouts de la terre,
Tous ceux qui portent mon nom,
Que j'ai créés pour ma gloire,
Que j'ai faits et formés [14]!

Qu'on fasse venir ce peuple aux yeux aveugles,
Ces sourds qui ont pourtant des oreilles!
Que toutes les nations s'assemblent,
Que les peuples se réunissent [15]!

12 Les promesses pour l'avenir sont formulées d'une manière figurée : les eaux et le feu représentent tous les périls qui pourraient encore assaillir le peuple de Dieu ; aucun ne l'arrêtera plus, il triomphera de tous. Il n'est pas nécessaire de demander à quels dangers réels le prophète a songé ici.

13 Le vainqueur de Babylone (XLI, 2; XLV, 1) devenait par le fait maître d'Israël et souverain de Canaan. Ses titres, à cet égard, étaient parfaitement légaux. Jéhova veut donc lui payer une rançon pour son peuple, et cette rançon consistera dans d'autres pays qui seront livrés aux Perses, l'Égypte et l'Éthiopie, pays païens, auxquels Dieu ne devait rien et dont il pouvait disposer librement.

14 Les membres de la nation, dispersés par suite des catastrophes antérieures, sont ramenés tous dans la commune patrie, lors de la prochaine restauration (comp. chap. LX).

15 Après avoir promis la délivrance, Jéhova en revendique la gloire pour lui seul. A cet effet, il demande que tous, Juifs et païens, se présentent, comme qui dirait sur la place publique, devant le juge, et fassent valoir leurs titres. Les païens n'ont rien

Qui d'entre eux annonce de telles choses?
Qu'ils nous fassent connaître leurs prédictions d'autrefois !
Qu'ils produisent leurs témoins et se justifient,
Afin qu'on les entende et qu'on dise : C'est vrai !
C'est vous qui êtes mes témoins, dit l'Éternel;
Toi, mon serviteur que j'ai élu [16] :
Pour que vous le sachiez et me croyiez,
Que vous reconnaissiez que c'est moi;
Qu'avant moi aucun Dieu n'a existé,
Et qu'après moi il n'y en aura pas d'autre.
Moi, moi je suis l'Éternel;
Il n'y a de sauveur que moi seul!
C'est moi qui ai prédit, sauvé, instruit;
Nul étranger n'est intervenu —
Vous m'en êtes témoins, dit l'Éternel —
C'est moi qui suis Dieu!
Oui, je le suis de tout temps,
Et de ma main nul ne se sauve :
Ce que je fais, qui peut le défaire?

Voici ce que dit l'Éternel,
Votre rédempteur, le Saint d'Israël :
C'est à cause de vous que j'envoie vers Babel,
Pour les faire déguerpir tous en fuyards,
Ces Chaldéens, sur les navires dont ils sont si fiers [17],

à produire à l'honneur de leurs dieux, qui n'ont rien prédit et n'ont rien pu faire (XLI, 21 suiv.); les Juifs sont obligés de déclarer, malgré leur aveuglement actuel, que Jéhova a fait autrefois des prédictions aujourd'hui accomplies, qu'il a instruit et sauvé son peuple, qu'aucun dieu étranger n'est intervenu dans ces actes, qu'aucun même n'a jamais existé.

16 C'est Israël *seul* qui peut parler d'anciennes prédictions accomplies, mais c'est un témoignage à rendre au vrai Dieu.

17 Les promesses déjà formulées au commencement du chapitre sont ramenées naturellement par la liaison des idées. Elles comprennent deux séries de faits : la ruine de Babel (des Chaldéens), contre laquelle Jéhova *envoie* Cyrus, et la délivrance d'Israël. Le premier fait n'est qu'un moyen pour arriver au second. La dernière ligne du texte (litt.: *sur les navires de leur allégresse*) paraît avoir souffert dans les copies. Notre traduction s'en écarte aussi peu que possible. Les navires seraient ceux de la marine marchande de l'Euphrate, source de la richesse des Babyloniens. Avec quelques légers changements, on a obtenu le sens : Je changerai leurs cris de joie en gémissements; mais c'est sans faire disparaître ce qui dans la phrase est insolite ou obscur.

Moi, l'Éternel, votre Saint,
Le créateur d'Israël, votre roi!

Voici ce que dit l'Éternel
Qui sait frayer un chemin par la mer,
Une route à travers les ondes en fureur;
Qui laisse arriver chevaux et chars,
Troupes et capitaines —
Et les voilà tombés tous, pour ne plus se relever,
Expirés, éteints comme une mèche [18]!
Ne pensez plus aux choses passées,
Ne songez plus aux histoires d'autrefois!
Voyez, je vais faire du nouveau;
Tantôt cela se produira et vous le contemplerez :
Oui, je vais faire un chemin par le désert,
Des rivières dans la steppe;
Les bêtes sauvages me remercieront,
Les chacals et les autruches,
De ce que j'aurai donné de l'eau au désert,
Des rivières à la steppe,
Pour désaltérer mon peuple, mon élu.
Le peuple que je me suis créé,
Il racontera ma gloire.

Et pourtant, ô Jacob!
Ce n'est pas moi que tu as invoqué,
Ce n'est pas pour moi, ô Israël [19]!
Que tu t'es mis en peine.
Tu ne m'as pas amené l'agneau de tes holocaustes,
De tes sacrifices tu ne m'as point honoré;
Je ne t'ai pas molesté pour des offrandes,
Ni mis en peine pour de l'encens;

[18] Allusion au passage de la mer rouge. On remarquera que les verbes sont au présent, pour élever les faits arrivés une fois dans le cours de l'histoire, à la hauteur d'attributs permanents. L'auteur veut faire dire à Jéhova : Je le pourrais encore, mais je ferai mieux que cela.

[19] Israël n'a mérité en aucune façon le bienfait qui lui est annoncé. Avant la catastrophe, le peuple n'a cessé de provoquer la colère de Jéhova, et depuis, certes, il n'a guère changé. Le culte, soit nécessité, soit négligence, a chômé. La *peine* n'a pas été du côté des hommes (dans le sens matériel); elle a été du côté de Dieu (dans le sens moral).

Tu n'as pas, à prix d'argent, acheté pour moi des parfums;
De la graisse de tes victimes tu ne m'as pas rassasié.
C'est toi qui m'as molesté par tes péchés,
Qui m'as mis en peine par tes méfaits!
Et moi, moi j'efface tes iniquités, pour l'honneur de moi,
Et ne veux plus me souvenir de tes péchés[20].
Rappelle-moi tes titres, plaidons notre cause!
Expose-la, toi, pour te justifier[21]!
Ton premier père a péché,
Tes médiateurs m'ont désobéi,
Et j'ai dû mettre à la porte ces princes du sanctuaire,
Livrer Jacob à l'anathème, et Israël à l'opprobre.

Et maintenant écoute, Jacob, mon serviteur,
Israël, toi que j'ai élu[22]!
Voici ce que dit l'Éternel, qui t'a fait et formé,
Qui t'a secouru depuis ta naissance[23]:
N'aie pas peur, mon serviteur Jacob,
Mon bon enfant[24], toi que j'ai élu!

20 Aujourd'hui donc, s'il s'agit d'une délivrance, elle se fera par pure grâce, pour la seule gloire du Seigneur.

21 Ou bien, peut-être, Israël aurait-il à réclamer contre ce jugement? Jéhova aurait-il oublié les mérites et les vertus de ce peuple? Alors qu'on les lui rappelle! Mais on s'en gardera bien. De père en fils ils ont toujours été rebelles, les masses comme les chefs. — Le premier *père*, n'est ni Adam ni Abraham, comme le veulent les commentateurs, mais c'est la première génération historique d'Israël, celle que Moïse a conduite au désert; les *médiateurs* sont les prophètes, les prêtres, les rois. En vue de leur caractère théocratique ils sont appelés princes du sanctuaire. Le juge suprême n'a pu que punir, et il l'a fait. (*Mettre à la porte*, litt.: profaner.)

22 Les cinq premiers versets du chap. XLIV sont considérés par les uns comme l'exorde du discours suivant, par les autres comme la péroraison de celui qui précède. Comme il s'agit ici de promesses générales de restauration, cette dernière manière de voir nous paraît préférable. Ces promesses s'adressent, non pas au peuple juif en masse, et tel qu'il existait sous les yeux du proppète, mais à la partie saine de la nation, à ce noyau d'où devait sortir l'Israël idéal de l'avenir que les prophètes n'ont jamais perdu de vue, même au milieu des plus déplorables égarements et des plus accablantes calamités.

23 *Depuis ta naissance* comme nation, pendant tout le cours de ton histoire, à partir de la sortie d'Égypte. Cela confirme l'interprétation que nous venons de donner de l'avant-dernier verset du chapitre précédent.

24 Les Septante traduisent: *mon petit Israël;* d'autres prennent *Ies'ouroûn* pour un nom propre. Nous le considérons comme diminutif de *ias'ar*, juste, droit, bon; c'est donc un terme d'affection qui se retrouve encore Deut. XXXII, 15; XXXIII, 5. Comp. Ès. XLI, 14.

Car je répandrai de l'eau sur ce qui est altéré,
Et des ruisseaux sur la terre aride[25];
Je répandrai mon esprit sur ta race,
Et ma bénédiction sur tes rejetons,
Afin qu'ils poussent au milieu de l'herbe,
Comme des saules sur le bord des courants d'eau.
Tel dira : Je suis à l'Éternel!
Tel se réclamera du nom de Jacob;
Tel marquera sa main pour l'Éternel,
Et prendra Israël comme surnom[26].

Voici ce que dit l'Éternel, le roi d'Israël,
Et son rédempteur, Iaheweh Çebaôṭ :
Moi je suis le premier et le dernier,
Et hors moi il n'y pas de Dieu[1].
Qui est-ce qui prophétise comme moi,
Depuis que j'ai établi ce peuple antique?
Qu'il le dise, qu'il l'étale devant moi!
L'avenir, les choses futures, qu'on les fasse connaître!
Ne craignez rien! Ne vous effrayez pas!
Ne vous l'ai-je pas fait savoir dès lors[2]?

25 Ceci n'est pas à entendre dans le sens propre d'une nouvelle fécondation de Canaan; c'est une allégorie expliquée par les lignes suivantes. C'est la nation qui sera restaurée par la bénédiction de l'Éternel, malgré les sombres apparences du temps présent. Comp. chap. XLI, 17.

26 Ces dernières lignes sont généralement entendues de la propagation du culte de Jéhova parmi les païens. Le texte ne s'oppose pas à cette interprétation, et l'idée elle-même est familière aux prophètes. Mais elle est étrangère à l'ensemble du morceau. Nous y voyons donc simplement l'assertion que les Israélites ne connaîtront bientôt de plus grand bonheur que d'appartenir à Jéhova, de plus grande gloire que de porter le nom national, aujourd'hui avili. La phrase *marquer la main*, fait allusion à la coutume ancienne de *tatouer* le bras des esclaves pour constater le nom de leur maître (comp. Gal. VI, 17).

1 Les promesses ont besoin d'une garantie. Elle est fournie par le fait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, donc aussi une unique source de vérité. La vérité se constate par l'accomplissement des prophéties (XLI, 22 suiv). Or, Jéhova seul a fait des prédictions que l'événement a vérifiées. Depuis les origines du peuple d'Israël, dont l'histoire embrasse déjà tant de siècles, Jéhova a parlé à ce peuple, lui a fait connaître ses destinées, ses chances conditionnelles de bonheur et de malheur, et il n'a pas reçu de démenti. Quel dieu en a fait autant?

2 Il ne s'agit pas d'une antiquité reculée, puisqu'on invoque le témoignage des contemporains. *Dès lors*, c'est déjà antérieurement, à l'époque où les prédictions furent faites.

Ne l'ai-je pas prédit? N'êtes-vous pas mes témoins?
Y a-t-il un dieu hors moi?
Donc non plus de rocher, que je sache[3]!

Les fabricants d'idoles, tous, ils ne sont rien,
Et leurs mignons ne sont bons à rien,
Et leurs témoins eux-mêmes ne voient rien
Et ne savent rien, pour leur propre honte[4].
Qui est-ce qui fabrique un dieu,
Ou fond une idole, pour qu'elle ne soit bonne à rien[5]?
Voyez, tous ses compagnons seront confondus;
Ces artistes sont des mortels:
Qu'ils s'assemblent tous, qu'ils se lèvent....
Ils trembleront, ils seront confondus tous à la fois[6].

Le forgeron avec ses outils travaille sur la braise[7];
Il le façonne avec les marteaux,
Il travaille à force de bras;
Il souffre même la faim, il est sans force;

[3] Le *rocher* du salut, son fondement inébranlable et digne de confiance. Tout ce morceau est encore un défi jeté au polythéisme, comme la suite du discours va le prouver. Les faux dieux, qui n'ont rien pu promettre ou prédire, ne peuvent pas non plus protéger.

[4] Comp. pour ce morceau XL, 19 suiv.; XLI, 7. Le texte est un peu plus difficile qu'ailleurs à cause des termes techniques, peut-être a-t-il aussi souffert dans ses éléments, comme l'attestent les variantes tant de l'hébreu que du grec. Le terme de *mignons* (favoris) pour les idoles, semble indiquer qu'il s'agit principalement de petites figures, telles qu'on les avait dans les maisons particulières. — Le second distique a été très-diversement interprété. Nous le prenons dans le sens du v. 18, de manière à voir dans les *témoins*, les adorateurs des idoles. Eux et leurs dieux, les uns valent les autres. D'autres traduisent: ces dieux sont leurs propres témoins, ils font voir par eux-mêmes ce qu'ils sont.

[5] Cette phrase exprime l'idée: Qui peut être assez sot pour travailler à une œuvre aussi ingrate?

[6] Le jour viendra où cette absolue inutilité des idoles se manifestera à la honte des idolâtres. Au moment du danger, ils auront beau se préparer à la résistance, aucun dieu ne sera là pour les sauver. Les *compagnons* des idoles sont les adorateurs des images. Les *artistes* eux-mêmes sont mortels, et ils prétendent faire des dieux!

[7] Texte obscur et corrompu, dans lequel il manque en tout cas un verbe, que nous avons remplacé, par conjecture, en introduisant la préposition *avec*. Plusieurs commentateurs pensent que l'auteur veut d'abord raconter la fabrication des outils, pour passer à celle des idoles au verset suivant. Nous croyons, au contraire, que le régime du verbe *façonner*, qui n'est désigné que par un pronom, est le *dieu*.

Il ne boit pas d'eau, il se fatigue[8].
Le sculpteur en bois étend la ficelle,
Il le dessine avec le poinçon[9],
Le façonne avec les rabots,
Le dessine avec le compas,
Le forme à l'image d'un homme,
Pareil à une belle figure d'homme,
Pour occuper une maison[10].

On coupe des cèdres,
On prend le rouvre et le chêne ;
On fait son choix parmi les arbres de la forêt.
On plante un cyprès que la pluie fera grandir[11].
Puis cela sert à l'homme à faire du feu,
Il en prend pour se chauffer ;
Il en brûle aussi pour cuire son pain,
Il en fait aussi un dieu et se prosterne,
Il fabrique une idole et l'adore[12].
Il brûle la moitié au feu,
Avec l'autre moitié il apprête sa viande ;
Il fait rôtir son rôt et se rassasie.
De plus, il se chauffe et dit : Ah bien !
J'ai bon chaud, je sens le feu[13] !

8 Il oublie de manger et de boire, il s'éreinte et se fatigue dans son importante besogne. (Il sue sang et eau pour faire un dieu.)

9 Au moyen de la ficelle, il marque les dimensions du bloc de bois dont il aura besoin ; avec le poinçon, il y trace les contours grossiers de la figure, et ainsi de suite. L'ironie est plus incisive par la longueur des détails.

10 Puisque c'est un homme, il faut qu'il ait aussi son logis.

11 Le tableau est reproduit à un autre point de vue, et de plus haut. Les dieux sculptés sont des meubles comme d'autres, faits du même bois. De plus, il faut du temps aux arbres (et aux dieux) pour croître, pour arriver à terme. Les noms des arbres sont ici en partie choisis au hasard, en partie même la leçon est incertaine.

12 *Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum, quum faber, incertus scamnum faceretne Priapum, maluit esse deum.* Hor., Sat., I, 8. Le texte dit : et *les* adore, l'auteur songeant sans doute à la pluralité des idoles.

13 En apparence, ce n'est ici qu'une répétition oiseuse des lignes précédentes. Mais à y regarder de près, on reconnaît que l'auteur a voulu renchérir sur son premier tableau. D'abord il avait fait trois parties égales de son bois : pour le chauffage, pour l'âtre et pour la sculpture. Maintenant les deux premiers emplois absorbent les *deux moitiés* du bois, comme étant les choses les plus importantes dans le ménage. S'il *reste* un bout, ce sera pour le dieu.

Et du reste il fait un dieu, son idole;
Il l'adore, il se prosterne, il lui adresse sa prière,
Il dit : Sauve-moi, car tu es mon dieu!

Ils ne savent rien, ils n'entendent rien[14],
Car leurs yeux sont fermés de manière à ne pas voir,
Leurs cœurs endurcis et inintelligents.
On ne rentre pas en soi-même,
On n'a pas le bon sens et la sagesse pour se dire :
«J'en ai brûlé la moitié au feu,
J'ai fait cuire mon pain sur les braises,
J'y ai rôti la viande que j'ai mangée,
Et du reste je ferais une abomination?
J'adorerais un morceau de bois!»
Il se repaît de cendres[15];
Son cœur trompé l'égare,
De manière qu'il ne se sauve pas en disant :
«C'est bien là une tromperie à laquelle je tiens!»

Songe à cela, Jacob,
Toi, Israël, car tu es mon serviteur.
Je t'ai formé, tu es mon serviteur,
Israël, tu ne seras pas oublié par moi[16].
Je fais disparaître tes péchés comme un nuage,
Tes méfaits comme un brouillard :
Reviens à moi, car je te rachète[17].

[14] Les idolâtres, v. 9. — Leurs yeux (et leurs cœurs) sont *fermés*, litt.: enduits, de manière à ne pouvoir s'ouvrir. Le cœur, dans la psychologie hébraïque, est le siége de l'intelligence. Il s'agit ici d'une callosité spirituelle.

[15] Manger des choses qui ne nourrissent pas, cela revient à dire, courir après des chimères. — Un simple effort de la réflexion suffirait pour lui faire comprendre l'absurdité de ses coutumes, mais il est tellement fasciné par l'illusion, et asservi par le préjugé, que cet effort salutaire n'est pas même tenté.

[16] C'est ce sens passif que les anciens interprètes juifs ont voulu exprimer par les voyelles qu'ils ont mises dans le texte. Il est inutile de changer celui-ci pour lui faire exprimer l'idée : Ne m'oublie pas!

[17] La certitude du pardon et la proximité de la délivrance permettent au prophète d'en parler comme d'un fait accompli. Mais en français, cela s'exprime par le présent et non par le prétérit. Les nuages et les brouillards représentent ce qu'il y a de plus fugitif au monde. On méconnaît tout à fait la portée de la comparaison, en faisant parler l'auteur de nuages épais.

Réjouissez-vous, cieux, car l'Éternel l'accomplit ;
Poussez des cris, profondeurs de la terre !
Montagnes, éclatez de joie ;
Toi, forêt, avec tous tes arbres [18] !
Car l'Éternel rachète Jacob,
En Israël il manifeste sa gloire.

Voici ce que dit l'Éternel, ton rédempteur,
Qui t'a formé lors de ta naissance [19] :
Moi je suis l'Éternel, créateur de l'univers ;
Moi seul je déploie les cieux,
J'affermis la terre — qui est avec moi [20] ?
C'est moi qui dissipe les prestiges du mensonge,
Qui fais éclater la sottise des devins,
Qui rembarre les sages et confonds leur savoir [21].
C'est moi qui confirme la parole de mon serviteur,
Qui ratifie le conseil de mes messagers [22] ;
Qui dis de Jérusalem, qu'elle soit habitée,
Et des villes de Juda, qu'elles soient rebâties :
Je veux relever leurs ruines !
C'est moi qui dis à l'océan : Dessèche-toi,
Je veux que tes courants tarissent [23] !

18 L'univers entier est invité à prendre part à la joie que doit causer à Israël sa prochaine restauration, et à célébrer la gloire du Dieu libérateur.

19 La naissance d'Israël, c'est l'époque de la sortie d'Égypte, où la nation *devint* le peuple de Dieu et commença, pour ainsi dire, une nouvelle existence. Les lignes qui suivent accumulent les épithètes à la gloire de Jéhova en vue d'une prédiction nouvelle et tout à fait positive, qui doit être introduite plus solennellement.

20 *Qui est avec moi?* C'est la leçon primitive qui est recommandée par le parallélisme (*Moi seul*). Nous ne voyons pas ce que le sens gagne à la leçon marginale (*de ma part*), préférée par quelques traducteurs. — Le ciel est *déployé* comme une tente, la terre *affermie*, solidement étendue, comme l'aire sur laquelle on bat le blé.

21 Les païens avaient leurs devins, les Israélites leurs faux prophètes, qui les trompaient sur l'avenir. Jéhova met au néant leurs mensonges, démontre la vanité de leurs prédictions, par l'événement qu'il règle, et envoie promener ces prétendus sages, en leur disant de se taire.

22 Par contre il confirme, en les réalisant, les promesses faites en son nom par son serviteur, ses messagers. Le singulier est immédiatement expliqué par le pluriel. Il s'agit des vrais prophètes, surtout de ceux de l'époque présente. S'il n'y a pas de faute dans le texte, et que l'on veuille presser le singulier, on dira que l'auteur a en vue certaines prophéties spéciales, qui auraient formé le point de départ des siennes, par ex. Jérémie XXX-XXXIII, ou L, LI, ou bien encore qu'il parle de lui-même.

23 Allusion au passage de la mer rouge. Voyez la note sur XLIII, 16. Tous les obstacles, même les plus insurmontables, seront vaincus quand Jéhova fera rentrer son peuple dans sa patrie. Il n'est pas nécessaire de mettre l'Euphrate à la place de la mer (litt.: de la *profondeur*).

Je dis à Kores' : Tu es mon berger [24] !
Il accomplira toute ma volonté,
En disant à Jérusalem : Sois rebâtie !
Et au temple : Sois fondé !

Voici ce que l'Éternel dit à son oint, à Kores' [25].
Dont il a saisi la main
Pour terrasser devant lui les nations,
Et délier les ceintures des rois ;
Pour ouvrir les portes devant lui,
De sorte qu'aucune ne lui soit fermée :
Moi je marcherai devant toi,
J'aplanirai les chemins âpres,
Je briserai les portes d'airain,
Je mettrai en pièces les verroux de fer [26].
Je te donnerai des trésors cachés,
Enfouis dans les lieux secrets [27],
Afin que tu saches que moi je suis l'Éternel,
Le Dieu d'Israël qui t'appelle par ton nom.
C'est à cause de mon serviteur Jacob,
D'Israël, mon élu,
Que je t'ai appelé par ton nom,
Que je t'ai donné ton titre, bien que tu ne m'aies pas connu [28],

[24] Enfin, le prophète prononce le nom du héros auquel Dieu confie son œuvre, après l'avoir annoncé précédemment d'une manière plus obscure (XLI, 2). Le *berger* rappelle le troupeau de Jéhova, lequel était en ce moment sans pasteur.

[25] Ce morceau, qui se rattache à celui qui précède, proclame la mission de Cyrus comme lui étant confiée par Jéhova, et par cela même comme nécessairement victorieuse. Cyrus est honoré ici d'un *titre* (l'Oint, Mas'iaḥ) qui jadis était réservé aux rois Isaïdes, et qui, *plus tard*, appartiendra exclusivement au roi idéal de l'avenir.

[26] Le triomphe de Cyrus est peint dans des termes en partie propres, en partie figurés. Parmi ces derniers, il y a les *ceintures* des rois à délier, c'est-à-dire leur puissance à briser. La ceinture (comp. v. 5) est le symbole de la force, en ce qu'elle achève l'accoutrement du guerrier.

[27] Les trésors cachés peuvent être pris à la lettre des richesses entassées par les rois chaldéens de Babylone.

[28] Le choix fait de Cyrus pour l'exécution des arrêts divins, n'est pas dû à son mérite, car il ne connaît point Jéhova, mais à la libre volonté de celui-ci. Aussi bien Cyrus n'est-il pas, comme Israël, l'objet des préoccupations de Dieu. Ses succès ne doivent que rehausser la gloire de celui qui tient dans ses mains les destinées des peuples. Le prophète ne veut pas dire que Cyrus est directement appelé à faire triompher le monothéisme.

L'Éternel, c'est moi, et nul autre :
Hors moi il n'y a point de dieu.
Je te mets la ceinture, bien que tu ne m'aies pas connu,
Pour qu'on sache au levant et au couchant
Que hors moi il n'y a rien,
Que moi je suis l'Éternel et nul autre,
Celui qui forme la lumière et crée les ténèbres [29],
Qui donne le salut et cause le malheur,
Moi, l'Éternel, je fais tout cela.

Faites dégoutter, ô cieux, d'en haut,
Nuages, faites ruisseler le bonheur !
Que la terre s'ouvre et fasse pousser le salut,
Et germer le bonheur à son tour [30] !
Moi, l'Éternel je fais cela.

Malheur à qui dispute contre son créateur,
Lui, un tesson parmi les tessons de la terre [31] !
L'argile dira-t-elle à celui qui la forme : Que fais-tu ?
Ton œuvre dira-t-elle : Il n'a pas de mains ?!
Malheur à qui dit à son père : Pourquoi m'as-tu engendré ?
Ou à sa mère : Pourquoi m'as-tu mis au monde [32] ?
Voici ce que dit l'Éternel,
Le Saint d'Israël, qui l'a formé :
Ils me questionnent sur les choses à venir !

29 D'après le parallélisme, il s'agit ici du bonheur et du malheur dans le sens politique.

30 Le ciel et la terre à l'envi se préparent à faire naître le *bonheur* pour le peuple de Dieu. Le parallélisme et la tendance générale du texte nous font préférer cette expression à celle de *justice*. C'est en s'obstinant à traduire partout de la même manière des mots d'une signification si diversement nuancée, qu'on risque de décolorer le texte et de le changer en une phraséologie sans sens précis.

31 Le salut promis à Israël est aussi certain que glorieux, mais la promesse rencontre des incrédules, parce que les choses ne vont pas assez vite à leur gré. Ils oublient que Dieu seul est l'ordonnateur des événements et qu'il ne souffre pas de contrôle téméraire. Il a déjà été question de ces doutes (XL, 27), et le prophète y reviendra encore. Ce manque de confiance est une provocation qui offense la majesté du Tout-Puissant ; c'est comme si un vase d'argile voulait raisonner contre le potier qui le façonne, et dire qu'il n'a pas de mains. Jéhova *forme* Israël, comme le potier *forme* son vase. L'homme qui prétend disputer avec le Très-Haut, devrait se souvenir qu'il n'est pas plus qu'un *tesson*, un objet sans force et sans valeur, comme tous ses semblables.

32 Une pareille contestation de l'homme avec Dieu serait tout aussi absurde et criminelle, que si un enfant voulait quereller ses parents au sujet de son existence.

Pour mes enfants vous me donnez des ordres,
Pour l'œuvre de mes mains[33].
Moi j'ai fait la terre,
J'ai créé l'homme sur elle;
Mes mains à moi ont déployé les cieux,
Et je commande à toute leur armée.
C'est moi qui l'ai suscité pour la victoire[34],
J'aplanirai tous ses chemins;
Il rebâtira ma ville, et relâchera mes exilés,
Sans rançon et sans présent :
C'est Iaheweh Çebaôṭ qui le dit.

Voici ce que dit l'Éternel :
Le revenu de l'Égypte et le profit de l'Éthiopie,
Et les Sabéens à la haute taille,
Ils passeront à toi et t'appartiendront;
Ils marcheront à ta suite, ils viendront enchaînés,
Ils se prosterneront devant toi et te supplieront :
«Ce n'est que chez toi qu'il y a un Dieu;
Nul autre, non, point de Dieu[35]!»

Oui, tu es un Dieu impénétrable,
Dieu d'Israël, Sauveur[36]!

33 Pour ce verset, différemment compris, nous tenions à rester fidèles à l'esprit du contexte. C'est Jéhova qui se récrie sur les prétentions de l'impatience et de l'incrédulité. *Questionner*, c'est demander, exiger l'accomplissement, ne plus vouloir attendre avec résignation, prescrire à Dieu comment il doit procéder. D'autres mettent les verbes à l'impératif : consultez-moi sur l'avenir (et vous aurez une réponse rassurante), confiez-moi le soin de mes enfants.

34 Moi, le maître de l'univers, j'ai pris mes mesures; Cyrus est en route, et tout se fera comme je le veux et comme je l'ai dit.

35 La restauration d'Israël amènera avec elle deux autres faits encore : la soumission des peuples étrangers, qui viendront apporter à Jérusalem leurs richesses, acquises par le commerce, et ensuite la conversion de ces mêmes peuples au culte de Jéhova. L'auteur en nomme deux (comp. XLIII, 3), à titre d'exemple, et des plus éloignés de la sphère d'action de Cyrus. Les *Sabéens* (d'après l'orthographe du texte) sont les peuples du Nil supérieur, de l'Abyssinie (de l'ancienne Éthiopie), que les anciens s'accordent à représenter comme une race de haute taille, par conséquent terribles comme ennemis, utiles comme sujets. — Le sujet auquel s'adresse le v. 14, étant au féminin, doit être la ville de Jérusalem.

36 Le prophète reprend ici la parole et déclare que les décrets de Jéhova sont aujourd'hui encore un mystère, et non complétement révélés, mais ne tarderont pas à l'être par l'accomplissement même. Alors arrivera le double résultat de la confusion des idolâtres, et de la restauration des pieux adorateurs du vrai Dieu, aujourd'hui plongés dans l'opprobre.

Ils seront tous confondus, couverts de honte,
Ils s'en iront tous honteux, ces fabricants d'idoles!
Israël sera sauvé par l'Éternel,
Sauvé pour toujours;
Vous ne serez plus confondus,
Plus couverts de honte, aux siècles des siècles!

Car voici ce que dit le Seigneur, le créateur des cieux,
Ce Dieu qui a formé la terre,
Qui l'a faite et fondée,
Qui ne l'a pas créée pour rien,
Mais qui l'a formée pour être habitée :
Moi je suis l'Éternel; il n'y en a pas d'autre!
Ce n'est pas en secret que j'ai parlé,
Dans un endroit obscur de la terre;
Je n'ai pas dit à la race de Jacob :
Vous me chercherez en vain!
Moi, l'Éternel, je dis la vérité,
J'annonce les choses directement[37].

Rassemblez-vous et venez,
Approchez-vous tous, fuyards des nations[38]!
Qu'ils sont ignorants, ceux qui traînent leur idole de bois,
Qui invoquent un dieu impuissant!
Parlez donc, exposez, oui, délibérez ensemble :
Qui a jadis annoncé cela?
Qui l'a prédit autrefois[39]?

37 La terre n'a pas été créée *pour rien*, pour être vide, comme l'est aujourd'hui la patrie d'Israël, ruinée par la guerre. Le but de la création est une garantie de plus pour l'accomplissement de la promesse. De plus, celle-ci n'a pas été faite *en secret*, de manière à craindre le grand jour, comme étant sujette à caution, mais publiquement et solennellement. Enfin, elle n'a pas été faite pour tromper Israël, comme pour se moquer de sa crédulité et lui dire: Cherchez-moi toujours (le verbe est à l'impératif dans l'original), et grand bien vous fasse!

38 Les païens aussi sont invités à écouter la parole de Dieu. Les *fuyards des nations* sont ceux qui auront échappé à la catastrophe imminente de la conquête persane, et qui par cela même sont avertis qu'il n'y a de salut qu'en Jéhova et non dans leurs idoles. — Ces fuyards sont censés n'être pas encore complétement convaincus; ils sont sommés de se présenter devant le vrai Dieu, pour *exposer* (XLI, 21) leur croyance et les raisons à l'appui.

39 Jéhova leur oppose, comme plusieurs fois déjà, le fait qu'il a prédit les événements, et que sa prédiction s'est trouvée ratifiée.

N'était-ce pas moi, l'Éternel,
Hors lequel il n'y a point de dieu,
De dieu véridique et sauveur, si ce n'est moi ?

Tournez-vous vers moi pour être sauvées,
Vous, toutes les extrémités de la terre[40],
Car moi je suis Dieu, et nul autre !
Je jure par moi-même
(C'est la vérité qui sort de ma bouche,
Une parole irrévocable !)
Que c'est devant moi que tous les genoux doivent fléchir,
Que toutes les langues doivent jurer.
En l'Éternel seul, dira-t-on, il y a salut et force ;
A lui viendront, pleins de honte,
Tous ceux qui le haïssaient.
C'est en l'Éternel qu'obtiendra justice,
Que se glorifiera toute la race d'Israël.

Bel tombe, Nebo est renversé ;
Leurs images que vous portiez
Sont chargées sur des bêtes de somme,
Un fardeau qui les fatigue.
Ils tombent, ils sont renversés tous ensemble ;
Ils ne peuvent sauver cette charge,
Ils vont eux-mêmes en exil[1].

40 Les peuples les plus lointains finiront par reconnaître le seul vrai Dieu. Celui-ci le proclame d'avance, comme une vérité absolue et indubitable. Mais la gloire d'Israël, du serviteur élu de Dieu, qui aura été l'organe de Dieu pour annoncer cette conversion générale, sera inséparable de cette grande révolution.

1 Ce morceau, plus isolé que les autres de ce qui l'entoure, est encore inspiré au prophète par les extravagances de l'idolâtrie à laquelle les Israélites se livraient au moment même où les faux dieux allaient recevoir le coup mortel. Israël est mis en demeure de choisir entre la fidélité à son vrai Dieu, comme unique condition du salut, et un culte auquel est réservé l'opprobre et la ruine. — Bel et Nebo (les planètes Jupiter et Mercure ?), les principales divinités des Babyloniens, nommées ici à la place de toutes les autres, vont périr ; leurs images seront renversées, leurs temples pillés et détruits, dès que Cyrus, l'exécuteur des desseins de Dieu, sera arrivé victorieux. Les idoles, autrefois portées en procession, avec des démonstrations de respect, sont chargées sur des chameaux et des ânes, pour être emportées avec le reste du butin. Les dieux ne peuvent se défendre, ils partent eux-mêmes avec leurs images, avec lesquelles le prophète les identifie volontiers, en s'appuyant sur la superstition populaire, tout autant que sur sa foi religieuse.

Écoutez-moi, maison de Jacob,
Vous tous, qui restez de la maison d'Israël!
Vous que j'ai portés depuis le sein maternel,
Dont je me suis chargé depuis votre naissance,
Pour lesquels je serai le même jusqu'à votre vieillesse,
Que je porterai encore en cheveux blancs;
Vous que j'ai créés et dont je me suis chargé,
Que je porterai encore et que je sauverai —[2]
A qui voulez-vous me comparer et m'égaler?
A qui m'assimiler, pour que nous soyons égaux?.....
...Ils tirent l'or de leur bourse[3],
Ils pèsent l'argent dans la balance,
Ils engagent un orfèvre pour qu'il en fasse un dieu,
Puis ils se prosternent et l'adorent!
Ils le prennent sur leurs épaules, ils le transportent,
Ils le mettent à sa place pour qu'il y reste :
Puis on l'invoque, et il ne répond pas;
Il ne peut sauver de la détresse!

Songez-y et ravisez-vous,
Rebelles, ayez cela à cœur!
Rappelez-vous le passé, le temps de jadis;
Que c'est moi qui suis Dieu et nul autre,
Que je suis Dieu et n'ai point d'égal.
Dès le commencement j'annonce la fin,
Dès l'abord, ce qui n'est point encore :
Je parle — ma volonté s'accomplit;
Tout ce que je veux, je le fais!
De l'Orient j'appelle l'aigle[4],
D'un pays lointain, l'homme de mon dessein :
Je l'ai dit et je l'exécuterai,
Je l'ai préparé et je le ferai!

[2] En présence d'une pareille catastrophe, Israël ne reviendrait-il pas à son Dieu? L'invitation, pour être plus pressante, représente ce Dieu comme un père qui a choyé et porté son enfant depuis sa naissance. La comparaison est d'autant plus poétique qu'elle forme un contraste avec le tableau des faux dieux qui ont besoin eux-mêmes d'être portés par les hommes. La *naissance* et la *vieillesse*, les deux époques extrêmes de la vie, résument pour ainsi dire toute l'histoire d'Israël.

[3] Cette nouvelle description de la fabrication des idoles (comp. XL, 19 suiv.; XLIV, 9 suiv.) est une réponse ironique à la question qui précède. Serait-il possible que de pareils dieux fussent jugés les égaux du Tout-Puissant, qui non seulement fait ce qu'il veut, mais qui seul aussi peut le prédire?

[4] Chap. XLI, 2; XLIV, 28; XLV, 1.

Écoutez-moi, gens au cœur dur,
Vous qui êtes loin du salut[5] !
Je fais approcher mon salut, il n'est pas loin,
Et ma délivrance ne tardera point :
Je donnerai à Sion ma délivrance,
Et ma gloire à Israël !

Descends de ton trône pour t'asseoir dans la poussière,
Vierge, fille de Babel[1] !
Assieds-toi à terre, fille des Chaldéens,
Désormais on ne t'appellera plus
La délicate, la voluptueuse.
Prends les meules, et va moudre la farine ;
Ote ton voile, retrousse ta robe,
Découvre tes jambes, pour passer les rivières !
Que ta nudité soit découverte,
Qu'on voie ta honte !
Je tirerai vengeance, je n'épargnerai personne !
[*Dit*][2] notre rédempteur,
Iaheweh Çebaôṭ est son nom,
Le Saint d'Israël.
Assieds-toi en silence, cache-toi dans l'obscurité,
Fille des Chaldéens,
Désormais on ne t'appellera plus
La reine des empires !

[5] On pourrait à la rigueur mettre la *justice* à la place du *salut*, mais la ligne suivante exige qu'on s'en tienne à cette dernière signification, que nous avons d'ailleurs rencontrée plusieurs fois déjà. Seulement il est clair qu'il s'agit ici d'une qualité morale, d'une absence de mérite, tandis que plus loin il est question d'un effet matériel de la grâce.

[1] La catastrophe qui menace Babylone est annoncée de nouveau, et cette fois-ci sous une forme en partie allégorique. L'empire (ou la capitale) est représenté comme une reine fièrement assise sur son trône, entourée de tout le luxe de la royauté et se complaisant dans une entière sécurité. Mais elle va être détrônée, plongée dans la misère d'une condition infime. Elle deviendra esclave, et sera mal vêtue, employée aux services les plus durs du ménage, à moudre le grain pour le pain quotidien, exposée à traverser les ruisseaux, de manière à paraître nue devant les regards des passants. Tout ceci est à prendre dans un sens purement allégorique, pour représenter l'esclavage, la déportation, l'opprobre.

[2] Ce mot est nécessaire à l'intelligence du contexte, et même à la construction de la phrase.

J'étais irrité contre mon peuple,
J'ai profané mon héritage,
Je te les ai livrés!
Mais toi, tu n'as pas eu pitié d'eux :
Sur un vieillard tu as fait peser ton joug outre mesure.
Tu disais : Je serai toujours la reine!
Au point que tu n'y réfléchissais pas,
Que tu ne songeais pas à la fin[3].

Or, écoute ceci, voluptueuse,
Toi qui es assise en sécurité,
Qui dis en ton cœur : Je suis sans pareille!
Je ne deviendrai pas veuve,
Je ne connaîtrai point la perte des enfants[4]!
Mais ces deux choses te viendront soudain le même jour,
La perte des enfants et le veuvage;
Elles viendront, sans que rien y manque,
Malgré la puissanee de tes sortiléges!
Tu te fiais à ta malice;
Tu disais : Personne ne me voit!
Ta propre prudence et ta ruse t'ont trompée,
Quand tu disais : Je suis sans pareille!
Mais le malheur viendra sur toi,
Et tu ne sauras le conjurer;
La ruine te surprendra,
Et tu ne pourras la prévenir par un sacrifice;
La désolation tombera soudain sur toi,
Sans que tu t'y attendes!

Tiens t'en donc à tes enchantements,
A tous tes nombreux sortiléges,
Auxquels tu t'es exercée depuis ta jeunesse :

[3] Pourquoi ce cruel châtiment de Babylone? Jéhova, justement irrité contre son peuple, s'était servi des Chaldéens pour le punir. Mais ceux-ci ont dépassé la mesure. Dans leur orgueil, ils ne se sont pas avisés qu'ils n'étaient les maîtres que par et sous le bon plaisir du dieu d'Israël. Ils ont agi comme s'ils devaient l'être toujours, et ont jeté sur les épaules d'un *vieillard* un fardeau trop lourd même pour un jeune homme (terme figuré de mesure comparative).

[4] L'auteur revient à sa première allégorie. Le sort de Babylone sera celui d'une femme délaissée, sans famille et sans appui. Mais cette femme est ici représentée, non plus comme une reine, mais comme une sorcière. Elle pratiquait les arts magiques et y voyait sa force. Mais au jour de la catastrophe, ce seront là des secours bien trompeurs. Allusion aux sciences cultivées à Babylone.

Peut-être te seront-ils utiles,
Peut-être inspireras-tu de la terreur!
Si tu es lasse de toutes tes consultations [5],
Qu'ils se lèvent donc, qu'ils te sauvent,
Ceux qui compassent le ciel et observent les étoiles,
Qui à chaque nouvelle lune
T'apprennent ce qui doit arriver!
Ah! ils seront comme la paille que le feu dévore;
Ils ne se sauveront pas eux-mêmes de la flamme :
Ce ne sera point une braise pour se chauffer,
Un feu pour s'asseoir devant!
Voilà à quoi te servira
Ce à quoi tu t'es exercée depuis ta jeunesse;
Tes trafiquants fuiront chacun de son côté [6] :
De sauveur, tu n'en as point!

Écoutez ceci, maison de Jacob [1]!
Vous qui vous nommez du nom d'Israël,
Et qui êtes sortis de la source de Juda;
Qui jurez par le nom de l'Éternel,
Et qui glorifiez le Dieu d'Israël,
Mais sans fidélité et sans sincérité —

[5] Babylone, comme personne, est distinguée ici du corps de ses devins et astrologues. L'auteur suppose qu'elle finira par se lasser de ses propres sortiléges, si inutiles après tout, et, reprenant la même idée au sens propre et concret, il ajoute qu'*alors* elle appellera à son secours les sages dans lesquels seuls elle a mis sa confiance jusqu'ici.

[6] Dans ces deux lignes, le texte paraît avoir été altéré. Dans nos imprimés, les mots : *depuis ta jeunesse,* sont précédés de ceux-ci : *tes trafiquants.* D'après cela, on admet généralement que l'auteur veut distinguer deux catégories de personnes, les astrologues qui seront brûlés (« *voilà ce que deviendront ceux avec qui,* » etc.), et les trafiquants qui fuiront. D'autres ont proposé de rayer simplement le mot : *tes trafiquants,* comme une fausse interprétation marginale du reste. Nous nous bornons à transposer les deux mots et nous considérons la première ligne comme une simple reproduction de la 3e du v. 12.

[1] Cette apostrophe amène encore un morceau détaché et qui peut être considéré comme un résumé de tout ce qui précède : les prédictions faites et accomplies, l'impuissance des faux dieux, la délivrance par Cyrus, présentée comme un pur effet de la grâce, la perspective des temps plus heureux. La forme même de l'allocution fait ressortir ce dont Jéhova se plaint le plus : ce n'est pas une défection positive et hostile, mais une rébellion pratique jointe à la prétention de porter un nom sacré.

Car ils se nomment d'après la ville du sanctuaire,
Et se réclament du Dieu d'Israël,
Dont le nom est Iaheweh Çebaôt[2] ! —

Les événements précédents[3], je les annonçai jadis,
Ma bouche les proclama, je les publiai,
Soudain j'ai agi et ils sont arrivés.
Parce que je savais que tu es revêche,
Que ton cou est une barre de fer,
Et ton front d'airain,
Je te l'ai annoncé autrefois,
Avant que cela n'arrivât, je te l'ai fait savoir,
Pour que tu ne dises pas : C'est mon idole qui l'a fait,
C'est mon Dieu sculpté ou fondu qui l'a ordonné !
Tu l'as entendu — vois-le, tout cela[4] !
Et vous autres, ne le confesserez-vous pas?

Désormais je t'apprends des choses nouvelles,
Des choses cachées que tu ne connais point[5].
C'est maintenant qu'elles vont naître,
Elles n'ont point été,
Avant ce jour tu n'en as rien appris,
Pour que tu ne dises pas : Eh, je savais bien !
Non, tu ne savais rien !
Non, tu ne les connaissais pas !
Jamais ton oreille ne s'y est ouverte !
Car je savais que tu es infidèle,
Qu'on te nomme Rebelle depuis ta naissance !

[2] Le second verset forme une espèce de parenthèse, une exclamation d'étonnement, qui ne reçoit sa véritable signification que par la dernière ligne du verset précédent.

[3] Et non pas : les *prédictions* précédentes. Il s'agit de la ruine de Jérusalem, prédite autrefois et accomplie. De même, la restauration prédite aujourd'hui, s'accomplira à son tour.

[4] Israël a entendu les prédictions, il peut en voir l'accomplissement parfait : osera-t-il nier la chose ?

[5] Ce n'est pas seulement le retour de la captivité (car celui-ci avait été prédit maintes fois par les anciens prophètes déjà), mais surtout le rôle qu'Israël devait jouer dans l'histoire théocratique de l'avenir (XLII ; XLIX). De ceci il n'avait jamais encore été question, et pour cause. Le peuple n'était pas digne d'une telle communication, infidèle et rebelle qu'il était toujours.

C'est à cause de mon nom que je me patiente,
C'est pour ma gloire que je me contiens,
De manière à ne pas t'anéantir[6].
Vois, je t'ai fait fondre sans obtenir d'argent,
Je t'ai éprouvé dans le creuset du malheur.
C'est pour moi, pour moi seul que je le fais,
Et mon honneur — combien est-il profané[7] ! —
Je ne le cèderai à nul autre.

Écoute-moi, Jacob,
Et toi Israël, que j'ai appelé :
C'est moi qui suis,
Moi le premier, moi aussi le dernier[8].
C'est ma main qui a fondé la terre,
Ma droite a tendu les cieux :
Je les appelle, et les voilà devant moi !
Assemblez-vous tous et écoutez :
Qui d'entre les autres a prédit cela?
«Celui que l'Éternel aime
Accomplira sa volonté sur Babel,
Et sera son bras contre les Chaldéens[9] !»
Moi, moi je l'ai promis, et je l'ai appelé,
Je l'amène et sa marche réussira.

Approchez et écoutez ceci[10] :
Dès l'abord je n'ai point parlé en secret,

[6] Cette strophe forme une espèce de parenthèse. Israël n'est guère plus digne aujourd'hui. Ses malheurs n'ont pas produit une guérison radicale. Le minérai jeté dans ce *creuset*-là n'a pas donné de métal pur. A vrai dire, Dieu pourrait donc continuer à punir, anéantir même ce malheureux peuple. S'il ne le fait pas, c'est qu'il veut revendiquer son honneur à la face du monde, qui attribuerait à son impuissance la ruine définitive de ses élus.

[7] Il y a ici dans le texte une petite lacune qu'on fait ordinairement disparaître en intercalant ces mots : *mon nom*. Nous arrivons au même but en transposant (dans la traduction) le mot *honneur* avant la parenthèse.

[8] Exhortation pressante adressée au peuple, pour qu'il reconnaisse enfin Jéhova comme seul vrai Dieu éternel, créateur et révélateur.

[9] Ces trois lignes résument la prédiction, que Jéhova seul a faite, et non les faux dieux.

[10] C'est le prophète qui prend ici la parole. Il rappelle que dès les premiers moments où les événements actuels se préparaient, c'est-à-dire dès la première apparition de Cyrus à l'horizon politique, il a pris la parole pour annoncer un heureux dénouement, et qu'il a continué ce ministère jusqu'à ce jour. On peut objecter que

Depuis que cela se fait je suis là,
Et maintenant le Seigneur, l'Éternel,
M'envoie encore avec son esprit.
Ainsi dit l'Éternel, ton rédempteur,
Le Saint d'Israël :
Moi, l'Éternel, je suis ton Dieu,
Qui t'enseigne ce qui t'est salutaire,
Qui te dirige dans la voie à suivre.
Ah, si tu écoutais mes commandements,
Ton bonheur serait comme un fleuve,
Ta prospérité comme les flots de la mer;
Ta race serait comme le sable,
Les fruits de tes entrailles nombreux comme ses grains :
Son nom ne serait point aboli ni effacé devant moi [11] !

Sortez de Babel ! Fuyez les Chaldéens [12] !
Annoncez cela à grands cris, publiez-le,
Portez-le jusqu'à l'extrémité de la terre !
Dites : L'Éternel rachète son serviteur Jacob !
Ils ne souffrent pas de la soif
Dans les déserts par où il les conduit;
Il fait couler pour eux de l'eau du rocher,
Il fend le roc et l'eau jaillit.....

Point de salut, dit l'Éternel, pour les impies !

---

l'auteur n'a jamais encore parlé à la première personne du singulier (voyez cependant chap. XL, 6), et que les deux lignes suivantes seraient bien placées dans la bouche de Dieu. Mais on pourrait aussi rattacher les trois premières lignes à la strophe précédente, et commencer le discours du prophète avec la 4e.

11 Le prophète ne se borne pas à promettre ; sa mission est aussi d'avertir et de réprimander ceux qui en ont besoin. Il met donc dans la bouche de Dieu un mot qui contient à la fois un reproche et un vœu. Il ne tient donc plus qu'au peuple lui-même d'obtenir par l'obéissance ce que son Dieu lui réserve. Car en tout cas, les indignes n'y auront point part (v. 22). *Son* nom, celui de la race d'Israël.

12 Péroraison. Le prophète se place en esprit au point de vue de ce moment à venir où la délivrance s'accomplit effectivement. Israël alors se hâte de quitter cette terre de servitude et d'idolâtrie. L'heureuse nouvelle se répand dans le monde entier. Le retour dans la patrie sera accompagné des mêmes miracles qui signalèrent autrefois le trajet du désert de l'Arabie.

Iles, écoutez-moi,
Peuples lointains, prêtez l'oreille!
L'Éternel m'a appelé dès ma naissance,
Dès le sein de ma mère, il a nommé mon nom.
Il a fait ma bouche pareille à une épée tranchante,
Me mettant à couvert à l'ombre de sa main;
Il a fait de moi une flèche polie,
Me serrant dans son carquois.
Et il m'a dit : Mon serviteur, c'est toi, Israël,
Par lequel je serai glorifié [1].

Mais moi je disais : C'est en vain que j'ai travaillé;
Inutilement, sans fruit, j'ai consumé ma force.
Toutefois mon salaire est auprès de l'Éternel,
Et ma récompense auprès de mon Dieu [2].

Or, l'Éternel m'a dit,
Lui qui me forma dès ma naissance pour être son serviteur,
Pour ramener Jacob vers lui,
Et rassembler Israël —
Je suis honoré aux yeux de l'Éternel
Et mon Dieu est ma force [3] —

[1] Ce nouvel exorde est parallèle à celui du chap. XLII, avec cette légère différence que ce qui était alors offert en perspective plus ou moins lointaine, est présenté ici comme actuel. De plus, le *serviteur de Dieu*, rempli de la certitude de sa mission, parle ici à la première personne, ce qui donne à l'exorde une vivacité toute poétique. Ce serviteur est explicitement nommé par son nom : c'est Israël, dans le sens que nous avons déterminé dans la première note sur le chap. XLII. Quand Israël parle de sa naissance (comp. XLIV, 2; XLVI, 3), c'est des origines de la nation qu'il est question, plus particulièrement de l'époque de Moïse et du Sinaï, où cet *appel*, cette dénomination comme peuple de Dieu, a été inaugurée (comp. XLI, 9; XLIII, 1). Les images du v. 2 sont destinées d'un côté à peindre la mission spéciale échue à Israël de faire la conquête spirituelle du monde par la parole (*épée, flèche*), de l'autre côté, à constater la protection efficace de Dieu qui en assure l'effet (*ombre, carquois*). La première de ces images est reproduite Hébr. IV, 12. Apoc. I, 16.

[2] D'après les apparences, Israël, cet Israël par excellence dont il vient d'être parlé, pouvait dire que tous ses efforts antérieurs avaient été vains, que l'état moral des masses était toujours le même. Malgré cela, il ne perd pas courage. Ce que l'Éternel a promis ne manquera pas de venir. Le *salaire*, la *récompense*, c'est ce qui est dû, réservé, promis (XL, 10). La mission prophétique auprès de la nation juive d'abord, ensuite auprès des peuples étrangers, aura des résultats positifs et brillants.

[3] Tout ce verset est une espèce de périphrase de la notion du Dieu révélateur, qui a choisi Israël pour son prophète et qui, à cet effet, lui donne la gloire et la force. Partout il faut ici soigneusement distinguer les deux notions diverses qui s'attachent

Il m'a dit : Ce n'est pas assez que tu sois mon serviteur,
Pour rétablir les tribus de Jacob
Et ramener les sauvés d'Israël :
Je veux faire de toi la lumière des nations,
Pour que mon salut arrive jusqu'au bout de la terre[4] !

Ainsi dit l'Éternel, le rédempteur d'Israël, son saint,
A celui qui est méprisé des hommes,
Détesté des peuples, esclave des puissants —
Les rois le verront et se lèveront,
Les princes se prosterneront,
A cause de l'Éternel, qui est fidèle,
Du Saint d'Israël, qui t'a élu[5] —
Ainsi dit l'Éternel :
Au temps de grâce je t'exauce,
Au jour de salut je viens à ton secours ;
Je te forme et t'établis pour l'alliance du peuple
Pour restaurer le pays,
Pour répartir les héritages dévastés ;
Pour dire aux captifs : Sortez !
A ceux qui sont dans les ténèbres : Paraissez[6] !
Ils viendront paître sur les chemins,
Sur toutes les hauteurs ils trouveront leur pâturage.

au nom d'Israël. Historiquement, c'est la masse de la nation, dont beaucoup de membres sont coupables et dégénérés ; dans le sens idéal, c'est le noyau régénérateur, personnifié dans notre texte et parlant à la première personne. Les promesses messianiques s'adressent à ce dernier élément. — Au v. 5, il y a une variante. Dans le texte on lit : Pour qu'Israël *ne* soit *pas* enlevé (anéanti) : Les anciens critiques juifs ont corrigé cette leçon par une note placée en marge et que nous avons exprimée dans notre traduction.

[4] De ces deux promesses, la première seule est amplifiée dans ce qui suit.

[5] On remarquera que nous mettons en parenthèse la seconde moitié du 7e verset, de manière que le 8e reprend simplement la phrase interrompue et ne commence pas un nouveau morceau ou discours. La parenthèse est une affirmation anticipée de l'accomplissement glorieux de la promesse. Aujourd'hui le serviteur de Jéhova est méprisé et esclave, tantôt il sera exalté par son Dieu, au grand étonnement du monde confondu et convaincu.

[6] Ce morceau qui, au fond, n'offre rien de bien nouveau, est clair et transparent dès qu'on ne perd pas de vue la distinction à faire des *deux* sens du nom d'Israël, dont nous avons parlé dans les notes précédentes. D'un côté, il y a le vrai Israël, aujourd'hui méprisé (v. 7), qui doit être exaucé et avoir son jour de salut (v. 8), pour être (le médiateur de) l'*alliance* du peuple avec Jéhova réconcilié (XLII, 6) et faire ainsi cesser l'exil ; de l'autre côté, il y a les masses qui doivent être sauvées et dont le retour est poétiquement décrit (v. 9 suiv.).

Ils n'auront ni faim ni soif;
Le mirage et le soleil ne leur feront pas de mal.
Car celui qui a pitié d'eux les guidera,
Et les conduira vers des eaux jaillissantes.
Je tracerai des chemins par toutes mes montagnes,
Et mes routes seront frayées[7].
Voyez, ceux-ci viennent de loin,
Et ceux-là du nord et de l'occident,
Et ceux-là de la terre des Siniens[8]!
Réjouissez-vous, cieux! Terre, sois dans l'allégresse!
Montagnes, éclatez de joie!
Car l'Éternel veut consoler son peuple,
Et prendre en pitié ses fidèles opprimés!

Sion a dit : L'Éternel m'a abandonnée,
Le Seigneur m'a oubliée[9]!
Une femme oublie-t-elle son nourrisson,
Sans avoir pitié du fruit de ses entrailles?
Elle-même serait oublieuse,
Que moi je ne t'oublierais point!
Vois-tu, je t'ai gravée dans mes mains;
Tes murs, je les ai toujours devant les yeux[10].

[7] Il est ici question d'abord d'une nouvelle répartition du territoire de Canaan, comme autrefois sous Josué; ensuite le peuple est comparé à un troupeau conduit par Dieu même, et trouvant partout sur son chemin de bons pâturages et des eaux vives, des chemins aisés et ombragés, où les fatigues et les périls du désert auront disparu (És. XXXV, 7; XL, 3, 4, etc.).

[8] Les exilés de Babylone ne seront pas les seuls à rentrer. Des quatre points cardinaux (XLIII, 5, 6) reviendront des membres dispersés de la nation. Les *Siniens* doivent avoir été un peuple lointain du sud ou de l'orient. On a songé aux Chinois, dont le nom aurait pu être prononcé à Babylone par des négociants voyageurs, sans qu'on ait besoin de supposer qu'à cette époque les Juifs soient déjà venus jusqu'en Chine. Il n'y a cependant aucune trace sûre d'un rapport quelconque entre les Babyloniens et les Chinois.

[9] La situation réelle, actuelle, forme un cruel contraste avec les promesses brillantes qui viennent d'être formulées. C'est donc une transition naturelle que d'introduire Jérusalem se plaignant de son triste état, pour amener, par antithèse, une répétition plus énergique encore de la consolation. Cette dernière est exprimée d'une manière touchante, en ce que Jéhova affirme qu'il oubliera Sion tout aussi peu, et moins encore, s'il se peut, qu'une mère n'oubliera son enfant.

[10] La locution figurée : *graver dans les mains*, est parfaitement expliquée par le parallélisme. La mention des *murs*, des *ruines*, etc., fait voir que l'horizon du prophète se circonscrit ici dans les limites d'une restauration matérielle et qu'il n'est pas question de ce que les théologiens chrétiens y ont voulu voir.

Tes enfants accourent à la hâte,
Tes destructeurs, tes dévastateurs te quittent.
Lève tes yeux et regarde autour de toi :
Ils se rassemblent tous, ils viennent vers toi.
Par ma vie, dit l'Éternel,
Tu t'en revêtiras comme d'une parure,
Tu t'en ceindras comme la jeune mariée [11].
Oui, tes ruines et tes solitudes,
Et ta campagne ravagée,
Tantôt elle sera trop étroite pour tes habitants,
Quand tes désolateurs seront loin de toi.
Tu les entendras dire devant toi,
Les enfants de ton veuvage [12] :
La place est trop étroite ;
Rangez-vous, que je m'établisse !
Et tu diras en toi-même :
Qui m'a enfanté ceux-ci [13] ?
J'avais perdu les miens,
J'étais stérile, captive, répudiée —
Mais ceux-ci, qui les a élevés ?
Voyez, j'étais restée seule,
Ceux-ci, où étaient-ils ?
Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel :
Je vais lever ma main vers les peuples,
Et ériger mon signal vers les nations,
Pour qu'ils apportent tes fils sur leurs bras,
Et qu'ils chargent tes filles sur leurs épaules [14].

[11] L'allégorie est bien transparente. Jérusalem est comme une mère qui a perdu ses enfants, et qui croit que son époux l'a oubliée. Mais voici que les enfants reviennent en nombre ; la place, aujourd'hui une affreuse solitude, devient trop étroite pour les recevoir tous. Avec eux revient la joie et le bonheur, symbolisés par les habits de fête et la parure, dont la mère semble revêtue quand elle est entourée de ses enfants.

[12] Nous mettons *veuvage*, la langue française ne possédant pas de mot simple pour exprimer la position d'une mère qui a perdu ses enfants. Le choix du terme se justifiera de plus par la note suivante.

[13] Qui m'a *enfanté* ceux-ci ? et non : Qui me les a *engendrés* ? Les Juifs revenant de Babylone, et presque tous nés à l'étranger, n'étaient pas, à vrai dire, les enfants de Jérusalem. Elle n'est que leur mère adoptive, ou spirituelle et théocratique. Ce serait complétement sortir de l'allégorie, et chose assez singulière, de lui faire dire, en sa qualité de femme : qui est le père de ces enfants ? Il est vrai que le verbe est au masculin, mais on remarquera qu'à cet enfantement est opposée la stérilité.

[14] Nouvelle application de l'image. Les exilés rentrants sont représentés comme des enfants nouveaux-nés, qui ne marchent pas encore, qui ont besoin des gens de service.

Des rois les garderont pour toi,
Et leurs princesses seront tes nourrices.
Ils se prosterneront devant toi, la face contre terre,
Et lècheront la poussière de tes pieds :
Et tu reconnaîtras que moi je suis l'Éternel,
Et que mes fidèles ne seront point déçus !

«Enlèvera-t-on au puissant sa proie !
Le butin du vainqueur sera-t-il repris [15] !»
Voici ce que dit l'Éternel :
Oui le butin sera enlevé au puissant,
Et la proie du vainqueur sera reprise !
C'est moi qui plaiderai contre tes adversaires ;
Et tes enfants, c'est moi qui les sauverai.
Et je ferai manger à tes oppresseurs leur propre chair [16] ;
De leur sang ils s'enivreront comme de vin doux.
Et tous les mortels reconnaîtront
Que moi, l'Éternel, je suis ton sauveur,
Que celui qui te rachète est le héros de Jacob !

Ce dernier élément du tableau amène immédiatement une perspective d'un autre genre. Les rois mêmes s'inclineront devant la majesté du peuple de Dieu et de sa sainte cité.

15 Parallèlement à l'exorde du morceau précédent (v. 14), les premiers mots de celui-ci sont mis dans la bouche de la nation éplorée et désespérée. La puissance de Babylone est encore telle, que toutes les promesses données semblent vaines. Il y a cependant dans ce distique une petite difficulté. Le texte hébreu paraît dire : le butin du *Juste*, et on entend par là le butin pris sur les justes, c'est-à-dire sur Israël. Mais le prophète ne peut pas appeler les Israélites vaincus par Neboukadreççar, les *Justes*. Et le *butin* doit être identique avec la *proie*. C'est donc la nation elle-même et non son mobilier. Donc le « *Juste* » est identique avec le *puissant*, c'est-à-dire avec l'empire babylonien. Or, comme la réponse de Jéhova reproduit mot pour mot la question, avec une seule variante (la proie du *violent*), il est naturel de supposer une altération du texte et de substituer ce dernier terme à l'expression suspecte de la question. Le terme de *vainqueur* rend positivement l'idée de l'auteur. Nous serions même enclin à attribuer cette signification au mot du texte (XLI, 2, 10; XLII, 6; XLV, 12), de manière à n'avoir pas besoin de changer celui-ci. Dans ce cas, le terme serait changé exprès : Israël aurait dit : Peut-on enlever au *vainqueur* son butin ? Jéhova répondrait : Oui, il sera enlevé à ce *tyran* !

16 *Manger sa chair, boire son sang*, est à prendre dans le sens de la réciprocité et symbolise l'idée d'une ruine par la guerre civile.

Ainsi dit l'Éternel :
Où est l'acte de divorce de votre mère,
Par lequel je l'aurais répudiée?
Ou quel est celui de mes créanciers
Auquel je vous aurais vendus[17] ?
Voyez, c'est pour vos péchés que vous avez été vendus,
C'est pour vos méfaits que votre mère a été répudiée.
Pourquoi, quand je venais, n'y avait-il personne?
Quand j'appelais, personne ne répondait?

Ma main est-elle donc trop impuissante pour vous délivrer?
N'ai-je pas la force de vous sauver?
Voyez! Par ma menace je dessèche la mer,
Je change les fleuves en landes[18],
Leurs poissons pourrissent faute d'eau
Et périssent de soif.
Je revêts les cieux de ténèbres,
Et je leur donne le cilice pour couverture[19]!

---

[17] Les trois premiers versets du 50e chapitre se rattachent encore au morceau précédent. Ils répondent également aux doutes exprimés aux v. XLIX, 14 et 24, mais d'une manière moins directe. Si plus haut Jérusalem se plaignait à tort d'être une femme oubliée par son mari, ici elle est censée avoir dit que ce mari a fait divorce avec elle par caprice, en se bornant à lui remettre l'acte exigé par la loi (Deut. XXIV), et sans autre motif. La même idée revient sous une seconde image. Les Israélites, enfants de Jéhova, sont censés avoir dit que leur père les a vendus à l'étranger, comme cela arrivait dans l'occasion, quand un père de famille n'avait plus d'autre moyen de satisfaire ses créanciers. A ces plaintes sous-entendues, Jéhova répond que le malheur qui a frappé Israël (malheur symbolisé par les images du divorce et de la vente à l'étranger) n'est pas arrivé, parce que lui aurait agi par caprice ou pour payer ses propres dettes, mais par la faute du peuple même. La délivrance sera donc l'effet du pardon, et si elle s'est fait attendre, ce n'est pas par suite de l'impuissance de Dieu.

[18] Chap. XLIII, 16; XLIV, 27. — S'il l'a fait autrefois à l'égard de la mer, lors de la sortie d'Égypte, pour frayer une route à Israël, il le fera encore à l'égard de l'Euphrate, soit pour reconduire les siens, soit pour ouvrir la ville à Cyrus.

[19] Image des calamités qui vont fondre sur Babylone.

Le Seigneur, l'Éternel, m'a donné la langue des disciples,
Pour que je susse ranimer les abattus par ma parole,
Il me réveille, matin après matin,
Il excite mon oreille à l'écouter comme ses disciples [1].
Le Seigneur, l'Éternel, m'a ouvert l'oreille,
Et je n'ai point été rebelle, je n'ai point reculé.
J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient,
Mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe;
Je n'ai point caché ma face devant l'outrage et le crachat [2].

Mais le Seigneur, l'Éternel, m'aidera;
C'est pourquoi je ne succombe pas à l'opprobre,
C'est pourquoi j'ai rendu ma face semblable au roc,
Sachant que je ne serai point confondu.
Il n'est pas loin, celui qui me rendra justice!
Qui me cherche querelle? Comparaissons ensemble!
Qui est ma partie adverse? Qu'il se présente [3]!
Voyez, le Seigneur, l'Éternel, m'aidera.
Qui osera me déclarer coupable!
Ha! ils passeront tous comme un vieux vêtement
Rongé par les teignes [4]!

[1] D'après la première impression qu'on reçoit à la lecture de ce morceau, on dirait que c'est le prophète qui parle en son nom particulier, en rappelant la mission qu'il a reçue, l'incrédulité qu'il a rencontrée, les outrages qu'il a subis, la patience qu'il y a opposée, et persistant dans les promesses faites aux uns et dans les menaces adressées aux autres. Mais, toute réflexion faite, nous pensons plutôt que la personne qui parle ici est la même que celle que nous avons entendue au chap. XLIX. C'est *le Serviteur de Jéhova*, dans le sens idéal et collectif, qui se compare ici *aux disciples*, c'est-à-dire aux prophètes, suscités autrefois isolément et individuellement. C'est le *peuple-prophète* qui parle. Il a compris et interprété les volontés de Dieu, depuis la catastrophe jusqu'à ce jour, mais sans être écouté; il a souffert, pour sa part, outre les malheurs communs à tous, les injures des méchants, des incrédules. Mais il est resté inébranlable dans sa foi et dans ses espérances.

[2] Ce tableau peut être emprunté à la réalité (voyez Néh. XIII, 25, et l'histoire de la passion de N. S.). L'emportement des Juifs incrédules et aigris par le malheur, a pu se porter à des excès contre leurs compatriotes plus résignés et prêts à renvoyer la responsabilité à qui de droit. Cependant rien n'empêche de voir ici une simple peinture dramatique.

[3] Le rapport entre les deux classes d'Israélites, dont nous venons de parler, est représenté comme celui de doux plaideurs devant le juge. La partie saine de la nation (les v. 10, 11 font voir clairement qu'il ne s'agit pas d'individus, mais de classes) est sûre de gagner le procès.

[4] Le sort définitif des adversaires est peint sous des images étrangères à l'allégorie précédente. Leur ruine est comparée à celle d'un habit qui périt par vétusté, ou par

Quiconque d'entre vous craint l'Éternel
Et écoute la voix de son serviteur,
S'il marche dans les ténèbres, privé de lumière,
Qu'il se confie à l'Éternel et s'appuie sur son Dieu[5]!
Mais vous tous, qui allumez le feu,
Et qui vous armez de flèches embrasées,
Allez vous-mêmes dans la flamme de votre feu,
Et contre les flèches que vous allumez!
C'est de ma part que cela vous arrive,
Que vous serez couchés sur le lit de douleur!

Écoutez-moi, vous qui poursuivez la justice,
Qui recherchez l'Éternel!
Regardez le rocher, où vous avez été taillés,
La carrière creusée, d'où vous avez été extraits!
Regardez Abraham, votre père,
Et Sarah qui vous a enfantés!
Il était seul, quand je l'appelai,
Et je l'ai béni et multiplié[1].
Aussi l'Éternel va-t-il consoler Sion;
Il a pitié de ses ruines.
Il va changer son désert en paradis,
Et sa solitude en jardin de Dieu.
On y trouvera la joie et l'allégresse,
Les cantiques de louange et le son de la musique.

les insectes; plus loin, à un embrasement, à la mort causée par des projectiles enflammés: sort d'autant plus cruel, qu'ils se le seront préparé à eux-mêmes, en croyant agir contre ceux qu'ils méconnaissaient injustement.

[5] Le serviteur de Dieu fait un appel à ceux d'entre les Israélites qui jusqu'ici ne se sont point encore ouverts à l'espérance (qui n'ont pas encore entrevu la lumière, dans les ténèbres qui les enveloppent), et les exhorte à se rattacher à lui, à ce noyau privilégié et prédestiné, qui dès à présent jouit du bonheur en perspective.

[1] Paroles d'encouragement adressées aux fidèles au sujet des espérances de restauration. Elles se fondent sur l'histoire des origines de la nation. Abraham n'était qu'un individu isolé, sans héritiers encore, quand Dieu l'appela, et il devint un grand peuple. Ainsi, sur les ruines de Jérusalem s'élèvera une nouvelle et populeuse cité. La comparaison des premiers parents avec une carrière d'où l'on tire les pierres pour une construction, est sans analogie dans les textes hébreux, mais elle se rattache à d'autres locutions plus usitées.

Écoutez-moi, mon peuple!
Ma nation, prête-moi l'oreille!
Un enseignement émanera de moi,
Et je poserai ma loi comme lumière des peuples [2].
Ma victoire [3] est proche, mon salut arrive,
Et mes bras vont juger les peuples :
C'est moi que les îles attendent [4],
C'est en mon bras qu'elles espèrent.
Levez vos yeux vers le ciel,
Et regardez la terre à vos pieds :
Le ciel se dissipera comme la fumée,
La terre passera comme un vieux vêtement,
Et ses habitants périront comme la vermine :
Mais mon salut reste à jamais,
Et ma victoire ne sera pas abattue [5].

Écoutez-moi, vous qui connaissez la justice!
Peuple, qui gardes mon instruction dans ton cœur!
Ne craignez pas les insultes des hommes,
Ne vous laissez pas abattre par leurs outrages!
Car la teigne les rongera comme un vêtement,
Le ver les mangera comme la laine,
Mais ma victoire restera à jamais,
Et mon salut d'âge en âge!

Lève-toi, lève-toi,
Revêts-toi de force, bras de l'Éternel!
Lève-toi, comme aux jours d'autrefois,

[2] Mention incidente de la promesse, déjà plusieurs fois reproduite, de la conversion des païens.

[3] Nous maintenons cette expression, comme nous l'avons fait plus d'une fois déjà ; car il ne s'agit pas autant d'une qualité que d'un acte, et d'un acte par lequel les malheurs d'Israël seront vengés, et la tyrannie des Chaldéens punie. Au point de vue du prophète, ce n'était que *justice*, mais l'emploi de ce terme n'aurait pas exactement rendu la pensée de l'auteur.

[4] Il y a deux classes de peuples, outre les Israélites ; les oppresseurs et conquérants, dont ceux-ci ont eu à souffrir : ils vont périr (v. 8) ; et les nations lointaines (les *îles*, XLI, 1 ; XLII, 4) et inoffensives, qui ne demandent pas mieux que de vivre en paix avec le peuple de Jéhova et sous l'égide de celui-ci.

[5] Ce terme est choisi, parce qu'il doit se reproduire, au verset suivant, dans une phrase différente, mais telle que nous ne voulions pas effacer l'allusion.

Comme aux âges de l'antiquité[6] !
N'est-ce pas toi qui as abattu l'Égypte,
Qui as frappé à mort le monstre des eaux[7] ?
N'est-ce pas toi qui as mis la mer à sec,
Les flots du vaste océan ?
Qui as fait des gouffres de la mer
Un chemin pour y faire passer les affranchis ?

[*Les rachetés de l'Éternel retourneront ;*
Ils arriveront à Sion dans l'allégresse ;
Une joie éternelle couronnera leur tête,
Les transports et la joie y entreront,
La tristesse et les soupirs fuiront[8].]

C'est moi, c'est moi qui vous console[9] ?
Qui es-tu, pour avoir peur de l'homme périssable,
Du mortel qui passe comme l'herbe ?
Pour oublier l'Éternel, ton créateur,
Qui déploie les cieux et fonde la terre ?
Pour trembler incessamment et chaque jour
Devant la rage de l'oppresseur,
Quand il te vise pour te perdre ?

Où est-elle, cette rage de l'oppresseur[10] ?
Bientôt le prisonnier sera relâché :
Il ne périra point dans son cachot[11],
Et son pain ne lui manquera pas.

6 L'impatience du prophète de voir réaliser ses espérances, lui dicte cette sollicitation pressante. Ce qui tout à l'heure, dans la bouche de Dieu, était le gage de la délivrance (la sortie miraculeuse d'Égypte), devient ici, dans celle du prophète, le motif de l'espoir, on pourrait dire, d'une espèce de provocation.

7 L'Égypte est désignée ici d'abord par un nom symbolique intraduisible, que nous avons expliqué dans la note sur És. XXX, 7, ensuite par le symbole du crocodile. Comp. Éz. XXIX, 3.

8 Le v. 11 est littéralement copié de És. XXXV, 10, et comme il interrompt l'enchaînement naturel du discours, nous n'hésitons pas à y voir une glose étrangère à ce texte.

9 Voici la réponse de Jéhova aux sollicitations impatientes formulées tout à l'heure. Pourquoi avoir peur ? Je suis toujours là !

10 Que peut-elle ? Combien durera-t-elle ?

11 Litt.: Celui qui est courbé (assujetti), sous-entendez, parce qu'il a les pieds dans les ceps, il ne mourra point dans la fosse, dans le trou.

Moi je suis l'Éternel ton Dieu,
Qui soulève la mer et fais mugir ses ondes ;
Iaheweh Çebaôṭ est mon nom[12] !
Je mets mes paroles dans ta bouche,
De l'ombre de ma main je te couvre,
Pour planter des cieux et fonder une terre,
Et pour dire à Sion : Mon peuple, c'est toi[13] !

Réveille-toi ! réveille-toi !
Lève-toi ! Jérusalem !
Toi qui, de la main de l'Éternel,
As bu la coupe de sa colère,
Bu et vidé le calice de l'enivrement[14] !
De tous les fils qu'elle avait enfantés,
Nul ne la guida ;
Nul ne la saisit par la main,
De tous les enfants qu'elle avait élevés.
Deux coups te frappèrent —
Qui pouvait assez te plaindre ? —
Le ravage et la ruine, la famine et l'épée —
Qui suis-je, pour te consoler[15] ?
Tes enfants défaillants gisaient aux coins des rues,
Comme des chevreuils pris dans le filet,
Ivres de la colère de l'Éternel,
Du courroux de ton Dieu.

12 La certitude de la délivrance est fondée sur la toute-puissance de Dieu.

13 Le *serviteur de Jéhova* (celui-là même qui vient d'être représenté comme prisonnier), doit lui-même créer le monde de l'avenir (LXV, 17 ; LXVI, 22), parce que les prophètes sont censés *faire* ce qu'ils annoncent par ordre de Dieu (Jér. I, 10). Il reçoit ici de nouveau la mission déjà plusieurs fois formulée, et avec l'assurance de la protection divine dans son ministère ; mais l'horizon s'élargit et il ne s'agit de rien moins que d'une transformation de l'univers.

14 La promesse de Dieu ayant été solennellement renouvelée, Jérusalem est exhortée à prendre courage, à sortir de son état de torpeur. Elle est comparée à une personne ivre, incapable de se soutenir et de marcher, et couchée par terre sans connaissance. Mais son ivresse ne provient pas d'un excès de vin (v. 21), elle a bu jusqu'à la lie la coupe de la colère de Dieu (comp. Ézéch. XXIII, 32 suiv. Apoc. XIV, 10 ; XVI, 19, etc.). Les enfants qui n'ont pas voulu la guider, lorsqu'elle se trouvait dans cet état, ce sont ses chefs, ses rois, ses prophètes qui, se trouvant eux-mêmes dans cet état d'ivresse, n'ont pas pu la diriger dans le bon chemin. On remarquera que l'image est tour à tour appliquée à la ville personnifiée, et à ses habitants.

15 Le prophète, tout en insinuant que le châtiment était mérité, se sent pris de pitié pour un sort si affreux.

Or donc, écoute ceci, malheureuse,
Toi qui es ivre, mais non de vin !
Ainsi dit ton Seigneur, l'Éternel,
Ton Dieu qui prend fait et cause pour son peuple :
Vois ! J'ôte de tes mains la coupe de l'enivrement,
Le calice de ma colère :
Tu n'y boiras plus désormais !
Je le mettrai dans la main de ceux qui t'affligent,
De ceux qui t'ont dit :
A terre ! que nous passions dessus !
Auxquels tu as dû présenter ton dos en guise de sol,
Comme un chemin pour les passants [16] !

Lève-toi, lève-toi, revêts ta force [17], Sion !
Revêts tes beaux habits, Jérusalem, ville sainte !
Car désormais l'impur non circoncis ne te foulera plus.
Secoue la poussière,
Lève-toi, Jérusalem, captive [18] !
Ote les chaînes de ton cou,
Fille de Sion, prisonnière !
Car voici ce que dit l'Éternel :
Vous avez été livrés gratuitement —
Ce n'est pas avec de l'argent que vous serez rachetés [19] !

Car voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel :
Jadis mon peuple descendit en Égypte pour y séjourner ;
Puis l'Assyrien l'opprima sans droit.

[16] Ceci n'est qu'une image, puisqu'il s'agit d'une ville et d'un peuple ; mais cette image est empruntée à une coutume constatée par l'histoire et mentionnée plus d'une fois dans la phrase bien connue, où les ennemis terrassés sont comparés à un marchepied. (Ps. CX, 1, etc.)

[17] On traduit ordinairement : *ta parure*, d'après le parallélisme, mais il n'est pas nécessaire d'abandonner la signification propre du mot. La phrase, telle que nous l'avons rendue, forme l'antithèse naturelle de la description allégorique, LI, 20.

[18] Ici nous croyons devoir faire une concession aux exigences du parallélisme. Le texte dit plutôt : *assieds-toi*. Mais cela cadre mal avec l'expression : mets-toi debout ! On peut regarder le mot hébreu (*s'bt*) comme un substantif : *captivité* de Jérusalem, c'est-à-dire : citoyens de Jérusalem, aujourd'hui exilés. Le même mot reparaît dans la ligne suivante.

[19] Jéhova, maître et propriétaire de Canaan et d'Israël, n'a pas été indemnisé dans le temps par les conquérants babyloniens, donc il reprendra son bien purement et simplement, sans rien payer de son côté.

Et aujourd'hui, qu'ai-je à faire ici, dit l'Éternel,
Quand mon peuple est enlevé gratuitement [20] ?
Ses tyrans, dit l'Éternel, poussent des cris sauvages,
Et toujours et sans cesse mon nom est outragé.
Aussi mon peuple connaîtra-t-il mon nom,
Oui, aujourd'hui même il saura
Que c'est moi qui dis : Me voici !

Qu'ils sont les bien-venus sur les hauteurs,
Les pas du messager qui annonce la paix,
Du héraut de la joie, du messager du salut,
Qui dit à Sion : Ton Dieu règne [21] !
Et tes gardiens de crier [22] :
Tous ensemble ils poussent des cris de joie,
Car ils voient face à face,
Comme l'Éternel retourne à Sion.
Éclatez de joie, réjouissez-vous ensemble,
Ruines de Jérusalem !
Car l'Éternel a pitié de son peuple,
Et rachète Jérusalem.

20 Deux fois déjà, dans les siècles passés, Israël, opprimé par l'étranger, a été délivré par son Dieu. En Égypte, les Israélites étaient non pas des vaincus, mais des habitants paisibles, indignement asservis. La domination assyrienne, il est vrai, était un châtiment, mais du moins les conquérants n'avaient pas de droit personnel à faire valoir, Jéhova pouvait intervenir dès que cela lui plaisait: aujourd'hui, à l'égard des Chaldéens de Babylone, que fera-t-il? Il vengera son honneur et réclamera son peuple, auquel il veut pardonner. On voit ici très-clairement que l'auteur est contemporain de l'empire babylonien, qui déjà touche à sa fin, et que, pour lui, la domination assyrienne appartient à un passé déjà lointain.

21 *Le* messager de paix et de salut, n'est pas ici un personnage particulier, par exemple un prophète, c'est la personnification des promesses faites dans tout ce livre (comp. XL, 9; XLI, 27). *Ton Dieu règne,* cela veut dire: Il veut enfin se montrer comme le roi puissant qu'il est; il reprend visiblement le pouvoir dont il paraissait s'être démis (v. 10).

22 Les *gardiens* pourraient être des sentinelles censées placées sur les ruines de Jérusalem et annonçant ici l'arrivée du Dieu restaurateur. Mais on pourra aussi s'en tenir au point de vue général de l'auteur, qui se trouve à Babylone. Ce seront alors les prophètes qui, les premiers et même d'avance, ont eu connaissance de l'heureux changement qui se prépare et qui le saluent ici au moment de l'accomplissement. Le mieux sera de voir dans ces gardiens, comme dans le messager, des prosopopées destinées à donner à la prophétie les allures du drame. C'est l'accueil joyeux fait à la promesse de Dieu. En tout cas, ce passage nous révèle l'existence, à cette époque, d'une pluralité de prophètes.

L'Éternel découvre son bras saint
Aux yeux des nations,
Et les extrémités de la terre
Voient la victoire de notre Dieu!

Partez! partez! sortez d'ici[22]!
Ne touchez rien d'impur!
Quittez ces lieux! Purifiez-vous,
Vous qui portez les vases de l'Éternel!
Mais vous ne partirez pas à la hâte,
Vous ne vous en irez pas comme des fuyards :
Car c'est l'Éternel qui marche à votre tête,
C'est le Dieu d'Israël qui est votre arrière-garde!

Voyez! mon serviteur prospérera[1],
Il sera élevé, exalté, haut placé.

[22] Comp. chap. XLVIII, 20. Ce ne sera pas une fuite, comme lors de la sortie d'Égypte, ce sera une marche triomphale, solennelle; car on emportera les vases sacrés autrefois enlevés du temple, et Jéhova lui-même dirigera et protégera la marche.

[1] Le morceau suivant est le plus célèbre de tout ce livre, parce que la théologie chrétienne y a vu de tout temps une prédiction directe de la passion du Christ, et comme cette idée ne se rencontre pas ailleurs dans les livres des prophètes, ce passage unique a d'autant plus préoccupé les commentateurs et les apologistes. Déjà dans le Nouveau Testament lui-même, les citations empruntées à notre texte, et les simples allusions qui y sont faites, sont assez nombreuses. Voyez Marc XV, 28. Luc XXII, 37. Jean XII, 38. Actes VIII, 32. Rom. X, 15; XV, 21. 1 Cor. XV, 3. Mais c'est surtout la phrase, d'après laquelle le *Serviteur de Dieu* a porté *nos* maladies et souffert pour *nos* péchés, qui a donné, aux yeux de la théologie chrétienne, une importance majeure à cette péricope, bien que les apôtres eux-mêmes en aient donné deux interprétations différentes (Matth. VIII, 17. 1 Pierre II, 22 suiv.). L'exégèse des Pères a su trouver, en outre, dans notre texte une série de prophéties très-directes que les apôtres ne paraissent point avoir découvertes, par exemple une description de la figure naturelle de Jésus (v. 14), la mention du sang rédempteur dont le monde serait aspergé (v. 15), l'arrivée des Mages (v. 15), la flagellation (v. 5), le silence observé devant Hérode et Pilate (v. 7), la sépulture dans le caveau du riche Joseph (v. 9), etc. On n'a pas besoin de s'arrêter à ces jeux d'esprit, qui ne soutiennent pas l'examen scientifique, pour reconnaître, entre le tableau tracé par le prophète, et la position qu'occupe Jésus dans l'histoire de l'humanité régénérée et sauvée, une analogie frappante, surtout quand on laisse de côté les détails pour s'en tenir à l'idée fondamentale d'un rachat, d'un salut de celui qui avait encouru le châtiment et la ruine, par le sacrifice de l'innocent, et la solidarité généreuse et dévouée du fidèle serviteur de Dieu. Mais à ce point de vue, il y aurait lieu de dire que la réalisation

De même que beaucoup ont eu horreur de lui,
(Tant sa figure était défaite et méconnaissable
Et sa forme n'était plus celle d'un homme !)
De même il fera lever en sursaut des peuples nombreux ;
Devant lui, les rois fermeront la bouche :
Car ils verront ce qui ne leur avait pas été raconté,
Ils apercevront ce qu'ils n'avaient pas entendu [2].

Qui a cru à ce qui nous était annoncé ?
La puissance de l'Éternel, à qui s'est-elle révélée [3] ?
Il poussait devant lui comme le rejeton,
Comme la racine, sortant d'un sol aride [4] :

historique de l'idée du prophète, dans la personne du fondateur du christianisme, est bien plus riche encore que la prophétie : relativement aux souffrances endurées, à l'absence complète de tout péché, à la mission de restaurer Israël, et par lui le monde entier, il faudrait convenir que la perspective de notre auteur n'embrasse que des tableaux assez vagues et pâles, en comparaison des faits évangéliques. Cependant la question, pour nous, n'est pas là. Nous avons uniquement à examiner le sens premier et prochain du texte, d'après l'intention de l'auteur ; c'est donc par l'analyse consciencieuse de ce texte que nous commencerons, en nous réservant d'y joindre ultérieurement quelques réflexions générales.

[2] Nous constatons ici avant tout que l'auteur distingue clairement *deux époques* dans l'histoire du *Serviteur de Dieu*, dont il parle : un temps d'humiliation et de souffrance, et un temps de gloire et de prospérité. Ces deux époques sont marquées dans le texte par l'emploi des temps divers des verbes. L'époque malheureuse, au point de vue du prophète, appartient au passé, l'époque heureuse à l'avenir. C'est donc absolument la même conception que celle que nous avons rencontrée à chaque page de ce livre depuis la première ligne. Comme le morceau commence par la perspective de la prospérité prochaine, il se rattache par cela même de la manière la plus intime à celui qui précède, et qui se terminait par la description du retour triomphal de Babylone en Canaan. (Pour l'antithèse entre le plus profond abaissement du *Serviteur*, et les honneurs que lui rendront les rois, comp. XLIX, 7, 23.)

[3] Dans ce distique, tout aussi bien que dans le précédent, il est question du changement glorieux, inouï, inattendu, qui va se faire dans les destinées du *Serviteur de Dieu*, avec cette différence, que les *rois* et les *peuples* ne l'apprendront que par l'accomplissement, leurs dieux et leurs prophètes n'en ayant rien su ni dit antérieurement (XLIII, 9; XLIV, 7; XLV, 21), tandis qu'à *nous* (Israël), Jéhova l'avait fait annoncer, mais personne n'avait voulu y croire. La *puissance* (litt.: le bras) de Jéhova est placée ici pour l'effet qu'elle devait produire.

[4] Le prophète s'arrête d'abord (v. 2-10) à la description du profond abaissement du *Serviteur de Dieu*. A cet effet, il le compare à une faible plante, placée dans un sol desséché, lequel ne suffit pas à sa nourriture. Une telle plante est misérable et étiolée, et semble toujours près de périr. (*Devant lui*, à la face de Jéhova, qui, tout en l'abaissant, ne le perdait pas de vue.)

Il n'avait ni forme, ni beauté pour captiver nos regards,
Ni figure, pour que nous y prissions plaisir.
Il était méprisé et abandonné des hommes,
Un homme de douleur, familiarisé avec la maladie,
Comme quelqu'un devant qui on se couvre la face;
Il était méprisé, nous n'en tenions pas compte[5].

Cependant c'étaient nos maladies qu'il portait,
Nos douleurs, dont il s'était chargé.
Et nous le croyions frappé de Dieu,
Battu et humilié.
Et il était meurtri pour nos péchés,
Écrasé pour nos méfaits;
Il supportait le châtiment qui fait notre salut,
Et par ses plaies nous étions guéris.
Nous étions tous errants comme des brebis,
Nous suivions chacun son propre chemin,
Et l'Éternel faisait retomber sur lui notre faute à tous[6].

[5] Le même fait est maintenant représenté par une autre allégorie, à laquelle l'auteur s'arrêtera plus longtemps. Le *Serviteur de Dieu* est comparé à un homme placé dans les conditions les plus déplorables relativement à sa santé physique. Cette image avait déjà été employée au début de ce morceau (LII, 14); elle est reprise ici et appliquée sous plusieurs formes. D'abord mauvaise mine et absence de beauté, puis douleur et maladie, enfin même le mépris et l'horreur, avec lesquels l'indifférence et l'égoïsme accueillent ceux qui souffrent — tout vient le frapper, l'abattre, l'expulser pour ainsi dire du rang des hommes. (On comprend que la *maladie* puisse être nommée pour symboliser des malheurs d'un autre genre; ce qui serait assez singulier, c'est que ce terme eût été choisi pour désigner la mort du Christ sur la croix.) Il importe encore de faire remarquer qu'il y a ici partout antithèse entre le sujet principal du tableau, et ceux qui sont désignés par le pronom *nous*. Il ne saurait y avoir de doute relativement à la portée de ce pronom : le prophète parle évidemment au nom de la masse du peuple israélite, de ses contemporains. Cela résultera clairement de la strophe suivante.

[6] En effet, *nos* péchés, *nos* méfaits, etc., ne peuvent être que ceux d'Israël dont il est question partout et toujours chez les prophètes, et notamment aussi dans ce livre. *Nous étions* errants comme des brebis qui n'obéissent plus à la voix du berger, c'est bien l'allégorie la plus simple et la plus fréquente pour peindre les rapports du peuple rebelle avec Jéhova. Par suite, le *châtiment*, dont le texte parle, est précisément celui qu'Israël avait encouru et subi, et dont le terme est aujourd'hui arrivé. Et ce châtiment, cette calamité nationale est encore une fois appelée une *maladie*, une douleur, absolument comme cela avait été le cas quelques lignes plus haut. Mais si la nation avait mérité le châtiment, le *Serviteur de Dieu*, qui le subissait, lui, d'une manière si visible et si cruelle, n'avait rien fait pour le provoquer; loin de là, il souffrait à la place des coupables qui auraient dû périr, et qui se trouvent guéris,

Maltraité et humilié, il n'ouvrait point la bouche,
Pareil à l'agneau qu'on mène à la boucherie ;
Comme la brebis muette devant le tondeur,
Il n'ouvrait point la bouche[7].
A l'angoisse et au jugement il fut enlevé,
Et parmi ses contemporains, qui songeait
Qu'il était arraché à la terre des vivants,
Que le coup le frappait pour le péché de mon peuple[8] ?

c'est-à-dire réhabilités et sauvés, précisément parce que lui supportait les coups qui auraient dû les frapper. En disant : *nous* étions *guéris*, l'auteur fait voir que la *maladie* (dans le sens allégorique) avait aussi atteint les vrais coupables, mais qu'elle n'a pas été mortelle, précisément parce que l'innocent la subissait aussi. Partout et toujours, dans ce passage, la *maladie* n'est pas le péché, mais le châtiment.

[7] Cette strophe est beaucoup moins claire que les autres. Cependant les premières lignes n'offrent point de difficulté. On peut se demander si la répétition assez oiseuse d'une même phrase n'est pas due à l'inadvertance des copistes. Cependant elle ne gêne pas. Le *Serviteur* a non seulement souffert une peine qu'il n'avait pas encourue, mais il l'a soufferte patiemment. L'image de l'agneau étant expliquée par l'auteur lui-même, nous nous garderons d'en aller chercher ailleurs l'interprétation. L'animal est *muet* devant le tondeur et le boucher ; le silence est un trait caractéristique de la patience et de la résignation. La phrase si familière à la théologie chrétienne : l'agneau qui *porte* les péchés du monde, a une autre origine, et provient elle-même d'une fausse traduction (Jean I, 29).

[8] Ces quatre lignes ont été très-diversement traduites et expliquées ; cependant on s'accorde, et avec raison, à y trouver la mention de la mort du *Serviteur*, dont la triste destinée avait été décrite auparavant, et de la sépulture duquel il est question immédiatement après. Ce fait établi, la solution de toutes les difficultés philologiques de détail est d'une importance relativement inférieure. Voici le sens qu'exprime notre traduction : Il finit par mourir, par être enlevé, arraché à cette vie de douleur, sans que ses contemporains se préoccupassent de son sort et reconnussent qu'ils étaient eux-mêmes la cause de ses malheurs. Le *jugement*, combiné avec l'*angoisse*, est précisément la destinée malheureuse qui échut au *Serviteur*, par l'effet d'une volonté supérieure ; mais il ne faut pas croire que l'auteur, en disant : il fut enlevé à l'angoisse, ait voulu exprimer un fait consolant, comme nous parlons aujourd'hui d'une mort libératrice, dans des cas de maladies douloureuses. Aux yeux des Israélites, la mort n'est jamais un bien, et elle est signalée ici comme le dernier degré de l'abaissement. Aussi d'autres ont-ils préféré dire : *Par* l'angoisse et le jugement il a été enlevé. Mais les commentateurs ont été surtout arrêtés par la seconde ligne, à l'égard de laquelle les traductions sont généralement le résultat de la simple conjecture. Nous devons maintenir que le mot hébreu *dôr* signifie la *génération*, c'est-à-dire la totalité des hommes qui vivent en même temps ; cependant il serait possible de construire la phrase autrement que nous ne l'avons fait : Qui songe (aujourd'hui) à sa génération (à son siècle)? Car il a été arraché, etc. Ce qui reviendrait à dire : Il est mort et même oublié. La traduction : qui songe à son *habitation* (qui dira ce qu'il est devenu), se prévaut du sens que le mot a au chap. XXXVIII, 12, mais ne présente pas un sens bien acceptable. — Enfin, il est à remarquer que le 8e verset se termine en hébreu

On lui assigna son tombeau parmi les impies,
Parmi les riches, quand il fut mort[9],
Bien qu'il n'eût point commis de crime,
Et qu'il n'y eût pas de mensonge dans sa bouche.

L'Éternel a voulu que la maladie l'accablât —
Ah! tu ne donneras pas sa vie en expiation[10]!

par un pronom mis au pluriel, qu'il faudrait traduire à la lettre : le coup *les* frappait. C'est là un indice très-important à noter, qu'au fond *le* Serviteur n'est pas un individu, mais un personnage collectif, comme nous l'avons vu plus d'une fois déjà (comp. aussi pour ce même pronom, la note sur XLIV, 15). Les défenseurs de l'interprétation exclusivement christologique proposent de traduire : il a été arraché, etc., à cause du péché de mon peuple, à cause du coup qui *les* devait frapper; ou encore : de mon peuple *que* le coup devait frapper.

9 Le fait d'un enterrement parmi les impies vient s'ajouter à tout ce qui précède, de manière à clore la série des maux endurés par le *Serviteur de Dieu*. Seulement il n'est pas du tout nécessaire de songer à une sépulture ignominieuse. Les *impies* sont ici, comme ailleurs, les païens, et l'auteur veut dire que *le Serviteur* ne fut point *assemblé avec ses pères* (selon l'expression consacrée), mais mourut à l'étranger, au milieu d'un peuple ennemi et idolâtre. La ligne parallèle a bien embarrassé les interprètes. Comme le texte exprime le mot *riche* au singulier (collectif), on a cru pouvoir rapprocher cette phrase du fait que Jésus a été enterré dans le caveau d'un homme riche, de Joseph d'Arimathée, sans remarquer que de cette manière on introduisait dans le texte une contradiction. C'est pour ces raisons que beaucoup de commentateurs ont remplacé le mot *riches* par celui de *malfaiteurs*, soit en proposant de changer le texte, soit en revendiquant cette dernière signification pour le mot, tel que le texte l'offre. Or, il est certain que les riches sont souvent caractérisés comme méchants, et les pauvres comme les pieux par excellence; surtout les dominateurs païens, qui tenaient Israël sous le joug de la servitude, et se montraient hostiles à sa foi religieuse, sont ainsi dépeints dans les monuments littéraires contemporains. Nous pourrions donc ici, sans changer le texte, entendre par les *riches*, les superbes conquérants qui avaient détruit Jérusalem, le peuple babylonien qui étalait un luxe insolent sous les yeux de ceux qu'il avait dépouillés. Nous convenons que cette explication est sujette à caution, mais celle qui est recommandée par la tradition est impossible, car elle introduit arbitrairement une antithèse entre le premier et le second vers du distique, que rien n'indique dans le texte : On *voulait* lui assigner un tombeau *parmi* les malfaiteurs, *mais* il se trouva *avec* un riche, lors de sa mort, *parce qu'*il n'avait pas commis de crime. — Au lieu de : *quand il fut mort* (litt.: dans sa mort), on a proposé de lire, par le simple changement d'une voyelle : *son sépulcre*. Mais la signification de *bamah* (hauteur), comme sépulcre, est plus que douteuse, bien qu'on puisse dire que de cette manière le parallélisme serait plus régulier. (Il y a d'ailleurs à ce mot un suffixe de pluriel, de sorte qu'il faudrait traduire exactement : dans *ses* morts. Ceci nous fait encore revenir à l'idée d'un sujet collectif qui pouvait mourir plus d'une fois.)

10 Nouvelle évolution de la pensée. De la description du malheur *passé*, enduré par le *Serviteur de Dieu*, le prophète passe à la contemplation de l'avenir, qui lui présente des images bien différentes. La première ligne du v. 10 résume le passé, en revenant

Il verra des neveux, il prolongera ses jours,
Et l'œuvre de l'Éternel réussira entre ses mains!
Délivré de ses angoisses, il verra, il se rassasiera:
Par son intelligence, mon juste serviteur
Fera absoudre beaucoup d'autres,
Et se chargera de leurs iniquités[11].
C'est pourquoi je lui donnerai sa part parmi les grands,
Avec les puissants il partagera le butin[12],

à l'image de la *maladie*. C'était bien la volonté de Jéhova que les choses se passassent ainsi, — *mais*, etc. L'antithèse est introduite par une formule d'adjuration, extrêmement fréquente dans l'Ancien Testament. A la lettre : *Si tu donnes....!* c'est-à-dire : tu ne donneras pas! Cela exprime clairement l'espoir, ou plutôt la certitude, que la *vie* du *Serviteur* ne sera pas définitivement perdue. Or, comme tout à l'heure il était mort et enterré, cela fait voir de nouveau qu'il s'agit au fond d'un être collectif, d'une catégorie ou classe, qui, tout en traversant les plus douloureuses épreuves et tout en y succombant (individuellement), avait pourtant la chance de survivre. (*Voir des neveux*, est une phrase bien connue pour désigner la longévité; jamais elle ne s'emploie de la vie éternelle ou d'une progéniture purement spirituelle et posthume.) Tout cela nous explique comment *le Serviteur*, enlevé aux angoisses par la mort, peut être représenté comme délivré de ses angoisses tout en vivant.

11 L'*œuvre de Dieu* qui réussira entre ses mains, qu'il conduira à bonne fin, précisément parce qu'il a souffert, c'est, comme le texte le dit ici, d'un côté le pardon obtenu pour les vrais coupables, de l'autre la restauration morale qu'il opérera à l'égard de ceux qui avaient provoqué la colère de Dieu (voyez XLII; XLIX). C'est une œuvre de prophète, œuvre d'illumination des ignorants, d'excitation au repentir, de propagation de la connaissance du vrai Dieu.

12 Avec ces images, le discours revient aux conceptions familières aux prophètes, qui ne séparent point la grandeur politique de la nation restaurée de leur perspective d'avenir et de l'amélioration morale et religieuse du peuple. Le *butin* ne saurait figurer les païens convertis, car alors il faudrait demander quels sont les *puissants*, avec lesquels ce butin doit être partagé. L'auteur veut dire : l'Israël de l'avenir, restauré et réconcilié, comptera au nombre des nations puissantes et victorieuses; car son royaume sera *de ce monde:* c'est par une humiliation mortelle, un châtiment destructeur, dont les vrais coupables n'ont pas été les seules victimes, que cet ordre de choses aura été acheté.

En effet, comme nous l'avons fait entendre à plusieurs reprises, le *Serviteur de Dieu*, dont il est parlé dans ce morceau, n'est pas un personnage unique, un individu; ce n'est pas le *Messie*, promis et attendu ailleurs par les prophètes. Car: 1° Les souffrances endurées par le *Serviteur* appartiennent positivement au passé. 2° La *maladie* (le châtiment), qu'il supporte sans l'avoir méritée, c'est la catastrophe nationale et ses conséquences. 3° Notre auteur ne parle nulle part *du* Messie, dans le sens prophétique et théologique; ce nom n'est donné par lui qu'à Cyrus, l'oint du Seigneur, choisi pour délivrer Israël à Babylone: XLV, 1. 4° Les prophètes, en général, ne parlent nulle part d'un Messie destiné à souffrir, toujours et invariablement d'un Messie restaura-

Parce qu'il s'est livré à la mort,
Et qu'il fut compté parmi les pécheurs,
Bien qu'il portât les péchés de plusieurs,
Et qu'il intercédât pour les coupables.

teur, victorieux et glorieux. 5° Il est impossible de détacher notre chapitre du reste du livre, de manière à revendiquer pour lui une signification particulière, étrangère au reste. 6° Or, partout ailleurs, *le Serviteur de Dieu* est Israël : XLI, 8, 9; XLII, 1; comp. avec XLIII, 1, 10; XLIV, 1, 2, 21; XLV, 4; XLVIII, 20; XLIX, 3, 5. 7° Les souffrances sont expressément signalées comme celles du peuple et du passé : XLII, 22; comp. L, 6; LI, 7. 8° *Le Serviteur* n'a pas été exempt de fautes : XLII, 19; XLIV, 22; L, 1 (comp. chap. LVII suiv.). 9° L'antithèse entre l'humiliation et la glorification est explicitement rapportée à la nation : XLIX, 7; LIV, 7, 8; LVII, 12 ss., etc. 10° L'auteur déclare formellement que dans le nombre de ceux qui périrent, il y a eu aussi des *justes*, désignés dans la même phrase, au singulier et au pluriel : LVII, 1. 11° Il affirme que parmi ses compatriotes déportés à Babel, il y avait des hommes fidèles et souffrant le mépris des autres : LI, 7.

De tout cela il résulte, qu'on pouvait donner au *Serviteur* des qualifications en apparence contradictoires : parler de lui tantôt au singulier, tantôt au pluriel ; d'un côté, comme absolument innocent, de l'autre, comme n'étant point sans défaut ; ici, comme mort, là, comme vivant ; enfin, qu'il pouvait même tour à tour être introduit comme parlant à la première personne, et comme l'objet des réflexions d'un tiers. La difficulté serait très-embarrassante, si tous les tableaux et discours de ce livre se tenaient comme les paragraphes d'un traité scientifique ; elle disparaît en grande partie, dès qu'on veut bien se souvenir que tout en se subordonnant à une idée mère, ils sont pourtant jusqu'à un certain point indépendants les uns des autres, et conçus essentiellement dans un style rhétorique et poétique. Ainsi le *Serviteur de Dieu* est à prendre tantôt dans un sens plus général, pour la masse, du moins pour la majorité du peuple ; tantôt plus exclusivement pour le noyau resté pur et fidèle. Ce noyau est considéré tantôt au point de vue de l'histoire, comme ayant été enveloppé dans une catastrophe qu'il n'avait pas concouru à attirer ; tantôt au point de vue de l'avenir, comme le germe d'un peuple nouveau, comme un foyer de lumière pour le monde (XLII, 1 suiv.; XLIV, 3; XLIX, 1 suiv.; L, 4 suiv.; LIII, 11; LIX, 21). Ce qui a dérouté l'exégèse, c'est, outre l'usage que les apôtres et les Pères ont pu faire de notre texte spécial, d'après les principes bien connus de leur herméneutique, qui leur permettaient d'isoler chaque passage, la circonstance que dans la présente péricope l'auteur sépare plus nettement qu'ailleurs les diverses catégories de la nation, et que, se plaçant lui-même comme de raison parmi les survivants, il parle du Serviteur comme d'une génération passée. Et pourtant, c'est précisément cette dernière circonstance (qu'il s'agit du *passé*) qui a été absolument négligée par l'interprétation chrétienne orthodoxe.

Réjouis-toi, stérile, qui n'as point enfanté!
Éclate en cris de joie et d'allégresse,
Toi qui n'as pas été en travail!
Car les enfants de la femme délaissée
Seront plus nombreux que ceux de la mariée,
Dit l'Éternel[1].
Élargis la place de ta tente,
Et qu'on déploie les tentures de ta demeure :
Ne les resserre pas!
Allonge tes cordes, affermis tes pieux[2]!
Car tu t'étendras à droite et à gauche ;
Ta race dépossédera les nations[3],
Et peuplera les villes désertes.

N'aie pas peur, car tu ne seras plus confondue,
N'aie pas honte, car tu n'auras plus à rougir :
Mais tu oublieras l'affront de ta jeunesse,
Et l'opprobre de ton veuvage, tu ne t'en souviendras plus[4].

[1] Le morceau précédent débutait et finissait par la promesse de la restauration, qui fait, comme nous avons vu, le fond de tout le livre. Cette promesse se produit ici de nouveau et sous des images nouvelles. Le discours s'adresse soit à Jérusalem, soit à la Palestine entière, soit encore à la nation israélite elle-même. En tout cas, c'est une prosopopée qui introduit Israël sous la figure d'une femme naguère abandonnée par son mari justement jaloux, et qui, après avoir perdu ses enfants, ne connaît plus ni les douleurs ni les joies de la maternité. Cet état va changer, une nouvelle famille va naître, et tellement nombreuse, que l'ancienne demeure ne suffit plus pour la recevoir. Tout cela se rattache à LIII, 10 : *le serviteur de Dieu verra des neveux.*

[2] La poésie se sert de préférence de l'image de la *tente,* d'abord parce qu'elle a l'attrait de l'antiquité, et puis, parce que la tente, plus restreinte par sa nature, est plus facilement agrandie selon les besoins.

[3] Après avoir été réduit aux abois, Israël, réconcilié avec Jéhova, deviendra conquérant à son tour.

[4] L'auteur, continuant son allégorie, peint la réconciliation d'Israël avec Jéhova comme celle d'une femme, aimée d'abord, puis répudiée, avec son mari. La séparation a été cruelle, mais passagère, la rentrée en grâce est durable et aura bientôt fait oublier les amertumes de l'intervalle. Pour l'exorde du v. 4, comp. XLI, 10, 14 ; XLIII, 1, etc., passages qui font voir que la *femme*, le *serviteur*, et Israël, sont un seul et même sujet. L'*affront de la jeunesse* et l'*opprobre du veuvage* sont ordinairement mis en opposition et interprétés l'un par la servitude d'Égypte, l'autre par l'exil babylonien. Mais nous ne voyons pas ce que la première aurait à faire ici. Le parallélisme permet, et exige même, qu'on donne le même sens aux deux phrases. Israël est l'*épouse de la jeunesse* (v. 6) que Jéhova a choisie autrefois, à une époque reculée, mais qu'il a répudiée depuis à cause de ses infidélités. Ce divorce, mérité par la jeune femme, était pour elle un affront ; depuis, elle est considérée *comme* veuve, son mari n'existant plus pour elle. Il y a là deux images diverses qui se confondent.

Car ton époux, c'est ton créateur;
Iaheweh Çebaôṭ est son nom.
Ton rédempteur est le Saint d'Israël,
Il s'appelle le Dieu de l'univers [5].
Car telle qu'une femme abandonnée et attristée,
L'Éternel te rappelle;
Comme l'épouse de la jeunesse, qu'il a répudiée :
C'est ton Dieu qui le dit.

«Pour un peu de temps je t'ai abandonnée,
Mais dans mon grand amour je te reprends [6].
Dans l'effusion de ma colère
J'ai caché ma face un moment devant toi,
Mais dans ma miséricorde éternelle [7] j'ai pitié de toi;»
Dit l'Éternel, ton rédempteur.
«Il en sera pour moi comme du déluge de Noé;
Au sujet duquel j'ai juré
Que le déluge de Noé ne passerait plus sur la terre [8] :
Ainsi je jure de ne plus m'irriter contre toi,
De ne plus te maudire!
Quand les montagnes se retireraient [9],
Quand les collines s'ébranleraient,
Ma grâce ne se retirerait point de toi,
Et mon alliance de salut serait inébranlable!»
Dit l'Éternel qui te chérit.

«Malheureuse, battue de la tempête, privée de consolation!
Vois! Je poserai tes pierres dans la galène,
Et je te fonderai sur des saphirs.
Je te ferai des créneaux de rubis,
Et des portes d'escarboucles,

[5] En dehors de l'allégorie, il est question de Jéhova comme du Dieu tout-puissant, qui, par cela même, peut sauver et affranchir, dès qu'il le veut. Il a *créé* Israël, soit en donnant miraculeusement des enfants aux patriarches, soit en en faisant une nation dans des circonstances exceptionnelles et à jamais mémorables.

[6] Je te *reprends*, litt.: je te rassemble; l'auteur sortant de l'allégorie et songeant aux Israélites déportés qui doivent rentrer dans leur patrie.

[7] Ce sens paraît exigé par les versets suivants. Autrement, èt en vue de ce qui précède, on aurait pu dire : miséricorde ancienne, amour d'autrefois, sens que l'hébreu a aussi.

[8] Voyez Gen. IX, 11.

[9] Les montagnes sont l'image de la durée indéfinie et de l'immutabilité.

Et toute une enceinte de pierres précieuses[10].
Et tous tes enfants seront instruits par l'Éternel[11],
Et grand sera le bonheur de tes fils.

Tu seras sûre et forte de salut[12] :
Bannis toute peur, car tu n'as rien à craindre,
Toute angoisse, elle ne doit pas te toucher!
Si l'on s'avisait de comploter, ce ne serait pas de mon aveu ;
Quiconque complotera contre toi, devant toi tombera.
Vois, c'est moi qui fais le forgeron,
Qui souffle le feu de la braise
Et en fais sortir l'arme pour sa besogne,
C'est moi aussi qui fais le destructeur pour dévaster[13].
Toute arme, forgée contre toi, manquera son but ;
Toute langue, estant contre toi en justice,
Tu la verras condamner[14] :
C'est là l'apanage de mes serviteurs ;
Leur salut de par moi, dit l'Éternel.

---

10 A la promesse d'une éclatante restauration nationale, se rattache le tableau particulier de la reconstruction de Jérusalem, tableau dont les détails, reproduits ailleurs avec des couleurs plus fantastiques encore (Tobie XIII, 16 suiv. Apoc. XXI, 18 suiv.), n'ont sans doute pas été pour le prophète des réalités grossièrement matérielles. Il suffit de s'arrêter à l'idée générale d'une future splendeur, qui dépassera tout ce que les temps antérieurs avaient connu en ce genre. Au lieu de pierres de taille vulgaires, on emploiera tout ce que la terre recèle de plus précieux ; le mortier même sera remplacé par la galène (ou l'alquifoux), cette composition métallique dont les dames de l'Orient se servaient pour farder de noir les bords de leurs paupières.

11 La restauration morale est nécessairement inséparable de la restauration matérielle et nationale. Israël sera un peuple de saints et de prophètes.

12 Aussi bien désormais Israël sera-t-il à l'abri de tout danger du dehors. Jéhova, n'ayant plus à se plaindre de son peuple, n'appellera plus, pour le châtier, les nations qui autrefois lui ont servi d'instruments à cet effet. Si l'une ou l'autre méditait encore une attaque, elle en porterait la peine, car ce ne serait pas de l'aveu de Dieu. — La première ligne est ordinairement traduite : *Tu seras consolidée par la justice*. Cette idée est étrangère au contexte. Le v. 17 fait voir clairement ce que l'auteur veut dire par le mot que nous traduisons par salut. Ce sont précisément ces avantages et priviléges garantis à Israël par son maître réconcilié.

13 Sans ma permission il ne se fabriquera pas d'armes, à plus forte raison aucune arme ne sera victorieuse contre Israël ; sans ma permission il n'y aura ni guerre, ni invasion.

14 La guerre, au point de vue théocratique, est une espèce de contestation judiciaire devant le tribunal de Dieu. L'image du procès vient donc ici se joindre à celle des armes d'une manière très-naturelle. Ni l'un ni l'autre acte d'hostilité n'atteindra son but.

Hé! vous tous, qui avez soif, venez aux eaux!
Vous qui n'avez pas d'argent,
Venez, achetez du pain et mangez!
Venez, achetez sans argent,
Sans payer, du vin et du lait!
Pourquoi dépensez-vous de l'argent,
Pour ce qui n'est pas du pain?
Et le fruit de votre labeur,
Pour ce qui ne rassasie point?
Écoutez-moi donc, et mangez ce qui est bon,
Et que votre appétit se délecte de bonne chère [1]!

Prêtez l'oreille et venez à moi!
Écoutez, pour que votre âme vive,
Et que je vous octroie un pacte éternel,
Les faveurs inaltérables de David [2].
Voyez, je l'ai fait législateur des peuples,
Chef et commandeur des nations : [pas,
Vous aussi, vous appellerez des peuples que vous ne connaissez
Et des peuples qui ne vous connaissent pas accourront vers vous,
Pour l'amour de l'Éternel, ton Dieu,
Et pour le Saint d'Israël, parce qu'il t'aura glorifié [3].

[1] Cette exhortation ne saurait être prise dans un sens purement matériel et littéral. Il est vrai que la future fécondité de Canaan pouvait être poétiquement représentée comme telle, que la terre nourrirait ses habitants sans les obliger au travail; mais le poëte même ne pouvait pas dire qu'à Babylone les déportés ne trouvaient pas de quoi se rassasier pour leur argent. La *bonne chère* (litt.: la graisse) et *ce qui n'est pas du pain*, doivent donc se prendre au sens figuré, et par conséquent il en sera de même de ce qui précède (comp. XLIV, 3). S'il n'y avait eu que le choix entre la richesse et la misère matérielle, il n'aurait pas fallu des exhortations si pressantes. Au contraire, c'étaient les intérêts mondains qui retenaient beaucoup d'Israélites et les rendaient indifférents aux espérances de leurs prophètes. Les idées de patrie, de nationalité, le culte régulier, les institutions théocratiques, avaient perdu leur empire sur bien des esprits, qui préféraient se nourrir, à prix d'argent, de *choses qui ne rassasient point*, tandis que les prophètes leur offraient en perspective, dans l'antique patrie et à l'ombre du sanctuaire rétabli, des jouissances plus grandes, et gratuites comme le pardon de Jéhova.

[2] Les *faveurs* autrefois accordées au grand roi, doivent être renouvelées à l'égard du peuple entier, dans un pacte solennel; elles seront désormais *inaltérables*, et le pacte subsistera, parce que la nation, enfin corrigée, ne mettra plus son Dieu dans la triste nécessité de les lui retirer encore une fois.

[3] De même que David était souverain de beaucoup de peuples étrangers, de même Israël se verra à la tête des nations (LIV, 3), paisiblement converties par le spectacle de sa glorieuse restauration, laquelle est avant tout la gloire de Jéhova lui-même.

Cherchez l'Éternel, pendant qu'il se laisse trouver,
Invoquez-le, tandis qu'il est proche!
Que le méchant abandonne sa voie
Et l'homme d'iniquité ses pensées;
Qu'il se convertisse à l'Éternel, pour qu'il ait pitié de lui,
Et à notre Dieu, car il pardonne largement[4].

Car mes pensées ne sont pas vos pensées,
Et vos voies ne sont pas mes voies,
Dit l'Éternel.
Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,
Autant mes voies le sont au-dessus de vos voies,
Et mes pensées au-dessus des vôtres[5].
Oui, de même que la pluie et la neige
Descendent du ciel et n'y retournent pas,
Sans avoir arrosé la terre,
Sans l'avoir fécondée et fait pousser ses germes,
Sans avoir donné la semence au semeur
Et du pain à qui veut manger,
De même il en est de ma parole qui sort de ma bouche :
Elle ne retourne pas vers moi sans effet[6],
Sans avoir fait ce que j'ai voulu,
Et avoir accompli sa mission.

[4] Les promesses sont faites sous condition. C'est par le repentir et l'amendement qu'Israël s'assurera le bénéfice des grandes choses qui vont s'accomplir. Préoccupé qu'il est du besoin de consoler les affligés, le prophète se plaît généralement à peindre l'avenir avec de brillantes couleurs, et revient plus rarement à cette prédication morale. Ici, celle-ci se rattache de très-près à la prédiction messianique, en tant que le principal obstacle qui s'opposait à la conversion des méchants, c'était qu'ils ne voulaient pas croire à cet avenir. Le doute et l'incrédulité étaient pour eux tantôt les motifs, tantôt les effets de la perversité. C'est donc à ces doutes que le prophète va s'attaquer.

[5] La certitude de la promesse se fonde sur l'immutabilité de la volonté divine, laquelle, par cette qualité même, se distingue de la volonté humaine, variable, indécise, sujette à des retours de toute espèce. Entre l'une et l'autre, la distance, à cet égard, est aussi grande que celle de la terre au ciel. La comparaison ne porte pas, comme on le croit vulgairement, sur la mystérieuse profondeur des décrets de Dieu, insondables pour l'intelligence humaine. (Le premier *autant* n'est point exprimé dans l'original.)

[6] La parole de Dieu, une fois prononcée, doit avoir son effet. Elle est introduite ici, par forme de prosopopée, comme un messager envoyé pour remplir une mission. Elle ne revient pas *vide* (traduction littérale), sans résultat matériel. Telle la pluie ne remonte pas au ciel d'où elle est descendue, etc. L'une et l'autre ne remontent vers leur maître qu'après avoir exécuté ses ordres. Elles remontent parce que le Maître aura à s'en servir encore. Le retour en Canaan est donc assuré, par la raison qu'il a été annoncé.

Oui, vous partirez avec joie,
Vous serez reconduits en paix :
Les montagnes et les collines
Éclateront d'allégresse devant vous,
Et tous les arbres de la campagne applaudiront.
A la place des broussailles croîtra le cyprès,
A la place de la bruyère s'élèvera le myrte :
Ce sera à la gloire de l'Éternel
Un monument éternel, indestructible [7].

Ainsi dit l'Éternel :
Respectez le droit et pratiquez la justice,
Car mon salut est près de venir,
Et ma délivrance de se manifester [1].
Heureux l'homme qui agit ainsi,
Et le mortel qui s'y applique,
Observant le sabbat sans le profaner,
Et préservant sa main de faire le mal [2] !

Que l'étranger, qui s'est attaché à l'Éternel, ne dise pas :
Certes, l'Éternel m'exclura de son peuple [3] !

[7] Le retour sera une marche heureuse et triomphale, pour laquelle la nature triste et sauvage du désert se parera d'attraits jusque-là inconnus (comp. XXXV, 1 ss.; XLI, 18 ss., etc.). Des arbres d'une verdure permanente remplaceront des plantes viles et chétives même dans la bonne saison, et y resteront dès lors comme un monument de la puissance libératrice du Dieu d'Israël. Dans ce tableau poétique, la nature elle-même s'anime et s'associe aux joies des pèlerins qui passent, et la prosopopée orientale, hardie jusqu'à la témérité, lui prête une bouche pour parler et des mains pour applaudir. Les psalmistes ont imité ce passage (XCVI, 11, 12; XCVIII, 7, 8).

[1] Pour les rapports généraux entre ce morceau et le reste du livre, nous aurions à reproduire l'observation faite sur chap. LV, 6, 7. On remarquera que chez notre prophète, comme partout ailleurs dans l'Ancien Testament, le devoir découle du contrat synallagmatique entre Jéhova et Israël; il est exigé du peuple, parce que Dieu aussi est fidèle à sa promesse.

[2] La mention du *sabbat* pourrait sembler trahir une idée assez matérielle de la piété demandée à Israël. Cependant cette institution pouvait être considérée comme une espèce de signe de ralliement pour le peuple, à une époque où les sacrifices avaient cessé.

[3] Le bienfait de la restauration ne sera pas limité à la race de Jacob. Le culte du vrai Dieu avait pénétré chez d'autres peuples, dès avant la ruine de Jérusalem, et sans doute aussi depuis l'exil. Cette liaison sera consacrée dans le futur ordre de choses. Ce sera la foi et non la naissance qui décidera du droit de cité dans la nouvelle Jérusalem. Il est à noter que la loi (Deut. XXIII) était moins large.

Et que l'eunuque ne dise pas :
Moi je suis un arbre sec [4] !
Car voici ce que l'Éternel dit aux eunuques :
Ceux qui observent mes sabbats,
Qui aiment ce qui m'est agréable,
Et qui tiennent ferme à mon pacte,
Je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs,
Un monument et un nom qui vaudra mieux que fils et filles [5],
Un nom éternel et qui ne périra point.
Et les étrangers, qui s'attacheront à l'Éternel,
Pour le servir [6], pour aimer son nom,
Et pour être ses sujets —
Quiconque observe le sabbat, sans le profaner,
Et tient ferme à mon pacte —
Je les conduirai vers ma sainte montagne,
Et je les réjouirai dans ma maison de prière.
Leurs sacrifices et leurs holocaustes seront agréés sur mon autel,
Car ma maison sera appelée une maison de prières,
Pour tous les peuples !

Parole du Seigneur Iaheweh,
Qui rassemble les dispersés d'Israël :
J'en recueillerai d'autres encore vers ceux que j'ai rassemblés [7] !

---

[4] Les eunuques étaient exclus de la communauté par la loi (Deut. XXIII, 2). A cet égard aussi, Jéhova dérogera à la lettre de son code, pourvu que les qualités essentielles ne manquent pas aux citoyens de son royaume. Il est parfaitement hors de propos d'expliquer ce passage par la supposition que, pendant l'exil, des enfants israélites auraient été mutilés pour servir dans les harems des Babyloniens. L'auteur veut simplement exprimer l'idée que les anciennes prescriptions légales seront abolies et que Jéhova agréera tous ceux qui obéissent à sa loi, sans distinction d'origine (Actes X, 34).

[5] Les enfants perpétuaient le nom des pères; à défaut d'enfants, on cherchait à attacher sa mémoire à un monument (2 Sam. XVIII, 18). La faveur de Dieu vaut mieux que tout cela, et sa bénédiction sera telle que le souvenir ne s'en effacera point.

[6] On peut traduire : pour être ses ministres, et trouver ici l'idée du sacerdoce universel.

[7] Ces dernières lignes sont une espèce d'oracle spécial et solennel, qui résume en deux mots ce qui vient d'être dit d'une manière plus imagée. — Elles terminent une série de morceaux dans lesquels les tableaux de la restauration idéale occupent le premier rang. Avec le morceau suivant commence une autre série de discours polémiques contre ceux qui sont indignes de voir l'accomplissement des promesses et qui, par leur perversité, en retardent la réalisation. La coupe des chapitres est ici complétement fausse.

Bêtes des champs, venez toutes vous repaître,
Vous toutes, bêtes de la forêt!
Ses gardiens sont tous aveugles,
Ils ne remarquent rien;
Tous ils sont des chiens muets,
Ils ne peuvent pas aboyer;
Ils rêvent, ils s'étendent, ils aiment à sommeiller;
Et ces chiens sont gloutons et insatiables.
Ce sont des bergers sans intelligence,
Tous ils vont leurs chemins à eux,
Chacun après son profit, l'un comme l'autre [1].
«Venez, je vais chercher du vin!
Nous allons boire une rasade du meilleur!
Et comme cela demain encore,
Il y aura grande bombance [2]!»

Le juste périt et personne ne le prend à cœur,
Les gens de bien sont enlevés, sans que personne y regarde.
Mais c'est au malheur que le juste est enlevé:

[1] Les premiers que l'auteur prend à partie, ce sont les chefs même de la nation, prêtres, prophètes, ou anciens, qui, au lieu de faire leur devoir en veillant sur le bien-être moral des autres classes, leur donnent l'exemple de la dissipation, de l'indifférence, d'une dangereuse sécurité, de tous les vices. La forme du discours est allégorique. Israël est comparé à un troupeau, ses chefs sont tour à tour assimilés à des *chiens* et à des *bergers* (gardiens), deux images dont la juxtaposition trop immédiate est un défaut au point de vue rhétorique, mais ne change rien à la figure. Au lieu de veiller et d'aboyer à l'approche du danger, les chiens sommeillent et se taisent, le troupeau est à la merci des bêtes féroces. Aussi le discours commence-t-il par un appel à celles-ci, pour les engager à profiter de cette négligence (le texte hébreu imprimé dit: Bêtes des champs, venez manger les bêtes de la forêt, ce qui ne peut être que l'effet d'une étrange méprise de la critique rabbinique). Il va sans dire que c'est là une tournure oratoire et non une déclaration positive et intentionnelle, car ni Jéhova ni le prophète ne veut que le troupeau périsse au moment où il doit être sauvé. L'auteur est du reste tellement absorbé par le tableau que son imagination a créé, qu'il ne dit pas même de qui il parle, et le peuple d'Israël, dont le nom n'est pas prononcé, est introduit par un simple pronom. — Outre la négligence, le prophète reproche aux chiens la gloutonnerie, aux bergers, l'avidité, ce qui le fait sortir insensiblement du cadre de son allégorie, de manière à rentrer dans la peinture des réalités.

[2] Un second tableau, aux couleurs tout aussi vives, remplace tout à coup le premier. Les paroles de ce verset, mises dans la bouche de quelque homme considérable en Israël, peignent à merveille la dissolution des mœurs des hautes classes, et la coupable insouciance qui a remplacé le salutaire découragement, la tristesse du repentir, des premiers temps après la catastrophe.

Il entre dans la paix, il repose sur sa couche,
Lui qui suivait son droit chemin[3].

Mais vous, approchez ici, fils de la sorcière,
Engeance issue de l'adultère et de la prostitution[4]!
De qui vous moquez-vous?
A qui faites-vous la grimace et tirez-vous la langue[5]?
N'êtes-vous pas les enfants de l'infidélité,
Une race bâtarde[6]?

[3] C'est ici l'une des conséquences de l'état des choses décrit dans les versets précédents. La partie saine de la nation souffre par et pour les fautes des autres (chap. LIII), et en tout cas plus que les méchants qui savent se consoler des malheurs communs et publics par des moyens honteux et criminels, et en se moquant des justes. Mais la mort de ceux-ci est encore un bonheur pour eux, dans de pareilles circonstances; c'est une consolation que d'échapper ainsi à de nouvelles calamités. Le malheur *auquel* (devant lequel) le juste est enlevé, ne peut être qu'un malheur prochain, national. La perspective du prophète est donc ici tout autre que de coutume. Le peuple, tel qu'il est, a besoin avant tout d'une nouvelle épreuve, d'une douloureuse purification, que les hommes sages et vertueux peuvent redouter. La plupart des traductions ont compris la phrase de manière à dire: C'est *par la méchanceté* que le juste est enlevé.

[4] Cette partie du discours présente quelques difficultés de détail et est parfaitement inintelligible dans les traductions ordinaires. Elle est dirigée contre l'idolâtrie, à laquelle s'adonnait une partie des Israélites pendant l'exil. Comme d'habitude, cette défection religieuse est représentée comme une infidélité conjugale, et dépeinte avec des traits empruntés soit à une hideuse réalité, soit à un ordre d'images plus dégoûtantes encore. Le culte de certaines divinités sémitiques étant accompagné d'orgies et d'infamies de tout genre, il est difficile de dire au juste ce qui appartient ici à la pure allégorie. Tout ce passage, v. 4-10, diffère du reste du livre, et pour le fond et pour la forme. Ailleurs, le polythéisme idolâtre provoque seulement la raillerie de la part de notre prophète; ici, la description présente plutôt des analogies avec certains passages de Jérémie et d'Ézéchiel (XXIII).

D'abord les idolâtres sont apostrophés en termes évidemment figurés. *Sorcellerie* et *prostitution* sont ici synonymes de paganisme. La rhétorique orientale aime à exprimer la qualité par des mots qui indiquent la plus proche parenté, tels que père, fils, frère, etc. Les *fils* de la sorcière sont donc des sorciers; or, la sorcellerie est une pratique païenne, odieuse à Jéhova (Deut. XVIII, 10). De même pour le reste.

[5] Dieu prend fait et cause pour son prophète, qui est l'objet de la raillerie de ces misérables. Car, à vrai dire, c'est lui-même qui a parlé par la bouche de son ministre, c'est donc lui qu'on ose ainsi outrager. *Faire la grimace*, litt.: ouvrir la bouche large.

[6] Les *enfants* de l'infidélité sont des infidèles. Nous avons dit, dans le sens de toute cette allégorie, race *bâtarde*, Jéhova ne voulant pas les reconnaître comme ses enfants. A la lettre, il y a dans le texte: race de *mensonge*, ce qu'on pourrait prendre pour menteurs, c'est-à-dire adorateurs des faux dieux. Au fond, c'est la même idée.

Brûlant de luxure dans les bosquets [7],
Sous tout arbre verdoyant,
Immolant des enfants dans les ravins,
Dans les creux des rochers ?
Des cailloux du ruisseau tu fais ton trésor [8] :
Voilà, voilà ton apanage !
C'est à eux que tu verses tes libations,
Que tu portes tes offrandes —
Sont-ce là des choses dont je doive être satisfait ?
Sur le sommet de la montagne tu dresses ta couche,
C'est là que tu montes pour faire ton festin [9].

[7] A partir d'ici, nous avons bien certainement une description, en partie sérieuse et sévère, en partie ironique et railleuse, de l'idolâtrie babylonienne et en général sémitique. Il y a d'abord les deux faits positifs et littéralement vrais de la prostitution en l'honneur de la déesse Mylitta (Hérodote, I, 199), et des sacrifices d'enfants en l'honneur du dieu Moloch. Aussi n'avons-nous pas hésité à employer dans la traduction des termes propres et expressifs. Le texte hébreu dit un peu obscurément : *brûlant dans les térébinthes* (l'arbre sacré de la déesse), et non pas : s'enflammant pour les faux dieux, comme on lit dans plusieurs traductions. La phrase : *sous tout arbre verdoyant*, est usuelle, et consacrée par Jérémie et le Deutéronome. Elle est donc employée ici, comme les térébinthes ou bosquets, moins pour signaler une circonstance historique essentielle, que comme un élément poétique du tableau.

[8] Ici, la phrase change ; les verbes sont mis à la seconde personne du singulier au féminin. Cela revient à dire que le discours s'adresse à cette même classe d'Israélites, considérée comme une femme, comme l'épouse infidèle de Jéhova, d'après la prosopopée bien connue. Nous aurons donc à ramener les traits du tableau aux différentes cérémonies du culte païen. — Et d'abord, il faut se rappeler que les peuples sémitiques avaient dans leurs lieux saints, non des statues de forme humaine, comme les Grecs, mais souvent des pierres plus ou moins informes, peut-être des aérolithes, qui leur servaient de fétiches, qu'ils enduisaient d'huile et autour desquelles ils accomplissaient leurs rites sacrés, soit en plein air, soit dans des chapelles ou temples destinés, avant tout, à abriter ces objets de leur vénération. Telle a été dans l'origine la pierre noire de la Caaba à la Mecque; telle la figure mentionnée aux Actes XIX, 35, et d'autres. Par mépris, le prophète les appelle des *cailloux du ruisseau*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus vil et de plus vulgaire. Cette signification du mot est garantie par 1 Sam. XVII, 40. (Ordinairement on traduit : *dans les clairières de la vallée*, ce qui ne cadre pas avec le reste de la phrase. De pareils dieux, voilà ton *trésor !* litt.: ta *part*, ton bien-fonds.) Il y a dans l'original un jeu de mots intraduisible, en ce que les mêmes radicales donnent les mots *caillou* et *part*.

[9] Un autre théâtre du culte sémitique, ce sont les cîmes des montagnes, ce que nous appelons, d'après les livres des Rois, les hauts-lieux. Ici le mot de *couche*, et tout ce qui va s'y rattacher, est à prendre purement dans le sens allégorique. L'auteur veut parler de l'adultère religieux, c'est-à-dire du polythéisme idolâtre. Tout ce qui suit est à l'avenant. La couche nuptiale de l'épouse de Jéhova devient un lit de prostitution. — C'est à dessein que nous mettons un *festin* à la place du *sacrifice*, sans vouloir exclure

C'est derrière la porte et le linteau
Que tu as inscrit ton mémorial[10],
Car loin de moi tu découvres ta couche,
Tu y montes — tu l'as faite large ! —
Tu pactises avec eux, tu les aimes, tu veux voir[11]....
Tu cours vers ton roi avec de l'huile,
Tu emportes une masse d'onguents ;
Tu envoies tes messagers au loin,
Tu les fais descendre jusqu'au S'eôl ;
Tu te fatigues par la longueur du chemin,
Mais tu ne dis pas : C'est en vain !
Tu trouves encore des forces dans tes membres,
C'est pourquoi tu ne te lasses point[12].

ce dernier. Tout au contraire. Mais comme les sacrifices, même dans le culte légitime de la théocratie, étaient souvent terminés par des festins, et qu'au point de vue du prophète, le culte païen présentait plutôt le caractère d'une orgie que d'une cérémonie religieuse, le terme de festin, autorisé d'ailleurs par le dictionnaire hébreu, s'appliquait mieux à l'ensemble.

10 C'est une allusion à la loi (Deut. VI, 9; XI, 20), qui prescrit d'écrire sur les portes les paroles qui proclament l'unité de Dieu. C'était là le *mémorial*, le symbole religieux, l'adage sacramentel du peuple, qui, de cette manière, ne devait jamais perdre de vue le principe fondamental de sa religion. Le prophète dit : vous écrivez cela *derrière* la porte pour ne pas le voir. D'autres ont voulu voir là des *monuments* ou figures de faux dieux.

11 Les mots *loin de moi* suffisent à eux seuls pour justifier notre interprétation de tout ce passage. — La *largeur* de la couche rappelle la pluralité des dieux. Le reste est en partie obscur, en partie de nature à devoir rester dans l'ombre. *Amas concubitum eorum, aspicis manum, quæ vox vix aliud significare potest quam membrum virile, quod apud veteres sub phalli nomine suas habebat religiones, et hoc loco sermonis vehementiæ et cruditati satis accommodatum videtur. Ezechiel propheta frequentius talia profert.*

12 Ces deux derniers versets parlent de pèlerinages vers des sanctuaires éloignés, dans lesquels les fatigues de la route devraient déjà faire faire des réflexions aux insensés qui s'y astreignent. Mais ils sont tellement entichés de leurs superstitions, qu'ils parviennent même à vaincre l'épuisement de leurs forces, tandis qu'ils ont peur du moindre effort à faire dans le sens de la volonté du vrai Dieu. Le *roi*, c'est le dieu suprême des Sémites, adoré sous différents noms par les diverses tribus. L'*huile* et les *onguents* sont ou bien des objets à consacrer au dieu, ou, si l'on veut rester dans l'allégorie, les cosmétiques de la prostituée. Les *messagers* rappellent les caravanes de pèlerins qui emportent aussi les offrandes de ceux qui restent à la maison. Le S'eôl pourrait être ici une simple hyperbole, pour renchérir sur le terme parallèle *au loin*; autrement il faudrait songer à des divinités particulières, ce qui nous semble hors de propos.

Et qui crains-tu donc[13] ?
De qui as-tu peur, pour me renier ainsi ?
Pour ne plus te souvenir de moi ?
Pour ne plus penser à moi ?
N'est-ce pas, je me taisais, et trop longtemps[14] ?
Voilà pourquoi tu ne me crains plus !
C'est moi pourtant qui t'annonce le salut —
Quant à ceux de ta façon, ils ne te serviront pas !
A tes cris, ton tas de dieux te sauverait[15] !
Mais le vent les emportera tous,
Un souffle les enlèvera.
Mais celui qui se fie à moi, héritera le pays,
Et possédera ma sainte montagne :
Et l'on dira : Frayez, frayez, aplanissez le chemin !
Enlevez tout achoppement du chemin de mon peuple[16] !

Car ainsi dit le Très-Haut[17],
Dont le trône est éternel, dont le nom est saint :
Ma demeure est élevée et sainte,
Mais elle est aussi avec l'homme contrit et découragé,
Pour ranimer les courages,
Pour ranimer les cœurs contrits.
Car je ne veux pas quereller toujours
Et être sans cesse en colère,

13 Quels sont donc les dieux que tu me préfères ? que peuvent-ils, en comparaison de moi ?

14 Le silence de Jéhova, si le prophète le prend au sérieux, serait le temps du châtiment d'Israël, où le peuple paraissait abandonné de son Dieu, et n'espérait plus de salut par son intervention. Mais ce pourrait être aussi une ironie : car, à vrai dire, même à cette époque, les prophètes se succédaient sans interruption.

15 Le *tas de dieux* est nommé par le traducteur seul ; le texte dit simplement : *tes amas* ou *tes bandes*. Mais il nous a semblé qu'il ne saurait être question ici de l'armée babylonienne grossie par les Juifs rénégats. L'antithèse doit être partout entre Jéhova et les faux dieux.

16 A partir du v. 11, le prophète est revenu à son ton ordinaire, et les idées de grâce, de pardon, de restauration, qui certes n'étaient guère motivées par ce qui précédait immédiatement, reprennent le dessus.

17 Ce qui suit peut être regardé comme une espèce de péroraison. Après les promesses et les menaces faites précédemment, ces dernières strophes résument la double perspective de restauration et de punition définitive, et le chapitre se termine avec la formule solennelle et terrible que nous avons déjà trouvée à la fin de la première série de discours, chap. XLVIII, 22.

Car l'esprit s'évanouirait devant moi,
Et ce souffle, que j'ai créé[18].

C'est à cause de son avidité que j'étais en colère,
Irrité, je le frappais, en me cachant,
Tandis que lui, se détournant, se dirigeait à son gré[19].
J'ai vu ses voies, mais je veux le guérir,
Je veux le guider,
Le consoler, lui et ses affligés[20],
Et faire naître sur ses lèvres le fruit de la gratitude[21].
Salut, salut, dit l'Éternel,
A qui est loin, à qui est près!
Oui, je le guérirai!
Mais les impies sont comme la mer agitée,
Quand elle ne peut se calmer,
Et que ses ondes rejettent la vase et le limon[22].

Point de salut, dit mon Dieu, pour les impies!

---

18 Le même Dieu qui remplit l'univers, ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'au faible mortel dont le cœur contrit a besoin de consolation, après avoir été éprouvé par le malheur, à cause de ses péchés. Cette idée donne à la péroraison un éclat particulier. Le terme de *quereller* (disputer, plaider), rappelle encore une fois l'allégorie d'un procès entre Jéhova et ses adversaires. Sa grâce se manifeste, parce qu'il a pitié de ses créatures, qui ne supporteraient pas longtemps son courroux. La vie n'est qu'un *souffle*, que le créateur inspire à chaque être qui naît, et qu'il lui laisse aussi longtemps qu'il le veut bien. *Esprit* et souffle sont ici synonymes, et il n'est pas le moins du monde question d'*âmes* personnelles, dans le sens moderne. Le texte met le pluriel, parce qu'il est question d'une pluralité d'hommes, mais l'usage de notre langue n'admet pas ce pluriel.

19 Le sujet est toujours le même, *celui* qui a provoqué la colère de Dieu et qui maintenant doit aussi connaître sa grâce. Si on lui reproche l'*avidité* (chap. LVI, 11), ce sera à titre d'exemple, à côté d'autres péchés, ou bien on donnera au mot un sens plus large, que l'auteur lui-même semble indiquer, en disant (à la lettre) les *voies du cœur*, qui sont naturellement opposées aux voies de Dieu.

20 *Lui et ses affligés*, c'est le peuple considéré tour à tour comme un tout et comme une multitude.

21 C'est nous qui ajoutons ces mots : *de la gratitude*, parce que autrement la phrase contiendrait une métaphore trop peu intelligible. En tout cas, le *fruit des lèvres*, c'est la parole. Si l'on ne veut pas accepter ce complément, on peut encore supposer que les trois lignes suivantes (*Salut.... guérirai*) doivent être mises dans la bouche des consolés, et seraient ainsi *le* fruit de leurs lèvres. Mais cela nous plaît moins.

22 Tel est aussi le *fruit des lèvres* des impies, pour lesquels, par conséquent, il n'y a point de salut.

Crie à plein gosier, ne te ménage pas!
Comme une trompette élève ta voix!
Déclare à mon peuple son péché,
Et à la maison de Jacob ses méfaits[1]!
Et c'est moi qu'ils cherchent jour par jour :
Connaître mes plans, voilà ce qu'ils désirent,
Comme un peuple qui aurait exercé la justice,
Et non pas abandonné la loi de son Dieu[2]!
Ils me demandent des arrêts de salut,
Ils réclament l'approche de Dieu :
«Pourquoi avons-nous jeûné, et tu ne le vois pas?
«Nous sommes-nous mortifiés, et tu n'y as pas égard[3]?»

Voyez donc! Au jour de votre jeûne vous allez à vos affaires,
Et vous pressez tous vos travaux!
C'est pour vous quereller et vous disputer que vous jeûnez,
Pour frapper d'un poing criminel!
Vous ne jeûnez pas en ce jour,
De manière à faire écouter votre voix au ciel[4].

[1] La formule par laquelle ce chapitre commence, le fait reconnaître pour un morceau nouveau qui se détache de ce qui précède, malgré l'analogie du sujet. C'est Jéhova qui parle, en s'adressant pour la forme au prophète, mais ayant en vue les Israélites auxquels le discours va être adressé plus directement. Les formes rhétoriques du début sont destinées à rehausser la solennité de la déclaration.

[2] Les Israélites de Babylone sont représentés comme attendant avec impatience le moment de la délivrance, et revenant chaque jour avec leurs sollicitations pressantes (*chercher* n'est pas à prendre ici dans le bon sens que ce mot a ailleurs, c'est plutôt consulter, importuner par des questions). Ils font des instances pour que Jéhova prononce enfin l'*arrêt* suprême qui doit les affranchir, et en demandant cela, ils se posent comme si de leur côté ils avaient accompli tous leurs devoirs, comme si Dieu était leur obligé.

[3] La loi ne prescrivait d'autre jeûne national et officiel que celui de la grande fête de l'expiation. Mais nous savons par le prophète Zacharie (VII, 2 suiv.; VIII, 19), que les déportés en avaient institué d'autres, en commémoration des jours néfastes de la ruine du temple et de la ville de Jérusalem. On se prévaut ici de ces jeûnes, bien qu'on s'en acquittât seulement comme d'un devoir onéreux et sans que le cœur y eût sa part de contrition et de regrets.

[4] Le prophète ne condamne pas le jeûne, mais il le rejette là où il n'est qu'une forme purement extérieure d'un culte auquel le cœur ne s'associe pas, comme il va le déclarer plus loin. Mais ici il constate d'abord que la pratique extérieure même laisse à désirer. Non seulement il n'y a ni contrition, ni recueillement : les *affaires* (commerciales ou autres) continuent comme de coutume, les *travaux* manuels (d'autres traduisent les *travailleurs*, ouvriers, mercenaires) sont, on dirait, plus pressés encore; les mauvaises passions, *querelles, disputes*, rixes, au lieu d'être réduites au silence, semblent se produire plus librement.

Est-ce là un jeûne comme je l'aime ?
Un jour de mortification pour l'homme ?
Pencher la tête comme un roseau,
Se coucher sur le cilice et la cendre,
Est-ce là ce que vous appelez un jeûne,
Un jour qui plaise à l'Éternel ?

Voici le jeûne que j'aime :
C'est de rompre les chaînes de l''injustice,
De dénouer les liens de l'oppression,
De renvoyer libres les maltraités,
Et de briser toute servitude [5].
C'est de partager ton pain avec l'affamé,
D'héberger les malheureux sans asile ;
Quand tu vois un homme nu, de le couvrir,
De ne point te dérober à ton prochain.
Alors ton beau jour poindra comme l'aurore,
Et ta guérison avancera promptement [6] :
Ton salut marchera en tête,
Et la gloire de l'Éternel sera à l'arrière-garde [7].
Alors, quand tu appelleras, l'Éternel t'exaucera,
Quand tu l'imploreras, il dira : Me voici !

Si tu bannis de ton milieu l'oppression,
Le dédain railleur [8] et les paroles criminelles ;

[5] Il y a une autre manière de jeûner (c'est-à-dire ici, de faire acte de religion) que Jéhova aime davantage, c'est de s'abstenir du mal et de faire le bien. Relativement aux quatre premières lignes qui suivent, et qui sont évidemment synonymes (*les liens de l'oppression*, litt.: les nœuds du joug), on pourrait s'étonner que les déportés aient pu se rendre coupables de pareilles vexations. Cependant l'inégalité de la fortune et de la condition sociale devait se produire parmi eux comme partout, et il sera permis de songer à des créanciers inexorables, à des maîtres durs, à des injustices et des fraudes de toute espèce.

[6] Il y a là deux métaphores bien connues. La *guérison* nous rappelle que plus haut le malheur était appelé une maladie (LIII, 4 suiv.); pour le *beau jour*, le texte met simplement le jour, ou la lumière, comme plus bas les ténèbres se mettront pour le malheur. Nous avons supprimé une troisième métaphore, qui aurait trop choqué le goût moderne. Le texte dit : ta guérison *germera*.

[7] Comp. LII, 12. La guérison d'Israël devant être une restauration politique, un retour en Palestine, il est question ici d'une marche triomphale à travers le désert (v. 11), comparée à celle du peuple de Moïse qui avait été guidé par la présence personnelle de Jéhova. C'est lui encore qui ouvrira et fermera la marche, et le parallélisme fait voir que le *salut* est personnifié, et peut être pris pour le Sauveur.

[8] Litt.: L'acte (d'*étendre*) de montrer les gens au *doigt*. Il est naturel de supposer que l'objet de ces moqueries seraient les fidèles et pieux Israélites. Se moquer du malheur des autres, au lieu de venir à leur secours, c'est le comble de la méchanceté.

Si tu offres à l'affamé ce que tu désires toi-même,
Et que tu rassasies le cœur défaillant[9],
Alors ton beau jour se lèvera dans les ténèbres,
Et ta nuit se changera en la clarté du midi.
L'Éternel te conduira constamment,
Il te rassasiera dans les déserts arides,
Il donnera de la vigueur à tes membres,
Et tu seras comme un jardin bien arrosé,
Comme une source dont les eaux ne font jamais défaut[10].
Les tiens rebâtiront les ruines antiques ;
Ce que tes aïeux avaient fondé, tu le rétabliras :
On t'appellera le réparateur des brèches,
Le restaurateur des chemins de la patrie[11].

Si tu cesses de fouler aux pieds le sabbat,
De faire ta besogne au jour qui m'est consacré ;
Si tu appelles le sabbat tes délices,
Et vénérable ce qui est consacré à l'Éternel ;

[9] On est tenté de traduire : Si tu offres à l'affamé ton *âme*, et que tu rassasies l'*âme* affligée, de manière à faire parler l'auteur, d'une manière figurée, de toute espèce de consolation fraternelle et sympathique. Mais nous croyons devoir nous en tenir au sens propre et matériel, qui est recommandé par le v. 7. Le mot hébreu *nefs'* signifie très-fréquemment l'*appétit* (en parlant des hommes et des animaux) ; or, les deux membres du distique correspondent de manière à exprimer, un peu elliptiquement sans doute, l'idée de donner ce qu'on a à celui qui n'a pas ; litt.: donner (l'objet de) son appétit (ou désir) à l'appétit de l'autre. La phrase que nous avons rendue très-librement par le *cœur défaillant*, est le passif de celle des v. 3 et 5, que nous avons traduite par *mortifier*. C'est proprement l'*appétit comprimé* (par le jeûne volontaire ou forcé). La traduction littérale serait ici impossible. Au v. 11, c'est encore la même chose.

[10] Le 11e verset reproduit l'idée du 8e, en y ajoutant de nouvelles images. Les *membres* fortifiés rappellent les fatigues d'une longue marche à travers des contrées qui n'offrent ni asile ni confort. Mais elles se changeront en jardins et se couvriront de ruisseaux non intermittents (litt.: qui ne trompent pas). Par une métonymie hardie, ce tableau allégorique est transporté du désert au peuple qui doit le traverser. C'est Israël qui sera un jardin, et qui se trouvera (comme nous disons aussi) dans un état florissant.

[11] Le texte parle de ruines *antiques* et des *aïeux*, parce que la majorité des contemporains du prophète n'étaient nés qu'après la catastrophe. La seconde ligne, qui devrait proprement se traduire : *Les fondements des générations*, fait allusion à ce fait, que les fondements étaient à peu près tout ce qui restait encore de Jérusalem. Le parallélisme nous défend de traduire : tu poseras de nouveaux fondements qui dureront pendant de nombreuses générations. La dernière ligne devrait se traduire à la lettre : Celui qui reconduit (par) les chemins à l'habitation.

Si tu le respectes en laissant là tes affaires,
En ne pas poursuivant tes affaires ou plaidant tes querelles [12],
Alors tu auras ta joie en l'Éternel :
Je te reconduirai en triomphe vers les hauteurs de ton pays [13],
Je te ferai jouir de l'héritage de ton père Jacob!
Oui! C'est la bouche de l'Éternel qui le dit!

Non, la main de l'Éternel n'est pas trop courte pour sauver,
Ni son oreille trop dure pour entendre!
Mais ce sont vos méfaits qui mettent des barrières
Entre vous et votre Dieu;
Ce sont vos péchés qui lui font cacher sa face,
Pour ne pas vous entendre [1].
Car vos mains sont souillées de sang,
Et vos doigts de crimes;

12 Les derniers versets reviennent au reproche de violation du sabbat, dont il a déjà été parlé ci-dessus, LVI, 2. *Si tu cesses*, etc. Le texte porte à la lettre : Si tu retires ton pied du sabbat. Au lieu de *besogne, affaires*, les anciennes traductions mettaient : *volonté, caprices*, etc. Mais l'autre sens, en tout cas plus naturel, est assuré. A la fin nous avons mis : *plaider des querelles*, en songeant soit à des procès pour intérêts mondains, soit à des disputes vulgaires (ci-dessus v. 4). Le substantif hébreu signifie souvent un *procès*, une *cause* judiciaire, jamais une parole *vaine*, comme on l'explique communément.

13 Reconduire en *triomphe*, litt.: *voiture* (et non : *à cheval*). Les *hauteurs* sont le nom caractéristique du pays (ou plat au) de Canaan, comme nous disons : les steppes de la Russie, les plaines de la Lombardie. L'auteur ne veut pas dire que la voiture passera de préférence, comme par escalade, par les sommets des montagnes.

1 L'idée exprimée dans le chapitre précédent est reproduite ici avec de nouvelles couleurs. Si le salut promis et espéré ne s'est pas encore montré, si Israël gémit toujours encore sous le joug de ses cruels oppresseurs, la faute n'en est pas à Jéhova, comme si sa puissance ne suffisait pas pour opérer la délivrance, ou qu'il fût trop loin de son peuple pour entendre ses plaintes. La faute en est à ce peuple même. A ce propos, l'auteur fait encore un tableau bien sombre de l'état moral des Israélites, tel qu'il se présentait vers l'époque de Cyrus. L'exil qui avait frappé une génération déjà corrompue, exerça bien une influence salutaire sur quelques hommes, dont la conscience avait été réveillée par le châtiment divin, mais les masses, jetées au hasard au milieu d'une nation étrangère, privées de tout ce qu'il y a de moralement bienfaisant dans le sentiment de la nationalité et dans l'attachement au sol de la patrie, les masses, disons-nous, n'y avaient point gagné. Le texte fait allusion à divers crimes, mais les accusations sont générales et les détails nous manquent; nous devons cependant reconnaître que la situation a dû être bien triste pour inspirer de pareilles invectives.

Vos lèvres profèrent le mensonge,
Votre langue murmure l'iniquité.
Nul n'assigne l'autre avec justice,
Nul ne plaide avec droiture ;
On se fie à l'imposture, on dit des mensonges,
On a conçu l'intrigue et l'on enfante le forfait[2].
Ce sont des œufs de basilic qu'ils couvent,
Des toiles d'araignée qu'ils tissent :
Celui qui mange de leurs œufs doit mourir,
Qui les écrase — il en éclora une vipère.
Leurs tissus ne peuvent servir de vêtements,
On ne saurait se couvrir de leur ouvrage[3] :
Leurs faits sont des forfaits,
Et leurs mains pleines d'actes de violence.
Leurs pieds courent au mal ;
Ils ont hâte de verser le sang innocent ;
Leurs pensées sont des pensées criminelles,
La destruction et la ruine sont sur leur chemin.
La voie de la paix, ils ne la connaissent point ;

[2] Nous aurons à songer ici de préférence à des actes d'injustice, de spoliation, ou au moins de dureté, peut-être de meurtre, commis par la voie indirecte des intrigues judiciaires, des faux témoignages, des dénis de justice. L'*assignation* déjà est faite dans de mauvaises intentions, le *plaidoyer* est un tissu de mensonges, l'arrêt un forfait. La plupart des termes employés par l'auteur signifient proprement le *néant*, la *vanité ;* ils s'appliquent ensuite à l'idée de mensonge, et arrivent ainsi à désigner finalement ce qui est le but du mensonge : le crime.

[3] La pensée indiquée tout à l'heure revêt une forme allégorique à partir de la fin du 4e verset. Les images de la *conception* et de l'*enfantement* en amènent d'autres plus expressives encore. Le *basilic* est le symbole de la méchanceté insidieuse qui fascine ses victimes avant de les dévorer. *Couver* des œufs de basilic, c'est donc s'étudier à mal faire. Il ne faut pas s'arrêter à la forme de ces images, mais s'en tenir aux idées qu'elles représentent, et surtout considérer celles-ci isolément. Car personne ne *mange* des œufs de basilic, lesquels, du reste, ne contiennent pas de poison, et desquels il ne sortira jamais des *vipères*. Le prophète, qui savait cela tout aussi bien que nous, entend par la première phrase qu'on s'expose à la ruine, quand on se laisse prendre à l'appât des mensonges imaginés pour faire tomber un malheureux dans le piége. L'*œuf écrasé* ne représente pas la légitime défense de l'innocent, mais l'apparition au grand jour de ce qui était caché auparavant, et la vipère qui en sort, c'est l'effet mortel d'une machination bien calculée. La *toile d'araignée* ne doit pas nous faire songer à sa fragilité (Job VIII, 14), mais à son but ; ce tissu n'est pas un vêtement, mais un piége. Le reste n'a pas besoin d'explication. La *paix* résume toutes les idées de bien-être, de bonheur, de salut. Ici, il faut nécessairement y rattacher une notion morale. Les *chemins tortus* rendent la même pensée, d'après une autre métaphore bien connue, et dans une forme négative.

Il n'y a point de justice dans leurs ornières;
Ils se font des sentiers tortus :
Quiconque y marche, ne connaît point la paix.

Voilà pourquoi l'arrêt reste loin de nous,
Et le salut ne nous arrive point[4] :
Nous attendons la lumière, et nous voilà dans l'obscurité,
La clarté du jour — et c'est dans les ténèbres que nous marchons.
Nous tâtonnons, comme des aveugles, après le mur;
Comme des gens sans yeux, nous allons à tâtons.
Nous trébuchons en plein midi comme dans le crépuscule.
Dans l'abondance comme des mourants[5].
Nous grondons tous comme des ours;
Comme des colombes, sans cesse nous gémissons[6].
Nous attendons l'arrêt, et il ne vient pas;
Le salut — il s'éloigne de nous!

[4] Trois fois, dans ce morceau (v. 9, 11, 14), le prophète répète que c'est à cause des péchés énumérés plus haut, que Jéhova retarde le moment de la délivrance promise. L'*arrêt* dont il parle, c'est précisément l'intervention du juge suprême qui doit mettre fin aux tribulations d'Israël et bouleverser l'empire de ses oppresseurs. Les traducteurs ont généralement méconnu ce sens et se sont obstinés à voir ici, non le *salut* qui devait venir de Jéhova, mais la *justice* qui manquait aux hommes. Si l'auteur emploie un terme qui a aussi le sens de justice, c'est que Dieu devait venger ou dédommager ceux qui souffraient encore sans l'avoir mérité. C'est précisément en vue de ces derniers que le prophète parle communicativement, à la première personne, de ces mêmes péchés, tout à l'heure l'objet de ses invectives, par la raison qu'il se sait toujours membre du corps de la nation; mais on s'aperçoit qu'il sépare au fond sa cause et ses sentiments de ceux des vrais coupables. C'est la faute de ceux-ci, si *nous* aussi nous attendons la fin de nos maux, l'aurore d'un nouveau jour.

[5] L'image de la *nuit* (du malheur) amène le tableau des hommes marchant à tâtons comme des aveugles, pour exprimer l'idée d'une faible lueur d'espérance, qui reste seule encore. Nous avons ici la preuve la plus palpable que ce livre n'a pas été écrit d'un trait, mais a été inspiré par des situations et des perspectives changeant d'un jour à l'autre. Autrement, la contradiction avec les brillants tableaux du commencement, qui vont revenir tout à l'heure, serait trop choquante. — Au lieu de l'*abondance*, réclamée par l'étymologie et le parallélisme, beaucoup de commentateurs mettent l'obscurité. Le sens est : Jéhova nous avait fait de si belles promesses, nous pouvions d'avance nous réjouir de leur prochain accomplissement : et voilà que par notre faute ces espérances s'évanouissent, notre perspective se voile, et nous sommes comme des gens qui meurent de faim au milieu de l'abondance.

[6] La voix sourde de ces animaux est interprétée par l'esprit poétique de l'antiquité comme la manifestation d'un sentiment de tristesse.

Car nos méfaits sont nombreux devant toi,
Et nos péchés rendent témoignage contre nous[7] :
Oui, nos méfaits nous sont présents,
Et nos fautes, nous les connaissons :
Désobéir à l'Éternel et le renier,
Nous détourner de notre Dieu,
Parler oppression et révolte,
Concevoir et méditer des paroles de mensonge[8]....
Aussi l'arrêt est-il retardé,
Et le salut se tient-il à distance :
Car la bonne foi trébuche sur la place publique,
Et la droiture n'y a pas accès.
La bonne foi a disparu,
Et celui qui s'abstient du mal est la proie des autres.

Et l'Éternel le vit,
Et il fut irrité de cette absence de justice[9].
Il vit qu'il n'y avait personne,
Il s'étonna qu'il n'y eût personne qui intervînt :
Et ce fut son bras à lui qui lui vint en aide,
Et sa puissance qui le soutint[10].

[7] Les péchés sont personnifiés et censés se présenter devant le tribunal de Dieu comme des témoins à charge.

[8] Cette énumération de péchés, que le prophète fait au nom de son peuple, comme une espèce de confession (mais que nous nous garderons bien d'attribuer aux hommes peints dans la première partie du chapitre), mentionne aussi l'apostasie. Cela ne saurait nous surprendre ; cependant il n'est peut-être question que de la défection morale. Toujours est-il que les méfaits judiciaires prédominent encore, et reviennent surtout vers la fin, où, par une seconde prosopopée, non moins belle, la *bonne foi* et la *droiture* ne réussissent pas à pénétrer dans la *place publique* (où se jugeaient les procès), ou s'y heurtent contre des obstacles qui les font tomber.

[9] La transition entre ce passage et le précédent est très-brusque, et l'association des idées peut échapper à un lecteur superficiel et moins habitué à la lecture des prophètes. On le voit aussi par la coupe des versets, qui est mal faite en cet endroit. L'auteur dit d'abord que l'état des choses, tel qu'il l'a décrit plus haut, n'échappa pas à Dieu, qui dut s'en indigner. Mais cette indignation ne fut pas le seul sentiment qu'il éprouvât. Il avait engagé sa parole pour la délivrance de son peuple, et voilà que cette délivrance était en quelque sorte rendue impossible et sa promesse illusoire, par la faute d'Israël même. C'était Israël qui devait conquérir cette grâce, par un repentir sincère et une application constante à ses devoirs.

[10] Rien de tout cela n'avait eu lieu. Personne ne venait se présenter devant le juge pour *intervenir*, pour plaider la cause d'Israël, pour solliciter l'accomplissement des promesses, en établissant ses titres. Jéhova dut s'en *étonner*, rester muet de colère et

Il se revêtit de puissance, comme d'une cuirasse,
Mit le casque du salut sur sa tête,
Des habits de vengeance pour cotte d'armes,
Et se drapa de zèle jaloux comme d'un manteau[11].
Telles les actions, telles il les payera :
Colère à ses ennemis, revanche à ses adversaires,
Aux îles lointaines, il payera la revanche[12] !
A l'Occident, on craindra le nom de l'Éternel,
Et sa majesté, à l'Orient,
Quand il viendra, comme un fleuve en furie,
Que fouette le souffle de Dieu[13].
Mais pour Sion, il viendra comme rédempteur,
Et pour ceux de Jacob qui se repentiront :
C'est l'Éternel qui le dit.

de regret. Mais comme ses promesses sont immuables, il se fit un devoir d'en amener l'accomplissement par lui-même et directement. Il ne veut pas faire attendre plus longtemps ceux qui lui sont restés fidèles, il va frapper les oppresseurs païens, reconduire dans leur patrie ceux qui se seront repentis, et faire une nouvelle alliance avec une race purifiée. On comprend, sans que le prophète le dise, que les Juifs méchants et opiniâtres seront enveloppés dans la nouvelle catastrophe et qu'il n'y aura de sauvés que les justes et les réconciliés. — On remarquera encore que l'auteur, dans ce nouveau tableau prophétique, met ses verbes au prétérit. La grande action a donc déjà commencé. Nous savons, par les chapitres précédents (XLI; XLV, etc.), quels sont les événements politiques contemporains qui sont signalés comme les premières scènes du drame qui doit changer les destinées d'Israël. Cependant le futur reparaît bientôt et précise la portée des phrases précédentes. — *Son bras lui vint en aide*, cela veut dire, il vainquit sans avoir besoin d'un secours étranger. Le parallélisme fait voir qu'il faut traduire *puissance*, force victorieuse, autorité de juge (et non : justice, dans le sens ordinaire de ce mot).

11 Les qualités morales ou physiques sont représentées, dans le langage poétique, comme des pièces d'habillement ou d'armure. Cette phrase dit donc simplement que Dieu s'apprête à venger son peuple et que l'issue de la lutte est décidée d'avance.

12 Les *actions*, auxquelles il est fait allusion, c'est la destruction de Jérusalem et de son temple, et la déportation de ses habitants. Cette *revanche* (ou *revenge*, comme on devrait écrire) frappera non seulement les Chaldéens eux-mêmes, auteurs directs de la ruine d'Israël, mais aussi les *îles*, les pays lointains de l'occident, qui en ont profité en achetant aux vainqueurs les habitants réduits en esclavage (Joël IV, 6, etc.).

13 Ce verset est très-diversement traduit et interprété. D'autres lui donnent *Cyrus* pour sujet, ou bien un *ennemi* d'Israël que Dieu mettra en fuite. Nous nous sommes laissé guider par le contexte, qui veut que ce soit Dieu qui soit comparé à un fleuve impétueux, poussé en avant par le *souffle de Dieu*, c'est-à-dire par la tempête; il est tel contre les Chaldéens — tandis que pour Israël il vient comme un libérateur.

Et moi, voici mon pacte avec eux, dit l'Éternel :
Mon esprit qui repose sur toi —
Et mes paroles que j'ai mises dans ta bouche,
Elles ne quitteront point ta bouche,
Ni la bouche de tes fils, ni celle des fils de tes fils,
Dit, l'Éternel, d'ores à tout jamais[14] !

Lève-toi ! Sois radieuse ! Car ton beau jour vient,
Et la gloire de l'Éternel rayonne sur toi.
Vois ! La terre est couverte de ténèbres,
Et les nations sont dans l'ombre de la nuit :
Mais sur toi rayonne l'Éternel,
Et sa gloire apparaît au-dessus de toi[1] !

Les peuples marchent vers ta lumière,
Et les rois vers l'éclat de ton aurore.
Lève tes yeux et regarde autour de toi :
Ils s'assemblent tous, ils viennent à toi,
Tes fils arrivent de loin,
Et tes filles sont portées sur les bras.

[14] La transition d'une personne à l'autre (mon pacte avec *eux*, mon esprit sur *toi*) ne doit pas nous dérouter. C'est toujours Israël, l'Israël de l'avenir, à qui s'adresse cette déclaration. Les bienfaits qui lui sont accordés, et qui sont résumés ici dans les notions d'esprit et de paroles, c'est-à-dire à la fois de loi objectivement donnée, et de disposition subjective pour l'obéissance, ces bienfaits lui sont assurés pour toujours, et par son entremise ils parviendront à d'autres nations encore (XLIX, etc.).

[1] Ce chapitre se rattache à la dernière partie du précédent. Ce qui venait d'être dit sous la forme d'une promesse prophétique, se présente ici sous celle d'une peinture apocalyptique. C'est la description de la nouvelle Jérusalem. Le prophète la voit devant lui et en exalte la splendeur. Le discours s'adresse directement à Jérusalem : celle-ci est considérée comme une personne douée de sentiment et d'intelligence, et non comme un amas de maisons. Le début du texte nous offre le spectacle d'une nuit profonde qui enveloppe le monde, symbole des malheurs actuels et de la situation historique d'Israël. Tout à coup les premiers rayons du soleil levant paraissent à l'horizon ; c'est la majesté du Très-Haut qui enfin se manifeste. Elle éclaire un point privilégié de la terre, les ruines de sa cité : *Lève-toi*, crie le prophète, chasse le sommeil de tes paupières ! Le jour de la résurrection est arrivé. — Les traits du tableau qu'on va lire ne se suivent pas dans un ordre régulier. La poésie ne s'astreint pas servilement aux lois de la logique. Cependant nous distinguerons facilement trois scènes ou groupes, sur lesquels le prophète porte tour à tour son regard, et qui représentent la richesse, la puissance, et la sainteté de la nouvelle cité. Il voit celle-ci rebâtie, et ne s'arrête pas à la description préalable de la reconstruction.

Quand tu le verras, tu brilleras,
Ton cœur tresaillera et s'épanouira.
Car la richesse de la mer sera dirigée sur toi,
Et les trésors des peuples te reviendront[2].
Une caravane de dromadaires te couvre,
Les jeunes chameaux de Midyan et de 'Éfah ;
De S'ebâ on vient en masse,
Apporter de l'or et de l'encens,
Et proclamer les louanges de l'Éternel.
Tout le bétail de Qédar se rassemble chez toi,
Les béliers de Nebayoṭ se mettent à ton service :
Ils montent sur mon autel, pour mon plaisir,
Pour que je glorifie le temple de ma gloire.
Qui sont ceux-là, volant comme une nuée,
Comme des pigeons vers leur colombier !
C'est que les îles attendent mon signal[3],
Les vaisseaux de Tars'is' en tête,

[2] L'idée dominante dans ce premier tableau, est celle que les peuples étrangers viendront apporter leurs richesses à Jérusalem, pour rehausser la splendeur de la ville. Cela est dit très-clairement v. 5, 6, 7, 9. Les *richesses de la mer* ne sont ni les poissons, ni les perles, mais les marchandises précieuses apportées par mer des pays lointains. Les *caravanes de chameaux* représentent le commerce de terre. Les noms propres sont ceux de diverses peuplades de l'Arabie, dont les unes faisaient le commerce de transit entre le golfe persique et les ports de la Méditerranée, les autres amenaient leurs troupeaux. — Mais dans ce cadre se dessinent deux autres faits d'une nature moins matérielle. D'abord, il est question (v. 4, 9) du retour heureux de tous les Israélites déportés en divers pays et réduits en servitude (LIX, 18). C'est bien là ce que les vaisseaux de la grande mer (*Tars'is'*, l'Espagne) apportent de plus précieux. Ainsi toute la nation se trouvera de nouveau réunie dans sa patrie, pour jouir d'un bonheur si longtemps attendu, si chèrement acheté. Jérusalem ayant été représentée comme une mère à laquelle ses enfants sont rendus, ceux-ci deviennent, sous le pinceau de l'allégorie, des nourrissons qu'on porte sur les bras (XLIX, 23). — En second lieu, cette affluence d'étrangers aura aussi un but religieux (v. 6, 7, 9). Les païens viendront à Jérusalem, pour offrir des sacrifices à Jéhova, et pour rendre hommage à un Dieu qui aura manifesté sa gloire d'une manière si éclatante. Cet élément revient très-fréquemment chez les prophètes, mais cela ne nous autorise pas à ne voir dans les autres éléments, plus matériels et d'une portée plus immédiatement nationale, que des descriptions mystiques de biens purement spirituels.

[3] Pour bien comprendre cette phrase, il ne faut pas perdre de vue qu'au v. 5 le *futur* prophétique a remplacé le *présent* apocalyptique : Jérusalem *verra* ce que le prophète *voit* dès à présent. Puis le présent reparaît v. 6 suiv. Le v. 8 entremêle ces deux points de vue. Car il dit que les îles (de la Méditerranée, c'est-à-dire les pays baignés par cette mer) *attendent* (en ce moment encore) le *signal* que Jéhova va leur transmettre, pour renvoyer les captifs et y joindre leurs offrandes, et pourtant on voit (déjà) leurs vaisseaux accourir en nombre, comme une volée de pigeons, etc.

Pour ramener de loin tes enfants,
Apportant leur or et leur argent,
Pour le renom de l'Éternel, ton Dieu,
Pour le Saint d'Israël, quand il l'aura glorifié !

Les fils de l'étranger rebâtiront tes murailles,
Et leurs rois se mettront à ton service,
Car dans ma colère je t'ai frappée,
Mais dans ma grâce je prends pitié de toi.
Tes portes seront toujours ouvertes,
De jour, ni de nuit, elles ne seront fermées,
Pour laisser entrer les trésors des peuples,
Et leurs rois amenés captifs.
Car ils périront, le peuple et le royaume,
Qui refuseront de te servir,
Ces peuples-là seront détruits et ruinés[4].
La parure du Liban viendra vers toi,
Le cyprès, le platane, le sapin, tous ensemble,
Pour orner le lieu qui m'est consacré,
Pour que j'honore la place où reposent mes pieds[5].
Ils viendront vers toi en s'inclinant,
Les fils de tes oppresseurs,
Ils se prosterneront aux plantes de tes pieds,
Ceux qui t'ont honnie ;
Ils t'appelleront la cité de l'Éternel,
Le Sion du Saint d'Israël.

[4] Israël, après sa restauration, ne sera pas seulement riche, il sera aussi puissant, maître des peuples qui ont été jusque là ses oppresseurs. Il est question ici d'autres peuples que dans le morceau précédent, et nous aurons à songer aux alliés des Chaldéens, aux voisins des Israélites, avec lesquels ceux-ci avaient été autrefois continuellement en guerre. Ils seront réduits au rang des serfs, obligés de travailler à la corvée, comme les Cananéens du temps de Salomon. De là, plusieurs traits particuliers du tableau : ils travailleront à la reconstruction des murs qu'ils ont renversés ; ils n'auront que le choix de servir ou de périr ; ils te présenteront humblement leurs hommages de sujets ; ils te nourriront, comme une mère nourrit ses enfants, c'est-à-dire de manière que tu n'auras plus besoin de travailler. — Les *portes* toujours ouvertes, pourraient l'être à cause de l'affluence des étrangers qui viennent apporter leurs tributs ; mais elles peuvent aussi représenter la sécurité de la ville, qui n'a plus d'attaque à craindre, ses ennemis étant réduits et ses citoyens convertis. Les rois *captifs* (d'autres mettent : conduits, c'est-à-dire accompagnés d'un cortége) semblent recommander cette seconde application de l'image.

[5] Nous mettons ce trait en rapport direct avec la reconstruction du temple, et non avec l'embellissement du désert, comme c'était le cas dans le passage analogue, XLI, 19.

Au lieu que tu es abandonnée,
Haïe et solitaire[6],
Je te rendrai glorieuse à jamais,
Les délices des générations futures.
Tu suceras le lait des peuples,
Le sein des rois te nourrira[7],
Et tu reconnaîtras que moi, l'Éternel, je suis ton sauveur,
Ton rédempteur, moi, le héros de Jacob.
Au lieu de l'airain, je mettrai de l'or,
Au lieu du fer, je mettrai de l'argent ;
De l'airain au lieu du bois,
Du fer au lieu des pierres[8] !

Je te donnerai pour magistrat la paix,
Et pour gouverneur la justice :
On n'entendra plus parler de crime dans ton pays,
De ravage et de ruine dans ton territoire[9] ;
Tes murs, tu les nommeras Salut,
Et les portes, Gloire.

[6] Litt.: *et personne n'y passe*. L'auteur oublie que jusqu'ici il avait parlé de Jérusalem comme d'une femme. Il songe évidemment ici à la *ville*. Immédiatement après, elle est représentée comme un enfant à la mamelle, parce que c'est l'idée de la population (des enfants de la ville) qui prédomine.

[7] La *mamelle* des rois est une image repoussée par le goût de l'occident; mais la rhétorique orientale et surtout hébraïque, préoccupée exclusivement de l'idée qu'elle veut exprimer, n'est point choquée par des combinaisons hybrides ou hétérogènes.

[8] L'époque messianique surpassera en splendeur celle de Salomon même, qui était renommé pour les masses de bois, de pierres et de métaux qu'il avait fait venir à Jérusalem pour ses constructions aujourd'hui ruinées. Jéhova remplacera tout cela par des matériaux plus précieux.

[9] La dernière partie du tableau nous offre le spectacle de la régénération morale de Jérusalem. Ses habitants seront un peuple de justes. La paix et la justice *règneront*, expression française qui rend jusqu'à la forme de la pensée du texte. Nous observerons seulement que la *paix* et la *justice* pourraient très-bien être remplacées par le *bonheur* et le *salut* (sens dans lequel nous avons rencontré ces mots précédemment à plusieurs reprises). Alors il serait plutôt question des conséquences de la régénération que de sa nature. Cette interprétation semble favorisée par toute une série d'images analogues. Ainsi les *murs* et les *portes* de Jérusalem s'appellent *salut* (victoire) et *gloire;* la possession de Canaan est assurée au peuple, etc. En général on doit remarquer que le changement moral est plutôt supposé que décrit; mais cela s'explique par ce que le prophète a surabondamment parlé du triage que Jéhova ferait du peuple, du châtiment qui frapperait les méchants et du privilége réservé aux fidèles. Le fait même de la restauration de Jérusalem suppose donc ce triage déjà accompli, et le tableau prophétique pouvait se borner à faire contempler les prérogatives accordées aux citoyens de la cité de Dieu, sans s'arrêter à ce qui constituerait le caractère moral de ceux-ci.

Tu n'auras plus le soleil pour te luire le jour,
De sa lueur la lune ne t'éclairera plus :
C'est l'Éternel qui sera ta lumière à jamais,
Et ton Dieu sera ta clarté.
Ton soleil ne se couchera plus,
Et ta lune ne s'éclipsera plus,
Car l'Éternel sera ta lumière à jamais [10],
Et tes jours de deuil sont au complet.
Ton peuple sera tout un peuple de justes ;
Ils posséderont le pays pour toujours ;
Rejeton que je plante,
Oeuvre de mes mains, pour ma gloire !
Le plus petit deviendra un millier,
Le moindre un peuple puissant [11] :
Moi, l'Éternel, je le ferai bientôt, en son temps !

L'esprit du Seigneur, l'Éternel, est sur moi :
C'est qu'il m'a oint pour porter une bonne nouvelle aux malheureux [1],
Il m'envoie panser les cœurs brisés,
Proclamer la liberté pour les captifs,
Pour les prisonniers, la délivrance,

[10] Les portes et les murs ne sont nommés que pour rendre plus naturelle la description d'une *ville;* car nous savons déjà que celle-ci n'est plus attaquée et restera constamment ouverte. Aussi, en les nommant, l'auteur a plutôt en vue d'introduire, comme traits caractéristiques de son tableau, les idées représentées par les noms qu'il donne à ces portes et à ces murs. Une protection plus efficace est assurée à Jérusalem par la présence personnelle de Jéhova, dont l'éclat éclipsera l'astre du jour.

[11] Israël ayant été décimé par tant de calamités, l'augmentation de la population, et de cette population saine et sainte qui jusqu'ici n'avait jamais formé qu'une faible minorité, est un des éléments, les plus fréquemment reproduits, de la perspective prophétique (comp. LIV, 1).

[1] L'objet de ce nouveau morceau ne diffère pas de celui du morceau précédent : c'est toujours la promesse d'une glorieuse restauration nationale. Mais le début prouve qu'elle doit être regardée comme une prophétie nouvelle et spéciale, car il y a une espèce d'exorde. — *Oindre* est une cérémonie religieuse de consécration pour un ministère spécial. Aussi l'auteur explique-t-il lui-même ce terme, en exposant le but de sa mission. Les *malheureux* sont naturellement des Israélites retenus à Babylone, *captifs* en ce sens, qu'il ne leur était pas permis de rentrer dans leur patrie.

Annoncer une année de grâce de l'Éternel,
Un jour de vengeance de notre Dieu [2],
Pour consoler tous les affligés,
Pour mettre et donner aux affligés de Sion
Parure pour ordure,
Huile de joie au lieu de désespoir
Habits de fête au lieu de deuil [3],
Afin qu'on les appelle térébinthes de bénédiction,
Plantation de l'Éternel, pour sa gloire [4] !

Ils rebâtiront les antiques ruines ;
Les débris du temps des aïeux, ils les relèveront ;
Ils renouvelleront les villes détruites,
Les ruines de plus d'une génération.
Des étrangers seront là pour paître vos troupeaux,
Des hommes du dehors seront vos laboureurs et vos vignerons.
Mais vous, vous serez nommés prêtres de l'Éternel,
On vous appellera ministres de notre Dieu :
Vous jouirez de la richesse des peuples,
Et vous vous pavanerez dans leur splendeur [5].

[2] L'*année* et le *jour* sont des termes généraux et vagues ; toutefois il conviendra de faire observer que le second, qui marque un temps plus court, est appliqué à la *vengeance*, Dieu devant accomplir ses châtiments d'une manière soudaine et immédiatement complète ; tandis que le temps plus long est mis en rapport avec sa grâce, celle-ci devant être durable et soutenue.

[3] Le changement promis est celui du deuil en joie. Cette idée est exprimée en partie par des figures. Le deuil ne se manifeste pas seulement par la tristesse et l'abattement, mais encore par des signes extérieurs et symboliques. Il en est de même de la joie. Par les termes de *parure* et *ordure*, nous avons cherché à reproduire le jeu de mots de l'original. Le premier se rapporte sans doute aux ornements de la tête (bandelettes, tiare, couronne), le second parle de la cendre et de la poussière qu'on y répandait dans l'occasion. L'*huile* aromatique s'employait dans les jours de réjouissance.

[4] Israël a déjà été comparé à une plantation de Jéhova (LX, 21). L'image est précisée ici par l'introduction du nom d'un arbre connu pour sa durée et son feuillage touffu. On traduit ordinairement : térébinthes de *justice*, en supposant que ce génitif doit qualifier le peuple. Mais c'est une erreur. Il s'agit d'une qualité de Dieu, comme dans le second hémistiche, et le sens est le même que celui de *grâce* au v. 2. C'est la *justice* de Jéhova qui rend ses faveurs à Israël.

[5] Dans cette peinture plus détaillée de l'avenir d'Israël, la restauration est encore décrite de préférence d'après son aspect extérieur. Les villes ruinées rebâties après cinquante ans de désolation, les fiers conquérants changés en serfs et employés aux travaux de la campagne au profit de leurs anciens captifs, leurs richesses passées aux mains de ceux-ci, en un mot, le deuil changé en joie, l'oppression et la honte trans-

En retour de votre honte, vous aurez double part,
Au lieu d'opprobre, il y aura de quoi se réjouir de son sort[6].
Oui, dans leur patrie ils posséderont le double,
Une joie éternelle sera la leur.
Car moi, l'Éternel, j'aime la justice,
Je hais le pillage criminel;
Et je leur donnerai leur récompense fidèlement,
Et ferai avec eux une alliance éternelle.
Leur race sera célèbre parmi les nations,
Et leurs rejetons au milieu des peuples :
Tous ceux qui les verront, les reconnaîtront
Pour la race que l'Éternel a bénie.

Je veux, je veux me réjouir en l'Éternel :
Que mon âme tressaille en mon Dieu !
Car il me revêt des habits du salut,
Il me couvre de la robe du bonheur,
Comme le fiancé qui orne son turban,
Comme la mariée qui se pare de ses bijoux[7].
Oui, comme la terre fait pousser ses germes,
Comme un jardin fait germer ses graines,

formées en gloire et en triomphe, voilà ce qui est offert en perspective au peuple régénéré. (*Vous vous pavanerez*; d'autres traduisent : vous vous substituerez à eux relativement à la splendeur.) — Le côté moral du tableau n'est pas oublié cependant : Israël sera un peuple de *prêtres*, ce que nous n'interpréterons pas de la dîme qu'il aurait à percevoir sur le monde entier, mais de l'extension des prérogatives de la tribu de Lévi (basées sur une sainteté plus parfaite, et consistant surtout dans le droit d'entrer au sanctuaire) à toute la race de Jacob. Quant à la forme, il faut observer que l'auteur passe plusieurs fois d'une personne à l'autre, bien qu'il parle toujours d'Israël. Comp. en général, chap. LVIII, 12; LX, 10.

6 La traduction est rédigée de manière à rendre moins dure la transition de la seconde à la troisième personne. Le texte dit à la lettre : *Et* (quant à) *l'opprobre, leur sort* (sera que) *ils pousseront des cris de joie*.

7 La vivacité de la peinture est telle, que le peuple est représenté ici, exprimant ses transports d'allégresse, comme si la promesse était déjà actuellement réalisée. La distance qui sépare le présent de l'avenir est effacée. On peut dire cependant que c'est le prophète qui parle, mais en s'identifiant avec le corps de la nation. — Les *habits* figurent les qualités, ou, ce qui va mieux à notre texte, la situation. Aussi l'auteur nomme-t-il de préférence des habits de fête et de noces, parce qu'il s'agit du bonheur de la délivrance. S'il n'était pas question du fiancé et de la mariée, on pourrait retrouver dans cette comparaison le sens du v. 6. Car la *robe* et le *turban*, et même le mot hébreu que nous avons traduit, faute de mieux, par *orner* (litt.: faire quelque chose sacerdotalement), nous ramènent à l'accoutrement pontifical.

Ainsi le Seigneur, l'Éternel,
Fait germer le bonheur et la gloire
A la face de toutes les nations[8].

Pour Sion je ne me tairai point,
Et pour Jérusalem je n'aurai point de repos,
Jusqu'à ce que son salut apparaisse comme l'aurore,
Et sa délivrance comme un flambeau qui brûle[1].
Et quand les peuples auront vu ton salut,
Et tous les rois ta gloire,
On t'appellera d'un nom nouveau
Que la bouche de l'Éternel déclarera.
Tu seras une couronne brillante dans la main de l'Éternel,
Et un diadème royal dans la main de ton Dieu,
On ne te nommera plus Délaissée,
Ta terre ne sera plus appelée Solitude :
Mais toi, tu seras appelée Monplaisir,
Et ta terre Mariée ;
Car l'Éternel prendra plaisir à toi,
Et ta terre aura un époux[2].

8 Comp. chap. XLV, 8. Le bonheur est celui du peuple, la gloire, celle de Dieu.

1 Il y a des interprètes qui mettent ce morceau dans la bouche de Jéhova. Nous pensons que c'est le prophète qui parle, et qui, par ses instances, veut hâter le moment de la délivrance. Il ne doute nullement de la certitude de celle-ci, mais c'est l'accomplissement qui se fait attendre.

2 Le prophète s'adresse directement à Jérusalem, que, dans son extase, il voit déjà relevée de ses ruines et resplendissante d'un nouvel éclat. S'il parle d'un *nouveau nom*, ce n'est pas à dire que celui de Jérusalem sera aboli. Il s'agit plutôt d'une nouvelle qualification appropriée au futur ordre de choses (comp. chap. LX, 14. Jér. III, 17; XXXIII, 16. Éz. XLVIII, 35). Comparée à une femme, la ville est aujourd'hui abandonnée de son mari, parce qu'elle l'a abandonné d'abord ; mais ce mari lui rendra ses bonnes grâces ; Jéhova pardonnera à Jérusalem. Cela est exprimé par ces mots : *Délaissée, Monplaisir*, etc., qu'il faut évidemment prendre pour des noms propres, si l'on ne veut pas effacer la couleur si particulière de l'original (comp. chap. XLIX, 14 ; LIV, 5 ss.; LX, 15). D'après une autre comparaison, Jérusalem est nommée une *couronne ;* située sur le haut de plusieurs collines, elles les couronnera comme d'un brillant diadème. Si ce diadème est placé *dans la main* de Dieu, c'est qu'à l'image vient se joindre l'idée abstraite de la cause du changement. La puissance de Jéhova lui rendra cette splendeur ; c'est elle qui posera cette couronne sur le front de Sion et de Moria.

Comme le jeune homme épouse la vierge,
Tes enfants t'épouseront,
Et comme la fiancée fait la joie de l'époux,
Toi, tu feras la joie de ton Dieu[3].

Sur tes murs, o Jérusalem, je place des gardiens :
Jamais, de jour ni de nuit, ils ne doivent se taire.
Vous, qui devez faire souvenir l'Éternel,
N'ayez point de repos !
Et ne lui laissez point de repos à lui,
Jusqu'à ce qu'il rétablisse Jérusalem,
Et qu'il en fasse la gloire de la terre[4] !

L'Éternel l'a juré par sa droite, par son bras puissant :
Jamais je ne donnerai plus ta moisson
A manger à tes ennemis,
Et les fils de l'étranger ne boiront plus ton vin,
Pour lequel tu auras travaillé[5].
Mais ceux qui l'auront récoltée, la mangeront
En louant l'Éternel,
Et ceux qui l'auront recueilli, le boiront
Sur les parvis de mon sanctuaire.

[3] Ces distiques reprennent la métaphore du mariage dans deux sens différents. Il est question d'un côté de l'affection du jeune époux pour la nouvelle mariée, en d'autres termes, du bonheur de la réconciliation de Jéhova avec son peuple ; de l'autre côté, des suites de celle-ci, savoir du retour des Israélites, et de la restauration de Jérusalem. Le mariage des enfants (des habitants) avec leur mère (la patrie), est une image beaucoup moins usitée et moins naturelle que l'autre, mais dont le sens ne saurait être douteux. Au lieu d'*épouser*, nous aurions pu dire s'*unir à*, mais avec cela la couleur de l'original aurait été effacée.

[4] Ces lignes expriment, sous une nouvelle forme, l'idée déjà énoncée au commencement du chapitre : il s'agit toujours des instances à faire auprès de Dieu, pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Tout à l'heure c'était le prophète lui-même qui faisait ces instances. Ici, par une fiction poétique, il les fait faire par d'autres. Sur les murs ruinés de Jérusalem, il dit avoir placé des gardiens qui doivent rappeler sans cesse à Jéhova l'engagement qu'il a pris à l'égard de la ville. On a demandé ce que c'était que ces gardiens : des habitants, des anges, ou des députés des exilés ? La question est très-superflue. Il ne s'agit là que d'une personnification des ruines de la ville. Ce sont les pierres mêmes qui demandent vengeance.

[5] La restauration une fois accomplie, il n'y aura plus de retour d'infortune. Paisible possesseur du pays, Israël jouira de ses produits, sans plus avoir à craindre des invasions étrangères. Mais il en jouira en rendant grâces à Dieu, en les consacrant par des offrandes et des libations.

Passez, passez par les portes !
Aplanissez le chemin du peuple !
Frayez, frayez la route, ôtez-en les pierres !
Érigez un signal pour les tribus[6] !
Voyez ! l'Éternel fait proclamer jusqu'au bout de la terre :
Dites à la fille de Sion : Vois, ton sauveur vient ;
Vois, il apporte avec lui sa récompense,
Et son salaire le précède[7] !
Et on les appellera le peuple saint, les rachetés de l'Éternel,
Et toi, tu seras appelée Recherchée[8],
La ville non délaissée !

Qui est-ce qui vient là d'Édom,
En habits éclatants de Boçrah ?
Qu'il est magnifique dans son costume !
Comme il marche fièrement et plein de force !

« C'est moi qui ai parlé de salut,
Qui suis grand pour sauver ! »

Pourquoi ce rouge à ton vêtement ?
A tes habits, comme quand on foule le pressoir ?

[6] Ici encore, après le simple énoncé d'un fait à venir, le discours s'anime jusqu'à la vivacité dramatique. Le prophète s'adresse directement aux exilés. Il les presse de se mettre en route, tellement il est assuré de la proximité de la révolution qu'il annonce. Les *portes* par lesquelles ils doivent passer, sont celles de Babylone et des autres villes de l'empire où ils se trouvaient établis. Les impératifs suivants ne s'adressent à personne. Ils expriment simplement des vœux et des promesses. Le *signal* doit servir de point de ralliement pour les caravanes partielles, qui finiront par former ensemble une nation en marche.

[7] Dans le monde entier, où il pouvait y avoir des Israélites (chap. LX, 4, 8 suiv.), l'appel de Jéhova leur parvient ; tous apprennent que le Sauveur (hébreu : *le salut*) arrive enfin, et qu'ils ont à le rejoindre (à y prendre part). Il vient avec son *salaire* (XL, 10), c'est-à-dire avec le bonheur qui doit servir de compensation pour cette longue et cruelle épreuve.

[8] *Recherchée* est encore un des nouveaux noms symboliques de Jérusalem. Jéhova pendant longtemps ne s'était plus soucié d'elle ; désormais il en prendra soin. Le nom impliquant le fait, c'est une promesse de protection spéciale.

« Le pressoir, je l'ai foulé à moi seul ;
De tous les peuples, pas un n'était avec moi :
Je les ai foulés dans ma colère,
Je les ai écrasés dans mon courroux.
Le jus a rejailli sur mes vêtements ;
J'en ai souillé tous mes habits.
C'est que j'avais à cœur un jour de vengeance,
Et l'année de ma rédemption était enfin venue.
Je regardais et personne ne m'aidait,
J'attendais en silence et nul ne me soutenait :
Alors ce fut mon bras qui me donna la victoire,
Et ma colère fut mon appui.
J'écrasai les peuples dans mon courroux,
Je les broyai dans ma fureur,
Je fis couler leur sang à terre [1]. »

---

[1] L'explication des détails, dans ce morceau, n'est pas difficile. Le prophète voit arriver un personnage dont le costume annonce un guerrier victorieux. Ses habits sont tachetés de rouge, souillés de sang. Il demande qui c'est, et la réponse qui lui est donnée, lui apprend (et au lecteur en même temps) que c'est Jéhova lui-même qui enfin a fait éclater sa colère contre les oppresseurs de son peuple pour amener la délivrance de ce dernier. Cette idée très-simple est enveloppée sous une forme allégorique qui a donné lieu à diverses méprises.

Le carnage fait des ennemis est comparé au pressurage des raisins, opération que les Israélites faisaient d'une manière assez primitive, en foulant aux pieds les grappes jetées dans une cuve. Le jus rejaillit sur les habits des vignerons, comme le sang des blessés sur le vainqueur qui les égorge. Les paroles mises dans la bouche de Jéhova insistent sur ce que la catastrophe qui sauve Israël est son œuvre à lui seul. Le reste n'a pas besoin d'explication. Nous ferons seulement remarquer qu'au v. 6 nous avons suivi la leçon recommandée par le parallélisme : je les *broyai* (*b* pour *k*) ; tandis que notre texte reçu dit : je les *enivrai*. Ce serait là une métaphore toute différente et étrangère à l'allégorie de tout le morceau, mais qui se rencontre ailleurs, quand il est dit que Dieu fait vider à quelqu'un la coupe de sa colère.

Mais les interprètes ne sont nullement d'accord sur la portée de l'ensemble. Quelques-uns s'en tiennent aux noms propres et croient qu'il s'agit de la ruine des Édomites, ces ennemis acharnés d'Israël sur lesquels les prophètes du temps appelaient souvent la vengeance divine (És. XXXIV. Jér. XLVIII. Obadia. Comp. Ps. CXXXVII). Dans ce cas, ce morceau ne se trouverait dans aucune liaison directe avec le reste du livre, car la ruine des Édomites ne changeait rien à la situation des Israélites à Babylone. D'autres ont pensé qu'il s'agit d'une victoire remportée par Cyrus sur des peuples de l'Asie occidentale, sur l'empire de Crésus, victoire qui devait hâter la chute de l'empire babylonien. Ils supposent que le vainqueur, conduit par Jéhova, marche contre la capitale en frappant encore Édom en chemin. Jéhova serait représenté comme le véritable auteur des victoires de son protégé (XLV, 1). Mais il n'est pas question ici d'une armée qui aurait exécuté les volontés de

Je célébrerai les grâces de l'Éternel et ses louanges,
D'après tout ce que l'Éternel a fait pour nous ;
Et la grandeur de sa bonté pour la maison d'Israël,
Qu'il a comblée de ses faveurs dans sa miséricorde [1].

Il dit [2] : Vraiment, ils sont mon peuple ;
Des enfants qui ne sauraient me tromper.
Et il devint leur sauveur.

Dieu. Il est dit au contraire que personne ne lui vint en aide. De plus, Cyrus, en marchant sur Babylone, est venu du côté opposé. Ces interprétations historiques ne sauraient donc nous satisfaire.

D'un autre côté, l'interprétation chrétienne est naïvement contraire au texte. Elle s'est stéréotypée et vulgarisée par des gravures qui représentent le Christ comprimé dans un pressoir et faisant jaillir les gouttes de son sang rédempteur sur les hommes. Mais le texte parle du sang des hommes rejaillissant sur le Seigneur, et s'il peut être dit que, d'après le prophète, la rédemption d'Israël demandait une effusion préalable de sang, c'est bien du sang des ennemis qu'il entendait parler.

Nous avons une tout autre idée de l'intention de l'auteur. Nous essayerons, pour la comprendre, de faire rentrer ce morceau dans le cadre général du livre. Or, partout il s'agit d'une promesse, donnée avec assurance, au sujet de la délivrance d'Israël. La ruine sanglante de Babylone est l'un des éléments de cette perspective, comme le retour des exilés, la restauration de Jérusalem en sont d'autres. Tout cela naturellement est réservé à l'avenir ; à un avenir prochain, sans doute : mais ce n'est pas encore de l'histoire accomplie. Seulement le prophète tantôt se borne à prédire simplement les choses futures, tantôt il les voit présentes devant lui, dans ses visions extatiques, ou, si l'on veut, par suite de l'ardente énergie de sa foi. Ici le fait à décrire est présenté comme déjà consommé, comme *vu*. Jéhova *a déjà vaincu* Babel et tous les ennemis d'Israël, le sang des vaincus *est* sur ses habits ; cela revient à dire que la chose est sûre et certaine, que les faits répondront immanquablement à la prédiction. Il vient d'Édom et de Boçrah, non pas parce qu'il aurait eu à frapper là une peuplade comparativement peu importante, mais parce que c'est dans cette direction que, pour un prophète résidant à Babylone, est situé le séjour théocratique de Jéhova. Car depuis la ruine du temple, il doit siéger sur les hauteurs du Sinaï, comme dans les temps antiques (Juges V, 5. Ps. LXVIII, 9, 18. Deut. XXXIII, 2). Il vient donc du Sinaï, il a quitté enfin sa résidence, après un repos (LXII, 7) trop long déjà, pour frapper le grand coup ; il a traversé l'Arabie Pétrée, pour mettre la main à l'œuvre de vengeance. C'est une vision très-rassurante, sans doute, mais provisoirement ce n'est encore qu'une vision. Babylone subsiste, l'exil continue. Aussi allons-nous voir changer tout à l'heure le ton du discours. La prière, les sollicitations vont reprendre la place des chants de triomphe. L'espérance et les angoisses prédomineront alternativement et le *futur* remplacera le *prétérit défini*.

[1] Le souvenir du passé, l'histoire ancienne et sacrée d'Israël est encore une fois invoquée comme fondement et garantie de la grâce de Dieu dans l'avenir. « Ce qu'il a fait pour nos pères, il voudra bien encore le faire pour nous, si nous implorons sa pitié. » L'auteur, à cet effet, remonte aux premiers temps de l'histoire nationale.

[2] A l'époque de la sortie d'Égypte, quand Jéhova *adopta* les Israélites comme ses enfants, espérant qu'ils lui resteraient fidèles.

Dans tous leurs maux, lui aussi avait mal[3],
Et l'apparition de sa face les sauvait[4];
Dans son amour et sa miséricorde il les rachetait,
Il les relevait, il les portait en tout temps jadis.
Mais eux se révoltèrent et irritèrent son saint esprit.
Alors il se changea pour eux en ennemi,
Et lui-même combattit contre eux.

Alors son peuple se souvint des anciens jours de Moïse[5] :
«Où est-il, celui qui leur fit passer la mer,
Avec le berger de son troupeau?
Où est-il, celui qui mit au milieu d'eux son saint esprit?
Lui qui fit marcher son bras glorieux à la droite de Moïse?
Qui fit jaillir l'eau devant eux,
Pour se faire un nom éternel?
Qui les fit passer par les flots,
Comme un coursier par la plaine, sans qu'ils bronchassent?
Pareils au troupeau qui descend dans la vallée,
L'esprit de l'Éternel les conduisit au repos[6] :
Oui, ainsi tu as guidé ton peuple,
Pour te faire un nom glorieux!»

[3] Traduction faite d'après la leçon marginale préférée par les critiques juifs. Le texte imprimé dit : Dans tous leurs maux il ne fut pas leur ennemi, ce qui serait assez froid. L'auteur veut exprimer l'idée de la sympathie de Dieu pour les souffrances du peuple. Il les prit en pitié, les retira de la servitude, et en fit toujours de même dans des circonstances pareilles. Malheureusement ils furent ingrats, etc.

[4] L'*apparition de sa face*, en langage moderne: sa présence personnelle. Les traducteurs et les commentateurs voient ici très-mal à propos un ange particulier. Voyez les notes sur Gen. XVI. Juges VI.

[5] Après avoir ressenti les effets de la juste colère de Dieu, Israël revient à lui; l'exil de Babylone lui rappelle les miracles de l'antiquité, il en demande de semblables dans sa détresse présente.

[6] Ou nous nous trompons fort, ou les v. 11-14 contiennent une récapitulation succincte, mais complète, de l'histoire mosaïque. Dans ce sens nous traduisons : il fit *jaillir* l'eau, d'après une interprétation parfaitement autorisée (Ps. LXXIV, 15: LXXVIII, 15. És. XXXV, 6; XLVIII, 21. Gen. VII, 11, etc.), et nous songeons au rocher du désert; et non : il *fendit* l'eau, comme si d'un bout à l'autre il n'était question que du passage de la mer rouge. De même, les *flots* du distique suivant sont ceux du Jourdain. Enfin, le *repos* marque la prise de possession de Canaan. Car le troupeau trouve son pâturage, moins sur les hauteurs plus ou moins nues et pierreuses, que dans le fond des vallées. La présence de l'*esprit* de Dieu, et l'accompagnement de son *bras*, représentent l'assistance permanente pendant tout le trajet.

Regarde du haut des cieux et vois,
De ta demeure sainte et glorieuse[7] !
Où est ton zèle? où sont tes miracles?
L'émotion de tes entrailles et de ton cœur,
Vis-à-vis de moi elle se contient[8] !
Pourtant c'est toi qui es notre père !
Car Abraham ne sait rien de nous,
Et Israël ne nous connaît point[9] :
C'est toi, Éternel, qui es notre père ;
Notre rédempteur — c'était ton nom de tout temps[10] !
Pourquoi, ô Éternel, nous laisses-tu errer loin de tes voies?
Pourquoi endurcis-tu notre cœur contre ta crainte[11] ?
Reviens, pour l'amour de tes serviteurs,
Des tribus, qui t'appartiennent!
Pour bien peu de temps
Le peuple que tu t'es consacré a été en possession :
Nos ennemis ont foulé aux pieds ton sanctuaire.
Depuis longtemps nous sommes de ceux que tu ne gouvernes pas,
Qui ne portent point ton nom[12] !

Ah, si tu déchirais les cieux pour descendre[13] !
Que les montagnes fussent ébranlées devant toi !

[7] Ici, décidément, c'est le prophète qui parle; mais il parle au nom du peuple repentant, et le pluriel alterne avec le singulier dans ses invocations.

[8] Le *zèle* de Jéhova, ou plutôt sa *jalousie*, c'est la vigilance active avec laquelle il poursuivait les intérêts d'Israël contre les étrangers. L'*émotion*, litt.: le *bruit*. Les métaphores psychologiques en hébreu sont bien plus audacieuses que celles que nous nous permettons d'habitude.

[9] Les patriarches, les plus illustres mortels, ne peuvent nous sauver. Ils ne sont plus : Dieu seul est vivant et puissant.

[10] On pourrait aussi traduire : Notre rédempteur en tout temps, c'est ton nom, c'est-à-dire : c'est toi seul. Pour le sens, la différence n'est pas grande.

[11] Rien ne se fait sans la volonté de Dieu; la désobéissance et l'endurcissement peuvent donc lui être attribués, dans un certain sens; il les permet ou les amène, pour frapper plus fort ceux qui lui ont déplu. La désobéissance prolongée d'Israël est un fait inexplicable pour celui qui, constant lui-même dans sa piété, a devant lui tout le mal qui en est déjà résulté.

[12] C'est-à-dire : qui ont toujours été étrangers à ton alliance.

[13] La prière commencée au chap. LXIII est continuée, la séparation des chapitres n'a pas de raison d'être. Mais la coupe des versets dans cette strophe n'est pas moins défectueuse, et a donné lieu à plus d'une méprise au sujet du sens. L'ébranlement des montagnes est toujours signalé comme un symptôme de la présence personnelle du Très-Haut. Les images empruntées à l'action du feu indiquent clairement le but de l'intervention personnelle demandée par le prophète.

Pareil au feu qui dévore le bois sec,
Au feu qui fait bouillir l'eau,
Pour faire connaître ton nom à tes ennemis!
Devant toi les nations trembleraient,
Quand tu ferais des prodiges inattendus :
Tu descendrais — les montagnes s'ébranleraient devant toi!
Jamais on n'a connu ni entendu,
Jamais œil n'a vu de Dieu, si ce n'est toi,
Qui pût agir pour qui espère en lui [14]!
Tu vas au-devant de celui qui se réjouit de faire le bien.
De ceux qui songent à toi en marchant dans tes voies.

Vois! tu t'es irrité : et nous étions coupables;
Tu persistais; et nous étions rebelles [15].
Tous, nous étions comme les impurs,
Toute notre justice comme un linge souillé [16].
Nous étions tous flétris comme une feuille,
Et nos péchés nous emportaient comme le vent [17].
Nul n'invoquait ton nom,
Ni ne se réveillait pour s'attacher à toi.
Car tu cachais ta face devant nous,
Et tu nous laissais périr par nos iniquités.

Et maintenant, Éternel, tu es notre père!
Nous sommes l'argile, toi tu nous as formés;

14 C'est donc avec confiance qu'un peuple repentant peut s'adresser à ce Dieu pour obtenir le retour de sa grâce.

15 Ces deux lignes (surtout la seconde) sont on ne peut plus obscures et le texte est probablement fautif. Nous avons cherché à rétablir le sens au moyen du parallélisme que les Septante ont conservé en partie. Toute cette strophe paraît être une humble confession des péchés, faite par le prophète au nom du peuple, et par laquelle seule le pardon pouvait être obtenu. Il ne s'agit pas des péchés antérieurs à la destruction de Jérusalem; celle-ci est déjà comprise dans la phrase : *tu t'es irrité;* mais nous continuions à être coupables et rebelles, au lieu de nous laisser corriger par ce châtiment, et voilà pourquoi Jéhova *persistait* dans sa manière d'agir, lui aussi. Comme le texte n'indique pas le sujet des premiers mots de la seconde ligne (litt.: *en cela toujours*), on traduit aussi : *nous* persistâmes, ou : *nous* étions toujours punis. Quant au dernier mot de la même ligne, nous avons suivi la variante *wnps'e* au lieu de *wnws'e* (et nous serions sauvés !).

16 Allusion à la prescription légale qui exclut de la société les personnes atteintes d'une infirmité naturelle (Lév. XV).

17 Image de la ruine complète. Il est facile de voir que l'auteur généralise ici, et ne mentionne pas les exceptions dont il parle ailleurs, et que cette prière même suffirait pour constater.

Tous, nous sommes l'œuvre de ta main.
Ne t'irrite pas, ô Éternel, outre mesure,
Ne te souviens pas toujours de notre faute[18] !
Ah ! regarde donc, nous sommes tous ton peuple.
Tes villes saintes sont désertes,
Sion est devenu un désert, Jérusalem une solitude.
Notre saint et glorieux temple,
Où nos pères t'ont loué,
Est devenu la proie des flammes,
Et toutes nos splendeurs ont été livrées à la destruction.
En face de cela, resteras-tu insensible, ô Éternel ?
Te tairas-tu, pour nous humilier outre mesure !

J'étais accessible à ceux qui ne me demandaient pas,
A la portée de ceux qui ne me recherchaient pas ;
Je disais : Me voici ! me voici !
A un peuple qui ne portait plus mon nom[1].
Chaque jour j'étendais les mains vers ce peuple rebelle,
Qui marchait dans le mauvais chemin,
Au gré de ses désirs ;
Ce peuple qui ne cesse de m'irriter en face,
Sacrifiant dans ses jardins,
Et brûlant de l'encens sur ses briques ;
S'asseyant dans les sépulcres,
Et passant la nuit dans les cavernes ;
Mangeant de la chair de porc,
Les plats remplis de mets impurs —[2]

18 Sous le poids des remords, Israël ne peut qu'en appeler à la miséricorde de celui qui a voulu être son père, c'est-à-dire, qui a fait des tribus dispersées son peuple à lui et qui ne voudra pas le renier et le laisser périr. D'excuse, il n'en est pas question. Si Jéhova ne veut être que juste, Israël est perdu. Le tableau du triste état de la Palestine termine cette prière, parce qu'il n'y avait rien à dire de plus éloquent.

1 Ce chapitre et le suivant contiennent la réponse définitive de Jéhova et terminent ainsi le livre. Cette réponse commence par des réprimandes et des menaces. « J'ai tendu la main à mon peuple, et ils n'ont pas voulu la saisir ! » A la lettre : j'ai été *cherchable* et *trouvable*, et non pas : *J'ai été trouvé*, j'ai exaucé, ce qui est contraire au contexte. Israël ne *portait* plus le nom de son Dieu, il ne se réclamait plus de lui, il le reniait. Il s'agit de l'état des choses pendant l'exil (LXIV, 4).

2 Énumération des actes d'idolâtrie et de paganisme, par lesquels Israël payait en retour les avances de Jéhova. Les *jardins* sont les bosquets consacrés aux faux dieux (LVII, 5); les autels couverts en *briques* nous rappellent que nous sommes à Babylone,

Et disant encore : Reste chez toi !
Ne t'approche pas, je suis sacré pour toi [3] !

C'est là une fumée dans mon nez,
Un feu qui brûle toujours [4].
Aussi cela est-il écrit devant moi [5] :
Je n'aurai de repos, à moins de leur avoir rendu,
Oui, rendu leur charge pleine !
Vos méfaits, dit l'Éternel,
Et en même temps les méfaits de vos pères,
Qui ont brûlé de l'encens sur les montagnes,
Et m'ont outragé sur les collines [6] :
Oui, je leur mesurerai leur salaire
Anciennement dû, leur charge pleine !

Voici ce que dit l'Éternel :
De même que, tant qu'il y a du suc dans la grappe,
On dit : Ne la détruis pas, c'est chose bénie,
De même je ferai pour l'amour de mes serviteurs,
De manière à ne pas détruire tout [7].
Je ferai sortir une race de Jacob,
Et de Juda un héritier de mes montagnes ;
Mes élus les posséderont,
Et mes serviteurs y demeureront.

et en dehors des termes de la loi (Exod. XX, 24). Les *sépulcres* et les *cavernes* nous ramènent à la nécromancie ou à d'autres cérémonies et superstitions païennes qui se cachaient dans l'obscurité. La chair de *porc*, défendue aux Juifs, même pour l'usage domestique, entrait dans certains actes du culte païen. Au lieu de *mets* (morceaux) impurs, une glose marginale lit : *sauces*.

[3] Et avec toutes ces abominations, les apostats prétendent encore être des hommes religieux, et repoussent avec dédain, comme des profanes, les fidèles adorateurs de Jéhova.

[4] Jéhova ne saurait tolérer un pareil état de choses, et laisser impunis de tels coupables. La première idée est symbolisée par la *fumée* qui gêne la respiration, la seconde par le *feu* de la colère.

[5] *Écrit*, c'est-à-dire arrêté et décidé ; c'est une résolution qu'on ne perd pas de vue.

[6] Il manque un verbe à cette phrase ; mais on peut la rattacher à la précédente. *Leur charge pleine*, litt. : je le leur donnerai à emporter dans le pan de leur manteau, lequel servait de tablier dans l'occasion.

[7] Le discours change de ton. Les menaces qu'on vient de lire ne regardent pas le peuple entier. Jéhova fera le triage dont il est si souvent question dans les prophètes. Un sort différent est réservé aux uns et aux autres. A cet effet, le peuple est comparé à un raisin qu'on ne jette pas pour le détruire, tant qu'il y a encore du suc.

S'aron sera le pâturage du bétail,
Et la plaine de 'Akor la reposée des bœufs,
Pour mon peuple, pour ceux qui m'ont cherché[8] !

Mais vous qui avez abandonné l'Éternel,
Qui oubliez ma sainte montagne,
Qui dressez la table pour la Fortune
Et qui remplissez la coupe de libation pour le Destin[9] :
Moi je vous destine à l'épée,
Vous tous, vous vous courberez dans le carnage,
Parce que, quand j'appelais, vous ne répondiez pas,
Quand je parlais, vous n'écoutiez point ;
Vous faisiez ce que je déteste,
Et vous préfériez ce qui me déplaît.

Ainsi donc, voici ce que dit dit le Seigneur, l'Éternel :
Voyez, mes serviteurs mangeront,
Mais vous, vous aurez faim ;
Voyez, mes serviteurs boiront,
Mais vous, vous aurez soif ;
Voyez, mes serviteurs se réjouiront,
Mais vous, vous serez couverts de honte ;
Voyez, mes serviteurs chanteront dans la joie de leur cœur,
Mais vous, vous crierez dans l'angoisse du vôtre,
Et dans votre désespoir vous vous lamenterez[10].

8 Aux fidèles est promise la possession de Canaan. La plaine de S'aron à l'ouest, et celle de 'Akôr à l'est (Jos. VII, 24 ; XV, 7), représentent ce pays dans toute son étendue. Le bonheur de l'avenir est peint avec les traits de la vie pastorale, plus tranquille et moins fatigante que celle du cultivateur.

9 Les fidèles seuls prendront possession du pays ; les méchants seront exterminés auparavant. Ceux-ci sont de nouveau caractérisés comme idolâtres. Ils offrent des sacrifices aux divinités babyloniennes, comme autrefois à celles des Tyriens et des Ammonites. De ces divinités, deux sont nommées à titre d'exemple : *Gad*, la Fortune, probablement la même que Bel (comp. Jos. XI, 17), c'est-à-dire la planète Jupiter, considérée comme l'astre propice par excellence ; et *Ment*, qui règle les *destinées* de l'homme, peut-être la Lune (*Méné* chez les Grecs), ou la planète Vénus. Chez les anciens Arabes, on trouve également une divinité nommée *Menâth* (Qor. 53, 20). La *table* avec des choses à manger, et les *libations*, sont des formes générales du culte, qui se trouvent aussi dans celui de Jéhova. On remarquera le jeu de mots *Destin* — *destiner*.

10 Tout à l'heure les méchants étaient menacés d'une destruction rapide et totale par l'épée ; ici, il est parlé d'une existence misérable, mais prolongée. La contradiction n'est que dans la forme de la pensée, l'idée est au fond la même.

Vous laisserez votre nom à mes élus,
Comme formule de malédiction;
Le Seigneur, l'Éternel, vous fera mourir[11],
Mais à ses serviteurs il donnera un autre nom[12].
Quiconque se bénira dans le pays,
Se bénira par le Dieu fidèle;
Et quiconque jurera dans le pays,
Jurera par le Dieu fidèle[13] :
Car les calamités passées seront oubliées,
Elles auront disparu devant mes yeux.

Car, voyez, je vais créer un nouveau ciel et une nouvelle terre :
On ne se souviendra plus des choses passées;
Elles ne se présenteront plus à l'esprit.
Mais vous, réjouissez-vous à jamais,
Soyez dans l'allégresse, au sujet de ce que je vais créer :
Car, voyez, je vais créer une Jérusalem pleine d'allégresse,
Et son peuple, un peuple de joie[14].
Et moi-même, je veux me réjouir de Jérusalem,
Et avoir du plaisir à mon peuple :
On n'y entendra plus de sanglots, de cris de détresse.
Là, il ne mourra plus d'enfant de peu de jours,
Plus de vieillard qui n'ait accompli sa carrière;

[11] Vous serez tellement malheureux qu'on vous citera, à titre d'exemple, quand on voudra maudire quelqu'un, comme on le faisait par exemple pour Sodome et Gomorrhe. La seconde ligne offre une difficulté en ce que tout à coup le pronom est mis au singulier (*te* fera mourir). Nous avons dû effacer cela dans la traduction. Cependant il serait possible que le sens fût tout autre. Avec un simple changement dans la coupe des mots, on pourrait traduire: . . . *à ses élus : « Que le Seigneur te fasse mourir »* . . . ! Ces derniers mots, complétés par l'adjonction de : *pareillement*, ou : *comme eux*, seraient alors la formule de malédiction mise dans la bouche des élus.

[12] Chap. LXII, 2.

[13] La traduction affaiblit l'original, en ce qu'elle doit exprimer l'idée essentielle de toute la phrase, par un simple adjectif. Cet adjectif est construit en hébreu comme une espèce de substantif et même de nom propre, comme qui dirait: le Dieu Amen! (Apoc. III, 14), celui dont le caractère essentiel est la véracité, la fidélité. — Se *bénir*, se souhaiter du bonheur, et jurer, ce sont les deux occasions les plus fréquentes où l'on prononce le nom de Dieu.

[14] Le tableau idéal de l'avenir prend des dimensions plus grandioses devant le regard du prophète. Il ne s'agit plus seulement de l'heureux retour des exilés, l'univers entier doit être renouvelé à cette occasion. De nouvelles lois vont régir le monde, pour protéger la génération privilégiée, les anciennes conditions de l'existence seront remplacées par d'autres. L'auteur a préludé plus haut à cette description, chap. LI, 16; LX.

Le plus jeune mourra à cent ans,
Et ce n'est qu'à cent ans que le pécheur sera maudit [15].
Quand ils bâtiront des maisons, ils y demeureront;
Quand ils planteront des vergers, ils en mangeront le fruit.
Ils ne bâtiront pas pour qu'un autre y demeure,
Ils ne planteront pas pour qu'un autre en jouisse.
Mais les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres,
Et mes élus consommeront le fruit de leur travail.
Ils ne se fatigueront point en vain;
Ils n'enfanteront point pour une mort subite :
Mais ils seront une race bénie de l'Éternel,
Et leurs rejetons avec eux [16].
Avant qu'ils m'appellent, je les exaucerai;
Ils parleront encore, que je les aurai déjà écoutés.
Le loup et l'agneau paîtront ensemble;
Le lion mangera de la paille comme les bœufs.
Le serpent se nourrira de poussière :
On ne fera plus de mal, on ne fera plus de tort,
Sur toute ma sainte montagne, dit l'Éternel [17].

---

15 Le bonheur des futurs habitants de la nouvelle Jérusalem est d'abord caractérisé par leur longévité. Il n'y mourra personne en bas âge; tous atteindront une vieillesse telle, qu'on pourra regarder leurs jours comme *remplis;* telle encore, qu'en mourant à cent ans, on mourra jeune, comparativement parlant. Le pécheur même, auquel la malédiction de Dieu raccourcit la vie, ne mourra qu'à cent ans, c'est-à-dire jeune encore. Il est curieux de voir que l'auteur s'oublie au point de parler de pécheurs à maudire parmi les habitants de la nouvelle Jérusalem. Mais ce qu'il est bien plus important de relever, c'est que cette longévité est tout ce que le prophète entrevoit en fait d'espérances pour la vie de l'homme; il n'y a pas ici le plus léger pressentiment d'un avenir d'outre-tombe. Le suprême bonheur sera de vivre l'âge des arbres, de jouir longtemps des fruits de son labeur, et de ne pas voir mourir ses enfants en bas-âge, subitement, litt.: par une frayeur soudaine.

16 Cette phrase, équivoque dans l'original comme dans la traduction, peut signifier leurs enfants seront bénis comme eux, ou bien: ils resteront avec eux.

17 Ces dernières lignes sont imitées d'un passage d'Ésaïe XI, 6-9, en partie même littéralement copiées. Le distique final surtout, qui, dans le chap. XI exprime une pensée morale et est dit des hommes, semble ici très-étranger au contexte; à moins qu'on ne veuille l'entendre également des animaux (sauvages), et traduire: *Ils* ne feront plus, etc. Alors l'imitateur aurait donné un autre sens à son modèle. Ou bien serait-ce une addition de main étrangère?

Voici ce que dit l'Éternel[1] :
Le ciel est mon trône et la terre mon marche-pied :
Quelle est la maison que vous me bâtiriez ?
Quel est le lieu où je dois reposer ?
Toutes ces choses, ma main les a faites,
Et elles existent — dit l'Éternel.
C'est lui que je regarde,
L'homme humble, à l'esprit contrit,
Qui craint ma parole[2].

On immole un bœuf, on tuera un homme ;
On sacrifie une brebis, on égorgera un chien ;
On présente une offrande, ce sera du sang de porc ;
On consacre de l'encens, on saluera une idole[3].....
Eux aussi ont choisi leurs chemins,
Et leur cœur se complaît à leurs abominations :
Moi, à mon tour, je me complairai à leur ruine,
Et ce qu'ils redoutent, je le leur amènerai,
Parce que, quand j'appelais, personne ne répondait,

[1] Les premières strophes de ce dernier morceau ne sont pas trop transparentes et ont été diversement interprétées. Quelques-uns ont voulu y voir la défense formelle d'un culte extérieur dans la nouvelle Jérusalem, contrairement au v. 20, à LVI, 7; LX, 7, etc. D'autres ont cru y découvrir une invective contre le projet (supposé) de certains Juifs, de bâtir le temple à Babylone même. Tout cela nous paraît étranger au texte.

[2] Cette dernière phrase sera pour nous le point de départ pour l'explication de l'ensemble. Jéhova déclare que ses promesses et sa grâce sont acquises au cœur humble et contrit, à l'homme véritablement et intérieurement pieux. A cette piété réelle, il oppose le culte *purement* extérieur et rituel. Ce n'est pas le culte en général qu'il rejette, mais celui qui ne s'appuie sur aucun sentiment religieux. Le créateur, auquel tout doit son existence, n'a pas *besoin* des choses matérielles que les hommes pourraient lui consacrer : leurs offrandes et hommages n'ont de valeur que par le sentiment qui les inspire.

[3] Les formes extérieures du culte n'offrent, par elles-mêmes, aucune garantie. Elles peuvent s'allier à toutes les religions, elles peuvent subsister en dehors de toute religion. Le texte (tel que nous le comprenons) offre des antithèses ; la première moitié de chaque ligne nomme une cérémonie religieuse, de celles qui se retrouvent partout, et qui, par conséquent, ne prouvent pas qu'on soit pieux adorateur de Jéhova ; la seconde moitié, au contraire, nomme des actes absolument contraires à la volonté du vrai Dieu. Donc ceux qui ont seulement les formes du culte, peuvent avoir des sentiments très-antithéocratiques. Cela peut se voir, et cela s'est vu, car *eux aussi* (les exilés) ont pratiqué des choses pareilles, tout en se disant membres du peuple de Dieu. Nous avons essayé de faire ressortir l'antithèse en mettant les verbes à deux temps différents.

Quand je parlais, ils n'écoutaient pas ;
Ils faisaient ce que je déteste,
Et préféraient ce qui me déplaît[4].

Écoutez la parole de l'Éternel, vous qui la craignez !
Ils disent, vos frères qui vous haïssent,
Et qui vous repoussent à cause de mon nom :
« Que l'Éternel se montre puissant,
Afin que nous contemplions votre joie ! »
Mais ils seront confondus[5] !
Entendez-vous ce bruit qui vient de la ville[6] ?
Cette voix qui sort du temple ?
C'est la voix de l'Éternel,
Qui paie à ses ennemis ce qui leur est dû !

Avant d'être en travail
Elle a enfanté ;
Avant que la douleur lui vînt
Elle a mis au jour son fils.
Qui a entendu de telles choses ?
Qui en a vu de pareilles ?
Un pays naît-il en un jour ?
Un peuple est-il enfanté d'un seul coup ?
Mais Sion, à peine en travail, a mis au monde ses enfants[7] !
Devais-je donc préparer la naissance sans l'achever ?
Dit l'Éternel ;

[4] Chap. LXV, 12.

[5] Cela s'adresse aux fidèles que le prophète console au sujet des railleries des incrédules qui prétendent que Jéhova ne fera rien de ce que eux persistent à espérer. *Contempler* est dit ironiquement.

[6] Tout à coup l'extase prophétique remplace la simple espérance. La *ville*, le *temple* existent déjà pour l'imagination du visionnaire ; il entend un bruit qui vient de ce côté-là et qu'il interprète comme celui de la voix vengeresse du Très-Haut, qui fait justice de ses détracteurs. Dans cette tournure, la situation présente (l'auteur se plaçant à Babylone, en face de l'actualité) et celle de l'avenir (la restauration étant censée accomplie) se confondent. C'est de la poésie, à laquelle il ne faut pas appliquer le scalpel de l'analyse.

[7] Par une brusque transition, la scène est transportée à Jérusalem. Le prophète y voit une nouvelle population, nombreuse, riche et heureuse. Cette idée si simple est exposée allégoriquement. Jérusalem est une jeune femme qui doit devenir mère. Les habitants sont ses enfants. Mais tandis que, dans l'ordre naturel, l'enfantement est lent et douloureux, ici il est rapide et facile ; tandis que d'habitude les enfants naissent à longs intervalles, ici ils viennent tout d'un coup en nombre.

Moi, qui donnais la vie, devais-je empêcher l'enfantement?
Dit ton Dieu [8].

Réjouissez-vous avec Jérusalem, vous qui l'aimez!
Livrez-vous, à cause d'elle, à l'allégresse!
Tressaillez de joie avec elle,
Vous tous, qui portiez son deuil!
Afin d'être nourris de son sein,
Et de vous rassasier de ses consolations;
Afin de savourer avec délices
La splendeur de sa gloire [9]!

Car ainsi dit l'Éternel:
Voyez! Je vais répandre sur elle le salut comme un fleuve,
La richesse des nations, comme un ruisseau qui déborde,
Pour que vous en soyez allaités,
Portés sur les bras, caressés sur les genoux.
Comme quelqu'un que sa mère console,
Ainsi je vous consolerai,
Et c'est à Jérusalem que vous serez consolés.
En le voyant, votre cœur sera dans la joie,
Vos corps s'épanouiront comme la jeune verdure,
Et la main de l'Éternel se fera connaître à ses serviteurs,
Et sa colère à ses ennemis [10]!

Car voici l'Éternel qui vient dans un feu,
Et son char est comme l'ouragan,
Pour rendre [11] sa colère en embrasement,
Et ses menaces en flammes de feu.
Oui, c'est avec le feu que l'Éternel va plaider sa cause,

8 C'est chose étonnante, que cette restauration nationale! Mais devait-on en attendre moins de celui qui avait déjà tant fait (par Cyrus)? Devait-il laisser son œuvre inachevée? Le texte entre dans des détails que nous nous sommes borné à paraphraser. *Num ego, qui matricem aperui non gignerem? Num, qui genui, uterum clauderem?*

9 L'allégorie de l'enfantement en amène une seconde. Israël est un peuple de nouveaux-nés qui *sucent* le sein de leur mère, qui sont *portés sur ses bras, caressés sur ses genoux*, etc. Il faut seulement remarquer qu'à plusieurs égards les images sont entremêlées de phrases qui ne s'accordent pas avec elles. Toujours est-il que le prophète veut décrire un âge d'or, pareil à celui de la bienheureuse enfance.

10 Cette dernière ligne forme la transition à la strophe suivante.

11 Traduction littérale. L'auteur veut dire que Jéhova opère la rémunération dont il a menacé les idolâtres, en les *payant* en feu. Métaphore hardie, qu'on affaiblit, sans devenir plus clair, en disant: il change sa colère en feu. L'arrivée du juge pour le jugement est, comme toujours, dépeinte sous les traits de l'orage.

Avec son épée, contre les mortels.
Et ils seront nombreux, ceux qu'il frappera,
Ceux qui se sanctifient et se purifient, pour les jardins,
Marchant en cortége après leur chef,
Mangeant de la chair de porc, des rats et des horreurs [12];
Tous ensemble ils périront, dit l'Éternel.
Et moi — leurs actes et leurs pensées [13].....
C'est le moment d'assembler toutes les nations et races,
Pour qu'elles viennent contempler ma gloire.
Je leur donnerai un signal [14],
Et j'enverrai d'entre eux ceux qui auront échappé,
Vers les nations, à Tars'îs',
A Poul et à Loud, les peuples archers,
A Ṭoubal et à Iawan, aux îles lointaines [15],
Qui n'ont jamais entendu parler de moi,
Ni vu ma gloire,
Et ils proclameront ma gloire parmi les nations,
Et ils ramèneront tous vos frères de chez tous les peuples,
Comme une offrande à l'Éternel,
A cheval, en voiture, en litière,
Sur des mulets, sur des dromadaires,

[12] Pour tout ce passage, comp. LXV, 3 ss. Le rat était réputé impur, comme le porc, et défendu aux Israélites. La phrase: *marchant en cortége*, etc., est sujette à caution. Le texte, probablement corrompu, dit à la lettre: *après un* (variante: *une*) *au milieu*. On a songé à une procession conduite par un prêtre; d'autres y ont vu le nom d'une divinité.

[13] Ici la corruption du texte nous paraît évidente. Pour une réticence à effet rhétorique (comme le *quos ego* de Virgile), la forme de ce lambeau de phrase ne semble nullement commode. Nous croyons même que le commencement de la phrase suivante manque aussi. Nous le rétablissons par conjecture, en mettant: *Le moment*, car le texte n'offre que le mot: *il est venu*.

[14] On s'est divisé sur le sens à donner à cette phrase. On a pensé que le *signe* à donner, c'était précisément le terrible châtiment des ennemis d'Israël, dont il a été question plus haut; les plaies d'Égypte sont désignées par le même terme. Nous avons préféré le mot *signal*, parce que nous croyons que le *signe* dont parle le prophète, c'est-à-dire le fait extraordinaire qui doit avertir les pays lointains, c'est le fait étonnant, que des païens échappés à l'imminente catastrophe, seront les hérauts et missionnaires de Jéhova auprès des peuples plus éloignés encore et qui n'ont pas encore ouï parler de lui.

[15] Tars'îs' représente l'extrême occident (l'Espagne), Iawan, ce sont les Grecs d'Asie, Ṭoubal, les habitants du littoral de la mer Noire, les *îles*, sont celles de la Méditerranée, y compris la Grèce et l'Italie. D'après cela, il faut chercher Poul et Loud, pays inconnus, sur les côtes de l'Afrique (à moins que Loud ne soit la Lydie, ce qui irait moins au contexte).

Vers ma sainte montagne, à Jérusalem[16],
Dit l'Éternel,
Comme les enfants d'Israël apportent leurs offrandes
Dans des vases purs, au temple de l'Éternel.
Et parmi eux aussi, dit l'Éternel,
Je me choisirai des prêtres, des lévites[17].
Oui, de même que le nouveau ciel
Et la nouvelle terre, que je vais créer,
Subsisteront devant moi, dit l'Éternel,
De même votre race et votre nom subsistera!
De nouvelle lune en nouvelle lune,
De sabbat en sabbat,
Tous les mortels viendront se prosterner devant moi[18],
Dit l'Éternel.
Et quand ils sortiront, ils verront les cadavres
Des hommes qui ont été rebelles contre moi :
Leur ver ne mourra point,
Et leur feu ne s'éteindra point,
Et ils seront en horreur à tout le monde[19].

16 Effrayés par ce qu'ils apprennent, ces peuples se hâtent d'amener à Jéhova, en guise d'offrande, les Israélites retenus captifs chez eux.

17 On peut être dans l'embarras relativement à l'interprétation à donner à ce mot: *parmi eux*. L'auteur veut-il circonscrire le choix de l'Éternel aux Israélites ramenés? Veut-il l'étendre aux païens mêmes? (LVI, 3 suiv.) Nous penchons vers cette dernière explication.

18 Jéhova sera adoré par le monde entier. Le rite mosaïque et légal ne disparaîtra pas pour cela. Ses prescriptions sont même exagérées dans ce sens, que ce que la loi demandait pour les trois grandes fêtes annuelles, la présence de toute la population mâle au sanctuaire, est ici ordonné pour chaque néoménie, voire même pour chaque sabbat, à la population entière. Mais cela prouve que nous n'avons affaire qu'à la poésie, des images de laquelle il faut savoir dégager l'idée. L'humanité entière reconnaîtra le vrai Dieu et l'adorera comme il veut être adoré; elle n'a pas besoin pour cela de faire l'impossible.

19 Même observation pour le revers du tableau. De même que le bonheur d'Israël sera permanent, de même il restera à tout jamais un témoignage, un monument de la colère de Dieu contre les apostats et les méchants. Leurs *cadavres* ne se consumeront pas. Ni les vers, ni le feu ne parviendront à les détruire. Nous disons que c'est l'expression toute poétique d'une idée abstraite, reproduite en maint endroit de la Bible. Il y a un dernier délai pour le pécheur, passé lequel il est perdu à jamais. Mais les cadavres gisant réellement à l'entour de Jérusalem, auraient été pour les heureux habitants, ce que l'interprétation populaire de notre verset est pour une saine exégèse. Il n'est pas question ici de tourments à infliger à des êtres vivants, du feu de l'enfer et autres peintures mythologiques du judaïsme postérieur (Sir. VII, 17. Judith XVI, 17. Marc IX, 43 ss.)

XVII

AGGÉE

520 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

La prise de Babylone par Cyrus et la destruction de l'empire chaldéen vint pour un moment exalter le courage d'un grand nombre d'Israélites qui y vivaient dans l'exil. Les menaces de leurs prophètes étant encore une fois accomplies, il n'est pas étonnant qu'ils se soient attendus aussi à la réalisation des promesses brillantes qui leur avaient été faites si souvent, et surtout par celui dont nous venons de lire les discours. Cinquante-deux ans après le sac de Jérusalem, ils sollicitèrent et obtinrent de leur nouveau maître la permission de retourner en Palestine et de relever le temple de ses ruines. Une première caravane se mit en route, sous la conduite de deux chefs, du gouverneur civil Zeroubbabel, fils de S'ealtiel, issu de la race royale des Isaïdes, et de Iehos'oua' (Josué, Jésus), fils de Iehoçadaq, qui, en sa qualité de petit-fils du dernier prêtre en chef de l'ancien temple, mis à mort par ordre de Neboukadreççar, se trouvait placé, par sa naissance même, à la tête de la communauté religieuse. Presque aussitôt après leur arrivée, ils construisirent le grand autel pour les sacrifices et réorganisèrent le culte régulier d'après les anciennes coutumes et traditions. Ils jetèrent ensuite les fondements du nouveau sanctuaire (Esdras, chap. III). Mais à l'égard de celui-ci, il s'éleva bientôt des difficultés inattendues, dont les détails sont consignés dans le livre que nous

venons de citer. Des rapports hostiles sur le compte des intentions des colons furent adressés par leurs voisins au gouvernement persan, et provoquèrent de la part de celui-ci des mesures diamétralement opposées au décret primitif de Cyrus. La continuation de l'œuvre fut interdite, et pendant une série d'années elle se trouva interrompue de fait. Il sera permis de croire que ces menées politiques n'ont pas été la seule cause de l'interruption. Du moins, dans les écrits des deux auteurs contemporains dont nous allons nous occuper, il n'y a pas la moindre allusion à des obstacles de ce genre. Ils insinuent au contraire que les travaux avaient été délaissés en grande partie par suite de l'indifférence des colons mêmes, à la décharge desquels on pourra cependant alléguer le fait, que dans ces premiers temps ils ont dû avoir à lutter contre des difficultés matérielles, comme elles sont inséparables de tout établissement nouveau, dans un pays où tout est à créer et où les besoins sont hors de toute proportion avec les ressources. Nous comprenons aussi que la situation plus que précaire de la colonie, composée en majeure partie de gens peu aisés, les riches étant restés à Babylone (Esdras I, 6), dut singulièrement refroidir l'enthousiasme qui avait poussé à l'émigration, quand on la comparait aux tableaux fantastiques dont les imaginations s'étaient nourries naguère encore (Ésaïe LX).

Quoi qu'il en soit, les travaux ne furent repris que la deuxième année du règne de Darius, fils d'Hystaspe (Agg. I, 1 ; II, 10. Esdras IV, 24), c'est-à-dire l'an 520 av. J.-C. Car c'est bien de ce premier Darius, fameux entre autres par son expédition en Grèce, qu'il est question ici, et non de quelqu'un de ses successeurs homonymes ; cela résulte d'un passage du prophète Aggée (II, 3), où celui-ci fait un appel à ses auditeurs, pour leur demander si l'un ou l'autre d'entre eux se souvenait encore de la splendeur du temple de Salomon. Une pareille demande suppose au moins la possibilité matérielle de l'existence de quelques survivants de cette époque ; et quand on songe qu'il s'était déjà écoulé alors soixante-huit ans depuis la destruction du temple en question, on n'ira pas chercher un second Darius, à la distance d'un autre siècle, pour déterminer l'époque de la reprise des travaux. Si on l'a fait pourtant, cela vient de ce que dans le livre d'Esdras, les rois, successeurs de Cyrus, qui avaient fait arrêter la construction du nouveau sanctuaire, sont appelés

Aḥas'wéros' et Arṭaḥs'aste, noms qu'on a cru devoir combiner avec ceux de Xerxès et d'Artaxerce, tandis que d'après les auteurs grecs, les prédécesseurs de Darius, fils d'Hystaspe, se nommaient Cambyse et Smerdis. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question de noms propres. Nous nous bornerons à constater que les fondements du second temple durent être jetés encore une fois à l'époque indiquée et que l'édifice fut achevé quatre ans plus tard (Esdras VI, 15).

C'est à cette reprise des travaux du temple que se rattachent les écrits des deux prophètes Aggée et Zacharie, dont l'époque est nettement déterminée, tant par ces écrits mêmes, que par la relation du chroniqueur de Jérusalem (Esdras V, 1 ; VI, 14). Nous ne savons absolument rien sur la personne du premier, dont le nom se prononce proprement Ḥaggaï. Il est cependant assez probable qu'il appartenait à la caste sacerdotale. Les quelques pages que nous avons de lui ne présentent aucune difficulté sérieuse, et ont de plus le rare avantage, que chaque morceau dont se compose son recueil de discours porte une date très-exacte.

Nous en distinguons quatre. Dans le premier (chap. I), daté du premier jour du sixième mois de l'an deux de Darius (c'est-à-dire à peu près du mois d'août), le prophète reproche aux colons leur négligence à l'égard de l'importante entreprise dont ils devraient se préoccuper avant tout, et leur déclare que les calamités dont ils avaient eu à souffrir récemment, la sécheresse de l'atmosphère et la stérilité du sol, n'étaient qu'une juste punition du ciel. A la suite de cette exhortation, il y a une courte notice historique qui raconte qu'avant la fin du dit mois, les deux chefs, Zeroubbabel et Josué, se remirent enfin à l'œuvre. Le 21me du mois suivant, Aggée reprend la parole pour encourager les travailleurs et pour leur annoncer les futures splendeurs de l'édifice qu'on venait de commencer, et qui devait éclipser celui qu'il allait remplacer (chap. II, 1-9). On peut prendre cela au sens figuré, parce qu'il est peu probable que le prophète se soit fait illusion sur la grandeur matérielle d'une construction dont il devait connaître les plans. Le troisième morceau (chap. II, 10-19), écrit deux mois plus tard, met en regard le passé et l'avenir, la négligence d'autrefois punie par la disette, et les efforts actuels que Dieu bénira. Mais le discours insiste surtout sur le premier de ces deux tableaux, d'où l'on peut conclure que tout ne

marchait pas encore au gré du prophète. Enfin, le dernier morceau, qui porte la même date que le précédent et qui ne se compose que de quelques lignes (chap. II, 20-23), peut être considéré comme une amplification de la promesse esquissée en deux mots à la fin du troisième discours. Il forme en même temps une espèce de péroraison du livre entier, et offre en perspective la ruine des empires païens et l'exaltation de Zeroubbabel.

L'extrême brièveté de tous ces morceaux suffirait à elle seule pour prouver que nous n'avons pas là des discours débités en public. Nous croyons plutôt que l'auteur, en jetant sur le papier ces légères ébauches, a voulu fixer le souvenir de la part qu'il avait prise à la grande affaire du moment. C'est surtout aussi le soin qu'il met à consigner les jours mêmes de son intervention personnelle, qui semble confirmer notre supposition. La substance seule de diverses allocutions, les traits les plus saillants de chaque harangue ont été ainsi préservés de l'oubli par une rédaction subséquente, et l'insertion d'une note historique, destinée à constater l'effet produit, est de nature à écarter tous les doutes. Dans cet état des choses, ce n'est guère le cas de parler du style oratoire de l'auteur, dont nous n'avons, à vrai dire, qu'un petit mémoire. Autrement il faudrait dire qu'il se tient généralement à fleur de terre, et quand une ou deux fois, à la fin du second morceau et au quatrième, il s'efforce de s'élever à la hauteur de l'éloquence fleurie et poétique des anciens, on s'aperçoit aussitôt que cela ne coule pas de source. Les beaux temps de la prophétie étaient passés. La mâle énergie des orateurs sacrés n'était plus sollicitée par l'antagonisme des cultes étrangers, la dépravation des contemporains, la tyrannie des grands ou les terreurs des invasions de barbares. Les petites misères économiques d'une colonie honnête et vivant au jour le jour, n'étaient pas ce qu'il fallait pour faire revivre le génie littéraire.

L'an deux du roi Daryawes', le premier jour du sixième mois, la parole de l'Éternel fut adressée, par la bouche du prophète Ḥaggaï, à Zeroubbabel, fils de S'ealṭiël, gouverneur de Juda, et à Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, le grand-prêtre[1], en ces termes : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Ces gens-là disent : Le moment de rebâtir la maison de l'Éternel n'est pas encore venu[2]. Et la parole de l'Éternel, par la bouche du prophète Ḥaggaï, fut celle-ci[3] : Est-ce donc le moment pour vous-mêmes de vous établir dans vos maisons lambrissées, tandis que cette maison-là est en ruines[4] ? Or, voici ce que dit l'Éternel : Prenez garde à ce que vous faites ! Vous avez semé beaucoup, pour récolter peu de chose, mangeant sans vous rassasier, buvant sans risquer de vous enivrer, vous habillant sans arriver à avoir chaud, et celui qui va gagner sa journée met son salaire dans une bourse trouée[5]. Voici ce que dit l'Éternel : Prenez garde à ce

[1] Pour tous ces noms propres, voyez l'introduction.

[2] A la lettre : Il n'est pas temps de venir, le temps pour la maison, etc. Le sens est clair, mais il faut sans doute changer les voyelles.

[3] Cette phrase ne fait pas partie des paroles supposées émanées de Jéhova, de manière qu'on aurait à traduire : *C'est pour cela que l'Éternel dit.* C'est un nouveau préambule qui fait double emploi avec le premier, et qui est dû à un certain manque de dextérité du rédacteur.

[4] C'est une honte pour les colons de ne songer encore qu'à eux-mêmes, et non pas seulement à leurs besoins les plus pressants, mais au confort et au luxe.

[5] Cette indifférence à l'égard de la reconstruction du temple, laquelle aurait depuis longtemps dû préoccuper les habitants de Jérusalem, et pour laquelle, après tout, ils étaient revenus de Babylone, est représentée comme la cause de la misère générale, que l'auteur dépeint d'une manière très-pittoresque. Récoltes insuffisantes, par suite disette, manque du nécessaire, même de bons vêtements, et pour ceux qui sont dans le cas de vivre en travaillant à la journée, manque de travail ou salaire insuffisant. La *bourse trouée*, et ce qui est dit de l'absence du risque de *s'enivrer*, est de la pure ironie.

que vous faites! Allez à la montagne[6], apportez du bois, et bâtissez la maison, pour que j'en aie du plaisir et de l'honneur, dit l'Éternel. Comptant sur beaucoup, vous n'aviez que peu, et quand vous l'aviez rentré, je soufflais dessus[7]. Pourquoi cela? dit l'Éternel. C'est à cause de ma maison qui était en ruines, tandis que vous couriez chacun à la sienne. C'est pour cela que le ciel là-haut a retenu sa rosée, et que la terre a retenu ses produits : et moi j'ai appelé la sécheresse sur la terre et sur les montagnes, sur les grains, sur le vin et sur l'huile, et sur tout ce que le sol produit, sur les hommes et les bêtes, et sur tout le travail des mains[8].

Et Zeroubbabel, le fils de S'alṭiël, et Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, le grand-prêtre, et tout le reste du peuple, écoutèrent la voix de l'Éternel, leur dieu, et les paroles du prophète Ḥaggaï, pour lesquelles l'Éternel, leur dieu, l'avait envoyé; et le peuple craignit l'Éternel[9]. Alors Ḥaggaï, le messager de l'Éternel, dit au peuple, en vertu de la mission de l'Éternel : Je suis avec vous, dit l'Éternel.

Et l'Éternel excita l'esprit de Zeroubbabel, fils de S'alṭiël, gouverneur de Juda, et l'esprit de Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, le grand-prêtre, et l'esprit de tout le reste du peuple, et ils vinrent se mettre à l'œuvre dans la maison de Iaheweh Çebaôṭ, leur Dieu, le vingt-quatrième jour du sixième mois, en l'an deux du roi Daryawes'[10].

---

6 On aurait tort de songer ici au Liban (Esdr. III, 7). Dans la situation que le texte décrit ici, on n'avait pas les moyens de faire de pareilles dépenses. *La* montagne est nommée d'une manière générale, comme la portion du pays où croissent les arbres de haute futaie.

7 Répétition de ce qui avait été dit en d'autres termes au v. 6. Il s'agit encore de l'insuffisance de la récolte. *Souffler dessus*, est une expression figurée et en même temps elliptique pour dire: faire disparaître vite et inopinément. Les greniers ne restaient pas longtemps garnis.

8 On remarquera qu'en hébreu les mots que nous traduisons par *sécheresse* et *ruine*, dérivent d'une seule et même racine. Il y a donc là un jeu de mots très-expressif: puisque vous laissiez ma maison en ruines, je ruinais votre récolte. La sécheresse atteint et afflige aussi les hommes et les bêtes, indirectement, en les privant des moyens de subsistance.

9 Il tint compte de ces injonctions, de peur de s'attirer de nouvelles calamités. Dès que ces dispositions se manifestent, le prophète console le peuple et lui promet l'assistance divine.

10 Le délai de plus de trois semaines qui s'écoula encore avant la reprise des travaux, peut s'expliquer de diverses manières. Il fallait des préparatifs de toutes sortes pour organiser le personnel et assurer la marche de l'œuvre.

Le vingt-unième du septième mois [1], la parole de l'Éternel fut proclamée par la bouche du prophète Haggaï, en ces termes : Parle donc à Zeroubbabel, fils de S'alṭiël, le gouverneur de Juda, et à Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, le grand-prêtre, et au reste du peuple, et dis-leur : Reste-t-il parmi vous quelqu'un qui a vu cette maison dans sa première splendeur [2] ? Or, comment la voyez-vous maintenant ? N'est-ce pas, dans cet état elle est à vos yeux comme rien du tout [3] ? Or maintenant, courage, Zeroubbabel ! dit l'Éternel, et courage, Iehos'oua', fils de Iehoçadaq, grand-prêtre ! et courage, vous tous, gens du pays ! Et travaillez ! car moi je suis avec vous, dit Iah weh Çebaôṭ. Quant à ma parole que j'ai engagée envers vous, lors de votre sortie d'Égypte [4],.... et mon esprit demeure au milieu de vous : n'ayez pas peur ! Car voici ce que dit l'Éternel : Encore un tout petit peu de temps, et j'ébranlerai les cieux et la terre, et la mer et le continent ; et je mettrai en mouvement toutes les nations, et les trésors de tous les peuples arriveront, et je remplirai cette maison de splendeur. A moi appartient et l'or et l'argent, dit Iaheweh Çebaôṭ. Grande sera la splendeur de cette maison, la dernière plus que la première, dit l'Éternel : et en ce lieu-ci, je mettrai le bonheur ! dit l'Éternel [5].

---

[1] C'est le dernier jour de la fête des tabernacles, un jour particulièrement solennel.

[2] La question doit être entendue dans un sens purement hypothétique, ou pour mieux dire rhétorique ; car la réponse ne pouvait être affirmative que très-exceptionnellement. Lors du retour, *cinquante* ans après la destruction du temple, il y avait encore parmi les colons beaucoup de vieillards qui se rappelaient l'avoir vu. Depuis, il s'était encore passé dix-sept ans.

[3] On ne doit pas traduire : En comparaison de l'autre, celle-ci n'est rien, etc.

[4] La phrase est incomplète, de quelque manière qu'on la retourne. Il manque un verbe synonyme de celui qui est joint à l'*esprit ;* par exemple, *je vous garderai* ma parole, ou quelque chose de semblable. On pourrait cependant traduire dans ce sens : Pour ce qui est de mon ancienne promesse, c'est que mon esprit, etc.

[5] Ce passage est le plus connu et le plus cité de notre prophète, parce que c'est le seul qui dépasse positivement le cercle étroit de l'actualité historique contemporaine. Il promet pour une époque *très-prochaine* une grande révolution dans le monde physique et dans le monde religieux. La première n'est que légèrement indiquée par une phrase qui rappelle ce qu'avaient dit d'autres prophètes sur les signes précurseurs de la dernière catastrophe qui amènerait l'âge d'or. La seconde se manifestera par la conversion des païens, dont les hommages et les offrandes donneront à ce temple, aujourd'hui si chétif, une splendeur que celui de Salomon n'avait jamais connue. Il est bien certainement question du temple qu'on s'occupait à construire en ce moment même, et pas le moins du monde de celui d'Hérode, comme l'ont voulu les anciens commentateurs. — Nous traduisons le *bonheur*, et non la *paix*, parce qu'il avait été question de misère et non de guerre.

Le vingt-quatrième du neuvième mois, l'an deux de Daryawes', la parole de l'Éternel fut proclamée par la bouche du prophète Ḥaggaï, en ces termes : Voici ce que dit l'Éternel : Demande donc un avis sur cette question : Si un homme porte de la viande consacrée dans le pan de son habit, et qu'avec cet habit il touche à du pain, ou à un mets cuit, ou à du vin, ou à de l'huile, ou à tel autre aliment, cela devient-il sacré? Et les prêtres répondirent en disant : Non[1] ! Et Ḥaggaï demanda encore : Si quelqu'un, qui est devenu impur par le contact d'un cadavre, touche à ces choses, en deviennent-elles impures? Et les prêtres répondirent en disant : Elles deviennent impures. Alors Ḥaggaï reprit et dit : Tel est ce peuple, et telle est cette nation à mes yeux, dit l'Éternel ; et telles sont les œuvres de leurs mains ; et ce qu'ils viennent m'offrir là[2] est impur. Et maintenant faites attention à ce qui s'est passé antérieurement à ce jour[3], avant qu'on ait mis pierre sur pierre dans le temple de l'Éternel. Pendant ce temps-là, quand on venait à un tas de vingt boisseaux, il n'y en avait que dix; quand on venait à la cuve pour puiser cinquante litres, il n'y en avait que vingt[4]. Je vous frappais de rouille et de charbon et de grêle, dans toutes les œuvres de vos mains[5], et pourtant vous ne veniez pas à moi, dit l'Éternel. Faites

[1] Il y a ici une espèce de parabole. La viande provenant des sacrifices était considérée comme sacrée ; cependant on pouvait l'emporter de l'autel pour la manger ; l'habit dans lequel on la portait, et qui recevait par cela même une certaine consécration (Lévit. VI, 20), pouvait se trouver en contact avec d'autres aliments. Ces derniers n'étaient point consacrés pour cela. Par contre, une souillure lévitique, résultant par exemple du contact d'un cadavre, rendait impur tout ce que l'homme, devenu ainsi mpur, venait à toucher. Le sens de cette double comparaison, que l'auteur nous laisse à deviner, paraît être que les colons de la nouvelle Jérusalem n'ont pas assuré la bénédiction céleste à leurs champs, etc., par le seul fait qu'ils font des sacrifices et obéissent à la loi d'une manière générale : au contraire, leur négligence à l'égard de la reconstruction du temple est une espèce d'impureté, ou de souillure, qui réagit (dans le sens théocratique) sur tout ce qu'ils touchent.

[2] Il y avait déjà un autel pour les sacrifices, dès le retour (Esdr. III, 3).

[3] A la lettre : dirigez votre cœur (votre attention) depuis ce jour-ci au delà.

[4] Tout ce passage n'est qu'une amplification de ce qui a déjà été dit au chap. I, v. 6, au sujet des récoltes insuffisantes qui avaient rendu la position des colons si malheureuse et que le prophète attribue à leur négligence à l'égard de la restauration du temple. Les tas de vingt *boisseaux*, sont des tas de blé qui auraient dû donner vingt boisseaux de grains. Le mot *boisseaux*, c'est-à-dire le nom d'une mesure quelconque, est omis dans l'original, peut-être par suite d'une faute de copiste. Les Septante l'ont rétabli.

[5] Ce sont ici, comme plus haut, les travaux ruraux.

attention à ce qui se passera ultérieurement[6] à ce jour, à partir du vingt-quatrième du neuvième mois, du jour où fut fondé le temple de l'Éternel. Faites attention! Y a-t-il encore du grain dans le grenier[7]? Jusqu'à la vigne, et au figuier, et au grenadier, et à l'olivier, rien n'a porté — désormais je les bénirai!

La parole de l'Éternel fut adressée une seconde fois à Ḥaggaï, le vingt-quatrième du mois[1], en ces termes : Parle à Zeroubbabel, le gouverneur de Juda, et dis-lui : Quand j'ébranlerai les cieux et la terre, je renverserai les trônes des rois, et je ruinerai la puissance des empires païens, et je renverserai les chars avec les guerriers, et les chevaux seront terrassés, ainsi que leurs cavaliers, l'un par l'épée de l'autre. En ce jour-là, dit Iaheweh Çebaôṭ, je te prendrai, toi, Zeroubbabel, fils de S'ealṭiël, mon serviteur, dit l'Éternel, et je te tiendrai comme un cachet, car c'est toi que j'ai élu, dit Iaheweh Çebaôṭ[2].

[6] En hébreu, la première ligne du 18e verset est identiquement la même que la première du 15e. Malgré cela, nous avons dû nous décider à remplacer le mot *antérieurement* par *ultérieurement*, de manière que c'est une perspective que le prophète place devant le regard de ses auditeurs. Le jour où il parle (le 24e du 9e mois), après deux mois de travaux préliminaires (chap. II, 1), il a dû y avoir un fait spécial et notable dans la reconstruction du temple, de manière que ce jour a pu être considéré comme le point d'intersection entre le passé et l'avenir. La situation des colons changera à partir de ce jour.

[7] D'après la phrase suivante, cette question devra supposer une réponse négative. Le prophète constate la disette actuelle et promet qu'elle cessera tantôt. Cependant les commentateurs ne sont pas d'accord sur le sens de toute cette partie.

[1] C'est-à-dire le même jour que la parole précédente.

[2] Le *cachet* est un objet dont on ne se dessaisit jamais, à cause de son extrême importance dans les relations de la vie civile (Cant. VIII, 6. Jér. XXII, 24. Sir. XVII, 22). Le texte déclare donc que Zeroubbabel sera conservé à la tête de Juda, pour présider aux glorieuses destinées de son peuple, alors que les empires païens viendront à crouler. Le *gouverneur* prend donc ici la place réservée au *roi* (David ou Isaïde) dans les prophéties de la période de la royauté.

XVIII

ZACHARIE

520-518 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Nous avons déjà retracé la situation de Jérusalem à l'époque du prophète Zacharie, contemporain d'Aggée, et sur la personnalité duquel il nous manque toute espèce d'information. D'après les dates mises en tête de plusieurs de ses chapitres, il aurait débuté deux mois plus tard que celui-ci. En revanche, la date la plus récente qu'on y rencontre, est postérieure de deux années à la dernière d'Aggée, ce qui nous mène jusque vers la fin de l'an 518 avant notre ère. A l'égard du cadre historique des prophéties de Zacharie, nous nous trouvons donc sur un terrain suffisamment connu; par contre, elles sont rédigées dans une forme toute différente, et l'individualité de l'auteur comme écrivain est si fortement accusée, que le lecteur se trouve presque dépaysé en l'abordant pour la première fois.

Zacharie passe à juste titre pour l'un des auteurs les plus obscurs de l'Ancien Testament, et cette obscurité tient d'un côté à un manque de facilité, à une certaine lourdeur même, dans le maniement de la langue; de l'autre, et surtout, à l'abus qu'il fait de l'allégorie. A cet égard, il paraît avoir pris pour modèle le prophète Ézéchiel, mais sans avoir la verve puissante et le talent poétique de celui-ci. Ses images ne s'expliquent jamais elles-mêmes par leur lucidité ou leur simplicité naturelle; et, à vrai dire, les explications que l'auteur y ajoute quelquefois de son chef, ne les rendent guère plus transparentes. Et si la conception même de ces allégories laisse à désirer, les détails de la peinture ne rachètent ce défaut ni par la netteté des contours, ni par la grâce des couleurs. Le goût et l'imagination en sont également

peu satisfaits, et l'on a de la peine à croire que ces symboles, à peine esquissés ou ébauchés, aient pu produire sur les lecteurs du temps une impression pareille à celle qu'ont dû faire autrefois les discours entraînants des grands prophètes. Aussi bien celui-ci n'a-t-il pas été orateur; son œuvre consiste en élucubrations littéraires dont le public n'a peut-être pas même eu connaissance immédiatement. L'obscurité de l'exposition a dû avoir une autre conséquence fâcheuse encore : les copistes ont pu facilement se tromper sur le sens, ou écrire avec moins d'attention, de sorte que l'état du texte s'en ressentirait, et que les difficultés qu'il nous offre pourraient, en partie du moins, n'être pas à la charge de l'auteur.

Voici, du reste, un court aperçu des scènes qu'il fait passer sous nos yeux, et qui, pour la plupart, sont destinées à faire renaître l'espérance au sein d'une ville à peine relevée de ses cendres.

Il y a d'abord (chap. I, 2-6) quelques lignes qu'on peut qualifier de préambule. L'auteur y amplifie cette idée que la génération actuelle aurait tort de suivre l'exemple de ses pères, qui n'ont pu être amenés que par une triste expérience à écouter leurs prophètes, ou plutôt à reconnaître trop tard la vérité de leurs discours. Après cela, nous trouvons cette série d'allégories dont il a déjà été parlé. Elles sont qualifiées de visions, ce qui revient à dire que le prophète dit avoir *vu* les symboles ou les actes symboliques, sous lesquels il lui plaît de représenter ses idées (comp. Amos VII suiv. Jér. I; XXIV). Sans se lier trop intimement les uns aux autres, ces symboles se rapportent plus ou moins directement soit à la reconstruction du temple et, en général, à la situation du moment, soit à la perspective d'un meilleur avenir, dont le travail en question était en quelque sorte le garant et la condition. Ces visions ou symboles sont au nombre de huit.

Premier symbole : Un certain nombre de cavaliers, qui viennent de parcourir la terre, annoncent que tout y est calme et tranquille. Là-dessus un ange demande à l'Éternel, quand enfin il aura pitié de Juda ? Le calme dans le monde indique que le jour de la grande revanche n'est pas encore arrivé. La réponse de Jéhova tend à faire prendre patience à ceux au nom desquels l'ange est censé avoir parlé, et à réitérer les anciennes promesses (chap. I, 7-17).

Le second symbole (chap. I, 18-21) est celui des cornes et des forgerons. Les premières représentent les puissances qui ont

ruiné Juda, les autres, celles qui doivent leur rendre la pareille. Nous n'apprenons pas quelles sont ces dernières; et surtout il faut convenir que les deux parties du tableau, cornes et forgerons, forment un ensemble assez singulier, lors même qu'on voudrait songer à des cornes de fer (1 Rois XXII, 11).

Avec le troisième symbole (chap. II), nous commençons à sortir des généralités. La vision amène sur la scène un personnage occupé à mesurer Jérusalem. Il s'y rattache un discours, placé dans la bouche d'un ange, et promettant à la ville sainte des destinées glorieuses.

Enfin, avec la quatrième vision, qui est aussi un peu plus dramatique que les précédentes, nous sommes dans le monde des réalités (chap. III). Le grand-prêtre Josué, que nous connaissons par le livre d'Aggée, apparaît devant Dieu, revêtu d'habits sales en qualité d'accusé; mais il est aussitôt grâcié et reçoit des habits de fête. Chose singulière : le texte ne nous dit pas de quoi le pontife était accusé. Si nous nous en tenons aux dires du collègue de Zacharie, il s'agira de la tiédeur que Josué, et, en général, les chefs de la colonie, avaient montrée à l'égard de l'œuvre de la reconstruction du temple. Peut-être le prophète, qui était sans doute lui-même de la caste sacerdotale (Néh. XII, 16), a-t-il voulu défendre son patron ou supérieur contre les reproches que l'opinion publique lui adressait à ce sujet. La scène se termine par une allocution faite à Josué au nom de Jéhova, et celle-ci aboutit à une prophétie messianique, dont les termes figurés sont d'une obscurité si désespérante, que nous devons renvoyer nos lecteurs au commentaire, pour ne pas avoir besoin de faire deux fois l'aveu de notre embarras.

Dans le morceau suivant (chap. IV), nous voyons un chandelier placé entre deux oliviers, lesquels, par le canal de l'une de leurs branches, versent de l'huile dans le réservoir qui alimente les sept lampes du chandelier. L'allégorie n'est pas expliquée, et ce n'est que par une conjecture plus ou moins hasardée que nous arrivons à deviner la pensée de l'auteur. Il y a cependant dans ce morceau quelques nobles paroles adressées à Zeroubbabel, à l'occasion de son œuvre de restauration, tant pour le louer au sujet des efforts qu'il a déjà faits, que pour lui promettre que les difficultés s'aplaniront devant lui et qu'il conduira à bonne fin son entreprise. On entrevoit ainsi que les deux chefs, le pontife et le gouverneur, sont représentés comme les canaux ou instru-

ments par lesquels l'esprit de Dieu, symbolisé par l'huile, est versé dans le chandelier de la nation.

Les trois derniers symboles se tiennent de plus près : c'est celui du rouleau volant par dessus les pays (V, 1-4), celui de la femme dans le boisseau au couvercle de plomb, emportée par deux autres femmes ailées vers la terre de Babylone (V, 5-11), enfin, celui des quatre chars (VI, 1-8). Ces figures prennent ici la place que les anciens prophètes réservent à leurs discours menaçants contre les nations païennes. Le rouleau contient les malédictions de Jéhova ; la femme emportée, c'est la méchanceté ou l'iniquité, désormais bannie de la terre sainte et établissant sa résidence dans la capitale du paganisme ; enfin, les chars emportent les tempêtes que la colère rémunératrice du ciel va diriger sur les nations ennemies.

A la suite de ces visions, vient un acte symbolique (chap. VI, 9-15). Zacharie reçoit l'ordre de faire des couronnes avec l'or et l'argent que certains députés des Juifs babyloniens venaient d'apporter à Jérusalem, et d'aller couronner Josué, en lui annonçant l'avénement futur du Messie, roi et pontife de l'avenir, et vrai restaurateur du temple, sans doute dans un sens plus idéal. Le couronnement du pontife actuel est donc un acte typique, et nous pouvons nous croire autorisés à prêter à notre prophète l'idée, d'ailleurs en tout cas peu clairement exprimée, que la présente constitution hiérarchique et religieuse d'Israël fera place à une autre plus élevée et définitive. L'obscurité de cette partie du texte est d'autant plus grande, qu'il paraît être tronqué à la fin.

Le livre se termine (chap. VII ; VIII) par un morceau plus long et écrit dans un langage un peu plus intelligible que le reste. On vient consulter le prophète sur la question de savoir s'il faut continuer à observer certains jeûnes institués après les mauvais jours de Jérusalem, pour en consacrer le souvenir par un deuil national. Zacharie profite de cette occasion pour rappeler les causes de la catastrophe et pour y rattacher des exhortations pressantes et sévères, à l'adresse de ses contemporains. Puis il leur fait une description idyllique de l'avenir heureux que Jéhova leur prépare, et termine, comme ses prédécesseurs, par la prédiction de la conversion des païens.

Le huitième mois, l'an deux de Daryawes', la parole de l'Éternel fut adressée au prophète Zekaryah, fils de Bérekyah, fils de 'Iddô, en ces termes : L'Éternel a été courroucé contre vos pères. Va donc leur dire[1] : Ainsi dit Iaheweh Çebaôṭ : Revenez à moi, dit Iaheweh Çebaôṭ, et je reviendrai à vous, parole de Iaheweh Çebaôṭ ! Ne soyez pas comme vos pères, auxquels les anciens prophètes prêchaient en disant : Voici ce que dit l'Éternel : Revenez donc de vos mauvaises voies, et de vos mauvaises œuvres ! Mais ils n'écoutaient point et ne faisaient pas attention à moi, dit l'Éternel. Vos pères, où sont-ils ? Et les prophètes, vivent-ils éternellement[2] ? Mais mes paroles et mes décrets, dont j'avais chargé mes serviteurs, les prophètes, ont atteint[3] vos pères, et ils sont arrivés à avouer[4] : Ainsi que Iaheweh a résolu de nous traiter selon nos voies et nos œuvres, ainsi il en a agi avec nous.

---

[1] Déjà cette première phrase nous donne la mesure du style de ce prophète : La première ligne (*vos* pères) pourrait s'adresser à lui, comme membre de la génération actuelle. Le second pronom (*leur*) étant à la troisième personne, semble confirmer cette supposition. Mais la suite fait voir clairement que tout le discours est censé adressé directement aux contemporains de Zacharie, et la phrase : *va donc leur dire*, n'est qu'une parenthèse, qui doit indiquer cette destination, laquelle n'avait pas été exprimée d'abord. Le but de ce discours d'introduction est donc de faire comprendre aux colons de Jérusalem que leur misère actuelle est l'effet du mécontentement de Jéhova, absolument comme cela avait été le cas autrefois à l'égard des malheurs qui ont frappé la génération précédente. « Jéhova a été courroucé contre eux, et vous savez ce qui en est résulté — il en sera de même de vous, à moins que vous ne reveniez, etc. »

[2] *Vos pères, où sont-ils?* L'orateur constate que les menaces ont été réalisées. *Les prophètes vivent-ils éternellement?* Évidemment non ! Ces prophètes, qui avaient averti vos pères, ne sont plus là — ce qui fait voir que Zacharie n'a pas la prétention de se comparer à eux. — Aujourd'hui, l'avertissement le plus éloquent et le plus pressant, c'est l'histoire.

[3] *Atteindre* est un terme choisi de manière à donner à la phrase une couleur poétique. La parole ou la volonté de Dieu *suit* l'homme qui prétend se soustraire à son action.

[4] On traduit généralement : *ils se convertirent et dirent ;* et l'on met ainsi le prophète en contradiction avec lui-même, puisqu'il vient d'affirmer le contraire (v. 4). Il veut ici simplement constater que les pères avaient été *amenés* (par les faits) à reconnaître

Le vingt-quatrième jour du onzième mois, c'est-à-dire du mois de S'ebat, de la seconde année de Daryawes', la parole de l'Éternel fut adressée au prophète Zekaryah, fils de Bérekyahou, fils de 'Iddô, en ces termes [1] :

Cette nuit j'ai eu une vision : je vis un homme monté sur un cheval bai, et se tenant entre les myrtes au fond de la vallée [2], et derrière lui il y avait des chevaux bais, alezans et blancs. Et je dis : Qu'est-ce que ceux-là, mon seigneur [3]? Et l'ange qui me parlait me dit : Je vais te faire voir ce que c'est que ceux-là [4]. Alors l'homme qui se tenait entre les myrtes prit la parole et dit : Voici ceux que l'Éternel a envoyés parcourir la terre [5]. Puis ceux-ci prirent la parole et dirent à l'ange de l'Éternel, qui se tenait entre les myrtes [6] :

que les menaces de Dieu n'avaient pas été vaines, et c'est bien là ce que les neveux doivent prendre à cœur. Le verbe hébreu ne signifie pas par lui-même *se convertir*, mais : *revenir*, ce qui peut se dire d'une répétition, ou d'un changement de direction, selon le contexte.

[1] Comme il ne suit pas de paroles de Dieu, mais le récit d'une vision, cette formule usitée : *la parole fut adressée en ces termes*, devrait proprement se traduire, d'après le sens du contexte : une révélation parvint à Zacharie sous cette forme. Cependant il ne faut pas perdre de vue que le prophète est censé raconter sa vision à ses auditeurs ou lecteurs, pour lesquels elle se présente ainsi toujours comme *parole de Dieu*.

[2] *Au fond de la vallée*, traduction conjecturale d'un mot douteux. D'autres mettent : *un lieu ombragé*, ou encore : *près de la tente*. Du reste, la désignation de la localité est indifférente pour le sens général de l'allégorie.

[3] Ces paroles s'adressent à l'ange qui va répondre, mais que l'auteur, dans sa manière peu nette de raconter, a négligé de nommer auparavant. Les images du songe se présentent successivement. Nous conservons provisoirement le mot *Ange*, on verra plus tard la vraie notion exprimée par ce terme.

[4] *Je vais te faire voir;* ces mots n'annoncent pas une explication verbale de la part de l'ange interprète. Celui-ci veut dire : *Tu vas le voir*, par la suite de la scène dramatique dont tu es spectateur.

[5] Le cavalier du cheval bai, en sa qualité de chef de toute la troupe (car il va sans dire que les autres chevaux sont montés également), s'adresse, non pas au prophète, mais à l'*ange*, pour lui présenter les cavaliers.

[6] Le peu de clarté dans la description a donné bien du mal aux commentateurs. Il y en a qui confondent le cavalier avec l'ange, d'autres qui distinguent l'*ange de l'Éternel* de l'ange *qui me parlait*. Les préoccupations des anciens théologiens, qui ont voulu voir le Christ, soit dans le cavalier, soit dans l'ange, n'ont pas peu contribué à embrouiller la question. Voici, d'après nous, le sens bien simple du texte : La scène se déroule devant le visionnaire dans un lieu planté de myrtes. Il y a, d'un côté, divers groupes de cavaliers, de l'autre, plus rapproché du prophète, un ange. Le prophète s'adresse à celui-ci, qu'il reconnaît pour un ange, pour demander ce que signifient les cavaliers. Au lieu d'une réponse immédiate et directe, il en reçoit une figurée par la suite de la scène, qui offre : 1° un rapport fait par les cavaliers à l'ange, 2° un dialogue de l'ange et de Jéhova.

Nous avons parcouru la terre, et voilà, toute la terre est calme et paisible[7]. Alors l'ange de l'Éternel prit la parole et dit : Iaheweh Çebaôṭ ! Quand enfin auras-tu pitié de Jérusalem et des villes de Juda, contre lesquelles tu es en colère, voilà bien soixante et dix ans ? Et l'Éternel répondit à l'ange qui me parlait, par des paroles bonnes et consolantes[8].

Alors l'ange qui me parlait, me dit : Proclame ceci : Voici ce que dit l'Éternel : Je suis animé d'une ardente jalousie pour Jérusalem et pour Sion, et d'une grande colère contre ces peuples aujourd'hui tranquilles, qui, lorsque j'étais un peu en colère, ont aidé à son malheur. C'est pourquoi, voici ce que dit l'Éternel : Je reviens à Jérusalem avec amour; ma maison y sera rebâtie, parole de l'Éternel, et le cordeau sera tendu sur Jérusalem[9]. Proclame encore ceci : Voici ce que dit l'Éternel : Mes villes regorgeront encore de biens, et l'Éternel consolera encore Sion et élira encore Jérusalem.

Et ayant levé les yeux et regardé, je vis quatre cornes. Et je dis à l'ange qui me parlait : Qu'est-ce que cela ? Et il me répondit : Ce sont les cornes qui ont dispersé Juda, Israël et Jérusalem. Puis l'Éternel me fit voir quatre forgerons. Et je dis : Qu'est-ce que ceux-ci viennent faire ? Et il me répondit en disant : Ce sont là les cornes qui ont dispersé Juda, de manière que personne ne levait plus la

[7] Cette phrase contient l'idée fondamentale de l'allégorie. La terre est calme. L'ébranlement dont parlait, peu de temps auparavant, le prophète Aggée (II, 6), et qui devait changer la face du monde en faveur d'Israël, tardait à se produire. Les cavaliers sont copiés sur les courriers des rois de Perse, et servent ici à constater l'état actuel des choses. Les couleurs diverses de leurs chevaux ne signifient pas des faits divers pour l'*avenir*, comme c'est le cas dans l'usage qu'en fait l'Apocalypse (ch. VI). Tout au plus on pourra dire, puisqu'il s'agit uniquement du présent, que ces trois groupes de chevaux ou cavaliers ont parcouru la terre (l'étranger) dans toutes les *trois* directions, au nord, au sud, et à l'est. Car à l'ouest de la Palestine, il y a la grande mer. Mais nous ne tenons pas à cette explication, d'autant moins que le nombre *trois* n'est pas exprimé et que la vision suivante en a un autre.

[8] Nous sommes au mois de février de l'an 519 av. J.-C. Cela fait à peu près 70 ans depuis la ruine de Jérusalem, et le moment de la compensation, de la rémunération, et pour Israël et pour ses ennemis, n'est pas encore venu ! Le grand coup n'est pas encore frappé ! Il ne s'annonce pas même encore ! Les paroles consolantes sont celles que le prophète met ensuite dans la bouche de l'ange.

[9] Le cordeau servant aux architectes pour aligner leurs constructions, c'est ici une expression figurée pour la restauration de la ville.

tête; or, ceux-ci viennent les épouvanter, pour abattre les cornes des nations, qui ont levé leur corne contre le pays de Juda pour le disperser [10].

Et ayant levé les yeux et regardé, je vis un homme qui tenait dans sa main un cordeau à mesurer. Et je dis : Où vas-tu? Et il me répondit : Je vais mesurer Jérusalem, pour voir quelle en sera la largeur et quelle en sera la longueur. En ce moment, l'ange qui me parlait s'avança et un autre ange s'avança à sa rencontre. Et il lui dit : Cours dire à ce jeune homme-là : Jérusalem restera sans enceinte, à cause de la multitude des hommes et des animaux qu'il y aura. Et moi je serai pour elle, parole de l'Éternel! une muraille de feu tout autour, et au-dedans je serai sa gloire [1]. Hé! Hé! fuyez le pays du nord, dit l'Éternel, vous que j'ai dispersés comme

[10] La seconde vision, qui n'est qu'une amplification de ce qui a été dit chap. I, 15, est plus simple que la première, sans action dramatique, et se rapproche pour la forme de celles de Jérémie (chap. I) et d'Amos (chap. VII). Il s'agit de *symboles*, et de rien de plus. Il y en a deux : 1° *quatre cornes*, et 2° *quatre forgerons*. Les cornes sont le symbole de la puissance, surtout de la puissance politique et militaire (comp. 1 Rois XXII, 11. Deut. XXXIII, 17. Mich. IV, 13. Amos VI, 13, etc.). Les forgerons sont le symbole d'une autre puissance, plus grande que la première et capable de la dompter. Donc les cornes seront les ennemis d'Israël qui ont consommé sa ruine, les forgerons seront les forces que Dieu mettra en mouvement pour châtier les premiers. Le nombre *quatre*, si tant est qu'il soit choisi exprès, ne peut représenter que la totalité des ennemis, assaillant Israël de toutes parts, le nombre des forgerons est déterminé (parallèlement) par celui des cornes. Il est impossible de voir ici les quatre empires de Daniel, puisque Zacharie parle du passé.

[1] A l'égard de cette troisième vision, l'auteur n'a pas non plus réussi à exprimer sa pensée d'une manière claire et indubitable. On se divise toujours : 1° sur la question de savoir lequel des deux anges dit à l'autre : Cours dire à ce jeune homme ; 2° sur celle de savoir si ce jeune homme est le prophète Zacharie, ou l'homme au cordeau. Quant à ce dernier point, la chose ne nous paraît pas devoir être douteuse. Le prophète est simple spectateur d'une scène qui doit lui apprendre, sous une forme dramatique, que la nouvelle Jérusalem sera tellement peuplée, qu'il ne saurait être question d'en délimiter l'enceinte. L'ange doit donc dire à l'homme au cordeau que c'est une peine inutile de mesurer ce qui sera illimité. Pour ce qui est de l'autre question, elle est indifférente pour la fixation du sens. Cependant comme l'ange *interlocuteur* est toujours chargé d'expliquer au prophète ses visions, de manière ou d'autre, ce sera lui aussi qui donne ses ordres explicatifs à l'autre ange. Il va sans dire que l'homme au cordeau a quitté la scène quand les anges se rencontrent. S'il y a différence de rang entre les anges, l'interlocuteur est le supérieur. Il est, comme dans la première vision, l'ange de l'Éternel, c'est-à-dire un être révélateur plus ou moins rapproché de Dieu, si ce n'est à identifier avec lui. Voyez la suite.

par les quatre vents du ciel, dit l'Éternel. Hé, Sion! sauve-toi, toi qui demeures avec la fille de Babel[2]. Car voici ce que dit l'Éternel : C'est pour revendiquer sa gloire qu'il m'envoie vers les peuples qui vous ont dépouillés — car celui qui vous touche, touche à la prunelle de son œil — et voyez, je vais agiter ma main contre eux pour qu'ils deviennent la proie de leurs sujets et que vous reconnaissiez que c'est Iaheweh Çebaôṭ qui m'a envoyé. Réjouis-toi, fille de Sion! sois dans la jubilation! Car je vais venir demeurer chez toi, dit l'Éternel. Alors des nations nombreuses s'attacheront à l'Éternel, et deviendront mon peuple, et j'établirai ma demeure chez toi, et tu reconnaitras que c'est l'Éternel qui m'a envoyé vers toi[3]. Et l'Éternel possédera Juda comme son patrimoine, sur ce sol sacré, et il préférera encore Jérusalem. Silence, mortels, en présence de l'Éternel! Car il s'élance de sa sainte demeure.

Et il me fit voir Iehos'oua', le grand-prêtre, debout devant la personne de l'Éternel, et l'accusateur placé à sa droite pour l'accuser. Et l'Éternel dit à l'accusateur : Que l'Éternel t'impose silence, accusateur! Que l'Éternel, qui a élu Jérusalem, t'impose silence!

[2] Cette allocution, comme la suite va le prouver, est à mettre dans la bouche de l'ange qui a parlé auparavant, et il y a à dire que la *vision* se transforme en simple discours prophétique, sans que la transition soit autrement indiquée. Cela confirme encore la supposition que nous venons de hasarder, savoir qu'il ne faut pas trop insister sur la distinction à faire entre l'ange et Jéhova. Pour le fond, le discours s'adresse aux Juifs qui sont encore en Babylonie, ou ailleurs, qui n'ont pas encore rejoint la colonie de Jérusalem. Puisque Jéhova va frapper le grand coup contre les ennemis d'Israël (I, 15), il est temps que tous les enfants d'Israël se retirent en lieu sûr, et où pourraient-ils être mieux qu'à Jérusalem (d'après v. 9. 14 suiv.)?

[3] On comprend qu'en face d'un pareil texte, les commentateurs aient trouvé difficile de déterminer les personnes qui sont censées parler dans ce morceau, et qu'on ait attribué telle phrase à Dieu, telle autre à l'ange, telle autre, enfin, au prophète. Mais il nous semble que c'est toujours une seule et même personne qui parle depuis le 10e, ou plutôt depuis le 8e verset. Or, cette personne, ce n'est pas le prophète, qui d'abord est simple spectateur et auditeur, qui n'est pas introduit plus tard comme prenant la parole, et qui ne peut pas dire que c'est lui qui revendique la gloire de Jéhova chez les païens, en agitant contre eux sa main vengeresse. Il n'est donc pas celui qui se dit l'*envoyé* de Dieu. Mais le v. 15 prouve clairement que cet envoyé n'est pas un ange, dans le sens populaire de ce mot, parce qu'un ange ne peut pas parler d'Israël et des païens convertis comme de *son* peuple, et de Jérusalem comme de *sa* demeure. Celui qui établit sa demeure à Sion, c'est bien Jéhova (v. 16), et celui qui est *envoyé* contre les païens, est le même que celui qui s'*élance* hors de sa demeure céleste. Il résulte de tout cela, que l'*ange* est la personnification, d'un côté de la colère vengeresse de Dieu (I, 15; II, 12, 13), de l'autre, de sa grâce rendue à Israël (I, 16-17; II, 14 ss.).

C'est ici un tison sauvé du feu[1]. Or, Iehos'oua' était vêtu d'habits sales, comme il était là devant l'apparition de Dieu[2]. Et celui-ci prit la parole et dit à ceux qui étaient placés devant lui[3] : Otez-lui ses habits sales ! Puis il lui dit : Vois-tu, je te décharge de ta faute, et c'est en te revêtant d'habits de fête. Et il ordonna[4] qu'on lui mit un turban pur sur la tête ; et on lui mit sur la tête le turban pur, et on lui mit des habits, en présence de la personne de l'Éternel[5]. Puis la personne de l'Éternel apostropha Iehos'oua', en disant : Voici ce que dit laheweh Çebaôṭ : Si tu marches dans mes

[1] Le sens de cette nouvelle vision allégorique est en partie très-obscur, l'auteur ne donnant pas même les premiers éléments d'une interprétation authentique. Voici cependant ce qui nous paraît être l'explication la plus simple : Tout d'abord il faut bien se pénétrer de ce fait, qui s'est déjà imposé à nous dans le chapitre précédent, que l'*ange* de Jéhova n'est autre que Jéhova lui-même. Nous tiendrons compte désormais, dans notre traduction, de cette découverte, sur laquelle nous n'avons pas voulu anticiper dans les chapitres précédents. Le dédoublement de la personne n'est en partie que grammatical ou syntactique (comme dans cette phrase : l'Éternel dit : que l'Éternel t'impose silence !), en partie il tient à cette distinction, qui nous est si peu familière, de l'Être suprême considéré comme notion abstraite, et de Dieu, se manifestant de manière ou d'autre. — Nous assistons à une scène de tribunal. Le pontife Josué est accusé devant Dieu, par l'ange accusateur (Satan), dont nous connaissons le rôle par l'introduction du poëme de Job. Mais Dieu repousse l'accusation, il absout l'accusé, non pas parce qu'il est innocent (v. 3), mais parce qu'il veut lui faire grâce. Ceci est motivé de deux manières : Jéhova a élu Jérusalem, il n'ira donc pas la frapper de nouveau ; et puis, les châtiments précédents suffisent : le bois a déjà été entamé par le feu. La mention de Jérusalem fait voir que l'accusation ne portait pas sur quelque faute purement personnelle du prêtre, mais que celui-ci est introduit comme représentant en même temps le peuple.

[2] Il est positif que les habits sales symbolisent la culpabilité, et ne doivent pas être comparés à l'accoutrement de deuil porté par les accusés romains. Mais la question est de savoir de quelle faute ou péché le prophète veut parler ? On a songé à ce qui est raconté Esdr. X, 18 ; mais cela n'a eu lieu que soixante-dix ans plus tard, et est d'ailleurs complétement en dehors des préoccupations habituelles de Zacharie. Celui-ci s'intéresse exclusivement à la restauration de Jérusalem et de son temple. L'explication la plus simple et la plus juste nous est fournie par un contemporain de l'auteur, le prophète Aggée (chap. I). Il s'agit de la tiédeur et de la négligence de l'administration à mettre la main à l'œuvre du temple, tiédeur qui, en ce moment seulement, promet de faire place à des efforts sérieux.

[3] Les anges, ses serviteurs.

[4] Le texte hébreu porte : *Et je dis*, mais ce serait chose assez singulière que le prophète visionnaire se mêlât à l'action du drame. Déjà les anciennes versions ont exprimé la leçon que nous adoptons.

[5] D'autres traduisent : l'ange se leva de son siége (leva la séance). Ce qui est contraire à la suite du récit. — *En présence :* litt. l'apparition étant debout.

voies, et que tu t'acquittes de ton ministère[6], si toi tu gouvernes bien ma maison et gardes mes parvis, je te donnerai accès parmi ceux qui sont placés là[7]. Écoute donc, Iehos'oua', grand-prêtre, toi et tes collègues assis devant toi (car ils sont les représentants de l'avenir) : Voyez, j'amène mon serviteur, le Rejeton[8]. Car, voyez la pierre que j'ai mise devant Iehos'oua', sur une seule pierre sept yeux : c'est moi qui en veux ciseler la sculpture[9], dit l'Éternel; et je ferai disparaître la faute de ce pays-ci en un seul jour. En ce jour-là, dit l'Éternel, vous vous appellerez l'un l'autre sous la vigne et sous le figuier[10].

---

[6] A la lettre : si tu gardes ma garde. Il s'agit de la garde du temple, dans le sens général de l'accomplissement des devoirs pontificaux. La plupart des commentateurs supposent que la promesse commence avec la phrase suivante : tu gouverneras, etc., c'est-à-dire je te laisserai dans ta position. La maison, en tout cas, sera Israël.

[7] Ceux qui sont placés là, ce sont les anges de Dieu (v. 4). Le pontife aura *accès* parmi eux, il aura, comme qui dirait, ses libres entrées auprès du trône de Dieu, il sera toujours sûr d'être accueilli et exaucé. Au lieu de : *accès* (litt. : voies), d'autres traduisent : des guides.

[8] Ici commencent les vraies difficultés de ce morceau. Les *collègues*, doivent être ceux de la caste sacerdotale. On n'a pas besoin de supposer qu'ils apparaissent, eux aussi, dans la vision, surtout assis, alors que Jéhova est debout (v. 5). L'auteur veut simplement énoncer le rapport qui les rattache à Josué. Ils sont les *représentants de l'avenir*, litt. : des hommes de signe, préfigurants. Le sont-ils dans le sens de És. VIII, 18. Éz. XII, 6; XXIV, 24, comme symboles? et cela reviendrait-il à dire que leur ministère actuel est le type prophétique d'un ministère à venir, de celui du Christ? Ou bien ne pourrait-on pas entendre par des *hommes de signe*, des témoins dont la présence rend la promesse plus solennelle et plus certaine? Nous avons mis ces mots obscurs en parenthèse. D'autres y voient précisément la promesse elle-même, ce que Josué doit écouter. En tout cas, *le Rejeton* doit être le Messie. Le terme est consacré comme une espèce de nom propre, d'après Jérémie (XXIII, 5; XXXIII, 15). L'ange de l'Éternel (Jéhova) appelle donc le Messie son serviteur. La vision aboutit ainsi à une promesse messianique très-positive, plus positive et plus directe que celle des chapitres précédents.

[9] Qu'est-ce que cette pierre, et ces yeux, et cette sculpture? On ne s'accordera jamais sur le sens d'une allégorie aussi peu transparente. En tout cas, la pierre n'est pas le Messie, puisqu'elle est mise dès à présent devant le pontife. Ce pourrait être une pierre du temple, ou le temple lui-même, ou peut-être le peuple. Comme l'auteur y reviendra dans la vision suivante, nous aurons l'occasion d'en reparler. Les yeux, d'après quelques exégètes, sont sculptés sur la pierre. Il est plus naturel de supposer que les *yeux* sont ceux de la providence (le nombre serait sacré et symbolique pour désigner la totalité des forces divines), qui sont fixés sur la pierre, pour la protéger; et la sculpture à ciseler (la pierre à façonner), ce seraient les destinées ultérieures, soit du temple, soit du peuple.

[10] Image d'un bonheur paisible et d'une sécurité parfaite. Mich. IV, 4.

Puis l'ange qui me parlait me réveilla encore, comme un homme qu'on réveille du sommeil [1]. Et il me dit : Que vois-tu ? Et je répondis : Je vois un chandelier qui est tout d'or, ayant son réservoir à son sommet et garni de sept lampes, et il y a sept tuyaux pour les lampes qui sont à son sommet [2]. Et il y a au-dessus deux oliviers, l'un à la droite du réservoir et l'un à sa gauche.

Et je pris la parole et je dis à l'ange qui me parlait : Qu'est-ce que cela, mon Seigneur ? Et l'ange qui me parlait me répondit : Tu ne comprends donc pas ce que c'est ? Et je répliquai : Non, mon Seigneur ! Alors il prit la parole et me dit : C'est la parole de l'Éternel à Zeroubbabel ; elle dit : Ni par la puissance, ni par la force, mais par mon esprit, dit Iaheweh Çebaôṭ [3]. Qui es-tu, grosse montagne, devant Zeroubbabel ? Sois plaine, pour qu'il fasse avancer la pierre-pointe, aux cris de : Salut, salut à elle [4] !

Puis la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Les mains de Zeroubbabel ont fondé cette maison et ses mains l'achèveront,

[1] Il faut se mettre au point de vue d'après lequel le sommeil profond est opposé à l'état visionnaire.

[2] La simple description de l'objet de la vision a fourni matière à discussion. Nous pensons qu'il s'agit d'un chandelier reposant sur son pied et surmonté d'un vase rond contenant de l'huile ; autour de ce vase, horizontalement, il y a sept becs placés en cercle, et alimentés au moyen d'autant de conduits. C'est donc une espèce de couronne de flammes qui entoure le réservoir. Les copistes ayant écrit : il y a sept et sept tuyaux, les commentateurs en ont fait 49, ou 14, ou bien encore ils ont relié les sept lampes par sept tuyaux formant ensemble un cercle. Les oliviers sont *au-dessus* du chandelier, dans ce sens qu'en leur qualité d'arbres ils sont plus hauts.

[3] Malgré la lumière des sept lampes, l'explication reste singulièrement obscure. Cependant on voit que l'auteur veut parler du vrai moyen pour atteindre un certain but. Ce moyen, ce n'est pas la force matérielle (qui serait par exemple représentée par un feu puissant), mais l'esprit de Dieu, évidemment symbolisé par l'huile, qui alimente les lampes. Ce fait, que l'esprit de Dieu fait plus et mieux que la force matérielle, c'est une parole de Dieu, une vérité, exprimée dans son ensemble par la vision allégorique. Mais quel est le but ? C'est la ligne suivante qui est sans doute destinée à nous le dire.

[4] Dans la vision précédente, le prophète encourageait le prêtre Josué à continuer vaillamment l'œuvre de la restauration et lui promettait plein succès. Ici, c'est le tour du chef civil. La *grosse montagne* qui se dresse devant Zeroubbabel, ce sont les nombreux obstacles qu'il rencontre devant lui. Jéhova promet, et de la manière la plus énergique (par l'impératif), que les difficultés s'aplaniront, et que le gouverneur achèvera l'édifice (le temple ou la reconstitution nationale ?). La *pierre-pointe* (traduction littérale) est la dernière qu'on pose, au faîte même. Nous dirions la clef de voûte, si les Hébreux avaient construit des voûtes. Cette *pierre* ne pourrait-elle pas servir à expliquer le passage III, 9, qu'on la prenne au sens propre et du temple, ou au sens figuré ? Le sens propre nous paraît suffire.

et tu reconnaîtras que l'Éternel m'a envoyé vers vous[5]. Car qui voudrait mépriser le jour des petites choses, alors que ces sept-là voient avec plaisir le niveau dans la main de Zeroubbabel? Ce sont les yeux de l'Éternel qui parcourent la terre entière[6].

Et je pris la parole et lui dis : Qu'est-ce que ces deux oliviers, à la droite du chandelier et à sa gauche? Et je pris une seconde fois la parole et lui dis : Qu'est-ce que ces deux branches d'olivier à côté des deux conduits d'or qui versent le liquide doré[7]? Et il me répondit : Tu ne comprends donc pas ce que c'est? Et je répliquai : Non, mon Seigneur! Et il me dit : Ce sont les deux oints qui sont placés devant le maître de la terre[8].

Et ayant de nouveau levé les yeux et regardé, je vis un écrit volant[1]. Et il me dit : Que vois-tu? Et je répondis : Je vois un

[5] Encore un exemple du dédoublement de la personne de Dieu ; le texte dit formellement que Jéhova parle, et pourtant il dit qu'il est envoyé par Jéhova vers Israël. Le sens est : tu reconnaîtras que les prédictions ont dit la vérité, et qu'elles venaient de Dieu même.

[6] Le *jour des petites choses*, ce sont les faibles commencements que Zacharie avait sous les yeux, ces travaux toujours interrompus et n'avançant guère. Mais on aurait tort de prognostiquer l'avenir d'après cela. Les *sept* (yeux de la Providence, III, 9, représentés par les sept lampes) voient avec plaisir que Zacharie met la main à l'œuvre. Le *niveau* (litt.: le poids-plomb) est un instrument indispensable à l'architecte, il sert très-convenablement à symboliser le travail activement poursuivi. La phrase descriptive qui parle du parcours de la terre, est destinée à préciser le symbole des yeux : Dieu voit tout, il saura prévoir et prévenir de nouveaux dangers. Et puisqu'il voit l'œuvre avec plaisir, c'est qu'il l'aidera aussi.

[7] Pourquoi n'y a-t-il pas de réponse à cette première question? Le texte serait-il tronqué? La réponse serait-elle superflue? Rien de tout cela. La question est double, parce que l'image est à deux fins. Il y a d'abord deux oliviers, deux arbres entiers, des deux côtés du chandelier; puis à chacun de ces arbres le prophète distingue une branche particulière (nommée en hébreu un épi, parce que les olives y sont nombreuses comme des grains), et de laquelle coule l'huile (directement des olives, sans pressurage) dans un conduit qui va alimenter le réservoir au haut du chandelier.

[8] La réponse se rapporte aux deux questions, mais elle laisse libre carrière à l'imagination des savants. Voici le sens que nous y trouvons : Les deux *arbres* sont le sacerdoce et la royauté, les deux *branches*, sont leurs représentants actuels, Josué et Zeroubbabel. Ils sont *oints* (litt.: fils de l'huile) de l'esprit de Dieu, et versent cette huile dans le réservoir du chandelier qui représente la nation israélite, occupée à l'œuvre de sa restauration, et plus particulièrement à celle du temple.

[1] Nous disons un *écrit* et non un *rouleau*, par la simple raison que la suite prouve qu'il ne s'agit pas de quelque chose de roulé, mais d'une immense feuille de parchemin

écrit qui vole, long de vingt coudées et large de dix coudées. Et il me dit : C'est la malédiction qui passe par-dessus tout le pays : car quiconque dérobe, est balayé d'ici d'après elle, et quiconque jure, est balayé d'ici d'après elle[2]. Je l'ai lancée, parole de l'Éternel, pour qu'elle entre dans la maison du voleur, et dans la maison de celui qui jure par mon nom pour mentir, et qu'elle s'y établisse et la détruise de fond en comble[3] !

Et l'ange qui me parlait reparut[1] et me dit : Lève tes yeux et regarde ! Qu'est-ce qui apparaît là ? Et je dis : Qu'est-ce ? Et il me répondit : C'est le boisseau qui apparaît. Et il ajouta : C'est leur iniquité à tous, dans le pays. Et dans ce moment, un couvercle de plomb fut soulevé et on voyait une femme assise dans le boisseau[2]. Et il me dit : C'est la Méchanceté. Et il la refoula dans l'intérieur du boisseau et jeta le poids de plomb sur l'ouverture. Puis, ayant levé les yeux et regardé, je vis paraître deux femmes, qui avaient des ailes comme des ailes de cigogne, et le vent donnait dans leurs ailes et elles enlevèrent le boisseau entre la terre et le ciel. Et je dis à l'ange qui me parlait : Où vont-elles porter le boisseau ? Et il

ou de papyrus étalée dans toute sa largeur. Le texte dit rouleau, parce qu'à cette époque les livres se roulaient encore. Sur cette feuille est écrite la malédiction de Dieu contre les malfaiteurs, elle vole à travers le pays pour les rechercher, comme un oiseau qui cherche sa proie.

[2] Les voleurs et les parjures (car c'est de ceux-ci qu'il faut entendre le mot *jurer*, comme la suite le prouve) sont nommés sans doute à titre d'exemples, et à cause de la plus grande quantité de cas de ces péchés spéciaux. Par le mot *balayer*, nous avons tâché de rendre le sens de l'original, qui dit à la lettre : *être purifié d'ici*, ce qui contient la double idée de l'extermination des coupables et de la purification du pays.

[3] Litt.: bois et pierres.

[1] En d'autres termes : J'eus une nouvelle vision.

[2] Nous mettons le mot français *boisseau*, au lieu de l'hébreu *éfah*. Les archéologues n'ont pas encore pu s'accorder sur la grandeur de cette mesure de capacité. Il y en a qui l'estiment à environ un pied cube, d'autres vont jusqu'à une quarantaine de litres. La première dimension serait beaucoup trop petite pour l'usage que l'imagination du prophète en veut faire. C'est l'*éfah*, dit l'ange, et son contenu *est leur iniquité* (d'après les Septante : *'awonam*. Le texte hébreu a : *est leur œil*, phrase à laquelle les savants se tourmentent en vain de trouver un sens), c'est-à-dire l'ensemble de cette apparition symbolique représente l'iniquité qui peut se trouver dans tout le pays. Elle est logée dans le boisseau sous la forme d'une femme, et ce boisseau est couvert par un *disque* ou couvercle rond, de plomb, pour qu'elle ne puisse pas s'échapper. Le couvercle est soulevé un instant pour l'instruction du prophète.

me répondit : C'est pour lui construire une maison dans le pays de S'ine'ar ; et quand celle-ci sera établie, elle y sera déposée à sa place[3].

Et ayant de nouveau levé les yeux et regardé, je vis quatre chars qui sortaient d'entre deux montagnes, et ces montagnes étaient des montagnes d'airain[1]. Au premier char il y avait des chevaux bais, et au second char des chevaux noirs, et au troisième char des chevaux blancs, et au quatrième char des chevaux tachetés [*roux*][2]. Et je pris la parole et dis à l'ange qui me parlait : Qu'est-ce que cela, mon Seigneur? Et l'ange me répondit en disant : Ce sont les quatre vents du ciel qui s'élancent, en venant de la présence du maître de la terre. Quant au char aux chevaux noirs, ceux-ci s'en

[3] Le texte ne contenant aucune indication sur le symbole des *deux femmes* ailées, nous risquerions de nous égarer, en hasardant n'importe quelle conjecture. Admettons donc que ces femmes ne sont là que pour enlever l'autre de la Terre-Sainte désormais purifiée. Elles sont deux pour porter la lourde machine, elles ont des ailes de *cigogne*, parce que la cigogne est un oiseau à la fois grand et impur et qu'elle peut faire de longs voyages. S'ine'ar est le nom antique de la basse Mésopotamie ou Babylonie. C'est donc dans ce pays détesté et maudit que se trouvera la résidence future de la Méchanceté.

[1] Cette dernière vision est la plus obscure pour le sens et la moins travaillée pour la forme. Cependant nous croyons y découvrir cette idée que, après la purification d'Israël et de Canaan (chap. V), le châtiment des puissances païennes arrivera à son tour. Ce châtiment est représenté sous la figure des *vents* (c'est-à-dire des tempêtes); mais comme l'auteur ne pouvait pas faire paraître les vents dans une vision, il les représente sous la forme de *chars*, et cela d'autant plus facilement, que Jéhova est représenté tantôt comme s'élançant sur un char (Hab. III, 8), tantôt comme volant sur les ailes de la tempête (Ps. XVIII, 11). Ces vents ou chars sortent d'entre deux *montagnes d'airain*, d'une gorge formidable et inaccessible, c'est-à-dire de la demeure même de Dieu.

[2] Nous n'attachons aucune importance particulière à la variété des couleurs ; en tout cas, l'auteur ne nous les explique pas (comp. la note sur chap. I, 11). Mais il y a une double difficulté dans le texte à l'égard de ces couleurs : 1° Le mot que nous avons traduit par *roux* est douteux, la racine indiquant non une couleur, mais la vigueur. 2° Les deux séries ne correspondent pas. En effet, il y a d'abord des chevaux bais, noirs, blancs, et tachetés roux ; plus loin, il y aura des chevaux noirs, blancs, tachetés et roux. Or, il est impossible d'admettre que l'auteur ait à dessein changé sa nomenclature. De là, toutes les conjectures imaginables dans les commentaires. Nous nous tirons d'embarras en biffant le mot *roux* au v. 3, où évidemment il est déplacé, et en supposant que les chevaux bais de la première série, et les chevaux roux de la seconde, sont les mêmes. Car il serait singulier que les bais disparussent subitement pour faire place à d'autres non nommés auparavant.

vont au pays du nord, et les blancs les suivent; et les tachetés s'en vont au pays du sud; et les roux s'en vont et demandent à parcourir la terre [3]. Et il leur dit : Allez parcourir la terre. Et ils parcoururent la terre. Puis il m'appela et me parla en ces termes : Regarde, ceux qui s'en vont au pays du nord assouvissent ma colère sur le pays du nord [4].

Puis la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes [1] : Va prendre, de la part des déportés, de Ḥeldaï, de Tobiyahou et de Ieda'yah, et va te rendre toi-même aujourd'hui à la maison de Ios'iyah, fils de Çefanyah, où ils sont arrivés en venant de Babel, et prends de l'argent et de l'or [2] et fais des couronnes [3], et place-les sur la tête de Iehos'oua', fils de de Iehoçadaq, le grand-prêtre, et parle-lui en ces termes : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Voici venir un homme, Rejeton est son nom, et il poussera de sa

[3] Le pays du nord, la Babylonie, etc., est doublement frappé. Le pays du sud est l'Égypte. La Babylonie et l'Égypte avaient été les deux plus puissantes ennemies d'Israël. Mais il y en a eu d'autres ailleurs. Le quatrième char parcourt la terre entière pour les trouver et les châtier. Les chars, les vents, les attelages, sont au nombre de quatre, pour marquer que personne n'échappera, de quelque côté qu'il se trouve.

[4] L'explication nous fait l'effet de quelque chose d'incomplet.

[1] La série des visions est terminée. Il suit maintenant un acte symbolique qui termine le cycle des prédictions du prophète. Le style du discours est encore extrêmement négligé, et différents éléments de l'acte racontés d'une manière si confuse, que les intentions de l'auteur ne sont pas faciles à reconnaître.

[2] Le désordre dans la suite des idées et des actes est patent. Le texte doit dire sans doute que trois Juifs résidant encore en Babylonie, dans le lieu de la déportation, sont venus en ce moment même à Jérusalem et ont trouvé l'hospitalité chez le nommé Ios'iyah. Ils apportaient de l'or et de l'argent, soit pour le soulagement des colons, soit comme offrande au nouveau sanctuaire qui n'était pas encore achevé. Le prophète Zacharie doit se faire donner de cet or et de cet argent, pour l'usage qui va être dit.

[3] Le texte dit : *des couronnes*, au pluriel. Les commentateurs demandent avec raison : pourquoi plusieurs, puisqu'il n'est question que d'une seule personne à couronner ? Bon nombre d'entre eux mettent hardiment le singulier, d'autres admettent une lacune dans le texte et joignent au nom du prêtre Josué celui du gouverneur Zeroubbabel. Et puis on peut demander si les (ou la) couronnes doivent être faites d'un mélange des deux métaux, ou s'il s'agit de deux couronnes, l'une d'or, l'autre d'argent ? Voyez la note suivante.

place, et bâtira le temple de l'Éternel[4]. C'est lui qui bâtira le temple de l'Éternel, et il obtiendra la majesté, et siégera sur son trône comme roi, et sera prêtre sur son trône, et entre les deux il y aura un conseil de salut[5]. Et les couronnes seront pour Hélem et Tobiyah et Ieda'yah, et pour l'hospitalité du fils de Çefanyah, comme souvenir dans le temple de l'Éternel[6]. Et on viendra de loin pour bâtir le temple de l'Éternel, et vous reconnaîtrez que c'est Iaheweh Çebaôṭ qui m'a envoyé vers vous[7]. Et si vous écoutez la voix de l'Éternel, votre Dieu, alors[8].....

---

[4] Par le passage III, 8, nous savons déjà que le *Rejeton* est le Messie. Comme celui-ci est désigné comme un personnage devant apparaître dans l'avenir, il est évident que le couronnement du pontife Josué n'est pas destiné à désigner ce dernier comme le Messie. Ce couronnement n'aura donc qu'une signification symbolique, en caractérisant le Messie comme le pontife de l'avenir, et en même temps, par le couronnement même, comme un Roi, tel que les prophètes l'ont toujours conçu. Ne serait-il pas possible de s'en tenir à deux couronnes, l'une pour chacune des deux charges, ou bien celle d'argent pour l'actualité typique, celle d'or pour l'accomplissement définitif? De pareilles conjectures sont faites en l'air, nous le savons bien; mais que faire d'un texte comme le nôtre, sans de tels expédients? Quant à la construction du temple, le passage IV, 9 fait voir que nous avons affaire ici à une conception plus idéale.

[5] Un *conseil de salut*, ou salutaire, est le nom donné au gouvernement messianique, en tant que tous les plans, mesures, actes de celui-ci concourront au vrai bien-être du peuple de Dieu. *Les deux*, c'est le roi et le prêtre, ou plutôt le Messie en sa double qualité; car les fonctions de l'un et de l'autre sont au fond très-différentes. Cette phrase a le plus embarrassé les exégètes, parce qu'elle semblait accuser la présence simultanée de deux personnes différentes. De même, on s'est rendu l'explication difficile en traduisant: un conseil de *paix*, comme si l'auteur avait voulu parler de deux personnes qui auraient pu se quereller, et en plaçant ces deux personnes sur deux trônes différents. Malgré tout cela, il faut convenir que l'auteur n'a rien fait pour nous éclairer sur la manière dont il combinait dans sa pensée ce qu'il dit ici du Messie et ce que nous avons lu chap. IV, 14 des *deux* oliviers, de sorte que l'interprétation reste toujours sujette à caution.

[6] Les couronnes n'ayant dû servir qu'à un acte symbolique, seront rendues aux trois étrangers, ou plutôt, puisqu'ils n'avaient apporté leur or que pour un usage public, elles seront déposées au temple en leur nom et honneur. Le nom de *Heldaï* a été corrompu ici par les copistes. Nous traduisons avec la plupart des modernes: l'*hospitalité* (l'amour, la bonne grâce), bien que nous doutions de la justesse de cette traduction. Un acte d'hospitalité n'avait rien d'extraordinaire. N'y aurait-il pas ici encore une faute de copiste à l'égard du nom propre?

[7] Allusion à la conversion des païens, qui sera le sceau de l'accomplissement des prophéties.

[8] Le reste de la phrase manque. On se tire ordinairement d'affaire en traduisant: *Cela arrivera*, si, etc.

La quatrième année du roi Daryawes', la parole de l'Éternel fut adressée à Zekaryah, le quatrième jour du neuvième mois, du Kislew[1]. Ceux de Bêṭ-El avaient envoyé S'aréçer et Rég'em-Melk avec ses gens, pour implorer l'Éternel, en disant au prêtre de la maison de l'Éternel, et aux prophètes : Devons-nous observer le deuil du cinquième mois, avec les abstinences, comme nous l'avons fait depuis tant d'années déjà[2] ? Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Dis à tout le peuple du pays et aux prêtres[3] : Quand vous jeûniez et que vous portiez le deuil au cinquième et au septième mois[4], voilà bien soixante-et-dix ans, est-ce que c'est donc pour moi que vous jeûniez ? Quand vous mangez et buvez, c'est bien vous qui mangez et qui buvez[5] ! Mais il s'agit des paroles que l'Éternel a fait proclamer par la bouche des anciens prophètes, alors que Jérusalem était encore habitée et tranquille, ainsi que le pays du midi et la plaine.

Et la parole de l'Éternel fut adressée à Zekaryah en ces termes : Voici ce qu'a dit Iaheweh Çebaôṭ : Rendez la justice fidèlement, et pratiquez, l'un envers l'autre, la charité et la pitié ; n'opprimez pas la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre ; et ne méditez pas

[1] C'est-à-dire au mois de décembre de l'an 518 av. J.-C.

[2] Après la catastrophe de l'an 588, il s'était établi, parmi les Israélites, à Babylone surtout, la coutume de consacrer des jours de deuil commémoratifs des malheurs de la nation, à différentes époques de l'année (chap. VIII, 19), entre autres, un jour du 5e mois (*Ab*), correspondant à peu près à notre mois d'août, pendant lequel eut lieu l'incendie et le sac de la ville et du temple. Ces usages avaient continué à être observés depuis le retour, dans le sein de la colonie et de ses dépendances. Maintenant que le nouveau temple était presque achevé, et que Jérusalem se relevait de ses ruines, on se demandait s'il convenait bien de laisser subsister ces fêtes. Jusque-là tout est clair. Mais le commencement de la phrase est obscur et le texte probablement fautif. D'autres traduisent de manière à faire de S'aréçer, etc., non les *envoyés* de Bêṭ-El, mais les magistrats de cette ville=*envoyants* (des députés). D'autres encore font disparaître le nom de Bêṭ-El, endroit situé assez près de Jérusalem, mais en dehors de l'ancien royaume de Juda, pour lui substituer la *maison de Dieu* (le temple), *vers* lequel aurait été envoyée la députation. Le nom de S'aréçer fait voir que les Juifs nés en Babylonie commençaient à porter des noms étrangers (comp. 2 Rois XIX, 37).

[3] La réponse ne s'adresse pas aux députés de Bêṭ-El seuls ; le peuple entier a intérêt à connaître la pensée de son Dieu, et les prêtres mêmes, qu'on était venu consulter, ont besoin d'en être instruits.

[4] Ce dernier jeûne en commémoration de l'assassinat de G'edalyah (Jér. XLI).

[5] C'est là votre affaire. Je ne vous commande pas ces jeûnes, je ne vous les défends pas. C'est autre chose que j'ai à cœur. Au v. 7 il y a une ellipse : Ce sont les paroles, etc., *que vous devez observer ;* ce terme d'*observer* domine dans tout ce qui précède, et il est naturel de le répéter ici. Or, les paroles des anciens prophètes n'ont jamais porté sur les jeûnes, mais sur ce qui va être rappelé v. 8 suiv.

dans vos cœurs le malheur de vos frères[6]! Mais ils refusèrent d'écouter, ils raidirent le cou[7], et se bouchèrent les oreilles pour ne pas entendre. Ils changèrent leur cœur en un dur diamant, pour ne pas entendre l'enseignement et les paroles que l'Éternel leur adressait par son esprit, par la bouche des anciens prophètes. Et il survint une grande colère de la part de l'Éternel. Et de même qu'il avait appelé sans qu'ils écoutassent, de même, dit l'Éternel, «ils appelleront, et je n'écouterai pas[8]! Je les disperserai parmi tous ces peuples qu'ils n'avaient point connus[9], et le pays sera une solitude derrière eux, sans passant ni habitant[10]!» Voilà comme ils ont changé ce beau pays en désert.

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : Voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Je suis animé pour Sion d'un zèle jaloux, avec une grande ardeur je prends fait et cause pour elle[11]. L'Éternel dit : Je suis revenu à Sion, j'ai établi ma demeure au milieu de Jérusalem, et Jérusalem sera appelée la ville de la stabilité[12], et la montagne de Iaheweh Çebaôṭ sera la montagne sacrée. L'Éternel dit : Désormais les vieillards et les matrones seront assis dans les rues de Jérusalem, tenant le bâton à la main, à cause de leur grand âge; et les rues de la ville seront remplies de jeunes garçons.

6 Ces paroles ne forment pas une *nouvelle* instruction dont notre prophète se dirait chargé: il veut résumer les instructions données par ses prédécesseurs, en opposant très-explicitement la morale pratique au culte rituel.

7 Litt.: ils présentèrent une épaule rénitente; la métaphore est empruntée à la résistance que le bœuf oppose à celui qui veut l'atteler, lui imposer le joug.

8 On affaiblit le sens et l'on s'éloigne du texte en traduisant: ils appelèrent et je n'écoutai pas. Le prophète se reporte toujours aux temps antérieurs à la catastrophe, il veut instruire par l'histoire. Mais on peut hésiter à l'égard des lignes suivantes. Nous avons supposé que le discours de Jéhova, avec ses menaces, continue jusqu'à l'avant-dernière ligne. D'autres mettent tout au prétérit: Je les dispersai, etc.

9 Tellement ils étaient lointains! L'exil n'en est que plus terrible.

10 Litt.: Sans passant ni revenant. Cela veut dire simplement: sans habitant.

11 Cette traduction n'est pas tout à fait littérale, parce que la langue française n'offre pas les moyens de reproduire le sens mot à mot. L'auteur veut opposer les sentiments actuels de Jéhova, réconcilié avec son peuple, à ceux qui s'étaient manifestés par la ruine de Jérusalem. Ces sentiments sont ceux d'un *ardent* amour, qui veille avec *jalousie* sur l'objet aimé, pour qu'il ne s'égare plus, ni ne soit plus menacé.

12 On traduit ordinairement: *de la fidélité*, ville fidèle (ce que le mot peut signifier), mais il ne s'agit pas ici des qualités morales des habitants, mais du sort heureux qui les attend. De même, dans la ligne suivante, nous mettons montagne *sacrée*, et non: de *sainteté*.

et de filles qui y joueront [13]. L'Éternel dit : Si cela paraît merveilleux au reste de ce peuple, en ces jours-là, à moi aussi cela paraîtra merveilleux, dit l'Éternel [14]. L'Éternel dit : Voyez, je délivre mon peuple : du pays du levant et du pays du couchant je les ramène, pour qu'ils demeurent dans Jérusalem ; ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu, avec fidélité et justice [15]. L'Éternel dit : Prenez courage [16], vous qui en ces jours entendez ces discours de la bouche des prophètes, qui ont parlé le jour où la maison de Iaheweh Çebaôṭ, ce temple, fut fondé pour être rebâti [17]. Car avant ce jour, les hommes n'obtenaient point le salaire de leurs peines, et il n'y avait point de salaire pour les bêtes ; ceux qui entraient et sortaient n'étaient point en sûreté devant l'ennemi, et je mettais tous les hommes aux prises l'un avec l'autre [18]. Mais à présent, dit l'Éternel, je ne suis plus, pour le reste de ce peuple, comme autrefois : mais la culture de la prospérité, la vigne [19], donnera son fruit, et la terre donnera son produit, et le ciel donnera sa rosée, et je mettrai le reste de ce peuple en possession de

13 Tableau de la tranquillité et de la paix profonde et durable. Plus de guerre et de calamité qui abrège les jours de l'homme ; plus de souci qui pèserait, par contre-coup, jusque sur la jeunesse.

14 On traduit communément : si cela paraît impossible au peuple, cela doit-il donc aussi paraître impossible à moi ? Mais la forme interrogative n'est pas indiquée dans le texte, et *en ces jours-là*, c'est-à-dire lors de l'accomplissement, la chose ne pouvait plus paraître impossible. Le sens du texte, tel qu'il est, ne peut être que celui-ci : Le peuple aura raison de s'extasier sur cette révolution merveilleuse, car moi aussi, qui l'amène, je la juge telle.

15 Réciproquement. Les deux qualités sont attribuées tant à Jéhova qu'à Israël.

16 Litt. : Que vos mains soient fortes.

17 On se rappelle que la reconstruction fut entreprise deux fois ; la première fois, immédiatement après le retour (Esdr. III, 10), où l'œuvre fut bientôt interrompue ; la seconde fois, naguère (Agg. II, 15, 18), où le temple finit par être *rebâti*. Les *discours* en question sont donc les promesses faites par Aggée et Zacharie.

18 Le prophète rappelle le triste état de la colonie dans les premières vingt années après le retour. Point de sécurité au dehors, point de paix au dedans, stérilité dans la campagne, disette dans la ville. On travaillait bien, mais le travail n'était pas béni ; ni les hommes, ni les bêtes n'obtenaient ce qu'ils auraient dû gagner par leurs peines. Cette situation dura jusqu'au jour où enfin la reconstruction du temple fut sérieusement reprise.

19 Si le texte est intact, la vigne est appelée une *culture de prospérité* (de paix), parce qu'elle demande des soins qui sont impossibles en temps de trouble, ou parce que la vendange est de fait une époque de bonheur. La phrase est un peu recherchée et le sens par conséquent peu clair ; mais l'interprétation vulgaire : *On sèmera en paix*, est grammaticalement impossible.

tout cela. Et de même que vous avez été en malédiction parmi les peuples, vous, maison de Juda, et vous, maison d'Israël, de même je vous sauverai, et vous serez en bénédiction [20] : n'ayez pas peur! prenez courage! L'Éternel dit : De même que j'ai songé à vous faire du mal, quand vos pères m'avaient irrité, dit l'Éternel, et que je ne m'en suis pas repenti [21], de même encore, en ces jours-là, je songerai à faire du bien à Jérusalem et à la maison de Juda : n'ayez pas peur! Voici ce que vous aurez à faire : Dites la vérité l'un à l'autre; rendez la justice fidèlement et sainement dans vos places publiques; ne méditez pas dans vos cœurs le malheur de vos frères, et n'aimez pas les faux serments: car tout cela, je le déteste, dit l'Éternel [22].

Et la parole de l'Éternel me fut adressée en ces termes : L'Éternel dit : Le jeûne du quatrième mois, et le jeûne du cinquième, et le jeûne du septième, et le jeûne du dixième, deviendront, pour la maison de Juda, des jours de joie et de réjouissance, des jours de fête [23] : Mais aimez la vérité et la paix! L'Éternel dit : Encore sera-ce qu'il viendra des peuples, et les habitants de grandes villes, et les habitants de l'une iront à ceux de l'autre, en disant : Allons donc implorer l'Éternel, et rechercher Iaheweh Çebaôṭ! — Moi aussi, je veux y aller [24]! Et de grands peuples, et de puissantes nations viendront rechercher Iaheweh Çebaôṭ à Jérusalem et implorer l'Éternel. L'Éternel dit : En ces jours-là, il y aura que dix hommes de toute

[20] Être en bénédiction, en malédiction, veut dire, servir d'exemple à citer quand on veut maudire ou bénir. Ainsi on nommait Sodome quand on voulait menacer quelqu'un d'une ruine totale; on nommait Abraham quand on voulait se souhaiter un bonheur extraordinaire (Soph. II, 9. Gen. XII, 3).

[21] C'est-à-dire : et que j'ai accompli mes desseins sinistres contre vous.

[22] Comp. VII, 9, 10. C'est la condition de l'accomplissement des promesses précédentes.

[23] Il a déjà été question (chap. VII, 3, 5) d'une partie de ces jeûnes. On était venu demander s'il fallait continuer indéfiniment à les célébrer. Ici, le prophète déclare qu'ils n'auront plus de raison d'être désormais, mais qu'il y aurait un meilleur moyen, et un moyen indispensable, de plaire à Dieu. Le jeûne du 4e mois (Ṭammouz) consacrait le souvenir de la prise de Jérusalem, qui avait eu lieu le 9 de ce mois, en la onzième année du règne de Çideqiyah. Le jeûne du 10e mois (Tebet), se rapportait au commencement du siége, en la neuvième année du même règne. Voyez Jér. XXXIX; LII. 2 Rois XXV.

[24] Ces dernières paroles doivent être la réponse des habitants de la ville à laquelle on adressait l'invitation. C'est un tableau animé de la conversion des païens.

langue et nation saisiront le pan de l'habit d'un Juif[25], en disant : Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous !

[25] On remarquera ce nom, désormais de plus en plus exclusivement usité pour le peuple israélite. Antérieurement un *Iehoudi* était simplement un membre de la tribu de Juda. Depuis que cette tribu, après la fondation du second temple, forma le noyau de la nationalité rétablie, son nom devint le nom général de toutes les populations d'origine israélite qui s'y rattachèrent successivement. Dix hommes étrangers s'attacheront à un Juif, pour être introduits auprès de son Dieu, cela doit sans doute marquer la proportion dans laquelle s'étendra le cercle d'action de la théocratie.

XIX

ABDIAS

CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Le plus petit écrit de l'Ancien Testament a donné lieu à une des plus interminables controverses critiques entre les savants hébraïsants, et il est très-peu probable que le problème, dont nous allons soumettre les éléments à nos lecteurs, reçoive jamais une solution généralement satisfaisante. Le personnage auquel l'inscription attribue les quelques versets qu'on va lire, nous est absolument inconnu. Les anciens déjà n'en savaient rien, car, outre le nom propre, cette inscription ne nous fournit pas le moindre renseignement, et ce nom même est incertain, en tant qu'il s'agit de sa véritable prononciation. Dans les écoles rabbiniques, auxquelles nous devons notre texte dans sa forme reçue, on s'est décidé à le prononcer 'Obadyah ; les Grecs, c'est-à-dire les traducteurs juifs d'Alexandrie, ont lu 'Abdiyah, et c'est sous cette dernière forme, tant soit peu hellénisée, qu'il a passé dans les bibles latines et françaises. Ce qui divise les érudits, c'est la question chronologique, l'incertitude relativement à l'époque à laquelle il faudrait assigner la rédaction du seul oracle que nous possédons de ce prophète. A cet égard, les opinions sont on ne peut plus divisées. Pour les uns, 'Obadyah est le plus ancien de tous les prophètes qui ont laissé des écrits ; pour d'autres, au contraire, il serait le tout dernier : le neuvième et le quatrième siècle sont ainsi les termes extrêmes d'une longue série de combinaisons contra-

dictoires, et ceux-là même qui se renferment avec leurs hypothèses dans un cercle moins étendu, ne peuvent s'accorder sur un point capital, à savoir, si le discours est antérieur ou postérieur à la ruine de Jérusalem. Il est vrai que le rang réservé à 'Obadyah par les rédacteurs du canon, le classe parmi les anciens prophètes, mais c'est là une combinaison comme une autre et la critique a plus d'une fois établi que les savants de la synagogue ont été sujets à se tromper comme d'autres mortels.

En présence d'une telle variété d'opinions, émises tour à tour par les représentants les plus autorisés de la science, il serait téméraire de promettre d'emblée une explication qui emporterait tous les suffrages. Il est même évident que les arguments décisifs font défaut à tout le monde. Il convient donc d'exposer avant tout les causes de ces hésitations et de ces divergences, sauf à essayer ensuite de faire pencher la balance des probabilités d'un côté de préférence à l'autre.

L'oracle de 'Obadyah est une menace contre les Édomites. Le prophète débute en disant que Jéhova a envoyé un héraut chez les nations païennes pour organiser une levée en masse contre ce peuple qu'il a résolu de châtier, et qui se prévaut en vain de sa position en apparence inattaquable dans les gorges de ses montagnes. Malgré tout son savoir faire, il sera vaincu, pillé, massacré, pourchassé (v. 1-9). Puis l'auteur arrive à signaler les causes de cette explosion de la colère divine. C'est qu'Édom s'est associé aux ennemis d'Israël quand ceux-ci se sont emparés de Jérusalem. Quoique frère de Jacob, il a voulu avoir sa part du butin au moment de la détresse de Juda, et s'est réjoui des malheurs de celui-ci (v. 10-14). Mais le grand jour de la rémunération vengeresse est proche. Ce que les nations païennes ont fait à Israël, cela leur sera rendu avec usure : elles ont festoyé sur la sainte montagne, elles videront le calice à leur tour (v. 15, 16). Le peuple de Dieu reprendra le dessus et la race d'Ésaü sera anéantie. Juda et Benjamin s'empareront de son territoire et en général de tous les pays voisins, parmi lesquels sont expressément nommés Éphraïm et G'ile'ad, et à eux viendront se joindre ceux qui avaient été retenus captifs à l'étranger (v. 17-21).

Les Édomites, soumis autrefois par David, reconquirent leur indépendance du temps du roi Joram, vers 890 av. J.-C. (2 Rois VIII, 20). Subjugués de nouveau par Amaçyah et 'Ouzziyah, vers

la fin du neuvième siècle (2 Rois XIV, 7, 22), ils secouèrent définitivement le joug des Israélites du temps d'Aḥaz, vers 740 (2 Rois XVI, 6. 2 Chron. XXVIII, 17). Nulle part, dans les notices historiques, du reste extrêmement succinctes, relatives à ces faits, il n'est question d'une prise de Jérusalem par les Édomites, ni d'une participation à une pareille conquête amenée ou dirigée par quelque autre ennemi (2 Rois XIV, 13. 2 Chron. XXI, 16; XXV, 23). L'hypothèse que le morceau que nous allons lire pourrait se rapporter à l'une des catastrophes mentionnées dans ces derniers passages, ne repose donc sur aucune donnée positive, sur aucun témoignage explicite de l'histoire. Elle a été provoquée par des raisons d'un genre différent. D'un autre côté, il paraît certain que les Édomites profitèrent des guerres des Chaldéens sous Neboukadreççar, lesquelles amenèrent finalement la destruction de Jérusalem, pour assouvir leur haine invétérée et leur soif de pillage sur les malheureux Israélites. Les auteurs contemporains en parlent itérativement dans ce sens (Lament. IV, 21. Ézéch. XXXV. Ésaïe XXXIV), et le souvenir de ces hostilités se conserva longtemps, peut-être pendant des siècles (Psaume CXXXVII, 7), et cela d'autant plus facilement, que les Édomites continuèrent à occuper une bonne partie de l'ancien territoire de la tribu de Juda.

Or, parmi les auteurs qui menacent Édom de la vengeance du ciel, se trouve aussi Jérémie, dans le livre duquel il y a un morceau dont l'analogie frappante avec une portion du texte de 'Obadyah a été la cause principale des embarras de la critique (Jér. XLIX, 7 suiv.). En effet, il est impossible de méconnaître, nous ne dirons plus même une grande analogie, mais une véritable identité entre certaines parties des deux textes. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à mettre à côté des v. 1-6 et 8 de 'Obadyah, les versets de Jérémie dans l'ordre suivant : 14, 15, 16, 9, 10, 7. Tout le monde reconnaît donc qu'il y a là un rapport de dépendance ; mais on se divise sur la question de savoir de quel côté est l'originalité. Plusieurs critiques plaident pour la priorité de Jérémie, un plus grand nombre pour celle de 'Obadyah. Nous avouons que si la question se posait dans des termes aussi simples, cette dernière opinion nous semblerait préférable. Jérémie a l'habitude de tirer parti de ses lectures. On n'a qu'à comparer, par exemple, le chapitre immédiatement précédent (XLVIII), l'oracle contre Moab, avec les chap. XV et XVI d'Ésaïe, et l'on trouvera un rapport du

même genre. Ici, les emprunts qu'il est censé avoir faits à 'Obadyah se présentent comme des lambeaux de texte, des phrases isolées, utilisées çà et là selon l'occasion, tandis que dans leur source présumée ces mêmes phrases forment une suite parfaitement simple et logique. On peut faire valoir encore en faveur du même point de vue plus d'une observation de détail, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Cependant à l'égard de quelques éléments communs aux deux textes, un jugement opposé peut être rendu plausible aussi. Les faits ne sont donc pas absolument décisifs, bien que, nous le répétons, la plus grande somme des arguments soit pour la priorité de 'Obadyah. Mais cette manière de voir se heurte contre une difficulté majeure. Le discours de Jérémie est positivement antérieur à la destruction de Jérusalem, tandis que celui de 'Obadyah semble parler de celle-ci comme d'un fait accompli. Ceci est en contradiction flagrante avec le résultat de la comparaison des deux textes, tel que nous venons de le formuler, et ne peut que dérouter davantage la sagacité des historiens.

Les termes du problème ainsi posés, il nous semble qu'il n'y a qu'un seul moyen de les concilier, moyen assez hardi, il est vrai, et ne pouvant avoir d'autre valeur que celle d'une conjecture plus ou moins plausible, mais enfin tel, qu'il écarte les principales difficultés. Qu'on veuille bien remarquer que les rapports entre Jérémie et 'Obadyah se bornent aux huit premiers versets de celui-ci. De tout le reste, et notamment de tout ce qui se rapporte à la catastrophe de Jérusalem déjà consommée, il n'y a pas un mot dans le premier de ces deux prophètes. Nous devons en conclure que ce que Jérémie a eu sous les yeux, ce n'était pas le texte complet de 'Obadyah, tel qu'il existe aujourd'hui. Ensuite il est à observer que dans la seconde partie de ce texte (v. 10-21), dont il n'y a pas de trace dans Jérémie, on rencontre un assez grand nombre d'éléments qui se trouvent aussi dans Joël (chap. IV), des mots, des phrases, des idées, dont le parallélisme évident ne saurait être l'effet du pur hasard. Par là, notre prophète semble se caractériser suffisamment comme compilateur, et nous admettrons sans trop de peine, que dans la première partie aussi il aura utilisé quelque prophétie plus ancienne (très-ancienne peut-être) contre les Édomites, laquelle était aussi connue de Jérémie, qui se l'était déjà appropriée d'une manière plus libre. Si l'on ne voulait pas expliquer les rapports entre les deux textes

par cette supposition d'un troisième plus ancien, devenu la source commune des deux autres, il faudrait bien nécessairement admettre, malgré les apparences, que Jérémie lui-même a été la source directe de 'Obadyah.

Mais voici encore une considération à l'appui de notre hypothèse. Les différentes parties du texte de 'Obadyah ne paraissent pas trop bien s'accorder entre elles. En effet, dans celle qu'il a en commun avec Jérémie, la destruction d'Édom est représentée comme le fait des nations païennes, mandées exprès par Jéhova pour accomplir cette œuvre de vengeance. Dans l'autre partie, au contraire, c'est Israël lui-même qui est chargé de cette besogne, et à cet égard on peut même découvrir une idée analogue dans le texte correspondant de Joël (IV, 8).

Nous ne pouvons donc voir dans l'écrit de 'Obadyah qu'une œuvre de seconde main, une imitation sans grand mérite littéraire. Mais nous irons plus loin. Nous n'hésitons pas à exprimer l'idée qu'il n'a pas été rédigé sous l'impression immédiate des événements auxquels il fait allusion. La ruine de Jérusalem semble déjà appartenir à un passé plus ou moins éloigné. Le texte n'en peint pas les horreurs. Il ne reste que le sentiment de haine, le besoin de revanche, entretenu par des souvenirs devenus déjà un peu vagues. Et qu'on le remarque bien, cette haine s'adresse non aux Chaldéens, les véritables auteurs de la catastrophe, mais aux Édomites, qui n'y ont joué qu'un rôle secondaire. Nous en concluons que le compte des Chaldéens était réglé par la conquête de Cyrus, tandis que les Édomites occupaient toujours une partie du territoire et provoquaient ainsi constamment le patriotisme israélite. D'autres ont fait des remarques analogues, mais on pensait que l'auteur, vivant lui-même dans l'exil, pourrait avoir perdu de vue les Chaldéens maîtres du pays. Nous croyons que notre explication est plus conforme aux textes. Jérusalem aura déjà été rebâtie, les vainqueurs étaient anéantis à leur tour; il ne restait que ces voisins, odieux et incommodes à la fois, dont la présence ravivait sans cesse les vieux griefs. Le Psaume CXXXVII, que nous avons déjà cité, prouve que ces sentiments subsistaient dans toute leur énergie, bien plus tard encore. Ils s'enracinèrent même tellement dans l'esprit des Juifs, que le nom d'Édom finit par désigner, dans la littérature des âges suivants, tout ce que le judaïsme haïssait le plus dans l'étranger, et notamment Rome et les Romains.

Ce n'est pas tout. Immédiatement après avoir comparé la maison de Jacob à un feu et la maison de Joseph à une flamme, qui dévoreront la maison d'Ésaü comparée à du chaume, c'est-à-dire après avoir dit qu'Israël dans sa totalité détruira les Édomites, l'auteur annonce que Juda s'emparera des champs d'Éphraïm et de Samarie, et Benjamin de G'ile'ad. Ce passage est très-significatif. On a pu y voir les traces de la rivalité entre les deux royaumes, et partant une preuve que 'Obadyah aurait vécu et écrit du temps des anciens rois; nous y voyons au contraire une preuve de plus, que pour lui les tribus de Juda et de Benjamin représentent la nation, dépossédée de la plus grande partie de son territoire, et circonscrite, depuis la restauration de son temple, dans des limites très-étroites qu'un temps meilleur seul devra étendre de nouveau. Il ne s'agirait donc plus de l'époque de l'exil proprement dit, de la déportation babylonienne, et s'il y a encore des Israélites retenus de force au dehors et dont on espère le retour, c'est ailleurs qu'il faudra les chercher.

Vision de 'Obadyah.

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel, au sujet d'Édom[1] :

Un message nous est arrivé de la part de l'Éternel,
Un hérant a été envoyé parmi les peuples :
Levez-vous ! Mettons-nous en route pour le combat[2] !

Vois-tu ! Je te fais petit parmi les peuples,
Tu seras méprisé, on ne peut plus.
L'orgueil de ton cœur t'a trompé,
Toi qui, demeurant dans les gorges des rochers,
Établi bien haut[3],
Disais dans ton cœur : Qui me mettra à bas ?
Quand tu élèverais ton aire comme l'aigle,
Quand tu la placerais entre les étoiles,
Je t'en ferais descendre, parole de l'Éternel !

[1] Cette première ligne est une espèce de suscription qui indique sommairement le sujet de l'oracle. Elle se sépare nettement de ce qui suit par la différence évidente du style, qui est ici celui de la plus simple prose. Tout de même, c'est l'auteur lui-même qui a dû l'écrire, puisque le nom d'Édom, qui est indispensable pour l'intelligence du reste, n'est pas reproduit dans les strophes qui suivent. Voyez une transition semblable, ci-dessus Zach. IX, 1.

[2] La ruine des Édomites doit être amenée par une attaque guerrière, pour laquelle Dieu lui-même mande les nations. Le prophète en parle comme ayant entendu l'appel adressé à celles-ci.

[3] Litt.: la hauteur de ton siége, c'est-à-dire : lesquelles sont ton siége élevé. En hébreu, les pronoms passent de la seconde à la troisième personne, ce qui a dû être changé dans la traduction.

Sont-ce des voleurs qui sont entrés chez toi ?
Sont-ce des brigands nocturnes ?
Comme tu es ruiné[4] !
Ils ont bien emporté assez !
Sont-ce des vendangeurs qui sont entrés chez toi ?
Ils ont bien laissé de quoi grapiller !

Comme 'Ésaw a été fouillé !
Comme ils ont été recherchés, ses trésors cachés !
Jusqu'à la frontière ils t'ont chassé
Ceux qui avaient été tes alliés ;
Ils t'ont trompé, ils t'ont fait violence,
Ceux qui avaient été tes amis ;
Ceux qui avaient été tes commensaux
Ont mis le piége sous tes pieds :
Ç'en est fait de ta sagesse[5] !
Oui, en ce jour-là, dit l'Éternel,
Je ferai disparaître d'Édom les habiles,
Et la sagesse des montagnes de 'Ésaw,
Et tes guerriers, ô Téman, seront dans l'épouvante,
Pour que le dernier homme périsse
Dans les montagnes de 'Ésaw, dans le carnage.

[4] La ruine d'Édom, tout à l'heure prédite comme décidée et imminente, est représentée ici comme consommée. Tout de même, le sens de cette strophe, ainsi que celui de la suivante, est plus ou moins incertain. Nous exprimons ici la pensée que la catastrophe est telle, qu'on pourrait la comparer au spectacle que présenterait une maison dévalisée par des brigands, ou une vigne après les vendanges. Le poëte a l'air de se récrier au sujet de l'état des choses qu'il entrevoit. D'autres cependant traduisent: *Si* ç'avaient été des voleurs, ou des vendangeurs, ils *auraient* laissé quelque chose. Ici rien ne reste! Mais, dans ce cas, il faut considérer la phrase: *comme tu es ruiné!* comme une parenthèse qui interrompt le discours.

[5] Les obscurités de l'original sont ici telles, qu'on a de la peine à accepter le texte comme tout à fait authentique. Aussi bien notre traduction est-elle un peu libre et en partie conjecturale. On voit bien que les Édomites sont représentés comme un peuple riche et puissant, et vivant aujourd'hui en parfaite sécurité par suite de ses relations politiques et commerciales avec ses voisins. Mais cela changera. Ces alliés se tourneront contre eux, et la sagesse si renommée de la nation (1 Rois V, 10) lui fera défaut au moment où elle aurait été le plus nécessaire. Pour trouver le sens que nous exprimons, nous avons dû introduire dans le texte un mot qui ne s'y trouve pas. Après les hommes de ton alliance (tes alliés) et les hommes de ta paix (tes amis), nous mettons les *hommes* de ton pain (tes commensaux). Si l'on ne veut pas admettre cette ellipse, il faut traduire: Ton pain, ils en ont fait un piége sous toi, et le *pain* serait le symbole de la confraternité.

C'est à cause du crime contre ton frère Jacob[6]
Que la honte te couvrira,
Et que tu seras anéanti à jamais!
Le jour où tu prenais position contre lui[7],
Le jour où les ennemis emportaient son bien,
Où les étrangers envahissaient ses portes
Et jetaient le sort sur Jérusalem[8] —
Toi aussi, tu étais du nombre!

Mais ne te repais pas[9] de la journée de ton frère,
De la journée de son désastre;
Ne te réjouis pas au sujet des enfants de Juda,
Au jour de leur ruine;
N'ouvre pas la bouche si grande,
Au jour de leur détresse,
Ne vas pas envahir la porte de mon peuple,
Au jour de son malheur,
Ne te repais pas, toi aussi, de son revers,
Au jour de son malheur,
Ne porte pas la main sur son bien,
Au jour de son malheur,
Ne te poste pas dans le carrefour,
Pour massacrer ses fuyards,
Ne livre pas ce qui en reste,
Au jour de la détresse!

Car elle est proche, la journée[10] de l'Éternel sur tous les peuples:
Ce que tu as fait, te sera fait,
Tes actes retomberont sur ta tête!

[6] Allusion directe à un fait historique, où les Édomites se sont joints aux ennemis de Juda, pour donner le coup de grâce au royaume des Isaïdes. D'après la généalogie ethnographique de la Genèse 'Ésaw (Édom) et Jacob étaient frères. La ruine prochaine d'Édom sera donc la revanche pour celle de Juda. Comp. Joël IV, 19.

[7] Cette ligne et la dernière de la strophe ne s'accordent pas bien ensemble au point de vue logique ou syntactique. En s'arrêtant à la description de l'invasion ennemie, l'auteur oublie qu'il a commencé sa phrase à un autre point de vue.

[8] Comp. Joël IV, 3.

[9] Le fait reproché aux Édomites appartenait au passé. Le poëte se le représente comme actuel ou permanent. On comprend que ce qu'il a l'air de leur interdire, lui était dicté par le souvenir de la réalité historique. Le passage est un peu monotone à force de répétitions.

[10] Du jugement rémunérateur. Comp. Joël IV, 14, 4, 7.

Oui, comme vous vous êtes mis à boire sur ma sainte montagne,
Ainsi on fera boire à toutes les nations sans répit [11];
Elles boiront, elles s'enivreront [12],
Elles seront comme si elles n'avaient jamais été.

Mais sur la montagne de Sion il y aura un reste sauvé;
Elle sera sacrée [13], [possessions.
Et ceux de la maison de Jacob s'empareront de leurs [14]
Et la maison de Jacob sera un feu,
Et la maison de Joseph [15] une flamme,
Et la maison de 'Ésaw du chaume :
Ils les allumeront et les dévoreront,
Il ne restera rien de la maison de 'Ésaw :
C'est l'Éternel qui le dit.

Et ceux du midi [16] s'empareront des montagnes de 'Ésaw,
Et ceux de la plaine du pays des Philistins;

[11] Il y a ici un jeu de mots facile à saisir. Le temple a été profané par les festins et les excès des vainqueurs; la punition consistera en ce que Jéhova leur fera vider la coupe de sa colère, au fond de laquelle ils trouveront leur ruine complète et définitive.

[12] Mot de signification douteuse; on l'interprète du tapage que font les gens ivres. L'étymologie permettrait de l'entendre du mouvement de la langue qui aspire et lèche la dernière goutte.

[13] Désormais inaccessible aux ennemis du peuple de Dieu. Le *reste*, qui survit et qui formera la souche de l'Israël de l'avenir, nous rappelle ce qui a été dit plus haut de massacres et de captivité. Joël III, 5; IV, 17.

[14] Il est difficile de déterminer le sujet de ce pronom. L'auteur veut-il parler déjà ici de la conquête du pays d'Édom par les Israélites, ou veut-il parler de la rentrée de ceux-ci dans leur patrie?

[15] La restauration préalable de la nation tout entière rentre dans le cercle des idées et des espérances des prophètes. Joseph représente le royaume d'Éphraïm. Cependant il ne serait pas impossible que, dans ce passage, les deux noms propres fussent absolument synonymes et qu'il ne fût pas question des tribus du nord. Voyez v. 19.

[16] Le territoire de Juda se divisait naturellement en plusieurs districts: la montagne, au centre; la plaine, à l'ouest; la lande, à l'est, et le *nég'eb* (probablement: pays sec), au midi. Le prophète veut dire que Juda se fortifiera de manière que les habitants de chaque district franchiront leurs frontières et s'empareront du territoire le plus voisin. Dans cette supposition, Benjamin représenterait la portion du peuple occupant la partie orientale du territoire et franchissant désormais le Jourdain, et la portion non nominativement désignée (*ils* prendront possession), ce seraient ceux qui s'étendraient vers le nord, pour occuper ce qui avait autrefois formé le royaume d'Éphraïm ou de Samarie. Si l'on ne veut pas exclure les Éphraïmites de la participation au bonheur de l'avenir, il faut les comprendre dans ce mot: *ils*, qui représenterait alors plutôt la totalité de la nation. Mais dans l'introduction nous avons donné une autre explication.

Ils prendront possession des champs d'Éphraïm,
Et des champs de S'omerôn,
Et Benjamin s'emparera de G'ile'ad.
Et les déportés de cette armée d'Israélites,
Qui sont [parmi][17] les Cananéens jusqu'à Çarpaṭ,
Et les déportés de Jérusalem
Qui sont en Sparad,
S'empareront des villes du midi.
Et des libérateurs[18] s'élèveront sur la montagne de Sion,
Et domineront sur les montagnes d'Éphraïm,
Et l'empire sera à l'Éternel.

[17] Correction conjecturale, d'après le parallélisme, d'un texte passablement obscur. Il paraît que l'auteur voulait dire que ces conquêtes ne seront pas faites seulement par et pour le *reste sauvé* (v. 17), mais que ceux-là aussi y auront part, qui ont été les victimes de la catastrophe et qui alors reviendront dans leur patrie. *Çarpaṭ* est une ville phénicienne dont il est fait mention dans l'histoire du prophète Élie (1 Rois XVII, 9), tout au nord de la Palestine. Quant à *Sparad*, c'est un lieu absolument inconnu. Les Juifs appliquent le nom à l'Espagne ou au Bosphore ; d'autres ont pensé à Sparte ou à Sardes, capitale de la Lydie, dont on croit avoir reconnu le nom dans les inscriptions cunéiformes, sous la forme de *Çprd*.

[18] Des héros, pareils aux anciens juges d'Israël, également ainsi désignés.

XX

ANONYME

(Malachie)

440 AVANT JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION

Nous arrivons enfin au dernier de cette longue série d'écrivains dont l'esprit supérieur et la parole austère avaient pris, durant quatre siècles, la direction du peuple israélite, et dont les ouvrages ont fini par être réunis en faisceau par la pieuse reconnaissance d'une génération mieux disposée à leur égard que celles auxquelles ils s'étaient adressés directement. Le prophète dont nous allons nous occuper est bien certainement le dernier de tous dans l'ordre chronologique, et nous ne lui ferons pas tort en signalant, dans les quelques pages qu'il nous a laissées, les indices précurseurs de l'avénement d'une tendance qui, tout en consolidant l'œuvre de cette illustre phalange des hérauts de Jéhova, rendait en même temps superflues les formes traditionnelles de leur activité.

Mais avant d'entretenir nos lecteurs de l'écrit même qui nous reste à étudier, nous devons justifier la manière dont nous l'introduisons, et qui n'aura pas manqué d'étonner la plupart d'entre eux. Nous leur annonçons encore une fois un prophète anonyme, et pourtant toutes nos bibles, anciennes et modernes, sans en excepter le texte original, nous donnent ici le nom de Malachie (Maleaki), un nom qui, d'ailleurs inconnu, ne saurait

éveiller les soupçons de la critique, comme cela a pu être le cas pour une partie des livres d'Ésaïe et de Zacharie. Tout de même le doute, bien qu'il n'ait jamais pu l'emporter sur la tradition, est presque aussi ancien que celle-ci, et nous n'hésitons pas, pour notre part, à le regarder comme parfaitement autorisé.

En effet, le mot hébreu Maleaki signifie tout bonnement : *mon messager*, ou bien encore : *ma manifestation*, et il nous est impossible d'admettre qu'un pareil nom ait pu être donné à un enfant nouveau-né, d'autant plus que dans le second des sens indiqués il ne s'applique jamais qu'à Dieu. Aussi bien un grand nombre de commentateurs, surtout de nos jours, pensent que ce n'est là qu'une abbréviation de la forme complète du nom, qu'on suppose conservée dans la bible grecque, et transmise de là aux versions latines et françaises : Maleak-yah (Malachias), ce qu'on traduit par messager de Dieu. Mais ici la même objection se reproduit, peut-être avec plus de force encore. Ajoutez à cela que dans la suscription même du livre, où l'original dit : *Parole de l'Éternel adressée à Israël par l'organe de Maleaki*, la version grecque porte : *par l'organe de son messager ;* ce qui prouve clairement que dès l'époque de l'origine du recueil on n'était pas suffisamment édifié sur la personne et le nom de l'auteur. Plus tard encore, la paraphrase chaldaïque nomme Esdras comme auteur, et regarde l'autre nom comme un titre honorifique donné à ce personnage. Nous devons donc nous demander s'il y a moyen de savoir d'où vient un nom si singulier, et que les plus anciens témoins déjà avaient de la peine à prendre pour un nom propre.

Pour répondre à cette question, il faut d'abord remarquer que dans la collection des prophètes, telle qu'on la possédait sans doute dès le second siècle avant notre ère, c'était là le seul ouvrage resté anonyme. Car les textes de différents auteurs qu'on avait ajoutés au volume d'Ésaïe (dont le livre était placé dans l'origine après ceux de Jérémie et d'Ézéchiel), avaient fini par être regardés comme appartenant également à cet auteur. De même, les deux opuscules anonymes placés à la fin du quatrième volume des prophètes, de ce qu'on appela plus tard le recueil des petits prophètes, ou plus simplement les Douze, finirent par être considérés comme une partie intégrante du livre de Zacharie. A une certaine époque il n'y avait donc plus que ces quelques pages qui font l'objet de notre discussion actuelle,

qui manquassent encore d'un titre comme le portaient toutes les autres parties du recueil, et l'on comprend que les docteurs de la synagogue songeassent à remédier de manière ou d'autre à cet inconvénient. Or, on connaît la coutume des écoles juives, de désigner soit des livres entiers, soit aussi des chapitres ou sections, par des mots pris dans les textes mêmes, ordinairement, mais pas nécessairement, par les premiers. Ceci nous donnera la clef de l'énigme dont nous cherchons la solution. Le petit écrit du dernier des prophètes, autrement de fort peu d'importance pour les générations suivantes, contenait un passage qui, plus que tout le reste, attirait l'attention des lecteurs : nous voulons parler de la seule prédiction positive qui s'y trouve, dans l'ordre des idées d'avenir, qui n'avaient jamais cessé de préoccuper les prophètes et qui bientôt devinrent le centre des aspirations religieuses de la nation. *Voyez*, dit notre auteur, *je vais envoyer mon messager* (chap. III, 1) ; et plus loin (v. 24), dans un passage qu'on aimait à combiner avec l'autre, ce messager recevait même le nom d'Élie. On sait par les récits évangéliques quel rôle a joué cet Élie précurseur dans le drame des évolutions finales dont le siècle apostolique nourrissait son imagination. Nous n'examinerons pas ici si la traduction par : *mon messager*, est la plus juste ou la seule admissible, ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une manifestation personnelle de Dieu, comme c'est le cas dans les anciens livres historiques, quand ils se servent du même terme. Il nous suffira de constater que les Juifs ont adopté la première explication, et nous comprendrons sans peine que le passage en question, le passage du *Maleaki*, a fourni le terme technique pour désigner l'écrit anonyme, un écrit qui, placé tout à la fin du volume sacré dans sa plus ancienne forme (loi et prophètes), et avant qu'on y ajoutât le recueil des livres dits Hagiographes, montrait pour ainsi dire du doigt l'avénement désiré d'un nouvel ordre de choses. De là, à l'opinion que c'était un nom d'auteur, il n'y avait plus qu'un pas.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le livre lui-même. Tout petit qu'il est, il se compose de cinq morceaux différents, la plupart très-courts et ne pouvant guère être appelés des discours. Le premier est le plus long de tous (chap. I, 1-II, 9). C'est une invective assez violente, dirigée d'abord contre le peuple de Jérusalem en général, ensuite tout spécialement contre les prêtres et les Lévites, auxquels le prophète reproche d'amener à

l'autel des bêtes tarées, au lieu de victimes de choix, telles qu'elles convenaient aux rites sacrés et qu'elles étaient prescrites par la loi. Dès ce début, nous nous étonnons de voir une pareille énergie de langage dépensée pour un intérêt si infiniment moins élevé que ceux pour lesquels les anciens déployaient la généreuse audace de leur polémique. Une seconde réprimande plus courte, mais plus obscure dans l'énoncé des détails, concerne deux autres coutumes blâmables des contemporains, les mariages mixtes, de Juifs avec des femmes païennes, et l'habitude du divorce (chap. II, 10-16). Suit une allocution d'une portée plus générale (chap. II, 17-III, 6), laquelle, en formulant une série de griefs contre les deux éléments de la population, annonce la venue de Dieu pour le grand jugement. Le quatrième morceau (chap. III, 7-12) parle en termes amers des fraudes commises à l'égard de la dîme et des autres oblations légales. Enfin, l'écrit se termine (chap. III, 13-24) par l'annonce d'un triage que Jéhova fera entre les hommes rebelles à sa volonté et mécontents de son gouvernement, et ceux qui sont restés fidèles à ses commandements et confiants en ses promesses. A ceux-ci luira le soleil du salut et le prophète Élie viendra inaugurer parmi eux l'ère de la paix et du bonheur.

On voit par ce rapide résumé que l'auteur a vécu à une époque où il n'était plus nécessaire de prémunir les esprits faibles contre les séductions du polythéisme. Il est encore question d'égarements moraux, mais la principale préoccupation du prophète, ce sont les transgressions relatives à la partie plus ou moins matérielle de la loi mosaïque, nous dirions volontiers les délits politiques. L'organisation de la hiérarchie, le paiement des redevances, l'observation régulière des rites, et la séparation plus stricte d'avec l'étranger, étaient devenues la base de l'ordre des choses établi dès avant la fin du premier siècle après la restauration du temple. Car c'est bien à cette époque que nous devrons rapporter la composition de cet opuscule. Il n'y a pas de doute : le temple dont Aggée et Zacharie avaient poussé les travaux, existait maintenant (I, 10; III, 1, 10), et son culte est censé fonctionner régulièrement. La loi était connue et promulguée, car il y est fait allusion en plusieurs endroits. Mais le peuple, pauvre et découragé, parce que les promesses fantastiques dont on l'avait nourri ne s'étaient pas accomplies, se montrait peu exact à remplir ses devoirs religieux, qui dès lors

consistaient avant tout à entretenir la caste sacerdotale, à laquelle, si nous ne nous trompons fort, notre anonyme appartenait lui-même. On est surtout frappé de l'identité des plaintes consignées dans son écrit au sujet des dîmes et des mariages mixtes, avec celles que formule, avec non moins d'énergie, le gouverneur Néhémie dans ses mémoires (chap. XIII), lequel cependant sut leur donner une sanction bien autrement efficace que celle d'une stérile parole. Ces différentes données nous portent à placer la rédaction du livre après la promulgation de la loi par Esdras (458 suiv.), et avant le dernier séjour de Néhémie à Jérusalem (432). On pourrait même faire valoir en faveur de cette hypothèse la circonstance que l'auteur parle d'un gouverneur (I, 8), de manière que ce que Néhémie dit de lui-même (Néh. V, 14 suiv.), semble prouver qu'il s'agit de quelqu'un d'autre.

Avec notre anonyme, nous sortons donc de la sphère de l'antique prophétisme généralement si enthousiaste et si poétique, et nous commençons à respirer l'air de la prosaïque et positive légalité. Les généreuses illusions des grands hérauts de l'avenir avaient perdu leur prestige en face des petites misères de la réalité, et surtout parce qu'elles avaient trop peu tenu compte des conditions naturelles des événements d'ici-bas, trop peu demandé aux hommes et au temps, et trop attendu de Dieu et de son action immédiate, soudaine et décisive. L'horizon du prophète-prêtre est singulièrement rétréci. S'il ose encore jeter un regard au-delà des limites des intérêts du moment, cela nous apparaît plutôt comme l'effet de l'habitude, comme la conséquence de la règle tracée, que comme le fruit d'une inspiration coulant de source. Cette actualité tout à fleur de terre, cette polémique toute bourgeoise à propos d'affaires de ménage et de perception, déteint nécessairement sur le style. La foi n'est pas entamée, mais le ton a baissé; la critique est encore pleine de vivacité, mais les moyens rhétoriques semblent épuisés, ou bien ils manquent leur effet par la monotonie de l'usage.

Malgré tout cela, ce n'est pas sans un sentiment de profonde sympathie qu'on contemple ce dernier et pâle reflet du soleil couchant du prophétisme hébreu. Si l'énergie de l'espérance, qui autrefois soutenait les conducteurs spirituels de la nation dans les circonstances les plus difficiles, en face de l'opposition qui frémissait autour d'eux et des catastrophes qui menaçaient du

dehors, était faite pour commander notre admiration, pouvons-nous la refuser à la fidélité qui savait conserver le dépôt sacré dans une situation où l'indifférence et l'égoïsme des hommes et les mesquines proportions des choses devaient jeter le découragement dans l'esprit du patriote? Eh bien, le dernier accent que nous entendons dans cette sphère est encore un appel à l'avenir; c'est encore la gloire de la nation régénérée et non l'intérêt des individus qui provoque un effort suprême de sa part. Nous voyons le prophète inspiré par la grande idée que son peuple est destiné par la Providence à sauver, pour le bien de l'humanité, un trésor de vérités dont il a si rarement profité lui-même, et nous ne pouvons oublier qu'il lui était réservé aussi le sort tragique de mourir à la tâche en l'accomplissant.

Déclaration de la parole de l'Éternel adressée à Israël par l'organe de Maleaki.

Je vous ai aimés, dit l'Éternel; et si vous dites : Comment est-ce que tu nous as aimés? 'Ésaw n'est-il pas frère de Jacob? dit l'Éternel; cependant j'ai aimé Jacob et j'ai haï 'Ésaw; j'ai changé ses montagnes en une solitude et son héritage a passé aux chacals du désert. Si Édom dit : Nous avons été écrasés, mais nous rebâtirons les ruines! — voici ce que dit Iaheweh Çebaôṭ : Eux ils bâtiront, et moi je détruirai; leur nom sera Territoire du crime et Peuple du courroux de Dieu, à tout jamais. Vos yeux le verront et vous direz : l'Éternel est grand sur le territoire d'Israël[1]!

Un fils honore son père[2], et un serviteur son maître : or, si je suis père, moi, où est mon honneur? et si je suis maître, où est le respect? dit Iaheweh Çebaôṭ, à vous, prêtres, qui méprisez mon nom[3]!

[1] Cet exorde fait évidemment allusion à une catastrophe qui a dû récemment frapper les Édomites, les descendants de 'Ésaw, le frère de Jacob, d'après les généalogies de la Genèse, où les individus représentent des peuples. Ce fait est signalé par le prophète comme une preuve de la prédilection toute libre et gratuite de Jéhova pour les Israélites issus de l'autre frère (Rom. IX, 13). — Les *chacals* sont sujets à caution, le mot ne se trouve qu'ici, et est différemment traduit par les modernes. — *Leur nom sera*, etc., le nom étant censé être en rapport avec la réalité, celui qui leur est donné ici, indique donc et leurs actes et leurs destinées.

[2] La transition peut paraître brusque, au point de faire regarder le morceau suivant comme indépendant du précédent. Cependant la liaison s'établit assez naturellement par l'antithèse. Les actes d'Israël ne sont point en rapport avec les avances de Jéhova, et dès l'abord, en demandant : comment donc Dieu nous a-t-il aimés, le peuple fait voir son ingratitude.

[3] C'est aux prêtres que le discours s'adresse ici de préférence. Ils sont accusés de mépriser le nom de Dieu. Le prophète, pour expliquer ce reproche, semble tourner d'abord dans un cercle, sans rien préciser. Mais on voit bientôt qu'il s'agit de victimes ayant des défauts, et telles que la loi les proscrivait, telles encore qu'un simple supérieur laïque ne les accepterait pas comme redevance. En se permettant de pareilles contraventions, les prêtres montrent bien qu'ils font peu de cas de la dignité de celui auquel sont offerts les sacrifices, et qu'ils regardent l'autel comme une table profane et ordinaire.

Et si vous dites : Comment est-ce que nous avons méprisé ton nom? C'est en mettant sur mon autel de la viande profane. Et si vous dites : Comment est-ce que nous t'avons profané? C'est en disant : La table de l'Éternel est méprisable. Eh! quand vous amenez un animal aveugle pour l'immoler, il n'y a pas de mal à cela!? et quand vous en amenez un boiteux ou malade, il n'y a pas de mal à cela?! Offrez-le donc à votre gouverneur! sera-t-il content de vous, ou vous sera-t-il bien favorable? dit l'Éternel. Or donc, allez implorer Dieu, pour qu'il ait pitié de vous[4]! De vos propres mains vous faites de telles choses — sera-t-il bien favorable à l'un de vous? dit l'Éternel. Ah! que quelqu'un de vous fermât les portes[5], et que vous n'allumiez plus vainement le feu de mon autel! Je ne prends pas plaisir à vous, dit l'Éternel, et je ne veux point de l'offrande de vos mains. Car du levant au couchant mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on brûle de l'encens à mon nom et des offrandes pures[6]. Car mon nom est grand parmi les nations, dit l'Éternel, mais vous le profanez, en disant : La table de l'Éternel est profane et son produit est méprisable [*sa chère*][7]. Et si vous dites : Ah, quelle fatigue! et si vous le dédaignez, dit l'Éternel, et si vous amenez ce qui a été ravi, et ce qui est boiteux et malade, et si vous m'apportez cela comme offrande, est-ce que je l'accepterai bien de vos mains? dit l'Éternel. Et maudit le trompeur, qui, ayant un mâle dans son troupeau, voue et immole au Seigneur une mauvaise femelle[8]! Car je suis un grand roi, dit Iaheweh Çebaôṭ, et mon nom est craint parmi les nations. Or donc, prêtres, à vous

[4] Le but des sacrifices étant toujours de s'assurer la grâce de Dieu, il n'est pas nécessaire de s'enquérir ici du motif spécial de cette prière, comme s'il s'agissait de quelque fait particulier. Toute cette partie du discours est d'ailleurs ironique, ce que nous avons pu rendre plus sensible par l'emploi des signes d'exclamation et d'interrogation.

[5] Les portes de la cour où se trouvait l'autel des sacrifices. L'auteur veut dire : De la façon dont vous agissez, autant vaudrait faire cesser le culte tout à fait.

[6] On demande dans quel sens il faut entendre cette assertion. Est-ce une pure prédiction? s'agit-il des Juifs fidèles dispersés dans le monde entier? ou bien l'auteur reconnaîtrait-il dans les religions païennes mêmes un élément de vérité, une profession instinctive, qu'il opposerait aux profanations de ceux qui devraient être les plus parfaits?

[7] Nous sommes enclin à penser que ce dernier mot n'est qu'une glose pour expliquer le premier. Autrement la construction syntactique de la phrase originale serait très-embarrassée. D'après la note sur le v. 6, le sens est : que les prêtres ne savent point respecter la sainteté de la table de Dieu à laquelle ils participent ; et qu'au lieu de s'en faire un honneur, ils n'y voient qu'un travail fastidieux.

[8] Les prêtres ne sont donc pas les seuls coupables que le prophète a en vue.

ce mandement : Si vous n'écoutez pas, et si vous ne prenez pas à cœur de donner gloire à mon nom, dit l'Éternel, je lancerai contre vous la malédiction, et je maudirai vos bénéfices[9], ou plutôt, je les ai maudits, puisque vous ne le prenez point à cœur. Voyez ! je vous enlèverai l'épaule[10] et vous jeterai la fiente au visage, la fiente de vos victimes, et l'on vous y jetera à votre tour[11], et vous reconnaîtrez que j'ai lancé contre vous ce mandement, pour qu'il devienne mon pacte avec Lévi[12], dit l'Éternel. Mon pacte avec lui, ç'avait été la vie et le bonheur; je les lui avais proposés comme un motif d'obéissance[13], et il me craignit, et respecta mon nom. Un enseignement fidèle était dans sa bouche, et il n'y avait point de mensonge sur ses lèvres. Il marchait avec moi en droiture et intégrité, et nombreux étaient ceux qu'il ramenait du péché. Car les lèvres du prêtre doivent garder la connaissance[14], pour qu'on vienne chercher l'instruction de sa bouche : car il est le messager[15] de l'Éternel. Mais vous, vous vous êtes écartés du chemin; vous en avez fait broncher beaucoup d'autres par votre enseignement; vous avez annullé le pacte de Lévi, dit l'Éternel. Et moi aussi, je vous rends méprisables et vils pour tout ce peuple, puisque vous ne gardez pas mes voies et que vous êtes partiaux dans vos arrêts[16].

---

9 Les revenus en nature, soit de l'autel, soit de la dîme, etc. D'autres traduisent : vos bénédictions (dont vous bénissez le peuple). Mais alors ce ne seraient pas les prêtres coupables que frapperait la malédiction.

10 D'après les Septante. Il s'agit de l'épaule de la victime, qui revenait au prêtre sacrificateur comme son bénéfice. Le texte hébreu fait dire au prophète la *semence* (*zéra'* pour *zeroa'*), ce qui ne donne pas de sens plausible.

11 Sens douteux. La menace faite aux prêtres, qu'ils seront eux-mêmes jetés sur le fumier, est bien crue et dure.

12 A la place de l'ancien pacte fait au Sinaï. Cet ancien pacte est décrit dans les lignes suivantes, et les deux rapports, ainsi opposés l'un à l'autre, caractérisent d'autant mieux la profonde décadence de la caste sacerdotale. La description de l'ancien pacte commence par les résultats qu'il avait, ou devait avoir, pour Lévi, et arrive plus loin seulement à l'énumération des devoirs à remplir et effectivement remplis.

13 Litt.: de *crainte;* mais on voit qu'il s'agit de la crainte de Dieu dans le sens moral et pratique. — Un enseignement *fidèle,* est celui qui est conforme à la volonté de Dieu.

14 Il doit être le dépositaire des commandements de Dieu, *savoir* ce qu'il convient que les autres apprennent par lui.

15 Aggée I, 13.

16 Mich. III, 11.

N'avons-nous pas tous un même père? N'est-ce pas un même Dieu qui nous a créés? Pourquoi donc manquons-nous de foi l'un à l'autre, de manière à violer le pacte de nos pères? Juda manque à sa foi, et une chose abominable se fait en Israël et à Jérusalem: Juda a profané le sanctuaire de l'Éternel, que celui-ci a aimé, et a épousé la fille d'un dieu étranger. A celui qui fait cela, que l'Éternel extermine, des tentes de Jacob, quiconque veille et parle, quiconque apporterait des offrandes à Iaheweh Çebaôṭ. Et voici une seconde chose que vous faites: vous couvrez de larmes l'autel de l'Éternel, de pleurs et de sanglots, de manière qu'il ne regarde plus l'offrande, et qu'il n'accepte plus de dons de vos mains. Et si vous dites: Pourquoi cela? C'est que l'Éternel a été témoin entre toi et la femme de ta jeunesse, à laquelle tu manques de foi, bien qu'elle soit ta compagne, la femme unie à toi par un pacte. Nul n'a fait cela, qui ait eu un reste de bon sens. Et que fit l'un? il cherchait la progéniture de Dieu! Vous donc, prenez garde à votre vie, et ne manquez pas de foi à la femme de votre jeunesse. Car je hais le divorce, dit l'Éternel, le Dieu d'Israël; et celui qui charge son vêtement d'un crime, dit Iaheweh Çebaôṭ. Vous donc, prenez garde à votre vie, et ne manquez pas à votre foi[1].

---

[1] Ce morceau présente des difficultés très-grandes et en partie insurmontables. Le discours procède par allusions, plutôt qu'il n'expose le sujet d'une manière précise. On peut bien se rendre compte, d'une manière générale, de l'intention du prophète: mais l'interprétation de plusieurs détails est sujette à caution (v. 11. 12), et en plusieurs endroits il y a lieu de suspecter l'intégrité du texte (v. 15, 16). Les anciennes versions déjà sont de nature à constater soit la défectuosité, soit l'obscurité de celui-ci. Voici cependant quelques remarques qui pourront orienter le lecteur. Les v. 10-16 se détachent de ce qui les précède et les suit, de manière à former un discours ou un fragment particulier. Il y est question de deux faits (v. 13, voici une *seconde* chose) que le prophète trouve à critiquer sévèrement chez ses contemporains: 1° La coutume d'épouser des femmes païennes, coutume contraire à la loi (Exod. XXXIV, 11 ss. Deut. VII, 1 ss.) et devenue l'objet de mesures de rigueur de la part d'Esdras et de Néhémie (Esdr. IX; X. Néh. XIII, 23 ss.), c'est-à-dire vers l'époque même que nous assignons à notre auteur. La femme païenne est appelée la *fille d'un dieu étranger*, comme les Israélites sont en quelque sorte les enfants de Jéhova. Le rapport filial n'est que l'image ou le symbole du rapport religieux. Par de telles unions, Israël profane le *sanctuaire* de Jéhova, ce qui s'applique moins au temple, qui n'est pas en cause à ce propos, qu'à la nationalité, le peuple étant consacré à son Dieu (Esdr. VIII, 28; IX, 2); de plus, il *manque à sa foi*, il viole le pacte que ses pères ont fait avec Jéhova, au Sinaï, et d'après lequel ils devaient former une communauté à part, sans mélange profane. Et en considération de la solidarité de tous les membres de la nation, solidarité qui est la conséquence naturelle de ce pacte, cette

Vous avez fatigué l'Éternel par vos discours[1]. Et si vous dites : Comment est-ce que nous l'avons fatigué? C'est en disant : Quiconque fait le mal plaît à l'Éternel; c'est en de pareilles gens qu'il prend plaisir! Ou bien : Où est-il, le Dieu du jugement? Voyez! Je vais envoyer mon messager[2] pour qu'il me prépare le

violation du pacte avec Dieu, est en même temps un manque de foi mutuelle, une dissolution des liens par lesquels la nation subsiste et sans lesquels ses éléments se séparent nécessairement. C'est cette solidarité que le prophète met en avant dès le début, dans les questions placées en tête du discours. Le v. 12 formule un vœu menaçant de l'orateur justement irrité. Des unions de ce genre ne doivent pas assurer la conservation de la famille. La phrase : *quiconque veille et parle* (d'ailleurs très-diversement traduite), paraît avoir été une locution proverbiale, pour dire : tous les vivants. — 2° Le second fait que le prophète relève, c'est la mauvaise habitude des gens de répudier leurs femmes, sans doute pour des motifs futiles, car, en thèse générale, la loi le permettait. Nous n'apprenons pas, si entre les deux torts il y avait quelque connexité. Le texte considère ce second tort au point de vue de ses effets et conséquences pour les malheureuses personnes jetées ainsi sur la rue et réduites à une condition misérable et digne de pitié. Comme le mariage n'était pas dans ces temps-là un acte religieux, la mention de Dieu comme *témoin* doit être prise dans un sens général : l'union conjugale une fois contractée doit être sacrée; elle engage la parole de l'époux et Dieu venge le parjure. — Le v. 15 fait le désespoir des commentateurs et nous avouons que notre propre traduction ne nous satisfait guère plus que les nombreuses autres de nos prédécesseurs. On s'accorde généralement à dire que le divorce s'excusait par l'exemple d'Abraham (l'*un*, serait ce patriarche. Éz. XXXIII, 24. És. LI, 2), et que le prophète l'explique en disant que celui-ci, dans la circonstance bien connue, agissait dans le but d'avoir un héritier des promesses divines (une progéniture *de Dieu*). Mais il est facile de voir que cette explication est hors de propos. Abraham ne divorça pas avec sa femme légitime, il renvoya l'Égyptienne. Il faudrait donc dire que le prophète raisonne dans ce sens, qu'Abraham répudia Hagar, parce qu'il ne voulait avoir et reconnaître d'autre fils que celui qui pouvait être appelé une progéniture de Dieu (Isaac); de même, les Israélites actuels devraient renvoyer les femmes étrangères, mais garder celles de leur nation. Mais cela aurait dû être dit d'une manière plus intelligible. — *Celui qui charge* (couvre) *son vêtement d'un crime*, est encore une façon de parler fort peu transparente, et telle, qu'on est allé jusqu'à dire que le *vêtement* représente ici la femme elle-même! Nous estimons que dans ces deux derniers versets le texte est profondément altéré.

[1] Comme dans les morceaux précédents, le début de ce nouveau fragment est abrupt. Mais on voit par la suite, que les *discours* dont il est question sont des plaintes relatives à la situation du moment, laquelle, au point de vue matériel et social, laissait beaucoup à désirer. (Voyez surtout plus bas v. 5.) On commençait à désespérer de la justice de Dieu. C'est le fait de cette plainte si peu confiante en la Providence, qui amène la promesse du jugement.

[2] Le passage parallèle v. 23 nous fait préférer cette traduction et, par conséquent, adopter le dédoublement des personnes. Autrement rien ne s'opposerait à ce qu'on vît plutôt dans ce mot une manifestation personnelle de Dieu, comme c'est le cas dans la ligne suivante.

chemin, et soudain il arrivera à son palais, le Seigneur que vous cherchez; le révélateur de l'alliance[3], que vous désirez, voyez, il vient! dit Iaheweh Çebaôṭ. Mais qui supportera le jour de sa venue, et qui restera debout à son apparition? Car il sera pareil au feu du fondeur, à la lessive du foulon[4]; il se mettra à fondre et à purifier l'argent, il purifiera les enfants de Lévi et les affinera comme l'or et l'argent, afin que désormais ils apportent à l'Éternel leurs offrandes avec justice, et que l'offrande de Juda et de Jérusalem soit agréable à l'Éternel, comme autrefois, et comme dans les années de jadis. Oui, j'arriverai vers vous pour le jugement, et sans retard je porterai témoignage[5] contre les sorciers et les adultères et les parjures, et contre ceux qui vexent l'ouvrier à cause de son salaire, et la veuve et l'orphelin, et ceux qui font tort à l'étranger sans me craindre! dit Iaheweh Çebaôṭ. Car moi, l'Éternel, je n'ai point changé, et vous, enfants de Jacob, vous n'avez point cessé de l'être[6].

Depuis les temps de vos pères, vous vous êtes écartés de mes commandements et ne les avez point observés : revenez à moi, et je reviendrai à vous! dit l'Éternel. Et si vous dites : Comment est-ce que nous devons revenir?... L'homme doit-il tromper Dieu? car vous prétendez me tromper! Et si vous dites : Comment est-ce que nous t'avons trompé?... A l'égard de la dîme et des oblations[1]. Vous

[3] Le révélateur (litt.: la manifestation) de l'alliance : c'est, d'après le parallélisme, Dieu même, ce Seigneur-juge que vous réclamez; il vient à son *palais*, proprement dans sa grande salle d'audience, où les rois ont l'habitude de rendre justice. L'*alliance* est mentionnée exprès, comme une espèce d'épithète, pour rappeler que Jéhova fera ce qu'il promet ici en vertu du pacte qu'il a fait avec Israël. (Beaucoup de traducteurs mettent ici : l'*ange* de l'alliance, et identifient ce prétendu ange avec le messager du v. 1, en le distinguant du Juge.)

[4] Deux images pour une seule et même notion, celle du triage des individus, à la suite duquel la nation sera pure.

[5] Jéhova, tout en restant juge, est représenté comme *témoin*, parce qu'il sait tout.

[6] Cette dernière phrase est très-obscure. Si Jéhova affirme qu'il n'a pas changé, c'est qu'on avait douté de sa justice (II, 17). D'après cela, le prophète pourrait avoir voulu dire en terminant, que le peuple (non pas les méchants, mais ceux qui réclamaient la justice) est également toujours le même, c'est-à-dire l'objet des égards de son Dieu. (D'autres traduisent : Vous n'avez pas encore péri, c'est-à-dire, il faut que je vous punisse.) En tout cas, le verbe n'est pas au futur.

[1] On voit par les explications du texte même, que le prophète n'a point ici en vue la condition morale de ses contemporains, mais des transgressions matérielles relatives à des redevances lévitiques. Comme il se sert du mot de *tromper*, il est clair qu'on fraudait sur la dîme, en donnant trop peu, et qu'on ne donnait pas du tout les prémices, ou premiers-nés, etc. Comp. Lév. XXVII, 30. Exod. XXX, 13. Nomb. XV, 19; XVIII, 26, etc.

êtes maudits de ma malédiction [2], et c'est moi que vous prétendez tromper, vous, le peuple tout entier? Apportez toute la dîme au magasin, pour qu'il y ait de quoi manger dans ma maison; et mettez-moi à l'épreuve par là, dit l'Éternel. Certes, je vous ouvrirai les fenêtres du ciel et je répandrai sur vous une bénédiction surabondante [3]. Je chasserai loin de vous le rongeur [4], pour qu'il ne dévaste pas le produit du sol, et la vigne de vos campagnes ne vous privera pas de son fruit, dit l'Éternel. Et tous les peuples vous féliciteront, car vous serez un pays de délices! dit l'Éternel.

Vos discours [1] ont été violents contre moi, dit l'Éternel. Et si vous dites : Qu'est-ce donc que nous avons dit entre nous contre toi? c'est que vous avez dit : «Servir Dieu n'aboutit à rien; qu'avons-nous gagné à observer ce qu'il veut qu'on observe, et à aller en habits de deuil à cause de Iaheweh Çebaôṭ [2]. Désormais nous féliciterons les rebelles [3] : les méchants prospèrent, ils défient [4] Dieu, et échappent.» Alors, ceux qui craignaient Dieu ayant ainsi parlé les uns aux autres, l'Éternel prêta l'oreille et écouta; et un mémoire fut écrit devant lui pour ceux qui craignaient Dieu et qui avaient égard

[2] La suite fait voir qu'il s'agit de stérilité, de mauvaises récoltes et d'autres calamités de ce genre, qui devaient être un avertissement pour le peuple de ne pas négliger ses devoirs religieux.

[3] Litt.: tant qu'il n'y aura plus d'espace suffisant (pour conserver les provisions).

[4] La sauterelle. *Je chasserai*, litt.: je gronderai.

[1] La suite fait voir qu'il s'agit encore de plaintes et de doutes relativement à la justice de Dieu. Comp. II, 17.

[2] Les habits de deuil représentent ici tous les actes de contrition et de repentir auxquels on a pu s'astreindre dans l'occasion. Le sens est : ni l'accomplissement de nos devoirs, ni les démonstrations ascétiques, dans le cas d'une transgression, n'ont amélioré notre position.

[3] Ou orgueilleux; c'est-à-dire ceux qui ne prennent conseil que d'eux-mêmes, ne se souciant ni de Dieu, ni des hommes. Nous voyons qu'ils réussissent tout de même; à quoi bon se charger de devoirs inutiles?

[4] Ils prospèrent, ils défient...., litt.: ils sont bâtis (opposé de ruinés), et ils *tentent*, mettent à l'épreuve, comme pour voir si ces menaces sont bien sérieuses. Il est de toute évidence que les hommes qui tiennent de pareils propos ne sont pas eux-mêmes les rebelles; ils ont le tort de douter et de se décourager, mais quant à leurs antécédents, il faut bien qu'ils aient été dans les bonnes voies. D'un autre côté, le prophète est autorisé à appeler de pareils discours *violents*, parce qu'ils méconnaissent la justice de la Providence.

à son nom[5] ! Ils seront ma propriété, dit l'Éternel, pour le jour que je vais faire, et j'aurai pitié d'eux, comme un homme a pitié de son fils qui le sert. Et vous verrez de nouveau la différence qu'il y a entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu, et celui qui ne le sert point. Car voyez, le jour va venir brûlant comme un fourneau, et tous les rebelles, et quiconque est méchant, ils seront de la paille, et le jour qui va venir y mettra le feu, dit l'Éternel, et ne leur laissera ni racine ni rameau[6]. Mais pour vous, qui craignez mon nom, il se lèvera un soleil de salut, apportant la guérison dans ses rayons[7], et vous sortirez et bondirez comme de jeunes bœufs relâchés de l'étable. Et vous foulerez les impies, car ils seront de la cendre sous la plante de vos pieds, au jour que je vais faire, dit l'Éternel. Souvenez-vous de la loi de mon serviteur Moïse, que je lui ai prescrite sur le Ḥoreb, comme statuts et commandements pour tout Israël[8]. Voyez, je vous enverrai le prophète Élie[9], avant que ne

[5] Cette phrase, rédigée en style de narration historique, a dérouté les commentateurs. On a cru que le prophète parle ici de personnes différentes de celles qu'il a fait parler dans les lignes précédentes. Voici la seule explication admissible de cette tournure assez incommode pour le lecteur moderne. Les pieux Israélites, en butte à toute espèce de vexations et de calamités, commencent à murmurer et à douter de la justice de Dieu. Le prophète veut leur promettre de nouveau (comp. v. 1) la prochaine intervention du juge suprême, dans la bouche duquel l'annonce du jugement se placera immédiatement après (v. 17 suiv.). Pour introduire cette déclaration, il intercale une espèce de vision, une scène céleste, où Dieu prend note des plaintes des pieux. On écrit sous ses yeux un *livre mémorial*, contenant soit les noms, soit les actes de ceux qui doivent recevoir une compensation pour leurs souffrances actuelles. Cela revient à dire que, malgré les apparences, ils ne sont pas oubliés.

[6] Nouvelle image, étrangère à celle de la paille. C'est maintenant un arbre qui est jeté au feu et brûlé tout entier.

[7] Le *salut* (litt.: la justice). Il ne s'agit ni d'un attribut de Dieu, ni d'une qualité morale de l'homme, mais de l'arrêt du juge qui déclare et reconnaît exempts de peines ceux qui lui ont été fidèles. Cela résulte encore du mot de *guérison*, qui se rapporte aux maux actuels. Au lieu de *rayons*, le texte met *ailes* (Ps. CXXXIX, 9), image hardie et gênante dans une traduction moderne.

[8] La plupart des réprimandes exprimées dans les discours du prophète se rapportent à des prescriptions formelles de cette loi. Il est donc naturel qu'il termine en la rappelant d'une manière générale comme la norme du devoir religieux.

[9] On demande si cette promesse doit être prise au pied de la lettre ou non. Les Juifs l'ont entendue ainsi de tout temps (Sir. XLVIII, 10. Marc IX, 4. Apoc. XI, 3. Talmud, *passim*). L'immense réputation dont jouissait le Tisbite, et qui se reflète dans les récits du livre des Rois, sa présence au mont Ḥoreb (1 Rois XIX), le mythe de son enlèvement au ciel, en faisaient facilement un second Moïse. Cependant il ne serait pas hors de propos de le considérer ici comme un type, comme un idéal, d'autant plus glorieux qu'il appartenait à une époque plus reculée, et dont la reproduction, dans un

vienne le grand et redoutable jour de l'Éternel. Il ramènera le cœur des pères vers les fils, et le cœur des fils vers leurs pères [10], pour que je ne vienne pas frapper la terre de malédiction.

prophète de l'avenir, serait l'un des symptômes d'une action plus puissante, plus décisive de l'esprit de Jéhova sur un monde aujourd'hui si pauvre et si déshérité à cet égard. Il convient toutefois de remarquer que le texte met l'article *le* prophète Élie, ce qui semble favoriser la première interprétation.

10 La mission spéciale du prophète Élie est exprimée en termes assez vagues et obscurs. Tout de même il est évident que les pères et les fils, dont parle le texte, avaient également besoin d'être ramenés les uns vers les autres. Il ne peut donc pas être question de deux catégories différentes, l'une d'hommes parfaits et pieux (les patriarches qui ressusciteraient), l'autre de Juifs actuels ou contemporains du nouvel Élie. La forme de la pensée doit avoir été suggérée à l'auteur par ce qu'il avait sous les yeux; il paraît donc faire allusion aux dissensions intérieures qui affligeaient la communauté, et dans lesquelles les jeunes et les vieux étaient divisés de points de vue et d'intérêts, comme cela arrive si fréquemment. La réconciliation universelle, la paix cimentée par le triage préalable de la population, voilà ce qu'amènera l'intervention d'un prophète, en comparaison duquel le nôtre se sentait bien petit et bien faible.

LITTÉRATURE[1]

A. Knobel. Der Prophetismus der Hebräer. Br., 1837. 2 t.
F. B. Kœster. Die Propheten des Alten und Neuen Testaments nach ihrem Wesen und Wirken dargestellt. Leipz., 1838.
G. M. Redslob. Der Begriff des Nabi bei den Hebräern. Leipz., 1839.
C. Kœhler. Der Prophetismus der Hebräer und die Mantik der Griechen. Darmst., 1860.
M. Nicolas. Du prophétisme hébreu (dans ses études sur l'Ancien Testament).
*A. Le Hir. Les prophètes d'Israël. Paris, 1868.
Küper. Das Prophetenthum des Alten Bundes. Leipz., 1870.
A. Kuenen. Les prophètes et la prophétie chez les Israélites (holl.). Leid., 1875. 2 t.
F. W. C. Umbreit. De V. T. prophetis clarissimis antiquissimi temporis oratoribus. Heidelb., 1832.
A. Dillmann. Ueber die Propheten des A. B. nach ihrer politischen Wirksamkeit. Giessen, 1868.
L. Vallette. Sur les actions symboliques des prophètes. Gen., 1826.
J. C. Matthes. De pseudoprophetismo Hebræorum. L. B., 1859.
G. Weiss. L'idée de Dieu chez les prophètes. Strasb., 1868.
Bh. Duhm. Die Theologie der Propheten. Bonn, 1875.

J. Gf. Eichhorn. Die hebräischen Propheten. Gœtt., 1816. 3 t.
*Les prophètes nouvellement traduits sur l'hébreu avec des notes. P., 1820. 9 t.
F. Rückert. Hebr. Propheten übersetzt und erläutert. L., 1831. (non achevé.)

[1] Les auteurs catholiques sont marqués d'un astérisque.

H. Ewald. Die Propheten des A. B. erklärt. Stuttg., 1840. 2 t. — Seconde édition, Gœtt., 1868. 3 t.
F. W. C. Umbreit. Praktischer Commentar über die Propheten des Alten Bundes mit exeg. und krit. Anmerkungen. Hamb., 1841. 4 t.
Ferd. Hitzig. Die prophetischen Bücher des Alten Testaments übersetzt. Leipz., 1854.
E. Meier. Die prophetischen Bücher des Alten Testaments übersetzt und erläutert. Stuttg., 1863.
C. F. Stæudlin. Beiträge zur Erläuterung der biblischen Propheten. Stuttg., 1786. Gœtt., 1791. 2 t.
*Laur. Reinke. Die messianischen Weissagungen der Propheten. Giess., 1859. 5 t.

J. Calvini Comm. in Isaiam. 1551, etc. Trad. fr., 1552, etc.
Camp. Vitringa. Comm. in l. prophetiarum Iesaiæ. Leov., 1714. 2 t. in-fol.
Rob. Lowth. Jesaias neu übersetzt mit Einleitung und Anmerkungen, aus dem engl. v. J. Benj. Koppe. Leipz., 1779. 4 t.
*G. F. Berthier. Isaïe, traduit en français avec des notes. Paris, 1788. 5 T.
E. F. C. Rosenmüller. Scholia in Iesaiæ vaticinia. Leipz., 1790. 3 t. 3e édit., 1829. Eadem in compendium redacta 1835.
*Eug. Genoude. Traduction nouvelle des prophéties d'Isaïe avec des notes. Paris, 1815.
W. Gesenius. Der Prophet Jesaja, übersetzt mit einem vollständigen Commentar. Leipz., 1820. 3 t.
Ferd. Hitzig. Der Prophet Jesaja, übersetzt und ausgelegt. Heidelb., 1833.
C. L. Hendewerk. Des Propheten Jesaja Weissagungen chronologisch geordnet, übersetzt und erklärt. Kœn., 1838. 2 T.
A. Knobel. Der Prophet Jesaja. Leipz., 1843. 3e édit., 1861.
Mor. Drechsler. Der Prophet Jesaja. Stuttg., 1845. 3 t.
Fr. Delitzsch. Biblischer Commentar über den Propheten Jesaja. Leipz., 1866.
L. Segond. Le prophète Ésaïe, traduction nouvelle. Gen., 1866.
F. Beck. Die cyro-jesajanischen Weissagungen (Chap. 40-66) kritisch und exegetisch bearbeitet. Leipz., 1844.
L. Seinecke. Der Evangelist des Alten Testaments. Erklärung von Jes. 40-66. Leipz., 1870.
J. Ch. F. Steudel. De servo Iehovæ. Tub., 1829.
F. Kœster. De servo Iehovæ ap. Iesaiam. Kil., 1838.

F. W. C. Umbreit. Der Knecht Gottes. Hamb., 1840.
Em. Schmutz. Le serviteur de Jéhova. Strasb., 1858.
Th. Tachard. Le serviteur de l'Éternel. Toul., 1860.
V. F. Oehler. Der Knecht Jehovas. Stuttg., 1865.
L. Nègre. Le serviteur de Jéhova. Toul., 1866.
Gust. de la Quesnerie. Étude des deux Ésaie au point de vue des idées morales et religieuses. Strasb., 1869.

J. Calvini Comm. in Ieremiam. 1563, etc. Trad. fr., 1565.
Hm. Venema. Comm. in Ieremiam. Leov., 1765. 2 t. in-4.
*Jérémie traduit en latin et en français. Paris, 1780. 6 t.
J. Dav. Michaelis. Obss. philologicæ et criticæ in Ieremiæ vaticinia et Threnos. Gœtt., 1793.
J. G. Dahler. Jérémie traduit sur le texte original, accompagné de notes explicatives, historiques et critiques. Strasb. 1825. 2 t.
E. F. C. Rosenmüller. Scholia in Ieremiæ vaticinia. Leipz., 1826. 2 t.
Ferd. Hitzig. Der Prophet Jeremia erklärt. Leipz., 1841.
W. Neumann. Jeremias v. Anathoth, die Weissagungen und Klaglieder ausgelegt. Leipz., 1856. 2 t.
C. H. Graf. Der Prophet Jeremia erklärt. Leipz., 1862.
C. F. Keil. Biblischer Commentar über den Propheten Jeremia und die Klaglieder. Leipz., 1872.

J. Calvini Prælectiones in viginti prima capita Ezechielis. 1565, etc. Trad. fr., 1565.
Hm. Venema. Lectiones academicæ ad Ezechielem. Leov., 1790. T. I, II, in-4.
E. F. C. Rosenmüller. Scholia in Ezechielis vaticinia. Leipz., 1808. 2 t. 2e édit., 1826. Eadem in compendium redacta 1833.
H. A. C. Hævernick. Comm. über den Propheten Ezechiel. Erl., 1843.
Ferd. Hitzig. Der Prophet Ezechiel erklärt. Leipz., 1847.
Th. Kliefoth. Das Buch Ezechiels übersetzt und erklärt. Rost., 1864. 2 t.
C. F. Keil. Biblischer Commentar über den Propheten Ezechiel. Leipz., 1868.

J. Calvini Prælectiones in duodecim prophetas quos vocant minores. 1559, etc. Trad. fr., 1560, etc.
G. Lor. Bauer. Die kleinen Propheten übersetzt und erläutert. Leipz., 1786. 2 t.
E. F. C. Rosenmüller. Scholia in prophetas mineros. Leipz., 1812. 4 t. 2t éidt., 1827. Eadem in compendium redacta 1836.
*Eug. Genoude. Les petits prophètes, traduction nouvelle. Paris, 1820.
*J. A. Theiner. Die zwölf kleinern Propheten. Leipz., 1828.
*P. F. Ackermann. Prophetæ minores perpetua annotatione illustrati. Vienn., 1830.
H. Hesselberg. Die zwölf kleinen Propheten ausgelegt. Kœn., 1838.
Ferd. Hitzig. Die kleinen Propheten erklärt. Leipz., 1838. 2e édit., 1852.
C. F. Keil. Biblischer Commentar über die kleinen Propheten. Leipz., 1866.

S. H. Manger. Comm. in l. Hoseæ. Camp., 1782, in-4.
L. Jos. Uhland. Annott. historico-exegeticæ in Hoseam. Tub., 1785, in-4.
A. F. Pfeiffer. Hosea aus dem Hebr. neu übersezt. Erl., 1785.
Ch. Tph. Kuinœl. Hoseæ oracula perpetua annotatione illustrata. Leipz., 1792.
E. Gf. Ad. Bœckel. Hoseas. Kœn., 1807.
*F. W. Goldwitzer. Der Prophet Hosea übersetzt und erläutert. Landsh., 1828.
J. Ch. Stuck. Hoseas propheta, introd. versio et comm. Leipz., 1828.
Alex. Nourrisson. Le livre du prophète Osée. Gen., 1840.
A. Simson. Der Prophet Hosea erklärt und übersetzt. Hamb., 1851.
A. Wünsche. Der Prophet Hosea übersetzt und erklärt. Leipz., 1868.

J. C. R. Eckermann. Joel, metrisch übersetzt mit einer neuen Erklärung. Lüb., 1786.
Gust. Wiggers. Joel übersetzt und erklärt. Gœtt., 1799.
D. G. C. a Cœlln. De Ioelis ætate. Marb., 1811.
C. W. Justi. Joel. Leipz., 1820.
F. A. Holzhausen. Die Weissagung des Pr. Joel übersetzt und erklärt. Gœtt., 1829.
Ant. Rutgers. Annotatio in Ioelem. Gron., 1830.
C. A. Credner. Der Prophet Joel übersetzt und erklärt. Hall., 1831.
C. H. Bricka. Introduction au livre du pr. Joël. Strasb., 1841.

E. Meier. Der Prophet Joel übersetzt und erklärt. Tüb., 1841.
C. C. Pinet. Introduction critique au livre de Joël. Strasb., 1858.
Jul. Steeg. Joël. (Revue de Strasb., 1863.)
A. Wünsche. Die Weissagungen des Pr. Joel übersetzt und erklärt. Leipz., 1872.
H. Grætz. Der einheitliche Charakter der Prophetie Joels und die künstliche Gliederung ihrer Theile. Br., 1873.

J. Cph. Harenberg. Amos propheta amplissimo commentario illustratus. L. B., 1763, in-4.
J. C. W. Dahl. Amos neu übersetzt und erläutert. Gœtt., 1795.
J. Sev. Vater. Oracula Amosi c. notis criticis et exegeticis. Hal., 1810, in-4.
C. W. Justi. Amos. Leipz., 1820.
T. J. W. Juynboll. Disputatio de Amoso. L. B., 1828, in-4.
Gust. Baur. Der Prophet Amos. Giess., 1847.
Jul. Steeg. Amos. (Revue de Strasb., 1864.)

C. F. Schnurrer. Disputatio ad Obadiam. Tub., 1787. in-4.
J. T. G. Holzapfel. Obadjah neu übersetzt und erläutert. Rinteln, 1798.
A. W. Krahmer. Obss. in Obadiam. Marb., 1833.
C. L. Hendewerk. Obadiæ oraculum in Idumæos. Reg., 1836.
G. F. Jæger. Das Zeitalter Obadjas. Tüb., 1837, in-4.
C. P. Caspari. Der Prophet Obadja. Leipz., 1842.
C. Alex. W. Seydel. Vaticinium Obadiae illustr. Leipz., 1869.

A. H. Grosschopf. Die Orakel des Propheten Micha übersetzt. Jen., 1798.
A. T. Hartmann. Micha neu übersezt und erläutert. Lemgo, 1800.
C. W. Justi. Micha. Leipz., 1821.
C. P. Caspari. Ueber Micha und seine Schrift. Christiania, 1852.
A. Thomas. Essai sur le prophète Michée. Gen., 1853.
L. Baulme. Les prophéties de Michée. Toul., 1866.
Taco Roorda. Commentarius in vaticinium Michæ. L. B., 1869.

H. Ad. Grimm. Nahum neu übersetzt mit Anmerk. Düsseld., 1790.

Ch. M. Fræhn. Curæ exegeticæ in Nahumum prophetam. Rost., 1806.

Ev. Kreenen. Nahumi vaticinium philologice et critice expositum. Hard., 1808, in-4.

H. Middeldorpf. Nahum aus dem Hebr. übersetzt. Hamb., 1808.

C. W. Justi. Nahum. Leipz., 1821.

Hm. Gust. Hœlemann. Nahumi oraculum scholiis illustratum. Leipz., 1842.

O. Strauss. Nahumi de Nino vaticinium. B., 1853.

M. Breiteneicher. Ninive und Nahum hist.-exegetisch bearbeitet Münch., 1861.

---

*L. de Poix. Les prophéties d'Habacuc, trad. en franç. avec des notes. Paris, 1775. 2 t.

*Beda Ludwig. Habacuc der Prophet übersetzt und erläutert. Frankf., 1779.

S. F. G. Wahl. Habakuk neu übersetzt mit philol., krit. und ästhetischen Anmerkungen. Hann., 1790.

B. P. Kofod. Chabacuci vaticinium comm. critico et exeg. illustratum. Hafn., 1792.

G. C. Horst. Die Visionen Habakuks neu übersetzt, mit hist. und exeg. Anmerkungen. Gotha, 1798.

A. Wolfsohn. Habakuk's Vision neu übersetzt. Br., 1805.

A. C. Ranitz. Introductio in Habacuci vaticinia. Leipz., 1808.

G. Euchel. Chabacuc aus d. Hebr. übersetzt. Koph., 1815.

Sal. Auerbach. Das Buch Habacuc mit einem ebr. Commentar. Br., 1821.

C. W. Justi. Habakuk. Leipz., 1822.

A. A. Wolff. Der Prophet Habakuk, mit Einleitung, Uebers. und vollständigem Commentar. Darmst., 1822.

J. Gust. Stickel. Prolusio de ætate Habacuci. Nst., 1827.

W. F. L. Bæumlein. De Habacuci vaticiniis. Hlb. 1840.

Fc. Delitzsch. De Habacuci prophetæ vita et ætate. Leipz., 1842.

Fz. Delitzsch. Der Prophet Habakuk. Leipz., 1843.

J. v. Gumpach. Der Prophet Habakuk, nach dem revidirten Texte übersetzt, eingeleitet und erklärt. Münch., 1860.

H. Rœhrich. Introduction au livre du prophète Habacuc, avec une traduction en prose et en vers. Gen., 1862.

A. Brunet. Étude sur le livre du prophète Habacuc. Strasb., 1862.

FÉLIX MARTIN. La prophétie d'Habacuc, introduction, traduction, commentaire. Strasb. 1864.
A. CARRIÈRE. Étude historique et critique sur l'époque de la prophétie d'Habacuc. Strasb., 1864.

D. A CŒLLN. Obss. critico-exegeticæ ad Zephaniæ vaticinia. Vrat., 1818, in-4.
P. EWALD. Der Prophet Zephania übersetzt mit Anmerk. Erl., 1827.
C. W. JUSTI. Zephania, übersetzt und erläutert. Marb., 1838.
F. AD. STRAUSS. Vaticinia Zephaniæ commentario illustrata. B., 1853.
*LOR. REINKE. Der Prophet Zephania. Einleitung, Grundtext und Uebersetzung. Münster, 1868.

J. GF. SCHEIBEL. Observationes criticæ et exegeticæ ad vaticinia Haggæi cum prolegomenis. Vrat., 1822, in-4.
A. KŒHLER. Die Weissagungen Haggai's. Erl., 1860.
FERD. BELLUC. Essai d'introduction aux prophéties d'Haggée. Toul., 1864.
*LOR. REINKE. Der Prophet Haggai. Einleitung, Grundtext und Uebersetzung. Münst., 1868.

HM. VENEMA. Sermones academici in l. Zachariæ. 1787, in-4.
CH. GL. THUBE. Das Buch des Pr. Sacharjah, übers. und erklärt. Schw., 1802.
W. GLIEMANN. Vaticiniorum Zachariæ prophetæ nova interpretatio. Salzw., 1835, in-4.
E. W. HENGSTENBERG. Christologie des A. T., tome II. (3e édit., tome III.)
J. D. F. BURGER. Études exégétiques et critiques sur le prophète Zacharie. Strasb. 1841. 4.
E. F. J. v. ORTENBERG. Die Bestandtheile des Buchs Sacharja. Goth., 1859.
W. NEUMANN. Die Weissagungen des Sakharjah. Stuttg., 1860.
A. KŒHLER. Die Weissagungen Sacharja's. Erl., 1861. 2 t.
*LOR. REINKE. Sacharja. Münster, 1864.
GB. BJ. FLÜGGE. Die Weissagungen welche den Schriften des Pr. Sacharja beigebogen sind kritisch erläutert. Hamb., 1784.

F. B. Kœster. Meletemata critica in Zachariæ partem posteriorem. Gœtt., 1818.
Ed. Forberg. Comm. criticus in Zachariæ vaticiniorum partem posteriorem. Cob., 1824.
F. Bleek. Ueber das Zeitalter von Sach. IX-XIV. (Studien 1852.)
*H. L. Sandrock. Prioris et posterioris Zachariæ partis vaticinia ab uno et eodem autore profecta. Vrat., 1856.

Hm. Venema. Commentarius ad l. Malachiæ. Leov., 1763, in-4.
C. F. Bahrdt. Commentarius in Malachiam. Leipz., 1768.
J. A. Naumann. Novum oraculorum Malachiæ versionis tentamen. Alt., 1802.
C. W. Justi. Maleachi neu übersetzt und erläutert. Marb., 1809.
*Lor. Reinke. Der Prophet Malachi. Einleitung, Grundtext und Uebersetzung. Giess., 1856.
A. Kœhler. Die Weissagungen Maleachis. Erl., 1865.

TABLE DES MATIÈRES

LES PROPHÈTES

(Seconde série)

Pages.

XIII. Ézéchiel 1
XIV. Anonyme (Ésaïe XXIV-XXVII) 157
XV. Anonymes de la fin de l'exil :
1. Ésaïe XIII, 1-XIV, 23 177
2. Ésaïe XXI, 1-10 192
3. Ésaïe XXXIV 195
4. Ésaïe XXXV 199
5. Jérémie L, LI 201
XVI. Anonyme (Ésaïe XL-LXVI) 213
XVII. Aggée 327
XVIII. Zacharie (I-VIII) 339
XIX. Abdias 363
XX. Anonyme (Malachie) 377
Littérature 395

Strasbourg, imprimerie de J. H. Ed. Heitz